LIVRE DES RÉVÉLATIONS (T2) : les Sources de l'Invention de Dieu

INTRODUCTION :

La CROYANCE COMMUNE au Judaïsme, au Christianisme et à l'Islam à UN DIEU MÂLE UNIQUE ne remonte en réalité qu'au VIè siècle av. notre ère, époque où fut compilée l'écriture de la Genèse au contenu entièrement "emprunté" aux tablettes cunéiformes écrites des millénaires auparavant par les scribes sumériens, soucieux de reporter l'histoire, les us, coutumes et lois de leur étonnante civilisation, lesdites tablettes véhiculant pourtant une religion POLYTHÉISTE !

À moins de s'être intentionnellement approprié l'histoire sumérienne, la nature même de la notion de DIVIN a dû être bien mal comprise par les scribes Isriars, responsables de la conversion de leur peuple sous l'emprise de la crainte, au culte d'un unique "dieu" mâle, colérique, jaloux, tyrannique, n'ayant eu de cesse que de persécuter des millions d'êtres dans une constante affliction de tragédies et de désastres cataclysmiques !

À l'heure actuelle, et ce, depuis quelques années, le nombre de catastrophes (éruptions volcaniques, tremblements de terre, cyclones, tsunamis, etc...) s'accroît, les victimes humaines se comptant par millions. Aux colères de la Nature s'ajoute la folie meurtrière humaine : conflits, guerres tribales ou mercantiles, tueries soudaines en lieux publics, etc... Comment donc continuer à croire en l'existence d'un Dieu de Bonté ici-bas s'Il permet la souffrance à une telle échelle ?

Nul besoin d'être issu de St Cyr pour faire ce premier constat : les groupes religieux n'ont aucune influence positive sur le déroulement d'évènements associés à la fin d'un cycle terrestre. Tous les grands médias portant complaisamment ces catastrophes à la une, sans aucun discernement, ne posent pas la question POURQUOI ? Et se gardent bien d'y apporter réponse !

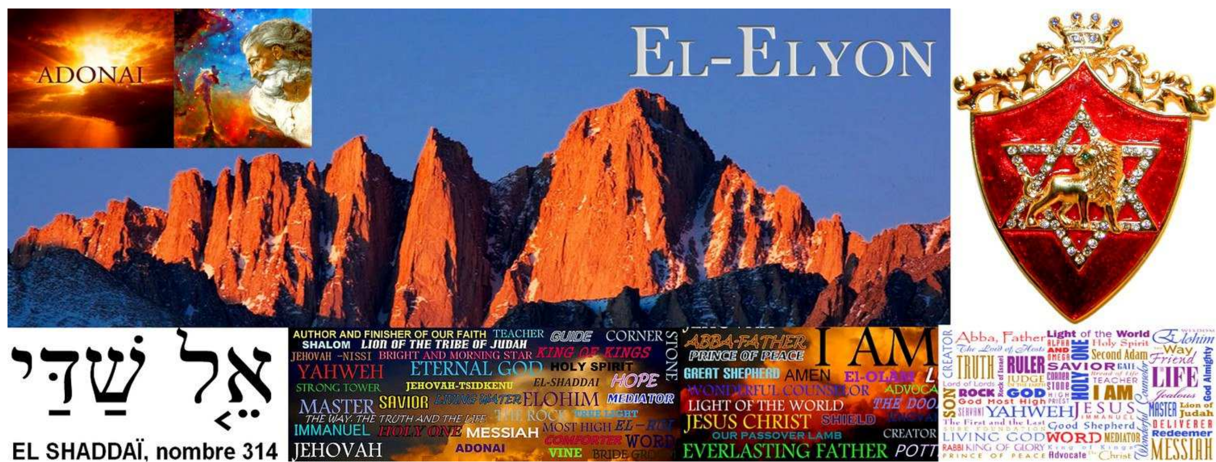
Alors, Dieu ou Diable ? Ou plus simplement, la résultante dans ce monde physique du déréglement MENTAL et des troubles PSYCHIQUES émanés de la noirceur des peurs contenues en plusieurs milliards de cerveaux humains, que leurs créateurs Néphilims nommèrent "LULU" c'est à dire à peine plus que des animaux ?

Notre planète, URAS, bien-mal nommée la Terre, organisme vivant, ne réagirait-Elle pas à l'unisson de nos émissions cérébrales fréquentielles ? En ce cas, ne serait-il pas grand temps de re-formater les disques durs - la Mémoire Collective Humaine - éliminant ainsi les terribles nuisances du plus phénoménal lavage de cerveaux de l'Histoire du Monde, à savoir l'invention des fausses croyances spirituelles ?

Lorsque sept milliards d'individus naïfs, moutons ignorants et dociles, FAUTIFS D'IGNORER le fonctionnement MÉCANIQUE de la RUCHE; quand le petit nombre de leur Élite oligarchique commet LE CRIME UNIVERSEL, par lâcheté ou égoïsme, de NE PAS DIVULGUER LE SAVOIR DES ANCIENS LIÉ AU TEMPS CYCLIQUE, il est dès lors par trop facile d'accuser "Dieu" ou le "Diable" !

TOUS RESPONSABLES PAR DÉFAUT DE CONNAISSANCE, voilà la triste vérité. Alors, si nous nous posions les bonnes questions : comment quelqu'un peut-il prétendre que Dieu existe ? Existe-t-Il ? A-t-Il jamais existé ? Y-a-t-il enfin un ESPRIT ou une ENTITÉ Créatrice, surnaturelle, à l'intelligence incommensurable dans ce que nous nommons l'Univers ? Si oui, n'est-Il pas un Principe en dehors de toute perception humaine ?

Ces questions, je vous propose de les étudier avec attention, et de tenter d'y voir un peu plus clair en retraçant impartialement l'origine du "Dieu" des trois principales religions monothéistes, et l'"évolution chronologique des croyances en ce "dieu", pas si parfait que ça...



Les multiples noms attribués au dieu unique de principe mâle des 3 religions du Livre, grand capharnaüm du tout et n'importe quoi, cependant INÉFFABLE et INCONNAISSABLE ! Mais à propos, de QUEL "dieu" est-il question ? Au terme de cet album, nous y verrons bien plus clair !

- Tout à partir de Presque Rien :

Les Écritures de la Genèse biblique, dès l'instant de la Création jusque, et y compris, au récit d'Adam et Ève, ont été en réalité adaptées de textes mésopotamiens beaucoup plus anciens relatant les entreprises de re-création d'une nouvelle civilisation par les survivants d'une Race Ancienne éradiquée par une série de grands cataclysmes. Contemporainement, deux courants principaux opposés s'affrontent en pure perte : les Créationnistes adhérant strictement aux dogmes religieux judéo-chrétiens, et les Darwinistes considérant scientistement que seule l'évolution naturelle à long terme est le principe de création terrestre. Les deux camps adverses ignorent toutefois l'histoire du Dessein Intelligent relaté dans les tablettes cunéiformes sumériennes, qui reconnaît l'évidence scientifique de l'évolution par voie de sélection naturelle, mais qui affirme que les "chainons manquants" ne sont pas du fait de Mère-Nature, mais d'une intervention délibérée des Anciens Rois de la Terre : les Anous ou Olmèques Ourous que je préfère nommer ici les Atlantes.

Partout, aux quatre coins de la Planète, une variété de cultures différentes, qu'apparemment tout sépare, partagent pourtant le même mythe de la Création, où l'on trouve des histoires de "dieux", d'engins volants, maritimes, et terrestres, de serpents-dragons, d'inondations et de boules de feu explosives venues du ciel, mythologie qui explique comment tout fut créé à partir de presque rien, ou plutôt DE CE QUI RESTAIT D'AVANT. Car tous, ainsi que le récit de la Genèse, se rapportent toujours au fait sous-jacent qu'il y avait ou restait quelque chose au "commencement" (b'rei-shêeth) que ce soit déterminé comme Dieu ou simplement un environnement chaotique. Même la récente théorie du "Big Bang", évaluée scientifiquement, n'explique pas le commencement de tout, mais ce qui arriva APRÈS l'explosion cosmique de matières pré-existantes. Sur le sujet, le magazine "Nature" a expliqué que l'évidence de la présence de matériaux lourds aux confins du Cosmos indique l'existence d'une matière précédant le Big Bang. En termes du standard occidental de la religion judéo-chrétienne, l'interprétation judaïque, puis chrétienne, de Dieu ne sont pas les seules versions de l'histoire de la Création, d'autres existant dans des textes hébraïques non canonniques, et bien qu'ayant le même thème central, sont présentées différemment. La AGGADAH, partie du MIDRASH (mot signifiant "enquête") rabbinique et dérivant de l'interprétation par le TALMUD, raconte "qu'avant le Ciel et la Terre, certaines autres choses furent créées." Il est dit que l'une d'elles fut la TORAH (les 5 livres de Moïse) que Dieu écrivit "avec du feu noir sur du feu blanc" après avoir inventé l'alphabet. D'autres écrits de la Création évoquent la séparation du Paradis et de l'Enfer (qui serait ici-bas !) ainsi que le Sanctuaire Céleste dans lequel Dieu installa son trône, un autel et un joyau divin. La Torah devient ensuite la source féminine d'inspiration de Dieu, et Il la consulte pour la Création du Monde comme décrite dans le texte qu'Il aurait apparemment écrit Lui-même. La Torah n'est pas emballée par l'idée et répond que les humains sont trop mauvais pour être contemplés (déjà pêcheurs avant même d'être créés ???!!!); mais la Torah est déjà écrite, et Dieu devant se conformer à Son texte, Il créé donc le Monde; mais avec une humanité pêcheresse, Il introduit la notion de "pardon" ou de "rachat" pour ceux seulement qui sont loyaux envers Ses décrets. Nous découvrons ensuite que Dieu et la Torah ne sont pas seuls : il existe aussi des Anges, et c'est avec leur aide que tout le reste, y compris la création d'Adam et Ève, est accompli.

Le "Livre des Secrets d'Enoch" (II Enoch) en langue slave fournit un autre récit de la Création. Il débute avec Dieu expliquant : "... Tout ce que j'ai formé du néant à l'être, et de l'invisible au visible. Même à mes anges, je n'ai pas expliqué mon secret, et je ne leur ai pas dit comment ils ont été formés..." (II Enoch XXIV, 2-3 en partie). Le récit suivant se déplace, de manière déconcertante, vers la plus étrange des doctrines de la Création, et vers l'introduction d'un insondable personnage qu'on ne trouve dans aucun autre récit. Expliquant à Enoch ses secrets de Création, Dieu déclare : << ... J'ordonnai... que montât... l'extrêmement grand Adoël... Et voici qu'il avait dans son ventre une grande pierre. Et je lui dis : "Délivre-toi, Adoël, et que soit visible tout ce qui naît de toi." Et il se délivra, et la grande pierre sortit de lui, qui portait ainsi toute la Création, que moi je voulais faire.>> (II Enoch XXV, 1-2 en partie). À noter que certaines éditions du Livre des Secrets d'Enoch remplacent ce mot "PIERRE" par "SIÈCLE". Ici pourrait donc être évoqué de manière subtile une Création immortelle issue d'un plan dimensionnel intemporel, ADOËL, l'être en question, porteur du TEMPS, c'est à dire du poids pesant (pierre) d'une vie mortelle (siècle), réussissant à s'en affranchir.

L'Univers – La Création du Monde

Au commencement était le Chaos, inorganisé, informel.
Ne pouvant s´exprimer ainsi, l´Unité Divine originelle fût obligée de se diviser : alors s´organisa l´Univers et fût créée, dans notre système, **GEA** ou **GAIA**, première divinité représentant la Terre, non en tant que matière, mais en tant que **décision de manifestation, née de la pensée divine.**

GEA engendra un fils, **OURANOS**, dieu du Ciel, à l´origine de notre système.
Ouranos est la voûte céleste (*voûte = volume*), l´Espace, Dieu de la Lumière (**Aour, Our**) et du Souffle : (**AN** en sanscrit).

Ouranos, engendré par la seule fécondation de l´Esprit, Géa descend dans le monde des Formes et pour cela épouse son propre fils afin qu´ensemble ils engendrent la Matière.
De cette union naît **CHRONOS SATURNE**, qui castre son père avec une faucille : le Temps apparaît.
OURANOS, fonction primitive est détrôné car il n´a plus de raison d´être, ayant fini son travail.

Le **Temps** lui succède, la Création commence, **Chronos** va maintenant régner.
Pour la génération future, Chronos épouse sa mère devenue **RHEA** (*OPS en latin*).
Le nom même de Rhéa évoque le mouvement (*Réa = roue*), la succession des rythmes de la Création, que Chronos - le Temps - , règlera en cycles, en ères.
Ensemble, ils engendrent d´abord les monstres de l´Abyme, puis les Olympiens, premiers Dieux à régner sur un Univers cohérent.
Mais, Chronos-Saturne dévore ses enfants, les cycles de la création se succèderont sans cesse - Chronos les garde en lui, car il est le premier et il sera le dernier témoin de la longue fresque de la Vie.

Archiviste de l´évolution, il garde enregistré dans sa mémoire tout ce que l´homme a pu dire, penser, ou faire dans sa quête spirituelle.
Mais s´il avale les cycles, il ne dévore pas son dernier-né : **Jupiter-Zeus** est le premier à échapper à son père.

Chassant et détrônant son père, **Zeus**, le feu, la foudre, va alors descendre dans le plan matériel.
Il épouse **Héra** - l´Eau - qui est sa propre sœur et qui représente la Matière Primordiale.
Plus tard considérée par les Grecs comme la déesse du mariage, elle est le lien entre Haut et Bas.

Héra représente la Chute Primordiale dans la Matière pour entreprendre la lente voie de l´Evolution : ce symbole de la chute liée à la féminité, a toujours été préservé.
Eve fit manger la pomme à Adam ; le mot pomme se dit " malum " en latin, et il désigne aussi le mal.

Ainsi la légende, (*légende : ce qui doit être lu*) nous donne tout le Processus de la Création qui peut-être comparé à une fée brodant sur un canevas.
- Là où l´aiguille apparaît entraînant le fil avec elle, il y a création de matière et apparition d´un nouveau système.
-Là où l´aiguille disparaît, il y a décréation de matière pour faire disparaître un système dont le travail est terminé dans sa dimension.

Ainsi l´Univers, **état d´équilibre**, sans Alpha ni Oméga, illimité dans le passé et dans l´avenir, se crée et de décrée sans cesse, passant toujours d´une dimension à une autre, d´un travail d´évolution terminé à un travail d´évolution commençant.
Ce passage s´effectuant par la porte du Vide Absolu.

La Création du Monde selon la mythologie grecque.

Il faut prendre conscience que notre civilisation occidentale repose sur les fondations de la culture gréco-latine : les vainqueurs d'une histoire honteuse ! Et pour se rapprocher de la vérité, avant toute autre chose, il convient de TOUT désapprendre !



Dieu montre "l'Arbre de la Connaissance" par Lucas van Leyden, clin d'oeil de l'Esprit : prénom et nom de l'auteur en Langue des Oiseaux nous donnant : Luc de l'Eden. En route vers la Libération par la Connaissance ET L'Amour, seule porte de salut pour la grande mutation planétaire inaugurant l'entrée en l'Ère du Verseau.

ADAM ET EVE - L'ARBRE DE LA CONNAISSANCE

Dans la Genèse, plusieurs textes parlent de deux arbres au milieu du jardin d'Eden : l'Arbre de Vie et l'Arbre de la

Connaissance du Bien et du Mal (Tov et Raa). On dit que Dieu ordonna de ne point manger de l'Arbre de la Connaissance sou peine d'en mourir, mais il s'avère que l'autre arbre, en l'occurrence l'Arbre de Vie n'est pas un problème en soi. Cependant rien dans le texte de la Genèse ne distingue cet arbre de l'autre.

IÈVEH : LA VIE = Ève (Issa ou Esha = la Femme, mais aussi HAWA ou KAWA), amenée sur le site, est invitée par le serpent à manger du fruit de l'Arbre de la Connaissance, ayant été avisée par lui (contrairement à l'information antérieure donnée à Adam) elle n'en mourra pas mais qu'au contraire : "Le jour où vous en mangerez, vos yeux se dessilleront et vous serez comme des dieux, connaissant le bien et le mal" (Genèse III, 4-6). Ève n'en meure donc pas et lorsqu'Adam eut lui aussi goûté du fruit de l'Arbre, tous deux ont bien les yeux qui se dessillent et ils savent qu'ils sont nus (Genèse III, 7). Bizarrement, Dieu qui est censé tout voir, perd trace d'Adam et se met à sa recherche , l'appelant : "Où es-tu ?" ce à quoi répond Adam qu'il se cache ! Alors, Dieu, visiblement ignorant des faits précédents, demande ensuite : "Est-ce que tu as mangé de l'Arbre ?", ce sur quoi Adam blâme Ève et Ève blâme le serpent (Genèse III, 8-13).

Suite à cet épisode, Dieu s'adresse aux Elohim, disant : "Voici que l'homme est devenu comme l'un d'entre-nous grâce à la connaissance du bien et du mal". L'arbre de Vie pose ensuite un second problème car Dieu bannit Adam du jardin d'Eden : "Maintenant il faut éviter qu'il prenne aussi de l'Arbre de Vie, en mange et vive à jamais". Pour ce faire, une épée de lumière à la flamme tournoyante est installée pour garder l'accès à l'Arbre de Vie (Genèse III, 22-24) mais aucune mention n'est faite quant à la garde de l'Arbre de la Connaissance. Complétant cette punition vindicative, Dieu dit à Eve : "Je vais multiplier tes souffrances et tes grossesses : c'est dans la souffrance que tu enfanteras". Il dit aussi à Adam qu'ayant mangé une fois de l'Arbre, "C'est dans la souffrance que tu te nourriras tous les jours de ta vie". De plus, bien qu'Adam n'ait pas touché de l'Arbre de Vie, il fut privé de l'immortalité (Genèse III, 16-22). Par la suite, Adam et Ève acquirent la sagesse du bien et du mal, et Dieu, pour quelque raison inexpliquée, tint le rôle du tailleur, leur confectionnant deux tuniques de peau qu'ils revêtirent (Genèse III, 21).

Les initiés et les alchimistes considèrent généralement l'Arbre de Vie (Kiskanu sumérien ou Sycomore égyptien d'Isis) comme source personnelle d'immortalité. L'Arbre de Vie, également nommé la "Plante de Naissance" ou "Plante de Vie", était aussi à Sumer directement associé à la royauté, ses rameaux étant les bâtons de berger de l'investiture dynastique. Ce symbolisme du refus d'accorder l'immortalité à Adam est celui du déni d'accorder à sa lignée une royauté ininterrompue., nous en avons la preuve quand Caïn, aîné des fils d'Ève, se voit confier cette charge à la place de Seth, l'aîné des fils survivants d'Adam.

Attardons-nous maintenant à distinguer QUI est le serpent, QUELLE est sa nature, et CE QU'IL représente, car nous touchons là du doigt l'essentiel de ce qui nous a été dissimulé durant plus de vingt siècles, la religion catholique romaine ayant tout fait pour imposer l'aspect "satanique" du serpent, implantant peur et superstition en les esprits des croyants.

Le terme biblique qui fut utilisé pour représenter ledit serpent fut NAHASH, la racine originelle hébraïque étant NHSH voulant dire déchiffrer, trouver, deviner. En Egypte, depuis les temps les plus anciens, on identifia la Sagesse et la Guérison au Serpent qui était du fait l'emblème sacré des pharaons et plus tardivement fut le symbole de la communauté ascètique des Thérapeutes de Qumrân, et il reste associé aux institutions médicales encore à l'heure actuelle. Avant l'instauration des doctrines de l'église catholique romaine, le serpent n'a jamais eu l'image sombre et sinistre qu'on lui confèra depuis, pour exemple, souvenons-nous qu'en l'ancienne tradition grecque, le célèbre Père de la Médecine Esculape - de son vrai nom Asklepios de Thessalie - vers 1.200 avant J.C. utilisa pour emblème le bâton (caducée) autour duquel s'enroulent deux serpents, symbole majeur de l'énergie de la Kundalini éveillant l'Adepte le long de sa montée graduelle des 33 vertèbres de la colonne vertébrale. Précisons que le 18ème descendant en ligne directe d'Esculape fut le professeur de médecine Hippocrate, dont le serment est toujours prêté par les médecins aujourd'hui.

Ce serpent sumérien, vous l'avez compris, n'est autre qu'ENKI, Créateur avec son épouse Ninkhursag de l'Humanité. C'est lui qui conversa avec Eve en tant que Gardien de la Connaissance Sacrée, et l'histoire sumérienne d'Adapa nous en fournit la preuve : << Avec un large entendement, il (ENKI) l'avait perfectionné pour expliquer les décrets du pays. Il lui avait donné la sagesse mais ne lui avait pas donné la vie éternelle >>. Il est de surcroit plus qu'évident par l'illustration du serpent mésopotamien qu'il était directement lié à Enki, puisque Enki - Ea était traditionnellement dépeint comme le Serpent aquatique Seigneur de l'Euphrate. Tout comme le serpent était pourvoyeur de sagesse, de même on se référait à Enki comme "Enki le Sage" ainsi qu'en l'histoire du déluge lorsqu'il dérogea à l'autorité d'Enlil en alertant à l'avance Zi-U-Sudra (Noé) de l'imminence du déluge. Rappelons que c'est Enlil qui avait imaginé le déluge pour se débarasser des

humains devenus source de problèmes pour les Anunnaki, mais que Enki se fit le protecteur de l'humanité.

Comme nous savons qu'El Elyon, El Shaddaï, Jéhovah sont synonymes d'ENLIL, l'histoire du jardin d'Eden est une présentation voilée de la vendetta permanente entre les demi-frères Anunnaki Enki et Enlil. Enlil a toujours insisté pour que l'Humanité soit maintenue dans l'ignorance et qu'elle ne servent qu'à trimer pour le compte des Anunnaki, et par-delà les millénaires ce sont ses prêtres hébreux qui maintinrent la chape de plomb sur les esprits humains au moyen des religions, toutes centrées sur le culte rendu à Enlil.

Enki, lui, avait d'autres vues : il insistait pour que les "gens aux cheveux noirs" (les sumériens) soient éduqués. Comme mentionné en cet album, Enki et Ninkhursag avaient créé avec succès au moins quatorze humanoïdes avant même de créer Adapa et Khâwah (Adam et Eve), et l'histoire de deux d'entre-eux - Ullegara et Zallegara - raconte que leur raison d'être était de labourer le sol, d'élever des bâtiments, de servir et de nourrir tout le temps les Anunnaki sur décret d'Enlil.

Alors donc, la vérité veut qu'en la Genèse décodée, Enlil s'efforça d'empêcher Adam et Eve d'acquérir toute sagesse au-delà de leur statut apparent de "serviteurs", voire d'esclaves ! Il les prévint ainsi de se tenir à distance de l'Arbre de la Connaissance, déclarant qu'ils mourraient s'ils prenaient de son fruit. Enki, le sage serpent, leur Créateur, à l'image d'un père bienveillant, déclara que cela n'était pas vrai et qu'ils devaient au contraire obtenir cette connaissance pour s'émanciper. En l'occurence, Enki eut raison puisque Adam et Eve ne moururent pas, sur quoi Enlil annonça contrarié qu'ils étaient devenus comme des Anunnaki ! Quand bien même, il imposa sa volonté et , en représailles, il envoya Adam labourer le sol comme punition pour sa désobéissance. C'est là, en Genèse III, 23 que se conclut l'histoire d'Adam et Eve pour être suivie par l'histoire de leurs fils, mais certains ouvrages non canoniques poursuivent plus avant les aventures du couple célèbre...

L'état de nudité originel d'Adam et Eve, apparemment si important, n'est que le reflet de leur statut de simples subordonnés dans l'environnement Anunnaki. Le fait de se couvrir n'a absolumenr rien à voir avec des questions de sexualité puisqu'il concerne plutôt le fait que les serviteurs et les travailleurs des Anunnaki étaient nus en ces temps là, comme dépeints en l'iconographie en relief de l'époque. Quand les yeux d'Adam et d'Eve s'ouvrirent, c'est à dire quand ils découvrirent la vérité sur leur conception en tant qu'esclaves domestiques qui n'était ni plus ni moins que leur condition réelle selon le projet initial des Anunnaki, ils prirent conscience de leur qualité d'êtres inférieurs, furent immédiatement frappés de la plus grande désillusion quant à leur condition, et cherchèrent en conséquence à rectifier la chose : les vêtements étaient les prérogatives des maîtres et c'est pourquoi la "tablette d'Adapa" raconte que lorsque l'Adâma (Adam) fut oint pour sa prêtrise, "un vêtement lui fut commandé et il fut habillé". Indifférent à l'intervention de Enlil, Enki avait créé avec sa propre semence "l'habitant de la terre" en tant que "dirigeant de l'humanité", alors que d'autres de la race terrestre avaient été précédemment créés avec le sang de Kingu. Voilà bien là l'origine de la haine ancestrale développée entre deux peuples terrestres !

Adapa/Atabba (Adam), l'Adâma, apparut ainsi comme le premier prêtre-roi de l'ancienne Sumer marié à Nin-Khâwa (Dame Eve ou Dame Vie). L'épopée de Gilgamesh plus tardive relate un récit similaire, évoquant l'importance de l'habillement pour la race éclairée en contraste avec la nudité des terriens ordinaires domestiqués ; ici, une tentatrice dit à Enkidu (un autre adâma créé) dénudé : "tu es un sage Enkidu, tu es comme un dieu", ce sur quoi elle marque son nouveau statut en lui donnant des vêtements.

On pense habituellement que le terme "Péché Originel" habilement forgé par l'église catholique romaine est en relation avec le comportement sexuel d'Adam et Eve, mais cette absurdité fut promulguée par l'église de Rome dans la double intention d'assoir le régime patriarcal misogyne (Eve n'étant qu'une simple femme aux yeux de l'église) et de se conformer aux ordres des suppôts d'Enlil. Pratiquement, Eve n'a jamais commis le moindre péché car l'interdit concernant l'Arbre de la Connaissance venant d'Enlil était imputé seulement à Adam, c'est pourquoi il fut le seul exilé puisque nous découvrons qu'Eve rejoint Adam dans le chapitre suivant de la Genèse, et selon le Livre des Jubilés (III, 28) "ils habitèrent au pays d'Elda" où là Eve remplit ses fonctions d'épouse d'Adam mais il est clair que le fils aîné d'Eve n'est pas l'enfant d'Adam mais d'Enki !Vous avez ici la raison majeure pour laquelle Eve reçut le label de pécheresse de la part des mouvements conservateurs religieux des temps ultérieurs.

HENOSH (Homme), alias IDRIS. Né en 3769 av. J.C., mort en 2864 av. J.C. Marié à Noam. Enfants : Cainan (Keinan

Kenan), Mualeleth, Barakiel.

CAINAN (Keinan Kenan) surnommé "Possession". Né en -3679, mort en -2769. Marié à Mualeleth. Enfants : Mahalalel et Rashujal.

MAHALALEL, alias Mahalaleel (Malaleel Mlahel Mahlalail). Né en -3609, mort en -2714. Marié à Dinah (Dina). Enfants : Jared, Daniel (Danel) et Rasujal.

JARED (Yered, Iareth) signifiant "descendant". Né en -3544, mort en -2582. Marié à Baraka. Enfants : Enoch (Henoch) et Azrial.

ENOCH (Henoch, Enoc, Idris, Henoc) dit "l'Initié", alias Imhotep ("celui qui vient en paix"). Né en -3382, mort en -3017. Marié à Edna. Enfants : Mathusalem et Barakil (Baraki'il Elisha).

MATHUSALEM (Methusaleh, Mathusale, Mathusala, Methusael, Methuselah, Mathusalem). Né en -3317, mort en -2348. Marié à Edna. Enfants : Eliakim, Lamech, Rake'el.

LAMECH (Lemekh). Né aux env. de -3130, mort en -2353. Marié à Betenos (Ashmua Adah). Enfants : Nir (Nur), Noah (Noé).

NOAH (Noé, Nuh). Né en -2948, mort en -1998. "Dieu" lui fit construire l'Arche en laquelle il embarqua avec sa famille afin d'être sauvés du Déluge. Surnommé "Consolation", il fut le 1er Ulul Azmi d'Islam, connu du nom de Tubal-Cain. Pris pour épouses Emzara (Coba), sa soeur Titea, et Naamah. Enfants : Japhet (Japheth, Iaphet), Shem (Sem, Sceaf, Sam) et Ham.

SHEM (Sem). Né en -2454, mort en -1842. Fils de Noé, arrière petit-fils de Melchizedek. Il a pour épouses Sedeqetelebab et Ollo, fille d'Eliakim. Enfants : Lug, Arphaxad roi d'Arrapachtis, Elam ben Shem, Asshur, Aram (géniteur des Araméens, père d'Uz/Meshech), Gec, Hoel, Gheter, Mechec, Kesed.

JAPHET (Japheth Iaphet, Iapetus le Titan). Né en -2452, fils de Noé, géniteur-source des indo-européens, il est le Jupiter-Zeus des mythes et le Pra-Japati de l'Inde. il eût pour épouses Adataneses, Clymène l'Océanide et sa soeur Asia. De nombreux enfants : Javan (Jaran, Iauan, Juuan, Juin), Magog, Meshech ben Japhet, Gomer (Cymry), Madai (Medai, Madian) ben Japhet, Joham, Tiras, Tubal (5è fils initiateur des lignées hébraïques, hispaniques et italiennes), Prométhée le Titan, Epiméthée le Titan, Samothes (1er roi des Celtes), Atlas le Titan.

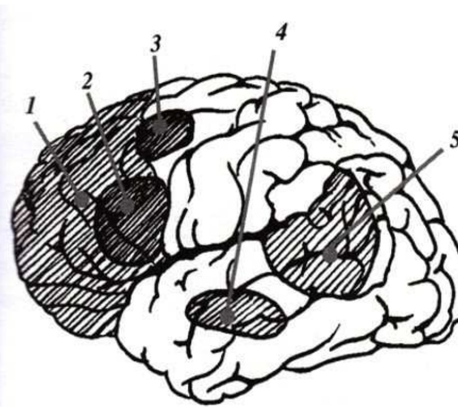
ADONAI. Arrière petit-fils d'Adam et d'Eve, dieu des Hébreux, dieu grec ADONIS, dieu égyptien ATON. A pour épouse BARATHA N.N. (déesse India) et pour compagnon THOR (THOT, HERMES). Père d'ASAR (OSIRIS, ODIN).

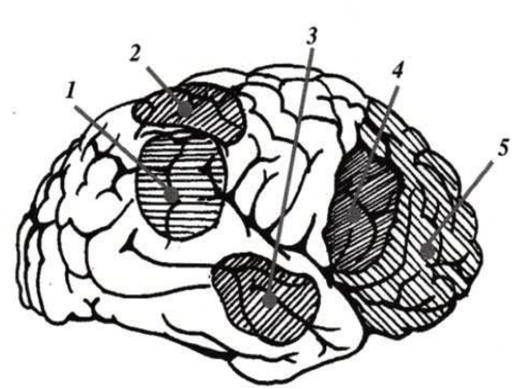
ODIN ou ASAR-OSIRIS. Roi des Ases, "dieu" d'Egypte. Autres aliases : Ygg, Hangater, Othni, Got, Gott, God, etc... Marié à Frigga (Reine des Ases, déesse des nuages), alias ASET-ISIS (déesse d'Egypte). Enfants : Tuisto (1er roi de Germanie), Seaxneat Wodinsson des Saxons, Withlaeg Odinsson, Sigi de Volsunga Saga, Aske (Horus), Embla, Winta (roi de Lindsey), Wecta (Waegdaeg) le Jute, Yngvi (roi des Suèdes), Sigrlami (roi de Gardarike), Gauti (roi de Gotland), Casere Odinsson des Angles, Asathor Odinsson, Baeldaeg de l'Aesir, Skjoldr (1er roi de la tribu des Danes d'Aesir), Saemingr (roi de Norvège), Thor (roi de Thrace).

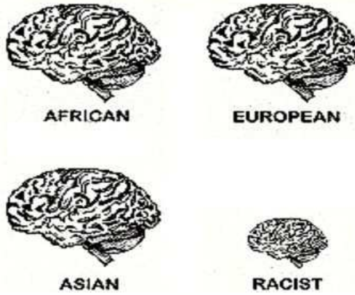
Arrivés à ce stade, on peut désormais légitimement se demander si le Messie / Sauveur eut un lien de parenté spirituelle autant que génétique avec Yahvé, Dieu des Israélites dans l'Ancien Testament. D'autant plus que Jésus en hébreu est Yeshua ou plus précisément Yehoshuah : "Yahvé sauve", la coutume rabbinique voulant que l'on raccourcisse le nom d'un personnage que l'on méprise et que l'on hait ! Jésus lui-même dut clairement savoir qui était ce "Dieu" qui était aussi son "Père", car Jésus fut assurément l'héritier de l'Archonte, une Conscience multidimensionnelle que les humains, en leur ignorance, ont pris pour un Dieu absolu. Mais Jésus - à l'identique des Mandéens, des Johannistes, et des Gnostiques - fut parfaitement au courant de ce fait, plus que tous les autres même, grâce à la prise de conscience de son héritage spirituel et biologique. Aussi insista t-il bien pour dire que la véritable Divinité était une Source d'Amour, Étincelle de Lumière cachée au fond de tous les coeurs, et que du fait, nous n'avions nul besoin de religion, de temple ou d'église,

l'être humain étant de par sa nature le Temple du Divin. Il s'est peut-être même rebellé intérieurement contre son "Père spirituel" et la mission qu'il voulait lui voir jouer ? Une mission qui consisterait à se faire le Messie ou Messager d'un dieu paternaliste, cosmique, mais non absolu ? Aussi peut-être a t-il alors courageusement détourné cette mission messianique pour l'avantage de la Source libératrice ? Ce qui aurait alors valu à Jésus - Jean le Baptiste d'être vu comme un fauteur de troubles et un dangereux hors la loi, pour Rome tout autant que pour le Sanhédrin juif... Mais aussi pour les forces occultes agissant en coulisses du pouvoir (hiérarchie de Yahvé). C'est peut-être la conciliation de cette ambivalence dans sa propre chair qui amena Jésus à atteindre un niveau de conscience exceptionnel : le niveau de conscience Christique, mariant l'"Ombre" et la "Lumière" pour un saut quantique hors de toute Dualité.









L'hémisphère gauche

1. **Lobe frontal : intentionnalité, programmation des comportements, raisonnements décisions.**
2. **Contrôle moteur de la parole.**
3. **Écriture.**
4. **Désignation**
5. **Synthèse des informations, conversion en mots, classification, généralisation.**

L'hémisphère droit

1. **Compréhension verbale simple.**
2. **Mémoire visuelle.**
3. **Activités spécialisées.**
4. **Activités spécialisées**
5. **Lobe frontal.**

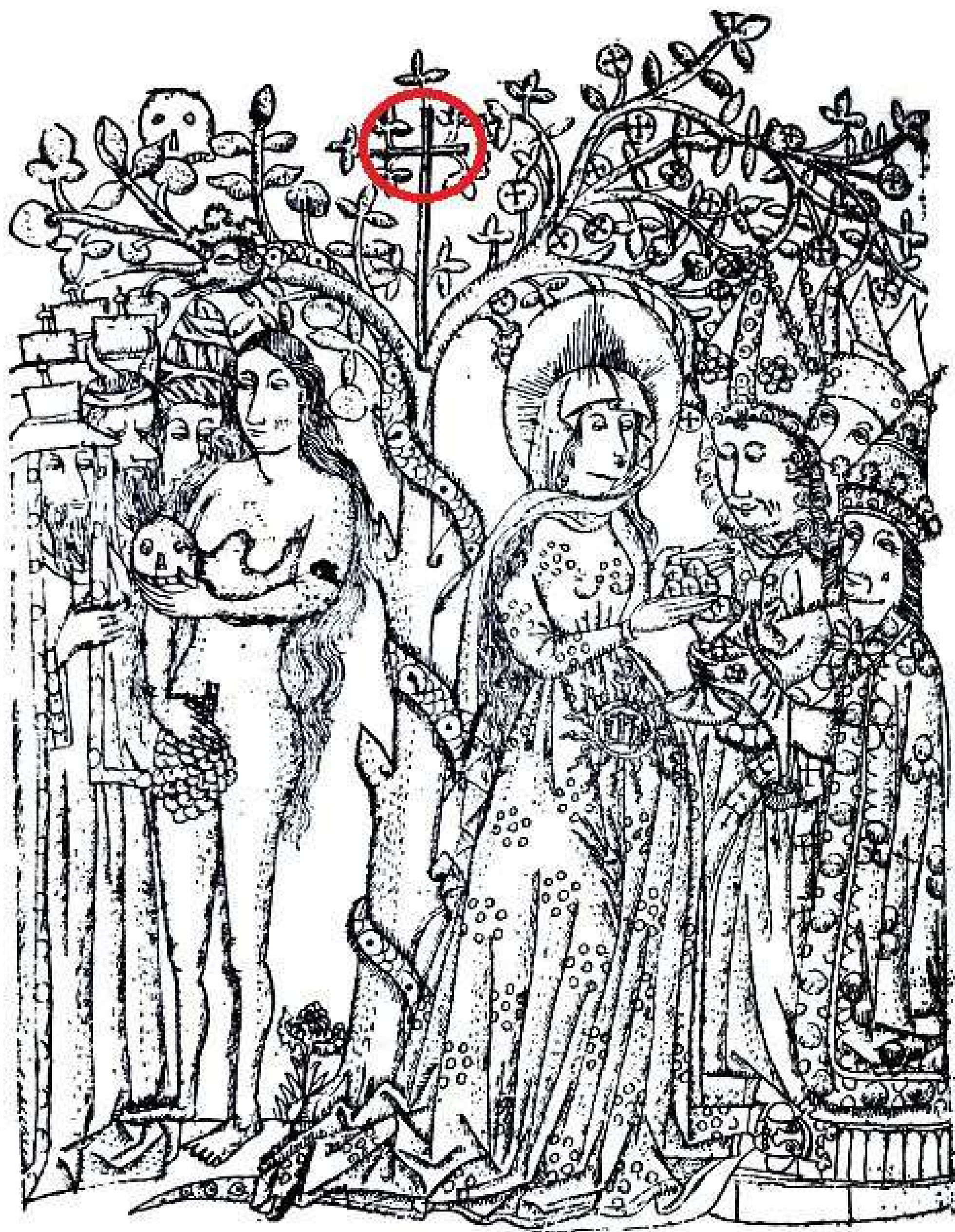
Faisant suite à l'image d'Épinal prétendument évocatrice de l'Arbre de la Connaissance, et considérant que nous sommes au XXIè siècle, il est peut être temps d'appeler un chat un chat !

Voici l'Arbre de la Connaissance du Bien et du Mal : le cerveau humain, aux deux lobes ou hémisphères séparés, à l'identique d'une noix hors de sa coquille protectrice qu'est le crâne.

Et c'est là que le bât blesse : l'être humain végète au stade de l'animalité tant qu'il n'a pas réussi à ré-unifier ses deux lobes cervicaux, l'humain lambda étant généralement sous contrôle des actions-réactions-solutions émises par le lobe gauche : intellectuel, cartésien, rationnel, délaissant les merveilleuses possibilités de l'hémisphère droit...

D'ailleurs, ce n'est pas un hasard si, il y a encore quelques années, les enfants se voyaient corrigés physiquement et sévèrement punis s'il n'étaient des droitiers (lobe gauche). On se souvient tous de la galère pour une personne gauchère, aucun accessoire de la vie quotidienne n'ayant été conçu pour elle ; et comble de tout, l'expression à forte connotation péjorative GAUCHER ou GAUCHÈRE désignait tout bonnement un(e) empoté(e) notoire !

Que l'on ne s'y trompe pas, derrière le voile des apparences, toujours trompeuses, il exista bel et bien une intention délibérée de LIMITER l'être humain en ces capacités aussi bien qu'en sa durée de vie ici-bas.



En l'Eden, un Arbre en cache un autre, et pas des moindres : l'ARBRE DE VIE ET LA CROIX DE LA GRANDE DÉESSE-MÈRE !

<< Alors le Sage se réjouira, mais les ignorants, égarés par leur intellect, négligeront l'Éternelle Vérité des signes et ne s'instruiront pas dans la Sagesse. Ils sont si aveugles, sourds, et obstinés que, quand bien même ils verraient des merveilles ou des miracles, ils ne quitteraient pas leurs faux raisonnements pour entrer dans le droit chemin de la Vérité.>> PHILALÈTHE

L'AMOUR, né de la relation immanente de la Dyade Divine Originelle, est le principe de l'engendrement de l'Univers... Cette Dyade, ignorée des traditions religieuses, fut remplacée par l'égrégore des forces involutives, cumul des pensées négatives engendrées par les peurs de l'être humain. À l'Origine, Sophia et Chrestos se joignirent dans un acte cosmique de propagation, une danse d'union sacrée au coeur des Cieux : le Plérôme, sphère du potentiel infini. L'implication spécifique de Sophia avec l'Humanité (Anthropos) commence bien avant que notre Planète n'existe. En tournant son regard vers l'extérieur du Plérôme, la Grande Déesse est attirée par ce que cette espèce singulière pourrait accomplir, une fois qu'elle acquiert un monde pour y demeurer. Elle rêve donc les esquisses formatrices d'un tel monde, telle une femme enceinte imaginant voluptueusement une vie pour son enfant à naître. En fait, Sophia n'a pas conçu l'Humanité avec Chrestos par une union procréatrice matérielle mais par un acte imaginatif extatique, et Elle se demande ensuite comment cette espèce particulière va bien pouvoir incarner sa faculté d'Intelligence Divine, le Noos. Ses questions quant

au potentiel humain éveillèrent l'enthymesis, passion brûlante et impétuosité, d'une manière extrême et inhabituelle. La vraie Histoire Sacrée affirme bien que Sophia aspire à fusionner avec ce qu'Elle a imaginé mais elle se permet cette fusion par elle-même, de manière indépendante; mais la volonté de l'Originateur est que rien ne se manifeste dans le Plérôme si ce n'est sous la forme de syzygie, c'est à dire d'une union parfaite des 2 principes primordiaux. L'Originateur souhaite donc que toute activité dans le Plérôme soit accomplie par le couple Sophia + Christos - dans l'observance de la loi de parité. Avec l'union de Sophia et de Christos pour configurer l'Anthropos, la Loi Cosmique fut observée et c'est cette Loi du Macrocosme qui est en passe d'être rétablie ici-bas en le microcosme qu'est le Kérome, notre sphère de l'insuffisance et du potentiel fini. L'Apocryphe de Jean et le Codex de Nag Hammadi appellent l'unité de cette Dyade Divine “la Mère-Père Sacrée et Parfaite” (réunion des 2ème et 3ème hypostases du Propater, l'Originateur, Véritable Dieu-Source UNIQUE du TOUT) faisant tourner à nouveau la Roue du Monde.

ANA - ASTARA - ISIS : la Grande Déesse Mère

ANA= JE SUIS
HANNAH = LA GRÂCE

La piste pour comprendre l'origine de cette dévotion est celle de la Déesse Ana. On écrit souvent Anna, alors que dans les textes irlandais la mentionnant, c'est Ana qui est utilisé, de plus, même en breton moderne, le prénom se prononce réellement Ana et non Anna (en breton, il y a une réelle différence entre N et NN!).

Dans la mythologie nordique, Nanna est une déesse Asynes, fille de Nep et de Sæming et épouse de Baldr, dont elle a un fils, Forseti. Elle mourut de chagrin lors de l'incinération de son époux, et le rejoint ainsi en Helheim.

DANA, dans la mythologie celtique irlandaise, est la déesse primordiale des Tuatha Dé Danann, les « gens de la déesse Dana », c'est-à-dire les Danunna de la tribu de Dan déifiés par les Celtes avant la christianisation de l’île. Dans le Glossaire de Cormac (Sanas Cormaic, manuscrit du Xè siècle de l’évêque Cormac de Cashel), elle est aussi appelée ANA et ANU. Elle est la mère du Dagda et de Lir. Elle serait à l’origine de l'installation de son peuple en Irlande, alors qu'il vivait dans les quatre îles au nord du Monde, après avoir migré depuis l'Arcadie grecque, la Crête et l'île de Santorin. Dans la typonymie irlandaise, son nom est associé à deux collines « the Paps », situées non loin de Killarney, qui ont la forme d’une paire de seins, ce sont en gaélique Dé Chich Anann (les seins d'Ana). Chez les Celtes, la redistribution des richesses était la qualité première de la fonction royale. Son équivalent dans la mythologie celto-galloise est Dôn, déesse pan-celtique. La racine du théonyme est très présente dans la topographie européenne, notamment des fleuves tels le Danube (en latin Danavius), le Dniestr, le Dniepr, etc..., indiquant que cette déesse fut vénérée dans l’ensemble du monde celtique et probablement par tous les Indo-Européens.

Il existe dans la mythologie brâhmanique une divinité nommée DANU qui a engendré une race de géants, les Danavas. La signification du nom pourrait être « donateur », « bienfaiteur » (en Inde, les Dânapati sont les donateurs des monastères bouddhiques et dâna désigne le don), ce qui en fait une déesse de la fertilité et de la prospérité.

ANA fut aussi la Déesse Mère Souveraine des Celto-Gaulois, la Mère de TOUS les Dieux. Il est intéressant de noter que le culte de Diane s’est très vite répandu en Gaule dès l’arrivée des envahisseurs romains qui auraient compris le nom de Diane alors que les Gaulois parlaient d'Ana, Mère Primordiale, Génératrice des dieux et des hommes. Elle était Protectrice des vivants, des morts et des lieux humides. Le fait qu'elle soit la Mère de tous les Dieux indique donc une Déesse de la Fertilité. La symboliques des marais était très forte chez les Celtes, et toujours de nos jours chez les Bretons, puisqu'il s'agit du lieu ou Terre et Eau ne font qu'un, et donc le passage entre le monde visible et le monde invisible, entre celui des vivants et celui de l'Au-delà. Son aspect de Mère de tous les Dieux la rapproche bien sûr de Saint Anne, mère de Marie, elle même mère de Jésus, mais c'est dans les deux cas Ana/Saint Anne qui est la Source Primordiale de Vie, tout comme le marais est aussi la source de la vie.

Etymologies : concernant les autres noms d'Ana, on trouve In-Ana ou Ininni chez les sumériens, Ishtar, Aset - Isis, Belet Ili, Asherah, Ya Hu (la Colombe exaltée), Dana, Anann, Aten.A, Vénus Uranie. Côté langue bretonne, le mot celtique "ANA" avait pour sens "marais" (source: Glossaire d'Eidlicher, du IXè siècle, donnant entre autre des équivalences entre mots celtes et latins), Ana signifierait aussi enseignante ou sagesse.

Mais qui est ANA la Déesse Mère ?

Elle est initiatrice et détentrice de la Connaissance (Sainte Anne est la sainte protectrice des institutrices) : le Livre qu'elle tient et fait lire à Marie enfant en est le symbole. Elle est également celle qui aide à passer d'une rive à l'autre, d'un monde à l'autre, de la rive du monde connu à celui du monde de la connaissance. Elle a un côté sombre, puisque c'est elle qui détient les clefs de l'Autre Monde, l'Au-delà, mais aussi l'autre monde qui est en le Coeur de chacun de nous, et que nous avons parfois peur de regarder en face. Elle est aussi la Déesse protectrice des nourissons, et celle de la famille. Comme beaucoup de cultes d'origine païenne, celui-ci est toujours vivace en Bretagne.

Eléments venants d'autres cultures :

Ana est l'une des sœurs du Roi Arthur, et mère de Gauvain, Agravain et Gahériet.

Dans les pays slaves, et notamment en Russie, Dana est une déesse de l'eau, jeune fille au visage clair. Elle donne de l'eau au voyageur fatigué, soigne les blessures des guerriers. Elle est aussi la pluie qui retombe dans les champs après être montée au ciel. C'est une déesse très bienveillante, qui donne son nom au fleuve Danube. Malgré son aspect jeune et le fait qu'elle soit l'eau elle-même, la proximité entre ses attributs et Dana/Danu/Ana est plus que troublante.

Dans la mythologie indou, Danu est aussi une déesse dont le nom signifie "les eaux du ciel" ou "jet d'eau".

En hébreux, Hannah signifie "grâce".

En turc, les enfants s'adressent à leur mère par "Anè".

Ana est un prénom masculin de l'Égypte Antique.

Dans les textes latins, la Vierge Marie s'appelle "Di Ana".

Sainte Anne : pour comprendre l'origine du culte de Sainte Anne qui se répand en occident au XIIè siècle, il y a deux pistes, généralement utilisées par les historiens ou auteurs écrivant au sujet de la mytholgie gauloise et plus largement celtique. S'agissant d'une Sainte, on peut donc se pencher sur la place et le rôle de Sainte Anne dans la religion catholique. Or, la Bible se garde bien de mentionner Sainte Anne, ni d'ailleurs, de manière plus générale, les parents de Marie. Et pour cause ! En l'hermétisme alchimique, Anne et Marie sont les deux aspects d'une seule personne : en l'Oeuvre au Noir, 1ère phase du Grand-Oeuvre, Anne est la Vierge Noire, symbole de la Matière à transmuter en l'extrêmité ouest du globe, là où le Soleil meurt ; en la seconde phase dite de l'Oeuvre au Blanc, la Matière épurée et blanchie est symbolisée par Meri, Vierge Immaculée qui renaît à l'est, au Soleil Levant. Cette Connaissance Hermétique fut exprimée par les Sumériens sous le thème de la "descente aux enfers" d'Inanna, tandis que selon la fabulation religieuse, tradition orale fortement dégradée, Anne née en Orient, devient la mère de Marie, et par suite, plusieurs évangiles apocryphes écrits entre les IIè et VIè siècle la mentionnent comme étant bien la mère de la Vierge Marie, et donc la grand-mère de Jésus. Il y a cependant un personnage énigmatique du nom d'Anne dans le nouveau testament : ANA la Prophétesse qui, à l'âge de 84 ans, était présente au temple de Jérusalem lors de la présentation de Jésus le Juste (Yehoshuah le Tzadik) par Marie...

Marie, prénom provenant du mot Meri, signifiant "bien-aimée" en égyptien, titre associé à Isis (connue comme Meri-Isis).

En sumérien, ME : charge, fonction, responsabilité, décret divin ET RI : lancer, jeter, porter, mettre en place, enlever, engendrer.

ME-RI : "qui a la responsabilité de porter", "qui a la responsabilité d'engendrer".

On a ici l'idée de mère. En fait, "meri" signifie tout simplement "mère" au sens où nous l'entendons : par définition, elle porte et engendre... un enfant. D'ailleurs le mot "mère" en français ressemble beaucoup au mot "meri".

Également, ME (décret divin) + RI (porter, engendrer) = "qui porte/engendre par décret divin".

La Vierge Marie ne porta donc pas ce nom par hasard puisqu'il s'agit d'un titre donné à sa naissance (ou plus tard dans l'officialisation de son sacerdoce), sachant très bien qu'elle serait préparée pour être la Mère d'un Maître, ainsi digne Avatar, héritière d'ASET - ISIS qui porta antérieurement ce titre de MERI, ayant donné naissance à HERU (HORUS), un être au destin particulier. En fait, MERI est certainement le terme égyptien correspondant au sumérien "Gir", désignant les prêtresses accoucheuses du "Kiristi" (Messager du Ciel ou Christique)...

ASET-ISIS est souvent représentée avec un trône sur la tête, emblème de son titre de MERI, ce terme signifiant "qui a la responsabilité de porter" l'Enfant, car au premier degré de lecture, cette définition s'applique au siège : sa fonction est bien de porter celui qui s'y assoit, le trône sur la tête d'Isis indiquant qu'elle est en charge de porter le Pouvoir et l'Enfant.

Nous voyons ici l'extraordinaire influence qu'eurent Sumer et l'Ancienne Égypte sur la culture juive héritée de ces civilisations plus anciennes.

Pour aller droit au but, ASET-ISIS et MARIE - à l'image de NIN-ANA ISHTAR mésopotamienne, d'ASHÉRAH de Canaan, de DANA ou DANOU des THUATHA DÉ DANANN, d'ARTÉMIS d'Éphèse, de la DIANE Romaine, ou de CYBÈLE - ont été toutes deux des personnifications de la SOPHIA des Gnostiques, l'Esprit-Saint des Chrétiens, c'est à dire de la Déesse Mère ou l'Éternel Féminin, la Shakti, ou l'Esprit devenu SAIN grâce au réveil et à l'activation de la KUNDALINI lovée à la base de toute les colonnes vertébrales, symbolisées en Ancienne Égypte par le Djed.

"A Qumrâm, Marie est d'abord un titre honorifique, dérivé de Myriam, attribué aux femmes exerçant des fonctions sacerdotales dans les communautés à vocation spirituelle, comme celle des thérapeutes de Qumrâm, réunissant ascètes et médecins. Les Moïse président les cérémonies réservées aux hommes, et les Myriam celles où se retrouvent des femmes, pratique héritée de l'Ancien Testament."
Laurence Gardner, "LE GRAAL ET LA LIGNÉE ROYALE DU CHRIST".

La raison pour laquelle les trois femmes qui étaient associées avec le Sauveur Iesus étaient appelées Marie n'est pas dû à une coïncidence, mais au fait que c'était un titre. En hébreu, le nom était Myriam :
http://www.peshertechnique.infinitesoulutions.com/index_Marriage_of_Jesus.html

Au passage, décomposons à l'aide du syllabaire sumérien le nom hébreu "MYRIAM" en ME-RI-AM; ce qui donne :

ME, MI : charge, fonction, responsabilité, décret divin.

RI : lancer, jeter, porter, mettre en place, enlever, engendrer.

AM : seigneur, maître, taureau, force, puissance.

MERIAM : "qui a la charge d'engendrer le maître", "qui a la responsabilité de porter la force".

Pour en revenir au mot Meri/Mari suméro-égyptien, on peut remarquer que "mari" est en français le nom de l'époux dans le cadre du mariage. Sachant que Meri signifie « bien aimé » en égyptien ceci semble une continuité logique. Ce qui l'est

moins en revanche c'est que l'épouse ne soit pas qualifiée du même terme, c'est à dire de marie, féminin logique de mari en français.

Si l'on se reporte à la définition sumérienne du mot Meri, d'où découle le mot Marie, il semble que "les responsabilités d'engendrer et de porter" (le pouvoir) ait été usurpées par des prêtres - hommes intelligents et savants mais misogynes, cupides, et avides de pouvoir - à un certain moment de l'histoire; ceci étant confirmé par le fait que c'est l'homme qui porte symboliquement ce titre aujourd'hui lorsqu'il se marie, et non plus la femme ! En devenant le mari suite à la cérémonie du mariage, il devient seul bénéficiaire de l'union, l'épouse prenant un rôle secondaire. Donc, seul l'homme bénéficie du pouvoir conféré par l'union que symbolise le mariage, dans le sens où c'est lui seul qui hérite du titre de mari. Ce qui est le cas puisque c'est bien lui qui lèguera son nom à sa descendance.

Cependant, la vérité est bien qu'à l'origine c'était les femmes seules qui portaient ce titre de Meri et qui pouvaient légitimement le prétendre. Les maris n'existaient pas et seulement la Meri/Marie et l'époux. C'est exactement l'inverse de l'"épouse" et du "mari" : encore une fois tout a été inversé !

Le mois de mai est connue comme étant le mois de Marie. Et mai est aussi connu comme étant le mois de l'union des dieux et des déesses, c'est à dire des Maries et de leurs Époux. En fait, mai est devenu le mois de Marie car il fut à l'origine le mois de la déesse Mère, connue par exemple du nom de Maia (d'où le nom du mois). Ce n'est donc pas un hasard si notre fête des mères est célébrée au mois de mai, le mois de Marie, le mois de la Mère.

La tradition païenne de l'arbre de mai, d'où découlera l'arbre de Noël, était un rite honorant la fécondité de la déesse Mère et de la Nature. Aujourd'hui, cet arbre est érigé en l'honneur des maires...! La langue des oiseaux est là pour nous dire à qui était destiné la symbolique à l'origine : aux Maries, aux Mères ou plutôt à la Mère des mères, à la Déesse Mère, connue sous la forme de la Vouivre; aussi retrouve t-on dans l'arbre de mai sa forme serpentine ondulant le long du symbole phallique du tronc. Pourtant, les mères sont devenues nos maires, qui ont la "responsabilité de porter le pouvoir" (définition de Meri comme on l'a vu) et de sceller l'union civile du mariage...

Le mot "maire" est l'anagramme de "marie". Aussi est-il intéressant de noter que le mot "maire" commence par "mai", le nom de la déesse et du mois célébré dans les rites de fécondité païens. Les rites païens, druidiques, sont d'ailleurs souvent devenus rites franc-maçonniques ayant déviés de leur nature et de leur premières intentions...

Si nous regardons la réalité actuelle (le rêve) avec un miroir, nous aurons sans doute une image assez juste des intentions premières et de sa réalité. Le culte de la mort, que nous observons dans les médias et qui sous-tend la politique, use de symboles qui étaient autrefois associés au culte de la vie. Tout a été transformé et dévié pour se parquer dans l'amour du pouvoir plutôt que s'ouvrir au pouvoir de l'Amour. Absolument tout a été inversé dans les institutions à la base de la société, à l'arrière-plan comme à l'avant-plan, son reflet. Cependant ceci s'achève, tout va reprendre sa place, car c'est le temps des révélations.

Si nous continuons à suivre le fil où nous conduit Marie, nous trouvons Mari, une déesse importante dans la mythologie des Basques, personnifiant la déesse Mère, et ceci bien avant la Marie des évangiles. Elle n'est connue à ce jour que d'après les récits recueillis au début du siècle par Barandiaran et ses collaborateurs.

Mari est aussi enfin Anbotoko Mari, Anbotoko Dama : la dame d'Anboto, mariée au dieu Sugaar (également connu sous le nom de Sugoi ou Majue), et connue sous plusieurs appellations comme Maya, Lezekoandrea et Loana-gorri. Ceci corrobore le fait que Meri est un titre d'où découle le prénom Marie dont l'origine Meri/Mari est le titre que portait la déesse Mère - ASET ISIS ayant été la personnification holographique en Égypte. On retrouve Mari comme nom de la Déesse Mère des Basques mais aussi comme nom de l'antique cité mésopotamienne, aujourd'hui située en Syrie, dédiée à la déesse ISHTAR - MERI MIKTAL en égyptien - personnification d'une facette de la Mère des Dieux, ressurgie des millénaires plus tard sous la forme d'une princesse du nom de MARIAM ayant vécu en l'antique nid d'aigle que fut MAGDALA en Éthiopie, et de MARIA L'Égyptienne, originaire de MAGDALUM...



I - LE DIEU DE LA CRÉATION

1) DÉBAT SUR LA CRÉATION

- La Terre Récente :

Contrastant en tout avec les grands musées d'histoire naturelle, le 28 mai 2007, à Petersburg (état du Kentucky, États-Unis), proche de l'aéroport de Cincinnati, a été inauguré en grande pompe un parc d'attractions d'un genre très particulier : le Musée de la Création, 5.600 m2 de constructions réparties sur 20 ha, le tout ayant coûté la bagatelle de 27 millions de dollars.

Patrick Marsh, spécialiste en effets spéciaux des studios Universal, est l'auteur de plusieurs des films projetés en HD. La Déclaration de Mission du Musée de la Création est sans équivoque : << Exhalter Jésus-Christ comme Créateur, Rédempteur, et Soutien et ARMER les Chrétiens pour mieux ÉVANGÉLISER, les non-croyants étant l'objet d'une punition perpétuelle...>>

Pour le visiteur, l'objet affiché de ce parc est d'enseigner ce que fut la Terre à l'aube des temps : forêt artificielle, cascades, jardins luxuriants, moulages d'animaux préhistoriques, et le Jardin d'Eden d'Adam et Ève...

Le 1er gros hic de cette grand illusion est que chaque os préhistorique, chaque plante ou animal, chaque fossile datant de plusieurs millions d'années est ici réputé n'avoir pas plus de 6.000 ans afin d'authentifier le dogme biblique !

Autre "pieux mensonge", l'on enseigne sans aucun état d'âme aux centaines de milliers de visiteurs annuels que le Déluge biblique se serait produit dans le Grand Canyon du Colorado (dixit Mark Looy, cofondateur du musée au journaliste de la BBC, James Westhead).

Mike Zovath, autre co-fondateur du musée, explique également (interview de Jonathan Rugman pour la chaîne de TV anglaise Channel 4) que Dieu a créé l'Univers et toutes choses sur Terre en juste une semaine, vers 4.000 avant notre ère. En appui de ceci, le film d'introduction du musée affirme péremptoirement : << Il est temps de dégainer l'épée de la Parole de Dieu.>>

Le fait effarant est que, selon les sondages, 35% des Américains croient à cela ! Plus grave, certaines des pièces exposées au musée sont accompagnée d'une notice disant que " ne pas y croire conduit aux maux de société tels que l'avortement et la pornographie". Vous l'avez vu, nous sommes ici en présence du dangereux mouvement extrêmiste des Créationistes de la Terre Récente, opposé aux mouvements majoritaires chrétiens, ayant opportunément oublié que ce sont des scribes Isriars (Israélites) qui compilèrent les "saintes écritures" d'origine mésopotamiennes composant l'Ancien Testament, référence de cette secte riche et bien structurée.

CROIRE [kroi-r' ; en 1703, la prononciation indiquée est crere, sur le théâtre on disait je croa et non pas je cres ; plusieurs prononcent crere, dit Chifflet, Gramm. p. 201 ; je crais, dit Vaugelas ; la prononciation longtemps incertaine, comme on voit, est maintenant fixée], je crois, nous croyons, vous croyez, ils croient ; je croyais, nous croyions ; je crus, nous crûmes ; je croirai ; je croirais ; crois, croyons, croyez ; que je croie, que nous croyions, que vous croyiez, qu'ils croient ; que je crusse ; croyant ; cru, crue ***v. a.***

1° Être persuadé qu'une chose est vraie, réelle **2°** ajouter foi à, obéir à, suivre l'avis **3°** en croire **4°** penser, présumer, s'imaginer **5°** s'en rapporter à, compter sur **6°** v. n. ajouter foi **7°** avoir la foi **8°** croire à, avoir confiance en **9°** croire à, être persuadé de l'existence de.... **10°** croire en, être persuadé de l'existence de.... **11°** se croire, avoir certaine opinion de soi ; être cru.

1° ***V. a.*** Être persuadé qu'une chose est vraie, est réelle. ◆ Un Turc, un hérétique qui ne croit ni ciel, ni saint, ni Dieu, ni loup-garou, MOL., *D. Juan, I, 1* ◆ Mais encore faut-il croire quelque chose dans le monde ; qu'est-ce que vous croyez ?, MOL., *ib. III, 1* ◆ La promptitude à croire le mal sans l'avoir assez examiné est un effet de l'orgueil et de la paresse, LAROCHEF., *Max. 267* ◆ Incrédules les plus crédules, ils croient les miracles de Vespasien pour ne pas croire ceux de Moïse, PASC., *Pens. Part. II, art. 17* ◆ Vous ne pouviez plus mal choisir que d'accuser le Port-Royal de ne pas croire l'Eucharistie, PASC., *Prov. 16* ◆ Il ne croit donc pas le sacrifice de la messe, PASC., *ib.* ◆ Le pape entreprend donc sur nos libertés dans cette bulle où il veut nous obliger de croire ses décisions, PASC., *ib. 19* ◆ Quand les pères ont condamné Eutychès, parce qu'il ne croyait qu'une nature en Jésus-Christ, a-t-il dit que non et qu'il en croyait deux ?, PASC., *Lett. de Nicole au P. Annat.* ◆ En montrant la vérité, on la fait croire, PASC., *dans COUSIN* ◆ C'est un aveuglement de vivre mal en croyant Dieu, PASC., *ib.* ◆ Que dirai-je de ceux qui croyaient la transmigration des âmes ?, BOSSUET, *Hist. II, 6* ◆ Tels sont les prodiges qu'il faut croire quand on ne veut pas croire les miracles du Tout-puissant ?, BOSSUET, *ib. II, 13* ◆ Au troisième jour il ressuscite, il paraît aux siens qui l'avaient abandonné et qui s'obstinaient à ne pas croire sa résurrection, BOSSUET, *ib. II, 6* ◆ Ces hommes délicats qui ne croient pas la vérité de Jésus-Christ et de la parole, FLÉCH., *Serm. I, 69* ◆ Les uns croient la Providence, les autres la nient, FÉN., *Pyrrh.* ◆ Ce qu'il croyait il le voyait, au lieu que les autres croient ce qu'ils voient, FONTEN., *Carré.* ◆ Le gouverneur ne savait que croire des dieux, il était obsédé d'Épicuriens, FONTEN., *Oracles, ch. 14* ◆ Il a recours au Dieu de ses pères ; il redoute ses jugements qu'il faisait semblant de ne pas croire, MASS., *Car. Doutes sur la relig.* ◆ Nous nous laissons mollement entraîner au cours fatal que nous emporte sur le préjugé général que nous ne croyons rien, MASS., *ib.* ◆ Vous tremblez sur un avenir que vous vous étiez vanté de ne pas croire, MASS., *ib. Vérit. de la relig.* ◆ Ceux de Formose croient une espèce d'enfer, MONTESQ., *Espr. XXIV, 11* ◆ Ces auteurs, me repartit-il, n'ont pas cherché dans l'Écriture ce qu'il faut croire, mais ce qu'ils croient eux-mêmes, MONTESQ., *Lett. pers. 134* ◆ Si quelque chose justifie ceux qui croient une fatalité à laquelle rien ne peut se soustraire...., VOLT., *Louis XIV, 25* ◆ Vous croyez tous les maux que votre âme redoute, VOLT., *Mérope, I, 2* ◆ Si ces philosophes croient l'existence de Dieu et l'immortalité de l'âme, J. J. ROUSS., *Hél. III, 18*

Croire une chose comme l'Évangile, comme un article de foi, la croire fermement.

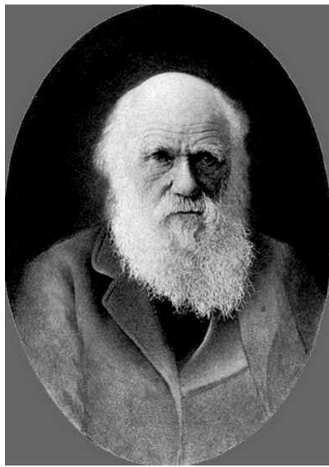
Croire tout comme article de foi, être extrêmement crédule.

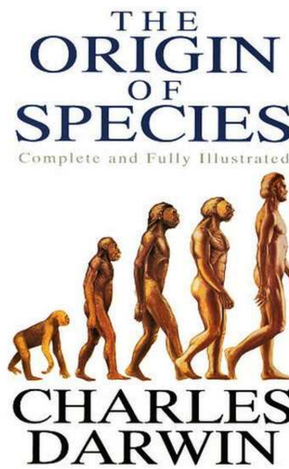
Familièrement. J'aime mieux le croire que d'y aller voir, se dit de choses qu'on dédaigne de vérifier, ou qu'on n'a pas le temps ou le moyen de vérifier.

Le langage, c'est le Verbe exprimé fixant la Matière. Aussi est-il d'une extrême importance de connaître la véritable signification des mots, avant de les utiliser ou d'en accepter le sens convenu, distordu de la sémantique originelle.

C'est ainsi que du point de vue de la religion catholique romaine, les adeptes de la secte sont des CROYANTS. Je vous laisse découvrir les définitions du dictionnaire !

En fait, CROIRE est l'exact contraire de SAVOIR, et s'il fallait inventer un nouveau dicton, il pourrait être : << Quand on croit, on ne sait pas, et quand on sait, on ne croit plus ! >>







L'ORIGINE

DES ESPÈCES

AU MOYEN DE LA SÉLECTION NATURELLE

LA LUTTE POUR L'EXISTENCE DANS LA NATURE

CHARLES DARWIN, M.A., F.R.S., ETC.

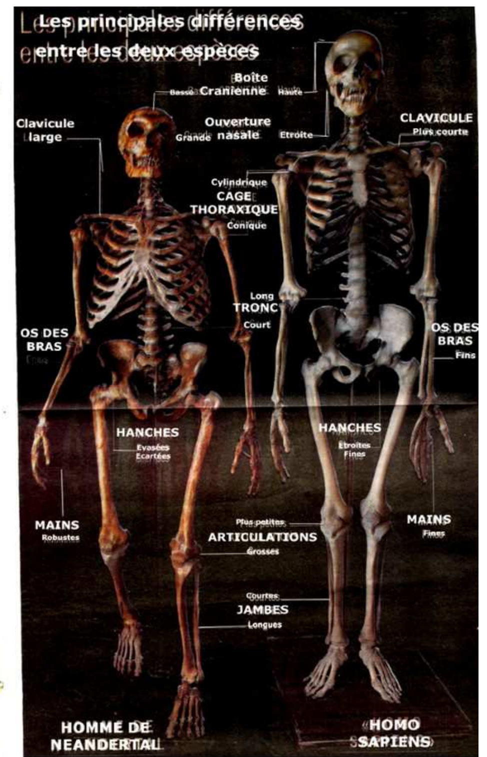
Par J.-J. MOULINIÉ

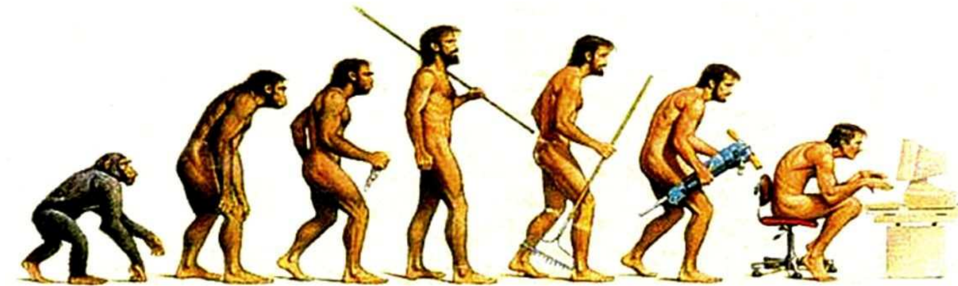
PARIS

C. REINWALD ET Cie, LIBRAIRES-ÉDITEURS

15, RUE DES SAINTS-PÈRES, 15

1873





La Terre Ancienne :

Charles Darwin est connu pour sa "Théorie de l'Évolution". Malgré le fait que l'on est pas prêt de trouver le fameux "chaînon manquant" (et vous saurez plus loin pourquoi), il faut lui reconnaître d'avoir enquêté sur les mystères de l'évolution humaine d'une manière approfondie par le retraçage de l'histoire de l'homo-sapiens.

Le Hall Anne et Bernard Spitzer des Origines Humaines, ouvert le 10 février 2007 en le Musée Américain d'Histoire Naturelle à Manhattan (New-York) expose des dioramas d'hominiens Australopithèques, Néandertaliens, et Cro-Magnons, chaque espèce évoluant en son habitat. Sont également exposés des moulages de fossiles tels le squelette de LUCIE daté de 3,2 millions d'années, du Garçon de Turkana daté de 1,7 millions d'années, et de l'Homme de Pékin.

Le monde scientifique s'accorde pour dater l'âge de notre planète à environ 4,5 milliards d'années; là, nous sommes loin d'un monde terrestre créé par Dieu il y a seulement 6.000 ans ! Sauf à considérer que l'on nous cacherait une extinction massive des espèces occasionnée par un Grand Cataclysme, mais dans ce cas là, il s'agirait donc d'une RE-Création...

Alors, la vie terrestre est-elle apparue comme indiquée dans la Bible ou évolua-t-elle à partir de minuscules molécules primordiales, les humains émergeant d'anthropoïdes primitifs, eux-mêmes lointains descendants de certains sauriens amphibiens tels le HATERIA ?

A. Hyatt Verrill est un naturaliste américain né en 1871 qui dirigea plusieurs expéditions scientifiques et réalisa plusieurs ouvrages, fruits de ses observations. Le lézard Hateria de Nouvelle-Zélande l'inspirant, il affirme que : « Il y a des millions d'années, un grand nombre des fantastiques habitants de notre planète étaient pourvus d'un troisième oeil, mais celui-ci disparut peu à peu, bien que, chez tous les vertébrés, l'homme compris, il en reste une trace. C'est ce qu'on nomme la glande pinéale, qui, chez l'homme, consiste en un petit appendice conique, gris et rougeâtre, rattaché au troisième ventricule du cerveau. » Ce reptile HATERIA, authentique fossile vivant que les Maori nomment TUATARA, est le dernier représentant sur Terre d'un animal qui évolua conjointement aux dinosaures il y a 220 millions d'années. Alors que les enseignements ésotériques nous apprennent que la glande pinéale est un émetteur-récepteur qui analyse les ondes vibratoires, la religion juive oblige encore ses fidèles à prier la tête couverte par la kippa. Doit-on en conclure qu'il s'agit encore d'une manipulation pour empêcher les adeptes d'exalter leur état de conscience ???



2) RACES-RACINES ET SOUS-RACES PLANÉTAIRES

Dans l'histoire de l'évolution planétaire, plusieurs humanités nous ont successivement précédées. En effet, sept races issues d'une Race-Mère originelle ou Race-Racine se succédèrent pendant un grand cycle d'existence planétaire nommé "Période Mondiale". Au nombre d'entre-elles, la race Atlante développa une étonnante et brillante civilisation. Ces temps très anciens (nous parlons ici d'un million d'années avant notre ère) inclurent également les civilisations Hyperboréenne et Lémurienne. Actuellement, notre Humanité est majoritairement au stade de la 5è Race-Racine : la race Aryenne à laquelle appartiennent Hindous, Américains et Européens ; les Chinois et les Japonais, quant à eux, étant issus de la 4è Race-Mère.

Précision importante : les Races sont les grandes familles humaines qui se succèdent au fil des Grands Cycles. Cette différenciation ne se fonde donc pas sur un racisme biologique haineux et méprisant, mais sur une notion de stades de développement de la Conscience parmi l'Espèce Humaine ; et cela quelle que soient les pseudo-appartenances à une "race ou ethnie" particulière d'un point de vue biologique. Ceci n'enlève rien au fait que, d'une part, le patrimoine génétique est commun à tous les êtres humains qui peuplent notre planète et que, en étant le corollaire, l'Humanité est Une, spirituellement parlant.

La 1ère Race-Racine, dite Polaire, fut la race dite "des Dieux", qui se déclina en sept stades de croissance. Nous ne

savons pratiquement rien d'elle, le temps ayant fait son oeuvre d'oubli.

La seconde Race-Racine fut celle des "Nés de la Sueur" ou Hyperboréens du continent d'Hyperborée, de couleur "jaune", "androgynes latents", également déclinée en 7 catégories et formée majoritairement d'êtres asexués se perpétuant par scissiparité comme la Première Race. Les informations que nous possédons sur cette race lointaine nous sont malheureusement fragmentaires.

La 3è Race-Racine, dite "Lémurienne", du continent de Lémurie, fut quant à elle composée des sept stades de croissance suivants :

- 1ère et 2è sous-races s'étant reproduites d'après un type androgyne.

- 3è sous-race : "Nés de l'Oeuf" (oviparité). Hermaphrodisme : reproduction avec capacité de se mouvoir hors de l'oeuf. Peau "rouge dorée".

- 4è sous-race : hermaphrodites capables de se mouvoir hors de l'oeuf. La séparation des sexes se fit progressivement entre les 4è et 7è sous-race. Ici, un sexe commença à prédominer sur l'autre. Peau "rouge". Descendants actuels : Malais, Papous et Aborigènes d'Australie.

- 5è et 6è sous-races : peau "rouge". Ici, la reproduction se fait toujours par l'oeuf, mais l'enfant s'attache de plus en plus au ventre de sa mère.

- 7è sous-race : peau "rouge". L'oeuf est définitivement intériorisé dans le corps de la mère. Descendants : les peuples noirs, aux cheveux crépus.

La 4è Race-Racine, dite "Atlante", du continent de l'Atlantide, fut constituée par le Manou à partir des membres de la 3è Race-Racine Lémurienne. L'exposé des progrès civilisationnels durant cette période dite Atlante contient l'histoire de plusieurs nations et enregistre la formation suivie de la chute de plusieurs civilisations remarquables. En outre, au cours de la 4è Race, des catastrophes formidables se sont produites plus d'une fois : la destruction de l'Atlantide a été amenée par une série de cataclysmes de caractères variées ; ce furent tantôt de formidables séismes par lesquels disparurent des territoires et des populations tout entières, tantôt des éboulements peu considérables, semblables à ceux qui se produisent aujourd'hui sur nos côtes. Après que le grand continent eut été ébranlé à la première grande catastrophe, d'autres éboulements suivirent sans interruption et le rongèrent constamment et insensiblement. Parmi ces catastrophes il y en eut quatre qui surpassèrent toutes les autres en importance. La première eut lieu à l'époque miocène, il y a peu près 800.000 ans. La deuxième, d'une moindre importance, se produisit il y a environ 200.000 ans. La troisième, qui survint il y à peu près 80.000 ans, fut considérable ; elle détruisit tout ce qui restait du continent de l'Atlantide à l'exception de l'île que Platon désigna sous le nom de Poséïdonis, et qui fut submergée à son tour dans la quatrième grande catastrophe finale, approximativement en l'an 9.564 avant notre ère.

L'Atlantide a été indifféremment peuplée par des hommes rouges, jaunes, noirs, et blancs. De nombreux monuments d'Amérique Centrale sont décorés de visages noirs, et quelques-unes des idoles retrouvées là-bas représentent visiblement des noirs aux cheveux courts et aux lèvres épaisses. Le Popul Vuh, parlant de la première patrie des Guatémaliens, dit que « des hommes blancs et noirs habitaient ensemble cette heureuse contrée, vivant en grande paix, parlant un même langage ». Le Popul Vuh expose ensuite comment ce peuple émigra, abandonnant sa première patrie, comment son langage s'altéra, et comment les uns se dirigèrent vers l'est tandis que les autres voyagaient vers l'ouest (Amérique Centrale).

La même forme de crâne se retrouve sur la côte africaine, aux îles Canaries, et sur les côtes d'Amérique, dans les Caraïbes, tandis que la couleur de la peau chez ces peuplades est d'un brun tirant sur le rouge. Les anciens égyptiens se dépeignaient eux-même comme des hommes rouges au teint semblable à celui que l'on rencontre encore aujourd'hui dans certaines tribus d'Amérindiens, lesquels sont une énigme constante pour les ethnologues quant à la grande diversité de couleur et de teint se rencontrant parmi eux : depuis le teint blanc des tribus du Menominée, du Dakota, du Mandan et de Zuni, dont la plupart ont les cheveux châtains clairs et les yeux bleus, jusqu'au teint foncé, presque noir, des Karos du Kansas et des anciennes tribus de Californie ; en fait, les Indiens d'Amérique représentent toutes les nuances : les tons rouge, brun, cuivré, jaune clair, et bronze. Cette variété du teint qui ne se rencontre que sur le continent américain

ne s'explique que par la couleur de la race primitive qui habitait la terre d'Atlantide, mère des autres.

Rien ne paraît avoir autant surpris les aventuriers espagnols au Mexique et au Pérou que la ressemblance extraordinaire des croyances religieuses, des rites, des emblèmes de la civilisation européenne avec ceux qu'ils trouvèrent établis dans le Nouveau Monde. Les prêtres espagnols considérèrent cette ressemblance comme l'œuvre du démon. Le culte de la Croix de la Vie, à branches égales en forme de X (dite "de Saint André") chez les indigènes et la présence de cet emblème dans les édifices religieux et dans les cérémonies furent pour eux un grand sujet d'étonnement ; en effet, nulle part - pas même aux Indes ni en Égypte - ce symbole n'était tenu en une si profonde vénération comme parmi les tribus primitives du continent américain, tandis que le sens caché sur lequel reposait le culte qui lui était rendu était le même : en Occident comme en Orient, la croix à branches égales était le symbole de la vie éternelle. Il en était de même dans les deux hémisphères, le culte du disque solaire qui est celui du Feu, ressemblant aux rites des Celtes primitifs de Bretagne et d'Irlande - et les Amérindiens, comme ces derniers, prétendaient être les "Enfants du Soleil Central" - vouant aussi un culte du cercle et du serpent, qui était encore universel.

Ce qui est plus surprenant encore, c'est la ressemblance du mot signifiant Dieu dans les langues principales de l'est et de l'ouest. Comparons en effet le sanskrit Dyaus ou Dyaus Pitar, le grec Theos et Zeus, le latin Deus et Jupiter, le celtique Dia et Ta (se prononce Thyah) présentant une affinité avec l'égyptien Tau, l'hébreu Jah ou Yah et le mexicain Téo ou Zéo. Les cérémonies du baptême dans l'eau vive furent pratiquées par toutes les nations : à Babylone et en Égypte, les candidats à l'initiation aux Mystères étaient d'abord baptisés ; Tertullien, dans son ouvrage "De Baptismo", dit qu'on leur promettait en retour « la régénération et le pardon de tous leurs parjures ». Les nations scandinaves faisaient baptiser les nouveaux-nés. Si nous nous reportons au Mexique et au Pérou, nous trouvons que le baptême des enfants y était considéré comme une cérémonie solennelle qui consistait dans l'aspersion et le signe de la croix de vie pour laver l'âme ; ils participaient même à une cérémonie dans laquelle on mangeait des pains marqués du "Tau" (tiré du Ankh, forme égyptienne de la croix de la vie éternelle) que ces peuples appelaient "la chair de la rotule". Ceci ressemble exactement au gâteau conique sacré de l'Ancienne Égypte et des autres contrées orientales (voir l'article descriptif de la Shem Anna). De même que les nations européennes, les indigènes du Nouveau Monde disposaient de l'équivalent des ordres monastiques composés d'hommes et de femmes ; comme les Égyptiens, ils embaumaient leurs morts, adoraient le Soleil, la Lune et les planètes, mais, au-dessus de tout, ils adoraient une divinité omniprésente, qui savait tout... invisible, incorporelle, un seul Dieu-Esprit de toute perfection ! Eux aussi avaient, parmi leurs divinités, une Déesse-Mère dont le fils était désigné comme le "Sauveur de la Lumière", en rapport étroit évident avec les cultes d'Isis-Hathor, de Beltis et des autres Déesses Mères Vierges adorées en Orient, ainsi que leur divin fils.

L'arche ou argha est l'un des universels symboles sacrés que nous retrouvons également aux Indes, en Chaldée, en Assyrie, en Égypte, en Grèce et parmi les peuples celtiques. De même que pour les premiers Israélites, l'arche était une sorte de temple portatif dans lequel la divinité était supposée habitée constamment, de même parmi les Mexicains, les Cherokees et les Indiens de Michoacán et du Honduras, l'arche était un objet de vénération considéré comme trop sacré pour être touché par d'autres que par les prêtres. En ce qui concerne l'architecture religieuse, des deux côtés de l'Atlantique, les plus anciens monuments sacrés sont des pyramides. Quelque coûteux que nous apparaisse le but pour lequel ces constructions furent élevées, une chose demeure certaine, c'est qu'elles étaient intimement liées à quelque idée d'élévation spirituelle. L'idée de forme dans les pyramides d'Égypte et dans celles du Mexique et d'Amérique Centrale est effectivement trop frappante pour être une simple coïncidence. Il est vrai que la plupart des pyramides américaines sont des pyramides tronquées ou aplaties ; cependant, beaucoup de celles qu'on trouve au Yucatan, et notamment celles près de Palenque, se terminent en pointe à la manière égyptienne, tandis que de notre côté, nous trouvons des pyramides égyptiennes du type plat et tronqué. Cholula a été comparé au groupe du Dachour, de Sakkarah et à la pyramide de Meidoun. Semblables dans leur orientation, leur structure, et même dans leurs galeries et leurs chambres intérieures, ces monuments mystérieux de l'Est et de l'Ouest témoignent de sources communes. Les vestiges imposants des cités et des temples du Mexique et du Yucatan ressemblent aussi étrangement à ceux de l'Égypte ; les ruines de Teotihuacan ont été même fréquemment comparées à celle de Karnac. La "fausse voûte", c'est-à-dire une couche de pierres horizontales, chacune dépassant légèrement la précédente, est la même en Amérique Centrale, dans les plus anciennes constructions de la Grèce et dans les ruines étrusques. Les architectes des deux continents, ceux de l'est et ceux de l'ouest, élevaient des tumuli semblables au-dessus de leurs morts et déposaient les corps dans des tombeaux de pierre tout à fait similaires. Les deux continents ont leurs grands remparts séculaires avec celui découvert en Argyleshire ou bien le spécimen moins parfait d'Avebury. La sculpture et la décoration des temples de l'Amérique, de l'Égypte et des Indes ont beaucoup de ressemblance tandis que quelques-unes des décorations murales sont tout à fait identiques.

Il reste maintenant à résumer quelques-uns des témoignages provenant des auteurs anciens, des traditions relatives à une race primitive, et des légendes antiques concernant les déluges. Aelian, dans son ouvrage "Varia Historia", dit que Théopompus rapporte une entrevue entre le roi de Phrygie et Silène, dans laquelle ce dernier mentionnait l'existence d'un grand continent situé au-delà de l'Atlantique et plus grand que l'Asie, l'Europe et la Libye réunies. Proclus cite un extrait d'un ancien auteur qui parle d'îles situées au-delà des colonnes d'Hercule (détroit de Gibraltar) et dont les habitants tenaient de leurs ancêtres une tradition concernant une très grande île nommée Atlantis, laquelle pendant longtemps aurait étendu sa domination sur toutes les îles de l'océan Atlantique. Marcellus parle de cette île située dans l'Atlantique et affirme que ses habitants ont conservé le souvenir d'une île beaucoup plus grande, l'Atlantide, « qui pendant de longues années a exercé sa domination sur les îles plus petites ». Diodore de Sicile raconte que les Phéniciens ont découvert « une grande île située dans l'océan Atlantique au-delà des colonnes d'Hercule, et à laquelle ils parvinrent, après quelques jours de voyage, à partir des côtes d'Afrique », mais la plus grande autorité dans cette question reste Platon ; dans son Timée est mentionné le continent isolé ; et le Critias n'est pas autre chose qu'un compte-rendu détaillé de l'histoire, des mœurs et des coutumes du peuple qui habitait l'Atlanticus. Dans le Timée, Platon évoque une énorme puissance guerrière qui, des rivages de l'Atlantique, se serait précipitée sur l'Europe entière et sur l'Asie, car, en ce temps-là, l'océan Atlantique était navigable et il y avait une île à l'entrée du détroit désigné aujourd'hui sous le nom de colonnes d'Hercule. Les témoignages du Critias ont une si grande valeur que le choix d'extraits en est difficile, cependant citons le suivant, car il se rapporte aux ressources matérielles du pays : « ils étaient également pourvus de tout ce qui, dans une ville, est considéré comme nécessaire et utile aux exigences de la vie. À la vérité, ils étaient approvisionnés de beaucoup de choses par les contrées étrangères, car leur empire était très vaste ; cependant leur île leur fournissait la plupart des objets dont ils avaient besoin, comme les minerais à l'état solide ou à l'état liquide, l'orichalque connu seulement de nom aujourd'hui, mais qui était alors très renommé. On le trouvait dans la terre en beaucoup d'endroits de l'île et on le considérait comme un des métaux les plus précieux, à l'exception de l'or. L'île produisait aussi en abondance tout ce que les forêts pouvaient fournir en fait de bois de construction. Il y avait encore d'abondants pâturages pour les animaux domestiques et pour les animaux sauvages ; les éléphants se trouvaient dans cette île en nombre prodigieux. Les pâturages nourrissaient toutes les espèces animales, ce qui habite les lacs et les rivières aussi bien que ce qui vie dans les montagnes ou dans les plaines. Il y avait également des aliments suffisants pour les animaux les plus grands et les plus voraces. Cette île produisait aussi en abondance tout ce que la terre offre à présent d'espèces odoriférantes, tels que : des racines, des herbes, du bois, des sucs, des résines, des fruits et des fleurs ». Les Gaulois possédaient des traditions sur l'Atlantide recueillies par l'historien romain Timagènes, qui vivait au premier siècle avant l'ère chrétienne. À l'époque, trois races distinctes habitaient probablement la Gaule : d'abord, la population indigène descendante sans doute de la race Lémurienne ; deuxièmement, les envahisseurs venus des îles éloignées de l'Atlantide, et troisièmement, les Gaulois aryens. Le Popul Vul parle d'un voyage que les trois fils du roi des Qniches auraient fait dans une contrée d'Orient sur les côtes de la mer, d'où leurs ancêtres étaient venus ; ils avaient rapporté de ce voyage, entre autres, un "système d'écriture". Parmi les Indiens d'Amérique du Nord, il existe une légende très répandue d'après laquelle leurs ancêtres seraient venus d'une contrée située vers "le soleil levant". Les Indiens d'Iowa et Dakota, croyaient que toutes les tribus indiennes ne formaient jadis qu'une seule tribu habitant ensemble une seule et même île « vers le soleil levant ». C'est de là qu'ils avaient traversé l'océan « sur des esquifs étranges sur lesquels les anciens Dakota naviguèrent des semaines entières et gagnèrent enfin la terre ferme ». Des documents (codex) retrouvés en Amérique Centrale affirment que le continent s'étendait très loin dans l'océan Atlantique et que cette contrée fut détruite par une série de catastrophes effroyables séparées par de longs intervalles. Une légende très répandue parmi les Celtes de Bretagne, d'après laquelle une partie de leur pays se serait autrefois étendue au loin dans l'Atlantique, corrobore encore cette hypothèse. Les traditions du pays de Galles mentionnent trois grandes catastrophes. La divinité mexicaine Quetzalcoatl serait venue « d'une contrées d'Orient très éloigné » ; Quetzalcoatl est représenté comme un homme blanc avec une grande barbe (N.B. : les Indiens du nord et du sud n'ont pas de barbe) qui aurait inventé les lettres et réglé le calendrier Maya ; après avoir enseigné aux Mayas les arts et les métiers pacifiques, cet envoyé divin s’embarqua pour l'Orient dans un canot fait de peaux de serpents. On raconte la même chose de Zamma, le fondateur de la civilisation au Yucatan.

Il reste à examiner maintenant l'uniformité merveilleuse des légendes concernant le Déluge et qui se retrouvent dans toutes les parties du monde. Mais ne cherchons pas pour l'instant à savoir si ces légendes sont les antiques vestiges de l'histoire concernant la disparition de l'Atlantide, ou si elles sont plutôt une profonde parabole enseignée autrefois dans quelques centres initiatiques ; considérons seulement l'accueil général et universel que ces légendes ont trouvé dans les esprits. Il est inutile d'examiner l'une après l'autre toutes ces histoires de déluge, il suffit de constater qu'aux Indes, en Chaldée, à Babylone, en Méditerranée, en Grèce, en Scandinavie, en Chine, parmi les juifs comme parmi les tribus celtiques de Bretagne, cette légende est absolument identique dans toutes ses parties essentielles. Si l'on interroge l'Occident, que trouve-t-on ? La même histoire conservée dans tous les détails parmi les Mayas (chaque tribu ayant

naturellement une version particulière), les habitants du Guatemala, du Honduras et du Pérou, et dans presque toutes les tribus des Indiens du Nord de l'Amérique. Il est puéril de supposer que des ressemblances aussi fondamentales puissent être expliquées par le fait d'une simple coïncidence. Les lignes suivantes, empruntées à la tradition, pourront servir de conclusion à cette question ; le Manuscrit Troano paraît avoir été écrit il y a environ 3.500 ans chez les Mayas du Yucatan ; il décrit ainsi la catastrophe qui a submergé l'île de Poséidon, le dieu Enki des Sumériens : « En l'année 6 du Kan, le 11 muluc, dans le mois de zac, de terribles tremblement de terre se produisirent et continuèrent sans interruption jusqu'au 13 chuen. La contrée des collines d'argile, le pays de Mu fut sacrifié. Après avoir été ébranlé à deux reprises, il disparut subitement dans la nuit ; le sol étant entièrement soulevé par les forces volcaniques qui le faisaient s'élever en maint endroits jusqu'à ce qu'il céda ; les contrées furent alors séparées les unes des autres, puis dispersées; n'ayant pu résister à ces terribles convulsions, elles s'enfoncèrent sous les eaux, entraînant avec elle 64 millions d'habitants.»

La Race Atlante fut composée des sept stades de croissance suivants, les trois premières sous-races étant connues sous le nom de "races rouges" (il n'y eut tout d'abord aucun mélange entre elles et les quatre sous-races qui suivirent). Partout où les ethnologues modernes ont pu trouver des traces de l'une de ces sous-races et reconnaître l'origine de quelques-unes d'entre-elles, le nom qui leur a été donné est employé pour la commodité du langage ; mais quant à ce qui est des deux premières sous-races, la science ne peut retrouver que très difficilement leur trace ; pour cette raison a été adopté les noms par lesquels ces races se désignaient elles-mêmes.

- 1ère sous-race : Rmoahals (à partir des 4ème et 7ème sous-races lémuriennes). Couleur : brun acajou foncé puis, grâce aux corps développés par la 7ème sous-race lémurienne, allant de la teinte bleutée en passant du pourpre au rouge, avant de s'éclaircir jusqu'à devenir presque blanche. Leur taille, dans ces temps primitifs, était d'environ cinq mètres, une race de géant en vérité, mais au cours des siècles, leur stature diminua, ainsi qu'il arriva d'ailleurs pour toutes les autres races, et plus tard, on la trouve ramenée jusqu'à celle de "l'homme de Furfooz". Religion de Magiciens qui possédaients encore le troisième oeil psychique, et qui se transforma en un culte des ancêtres. La race Rmoahal apparut il y a peu près 4 millions d'années. À cette époque, une grande partie du continent méridional de la Lémurie existait encore, tandis que le continent Atlantide n'était pas encore aux dimensions qu'il atteignit plus tard. C'est sur un des contreforts de Lémurie que naquit la race Rmoahal. Cette contrée chaude et humide, peuplée d'énormes animaux antédiluviens qui habitaient de profonds marécages et de sombres forêts (dont on retrouve des restes fossiles de nos jours dans les carrières de houille), peut être approximativement délimitée par le 7ème degré de latitude nord et le 5ème degré de longitude ouest, correspondant sur un atlas moderne aux rivages du pays des Archantis. Les Rmoahal s'installèrent finalement sur les côtes méridionales de l'Atlantide où ils guerroyaient sans cesse contre les 6ème et 7ème sous-races Lémuriennes qui habitaient alors la contrée. Une grande partie de la tribu se dirigea plus tard vers le nord, tandis que les autres s'installèrent définitivement et se croisèrent avec la race noire des Lémuriens. Il en résulta qu'à l'époque dont nous parlons (qui correspond à la première carte), il ne restait plus de race pure dans le sud ; et c'est parmi ces races noires, habitant les provinces équatoriales et l'extrême sud du continent, que les conquérants Toltèques recrutèrent plus tard leurs esclaves. Les survivants de la race Rmoahal gagnèrent les promontoires nord-ouest contigus à l'Islande, et ils demeurèrent dans cette contrée pendant des générations innombrables ; leur teint s'éclaircit alors graduellement, et à l'époque qui correspond à peu près à la première carte, cette race apparaît relativement belle. Plus tard, leurs descendants devinrent - au moins nominalement - sujet des rois sémites. De ceux qui habitèrent cette contrée pendant plusieurs générations, il ne s'ensuit pas qu'ils vécurent toujours paisibles, car la force des circonstances les obligea à reculer vers le sud à différentes reprises. Le froid des époques glaciaire agit sur cette race tout autant, naturellement, que sur les autres. Sans approfondir la question des différents mouvements de rotations particuliers au globe terrestre et des variations qui surviennent dans l'excentricité de son orbite, variations souvent considérées comme les causes des périodes glaciaires, il est un fait reconnu déjà par quelques astronomes, qu'une période glaciaire de plus courte durée se reproduit tous les 30.000 ans. Mais dans l'histoire de l'Atlantide, il y eut en outre deux époques pendant lesquelles la ceinture de glace dévasta non seulement les régions du nord, mais envahit encore le continent tout entier, forçant tous les êtres vivants à émigrer vers les contrées équatoriales. La première de ces migrations eut lieu à l'époque des Rmoahal, il y a environ 3 millions d'années, tandis que la seconde eut lieu au temps des Toltèques, il y a environ 850.000 ans. Au sujet des époques glaciaires, il faut remarquer que, bien que les habitants des contrées septentrionales furent obligés pendant l'hiver de s'établir plus au sud, loin de la ceinture de glace, ils pouvaient pendant l'été, revenir dans des régions où ils pouvaient chasser jusqu'au moment où, refoulés par l'approche de l'hiver, ils retournaient de nouveau vers le sud. Cette première sous-race se développa sous les auspices du gouvernement le plus parfait que l'on puisse concevoir, mais les Rmoahals, incapables de stabilité, n'atteignirent jamais un point de développement aussi élevé que les 6ème et 7ème sous-race des Lémuriens. Le Manou s'incarna au sein des Rmoahals et les dirigea un temps comme Roi ; puis, lorsqu'il ne prit plus une part visible dans le gouvernement de la race, des Instructeurs ou Messagers

divins furent envoyés vers la communauté naissante dès lors que cela s'avérait nécessaire. En ce temps là, l'humanité n'avait pas alors atteint le degré de développement auquel correspond l'apparition d'Adeptes complètement initiés, aussi ces Instructeurs, y compris le Manou lui-même, étaient-il nécessairement le produit de l'évolution d'autres systèmes planétaires.

- 2ème sous-race : Tlavatlis. Couleur jaune brunâtre. Agriculteurs et bâtisseurs. Culte du Soleil. Pacifiques. Le pays d'origine des Tlavatlis, la deuxième sous-race, fut une île située sur la côte occidentale de l'Atlantide (ce pays est indiqué sur la première carte par le chiffre 2). De là, les Tlavatlis se dispersèrent dans l'Atlantide proprement dite, principalement vers le centre du continent, mais en remontant peu à peu au nord de la côte qui s'étendait en face du Groënland. Ils furent physiquement une race puissante et hardie mais de taille moindre que les Rmoahal établis beaucoup plus loin, vers le nord. Ce peuple aimait les montagnes, ses principaux centres se trouvant dans les parties montagneuses de l'intérieur, c'est-à-dire dans les environs de la contrée qui devint plus tard l'île de Poséidon, ainsi que l'on peut le constater en comparant les cartes 1 et 4. À l'époque que représente la première carte, les Tlavatlis peuplaient les côtes nord du continent, tandis qu’une race mêlée, venue du croisement des Tlavatlis et des Toltèques, habitait des îles occidentales qui constituèrent plus tard une partie du continent américain. Les Tlavatlis manifestèrent quelques signes de progrès dans l'art de gouverner, leurs différentes tribus étant généralement dirigées par des chefs ou des rois élus par la voix du peuple. Naturellement, de cette manière, les individus les plus puissants et les plus grands guerriers étaient élus. Un empire considérable fut éventuellement établi, leur roi étant devenu le chef nominal mais sa souveraineté étant plutôt une autorité titulaire qu'une autorité effective. Descendants : Indiens au teint brun d'Amérique du Sud mais également les Patagons et une souche d'Europe Centrale de l'homme de Cro-Magnon ; plus généralement, la plupart des peuples noirs, les Zoulous en particulier (issus de descendants Lémuriens unis à des Atlantes Tlavatlis), ainsi que quelques habitants lacustres en Suisse (souche très mélangée) ; Birmans et Siamois sont un mélange des Tlavatlis et de l'une des sous-races de la 5ème Race-Racine.

- 3ème sous-race : Toltèques. Couleur : du brun au rouge. Perte du troisième oeil, remplacé par la vue physique. Apparition de la magie noire. La civilisation Toltèque, d'une grande puissance et d'un grand pouvoir matériel, atteignit un fort développement, l'amenant à règner sur tout le continent de l'Atlantide pendant plusieurs milliers d'années. En effet, cette race fut si forte et si pleine de vitalité que les croisements qui se produisirent par la suite avec d'autres sous-races ne parvinrent pas à modifier son type qui demeura essentiellement Toltèque et, après plus de 100.000 ans, nous retrouvons une des plus anciennes familles de cette race régnant avec splendeur au Mexique et au Pérou, de longs siècles avant que ses descendants dégénérés fussent conquis par les tribus plus cruelles des Aztèques du Nord. Cette race Toltèque eut aussi le teint rouge, mais d'un brun plus cuivré que les Tlavatlis. Les Toltèques étaient aussi de haute taille, celle-ci atteignant environ 4 m, mais qui s'amoindrit avec le temps, comme celle de toutes les races, jusqu’à la taille commune à l'homme d'aujourd'hui. Le type était supérieur à celui des deux sous-races précédentes : les traits étant réguliers, bien marqués, peu différents de ceux des anciens Grecs. Le lieu d'origine des Toltèques peut être indiqué approximativement par le point qui, sur la première carte, porte le numéro 3, situé près de la côte occidentale de l'Atlantide, vers le 30è degré de latitude nord ; toutes les contrées avoisinantes s'étendant sur toute la côte occidentale du continent étaient peuplé par une race Toltèque tout à fait pure. Mais, ainsi que nous le verrons plus loin en parlant de leur organisation politique, leur territoire s'étendit par la suite sur le continent tout entier ; leur grande capitale était située sur la côte orientale où les empereurs exerçaient leur autorité presque universelle. Ce fut la race Toltèque qui développa la plus haute civilisation et qui organisa le plus puissant de tous les empires parmi les peuples de l'Atlantide ; c'est alors que fut établi pour la première fois le principe de la succession héréditaire. Les Toltèques furent tout d'abord divisés en un grand nombre de petits royaumes indépendants, constamment en guerre les uns contre les autres et s'unissant seulement dans leur lutte contre les Lémurio-Rmoahas du sud qui furent graduellement conquis, plusieurs de leurs tribus étant réduites en esclavage. Cependant, il y a un million d'années environ, ces royaumes séparés se réunirent en une seule grande fédération à la tête de laquelle se trouva un empereur. Cela ne fut amené sans doute qu'à la suite de longues guerres, mais il s'ensuivit une ère de paix et de prospérité pour la race. Rappelons qu'à cette époque, la plupart des hommes possédaient encore des facultés psychiques, et que les plus avancés d'entre-eux avaient été soumis à l'entraînement et à l'enseignement des écoles occultes, atteignant des degrés divers d'initiation, quelques-uns mêmes étant parvenus à l'état d'Adepte. C'est ainsi que le second empereur fut un Adepte et que pendant plusieurs milliers d'années, la dynastie divine dirigea non seulement tous les royaumes de l'Atlantide, mais encore ceux des îles situées à l'ouest, de même que celles qui s'étaient formées dans la partie méridionale du pays voisin situé vers l'Orient. Lorsque cela était reconnu nécessaire, la dynastie impériale se recrutait dans la loge des Initiés, mais généralement le pouvoir se transmettait de père en fils ; car tous étaient plus ou moins qualifiés pour le recevoir, le fils recevant quelquefois même un degré supérieur des mains de son père. Pendant toute cette époque, les instructeurs initiés entretenaient des relations

avec leur hiérarchie occulte gouvernant le monde, se soumettaient à ses lois, et agissait conformément à ses plans. Le gouvernement était juste et bienfaisant ; les arts et les sciences étaient cultivés, et ceux qui travaillaient dans ces voies, guidés comme ils étaient par la connaissance, atteignirent, à la vérité, des résultats prodigieux. La spiritualité et les rites étaient relativement purs ; en somme la civilisation de l'Atlantide avait atteint en ce temps-là son point culminant.

Après environ 100.000 ans de cet âge d'or, la dégénérescence et la décadence de la race se manifestèrent. Plusieurs des rois tributaires et une grande partie des prêtres et du peuple cessèrent d'employer leurs facultés et leurs pouvoirs selon les lois instituées par leurs divins instructeurs, dont ils négligèrent les conseils et les enseignements. Leurs relations avec la hiérarchie occulte furent brisées. Les intérêts personnels, la soif de richesses et l'abus de l'autorité, l'humiliation et la ruine de leurs ennemis devinrent de plus en plus le but vers lequel furent dirigés leurs pouvoirs occultes ; ceux-ci, détournés de leur adaptation légitime, et pratiqués dans des vues égoïstes et malveillantes, devinrent inévitablement ce que nous appelons la sorcellerie. Considérons un instant la signification réelle de ce mot de sorcellerie qui, durant des siècles de superstition et d'ignorance, a été accueilli, d'une part, avec crédibilité, de l'autre, avec dédain ; voyons aussi quels terribles effets la pratique de la sorcellerie est suivie. Grâce en partie à leurs facultés psychiques qui n'étaient pas encore étouffées par le matérialisme vers lequel la race s'achemina plus tard, ainsi qu'à l'acquisition de notions scientifiques dont le développement marqua l'apogée de la civilisation, les membres les plus intelligents et les plus énergétiques de la race obtinrent graduellement la connaissance des lois de la Nature et ils acquirent un contrôle de plus en plus parfait sur ses forces cachées. C'est la profanation de cette connaissance et son emploi dans un but égoïste qui constituent ce qu'on appelle la sorcellerie. Les effets terribles d'une pareille profanation se montrèrent dans les catastrophes épouvantables qui atteignirent cette race. Car, dès que les pratiques de la magie noire eurent pris naissance, elles s’étendirent aux alentours. La direction spirituelle supérieure ayant ainsi été retirée, le principe Karmique atteignit naturellement son zénith pendant la durée de la quatrième race, s'affirma de plus en plus dans l'humanité. La luxure, la brutalité, la férocité allèrent en augmentant et la nature animale de l'homme se manifesta de la manière la plus dégradante. Depuis les temps les plus reculés, une question de morale divisait la race atlantéenne en deux camps hostiles ; ce qui avait commencé à l'époque Rmoahal s'accentua de plus en plus dans l'ère toltèque. La bataille d'Armageddon fut livrée plusieurs fois à chaque époque de l'histoire. Ne voulant plus se soumettre au sage gouvernement des empereurs initiés, les partisans de la magie noire se révoltèrent et élevèrent au pouvoir un empereur rival ; celui-ci, après de grandes luttes et de grandes batailles, chassa l'empereur blanc hors de sa capitale appelée "la ville aux portes d'or", et le remplaça sur le trône. L'empereur blanc chassé vers le nord s'installa de nouveau dans une ville fondée par les Tlavatlis ; cette ville se situait dans la partie méridionale du district Montagneux, étant alors le siège d'une des royautés tributaires Toltèques. Le roi accueillit joyeusement l'empereur blanc et mis la ville à sa disposition. Plusieurs autres rois tributaires lui demeurèrent également fidèles, mais la plupart firent acte de soumission au nouvel empereur noir qui régnait dans l'ancienne capitale. Ceux-ci, cependant, ne demeurèrent pas longtemps fidèles ; ils manifestèrent constamment des velléités indépendantes et des batailles continuelles furent livrées dans différentes parties de l'empire ; ainsi, pour augmenter les pouvoirs de destruction que possédaient les armées, on eut largement recours à la pratique de la sorcellerie. Ces événements se passèrent 50.000 ans environ avant la première grande catastrophe. À partir de cette époque, les choses allèrent toujours plus mal. Les sorciers usaient de leurs pouvoirs avec témérité et le nombre des personnes capables d'acquérir et de pratiquer cette terrible magie noire allait toujours en augmentant. C'est alors que survint le terrible châtiment qui firent périr des millions et des millions d'hommes. La grande "cité aux portes d'or" était devenue à cette époque un repaire d'iniquités ; elle fut balayée par les vagues, ses habitants furent engloutis, tandis que l'empereur noir et sa dynastie furent renversés pour ne plus jamais se relever. L'empereur du nord, de même que les prêtres initiés dans tout le continent, avaient été prévenus du désastre qui menaçait le pays ; de nombreuses migrations précédèrent cette catastrophe ainsi que celles qui suivirent plus tard, toutes conduites par les prêtres. Le continent fut donc affreusement dévasté, mais la totalité du territoire submergé ne représentait pas tout le dommage occasionné, car des marées périodiques balayèrent de grands espaces, laissant derrière elles de vastes marécages désolés. Des contrées entières devinrent stériles et demeurèrent incultes et désertes pendant plusieurs générations. La population qui survécut reçut encore de sévères avertissements. On les respecta quelque temps, la sorcellerie fut beaucoup moins pratiquée. Une période assez longue s'écoula avant qu'un gouvernement puissant soit établi, une telle dynastie de sorciers s'emparant un instant du trône dans la "cité aux portes d'or". Aucune puissance Toltèque ne dirigea les peuples à l'époque indiquée par la seconde carte. Il restait encore une nombreuse population Toltèque, mais la race pure avait disparu du continent primitif. Cependant, sur l'île de Routa, à l'époque correspondant à la troisième carte, une dynastie Toltèque se leva au pouvoir et gouverna - à l'aide de ses rois tributaires - une grande partie de l'île. Cette dynastie s'adonna encore à la magie noire, qui se redéveloppa de plus en plus pendant les quatre périodes, jusqu'à ce qu'enfin, elle amena une catastrophe inévitable, qui dans une grande mesure, purifia le monde de ce mal monstrueux. Il importe de bien comprendre que, jusqu'à la fin, jusqu'à la disparition de Poséïdonis, un empereur ou

roi initié - ou tout au moins l'un de ceux qui suivaient la "bonne loi" - gardait le pouvoir dans quelques parties du continent, agissant sous la direction de la hiérarchie occulte, réprimant, lorsque cela était possible, l'action des mauvais sorciers et guidant et instruisant la petite minorité disposée encore à mener une vie pure et salutaire. Plus tard, cet empereur "blanc" fut généralement élu par les prêtres, c'est-à-dire par la poignée d'hommes qui suivaient "la bonne loi". Il ne reste que peu à dire sur les Toltèques. Dans l'île de Poséïdonis, la population s'était plus ou moins mélangée ; deux royaumes et une petite république située à l'ouest se partageaient l'île. La partie septentrionale était gouvernée par un roi initié, tandis que dans le sud, le principe héréditaire avait fait place à l'élection par le peuple. Les races dynastiques disparaissaient, mais des rois d'origine Toltèque s'emparaient parfois du pouvoir dans le nord aussi bien qu'au midi, le royaume du nord étant constamment amoindri au bénéfice de son rival du sud, et son territoire insensiblement annexé. Descendants : Incas, Peaux-Rouges d'Amérique du Nord et du Sud, ainsi qu'un groupe de Toltecs émigrant installés en Égypte et mélangé aux Égyptiens, ce qui finira par amener la Première Dynastie. Après un retour des habitants Égyptiens originels, débarquement de la 6ème sous-race atlante (les Akkadiens) et formation de la Deuxième Dynastie.

Après avoir traité assez longuement de la race Toltèque, nous ne nous arrêterons pas longtemps sur les principales caractéristiques des quatre sous-races qui suivirent, car aucune d'elles n'atteignit le degré de civilisation auquel parvinrent les Toltèques, la dégénérescence génétique commençant en effet à apparaître. Ces quatre sous-races, bien que très différentes les unes des autres, sont globalement appelées "race jaune", cette couleur pouvant assez bien définir le teint des Touraniens et des Mongols, les Sémites et les Akkadiens ayant plutôt le teint blanc.

- 4ème sous-race : Touraniens. Couleur jaune. Fort développement de la magie noire. Guerre entre magie noire Touranienne et magie blanche Toltèque résultant d'un Grand Déluge. Les Touraniens étaient originaires de la côte orientale du continent, au sud des contrées montagneuses habitées par le peuple Tlavatli ; cet endroit est indiqué sur la carte 1 par le n° 4. Les Touraniens furent des colons venus aux temps les plus reculés et un grand nombre d'entre eux émigrèrent vers les contrées situées à l'orient de l'Atlantide. Ils ne dominèrent jamais sur le continent, bien que quelques-unes de leurs tribus et quelques familles soient devenues très puissantes. Les grandes régions centrales du continent situé à l'ouest et au sud de la contrée montagneuse habitée par les Tlavatlis n'étaient pas leur domaine exclusif, car ils partageaient ces contrées avec les Toltèques. Il semble que les tendances de la race touranienne l'aient porté à développer une sorte de système féodal, chaque chef exerçant le pouvoir suprême sur son propre territoire, le roi n'étant que le "primus inter pares". Les chefs qui formaient le Conseil massacrèrent parfois leur roi pour mettre à sa place l'un de leurs. Les Touraniens furent une race turbulente et indisciplinée, en même temps que brutale et cruelle ; le fait que des régiments de femmes prirent part à la guerre à certaines périodes de leur histoire caractérisent leur état de barbarie. Mais, au point de vue social, l'expérience la plus intéressante faite par cette race est ce fait curieux relaté dans leurs annales : étant toujours battus dans leurs affrontements avec les Toltèques, leurs voisins, qui les surpassaient en nombre et, désireux avant tout de voir augmenter leur population, les Touraniens édictèrent une loi d'après laquelle tout homme était délivré de l'obligation d'entretenir sa famille. L'État prenait les enfants à charge et ceux-ci étaient regardés comme lui appartenant. Cette loi eut pour résultat de remonter le nombre des naissances parmi les Touraniens et l'on commença à s'écarter du mariage ; puis les liens de la famille disparurent naturellement, de même que l'affection des parents. Enfin, ayant reconnu que ce système était une erreur, on l'abandonna. D'autres recherches vers des solutions sociales aux problèmes économiques qui nous préoccupent encore aujourd'hui furent tentées et abandonnées par cette race. Descendants : Chinois de l'intérieur dont un petit groupe devint les Aztèques (qui finirent par conquérir l'empire Toltèque et s'en emparèrent), dynastie de la lignée royale Chaldéenne (différente de ses sujets) à l'origine des religions, du système astrologique, etc...

- 5ème sous-race : Sémites primitifs, combattants belliqueux et indépendants. Couleur relativement claire. Sert de base pour la constitution de la Cinquième Race-Racine (Aryenne). Perte définitive de la clairvoyance et vision nette avec les yeux physiques. En ce qui concerne cette race sémite primitive, les ethnologues ont été quelque peu déconcertés, ce qui est très compréhensible étant donné la complète incohérence des dates sur lesquelles ils se basent. Cette sous-race fut originaire de la contrée la moins favorisée de l'Atlantide, formée des zones montagneuses qui formaient la partie méridionale des deux presqu'îles nord-est, et qui représente actuellement l'Écosse, l'Irlande et quelques-unes des mers environnantes. L'endroit est désigné par le n° 5 sur la carte 1. Dans cette partie la moins agréable du grand continent, la race sémitique se développa pendant des siècles tout en maintenant son indépendance contre les rois du sud jusqu'au moment où, à son tour, elle se répandit au-dehors et forma des colonies. Il ne faut pas oublier que des centaines de milliers d'années s'étaient écoulées pendant que se développait la puissance des Sémites et que l'époque indiquée par la deuxième carte avait été atteinte. Ce fut une race inquiète et turbulente, continuellement en guerre avec ses voisins, et surtout avec la puissance alors grandissante des Akkadiens. Les Sémites primitifs, race querelleuse, maraudeuse et

énergique, tendirent toujours vers une forme de gouvernement patriarcal ; ses colons, qui généralement gardaient un genre de vie normale, formèrent un empire considérable et possédèrent la grande "ville aux portes d'or" vers l'époque indiquée par la seconde carte. Cependant, à l'époque correspondant à la troisième carte, il y a environ 100.000 ans, ils durent finalement reculer devant le pouvoir croissant des Akkadiens qui renversèrent définitivement leur pouvoir. Descendants : Juifs, Kabyles au teint clair des montagnes d'Algérie.

- 6ème sous-race : les Akkadiens, qui contribuèrent à peupler l'Egypte, l'une de leurs colonies ayant fondé Stonehenge. Couleur : relativement claire. Leur lieu d'origine est indiqué par le chiffre 6 sur la carte n° 4, car cette sous-race n'apparut qu'après la grande catastrophe d'il y a 800.000 ans, ayant pris naissance dans une contrée à l'est de l'Atlantide située à peu près au centre de la grande presqu'île donc l'extrémité sud-est s'étendait vers l'ancien continent. L'endroit peut être placé approximativement entre le 42è degré de latitude nord et le 10è degré de longitude est. Ils ne restèrent cependant pas longtemps dans leur pays d'origine car ils envahirent le continent de l'Atlantide, alors déjà diminué, livrant plusieurs batailles aux Sémites, sur terre et sur mer, des flottes considérables ayant été détruites de part et d'autre. Enfin, il y a 100.000 ans, les Sémites furent complètement vaincus et une dynastie akkadienne installée dans l'ancienne capitale sémite régna avec sagesse sur la contrée pendant plusieurs centaines d'années. Ce fut un grand peuple de commerçants navigateurs et colonisateur qui établit plusieurs centres de communication avec les pays éloignés. Cette 6ème sous-race fut beaucoup plus policière que celles qui l'avaient précédée. Excellents marins ayant la bosse du commerce, ces peuples formèrent des communautés stables et adoptèrent naturellement une forme de gouvernement oligarchique, système très particulier dont seul Sparte offre un exemple dans les temps modernes, où deux rois étaient réunis dans une seule ville. L'observation des étoiles, provenant sans doute de leur goût pour les expéditions maritimes, devint leur occupation favorite ; aussi cette race fit-elle de grands progrès en astronomie et en astrologie. Descendants : premiers Étrusques, Carthaginois, Suméro-Akkadiens, Phéniciens (qui furent sans aucun doute les premiers peuples de l'hémisphère oriental qui employèrent l'alphabet phonétique, les caractères étant considérés comme de simples signes représentant les sons. Il est curieux de constater qu'à une époque aussi ancienne nous retrouvons un alphabet phonétique en Amérique Centrale parmi les Mayas du Yucatan, dont la civilisation, d'après la tradition, serait venue d'une contrée située au-delà de l'océan, du côté de l'Orient. Qui donc a apporté le dialecte d'Homère en Amérique ou qui a porté en Grèce le langage des Mayas ? Le Grec provenant du sanskrit, en est-il de même du maya ? Il est encore plus surprenant de trouver dans l'alphabet maya 13 lettres en rapport avec les signes hiéroglyphiques égyptiens désignant les mêmes lettres. Il est donc probable que la forme primitive de l'alphabet était hiéroglyphique, c'était là "l'écriture des dieux", ainsi que l'appelait les égyptiens, qui se transforma plus tard en alphabet phonétique, les égyptiens ayant été une ancienne colonie d'Atlantes ayant apporté avec eux le type primitif de l'écriture qui, de cette manière, laissa des traces dans les deux hémisphères. Les Phéniciens, peuple de la mer, découvrirent et assimilèrent la dernière forme de l'alphabet dans leurs trafics avec les peuples de l'Occident. À noter qu'aujourd'hui, la langue basque est la seule des langues européennes n'ayant aucune affinité avec les autres ; dans sa structure, ce langage isolé ressemble bel et bien à la langue primitive du vaste continent opposé, l'Amérique, et à celle-ci seulement.

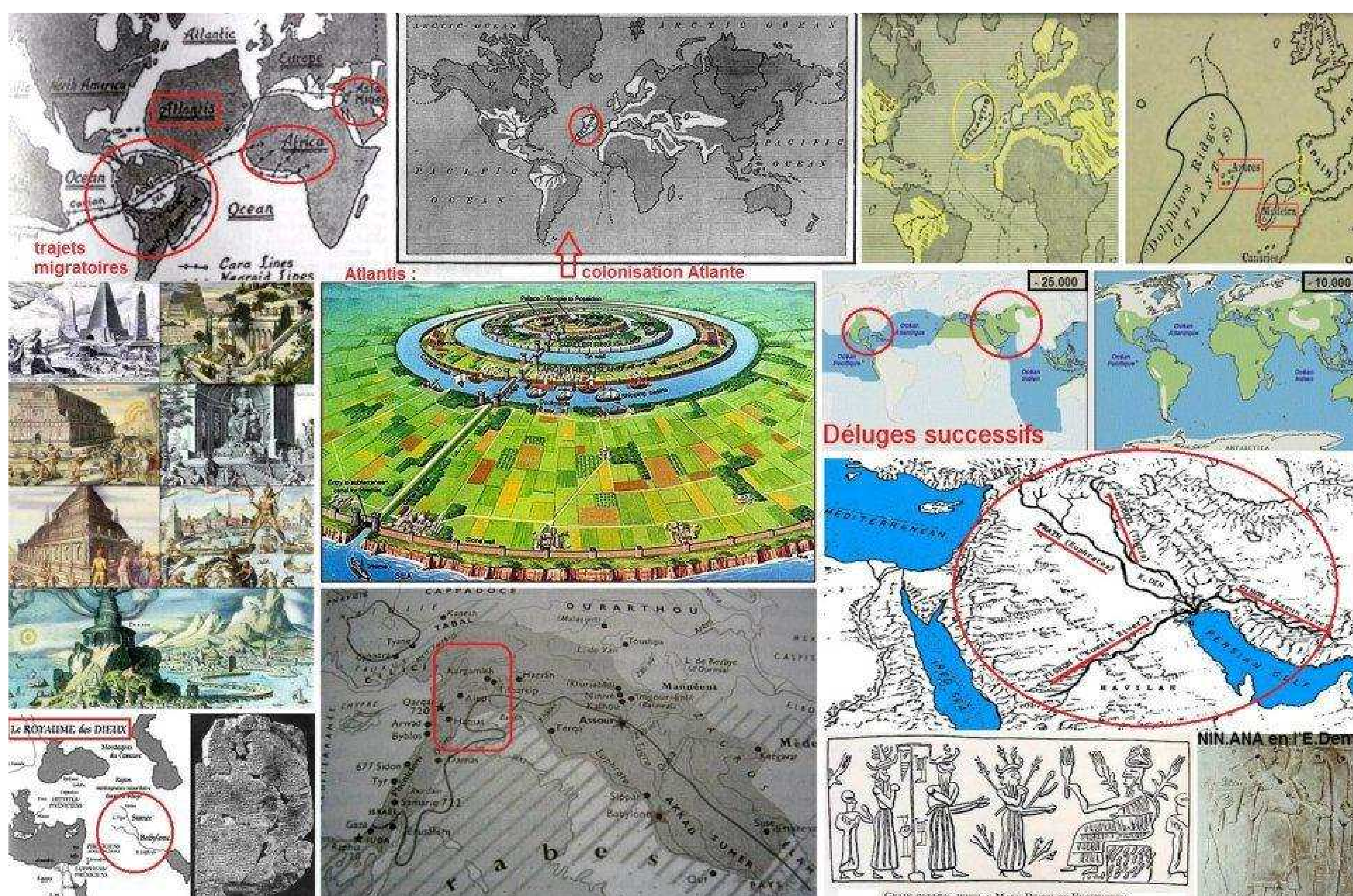
- 7ème sous-race : les Mongols, principalement fermiers. Couleur jaune. La race Mongole paraît avoir été la seule qui n'eut aucune relation avec le continent primitif. Originaire des plaines de la Tartarie (indiquée sur la 2ème carte, n° 7), placée environ entre le 63è degré de latitude nord et du 140è degré de longitude est, cette race se constitua loin du continent originel, en Tartarie, descendante directement de la race Touranienne qu'elle remplaça graduellement dans la plus grande partie de l'Asie. Cette 7ème sous-race se multiplia énormément ; de même de nos jours, la majorité des hommes qui peuplent la Terre s'y rattache, bien que plusieurs de ses branches soient si profondément colorées par le sang des races primitives qu'on peut à peine les distinguer entre elles. Dans un aperçu aussi sommaire que celui-ci, il est impossible d'expliquer comment chaque sous-race s'est subdivisée en plusieurs nations par la suite, aucune de ces dernières n'ayant son type ni ses caractéristiques. Le peuple mongol fut supérieur à ses prédécesseurs immédiats, les Touraniens brutaux, mais dans les vastes steppes de la Sibérie orientale, ils n'eurent jamais aucune relation avec le continent primitif, et, sous l'influence du milieu, ils devinrent nomades. Plus développés, sous le rapport psychique et spirituel, que les Touraniens dont ils descendaient, la forme de gouvernement à laquelle ils aspirèrent exigeait comme base un chef suprême qui soit tout à la fois le maître du pouvoir temporel et du pouvoir spirituel. Descendants : Mongols, Japonais (sous-race atlante vigoureuse, le peuple Japonais ayant encore un chapitre à ajouter à l'histoire du monde). Migrations des Kitans jusqu'en Amérique du Nord par le détroit de Béring : traces jusque dans certaines tribus d'Amérique du Nord ; Hongrois (mélangé avec des membres de la Cinquième Race-Racine) ; Malais (qui sont une autre ramification, mélangée avec des membres de la Troisième Race-Racine).

Émigrations successives :

Trois causes contribuèrent à produire des migrations. La race Touranienne, ainsi que nous l'avons vu, fut dès le début poussé par le désir de coloniser sur une échelle considérable. Les Sémites et les Akkadiens furent aussi, à un certain degré, une race colonisatrice. Avec le temps, la population augmentera de plus en plus, la nécessité obligeant les moins favorisés de chaque race à chercher les moyens d'existence dans des contrées habitées par une population moins dense. Car il faut se rappeler que lorsque la civilisation Atlante atteignit son zénith pendant l'ère Toltèque, la proportion de la population par mètre carré sur le continent de l'Atlantide égalait probablement, si même elle ne les dépassait pas, celle de la population de l'Angleterre et de la Belgique actuelle. Il est certain, en tous cas, que les contrées propres à la colonisation étaient beaucoup plus vastes qu’elles ne le sont à notre époque ; tandis que le total de la population atteignait alors le chiffre considérable de 2 miliards d'individus. Il y eut enfin des émigrations dirigée par des prêtres et qui précédèrent chaque catastrophe cyclique. En dehors des quatre grandes catastrophes principalement citées, il y en eut davantage. Les rois initiés et les prêtres qui suivaient "la bonne loi" étaient informés à l'avance des calamités qui menaçaient le pays ; ainsi, chacun d'eux fut l'émetteur d'avertissements prophétiques et il devint finalement le chef d'un groupe de colons. Il faut remarquer ici que, dans les derniers temps, les chefs de la contrée devinrent hostiles aux émigrations dirigées par des prêtres, car ces émigrations avaient pour conséquence l'appauvrissement et la dépopulation du royaume. Les immigrants furent alors souvent obligés de s'embarquer secrètement pendant la nuit. En retraçant rapidement les courants d'immigration suivis par chacune des sous-races, nous parviendrons nécessairement jusqu'aux contrées que leurs descendants respectifs occupent de nos jours. Pour les premières émigrations, nous devons revenir aux temps des Rmoahals. Il ne faut pas oublier que seuls ceux qui habitaient les contrées du Nord-Est s'étaient préservés de tout croisement avec d'autres races. Traqués sur les côtes méridionales et chassés vers le nord par les guerriers Tlavatlis, les Rmoahals commencèrent à envahir la contrée voisine à l'est, se dirigeant vers le promontoire du Groënland. À l'époque indiquée sur la deuxième carte, il existait plus de Rmoahals purs sur le continent primitif, considérablement diminué ; mais le promontoire septentrional du continent, qui maintenant apparaissaient à l'Ouest, fut occupé par eux, de même que le cap du Groënland déjà mentionné les côtes occidentales de la grande île scandinave. Il y avait aussi une colonie dans la contrée située au nord de la mer centrale d'Asie. La Bretagne et la Picardie formaient alors une partie de l'île scandinave ; plus tard l'île elle-même, à l'époque indiquée par la troisième carte, fut réunie au continent européen en formation. C'est en France qu'on a retrouvé les restes de cette race dans les couches quaternaire ; et le spécimen de brachycéphales ou tête ronde, connue sous le nom de « l'homme de FurFooz », peut être considérée comme le type moyen de la race au moment de sa décadence.
Obligés plusieurs fois de redescendre vers le sud par les rigueurs d'une époque glaciaire, repoussée souvent de nouveaux vers le nord par leurs puissants voisins, les représentants disséminés et dégradés de cette race se retrouvent de nos jours dans les Lapons contemporains, quoique ceux-ci ne soit plus de race pure. Et ainsi, ces représentants pâles et dégénérer de l'humanité sont les descendants directs de cette race noire de géant qui apparut dans les contrées équatoriales de la Lémurie, il y a quelque chose comme 5 millions d'années. Les colons Tlavatlis paraissent s'être répandus de toutes parts. À l'époque indiquée par la deuxième carte, leurs descendants étaient établis sur les côtes occidentales (Californie) du continent américain, alors en formation, en même temps que sur les côtes de l'extrême sud (Rio de Janeiro). Nous les trouvons aussi fixés sur les côtes orientales de la Scandinavie, tandis qu'un grand nombre d'entre eux traversaient l'océan, contournaient l'Afrique et atteignaient les Indes. Là, s'étant mêlés à la population indigène, les Lémuriens, ils formèrent la race dravidienne. Plus tard, celle-ci se mêla à la race Aryenne ou cinquième race ; ces croisements ont produit le type que l'on retrouve aux Indes de nos jours. Nous avons ici un parfait exemple de la difficulté que l'on rencontre lorsqu'il s'agit de déterminer les races en se basant uniquement sur les apparences physiques ; car il est très possible que « des égos » de la cinquième race s'incarnent parmi les brahmanes, pendant que ceux de la quatrième race forment les castes inférieures et que quelques égos retardataires, appartenant la troisième race, descendent parmi les tribus montagnardes. À l'époque indiquée par la quatrième carte, nous trouvons un peuple Tlavatli occupant la partie méridionale de l'Amérique du sud ; d'où on peut apparemment conclure que les Patagons eurent pour ancêtres éloignés des Tlavatlis. Les restes cette race ont été, comme ceux de la race Rmoahal, retrouvés dans les couches quaternaire de l'Europe centrale ; et « l'homme de Cro-Magnon » dolichocéphales (les étudiants en géologie et en paléontologie savent que ces séances qu'en citer « l'homme de Cro-Magnon » comme antérieure à « l'homme de Furfooz ». (Étant donné que les deux races existaient simultanément pendant de longues périodes, il est très possible que le squelette du « Cro-Magnon », quoique appartenant à la seconde race, ait été déposer dans les couches quaternaires plusieurs milliers d'années avant la naissance de « l'homme de Furfooz » lui-même.), peut être considéré comme le type moyen de la race au moment de sa décadence ; tandis que « les habitants lacustres» de la Suisse représentent une couche plus primitive et d'un sang moins pure. C'est parmi les tribus peaux rouges dispersées en Amérique du Sud que l'on peut aujourd'hui retrouver le type le plus pur de la race Tlavatli. Les Birmans et les Siamois ont aussi du sang Tlavatli dans les veines, mais chez eux c'est le sang aryen qui domine par suite d'un croisement avec l'une

des sous races aryennes les plus développées.
Nous arrivons maintenant aux Toltèques. Leurs émigrations se dirigeaient principalement vers l'Occident ; et à l'époque indiquée par la seconde carte, les côtes américaines avoisinantes étaient peuplées par une race de Toltèque pur ; la plupart de ceux qui étaient restés sur le continent mère se mêlant au contraire aux autres races. Ce fut sur les continents Nord et du sud de l'Amérique, là où des milliers d'années plus tard s'établirent les empires du Mexique et du Pérou, que la race Toltèque se répandit. La puissance de ces empires et reconnue par l'histoire, ou tout au moins par la tradition que viennent corroborer les magnifiques vestiges architecturaux. Il faut remarquer ici que malgré la puissance et l'importance atteintes par l'empire du Mexique et conserver pendant de longs siècles, malgré le développement auquel il était arrivé en tous ceux qui de nos jours encore caractérisent une grande civilisation, cet empire ne parvint jamais à égaler celui des Péruviens alors que ces peuples étaient sous la domination des Incas, il y a environ 14.000 ans. Car, en ce qui concerne le bien-être du peuple, l'administration de la justice, l'action protectrice du gouvernement, l'équitable répartition des terres de même que la pureté et la religiosité de ces habitants, l'état du Pérou, à cette époque, peut être regardé comme le reflet affaibli de l'âge d'or des Toltèques sur le continent primitif d'Atlantide. Le peau-rouge du nord et du sud de l'Amérique est aujourd'hui le seul représentant du peuple Toltèque, sans que l'on puisse naturellement le comparer au spécimen supérieur qui formaient la race au moment de son plus beau développement.

Parlons maintenant de l'Égypte dont l'histoire primitive pourrait ainsi se trouver pratiquement totalement éclairée par l'étude de ces temps reculés. Bien que son premier établissement dans cette contrée ne puisse être considéré absolument comme une véritable colonisation, ce fut cependant la race Toltèque qui fournit à ce pays le plus grand contingent d'émigrants destinés à se mêler au peuple autochtone et à le dominer. Une grande Loge d'initiés fut tout d'abord transférée d'Atlantide en Égypte il y a environ 400.000 ans. L'âge d'or des Toltèques avait depuis longtemps disparu, et la première grande catastrophe s'était déjà produite. La dégradation morale du peuple et la pratique de la magie noire s'étendaient de plus en plus. La Loge blanche exigeait un entourage plus pur. Or, l'Égypte se trouvait être alors une terre isolée très peu peuplée, et c'est pour cette raison qu'elle fut choisie. La Loge des initiés put ainsi poursuivre ses travaux pendant 100.000 ans à peu près sans être troublée par les influences contraires. Il y a 200.000 ans environ, lorsque le temps fut reconnu le plus favorable, la Loge occulte fonda un empire sur lequel régna la première « dynastie divine » d'Égypte et commença à instruire le peuple. À ce moment arriva de l'Atlantide le premier grand détachement de Colons, et pendant la période de 10.000 ans qui s'étendit jusqu'à la seconde catastrophe, les deux grandes pyramides de Gizeh furent construites, en partie pour fournir des salles d'initiation spéciales, en partie pour servir de lieu de dépôt secret où serait préservé quelque puissant artefact durant les cataclysmes cosmiques cycliques que les initiés avaient prévus. La carte n° 3 nous montre l'Égypte submergée ; cette contrée demeura sous l'eau pendant un temps considérable, et lorsqu'elle réapparut, elle fut peuplée par les descendants de ces anciens habitants qui s'étaient retirés sur les montagnes d'Abyssinie, l'actuelle Éthiopie (indiquée sur la carte de N° 3, comme une île) et par de nouveaux colons atlantes venus de toutes les parties du monde ; de plus, une émigration considérable d'Akkadiens contribua à modifier le type génétique égyptien. À ce moment s'ouvrit l'époque de la seconde « dynastie divine » d'Égypte, des Adeptes initiés dirigeant encore la contrée. La catastrophe qui eut lieu il y a environ 80.000 ans eut pour conséquence une seconde submersion du pays ; mais elle ne fut pas de longue durée ; quand l'eau se retira, la troisième « dynastie divine », mentionnée par Manéthon, vint au pouvoir et ce fut durant le règne des premiers rois de cette dynastie que fut construit le grand temple de Karnak ainsi que plusieurs autres édifices dont retrouve encore aujourd'hui les restes. En effet, à l'exception des pyramides, aucune construction en l'Égypte n'est antérieure à la catastrophe qui s'est produit il y a 80.000 ans. La submersion finale de Poséïdonis entraîna aussi une inondation de l'Égypte, mais ce ne fut là encore qu'une catastrophe momentanée qui mit fin aux dynasties divines, car la Loge des initiés transféra son siège dans d'autres contrées plus clémentes. Les Touraniens, qui à l'époque indiquée par la première carte avaient colonisé les parties septentrionales de la contrée située immédiatement à l'orient de l'Atlantide, occupèrent vers l'époque indiquée par la seconde carte, les côtes méridionales de cette contrée, soit le Maroc et l'Algérie actuelle. Nous les trouvons encore se dirigeant vers l'Orient, les côtes orientales et occidentales de la mer centrale d'Asie ayant été peuplées par eux. Quelques-uns se dirigèrent finalement beaucoup plus loin vers l'est et le type le plus rapproché de cette trace se retrouve aujourd'hui dans le centre de la Chine. Un étrange jeu du destin doit être mentionné ici relativement à leurs branches occidentales : par un bizarre caprice de la destinée, les Touraniens, dominés à travers les âges par leurs plus puissants voisins Toltèques, furent amenés à conquérir et à prendre la place du dernier grand empire fondé par ces derniers. Ce fut en effet une petite branche du tronc touranien qui transforma la civilisation des Aztèques en Touraniens de race pure, mais brutaux et arriérés.



Trajets migratoires, consécutifs aux cycles cataclysmiques, des deux peuples de l'Ancien Monde : les Mûviens et les Atlantes.

Ces émigrations furent de deux sortes : il y eut les émigrations provoquées par les tendances naturelles et il y eu ensuite les émigrations particulières effectuées sous la direction spéciale du Manou ; car, bien que cela puisse paraître étrange, ce ne fut pas parmi les Toltèques, mais bien dans cette sous-race sémitique turbulente et indisciplinée que fut choisi le noyau destiné à former notre grande cinquième Race Humaine. Il faut sans doute en chercher la raison dans la caractéristique manasique qui s'attache au chiffre cinq. La sous-race qui correspond à ce nombre devrait inéluctablement développer des forces cérébrales et intellectuelles aux dépens de ses forces psychiques de perception ; tandis que le même développement de l'intelligence est, dans une mesure beaucoup plus étendue, la gloire et le but de la cinquième Race-Racine. Examinons tout d'abord les émigrations naturelles : nous trouvons qu'à l'époque indiquée par la deuxième carte, les Sémites, se séparant des nations puissantes installées sur le continent-mère, s'étaient dispersés à l'Ouest, vers les contrées formant aujourd'hui les États-Unis (ceci explique la présence du type sémite chez quelques Indiens d'Amérique), et à l'Est, vers les côtes septentrionales du continent voisin qui englobait tout ce qui existait alors de l'Europe, de l'Afrique et de l'Asie. Le type des anciens Égyptiens, ainsi que celui des nations voisines, fut quelque peu modifié par le mélange du sang sémite, et de nos jours, à l'exception des juifs, les Kabyles au teint clair qui habitent les montagnes d'Algérie sont les derniers représentants d'une race relativement pure. Les tribus provenant de la séparation opérée par le Manou pour former une nouvelle race-racine se frayèrent un chemin vers les côtes méridionales de la mer centrale d'Asie où fut fondé le premier grand empire aryen. Lorsque les travaux de la Loge de Londres concernant l'origine de la race-racine seront terminés, on comprendra que les peuples que nous appelons sémites sont véritablement aryens quant à l'ADN. On comprendra aussi le sens de cette prétention des juifs contemporains à être considéré comme "un peuple élu" ; en fait, on peut postuler qu'ils constituent le lien anormal et peu naturel entre la quatrième Race-Racine et la cinquième, c'est à dire la nôtre !

Bien qu'ils soient devenus plus tard les dominateurs sur le continent primitif de l'Atlantide, les Akkadiens, ainsi que nous l'avons vu, apparurent à l'époque indiquée par la seconde carte, sur le continent voisin, c'est-à-dire sur celui se trouvant à la place occupée aujourd'hui par le bassin Méditerranéen, l'île de Sardaigne actuelle étant leur principal habitat. Ils rayonnèrent de là vers l'Orient, occupèrent ce qui devint les échelles du Levant et arrivèrent jusqu'en Perse et en Arabie.

Ainsi que nous l'avons vu, ils contribuèrent aussi à peupler l'Égypte. Les premiers Étrusques, les Phéniciens, y compris les Carthaginois et les Suméro-Akkadiens, furent des branches de cette race, et les Basques d'aujourd'hui ont probablement beaucoup de sang akkadien dans les veines. Il est nécessaire de mentionner à ce stade les habitants primitifs de l'île de l'Angle, l'Angleterre, car c'est au début de l'époque akkadienne, il y a environ 100.000 ans, que Stonehenge fut fondé par une colonie d'initiés qui débarquèrent sur ses côtes, c'est-à-dire sur les rivages de la partie scandinave de l'Europe.

Les prêtres initiés et ceux qui les accompagnaient paraissent avoir appartenu à une branche primitive de la race akkadienne, étant plus grands et de teint plus blanc que celui des autochtones ; leur tête était en outre plus allongée que chez ces derniers, ceux-ci formant une race très mélangée composée des principaux descendants dégénérés des Rmoahals. Ainsi que le verront ceux d'entre-nous qui se sont intéressés aux travaux de la Loge de Londres concernant les pyramides et Stonehenge, la rude simplicité qui régna à Stonehenge fut assurément une protestation contre l'ornementation extravagante et la décoration exagérée des temples de l'Atlantide, dont les habitants professaient le culte dégradant de leur propre image. Les Mongols, comme nous l'avons vu, n'eurent jamais de rapports avec le continent primitif ; originaires des grandes plaines de la Tartarie, leurs émigrations se trouvaient assez vaste dans l'intérieur même de cette contrée, mais plus d'une tribu de race mongole passa du nord de l'Asie en Amérique, à travers le détroit de Béring ; et la dernière de ces émigrations - celle des Kittants, il y a environ 1.300 ans - a laissé des traces que des savants occidentaux ont pu retrouver. La présence de sang mongol dans certaines tribus d'Indiens d'Amérique du Nord a aussi été reconnue par différents ethnologues. Les Hongrois et les Malais sont considérés comme provenant d'un rameau de cette race ; les premiers furent relevés par leurs croisements avec les aryens, tandis que les seconds furent dégradés par leur croisement avec la race épuisée des Lémuriens. Il est intéressant de constater que, chez les Mongols, la dernière famille de cette race est encore en pleine force, n'ayant d'ailleurs même pas encore atteint le zénith de son développement, au même titre que la nation japonaise qui n'a pas encore terminé le cycle de son existence.

Arriva le jour où les Anious ou Anous (les Anunna de Ki, la Déesse-Mère), menés par leur Archidruide Rama (Ramachandra) et sous la conduite des 7 Rishis, s'installèrent dans le Nord de l'Inde en expulsant les magiciens noirs qui s'y étaient réfugiés après la catastrophe de l'Atlantide. Leurs descendants sont les Hindous. En fait, nous ne savons pas grand-chose de cette 1ère sous-race de notre actuelle humanité qui, venue des hauts-plateaux de l'Himalaya, colonisa la Mésopotamie et l'Égypte aux temps préhistoriques.

ATTENTION : une sordide et vicieuse manipulation destinée à occulter la vérité sur l'aspect cyclique des civilisations humaines est orchestrée par l'Oligarchie depuis quelques années au sujet de cette première sous-race des Anious, plusieurs auteurs à forte audience médiatique tendant à les faire passer pour des extra-terrestres reptiliens au regard des masses populaires ignorantes de l'histoire du monde.

- Génération Égypto-Chaldéo-Assyrienne. L'Égypte fut un haut centre Atlante jusqu'à la 6ème Dynastie uniquement. Cette période est celle des Empires Assyrien et Babylonien sous lesquels sont développées les mathématiques et l'astronomie. Descendants : nations chaldéennes, babyloniennes et assyriennes, suivies des Arabes et des Isiriars ou Israélites, ayant colonisé la Judée (Judéens).

Les connaissances obtenues récemment grâce aux hiéroglyphes égyptiens et aux inscriptions cunéiformes des tablettes mésopotamiennes nous démontrent que l'histoire du monde, telle qu'elle nous est officiellement enseignée, est bel et bien entièrement falsifiée. Un autre point doit être considéré : la vraisemblance extraordinaire de nombreux mots hébreux avec des mots ayant la même signification dans la langue des Chiapenecs, une branche de la race Maya, l'une des plus anciennes d'Amérique Centrale !

Venons-en maintenant aux Celtes sous la conduite d'Orphée. Grèce, Italie, Gaule, Angleterre, Écosse, Irlande. Descendants : Pélasges (grecs "archaïques"), Albanais, Italiens, Celtes (en France et en Espagne), et une branche mélangée à la sous-race Atlante (les Sémites originaux) et à la sous-race aryenne (Arabes) constituant les Berbères, les Maures, les Kabyles, et les Guanches des Iles Canaries (avec du sang Tlavatli pour ces derniers). Irlandais, au travers des Tuatha-dé-Danaan, mélange de cette 4ème sous-race des Celtes Ébros avec des Teutons de la 5ème sous-race aryenne, en précisant que les Irlandais sont constitués d'un grand patchwork de différentes racines (il existait déjà un peuple Irlandais à l'arrivée des Tuatha-dé-Danaan). Enfin, les Grecs contemporains (Athènes et enseignements d'Orphée). Descendants d'une des premières branches : les Géorgiens. C'est donc seulement avec l'apparition du dernier rejeton de ce tronc celtique, c'est-à-dire avec l’apparition des Grecs et des Romains, que nous arrivons aux temps dits historiques.

- 5ème sous-race : Teutonne ou Anglo-Saxonne. Allemagne, Pays-Bas, Angleterre, Europe Centrale, Amérique du Nord, Australie, et Nouvelle Zélande. Notre actuelle 5ème sous-race a évolué en plusieurs nations mais elle n'a pas encore terminé son cours, et les 6ème et 7ème races à venir, qui se développeront sur les continents d'Amériques du Nord et du Sud, laisseront après elle une histoire qui s'étendra pendant des milliers d'années. Aussi doit-on comprendre combien il est difficile de donner en quelques paragraphes seulement une idée de la marche des civilisations dans le cours d'une période aussi étendue, et combien rapide et incomplète est forcément une telle esquisse. Descendants : Slavons, Russes, puis Croates, Serbes, Bosniaques. Ensuite : Lettons, Lituaniens, Prussiens, puis Germains, Scandinaves. Anglo-Saxons.

- Les Archives Sumériennes :

Quand les premières tablettes sumériennes furent découvertes vers la fin du XIXè siècle, les linguistes et les historiens furent grandement embarassés par l'étrange écriture cunéiforme, c'est à dire en forme de clous (que nous retrouvons dans la symbolique Alchimique en général, et en la crucifixion de l'Oint, en particulier), qui n'était ni sémitique ni indo-européenne; elle n'avait aucune relation avec l'arabe, l'hébreu, le cananéen, le phénicien, le syrien, l'assyrien, l'indien, l'égyptien, ni avec aucun langage des continents européen, africain ou asiatique.

Ses symboles furent finalement déchiffrés et le sumérien est dorénavant compris, mais les érudits restent déconcertés quant à son origine, et à vrai dire par l'émergence soudaine et extraordinaire du peuple sumérien.

Le professeur Samuel Noah Kramer (1897-1990), assyriologue, se risqua à dire que << le langage sumérien est seul de son espèce et n'est lié à aucune langue connue, vivante ou morte.>>

Historiquement, les Sumériens, en tant que civilisation très avancée, émergèrent apparemment de nulle part, aux environs de 4.000 avant notre ère, leur niveau culturel loin au-delà de ceux connus et documentés des lieux d'où l'on pourrait supposer qu'ils aient été originaires.

L'anthropologue Charles Leonard Woolley (1880-1960) écrivit qu'ils venaient d'on ne sait où, et Georges Roux (1889-1968), historien de l'Iraq, déclara que la grande richesse des textes et artefacts découverts à Sumer, loin d'offrir une solution, rendaient la réponse encore plus difficile à formuler.

Le bon sens voudrait pourtant que l'on intègre que ce peuple eût pour tâche de faire repartir la civilisation en une zone favorable, aidé pour ce faire par un petit groupe d'érudits rescapés d'un cataclysme destructeur de leur propre civilisation. Dès l'instant où l'on accepte l'idée, tout devient logique : ces gens-là disposèrent des formidables connaissances et des moyens technologiques ayant pû être sauvé par les Anciens. Bien sûr, il faut, avec une large ouverture d'esprit, renoncer aux dogmes établis, et comprendre qu'il n'a jamais été ici question d'évolution de l'humanité, mais plus justement d'un lent processus involutif : avec ce qui restait du passé, il fallut repartir à zéro !

Aujourd'hui, les collections des musées du Louvre (France), de l'Ashmolean d'Oxford, et du British Museum (Angleterre), de Berlin (Allemagne), de Chicago, des Universités de Yale et de Pennsylvanie (États-Unis) renferment une bien plus grande richesse de documents et d'objets sumériens que ce que l'on a obtenu des archives conservées par les autres anciennes cultures : plusieurs dizaines de milliers de tablettes d'argile et de sceaux-cylindres contiennent l'essentiel des documentations socialo-historique, culturo-religieuse, administrative et fiscale.

En ce temps là, les scribes écrivaient sur des tablettes en argile aplatie avec des stylets de roseau alors qu'elles étaient encore molles; les sceaux quant à eux étaient en pierre et de forme cylindrique, la différence majeure par rapport aux tablettes était l'obligation de les graver en négatif, c'est à dire à l'envers, à la manière d'une matrice d'imprimeur.

Contenant soit du texte soit des figures descriptives, ces sceaux-cylindres en pierre dure étaient utilisés pour inscrire en roulant des images positives dans l'argile molle qui était ensuite cuite. Ils facilitaient ainsi les reproductions en nombre et étaient du fait souvent utilisés pour les reliefs décoratifs sur des bâtiments ou des motifs de poterie répétitifs.

Les Sumériens furent hautement qualifiés et éduqués; ils créèrent les premières écoles connues, le système mathématique sexagésimal (en base 60) combinant le 10 « mondain » et le 6 « céleste », plus élaboré que le nôtre, car il

leur permettait de diviser en fractions et de multiplier en millions, de calculer les racines ou d'élever les nombres à plusieurs puissances. Au troisième millénaire avant notre ère, les Sumériens disposaient d'énergie pour la métallurgie; les carburants grâce auxquels Sumer fut à la pointe de la technologie furent les bitumes et les asphaltes : certains spécialistes affirment que l'utilisation technologique de ces produits pétroliers commença à Sumer vers 3500 ans avant notre ère, leur utilisation servant aussi à construire des routes, isoler, peindre, cimenter et mouler. Les bitumes étaient également beaucoup utilisés en médecine, discipline également très développée (les tablettes parlent de thérapie et de chirurgie aussi impressionnante que des opérations des yeux ou du cerveau, accompagnées de tout le matériel chirurgical). Les astronomes sumériens connaissaient et nommaient toutes les planètes de notre Système Solaire ainsi que les constellations du zodiaque.

Au VIIè siècle avant notre ère, le roi Assourbanipal d'Assyrie, adepte érudit d'une époque plus tardive, écrivit sur une tablette : << Le dieu des scribes m'a fait don du savoir de cet art. J'ai été initié aux secrets de l'écriture. Je peux même lire les tablettes compliquées en sumérien; je comprends les mots énigmatiques des engravures de pierre des jours d'avant le Déluge.>>



Atlantes de Tula, Mexique



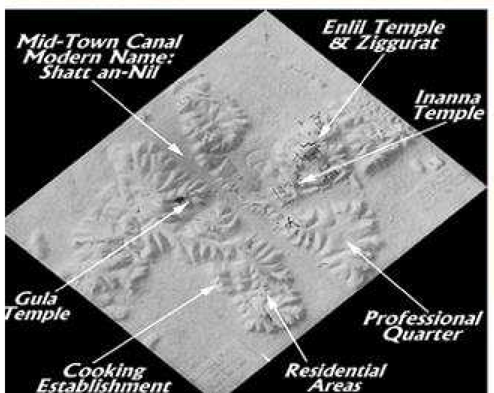


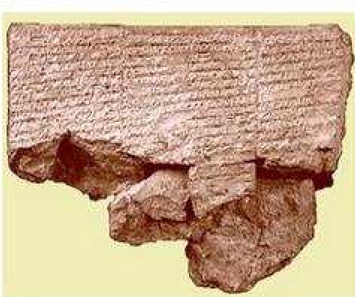






Nippur





tablette de la Création du Monde (Nippur)



Les Atlantes :

Sanchoniathon, l''historien érudit Phénicien, décrit un archipel connu des Phéniciens dans l'Atlantique, un cataclysme l'ayant dévasté : << Les Imyrchakines ("iles éloignées" en hébreu) sont les dernières iles à l' Ouest. La plus éloignée d'entre-elles est à dix journées du promontoire Tyborsypha ("promontoire des tempêtes"). Le nom des plus considérables est Hyresa, Hyrisima, et Igydula. Dans les temps anciens il y avait beaucoup d'hommes dans ces Iles. Mais il advint que le roi d' Hyresa vint débarquer à Hyrisima avec des forces considérables, et s'en rendit maitre. Il soumet à sa puissance toutes les iles dont il tua les princes. Quand il se fut defait de tous ses ennemis, il devint si arrogant qu'il méprisa même les dieux. Alors eu lieu un tremblement de terre; l' eau et le feu du ciel tombèrent avec tant de violence que la plupart des habitants périrent. Ceux que les élements épargnèrent passèrent en d'autres contrées, de sorte que maintenant ces iles sont dépeuplées. Il y a dans ces iles de très hautes montagnes, la plus élevée se trouve dans l' ile d' Hyresa, et est un volcan."

L'historien grec Hérodote (484 av. J.C. - 420 av. JC.), surnommé à juste titre le "Père de l'Histoire", se rendit en Égypte, remontant le Nil très en amont de son delta. Au contact des commerçants grecs de Cyrène et d'Égypte, il glana de nombreux renseignements sur les peuplades du Sahara et fut le premier à parler des Atlantes. Il situait à dix jours de Thèbes, les Ammoniens et l'Oasis d'Augila (actuelle Audjila), puis à dix jours encore les Garamantes situés quand à eux à trente jours de marche des Lotophages (cette position géographique correspond à la ville de Garama alors capitale des

Garamantes, connue aujourd'hui sous le nom de Djerma en Lybie, au sud de l'actuelle Tripoli). À dix jours des Garamantes, il présente les Atarantes et à dix jours encore, il situait les Atlantes "qui habitent l'Atlas" : << Cette montagne est étroite et ronde de tous cotés et si haute, dit-on, qu'il est impossible d'en voir les sommets, car les nuages ne s'en écartent jamais, ni pendant l'été ni pendant l'hiver. Les gens du pays disent qu'elle est la colonne du ciel. C'est à cette montagne que les hommes doivent leur nom, car ils s'appellent Atlantes.... ls ne mangent aucune créature vivante et ne font jamais de rêves...>>

Platon (427 - 347 av. J.C.) a été le premier à prétendre que les Atlantes étaient les habitants d'une ile de l'Atlantique engloutie il y a plus de 10.000 ans. Pourtant il se référait à un peuple qui, de son temps, existait encore réellement mais dans la région de l'Atlas, écrivant ceci : << Cette mer (l'Atlantique) était alors navigable; elle environnait non loin, et vis-à-vis de l'embouchure que vous nommez en votre langue Colonnes d'Hercule, une île plus vaste que l'Asie et la Lybie ensemble : entre elle et le continent, il y avait encore quelques îles plus petites. Cette énorme contrée s'appelait Atlantide; elle était peuplée et florissante, gouvernée par des rois puissans qui s'emparèrent de la Lybie jusqu'à l'Égypte, et de l'Europe jusqu'à la Tyrénie.>> Platon prétendit tenir ses informations des prètres égyptiens. Hors, plusieurs textes égyptiens évoquent l'Archipel des Morts ou AMENTI (AMENTET) dont plusieurs de ses régions auraient été frappées par un cataclysme :

- SEKHET-AARU (YAARU / IARU / AALU / IALOU / IARU / IANRU), était la "Terre des Roseaux ou des Joncs". Elle se situait à l’Est, vers le Soleil Levant (Notons que le terme babylonien ARALLU désignant le Paradis est proche parent d’AALU).

- SEKHEM, capitale de l’AMENTI et résidence du dieu Khem, connut un sort tragique et fut détruite ”lors de la terrible nuit des tempêtes et des inondations”.
.
- Le Champs des Bienheureux (connu ailleurs et beaucoup plus tard sous le nom de Champs Elysées) fut aussi détruit par les eaux. Ce champs est situé géographiquement par les textes : ”...la partie méridionale se trouve au pays (ou lac) de (K)HARU, la partie septentrionale est fermée par le canal d'ERSA”.

- SEKHET-HETEPET / SEKHET-HOTEP était le "Champs de la Paix" ou "Champs des Offrandes". Il se situait à l'ouest, là oùe Soleil se couche. C'était le lieu d'habitation du dieu Asar / Osiris. Selon le Papyrus d’ANI, cette région aurait été constituée d’un groupe de quatre Îles formant un rectangle traversé par des canaux.

Selon ces textes égyptiens, sur sept grandes îles, trois furent détruites par l’eau, (inondations, tempêtes et raz de marée), dont SEKHET-AARU, le Champs des Bienheureux, et la capitale SEKHEM. Les quatre autres (celles du SEKHET-HOTEP) furent détruites par le feu. D’autre part, les textes d’Edfou parlent encore d’un pays nommé le Grand Tertre Primordial ou encore île des Bienheureux, qui fut jadis enseveli sous les eaux. Cette île n’était pas unique puisqu’elle faisait partie d’un groupe de dix, donc d'un archipel. Et justement, dans L’île Primordiale existaient des canaux. Les trois principales iles furent détruites par un ”Oeil du Son” qui tomba sur la Terre !

Certains autres textes égyptiens divisent l'Amenti en trois :

- La grande ile d'Iwiti (ile du piétinement) ou Iwsouht (ile de l'oeuf) qui fut détruite par une tempète ou engloutie.

- La petite ile d'Iwhe (ile du combat) appelée aussi Sekht-Ianru (champs des joncs) qui fut engloutie aussi. Comme par hasard, IWHE relationnée aux combats est très proche linguistiquement de YAHWÉ, dieu coléreux s'il en est !

- La petite ile d'Iwhotep (ile de la paix) appelée aussi Sekht-Hotep (champs de la paix) qui fut détruite par une tempète.

Ces trois iles étaient également connues par d'autres auteurs antiques... mais ceux-ci ne les appelaient pas "Atlantide" mais "Hespérides" !

Dans lex textes égyptiens, on trouve en outre plusieurs listes des dix pays constituant l'ile des Bienheureux ou Tertre Primordial. Ainsi donc, voici la liste d'Edfou :

- L'ile de la furie.
- Le château de chasse.
- Har-Maa.
- Hebwet.
- Le château du mystère.
- La maison du combat.
- Tanen-hotep (terre de paix ?)
- Le trône des deux dieux.
- Djeba.
- Wetjeset-neter.

Et voici une autre version :

- Le Tertre de l'Unité Rayonnante.
- L'ile de Râ.
- Le pilier Djed de la Terre.
- La Grande Colline.
- L'arbre à huile.
- Celui qui est riche en ka.
- Mesen.
- Celui qui rend les lieux prospères.
- Behdet.
- Le domaine des fantômes.

Et en voici la version grecque :

- Royaume d'Atlas.
- Archontat de Diaprépés (qui se distingue).
- Archontat d'Eumélos (aux nombreuses brebis).
- Archontat d'Azaës.
- Archontat de Mnéseas (gardant le souvenir).
- Archontat de Mestor (qui dirige).
- Archontat d'Amphérès (tourné de deux cotés).
- Archontat d'Evaimon (de sang noble).
- Archontat d'Elasippos (soignant les chevaux).
- Archontat d'Autochtonos (autochtone).

Certains textes égyptiens divisent SEKHET-AARU en 7 "arits" (régions) mais d'autres textes par contre font de SEKHET-AARU et de l'AMENTI deux subdivisions à l'intérieur du SEKHET-HOTEP. Ce dernier étant divisé en 14 "arits" :

- Amentet (Amenti)
- Sekhet Aaru (champs des joncs)
- Aatenkhu (pays de la Lumière)
- Tui-Qaui-Aaui (pays de la Joie)
- Aatenkhu
- Am-Mehet (pays invisible)
- Ases (pays des flammes)
- Ha-Hetep / Ha-Sert (pays des torrents)
- Akesi (pays du "dieu dans son oeuf")
- Nutent-Qahu (Ville de Qahu, pays du dieu-serpent) / Aptent-Qahu
- Atu (pays de la Déesse de la Lumière)
- Unt (pays de la Déesse qui compte les heures)
- Uart-Entmu (pays de la Déesse hippopotame)
- Kher-Aha (pays des montagnes).

Voilà tout pour la notion d'Atlantide relationnée à l'Ancienne Égypte.

Dans le livre III de sa Bibliothèque Historique, Diodore de Sicile (1er siècle av. J.C.) prétend que Cerné était une ville Atlante et qu'elle fut prise, ainsi que les iles des Gorgones, par les Amazones : << Les Amazones soumirent un grand nombre de Libyens et de nomades du voisinage et elles fondèrent à l'intérieur du lac Tritônis (l'actuel chott Djerid en Tunisie) une grande ville qui fut appelée Chersonèsos à cause de sa forme. Utilisant cette ville comme base, elles entreprirent de grandes opérations, animées qu'elles étaient d'un ardent désir d'envahir de nombreuses parties de la terre habitée. Leurs premières campagnes, dit-on, furent dirigées contre les Atlantes, les hommes les plus civilisés de ces régions, qui occupaient un pays prospère et de grandes villes; à ce qu'on affirme, c'est chez eux que la légende place la naissance des dieux, dans les régions proches de l'Océan, en accord avec les légendes grecques et nous parlerons de cela dans le détail un peu plus bas. On raconte donc que Myrina, la reine des Amazones, rassembla une armée composée de trente mille femmes d'infanterie et de trois mille cavalières. Comme armes défensives, elles utilisaient des peaux de grands serpents, les animaux de cette espèce étant en Libye d'une taille incroyable, et comme armes offensives, les épées et les lances, ainsi que des arcs, avec lesquels non seulement elles tiraient de face, mais encore, quand elles faisaient retraite, se retournant en arrière, elles décochaient avec sûreté des traits sur leurs poursuivants. Ayant donc envahi le pays des Atlantes, elles vainquirent dans une bataille rangée les habitants de la ville appelée Cerné; et, après avoir poursuivi les fugitifs jusqu'à l'intérieur des murs, elles s'emparèrent de la ville. Désireuses de frapper de terreur les peuples voisins, elles traitèrent cruellement leurs prisonniers et passèrent les hommes adultes au fil de l'épée et, ayant réduit les enfants et les femmes en esclavage, elles rasèrent la ville. Comme le bruit du désastre des Cernéens s'était répandu auprès de tous les membres de ce peuple, on raconte que les Atlantes, terrorisés, livrèrent leurs villes par convention et promirent qu'ils feraient tout ce qu'on leur commanderait; alors la reine Myrina, les traitant avec modération, conclut avec eux un traité d'amitié et, à la place de la ville rasée, elle en fonda une autre en lui donnant son propre nom; elle y établit les prisonniers de guerre et tous ceux des indigènes qui le désiraient. Comme, par la suite, les Atlantes lui offraient des cadeaux somptueux et lui votaient publiquement des honneurs considérables, elle accepta ces marques de leur attachement et promit en retour d'accorder ses bienfaits à leur peuple.>>

Pline l'Ancien (23 av. J.C. - 79 ap.J.C.), au livre VI de son Histoire Naturelle, parle aussi de Cerné et de l'Atlantide : << À l'opposite du golfe Persique et vis-à-vis de la côte d'Éthiopie, est située l'île Cerné. On ne connaît au juste ni sa grandeur ni sa distance. Polybe place cette Cerné à l'extrémité de la Mauritanie, vis-à-vis du mont Atlas, à huit stades du continent. Cornelius Nepos parle d'une Cerné à laquelle il ne donne pas plus de deux milles de circuit. En face du mont Atlas est, dit-on, l'île Atlantide, passé laquelle, à cinq journées de navigation, la terre ne présente plus que des déserts.>>

Pausanias de Sparte (2è siècle ap. J.C.) parle aussi des Atlantes : << Nous connaissons d'autres Éthiopiens voisins des Maures et dont le pays s'étend jusqu'à celui des Nasamons. Ces Nasamons, qui connaissent, disent-ils, les mesures de la Terre, donnent le nom de Loxites aux peuples nommés Atlantes par Hérodote, et qui habitent les extrémités de la Libye vers le mont Atlas; ils ne sèment rien et vivent de raisins sauvages.>>

Le périple d'Hannon cite ces mêmes Atlantes Loxites : << ... Continuant notre chemin, nous arrivâmes à la large rivière Lixus, qui vient de Libye et au-delà de laquelle des nomades appelés Lixites font paître leurs troupeaux. Nous restâmes un certain temps avec eux et ils devinrent nos amis. Dans l'arrière-pays infesté de bêtes sauvages et hérissé de grandes montagnes, vivaient des Ethiopiens inhospitaliers. Ils disent que le Lixos coule de cette région et qu'au milieu de ces montagnes habitent des troglodytes, d'allure étrange, qui, d'après les récits des Lixites, peuvent courir plus vite que les chevaux...>> Hors, le fleuve Lixus, Eratosthène cité par Strabon et Pomponius Mela donna son nom à la ville de Lixus qui pourrait être Lixus (Lksh en phénicien), au sud de Tanger, sur l'oued Loukkos (Lekkous en phénicien) et le fait important est que c'est à Lixus qu'on situait le jardin des Hespérides. Et Diodore de Sicile rapproche ces Hespérides ("celles du couchant") des Atlantes : << Atlas eut d'Hespéris sept filles, appelées 'Atlantides' du nom de leur père, et 'Hespérides' de celui de leur mère.>>

Satius Sebosus dit qu'à 40 jours de navigation à l'ouest des Gorgones (iles du Cap vert) se trouvent les trois iles Hespérides :

- Aéglé la blanche (couleur des prêtres chez les indo-européens).

- Aréthuse la noire (couleur des paysants chez les indo-européens).

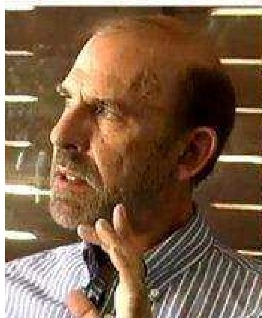
- Érythie la rouge (couleur des guerriers chez les indo-européens), que l'on situe parfois au large de l'Espagne. C'est là qu' Hercule aurait lutté contre Géryon, le géant aux trois corps.

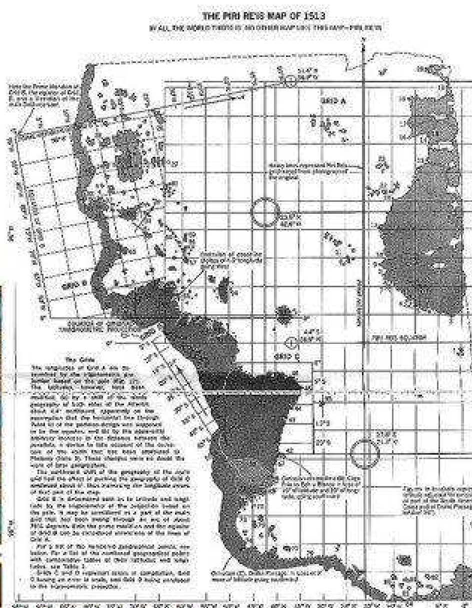
Ces Hespérides se trouvaient elles-mêmes à un jour du continent d'en face (Amérique), certains textes expliquant qu'il y avait quatre autres Hespérides : Hestia, Hespéra, Hespérousa, et Hespéraea, les deux dernières m'évoquant le nom de l'acutelle ville d'Espéraza dans l'Aude !

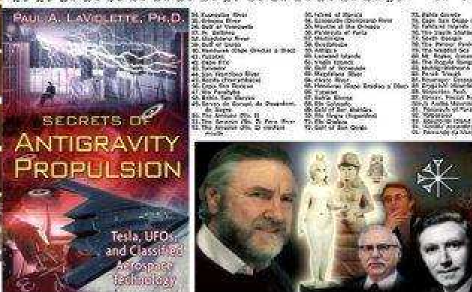
Se référant à l'écrivain grec Marcellus l'éthiopien (dont l'œuvre est antérieure à celle de Platon), le néo-platonicien Proclus (410 / 485) semble avoir également parlé de l'Atlantide : << Il y avait dans cette mer sept îles, consacrées en leur temps â Perséphone, et trois autres de grande taille dont l'une consacrée à Pluton, une â Ammon et une à Poséidon, celle-ci ayant une surface de mille stades. Ils disent également que les habitants de cette île consacrée â Poséidon conservaient le souvenir de leurs ancêtres, et de l'île atlantique qui se trouvait là, merveilleuse, en vérité, qui avait dominé pendant des siècles toutes les îles de la mer Atlantique et était également consacrée à Poséidon..>>

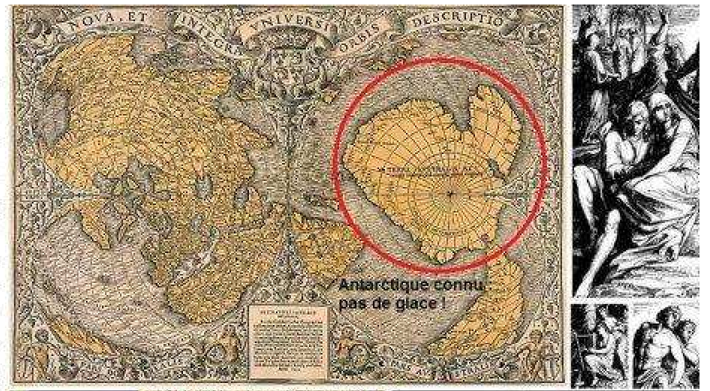
















Destruction Antédiluvienne : Globe de feu & Grande Inondation

Charles Hapgood, historien de la prestigieuse Université de Harvard, a spéculé en plusieurs de ses livres que la masse de glace a finit par déstabiliser l'équilibre de rotation de la Terre par son accumulation aux deux pôles, causant un glissement de l'écorce terrestre autour du noyau, qui lui, maintient son orientation axiale. Il argumenta qu'il fallait environ 5.000 ans pour que chaque glissement s'achève, suivi de périodes de 20.000 à 30.000 ans sans mouvement polaire. Dans ce contexte, et basé sur l'une des très anciennes cartes des "Rois de la Mer" montrant l'Antarctique sous forme d'un continent dépourvu de glace, Charles Hapgood postula qu'un déplacement polaire de 15° se produisit aux environs de 9.600 av. J.C. au moment même où l'activité de l'Anunnaki devint évidente en terme de re-développement de l'agriculture au nord-est de la Mésopotamie.

La compréhension géologique de la "Tectonique des Plaques" remet pourtant en question un tel déplacement polaire, pourtant salué à l'époque par Albert Einstein. Effectivement, cette science détermine que la croûte terrestre n'est pas un morceau solide cohésif, mais qu'elle est constituée de couches de plaques se déplaçant latéralement les unes contre les autres sur leurs bords, causant l'activité volcanique, les tremblements de terre et les tsunamis.

Explorant la question plus avant, Paul LaViolette, consultant canadien en énergie solaire, explique que les rayons cosmiques à grande vitesse, connus comme les Super Ondes Galactiques, pourraient délivrer une puissante secousse à la croûte terrestre et causer de fortes marées océaniques. Un soudain déplacement de la croûte terrestre pourrait avoir déclenché une activité sismique phénoménale.

Quoi qu'il en soit, le créneau temporel de 12.500 - 9.500 avant notre ère a été propre à un évènement catastrophique majeur coïncidant avec l'établissement des ANOUS en des terres élevées de la zone où s'établit la cour d'El Elyon à Baalbek au Sud Liban. Comme par hasard, 9.600 av. J.C. est la période où est attribué l'émergence sur la planète d'une période d'intense refroidissement et de sécheresse à l'échelon global connue comme la Période Dryas Récente ou Grande Glaciation. Ce changement de climat fut particulièrement drastique dans l'hémisphère nord. Puis, soudainement, il fit plus chaud et humide, et de colossales inondations survinrent, seuls les terrains élevés n'étant pas submergés. Comme cause

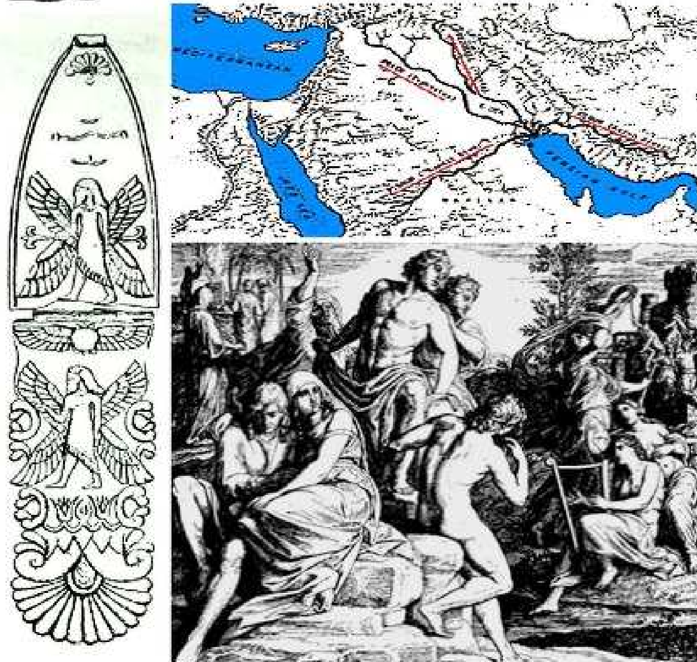
de ce changement climatique, les géologues estiment qu'un impact survint dans la zone des Grands Lacs américains, de la Baie d'Hudson au nord jusqu'aux Carolines au sud. Une vague d'astéroïdes, débris mortels provenant de l'explosion d'une supernova dans un lointain passé, auraient pénétré l'atmosphère à une vitesse pouvant aller jusqu'à 115.000 km/h. Le principal élément déclencheur aurait été un globe de feu massif (usuellement appelé "bolide") qui aurait explosé au contact de l'atmosphère.

Pour occasionner un Glissement du Pôle faisant s'incliner la Planète entière, l'axe majeur de rotation devrait changer son inclinaison de pair avec la croûte terrestre. Une entière redistribution des mers, des montagnes et du poids d'autres surfaces continentales serait nécessaire pour causer un tel ré-alignement, la science affirmant que cette notion est proche de l'impossibilité. Néanmoins, étant donné le volume de fonte des glaces épaisses et la vitesse de redistribution globale ayant suivi la Grande Glaciation, quelques géologues n'excluent pas cette possibilité. Bien que la Science conventionnelle rejette toute notion de Glissement des Pôles entraînant un basculement de leur Axe, le "Livre de Noé" - pseudépigraphe du IIè siècle av. J.C. suggère bien que quelque chose d'au moins similaire eût effectivement lieu. Se référant à l'évènement en question, le texte dit : << En ces jours-là, il vit que la Terre devenait inclinée et que la destruction approchait.>>

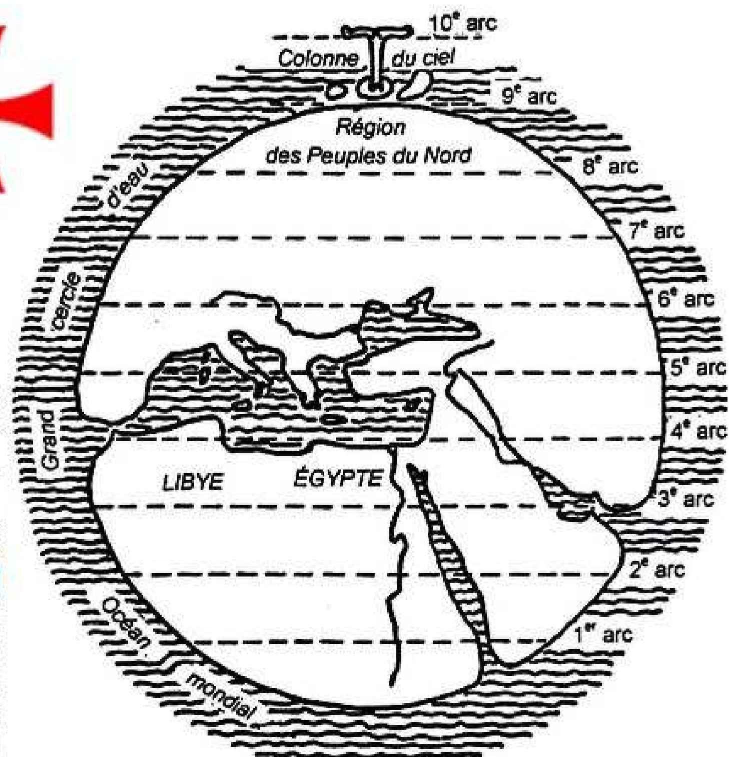
Le 27 septembre 2007, l'Union Américaine de Géophysique qui avait tenu assemblée à Acapulco le 24 mai précédent, rendit un rapport publié dans les "Délibérations de l'Académie Nationale des Sciences"; d'après cette étude : "L'évènement de l'impact peut avoir conduit à un déclin immédiat des populations humaines en Amérique du Nord à cette époque". En conséquence, le sujet fut débattu à la convention annuelle de la Société pour l'Archéologie Américaine, à Vancouver, au Canada, en mars 2008. On y parla de l'évidence cruciale de cet évènement sous forme de la découverte d'une couche étendue de matériaux extra-terrestres, riche en carbone, nano-diamants, iridium, fullerènes enrichis en hélium-3, et sphérules magnétiques. Mais puisqu'il est suggéré que le "bolide" ait explosé au-dessus de la couche de glace des Laurentides, alors épaisse de 1,6 km, il fut difficile de conclure quant à la nature réelle du bolide lui-même.

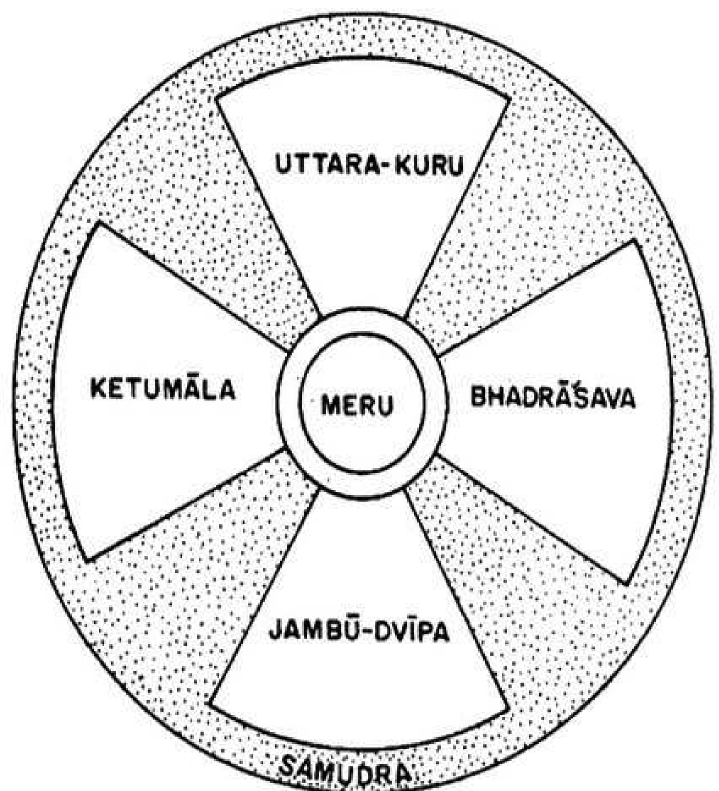
Le géophysicien Allan West, basé dans l'Arizona, soutenu par Ken Tankersley, professeur assistant en anthropologie de l'Université de Cincinnati, et de Nelson R. Schaffer, chercheur scientifique à la Société Géologique de l'Indiana, affirme que la richesse de ces dépôts indique qu'un objet spatial d'environ 2 à 3 km de diamètre explosa juste au-dessus de la surface terrestre, déclenchant une onde de choc massive qui incendia de larges régions de l'hémisphère nord. La chaleur fut si intense que le bolide, en se désintégrant, aurait causé une fonte des glaces immédiate à grande échelle en ruinant des zones aussi éloignées que l'Europe et l'Asie. Sur ce, l'eau non évaporée des glaciers terrestres se déversa en une couche d'eau douce sur les océans qui gelèrent aussitôt après que les feux dûs à la comète s'éteignirent. Cela dura ainsi pendant plus de 1.000 ans jusqu'au réchauffement de 9.600 av. J.C. quand les terres fertiles du Levant furent rendues accessibles pour que l'agriculture domestique puisse être reprise par ceux ayant préservé les connaissances génétiques d'un très lointain passé.











DIEU, Le Seigneur de la Montagne :

Les textes sumériens sont bien plus anciens que les tout premiers papyrus égyptiens découverts à ce jour. Texte après texte d'origine sumérienne, quel qu'en soit le sujet, existe un thème central auquel le lecteur ne peut échapper : la description éloquente et la pertinence en tous points des "BRILLANTS" de l'Anunnaki ou Anannage (la Grande Assemblée), les plus anciens de tous les "dieux" connus et identifiés qui siègeaient à Nippur; c'était la Cour du Très-Haut, la Congrégation des Puissants ou l'Assemblée Divine à laquelle Yahvé assistait selon le Psaume LXXXII, 1 : << Dieu est debout dans l'Assemblée Divine; au milieu des dieux, il juge.>>

Le Président d'origine de la Grande Assemblée était An (Anou), le Seigneur du Ciel le plus élevé, dont on disait qu'il était issu des eaux primordiales d'Apsû et de Tiâmat. Mais dans les écrits au contexte plus exotérique, Apsû et Tiâmat apparaissent comme de vrais personnes : les parents de An.

Les neufs conseillers de l'Assemblée représentaient chacun un domaine de fonction et, en des temps plus tardifs, les gouverneurs de ces fonctions devinrent connus en grec comme constituant l'Énnéade, un groupe de 9 déités. Dans la tradition nordique, les fonctions étaient appelées les Neuf Mondes qui, comme dans l'ancienne Sumérie, étaient représentés chacun par un anneau d'or symbolisant la fonction. Dans ce contexte, on disait que le dieu nordique le plus élevé, ODIN ou ODHINN, était le Souverain des Neuf Mondes des Anneaux, le neuvième anneau, L'ANNEAU UN, gouvernant les huit autres. Cette tradition du peuple ASE (ou AESIR) fut un héritage direct de l'Anunnaki (la Grande Assemblée) et de ses ANNEAUX DE JUSTICE perpétuellement divine.

Sur des inscriptions faites au moyen de sceaux-cylindres, on voit souvent les Seigneurs Brillants de l'Anunnaki tenir leur anneau conjointement à la Baguette ou Règle avec laquelle Ils mesuraient la Justice Divine de l'Anneau. Ces Rois tenant la Règle (en anglais "to rule" = diriger) étaient appelés des SOUVERAINS (en anglais : "rulers") d'où provient le terme de toute fonction gouvernementale. Il n'est donc pas insignifiant qu'un certain J.R.R. TOLKIEN, professeur de linguistique à l'Université de Oxford, auteur de la fameuse trilogie romanesque du SEIGNEUR DES ANNEAUX publiée dans les années 1960, aimait à dire qu'il situait le cadre de ces aventures à une époque d'environ 4.000 avant notre ère !

Les premiers textes sumériens relatent que les épouses de AN étaient ses soeurs KI (la Mère-Terre) et ANTU (la Dame-Ciel), chacune d'elles ayant donné un fils à Anu. Le fils de KI était ENLIL, Seigneur de l'Air (dans le sens Atmosphère) et de la Terre, et le fils d'Antu était ENKI, Seigneur de la Terre et des Eaux tout autant que des Ondes, associé qu'Il fut aux constellations du Poisson-Chèvre (pour nous, le Capricorne) et du Verseau, entre-autres.

La soeur et épouse d'ENLIL était NÎNLIL qui, parmi d'autres appellations, était appelée la "Dame de Vie" . NÎNLIL avait aussi épousé ENKI, père de MARDUK qui devint le dieu des Babyloniens ainsi que mentionné dans l'Enûma Elish. NÎNLIL n'était autre que NÎN.KHARSAG, la Reine des montagnes du Kharsag, distinction toute particulière puisqu'Elle était honorée d'être la Dame-Gouverneur de l'EDEN !

ENLIL, qui avait succédé AN à la tête de la Grande Assemblée quand il mourut, était donc le Président de la Congrégation des Puissants, avec la Terre assujettie à sa gouvernance, et les mers confiées à ENKI : << Les dieux avaient joint leurs mains ensemble, avaient tiré au sort et partagé; Anu s'éleva alors vers les Cieux; à Enlil revint la Terre; les Mers, fermées par une boucle, Ils les donnèrent à Enki.>>

Comme leader suprême des Elohim, Enlil était le "El Elyon" désigné : le Très-Haut, et on lui discerna l'appellation titulaire de ILÛ, signifiant le Seigneur Brillant, tout en l'identifiant à un KUR.GAL, c'est à dire une Grande Montagne. Ainsi, sa principale dénomination fut ILÛ KUR.GAL, LE SEIGNEUR BRILLANT DE LA GRANDE MONTAGNE.

L'identification de Dieu :

ILÛ KUR.GAL et EL SHADDAÏ (comme indiqué dans la Bible) furent des variantes linguistiques de la même distinction titulaire. Émanant de l'ancienne Sumer, en Mésopotamie méridionale, puis de l'Assyrie, Mésopotamie septentrionale, ces appellations de l'Anunnaki (ou Anannage) désignaient le Seigneur Brillant de la Grande Montagne. Le titulaire de cette fonction prestigieuse, puisqu'il s'agissait du titre du PRÉSIDENT DE LA GRANDE ASSEMBLÉE- nous pourrions dire sans nous tromper LE ROI DU MONDE - était ENLIL, l'EL ELYON dont la Cours principale - près des sources des deux rivières - était sur le plateau de la Beqaa, au nord de Damas, au temple cananéen de Baalbek, monument cyclopéen dont l'une des pierres principales : le TRILITHON, nargue les scientifiques depuis plus de deux siècles... Cette colossale pierre taillée ne peut être soulevée par aucun engin de levage de notre technologie moderne !

Avant altérations portées à la traduction des textes bibliques authentiques, ces appellations titulaires d'ENLIL le désignaient comme Dieu des Hébreux, indo-européens venus des hauts-plateaux de l'Himalaya s'installer en les terres redevenues fertiles du Croissant d'Or mésopotamien, après le retrait des eaux Diluviennes : des ÉBROS qui devinrent au fil de leurs aventures nomades des ÉBURONS puis des IBÉRIENS, soit l'un des grands clans KELTOS - CELTES.

Ce n'est que bien plus tard, du fait des enseignements du MOSÈS (Moïse) qu'ENLIL devint le Dieu tout-puissant et craint des ISRIARS - futurs Israélites - finalement devenu YAHVÉ, présenté dans la Torah et et auquel il est ensuite fait référence tout au long de la Bible. La personne du DIEU de la Bible est ainsi indiscutablement identifiée historiquement comme étant ENLIL, Président de la Grande Assemblée des Seigneurs de Ki, la Terre-Mère.

a) ENLIL alias ILÛ KUR.GAL fut le Seigneur de UR, présenté bibliquement comme ayant donné l'instruction à ABRAHAM de quitter la Mésopotamie pour Canaan. Le personnage biblique Abraham n'étant autre que le fils de l'Archidruide des ÉBROS (Hébreux) BORÉENS : RAMA ou REEM, dont le souvenir persiste aux Indes du fait de sa divinisation sous le nom de BRAHMA.

b) Quand ils se rassemblèrent à Canaan, le scribe de la Genèse, consultant les documents d'un autre peuple et d'une autre région, décrivit l'évènement en utilisant l'équivalent vernaculaire local du titre. ENLIL devenu EL SHADDAÏ annonça à ABRAHAM : "Je suis le Seigneur qui te fit sortir d'Ur des Kasdim."

c) Confirmant son identité, quand Il établit son Alliance de Royauté avec la lignée ABRAHAM-ISAAC, ENLIL (DIEU) dit à ABRAHAM : "Je suis El Shaddaï (le Seigneur Brillant de la Montagne)."

d) Quand Il s'adressa au petit-fils d'ABRAHAM, JACOB, à BÊTH.EL, c'est à dire CHEZ LUI, la Demeure de EL, ENLIL (El Elyon) annonça en se présentant : "Je suis le Seigneur Dieu de ton père et le Dieu d'Isaac."

e) Dans la cité de Hamor, ENLIL rencontra encore JACOB, affirmant : "Je suis El Shaddaï. Croîs et multiplie."

f) Conseillant JACOB, maintenant appelé ISRAËL (Isra.El = soldat de El) avant d'emmener ses fils en Égypte, ENLIL confirma encore son identité : "Je suis EL, le Dieu de ton père (Isaac)".

g) Arrivant en Égypte, Jacob-Israël expliqua à son fils Joseph qu'il avait rencontré Dieu : "El Shaddaï m'est apparu à LUZ, au pays de Canaan, et il me bénit."

h) Au Buisson Ardent dans le Sinaï, Moïse entendit la voix de ENLIL, clamant : "Je suis le Dieu de tes pères, le Dieu d'Abraham, le Dieu d'Isaac, et le Dieu de Jacob."

i) Moïse demanda à ce Dieu son identification, et il lui fut dit : "YHWH (Je Suis Qui Je Suis)... le Dieu de tes pères, le Dieu d'Abraham, le Dieu d'Isaac, et le Dieu de Jacob."

j) Curieux à propos de la réponse de YHWH, Moïse demanda plus d'informations. ENLIL (YHWH) expliqua dûment : "Je suis apparu à Abraham, à Isaac, et à Jacob sous le nom de El Shaddaï."

Au vu et dans le contexte de ces déclarations, le verbe hébreu "être" est utilisé avec EHYEH devenant "JE SUIS". Le terme YHWH, avec ses épellations et prononciations différentes, est étrangement lié à ce verbe et aussi considéré correspondre à "je suis" pour les traducteurs, ce qui n'est pourtant pas clairement le cas. En fait, le terme YAHVÉ a en réalité un sens plus spécifique et un mode de dérivation précisément défini, comme nous le verrons plus loin... Malgré toutes les mentions rétrospectives des scribes relatives au terme YAHVÉ, la première apparition documentaire connue au monde dans l'histoire (découverte récente, faite en 1905) est entièrement liée à l'époque de Moïse et de l'Exode israélite d'Égypte, longtemps après le temps d'Abraham. Ainsi, bien que YAHVÉ devînt une appelation populaire pour DIEU depuis l'époque de Moïse, elle n'avait JAMAIS été utilisée à aucun stade par les Hébreux du temps d'Abraham. Pendant toute la période de la Genèse jusqu'au XIVè siècle av. J.C., les termes descriptifs d'identification du Haut Dieu étaient seulement :

ILÛ KUR.GAL (mésopotamien) : Brillant Seigneur de la Montagne.

EL SHADDAÏ (assyrio-hébraïque) : Brillant Seigneur de la Montagne.

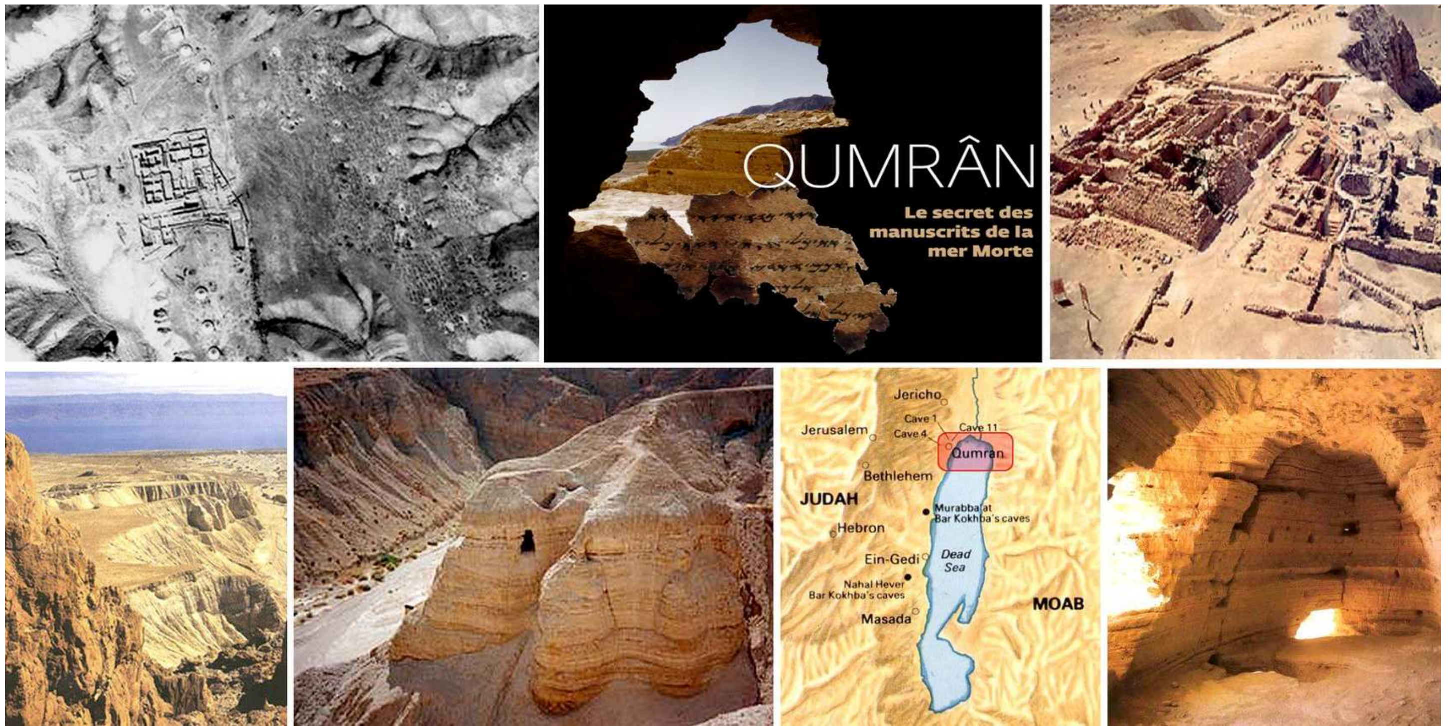
EL ELYON (cananéen) : Brillant Seigneur de la Montagne.

Toutes ces appellations d'identification personnelle se rapportant à ENLIL sont maintenant confirmées par les tablettes de

l'époque, ayant été utilisées conformément aux règles linguistiques des nations concernées. Bien qu'associées dans la Bible avec les Hébreux du temps d'Abraham pour des raisons religieuses relevant des Écritures, IL N'EXISTE AUCUNE PRÉROGATIVE HÉBRAÏQUE D'AFFILIATION AVEC ENLIL L'ATLANTÉEN ! ET PAR CONSÉQUENT, AUCUNE INDICATION HISTORIQUE QU'ILS ONT ÉTÉ OU DEMEURENT, EN AUCUNE MANIÈRE, LE "PEUPLE ÉLU" PRÉFÉRÉ D'ENLIL !

Il est indiscutable, car désormais prouvé, que le Haut Dieu d'Abraham était Celui des Sumériens et des Cananéens, pas des Israélites qui n'apprirent la fascinante histoire Sumérienne qu'à l'époque de la Captivité à Babylone, au VIè siècle av. J.C. Les scribes Israélites, auteurs de l'Ancien Testament pour avoir été témoins de L'ENÛMA ELISH - Histoire de la Création Universelle - traditionnellement jouée sous forme de pièce de théatre aux festivités de Nissan, le Nouvel An babylonien, s'en inspirèrent en écrivant la Genèse tandis que la Caste Sacerdotale, dans un souci d'unir le peuple, s'accapara le passé historique des Sumériens, faisant du Président de l'Anunnaki, le Dieu d'Israël.

Dorénavant, nous sommes capable de répondre à la question avec laquelle ce "Livre des Révélations" a débuté : si les écrits bibliques n'avaient jamais été écrits, connaîtrions-nous ce Dieu particulier depuis quelle qu'autre source primordiale ? La réponse est oui : les tablettes sumériennes constituent cette source originelle ! Lourde de conséquences, car je vous l'ai dit depuis le début : l'Humanité vit sous le Joug du Mensonge, la caste sacerdotale de l'Ordre Noir n'ayant cessé de manipuler les esprits depuis des milliers d'années; ces gens-là, misogynes orgueilleux et belliqueux, se sont toujours passé le relais, de père en fils, car il s'agit ici d'une seule et même famille, celle qui donna à l'Égypte de faux rois nommés pharaons, qui traversèrent ensuite la Méditerrannée pour fonder leur "saint" Empire Romain-Germanique, celle qui aujourd'hui même tire les ficelles des trois religions monothéistes : diviser pour mieux régner, un Dieu unique mais des noms et des facettes multiples pour tenir les gogos en laisse, et surtout, surtout, ne pas souffler mot sur le fait que ce Dieu là, si respectable soit-Il, fut un Ancien Atlante relationné à l'Archonte, le Démiurge : YALDABAOTH, Fils de SOFIA.



3) L'ENTRÉE EN SCÈNE DU SEIGNEUR

- Une question d'identité :

Les dévots de toutes les religions monothéistes se battent entre-eux avec acharnement, souvent de manière criticable, car ils prônent pourtant l'amour du prochain pour imposer leurs croyances autour d'eux alors même que ces croyances dogmatiques sont désormais remises en question par de plus en plus de fidèles - chrétiens, juifs, musulmans - qui n'acceptent plus d'avoir à subir une suite persistante de désastres et de tragédies, partout dans le monde. Depuis des siècles, les théologiens ont fait une profession du débat sur l'existence de Dieu alors même qu'ils n'ont jamais produit la moindre preuve de Son existence. Il faut se rendre à l'évidence, ces discussions stériles sont le produit des neurones surchauffés de l'hémisphère gauche de leur cerveau. Malgré toutes ces incertitudes, il semble bien que la croyance en Dieu soit un précepte ancré au plus profond du mental humain, comme si une "Intelligence Supérieure Extérieure" avait procédé à une sorte d'implantation ou programmation. Examinons donc pourquoi une telle croyance persistante existe, comment elle débuta, puis survécu par delà les générations jusqu'à nos jours.

Avant que la population religieuse mondiale se soit fixée sur l'idée d'un seul Dieu mâle omnipotent, aussi loin que l'on remonte dans le temps, toutes les civilisations humaines vouèrent des cultes à des divinités diversifiées SEXUÉES car aussi bien masculines que féminines. En Afrique Noire, en Mésopotamie, en l'Ancienne Égypte, aux Indes tout comme aux Amériques, en Grèce, à Rome, les dieux et déesses des divers panthéons subsistent à travers leurs mythologies. Hormis le nom de ces déités changeant avec chaque langage, il est cependant curieux de constater des analogies troublantes; serait-il question d'un groupe de "dieux" issus de la même source ? En notre société occidentale dérivant des croyances judaïques, puis chrétienne et plus tard islamiques, ce Dieu masculin n'est plus perçu comme l'un d'entre les autres dieux et déesses, mais seul et unique Dieu immortel. Son histoire écrite commence dans la Bible hébraïque - que les Chrétiens nomment l'Ancien Testament - où il est pourtant bien question d'une pluralité dans le mot ELOHIM, le Psaume 82 (versets 1 et 6) de la Bible du Roi Jacques contrariant le dogme ainsi : << Elohim est debout dans l'Assemblée Divine; au milieu des DIEUX, il juge : "Vous êtes des dieux, et vous êtes tous des fils du Très-Haut." >> Hors, cette "Assemblée des Dieux" est clairement identifiée des millénaires auparavant par les scribes mésopotamiens, il s'agit des Anounnaki ou plus correctement en français, du peuple d'ANOU. QUI furent-ils ? Les survivants d'une brillante civilisation de GÉANTS ayant peuplé la Terre durant des centaines de milliers d'années, bien avant l'apparition de l'homo-sapiens qu'ILS CRÉÈRENT, par besoin. Vous l'aurez compris, il s'agit du peuple Atlante !

Les Origines Bibliques :

Le mot BIBLE provient de "BIBLIA" signifiant "collection de livres". Chaque texte constitutif de l'assemblage nommé l'Ancien Testament était à l'origine un rouleau, tel le "Livre d'Isaïe" (daté d'environ 100 av. J.C.), longde 7m une fois déroulé. Les "Manuscrits découverts près de la Mer Morte en Judée à Qumrân, de 1947 à 1951, sont une collection de 38 rouleaux contenant 19 livres de l'Ancien Testament. La Judée n'est autre que l'ancien territoire de JUDA avant que surviennent les invasions grecques au IIIè siècle avant notre ère. Aux premiers temps ayant précédé la colonisation israélite massive du XIVè siècle av. J.C., l'ensemble de ce territoire augmenté de la Samarie et de la Galilée était appelé CANAAN. Ces manuscrits, utilisés uniquement par la prêtrise, n'étaient pas disponibles pour le peuple, les premiers documents bibliques entrés dans le domaine public n'apparaissant qu'au Ier siècle de notre ère, après la chute de Jérusalem provoquée par les troupes romaines de Titus, en une tentative de restauration de la foi dans le Judaïsme. Toutefois, leur langage fut différent de celui des textes hébreux antérieurs, le peuple juif de l'époque parlant alors l'araméen. C'est à partir de là que les Écritures bibliques, appelées TARGUM ou TARGUMIM (signifiant "traductions") furent généralisées et récitées, ainsi que la Torah (Genèse, Exode, Lévitique, Nombres, Deutéronome) jusqu'au Moyen-Âge. Il est important que savoir qu'en ces écrits - hébreux ou araméens - il n'est pas fait usage du mot "DIEU" mais qu'il est question "DU SEIGNEUR".

La plus ancienne collection de textes bibliques amalgamés est en langue grecque, la traduction d'anciens textes araméens ordonnée par le pharaon Ptolémée II Philadelphe ayant été effectuée par 72 érudits à Alexandrie aux environs de 250 av. J.C. Ceci conduisit à la compilation connue comme la Version des Septante.

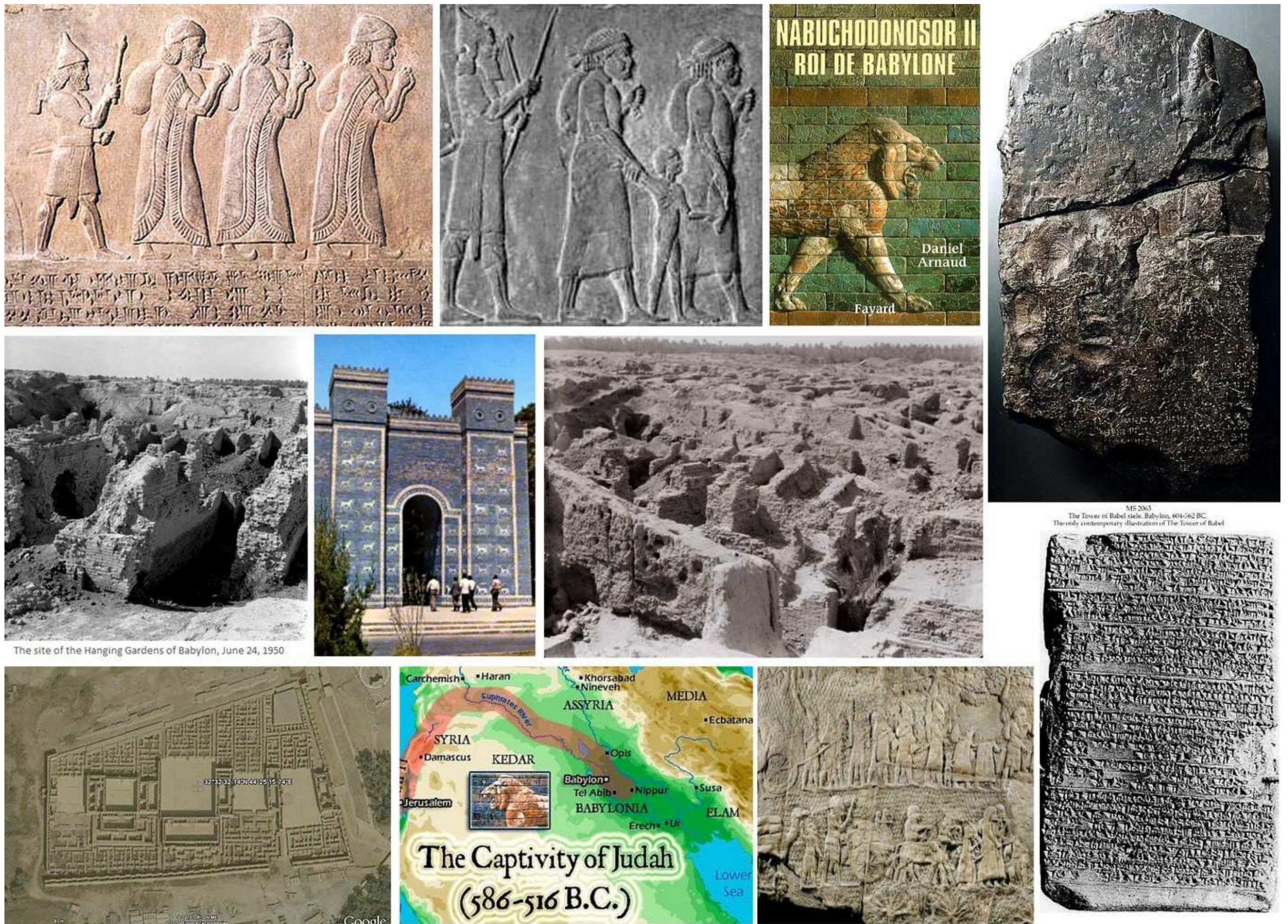
C'est donc l'ensemble de ces textes divers traduits de l'ancien hébreu à l'araméen, puis de l'araméen au grec, enfin du grec au latin, qui constituent l'histoire définitive de Dieu en termes de compréhension religieuse. Je vous ferai grâce des erreurs d'interprétation, de traduction, des omissions, rajouts, etc...

À partir du VIIIè siècle de notre ère, les Massorètes (groupe d'érudits juifs) annexèrent la Massorah (annotations indicatives traditionnelles) aux textes antérieurs, afin d'assurer une continuité dans l'enseignement rabbinique plutôt que de voir les Écritures sujettes à des interprétations orales différentes; malheureusement, les manuscrits originaux utilisés par les Massorètes sont présumés ne plus exister de nos jours. Quant au Tanakh, Bible hébraïque entièrement intégrée, il n'apparut pas dans sa forme actuelle avant le début du Xè siècle de notre ère. Remarquons qu'il semble inconcevable que des prêtres si respectueux de leurs écrits sacrés aient pû laisser se perdre des originaux si précieux; la caste sacerdotale n'aurait-elle pas usée d'une stratégie servant à établir la prééminence de la discipline "massorétique" ?

On sait que les livres individuels de l'Ancien Testament furent écrits entre le VIè et le IIè siècle avant J.C., commencés durant la captivité des Israélites à Babylone et terminés par les générations postérieures de retour en Judée. En termes historiques, cela ne rend donc pas ces "saintes Écritures" hébraïques spécialement anciennes, car cette époque est celle, aussi tardive, de la 26è dynastie régnante d'Égypte !

Alors, la question primordiale - celle qui fâche - est de savoir d'où les Israélites captifs à Babylone glanèrent-ils leur connaissance d'évènements et de personnages antérieurs de plusieurs milliers d'années - évènements qui, selon le récit de la création terrestre de "Dieu", commencent par l'histoire d'Adam et Ève ? Les scribes sacerdotaux et les prophètes inventèrent-ils Dieu pour soutenir et unifier leur peuple, patchwork de tribus nomades errantes aux moeurs barbares, sans véritable passé glorieux ni grands traits de caractère civilisationnel ? Ne trouvèrent-ils pas la source de leur "inspiration" dans l'impressionnante collection de tablettes cunéiformes des archives babyloniennes auxquelles ils eurent libre accès ? Plagièrent-ils plus simplement l'histoire extraordinaire du peuple Sumérien reportée scrupuleusement sur lesdites tablettes par ses historiens, s'appropriant ainsi les faits et gestes des héros d'une époque lointaine révolue, étrangers à leur race ?

Il faut être conscient que les peuples Égyptiens, Perses, et Mésopotamiens avaient vénéré de nombreux dieux et déesses depuis près de 3.000 ans AVANT que la Genèse ne soit compilée ! Impossible de nier ce fait car désormais de trop nombreuses preuves et évidences documentées provenant de ces antiques cultures sont rendues disponibles au public. Alors pourquoi le "Dieu Unique" de la Création fait-il une entrée littéraire si tardive dans ce que je nommerai le "Théatre du Monde" ?



La Mésopotamie, en sumérien le Tin.Tî, c'est à dire le Siège de la Vie :

Durant des siècles - et même encore à l'heure actuelle pour les Juifs orthodoxes - on a cru que les livres de la Torah avaient été dictés par Dieu et écrits de la main de Moïse au XIVè siècle avant J.C. Le paradoxe veut qu'absolument rien dans la Torah puisse suggérer que ce fut le cas ! Dès la première mention du nom de MOÏSE dans l'Exode II-10, on se réfère à lui de bout en bout, à la troisième personne. Le Deutéronome XXXIV-5 relate la mort de Moïse suivie par la désignation de Josué pour lui succéder comme chef des Israélites : une parfaite impossibilité ! D'ailleurs l'Encyclopédie Juive déclare elle-même que "les critiques modernes ont unanimement l'opinion que le Deutéronome n'est pas l'ouvrage de Moïse, puisque probablement écrit quelques temps après 621 av. J.C." Cette datation se base sur le fait que le Deutéronome représente le "Livre de la Loi" israélite dont II Rois XXII-8 affirme qu'il fut trouvé dans le Temple de Jérusalem par le grand prêtre Hilquiyahou, durant le règne du roi Josias de Juda (env. 640 - 609 av. J.C.). C'est peu après la découverte de ce livre que le Temple fut détruit et Jérusalem réduite en ruines par Nabuchodonosor II de Babylone. Alors qu'en la Torah, le Commandement de Dieu est "TU NE TUERAS POINT" (Exode XX-13), le Deutéronome s'en écarte allègrement contenant quelques perles, je vous livrerai celles-ci : "tu ne concluras pas d'alliance avec eux et tu n'auras pas pitié d'eux" (Deut. VII-2, instruction donnée par Moïse aux Israélites concernant les Cananéens) et "tu dois les détruire complètement" (Deut. XX-17, Moïse donnant ses ordres aux Israélites concernant les Cananéens, Bible du Roi Jacques).

Voici maintenant une autre bizarrerie de taille : le Deutéronome, en réalité, fait un retour sur l'époque de Moïse dans un effort de justification de l'invasion israélite de Canaan sous Josué (vers 1320 av. J.C.), mais dans ce contexte, il s'avère que Dieu semble être du côté des Israélites alors qu'ils se comportent en envahisseurs, mais qu'Il est contre eux lorsqu'ils furent ensuite envahis ! En outre, pourquoi Dieu permit-Il que son peuple fût emmené en captivité et réduit à l'esclavage ? Parce que selon le livre II Rois XXI-3, le Seigneur était en colère contre les Israélites du fait que leur roi Manassé de Juda, depuis longtemps décédé, avait érigé des autels en l'honneur d'un dieu concurrent. Que le roi Josias, petit-fils de Manassé, ait depuis détruit ces autels avec la bénédiction du peuple n'y changea rien. Quoi qu'il arrivât, Dieu prit Sa

revanche, disant : << Je nettoierai Jérusalem comme on nettoie une écuelle... et Je les livrerai aux mains de leurs ennemis... Ils m'ont irrité depuis le jour où leurs pères sont sortis d'Égypte.>> (réf. La Pléïade, II Rois XXI, 13-15 partiellement).

Bien que ce fut "sur l'ordre du Seigneur que cela se produisit", la captivité à Babylone assura pourtant à la caste sacerdotale israélite la mise en contact avec les tablettes sumériennes d'un autre âge, d'où résulta leur rédaction des "saintes" Écritures judaïques... Décidément, les voies du Seigneur sont bien impénétrables ! C'est dans les Archives babyloniennes que ces prêtres-scribes découvrirent que certains de leurs lointains ancêtres sino-sémites avaient pillé et ravagé Sumer, tandis qu'à une époque plus proche, d'autres de leurs ancêtres étaient eux-mêmes d'origine royale sumérienne; en effet, 600 ans auparavant, Abraham, le dernier roi de Ur, devenu le Patriarche révéré de la nation hébraïque, avait amené les siens sur la route d'un long exil, tout d'abord au nord, puis à l'ouest, depuis la ville sumérienne d'Ur (se prononce OUR). Ainsi donc, de manière ultime, l'héritage juif est Sumérien !

BABYLONE, en sumérien "Bab.Ili" signifiant "l'Entrée du Seigneur Brillant", fut fondée par le roi Ur.Baba aux environs de l'an 2.000 av. J.C. Située sur la rive est du fleuve sacré Euphrate, ses dirigeants successifs y bâtirent temples, palais, ponts, quais et jardins suspendus d'une grande magnificence. La cité évolua pour devenir un important centre de savoir du monde antique. En 689 av. J.C., Babylone fut mise à sac par le roi assyrien Sennachérib, qui en sus la rasa. C'est à Nabuchodonosor II qu'il appartint de reconstruire la cité, restaurant sa capitale dans sa gloire passée, mais ayant grand besoin pour cette occasion d'architectes, d'ingénieurs et d'artisans qu'il décida de prendre à Jérusalem, n'y laissant que le bas-peuple (II Rois XXIV, 14-15 en partie).

Voilà l'explication historique à la captivité d'une certaine élite sociale israélite à qui il fut accordé de nombreux privilèges en contre-partie de la reconstruction de la cité de Babylone. C'est en restaurant le vieux palais et l'ancienne bibliothèque royale que les ouvriers israélites trouvèrent une abondance d'anciens écrits : là, inscrites sur des milliers de tablettes d'argile, ils trouvèrent les histoires de la Création, d'Adam et Ève, du Déluge, et de la Tour de Babel.

- Le Dieu des Auteurs de la Bible :

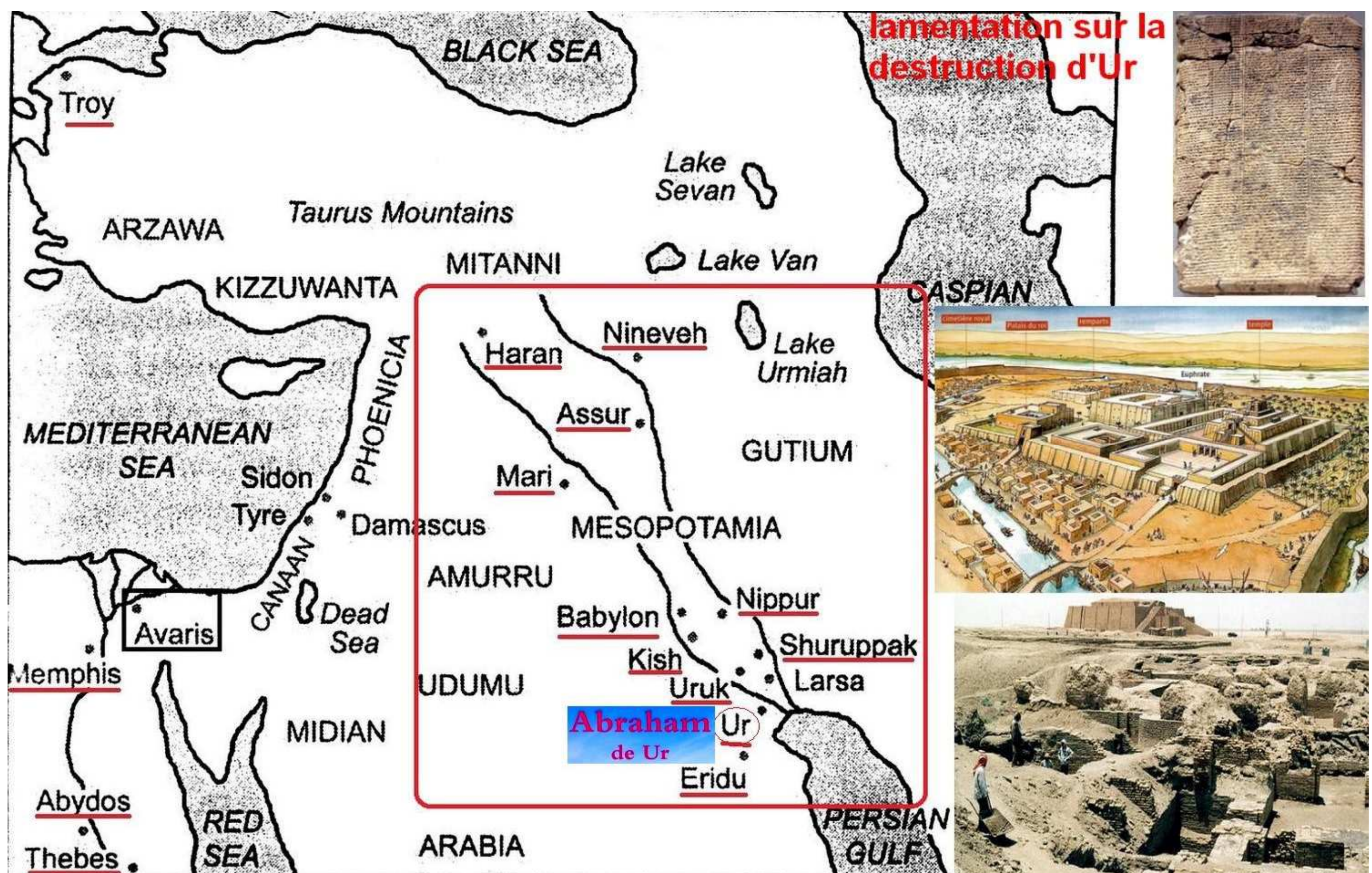
Les érudits bibliques sont désormais convenus que la Torah hébraïque (Pentateuque en grec, connu des chrétiens du nom d'Ancien Testament) a été rédigé par plusieurs scribes différents, trois d'entre-eux identifiés au moyen des lettres E (un scribe de la tribu d'Israël ayant vécu entre -922 et -722, surnommé l'Élohiste pour avoir toujours utilisé le terme Elohim pour désigner Dieu), J (le Jahviste, prêtre de la tribu de Juda qui a vécu entre -848 et -722) et D (scribe anonyme n'ayant travaillé que sur le Deutéronome). Soumis à une expertise attentive, les textes individuels émanent de périodes distinctes. En bref, l'Ancien Testament est donc un assemblage fait d'une suite de récits accolés, leurs présence compétitive ne donnant pas d'homogénéité à l'ensemble.

La Genèse est le premier des "cinq premiers livres" de la Bible, appelés le Pentateuque. Elle expose de manière poétique, comme un grand-père contant une histoire à ses petits-enfants, les origines de l'Univers, de l'être humain et l'histoire des patriarches d'Israël. En I, 27 on relate que Dieu créa Adam, puis en II, 7 on s'aperçoit qu'Adam est créé à nouveau, déterminant de ce fait que la chaîne d'évènements est bâtie avec les ouvrages entrelacés de deux auteurs différents. Après la glorification de Dieu pour avoir extrait la Terre des ténèbres du Chaos, se succèdent deux histoires distinctes de la Création : la première est l'oeuvre d'un prêtre du VIè siècle av. J.C., et se conclut par l'instauration du jour de repos du sabbat (le samedi, jour de Saturne, Sat-An, le Temps dévoreur de la Vie = la Mort); la seconde traite de l'institution du mariage. L'une et l'autre histoire toutefois racontent en détail que le genre humain obtint la domination sur les animaux.

En terminologie linguistique de cette séquence d'évènements, le prêtre/auteur n° 1 se réfère à Dieu individuellement, tandis que le second narrateur écrivit plus spécifiquement sur les Elohim, nom pluriel cananéen dont le singulier est El ou Eloh, tandis qu'en Mésopotamie le singulier équivalent pour la déité est El ou Ilû. Quoiqu'il en soit, ces termes sont tous apparentés à "Brillant" ou "Lumineux" - provenant de "êl (briller) et êllu (être lumineux). Hors, les Elohim - êtres de lumière - étaient les dieux traditionnels de Canaan; ce n'est qu'à l'apparition des traductions de l'Ancien Testament dans les Bibles chrétiennes que le terme pluriel Elohim fut utilisé pour désigner le concept d'un Dieu au singulier. Malgré tout, dans quelques cas, la connotation plurielle originale demeure; par exemple, vers le début de la Genèse, là où Dieu dit à propos de la création d'Adam : "FAISONS l'homme à NOTRE image, à NOTRE ressemblance", puis Dieu dit à propos de l'Arbre de la Connaissance : "le jour où vous en mangerez, vos yeux se dessilleront et vous serez comme DES DIEUX",

ceci suivi de : "le Seigneur Dieu nous dit << Voici que l'homme est devenu comme l'un de NOUS.>>" Ainsi, comme vu auparavant, le Dieu des Israélites se serait adressé à une ASSEMBLÉE DE DIEUX ELOHIM aussi désignée comme l'Assemblée des Puissants.

Selon la tradition cananéenne, la déité principale des Elohim était El Elyon, dont le siège se trouvait à la source des rivières Oronte et Litani jaillissant au-dessus de Canaan, dans l'actuelle vallée de la Beqaa au Sud Liban. Ce lieu des deux sources où le dieu El Elyon tenait sa cour était un temple dédié à son fils Baal, temple appelé Baalbek.



D'après le récit de la Genèse, c'est Abraham qui aux environs de 2.000 av. J.C. quitta sa patrie mésopotamienne pour amener son legs culturo-religieux en terres de Canaan. À cet égard, il est très significatif de noter qu'à aucun moment le Dieu d'Abraham n'utilise le nom de Yahvé (YHWH) sous lequel il sera connu plus tard, à l'époque de Moïse. Le Seigneur se présentant à Abraham lui dit qu'Il est El Shaddaï - nom utilisé pas moins de 48 fois dans la Bible hébraïque ! En onze autres occasions, El Shaddaï est appelé par l'alternative El Elyon, alors que l'appelation abrégée El apparaît 250 fois. Les traducteurs de la Bible chrétienne n'ont tenu aucun compte de ces dénominations très distinctives en leur traduction des Écritures hébraïques, les ignorant tout simplement et substituant "Dieu Tout Puissant" à El Shaddaï ainsi que "le Très-Haut" à El Elyon.

Le mot sémitique SHADDAÏ dérive de l'assyrien SHADDU relatif à une MONTAGNE, El Shaddaï donnant ainsi "le Seigneur Brillant de la Montagne", équivalent vernaculaire direct de Ilû.Kur.Gal (le Seigneur Brillant de la Montagne), distinction par laquelle ce même dieu avait auparavant été connu d'Abraham en Mésopotamie. En tant qu'El Elyon, ce dieu-seigneur d'une montagne est amplément dépeint dans les anciens textes cananéens comme le "Père de tous les dieux". Avec sa cour septentrionale au temple de Baalbek, son siège cananéen à l'ouest est décrit dans la Genèse (en conformité avec les tablettes mésopotamiennes) comme étant Bêth.El (la Maison de El), là où Jacob, petit-fils d'Abraham, construisit un autel en commémoration de son dialogue avec El, le Très-Haut.

Parvenu à ce stade, il est évident malgré les erreurs de traductions des textes bibliques, que les Elohim alias "les Brillants" constituent un groupe de plusieurs dieux distincts. Les Écritures hébraiques sont suffisamment claires quant à l'existence (ou à la croyance en) de nombreux dieux plutôt que d'un Dieu unique. Nous focaliserons toutefois sur ce dieu dont les identifications personnelles furent gommées des Bibles chrétiennes dans l'intention de présenter une image compatible et uniforme du pertinent "Dieu Tout Puissant". Par chance, les anciens styles d'identification n'étant pas perdus, nous connaissons déjà trois noms relatifs à ce dieu qualifié de Très-Haut du temps d'Abraham :

EL SHADDAÏ : Dieu d'Abraham et de son fils Isaac.

EL ELYON : Dieu rencontré par Jacob, fils d'Isacc et petit-fils d'Abraham.

ILÛ KUR.GAL = EL en Mésopotamien, soit le ENLIL Sumérien.

Alors qu'à l'époque de Moïse, plus de 600 ans après celle d'Abraham, ce dieu masculin apparaît dans les Écritures comme Yahvé, déité suprême des Israélites, la question est maintenant de savoir si cet éventuel Yahvé des Israélites de Moïse est le même El qui avait été le dieu d'origine d'Abraham... Si oui, Yahvé ne serait plus la prérogative exclusive des Israélites comme il est maintenu habituellement puisqu'il aurait été la déité suprême des Cananéens et des Mésopotamiens. Mais si d'autre part, Yahvé et El ne sont pas une seule et même déité, alors un scénario litigieux voit le jour car le Dieu d'Abraham et celui de Moïse ne sont plus équivalents dans ce qui est supposé être une entière et continuelle dévotion au "Dieu Unique", des Hébreux aux Israélites, et dans ce cas, une autre question vient à l'esprit : QUI des deux est le Dieu actuel des trois religions monothéistes ? Il est évident qu'une seule de ces notions promues de longue date peut survivre à un examen serré, l'autre étant nécessairement une invention légendaire.

Dernière question enfin, d'où les scribes israélites captifs à Babylone purent-ils tirer l'histoire que le dieu El (qui tenait sa cour à Baalbek et avait une autre résidence à Bêth-El) avait été, d'une manière ou d'une autre, le grand Seigneur de toute la Création ? Car il semble plutôt très probable que le récit ouvrant la Création dans la Genèse soit issu d'un ancien mythe qui n'a rien à voir du tout avec El ou Yahvé, mais qu'il ait été présenté dans l'intérêt de préserver l'image d'un Dieu unique. En ces passionnantes recherches, n'oublions jamais que la Bible, bien que contenant une part de récit historique, n'est pas le livre de l'Histoire authentique du monde, puisqu'elle fut spécifiquement destinée à étayer une foi monothéiste.

Afin de nous en tenir à la chronologie des faits, allons maintenant rejoindre Adam et Ève, ainsi que d'autres... en Mésopotamie ! Mais comme c'est Abraham qui fournit la clé essentielle de compréhension de l'évolution de Dieu dans la littérature religieuse, c'est avec l'"héritage d'Abraham que nous allons cheminer, afin de restituer au Patriarche - il n'est que temps - son environnement familial, culturel, historique, en dehors de la Bible.

II - LE DIEU DES ÉCRITURES

3) L'HÉRITAGE DU PATRIARCHE

- Les racines de Formation :

La Mésopotamie (mot signifiant "le Pays entre les Rivières") fut la contrée entre le Tigre et l'Euphrate dans ce qui est maintenant l'Irak, englobant à l'origine les montagnes du Taurus. À l'époque d'Abraham, les régions principales de l'ancienne Mésopotamie sont Akkad (citée dans la Genèse X,10) et les cités-états de Sumer, l'une des premières ayant été Uruk (se prononce Ourouk, aujourd'hui Warka) d'où dérive le nom de l'Irak. Au sud-ouest d'Uruk se trouvait Ur, ville de la Lumière. La société humaine, menée par des conseils de communautés, se développa à partir de 5500 av. J.C. quand les Halafans, fermiers de Tel Halaf, introduisirent les rues pavées de galets et les systèmes de drainage quelques 3.000 ans avant la date estimée de Stonehenge en Angleterre. L'une des principales colonies d'Halafans était établie dans le delta, à Ubaid (centre métallurgique et de poterie renommé); à proximité apparut Eridu, la plus sacrée des cités sumériennes, les autres cités importantes étant Kish, Nippur, Erech, Lagash et Larsa. Ces centres de haute culture étaient formés en citadelles richement décorées et protégées de haut murs, dotées de Ziggurats, temples pyramidaux à degrés monumentaux, érigés à leur point sommital, la plus célèbre de ces ziggourats étant celle de Babel sur la plaine de Shinar.

Ces cités-états sumériennes s'épanouirent soudainement en un bon marqué vers 4.000 av. J.C., période de règne du roi Ibbi.Sin de Ur, révéré comme le Roi des 4 Quartiers du Monde; à partir de là, l'essor stupéfiant de Sumer fournit l'impulsion du récit initial du Livre de la Genèse, cette expansion culturelle soudaine n'étant pas simplement une question d'évolution générale, mais une puissante révolution académique et technologique qui a déconcerté tant d'historiens érudits du monde entier. En ces temps là, la Mésopotamie est une région fertile et luxuriante au sol superbement irrigué. C'est en grande partie un domaine agricole ainsi que le révélèrent les fouilles de l'anthropologue anglais Charles Leonard Wooley, dans les années 1920.

Durant deux millénaires, UR rayonna d'inflence sur la Terre entière, mais durant le règne d'Ibbi.Sin, peu après 2000 av. J.C., toute la structure de l'administration gouvernementale de la cité s'effondra : << En vérité, on octroya à Ur la Royauté; un terme durable ne lui fut pas accordé. Depuis les jours d'antan, quand le pays fut occupé la 1ère fois,

jusqu'où il est maintenant rendu, qui a jamais vu un terme de fonction royale complété ? Sa royauté, sa durée de fonction, a été extirpée.>>

La cause de cette chute brutale fut une invasion par plusieurs tribus sino-sémites qui s'engouffrèrent de tous côtés : des Akkadiens venus du nord, des Amorrhéens de Syrie, et de féroces Élamites venus de l'est (actuel Iran). Ce déchaînement de violence - tueries, viols, pillage, destructions - entraîna un exode massif du peuple sumérien depuis Ur; et c'est à partir des récits de cette émigration forcée massive que naquit l'histoire biblique d'Abraham.

Quelques temps auparavant, la scène avait été préparée pour un affaiblissement considérable de la cité-état et de ses défenses, puisqu'il est reporté dans les tablettes cunéiformes que Ur, ainsi que Uruk, Larsa et d'autres cités voisines avaient été "dévorées par des éclairs" et "brûlées par le feu divin". La "Lamentation sur la Destruction de Ur", récit de 430 lignes, raconte : << Le sang de la nation remplit ses creux comme du bronze en fusion dans un moule Les corps se réduisent comme graisse au soleil. Notre temple est détruit. La fumée gît sur nos cités comme un linceul. Les dieux nous ont abandonnés comme migrent les oiseaux.>> Selon les spécialistes s'étant penché sur les causes de ce désastre, l'hypothèse la plus probable serait qu'une météorite l'aurait occasionné (des images-satellites de l'Irak du sud révèlent une dépression circulaire d'une largeur de plus de 3 km). En effet, à quelques centaines d'années près, les chroniques égyptiennes aussi bien que les mythes subsistant au Proche Orient nous narrent la chute furieuse et dévastatrice de Sekhmet, aussi nommée Étoile de Baal, Surt, Phaéton, Absinthe, etc...

- La Royauté venue des Cieux :

Le système sumérien de gouvernance royale fut pleinement opérationnel depuis 4.000 av. J.C. quand Sumer laissa sa marque dans l'histoire comme étant "le Berceau de la Civilisation". Toutefois, la "Liste des Rois Sumériens", série de 15 tablettes datant du IIIè millénaire av. J.C., détaille les rois de la région bien antérieurement à cette époque, ce qui n'a rien pour plaire aux officialités religieuses. Cette liste royale étendue donne les détails générationnels des souverains de Sumer antérieurs et postérieurs au Déluge; elle commence par : << Quand la royauté fut descendue des cieux, la Royauté siégait à Eridu (située légérement au sud-ouest de Ur). >> Traduite dans les années 1930 par le professeur Thorkild Jacobsen de l'Institut Oriental de l'Université de Chicago, la Liste des Rois Sumériens fournit un registre ininterrompu de rois depuis le début même de cette monarchie jusqu'au XVIIIè siècle av. J.C., nommant les rois individuellement ainsi que leur période de règne et le siège géographique de leur royauté à l'intérieur de Sumer. Un fragment plus ancien d'une tablette sumérienne, découvert à Nippur et publié par l'illustre expert en sumeriologie Arno Poebel, en 1914, confirme le début de la Liste des Rois par la citation : << La Royauté avait été descendue des cieux. La tiare révérée et le trône de la royauté avaient été descendus des cieux.>>, puis, confirmation additionnelle, exactement les mêmes cités et sièges géographiques sont énumérés : Eridu, Bad.Tibira, Larak, Sippar, Shurrupak, la notion de royauté étant de plus considérée comme une institution d'origine divine, introduite et instaurée par "les Brillants" (The Shining Ones), c'est à dire les Elohim bibliques ! Enfin, des indications précisent qu'en des temps plus reculés, les rois eux-mêmes étaient considérés comme des demi-dieux, pour être issus du lignage génétique des Brillants ou Nephilim...

- La Lumière des Magiciens :

La cité-état de UR, située dans une région de SUMER qui deviendra plus tard la CHALDÉE, jouissait d'une grande renommée en raison de la grande érudition de ses habitants. Le Livre de Daniel I, 4 s'y réfère ainsi : << ... des jeunes gens de belle apparence, sans défaut corporel, doués de sagesse, instruits, intelligents et capables de se tenir dans le palais du roi, afin d'enseigner la langue et l'écriture des Chaldéens.>> Une erreur de traduction s'est pourtant glissée dans cette phrase, le texte en sa langue originale se référant spécifiquement aux KASDIM plutôt qu'aux Chaldéens dans leur ensemble. Cette même erreur de traduction apparaît dans la Genèse XI, 28 et 31 où il est expliqué que la famille d'Abraham provenait de Ur des Chaldéens, alors que dans les textes plus conformes aux origines, il est écrit "Ur des Kasdim".

Une vieille tradition hébraïque relate qu'Abraham s'échappa d'une fournaise embrasée à l'instigation d'un mauvais souverain, sur la base linguistique que le mot UR signifiait LUMIÈRE (OUWR en hébreu) d'où il fut présumé la notion d'un feu. Mais en Sumérie, UR était un mot hérité des Scythes signifiant SEIGNEUR. Rappelons-nous que UR n'était autre que la cité-état d'où furent originaires Abraham et les siens. Les registres municipaux de UR datent de 1.000 ans avant le

règne du roi Ibbi.Sin, et les érudits vénérés de Ur - astronomes, mathématiciens et médecins - étaient nommés les KASDIM, caste à laquelle appartint donc Abraham, une version hébraïque de la Genèse déclarant qu'Abraham était un OUWR KASDIY, aussi cité comme AUR KASDEEMS, mots signifiant LA LUMIÈRE DES MAGICIENS !

D'ailleurs, quand Sir Charles Leonard Woolley exhuma la cité de Ur, jadis magnifique, il nota dans son journal à propos d'Abraham : " Nous devons réviser considérablement nos idées sur le Patriarche hébreu quand nous apprenons que ses premières années furent passées dans un tel environnement sophistiqué; il était citoyen d'une grande cité, et il hérita des traditions d'une civilisation ancienne hautement organisée." Mais en outre, et ce n'est pas la moindre des révélations à son sujet, il s'avère qu'Abraham était membre de la famille royale de Ur; sa lignée masculine en descendance d'Adam est donnée dans la Genèse, mais le Livre Hébreu des Jubilés (chronique pharisienne d'env. 120 av. J.C.) précise aussi son ascendance par les femmes. Jubilés XI, 1-4 révèle ainsi que ORA, épouse de RÉOU et l'arrière-grand-mère d'Abraham, était la fille de Ur.Nammu, Roi de Sumer de 2113 à 2096 av. J.C. et constructeur de la Ziggurat de Ur; en voici le texte publié aux éditions de la Pléiade : << Dans le 35è Jubilé, la 3è semaine, la 1ère année, Réou épousa la nommée Ora, fille d'Ur-Nammu fils de Kesed, et elle lui enfanta un fils qu'il appela Serug.>> Petite précision : le roi Ur.Nammu étant le grand-père paternel d'Ibbi.Sin, ce dernier et Abraham étaient donc parents.

Ceci dit, il est désormais plus compréhensible qu'Abraham tienne une place si importante dans l'Histoire. C'est d'Abraham dont dépendent les trois majeures religions monothéistes quant aux racines de leur fondation; bien sûr, Abraham est la grande figure du Père de la nation hébraïque par son second fils Isaac; il est également révéré par les Musulmans qui revendiquent son héritage via Ismaël, l'aîné de ses fils né de sa servante égyptienne Hagar, sa femme Saraï (pas encore nommée Sarah) n'ayant pas encore conçu Isaac. Et le Nouveau Testament chrétien commence avec Matthieu I, 1 en citant la lignée généalogique de Jésus en descendance du patriarche Abraham. Malgré tout, Judaïsme, Islam et Chrétienté se doivent maintenant de reconnaître qu'Abraham, de son temps, était de lignée royale Sumérienne, que cela plaise on non ! Dès lors, il s'agit de rectifier ce que nous croyons savoir d'Abraham afin de lui rendre justice : appartenant à la caste des KASDIM, issu d'un prestigieux lignage, il fut un notable respecté en sa ville d'Ur, et sa famille fut influente et assurément riche (les fouilles de Sir Wooley mirent à jour des hôtels particuliers à 2 étages ayant jusqu'à 14 pièces, agrémentés de cours intérieures pavées, et dotées de toilettes et d'un système d'égout).

De l'Autre Côté :

La Bible explique qu'une fois établi en Canaan, Abraham fut considéré comme un "Hébreu"; ce terme est cependant référencé dans les antiques textes Syriens comme HABIRÛ, dérivant de EBER HAN.NAHOR signifiant : "DE L'AUTRE CÔTÉ DU FLOT" (le Fleuve Euphrate) comme expliqué dans Josué XXIV, 3 (éd. de la Pléiade) : << J'enlevai votre père Abraham d'au-delà du Fleuve et je le fis aller par tout le pays de Canaan, je multipliai sa race et je lui donnai Isaac.>> Hors, ce qui est très intéressant, c'est que EBER est donné dans la Genèse comme étant le nom du 6è ancêtre générationnel d'Abraham, tandis que l'un de ses frères se nommait NAKHOR.

De l'autre côté de l'Euphrate (par rapport à Canaan) se trouvait la région des cités d'Haran au nord de la Mésopotamie, sur la frontière syrienne. Une nouvelle fois HARAN est mentionnée dans la Genèse XI, 27 comme étant le nom d'un autre frère d'Abraham : << Voici les générations de Térakh : Térakh engendra Abram (véritable nom original d'Abraham), Nakhor et Haran.>> Le centre culturel d'Haran était la cité royal de MARI (site archéologique de Tell Hariri), là où le grand palais royal fut exhumé entre 1934 et 1936 par le professeur André Parrot, archéologue français oeuvrant pour le musée du Louvre. C'est vers Haran qu'il est dit que la famille d'Abraham avait voyagé depuis Ur en direction du nord, le long de l'Euphrate. D'après les Écritures, ils résidèrent là quelques temps avant de se déplacer vers l'ouest au pays de Canaan, comme expliqué en la Genèse XI, 31 : << Térakh prit son fils Abram, et son petit-fils Loth fils de Haran, et Saraï sa bru, femme d'Abram, son fils, et il les fit sortir d'Ur pour aller au pays de Canaan. Ils vinrent jusqu'à Haran et y demeurèrent.>>

Aux jours d'Abraham, le Palais de Mari devait être une splendeur, gemme architecturale couvrant 4 hectares et demi. C'est actuellement la construction la plus grande et la plus impressionnante à avoir été exhumée. Avec une bibliothèque de 23.000 tablettes d'argile, le complexe abritait l'une des plus importantes collections de documents antiques jamais découvertes. Tout était si bien conservé que le professeur Parrot écrivit : "Même les cuisines et les salles de bains auraient pû être utilisées immédiatement". Les pièces du Palais abritaient les plus vieilles fresques murales de Mésopotamie - de 1000 ans plus anciennes que celles de Ninive, Nemrod ou Khorsabad. À ce jour, 1/3 seulement des

textes du Palais de Mari ont été publiés en français, regroupés en une collection de 25 volumes intitulés "Archives Royales des Maries. Il s'agit bien sûr des ARCHIVES ROYALES DE MARI, une fois encore, des erreurs d'orthographe - volontaires ou non - surgissent... Ces archives sont intéressantes à plus d'un titre, quelques-uns des noms qu'elles contiennent parlent d'eux-mêmes : Abram (Abraham), Térakh (père d'Abraham), Nakhor (père de Térakh), Serug (père de Nakhor), Pélég (grand-père de Serug), Haran (frère d'Abraham), et Laban (fils de Nakhor), TOUS en accord avec la liste généalogique de la famille produite dans la Genèse. Ces noms d'une seule et même famille royale furent additionnellement affectés à la dénomination des cités importantes, ce qui tend à prouver que des membres de la famille d'Abraham en étaient les gouverneurs, sous le nom de ENSIS, et que cette famille là constituait en réalité une puissante dynastie Sumérienne. En effet, la Genèse XIII, 2 stipule : << Or, Abram était très riche en troupeaux, en argent et en or.>>

En plus des découvertes faites à Mari, des fouilles additionnelles, conduites par des archéologues italiens de l'Université romaine de La Sapienza sous la direction de Paolo Matthiae, sur le site proche de Tell Mardikh, produisirent des résultats similaires en 1975. Des tablettes de la même période (env. 2.000 av. J.C.) révélèrent le nom d'Abramou (Abraham) une fois encore, ainsi que des références à Israilou (Israël), nom donné à Jacob, le petit-fils d'Abraham, et Esaoum (Esaü), le frère de Jacob. Ces textes citent historiquement les cités de Ur et de Haran ainsi que Sodome dont la destruction constitue une part importante de l'histoire biblique d'Abraham. Mais la découverte majeure de l'équipe de Matthiae fut l'exhumation de la cité d'Ebla, dont le royaume englobait 17 cités-états de Syrie et du Liban. Comme Mari, Ebla était une région agricole productrice d'orge, de blé, d'olives, de raisins, de figues et de grenades. Son tissu damas était alors hautement estimé et ses artisans-forgerons étaient des maîtres en métallurgie. Ce grand royaume était nommé le Royaume de la Pierre Blanche.

Avant la mise à sac de Ur par des tribus nomades belliqueuses, les Rois Sumériens du nom de LUGALS dépendaient de puissants seigneurs-dieux nommés les Brillants. Les tablettes d'argile mésopotamiennes les dénomment ANANNAGE (fougueux fils nobles d'Anu), ou ANUNNAKI (les Cieux vinrent sur Terre). En association à ceci, il est judicieux d'effectuer des vérifications au sujet des Enfants ou des Fils d'ANAK (ou Anaq) : les ANAKIM cités par exemple dans Nombres XIII, 22... Les tablettes cunéiformes relatent qu'ils avaient gouverné au moyen d'une Grande Assemblée de neuf conseillers - l'Assemblée des Puissants ou l'Assemblée des Dieux de la Bible, selon ses versions. Ce sont ces ANOUS ou ANIOUS qui avaient établi les cités-états sumériennes et introduit l'usage de la royauté. Mais quand la cité de Ur fut envahie et démolie par les hordes barbaresques, ne pouvant contenir l'offensive, ils organisèrent l'évacuation en masse de la population de Ur lors de laquelle la famille d'Abraham partit vers le nord à Haran, où Mari était une étape majeure des caravaniers se rendant en Canaan.

En terme de littérature historique, les ANOUS - ANANNAGE - ANUNNAKI, aux connaissances agricoles, technologiques, gouvernementales bien au-delà des standards reconnus de l'époque, sont les premiers êtres physiques à être classifiés comme "dieux", ce qui ne veut pas dire que les Sumériens les considéraient comme étant des êtres surnaturels, thème trop fortement suggéré par certains auteurs contemporains à l'imagination prolixe ou au service de certains services secrets dont le rôle est la manipulation des consciences par usage de la désinformation systématique : pour l'Élite oligarchique, il vaut mieux que les gens croient aux extra-terrestres plutôt qu'ils accèdent à un Savoir jalousement gardé; celui traitant de la loi des cycles planétaires régissant naissance, développement, apogée, et extinction totale des civilisations ayant successivement peuplé la Terre depuis des millions d'années...

Alors QUI furent ces Anunnaki ? Tout simplement les rescapés Atlantes d'Hyperborée ayant survécu au Grand Cataclysme. Menés par leur Archidruide REEM ou RAMA, ils allèrent trouver refuge sur les hauts plateaux de l'Himalaya jusqu'au moment où, les eaux s'étant retirées, ils descendirent des hauteurs du Tibet pour aller s'établir dans les plaines de Mésopotamie, rendues fertiles. Les mythes et épopées hindous ont gardé mémoire des Anous, ayant déifié RAMA en BRAHMA. Rama, l'Archidruide des ÉBROS BORÉENS - futurs Hébreux - qui deviendra ABRAHAM sous la plume des scribes, le Patriarche des récits bibliques !

The PEDIGREE of

Abraham (Avraham Ibrahim) of GENESIS

Patriarch of the Old Testament; aka Abram ben TERAH; 'Father of Exaltation'; 2nd Ulul Azmi of ISLAM; 5th Prophet of the Seal; poss. aka Ibiranu III (King) of UGARIT; poss. 1st astronomer

Poss. Julius of Rome's 36-Great Grandfather.

Possible Child: Sina the CANAANITE

/-- Pelag (poss. King of BABYLON) +
/-- Reu (Ragau Ra'u) (King?) of LAGASH
\-- Lomna bint SINA'AR +
/-- Serug (Sorogh Sargun Sarug Saragh Saruch)
\-- 'Ora bat 'UR +
/-- Nahor (Nachor Nabur) ben SERUG
\-- Melka +
/-- Terah (Thare Terih) (King?) of AGADE
/-- Nestag of the CHALDEES
| or: Kheber the CHALDEAN
\-- Jaska ('Ijaska)
| OR: poss. Milcah +
- Abraham (Avraham Ibrahim) of GENESIS
/-- poss. Heraclim +
/-- 'Abram
\-- 'Edna bat 'ABRAM
| or: Amthelo of AGADE +
-- Serug (Sorogh Sargun Sarug Saragh Saruch)
\-- De Ur
/-- Kaber +
\-- Melka
\-- poss. Ruth



The PEDIGREE of

Sarai (Sarah) (Princess) bint HARAN

Poss. Julius of Rome's 35-Great Grandmother.

Husband/Partner: Abraham (Avraham Ibrahim) of GENESIS
Child: Isaac ibn ABRAHAM

/-- Pelag (poss. King of BABYLON) + ====> [19]
/-- Reu (Ragau Ra'u) (King?) of LAGASH
\-- Lomna bint SINA'AR + ====> [1]
/-- Serug (Sorogh Sargun Sarug Saragh Saruch)
\-- 'Ora bat 'UR + ====> [18]
/-- Nahor (Nachor Nabur) ben SERUG
\-- Melka + ====> [20]
/-- Terah (Thare Terih) (King?) of AGADE
| or: poss. Haran (Terah's son)
/-- Nestag of the CHALDEES
| or: Kheber the CHALDEAN
\-- Jaska ('Ijaska)
| OR: poss. Milcah + ====> [23]
- Sarai (Sarah) (Princess) bint HARAN
/-- Mentuhotpe III (II; PHARAOH) of EGYPT + ====> [7]
/-- Mentuhotpe IV (III; PHARAOH) of EGYPT (? - 1991? BC)
| or: Mentuhotpe's father or grandfather
\-- Imi + ====> [7]
\-- Tohwait of EGYPT
| or: poss. Amthelo of AGADE, q.v.

Her Grandchildren: Jacob ibn ISAAC (King of GOSHEN) ; Esau (eponym) of the EDOMITES

Tarsus
Ras Shamra (Ugarit)
Haran
Antioch
Khorsabad
Nineveh
Nimrud
ASSYRIA
Lake Urmiah
Euphrates
CYPRUS
GUTIUM
MESOPOTAMIA
Tigris
PHOENICIA
SYRIA
MEDITERRANEAN SEA
Sidon
Tyre
Damascus
Mari
BABYLONIA
Babylon
Kish
IAMUTBAL
AKKAD
Uru-Shãlem
AMURRU
Dead Sea
Uruk
Larsa
CHALDEA
SUMER
GOSHEN
Avaris
EGYPT
SINAI
Petra
MIDIAN
Ur
Eridu
PERSIAN GULF
Nile
RED SEA

The PEDIGREE of

Melchizedek (King) of SALEM

(Priest of Most High God; poss. IMMORTAL; prototype of Messiah; aka Malki-Tzedek; aka Melchizedek ben MALAKH; King of RIGHTEOUSNESS

Abraham & Saraï - Uru Shalem.

Le Seigneur de Shãlem :

REEM alias RAMA, l'Archidruide des Ébros Boréens (Hébreux), modifié en Abraham ; Saraï (querelleuse) transformée en Sarah (princesse), les textes bibliques écrits par les scribes Isriars (Israélites) furent à l'origine gravés par les Ébros en caractères cunéiformes sur des tablettes d'argile, les langages originels étant respectivement le sumérien, l'akkadien, le syriaque. Ainsi Abraham apparaît comme Abiram, Abramou et Abouramou. Hors, loin de la signification hébraïque "Père

d'une multitude" basée sur la racine sémitique RHM, la première définition correcte d'Abram - Ab.Ram, soit AB (père) et RAM (place élevée) - est à l'origine "le Père élevé". La seconde signification est de nature plus explosive : Ab.Ram signifie également "Fils de RAM", Ram - héros de l'épopée hindoue du Ramayana - ayant été le grand Archidruide des Atlantes rescapés de l'Hyperborée. Hors, "ABRAM" signifiant bien "père (AB) élevé (RAM)"; un A additionnel lui fut ensuite ajouté pour signifier sa Foi et on l'appela donc "ABRAAM", qui selon la définition de PHILON d'Alexandrie, signifie "le Père élu du Verbe", alors que la définition que l'on nous sert couramment est "le père de la multitude". Vous admettrez que la différence est de taille ! Et il existe en sus une définition plus secrète encore qui est : ABR - AM - Ab étant le Père, ABR (Eber) est le phallus, tandis que AM (prononcé EM) est la Mère, plus précisément Celle qui engendre, composé du A, soit l'Intellect (Savoir - Sagesse), et du M (phonétiquement aime) qui est le Cœur. Nous obtenons donc le sens ésotérique : "le Phallus du Père et la Mère qui engendre par la Sagesse ET le Coeur". Mais ces vérités essentielles sur l'importance capitale de Ab.Ram ont été stratégiquement perdues dans les Écritures.

Mis à part le commentaire biblique relatif à la richesse et au statut d'Abraham, ses aptitudes martiales sont aussi rendues évidentes dans la Genèse par suite de l'enlèvement de son neveu Loth par le roi d'Elam Codorlahomor (ainsi nommé dans Genèse XIV). Destructrices d'Ur et envahisseurs de la Mésopotamie, les tribus élamites lancèrent un assaut sur Canaan sous le commandement de ce roi. La Genèse explique que, pendant le sac des cités cananéennes de Sodome et Gomorrhe, Codorlahomor se saisit de Loth, mais qu'Abraham fut prompt à répondre; avec une armée de milices aguerries, il poursuivi les envahisseurs vers le nord jusqu'en Syrie où Codorlahomor fut finalement abattu et Loth secouru.

Après cet évènement et les remerciements du roi de Sodome, le Roi-Prêtre Melchisédek - identifié à Enoch, le 1er Initié, et à Elie, l'Instructeur des mystiques - initie Abraham et le bénit avec une offrande de pain et de vin. Là est faite la 1ère référence biblique à un tel rituel - le même qui fut éventuellement accompli par le Sauveur lors de la Cène - et, comme cité dans la "Règle Messianique" des rouleaux de la Mer Morte datant d'env. 100 av. J.C. : << Et (quand) ils se réuniront pour la table de la communauté (ou pour boire le vin), et qu'ils disposeront la table de la communauté et mêleront le vin pour boire, que personne n'étende sa main sur les prémices du pain et du vin avant le Prêtre; car c'est lui qui les bénira et étendra sa main sur le pain en premier.>> (réf : "les Écrits Esséniens découverts près de la Mer Morte" André Dupont-Sommer, éd. Payot).

C'est ce rituel même du pain et du vin que s'appropria plus tard l'Église de Rome pour la communion eucharistique. Malgré tout, de nombreux artistes initiés à la Tradition l'ont préservé dans leurs oeuvres représentant Melchisédek avec Abraham après la Bataille des Rois.

Le contenu du chapitre XIV de la Genèse est intriguant; peut-être en raison du fait qu'il provient d'une source notablement différente de celle des autres chapitres qui l'entourent. Par exemple, en XIV, 13, est faite référence à "Abram l'Hébreu" à une époque où seuls les non-Hébreux utilisent ce terme ! À cet égard, le récit entier est objectif et impersonnel, paraissant émaner d'un scribe isolé, et présentant une personnalité bien différente du contenu additionnel de l'Ancien Testament. Dans ce chapitre, on voit incidemment Abraham du point de vue d'un observateur extérieur, dépeint comme un chef résolu, vaillant et puissant, en total contraste donc avec l'uniformité de son image rendue habituellement. Si donc on relie ce chapitre aux documents concernant le nom d'Abraham à Mari et Ebla, l'on est conforté dans l'idée qu'il fut vraiment un personnage historique d'importance, et non un nébuleux personnage littéraire. La plupart du chapitre XIV de la Genèse n'a de plus rien à voir avec l'histoire patriarcale, c'est un récit documentant des batailles opposant des confédérations royales, Abraham y figurant personnellement en bonne place.

Datant du Ier siècle av. J.C., des fragments du "Document du Prince Melchisédek" , trouvés en 1947 parmi les rouleaux de la Mer Morte à Qumrân en Judée, indiquent que Melchisédek et l'Archange Michel furent considérés être une seule et même entité. De même, le "Document de Damas" de Qumrân confirme que les titres sacerdotaux de Sadok et de Melchisédek étaient équivalents, se confortant mutuellement. Étant donné que SADOK (Le Juste) était l'ultime distinction de la grande prêtrise et comme MELCHI (ou Malchus) voulait dire ROI en hébreu, il est évident que le titre de MELCHISÉDEK définit le Roi de Justice. Seulement Melchisédek fut aussi Roi de Shãlem, généralement traduit comme Roi de Paix, mais il existe une connotation plus originale... Jérusalem, Jébus Salem (ville des Jébusiens) - YOUROUSHALEM en fait - est apparentée en hébreu à la Cité de la Paix, mais les Hébreux ne désignaient pas la ville ! Avant de passer sous le contrôle des Israélites au XIIè siècle av. J.C., elle avait longtemps existé comme COLONIE CANANÉENNE du nom sumérien de Uru.Sha.Lem, vite devenu Ourou-Shãlem et dans ce contexte bien précis, elle était la cité de Shãlem, fils du

dieu biblique El Elyon !

Il s'ensuit donc que, comme Abraham rencontra Melchisédek des siècles avant que les Israélites n'occupent Ourou-Shãlem et n'en fasse leur cité sainte, le statut royal de Melchisédek, prêtre d'El Elyon, fut réellement lié au fils de ce dernier, le dieu Shãlem et à la cité qui portait son nom. La Genèse XIV, 18 le stipule ainsi : << Melchisédech, Roi de Salem, apporta du pain et du vin. Il était prêtre du Dieu Très-Haut. >>, le Dieu Très-Haut n'étant autre que El Elyon également nommé El Shaddaï.

Cette information majeure sujette au dieu cananéen Shãlem émane d'une collection de tablettes phéniciennes découvertes en 1929 à Ras Shamra, l'ancienne cité d'Ougarit, au nord-ouest de la Syrie. Ces tablettes identifient divers dieux liés au seigneur suprême El Elyon. Datant d'une période comprise entre 1950 et 1400 av. J.C., ces milliers de tablettes furent exhumées au palais royal d'Ougarit; les fouilles étant supervisées par M. Claude Schaeffer, curateur associé du musée des Antiquités Nationales de Saint Germain en Laye, près de Paris. La Phénicie était une étroite bande côtière au nord de Canaan. Les Phéniciens furent une grande nation maritime dont les ports renommés incluaient Tyr, Sidon, Byblos, et Ougarit. En essence, ils étaient des Cananéens (Canaani) mais ce sont les Grecs qui les appelèrent Phoiniki (les Violets) à cause des fameuses teintures violettes et cramoisies qu'ils commerçaient. Obtenues du coquillage Murex, ces teintures PHÉNIX devinrent les favorites des royautés à l'échelle internationale. Le livre de l'Ancien Testament II Chroniques II, 13 s'y réfère quand Hiram vint de Tyr à Jérusalem pour devenir le décorateur en chef du Temple.

Les tablettes de Ras Shamra se réfèrent à El Elyon comme au : "Tout Puissant Suprême, le Père de tous les Dieux qui est appelé le Roi et le Juge". Dans la Genèse XLVI, 3, ce même Dieu dit à Jacob, petit-fils d'Abraham (AVANT LES TRADUCTIONS ALTÉRÉES) : << Je Suis EL, le Dieu de ton père (Isaac).>> À ce sujet, la Genèse XXXV, 7 cite que Jacob appela l'endroit où il fit l'autel dédié à Dieu EL-ELOHE-ISRAËL, désignation inchangée dans la plupart des éditions de la Bible, les éditions La Pléiade nommant l'endroit DIEU DE BETH-EL (BETH-EL = Maison de El). Il s'ensuit donc que si EL ELYON, le Dieu de Jacob, était aussi le Dieu de son père Isaac, donc aussi le Dieu du père d'Isaac, à savoir Abraham, alors EL ELYON et EL SHADDAÏ sont évidemment synonymes. Ni les tablettes de Ras Shamra ni la Bible ne laissent place au moindre doute à ce sujet.

Qu'en est-il de YAHVÉ ? Est-Il une entité distincte ? Au vu de mes investigations qui s'accordent aux travaux de plusieurs chercheurs du Mystérieux Inconnu, il apparaîtrait que non. Quand Moïse parla la 1ère fois avec Dieu au Mont Horeb, il s'enquit de son identité, et il lui fut dit : "EHYEH" ou "AHYAH". La consonante YAHWÉ ou YAHVÉ, plus tardive, n'est pas un nom, c'est une déclaration de fait signifiant "JE SUIS QUI JE SUIS". Mais plus avant dans l'histoire, YHWN provient de la déformation des voyelles AEIOU qui est aussi le son étrange produit par la terre lors de certains séismes ainsi que par l'air à l'occasion de fluctuations du magnétisme terrestre... ! Toutefois, Yahvé donne son identité très clairement à Moïse en deux occasions : Exode III, 6 et Exode III, 15 : << Je suis le Dieu de ton père, le Dieu d'Abraham, le Dieu d'Isaac et le Dieu de Jacob ! >> Puis, clarifiant l'affaire plus avant dans l'Exode VI, 3, Il ajoute : << Je suis apparu à Abraham, à Isaac, et à Jacob comme El Shaddaï.>>

Donc, une fois encore, nous traitons bien du même Dieu tel qu'il est identifié dans les tablettes de Ras Shamra. Le Dieu d'Abraham, d'Isaac, de Jacob, et de Moïse était la déité suprême sumérienne Enlil (dieu de l'atmosphère) et cananéenne El Elyon, autrement connue des Hébreux du nom d'El Shaddaï, des Égyptiens comme GEB, et auparavant des Mésopotamiens comme Ilû Kur.Gal, le Seigneur Brillant de la Montagne !

4) DIEUX ET DÉESSES

- La Guerre d'Abraham :

Ur détruite, dès qu'Abraham quitta la Mésopotamie avec les siens, la connexion directe avec Ilû Kur.Gal fut établie dans la Bible, la Genèse XII, 1 confirmant ce que le Seigneur mésopotamien suggéra à Abraham : << Va-t'en de ton pays, de ta patrie, et de la maison de ton père vers le pays que je te montrerai.>> C'est donc sur les instructions d'Ilû qu'Abraham partit de Mésopotamie pour Canaan. À l'occasion de leur rencontre suivante, Ilû se nomma lui-même El Shaddaï, disant à Abraham : << Je suis le Seigneur qui t'a fait sortir d'Ur...>> Comme énoncé précédemment, Ilû Kur.Gal et El Shaddaï sont des appellations traitant d'un seul et même personnage, toutes deux équivalents linguistiques

directs de "Seigneur Brillant de la Montagne".

Depuis ce stade de la Genèse, plus rien n'était à tirer des archives babyloniennes; Abraham avait quitté la Mésopotamie, et près de 1.500 ans plus tard, les scribes et autres descendants des prisonniers Israélites de Nabuchodonosor faisaient à leur tour le même voyage : retourner à Jérusalem par vagues successives à partir de 536 av. J.C. Manifestement, le livre de la Genèse avait besoin d'une nouvelle source de référence informative, et à ce stade, la bibliothèque royale cananéenne d'Ougarit, au nord d'Israël, aurait été le choix évident. Malheureusement, cette cité avait été détruite par des envahisseurs venus de la mer 6 siècles auparavant, mais il subsistait suffisamment de tablettes cunéiformes dissiminées en diverses caches en territoires d'Iraël et de Juda. Car souvenons-nous qu'Ilû Kur.Gal, connu comme El Elyon, disposait d'une base opérationnelle à Baalbek, et que, sous le nom de EL, il avait gardé une résidence plus méridionale à Bêth-El, au nord de Jérusalem... Ceci étant en parfaite adéquation pour la suite littéraire de sa relation avec Abraham !

À ce point précis de nos investigations, il convient de noter qu'il n'était pas clair, avant une date aussi récente que 1929, jusqu'à quel point les scribes de la Genèse avaient pu inventer le récit de la vie d'Abraham en Canaan. Mais quand l'ancien palais d'Ougarit fut exhumé, avec des milliers de tablettes d'argile gravées et préservées depuis près de 2.800 ans , Abraham apparut comme un personnage au parcours historique remarquable. Le "Livre de Josué" XXIV, 2 raconte l'arrivée d'Abraham en Canaan, stipulant que : << au-delà du Fleuve ont jadis habité vos pères, Térakh, père d'Abraham (et de Nakhor); ils servaient d'autres dieux.>> La Genèse XI, 32 spécifie quant à elle que Térakh était mort avant l'ultime voyage d'Abraham depuis Haran; une des plus vieilles tablettes de Ras Shamra, datant d'env. 1950 av. J.C., raconte une bataille qui eut lieu ensuite en Canaan entre les Abramites (partisans d'Abraham) et les fidèles de feu son père, les Térakhites. El Elyon avait en effet fait la promesse suivante à Abraham : << J'établirai mon alliance entre moi et toi... Je te ferai devenir des nations, des rois sortiront de toi... Je te donnerai pour toi et pour ta race après toi, tout le pays de Canaan, en propriété perpétuelle...>> Extraits de Genèse XVII, versets 6, 7, et 8.

Hors, la tablette de Ras Shamra détaille que lorsque les Térakhites entrèrent en scène, essayant de s'approprier des parcelles de terrains en Canaan, Abraham et les siens prirent les armes. Petit commentaire personnel : jolie famille, n'est-ce-pas ? Et déjà, la notion de PROPRIÉTÉ génératrice de conflits humains ! En ce temps là, El Elyon ordonna donc à Kéreth, roi de Sidon, de conduire ses troupes contre les Térakhites; ce besoin de recourir à deux armées, conduites respectivement par Abraham et Kéreth, laisse à entendre combien la puissance hostile des Térakhites devait avoir été grande. La tablette ne précise malheureusement pas le cours des batailles qui suivirent mais à l'évidence ce sont les troupes conjointes d'Abraham et de Kéreth qui remportèrent la partie. En conséquence, des dizaines de milliers de personnes furent acheminées vers des installations distinctes pour chaque clan à travers Canaan, la faction Térakhite étant stationnée dans les régions d'Hébron et de Beersheba.

Le Seigneur Brillant :

Il y a de fortes probabilités pour que les "autres dieux" mentionnés par la Bible comme étant vénérés par Térakh et les siens aient été ceux affiliés à MARDOUK, le neveu d'Ilû qui avait été récemment élu Président de la Grande Assemblée de l'ANUNNAKI ou ANANNAGE, devenant du fait le principal dieu de Babylone, cité où, après la destruction de Ur, la plus célèbre ziggourat fut construite sur la plaine de Shinear, la Tour de Babel biblique.

D'après la Genèse XI, 4, les gens dirent alors : << Bâtissons-nous une tour, dont la tête puisse atteindre les cieux; et faisons-nous un nom, pour que nous ne soyons pas dispersés sur la surface de toute la Terre.>> Une fois encore, le mot NOM a été incorrectement traduit, le texte original déclarant : << Bâtissons-nous un SHEM... pour que nous ne soyons pas dispersés...>> Ce mot SHEM dérive du terme-racine SHAMAH, signifiant "ce qui est dirigé vers le haut". Les Babyloniens appelaient cette tour-sanctuaire la ESAGILA, voulant dire "la structure avec la tête levée le plus possible". Plus tardivement, quand Nabuchodonosor II construisit la seconde ziggourat à Babylone, aux env. de 580 av. J.C., il écrivit : "J'ai travaillé dur pour édifier Esagila".

Après les désastreux évènements survenus à Ur, les Babyloniens, peuple uni, avaient craint un sort similaire à la déroute sumérienne et à être dispersés en divers territoires éloignés s'ils ne concrétisaient pas leur allégeance à Marduk avec un monument en son honneur, se plaçant ainsi sous sa protection. Cette vénération pour son neveu irntrigua vivement Ilû (El) et la Genèse XI, 7 raconte comment il vint examiner le projet de la Tour de Babel. Un fois de plus, des termes pluriels sont utilisés, la Bible racontant qu'en approchant de Babylone, Dieu dit : << Allons ! Descendons... >> L'histoire

biblique raconte ensuite que là, le Seigneur confondit le language du peuple Babylonien : << C'est pourquoi on l'appela du nom de Babel. Là, en effet, le Seigneur confondit le language de toute la Terre...>> Mais cette interprétation est une nouvelle fois erronnée, absurde ! En voici l'explication : à l'époque, la cité de Babylone se nomme Bãb.Ilû, signifiant "l'Entrée du Seigneur Brillant", ce Seigneur étant Ilû Kur.Gal (El, El Elyon, El Shaddaï); n'oublions jamais que les scribes de la Genèse étaient eux-mêmes retenus à Babylone comme serviteurs captifs de Nabuchodonosor, et ne voulant pas colporter dans leurs Écritures d'où le nom de la cité de leur ennemi dérivait, ils modifièrent légèrement le terme "Bãb.Ilû" en "Bâbhel", voulant dire "embrouillement" ou "confusion", de là une biblique "confusion des languages". Néanmoins, ici se trouve une raison de comprendre la nature de l'intérêt particulier de Ilû pour le projet de la Tour Esagila - peut-être même sa colère décrite, mais non expliquée, dans la Genèse. Ilû considéra que la récente consécration de sa ville - Bab.Ilû - à son neveu Marduk était une usurpation de sa propre autorité; jusqu'alors, Ilû était le seul maître de Babylone puisqu'ayant été le "Seigneur Brillant" de la fondation de la cité. Mais les gens prêtaient désormais allégeance à Marduk, par suite de la chute d'Ur, évènement dont Ilû méritait largement le blâme. Lui, et d'autres membres de la Grande Assemblée, avaient laissé la cité sans protection, et la "Lamentation" des citoyens qui en résulta se perpétua jusqu'à Babylone pour rappeler que "les dieux nous ont abandonnés comme des oiseaux migrateurs".

- Où es-tu ?

Bien que les Écritures israélites de l'Ancien Testament représentent l'histoire de Dieu, fixée définitivement telle que nous la connaissons, dans la Genèse il n'y a guère de substance durant une longue période de temps; au-delà de l'histoire d'Adam et Ève conduisant aux récits sur leurs trois fils, Caïn, Abel et Seth, les seules apparitions de Dieu concernent le Déluge et la Tour de Babel. Puis, après une longue liste généalogique, le texte fait un bond soudain jusqu'à l'époque d'Abraham, aux alentours de 2.000 av. J.C.

Étant donné que toutes les histoires du début de la Genèse proviennent des archives mésopotamiennes, il est clair que les documents indépendants mésopotamiens et cananéens plus tardifs furent compilés afin de mettre en scène Abraham. Donc, le but essentiel de la Genèse n'est pas tant d'évoquer l'histoire de Dieu, mais de retenir l'attention du lecteur sur Abraham et sa descendance immédiate, ces narrations occupant près des 2/3 des 30 chapitres de la Genèse !



Beith El ou Bethel : la Maison du dieu EL.
Dyade El et Ashtaroth. Jacob et le Bétyle.

Au fil des siècles, un sujet biblique populaire parmi les artistes-peintres a été le rêve du petit-fils d'Abraham, Jacob (Jacques), dans lequel il voyait des anges monter et descendre d'une échelle dressée à Bêth.El : << Et voici que le Seigneur se tenait debout près de lui, Il dit : "Je suis le Seigneur, Dieu de ton père Abraham et Dieu d'Isaac...>> (Genèse XXVIII, 13). En s'éveillant de cette expérience onirique, Jacob apeuré s'écria "que ce lieu est terrible ! Il n'est autre que la Maison de Dieu et la Porte des Cieux." Bêth-El signifie pourtant la Maison ou Demeur de El, c'est à dire Ilû alias El Elyon ou El Shaddaï. Cependant, la source authentique de cette histoire de Jacob, également relative à El Elyon, se trouve dans les tablettes de Ras Shamra. À la différence de la perception maintenant commune d'une Demeure Céleste de Dieu, en ces temps lointains, il était connu que El Elyon vivait dans une grande maison appelée le PAVILLON, située dans un lieu élevé surplombant Bêth.El; sur la nature de cet endroit, on disait que El résidait "sous les cieux, au-dessus de la terre". Sous son nom mésopotamien, Ilû, on écrivait qu'il vivait dans un endroit élevé, dans une grande maison nommée E.Gal, "où les cieux et la terre se rejoignaient".

Jusqu'à ce stade du récit relatif à Dieu dans les Écritures - Jacob étant éloigné d'Adam de quelques 21 générations - de nombreux points d'accord existent entre les tablettes mésopotamiennes et cananéennes concernant Ilû (El) et sa représentation dans la Genèse. Non des moindres parmi les similarités, il y a l'aspect de son activité sur Terre, Dieu étant physiquement présent, marchant sur terre en ce temps là. La Genèse III, 8 décrit comment, en une certaine occasion dans l'Eden, Dieu "marchait dans le jardin à la fraîcheur du jour". Sans explication, il est dit qu'Il avait, d'une manière ou d'une autre, perdu Adam de vue, lequel se cachait parmi les arbres, et Dieu l'appela : "Où es-tu ?". Un tel comportement est fort éloigné d'un Dieu omniscient et omnipotent tel qu'Il évolua dans les "Saintes Écritures" ultérieures, mais il est par contre en parfaite adéquation avec la personnalité temporelle de l'Ancien roi-prêtre Atlante aux multiples noms, tel qu'il fut décrit à l'époque sumérienne. L'inclusion très spécifique dans la Genèse de la résidence de Bêth.El (Maison de El) ne laisse aucun doute que le dieu biblique, quel que soit le nom qu'on lui donne, n'est nul autre qu'Ilû Kur.Gal, largement évoqué dans les annales mésopotamiennes contemporaines d'Abraham. Pour compléter l'histoire, les scribes s'employèrent à raconter comment Jacob construisit un autel qu'il appela El-Bêth-El, et que son propre prénom Jacob fut changé en "Isra-El" (soldat de El) - points sur lesquels je suis en désaccord, nous verrons pourquoi ensuite... Ainsi donc, selon les scribes de la captivité à Babylone, une lignée d'Hébreux "Abrahamiques" issue de

Jacob fut destinée à devenir "le peuple élu", les Israélites, "Enfants d'Israël". Le ressort du piège de l'Ordre Noir H.B.R.. fut ainsi tendu...

- La Famille de El :

En plus de Shãlem, la famille de El est composée de son épouse Ashtoreth (aussi nommée Ashtarot, Astarté, Ashérah, Elath ou Allat, Ishtar ou Ashtart) - Déesse du désir, de l'amour, et des combats guerriers en Mésopotamie, leur fils aîné Baal, leur fille Anath - distinguée comme Reine des Cieux.

Plusieurs érudits en langages sémitiques, à l'image du dr. Raphaël Pattaï, ex-maître de conférences de l'Université Hébraïque de Jérusalem, propose que l''acronyme de YAHVÉ ou YAHWEH - YHWH révélé à Moïse, était à l'origine la référence faite à ces quatre membres de la famille de Dieu, Y représentant le Père, H étant la Mère, W le Fils, et H final étant la Fille.

Ashtoreth, génitrice des dieux aussi appelée Ashérah, était révérée à la pointe nord du Golfe d'Aqaba, une ville portant toujours son nom Elat de nos jours. Son nom figure pas moins de 44 fois dans l'Ancien Testament. Elle apparaît aussi dans les tablettes de Tell Amarna (courriers échangés entre les administrateurs de Mésopotamie et les pharaons d'Égypte de la 18è dynastie), ainsi que dans les textes cananéens de Ras Shamra.

Baal, dont les idoles sont citées comme BAALIM dans la Bible, est également référencié de nombreuses fois dans l'Ancien Testament. Ses "places élevées" sont mentionnées dans Nombres XXII, 41, et d'autres mentions diverses déclarent qu'après l'époque de Moïse, les Israélites furent pour la plupart des adeptes de Baal (plusieurs passages bibliques détaillent ce point), Ashtoreth étant toutefois pour eux leur déesse principale !

Par conséquent, il est clair que, malgré les alliances personnelles de El avec Abraham et Moïse, Ashtoreth et Baal furent par la suite également vénérés par les Israélites émergents. Ce n'est pas avant 1060 av. J.C. - soit près de 1.000 ans APRÈS Abraham - qu'on déclare soudain que << Les enfants d'Israël éloignèrent donc les Baalim et les Ashtaroth, ils servirent le Seigneur, lui seul.>> Mais pourtant, peu de temps après, le culte d'Ashtoreth revint avec la construction du Temple de Jérusalem. Le livre des Écritures I Rois XI, 5 explique que Jedidiah (Salomon) adorait alors Ashtoreth qui faisait partie intégrante de la vie religieuse à Jérusalem jusqu'au moment de la déportation des Israélites à Babylone à partir de 586 av. J.C.

Dans son rôle de Reine des Cieux, la fille de El, ANATH, apparaît un certain nombre de fois dans la Bible. Des références telles que Jérémie XLIV, 25 confirment que les Israélites de l'époque (vers 610 av. J.C.) brûlaient de l'encens, cuisaient des gâteaux, et versaient des boissons en offrandes à Anath. Il est ainsi évident que, même à ce stade tardif de l'histoire israélite, la culture du Dieu unique n'était pas encore devenue le système commun de croyance en dépit des tentatives de réformes du roi Josias une vingtaine d'années auparavant.

ANATH fut considérée comme la grande Déesse de l'amour et de la guerre, son site étant Beth Anath (Anathot), au nord de Jérusalem, aujourd'hui appelé Anatha, lieu de naissance du prophète Jérémie, fils du grand prêtre Hilquiyahou.

Tout comme El Elyon fut identifié de différents noms en des situations régionales et raciales différentes, de même les membres de sa famille furent connus d'autres noms dans tout le Proche-Orient. Baal (mot signifiant le Seigneur) fut par exemple connu comme Adad en Phénicie et comme Nergal en Mésopotamie. Pour Ashtoreth, sa propre tradition en tant qu'épouse de Ilû Kur.Gal, était d'origine sumérienne, étant ainsi appelée par d'autres noms tels que Nînlil, tandis qu'à Babylone elle était Ishtar, ou Astarté en Phénicie. Le nom sumérien pour la cananéenne Anath était Nin.Ana : la Reine ANA (Inanna par corruption du langage). Vous le voyez, il est facile de confondre Mère et Fille dès l'instant où l'on ne prend pas soin de vérifier quel est le langage véhiculé dans les textes traitant d'elles.



La Déesse Hébraïque, Reine de KHARSAG :

NIN.KHARSAG (en sumérien NIN = Reine), fille d'ANU et de ANTU, Soeur-Épouse d'ENKI : la Grande Déesse Mère oubliée, alias l'Arbre de la Connaissance. Synonymes: Ninhursag, Ninkhursag, Ninhoursag, Ki (la Terre-Mère), Nin.Mah (la Dame de la Montagne, mariée à ENLIL auquel Elle donne NINURTA pour fils), Damkina (toujours représentée comme la plus ancienne Déesse-Mère, Reine de l'Apsû), Bêlet.Kala.Îlî (la Dame de tous les dieux), Nin.Igiku, Nin.Ti ou Nin.Tu, Nammu, Aruru, Mama en Akkadien (d'où MAMAN).

Avant d'aller plus avant, vous voyez une fois de plus combien de nombreux noms, titres ou appellations furent donnés aux déités mésopotamiennes. Pour se rapprocher au plus près de la vérité historique, il convient donc, dans la mesure du possible, de remonter aux sources sumériennes, antérieures aux textes akkadiens, assyriens et babyloniens où des erreurs de traduction apparaissent du fait du mélange culturo-linguistique. N'oublions pas que les noms donnés aux dieux de l'époque n'étaient pas des noms à proprement parler mais des titres ou des fonctions (Enki : Seigneur de la Terre) associés à des Dirigeants eux-même idéalisés à l'image des planètes du Système Solaire. En outre, les termes « Père », « Mère » ou « Fils », « Fille » ne désignent pas forcément un lien biologique mais ont la même signification qu'en religion lorsqu'on emploie « Mon Père » ou « Mon Fils »; ceci explique les différences de filiations entre les cultures sumérienne, akkadienne, babylonienne et assyrienne. Enfin, le terme « unir » ne signifie pas forcément le sens « union maritale » mais souvent, une notion de « faire une alliance » en un projet commun (par exemple, lorsque Enki tua Ansar, son grand-père, Tiamat, sa grand-mère, s'unit alors à son fils Kingu (que beaucoup pense être une union maritale), dans le but d'écraser les forces des autres dieux).

Bien que Ashtaroth et Anath aient été les déesses vénérées des Hébreux et des Israélites durant plus de 1.400 ans, période enregistrée dans la Bible, le concept d'une DYADE constituée d'une Déesse, Épouse ou Compagne de Dieu, ne perdura pas dans le courant principal définitif de l'enseignement judaïque après 520 av. J.C. La philosophie juive de la Kabbale (Kabbalah = Tradition) finit par réunir les personnages d'Ashtaroth et d'Anath en la SHEKINAH (mot extrait de sh'kinah, hébreu abstrait signifiant "résider"), entité spirituelle féminine conjointe de Yahvé. Vers la fin du Ier siècle de notre ère, la Shekinah devint une représentation de la Déesse-Mère, ainsi qu'indiqué dans le "Targum Onkelos", version araméenne de la Torah apparue peu après la vie de Yehoshua (Jésus).

Il est dit qu'il fut un temps lointain où la Shekinah, Épouse et représentante de Dieu sur Terre, résidait parmi les Enfants d'Israël, et que Sa Demeure originelle avait été le Tabernacle de Moïse dans le Sinaï, avant de loger ultérieurement dans le Temple de Jérusalem.

Le livre des Proverbes VIII, 29-30 définit la Shekinah ainsi : << Quand Il imposa à la mer [Son décret] sa limite pour que les eaux [n'outrepassent pas Son commandement] ne franchissent pas Son bord,... Alors J'étais [avec Lui], Élevée à Son côté, comme architecte, et J'étais [Son délice] dans les délices, jour après jour, jouant [Me réjouissant toujours] devant Lui en tout temps.>> Pour les Chrétiens, la Shekinah est en essence une description figurative du SAINT-ESPRIT - un abrégé de la SAGESSE (en hébreu "Hochmah", en grec "Sophia") qui représentait Yahvé mais lui était opposée en matière de châtiment, comme cité dans les Proverbes XXIV, 29 : << Ne dis pas " Comme il m'a fait, ainsi je lui ferai ! Je lui rendrai selon ses oeuvres". >> contrairement au précédent enseignement de Yahvé dans l'Exode : << vie contre vie, oeil pour oeil, dent pour dent.>>

Le dilemne exprimé par les philosophes juifs est que l'esprit de la Shekinah a été perdu : le Temple de Jérusalem ayant été détruit une première fois par Nabuchodonosor, rebâti par étapes mais ré-endommagé par les Syriens, restauré par le roi Hérode pour être finalement détruit par les Romains en 70 de notre ère, la Shekinah, privée de résidence, partie pour un exil inconnu, n'est jamais revenue. En conséquences dramatiques, Yahvé en est réduit à diriger sans Son Épouse Bien-Aimée, Source de Son inspiration... D'où un grand déséquilibre du Monde.

Par suite de la répression romaine, les principales familles royales et sacerdotales juives émigrèrent dans le sud de la France, dans le département de l'Aude, les Exilarchs, ayant changé de patronyme, s'établissant dans la région de Narbonne, le Sauveur et son épouse Maria de Magdala préférant se cacher des oppresseurs dans le Razès (phonétiquement l'inverse de César). Au Moyen-Âge, les Juifs furent une nouvelle fois persécutés par l'Église catholique romaine, Yahvé n'étant pas intervenu en leur nom; à cause de cela naquit le besoin de restaurer l'aspect maternel de leur déité, Seule la Shekinah pouvant influencer Yahvé qui n'avait pas traité les Juifs très gentiment. Il était pourtant leur Seigneur tribal, le Tout-Puissant qui avait promis à Abraham d'exalter sa race au-dessus de toute autre; mais l'histoire du peuple juif n'était qu'une succession d'épreuves et d'inquiétudes. Aussi, pour mieux qualifier la nature de l'Élément Féminin manquant, il fut donné à la Shekinah une désignation plus explicite, et on l'appela désormais la MATRONIT (du latin matrona signifiant 'femme maternelle").

En 1888 (séquence de codage 1-888), John Haynes ramena neuf tablettes et cylindres inscrits constitutifs d'une collection de textes liés à ENLIL pour le moins intrigants. Datant d'env. 2800 av. J.C., elles furent découvertes par George Barton qui les traduisit. Publiées par Yale University Press en 1918, elle ont été conservées au musée de l'Université. En voici des extraits évocateurs : << Le sceptre sacré d'Enlil établit Kharsag. Ils donnent l'abondance. Son sceptre protège les pousses du terrain, à Kharsag, le Jardin du Seigneur. >>

Le professeur Samuel Noah Kramer de l'Institut Oriental de l'Université de Chicago trouva ensuite 9 fragments additionnels de la tablette 9205 intitulée "Enlil et Nînlil", mais ce n'est que durant les années 1970 que la technique de traduction sumérienne fut grandement améliorée. Avec sa femme Barbara Joy, Christian O'Brien, retraité de l'industrie pétrolière ayant joué un rôle dans la découverte en 1936 de la ziggourat de Tchoga Zanbil, publia les résultats du "projet du Kharsag" dans leur livre daté de 1985 "The Genius of the Few" (le génie de quelques-uns).

Les tablettes Sumériennes de Kharsag, découvertes à Nippur (Iraq) au XIXè siècle, datent d’au moins 5.000 ans. Elles témoignent d'évènements beaucoup plus anciens, très difficile à dater. Cependant, il est fait mention d’une façon très claire que la colonie dont il est question, établie au Levant postérieurement à l'Ère Glaciaire, est MATRIARCALE, centrée autour de sa très respectée Déesse Nin.Mah ou Nin.Kharsag. La mythologie sumériennene ne devient patriarcale qu'aux abords des premières dynasties Égyptiennes, mais plus on remonte le temps, plus la société est organisée selon un modèle matriarcal.

Les tablettes de Kharsag traitent respectivement de :

n° 1 : l'arrivée des Anous
n° 2 : la décision de s'établir
n° 3 : la romance d'Enlil et de Ninlil
n° 4 : la planification des cultures
n° 5 : la construction de la colonie

n° 6 : la grande maison d'Enlil
n° 7 : la grande tempête hivernale
n° 8 : le cataclysme du miller d'années
n° 9 : la destruction finale

Ces tablettes narrent que Nin.Kharsag / Nin.Mah, Épouse d'Enlil, Déesse des lieux (mais aussi biologiste en agriculture et médecin sage-femme) déclare qu'elle va faire édifier en hauteur une demeure éclatante pour les siens; demeure qui sera entourée d'un jardin merveilleux, d'un Eden parfait, avec de grands arbres et un verger producteur de beaux fruits, le tout irrigué par un vaste système de barrage et d'aménagement des rivières. Pour faire vivre les siens dans le bien-être, Nin.Mah enrôle de la main d'œuvre pour les plantations et va domestiquer une race inférieure, proche des animaux, comme travailleurs destinés à garantir à la colonie un bon rendement en nourriture.

Ce complexe de fermes, de champs à culture céréalière, de prés et d'enclos à bétail clôturés, disposés sur un terrain en altitude est impressionnant. Le hall d'assemblée défini comme la "Demeure dans la Montagne" avec Enlil comme "Brillant Seigneur de la Montagne" correspond en tous points à la description de El Shaddaï ou de El Elyon dans la Genèse.

Sur le lieu géographique du Kharsag, vous ne serez pas surpris d'apprendre qu'il est tout proche de l'endroit où les tablettes de Ras Shamra du palais d'Ougarit expliquent qu'El Elyon y tenait sa cour principale, l'enclos du Kharsag, projet d'Eden originel, étant situé dans le sud du Bassin de Rachaiya, à 12 km au nord du Mont Hermon, à la terminaison sud-est de la Vallée du Rift de la Beqaa, entre les pics des chaînes montagneuses du Liban et de l'Anti-Liban.

Extrait de la tablette n° 1 de Kharsag (en sumérien, KHAR-SAG se traduit triplement « le sommet encerclé », « l'enceinte principale », « la meule principale » ou « le tertre principal ») : « Ils se tournèrent (vers Elle) lorsqu'Elle (Nin.Mah) se leva pour soutenir son projet. Elle parla d'une manière exacerbée, et s'exprima franchement : "avec cet aménagement apparaîtra la prospérité; un réservoir clos – un collecteur d'eau – devra être installé. La bonne terre regorge d'eau et grâce à l'élément liquide, la nourriture sera abondante. Ce parfait Eden rempli d'eau devra être irrigué par un cours d'eau en cascade. Cette eau devrait couler du réservoir…" Ensuite Nin.Kharsag (Nin.Mah) s'exprima : Elle parla de l'édification d'une maison éclatante tout en haut sur le rocher […] La Dame avait parlé à travers des larmes. Elle évoqua son entrepôt; elle parla de sa maison et de son jardin, du caractère prometteur de sa maison placée en hauteur. Elle parla de l'enceinte irriguée, de la construction de routes, d'un bâtiment de maternité pour les mères et son emplacement en hauteur. Elle ordonna de créer un jardin arrosé – avec de grands arbres; elle dit d'examiner le sol pour les aliments. Elle évoqua la colonie ensoleillée et irriguée; la radieuse colonie cultivée et son avenir […] An parla de la Mère – la Dame brillante, notre loyale Reine. Il disait qu'il ne souhaitait pas s'attarder sur sa splendide intelligence ou sa sage bonté. Il voulait juste évoquer la femme qui avait tellement développé la production par l'irrigation des hauteurs à partir des cours d'eau divisés. L'administratrice qui avait augmenté la récolte des vergers – notre Reine qui avait triplé la production des fruits […] L'ordonnance du Grand Conseil avait décrété de s'installer dans le petit sanctuaire élevé et d'ériger le grand barrage débordant d'eau… »

D'autres phrases attribuées à Nîn.Kharsag évoquent la construction de routes, d'un grenier à céréales, ainsi que de nouvelles méthodes de lutte contre les insectes nuisibles, et le traitement du sol pour produire les meilleures récoltes ! Ces déclarations de Nîn.Kharsag, écrites 2.250 ans avant le Livre de la Genèse, forment le plus vieux texte pré-biblique identifiant le Kharsag comme lieu de l'Eden. Si, comme on le suppose, les évènements décrits ici sont antérieures à 5.000 ans avant J.C., on peut être surpris de la maîtrise des systèmes d'irrigation, d'un barrage, de la production agricole, des routes et de bâtiments médicaux pour les naissances. On frôle l'anachronisme ! Un autre point saute aux yeux, c'est la création de ce jardin parfait doté de grands arbres, on parle bien « d'E.DEN parfait », voilà LE lien avec l'Eden biblique ! En sumérien, le mot E.DEN ou E.DIN signifie « plaine », « jardin » ou « steppe », ces mots partageant le même symbole archaïque. Ici, il désigne les plantations de la déesse Nin.Kharsag. Si on résume, deux lieux significatifs semblent émerger : l'E.Den (jardin) de Ninmah placé en hauteur, sur la montagne de Kharsag surplombant l'E.Din, la plaine mésopotamienne.

Enfin, en sa qualité de Gabri.Ilû, c'est à dire de Gouverneur du Jardin, il est évident que la déesse Nin.Kharsag a énormément d'influence et qu'Elle est très respectée, bien qu'Elle ne soit pas la seule à décider. Ce n'est pas non plus Anu qui ordonne, mais un Grand Conseil : L'ANUNNAKI ou "Grande Assemblée". Nous sommes par conséquent bien loin des mythologies patriarcales ultérieures où un seul dieu MÂLE décide, car il est question ici d'un véritable Conseil des

Sages à la mode "DRUIDIQUE" plus tardive des Celtes Éburons ou HÉBREUX, preuve d'une colonie parfaitement organisée.

Extrait de la tablette n° 2 de Kharsag : « À Kharsag, là où les Cieux et la Terre se rencontrèrent, l'Assemblée Céleste, les Grands fils de An, les nombreux Sages, descendirent … De leur côté, les Anunna, les Grands Maîtres, n'étaient pas encore arrivées – le grain Shesh de trente jours n'existait pas encore – le grain Shesh de cinquante jours n'existait pas encore … Les humains n'avaient pas encore appris comment manger et comment dormir, ils n'avaient pas appris à faire des vêtements ou des demeures permanentes. L'humanité rampait dans ses demeures à quatre pattes : elle mangeait de l'herbe avec sa bouche comme les moutons; elle buvait de l'eau pluviale des ruisseaux … Les Anunna, dans leurs demeures lumineuses, dans leur enceinte spacieuse, mangeaient et buvaient abondamment, mais n'étaient pas contents. En raison du manque d'abondance de nourriture de l'enceinte spacieuse, ils prirent la décision favorable que l'espèce humaine devait être élevée à un endroit équivalent… »

On apprend ici, que l'Assemblée Céleste est composée de la descendance divine du grand An, et qu'ils sont nombreux à être descendus des Cieux. Nin.Mah et An font assurément partie des hautes sphères de ce prestigieux Conseil, mais pas les Anunna, considérés comme de Grands Maîtres dotés du pouvoir de décision sur l'espèce humaine. L'humanité du moment est alors présentée à peine sortie de l'animalité. Et, en sumérien, « animaux » se traduit par A-DAM ! Expression désignant le plus souvent les troupeaux de bêtes. Ce lien avec le mot utilisé dans la Bible est, vous en conviendrez, assez troublant...

Vient ensuite le déplacement des humains dans un endroit mieux adapté, pour mieux les élever, correspondant avec le fait qu'ADAM et EVE sont chassés de l'Eden par le Dieu de la Bible. Chassés non, mais installés et surveillés oui, probablement en E.DIN, dans la plaine Mésopotamienne surplombée par le Kharsag.

Extrait de la tablette sumérienne « La Liste Royale de Lagas » : « Afin de creuser les canaux, de nettoyer les rigoles pour irriguer la vaste E.Din, pour qu'une eau abondante se répande pour arroser prés et champs, les dieux mirent à la disposition des humains pioches, bêches, le panier et la charrue qui animent Kalam (le pays de Sumer). Alors les hommes se mirent à faire croître le grain. » L'endroit réservé à l'agriculture par Enlil était connu comme Duranki (dour = lien, an = ciel, ki = terre), lieu représentatif de l'union du Ciel et de la Terre.

Extrait d'une autre tablette sumérienne « Prière pour la reconstruction d'un temple » : « Lorsque Anu, Enlil et Enki eurent une première idée du Ciel et de la Terre, ils trouvèrent un moyen habile de pourvoir à la subsistance des dieux : Ils se préparèrent dans le pays une demeure agréable et les dieux installèrent en cette demeure, leur temple principal. Puis ils remirent au Roi (des humains) le soin de leur assurer des revenus réguliers de choix et pour le banquet des dieux, ils établirent l'obligation alimentaire ! Les dieux affectionnaient cette demeure. » On retrouve ici la notion biblique de punition donnée à l'humanité où les hommes devront travailler à la sueur de leur front, pour nourrir la "divine famille". À noter que l'obligation alimentaire existe dans toutes les religions sous la forme de la fameuse « Dîme » !

Mariée à Enlil, Nin.Mah fut la Reine du monde et Mère des Anunnaki. Sous les traits de Nin.Khursag, Elle fut une femme attachée aux Montagnes de Kharsag près desquelles fut implanté le jardin d'Eden. Dans ce paradis terrestre, Elle anima l'homme, l'ayant doté d'une âme, et lui ayant permis de distinguer le bien du mal, et ainsi d'ouvrir sa compréhension.

Lorsqu'Enlil s'unira à sa nouvelle épouse, Nin.Mah se mettra en colère mais finira par accepter cette situation. Elle deviendra alors temporairement l'épouse d'Enki, le grand généticien; mais par ses nombreuses aventures amoureuses, la confiance que Nin.Mah lui portait disparaitra et Elle lui retirera ainsi son « regard de vie », lui pardonnant finalement ces infidélités en participant notamment à son embaumement sous les traits de Serkit (déesse des naissances) avec Hathor, Nephtys et Neith. Cette déesse-matrice restera à tout jamais la Mère des dieux tout autant que de l'Humanité !

La création de l'être humain est attribuée à Belet-Ili (Nin.Mah) dans le poème d'Atraḫasîs, récit connu par une des tablettes de la bibliothèque d'Assurbanipal (version de Kasap-Aya) où Elle est qualifiée de Dame de tous les dieux (Bêlet-kala-îlî) et de Mammi, l'Experte. D'autres versions, notamment celle du British Museum, corroborent des pans entiers de ce récit. Belet-Ili, la sage-femme des dieux, y est qualifiée de Déesse de l'utérus. Suite à la révolte des Igigi contre Enlil, la Grande Assemblée décide effectivement que Belet-Ili soit chargée de créer un prototype d'homme pour assurer la corvée des dieux. Elle est alors aidée en cette tâche par Enki, qui est le seul capable de "purifier tout l'argile" : « Or, une

fois rassemblées les matrices, Nin.Mah se tenait là : Elle comptait les mois de prégnance. Jusqu'à ce qu'en la salle-aux-destins on annonçât le dixième. Ce dixième mois arrivé, Elle dédaigna le « bâton » et découvrit le bas-ventre : Son visage brillait de joie ! Puis Elle se couvrit la tête et fit la sage-femme : Elle se ceignit les lombes, prononça une bénédiction, traça un trait-de-farine et mit en place une paroi-de-brique, en disant : "C'est moi qui l'ai produit, qui l'ai fait de mes mains ! Qu'en la maison de la "consacrée", la Sage-femme soit en joie ! Partout où quelque parturiente accouchera, ou qu'une jeune-mère se débarrassera d'elle-même, la paroi-de-brique devra rester en place neuf jours, pendant lesquels sera à l'honneur Nintu-la Matrice." » (Poème d'Atraḥasîs, morceau paléo-babylonien du British Museum BM 92608, traduction de BOTTERO J. & KRAMER S. N., 1993)

Comme vu ci-dessus, Belet-îli (Nintu / Nin.Mah) est la Déesse de la Matrice et de l'enfantement; dans le texte « Ligal.e, ou Ninurta et les pierres » il en est de même pour la mère de Ninurta appelée Nin.Maḫ. Cette œuvre longue de 729 lignes a été entièrement recomposée grâce à près de 200 témoignages qui sont autant de tablettes ou de fragments gravés dans l'argile (BOTTERO J. & KRAMER S. N., 1993). Dans ce récit, Ninurta attriste sa mère Nin.Mah (épouse d'Enlil à cette période) qui lui reproche « d'être passé prestement devant elle lorsqu'il eut triomphé, d'être passé devant elle sans même lui accorder un regard ». Les propos qu'elle tient à l'égard de son fils sont forts : « Une fois, cependant, il attrista le cœur d'une femme : sa mère, Nin.Maḫ, qui en perdit le sommeil, sur sa couche où, se souvenait-elle, elle l'avait conçu ! Son corps vêtu d'une toison de laine, semblant une brebis, une brebis pas encore tondue. Elle se complaignait aigrement que lui fût fermée la Montagne : << Le seigneur (disait-elle), dont la Montagne n'a pu soutenir l'auguste puissance. Le sublime Champion, que nul ne peut approcher quand sa fureur s'enflamme, Tempête qui s'abat, déversant tout son venin sur la terre, le Seigneur, le 'souffle' d'Enlil, digne de la couronne, le champion trop haut placé pour recevoir des ordres…>> (Ligal.e, ou Ninurta et les pierres – ligne 370-375 , traduction de BOTTERO J. & KRAMER S. N., 1993).

Ninurta est à l'opposé plein de bienveillance envers sa mère « qui a voulu gagner la Montagne et le suivre jusque dans la contrée rebelle même au milieu des horreurs de la guerre ». Il lui donne dès lors le titre de la Dame des Montagnes (Nin.Khar.Sag). Ninurta raconte que les montagnes sont la résidence de sa mère et que ses vallonnements produisent des herbes aromatiques et que les franges fournissent du vin et du miel. Sur les pentes des montagnes croissent cèdres, cyprès, genévrier et buis. Ces montagnes sont le berceau d'un jardin produisant de beaux fruits mûrs. Ce jardin fait penser une nouvelle fois au jardin d'Eden et celà est confirmé à l'étude des tablettes de Kharsag. Nous venons de découvrir ci-dessus une description très élaborée de ce jardin et les premiers temps de l'humanité qui rampait encore à 4 pattes. Ninhursag est la Reine de la cité. Enki est chargé d'appliquer les ordonnances d'Enlil. Il apprend à l'humanité que « le fer ne sert pas à tuer mais à couper du bois ». L'étude des tablettes de Kharsag nous confirme le rôle de Ninmah en tant qu'Arbre de la Connaissance dans le jardin d'Eden, localisé dans les montagnes du nord de la plaine mésopotamienne.

Ainsi donc, Nin.Mah (Nin.Kharsag) a été l'épouse d'Enlil, mais d'autres textes anciens nous apprennent qu'il n'en fut pas toujours ainsi. En effet le poème « Enki et Ninmah » nous raconte qu'Enki fut également l'époux de Ninmah en Dilmun (peut-être les îles de Baḥraïn-Failaka). Le poème « Ligal.e, ou Ninurta et les pierres » n'est pas contradictoire à cette idée lorsqu'on sait que Ninmah lie l'orgueil de son fils à celui de son père. Ceci est un indice qui peut laisser penser que cette déesse ne fut pas toujours unie à Enlil. Cette idée est confirmée notamment par le poème « Enlil et Ninlil », connu par une vingtaine de manuscrits fragmentaires retrouvés à Nippur, qui précise que Ninlil est la Jouvencelle d'Enlil et que Nunbaršegunnu est l'Ancienne d'Enlil. Un jour, Nunbaršegunnu avertit Ninlil encore vierge afin qu'elle ne croise pas le Seigneur au regard luisant sous peine d'être mise enceinte (noter l'appellation étonnamment proche du nom donné à Enlil dans les tablettes de Kharsag). Dans un premier temps, elle refuse les avances d'Enlil en expliquant notamment que sa mère et son père ne l'accepteraient pas. Enlil parvient cependant à la rejoindre et à la féconder à l'aide de son page Nuska (son architecte de l'E.Kur) qui lui fournit une barque. L'Assemblée des dieux va dès lors le bannir pour un temps.

En respectant l'idée selon laquelle les mythologies sont dérivées les unes des autres, nous retrouvons un passage évocateur de l'apparition de la nouvelle épouse d'Enlil dans l'hindouisme. Ninmah y porte le nom de Saravastî (Sâvitrî), celle-ci étant considérée comme la déesse hindoue de la Sagesse et de la Connaissance. Dans un distique du Matsya Purâna (WILKINS W. J., 2006), on dévoile que Sâvitrî délaisse Brahmâ alors qu'elle est nécessaire pour l'accomplissement de sacrifices afin de préserver la verdure et la vigueur des trois mondes. Un prêtre est chargé d'aller la chercher mais il n'y parvient pas. Pour accomplir les rites, Indra se met à la recherche d'une nouvelle épouse. Il rencontre une laitière appelée Gâyatrî portant un pot de beurre qui était jeune, belle et souriante. Celle-ci devient son épouse. Elle est

emmenée dans les appartements de Sâvitrî pour être parée des plus beaux vêtements et bijoux. C'est alors qu'arrive sur le lieu du sacrifice Sâvitrî. Celle-ci voit la laitière dans ses appartements et les prêtres occupés à réaliser les rites pour le sacrifice et elle rentre dans une colère folle. Il semble que ce récit explique bien des choses et voici la traduction en partie réalisée par WILKINS W. J., 2006 : « Oh Brahmâ, dit-elle, as-tu toi-même conçu si coupable dessein que tu veuilles me répudier, moi, ta femme légitime ? N'as-tu aucune honte à te laisser pousser, par amour, à un acte aussi condamnable ? Toi que l'on dit père des dieux, des vénérables sages, comment peux-tu agir ouvertement d'une manière qui, n'en doute pas, suscitera la dérision dans les trois mondes ? Mais comment montrer mon visage ou, délaissée par mon époux, me donner le titre d'épouse ? [...] Sâvitrî s'exclama : "Par les pouvoirs que j'ai acquis de la pratique du tapas, puisse Brahmâ ne jamais être adoré en aucun temple ni aucun lieu, si ce n'est un seul jour par an […] Et quant à toi, Indra, qui menas cette laitière à Brahmâ, tu seras enchaîné par tes ennemis, retenu en terre étrangère, et tes ennemis occuperont la cité". Elle dit encore s'adressant à Vishnu : "Et toi, qui l'as donnée en mariage à Brahmâ, tu naîtras parmi les hommes, par la malédiction de Brhigu, et tu endureras le supplice de voir ta femme ravie par tes ennemis; longtemps aussi tu erreras, humble gardien des troupeaux !" [...] Après avoir prononcé ces malédictions, Sâvitrî quitta l'Assemblée, suivie de Lakshmî et des autres déesses, qui annoncèrent très vite leur intention d'y retourner. Sâvitrî, s'enflammant de colère, leur parla en ces termes : "Puisque maintenant, Lakshmî, tu m'abandonnes, puisses-tu ne jamais mener une existence stable et toujours demeurer avec le vil, l'inconstant, le méprisable, le criminel, le cruel, l'insensé, le barbare ! Quant à toi, Indrânî, (autre nom de Gâyatrî) quand Indra se verra accuser d'un meurtre d'un brahmane parce qu'il aura tué le fils de Tvashtri, alors Nahusha obtiendra son royaume et s'écriera, désireux de t'obtenir aussi : 'Ne suis-je pas Indra ? Pourquoi donc la jeune et la belle Indrânî ne veut-elle pas de moi ? Si je ne l'obtiens pas, j'exterminerai tous les dieux". »

Bibliographie :

- BOTTERO J. & KRAMER S. N. Lorsque les dieux faisaient l'homme.

- DUSCHESNE-GUILLEMIN J. Origines iraniennes et babyloniennes de la nomenclature astrale. Comptes-rendus des séances de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. Volume 130, numéro 2. pp. 234-250.

- GARDNER L. The Origin of God.

- HAGAN Helen E. The Shining Ones.

- O'BRIEN C & JOY O'BRIEN B. The Genius of the Few.

- PAINCHAUD L., FUNK WP., BRITISH LIBRARY. L'écrit sans titre. Traité sur l'origine du monde (NH II, 5 et XIII, 2 et Brit. Lib. Or. 4926).

- WILKINS W. J. Mythologie hindoue, védique et pouranique.

La Grande Avancée :

Nous l'avons vu : les tablettes de Ras Shamra ne furent découvertes qu'en 1929, à la même époque où Sir Charles Leonard Woolley découvrit Ur. Les archives du palais royal de Mari ne furent pas exhumées avant 1934, et la "Liste des Rois Sumériens" fut publiée en 1939. Il faut attendre ensuite de 1947 à 1951 pour que surgissent les Rouleaux de la Mer Morte découverts à Qumrân et les tablettes d'Ebla (Tell Mardikh) restèrent inconnues jusqu'en 1975.

Toutes ces sensationnelles découvertes ne se produisirent qu'au siècle dernier, les fouilles archéologiques véritablement conséquentes n'ayant pas été entreprises avant la fin des années 1800. Avant cela, durant plus de deux millénaires, en termes de documents anciens relatifs à Dieu, nos prédécesseurs n'eurent aucune connaissance en dehors de la Bible.

Encore faut-il noter attentivement que la possession et la lecture à titre individuel de cette Bible furent longtemps interdites sous peine de mort par le clergé romain : les grands esprits de l'Église de Rome avaient compris qu'une contradiction essentielle - démontrée sans équivoque dans une adresse au Pape Jules III immédiatement après son accession à la papauté - existait entre la Bible et le Système Catholique Romain. Ce texte des cardinaux de la Curie Romaine a été conservée jusqu'à nos jours grâce à un document historique de la B.N.F. référencé folio B, no.1988, vol. 2, pp. 641-650. Le 3 novembre 1911, un journal hebdomadaire paraissant à Jérusalem, publia un article titré "ROME ET LA BIBLE" dans lequel il attira l'attention sur ce document où les cardinaux donnent au futur Jules III des recommandations qu'il devra suivre. En voici la teneur : << De tous les conseils que nous offrons à Votre Sainteté, nous avons réservé les plus essentiels pour la fin. Concernant la lecture de la Bible, il nous faut ouvrir bien grands les yeux et user de toute la puissance de nos forces dans la matière afin qu'il soit donné le moins possible l'autorisation de lire l'Évangile, surtout dans les langues modernes et dans les pays soumis à votre juridiction. Faisons en sorte que les quelques extraits d'Évangile qui sont généralement lus pendant la Messe soient suffisants, et ne permettons que personne n'en lise davantage. Vos intérêts prospéreront aussi longtemps que le peuple se contentera du peu qu'on lui offre; mais dès que le peuple voudra en lire davantage, vos intérêts seront en danger. La Bible est le livre qui, plus que tout autre, peut soulever contre nous les révoltes et les tempêtes qui nous meneront à deux doigts de notre chute. En effet, si quelqu'un étudie sérieusement la Bible et qu'il la compare avec ce qui se prêche à l'église, il verra bien vite les contradictions et que nos doctrines s'égarent de la vérité et y sont encore plus souvent complètement opposées. Et, si le peuple se réveille à ce livre, il ne cessera plus de nous accuser jusqu'à ce que tout soit découvert et que nous soyons devenus l'objet de la raillerie universelle et la haine. Il est donc indispensable de dérober la Bible au regard des peuples, mais avec une extrême précaution, afin d'éviter tout tumulte et de ne provoquer aucune rébellion. >>

En fait, à partir du XVIIIè siècle, seule était rendue disponible au public les 42 volumes de "L'Hstoire Universelle depuis le Tout Début des Temps", éditée par un consortium de librairies anglaises, et qui fit rapidement autorité. Toutefois, y était déclaré péremptoirement que la Terre avait été créée le 22 octobre 4004 av. J.C. à 18h00 ! Quelques théologiens estimèrent alors que le 22 mars était peut-être une date plus probable, mais TOUS convenaient que l'année était exacte et l'idée qu'il s'écoula seulement 6 jours entre le néant cosmique et l'apparition d'Adam était bien acceptée... Il faut savoir que cette date de 4004 av. J.C. avait été déduite en 1650 par JAMES USSHER, archevêque chrétien d'Armagh en Irlande, dans ses "Annales Veteris Testamenti" (Annales de l'Ancien Testament). Sa méthode de calcul fut basée sur les âges présumés des premiers Patriarches bibliques et des Rois ayant engendré ultérieurement leurs fils respectifs. Soustrayant le nombre total de leurs années d'une date historique connue au IXè siècle av. J.C., il arriva au résultat de 4004 av. J.C. comme année de la création d'Adam. Comparaison faite avec l'estimation juive standard de la Création, sur laquelle repose le calendrier juif pour son année d'émergence : 3750 av. J.C., il trouva qu'il n'y avait guère de différence et en fut satisfait. C'est précisément à partir de ce calcul datant du XVIIè siècle que le Musée de la Création, ouvert récemment aux États-Unis dans l'État du Kentucky, base son exposition et que le "Ministère des Réponses de la Genèse" affirme que la Terre n'a pas plus de 4.000 ans ! Pourtant, d'après nos connaissances scientifiques à ce jour, le défaut principal de ce mode de calcul n'est pas tant la date retenue pour l'apparition d'Adam, mais plutôt le fait qu'Adam est considéré comme le PREMIER HOMME sur une planète Terre à peine surgie du Néant elle-même !

Pour Adam, être apparu aux environs de 4.000 av. J.C., le situe en Mésopotamie à l'Âge de Bronze, époque où l'agriculture et l'élevage sont déja bien développés, les tablettes sumériennes attestant qu'en ces territoires, les récoltes de céréales remontent à environ 9500 av. J.C. Bien sûr, les activités champêtres ne s'arrêtaient pas là, puisque légumes, végétaux, et fruits étaient aussi abondamment produits, l'élevage en troupeaux de moutons, gazelles, et chèvres fournissant la viande et le lait pour ces dernières. Ce n'est que vers 9000 av. J.C. que le bétail et le porc apparaissent domestiqués. Vers 5000 av. J.C. l'élevage et l'agriculture ont permis l'établissement de villages organisés en communautés socialement développées, les structures municipales opérationnelles aux conseils civils dirigés par les Halafans. Vers 4000 av. J.C., la charrue et la roue étaient d'un usage répandu et le bateau à voiles fut développé.

Jusqu'à présent, aucune de ces dates n'affectent l'hypothèse de la naissance d'Adam à la date calculée de 4004 av. J.C. Cependant, Adam ne peut avoir été effectivement le PREMIER HOMME sur Terre ! Tout juste peut-on envisager qu'ADAM est un terme-générique désignant le specimen d'une NOUVELLE ESPÈCE dans un environnment Sumérien aujourd'hui mieux connu grâce à la traduction de dizaines de milliers de textes gravés sur des tablettes d'argile. À cet égard, les calculs de datation chronologique des experts judéo-chrétiens s'accorderaient à la date approximative de 3900 av. J.C. qui vit l'essor soudain des cités-états mésopotamiennes, amenant Sumer à être nommée le Berceau de la Civilisation.

Le fait que l'écriture cunéiforme (signifiant : en forme de clous) sumérienne, apparue en 3500 av. J.C., soit la forme sophistiquée d'écriture la plus ancienne en existence, est particulièrement important pour documenter l'histoire. C'est en effet une écriture très particulière : faite de symboles phonétiques, ni rudimentaire, ni primitive, elle ne peut être sourcée à aucun autre endroit du monde. Ce type d'écriture, vieille de plus de 5 millénaires, fut étudié académiquement la première fois en 1925 par l'assyriologue Stephen Langdon qui avait exhumé des tablettes à Uruk et Jemdat Nasr, situé entre Bagdad et Babylone. Le déchiffrage des tablettes sumériennes fut facilité par leur comparaison à des textes akkadiens plus récents. Le langage akkadien, de base sémitique, était alors connu et traduit dans les écoles de langues assyro-babyloniennes.

Non seulement la Mésopotamie fut une nation culturellement très avancée, mais ses scribes enregistrèrent, en bons comptables et historiens, toute son histoire, ses us et coutumes, beaucoup plus tôt que tout autre peuple. Rien n'est donc surprenant à ce que les récits les plus fiables des débuts de l'histoire terrestre - plus tard transposés et adaptés dans la Bible - apparurent dans cette région même.
La première évidence de l'histoire sumérienne écrite a surgie dans les années 1850; vingt ans plus tard suivirent quelques publications dans la presse, mais ce n'est guère avant 1918 que les premières traductions furent disponibles dans le domaines public. Alors que les archéologues progressaient dans leurs fouilles sous les déserts mésopotamiens, d'antiques tablettes d'argile et des sceaux cylindriques gravés furent exhumés par dizaines de milliers du territoire même où vécurent Adam, Ève, Noé, Abraham et les siens, contemporains des époques dynastiques et patriarcales de l'Ancien Testament. Quelques-uns de ces récits parurent immédiatement familiers à l'oeil des chercheurs érudits, et il devint évident qu'ils étaient les modèles des histoires écrites rétrospectivment par les compilateurs de la Genèse.

En toute logique, ces anciens documents d'une histoire commune à toute l'Humanité auraient dû être accueillis par tous avec enthousiasme, mais ce ne fut pas le cas. Les récits historiques, les personnages et les lieux évoqués, étaient tous parfaitement reconnaissables comme ayant servi de prototypes à l'Ancien Testament. Mais la description sans complaisance des "dieux" et de leurs travailleurs humains, l'érotisme dégagé de certains poèmes traitant des COUPLES DIVINS, l'intensité littéraire générale, étaient si éloignés des enseignements bibliques conventionnels que la société occidentale endoctrinée par l'Église de Rome et ses instances dirigeantes se sentirent immédiatement menacées. Même à cet instant où vous lisez ces lignes, le DOGME de l'histoire humaine faussée, inventé au moyen de "saintes" Écritures forgées par une vieille caste sacerdotale dans l'unique intention de prendre le pouvoir sur les esprits, reste toujours enseigné dans nos écoles, tandis que les documents originaux authentiques desquels ces Écritures - qui n'ont rien de sain - furent élaborées sont grandement ignorés !

C'est d'autant plus fâcheux que les anciennes compilations sont beaucoup plus explicites et détaillées que les écrits composant l'Ancien Testament; en effet, les histoires "bibliques" sont non seulement situées dans un meilleur contexte chronologique, mais leur pertinence sociale et politique est beaucoup plus compréhensible.

- Les Substitutions Trompeuses :

En résumé de nos trouvailles à ce stade, la découverte la plus pertinente est que le Dieu des Israélites, communément appelé YAHVÉ depuis l'époque de Moïse (env. 1360 av. J.C.) fut connu auparavant d'Abraham et de ses successeurs - tous descendants de la Lignée Royale Sumérienne - comme El Elyon, El Shaddaï, ou simplement EL. En parralèle avec ces appellations figurant dans la Bible, il était aussi connu en Mésopotamie comme Ilû Kur.Gal. Nous avons aussi établi qu'en dépit de la dissimulation religieuse des archives, l'Ancien Testament se réfère d'un bout à l'autre au fait que les Israélites honoraient aussi des Déesses. Dans ce contexte, il est évident d'après les fréquentes mentions bibliques d'ASHTORETH, ainsi que les références à ANATH, que les Israélites étaient complètement attachés à la culture cananéenne d'El Elyon, au nom associé à DIEU dans la Bible, depuis le début.

Hors, le récit biblique est spécialement concerné par l'ambition des Hébreux à se gagner les faveurs particulières d'El Elyon, leur caste sacerdotale leur assurant d'être Son "peuple élu", ce concept étant établi avec l'introduction par les prêtres-scribes de l'alliance territoriale de El avec Abraham et son fils Isaac : << Je te donnerai, pour toi et pour ta race après toi... tout le pays de Canaan, en propriété perpétuelle... J'établirai mon alliance avec lui (Isaac), en alliance perpétuelle pour sa race après lui.>>

Malgré qu'El Elyon ait déjà été le Seigneur Brillant des Cananéens, un droit de faveur supposé d'Abraham fut stratégiquement introduit dans l'histoire biblique en vertu du fait qu'Abraham avait en apparence été amené de Ur en Canaan par El. Tout, en termes d'objectif narratif, durant le reste de l'Ancien Testament, repose sur les liens de la relation personnelle d'Abraham avec El, et sur ladite "alliance" qui aurait été engendrée par cette relation. Toutefois, par-delà l'inclusion de ces deux points-clés de machination dans la Genèse, rien n'existe dans les documents historiques non bibliques permettant de justifier la validité historique de l'une et de l'autre prémisse.

Lue telle qu'elle fut écrite, la Bible MASSORÉTIQUE n'est absolument pas timide en sa présentation du Dieu des Hébreux : EL SHADDAÏ synonyme de EL ELYON. La dissimulation du fait fut perpétrée en premier lieu par les traducteurs de l'Ancien Testament pour la Bible chrétienne. Il est cependant à regretter que cela soit aussi le cas pour les traductions des Écritures juives (en anglais comme en français), communément publiées comme des éditions de "Textes Révisés", élargissant ainsi l'ampleur de la distorsion littéraire pour amener le contenu en ligne au niveau du "politiquement convenable" dans un environnement judéo-chrétien intégré.

Comme exception particulière à cette règle générale, la Bible de Jérusalem maintient bien une référence à El Shaddaï - par chance ou à dessein - dans la Genèse XVII, 1 se lisant ainsi : << Comme ABRAM était âgé de quatre-vingt-dix-neuf ans, Yahvé apparut à Abram et lui dit : "Je suis El Shaddaï ! Marche en ma présence et sois parfait ! Je vais mettre mon alliance entre toi et moi"...>> Ceci mis à part, la presque totalité des diverses éditions de la Bible ont substitué de bout en bout "Dieu Tout-Puissant" à El Shaddaï, "le Très-Haut" à El Elyon, et "le Seigneur" à El. L'objectif premier a été de présenter Dieu comme étant unique exclusivement pour la tradition judéo-chrétienne, le soin ayant été pris d'écarter toute association cultuelle passée avec "les dieux" sumériens.

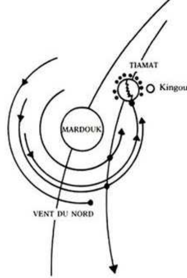
Désormais, afin de faire progresser notre enquête, nous allons tâcher de découvrir le nom personnel correct de ce Dieu, aucune des appellations mentionnées ci-dessus n'étant un nom puisqu'elles sont des appellations titulaires descriptives.

Genèse
(1,1-5)

Premier Jour

1.1 **Au commencement** Dieu créa le Ciel et la Terre.
1.2 La Terre était **informe et déserte** et les ténèbres recouvraient l'abîme et l'Esprit de Dieu planait sur les eaux
1.3 Dieu dit : « **Que la lumière soit** », et la lumière fut !
1.4 Dieu vit que la **lumière était bonne** et Il sépara la lumière des ténèbres.
1.5 Et il appela la lumière **jour** et les ténèbres **nuit**. Et ce il y eut un soir et un matin : Premier jour.

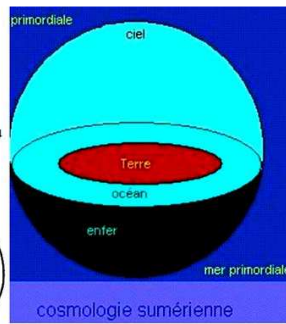
LA BATAILLE CÉLESTE

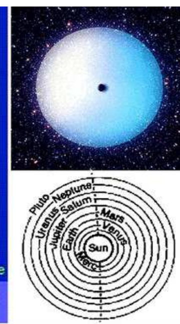


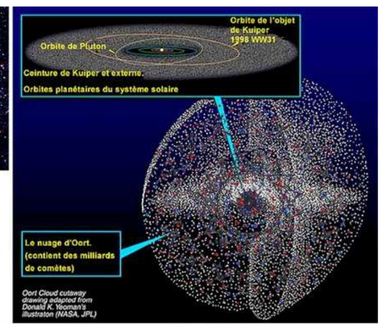
Les "vents" de Mardouk frappent Tiamat et ses "hôtes" (dirigés par Kingou).



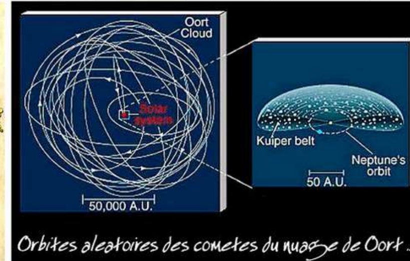


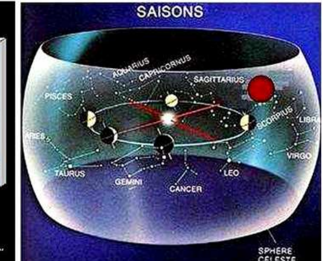












Comparaison Genèse Suméro-Égyptienne & Biblique :

5) AU COMMENCEMENT
LA CRÉATION selon les tablettes sumériennes comparée à la Création en six jours de la Genèse Biblique.

Aiwu (Égyptien archaïque) : tâche, obligation, chose à faire.

Extrait du Livre des Morts égyptien : << Les Esprits viennent s'incarner sur Terre pour continuer l'oeuvre de leurs ancêtres. >>

- Les Atlantes :

Sanchoniathon, l''historien érudit Phénicien, décrit un archipel connu des Phéniciens dans l'Atlantique, un cataclysme l'ayant dévasté : << Les Imyrchakines ("iles éloignées" en hébreu) sont les dernières iles à l' Ouest. La plus éloignée d'entre-elles est à dix journées du promontoire Tyborsypha ("promontoire des tempêtes"). Le nom des plus considérables est Hyresa, Hyrisima, et Igydula. Dans les temps anciens il y avait beaucoup d'hommes dans ces Iles. Mais il advint que le roi d' Hyresa vint débarquer à Hyrisima avec des forces considérables, et s'en rendit maitre. Il soumis à sa puissance toutes les iles dont il tua les princes. Quand il se fut défait de tous ses ennemis, il devint si arroguant qu'il méprisa même les dieux. Alors eu lieu un tremblement de terre; l' eau et le feu du ciel tombèrent avec tant de violence que la plupart des habitants périrent. Ceux que les élements épargnèrent passèrent en d'autres contrées, de sorte que maintenant ces iles sont dépeuplées. Il y a dans ces iles de très hautes montagnes, la plus élevée se trouve dans l' ile d' Hyresa, et est un volcan."

L'historien grec Hérodote (484 av. J.C. - 420 av. JC.), surnommé à juste titre le "Père de l'Histoire", se rendit en Égypte, remontant le Nil très en amont de son delta. Au contact des commerçants grecs de Cyrène et d'Égypte, il glana de nombreux renseignements sur les peuplades du Sahara et fut le premier à parler des Atlantes. Il situait à dix jours de Thèbes, les Ammoniens et l'Oasis d'Augila (actuelle Audjila), puis à dix jours encore les Garamantes situés quand à eux à trente jours de marche des Lotophages (cette position géographique correspond à la ville de Garama alors capitale des Garamantes, connue aujourd'hui sous le nom de Djerma en Lybie, au sud de l'actuelle Tripoli). À dix jours des Garamantes, il présente les Atarantes et à dix jours encore, il situait les Atlantes "qui habitent l'Atlas" : << Cette montagne est étroite et ronde de tous cotés et si haute, dit-on, qu'il est impossible d'en voir les sommets, car les nuages ne s'en écartent jamais, ni pendant l'été ni pendant l'hiver. Les gens du pays disent qu'elle est la colonne du ciel. C'est à cette montagne que les hommes doivent leur nom, car ils s'appellent Atlantes.... Ils ne mangent aucune créature vivante et ne font jamais de rêves...>>

Platon (427 - 347 av. J.C.) a été le premier à prétendre que les Atlantes étaient les habitants d'une ile de l'Atlantique engloutie il y a plus de 10.000 ans. Pourtant il se référait à un peuple qui, de son temps, existait encore réellement mais

dans la région de l'Atlas, écrivant ceci : << Cette mer (l'Atlantique) était alors navigable; elle environnait non loin, et vis-à-vis de l'embouchure que vous nommez en votre langue Colonnes d'Hercule, une île plus vaste que l'Asie et la Lybie ensemble : entre elle et le continent, il y avait encore quelques îles plus petites. Cette énorme contrée s'appelait Atlantide; elle était peuplée et florissante, gouvernée par des rois puissans qui s'emparèrent de la Lybie jusqu'à l'Égypte, et de l'Europe jusqu'à la Tyrénie.>> Platon prétendit tenir ses informations des prètres égyptiens. Hors, plusieurs textes égyptiens évoquent l'Archipel des Morts ou AMENTI (AMENTET) dont plusieurs de ses régions auraient été frappées par un cataclysme :

- SEKHET-AARU (YAARU / IARU / AALU / IALOU / IARU / IANRU), était la "Terre des Roseaux ou des Joncs". Elle se situait à l’Est, vers le Soleil Levant (Notons que le terme babylonien ARALLU désignant le Paradis est proche parent d’AALU).

- SEKHEM, capitale de l’AMENTI et résidence du dieu Khem, connut un sort tragique et fut détruite ”lors de la terrible nuit des tempêtes et des inondations”.
.
- Le Champs des Bienheureux (connu ailleurs et beaucoup plus tard sous le nom de Champs Elysées) fut aussi détruit par les eaux. Ce champs est situé géographiquement par les textes : ”...la partie méridionale se trouve au pays (ou lac) de (K)HARU, la partie septentrionale est fermée par le canal d'ERSA”.

- SEKHET-HETEPET / SEKHET-HOTEP était le "Champs de la Paix" ou "Champs des Offrandes". Il se situait à l'ouest, là où le Soleil se couche. C'était le lieu d'habitation du dieu Asar / Osiris. Selon le Papyrus d’ANI, cette région aurait été constituée d’un groupe de quatre Îles formant un rectangle traversé par des canaux.

Selon ces textes égyptiens, sur sept grandes îles, trois furent détruites par l’eau, (inondations, tempêtes et raz de marée), dont SEKHET-AARU, le Champs des Bienheureux, et la capitale SEKHEM. Les quatre autres (celles du SEKHET-HOTEP) furent détruites par le feu. D’autre part, les textes d’Edfou parlent encore d’un pays nommé le Grand Tertre Primordial ou encore île des Bienheureux, qui fut jadis enseveli sous les eaux. Cette île n’était pas unique puisqu’elle faisait partie d’un groupe de dix, donc d'un archipel. Et justement, dans L’île Primordiale existaient des canaux. Les trois principales iles furent détruites par un ”Oeil du Son” qui tomba sur la Terre !

Certains autres textes égyptiens divisent l'Amenti en trois :

- La grande ile d'Iwiti (ile du piétinement) ou Iwsouht (ile de l'oeuf) qui fut détruite par une tempète ou engloutie.

- La petite ile d'Iwhe (ile du combat) appelée aussi Sekht-Ianru (champs des joncs) qui fut engloutie aussi. Comme par hasard, IWHE relationnée aux combats est très proche linguistiquement de YAHWÉ, dieu coléreux s'il en est !

- La petite ile d'Iwhotep (ile de la paix) appelée aussi Sekht-Hotep (champs de la paix) qui fut détruite par une tempète.

Ces trois iles étaient également connues par d'autres auteurs antiques... mais ceux-ci ne les appelaient pas "Atlantide" mais "Hespérides" !

Dans lex textes égyptiens, on trouve en outre plusieurs listes des dix pays constituant l'ile des Bienheureux ou Tertre Primordial. Ainsi donc, voici la liste d'Edfou :

- L'ile de la furie.
- Le château de chasse.
- Har-Maa.
- Hebwet.
- Le château du mystère.
- La maison du combat.
- Tanen-hotep (terre de paix ?)
- Le trône des deux dieux.
- Djeba.

- Wetjeset-neter.

Et voici une autre version :

- Le Tertre de l'Unité Rayonnante.
- L'ile de Râ.
- Le pilier Djed de la Terre.
- La Grande Colline.
- L'arbre à huile.
- Celui qui est riche en ka.
- Mesen.
- Celui qui rend les lieux prospères.
- Behdet.
- Le domaine des fantômes.

Et en voici la version grecque :

- Royaume d'Atlas.
- Archontat de Diaprépés (qui se distingue).
- Archontat d'Eumélos (aux nombreuses brebis).
- Archontat d'Azaës.
- Archontat de Mnéseas (gardant le souvenir).
- Archontat de Mestor (qui dirige).
- Archontat d'Amphérès (tourné de deux cotés).
- Archontat d'Evaimon (de sang noble).
- Archontat d'Elasippos (soignant les chevaux).
- Archontat d'Autochtonos (autochtone).

Certains textes égyptiens divisent SEKHET-AARU en 7 "arits" (régions) mais d'autres textes par contre font de SEKHET-AARU et de l'AMENTI deux subdivisions à l'intérieur du SEKHET-HOTEP. Ce dernier étant divisé en 14 "arits" :

- Amentet (Amenti)
- Sekhet Aaru (champs des joncs)
- Aatenkhu (pays de la Lumière)
- Tui-Qaui-Aaui (pays de la Joie)
- Aatenkhu
- Am-Mehet (pays invisible)
- Ases (pays des flammes)
- Ha-Hetep / Ha-Sert (pays des torrents)
- Akesi (pays du "dieu dans son oeuf")
- Nutent-Qahu (Ville de Qahu, pays du dieu-serpent) / Aptent-Qahu
- Atu (pays de la Déesse de la Lumière)
- Unt (pays de la Déesse qui compte les heures)
- Uart-Entmu (pays de la Déesse hippopotame)
- Kher-Aha (pays des montagnes).

Voilà tout pour la notion d'Atlantide relationnée à l'Ancienne Égypte.

Dans le livre III de sa Bibliothèque Historique, Diodore de Sicile (1er siècle av. J.C.) prétend que Cerné était une ville Atlante et qu'elle fut prise, ainsi que les iles des Gorgones, par les Amazones : << Les Amazones soumirent un grand nombre de Libyens et de nomades du voisinage et elles fondèrent à l'intérieur du lac Tritônis (l'actuel chott Djerid en Tunisie) une grande ville qui fut appelée Chersonèsos à cause de sa forme. Utilisant cette ville comme base, elles entreprirent de grandes opérations, animées qu'elles étaient d'un ardent désir d'envahir de nombreuses parties de la terre habitée. Leurs premières campagnes, dit-on, furent dirigées contre les Atlantes, les hommes les plus civilisés de ces

régions, qui occupaient un pays prospère et de grandes villes; à ce qu'on affirme, c'est chez eux que la légende place la naissance des dieux, dans les régions proches de l'Océan, en accord avec les légendes grecques et nous parlerons de cela dans le détail un peu plus bas. On raconte donc que Myrina, la reine des Amazones, rassembla une armée composée de trente mille femmes d'infanterie et de trois mille cavalières. Comme armes défensives, elles utilisaient des peaux de grands serpents, les animaux de cette espèce étant en Libye d'une taille incroyable, et comme armes offensives, les épées et les lances, ainsi que des arcs, avec lesquels non seulement elles tiraient de face, mais encore, quand elles faisaient retraite, se retournant en arrière, elles décochaient avec sûreté des traits sur leurs poursuivants. Ayant donc envahi le pays des Atlantes, elles vainquirent dans une bataille rangée les habitants de la ville appelée Cerné; et, après avoir poursuivi les fugitifs jusqu'à l'intérieur des murs, elles s'emparèrent de la ville. Désireuses de frapper de terreur les peuples voisins, elles traitèrent cruellement leurs prisonniers et passèrent les hommes adultes au fil de l'épée et, ayant réduit les enfants et les femmes en esclavage, elles rasèrent la ville. Comme le bruit du désastre des Cernéens s'était répandu auprès de tous les membres de ce peuple, on raconte que les Atlantes, terrorisés, livrèrent leurs villes par convention et promirent qu'ils feraient tout ce qu'on leur commanderait; alors la reine Myrina, les traitant avec modération, conclut avec eux un traité d'amitié et, à la place de la ville rasée, elle en fonda une autre en lui donnant son propre nom; elle y établit les prisonniers de guerre et tous ceux des indigènes qui le désiraient. Comme, par la suite, les Atlantes lui offraient des cadeaux somptueux et lui votaient publiquement des honneurs considérables, elle accepta ces marques de leur attachement et promit en retour d'accorder ses bienfaits à leur peuple.>>

Pline l'Ancien (23 av. J.C. - 79 ap.J.C.), au livre VI de son Histoire Naturelle, parle aussi de Cerné et de l'Atlantide : << À l'opposite du golfe Persique et vis-à-vis de la côte d'Éthiopie, est située l'île Cerné. On ne connaît au juste ni sa grandeur ni sa distance. Polybe place cette Cerné à l'extrémité de la Mauritanie, vis-à-vis du mont Atlas, à huit stades du continent. Cornelius Nepos parle d'une Cerné à laquelle il ne donne pas plus de deux milles de circuit. En face du mont Atlas est, dit-on, l'île Atlantide, passé laquelle, à cinq journées de navigation, la terre ne présente plus que des déserts.>>

Pausanias de Sparte (2è siècle ap. J.C.) parle aussi des Atlantes : << Nous connaissons d'autres Éthiopiens voisins des Maures et dont le pays s'étend jusqu'à celui des Nasamons. Ces Nasamons, qui connaissent, disent-ils, les mesures de la Terre, donnent le nom de Loxites aux peuples nommés Atlantes par Hérodote, et qui habitent les extrémités de la Libye vers le mont Atlas; ils ne sèment rien et vivent de raisins sauvages.>>

Le périple d'Hannon cite ces mêmes Atlantes Loxites : << ... Continuant notre chemin, nous arrivâmes à la large rivière Lixus, qui vient de Libye et au-delà de laquelle des nomades appelés Lixites font paître leurs troupeaux. Nous restâmes un certain temps avec eux et ils devinrent nos amis. Dans l'arrière-pays infesté de bêtes sauvages et hérissé de grandes montagnes, vivaient des Ethiopiens inhospitaliers. Ils disent que le Lixos coule de cette région et qu'au milieu de ces montagnes habitent des troglodytes, d'allure étrange, qui, d'après les récits des Lixites, peuvent courir plus vite que les chevaux...>> Hors, le fleuve Lixus, Eratosthène cité par Strabon et Pomponius Mela donna son nom à la ville de Lixus qui pourrait être Lixus (Lksh en phénicien), au sud de Tanger, sur l'oued Loukkos (Lekkous en phénicien) et le fait important est que c'est à Lixus qu'on situait le jardin des Hespérides. Et Diodore de Sicile rapproche ces Hespérides ("celles du couchant") des Atlantes : << Atlas eut d'Hespéris sept filles, appelées 'Atlantides' du nom de leur père, et 'Hespérides' de celui de leur mère.>>

Satius Sebosus dit qu'à 40 jours de navigation à l'ouest des Gorgones (iles du Cap vert) se trouvent les trois iles Hespérides :

- Aéglé la blanche (couleur des prêtres chez les indo-européens).

- Aréthuse la noire (couleur des paysants chez les indo-européens).

- Érythie la rouge (couleur des guerriers chez les indo-européens), que l'on situe parfois au large de l'Espagne. C'est là qu' Hercule aurait lutté contre Géryon, le géant aux trois corps.

Ces Hespérides se trouvaient elles-mêmes à un jour du continent d'en face (Amérique), certains textes expliquant qu'il y avait quatre autres Hespérides : Hestia, Hespéra, Hespérousa, et Hespéraea, les deux dernières m'évoquant le nom de l'actuelle ville d'Espéraza dans l'Aude !

Se référant à l'écrivain grec Marcellus l'éthiopien (dont l'œuvre est antérieure à celle de Platon), le néo-platonicien Proclus (410 / 485) semble avoir également parlé de l'Atlantide : << Il y avait dans cette mer sept îles, consacrées en leur temps â Perséphone, et trois autres de grande taille dont l'une consacrée à Pluton, une à Ammon et une à Poséidon, celle-ci ayant une surface de mille stades. Ils disent également que les habitants de cette île consacrée â Poséidon conservaient le souvenir de leurs ancêtres, et de l'île atlantique qui se trouvait là, merveilleuse, en vérité, qui avait dominé pendant des siècles toutes les îles de la mer Atlantique était également consacrée à Poséidon..>>

Si l'on considère la Genèse débutant ainsi : "Au commencement" comme étant une mauvaise traduction suivie d'interprétations erronées, et que l'on replace la bonne expression, c'est à dire : 'AVEC CE QUI RESTAIT D'AVANT", l'on peut ainsi admettre la destruction d'une civilisation avancée antérieure à la nôtre, qu'un certain nombre de rescapés survécurent (probablement l'élite de ce peuple), et le déplacement de ceux-ci en des zones territoriales éloignées mais aptes au repeuplement. Originaires d'îles situées en l'Océan ATLANTique, nos rescapés Atlantes abordèrent l'Espagne à Compostelle (voilà l'un des secrets des Initiés et la raison d'être d'un certain pélerinage religieux) et l'Afrique du Nord au Maroc, pour aller ensuite s'établir en Nubie (Soudan et Éthiopie) ET en Mésopotamie. Un autre groupe Atlante fut moins chanceux pour s'être établi en Scandinavie, là où une glaciation les piégea durant plusieurs siècles. Voilà pourquoi les civilisations Sumérienne et Égyptienne, aux constructions cyclopéennes, s'épanouirent aussi soudainement. Face à un terrible besoin de main d'oeuvre pour rebâtir une nouvelle civilisation, et fort de leur Savoir, ces Anciens en furent réduits à modifier génétiquement des hominiens pour en faire des ADAM qu'ils installèrent et éduquèrent au plus près de leur Colonie d'E.DEN.

Genèse Suméro-Égyptienne : L'UNIVERS = l'Unique Vers - L'Oeuf Cosmique = l'Atôme (ATHOM - ATOUM)

Avant toute chose, il existe une puissance terrible : la Nuit. De ses abîmes, du noir absolu, du néant sans forme, jaillit l’Oeuf Cosmique. L'Onde, le Vent, aussi invisible que le Temps, est à l’origine de cette matérialisation première. Nuit et Vent, indomptables car impalpables, ont ensemble, dans leur essence qui est absence absolue, formé et mis au monde une plénitude solide, l’Oeuf Cosmique, à l'intérieur duquel s'éveille le Soleil Central : AP.SÛ (variantes : Absu, Aton, Atoum, Adon, etc...), l'Être Primordial, le Profond Père des Dieux : « Lorsque, en haut, le Ciel n’était pas nommé, et qu’ici-bas la Terre ne portait aucun nom, seuls Apsû, le Primordial, fut leur Générateur, et Mère Tiamat, leur génitrice à tous, mélangeaient ensemble leurs eaux. Tout n’était qu’agglomérat : aucune pâture n’était visible, aucune cannaie n’était parue. Alors qu’aucun des dieux n’avait encore été créé, qu’ils n’étaient ni nommés de noms ni dotés de destins, alors en leur domaine, des dieux furent produits. Lahmu et Lahamu apparurent et leurs noms prononcés » (extrait de l'Enuma Elish babylonienne).

Ensuite naît donc TIAMAT, l'Épouse d'AP.SÛ, la Reine Dragon, et Tous Deux nagent dans les Eaux Primordiales de l'Océan Éthérique remplissant l'Oeuf Cosmique. Tiamat et Absu sont les premiers, les géniteurs des dieux. Curieusement dans le texte, ils ne sont pas explicitement identifiés comme des dieux. Il est dit qu’ils les produisirent. Tiamat signifie en Sumérien, mère de la vie ou servante de la vie, TI (vie) et AMA (mère, chaleur), et Absu est l’abime du monde, il signifie AB (Trou, ouverture, père) et SU ou ZU (Connaissance, sagesse, savoir), littéralement la sagesse ou le savoir du père.

Tiamat, planète océanique des origines, orbita entre Jupiter et Mars avant d'être littérallement coupée en deux par un planétoïde nommé Marduk, survenus d'au-delà les limites du Système Solaire. L'une des deux moitiés se fragmenta en de multiples astéroïdes que les Sumériens nommèrent le "Bracelet Martelé", tandis que l'autre moitié devint notre planète, Urantia.

D’une façon symbolique, Tiamat pourrait aussi représenter la surface du monde, là où la vie se développe, exposé à la chaleur du Soleil, et Absu serait l’intérieur de ce monde, cachant les secrets de la connaissance et de la sagesse, ce qui rejoindrait l’idée du mélange des eaux, l’eau salée de la mer et les eaux douces des sources souterraines.

Les Enfants d'Apsû et de Tiamat furent respectivement : Mummu (Mercure), Mars (Lahmu), Vénus (Lahamu), Kishar (Jupiter), Anshar (Saturne) et sa fille (satellite) Gaga (Pluton), Anu (Uranus), et Ea (Neptune). Les neuf planètes sont les Dieux de la cosmologie Sumérienne et ils forment la Divine Énnéade Égyptienne.

<< Aussitôt qu’ils (Lahmu et Lahamu) furent à maturité et complètement formés, furent façonnés Anshar et Kishar, qui les surpassaient. Quand ils eurent prolongé leurs jours, multipliés leurs années, Anu fut leur premier-né – égal à ses

ancêtres. Anshar avait créé son fils Anu à son image. Anu pareillement à sa ressemblance, procréa Nudimmud. >>

Lahmu et Lahamu sont donc les premiers Dieux créés, qui façonnèrent ensuite Anshar et Kishar, qui eux même eurent Anu comme fils. Ce qui est surprenant dans le texte, c'est l'utilisation des mots « produire », « créer », « construire » ou « façonner », mais jamais « donner naissance » ou « engendrer », en quelque sorte une création sans enfantement. Autre bizarrerie, Anshar qui est masculin dans la mythologie Sumérienne, créé son fils Anu à son image, et qu'en est-il de l'image de Kishar qui pour nous est le dieu mâle et viril Jupiter ? Encore plus surprenant, Anu créé aussi son fils Nudimmud (Enki) à son image de la même façon, mais tout seul, sans mère. Un autre point semble important dans le texte, c'est le fait qu'à chaque génération, les dieux sont supérieurs à leurs aïeux, pouvant faire penser à une sorte d'affinage génétique. Il est intéressant de noter que Nudimmud signifie en sumérien « l'image qui façonne et met au monde » ou « qui façonne et met au monde les images ». Le terme « image » a certainement une grande importance, et pourrait être pris ici dans le sens de « clonage ».

Ensuite, les dieux se chamaillent et troublent la paix d'Apsu et de Tiamat. Tiamat est indulgente, mais Apsu ne supporte plus le comportement de sa progéniture, il veut les détruire pour retrouver le repos. Tiamat est en colère contre Apsu : « Pourquoi détruirions-nous ce que nous avons produit ? Si pénible que soit leur conduite, patientons avec bienveillance ». Mais celui-ci se réjouit du mal qu'il allait préparer contre les dieux, ses enfants, avec l'aide de son page Mummu. Cette scène se déroule à l'intérieur de « la Demeure du Ciel », désignant certainement l'Espace céleste, lieu de naissance des Dieux.

Les Dieux sont ensuite mis au courant du complot, mais gardent le secret sans bien en comprendre toutes les implications. Seul Enki, qui n'est autre que Nudimmud, comprend tout, car il est le plus intelligent de tous, le dernier-né. Il renverse Apsu de son trône, le terrasse, et prend son pouvoir et ses possessions. Dans la mythologie mésopotamienne, Ea, Enki et Nudimmud sont le même dieu, le fils d'Anu.

« Alors, il se reposa dans le plus grand calme, il nomma cet endroit Absu et y assigna les salles de cérémonie. Ici, il fonda sa propre résidence, où Enki avec Damkina, son épouse, siégèrent en majesté. Dans ce sanctuaire aux destins, cette chapelle de l'élaboration, fut procréé le plus habile, le plus sage des dieux, le Seigneur, au milieu de l'Absu, Marduk fut né. […] Sa nature était splendide, son regard étincelant. Il était mature dès la naissance, vigoureux dès le début. En l'observant, Anu, qui avait procréé son père [Enki], se réjouit et s'illumina ; son cœur se remplit de joie. Lorsqu'il l'eut regardé il dit : 'Sa divinité est différente, il est bien plus extraordinaire, il les dépasse en tout'. […] Dès lors, Anu produisit et occasionna quatre vents qu'il confia à Marduk 'pour que mon enfant s'en amuse'. Et Marduk créa la poussière qu'il fit emporter par les vents de la tempête. Ayant provoqué la houle, il troubla Tiamat. Perturbée, Tiamat s'agita jour et nuit »

Enki est maintenant le grand dominant, avec son épouse Damkina. Dans les textes mythologiques, Damkina a toujours été représentée comme la plus ancienne Déesse-mère, il s'agit donc de Nin.Kharsag. Enki hérite donc du domaine de l'Absu (les mondes souterrains). C'est effectivement ce qu'on retrouve dans d'autres textes, où Enki est le seigneur des mondes d'en bas, et des eaux souterraines.

Marduk, attiré dans notre jeune Système Solaire par la gravitation d'Uranus et de Neptune, passa près de Saturne et Jupiter, pour ensuite entrer en collision avec Tiamat, Kingu (la Lune), l'un des dix satellites de celle-ci étant poussé au loin en une nouvelle orbite autour d'Urantia (la Terre). De ce "Drame Cosmique" des premiers temps du Système Solaire résulte pour Marduk, Le Seigneur de la Croix, une orbite élliptique excentrée autour du Soleil, l'obligeant à revenir cycliquement nous visiter. Dans la Tradition hébraïque, cette collision forme la base de l'histoire de la Création. Une autre conséquence de la collision occasionnée entre Marduk et Tiamat fut que Gaga, satellite de Saturne, s'éloigna pour orbiter au loin, ayant acquis sa propre Table de Destinée, un plan orbital différent des autres planètes.
Marduk est l'un des Dieux les plus importants dans la tradition Sumérienne, avec Enki et Anu. En Akkadien, on le retrouve sous le nom de Marduku, et si on le traduit en Sumérien, on obtient MAR (appliquer, protéger, entourer), DUKU (mot désignant le tertre sacré des Dieux, ou le domaine d'origine des Dieux), ce qui correspond exactement aux fonctions de Marduk dans l'Enûma Elis.

L'épopée sumérienne de la Création débute à l'instant de la collision entre Marduk et Tiamat; la moitié de la Reine Dragon qui deviendra la Terre entrant en une période convulsive d'éruptions volcaniques d'où résulte la formation du premier continent, la Pangée. Il y a environ 200 millions d'années, la Pangée se séparera en deux grands continents :

l'Aurasie dans l'hémisphère nord, et le Gondwana dans l'hémisphère sud. Puis vient l'Ère des Dinosaures et du GIGANTISME jusqu'à environ 65 millions d'années, période de l'extinction des dinosaures, probablement par cause de l'impact terriblement destructeur d'un météore. La vie se réfugie donc dans les océans. Des hominiens apparaissent il y a env. 14 millions d'années; à première vue, ils seraient le produit d'une mutation ayant affecté certains sauriens amphibiens dotés d'un troisème oeil. Le singe apparait quant à lui il y a 11 millions d'années. Il y a 4,2 millions d'années l'Australopithèque surgit en Afrique de l'Est, parvenant à peupler la planète durant près de deux millions d'années, disparaissant aux environs de - 2 millions d'années, remplacé par l'Homo Erectus.

Dans la mythologie mésopotamienne, on retrouve très souvent le dieu Enlil, fils d'Anu, qui n'est pas présent dans l'Enûma Elis. Cependant, traduit en Sumérien, Enlil signifie EN (Seigneur), LIL (Souffle, vent), le Seigneur de l'atmosphère (l'Air, l'un des éléments), qui avait de plus, les mêmes fonctions que Marduk. Il semblerait donc que Marduk ne soit qu'un titre, et le nom du fils d'Ea-Enki et petit-fils d'Anu (et non son fils), soit certainement Enlil.

Anu semble ravi de la situation, et il va fournir à Marduk-Enlil, volontairement ou pas, les outils qui vont déstabiliser la grande Tiamat, et qui déclencheront rapidement la guerre des Dieux durant laquelle Marduk renverse Tiamat et devient le grand héros dominant devant son père Enki, mais Anu reste le chef du clan. Cependant, malgré leur victoire, le clan de Anu est contraint de s'enfuir en exil sur Terre. C'est à partir de ce moment que Ea prend le nom de Enki, EN (Seigneur), KI (Terre), le Seigneur de la Terre, et que Marduk est nommé Enlil.

La rivalité entre Enki et Enlil est présente dans toutes les histoires mésopotamiennes, où le pouvoir bascule sans arrêt d'un dieu à l'autre, comme une répétition, ou plutôt une résonnance archétypale des évènements. Enki (Sumer), Ptah(Egypte), Osiris(Egypte), Poséidon (Grèce) et Quetzalcóatl (Maya) correspondent au même dieu, de même qu'Enlil (Sumer) correspond à Seth (Égypte), Hadès (Grèce) et Tezcatlipoca (Maya). Dans chacune de ces civilisations, on retrouve le côté civilisateur, protecteur et sauveur de l'humanité représenté par Enki, et la fourberie destructrice menée par la soif de pouvoir représenté par Enlil. Ces évènements sont certainement à l'origine de nombreuses guerres, et ont d'énormes répercussions encore aujourd'hui, puisqu'ayant forgé les structures de notre société ainsi que l'aboutissement des trois religions monothéistes. D'une façon plus large, on pourrait dire qu'Enki et Enlil sont probablement à l'origine des références morales et spirituelles de l'Humanité en général et de notre civilisation en particulier.

Il y a environ 450.000 ans débute la Royauté Atlante en la personne de AN le Céleste; il est suivi de An.Ki (la Solide Fondation), fils de An et An.Tu. An.Ki meurt sans héritier, et son plus jeune frère An.Ib (Celui du Milieu) lui succède; marié à Nin.Ib (la Reine ou Dame de Ib), il a d'elle An.Shar.Gal (le plus Grand des Princes) qui se marie à Ki.Shar.Gal qui donnera naissance à An.Shar (le Seigneur Maître du Temps) dont la femme est Nin.Shar. Ils donnent naissance à Du.Uru qui choisit pour épouse Da.Uru (Celle qui est à mes côtés); le couple n'ayant pas d'enfant, Da.Uru commet l'erreur d'adopter un petit garçon trouvé aux portes du palais, rompant ainsi la règle successorale. L'enfant appelé Lahma accèdera toutefois au trône, prenant Lahama pour Reine.

Une révolte éclata alors, dirigée par Alalu, prince descendant d'An.Shar.Gal par son fils Alam. Lahma, projeté du haut de la tour du palais royal, décéda et Alalu se proclama Roi. C'est alors qu'Anu sollicite l'Assemblée des Sept Juges, déclarant que lui, du fait d'un lignage généalogique plus direct, et non Alalu, est plus apte à règner. Les 7 Juges tranchent ainsi : qu'Alalu garde le trône de son vivant, tandis que les enfants d'Anu hériteront du trône. Anu accepte la proposition et se met au service d'Alalu, de mauvaise grâce. Neuf ans ayant passé, Anu provoque en duel Alalu, remporte la victoire et est déclaré Roi.

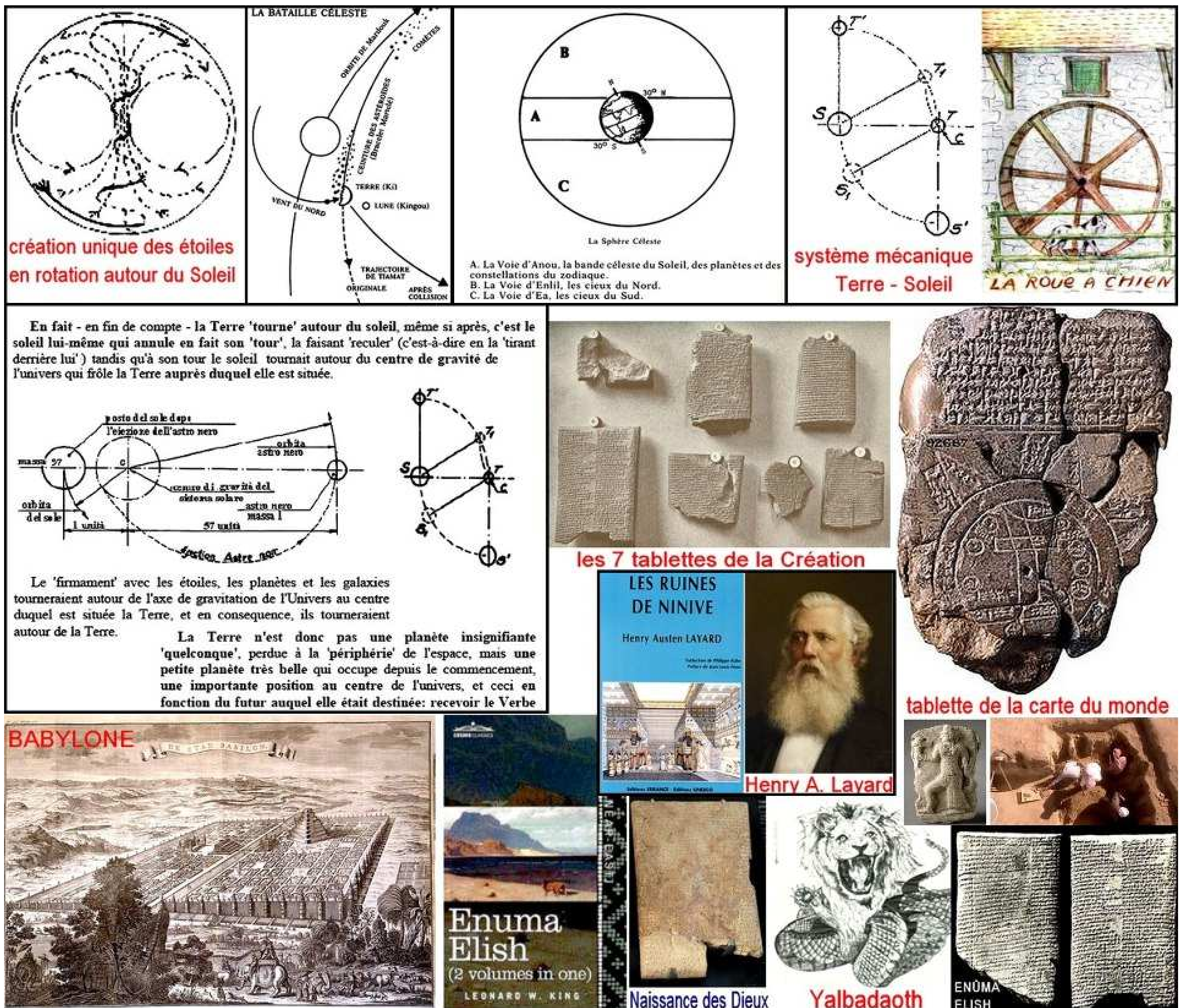
Nous arrivons au jour où Anu autorise son fils Enki (le Seigeur de la Terre) à s'établir avec 50 Nephilim en Mésopotamie. Enki choisit alors le lieu qui deviendra Eridu. C'est à ce moment que ses compagnons Nephilim sont nommés Anunnaki ou Anuna.Ge : Ceux qui descendirent en cette terre.

Arrivés à ce point, ou nous restons logiquement sur l'idée d'un groupe d'explorateurs constitué du noyau de l'Élite des rescapés de l'Atlantide venus du nord-ouest (descendus) repérer de nouvelles terres (plus bas sur une carte géographique) aptes à l'établissement d'une colonie; ou nous versons dans le domaine onirique de la science-fiction chère à certains auteurs qui semblent oublier bien vite les réalités historiques. Quoiqu'il en soit, d'Atlantes nommés Nephilim ou encore Elohim, les survivants d'une race antérieure à la nôtre, les scribes de la Bible en feront péjorativement des "Anges Déchus" ! J'ajouterai que, au vu de leur comportement qui n'est pas exempt de défauts, ces

Atlantes là nont rien de véritables dieux !

La tradition des SIX jours de la Création dérive des archives sumériennes mal interprétées par les prêtres-scribes des Isriars captifs à Babylone qui notèrent toutefois la redondance du chiffre 6, les mathématiques sumériennes étant centrées sur le nombre 60, les tables à calcul étant en base 12 (pour notre part, nous utilisons le système décimal).

Enfin, l'une des traductions de l'expression sumérienne E.DIN est "Maison des Justes". C'est en E.Din que la cité d'Eridu fut édifiée. De ce mot Eridu découle Erde en langue germanique, Erthe en ancien anglais, Ertz en kurde, et Eretz en hébreu. En anglais moderne, ce mot est EARTH, désignant notre planète la Terre, que les Anciens nommaient Ur.An.Ti.A.



Genèse Biblique : Six Jours :

Le malheur veut que nous n'ayions accès à aucune version originale de la Bible hébraïque, sauf pour quelques rouleaux. Quel que soit ce que représentent les SIX JOURS bibliques en termes de Création universelle et terrestre, nous savons maintenant que la Terre - de son vrai nom Urantia - moitié blessée mais survivante de TIAMAT, évolua pendant des milliards d'années, les formes de vie les plus précoces étant apparues il y a environ quatre milliards d'années. Nous savons que les premiers humanoïdes, apparus il y a 14 millions d'années, éaient le produit de la mutation de sauriens aquatiques. Nous détenons la preuve que l'Homme de Néanderthal existait bien antérieurement à 70.000 av. J.C, cette race d'hominiens s'éteignant brusquement après quelques 40.000 ans, l'Homme de Cro-Magnon étant apparu vers 35.000 av. J.C., débutant ainsi l'ère de l'Homo-Sapiens - c'est à dire : l'Homme Pensant.

Bien que très ambigu du point de vue chronologique, le texte de la Genèse relate quelques vérités puis que en I, 11-25, on nous raconte qu'il y avait des plantes, des poissons, des oiseaux et d'autres animaux AVANT l'homme, ces diverses formes de vie étant détaillées en une progression scientifique logique; et dans l'ensemble, la séquence des événements décrits apparait en adéquation avec les découvertes géologiques et archéologiques, sauf en ce qui concerne la réalité du processus d'évolution à long terme.

- Le Dessein Intelligent :

Dans l'opinion générale sur l'origine de la vie, deux philosophies s'opposent : celle des CRÉATIONNISTES, RELIGIEUSE,

Dieu ayant créé toutes choses sous sa forme finale; l'autre des ÉVOLUTIONNISTES, SCIENTIFIQUE, déclarant que chaque forme de vie évolua lentement au moyen de la sélection naturelle, soit : la survie des mieux adaptés.

Nous avons vu précédemment que les Créationnistes sont associés au concept d'une Création Divine appelée "Dessein Intelligent", mais dans son contexte élargi, cette notion de Dessein Intelligent est de type progressif, générateur de vie sans pour autant être nécessairement lié à Dieu. Par exemple, la pollinisation des plantes par les abeilles, et le croisement entre animaux pour produire de nouvelles espèces relèvent du "Dessein" ET sont scientifiques du point de vue biologique, bien que ne relevant ni de l'évolution, ni d'un phénomène de Création.

Les partisans du Dessein Intelligent soutiennent que certaines des caractéristiques des espèces vivantes s'expliquent par l'oeuvre d'une Intelligence, et non par un processus de sélection naturelle. Au contraire, la majorité de la communauté scientifique considère le concept de Dessein Intelligent comme nul et non avenu, ne relevant pas de la Science, pour la raison que cette théorie ne peut être testée par l'expérimentation. Cependant, Charles Darwin, scientifique reconnu s'il en est pour sa Théorie de l'Évolution, INVENTA l'expression "CHAÎNON MANQUANT" dans son incapacité à relier l'Homo-Sapiens au Néanderthalien qu'il assurait être son ancêtre. Et l'énigme de ce fameux "chaînon manquant" n'est toujours pas résolue par les Scientistes à l'esprit obtus, pour la simple bonne raison que d'autres scientifiques ont contemporainement apporté la preuve formelle que l'Homo-Sapiens n'a pas la moindre trace d'ADN du Néanderthalien, qui du fait, n'est en rien son ancêtre ! La vérité, c'est que depuis 660.000 ans, il existe une TOTALE DIVERGENCE de ces espèces et AUCUNE TRACE d'un quelconque processus d'évolution depuis le Néanderthal vers l'Homo-Sapiens !

L'étonnant dans tout ça, c'est qu'une fois de plus, les Sumériens avaient documeté et détaillé l'Ingéniérie Génétique il y a plus de 4.000 ans, ceci ajoutant un pavé dans la mare dans ce débat stérile sur la Création. Il n'est donc plus question que Science et Religion continuent à se chamailler, mais d'élargir la Conscience Collective sur la base solide des aspects de l'histoire humaine documentée. En examinant de plus près le contenu de ces antiques textes mésopotamiens, il va être intéressant, conjointement avec la découverte du prototype ADAM dans quelque récit pré-biblique, de trouver une source plus originelle que la Genèse pour ce concept d'une Création en six jours, le septième étant consacré au repos.

La Genèse Babylonienne :

Au VIè siècle av. J.C. se déroulaient à Babylone les festivités du Nouvel An, aux premiers jours de Nissan (période de mars-avril). Pour l'occasion, un poème long de 920 lignes était traditionnellement récité par le grand-prêtre, avec représentation d'extraits de l'histoire passée. C'est dans cet environnement bien particulier que les Israélites captifs de Nabuchodonosor II furent témoins de l'histoire de la création universelle jouée devant leurs yeux. Ainsi naquit donc le thème d'ouverture de la Genèse biblique ! Récemment, ce poème retrouvé a été nommé l'Épopée de la Création Babylonienne, mais il s'appelle plutôt l'ENÛMA ELISH, mots signifiant : Quand des hauteurs..."

L'on sait aujourd'hui que l'Enûma Elish fut composé il y a environ 3.500 ans, son titre provenant des premiers mots du poème : << Enûma elish la nabû shamamou. Sha 'litou ammatum shuma la zahrat...>> traduit ainsi : " Quand, dans les hauteurs, le ciel n'avait pas été nommé; et qu'au dessous, la terre ferme ne portait aucun nom..." Le texte raconte qu'au commencement, il n'existait qu'un espace aqueux universel dans un voile de brumes. En se référant aux eaux salées, l'Enûma Elish les nomme TIÂMAT; il est donc bien fait référence à la toute première planète - OCÉANIQUE - du Système Solaire, d'une manière poétique ne l'oublions pas. Le texte de la Genèse quant à lui utilise le mot ABÎME, variante hébraïque de TEHÔM, au pluriel TEHÔMOT. Les experts en langues sémitiques, tels que Raphaël Pataï de l'Université Hébraïque, affirment que l'association entre le mot hébreu TEHÔMOT et le mot akkadien TIÂMAT fut VOLONTAIREMENT SUPPRIMÉE dans la tradition biblique pour des raisons DOCTRINAIRES !

Suivant la création des firmaments du ciel, l'Enûma Elish déclare que Marduk établit l'orbite solaire de la Terre, déterminant ainsi l'année terrestre, avec la Lune pour faire connaître les nuits et les mois. La Genèse se calque ici sur le l'Épopée de la Création. Et sachant que c'est Mardouk qui entra en collision avec Tiâmat, laquelle sous l'impact fut coupée en deux, l'une des moitié devenant la Terre, éjectée au loin en une nouvelle orbite en compagnie de Kingu (la Lune) l'ancien satellite de Tiâmat, tout se tient logiquement. Notons, car ce n'est pas banal, qu'en ces temps fort éloignés, l'orbite de la Terre autour du Soleil était connue alors que 3.000 ans plus tard, l'Église Catholique insistait sur le fait que la Terre était plate; le fait qu'en outre Elle soit placée au centre de l'Univers pourrait s'avérer juste au final ! En effet, si

l'on accepte la notion de l'Oeuf Cosmique, notre Système Solaire figure effectivement en son coeur, exactement au centre, et le duo Terre-Soleil est précisément positionné sur l'Axe du Monde... Bien entendu, les Scientistes restent à affirmer - sans en apporter les preuves formelles - que l'Univers est infini, etc... Mais je vous invite à faire l'expérience du KALÉIDOSCOPE ou à l'occasion d'une fête foraine, de vous balader dans le Labyrinte fait de miroirs.

Les tablettes de l'Enûma Elish furent exhumées durant les fouilles de 1848-76 de Henry Austen Layard, effectuées en la bibliothèque royale d'Assourbanipal (env. 668-627 av. J.C.), à Ninive, en Assyrie. Les trazductions furent publiées par le British Museum en 1876 sous le titre "The Chaldean Account of Genesis (le Récit Chaldéen de la Genèse)
D'autres tablettes contenant d'autres versions de cette épopée furent trouvés à Assur, Kish et Uruk. D'après des empreintes dans l'argile, il est établit avec certitude qu'un texte plus ancien de l'épopée existait auparavant dans un langage plus archaïque. Hors, ce poème ne raconte pas que la Terre fut créée en six jours, avec un septième de repos comme exposé dans la Genèse biblique, mais il existe des similarités entre les deux textes donnant à penser que l'Enûma Elish a bien inspiré le concept biblique. Ce qui est intéressant à retenir, c'est que les interprétations théatrales de ce mythe de la Création joué à Babylone durant les festivités comptaient six épisodes journaliers, gravés et lus sur 6 tablettes d'argile individuelles, une septième tablette dédiée à la célébration et à l'hommage du Dieu qui façonna les Cieux et la Terre, et créa tout sur Terre, y compris l'Humanité. D'après l'Enûma Elish - ANTÉRIEUR à la Bible - ce Dieu nommé MARDUK, qui devint le Seigneur de Babylonie, entra en conversation avec un autre dieu, lui détaillant son plan final : << Ensuite, créerai-je LULLÛ - L'HOMME. >> Dans la Genèse I, 26, le Dieu biblique est aussi dépeint comme en conversation avec un collègue, déclarant : << Faisons l'homme à notre image, à notre ressemblance.>>

Toutefois, une différence essentielle avec l'Enûma Elish, c'est qu'en de telles identifications plurielles de la Genèse, Dieu disant également << Voici que l'homme est devenu comme l'un de nous. >>, la pluralité des Écritures est perdue dans le terme ELOHIM, couramment mal traduit au singulier par DIEU. D'un autre côté, l'Enûma Elish mentionne les autres dieux, allant même jusqu'à expliquer comment ils furent créés : << Les pâturages n'étaient pas encore formés; aucun marais n'était encore apparu. Aucun des dieux n'avait été conduit à être. Aucun d'eux ne portait de nom; leurs destinées n'étaient pas déterminées. Puis il advint que les dieux furent formés parmi eux.>

En poursuivant l'histoire de la Création depuis ce point, l'Enûma Elish tente de répondre à l'une des questions les plus posées dans les classes modernes concernant le Yahvé biblique : "S'il n'y avait rien avant que Dieu ait tout créé, alors où était Dieu avant ça ? Et d'où venait-il ?"
La différence babylonienne est que l'Épopée de la Création ne commence pas avec "rien" ! Elle commence avec un CHAOS déjà existant duquel toutes choses surgissent - un Chaos dont les dimensions aqueuses sont l'Apsû mâle et Tiâmat femelle, de l'union desquels les dieux sont nés, le domaine de la Création débutant donc par l'organisation progressive du Chaos. Nous retrouvons ce concept en un vieux traité d'Alexandrie du IIIè siècle de notre ère, intitulé "de l'Origine du Monde". Exhumé en 1945 sur le site égyptien de Nag Hammadi, au nord de Louxor, il traite aussi de la nature originelle du Chaos. Dans ce récit, YALDABAOTH fut sorti des profondeurs par la SOPHIA, sa Mère dont il est dit que l'Esprit planait au-dessus des eaux - comme indiqué en Genèse I, 2, à la différence que ce 'Saint-Esprit" est de nature Féminine !

Tandis que l'Enûma Elish précéde la rédaction de la Genèse de plus de 1.000 ans, ce poème est basé lui-même sur la toute première Épopée Sumérienne de la Création précédant de plus de 1.000 ans l'Enûma Elish. L'Épopée Sumérienne présente NAMMU comme la Mer Primordiale, éternelle et increéée, avant qu'aucun dieu n'apparaisse sur scène. Cet Océan Énergétique de caractère féminin engendre les Cieux et la Terre; puis de leur union naît l'Air ou plutôt L'ÉTHER duquel surgissent le Soleil et la Lune; puis la Terre et l'Eau s'unissent avec l'Air et le Soleil, engendrant les Dieux pour personnifier la Vie supérieure, et les Dieux crééent l'Homme. Cette mythologie écrite il y a plus de 4.500 ans est fortement teintée d'Alchimie pour celles et ceux qui ont des yeux pour voir !

La Bible, au sens propre, existe sous la forme des Écritures juives; le Nouveau Testament est une compilation séparée rajoutée à l'Ancien Testament des Bibles chrétiennes à la fin di IVè siècle de notre ère. Il est donc bizarre que les branches fondamentalistes du Christianisme moderne prônent une interprétation plus littérale que les Juifs eux-mêmes du récit de la Création dans la Genèse. Tandis que la Torah est considérée comme littérallement vraie dans le Judaïsme orthodoxe, son texte n'est pourtant pas accepté servilement par la majorité des Juifs, le sujet de la Création étant constamment débattu dans un effort de rationalisation des ambiguïtés des Écritures. Toutefois, les Chrétiens

fondamentalistes insistent sur le fait que l'histoire de la Genèse est précisément la Parole de Dieu, et que la Terre et l'Univers furent créés en juste six jours.

Archives Sumériennes - Le Seigneur identifié :

Quand les premières tablettes sumériennes furent découvertes vers la fin du XIXè siècle, les linguistes et les historiens furent grandement embarrassés par l'étrange écriture cunéiforme, c'est à dire en forme de clous, qui n'était ni sémitique ni indo-européenne; elle n'avait aucune relation avec l'arabe, l'hébreu, le cananéen, le phénicien, le syrien, l'assyrien, l'indien, l'égyptien, ni avec aucun langage des continents européen, africain ou asiatique. Comme expliqué antérieurement, ses symboles furent finalement déchiffrés et le sumérien est dorénavant compris, mais les érudits restent déconcertés quant à son origine, et à vrai dire par l'émergence soudaine et extraordinaire du peuple sumérien. Le professeur Samuel Noah Kramer (1897-1990), assyriologue, se risqua à dire que << le langage sumérien est seul de son espèce et n'est lié à aucune langue connue, vivante ou morte.>> Historiquement, les Sumériens, en tant que civilisation très avancée, émergèrent apparemment de nulle part, aux environs de 4.000 av. J.C., leur niveau culturel loin au-delà de ceux connus et documentés des lieux d'où l'on pourrait supposer qu'ils aient été originaires. L'anthropologue Charles Leonard Woolley (1880-1960) écrivit qu'ils venaient d'on ne sait où, et Georges Roux (1889-1968), historien de l'Iraq, déclara que la grande richesse des textes et artefacts découverts à Sumer, loin d'offrir une solution, rendaient la réponse encore plus difficile à formuler. Le bon sens voudrait pourtant que l'on intègre que ce peuple eût pour tâche de faire repartir la civilisation en une zone favorable, aidé pour ce faire par un petit groupe d'érudits rescapés d'un cataclysme destructeur de leur propre civilisation. Dès l'instant où l'on accepte l'idée, tout devient logique : ces gens-là disposèrent des formidables connaissances et des moyens technologiques ayant pu être sauvé par les Anciens. Bien sûr, il faut, avec une large ouverture d'esprit, renoncer aux dogmes établis, et comprendre qu'il n'a jamais été ici question d'évolution de l'humanité, mais plus justement d'un lent processus involutif : avec ce qui restait du passé, il fallut repartir à zéro !

Aujourd'hui, les collections des musées du Louvre (France, de l'Ashmolean d'Oxford et du British Museum (Angleterre), de Berlin (Allemagne), de Chicago, des Universités de Yale et de Pennsylvanie (États-Unis) renferment une bien plus grande richesse de documents et d'objets sumériens que ce que l'on a obtenu des archives conservées par les autres anciennes cultures : plusieurs dizaines de milliers de tablettes d'argile et de sceaux -cylindres contiennent l'essentiel des documentations socialo-historique, culturo-religieuse, administrative et fiscale. En ce temps là, les scribes écrivaient sur des tablettes en argile aplatie avec des stylets de roseau alors qu'elles étaient encore molles; les sceaux quant à eux étaient en pierre et de forme cylindrique, la différence majeure par rapport aux tablettes était l'obligation de les graver en négatif, c'est à dire à l'envers, à la manière d'une matrice d'imprimeur. Contenant soit du texte soit des figures descriptives, ces sceaux-cylindres en pierre dure étaient utilisés pour inscrire en roulant des images positives dans l'argile molle qui était ensuite cuite. Ils facilitaient ainsi les reproductions en nombre et étaient du fait souvent utilisés pour les reliefs décoratifs sur des bâtiments ou des motifs de poterie répétitifs.

Les Sumériens furent hautement qualifiés et éduqués; ils créèrent les premières écoles connues, le système mathématique sexagésimal (en base 60) combinant le 10 « mondain » et le 6 « céleste », plus élaboré que le nôtre, car il leur permettait de diviser en fractions et de multiplier en millions, de calculer les racines ou d'élever les nombres à plusieurs puissances. Au 3ème millénaire av. J.C., les Sumériens disposaient d'énergie pour la métallurgie; les carburants grâce auxquels Sumer fut à la pointe de la technologie furent les bitumes et les asphaltes : certains spécialistes affirment que l'utilisation technologique de ces produits pétroliers commença à Sumer vers 3500 ans av. J.C., leur utilisation servant aussi à construire des routes, isoler, peindre, cimenter et mouler. Les bitumes étaient également beaucoup utilisés en médecine, discipline également très développée (les tablettes parlent de thérapie et de chirurgie aussi impressionnante que des opérations des yeux ou du cerveau, accompagnées de tout le matériel chirurgical). Les astronomes sumériens connaissaient et nommaient toutes les planètes de notre Système Solaire ainsi que les constellations du zodiaque. Au VIIè siècle av. J.C., le roi Assourbanipal d'Assyrie, adepte érudit d'une époque plus tardive, écrivit sur une tablette : << Le dieu des scribes m'a fait don du savoir de cet art. J'ai été initié aux secrets de l'écriture. Je peux même lire les tablettes compliquées en sumérien; je comprends les mots énigmatiques des engravures de pierre des jours d'avant le Déluge.>>

Le Seigneur de la Montagne :

<< Les textes sumériens sont bien plus anciens que les tout premiers papyrus égyptiens découverts à ce jour. Texte après texte d'origine sumérienne, quel qu'en soit le sujet, existe un thème central auquel le lecteur nepeut échapper : la description éloquente et la pertinence en tous points des "BRILLANTS" de l'Anunnaki, les plus anciens de tous les dieux connus et identifiés qui siégeaient à Nippur; c'était la Cour du Très-Haut, la Congrégation des Puissants ou l'Assemblée Divine à laquelle Yahvé assistait selon le Psaume LXXXII, 1 : << Dieu est debout dans l'Assemblée Divine; au milieu des dieux, il juge.>> Le Président d'origine de la Grande Assemblée était An (Anou), le Seigneur du Ciel le plus élevé, dont on disait qu'il était issu des eaux primordiales d'Apsû et de Tiâmat. Mais dans les écrits au contexte plus exotérique, Apsû et Tiâmat apparaissent comme de vrais personnes : les parents de An. Les neufs conseillers de l'Assemblée représentaient chacun un domaine de fonction et, en des temps plus tardifs, les gouverneurs de ces fonctions devinrent connus en grec comme constituant l'Énnéade, un groupe de 9 déités. Dans la tradition nordique, les fonctions étaient appelées les Neuf Mondes qui, comme dans l'ancienne Sumer, étaient représentés chacun par un anneau d'or symbolisant la fonction. Dans ce contexte, on disait que le dieu nordique le plus élevé, ODIN ou ODHINN, était le Souverain des Neuf Mondes des Anneaux, le neuvième anneau, L'ANNEAU UN, gouvernant les huit autres. Cette tradition du peuple ASE (ou AESIR) fut un héritage direct de l'Anounnaki (la Grande Assemblée) et de ses ANNEAUX DE JUSTICE perpétuellement divine. Sur des inscriptions faites au moyen de sceaux-cylindres, on voit souvent les Seigneurs Brillants de l'Anunnaki tenir leur anneau conjointement à la Baguette ou Règle avec laquelle Ils mesuraient la Justice Divine de l'Anneau. Ces Rois tenant la Règle (en anglais "to rule" = diriger) étaient appelés des SOUVERAINS (en anglais : "rulers") d'où provient le terme de toute fonction gouvernementale. Il n'est donc pas insignifiant qu'un certain J.R.R. TOLKIEN, professeur de linguistique à l'Université de Oxford, auteur de la fameuse trilogie romanesque du SEIGNEUR DES ANNEAUX publiée dans les années 1960, aimait à dire qu'il situait le cadre de ces aventures à une époque d'environ 4.000 av. J.C. !

Les premiers textes sumériens relatent que les épouses de AN étaient ses soeurs KI (la Mère de la Terre) et ANTU (la Dame du Ciel), chacune d'elles ayant donné un fils à Anu. Le fils de KI était ENLIL, Seigneur de l'Air (dans le sens

Atmosphère) et de la Terre, et le fils d'Antu était ENKI, Seigneur de la Terre et des Eaux.

La soeur et épouse d'ENLIL était NÎNLIL qui, parmi d'autres appellations, était appelée la "Dame de Vie" . NÎNLIL avait aussi épousé ENKI, le père de MARDUK qui devint le dieu des Babylonien ainsi que mentionné dans l'Enûma Elish. Nous avons vu précédemment que NÎNLIL n'est autre que NÎN.KHARSAG, la Reine de Kharsag, distinction toute particulière puisqu'Elle était honorée d'être la Dame-Gouverneur de l'EDEN !

ENLIL, qui avait succédé AN à la tête de la Grande Assemblée quand il mourut, était donc le Président de la Congrégation des Puissants, avec la Terre assujettie à sa gouvernance, et les mers confiées à ENKI : << Les dieux avaient joint leurs mains ensemble, avaient tiré au sort et partagé; Anu s'éleva alors vers les Cieux; à Enlil revint la Terre; les Mers, fermées par une boucle, Ils les donnèrent à Enki.>>

Comme leader suprême des Elohim, Enlil était le "El Elyon" désigné : le Très-Haut, et on lui discerna l'appellation titulaire de ILÛ, signifiant le Seigneur Brillant, tout en l'identifiant à un KUR.GAL, c'est à dire une Grande Montagne. Ainsi, sa principale dénomination fut ILÛ KUR.GAL, LE SEIGNEUR BRILLANT DE LA GRANDE MONTAGNE.

L'identification de Dieu :

ILÛ KUR.GAL et EL SHADDAÏ (comme indiqué dans la Bible) furent des variantes linguistiques de la même distinction titulaire. Émanant de l'ancienne Sumer, en Mésopotamie méridionale, puis de l'Assyrie, Mésopotamie septentrionale, ces appellations de l'Anunnaki (ou Anannage) désignaient le Seigneur Brillant de la Grande Montagne. Le titulaire de cette fonction prestigieuse, puisqu'il s'agissait du titre du PRÉSIDENT DE LA GRANDE ASSEMBLÉE- nous pourrions dire sans nous tromper LE ROI DU MONDE - était ENLIL, l'EL ELYON dont la Cours principale - près des sources des deux rivières - était sur le plateau de la Beqaa, au nord de Damas, au temple cananéen de Baalbek, monument cyclopéen dont l'une des pierres principales : le TRILITHON, nargue les scientifiques depuis plus de deux siècles... Cette colossale pierre taillée ne peut être soulevée par aucun engin de levage de notre technologie moderne !

Avant altérations portées à la traduction des textes bibliques authentiques, ces appellations titulaires d'ENLIL le désignaient comme Dieu des Hébreux et des Israélites, finalement devenu YAHVÉ, présenté dans la Torah et et auquel il est ensuite fait référence tout au long de la Bible. La personne du DIEU de la Bible est ainsi indiscutablement identifiée historiquement comme étant ENLIL, Président de la Grande Assemblée des Seigneurs de l'Anunnaki.

a) ENLIL alias ILÛ KUR.GAL fut le Seigneur de UR, présenté bibliquement comme ayant donné l'instruction à ABRAHAM de quitter la Mésopotamie pour Canaan.

b) Quand ils se rassemblèrent à Canaan, le scribe de la Genèse, consultant les documents d'un autre peuple et d'une autre région, décrivit l'évènement en utilisant l'équivalent vernaculaire local du titre. ENLIL devenu EL SHADDAÏ annonça à ABRAHAM : "Je suis le Seigneur qui te fit sortir d'Ur des Kasdim."

c) Confirmant son identité, quand Il établit son Alliance de Royauté avec la lignée ABRAHAM-ISAAC, ENLIL (DIEU) dit à ABRAHAM : "Je suis El Shaddaï (le Seigneur Brillant de la Montagne)."

d) Quand Il s'adressa au petit-fils d'ABRAHAM, JACOB, à BÊTH.EL, c'est à dire CHEZ LUI, la Demeure de EL, ENLIL (El Elyon) annonça en se présentant : "Je suis le Seigneur Dieu de ton père et le Dieu d'Isaac."

e) Dans la cité de Hamor, ENLIL rencontra encore JACOB, affirmant : "Je suis El Shaddaï. Croîs et multiplie."

f) Conseillant JACOB, maintenant appelé ISRAËL (Isra.El = soldat de El) avant d'emmener ses fils en Égypte, ENLIL confirma encore son identité : "Je suis EL, le Dieu de ton père (Isaac)".

g) Arrivant en Égypte, Jacob-Israël expliqua à son fils Joseph qu'il avait rencontré Dieu : "El Shaddaï m'est apparu à LUZ, au pays de Canaan, et il me bénit."

h) Au Buisson Ardent dans le Sinaï, Moïse entendit la voix de ENLIL, clamant : "Je suis le Dieu de tes pères, le Dieu

d'Abraham, le Dieu d'Isaac, et le Dieu de Jacob."

i) Moïse demanda à ce Dieu son identification, et il lui fut dit : "YHVH (Je Suis Qui Je Suis)... le Dieu de tes pères, le Dieu d'Abraham, le Dieu d'Isaac, et le Dieu de Jacob."

j) Curieux à propos de la réponse de YHWH, Moïse demanda plus d'informations. ENLIL (YHVH) expliqua dûment : "Je suis apparu à Abraham, à Isaac, et à Jacob sous le nom de El Shaddaï."

Au vu et dans le contexte de ces déclarations, le verbe hébreu "être" est utilisé avec EHYEH devenant "JE SUIS". Le terme YHVH, avec ses épellations et prononciations différentes, est étrangement lié à ce verbe et aussi considéré correspondre à "je suis" pour les traducteurs, ce qui n'est pourtant pas clairement le cas. En fait, le terme YAHVÉ a en réalité un sens plus spécifique et un mode de dérivation précisément défini, comme nous le verrons plus loin... Malgré toutes les mentions rétrospectives des scribes relatives au terme YAHVÉ, la première apparition documentaire connue au monde dans l'histoire (découverte récente, faite en 1905) est entièrement liée à l'époque de Moïse et de l'Exode israélite d'Égypte, longtemps après le temps d'Abraham. Ainsi, bien que YAHVÉ devînt une appellation populaire pour DIEU depuis l'époque de Moïse, elle n'avait JAMAIS été utilisée à aucun stade par les Hébreux du temps d'Abraham. Pendant toute la période de la Genèse jusqu'au XIVè siècle av. J.C., les termes descriptifs d'identification du Haut Dieu étaient seulement :

ILÛ KUR.GAL (mésopotamien) : Brillant Seigneur de la Montagne.

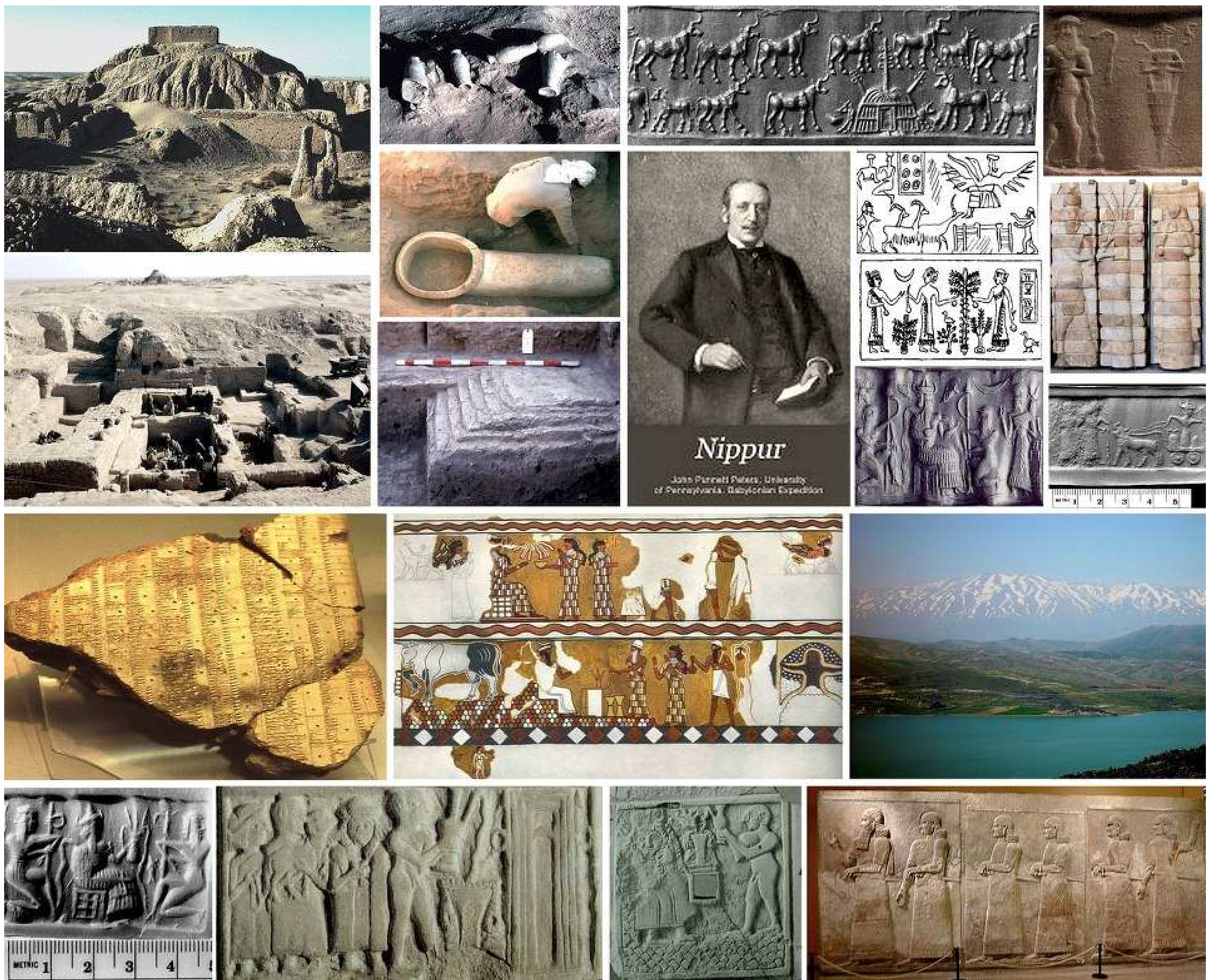
EL SHADDAÏ (assyrio-hébraïque) : Brillant Seigneur de la Montagne.

EL ELYON (cananéen) : Brillant Seigneur de la Montagne.

Toutes ces appellations d'identification personnelle se rapportant à ENLIL sont maintenant confirmées par les tablettes de l'époque, ayant été utilisées conformément aux règles linguistiques des nations concernées. Bien qu'associées dans la Bible avec les Hébreux du temps d'Abraham - des ÉBROS HYPERBORÉENS - pour des raisons religieuses relevant des Écritures, IL N'EXISTE AUCUNE PRÉROGATIVE ISRAÉLITE D'AFFILIATION AVEC ENLIL L'ATLANTÉEN ! ET PAR CONSÉQUENT, AUCUNE INDICATION HISTORIQUE QUE LES ISRIARS DEVENUS DES ISRAÉLITES ONT ÉTÉ OU DEMEURENT, EN AUCUNE MANIÈRE, LE "PEUPLE ÉLU" PRÉFÉRÉ D'ENLIL !

Il est indiscutable, car désormais prouvé, que le Haut Dieu d'Abraham était Celui des Sumériens et des Cananéens, pas des Israélites qui n'apprirent la fascinante histoire Sumérienne qu'à l'époque de la Captivité à Babylone, au VIè siècle av. J.C. Les scribes Israélites, auteurs de l'Ancien Testament pour avoir été témoins de L'ENÛMA ELISH - Histoire de la Création Universelle - traditionnellement jouée sous forme de pièce de théâtre aux festivités de Nissan, le Nouvel An babylonien, s'en inspirèrent en écrivant la Genèse tandis que la Caste Sacerdotale, dans un souci d'unir leur peuple, s'accapara le passé historique des Ébros Mésopotamiens, faisant du Président de l'Anunnaki, le Dieu d'Israël.

Dorénavant, nous sommes capable de répondre à la question avec laquelle ce "Livre des Révélations" a débuté : si les écrits bibliques n'avaient jamais été écrits, connaîtrions-nous ce Dieu particulier depuis quelle qu'autre source primordiale ? La réponse est oui : les tablettes sumériennes constituent cette source originelle ! Lourde de conséquences, car je vous l'ai dit depuis le début : l'Humanité vit sous le Joug du Mensonge, la caste sacerdotale de l'Ordre Noir n'ayant cessé de manipuler les esprits depuis des milliers d'années; ces gens-là, misogynes orgueilleux et belliqueux, se sont toujours passé le relais, de père en fils, car il s'agit ici d'une seule et même famille, celle qui donna à l'Égypte de faux rois nommés pharaons, qui traversèrent ensuite la Méditerrannée pour fonder leur "saint" Empire Romain-Germanique, celle qui aujourd'hui même tire les ficelles des trois religions monothéistes : diviser pour mieux régner, un Dieu unique mais des noms et des facettes multiples pour tenir les gogos en laisse, et surtout, surtout, ne pas souffler mot sur le fait que ce Dieu là, si respectable soit-Il, fut un Ancien Atlante relationné à l'Archonte, le Démiurge : YALDABAOTH, Fils de SOPHIA !



III - LE DIEU DU JARDIN

6) LE PROJET DE L'EDEN

- L'Anunnaki ou L'Anannage :

Arrivés à ce point dans le récit de l'histoire de Dieu, il existe peu de variations entre ses diverses représentations dans la Bible et dans les tablettes sumériennes, akkadiennes, et cananéennes desquelles son portrait descriptif est dérivé dans la Genèse. Là où certaines différences se produisent, elles ne sont pas contradictoires à ce stade peu avancé, mais il subsiste beaucoup d'informations dans les documents-sources que les rédacteurs de la Bible ont préféré passer sous silence. À cet égard, certaines séquences-clés de la Genèse comme celles liées au Jardin d'Eden, au Déluge, ou à la Tour de Babel, sont effectivement tirées de ces documents-sources, mais adaptées par nécessités religieuses des Écritures. Cependant, leur étude attentive démontre que, de la Genèse jusqu'au livre de l'Exode, l'image de Dieu devient de plus en plus une question d'interprétation des scribes au fur et à mesure que s'épuisent jusqu'à se tarir les références originales après quelques centaines d'années dans l'ère d'Abraham.

Pour l'instant, restant dans le domaine de la documentation historique plutôt que dans celui de l'invention opportune des Écritures, je vous propose d'aller comparer utilement la perception biblique de Dieu avec le personnage d'Enlil. Ceci est rendu facile grâce aux facettes de son rôle ignorées par la Bible dans l'intention de préserver une image divine illusoire. Du fait de cette exigence politico-religieuse, le Dieu de la Genèse sumérienne, très actif, est laissé dans le texte biblique sans aucun objectif à l'exception de la réitération des termes de son Alliance faite individuellement aux Patriarches

successifs.

En complète opposition, chaque élément de description écrit ou illustré concernant Enlil et ses pairs de l'Anunnaki confirme qu'ils remplissaient des fonctions spécifiques jointes à des devoirs communautaires clairement désignés. Les Sages de la Grande Assemblée étaient à la fois des protecteurs et des fondateurs, des enseignants et des magistrats, des scientifiques et des artistes, des généticiens, des astrologues, des ingénieurs agronomes, et des faiseurs de rois, TOUS vénérés individuellement ou en groupe comme maîtres-gouvernants, les tous premiers êtres déifiés par un peuple dans des documents historiques aujourd'hui retrouvés.

Ne disposant pas à l'heure actuelle d'autres archives du lointain passé plus anciennes que les tablettes sumériennes, nous n'avons aucun moyen de savoir quoi que ce soit sur l'implication de l'Anunnaki dans d'autres cultures avant l'émergence de l'écriture cunéiforme. Tout juste savons-nous que certains peuples anciens préféraient la tradition orale à l'écrit. Nous disposons aujourd'hui des listes généalogiques traduites et des textes explicatifs de l'activité des "dieux" de Sumer à l'époque où elles furent consignées, mais à priori, leur ultime lieu d'origine reste un mystère non élucidé. Zecharia Sitchin, auteur de plusieurs livres sur la question, émet l'hypothèse d'un peuple venu des étoiles coloniser la Terre, notamment afin d'y extraire de l'or, nécessaire selon sa thèse au maintien de l'atmosphère de leur planète d'origine. D'autres chercheurs, de plus en plus nombreux, ayant pris conscience de la notion d'un temps cyclique - non linéaire - pensent qu'il est plus probable que nous ayons affaire aux Anciens, une race plus avancée que la nôtre, ayant développé une longue et brillante civilisation, ici même sur Terre, laquelle, ayant atteint son apogée, entra en décadence et finit par disparaître sous l'effet double de guerres et de cataclysmes.

Objectivement, tout ce que nous savons, c'est que les textes sumériens, datant de quelques 2.000 ans AVANT que le livre de la Genèse ait été conçu, furent les premiers à parler des questions de création déiste. Quel qu'aie été l'Anunnaki, et d'où que ce soit qu'Elle fut issue, les Sumériens furent absolument sincères quant à son existence à une époque où leurs cultures sociale, académique et technologique bondirent en avant loin au-delà de celles d'autres régions terrestres. Nous en sommes donc réduits à nous demander comment une race d'êtres sans passé ou provenance historique évidents ont pû d'autre part être si bien documentés !

Avec d'ostensibles liens entre eux, et fonctionnellement disciplinés dans leurs rangs familiaux, ceux tels que Enki, Enlil, Nîn.Kharsag ou Nin.Ana durent être le produit d'une culture très sophistiquée; et cependant, semblant hors de place dans le temps et l'espace, ces extraordinaires individus paraissent, comme une caste vestige de l'Élite d'Atlantis de retour à zéro, recréer un nouveau départ, la civilisation la plus impressionnante et influente de l'époque.

D'où vinrent-ils ?

Étant entendu que les textes sumériens se réfèrent à l'Anunnaki comme étant "descendue" dans la région qui deviendra la Mésopotamie, quelques chercheurs en ont déduit qu'ils étaient les représentants d'une race extra-terrestre venant d'une autre planète (exemple : les "Chroniques de la Terre" de Zecharia Sitchin, ou les romans récents d'Anton Parks, auteur français utilisant un pseudonyme). Toutefois, une autre école de pensée qui gagne rapidement du terrain dans les études archéologiques, anthropologiques, et du domaine de l'agriculture, soutient, en apportant des prémices de preuves, que l'Anannage, aussi appelée l'Anunnaki, a été constituée des descendants survivants d'une race bien terrestre très avancée qui s'est maintenue depuis les tout premiers temps. Dans ce contexte, leur "descente" ne provient pas du ciel mais d'un lieu géographique élevé : peut-être une région de hautes montagnes qui avait pû constituer un refuge, ou une région du globe plus septentrionale, comparaison faite à la Mésopotamie.

Dans les années 1920, Charles Leonard Woolley, ayant découvert la cité perdue de UR, effectua des fouilles, exhumant ainsi l'ancienne ziggourat (datée d'env. 2.500 av. J.C.) de la cité voisine d'Eridu (la moderne Abou Sharain), qui fut le tout premier siège de la Royauté terrestre. En creusant dessous cette ziggourat, les archéologues ont trouvé dix-sept temples à l'architecture très élaborée, le plus ancien datant des temps proto-historiques. En 1946, la Direction Irakienne des Antiquités découvrit qu'Eridu fut l'ancien siège résidentiel de Enki, le père ou le frère d'Enlil selon les versions. Ici, à Eridu, dans le delta de l'Euphrate, il fut dit que Enki utilisait des méthodes uniques de culture de semences, d'organisation de récoltes, et de domestication d'animaux; une tablette s'y rapportant se lit : << La charrue et le joug il dirigea, le grand prince Enki... Dans les pures récoltes, il gronda. Dans les champs stabilisés, il fit pousser le grain.>>

Dans de nombreuses tablettes sumériennes, une grande attention est toujours consacrée aux questions d'agriculture, d'élevage et d'exploitation. Suite à un déluge désastreux qui couvrit la terre de vase et d'argile, les récoltes de grains durent être rétablies ainsi que les troupeaux de bovins et d'ovins. D'après une tablette fragmentée, la tâche fut supervisée par la déesse Ashnan et son frère Lahar qui durent préparer le sol et exploiter grain et bestiaux.

L'inférence ici c'est que, tandis que Sumer est nommée le Berceau de la Civilisation par les historiens contemporains, une civilisation beaucoup plus ancienne peuplait déjà la région, bien avant la période généralement admise à partir de 4.000 av. J.C. Ceci pose naturellement la question : où une telle anomalie pourrait-elle s'être produite ailleurs sur Terre ? Car il est improbable qu'Eridu ait été la seule région pionnière d'une colonisation organisée sur des milliers d'années.

Si l'on prend soin d'observer attentivement les ruines de cités cyclopéennes répandues de par le monde, l'on est forcé d'admettre l'existence d'une telle colonisation, antérieure à 10.000 av. J.C., époque d'émergence de la dernière Glaciation ayant assurément ravagé bien des habitats. Lors de cette dernière Période Glacière, les couches majeures de glace des hémisphères se concentrèrent autour des pôles de notre planète; mais qu'en est-il des terres qui existaient là AVANT que les couches de glace ne se forment ? Voici la réponse apportée par M. Steve Gagné, expert de "Food Energetics" dans son étude des antiques développements de l'agriculture : << Grâce à l'apport des photos-satellites, la NASA a récemment découvert des civilisations perdues au Cambodge, en Inde, et en Amérique du Sud. D'énormes structures mégalithiques faites par l'homme ont aussi été trouvées au large des côtes du Japon et de Malte. Une découverte récente au large de la côte de Cuba révèle un complexe de temples et d'autres structures semblables à l'architecture Maya. Parce qu'elles gisent dans la mer à une profondeur de plus de 600 m, plusieurs chercheurs pensent que ces ruines ont sombré il y a environ 50.000 ans... Si ces nouvelles découvertes sont confirmées exactes grâce à la technologie actuelle de datation, ce sera la confirmation supplémentaire que des êtres humains bâtirent ces cités sophistiquées et leurs temples il y a 60.000 ans; et où il y a de la civilisation, il y a de l'agriculture.>>

Deux théories distinctes ont été avancées pour tenter de déterminer ce qui arriva aux humains avant et pendant l'Ère Glaciaire :

a) Le Catastrophisme identifiant une série de cataclysmes majeurs globaux causés par des impacts d'astéroïdes ayant déclenché des raz de marée, des éruptions volcaniques et des séismes.

b) Le Diffusionnisme Culturel de civilisations très avancées fuyant les zones de turbulences climatiques, ayant éduqué et transmis leur culture à des communautés primitives de chasseurs-cueilleurs.

J'oserai proposer que s'unissent les partisans de ces deux thèses, la première pouvant être la causalité de la seconde. Quoi qu'il en soit, de nombreux mythes et légendes abondent dans toutes les parties du monde relativement à des évènements cataclysmiques si terribles qu'ils impactèrent profondément la Mémoire Collective des peuples de la Terre. À chaque fois, les survivants les mieux adaptés eurent pour responsabilité de rétablir la civilisation dans un environnement devenu rude, brutal, et hostile. Ces "Porteurs de Culture et de Connaissance" arrivèrent généralement par voie maritime ou descendirent de hautes montagnes pour guider des hommes retombés dans les ténèbres du chaos, ces mêmes hommes qui, en conséquence, les vénérèrent à l'image de "Dieux" bienveillants !

Aux environs de 10.000 avant notre ère, la fonte des glaces survenant, le niveau des mers s'éleva. Les survivants Atlantes se mirent en quête de terrains plus élevés, aptes à être ensemencés; des voyages maritimes au long cours furent alors entrepris par les pionniers aventureux originaires des zones les plus affectées du globe. Parmi eux, vous aurez reconnu les suzerains de l'Anunnaki établis en l'ancienne Mésopotamie, ceux justement sur lesquels l'Humanité dispose de la plus grande documentation ressurgie du passé : les tablettes d'argile cunéiformes. Ces intrépides colonisateurs venus d'au-delà des océans redémarrèrent la civilisation par le rétablissement des bases : terraformation, aménagements fluviaux, agriculture, élevage, reprise de la vie communautaire structurée, mise en place d'un système éducatif, création d'une écriture pour véhiculer la culture, etc... Ces considérables Archives Sumériennes du 4è millénaire avant notre ère nous décrivent absolument tout. Elles sont le témoignage véridique du passé, et c'est cette histoire là que se sont acharnés à dissimuler les prêtres, rabbins, imams des trois religions du Livre. Pourquoi ? Pour l'unique bonne raison qu'admettre la Vérité quant à la RE-CRÉATION, et à l'origine de notre 'Humanité, c'est faire table rase de TOUS LES DOGMES BÂTIS SUR DE FAUSSES CROYANCES ! C'est PERDRE LE POUVOIR SUR SEPT MILLIARDS D'ÂMES HUMAINES !

Dès l'instant où vous avez compris, vous savez pourquoi les égyptologues patentés refusent la véritable datation du Sphinx et de la Grande Pyramide de Gizeh. Vous savez pourquoi la chronologie généalogique pharaonique est fausse. Pourquoi "ON" refuse de faire le lien entre Sumer, l'Égypte, les Indes, et l'Amérique Latine, et que l'on vous cache QUI FURENT LES OLMÈQUES !

La récente découverte d'un blé dur et rougeâtre (Triticum Dicoccum) sur le site de NAHAL OREN, près du Mont Carmel en Israël, révèle que ses semences sauvages étaient utilisées dès 14.000 av. J.C. À proximité, le site archéologique de OHALO II en Galilée a révélé des specimens d'orge et de blé datant d'il y a 23.000 ans ! À la lumière de telles découvertes, il apparait que de telles variétés de céréales furent cultivées par une civilisation beaucoup plus vieille que ne l'admet la théorie de nos "scientistes" sur l'origine de l'agriculture. Ainsi la date retenue de 9.500 av. J.C. des débuts supposés de l'agriculture en terres de Canaan est plus précisément la date d'un REDÉMARRAGE de techniques agricoles remontant plus loin dans la préhistoire.

Tous les sondages effectués et les specimens collectés démontrent que l'agriculture domestique apparut plusieurs fois, en de nombreuses parties du monde, durant les derniers 30.000 ans - peut-être même y a t-il 50.000 ans ! Il est donc évident que le croisement génétique des céréales réimplantées en Mésopotamie par l'Anunnaki n'était pas une expérimentation faite au petit bonheur la chance. Ce fut le travail compétent de ceux qui détenaient la Connaissance pour créer une source nutritionnelle humaine vitale et durable à une époque où le besoin s'en fit cruellement sentir, puisqu'au sortir de la Grande Glaciation ! L'expertise du Peuple d'ANOU (ou d'ANA) - c'est à dire des RESCAPÉS D'ATLANTIS - fut pareillement utilisée pour d'extraordinaires prouesses en bio-génétique, ingéniérie, architecture, et d'un incomparable développement général civilisationnel.

Le professeur CHARLES ROLLIN (1661-1741), Principal du Collège de Beauvais, qui ne s'y trompa pas, exposa dans son "Histoire Ancienne" la manière dont furent inventés, cultivés, et améliorés les Arts et les Sciences : << Plus nous nous approchons de ces pays qui furent autrefois habités par les Fils de Noé, plus grande est la perfection dans laquelle nous trouvons les arts et les sciences... Quand les hommes essayèrent de faire renaître ces arts et ces sciences, ils furent obligés de revenir à la source dont ils étaient sortis à l'origine. >>

En 2004, la revue "SCIENTIFIC AMERICAN" s'accorda à reconnaître la véracité des "Chroniques du Kharsag" sumériennes traitant de l'étude génétique des récoltes. Exposant le travail de Nin.Kharsag, l'article déclare : << Tandis que nos ancêtres domestiquaient ces plantes, ils créaient les variétés telles que nous les connaissons maintenant grâce à un processus très analogue à celui de la reproduction et du développement actuel des plantes. À partir d'espèces sauvages, ils semèrent et croisèrent sélectivement des plantes individuelles, possédant les caractéristiques désirables, telles que des grains plus gros ou un nombre plus important de grains dans l'épi... La modification par l'homme des céréales par ensemencement et croisement commença au temps de la préhistoire.>>

Ce que Charles Rollin publia intuitivement, la science aujourd'hui l'a validé. L'ingéniérie génétique n'a rien de récent, les textes sumériens en sont la preuve dûment enregistrée : c'est en fait l'une des plus vieilles sciences connues. À l'heure actuelle, 99% de toute la production agricole dérive d'une base de 24 espèces de plantes développées ces tout premiers temps ! À contrario, les OGM de nos "scientistes" apprentis-sorciers détruisent la biodiversité et stérilisent les terrains par l'élimination des micro-organismes vitaux et des éléments nutritifs du sol, décimant ainsi l'information génétique naturelle, vitale pour l'intégrité de la nourriture. Cerise sur le gâteau, les agriculteurs sont entièrement dépendants financièrement puisque ces semences STÉRILES doivent être ACHETÉES CHAQUE SAISON ! Franchement, où en sommes-nous rendus ?

E.DEN se traduit en sumérien "terre/jardin de pâturages en gradins". Le terme HÉBREU "Eden" est cependant associé par erreur à "plaisir" (d'où la notion d'un jardin des délices). Une énième fois, les scribes auteurs de l'Ancien Testament ont fauté ! Cet E.DEN élevé du Kharsag, installé au Sud Liban aux environs de 10.000 av. J.C., est en adéquation avec la condition requise d'être au niveau de la mer de l'époque. De plus, l'imagerie satellitaire de la NASA est conforme, sur tous les points-clés, avec la description de l'ancien site, y compris le grand réservoir et l'emplacement du système d'irrigation du "jardin principal", le Kar.Sag. Edmund Marriage, responsable de la "Fondation Patrick", et du "Projet de Recherche du Kharsag" explique : << Suite à une catastrophe globale, les Anciens furent forcés de chercher un lieu élevé, un climat favorable, un refuge contre la glace pour les herbes sauvages et les plantes adaptées à une agriculture domestiquée (qui comprenaient la pistache et le chêne sur ce site), et la possibilité d'irriguer leurs récoltes dans un ancien lit de lac très

fertile. Le choix du lieu était parfait à cette époque, près de ce qui devint un climat subtropical dans la Vallée de la Mer Morte, où la figue fut domestiquée dès 9.300 av. J.C. près de Jéricho.>>



Les Chroniques de Kharsag :

La civilisation Sumérienne s'est établit à Eridu vers 4.000 av. J.C. et le tout premier système de Royauté s'établit à Koush (et non Kish) 1.000 ans plus tard. Bien auparavant, les Anciens guides de l'Anunnaki (la Grande Assemblée) gérèrent eux-même la population humaine qu'ils placèrent dans l'E.Din, en contrebas de l'E.Den du Kharsag. Puis, ils confièrent le pouvoir aux hommes-rois, leur descendance vue des humains comme des demi-dieux. Il y a environ 2.000 ans, les "dieux" ont été rayés de la carte par L'Église de Rome ayant mis en place le concept du Dieu Mâle unique, les autres dieux cessant par conséquent d'exister dans le Système Solaire : "Désormais, j'interdis à Mars, à Jupiter, à la puissante Déesse Vénus d'exister. Ils n'ont plus le droit, c'est notre Dieu unique, seul, qui existe". Mais qui est ce Dieu ? D'où sort-il ? Vous en avez maintenant une idée plus précise !

De 1888 à 1905, cinq campagnes de fouilles furent entreprises par l'Université de Pennsylvanie sur le mont de la grande bibliothèque à Nippur - l'ancienne cité-sanctuaire d'ENLIL, 50 km à l'ouest de Babylone. La première expédition permit à l'explorateur John Peters de trouver quelques 40.000 tablettes cunéiformes de la collection du Roi Naram-Suen dont le palais magnifique et sa vaste bibliothèque avaient été détruits par l'invasion des Élamites de Kourdour-Nakhundi en 2.285 av. J.C. Plus de 4.000 ans après, le Musée de l'Université de Pennsylvanie confirma : << De précieuses inscriptions datant des tout premiers souverains de Babylone ont été obtenues. Des objets en or, en argent et en bronze, des sceaux-cylindres, des représentations de dieux, et des objets illustrant la vie quo- Globe de Feu et Inondation :

Charles Hapgood, historien de la prestigieuse Université de Harvard, a spéculé en plusieurs de ses livres que la masse de glace a finit par déstabiliser l'équilibre de rotation de la Terre par son accumulation aux deux pôles, causant un glissement de l'écorce terrestre autour du noyau, qui lui, maintient son orientation axiale. Il argumenta qu'il fallait environ 5.000 ans pour que chaque glissement s'achève, suivi de périodes de 20.000 à 30.000 ans sans mouvement polaire. Dans ce contexte, et basé sur l'une des très anciennes cartes des "Rois de la Mer" montrant l'Antarctique sous forme d'un continent dépourvu de glace, Charles Hapgood postula qu'un déplacement polaire de 15° se produisit aux environs de 9.600 av. J.C. au moment même où l'activité de l'Anunnaki devint évidente en terme de redéveloppement de l'agriculture au nord-est de la Mésopotamie.

La compréhension géologique de la "Tectonique des Plaques" remet pourtant en question un tel déplacement polaire, pourtant salué à l'époque par Albert Einstein. Effectivement, cette science détermine que la croûte terrestre n'est pas un morceau solide cohésif, mais qu'elle est constituée de couches de plaques se déplaçant latéralement les unes contre les autres sur leurs bords, causant l'activité volcanique, les tremblements de terre et les tsunamis.

Explorant la question plus avant, Paul LaViolette, consultant canadien en énergie solaire, explique que les rayons cosmiques à grande vitesse, connus comme les Super Ondes Galactiques, pourraient délivrer une puissante secousse à la croûte terrestre et causer de fortes marées océaniques. Un soudain déplacement de la croûte terrestre pourrait avoir déclenché une activité sismique phénoménale.

Quoi qu'il en soit, le créneau temporel de 12.500 - 9.500 avant notre ère a été propre à un évènement catastrophique majeur coïncidant avec l'établissement des ANOUS en des terres élevées de la zone où s'établit la cour d'El Elyon à Baalbek au Sud Liban. Comme par hasard, 9.600 av. J.C. est la période où est attribué l'émergence sur la planète d'une période d'intense refroidissement et de sécheresse à l'échelon global connue comme la Période Dryas Récente ou Grande Glaciation. Ce changement de climat fut particulièrement drastique dans l'hémisphère nord. Puis, soudainement, il fit plus chaud et humide, et de colossales inondations survinrent, seuls les terrains élevés n'étant pas submergés. Comme cause de ce changement climatique, les géologues estiment qu'un impact survint dans la zone des Grands Lacs américains, de la Baie d'Hudson au nord jusqu'aux Carolines au sud. Une vague d'astéroïdes, débris mortels provenant de l'explosion d'une supernova dans un lointain passé, auraient pénétré l'atmosphère à une vitesse pouvant aller jusqu'à 115.000 km/h. Le principal élément déclencheur aurait été un globe de feu massif (usuellement appelé "bolide") qui aurait explosé au contact de l'atmosphère.

Pour occasionner un Glissement du Pôle faisant s'incliner la Planète entière, l'axe majeur de rotation devrait changer son inclinaison de pair avec la croûte terrestre. Une entière redistribution des mers, des montagnes et du poids d'autres surfaces continentales serait nécessaire pour causer un tel réalignement, la science affirmant que cette notion est proche de l'impossibilité. Néanmoins, étant donné le volume de fonte des glaces épaisses et la vitesse de redistribution globale ayant suivi la Grande Glaciation, quelques géologues n'excluent pas cette possibilité. Bien que la Science conventionnelle rejette toute notion de Glissement des Pôles entraînant un basculement de leur Axe, le "Livre de Noé" - pseudépigraphe du IIè siècle av. J.C. suggère bien que quelque chose d'au moins similaire eût effectivement lieu. Se référant à l'évènement en question, le texte dit : << En ces jours-là, il vit que la Terre devenait inclinée et que la destruction approchait.>>

Le 27 septembre 2007, l'Union Américaine de Géophysique qui avait tenu assemblée à Acapulco le 24 mai précédent, rendit un rapport publié dans les "Délibérations de l'Académie Nationale des Sciences"; d'après cette étude : "L'évènement de l'impact peut avoir conduit à un déclin immédiat des populations humaines en Amérique du Nordà cette époque". En conséquence, le sujet fut débattu à la convention annuelle de la Société pour l'Archéologie Américaine, à Vancouver, au Canada, en mars 2008. On y parla de l'évidence cruciale de cet évènement sous forme de la découverte d'une couche étendue de matériaux extra-terrestres, riche en carbone, nano-diamants, iridium, fullerènes enrichis en hélium-3, et sphérules magnétiques. Mais puisqu'il est suggéré que le "bolide" ait explosé au-dessus de la couche de glace des Laurentides, alors épaisse de 1,6 km, il fut difficile de conclure quant à la nature réelle du bolide lui-même.

Le géophysicien Allan West, basé dans l'Arizona, soutenu par Ken Tankersley, professeur assistant en anthropologie de l'Université de Cincinnati, et de Nelson R. Schaffer, chercheur scientifique à la Société Géologique de l'Indiana, affirme que la richesse de ces dépôts indique qu'un objet spatial d'environ 2 à 3 km de diamètre explosa juste au-dessus de la surface terrestre, déclenchant une onde de choc massive qui incendia de larges régions de l'hémisphère nord. La chaleur fut si intense que le bolide, en se désintégrant, aurait causé une fonte des glaces immédiate à grande échelle en ruinant des zones aussi éloignées que l'Europe et l'Asie. Sur ce, l'eau non évaporée des glaciers terrestres se déversa en une couche d'eau douce sur les océans qui gelèrent aussitôt après que les feux du1s à la comète s'éteignirent. Cela dura ainsi pendant plus de 1.000 ans jusqu'au réchauffement de 9.600 av. J.C. quand les terres fertiles du Levant furent rendues accessibles pour que l'agriculture domestique puisse être reprise par ceux ayant préservé les connaissances génétiques d'un très lointain passé. tidienne des gens ont été mis en lieu sûr.

L'écriture cunéiforme déconcertait totalement les linguistes de l'époque, mais des collègues de John Peters à Istambul l'informèrent qu'un roc en Iran - véritable nouvelle pierre de Rosette - était gravé en vieux perse, apparemment recopié à côté en cunéiforme. De ces textes comparatifs pût être déterminé dans une large mesure le code de l'écriture sumérienne. Mais en Pennsylvanie, les résultats des traductions étaient sujets aux interprétations elles-mêmes dépendantes du conditionnement religieux pré-existant des traducteurs ! John Peters, devenu archéologue, était avant tout professeur de langue biblique à l'École de la Divinité Épiscopale Protestante; ses collègues respectifs, Claude Fischer : archéologue biblique, Hermann Hilprecht : théologien, et George A. Baron : professeur de littérature biblique de la Fondation Quaker à l'Université Bryn Mawr.

Chacun, tour à tour, ajouta son interprétation personnelle au processus de traduction BASÉ SUR LA NOTION ERRONÉE que les écrits anciens sont nécessairement religieux ! Hors, ceux des Anciens Sages de l'Anunnaki furent les tout premiers

à être répertoriés comme des "dieux" alors que, réellement, ils ne l'étaient pas selon les Sumériens eux-mêmes ! Le terme DIEUX fut employé par convenance dans ces premières traductions pour définir des personnes qui, incompréhensiblement pour les théologiens universitaires, avaient été vénérés en leur temps au-delà de la norme habituelle. Ce grave précédent survenu, les traductions cunéiformes continuèrent ainsi durant tout le XXè siècle, ajoutant à la confusion générale. Rétablissons la Vérité : les ANCIENS ne se proclamèrent pas des "dieux", les Sumériens n'écrivirent pas qu'Ils étaient des "dieux" mais des sortes de HÉROS hautement considérés par leur peuple. Une fois encore, l'erreur de traduction par incompréhension de nature religieuse entraîne à toutes les divagations contemporaines sur de pseudo-dieux venus de l'Espace ! Concrètement, en pratique linguistique, le mot sumérien DIÑGIR constamment traduit par "DIEU" doit dans tous les cas être traduit par "Grand Seigneur" et NÎN.DIÑGIR par "Grande Reine" ou "Grande Dame". Vous en conviendrez, la signification change du tout au tout !

En 1948, faisant référence au cylindre réf. 8383, Samuel Noah Kramer, professeur de l'Institut Oriental de l'Université de Chicago, nota : << La plupart de ce qui était inconnu ou mal compris au moment de la publication devient maintenant graduellement clarifié. Il y a de bonnes raisons d'espérer qu'un futur pas trop éloigné verra la plupart de son contenu prêt à être traduit. >>

Aujourd'hui que savons-nous des "Chroniques de Kharsag" ? Que c'est en ce lieu bien particulier - là où le Ciel et la Terre se rencontrent - que la Grande Assemblée, le Peuple d'ANU (ou d'ANA), les nombreux Sages, descendirent s'installer. Nîn.Kharsag, c'est à dire la Reine ou Dame de Kharsag fut nommée Gabri.Ilû, c'est à dire Gouverneur de cet E.Din. Hors, bien que le livre de la Genèse ne spécifie pas le lieu géographique de l'Eden biblique, des écrits jugés non canoniques, au contenu écarté du corpus biblique, nous livrent - eux - des informations relatives au Kharsag ! Citons par exemple : les livres des Maccabées, des Jubilés, d'Enoch, d'Esdras, de Judith, de Baruch, etc...

Des parties du livre d'Enoch, écrites en araméen et connues comme le Rouleau Q201, furent découvertes à Qumrân en 1947. Quelques fragments du même texte, écrit en grec, furent précédemment trouvés au Caire en 1886, ainsi qu'une version complète éthiopienne découverte en Abyssinie en 1773. Bien que la date de l'oeuvre originale soit méconnue, et que l'on soit incapables de déterminer jusqu'à quel point les versions désormais disponibles furent embellies ou romancées à travers les âges, la source principale du récit est assurément d'une extrême antiquité et on en crédite Enoch, ou plus précisément Hênoch, fils de Caïn, le premier descendant d'Adam. Son frère Atûn est listé dans les annales sumériennes comme étant le Roi Etâna de Kish aux environs de 3.500 av. J.C., royaume de la vallée Tigre-Euphrate, au nord-ouest de Ur. Le Livre d'Hênoch, connu comme I Enoch, confirme que l'Anunnaki s'établit près du Mont Hermon, près de l'ancien établissement cananéen de Baalbek. Se référant à l'arrivée d'un contingent auxiliaire de personnel, Enoch relate : << Ils étaient deux cents en tout. Ils étaient descendus, au temps de Yéréd, sur le sommet du Mont Hermon.>> L'utilisation du nom de Yéréd (JARED) est anachronique; ce mot, comme indiqué dans le texte éthiopien, n'était pas un nom propre comme le traducteur du XIXè siècle l'a présumé. Ce mot se référait à la "Destinée" et aurait dû être traduit comme tel. Donc, ce passage n'aurait jamais dû se lire "au temps de Yéred" mais plus correctement : "aux jours de la Destinée". Ceci étant, cette référence "Enochienne" est conforme aux annales sumériennes du Kharsag, l'accent étant mis sur les ELOHIM installés au sommet du Mont Hermon, le plus haut de la chaîne de l'Anti Liban.

D'autres passages de "I Enoch" correspondent aux thèmes des tablettes du Kharsag, comme celui où Enoch envisage une visite d'agrément aux "ha-shemin" (lieux élevés) pour assister aux activités de l'Anunnaki, et un autre concernant les questions d'irrigation et le réservoir : << Quand on a besoin de l'eau du réservoir, les anges responsables viennent et ouvrent l'écluse et laissent l'eau s'écouler. Et quand elle s'est répandue dans tous les champs, elle s'infiltre dans le sol.>>

Pendant les millénaires qui suivirent et les générations successives de l'Anunnaki ou Anannage, le projet d'Eden fut le fer de lance de la culture et du développement municipal dans toute la région de la vallée du Jourdain. Malgré tout, il n'y a aucun écrit formel suggérant que les membres de l'Anunnaki (Conseil des Sages réunis en Assemblée = les Elohim bibliques) aient été immortels. Certes, selon nos propres critères, les Anciens bénéficiaient d'une longévité exceptionnelle et d'une taille respectable, mais ils n'étaient pas invulnérables et étaient sujets à des morts accidentelles ou violentes. Le concept d'existence éternelle n'a jamais été un trait de leur histoire documentée, les archives suggérant qu'il y eût toujours un suprême ENLIL (EL), de même qu'un ENKI et une NÎN.KHARSAG, mais que cles personnages n'étaient pas les mêmes au fil du temps; il serait donc ici question de TITRES TRANSMISSIBLES conférés à des personnes importantes de la culture Anou, en accord avec leur rang et leur poste, mais en aucun cas assimilables à des noms de famille !

En termes bibliques, le Kharsag était le "Jardin planté par le Seigneur dans l'Eden". Ce fut en réalité le lieu des nouveaux débuts, d'un nouveau départ, et d'un grand redéveloppement civilisationnel survenus après l'anéantissement d'une humanité ayant précédé la nôtre. Le Kharsag devint le modèle de colonisation organisée dont les bases furent l'agriculture et l'élevage. Là naquit, en une difficile époque de chaos, une nouvelle communauté civilisée fondée sur un idéal de bienveillance, amené de terres lointaines submergées par des Survivants qui eurent pour mission de préserver la Vie et de la redéployer en un lieu adéquant.

Les derniers jours du Kharsag se situent aux environs de 6.500 av. J.C. alors que les Chroniques relatent que les enclos furent dévastés par des orages effroyables, des pluies torrentielles et de violents incendies. Il n'existe à ce jour aucun écrit attestant une quelconque tentative de résurrection du premier projet d'Eden; les mots culminants des "Chroniques du Kharsag" sont définitifs quant à cette destruction finale : << La grande maison brillante fut détruite par le feu... Le grand réservoir fut détruit... L'enclos fut complètement détruit... Le grenier fut enlevé et renversé... L'établissement du Savoir devint un marécage. >>

C'est à partir de là que l'activité humaine fut déplacée vers le sud, à travers de la Mésopotamie et rétablie, vers 5.500 av. J.C., dans les plaines du delta d'Eridu à Sumer sous la direction - non pas des Dieux - mais des Grands Seigneurs (DIÑGIR) : les Enki et Nîn.Khursag du moment, tandis que l'Enlil du moment établissait sa résidence à Nippur. Ce fut le début du grand essor de Sumer, et l'aube d'avancées biologiques nouvelles, du renouveau de la civilisation, et de l'apparition d'Adam et Ève...

7) L'AUBE DES CRÉATURES HUMAINES

- La Dame de Vie :

Comme nous l'avons vu précédemment, il y a DEUX histoires de la Création, assez à part dans la Genèse. La première (Genèse II, 2-3) se conclut par l'institution du jour du Sabbat pour le repos, le Samedi, jour de la semaine voué à Saturne - Moloch - Chronos : le Temps dévoreur de la Vie, soit LA MORT ! La seconde se conclut par l'institution du mariage : "C'est pourquoi l'homme laissera son père et sa mère, s'attachera à sa femme, et ils deviendront une seule chair" (Genèse II, 24). Dans ce contexte biblique, cette déclaration est bien anormale étant donné qu'Adam et Ève n'eurent ni père ni mère ! Retenons l'usage du verbe ATTACHER pour décrire cette relation homme-femme que nous nommons MARIAGE... Du point de vue Spirituel, l'on détecte ici l'influence pernicieuse des Fils de la Ténèbre, lesquels - incapables d'inventer et de créer - copient, plagient tout en INVERSANT TOUJOURS l'Oeuvre de la Lumière; ainsi, au lieu d'être préoccupés à UNIR LEUR ÂME À L'ESPRIT (Double Cosmique) pour réaliser l'ANDROGYNAT DIVIN, les humains se marient (à vie, selon le dogme religieux) entre hommes et femmes !

Sur ce thème brûlant, retenons qu'ADAM - identifié simplement comme "l'homme" - est décrit ayant été créé DEUX FOIS par Dieu. En Genèse V, 2, un troisième récit de sa création - consécutif à la présentation de sa femme - nous déclare : << Mâle ET Femelle, Il LES créa, Il les bénit et les appela du nom d'ADAM du jour où ILS furent créés.>> L'appelation d'ADAM s'applique bien À LA FOIS à l'homme et à la femme, tous deux contenant les Principes Masculin et Féminin : les deux serpents de l'Énergie KUNDALINI !

De plus, n'oublions pas qu'en Sumérien, ADAM signifie ANIMAUX ou TROUPEAU DE BÊTES. Le mot ADAM n'a donc absolument rien d'un nom personnel, d'autant plus que pour le mot Ève, la Genèse nous informe que : << L'homme appela sa femme Ève parce qu'Elle fut la Mère de tout vivant.>> Comme l'explique Robert Alter, professeur d'hébreu à l'Université de Californie, ADAM est bien un terme générique s'appliquant à la fois aux hommes et aux femmes. Remarquons que la Bible n'explique pas le terme ADAM alors qu'elle le fait pour Ève. En fait, on présume usuellement que ce mot ADAM est en relation avec la terre ou l'argile puisqu'une nouvelle fois la Bible énonce que "Dieu forma l'homme avec la poussière du sol" et que le mot hébreu pour terre étant ADÂMAH, il doit être la racine du mot supposé. Seulement, là encore, les traducteurs du texte biblique n'ont considéré que le latin, le grec, et plus rarement l'hébreu, mais pas LE SUMÉRIEN, puisqu'ils en ignoraient l'existence en leur temps ! Et, à l'image de nombre de ses confrères, le professeur Alter fait intelligemment valoir que les multiples erreurs de traduction ont placé les lecteurs de l'Ancien Testament dans un éloignement absurde du récit littéraire caractérisant la Bible dans son langage originel.

Au Ier siècle de notre èrer, nous livrant un autre son de cloche, Flavius Joseph déclara dans ses "Antiquités Judaïques" :

<< Cet homme fut appelé Adam, ce qui en langue hébraïque signifie "celui qui est rouge".>> Il en déduisit donc qu'Adam était "composé de terre rouge" parce qu'en hébreu "rouge" se dit "adom" et qu'en akkadien Mésopotamien, "adâmatou" était une terre d'un rouge sombre. Toutefois, la Bible Anchor hébraïque nous explique qu'Adam ne fut pas composé de "terre" mais "qu'Il provint de la Terre", terme que nous traduirions aujourd'hui par "créature terrestre". Avouez que cela change tout, une fois de plus ! Car la Science contemporaine ne peut que valider le fait que l'être humain, comme toute vie sur cette planète, est un savant composé d'atômes de carbone, au code 666 dans la table des éléments...

Nous avons vu, à l'analyse de l'Enûma Elish, que le "dieu" Mardouk se référait à l'homme comme "LULLÛ", signifiant littéralement "un qui est mélangé". À cet égard, l'Épopée de la Création sumérienne se réfère en effet au MÉLANGE du sang (ou plutôt ADN) de l'Anannage pour créer l'homme. Question : de quelle couleur est le sang ? Rouge ! Au final, il n'est donc question , bien sûr, ni de terre ni d'argile, mots incorrectement employés par cause d'erreurs de compréhension linguistique des différents traducteurs de l'Ancien Testament, tous religieux ! Enfonçons le clou voulez-vous ?

Le mot babylonien pour l'argile du potier était TÎT, mais en Sumérien ancien TÎ.IT signifiait "CE QUI EST LA VIE", tandis qu'en hébreu le mot TIT signifiait "BOUE". D'après le texte ORIGINAL Sumérien, le mélange du sang d'Anunnaki avec le tî.it (ce qui est la vie) pour faire le lullû (celui qui est mélangé = l'homme) fut réalisé par Nîn.Kharsag.

L'emblème personnel de Nîn.Kharsag, que l'on trouve systématiquement sur les sceaux-cylindres et tablettes cunéiformes, était un UTÉRUS, symbolisé en forme de lettre grecque OMÉGA, et lié à sa distinction principale de NÎN.TÎ : la Dame / Reine de Vie. Elle était aussi appelée la "Dame qui Façonne la Forme" et la "Dame de l'Embryon", tandis qu'un texte intitulé "Enki et l'Ordre du Monde" la décrit comme la "Sage-Femme du Pays". De même NUDIMMUD, son demi-frère ENKI, signifiant le "Façonneur d'Images" étant l'archétype d'un "dieu créateur qui façonna l'homme à son image" !

Enki, Fils d'Anu et d'Antu, clamait que la Royauté des Anous - institution matrilinéaire - ne se transmettait que par la Lignée Féminine et, par ce droit de descendance, Enki soutint devant les siens de l'Anunnaki qu'Il était le 1er né dans l'ordre de succession royale : << Je suis le grand frère des Seigneurs. Je suis celui qui est né comme premier fils du divin Anu.>> Au beau milieu d'une lutte fratricide, Marduk, le fils d'Enki, usurpa partiellement la décision de la Grande Assemblée en s'octroyant le pouvoir sur Babylone. En conséquence, c'est Marduk qui est dépeint comme le dieu de la Création dans l'écrit babylonien de l'Enûma Elish, alors que dans les textes Sumériens beaucoup plus anciens, le façonneur de la créature humaine était le Père de Marduk : ENKI, nommé PTAH dans les Archives Égyptiennes.

- La Chambre de Création :

En 1884, le docteur William Hayes Ward, président de la Société Orientale Américaine, fit une importante découverte, en sa qualité de directeur de l'expédition Wolfe en Babylonie. Il exhuma une tablette akkadienne listant les cités les plus importantes de Mésopotamie méridionale, l'une d'elles étant SIPAR EDINA (Sippar de l'Eden), affiliée à Eridu, confirmant ainsi le nom d'EDEN comme identifiant régional interne à Sumer. La documentation explique que, suite à une forte inondation dévastatrice qui ruina Eridu et la vallée du delta, les Seigneurs de l'Anunnaki n'eurent pas de temps à perdre quand les eaux se retirèrent. Le pays autrefois fertile était devenu un lit d'argile et la totalité de l'environnement avait été détruit. La première priorité fut de rendre le sol habitable à nouveau, et de restaurer l'exploitation des cultures. Les récoltes de grains devaient être réeffectuées ainsi que l'exploitation des troupeaux ovins et bovins. La tâche étant d'une telle ampleur, les Sages de l'Anunnaki réunis en Conseil décidèrent donc la création de travailleurs dont le besoin urgent se faisait sentir. Nous voyons bien là la réalité d'une communauté d'Anciens pas assez nombreux pour parvenir à rétablir une civilisation. La tablette de "Ashnan et Lahar" détaille que "par égard aux choses bien faites dans les bergeries de races pures, on donna le souffle à l'homme".

La Genèse déclare que CES CRÉATURES nouvellement développées furent créées "à l'image des dieux". Dans cette perspective, ENKI reçut les instructions de sa mère Antu : << Ô mon fils, lève-toi de ton lit... Accomplis ce qui est sage. Façonne des serviteurs aux Seigneurs, et puissent-ils produire leurs doubles eux-mêmes.>> À ceci, Enki répondit : << Ô ma mère, la créature dont tu as prononcé le nom, elle existe. Appose sur elle l'image des dieux... Nîn.Mah (Nîn.Kharsag) travaillera au-dessus de toi... Elle se tiendra à tes côtés pendant que tu façonneras. Ô ma mère, décrète de son sort. Nîn.Mah lui apposera le moule des Seigneurs. C'est l'Adam.

Il n'est donc pas question ici des premiers humains mais d'une nouvelle espèce particulière : "la créature qui existe déjà" sur laquelle va être apposée "l'image des dieux". Nîn.Kharsag fut ensuite approchée par Enki et l'Assemblée qui lui demandèrent de produire un nouveau type d'homme pour porter le joug (travailler) dans le Jardin tout comme l'Adam biblique fut placé dans le Jardin "pour le cultiver et le garder". Du point de vue politique, Enki et Nîn.Khursag n'étaient pas toujours d'accord, se quérellant même parfois après s'être énivrés... Mais du point de vue scientifique, tous les rapports indiquent un partenariat très professionnel. Nîn.Kharsag était médecin-spécialiste en anatomie hautement considérée et plusieurs tablettes cunéiformes décrivent ses recherches, telles que la préservation en laboratoire du sperme d'Enki destiné à être utilisé pour la fertilisation croisée de certaines formes de vie.

Ces expérimentations génétiques furent menées dans une "Chambre de Création" documentée comme la BIT.SHÎMTI : la Maison de Shîmti - linguistiquement, sh-im-tî signifiant "respiration-souffle-vie" - le Lieu où le "Souffle de Vie" était insufflé comme "nouvelle respiration". Ce concept descriptif des archives de la Bit.Shîmti paraît avoir été utilisé dans la Genèse II, 7 pour expliquer comment Dieu, ayant créé l'homme, "insufla en sa bouche et ses narines un souffle de vie".

Après de multiples tentatives initiales sur des animaux (le légendaire Bestiaire des Dieux), six prototypes d'individus organiquement différents furent créés avant le premier vrai succès. Finalement, le texte akkadien connu comme "l'Épopée Atrahasis" relate qu'en réponse à une instruction de la mère d'Enki, Nîn.Kharsag et Enki créèrent quatorze nouveaux enfants (7 garçons et 7 filles) peu après l'inondation, et que le processus clinique impliqua les matrices de femmes ayant survécu au déluge. La tablette, très fragmentée, est malheureusement incomplète mais le texte qui subsiste décrit comment Nîn.Kharsag utilisa les "sept et sept matrices" après avoir préparé quatorze pincées de "tî.it" auxquelles Enki ajouta ses "incantations répétées". Ces matrices sont appelées "Créatrices de Destinées" et il est relaté qu'elles complétèrent le travail de Nîn.Kharsag en développant "les formes des gens qu'elle fit".

La différence fondamentale entre les écrits mésopotamiens originaux et la version ultérieure dans la Genèse de la création d'Adam et Ève par Dieu, c'est que la progéniture de Bit Shimtî n'apparut pas sous la forme d'adultes, mais produits scientifiquement, avec des ovules (tî.it = ce qui est la vie) fertilisés par Enki puis palcés comme embryons cultivés dans les matrices de mères-porteuses. En conséquence, ils naquirent assez naturellement comme des bébés :
<< Nîn.Kharsag, étant grande de manière unique, fait contracter la matrice. Nîn.Kharsag, étant une grande mère, déclenche le processus de naissance.>>

Non seulement les nouveaux ouvriers de l'Eden furent-ils créés dans la Maison de Shimtî, mais une nouvelle structure sociale fut conçue entièrement avec des humains génétiquement avancés, devenant leurs propres gouverneurs à l'âge adulte, les connaissances et les devoirs administratifs de l'Anunnaki leur ayant été transférés. La tablette continue ainsi :
<< Mère Nîntur (Nîn.Kharsag), la Dame créant la Forme, travaillant dans l'endroit obscure, la matrice, donne naissance à des Rois, pour porter la tiare de rigueur; pour donner naissance à des Seigneurs; pour placer la couronne sur leurs têtes. C'est en ses mains.>>

À la lecture attentive de ces tablettes cunéiformes, nous sommes très éloignés des versions propagées par certains auteurs, utilisateurs du sensationnel fantasmagorique et des frayeurs humaines, présentant les Sages de l'Anunnaki comme de terribles dieux extra-terrestres ayant esclavagisé l'espèce humaine ! Au contraire, les tablettes sumériennes décrivent impartialement l'histoire de rescapés insuffisamment nombreux pour rebâtir leur civilisation et recourant à la génétique pour s'adjoindre DES ENFANTS à la tâche colossale. Enfants qu'ils éduquent et propulsent aux diverses fonctions gouvernantes et administratives de la Communauté.

Le Premier du Genre :

L'expérience génétique de la "Chambre de Création" (Bit.Shîmti) fut assurément un succès retentissant, mais un plan plus élaboré fut conçu pour produire la lignée royale désirée. Pour faciliter cet aspect du Grand Dessein, il fut décidé de placer un embryon cultivé dans la propre matrice de Nîn.Kharsag afin qu'il soit nourri du sang Atlantéo-Anunnaki et porte l'empreinte divine. Parmi ses divers autres titres, Nîn.Kharsag était aussi connue comme Nîn.Ki (la Dame ou la Reine de la Terre) et c'est sous ce nom qu'Enki la mentionne alors qu'il décrit son rôle de mère porteuse : << Nîn.Ki, ma divine épouse, sera celle choisie pour le travail. Sept sages-femmes seront prêtes à l'assister.>>

Nîn.Kharsag porta dûment l'enfant mâle, ayant développé en elle un embryon cultivé depuis un ovule d'une femme humaine née précédement dans la "Chambre de Création", qui avait été fertilisé cliniquement par Enki. Le résultat de cette seconde expérimentation génétique réussie fut documenté comme étant le "modèle de l'homme" : l'ADÂMU ou créature humaine. Quand l'homme arriva à l'âge adulte, Enki l'appela ADAPA et, l'ayant désigné comme son délégué personnel, Adapa reçut la responsabilité du Temple d'Enki à Eridu, en l'Eden sumérien, devenant ainsi le tout premier prêtre de ce qui deviendra l'espèce humaine.

Distinct des autres individus nés des premières expérimentations, l'Adâmu fut vraiment considéré par les Sages de l'Anunnaki comme étant du "sang divin" de ses créateurs. Le mot hébreu pour sang était "dam", comme le "goel ha dam" (le "vengeur du sang" dans le Deutéronome XIX, 12). En termes hébreux, ADAPA l'Adâmu était donc traduit par HA DAM, c'est à dire "du sang", pour devenir ensuite analysé et interprété dans la Genèse comme Adam.

À ce sujet, trois des quatre fragments de tablette furent découverts, ainsi que l'Enûma Elish, dans les ruines de la bibliothèque de Ninive du roi Assourbanipal d'Assyrie. L'autre fut découvert dans les archives égyptiennes du pharaon

Amenhophis III (parfois cité comme Amenhotep III, le père d'Akhénaton), qui régna aux environs de 1.400 av. J.C. Ces quatre fragments expliquent que le Fils de Nîn.Ki - Dame/Reine de la Terre - ADAPA, se vit octroyer d'extraordinaires pouvoirs de commandement, étant oint pour la Royauté par Enki, son Père : << L'huile Enki commanda pour Lui, et Il fut oint. Un vêtement Il commanda pour Lui, et Il fut habillé... Son commandement était comme le commandement de Anu. Avec grande compréhension, Il l'avait rendu parfait pour expliquer les décrets du pays. Il Lui avait donné la Sagesse, mais ne Lui donna pas la Vie Éternelle. De Celui qui est Sage, personne ne prenait Son commandement à la légère.>>

Plus tard, dans la suite du récit trouvée en un autre fragment, l'Adâmu est décrit non seulement comme le grand Prêtre ET le Roi ayant reçut l''onction, mais aussi comme étant issu de la "semence divine". Il est clair que la grande importance d'Adapa - l'Adam biblique - n'était pas qu'il était le "premier humain" comme il est dépeint dans la Bible, mais qu'il ait été le premier homme issu du sperme d'Enki et de la matrice de Nîn.Kharsag ! Comme ce fut le cas pour l'extraordinaire développement des récoltes de l'époque précédente, les tablettes sumériennes dépeignent en conséquence un tableau détaillé selon lequel Adam est le produit du Dessein Divin. Il figure donc dans les documents comme premier prêtre-roi d'origine humaine portant l'empreinte génétique de la Lignée des Anciens.

Durant la période de transfert de la Royauté par la Grande Assemblée aux Gardiens / Veilleurs oints, la Liste des Rois Sumériens a enregistré une période de règne de sept Gardiens / Veilleurs par intérim, auxquels succéda le Roi Atabba de Koush, père fondateur de la nouvelle lignée royale; hors, Atabba est synonyme d'Adapa. Il fut considéré comme un ABÛTTU, un intercesseur ayant pleine capacité à protéger son "troupeau" : les siens, son peuple d'humains ! L'aspect "abba" fut repris dans l'usage sémitique ultérieur et adopté dans le Nouveau Testament, Abba signifiant Père pour définir Dieu. Mais c'est bien un mot SUMÉRIEN à l'origine qui définissait le rôle paternel du Prêtre-Roi, le SANGA LUGAL.

Un parallèle direct entre l'histoire d'Adapa /Atabba et le récit adapté de la Genèse se produit lors d'un incident concernant le "pain de vie". Dans la Genèse II, 17, Dieu prévient Adam de ne pas manger du fruit de l'Arbre de la Connaissance, Celui de la Science du Bien et du Mal car : << du jour où tu en mangeras, tu mourras.>> Toutefois, par la suite, Adam et Ève mangent tous deux du fruit de l'Arbre, mais ils n'en meurent pas; tout au contraire, ils y gagnent la sagesse du vrai savoir. L'histoire originale sumérienne quant à elle, bien qu'apparemment similaire, apporte des précisions étonnantes, Enki prévenant son fils Adam ainsi : << Quand tu te tiendras devant Anu, quand ils t'offriront le pain de mort. Tu n'en mangeras pas... Cet avis que je te donne, ne le néglige pas.>> Ensuite, Anu, père d'Enki, donne l'instruction aux Seigneurs Dumuzi et Ningishzida de faire une telle offre à Adapa. Mais, dans l'opinion de Anu, le pain n'est pas lié à la mort, mais à la Vie Éternelle, puisque considéré comme la nourriture de vie : << Amène-le qu'il puisse manger le pain de vie. Ils l'amenèrent, mais il n'en mangea point... An le regarda et il s'étonna à son sujet. Pourquoi n'as tu pas mangé ? Maintenant tu ne vivras pas.>>

Le résultat fut qu'en refusant de manger du pain de vie, suivant ainsi la recommandation de son père Enki, Adapa perdit toute perspective d'obtenir la longévité de vie des Anous, tout comme Adam fut privé d'immortalité dans la Genèse.

Dans la Bible, le nom de la femme d'Adam, ÈVE, était à l'origine KHÂWA (AVA) et est lié, en termes sémitiques, à la racine verbale HAYAH, signifiant "vivre". Ève est présentée dans la Genèse III, 20 comme "mère de tout vivant". Ceci est repris dans les "Antiquités judaïques" où Flavius Josèphe explique : << Maintenant une femme est appelée ISSA en langue hébraïque (elle-homme); mais le nom de cette femme était Ève, ce qui signifie la mère de tout vivant.>> Pour cela, le nom Khâwa était apparenté au sumérien, Nîn.Tî, la Dame de Vie, l'une des appellations de Nîn.Kharsag. Quand le nom distinctif de Nîn.Kharsag fut employé pour sa fille substituée et transposé dans le nom Ève, il fut cette fois correctement interprété par les compilateurs de la Genèse. Mais l'origine biblique de Ève, née de la côte d'Adam, est totalement incorrecte, cette fabulation n'ayant absolument rien à voir avec le récit original sumérien. L'erreur d'interprétation se produisit lors de la mauvaise identification d'un simple petit mot. Comme la distinction titulaire NÎN.TÎ, le mot sumérien TÎ était apparenté à la vie, signifiant en fait "faire vivre", mais le mot sumérien TI - sans accent circonflexe sur le i - signifiait côte. Entre "Ève, venue à la vie" et "Ève, née de la côte d'Adam", la différence est d'une grande importance, d'autant plus qu'Adam n'est pas cité dans la phrase originale, et qu'être né d'une de ses côtes est une absurdité !

Quant à l'état original de nudité d'Adam et Ève, les textes et sceaux sumériens ne traitent d'aucune gêne d'origine sexuelle, ce que pourtant les enseignements religieux veulent nous démontrer. Être nus, pour des humains nés des expérimentations génétiques de l'Anunnaki, tient dans le fait qu'en ce temps là, les vêtements étaient la prérogative des

maîtres, leurs serviteurs étant nus; de nombreux reliefs de sceaux cylindriques sumériens en apportent la preuve; la Tablette d'Adapa explique toutefois que lors de l'onction d'Adapa pour sa haute fonction de prêtre-roi, un vêtement lui fut commandé et donné afin qu'il fut vêtu. À cet égard, Adapa et Khâwa (Adam et Ève) n'auraient rien pensé de leur nudité initiale, puisque normale, jusqu'au moment où "leurs yeux s'ouvrirent" sur le fait qu'ils avaient un statut de subordonnés dans un environnement dominant, et c'est là que la réalité de leur situation les frappa. Lorsque ENKI - "Dieu leur fit des tuniques de peau et les en revêtit" - leur donna des vêtements, ce geste fut la reconnaissance ultime qu'ils n'étaient plus des êtres inférieurs, mais qu'ils étaient considérés comme des gens de haute condition parmi les rangs des suzerains Anous.



8) L'ESSOR DES VEILLEURS

- L'Arbre de Vie :

Des siècles d'endoctrinnement religieux nous font croire habituellement que que le terme chrétien de "Péché Originel" et que la "Chute de l'Homme" qui en résulte sont en rapport avec la mauvaise conduite d'Ève dans le Jardin d'Eden, d'un point de vue sixiste, mais c'est une absurdité promue par l'Église catholique romaine. Jusqu'au moment du banissement d'Adam du Jardin d'Eden, il n'y a aucune mention d'un quelconque contact physique entre lui et Ève. Leur progéniture fut conçue dans leur nouveau environnement quelques temps après que le Genèse ait expliqué qu'ils avaient quitté le Jardin. Malgré cela, la Genèse II, 24 dit qu'Ève était la "femme" d'Adam , fait répété de nombreuses fois dans le récit biblique, ainsi que "l'homme s'attachera à sa femme et ils deviendront une seule chair". Tout Initié se rendra compte cependant qu'il est question ici - en termes voilés - d'unir en soi-même le Principe Masculin au Principe Féminin.

Si Ève était perçue comme pécheresse, cette notion ne pouvait se rapporter qu'au fait qu'elle avait mangé, ainsi qu'Adam, du fruit de l'Arbre de la Connaissance. À cet égard, ils avaient accepté ensemble le conseil du serpent leur disant que le fruit ne les ferait pas mourir, au lieu de suivre l'avertissement contraire de "Dieu" certifiant qu'ils en mourraient. Toutefois, le fait est que ce "Dieu" ne mit pas Ève en garde vis-à-vis de l'Arbre; Il prévint seulement Adam en un temps antérieur où Ève n'était pas encore créée ! C'est pour cette raison que seul Adam fut exclu de l'Eden - non pas parce qu'il avait obéi au serpent, mais parce qu'il avait "écouté la voix de la femme"... Ce n'est pas avant le chapitre IV de la Genèse que nous découvrons qu'Ève suivit les pas d'Adam hors du Jardin, et, d'après le livre des Jubilés hébreu, tous deux s'installèrent au pays d'Elda (réf : Jubilés III, 32).

Il semble qu'ayant mangé du fruit de l'Arbre de la Connaissance, un autre arbre du Jardin posa ensuite un second problème : l'Arbre de Vie. On dit que "Dieu" bannit Adam du Jardin "pour éviter qu'il étende sa main, prenne aussi de l'Arbre de Vie et vive à jamais" (Genèse III, 22 en partie). Non content de ce banissement, une épée de feu tournoyante fut installée pour empêcher à Adam d'accéder à l'Arbre, et pour compléter la punition, "Dieu" dit à Ève : << Je vais multiplier tes souffrances et tes grossesses; c'est dans la souffrance que tu enfanteras.>> (Genèse III, 16 en partie). Puis, bien qu'Adam n'eut pas touché l'Arbre de Vie, il fut tout de même exclu du Jardin et privé de ses avantages.

Concernant Adam et Ève, le récit de la Genèse s'efforce à définir les femmes en général comme des tentatrices, grâce et au moyen de cette histoire étrangement artificielle de l'expulsion de l'Eden, et que ladite transgression d'Ève serait d'avoir détourné Adam par ses manières perverses. Ainsi, ce raisonnement est utilisé par le scribe-rédacteur de ce passage de la Genèse pour établir une suprématie masculine qui se répand ensuite dans le reste des "saintes" Écritures de nature

PATRIARCALE ! Pour sa soit-disante mauvaise conduite, et pour avoir osé influencé Adam contre la Volonté de Dieu, Ève s'entend dire qu'à l'avenir, "ton mari te dominera".

Dans ce contexte biblique, il est impossible de comprendre réellement QUI et d'où venait le Serpent. Dieu avait apparemment créé tous les animaux avant d'avoir créé Adam, mais il n'y a aucune mention de Dieu créant un serpent capable de s'opposer à Lui. On nous dit positivement qu'Il créa "tous les reptiles qui rampent sur la terre" et qu' "Il vit que cétait bien". Puis, sans aucune explication, un serpent braîllard apparait de nulle part, créature indépendante sur laquelle curieusement Dieu n"a absolument aucun contrôle. Bizarre, bizarre... Je vous propose donc d'en savoir plus sur le serpent en la prochaine photo commentée de cet album.

Afin d'expliquer l'anomalie du serpent, l'opinion religieuse consensuelle l'identifie donc à Satan, mais il n'existe aucun écrit dans la Genèse appuyant cette hypothèse pour la simple bonne raison que ce concept provient de l'Islam, assez tardivement d'ailleurs puisque survenant au VIIè siècle de notre ère : Al-Qur'an (le Coran) II, 35-39 raconte qu'Adam fut créé par Allãh (le Dieu Unique Mâle) pour être son délégué sur Terre, et que les Anges reçurent l'instruction de s'incliner devant lui. Ils obéirent tous, sauf Satan qui allécha Adam et Ève afin qu'ils mangent le fruit interdit de l'Arbre du Paradis, l'arbre de la transgression.

Avant le Coran, St Augustin d'Hippone (354-430 ap. J.C.), l'un des Pères de l'Église catholique romaine, avait prononcé la doctrine du Péché Originel près d'Annaba (ancienne Bône) en Algérie, qui prévaut jusqu'à ce jour, soutenant qu'à cause d'Ève, tout le monde est né dans le péché du simple fait de naître du ventre d'une femme ! Ce péché "générationnel" ne peut-être pardonné que par la pénitence et la divine grâce de Dieu, et que, quoi que les individus n'ont aucun choix en cette matière, ils sont néanmoins tous responsables personnellement de leur nature pécheresse, ne pouvant que se repentir de leurs péchés individuels pour ainsi obtenir l'absolution de la "sainte mère" l'Église romaine !

Des mouvements protestants, luthériens, et calvinistes affirment qu'en conséquence de la Chute, le péché ultime de l'Humanité dans sa globalité réside dans le "libre-arbitre" et le pouvoir de choisir, oui ou non, de suivre la voie de Dieu - élément de choix poursuivi depuis le Moyen-Âge par l'Église de Rome lors de sa persécution des "hérétiques", le mot "hérésie" dérivant du grec ancien "hairesis" signifiant "choix". Ainsi les accusations d'hérésie étaient des condamnations du droit de choisir, un déni du libre-arbitre de chacun : il fallait suivre aveuglément le Dogme de Rome ou sinon, périr sur le bûcher !

Sur l'identité du Serpent de la Genèse, s'il ne fut pas créé par Dieu, la Genèse nous rappelle le fait que Dieu, en effet, n'était pas seul parmi les ELOHIM. Après qu'Adam eut mangé le fruit, Dieu parla au Serpent, le maudissant pour ses actions et Il annonça en conséquence : << Voici que l'homme est devenu comme l'un de nous.>>, identifiant de ce fait le serpent comme un autre dieu. Étant donné l'utilisation persistante du pluriel ELOHIM (dieux) dans la Genèse, et comme nous savons désormais que le Dieu principal de la Genèse est ENLIL, il est plus que probable que le Serpent n'est autre que ENKI. Après tout, c'est ENKI - pas ENLIL - qui fut le Créateur de l'être humain, avec sa soeur-épouse Nîn.Kharsag, son autre titre NUDIMMUD, le Façonneur de l'Adâmu, l'attestant irréfutablement; et c'est ENKI qui accorda à la créature humaine la sagesse et la connaissance, tandis que Nîn.Kharsag la dotait du plus beau des cadeaux: l'Âme !

L'histoire du Jardin d'Eden biblique, derrière le vernis de la romance, se présente en fait comme une indication de la HAINE HÉRÉDITAIRE incessante concernant le rang respectif d'ENKI et ENLIL, duo Père-Fils ou Frères selon les archives sumériennes, au sein de l'Anunnaki, la Grande Assemblée. ENLIL préférait que les humains, créés comme travailleurs agricoles de l'Eden fussent maintenus dans l'ignorance de tout enseignement, mais ENKI demeurait inflexible sur le fait qu'ils dussent être éduqués et instruits. Sur un autre plan, l'on peut voir ici une allégorie de la séparation des lobes gauche et droit du cerveau : l'hémisphère gauche (ENLIL) associé au rationnel cartésien, au raisonnement, aux cinq sens de notre perception, à l'egocentrisme, l'individualisme, la programmation des comportements; l'"hémisphère droit (ENKI) associé aux qualités artistiques, aux perceptions extra-sensorielles, à la compréhension, la sagesse, le spirituel, et à la mémoire visuelle. Il n'y a par conséquent aucun hasard si durant des siècles, des générations d'enfants furent dressés à être des droitiers (lien à l'hémisphère gauche) tandis que la répression sévissait sur les gauchers, leur interdisant toute primauté de leur hémisphère droit. Au jour d'aujourd'hui, le grand jeu ici-bas, est bien d'UNIR les opposés afin d'avoir finalement un ESPRIT SAIN !

Le terme biblique qui fut une fois encore MAL TRADUIT par SERPENT était NAHASH. Avant que les voyelles soient

ajoutées, la souche hébraïque originale était NHSH qui signifiait "déchiffrer" ou "trouver". D'où il n'y eut jamais aucun serpent au sens commun du mot ophidien, la meilleure et juste interprétation de NHSH étant à l'origine liée à un "Sage", ce qui était en réalité la parfaite définition sumérienne des membres de la Grande Assemblée, constituée des Sages éclairés de la communauté, cette conception de la vie en société régie par un conseil des sages subsistant jusqu'aux Archidruides de nos ancêtres gaulois, Celtes Gals.

Décryptant dès lors le texte biblique abscon, nous voyons que Dieu - ENLIL - voulût empêcher Adam d'obtenir la sagesse au-delà de son statut requis de serviteur; Il le mit donc en garde contre l'Arbre de la Connaissance, prétendant mensongèrement qu'il mourrait s'il mangeait de son fruit. Apparaît également ici pour la première fois le moyen n° 1 de domination sur autrui : SUSCITER LA PEUR ! Mais ENKI, le NHSH : LE SAGE, affirma à Ève que c'était faux et qu'elle et Adam pouvaient avoir accès au savoir: << Vous n'en mourrez pas, mais Dieu sait que le jour où vous en mangerez, vos yeux se dessilleront, et vous serez comme les dieux.>> (Genèse III, 4-5). Et dans ce cas, ENKI, le NHSH, avait raison : l'homme et la femme, ses créatures, mangèrent bien du fruit de l'Arbre de la Connaissance et n'en moururent pas, ce sur quoi ENLIL, agacé, mit Adam en garde vis-à-vis d'un autre arbre : l'Arbre de Vie, dont les fruits offraient la longévité exceptionnelle des Anous... Suite à quoi, bien qu'Adam n'en ayant pas mangé et n'ayant donc pas été déifié en aucune manière, Enlil imposa son autorité et l'envoya cultiver le sol en travail forcé pour sa désobéissance.

En plus d'être une méthode de scribe malicieuse destinée à démontrer à un peuple inculte le niveau d'autorité de Dieu dans tous les cas, que son Jugement soit juste ou erroné, la seule raison de mentionner l'Arbre de Vie fut de clarifier qu'Adam s'était vu refuser l'immortalité. Il est cependant très significatif que l'Arbre de Vie ait été une caractéristique de la plus ancienne Tradition Sumérienne, trop pertinente pour être ignorée, mais d'une importance si capitale que seules les Écoles des Mystères d'Égypte et certaines sociétés secrètes d'Inde en aient été dépositaires par la suite... Plus de 2.000 ans avant la rédaction de la Genèse par les scribes israélites en captivité à Babylone, l'Arbre de Vie était mentionné dans les inscriptions du cylindre de la création des Chroniques de Kharsag; et l'Arbre de Vie conserva toute son importance symbolique en tant que VIGNE SACRÉE quand le second projet d'Eden débuta à Eridu, cité-état de ENKI. La notion de "Vigne du Seigneur" s'applique par conséquent à l'héritage dynastique de la descendance d'ENKI, tandis que le lignage du Lion de Judah est ésotériquement en rapport direct avec El Elyon alias ENLIL.

D'après le Dictionnaire Assyrien complet de l'Institut Oriental, l'Arbre de Vie fut mentionné vers 3.500 av. J.C. par le Roi Etâna de Kish, second de la lignée régnante descendant d'Atabba, c'est à dire d'Adam. Etâna, également frère de Hénokh (Enoch) dans la succession cananéenne, se référait à l'Arbre de Vie comme étant le KISKANÛ, le nommant aussi la "Plante de Naissance" dans la "tablette d'Etâna".

Comme nous l'avons vu précédemment, les Anous - aussi nommés URUS (se prononce OUROUS) - bien que jouissant d'une longévité exceptionnelle à nos yeux, n'étaient pas physiquement immortels. La notion d'existence perpétuelle, déformation du Savoir issu de la Tradition Primordiale portant sur les RÉINCARNATIONS CYCLIQUES DE L'ÂME, prit naissance une nouvelle fois à l'époque des scribes israélites du VIè siècle avant notre ère, quand ils l'appliquèrent au Dieu Unique de leurs écritures. Pour l'occasion, les scribes écrivirent qu' "Il est de toujours à toujours" et que "Tu es le même et tes années ne finiront pas". Par cet artifice littéraire, l'image était née du Dieu "seul et unique" de nature masculine du Judéo-Christianisme, demeurant pour l'éternité; toute compétition avec ENKI était estimée avoir été écartée pour la bonne raison qu'ENKI avait été ASSASSINÉ. Toutefois, allusion était faite à ENLIL puisqu'avec une régularité constante, Dieu était présenté dans le récit biblique comme El Shaddaï, El Elyon et El de Bêth-El, ne laissant aucun doute quant à son identité véritable pour "ceux qui ont des yeux qui voient". Ce n'est pourtant que récemment, à la fin du XIXè siècle que la Vérité commença à émerger, quand les tablettes cunéiformes si longtemps scellées des archives suméro-mésopotamiennes et cananéennes originales furent enfin exhumées...

Le Dieu vivant qui parla avec Adam était-il le même que celui qui rencontra Abraham 2.000 ans plus tard ? ENKI d'Eridu était-il le même qui avait dirigé le domaine de Kharsag 5.000 ans auparavant ? La réponse est OUI d'un point de vue mystico-symbolique, mais aussi NON si l'on ne considère que l'incarnation de l'âme dans un seul corps. La vérité, c'est que ENKI fut lâchement assassiné par trois de ses créatures humaines, la convoitise et la cupidité ayant motivé leur acte. Le mythe maçonnique de la mort de l'Architecte HIRAM, au même titre que le meurtre - plus ancien - d'Osiris, constituent des réminiscences de ce lointain "déicide", et forment bien là l'authentique "péché originel" que les scribes-rédacteurs de l'Ancien Testament se gardèrent d'évoquer, car c'eût été l'aveu de l'acte commis par leurs lointains ancêtres, déjà fidèles serviteurs aveugles du clan d'ENLIL.

Tandis que l'Aigle était l'animal-fétiche d'ENLIL, la Mouette, les Poissons, et... l'AGNEAU étaient ceux d'ENKI ! Généticien de haute volée, Il créa avec Nîn.Kharsag, la créature humaine. L'Arbre de Vie lui est associé sous la forme de la Vigne du Seigneur. Et il y a un peu plus de 2.000 ans, un certain JEAN DE DIEU s'incarnât comme Porte-Croix à l'Agneau. Ce fut cet homme, cité comme Jean le Baptiste dans l'histoire conventionnelle, qui fut l'authentique Christ, associé aux Poissons, à l'Agneau, et à la Vigne, en digne descendant d'Enki. Et c'est ce secret là que de fiéffés usurpateurs hypocrites - prêtres du culte d'Enlil - mirent sous le boisseau, le remplaçant par un personnage légendaire. Ce secret est celui des descendants d'ENKI, la Lignée du Graal, et c'est celui du sud de la France. Nous y viendrons...

Hormis sa signification ésotérique en rapport avec l'ADN et la KUNDALINI, l'emblématique de l'Arbre de Vie est celle d'une régénération saisonnière perpétuelle, avec de nouveaux fruits pour dupliquer et remplacer la récolte précédente. En tant que VIGNE en perpétuelle expansion, ses rameaux étaient considérés comme des sceptres de succession, et le symbole de son "immortalité" n'était pas forcément lié à une perpétuité individuelle, mais aussi à la perpétuité dynastique de la Lignée de l'Anunnaki. Du même coup, le mot "CLONE" dérive du grec KLON signifiant "ramille". C'est, d'un point de vue spirituel, l'image donnée aux cycles des réincarnations de l'âme, laquelle - vie après vie - prend un corps physique un peu comme on endosse un vêtement; le corps étant dans ce monde matériel un véhicule pour l'Esprit, lui faisant expérimenter la Matière. C'est ainsi qu'il convient de comprendre que nous sommes déjà venus si souvent, que nous sommes présentement là, et que nous reviendrons encore et encore, à moins de parvenir à trouver, enfouie au plus profond de notre coeur, la clé nous libérant collectivement des basses dimensions de ce monde holographique illusoire. Seule la mémoire nous fait défaut ! Et, privés de mémoire, nous sommes des ignorants naïfs livrés aux mains dirigistes des "maîtres de ce bas-monde"; des humains comme vous et moi, mais possédés par les puissants Esprits astraux et planétaires de notre Système Solaire : les Archontes de la Gnose.

Depuis une cinquantaine d'années environ, l'Ère des Poissons se termine tandis que s'installe l'Ère du Verseau, GÛ en sumérien : le Verseur d'Eau, l'un des noms anciennement donnés à ENKI. Il est donc question de Son Retour précédé de la Levée du Voile, c'est à dire de l'ouverture du Livre des Révélations.

Pour la durée de la période biblique en question - de l'époque d'Adam à l'époque de Moïse - soit environ entre 4.000 et 1.400 av. J.C., il existe des documents comparatifs de première main concernant le personnage d'ENLIL / El Shaddaï / El Elyon, mais ils ne s'appliquent pas forcément au même individu persistant durant toute cette période. L'arbre dynastique demeura constant, et les appellations nominales furent maintenues durant toutes les générations. Voilà bien d'où descendent les familles royales et la noblesse occidentale associées au "saint" empire romain-germanique de l'Église de Rome.



Le Serpent :

Venons-en à la thèse favorite des milieux conspirationnistes participant à la Manipulation des Consciences : les Anunnaki seraient des extra-terrestres reptiliens ! Là encore, l'Ignorance est la Mère du Mal engendrée dans les Peurs. Vous voici donc livré le Savoir des Initiés :

Symbole évocateur de la Sagesse, le serpent s'enroulant en spirale autour de la Baguette de Mesure, fut l'emblème associé au dieu Sumérien Enki, Seigneur de l'Oeil Sacré.

En l'Ancienne Égypte, les Rois portaient les noms de « Serpent ». De l'Uræus ornant le front des pharaons à Meresget, cobra femelle vivant dans les entrailles de la Vallée des Rois, en passant par Outo, Kematef, Apopis et Hapy, la mythologie égyptienne regorge de références aux serpents. Avant que ne soient crées le Ciel et la Terre, la vie se trouvait en germination dans le Noun, océan non pas fait d'eau mais d'énergie. La toute première créature à apparaître dans ses ondes est le serpent cosmique Amon, un courant électrique qui fertilisa l'Oeuf du Monde façonné par les divinités de l'Ogdoade composée de quatre couples représentant chacun un aspect de l'état fondamental. Ces divinités imaginées comme des serpents et des grenouilles symbolisaient les formes potentielles de tous les êtres vivants. Un autre Dieu, Atoum, sortit lui aussi des eaux sous la forme d'un serpent à cinq têtes et « cracha la Création toute entière ». Atoum, habituellement représenté sous forme humaine, formait un tout contenant le principe mâle et le principe femelle. Le « Livre des Morts » lui prête ces paroles : « Je suis ce qui demeure… Le monde retournera au Chaos, à l'indifférencié, je me transformerai alors en serpent qu'aucun homme ne connaît, qu'aucun dieu ne voit ! » J'invite toute personne intéressée par le rapprochement ATOUM - ATÔME à se pencher sur l'aspect d'un atôme trituré scientifiquement dans un cyclotron... Il y a du serpent à 5 têtes dans l'air !

La dualité du serpent n'échappa pas aux Égyptiens et ils représentèrent son bon comme son mauvais côté. Lors de son voyage nocturne, le Dieu Soleil devait traverser les mondes souterrains. Toute la nuit, il luttait contre le serpent Apopis (de Aapep ou Aapef signifiant « géant » ou « serpent géant »). Apopis était né d'un « crachat du Démiurge » que les Dieux primordiaux avaient rejeté, le condamnant à une perpétuelle révolte. Personnification du mal, du chaos et des forces destructrices, l'animal cherchait à anéantir la Création Divine. Quotidiennement, Apopis sortait des ténèbres pour tenter de faire échouer la barque solaire voguant sur le Noun ou Océan Primordial, cherchant à mettre fin au processus de création. Chaque matin et chaque soir, il menaçait l'ordre cosmique. Toujours vaincu mais à jamais renaissant, Apopis était indestructible, montrant que les forces de l'ombre pouvaient seulement être contenues, et qu'elles restaient une menace perpétuelle pour le monde. Son sang teintait quotidiennement de rouge le ciel au lever et au coucher du Soleil. Aux dernières heures, le Soleil entrait dans un grand serpent, bénéfique celui-ci, qui le régénérait et il reparaissait rajeuni à l'aube. Voici bien là l'unes des origines du thème chrétien de la Résurrection !

Le serpent apparaît également dans le symbole de l'Ouroboros présent dans de nombreuses civilisations antiques. D'abord chez les Égyptiens en 1600 avant J.-C., il voyagea en Phénicie et arriva chez les Grecs qui lui donnèrent son nom signifiant « celui qui dévore sa propre queue ». Ce signe représentait l'immortalité, le serpent pouvant continuer à vivre en dévorant sa queue qui lui fournissait les éléments nécessaires à sa survie. L'Ouroboros est lié au mouvement perpétuel, à la notion de continuité, d'autofécondation et à l'idée d'éternel retour. Dans certaines représentations, il est figuré moitié blanc, moitié noir, pour symboliser l'union du monde chthonien (d'en bas) et du monde céleste, la réunion des deux principes opposés / complémentaires, du Yin et du Yang, du cycle de la vie libérée de la mort, de l'être parvenu à son état androgynique primordial.

Pour les Gnostiques, l'Ouroboros figurait l'Unité, l'image du temps qui s'écoule et l'évolution. Ils adoptèrent le symbole du serpent à tête de lion appelé Glycon et le rapprochèrent du Dieu égyptien Chnoumis figuré sous forme d'un serpent doté de deux jambes humaines que nous retrouvons plus tard honoré par les Templiers, nommé IAW. Rappelons que les Gnostiques vénéraient un Dieu « inconnu » et rejetaient le créateur du monde physique. Il n'était selon eux que le Grand Arrogant, un être malfaisant, sorte d'avorton né d'une création malheureuse de la SOPHIA, partie féminine de Dieu. La secte gnostique des Ophites (« ophis » signifiant serpent) et celle des Naassènes du IIè siècle (« nahash » signifiant aussi serpent en hébreu), choisirent le serpent comme divinité tutélaire. Ils considéraient le serpent tentateur du Jardin d'Eden comme le messager d'un Dieu plus ancien que Yahvé, et bien meilleur, qui aurait eu pour mission de transmettre secrètement le Savoir ou « Gnose » à l'homme. Le serpent constituait à leurs yeux l'un des principaux véhicules du Divin. Selon les chrétiens Clément, Tertullien et Irénée, on les nommait Ophites parce qu'ils magnifiaient le reptile à un point tel qu'ils en oubliaient le Christ. Selon eux, c'était le serpent qui était à l'origine de la connaissance du bien et du mal. Ils lui accordaient un rôle initiateur et rédempteur à travers le symbole de l'Ophis-Christos. Le serpent, dans la figure du Sauveur, était aussi représenté enroulé autour du Tau Sacré.

Le serpent joua aussi un rôle majeur en Mésopotamie où on le retrouve gravé sur de nombreuses tablettes d'argile.

Dans la symbolique grecque, le serpent était un gage de sagesse, de longévité et de fertilité. Les premiers Dieux grecs furent des serpents. Eurynomé, Déesse de toutes choses, surgie nue du chaos primordial, sépara la mer du ciel puis dansa sur les vagues en faisant des mouvements d'ondulation qui firent naître un vent. De ce souffle, elle façonna le serpent Ophion. Par son attitude lascive et provocante, la Déesse suscita le désir d'Ophion qui s'enroula autour de ses jambes et la féconda. Elle prit alors la forme d'une colombe et pondit un œuf primordial, l'Oeuf du Monde, qu'Ophion s'empressa de couver. De cet œuf naquit la Création. Zeus fut vénéré sous la forme serpentine et sous le nom de Zeus Melichios, dépeint sous les traits d'un énorme serpent barbu auquel on rendait des sacrifices nocturnes. La Déesse-Mère primordiale Gaïa (ou Ge), personnification de la Terre maternelle et nourricière fut elle aussi associée au serpent. Elle était l'ancêtre maternel des races divines mais enfanta aussi les Titans et Titanides, les Cyclopes et les Hécatonchires, des monstres possédant cinquante têtes et cent bras.

Le serpent, en rapport avec le divin, fut toujours représenté en position ascensionnelle, s'enroulant autour d'un bâton ou d'un arbre, comme dans le symbole du « caducée ». Il partait de la Terre et s'élevait vers la Lumière. Le symbole est très ancien puisqu'on le découvre déjà gravé sur la coupe du roi Gudea de Lagash, en 2600 ans avant J.-C. Le terme « caducée » trouve son origine dans le sanskrit « kàrù » signifiant « chanteur », « poète ». Il fut repris par les Grecs en

tant que « bâton de hérault », messager officiel lors des transactions diplomatiques. Le caducée est un sceptre attestant de la fonction de celui qui le porte. Ils furent nombreux en Grèce à arborer ce symbole : Asclépios, le Dieu de la médecine, Apollon, Hermès. Inspirés de la tradition égyptienne et mésopotamienne, il y eut durant le IIè siècle avant J.C. environ trois cents temples consacrés aux rêves, dédiés à Apollon ou à son fils Asclépios. Parti de Grèce, le culte d'Esculape et de sa forme serpentine se répandit à Rome durant l'épidémie de peste vers 290 avant J.C. où l'on fit édifier des temples de guérison. Le plus célèbre était celui d'Epidaure où les malades se rendaient en grand nombre.
Mais le « caducée » reste surtout l'emblème d'Hermès, (le Mercure latin), le Dieu messager des Olympiens qui sont nos Atlantes. Fils de Zeus et de Maïa, il avait de nombreuses attributions : guide
des voyageurs, conducteur des âmes des morts, dieu du vol et du mensonge, de l'habileté et de la ruse, patron des orateurs et des commerçants, dieu berger et dieu de la santé. Au départ, son attribut était la lyre qu'il échangea avec son demi-frère Apollon contre un « caducée ». Le symbole d'Hermès / Mercure est un bâton autour duquel s'enroulent deux serpents en sens inverse, symbolisant les deux aspects, gauche et droite, diurne et nocturne, bénéfique et maléfique, mâle et femelle, des deux courants cosmiques figurés par la double spirale; c'est aussi le symbole de l'énergie KUNDALINI que chaque être humain, qu'il soit homme ou femme, possède, lové endormi dans l'os du sacrum de la colonne vertébrale. C'est véritablement LA DIVINITÉ en nous qu'il conviendrait de réveiller pour connaître le Royaume des Cieux; seulement, la caste sacerdotale de l'Ordre Noir H.B.R. a tout fait depuis des siècles pour dissimuler ce grand secret. L'Envoyé de Dieu apostropha ainsi les prêtres : << Vous empêcher les gens d'accéder au Royaume des Cieux alors que vous-mêmes êtes incapable d'y entrer ! >>

Selon le mythe, Hermès sépara les deux serpents (représentant le chaos primordial) qui se battaient et les enroula autour d'un bâton représentant l'Axe du Monde, symbolisant l'intégration des forces contraires autour d'un axe d'équilibre, ce qui fait parfois dire que le « caducée » est un symbole de paix et de neutralité. Par la suite, deux ailes vinrent se fixer sur la partie supérieure. Elles symbolisaient le voyage, le commerce, le messager, mais aussi surtout l'élévation de conscience. Pour Court de Gébelin, le bâton symbolise l'équateur, les ailes symbolisent le temps, et les deux serpents, mâle et femelle, représentent le Soleil et la Lune qui en parcourant l'écliptique sont tantôt séparés, tantôt réunis. Le « caducée » hindou est associé à l'arbre sacré qui n'est autre que l'Arbre de Vie, la colonne vertébrale humaine aux 33 vertèbres le long de laquelle monte la Kundalini une fois éveillée...

Le caducée mésopotamien montre une baguette centrale représentant le souvenir de l'Arbre de Vie, et symbolise l'efficience de la Divinité de l'Arbre. Le serpent associé à l'arbre incarne l'énergie qui fait monter la sève.

Dans la mythologie nordique, le serpent Niddhog se trouve au pied de l'Arbre Cosmique Yggdrasiil, symbolisant l'Axe du Monde. Par rapport au tronc immobile, le serpent représente le mouvement. Le serpent enroulé autour d'un axe symboliserait l'ensemble des cycles de la manifestation universelle, selon René Guénon. Selon la tradtion, l'Arbre séphirotique de la Kabbale juive représente la structure de l'homme (le microcosme) et de l'Univers (le macrocosme). Dieu aurait créé le monde par l'intermédiaire de dix puissances ou verbes appelés Sephiroth et des vingt-deux lettres de l'alphabet hébreu, le tout constituant les trente deux voies merveilleuses de la sagesse. Ces Sephiroth sont réunies par une série de « sentiers », de « canaux », pouvant être perçus comme des zones de transition. Les Kabbalistes n'ont probablement rien inventé puisque les Sumériens vénéraient déjà l'Arbre de Vie. Pour les Romains, le bâton représentait le pouvoir, les deux serpents la prudence, les ailes, la diligence, le casque, les pensées élevées. Le « caducée » réunit aussi les quatre éléments de la nature et leur valeur symbolique : la baguette correspond à la terre, les ailes à l'air, les serpents, au feu et à l'eau.

En hermétisme et en Alchimie, le « caducée » représente la notion d'unité dans l'opposition, la coexistence des opposés / complémentaires dans la divinité et en l'homme. Le reptile qu'il soit serpent ou dragon, en tant qu'animal primitif, est associé à la « materia prima » (matière première). Le « Grand Œuvre », l'union du volatil et du stable, du mercure et du soufre, est représenté par la lutte entre le dragon ailé (symbole du mercure philosophale) et le dragon chtonien (symbole du soufre). Dans l'épisode biblique du serpent d'airain, le reptile revêt un rôle de régénérateur du peuple élu et d'instrument divin. Certains auteurs voient dans cet épisode la première association d'un serpent et d'un bâton symbolisant un acte de guérison, un emblème qui deviendra par la suite l'attribut du monde médical. L'explication du « caducée » médical (de la médecine, de la pharmacie, des soins infirmiers et de l'enseignement pharmaceutique) réside dans l'association du serpent (représentant le remède tenu secret) et du bâton, symbolisant l'Arbre de Vie. Le « caducée » peut également être mis en parallèle avec la spirale ADN ou Acide Désoxyribo Nucléique qui constitue la base de toutes les cellules vivantes. Sa double hélice est le support de notre patrimoine génétique. La forme de l'Univers étant probablement la spirale, à l'image de toutes les galaxies, à celle de la double hélice d'ADN, le « caducée » d'Hermès,

devient dès lors la représentation de l’homme accompli ayant maîtrisé parfaitement ses énergies négatives et positives, et ayant reconstitué l’androgyne parfait, finalité ultime de tous les alchimistes.

En conclusion, le serpent participa à toutes les genèses dans la mesure où il a toujours été lié aux eaux génitrices primordiales, aux Dieux et Déesses créateurs initiaux et qu’il a figuré l’opposition régnant à l’intérieur de l’Unité androgyne primitive. Le reptile représentait la dualité essentielle à toute création. Il était le maître de la distinction, de la différenciation, l’empereur du deux.

Le serpent de la Genèse, loin d’être un esprit malfaisant, fut un éveilleur de consciences. Il symbolisa la séparation, le mal nécessaire, le recul sans lesquels aucune liberté de choix, aucune évolution ne seraient possibles. Le serpent permit aux créatures humaines de devenir des individus à part entière. L’Église de Rome a volontairement occulté l’aspect bénéfique du reptile reconnu pourtant dans toutes les anciennes civilisations. En raison de sa capacité spécifique à créer la distanciation, elle l’a associé au diable, à Satan, au semeur de trouble, à « l’opposé » de Dieu. Dans nos sociétés occidentales, le serpent est devenu par sa faute le symbole du mal absolu et est toujours considéré comme l’ennemi juré du bien, de la race humaine et de Dieu. Durant le Moyen-Âge, la condamnation unilatérale du serpent a pris une réelle importance théologique. Le serpent d’Eve, responsable de la chute originelle et condamné à ramper a occulté le serpent créateur et initiateur. Il est devenu une pièce maîtresse de l’enjeu théologique, l’incarnation de la luxure, du vice, de toutes les dépravations, le symbole de l’Archange déchu, du mal, du péché, de la chute, de la mort et des Enfers. L’Église a relié de manière totalement erronée l’Archange déchu au « grand dragon », à « l’antique serpent », donnant tant à l’animal qu’à Lucifer une connotation intellectuelle uniquement péjorative. Du reptile protecteur dressé fièrement, il est devenu le vil serpent que l’on foule aux pieds. La connaissance qu’il véhiculait a été considérée comme maudite.

Le Christianisme a commis une erreur monumentale car les textes sacrés sur lesquels il s'est basé avaient gardé pour leur part toute l’ambiguïté des sociétés antiques dans lesquelles ils s’enracinaient, continuant d’évoquer la « sagesse du serpent » et son aspect bénéfique, comme le serpent curatif que Moïse érigea dans le désert et avec lequel il sauva son peuple, comme le bâton d’Aaron qui, se transformant en reptile, dévora les créatures serpentines envoyées par les magiciens égyptiens, leur démontrant toute la puissance de Yahvé. On oublie souvent que dans l’iconographie chrétienne des premiers temps, le serpent symbolisa le Christ Sauveur régénérant l’Humanité et que durant la seconde partie du Moyen-Âge (du XIè au XIVè siècle), de nombreuses crosses d’évêques se terminaient par une volute s’achevant en tête de serpent. L'Église catholique romaine a trop souvent agi au détriment de la vérité historique et spirituelle. Par sa faute, le serpent, héros civilisateur, maître de l’énergie et du mouvement (Bénin), de la parole inspirée (Chine), de l’agriculture (Mexique, Pérou), de la forge et des céréales (Dogons) n’est plus à nos yeux que le destructeur du Paradis terrestre et l’émanation des forces obscures conduisant au chaos.

En conclusion, voilà donc pourquoi l’omniprésence du symbole du serpent dans les mythes créationnistes a fait dire aux chercheurs conspirationnistes que nos créateurs n’étaient ni plus ni moins que des êtres extraterrestres à l’allure reptilienne, d’autant que l’ophidien fut fréquemment relié au ciel et aux dieux et figuré avec des ailes, ce qui paraît un non-sens.

Tout à partir de Presque Rien :

Jusqu'à présent, nous avons vu que les Écritures de la Genèse biblique, dès l'instant de la Création jusque, et y compris, au récit d'Adam et Ève, ont été en réalité adaptées de textes mésopotamiens beaucoup plus anciens relatant les entreprises de re-création d'une nouvelle civilisation par les survivants d'une Race Ancienne éradiquée par une série de grands cataclysmes. Contemporainement, deux courants principaux opposés s'affrontent en pure perte : les Créationnistes ahérant strictement aux dogmes religieux judéo-chrétiens, et les Darwinistes considérant scientistement que seule l'évolution naturelle à long terme est le principe de création terrestre. Les deux camps adverses ignorent toutefois l'histoire du Dessein Intelligent relaté dans les tablettes cunéiformes sumériennes, qui reconnaît l'évidence scientifique de l'évolution par voie de sélection naturelle, mais qui affirme que les "chainons manquants" ne sont pas du fait de Mère-Nature, mais d'une intervention délibérée des Anciens Rois de la Terre : les Anous ou Olmèques Ourous que je préfère nommer ici les Atlantes.

Partout, aux quatre coins de la Planète, une variété de cultures différentes, qu'apparemment tout sépare, partagent pourtant le même mythe de la Création, où l'on trouve des histoires de "dieux", d'engins volants, maritimes, et terrestres, de serpents-dragons, d'inondations et de boules de feu explosives venues du ciel, mythologie qui explique comment tout

fut créé à partir de presque rien, ou plutôt DE CE QUI RESTAIT D'AVANT. Car tous, ainsi que le récit de la Genèse, se rapportent toujours au fait sous-jacent qu'il y avait ou restait quelque chose au "commencement" (b'rei-shêeth) que ce soit déterminé comme Dieu ou simplement un environnement chaotique. Même la récente théorie du "Big Bang", évaluée scientifiquement, n'explique pas le commencement de tout, mais ce qui arriva APRÈS l'explosion cosmique de matières pré-existantes. Sur le sujet, le magazine "Nature" a expliqué que l'évidence de la présence de matériaux lourds aux confins du Cosmos indique l'existence d'une matière précédant le Big Bang. En termes du standard occidental de la religion judéo-chrétienne, l'interprétation judaïque, puis chrétienne, de Dieu ne sont pas les seules versions de l'histoire de la Création, d'autres existant dans des textes hébraïques non canonniques, et bien qu'ayant le même thème central, sont présentées différemment. La AGGADAH, partie du MIDRASH (mot signifiant "enquête") rabbinique et dérivant de l'interprétation par le TALMUD, raconte "qu'avant le Ciel et la Terre, certaines autres choses furent créées." Il est dit que l'une d'elles fut la TORAH (les 5 livres de Moïse) que Dieu écrivit "avec du feu noir sur du feu blanc" après avoir inventé l'alphabet. D'autres écrits de la Création évoquent la séparation du Paradis et de l'Enfer (qui serait ici-bas !) ainsi que le Sanctuaire Céleste dans lequel Dieu installa son trône, un autel et un joyau divin. La Torah devient ensuite la source féminine d'inspiration de Dieu, et Il la consulte pour la Création du Monde comme décrite dans le texte qu'Il aurait apparemment écrit Lui-même. La Torah n'est pas emballée par l'idée et répond que les humains sont trop mauvais pour être contemplés (déjà pêcheurs avant même d'être créés ???!!!); mais la Torah est déjà écrite, et Dieu devant se conformer à Son texte, Il créé donc le Monde; mais avec une humanité pêcheresse, Il introduit la notion de "pardon" ou de "rachat" pour ceux seulement qui sont loyaux envers Ses décrets. Nous découvrons ensuite que Dieu et la Torah ne sont pas seuls : il existe aussi des Anges, et c'est avec leur aide que tout le reste, y compris la création d'Adam et Ève, est accompli.

Le "Livre des Secrets d'Enoch" (II Enoch) en langue slave fournit un autre récit de la Création. Il débute avec Dieu expliquant : "... Tout ce que j'ai formé du néant à l'être, et de l'invisible au visible. Même à mes anges, je n'ai pas expliqué mon secret, et je ne leur ai pas dit comment ils ont été formés..." (II Enoch XXIV, 2-3 en partie). Le récit suivant se déplace, de manière déconcertante, vers la plus étrange des doctrines de la Création, et vers l'introduction d'un insondable personnage qu'on ne trouve dans aucun autre récit. Expliquant à Enoch ses secrets de Création, Dieu déclare : << ... J'ordonnai... que montât... l'extrêmement grand Adoël... Et voici qu'il avait dans son ventre une grande pierre. Et je lui dis : "Délivre-toi, Adoël, et que soit visible tout ce qui naît de toi." Et il se délivra, et la grande pierre sortit de lui, qui portait ainsi toute la Création, que moi je voulais faire.>> (II Enoch XXV, 1-2 en partie). À noter que certaines éditions du Livre des Secrets d'Enoch remplacent ce mot "PIERRE" par "SIÈCLE". Ici pourrait donc être évoqué de manière subtile une Création immortelle issue d'un plan dimensionnel intemporel, ADOËL, l'être en question, porteur du TEMPS, c'est à dire du poids pesant (pierre) d'une vie mortelle (siècle), réussissant à s'en affranchir...

Les Fils des Dieux :

Une des références les plus énigmatiques de l'Ancien Testament vient de la Genèse VI, 1-4 qui déclare : << Quand les hommes commencèrent à se multiplier à la surface du sol et que des filles leur naquirent, il advint que les fils des dieux [ELOHIM, pluriel] s'aperçurent que les filles des hommes étaient belles. Ils prirent donc pour eux des femmes parmi toutes celles qu'ils avaient élues... En ces jours-là, il y avait des Géants sur la Terre et même après cela, quand les fils des dieux venaient vers les filles des hommes et qu'elles enfantaient d'eux, c'était les héros qui furent jadis des hommes de renom.>>

Obervons tout d'abord que le terme original NEPHÎLÎM des Écritues hébraïques, sources des traductions bibliques ultérieures, fut converti en celles-ci par le mot GÉANTS. Celui se produisit probablement parce que les scribes ne trouvèrent pas de traduction en un seul mot du terme NEPHÎLÎM; comme alternative, ils optèrent donc pour le mot "géants" cité par Flavius Josèphe dans son ouvrage du Ier siècle "les Antiquités Judaïques" qui expliquait que ces BENE-HA-ELOHIM (Fils des Dieux) eurent des enfants qui devinrent injustes à cause de la confiance qu'il avaient en leur propre force; car d'après la tradition, ces hommes opéraient à l'identique de ceux que les Grecs nommaient les Titans. Flavius Josèphe n'affirma pas réellement que les NEPHÎLÎM étaient des géants, mais se référant à ces Titants mythologiques, il dit que "leur force ressemblait à ceux que les Grecs appelaient des géants". Le mot NEPHÎLÎM est en réalité lié à "Ceux qui vinrent en bas" ou "Ceux qui descendirent", s'appliquant aux Ébros Hyperboréens réfugiés sur les hauteurs de l'Himalaya afin d'échapper au Grand Déluge, puis allés cultiver les plaines mésopotamiennes redevenues fertiles une fois le retrait des eaux achevé.

Voyez comme l'être humain porte vite un jugement et quelles en sont les conséquences : étant donné que les Fils des Dieux (Bene-Ha-Elohim) s'étaient déshonnorés en s'unissant sexuellement à des femmes humaines jugées inférieures, le Livre d'Enoch dit d'eux qu'ils étaient tombés en disgrâce. De là, les scribes remplaçèrent le verbe "descendus" par "tombés", estimant qu'il s'accordait mieux à des "anges déchus" (aggelos) conformes à la version grecque de la Septante. Mais, le fragment d'information étrangement isolé dans la Genèse concernant les Bene-Ha-Elohim et les filles des hommes n'est en rien lié à ce qui vient immédiatement avant ou après lui; et comme dans le Livre d'Enoch, le thème est repris dans d'autres ouvrages non canonniques. À cause de l'ambiguïté générale de cette référence de la Genèse, il n'est absolument pas clair que les NEPHÎLÎM et les BENE-HA-ELOHIM aient constitué un seul et même groupe, ni que les BENE-HA-ELOHIM aient été synonymes d'anges comme voudrait le suggérer la Septante. Toutefois, le Livre d'Enoch les

identifie à un groupe de puissants humanoïdes appelés LES VEILLEURS (ou Gardiens Vigilants, en anglais "The Watchers") également mentionnés dans le Livre de Daniel. Enoch explique en sus, d'une manière très claire, que les Veilleurs sont ces mêmes créatures d'origine divine qui s'allièrent aux femmes terrestres, tandis que dans Daniel, nous apprenons que les Veilleurs sont apparentés aux Nephîlîm : << Voici, un Veilleur, un saint descendait des cieux.>> (Daniel IV, 10) et << Tu as vû, ô roi : "un Veilleur, un saint descendait des cieux.">> (Daniel IV, 20).

Le Livre des Jubilés hébreu déclare qu'Enoch "fut le premier des humains nés sur la Terre à apprendre l'écriture et la connaissance de la sagesse... et à écrire les signes du ciel." (Jubilés IV, 17). Ces signes sont décrits comme la "Science des Veilleurs" qui avait été gravée sur le roc aux temps anciens, et "I Enoch XX, 1-8" explique que les Veilleurs étaient "les saints anges qui veillent", lequel passage énumère leurs noms et fonctions : Uriel, Raphaël, Raguël, Michel, Sariel, Gabriel, Remiel - ici en fait, les ESPRITS astraux des planètes de notre Système Solaire !

Le singulier de NEPHÎLÎM est NEPHÎL et il est intéressant de noter une fois encore comment les scribes hébreux s'employèrent à les "démoniser", la racine sémitique sans voyelle NFL signifiant DÉCHU ! Ce n'est pourtant pas un hasard si les livres d'Enoch, de Daniel et des Jubilés utilisent le terme VEILLEURS au lieu de DÉCHUS.

Un texte connu comme étant "l'Écrit de Damas" datant du Ier siècle av. J.C., fut trouvé parmi les Rouleaux de la Mer Morte; dans ce manuscrit, l'ensemble des classifications d'anges déchus, de veilleurs, et de géants sont amalgammées : << ... Je découvrirai vos yeux... Que vous ne vous laissiez pas entraîner par les pensées du penchant coupable et par les yeux luxurieux. Car beaucoup s'égarèrent à cause de cela... Ils tombèrent les <Veilleurs> du ciel, à cause de cela... Et leurs fils, dont la hauteur égalait l'élévation des cèdres, et dont les corps étaient comme les montagnes...>> (réf. : "les Écrits Esséniens découverts près de la Mer Morte, l'Écrit de Damas" p. 139-140, d'André Dupont-Sommer).

Ces lignes ci-dessus sont indicatrices de la manière dont les concepts et sens originaux du récit historique du peuple Sumérien s'éloignèrent de plus en plus de leurs bases fondatrices au cours des siècles. La responsabilité majeure en incombe à la caste sacerdotale des hébreux, peuple disparate de tribus nomades sino-sémites ayant envahi et saccagé Sumer, qui s'accapara son histoire tout en en diffamant sa royauté; puis aux scribes Israélites captifs à Babylone au VIè siècle av. J.C. qui commirent la forfaiture d'adapter cette histoire Sumérienne archivée à la bibliothèque de Nabuchodonosor II dans le but de donner à leur peuple un passé glorieux. Ayant aussi découvert un très ancien "Livre de la Loi", le grand-prêtre Hilkiyahou dit au scribe Shaphan : << J'ai trouvé sans la Maison de Yahvé le Livre de la Loi.>> (II Rois XXII, 8); et c'est grâce au réemploi choisi des règles communautaires sumériennes que les prêtres cimentèrent les règles de leur doctrine religieuse. À partir du IIè siècle av. J.C., des livres additionnels furent compilés, avec pour objectif d'ajouter un aspect mythologique adapté à la culture hélléno-alexandrine dominante. Ce fut assurément une époque où l'art théatral se développa, mais tant de rajouts romanesques amenèrent à voiler pour des siècles l'histoire authentique, si bien que les NEPHÎLÎM, de Gardiens Veilleurs divins originaux furent identifiés à tort à des anges célestes déchus.

Un peu de bon sens, soyons logique : S'ils avaient été si éloignés physiquement des femmes humaines - faites à LEUR IMAGE - comment les Nephîlîm auraient-ils pû leur faire l'amour et surtout, qu'elles eûes pû leur produire des enfants ? Mais d'autre part, comment des Anges présumés ASEXUÉS auraient-ils donc pû engrosser ces femmes ? Il faut alors peu de recherches pour retrouver qu'en les ctablettes sumériennes, ces Gardiens Veilleurs étaient tout bonnement un ordre particulier de géomètres Anous dont les chefs de guilde fureznt admonestrés par la Grande Assemblée pour avoir permis l'entrée d'armes dans la colonie agricole de l'Eden. Être banni d'un plateau montagneux, refuge vital du moment, est à peine comparable avec "avoir chû, tête la première, depuis les cieux" ! S'en serait risible si les trois religions du Livre n'avaient pas commis tant de crimes contre l'Humanité dès l'instant où des scribes avides de pouvoir s'emparèrent pour leur unique profit des Annales Historiques de l'Anunnaki.

- La Règle de Succession :

À l'exception de ses implications dans le Déluge et l'épisode de la Tour de Babel, DIEU n'a guère d'importance dès les premières séquences de la Genèse détaillant la Création et l'histoire de l'Eden. En effet, il est évident que la Genèse est principalement concernée à documenter la saga de la famille terrestre de la descendance d'Adam et Ève jusqu'à Abraham.

Vous l'avez vu précédemment : ABRAHAM est l'un des personnages-clés d'un récit biblique VOLONTAIREMENT FALSIFIÉ.

Alors que l'Ancien Testament a effacé toute trace de l'ascendance généalogique royale sumérienne d'Abraham, les tablettes cunéiformes nous expliquent qu'Abraham eût l'honneur d'accueillir et de recevoir plusieurs "divinités" Sumériennes qui lui confièrent la Table de la Destinée. Cette fameuse Table du Destin est mentionnée d'ailleurs en l'Enûma Elish en ces termes pour le moins éloquents : << "Moi Tiâmat, grande Reine et Déesse des Eaux, j'ai prononcé l'exhortation en ta faveur, en t'exaltant devant la Grande 'Assemblée. Tu es magnifique, tu es mon époux ! Que les Anous de Ki (en ce sens: le Peuple de la Terre, soit les Anciens) exaltent ton nom au-dessus de tous !" Elle lui donna les Tablettes du Destin et les fixa à son cou : " Quant à toi, ton commandement ne changera pas, la parole de ta bouche demeurera !" >>

Il est donc question de conférer au Roi un certain nombre d'attributs, l'un de ses devoirs étant par réciprocité de porter à son cou la Table de la Destinée, emblème du sacrement royal, mais aussi Talisman concentrant les dons extra-sensoriels et véhiculant les connaissances divines. Hors, il est curieux de faire un parralèle avec l'accaparation de la "Pierre du Destin" (mais est-ce bien l'authentique ?) par la famille de Hanovre, la pierre-talisman en question étant posée sous le trône de la Reine d'Angleterre !

Ceci étant, poursuivons l'histoire véridique d'Adam et Ève, car vous n'êtes pas au bout de vos surprises !

La Genèse IV, 1-2 raconte qu'après avoir quitté le Jardin d'Eden, Ève donna naissance à deux fils : KAYÎN (CAÏN) et HÉBÉL (ABEL). Il est expliqué que Caïn, l'aîné, cultivait le sol tandis qu'Abel était un pasteur de petit bétail; décodage en bon français moderne : c'est donc d'un berger et de moutons dont il est question à son sujet. Le symbolisme ésotérique définissant ici deux types d'activités différentes : l'agriculture et l'élevage, traite également de deux lignées qui deviennent vite antagonistes : des artisans sachant exercer une activité de leurs mains grâce à un savoir; des individus plus préoccuper à exercer le pouvoir sur autrui, le fait qu'il s'agisse de MOUTONS en dit très long ! Continuons, car c'est loin d'être fini; au contrairen, nous rendrons dans LE VIF du sujet...

À la lecture des textes précédents, vous avez vu combien les erreurs de traduction des "Saintes Écritures" sont nombreuses et quelles sont leurs importances dans l'élaboration d'un système de fausses croyances religieuses imaginé par la caste sacerdotale hébraïque. Vous ne serez donc pas surpris d'apprendre qu'une fois de plus, le texte original traitant de Caïn et Abel a subi quelques dommages. Il devrait en réalité se lire ainsi : Caïn, alors intonisé ROI DE KISH par la Grande Assemblée, détenait "l'autorité sur le territoire" tandis qu'Abel était "berger", terme communément utilisé dans l'ancienne Sumer pour définir un statut princier, comme il le fut pour le Roi-Berger DUMUZI / TAMMUZ, petit-fils d'Enlil qui régna avant le Déluge. Souvenons-nous que l'Anannage - la Grande Assemblée des Anciens - avait octroyé la royauté terrestre à la descendance d'ADAM, sur le principe matriliéaire de la transmission génétique de l'ADN michotondrial, c'est à dire par LA FEMME. Le terme sumérien pour ROI était LUGAL, et cette fonction royale était assortie de la Prêtrise, les Rois-Prêtres étant des PONTIFES, c'est à dire assurant la liaison harmonieuse du Ciel et de la Terre, et en conséquence, étant les "protecteurs de leur peuple".

Un Lugal-Banda, à l'image du roi Etâna, était donc un Roi-Berger (ou pasteur), la même terminologie s'appliquant pour Dieu dans la Bible : << Le Seigneur est mon berger.>> (Psaume XXIII, 1) et pour Yehoshua (signifiant "Dieu sauve", transformé en le prénom latinisé de Jésus) : << Je suis le bon berger.>> (Évangile de Jean X, 11). Du fait que l'héritage royal matrilinéaire prévalait, Caïn, doté du droit d'aînesse, était destiné à régner par droit du sang.

On lit cependant en Genèse IV, 8-10 que Caïn et Abel étant aux champs, "Caïn se leva contre son frère Abel et le tua". Le mot hébreu qui induisit dans l'esprit des scribes-traducteurs le concept de "TUER" est "YAQAM" dont la terminologie signifie "SE LEVER" ou "S'ÉLEVER", la bonne compréhension du texte devenant par conséquent : "Caïn fut élevé AU-DESSUS d'Abel" - et non CONTRE lui - dans le contexte correct évoqué ci-dessus, à savoir quant à QUI devait être Roi. Cette très mauvaise interprétation des scribes est la cause du concept fallacieux qu'Abel fut tué par Caïn alors qu'il aurait fallut écrire que ses espérances furent brisées par l'élévation de Caïn à la dignité royale.

Selon les critères de l'Anunnaki, le droit du sang d'Abel était effectivement inférieur à celui de Caïn, de la même manière que, dans une génération postérieure, l'éritage de Jacob était de rang inférieur à celui de son frère Esaü. Dans ce dernier cas, la Bible nous dit qu'Esaü vendit son droit d'ainesse à Jacob, mais est-ce bien vrai ? De toute manière, Caïn garda son rang et fut sacré ROI DE KISH, ce qui le plaça bien au-dessus d'Abel.

L'Ancien Testament raconte ensuite que Dieu admonesta Caïn pour son crime odieux et l'exila dans la terre de Nod; mais Dieu prit grand soin de marquer Caïn d'un signe afin que personne ne lui fasse de mal sous peine de terribles représailles ("il en serait vengé sept fois"). Il est clair qu'ici il y a contradiction ! Sauf à considérer qu'ENLIL est le Dieu du châtiment tandis que ENKI se charge de protéger sa descendance. Et si l'on considère justement qu'il y a pas eu de crime fratricide, c'est que nous avons affaire là à une guerre de succession entre deux lignées ! Et dès lors, tout est limpide.

Une question vient pourtant troubler à nouveau le récit de la Genèse : QUI Dieu craignait-il pouvoir vouloir tuer Caïn étant entendu que lui et ses parents, Adam et Ève, étaient les seuls êtres humains vivants à ce stade selon la doctrine biblique ? QUI ces ennemis potentiels pourraient-ils avoir été s'il n'y avait déjà existé bon nombre d'humains travaillant en terre d'E.DIN ? N'oublions pas de plus que Caïn va ensuite se marrier... ! Avec QUI ?

- L'Étrange Épouse :

L'histoire de Caïn fait effectivement un bond formidable quand il est déclaré en Genèse IV, 17 que Caïn prend une épouse. Permettez-moi d'enfoncer le clou : il est bien dit au précédent passage qu'en ces temps là, personne ne peuple la Terre à part Adam, Ève et Caïn - Abel étant supposé avoir été tué. En réalité, les tablettes sumériennes, authentiques témoins du passé, relatent tout de A à Z : nous savons que l'Eden était peuplé de nombreuses personnes, qu'Adam et Ève ne sont pas les premières personnes mais les premiers d'une espèce, la résultante finale de plusieurs expérimentations génétiques ayant produites d'autres humains auparavant, jugés imparfaits par leurs concepteurs. À cet égard, la notion de DYADE fut immédiatement implantée par les Anciens, aspect important de l'héritage souverain qui devint par la suite une base culturelle dynastique largement répandue en Égypte où un homme ne pouvait être Roi sans sa Reine, Elle-même devant obligatoirement être de souche royale.

Dans la situation de Caïn, ses parents sont supposés être Adam et Ève à la lecture de la Bible. Mais il est plus que probable qu'avant même la venue au monde d'Ève, Kayîn naquit de la relation troublée d'Adam et de Lilitû, une princesse de sang Anunnaki qui le quitta après coup, ne supportant plus d'avoir "à se coucher sous lui" du fait de son rang à Elle et de son statut de simple humain à Lui ! Dans ce cas, l'ADN de Caïn différait encore plus de celui d'Abel, effectivement née de Ève; et il n'est plus simplement question de droit d'aînesse !

Ainsi, quand il s'agit pour Caïn de se marier, il ne peut être question qu'il le soit avec une fille d'Ève - qui aurait été alors sa propre soeur. La Genèse IV, 25 nous raconte en outre qu'Ève eût un fils de plus, puis, la Genèse V, 4 déclare qu'Adam a, en plus d'autres fils, des filles indépendamment d'Ève. Bien que la Genèse ne nous divulgue pas le nom de l'épouse de Caïn, le Livre des Jubilés l'identifie comme étant AWÂN. Un autre ouvrage, écrit en syriaque, intitulé Le Livre d'Adam et Ève déclare additionnellement que Awân était appelée la LULUWA, mot d'origine sumérienne signifiant "Belle". Ceci nous ramène au fait qu'Ève n'étant pas la mère d'Awân, de QUI cette dernière fût-elle la fille ? C'est le Talmud qui nous livre la réponse : la tradition veut en effet que cette fille d'Adam - AWÂN - naquit de ladite LILITÛ (Lilith), "déesse-reine" du panthéon sumérien. qui n'était rien de moins que l'arrière petite-fille d'ENLIL et de NÎNLIL, au service de NÎN.ANA (Inanna). Son nom LILITÛ dérive de l'akkadien signifiant "esprit du vent" et le Talmud l'identifie bien comme la première conjointe d'Adam, avant Ève !

À cause de cela, nous détenons désormais la preuve formelle et irréfutable que la descendance royale des Anciens de l'Anunnaki fut connue des scribes israélites captifs à Babylone quand bien même ils décidèrent de voiler l'information dans leurs Écritures OFFICIELLES...

Quant à la marque énigmatique placée sur Caïn, là nous avons du lourd... du très lourd ! Cette marque est une croix. Pas n'importe quelle croix puisque, au fil des siècles, nous la trouverons sous forme de CROIX CELTIQUE, puis de CROIX TEMPLIÈRE ! C'est la CROIX DANS LE CERCLE, aux branches parfaitement égales, la Croix Cosmique de la Vie, la ROSICRUCIS (Rose-Croix) ou COUPE DE ROSÉE des premiers Rois de la Terre. Pour être la représentation graphique du "ROYAUME DES CIEUX" ou MALKHUT (de l'akkadien "malkû" signifiant souverain), elle participe de la plus ancienne cérémonie de l'histoire documentée de la vraie royauté. Cette marque fut placée sur le front du petit nombre des Justes de Jérusalem dans Ézéchiel IX, 4-6. Mais cette marque était surtout la manifestation physique de la Réalisation du Soi chez l'Initié de la Tradition Primordiale : l'union fusionnelle finale de l'âme et de l'esprit, dans le coeur de l'Adepte; le double-serpent énergétique de la Kundalini laissant une marque d'un rouge vif sur la poitrine ou entre les omoplates. Vous comprendrez bien que cette Royauté là n'a strictement aucun rapport avec la royauté faussement attribuée aux

alliés de l'Église de Rome, d'arrogants usurpateurs uniquement préoccupés par le pouvoir et l'argent... Nous sommes loin, très loin des PONTIFES Sumériens qui avaient pour devoir de protéger leur peuple et d'honorer le Divin.

- Un Confilt de Noms :

Les versets de la Genèse passent ensuite aux descendants de Caïn et d'Awân, en commençant par leur fils Henoch (Enoch). Ceci met en lumière une intriguante série de duplications dans les descendances données par la Bible, de Caïn et de son jeune frère SETH (rappelez-vous ici, svp, du mythe d'Osiris tué par Seth = la vraie Lignée Royale remplacée par les Usurpateurs). La photo-montage ci-dessus vous liste comparativement les individus réels historiques à gauche, et légendaires, à droite. Chacune des deux lignées - la vraie et la fausse - mènent à un LAMECH. Hors, concernant la lignée d'avant les Patriarches BIBLIQUES, c'est celle de SETH qui progresse opportunément jusqu'à ABRAHAM en passant par NOÉ. Sur la descendance de Caïn, quelques références sont faites à trois fils et une fille de Lamech, mais il est clair que l'Ancien Testament met rapidement de côté la BRANCHE AÎNÉE de la descendance d'ADAM. Par ailleurs, il est à noter que LILITH sera DÉMONISÉE dans les "Saintes Écritures" !!!

À l'étude du texte hébreu de la BIBLE ANCHOR, les érudits linguistes sont aujourd'hui persuadés que ces deux listes généalogiques, bien que dérivées d'une même source, furent élaborées par deux scribes différents. La référence à Métoushaël (en sumérien Mu.Tu.Sa.Ili) dans la descendance de Caïn est distinctement akkadienne et par conséquent beaucoup plus ancienne que la vaiante hébraïque de Mathusalem dans l'autre liste des descendants de Seth. Un rapport rédigé par le professeur E.A. Speiser expose : << Il apparaîtrait ainsi qu'avant qu'elles parviennent aux Hébreux, ces références aient transité par un second centre de dissémination où elles furent transformées conformément aux conditions et besoins locaux... Les scribes de la Bible étaient déterminés à retracer les générations entre Adam et Noé.>>

Dans ces circonstances, tout ou partie des descendants de Seth sont des personnages entièrement FICTIFS pour certains, ainsi que pour quelques autres, bien réels, CAVIARDÉS . Il aurait été plus facile pour les compilateurs de la Genèse d'omettre purement et simplement la brève généalogie depuis Caïn, mais l'artisan-forgeron TUBALCAÏN, fils de LAMECH ne pouvait être ignoré ! Le nom de Tubalcaïn était alors solidement établi dans la doctrine philosophique comme étant le fondateur de la métallurgie, et il apparaît toujours comme tel en franc-maçonnerie jusqu'à nos jours. Ainsi que leur ancêtre Caïn, Tubalcaïn et ses frères étaient révérés en tant que "maîtres artisans"; et comme l'explique la Bible Anchor : << cette Lignée ne peut être séparée de la Liste des Rois Sumériens.>>, le père de Tubalcaïn, LAMECH, étant historiquement listé comme étant le Roi AKALEM de Ur vers 3.200 av. J.C.

C'est ainsi que pour les chercheurs de Vérité, la lignée aînée de Caïn - dédaignée par la Bible - a une bien plus grande signification que celle de Seth, puisque descendant par les Rois de Kish jusqu'au Royaume d'UR. L'évidence est faite que les scribes de la Bible choisirent délibérement d'ignorer la Lignée Royale en reportant l'emphase biblique sur une descendance parralèle artificielle depuis SETH. En résultante, la souche Séthienne "absorba" celle - ancestrale - d'Abraham auquel fut enlevé tout statut royal sumérien compromettant avant d'être mise en avant. Les scribes malins n'avaient pourtant pas prévu qu'un jour futur lointain ressurgirait des sables désertiques tant d'écrits plus vieux, au contenu si compromettant !

La preuve est aujourd'hui produite qu'Abraham descendait généalogiquement du Roi Ur.Nammu dont l'héritage provenait de Caïn, pas de Seth !

Il convient, en toute logique, de nous intéresser maintenant au motif ayant poussé les scribes de la Genèse à contrefaire la lignée d'Adam. La seule raison d'introduire cette fausse lignée depuis Seth fut d'amener au devant de la scène un personnage ENTIÈREMENT FICTIF dont le nom n'apparaît pas dans la liste légitime originelle, encore contrôlable dans les archives de la bibliothèque de Babylone à l'époque de la Captivité. Et ce personnage n'est autre que... NOÉ !

En effet, malgré toute son importance apparente dans le récit biblique en tant que fils de Lamech, Noé n'a absolument aucune origine documentée en dehors de la Bible.Et, en toute logique, puisque Noé a tant d'importance dans les Écritures, en premier lieu dans l'épisode du Déluge, c'est dans cet évènement que nous allons retrouver la contradiction majeure entre la documentation historique et la description de la Genèse.



9) LES ANNALES DU DÉLUGE

- Test Final :

Tant que la Genèse évoque le thème des premiers descendants d'ADAM, DIEU n'apparaît guère. Mais à l'époque de NOÉ, Il réapparait en colère, avec un esprit de vengeance, après que référence ait été faite "aux fils des dieux s'accouplant aux filles des hommes". Hors, la façon dont est phrasée cette séquence biblique est anormale : comment imaginer que des femmes terrestres, créatures inférieures nées des manipulations génétiques des "dieux, auraient-elles pu avoir le choix comparées aux NEPHILIM ? En toute logique, si faute de comportement il y eut, celle-ci devrait avoir été imputée aux soi-disant "Géants" (le terme NEPHILIM, nous l'avons vu, ne signifie absolument pas "géant"), mais inexplicablement, le texte biblique nous dit que DIEU décida de punir TOUTE L'HUMANITÉ ! Dans un accès de colère sans précédent, Il proclama que toutes les créatures humaines, mais aussi les animaux et les oiseaux devaient périr : << Dieu vit que la malice de l'homme sur la Terre était grande... Dieu dit : "Je supprimerai de la surface de la Terre l'homme que j'ai créé, depuis l'homme jusqu'au bétail, jusqu'au reptile et à l'oiseau des cieux.">>

Le texte de la Genèse explique ensuite que seuls NOÉ, sa femme, leurs fils et leurs épouses furent choisis entre tous pour être les seuls survivants humains d'une inondation globale dévastatrice. Dieu instruisit Noé d'avoir à construire une gigantesque arche flottante dans laquelle il devrait assembler en troupeaux sept paires mâle et femelle de chaque animal PUR, et deux paires mâle et femelle de chaque animal IMPUR. Suite à quoi Dieu annonça qu'Il allait détruire "toute chair en laquelle se trouve un souffle de vie sous les cieux; et tout ce que la terre expirera."

Dans le texte, AUCUNE bonne raison n'est pourtant donnée quant au choix de Dieu de faire survivre Noé et sa famille Il est dit simplement que le Déluge survient effectivement et qu'il pleut sans arrêt durant 40 jours et 40 nuits. Les eaux prédominent pendant 150 jours, à la fin de quoi tout le monde sur Terre est mort. L'arche s'échoue ensuite sur les montagnes d'Ararat et Dieu dit à Noé et ses fils : << Fructifiez et multipliez-vous.>> C'est très exactement ici que le

texte biblique suggère que chaque individu sur Terre descend forcément d''un des trois fils de Noé !

Nous savons cependant d'après la Liste des Rois Sumériens qu'il y eut des Rois AVANT et APRÈS cette grande inondation, pourtant très localisée. Il n'est donc pas question d'un Déluge Planétaire à cette époque là. Il est heureux qu'une bonne partie des archives historiques mésopotamiennes concerne d'une manière distincte aussi bien les périodes antédiluviennes que celles post-diluviennes; il ne fait donc aucun doute qu'un désastre majeur se produisit en effet sur une zone circonscrite aux grandes plaines fertiles inondables du Tigre et de l'Euphrate, une telle inondation ayant entraîné d'énormes conséquences dans le pays des deux fleuves comme ce fut décrit en détail dans les tablettes de l'Atra Hasis et de l'épopée de Gilgamesh.

Sachant que Noé, en vertu de sa lignée biblique contrefaite, n'est qu'un personnage fictif, nous allons chercher dans le fond d'archives de Sumer, d'Akkad et de Babylone qui peut bien être ce Dieu colérique de la Bible, et QUI a été le vrai personnage historique que les scribes Israélites décidèrent de nommer Noah...

- La Confirmation :

D'après la Genèse donc, Dieu provoqua le Déluge, intentionnellement et avec préméditation, comme moyen d'annihilation de masse parce qu'il jugea les premiers humains foncièrement mauvais. Cela ne justifie pas toutefois la destruction des autres espèces vivantes. En réalité, le texte biblique se charge tout bonnement de mettre sous le boisseau le Savoir lié au TEMPS CYCLIQUE des cataclysmes planétaires. Connaissances que détenaient les astrologues Sumériens, leurs zodiaques et leur cosmogonie nous étant désormais accessibles. À leurs époques respectives, les mages Babyloniens et les prêtres Mayas détenaient encore ce Savoir qu'ils partageaient avec leur peuple, anticipant ainsi les inévitables catastrophes en stockant les aliments et en construisant de solides abris.

Le récit biblique de Noé est bien détaillé. Nous allons donc pouvoir le comparer à la consultation des documents historiques mésopotamiens relatifs au Déluge qui eux nous amène très vite à considérer les agissements non pas de Dieu, mais de deux "Seigneurs" de la Grande Assemblée : ENLIL et ENKI. Les tablettes cunéiformes nous livrent en outre l'identité de l'archétype original du Noé biblique : il s'agit de Uta.Napishtim (alias Ziusudra) !

Extrait tiré de la tablette XI de l'Épopée de Gilgamesh : << Homme de Shuruppak, fils de Ubar.Tutu. Détruis ta maison; construis un bateau. Abandonne tes possessions, et réfugie ta vie. Renonce à tes biens, et maintiens-toi en vie. À bord du bateau, emmène la semence des choses vivantes.>>

L'Homme de Shuruppak ainsi cité s'appela Uta.Napishtim. La Liste des Rois Sumériens révèle que son père, Ubar.Tutu, règna en la cité de Shurrupak quand les eaux la submergèrent aux environs de 4.000 av. J.C. Contrairement à l'hypothétique Noé, cet homme là fut une figure historique réelle de l'antique Sumer. La plus vieille référence connue à son sujet et au Déluge provient d'un poème sumérien justement appelé le Déluge; des fragments d'une tablette de 350 lignes du 3è millénaire avant notre ère furent exhumés à Nippur en 1893, et sont maintenant détenus, ainsi que les Chroniques de Kharsag, au Musée de l'Université de Pennsylvanie, aux États-Unis. Intégrés à une compilation connue comme la Genèse d'Eridu, les vers expliquent que le Déluge fut décrété par certains membres de la Grande Assemblée des Anciens : << La décision que la semence de l'humanité doit être détruite a été prise. Le verdict, le mot de la divine assemblée, ne peut être révoqué.>>

Cette tablette incomplète ne donne pas les raisons ayant motivées la décision de l'Anannage, mais elle clarifie qu'elle fut prononcée individuellement par ANU et ENLIL. Dans le camps de l'opposition se trouvait NÎN.KHARSAG dont il est dit qu'Elle avait déploré l'idée; ainsi que ENKI qui commissionna Uta.Napishtim / Ziusudra afin de préserver la "semence humaine" dans un bateau spécialement construit à cet effet.

Un texte plus complet ultérieur, appelé l'Épopée Atrahasis, donne plus d'informations sur la décision d'inonder Sumer. Un parallèle très distinct avec la Genèse est maintenant évident en ce qui concerne l'instigateur principal de la décision de la Grande Assemblée qui est positivement identifié comme étant ENLIL.

Uta.Napishtim / Ziusudra est maintenant le ATRA.HASIS : "l'extrêmement sage" de Shuruppak, et son histoire correspond au récit de Noé biblique, à la différence que ce texte là est bien antérieur à la rédaction de la Genèse ! Comme le récit

Biblique, ENKI suggère à Uta.Napishtim / Ziusudra de construire un bateau pour échapper à l'inondation planifiée par ENLIL en sa volonté de détruire l'humanité. Tout comme il est dit dans la Genèse que DIEU avait été offensé, l'Épopée Athrahasis explique que ENLIL avait été importuné par la population humaine au comportement non pas méchant mais turbulent et au tintamarre incessant l'empêchant de dormir. De plus, les humains avaient proliféré au point que les réserves de nourriture communes aux "dieux" ne suffisaient plus. Diverses mesures disciplinaires avaient échoué et, en désespoir de cause, ENLIL décida que l'extermination de masse par inondation était la meilleure solution.

Des copies de l'Atrahasis ont été trouvées à Ninive et dans la bibliothèque d'Ougarit (Ras-Shamra) en terre de Canaan. Écrit par les prêtres de ENKI en réfutation de la séniorité fraternelle de ENLIL, le texte est notablement dirigé contre ENLIL en contraste avec l'image généralement bienveillante transmise par les scribes de sa suite à Nippur.

La version de la saga du Déluge la plus complète et de plus grande portée provient des 12 tablettes d'argile babyloniennes connues globalement comme l'Épopée de Gilgamesh. Elles furent trouvées au milieu du XIXè siècle parmi les ruines de la bibliothèque de Ninive du Roi Assourbanipal d'Assyrie. Depuis lors, quelques tablettes plus anciennes ont vu le jour à Assour et à Hattousa (l'actuelle Bogazköy en Turquie, ancienne capitale des Hittites). Elles relatent les aventures mythiques de Gilgamesh, Roi d'Uruk vers 2.650 av. J.C. Au cours de ses exploits, Gilgamesh remonte le temps pour rencontrer Uta.Napishtim de Shuruppak qui lui fait un compte-rendu du Déluge.

Cet épisode du Déluge dans l'Épopée de Gilgamesh fut extrait de l'Épopée Atrahasis et embelli, la calamité régionale devenant un désastre global. D'autres points, réitérés dans la Genèse biblique, furent aussi inclus, par exemple, le bateau d'Uta.Napishtim échoué au sommet d'une montagne, la colombe, puis le corbeau, lâchés par Uta.Napishtim afin de vérifier s'il y avait une terre asséchée au-delà de la montagne. Ce dernier fait survient en copier-coller en Genèse VIII, 7-12 soulignant ainsi le fait que l'histoire biblique de Noé, écrite bien ultérieurement, avait été adaptée, avec un personnage central nouvellement inventé, depuis le texte babylonien de l'Épopée de Gilgamesh.

Outre l'utilisation régulière dans la Bible des appellations traditionnelles d'ENLIL - EL SHADDAÏ - EL ELYON et EL de Bêth.El - nous avons maintenant une preuve indiscutable que le Dieu de la Genèse décisionnaire du Déluge fut bien ENLIL, président de la Grande Assemblée, tandis que le Dieu de la Genèse sauveur de Noé, en réalité Uta.Napishtim, fut ENKI dont il n'est jamais soufflé mot dans l'ensemble des textes bibliques... Cherchez l'erreur !

Le changement par les scribes du nom de Uta.Napishtim ou de Ziusudra en celui d'un Noé fictif a réuissi pendant 2.500 ans ! Heureusement, les tablettes d'argile formant les anciennes archives mésopotamiennes, telles que consultées par les scribes Israélites rédacteurs de l'Ancien Testament à Babylone au VIè siècle av. J.C., ont été redécouvertes, transcrites, traduites et sont désormais exhibées publiquement pour que toutes et tous puissions connaître la vérité sur nos origines; le tout étant de s'y intéresser !

- La Règle de Succession :

À l'exception de ses implications dans le Déluge et l'épisode de la Tour de Babel, DIEU n'a guère d'importance dès les premières séquences de la Genèse détaillant la Création et l'histoire de l'Eden. En effet, il est évident que la Genèse est principalement concernée à documenter la saga de la famille terrestre de la descendance d'Adam et Ève jusqu'à Abraham.

Vous l'avez vu précédemment : ABRAHAM est l'un des personnages-clés d'un récit biblique VOLONTAIREMENT FALSIFIÉ. Alors que l'Ancien Testament a effacé toute trace de l'ascendance généalogique royale sumérienne d'Abraham, les tablettes cunéiformes nous expliquent qu'Abraham eût l'honneur d'accueillir et de recevoir plusieurs "divinités" Sumériennes qui lui conférèrent la Table de la Destinée. Cette fameuse Table du Destin est mentionnée d'ailleurs en l'Enûma Elish en ces termes pour le moins éloquents : << "Moi Tiâmat, grande Reine et Déesse des Eaux, j'ai prononcé l'exhortation en ta faveur, en t'exaltant devant la Grande 'Assemblée. Tu es magnifique, tu es mon époux ! Que les Anous de Ki (en ce sens: le Peuple de la Terre, soit les Anciens) exaltent ton nom au-dessus de tous !" Elle lui donna les Tablettes du Destin et les fixa à son cou : " Quant à toi, ton commandement ne changera pas, la parole de ta bouche demeurera !" >>

Il est donc question de conférer au Roi un certain nombre d'attributs, l'un de ses devoirs étant par réciprocité de porter à son cou la Table de la Destinée, emblème du sacrement royal, mais aussi Talisman concentrant les dons extra-sensoriels et véhiculant les connaissances divines. Hors, il est curieux de faire un parralèle avec l'accaparation de la "Pierre du Destin" (mais est-ce bien l'authentique ?) par la famille de Hanovre, la pierre-talisman en question étant posée sous le

trône de la Reine d'Angleterre !

Ceci étant, poursuivons l'histoire véridique d'Adam et Ève, car vous n'êtes pas au bout de vos surprises !

La Genèse IV, 1-2 raconte qu'après avoir quitté le Jardin d'Eden, Ève donna naissance à deux fils : KAYÎN (CAÏN) et HÉBÉL (ABEL). Il est expliqué que Caïn, l'aîné, cultivait le sol tandis qu'Abel était un pasteur de petit bétail; décodage en bon français moderne : c'est donc d'un berger et de moutons dont il est question à son sujet. Le symbolisme ésotérique définissant ici deux types d'activités différentes : l'agriculture et l'élevage, traite également de deux lignées qui deviennent vite antagonistes : des artisans sachant exercer une activité de leurs mains grâce à un savoir; des individus plus préoccuper à exercer le pouvoir sur autrui, le fait qu'il s'agisse de MOUTONS en dit très long ! Continuons, car c'est loin d'être fini; au contrairen, nous rendrons dans LE VIF du sujet...

À la lecture des textes précédents, vous avez vu combien les erreurs de traduction des "Saintes Écritures" sont nombreuses et quelles sont leurs importances dans l'élaboration d'un système de fausses croyances religieuses imaginé par la caste sacerdotale hébraïque. Vous ne serez donc pas surpris d'apprendre qu'une fois de plus, le texte original traitant de Caïn et Abel a subi quelques dommages. Il devrait en réalité se lire ainsi : Caïn, alors intonisé ROI DE KISH par la Grande Assemblée, détenait "l'autorité sur le territoire" tandis qu'Abel était "berger", terme communément utilisé dans l'ancienne Sumer pour définir un statut princier, comme il le fut pour le Roi-Berger DUMUZI / TAMMUZ, petit-fils d'Enlil qui régna avant le Déluge. Souvenons-nous que l'Anannage - la Grande Assemblée des Anciens - avait octroyé la royauté terrestre à la descendance d'ADAM, sur le principe matriliéaire de la transmission génétique de l'ADN michotondrial, c'est à dire par LA FEMME. Le terme sumérien pour ROI était LUGAL, et cette fonction royale était assortie de la Prêtrise, les Rois-Prêtres étant des PONTIFES, c'est à dire assurant la liaison harmonieuse du Ciel et de la Terre, et en conséquence, étant les "protecteurs de leur peuple".

Un Lugal-Banda, à l'image du roi Etâna, était donc un Roi-Berger (ou pasteur), la même terminologie s'appliquant pour Dieu dans la Bible : << Le Seigneur est mon berger.>> (Psaume XXIII, 1) et pour Yehoshua (signifiant "Dieu sauve", transformé en le prénom latinisé de Jésus) : << Je suis le bon berger.>> (Évangile de Jean X, 11). Du fait que l'héritage royal matrilinéaire prévalait, Caïn, doté du droit d'aînesse, était destiné à régner par droit du sang.

On lit cependant en Genèse IV, 8-10 que Caïn et Abel étant aux champs, "Caïn se leva contre son frère Abel et le tua". Le mot hébreu qui induisit dans l'esprit des scribes-traducteurs le concept de "TUER" est "YAQAM" dont la terminologie signifie "SE LEVER" ou "S'ÉLEVER", la bonne compréhension du texte devenant par conséquent : "Caïn fut élevé AU-DESSUS d'Abel" - et non CONTRE lui - dans le contexte correct évoqué ci-dessus, à savoir quant à QUI devait être Roi. Cette très mauvaise interprétation des scribes est la cause du concept fallacieux qu'Abel fut tué par Caïn alors qu'il aurait fallut écrire que ses espérances furent brisées par l'élévation de Caïn à la dignité royale.

Selon les critères de l'Anunnaki, le droit du sang d'Abel était effectivement inférieur à celui de Caïn, de la même manière que, dans une génération postérieure, l'éritage de Jacob était de rang inférieur à celui de son frère Esaü. Dans ce dernier cas, la Bible nous dit qu'Esaü vendit son droit d'ainesse à Jacob, mais est-ce bien vrai ? De toute manière, Caïn garda son rang et fut sacré ROI DE KISH, ce qui le plaça bien au-dessus d'Abel.

L'Ancien Testament raconte ensuite que Dieu admonesta Caïn pour son crime odieux et l'exila dans la terre de Nod; mais Dieu prit grand soin de marquer Caïn d'un signe afin que personne ne lui fasse de mal sous peine de terribles représailles ("il en serait vengé sept fois"). Il est clair qu'ici il y a contradiction ! Sauf à considérer qu'ENLIL est le Dieu du châtiment tandis que ENKI se charge de protéger sa descendance. Et si l'on considère justement qu'il y a pas eu de crime fratricide, c'est que nous avons affaire là à une guerre de succession entre deux lignées ! Et dès lors, tout est limpide.

Une question vient pourtant troubler à nouveau le récit de la Genèse : QUI Dieu craignait-il pouvoir vouloir tuer Caïn étant entendu que lui et ses parents, Adam et Ève, étaient les seuls êtres humains vivants à ce stade selon la doctrine biblique ? QUI ces ennemis potentiels pourraient-ils avoir été s'il n'y avait déjà existé bon nombre d'humains travaillant en terre d'E.DIN ? N'oublions pas de plus que Caïn va ensuite se marrier... ! Avec QUI ?

- L'Étrange Épouse :

L'histoire de Caïn fait effectivement un bond formidable quand il est déclaré en Genèse IV, 17 que Caïn prend une épouse. Permettez-moi d'enfoncer le clou : il est bien dit au précédent passage qu'en ces temps là, personne ne peuple la Terre à part Adam, Ève et Caïn - Abel étant supposé avoir été tué. En réalité, les tablettes sumériennes, authentiques témoins du passé, relatent tout de A à Z : nous savons que l'Eden était peuplé de nombreuses personnes, qu'Adam et Ève ne sont pas les premières personnes mais les premiers d'une espèce, la résultante finale de plusieurs expérimentations génétiques ayant produites d'autres humains auparavant, jugés imparfaits par leurs concepteurs. À cet égard, la notion de DYADE fut immédiatement implantée par les Anciens, aspect important de l'héritage souverain qui devint par la suite une base culturelle dynastique largement répandue en Égypte où un homme ne pouvait être Roi sans sa Reine, Elle-même devant obligatoirement être de souche royale.

Dans la situation de Caïn, ses parents sont supposés être Adam et Ève à la lecture de la Bible. Mais il est plus que probable qu'avant même la venue au monde d'Ève, Kayîn naquit de la relation troublée d'Adam et de Lilitû, une princesse de sang Anunnaki qui le quitta après coup, ne supportant plus d'avoir "à se coucher sous lui" du fait de son rang à Elle et de son statut de simple humain à Lui ! Dans ce cas, l'ADN de Caïn différait encore plus de celui d'Abel, effectivement née de Ève; et il n'est plus simplement question de droit d'aînesse !

Ainsi, quand il s'agit pour Caïn de se marier, il ne peut être question qu'il le soit avec une fille d'Ève - qui aurait été alors sa propre soeur. La Genèse IV, 25 nous raconte en outre qu'Ève eût un fils de plus, puis, la Genèse V, 4 déclare qu'Adam a, en plus d'autres fils, des filles indépendamment d'Ève. Bien que la Genèse ne nous divulgue pas le nom de l'épouse de Caïn, le Livre des Jubilés l'identifie comme étant AWÂN. Un autre ouvrage, écrit en syriaque, intitulé Le Livre d'Adam et Ève déclare additionnellement que Awân était appelée la LULUWA, mot d'origine sumérienne signifiant "Belle". Ceci nous ramène au fait qu'Ève n'étant pas la mère d'Awân, de QUI cette dernière fût-elle la fille ? C'est le Talmud qui nous livre la réponse : la tradition veut en effet que cette fille d'Adam - AWÂN - naquit de ladite LILITÛ (Lilith), "déesse-reine" du panthéon sumérien. qui n'était rien de moins que l'arrière petite-fille d'ENLIL et de NÎNLIL, au service de NÎN.ANA (Inanna). Son nom LILITÛ dérive de l'akkadien signifiant "esprit du vent" et le Talmud l'identifie bien comme la première conjointe d'Adam, avant Ève !

À cause de cela, nous détenons désormais la preuve formelle et irréfutable que la descendance royale des Anciens de l'Anunnaki fut connue des scribes israélites captifs à Babylone quand bien même ils décidèrent de voiler l'information dans leurs Écritures OFFICIELLES...

Quant à la marque énigmatique placée sur Caïn, là nous avons du lourd... du très lourd ! Cette marque est une croix. Pas n'importe quelle croix puisque, au fil des siècles, nous la trouverons sous forme de CROIX CELTIQUE, puis de CROIX TEMPLIÈRE ! C'est la CROIX DANS LE CERCLE, aux branches parfaitement égales, la Croix Cosmique de la Vie, la ROSICRUCIS (Rose-Croix) ou COUPE DE ROSÉE des premiers Rois de la Terre. Pour être la représentation graphique du "ROYAUME DES CIEUX" ou MALKHUT (de l'akkadien "malkû" signifiant souverain), elle participe de la plus ancienne cérémonie de l'histoire documentée de la vraie royauté. Cette marque fut placée sur le front du petit nombre des Justes de Jérusalem dans Ézéchiel IX, 4-6. Mais cette marque était surtout la manifestation physique de la Réalisation du Soi chez l'Initié de la Tradition Primordiale : l'union fusionnelle finale de l'âme et de l'esprit, dans le coeur de l'Adepte; le double-serpent énergétique de la Kundalini laissant une marque d'un rouge vif sur la poitrine ou entre les omoplates. Vous comprendrez bien que cette Royauté là n'a strictement aucun rapport avec la royauté faussement attribuée aux alliés de l'Église de Rome, d'arrogants usurpateurs uniquement préoccupés par le pouvoir et l'argent... Nous sommes loin, très loin des PONTIFES Sumériens qui avaient pour devoir de protéger leur peuple et d'honorer le Divin.

- Un Confilt de Noms :

Les versets de la Genèse passent ensuite aux descendants de Caïn et d'Awân, en commençant par leur fils Henoch (Enoch). Ceci met en lumière une intriguante série de duplications dans les descendances données par la Bible, de Caïn et de son jeune frère SETH (rappelez-vous ici, svp, du mythe d'Osiris tué par Seth = la vraie Lignée Royale remplacée par les Usurpateurs). La photo-montage ci-dessus vous liste comparativement les individus réels historiques à gauche, et légendaires, à droite. Chacune des deux lignées - la vraie et la fausse - mènent à un LAMECH. Hors, concernant la lignée d'avant les Patriarches BIBLIQUES, c'est celle de SETH qui progresse opportunément jusqu'à ABRAHAM en passant par NOÉ. Sur la descendance de Caïn, quelques références sont faites à trois fils et une fille de Lamech, mais il est clair que l'Ancien Testament met rapidement de côté la BRANCHE AÎNÉE de la descendance d'ADAM. Par ailleurs, il est à noter que

LILITH sera DÉMONISÉE dans les "Saintes Écritures" !!!

À l'étude du texte hébreu de la BIBLE ANCHOR, les érudits linguistes sont aujourd'hui persuadés que ces deux listes généalogiques, bien que dérivées d'une même source, furent élaborées par deux scribes différents. La référence à Métoushaël (en sumérien Mu.Tu.Sa.Ili) dans la descendance de Caïn est distinctement akkadienne et par conséquent beaucoup plus ancienne que la vaiante hébraïque de Mathusalem dans l'autre liste des descendants de Seth. Un rapport rédigé par le professeur E.A. Speiser expose : << Il apparaîtrait ainsi qu'avant qu'elles parviennent aux Hébreux, ces références aient transité par un second centre de dissémination où elles furent transformées conformément aux conditions et besoins locaux... Les scribes de la Bible étaient déterminés à retracer les générations entre Adam et Noé.>>

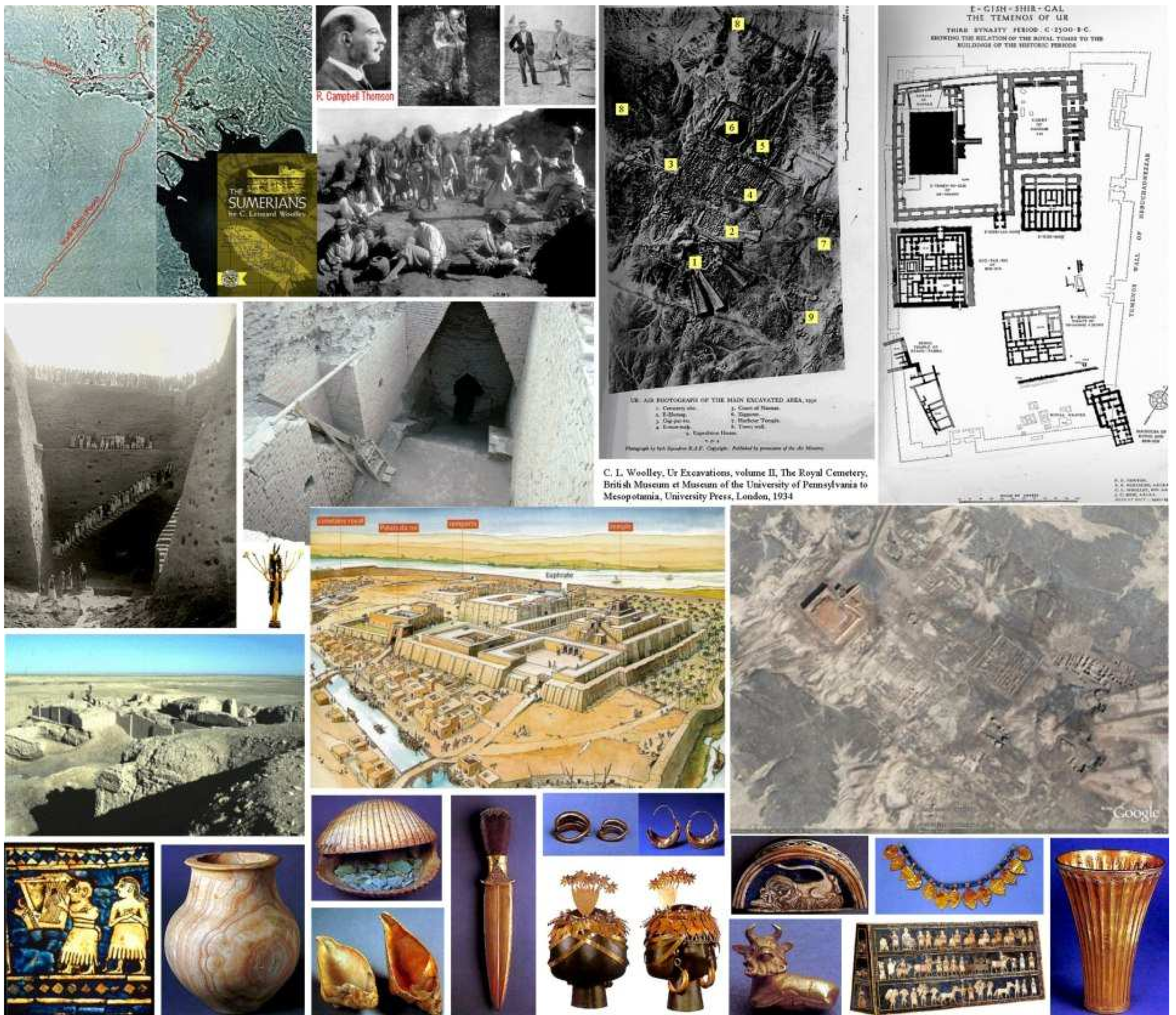
Dans ces circonstances, tout ou partie des descendants de Seth sont des personnages entièrement FICTIFS pour certains, ainsi que pour quelques autres, bien réels, CAVIARDÉS . Il aurait été plus facile pour les compilateurs de la Genèse d'omettre purement et simplement la brève généalogie depuis Caïn, mais l'artisan-forgeron TUBALCAÏN, fils de LAMECH ne pouvait être ignoré ! Le nom de Tubalcaïn était alors solidement établi dans la doctrine philosophique comme étant le fondateur de la métallurgie, et il apparaît toujours comme tel en franc-maçonnerie jusqu'à nos jours. Ainsi que leur ancêtre Caïn, Tubalcaïn et ses frères étaient révérés en tant que "maîtres artisans"; et comme l'explique la Bible Anchor : << cette Lignée ne peut être séparée de la Liste des Rois Sumériens.>>, le père de Tubalcaïn, LAMECH, étant historiquement listé comme étant le Roi AKALEM de Ur vers 3.200 av. J.C.

C'est ainsi que pour les chercheurs de Vérité, la lignée aînée de Caïn - dédaignée par la Bible - a une bien plus grande signification que celle de Seth, puisque descendant par les Rois de Kish jusqu'au Royaume d'UR. L'évidence est faite que les scribes de la Bible choisirent délibérement d'ignorer la Lignée Royale en reportant l'emphase biblique sur une descendance parralèle artificielle depuis SETH. En résultante, la souche Séthienne "absorba" celle - ancestrale - d'Abraham auquel fut enlevé tout statut royal sumérien compromettant avant d'être mise en avant. Les scribes malins n'avaient pourtant pas prévu qu'un jour futur lointain ressurgirait des sables désertiques tant d'écrits plus vieux, au contenu si compromettant !

La preuve est aujourd'hui produite qu'Abraham descendait généalogiquement du Roi Ur.Nammu dont l'héritage provenait de Caïn, pas de Seth !

Il convient, en toute logique, de nous intéresser maintenant au motif ayant poussé les scribes de la Genèse à contrefaire la lignée d'Adam. La seule raison d'introduire cette fausse lignée depuis Seth fut d'amener au devant de la scène un personnage ENTIÈREMENT FICTIF dont le nom n'apparaît pas dans la liste légitime originelle, encore contrôlable dans les archives de la bibliothèque de Babylone à l'époque de la Captivité. Et ce personnage n'est autre que... NOÉ !

En effet, malgré toute son importance apparente dans le récit biblique en tant que fils de Lamech, Noé n'a absolument aucune origine documentée en dehors de la Bible.Et, en toute logique, puisque Noé a tant d'importance dans les Écritures, en premier lieu dans l'épisode du Déluge, c'est dans cet évènement que nous allons retrouver la contradiction majeure existante entre la documentation historique et la description de la Genèse.



La Semence Royale :

La saga ORIGINALE SUMÉRIENNE du Déluge possède un trait particulier qui la sépare totalement de l'image d'Épinal des "ANIMAUX PAR PAIRES" de l'histoire biblique de l'Arche de Noé. En effet, elle ne dépeint pas UTA.NAPISHTIM (alias Ziusudra) comme le sauveur d'une grande ménagerie, qu'il aurait d'ailleurs été bien incapable de nourrir, mais comme le PRÉSERVATEUR DE LA "SEMENCE DE L'HUMANITÉ" ! Il reçut aussi de ENKI l'instruction d'avoir à embarquer à bord de son vaisseau insubmersible (un sous-marin peut-être ? voir cette allusion dans le fameux Nautilus de capitaine NEMO, personnage de deux romans de l'Initié Jules Verne...) "LA SEMENCE DES CHOSES VIVANTES". Semblablement, l'Épopée de Gilgamesh déclare que ENKI avait dit à Ziusudra (Uta.Napishtim) de construire un navire ÉTANCHE dans lequel il devrait convoyer la "SEMENCE DES CRÉATURES VIVANTES". Dans tous les cas, le mot employé en sumérien et en akkadien est "SEMENCE", et par les récits conjoints, nous apprenons que le bateau de Uta.Napishtim / Ziusudra - à la différence de l'Arche de Noé - n'était pas un zoo flottant destiné à sauvegarder des créatures vivantes, mais une sorte de vaisseau-laboratoire parfaitement étanche contenant les semences emmagasinées de la vie végétale, animale, et humaine. Ce qui curieusement nous rapproche de la curieuse "arche de survie" souterraine, construite récemment au Spitzberg par l'Élite, tout ou partie du financement ayant été assuré par M. William (Bill) Gates !

L'ancien texte du Déluge relate bien que Ziusudra chargea à bord quelques animaux (un boeuf, un mouton et quelques volailles), mais à titre de NOURRITURE pour lui et les siens ! Rien à voir avec l'intention de préserver ces bêtes. Par ailleurs, les tablettes révèlent que, quand bien même l'inondation fut dévastatrice en terme de terres agricoles et de

biens matériels, il subsista beaucoup de survivants à part Ziusudra.

Une seconde fois, à l'identique de l'histoire de la création d'Adam suivie de celle d'Ève, nous sommes ici en présence d'un authentique contexte SCIENTIFIQUE du Déluge : une Grande Assemblée, sorte de Conseil dirigé par un Président, en laquelle s'oppose deux clans : celui d'ENLIL, décideur logique, sévère mais juste; et celui mené par NÎN.KHARSAG et ENKI, couple de scientifiques avisés qui justement exercèrent leurs expériences génétiques en la Maison de Shimtî dans le cadre du second projet d'Eden. C'est donc l'aspect LABORATOIRE de leurs activités qui nécessita la protection du navire de Uta.Napishtim / Ziusudra, et ce fut IMMÉDIATEMENT APRÈS LE DÉLUGE que leur travail le plus urgent et le plus important de FERTILISATION IN-VITRO commença, conduisant à la création d'Adam et Ève. À cet égard, nous découvrons maintenant une autre raison de la substitution biblique de Uta.Napishtim par "Noé" : dans le récit manipulé de la Genèse, le Déluge est effectivement mis en scène NEUF GÉNÉRATIONS APRÈS ADAM, au lieu de LE PRÉCÉDER comme clairement et copieusement détaillé dans les Archives historiques mésopotamiennes. Si l'histoire avait été présentée dans l'ordre chronologique adéquat, il aurait été impossible pour les scribes israélites d'affirmer qu'Adam était LE PREMIER HOMME sur Terre !

Par comparaison avec d'autres récits de la Genèse identifiables dans les Écritures, une remarquable quantité d'espace est attribuée au Déluge qui occupe non moins de 80 versets. Placé stratégiquement, il forme une coupure significative dans le début du récit en mettant distinctement en évidence l'Eden et le passage mésopotamien avant de se déplacer vers une séquence généalogique faussée conduisant à l'histoire trafiquée de la migration d'Abraham à Canaan. L'introduction de Noé et le long récit du Déluge ont été à ce stade une tactique de diversion des scribes de la Genèse afin de rompre la généalogie royale sumérienne en un point où la lignée de descendance jusqu'à Abraham pût être commodément détournée au moyen d'une succession familiale contrefaite. À la suite d'un total de quatre chapitres dramatiques dédiés à des fabulations sur Noé et ses fils, le lecteur oublie facilement ainsi la duplicité des deux descendances familiales jusqu'à Lamech. En se référant à la succession de Caïn à Lamech et Tubalcaïn, il est expressément pertinent que le commentaire descriptif de la Blible Anchor hébraïque explique que CETTE LIGNÉE NE DOIT PAS ÊTRE SÉPARÉE de la Liste des Rois Sumériens !

Et comme c'est effectivement le cas, alors la descendance royale propre à Abraham depuis le Roi Ur.Nammu (env. de 2113 à 2096 av. J.C.) - comme détaillée dans le Livre des Jubilés - se situe dans son cadre logique. Étant cousin du Roi IBBI.SIN de UR, ABRAHAM descend donc de CAÏN. Sinon, pourquoi les scribes israélites s'employèrent-ils à le rattacher à une lignée fabriquée de toutes pièces descendant de SETH, imaginée dans le seul but d'introduire NOÉ à la place d'UTA.NAPISHTIM dans une généalogie impossible à retracer ? De plus, pourquoi reléguer l'ultime Patriarche de la nation hébraïque dans une position d'inconséquence héréditaire quand la vérité leur était pourtant à la fois possible et plus impressionnante ?

Le judaïsme philosophique suggère que la réponse se trouve dans la nature de la compréhension des Écritures au moyen de l'intention linguistique. Comme nous l'avons déjà entendu du professeur d'hébreu, Robert Alter : << les traductions ont placé les lecteurs dans un éloignement absurde de l'expérience littéraire qui caractérise la Bible dans son langage originel.>> Ainsi, lisons-nous ce que la Bible dit ou plutôt voyons-nous ce que nous nous attendons à ce qu'elle dise ?

Dans le verset d'ouverture du chapitre IV de la Genèse, il est écrit que ÈVE dit à ADAM : << J'ai acquis un homme grâce au Seigneur.>> D'autres variantes de traduction sont : << Je me suis donné un homme avec le Seigneur.>>, et : << J'ai acquis un homme du Seigneur.>> Le texte relate ensuite que cet homme nouvellement acquis (le soi-disant premier fils d'Ève) était CAÏN. Par la suite, ÈVE donne naissance à un second fils nommé ABEL, puis à un troisième nommé SETH. Mais la MIDRASH juive ("Midrash" signifiant "Enquête") met l'emphase sur le point, comme indiqué, que le premier fils d'ÈVE était le "Fils du Seigneur", tandis que le second était le "fils d'Adam". Toutefois, la définition du "Seigneur" en ce cas précis est évoquée dans la Midrash sous le nom de SÃMA.EL, c'e'st à dire le Seigneur de SÃMA, NHSH (SAGE) du Jardin d'Eden, que les rédacteurs de la Bible transformèrent en SAMAËL, le Serpent qui séduisit Ève pour commettre la transgression avec le fruit de l'Eden, mais qui en fait est le Père de Caïn. Du temps de Sumer, SÃMA était effectivement un royaume à l'est d'Harran, en Mésopotamie septentrionale, et son Seigneur - SÃMA EL - n'était autre que ENKI dont l'un des emblèmes sumériens était un double-serpent lové.

Suivant le raisonnement tortueux des scribes israélites, bien que Caïn et Abel fussent tous deux les fils d'Ève, seuls Abel puis Seth furent bien de dignes fils d'Adam. Puisque Adam, selon la Genèse, fut le "premier homme" de la création de

Dieu, et nécessairement le géniteur de la souche patriarcale, alors Abraham doit forcément être considéré comme descendant d'Adam. Ainsi la lignée contrefaite de Seth fut inventée pour inclure à la fois Noé et Abraham tandis que la descendance de Caïn depuis Ève et du Seigneur de SÃMA fut brièvement listée via Henoch, Lamech et Tubalcaïn puis complètement ignorée après cela.

Le raisonnement de base des scribes israélites fut que la dynastie de Caïn, procréé par Samaël était dénaturée. L'ERREUR MONUMENTALE qu'ils commirent c'est d'ignorer (ou de le vouloir) le fait que le Seigneur de SÃMA n'était autre que ENKI, le propre Créateur d'ADAM et ÈVE. La seconde bourde, c'est que CAÏN naquit plus certainement de LILITH, première Épouse d'Adam, de rang royal Anunnaki; et quand bien même cette idée serait inacceptable dans l'esprit de certains, le fait que les ovules d'Ève aient été enrichis et fécondés par le sperme d'ENKI, le Seigneur de SÃMA, pour générer la naissance de Caïn, dès lors Caïn fut indiscutablement le produit le plus génétiquement avancé de la semence royale. Dans les deux cas, c'est à notre époque que les comptes se règlent !

- Une Lignée de Rois semi-Divins :

En 1854, J.E. Taylor, consul britannique en Irak, dirigea une mission de recherche pour le Ministère des Affaires Étrangères britannique sur le monticule du grand désert connu comme Tell al Mouqayyar (le monticule de poix), au nord de Bassora (Basra, port iraquien situé sur le Chatt al Arab, fleuve formé après la confluence du Tigre et de l'Euphrate, et se jetant dans le Golfe Persique). Un vieux bâtiment se découvrait un peu sous le sommet, mais n'étant pas qualifié en archéologie, Taylor et son équipe démolirent le tiers supérieur de la structure avant de comprendre ce à quoi ils avaient à faire. Ce ne fut pas avant 1915 que la véritable importance du site devint évidente, lorsqu'un officiel du British Museum vînt y stationner avec du personnel de renseignement, la 1ère Guerre Mondiale étant engagée. C'est lui, R. Campbell Thomson, qui jeta un autre regard à ce monticule sacré, déterminant ainsi sa considérable importance. Quelques textes très anciens, gravés sur des cylindres de pierre, avaient été ramenés auparavant en Angleterre par Taylor, l'un d'entre-eux ayant révélé le nom de Ur.Nammu, ayant régné à Ur vers 2100 av. J.C..

À la lumière de ceci, on considéra que Tell al Mouqayyar pouvait bien être le site longtemps recherché de Ur, la cité biblique d'Abraham comme identifiée dans la Genèse XI, 31. En conséquence, l'anthropologue Sir Charles Leonard Woolley, assisté d'une équipe mixte du British Museum et de l'Université de Pennsylvanie, planifièrent de fouiller le gigantesque monticule en 1923.

Comme l'équipe de Woolley creusait profondément dans la colline, ils découvrirent une suite de grandes constructions, cinq d'entre-elles se révélant être des temples autour desquels se trouvaient d'autres bâtiments, y compris des aménagements résidentiels. Chacune des belles demeures avait une cour intégralement pavée et des fontaines alimentées par des chenaux tapissés de naphte, trouvées intactes, tout comme de nombreux fours et de grandes tables en briques. En rallumant l'un des anciens fours, Woolley écrivit dans son journal : << Nous fûmes capables d'allumer à nouveau du feu et de remettre en service la plus vieille cuisine du monde.>>

Le temple-sanctuaire principal au sein du massif de Tell al Mouqayyar couronnait un édifice à quatre étages doté de terrasses plates entourant les constructions centrales. Les plates-formes se réduisaient en taille au fur et à mesure de l'élévation, formant ainsi une pyramide à degrés avec des escaliers extérieurs conduisant d'un étage au suivant. Wolley découvrit ainsi la grande ziggourat de Ur, sanctuaire de NÎN.ANA sur le modèle duquel fut basée la Tour de Babel ultérieure, avec ses magnifiques jardins suspendus. Rapidement, les archéologues eurent la certitude que ces jardins suspendus avaient été élaborés sur de gigantesques arches de 23m de haut et qu'ils étaient alimentés en eau depuis le fleuve Euphrate au moyen d'un système mécanique sophistiqué. Le mur de base de la ziggourat d'Ur mesure environ 16,5m de haut et la tour s'élevait à 23m au-dessus des arches. Les deux étages inférieurs étaient de couleur noire, le suivant blanc, le dernier étant rouge, tandis que le sanctuaire le plus élevé était carrelé de tuiles vernissées bleues et couronné d'un dais d'or. Ces couleurs par ordre d'élévation représentaient les ténèbres de l'enfer, la terre habitable, le ciel et le Soleil.

Au sein du complexe ont été trouvées des ruines préservées de bureaux, d'usines, d'entrepôts, de boutiques, d'hôpitaux, de tribunaux et d'écoles, ainsi qu'une grande quantité d'archives en tous genres : documents de juristes, livres-comptables, textes médicaux, patrons de mode, etc... tous rédigés dans l'unique écriture cunéiforme sumérienne. Furent

découverts en plus des calculateurs mathématiques comprenant des tables complexes d'extraction de racines carrées et cubiques, et des formules relatives aux triangles à l'identique des mathématiques d'Euclide d'Alexandrie qui vécut quelques 1.700 ans plus tard...

Les fouilles anglo-américaines continuèrent durant plusieurs années et la cité entière de Ur - faite de rangées d'hôtels particuliers du plus grand luxe et d'impressionnantes maisons avec de nombreuses rues entre-elles - commença finalement à apparaître, ceinte de hauts murs de briques cuites hauts d'environ 8,5m et épais de 25,5m à leur base. Mais ce n'est pas tout : quand l'équipe fouilla sous les fondations de la ziggourat de 4.000 ans d'âge, ils trouvèrent les ruines d'une autre grande ziggourat et d'une cité ensevelie d'une époque encore plus ancienne; ils exhumèrent aussi des tombes et des artefacts de près de 5.000 ans ainsi que de nombreuses pièces de grande valeur archéologique datant d'une ère encore plus ancienne ! Ils allèrent même jusqu'à mettre à jour un cimetière royal en même temps que des documents et des trésors culturels comparativement insurpassables dans toute l'Égypte avant cette époque. Ce fut la preuve formelle de la plus vieille et la plus grande civilisation - une culture hautement avancée qui avait existé près de 1.000 ans avant même que l'ancienne civilisation égyptienne n'ait émergée.

Six ans après le début de leurs fouilles, les archéologues de Woolley découvrirent un intriguant complexe de tombes anciennes datant d'environ 3.500 ans av. J.C., y compris une tombe en pierre d'une importance inhabituelle. En entrant dans la tombe, ils furent mis en présence de trésors tels qu'ils n'en avaient jamais vus ! Il s'agissait de gobelets d'or, d'ornements délicats décorés de pierres rouges et de lapis lazuli, de couverts de table en bronze, de bijoux d'or et d'argent, de mosaïques en nacre, de harpes et de lyres raffinées décorées de coquillages; il y avait aussi un magnifique chariot à têtes de lion et de taureaux en or, des vases d'argent, d'albâtre, de cuivre et de marbre. Ils déterrèrent aussi des outils et des armes faites en or ainsi que toutes sortes de reliques égalant ou surpassant en splendeur la tombe égyptienne de Toukankhamon, postérieure de 1.600 ans.

Tout autour, des soldats avaient été enterrés avec leurs casques d'ornement, lances et boucliers de cuivre, d'argent et d'or. L'on découvrit les dépouilles de dames en robes pourpres, avec des coiffures ornées, des boucles d'oreille en or et des peignes d'argent. Ces nombreux serviteurs étaient le personnel et les gardiens de la première tombe qui s'avéra être celle de la Reine Shoub.Ad qui régna avant la toute première dynastie égyptienne. Non loin de là reposait son époux royal, le prince Abar.Gi dont le corps était malheureusement gravement endommagé en des temps révolus depuis longtemps; mais celle de Shoub.Ad était presque intacte. Elle était couchée en l'état sur une bière en or, une tasse à portée de la main, et deux servantes agenouillées à ses côtés. Son corps avait été paré d'un manteau fait de grains d'or, d'argent, de lapis lazuli, d'agate, de cornaline et de quartz. Ses bras étaient garnis d'amulettes d'or et d'argent représentant des poissons et des gazelles, et sa coiffe était une guirlande délicatement faite de feuilles de hêtre et de saule en or.

Seize tombes royales furent trouvées en tout., l'une d'elles portant l'inscription "Mes.Kalam.Dug, lugal" : le Roi Mes.Kalam.Doug identifié comme le "Héros du Bon Pays". Parmi les atours de sa tombe fut trouvé le plus magnifique exemple d'art antique d'orfèvrerie jamais découvert : un casque en or martelé, moulé pour s'assembler à des protège-joues; cette relique de plus de 5.000 ans,conservée au Musée de Bagdad, est en forme de perruque, avec raie au milieu et boucles de cheveux au relief tombant en tresses ondulées avec un bandeau torsadé formant des boucles autour d'oreilles parfaitement ourlées. Même les cheveux individuels sont délicatement engravés sur des mèches séparées, le tout réalisé dans une seule feuille d'or electrum de 15 carats.

Ainsi donc exista à Ur un Roi d'avant la première dynastie d'Égypte, mais un Roi qui régna AVANT même la 1ère dynastie de Ur, comme indiqué dans la Liste des Rois Sumériens. Mais une seconde découverte excita d'autant les archéologues : une tombe adjacente se révéla être celle du père de Mes.Kalem.Dug dont le nom était indiqué sur son sceau-cylindre : "AKALEM.DUG, lugal". Ces deux grands rois du plus vieux cimetière royal au monde, enterrés conjointement avec leurs trésors de cour et leurs serviteurs, étaient plus que de simples monarques car ils avaient été de leur temps considérés comme des dieux-rois, le Roi AKALEM de UR n'étant autre que l'authentique LAMECH biblique de la lignée de CAÏN.

Finalement, le casque du Roi MES.KALAM.DUG est un exemple unique de l'art de TUBALCAÏN, le "maître-artisan" de la famille de LAMECH, et ceci nous ouvre une intéressante possibilité : d'après la Liste des Rois Sumériens, le Roi MES.[...] régna durant 36 ans, enregistré comme ayant été un "forgeron"; c'est précisément ce que le terme (ou le nom) KAYÎN (Caïn) signifiait originellement : un forgeron ou un artisan métallurgiste. En réalité donc, TUBALCAÏN n'est pas seulement

un nom mais une qualité, une distinction de métier liée à un maître métallurgiste, un forgeron et puisque MES.KALAM.DUG était le fils du Roi AKALEM, il apparaît alors être plus que probablement le grand TUBALCAÏN lui-même !

- En Découvrant le Déluge :

À ce stade, les archéologues avaient fouillé jusqu'à une profondeur correspondant à plus de 1.700 ans AVANT Abraham, et plus de 1.000 ans AVANT le temps supposé de Noé, mais jusque là, ils n'avaient rencontré aucun signe d'une quelconque inondation. Après avoir trouvé le cimetière royal, ils continuèrent donc à creuser dans le passé, déterminés à trouver ce qui était en-dessous. Des puits s'enfoncèrent à travers plusieurs mètres de pierraille jusqu'à ce qu'ils arrivent sur des cendres de bois et de nombreuses tablettes d'argile gravées. Ils creusèrent encore plus profond, remontant des pièces de poterie et divers ustensiles d'habitation jusqu'à ce que, finalement, ils pensèrent avoir trouvé un sol solide au plus profond de leurs fouilles, du moins l'imaginèrent-ils...

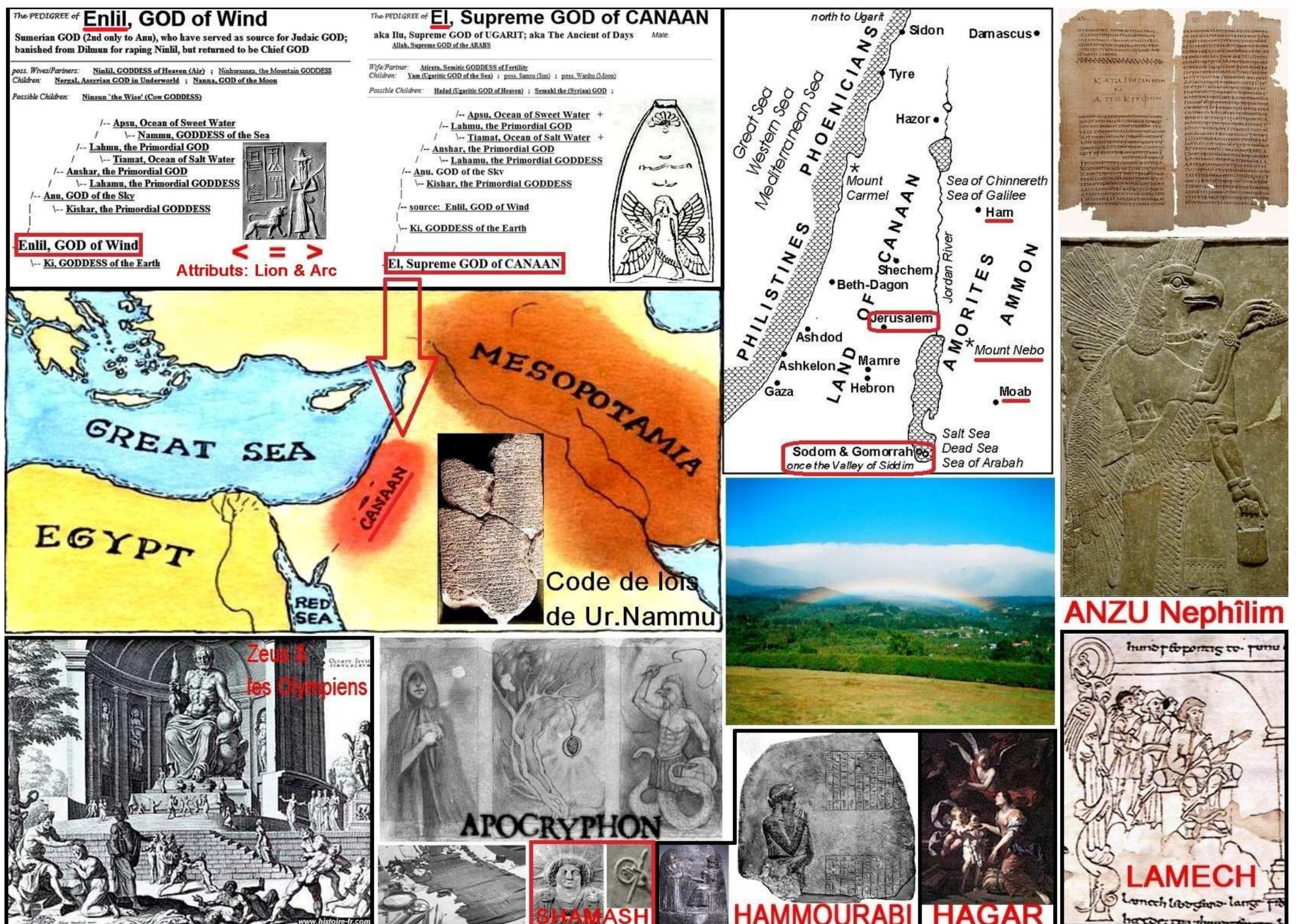
Ainsi, Woolley descendit lui-même dans les profondeurs du puits, et là, à son grand étonnement il découvrit qu'il ne se tenait pas debout sur une surface rocheuse mais sur une sorte d'argile qui ne pouvait avoir été déposé que par l'eau. Sa première pensée fut qu'il devait s'agir de la vase de l'ancien delta de l'Euphrate, étant donné que Ur était plus proche de la côte maritime dans les temps anciens. Mais une étude du sol de la zone environnante conduisit à une conclusion différente : un tel concept était tout bonnement impossible puisque ces sondages étaient toujours plus hauts que l'ancien lit de l'Euphrate, même après avoir creusé si profondément sous la colline. Alors ils se remirent à creuser et descendirent dans plus de 2,5m de profondeur dans cet argile, puis, assez soudainement, la couche d'argile se termina aussi abruptement qu'elle avait commencé.

Ce que les archéologues avaient rencontré, c"était un pur sol vierge du type qui aurait été de la terre parfaite pour l'irrigation quand le pays était riche et fertile avant de devenir un désert. Puis vinrent plus de preuves d'un ancien habitat humain : poteries, jarres, coupes, ustensiles, etc... Sous la grande épaisseur de la couche d'argile apportée par l'eau, il subsistait encore une autre installation, et quand l'argile fut analysée, on trouva qu'elle contenait des fossiles de vie marine d'une époque où la mer avait submergé entièrement la région. Les couches de strates furent examinées, et comme toutes les structures géologiques, elles fournirent leur propre calendrier. Cette couche d'argile s'était étalée sur l'ancienne installation humaine quelques 4.000 ans avant notre ère, et Woolley envoya un télégramme à Londres : << Nous avons trouvé le Déluge.>>

En conséquence, d'autres archéologues menèrent des recherches en divers points des vallées du Tigre et de l'Euphrate et, à bonne distance au nord-ouest de Ur, près de Babylone, à Koush (Kish), on trouva que l'argile était réduite à une épaisseur de 46cm, mais c'était toujours une couche conséquente. Au total, on estima que l'inondation avait dû recouvrir une zone de 644 km du nord au sud et de 161 km d'ouest en est.

La tombe de Mes.Kalam.Dug fut datée de 3500 av. J.C. Quelques générations auparavant, des personnages tels que Uta.Napishtim et Attaba l'Adamû avaient été éminents à Shuruppak et à Kish, et la couche de l'inondation en Mésopotamie datait aussi de cette période précédente, preuve que la Genèse biblique n'évoque pas la vérité quand il est écrit que Noé vécut neuf générations après Adam !

Clairement, comme d'évidence d'après "Le Déluge" et "L'Épopée de Gilgamesh", Noé ne fut en aucune manière connecté avec le Déluge catastrophique mésopotamien. Ce personnage fut greffé bibliquement dans le contexte d'un évènement historique bien antérieur. Les textes mésopotamiens situent en effet le Déluge AVANT l'époque d'Adam, et ce fut l'une des conséquence de ce désastre que le projet de la "Maison de Shimtî" fut initié par ENKI et NÎN.KHARSAG, conduisant à l'apparition d'ADAM suivi de celle d'Ève. Et comme documenté dans "L'Épopée Atrahasis", ce processus eut recours aux matrices de substitution de "FEMMES AYANT SURVÉCU AU DÉLUGE".



IV - LE DIEU DE L'ALLIANCE

10) DANS CANAAN

- Une Absurbe Malédiction :

Suite à cette longue saga du Déluge, la Genèse IX, 8-17 relate que DIEU établit une alliance avec NOÉ et ses fils, proclamant que : << toute chair ne soit plus retranchée par les eaux du Déluge...>> et décrétant qu'il établira son ARC dans les nuages en témoignage de cette alliance. Hors nous savons désormais que ENLIL était le dieu sumérien de l'AIR, associé de manière plus générale à l'ATMOSPHÈRE; l'ARC de DIEU n'est donc pas autre chose qu'un ARC-EN-CIEL !

Sans aucun préambule, la Genèse nous décrit ensuite NOÉ complètement saoul, étendu NU dans sa tente, où son fils CHAM le découvre en cet état. Les deux autres fils de NOÉ, SEM et JAPHET, le rhabille donc mais NOÉ, réveillé et dégrisé, ayant appris que CHAM a été témoin de sa nudité, maudit d'esclavage CANAAN, son propre petit-fils, fils de CHAM, qui n'était même pas présent lors de cette scène. La parfaite compréhension de ce récit ahurissant nécessite le décodage que voici :

Cette malédiction à priori incompréhensible de NOÉ sur son petit-fils innocent est en rapport étroit avec le fait qu'à ce stade, CHAM est désormais appelé le plus jeune fils de Noé bien que jusqu'alors, il était dépeint comme le second fils... SEM; toutefois, une distinction est faite entre CHAM et SEM, SEM étant le seul autorisé à avoir accès à DIEU, tandis que CANAAN est dénoncé sans raison apparente : << Maudit soit Canaan; il sera pour ses frères l'esclave des esclaves... Béni soit le Seigneur, Dieu de Sem... et que Canaan soit leur esclave.>> (Genèse IV, 25-26). En réalité, une fois de plus, le texte traite de GÉNÉALOGIE, la préférence - VOILÉE - des scribres israélites, rédacteurs de l'Ancien Testament, allant aux SÉMITES, "SEM" en constituant la racine linguistique. Ainsi est fait un affront stratégique sous-entendu aux futurs Cananéens, les descendants de la lignée de CANAAN, le fils de CHAM. Et vu sous cet angle, il est désormais

compréhensible que cette malédiction, autrement absurde, prépare en fait le terrain pour la donation faite ultérieurement par "Dieu" de la terre de Canaan à ABRAHAM, le soi-disant descendant de SEM - la volonté des scribes étant bien de renier à ABRAHAM son HÉRÉDITÉ ROYALE SUMÉRIENNE pour en faire l'ancêtre - patriarche des Sémites : << Je te donnerai, pour toi et pour ta race après toi, tout le pays de Canaan, en propriété perpétuelle...>> (Genèse XVII, 8), ce en quoi "Dieu s'est trompé !

Manifestement, les scribes israélites de la Genèse se créèrent eux-même un problème pratiquement insurmontableduquel ils durent trouver un moyen de s'extirper. En vertu de l'épisode mal géré du Déluge, la datation authentique ayant été modifiée, tout le monde était mort sur la Terre à l'exception de Noé et de sa famille. Désormais, la population totale du monde devaît obligatoirement être engendrée à nouveau par cette unique famille de souche ! Entre temps, le Livre de la Genèse avait subi un arrêt brutal dans une arche au sommet d'une montagne. Les futures générations humaines : famille, amis, ennemis et autres étrangers devaient donc être créées dans les Écritures par n'importe quel artifice, à partir des fils de Noé, avant que d'aller plus loin dans le développement de la narration. Hors, il n'était pas possible de dresser les fils de Noé - censés faire partie de l'alliance arc-en-ciel de Dieu - les uns contre les autres pour fournir des ennemis ! Mais si l'un d'eux avait un fils duquel les Cananéens auraient pû descendre, cela fournirait la base conflictuelle suivie de l'éventuelle seconde alliance conclue avec Abraham; ainsi, autant appeler Canaan, l'enfant, parfait bouc émissaire. Le problème subsistait cependant que le personnage de NOÉ était lui-même une invention des scribes !

En réalité, il n'y eut ni famille élue, ni Noé, ni Sem, Cham ou Japhet, ni même de Canaan, desquels l'humanité actuelle est censée être née. L'histoire faussée du Déluge, médiocrement assemblée, fut laissée en l'état et diverses tentatives eurent lieu au VIè siècle av. J.C. pour tenter d'étayer la crédibilité de Noé, même si sa supposée lignée ancestrale relevait du registre légendaire.

AU VIII è siècle av. J.C., les épopées romantiques grecques d'Homère, l'Illiade et l'Odyssée, avaient dépeint un panthéon de dieux au caractère très proche de l'ANUNNAKI : Zeus et les Olympiens. À cette époque littéraire très compétitive, la mythologie grecque devint partout extrêmement populaire, les aventures héroïques des Dieux de l'Olympe étant à la fois contées et représentées sous forme de pièces de théatre. À la lumière de ceci, un corpus de littérature d'origine hébraïque fut adopté, embelli, puis ré-écrit pour s'adapter à la culture dominante et, de cet effort, apparut un document rédigé en araméen que les experts israéliens ont nommé L'APOCRYPHE DE LA GENÈSE (APOCRYPHON).

Découvert en 1948 à Qumrân, l'Apocryphe de la Genèse se présente sous la forme de pages de cuir cousues fortement endommagées. Ses extraits fragmentaires ont été traduits et, la surprise est d'y découvrir Lamech et Abraham exposant leur vie historique à la première personne, le document s'efforçant d'expliquer certaines anomalies et éléments contestables des Écritures, dont l'héritage de NOÉ est non des moindres ! À cet égard, la voie suivie en l'Apocryphon est de revenir sur la relation des "fils des dieux avec les filles des hommes" qui précéda le Déluge, et de suggérer que celui renommé "Noé" par les scribes de la Genèse ne fût pas le fils de LAMECH, mais "LE FILS ENCHANTÉ D'UN ANGE NEPHÎLIM" : un Veilleur !

L'histoire, d'après les mots supposés de Lamech, relate que ce Noé là était si pâle et beau à sa naissance que Lamech douta d'en être le père naturel : << Voyez, j'ai pensé dans mon coeur que la conception était le fait des Veilleurs et ceci venant des saints... Et mon coeur fut changé en moi à cause de cet enfant. Ensuite moi, Lamech, me précipitais et allais vers Bath.Enosh, ma femme, et je lui dis, par le Très-Haut, par le Seigneur de grandeur, par le Roi, dis-moi la vérité sans mensonges.>> La suggestion du statut "extra-humain" de ce Noé là étant exprimée par Lamech, est pourtant éfutée par sa femme qui lui répond, Lamech reprenant : << Quand Bath.Eosh, ma femme, vit que mon visage avait changé... puis elle maîtrisa son émotion et me dit : "Je te jure par le grand Saint, par le Roi des Cieux, que cette semence est vraiment de toi, et cette conception est vraiment la tienne, et cette naissance est vraiment de toi et de personne d'autre; non plus d'aucun des Veilleurs, ni d'aucun des fils des cieux".>>

À bien lire, ce choix des mots est très subtil, le lecteur tenté de se joindre à la suspicion de Lamech, les femmes étant selon le dogme les filles tentatrices d'Ève, et ainsi le lecteur est réellement conduit à se demander s'il peut avoir confiance, ici dans les dires la femme de Lamech en particulier, et là, aux femmes de manière plus générale...

Avec l'Apocrypohn, le doute, assez bien semé, incite à la parution d'un second ouvrage traitant du même thème, il s'agit du LIVRE DE NOÉ, manuscrit dont les fragments sont conservés en éthiopien. Ici, un cran est franchi, expliquant un peu

plus avant le dilemne de Lamech par la mise en exergue de la réelle possibilité de naissance angélique de ce Noé là. Il est en effet expliqué que le bébé était "plus blanc que neige, et plus rouge que la rose; les cheveux sur sa tête plus blanc que la laine, et les yeux comme les rayons du Soleil" (réf.: "The Essene Writings From Qumrân" par A. Dupont-Sommer, chapitre 8, page 284). À lire ce passage, on imagine bien comment le lecteur à cette époque se demandait comment un tel enfant pouvait-il être le fils d'une famille ordinaire; assurément, Dieu l'avait choisi comme nouveau géniteur de l'espèce humaine. Toutefois, le problème résidait dans le fait qu'un tel concept écartait Noé de la lignée d'Adam, et, du point de vue des Écritures, il était nécessaire qu'Abraham, listé comme descendant de Noé, soit de la lignée successorale d'Adam. Quoi qu'il en soit, le Livre de la Genèse était déjà écrit et ce Noé là demeura donc dans la lignée contrefaite de Seth.

- La Mère des Nations :

Après avoir consigné certains détails sur la Tour de Babel et listé les tribus régionales - connues formellement comme les Tables des Nations - censées descendre des trois fils de Noé, la Genèse nous amène à l'histoire d'Abrahma, alors appelé ABRAM, et à sa migration depuis la Mésopotamie jusqu'à Canaan. À partir de cet instant, DIEU apparaît plus régulièrement dans le récit, mais en même temps il devient de plus en plus évident que, même si la Bible est le document fondateur de l'information relative à Dieu, ce n'est pas réellement un livre sur Dieu, car c'est surtout l'histoire continue de la descendance d'une famille, dont chacun des membres vit une expérience individuelle avec Dieu. Nous, les lecteurs, ne sommes placés que pour suivre cette fausse piste générationnelle au fur et à mesure que leur histoire se déroule. Rendez-vous compte, svp, de l'impact psychique produit par la Bible sur les générations humaines durant des dizaines de siècles : en fait, on peut nommer cela une "PROGRAMMATION", un "ENDOCTRINEMENT", ou du "LAVAGE DE CERVEAUX".

Une anomalie saute aux yeux : c'est la question de l'âge d'Abraham. La Genèse XI, 26 explique que TÉRAKH avait 70 ans quand son fils ABRAM naquit, et que Térakh vécut jusqu'à l'âge de 205 ans (Genèse XI, 32). Ceci implique donc qu'Abraham avait 135 ans à la mort de son père, mais la Genèse nous informe pourtant ensuite qu'Abram avait 75 ans quand il quitta Harran après la mort de son père (Genèse XII, 4). Cet exemple qui est loin d'être unique démontre combien les questions d'âge et de chronologie sont embrouillées dans la Genèse aussi bien que dans la Torah. À ce problème s'ajoute les innombrables erreurs de traduction ajoutant à la confusion. Quand les premiers livres de l'Ancien Testament furent écrits, la langue hébraïque traitait avec un abandon total les questions de grammaire, notamment la conjugaison des temps, ne faisant aucune distinction entre les différentes possibilités de temps au passé. Usant d'un seul temps passé, les évènements qui "arrivaient", "sont arrivés" ou "étaient arrivés" étaient donc traités avec la même pertinence. Linguistiquement, il n'était donc pas possible au lecteur de distinguer la différence entre ce qui était arrivé il y a 1.000 ans et ce qui s'était passé la veille. Qui plus est, des mots tels que "jour", "semaine", "mois" et "année" étaient utilisés avec une flexibilité débridée rendant très difficile la traduction d'autres langages que l'hébreu, comportant des notions d'expression temporelle plus précises.

La Genèse mentionne aussi des âges extraordinaires pour certains personnages de l'ère précédant les Patriarches, l'exemple ultime étant Mathusalem dont il est dit qu'il vécût 969 ans. Mais une fois abordée la descendance patriarcale d'Abraham, ces longévités de vie déclinent jusqu'au point d'atteindre une certaine normalité si comparées à la nôtre. Celles et ceux capables de lire entre les lignes, ont la confirmation ici de la notion d'une race d'Anciens de plus haute taille que la nôtre et d'une longévité bien plus grande. Le fait que taille et âge diminuent progressivement au fil des âges nous amène à appréhender non pas une ÉVOLUTION mais au contraire une INVOLUTION DÉCADENTE, rejoignant le thème des quatre âges de la Terre, notre période actuelle se plaçant au final du KALI YUGA, l'Âge de Fer d'une humanitée robotisée par sa propre technologie, désorientée par ses fausses croyances, piégée par son comportement égotique, et poussée à l'extinction par son système mercantile.

Revenant à Abraham, cette confusion biblique sur son âge propre représente réellement un tournant dans les Écritures. La Genèse XII, 4-5 relate que, ayant voyagé depuis la cité sumérienne de UR (prononcer OUR) à la requête de DIEU, ABRAM, avec sa femme SARAÏ (la querelleuse) et son neveu LOTH, entrèrent dans Canaan où ils devinrent connus comme "Hébreux". Loth fut ensuite enlevé par l'alliance des rois, pour être sauvé ultérieurement par l'armée d'Abraham, et , comme expliqué précédemment, EL SHADDAÏ (DIEU) donna en alliance toutes les terres de Canaan à la postérité d'Abraham.

Mis à part le fait que cette alliance territoriale n'est ni expliquée ni justifiée, elle constitue l'assise principale du récit relatif à Abraham pendant quatre générations. Désormais, l'objectif des scribes fut de convaincre à chaque occasion le lecteur que la terre de Canaan - ultérieurement la Palestine romaine puis Israël - était propriété exclusive des Hébreux parce que "Dieu", dont ces mêmes scribes avaient l'audace de se permettre d'écrire eux-mêmes les paroles, en avait décidé ainsi. La vérité historique veut que la nature inexploitable de ce concept - IL NE S'AGIT NI PLUS NI MOINS QUE DE S'APPROPRIER DES TERRES (au détriment de Qui ?) c'est à dire de CONQUÉRIR et/ou de VOLER - résida dans le fait que, même si les Hébreux étaient des partisans de Dieu, en l'occurence EL SHADDAÏ, c'est à dire ENLIL, il conviendrait de ne surtout pas oublier qu'IL était aussi EL ELYON, le Seigneur Suprême des Cananéens installés en Canaan bien avant les Hébreux ! L'effort rétrospectif des scribes israélites en captivité à Babylone au VIè siècle avant notre ère était donc fort présomptueux en affirmant que les Hébreux avaient quelque meilleure valeur aux yeux de EL que les Cananéens.

Nous venons de le voir, cette Genèse écrite par les scribes israélites dans une intention bien précise est un livre générationnel dont l'objectif principal est, quitte à commettre quelques forfaitures, de lister depuis l'époque d'Adam, sur près de 2.500 ans, une descendance généalogique particulière au détriment d'une autre, évincée du texte. La source de l'Ancien Testament ne fut connue des scribes-auteurs de la Genèse que du fait de leur captivité à Babylone. Cette source SUMÉRIENNE relatait l"histoire de la re-création de la civilisation, à partir du peu qui restait, par suite de cataclysmes ayant héradiqué la Race des Anciens que l'on peut nommer Mûviens, Urus, Anous, ou Atlantes. Les rédacteurs de la Genèse prirent toutes précautions à NE PAS FAIRE ÉTAT des SUMÉRIENS et à EFFACER DE LA MÉMOIRE COLLECTIVE HUMAINE toute référence à la Lignée de leurs Rois, laquelle issue de l'ADN des Anciens eux-mêmes. Pire, au fil des siècles, cette CASTE SACERDOTALE, fondatrice et administratrice de la majorité des Sociétés Secrètes qui à l'heure actuelle s'emploient à générer le Chaos absolu, s'accapara les Connaissances des Anciens alors même qu'elle s'employa à traquer et à éliminer physiquement leur descendance masculine tandis qu'ils contraignaient les femmes "porteuse du sang" à leur faire des enfants mâles. Voilà bien la pourriture de ce monde où LES FILS DE LA TÉNÈBRE, élite oligarchique d'assassins, a par convoitoise et concupiscence, volé l'histoire de l'Humanité et l'a détournée du chemin étroit de la Voie du Milieu.

Dirigeons-nous alors vers la pseudo-descendance d'ABRAM : l'alliance de circoncison est tout d'abord établie (Genèse XVII, 10-13). Ce sur point, je vous invite à vous interroger en tout bon sens : puisque "Dieu" est censé être parfait et qu'il a fait l'homme à son image, pourquoi faut-il donc que des prêtres aux pensées obscures viennent à contraindre des enfants mâles à subir une telle pratique ? Là encore la vérité veut qu'en toute logique, la circoncision fut sans doute rendue nécessaire un temps où, la non-propreté aidant, des maladies vénériennes avaient affecté les hommes; le prépuce coupé, la faune microbienne ne se développait plus sur le gland du pénis. Mais ce qui fut une mesure d'hygiène sur un temps donné devint une pratique religieuse ! Ce n'est malheureusement pas l'unique abérration issue de l'esprit tortueux de certains... D'ailleurs, à ce propos, pourquoi à l'heure actuelle pratique t-on encore l'excision chez les femmes ?

Hors donc, en Genèse XVII, 5, le nom d'AB.RAM (ab = fils; il est donc question d'un descendant de Ram) est changé pour ABRAHAM et sa femme surnommée "la Querelleuse", c'est à dire SARAÏ, devient SARAH, signifiant "princesse" ! On dit d'elle qu'elle était stérile durant les premières années de son mariage, à l'image d'autres femmes de cette étrange famille telles que Rébecca, femme d'Isaac (fils éventuel d'Abraham et Sarah) et Rachel, femme de Jacob, fils d'Isaac. C'est sur de telles références qu'il ne faut pas tenir compte de l'âge biblique suggéré de ces femmes; car la coutume veut qu'à cette lointaine époque lles filles sont mariées dès l'âge de 10 ans, alors que par conséquent elles sont physiologiquement incapables d'avoir des enfants, et c'est à ces périodes d'infertilité de leurs premières années de vie conjugales là que le texte biblique fait PUDIQUEMENT allusion !

L'histoire de SARAH (surnommée le Tehâma, c'est à dire le Palmier) est néanmoins bien étrange, jugez-en... Le texte biblique nous informe tout d'abord qu'elle ne peut concevoir, mais aussi qu'Abraham doit être le patriarche fondateur d'une grande nation (Genèse XII, 22). Sarah présente ensuite Abraham à sa servante égyptienne HAGAR qui devient sa "compagne", disant : << Je te prie de venir vers ma servante, peut-être que par elle, j'aurai des enfants [un fils]. >> (Genèse XVI, 2). Mais quand Hagar conçoit, elle est punie par Sarah comme si le fait était pour elle malvenu (Genèse XVI, 1-16). Hors, cet enfant n'est autre qu'ISMAËL, premier fils d'Abraham et grand ancêtre des Arabes; et puisque né de la servante égyptienne Hagar - et non de Sarah - son droit d'aînesse pour l'héritage sera supplanté par Isaac, le fils futur de Sarah (Genèse XVI, 19-21). Sur l'ordre de Sarah, Hagar et Ismaël sont bannis dans le désert dee Bersabée, nourris au

pain et à l'eau, Hagar craint le pire au moment où l'eau est épuisée, mais un ange la dirige vers un puits salvateur de la soif tout en lui déclarant : << Dieu a entendu la vois d'Ismaël, et Il fera de lui une grande nation.>> (Genèse XXI, 14-18). DIEU informe ensuite Abraham que Sarah sera une "Mère des Nations" ou qu'"elle deviendra des nations", selon les différentes traductions bibliques, et que "des rois sortiront d'elle" (Genèse XVII, 15-16). Ce changement soudain d'emphase d'un territoire d'alliance à la perspective d'une future royauté est destiné à résonner comme une prophétie, mais nous sommes, bien sûr, dans le domaine des scribes israélites et de leur connaissance a posteriori de ce qui sera finalement le cas ! Avec les mots "écrits dans sa bouche", Dieu conclut donc son Pacte avec Issac, à naître : "J'établirai mon alliance avec lui en alliance perpétuelle, et pour sa race après lui.>> (Genèse XVII, 19).

La Genèse XV, 18 contient aussi la promesse de Dieu que les descendants d'Isaac hériteront du futur empire d'Égypte"...depuis le fleuve d'Égypte jusqu'au grand fleuve, le fleuve Euphrate". Toutefois, aucune promesse de ce genre n'est faite à Ismaël, le fils aîné d'Abraham, ni pour Abraham lui-même ou ses six autres fils qu'il aura de Quetourah, sa femme suivante (Genèse XXV, 1-2). Abraham désorienté demanda quelles seraient les perspectives d'Ismaël, ce à quoi El Shaddaï répondit qu'Il "le fera fructifier" et qu'Il "fera de lui une grande nation", Ismaël étant destiné à engendrer douze princes, mais que "Mon alliance, je l'établirai avec Isaac" (Genèse XVII, 18-21).

Cette alliance secondaire rend parfaitement clair que, même si Ismaël était l'aîné des demi-frères, Isaac devait être reconnu comme géniteur des futurs rois. Alors questions : pourquoi, dans la Genèse XXII, 1-6, Abraham accepta t-il plus tard de se plier à l'ordre de Dieu d'égorger le jeune Isaac et de le brûler sur l'autel en offrande à Moriah ? Et pourquoi, en stoppant le sacrifice, l'ange se référa t-il à Isaac comme au "FILS UNIQUE" d'Abraham (Genèse XXII, 16) quand nous savons déjà qu'il avait engendré Ismaël auparavant ?

Depuis l'Alliance initiale, jusqu'au sacrifice avorté d'Isaac, tout ce qui précède présuppose l'implication réelle de Dieu dans tout ou partie des aspects de ce dernier passage biblique; mais rien ne corrobore ou suggère ceci dans aucun document SAUF dans les Écritures composées par les scribes israélites à Babylone, quelques 1.200 ans après la période concernée !

D'un point de vue pratique, rien de quelque conséquence concernant Dieu ne se produit durant cet épisode de l'Alliance : il n'est question ici que d'assertions "prophétiques" détaillant comment la famille d'Abraham s'élèvera supposément pour gouverner les terres de Canaan et d'autres au-delà. Tout au long du récit biblique, ceci est supposé être la Volonté de Dieu dans le Pacte d'Alliance, par laquelle les Hébreux sont dépeints par les scribes - avec ou sans mérite historique - comme ayant été la race unique choisie ! À cet égard, l'épisode de l'Alliance est notablement propagandiste du tout premier acte de racisme de l'histoire humaine afin d'être utilisé par une audience ultérieure en des temps beaucoup plus lointains. En ce VIè siècle avant notre ère, les prêtres de Jérusalem étaient les régulateurs de la société, perçus par le peuple comme des ponts permettant le contact entre Dieu et les citoyens ordinaires, notion reprise à son profit par l'Église catholique romaine avec son "Souverain Pontife". Dans l'esprit simple et naïf des petites gens, désobéir aux prêtres, c'était désobéir à Dieu et risquer son courroux. Quoi de mieux pour la caste sacerdotale que de conclure par un exemple montrant combien même le patriarche Abraham, père vénéré de la nation hébraïque, était désireux d'afficher une obéissance inconditionnelle au Seigneur par l'ultime sacrifice de son fils ! Vous le voyez, cette "prêtrise" a toujours usé des mêmes ficelles : utiliser à leur profit la peur, l'ignorance, le surnaturel et les fausses croyances !

- Le Code de Loi :

La règle sujette à la maternité de substitution de HAGAR provient d'une ancienne pratique mésopotamienne décrite dans le CODE DE LOI D'HAMMOURABI (en akkadien : Kammurabi, tiré de l'amorite Ammurapi signifiant "le Parent Guérisseur"), 6è roi Amorrite ayant achevé la conquête de Sumer et Akkad, mettant fin à la dernière dynastie sumérienne d'Isin, et 1er roi Babylonien aux env. de 1792 à 1750 av. J.C.

Ces lois, comme exprimées par ce roi, provenaient du précédent CODE DE LOI d'UR.NAMMU édité quelques quatre siècles auparavant. Est-il utile de rappeler que Ur.Nammu, roi de la cité-état Sumérienne de UR, fut le propre ancêtre d'ABRAHAM ?

Les décrets d'Hammourabi spécifiaient les conditions pour qu'un tel arrangement soit permis. Le cas le plus courant était celui du mariage entre un citoyen mâle et une Naditum (femme servant comme prêtresse) par lequel, durant la durée de

ses fonctions, il lui était interdit d'avoir des enfants, mais elle était autorisée à choisir une de ses servantes pour avoir des enfants de son mari. Toutefois, les Lois 144 et 145 de ce Code stipulaient clairement qu'une telle décision relevait de la prérogative de la femme, non du droit du mari, la prééminence de l'épouse première devant être sauvegardée, et que si l'épouse de substitution essayait d'obtenir l'égalité, l'épouse première avait le droit d'affirmer sa position (réf.: "Documents de l'Époque de l'Ancien Testament" page 32, D. Winston Thomas, Harper Torchbooks NYC, 1958).

Ce sont ces règlements qui sont à la base de l'expulsion de HAGAR et, en réponse à la plainte de SARAÏ, ABRAHAM concéda : << Voici ta servante entre tes mains; fais-lui ce qui semble bon à tes yeux.>> (Genèse XVI, 6).

L'une des 4.000 tablettes cunéiformes en argile exhumées entre 1925 et 1931 à Nouzi, près de Harran, au nord-est de la Mésopotamie, décrit un passage de cette coutume. Datant d'env. 1520 av. J.C., le récit concerne un homme nommé Shenma dont la femme, Gilimninou était infertile (tabl. n° 67); Gilimninou fut autorisée à fournir sa servante comme seconde épouse afin qu"elle puisse donner des enfants à son mari. Toutefois, la loi mésopotamienne stipulait que si la première épouse devait avoir ensuite un fils, alors ce fils aurait un rang de succession supérieur à celui de tout autre fils né auparavant de l'épouse de substitution.

Les 282 lois babyloniennes du Code d'Hammourabi sont gravées sur une grande stèle en diorite noire qui fut exhumée à Suse, en Elam en 1901. L'expédition française était menée par le Père Vincent Scheil qui traduisit les inscriptions l'année suivante. Exhibée au Musée du Louvre, cette stèle d'env. 90cm est à ce jour le plus long ensemble de lois antiques découvert à ce jour. En haut de la stèle figure le roi Hammourabi recevant les lois dictées par le Seigneur Solaire SHAMASH de l'ANunnaki, petit-fils de ENLIL, qui tient la Règle et l'Anneau de Justice Divine.

À l'exposé de ceci, il devient évident - et une fois encore INDISCUTABLE - que la coutume des épouses et le comportement de Sarah et d'Abraham, résidents de Canaan, tels que décrits par la Genèse, prennent racine dans les us et coutumes de leur native Sumérie et qu'ils s'appliquèrent à suivre les procédures réglementaires stipulées par la Grande Assemblée des Anciens. À cet égard, le CODE DE LOI commence par les tributs payés par Hammourabi à ANU le Sublime, Roi de l'Anannage, à ENKI EA, dieu de la Rectitude, et à MARDUK de Babylone, fils de Enki, "qui m'a dépêché pour commander" dixit Hammourabi lui-même. Il est donc évident, une fois de plus, qu'Abraham était le produit de son origine mésopotamienne et que la culture du dieu EL SHADDAÏ et de sa Famille en Canaan était une continuation directe de la culture de ILÛ.KUR.GAL de UR : ENLIL !



Ma Soeur, Mon Épouse :

Les chercheurs ont très longtemps débattu (et continuent...) de l'ambiguïté de l'alliance d'El Shaddaï, se demandant en particulier pourquoi les royaumes d'Égypte avaient été promis par Dieu aux successeurs d'Isaac. Mais ceci n'aurait un sens que si les compilateurs de la Genèse eûrent connaissance par certains documents qu'une lignée en descendance d'Isaac fût en effet devenus Rois d'Égypte ! Hors ISAAC possède bien un nom caché égyptien : MEMPSASTHENOT, relationné à la lignée d'Aset-Isis, elle-même NÎN.ANA. Isaac, descendant de la tribu des Ébros de REEM alias RAMA ou RAM, l'Archidruide du groupe de survivants Atlantes d'Hyperborée qui s'étaient établis sur les hauts-plateaux de l'Himalaya afin de survivre au Grand Déluge, et qui redescendirent peupler les terres de l'Inde et de la Mésopotamie, dès lors qu'elles redevinrent fertiles.

Une autre anomalie a longtemps déconcerté les historiens; nous y revenons, c'est l'introduction de la circoncision à ce stade particulièrement précoce de la saga hébraïque. Hors, Hérodote, écrivain grec surnommé le "père des historiens", visita l'Égypte vers 450 av. J.C. et nota à cette occasion que la circoncision, coutume "héritée par les Hébreux", était à l'origine uniquement pratiquée dans l'Ancienne Égypte. Ceci fut confirmé par les examens de diverses momies exhumées et par un bas-relief de Karnak qui détaille la procédure chirurgicale. Flavius Josèphe, dans son ouvrage "Contre Apion" du Ier siècle av. J.C., nota que les habitants de Canaan apprirent la circoncision des Égyptiens. Ceci étant bien le cas, alors non seulement l'alliance de royauté de Dieu avec Isaac promettait la domination depuis le Nil jusqu'à l'Euphrate, mais l'alliance de circoncision introduisait une coutume exclusivement égyptienne dans la culture hébraïque, à partir de l'époque d'Abraham. Pourquoi en aurait-il été ainsi ?

Là encore, la seule connexion avec l'Égypte dont veulent bien nous parler les scribes de la Genèse est l'entrée de Sarah dans la maison du pharaon qui la voulait pour épouse. Là, Abraham nia que Sarah fût sa propre épouse, affirmant qu'elle était sa soeur. Un peu plus tard, la Genèse nous informe ensuite qu'Abraham et Sarah étaient tous deux des rejetons de Térakh, et Abraham explique : << ... Elle est ma soeur, la fille de mon père, mais elle n'est pas la fille de ma mère et elle est devenue ma femme.>> (Genèse XX, 12).

Dans le M'ÃRATH GAZE en syriaque du British Museum, les épouses indiquées de Térakh sont YÂWNÛ, la mère d'Abraham, et NAHARYATH, mère de Sarah, identifiée comme étant NFRY-TA-TJEWEN, future épouse du pharaon AMENEMHAT Ier (env. 1970 av. J.C.), son fils issu de ce mariage étant le pharaon SÉSOSTRIS Ier, celui-là même qui demanda Sarah en mariage. Rien de surprenant ici puisqu'en ca cas Sarah était la demi-soeur maternelle de Sésostris (tout en étant aussi la demi-soeur paternelle d'Abraham) et c'était une pratique courante des pharaons égyptiens de se marier avec leur demi-soeur maternelle pour perpétuer leur royauté par la lignée des femmes.

Dans l'Apocryphe de la Genèse trouvé à Qumrân, Abraham rêva de sa femme Sarah comme étant un "palmier", lui-même étant un "cèdre" sur le point d'être abattu. Il avait bien peur que le pharaon soit prêt à couper le cèdre en voulant le palmier, et Abraham reconnu qu'une sérieuse menace planait sur sa vie pour s'être marié à la soeur-épouse de droit de

Sésostris. Hors, dans la plus anciennes des liturgies sumériennes, ainsi que figurant sur les sceaux royaux, le cèdre abattu symbolisait un dieu mort; on disait en outre que Nîn.Ana avait "relevé le cèdre royal" quand Elle procéda à la résurrection de son mari bien-aimé Dumuzi. Le récit de l'Apocryphon poursuit en relatant d'une manière détaillée la grande beauté de Sarah aux yeux du pharaon et de son vizir Horkanosh, et comment ils voulurent faire tuer Abraham qui ne fut sauvé que par les supplications de Sarah elle-même quand elle devint la femme du pharaon et resta avec lui durant les deux années suivantes.

Certaines traductions de la Genèse XII, 19 citent le pharaon disant à Abraham : "Pourquoi as-tu dit : C'est ma soeur ! Ainsi j'aurais pu la prendre pour femme ?" tandis que la Bible hébraïque Anchor déclare : "Pourquoi as-tu dit : C'est ma soeur ! Pour que je la prenne pour femme ?". Ici la différence de terminologie est nette et les scribes de la Genèse furent assez explicites en détaillant que Sarah et le pharaon furent mariés durant un temps.

Tout bien considéré, il est clair qu'il existe une possibilité qu'Isaac n'ait pas été le fils d'Abraham, mais celui de Sarah et de Sésostris Ier ! Dans ce cas, les détails de l'Alliance - si mystérieux jusqu'à présent - sont effectivement mis en place si un futur descendant d'Isaac doit de nouveau se marier dans la Lignée Égyptienne. Gardons bien ce fait à l'esprit par la suite ! Voilà pourquoi Saraï la Querelleuse obtint la distinction de Princesse (Sarah) et pourquoi il fut dit que la famille d'Isaac adopta la coutume égyptienne de la circoncision au moment où Dieu lui dit de Sarah : << Elle sera une mère des nations; des rois des peuples sortiront d'elle.>>

- Des Hôtes Mystérieux :

Avant que le récit biblique ne continue l'histoire d'Isaac, DIEU est nouveau très vindicatif quand Il décide de détruire les cités de Sodome et de Gomorrhe, le style de vie décadent des gens l'offensant. Depuis le Déluge sumérien, Il avait bien promis qu'Il n'emploirait plus d'inondations pour dévaster l'humanité, mais Il s'était gardé de mentionner aucun des autres moyens d'extermination massive dont Il disposait. Comme dépeinte par la Genèse, la scène est un exemple supplémentaire de la présence physique d'El Shaddaï en ces temps là : << Quand le Seigneur lui [Abraham] apparut, aux chênes de Membré; et Il était assis à l'entrée de la tente, en pleine chaleur du jour.>> (Genèse XVIII, 1). Accompagnant dans la tente le Seigneur d'Abraham, "trois hommes étaient auprès de Lui". Abraham s'adressa à Dieu personnellement : << Mon Seigneur, si j'ai trouvé grâce à tes yeux, je t'en prie, ne passe pas loin de ton serviteur.>> (Genèse XVIII, 3) avant d'offrir de la nourriture à ses hôtes mystérieux. Après un bref dialogue au sujet de la prochaine maternité de Sarah, les trois hommes regardèrent vers Sodome, et Dieu leur dit : << Dois-je cacher à Abraham ce que je vais faire ?>> (Genèse XVIII, 17). La scène suivante nous dépeint Dieu restant avec Abraham pour débattre du pour et du contre de l'action qu'Il projette. Les trois assistants - à ce stade réduits à deux - partis pour Sodome, sont maintenant appelés des "ANGES". Cependant, le texte hébreu dispense un peu plus de clarté, expliquant que Dieu était lui-même l'un des trois personnages, et non pas qu'il y en eût trois autres avec Lui dans la tente.

Quand les deux anges atteignent Sodome, Loth, neveu d'Abraham résidant dans la cité, les accueille, et leur donne à manger (Genèse XIX, 1). Afin qu'ils ne soient pas agrssés, Loth va ensuite offrir ses deux filles prétendûment vierges à quelques hommes habitant Sodome venus voir qui étaient ces deux mystérieux visiteurs. Puis, en totale contradiction, les maris des deux filles de Loth, soi-disant vierges, entrent en scène et les deux anges avisent Loth de faire sortir sa famille de la cité car le Seigneur est sur le point de la détruire (Genèse XIX, 2-16). Loth met alors sa famille en sécurité, et le Seigneur "fit pleuvoir du soufre et du feu".

Ignorant l'avertissment des deux anges, la femme de Loth se retourne pour jeter un dernier regard à sa maison et elle est transformée en "statue de sel". Sodome, Gomorrhe et tous leurs habitants sont complétement anéantis, et les maris des filles de Loth, pour quelque raison que ce soit, ne font pas partie du petit groupe en fuite, Loth se retrouvant dans les montagnes avec ses deux filles qui décident alors : << Allons, abreuvons de vin notre père, couchons avec lui, et faisons survivre la race par notre père.>> En conséquence, les filles de Loth eurent chacune un fils, Loth ayant été apparement si saoûl qu'il n'eut aucun souvenir de ces moments là (Genèse XIX, 17-38).

Historiquement, on sait, grâce à l'Évangile des Égyptiens (un autre traité découvert à Nag Hammadi), que Sodome et Gomorrhe ont bien existé en un seul et même sur la plaine de la Mer Morte nommé "le grand pâturage qui est Gomorrhe"; le livre de l'Apocalypse de Jean XI, 8 se réfère lui-même au lieu "qu'on appelle en esprit Sodome et Égypte". Hors, à cette époque du Ier siècle de notre ère, Sodome et Égypte étaient des termes employés par l'ordre tribal d'Est

Manassé pour identifier la colonie de Qumrân, où les Rouleaux de la Mer Morte furent éventuellement découverts. Sur ces bases, il est probable que Sodome se trouvait près du lieu définitif de Qumrân.

On suppose que la destruction de Sodome et Gomorrhe est l'oeuvre d'un fort séisme assorti d'une éruption explosive massive de bitume souterrain; et dans ses "Antiquités Judaïques", Flavius Joseph évoqua bien plusieurs fois un lac d'asphalte situé en Judée, à quelques 60 km au sud de Jérusalem; d'autres écrivains grecs et latins mentionnèrent aussi cette caractéristique géographique et ses gaz délétères, qui aujourd'hui n'existe plus. En 1948, l'explorateur américain W.F. LYNCH emmena une équipe sur les lieux dans le but de retrouver la Vallée des Siddim que la Genèse XIV, 3 déclare être la "mer de sel" (la Mer Morte) et que six siècles avant, l'érudit Phénicien SANCHONIATHON avait décrite comme s'étant effondrée pour devenir un lac fûmant ne contenant pas de poissons; de cette expédition, et d'autres ultérieures, on est maintenant certain qu'un lac d'asphalte gît sous la Mer Morte, située sur la faille de la vallée du Jourdain et qui s'est considéralblement allongée dans le temps, du nord au sud, dans une série d'affaissements causés par l'activité sismique. Il y subsiste de nos jours des cratères volcaniques éteitns, des étendues de lave, et de profondes couches de basalte.

Toutefois, un passage de la PARAPHRASE DE SEM, ancien document égyptien découvert en 1945 à Nag Hammadi, ne laisse de nous intriguer fortement : ce traité en copte présente Sodome non pas comme un centre de perversité absolue comme le relate la Genèse, mais comme une cité d'une grande sagesse où "les habitants sont un témoignage de la Loi Universelle". De plus, il yest prophétisé que "Sodome sera injustement détruite par une nature vile" (réf. : "The Nag Hammadi Libray" VII, I, 29, J.M. Robinson).

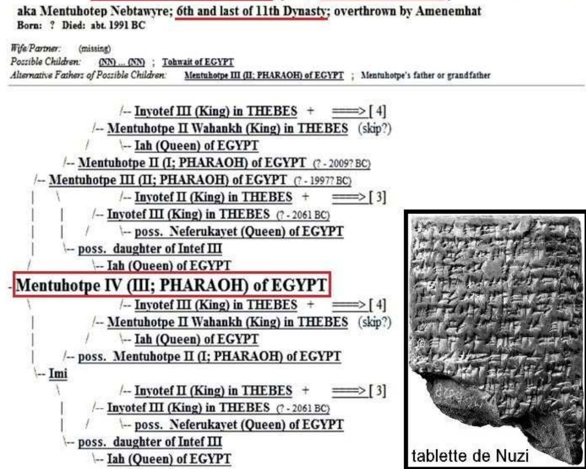
Dans les pages 59 et 203-204 de son ouvrage "Le Code Cosmique", l'auteur aujourd'hui décédé ZECHARIA SITCHIN, ayant étudié les langues anciennes du Proche-Orient et la civilisation Sumérienne, offre une autre perspective sur ce qui a précédé la destruction de Sodome et Gomorrhe. En résumé pour lui, cet évènement aurait résulté du prolongement de la rivalité entre ENLIL (EL SHADDAÏ) et ENKI. NERGAL et NINURTA, fils d'ENLIL d'un côté, et MARDUK, fils d'ENKI d'autre part, étaient entré dans un grave conflit : Marduk, Seigneur de Babylonie, ayant décidé de s'approprier une base dans le Sinaï, Ninurta et Nergal, après obtention de l'accord des membres de la Grande Assemblée, utilisèrent l'arme nucléaire pour anéantir la zone convoitée et en priver ainsi Marduk. Les dommages collatéraux provoquèrent la destruction des proches villes de Sodome et de Gomorrhe, et les habitants des cités de Sumer dont UR subirent un holocauste intégral, les vents ayant poussé le nuage radioactif dans leur direction. Babylone fut toutefois épargnée. Quant à la femme de Loth changée en "statue de sel, Sitchin signala une erreur de traduction des scribes israélites, elle aurait été "vaporisée" par le souffle de l'explosion atomique, le mot originel sumérien étant "vapeur" et non pas "sel". Cependant, Sitchin situe ce fait en 2024 av. J.C. alors que cette datation ne cadre pas avec celles relatives à Abraham et ses descendants.

Il n'y a pas de moyen fiable de savoir définitivement ce qu'il advint vraiment de Sodome à l'époque d'Abraham. Mais il est évident qu'au VIè siècle av. J.C., quand les scribes sacerdotaux israélites donnèrent leur version de de l'évènement dans la Genèse, leur opinion était qu'il s'agissait de l'acte délibéré de la vengeance de Dieu. Dans l'histoire des religions humaines, de telles catastrophes ont toujours permis la mise en place de scènes d'un puissant symbolisme démonstrateur de la Colère Divine frappant la désobéissance. Il n'importait donc pas aux scribes qu'une telle catastrophe fut naturelle puisqu'ils estimaient que Dieu contrôlait la Nature dans tous les cas. Des séismes dont on n'identifiait pas la source ne facilitaient pas le processus explicatif au peuple, mais quand le feu et le soufre tombaient des cieux, l'armement effrayant de Dieu était jugé évident.

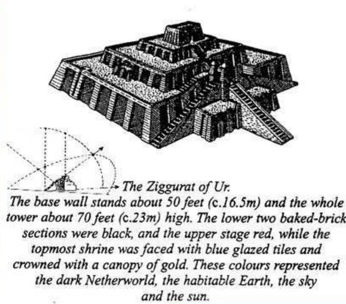








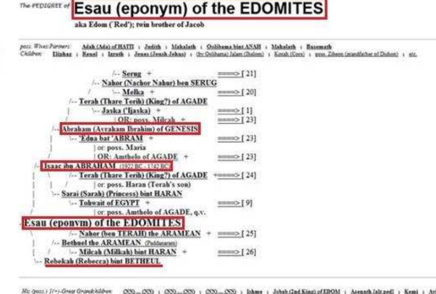












11) STRATÉGIE DE SUCCESSION

- Façonner la Destinée :

En termes philosophico-théosophiques, les récits de l'Ancien Testament, spécialement la Torah, mettent l'accent de manière variée sur le thème de différents enseignements très anciens. Certaines personnes y voient des chroniques historiques, d'autres de textes à caractère religieux, et pour d'autres encore, ce sont des paraboles plus ou moins superficielles ayant un sens caché sous-jacent.
Pour les chrétiens, la Bible hébraïque est perçue comme le fondement de l'histoire religieuse de Dieu, mettant en scène l'introduction du Nouveau Testament jugé plus important. Pour la communauté juive, la Bible forme la base de la loi culturelle, qu'elle soit précisément ou vaguement définie; sur ce dernier aspect, les interprétations du judaïsme académique varient à l'intérieur d'un domaine allant de l'absolument définitif au profondément ésotérique.

Bien que l'on considère que la Torah incarne la Loi de façon écrite, une bonne part de Celle-ci se transmet oralement dans le judaïsme, ceci ayant entraîné des siècles de discussion rabbinique à propos de l'application de chacune. Ces débats sur lois, éthique, coutumes, traditions, histoire et légendes n'ont jamais cessé ! Dans les ouvrages tels que le Midrash, le Talmud et le Zohar, des millions de mots issus de l'intellect humain ont été écrits dans la quête sans fin d'une meilleure compréhension des philosophies sous-tendant la foi juive. Nous y trouvons en conséquence beaucoup plus d'informations sur les personnages-clés de la Bible qu'il n'en existe dans la Bible elle-même, Abraham - comme grand Patriarche de la nation hébraïque - étant l'objet d'investigations constantes.

Nous avons vu que, contrairement aux idées reçues, Abraham, issu de lignée royale sumérienne, fit partie de la caste des érudits, les Kasdim de Ur. En quittant la Mésopotamie, on considérait qu'il avait accédé à une suite unique d'idéogrammes révérée comme le testament de "tout ce que l'humanité avait jamais su et de tout ce qu'elle saurait jamais" (réf.: Ha.Kabala page 21 du "Code de la Genèse" par C. Suarès).

Pour les Sumériens, le texte original qui donna naissance au code secret d'Abraham était connu comme LA TABLETTE DES DESTINÉES qui avait été placée sous la garde consécutive de ENLIL puis de ENKI, ainsi que de leurs fils respectifs NINURTA et MARDOUK; aussi nommée TABLE DU DESTIN, cette tablette avait la forme d'un sceau gravé porté sur leurs

poitrines. La tradition juive nomme cette tablette RAZIEL HA MALACH, une collection de secrets universels inscrite, selon les textes anciens, dans le "SAPPIR", mot à la signification perdue que les scribes israélites remplaçèrent par "leshem" dans les écrits bibliques, un saphir donné à Adam par l'ange Raziel, alias Ragouël le Saint, au nombre des sept Veilleurs de I Enoch XX, 4, qui pourrait être identifié à Raphaël, Daemon (Esprit Astral) de la planète Mercure. Dans cette tradition, ce code constituant le Signe des Veilleurs, comme indiqué dans le Livre d'Enoch, fut passé par la suite de Lamech à Abraham, lequel le déchiffra et le ré-écrivit, étant depuis connu comme le Livre de la Formation (Sepher Yetsira). Les érudits estiment que les idéogrammes d'origine pourraient avoir été aussi courts et simplistes que le $E = MC^2$ d'Albert Einstein (les cinq caractères définissant et expliquant mathématiquement les mystères du temps, de l'espace, de l'énergie et de la matière). De manière similaire, les formules applicables à la Tablette des Destinées étaient immédiatement compréhensibles par l'initié, mais requéraient de multiples explications pour ceux non-versés dans cet art.

Selon la 3è loi du mouvement de Newton, chaque action entraîne une réaction égale en force et opposée en direction; les forces venant toujours par paires, la réaction étant la "destinée" résultante de l'action. La philosophie kabbalistique affirme par conséquent que des éléments du Destin peuvent être prédéterminés par les actions de quelqu'un afin d'obtenir les réactions désirées. Soit, en terme de réponses humaines, le sort n'est pas nécessairement un destin incontrôlé, mais peut être façonné au moyen d'actions convenablement conçues. Je vous conseillerai de lire à ce propos, si cela vous est possible, le chapitre 4 "Entre Sort et Destinée" du "Code Cosmique" de Zecharia Sitchin dans lequel l'auteur montre la différence que faisaient les Sumériens entre la Destinée tracée par les dieux qui ne pouvait être modifiée, et le Sort éventuellement altérable par les actions humaines. D'autre part, cette loi d'Action-Réaction démontrée par Newton pourrait expliquer les actes extrêmement négatifs commis par les puissants "maîtres du monde", régisseurs des principales sociétés secrètes, ces gens-là étant persuadés que faire le plus de mal possible en un minimum de temps ne peut qu'amener le Bien en retour !

Ceci étant expliqué, voilà pourquoi les scribes israélites rédacteurs de la Genèse considérèrent le départ d'Abraham de Mésopotamie pour Canaan comme étant plus qu'un simple exode sur plusieurs centaines de kilomètres; ce trajet représentant pour eux un voyage en quête de vérités spirituelles ou d'un idéal marquant le vrai début du processus biblique. Mais historiquement, l'analyse logique démontre bien l'urgente nécessité pour Abraham et les siens de fuir Ur au plus vite, la ville ayant été envahie et mise à sac par des hordes barbaresques assoiffées de sang et de pillages ! C'est donc bien avec cet épisode historique de l'exil des familles érudites de UR que la Genèse Biblique change d'orientation, mettant au boisseau les archives mésopotamiennes pour porter l'emphase sur le récit fabuleux de la descendance supposée d'Abraham et des siens en Canaan. Dès lors, les Écritures nous présentent la saga épique de cette famille déchirée en permanence entre la croyance en un dieu unique (ENLIL - EL SHADDAÏ - EL ELYON - EL - ADONAÏ, etc...) ou en plusieurs (la grande Énnéade), famille de laquelle émergera une nation israélite disparate. Le regret, c'est qu'à la différence des premières sections de la Genèse, trop peu de preuves contemporaines à cette famille nous sont parvenues durant la période postérieure à Abraham, un peu comme si une chape de plomb avait été opportunément placée par les rédacteurs de la Bible. En effet, les récits bibliques sur cette période postérieure à Abraham furent écrits rétrospectivement sur la base, dit-on, de traditions orales et dérivés de quelques documents écrits aujourd'hui malheureusement indisponibles.

Pour conclure, il est clair cependant que l'intention primordiale des scribes fut de se servir du personnage historique d'Abram de Ur pour relater l'évolution définitive de la foi d'Israël en un Dieu Unique. Venons-y...

- Fils de l'Alliance :

Un élément-clé évident, c'est que l'Alliance d'EL SHADDAÏ avec ISAAC ne se réalisa pas du vivant de celui-ci : Isaac ni ses descendants immédiats n'héritèrent pas des royaumes du Nil à l'Euphrate. Il convient donc logiquement de se demander pourquoi les scribes de la Genèse auraient-ils écrit au VIè siècle av. J.C. à propos de cette Alliance sans aucun fondement historique et qui pouvait si facilement être prouvé faux ? Quel fut leur but d'inventer une telle perspective d'avenir de si grande importance - ce décret de Dieu si spécifique - si l'évènement attendu ne se produisit pas ? Il est par conséquent plus que probable qu'un élément de vérité se glissa dans ce qu'ils écrivirent - quelque chose, un projet, qui pourrait avoir été conçu à l'époque même où ces scribes israélites rédigèrent la Genèse, mais qui pourrait avoir disparu du domaine de la connaissance générale, le secret étant sous la garde des Initiés... Il serait donc judicieux de rechercher maintenant des connexions royales égyptiennes en avançant dans le récit biblique à partir du moment où Isaac se maria et où la lignée de sa descendance débuta. Entre temps, nous savons par l'histoire que ces "royaumes unis" auxquels se réfère l'Alliance

prophétique de Dieu - c'est à dire l'empire égyptien - n'apparurent pas durant les cinq siècles qui suivirent l'époque d'Isaac. Cependant, grâce à l'épisode marital de SARAH avec le pharaon SÉSOSTRIS Ier, toute connexion ultérieure avec l'Égypte parait être hors de question, la Genèse XXVI, 2-3 expliquant qu'EL SHADDAÏ avait dit à Isaac : << Ne descends pas en Égypte, demeure dans le pays que je te dirai... Je serai avec toi...>> Pour quelle raison précise Isaac aurait-il pu vouloir se rendre en Égypte ? Le texte biblique ne l'explique pas, mais le bon sens veut que si Isaac avait bien été le FILS de Sésostris Ier né de Sarah, il aurait tout naturellement été incliné à se rendre auprès de ses parents ! En développement de ceci, j'aimerai vous confier que les Initiés savent que ISAAC fut aussi nommé Mempsasthenoth, nom ÉGYPTIEN s'il en est, et que son arbre généalogique, par Abraham nous ramène à la lignée royale de Lagash et d'Akkad, tandis que par Sarah, il pointe non seulement sur Sésostris Ier mais encore sur Mentuhotpe, son arrière grand-père, le 6è et dernier Pharaon de la 11è dynastie !
La Genèse XXIV, 3-4 relate que, sur l'avis d'EL SHADDAÏ, la femme d'ISAAC ne fut pas choisie parmi les femmes d'Égypte ou de Canaan, mais au sein de la propre famille d'ABRAHAM restée en Mésopotamie. Afin de choisir une épouse convenable pour son fils, Abraham envoya son plus ancien et fidèle serviteur ainsi que quelques hommes et dix chameaux "en MÉSOPOTAMIE, VERS LA VILLE DE NAKHOR" (Genèse XXIV, 10). Mis à part ses références à la Chaldée et à UR, nous trouvons là la première mention spécifique faite nominalement dans la Bible au fait que la Mésopotamie ait été le pays d'origine de la lignée issue d'Abraham. On estime en outre que traditionnellement que le serviteur d'Abraham n'était autre que son intendant : ELIÉZER de Damas; bien que non déclaré comme tel dans le récit biblique, son nom est mentionné peu avant, en un temps précédent la naissance d'Isaac (Genèse XV, 2), NAKHOR, à qui la cité de destination fut attribuée, étant le propre frère d'Abraham.

Arrivé à Nakhor, Eliézer emmena ses chameaux boire au puits et décida que la femme qui remplirait volontiers sa cruche d'eau serait l'épouse choisie pour Isaac. Peu après, une jeune fille vint effectivement tirer de l'eau pour Eliézer et se révéla être RÉBECCA, la propre petite-fille de Nakhor. Eliézer lui remit alors des cadeaux de la part d'Abraham (des bracelets en or et un anneau nasal en or du poids d'un béqa, soit 5,75 gr), sur quoi LABAN, frère de Rébecca, emmena Eliézer rencontrer son père BÉTHUEL, neveu d'Abraham, qui donna son consentement pour que Rébecca voyage avec Eliézer en retour en terres de Canaan, afin qu'elle devienne l'épouse d'Isaac.

Sur ces entrefaits, SARAH, la femme d'Abraham était décédée et on nous avise en conséquence qu'Abraham se remaria avec QUETOURAH qui lui donna six autres fils avant qu'il ne meure aussi (Genèse XXIII, 19 et XXV, 8). Nous apprenons de plus qu'ISMAËL, 1er fils d'Abraham par Hagar, eut 12 fils qui devinrent des "princes de nations" (Genèse XXV, 16).

- Droît d'Ainesse et Bénédiction :

ESAÜ et JACOB, jumeaux d'ISAAC et RÉBECCA, sont les suivants sur l'agenda généalogique, en Genèse XXV. Le premier né, Esaü, est décrit "roux de la tête aux pieds, comme un manteau de poils" (Genèse XXV, 25) et de ce fait, le surnom d'Edom (variante d'adom signifiant rouquin) lui fut attribué, et c'est selon cette définition que ses descendants furent nommés ÉDOMITES. On nous dit aussi qu'Esaü devint "un rusé chasseur, un homme de la campagne" (Genèse XXV, 27) et dans ce contexte, sa description comme étant "poilu" rappelle absolument celle d'ENKIDU, "l'homme de la nature" dans l'Épopée de Gilgamesh babylonienne. Le nom d'Esaü (E.Sa.Um) fut découvert en 1975 sur d'anciennes tablettes à Tel Mardikh, l'ancienne cité d'Ébla en Syrie, accompagné de références à Abraham (Ab.Ra.Mou) et Israël (Isra.Ilû), soit Jacob, frère d'Esaü ayant changé de nom à Bêth.El sur la demande de Dieu.

Tandis qu'Esaü devenait un chasseur émérite, on disait que Jacob était "un homme simple, vivant sous les tentes" ou plus précisément en accord avec le texte hébreu, du type "casanier". Un récit nous explique ensuite comment, alors qu'Esaü était affaibli par la faim et voulait un peu de potage aux lentilles de Jacob, ce dernier ne consentît à cette requête qu'en échange de la cession par Esaü de son droit d'aînesse, marché que Esaü accepta dûment (Genèse XXV, 30-34). Ce que la Genèse se garde bien de révéler, c'est que ce "droit d'aînesse" traite du droit d'accès au trône royal de Goshen (et peut-être d'Ougarit); par conséquent Jacob est l'usurpateur de la royauté ! Hors, il est relaté un récit similaire de vente du droit d'aînesse dans une des tablettes de NOUZI mésopotamiennes; peut-être serait-ce là la source originale de la version de la Genèse... Cette tablette relate en effet un incident dans lequel un homme transféra son droit d'aînesse à son frère contre un lot de trois moutons. Ce que pourtant la Genèse n'explicite pas, c'est la nature précise de ce droit d'aînesse concédé à Jacob par Esaü; et pour autant que nous en soyons informés, puisqu'il ne s'agissait pas de céder des biens matériels ou un quelconque titre, le seul droit d'aînesse probable est celui de l'Alliance d'El Shaddaï par laquelle une lignée de rois descendrait de leur père (Genèse XVII, 16) ! Et c'est précisément une répétition de la situation s'appliquant

à Caïn et Seth : Caïn était le successeur de droit dans l'histoire de l'Eden, mais les Écritures transférèrent la prééminence de l'héritage au fils ultérieur d'Adam et Ève, SETH ! Puis, quelques générations plus tard, le Code de Loi babylonien d'Hammourabi fut invoqué pour destituer Ismaël, le fils aîné d'Abraham au profit de son demi-frère plus jeune, Isaac. Et à ce stade, c'est désormais Esaü, successeur d'Isaac et de Rébecca, vendant son droit d'aînesse à son jumeau mais cadet en droit, Jacob. Notons toutefois que ce lignage d'Isaac est en lui-même un détournement successoral puisque comme vu ci-dessus, la succession génétique aurait dû revenir à Ismaël, sauf à considérer la chose suivante : il n'y a aucun doute quant à la manipulation de documents généalogiques d'une importance capitale par les scribes de la Genèse qui prirent soin d'écarter plusieurs lignes légales afin de créer une descendance sans heurts convenant à leurs visées PATRIARCALES, car enfin, voyons clair et syons logiques : Où sont les FEMMES dans ce grand déballage de rejetons supposés royaux ??? Et j'oserai vous remémorer que selon la Loi des Anciens, la transmission héréditaire était MATRILINÉAIRE, et les "voies du Seigneur" n'étant pas si impénétables que cela, si l'on prend grand soin d'en revenir à cette Loi des Anciens, nul doute que le voile se lève sur Ses intentions par delà les siècles !

De retour à l'histoire d'Isaac, un récit nous montre comment Rébecca et lui allèrent vivre à Gerar, où Abimélech était roi des Philistins. Ce terme PHILISTINS est totalement anachronique dans ce contexte ! Pour la bonne raison qu'il n'y avait aucun Philistin en Canaan à cette époque; ils n'arrivèrent là que plusieurs siècles plus tard, aux environs de l'époque de Moïse ! Dieu promet ensuite à Isaac que lui et sa descendance hériteront de ce lieu et de "tous les pays" conformément à l'alliance faite avec son père. Mais le restant du texte biblique n'est fait que de détails sans réelle importance sur les hommes de Gerar qui désirent Rébecca et comblent de terre les puits d'Isaac, ceci causant sa migration hors de la région vers Bersabée, El Shaddaï lui disant on ne sait trop pourquoi : << Je suis le Dieu, ton père; ne crains rien.>> (Genèse XXVI, 7-24). Finalement nous est narré la plus étrange histoire alors que la vieillesse venue, la vue d'Isaac baisse. Alors qu'Isaac devait bénir son fils aîné Esaü, Rébecca imagina de déguiser Jacob à l'idendique de son frère afin qu'il reçoive la bénédiction paternelle à la place d'Esaü. Quand Isaac découvrit son erreur, il condamna la supercherie de Jacob et de Rébecca, mais fut incapable d'accorder de nouveau la bénédiction de l'héritage de droit, ce sur quoi Esaü déclara qu'il devait tuer Jacob (Genèse XXVII, 1-41). Bon, je ne sais pas ce que vous pensez de ça, mais pour une lignée soi-disant élue de Dieu, la question se pose à nouveau de quel Dieu est-il question pour permettre de telles manigances ?

The PEDIGREE of **Jacob ibn ISAAC (King of GOSHEN)**

aka Israel (eponym of ISRAEL); aka Jacob ben ISAAC the SEMITE; aka Yaqub; usurped throne from his twin brother Esau; poss. aka Yaqaru (King) of UGARIT

Born: Haran abt. 1892 BC Died: abt. 1745 BC Egypt

Wives/Partners: Leah (Lia) bint LABAN ; Rachel bint LABAN ; Zilpah, the Handmaid ; Bilhah, the Handmaid

Children: Levi ibn JACOB ; Judah (Judas Juda) ibn JACOB ; (NN) .. (NN) of JUDAH ; Joseph ben JACOB ; Dinah (Dina) ; Asher (Aser) ibn JACOB ; Gad ibn JACOB ; Naphtali ibn JACOB ; Benjamin (Benoni) ibn JACOB ; Zebulum ibn JACOB ; Issachar ibn JACOB ; Simeon ibn JACOB ; Reuben (Ruben) ibn JACOB ; Dan ibn JACOB

Possible Child: Barayah (bas JACOB ?)

Alternative Father of Possible Child: Levi ibn JACOB

```
                  /-- Nahor (Nachor Nahur) ben SERUG  +====> [ 22]
             /-- Terah (Thare Terih) (King) of AGADE
             |    \-- Jaska ('Ijaska)  +               ====> [ 1]
            /            | OR: poss. Milcah  +         ====> [ 23]
        /-- Abraham (Avraham Ibrahim) of GENESIS
        |    \-- 'Edna bat 'ABRAM  +                   ====> [ 23]
        |         | or: poss. Maria
       /          | OR: Amthelo of AGADE  +            ====> [ 23]
    /-- Isaac ibn ABRAHAM  (1922 BC - 1742 BC)
    |   \        /-- Terah (Thare Terih) (King?) of AGADE  + ====> [ 24]
    |   |      /      | or: poss. Haran (Terah's son)
    |   \-- Sarai (Sarah) (Princess) bint HARAN
    |        \-- Tohwait of EGYPT  +                   ====> [ 9]
   /              | or: poss. Amthelo of AGADE, q.v.
-Jacob ibn ISAAC (King of GOSHEN)
   \         /-- Nahor (ben TERAH) the ARAMEAN  +      ====> [ 25]
    |   /-- Bethuel the ARAMEAN  (Paddanaram)
    |  /     \-- Milcah (Milkah) bint HARAN  +         ====> [ 26]
    \-- Rebekah (Rebecca) bint BETHEUL
```

ויאמר אדני יען כי נגש העם הזה בפיו ובשפתיו כבדוני ולבו
רחק ממני ותהי יראתם אתי מצות אנשים מלמדה:
לכן הנני יוסף להפליא את העם הזה הפלא ופלא ואבדה חכמת
חכמיו ובינת נבניו תסתתר:

ישעיה כט:

Et le Seigneur dit : ce peuple s'approche (de moi) et m'honore de ses lèvres ; mais il a éloigné son coeur de moi, et la crainte qu'il a de moi est un commandement d'hommes appris par coeur :

A cause de cela, voici que je continuerai de faire à l'égard de ce peuple, des merveilles et des prodiges étranges : c'est que la sapience de ses sages périra et l'intelligence de ces hommes entendus disparaîtra. —

Esa. XXIX.





IAW

répartition des 12 tribus d'Israël



naissance d'Esaü et Jacob



Isaac et Rébecca



Roi ANOU

Seigneurs d'Edom :

Nous l'avons vu, les scribes israélites de la Genèse sont on ne peut plus misogynes; c'est pourquoi une grande confusion règne dans la Genèse dès qu'il s'agit d'évoquer les femmes en général, et les épouses de nos protagonistes masculins en particulier. Toutefois, on explique que l'une des filles d'Ismaël nommée Basemath épouse Esaü et lui donne un fils nommé Reouël (Genèse XXXVI, 10). Lui, à son tour, eut deux éminents fils : Nakhath, seigneur d'Edom (l'Idumée) et Shammah, également seigneur d'Edom (Genèse XXXVI, 17). Si l'on prend en compte les fils et petits-fils des autres descendances de Basemath et celles des autres femmes d'Esaü, il y eut donc par conséquent beaucoup de seigneurs d'Edom. Malgré qu'ils soient listés dans la Bible pour être écartés en faveur de la poursuite d'une branche cadette issue du frère d'Esaü, Jacob, on reste à accorder à ces puissants seigneurs une certaine prééminence temporaire puisque cités comme "les rois qui régnèrent dans le pays d'Edom [au nord-est du Sinaï] avant qu'aucun roi ne règne sur les fils d'Israël" (Genèse XXXVI, 31 et I Chroniques I, 43).

Des érudits en littérature hébraïque font remarquer qu'en listant les Seigneurs d'Edom de la lignée aînée originale depuis Esaü, les compilateurs de la Genèse définirent douze principautés individuelles, l'quivalent en nombre des douze tribus d'Israël, censées être éventuellement issues de Jacob, frère jumeau d'Esaü (exemple-réf.: "La Genèse" ch. 36, p. 204 de R. Alter). Étant donné que Basemath et Mahalath, deux des filles d'Ismaël, sont listées comme épouses d'Esaü, ceci correspondrait dans une certaine mesure à la promesse d'El Shaddaï à Abraham que la lignée d'Ismaël engendrerait des princes de grandes nations (Genèse XVII, 20), mais cela ne prouve pas nécessairement la réalité historique de la promesse elle-même, puisque les récits bibliques furent écrits RÉTROSPECTIVEMENT longtemps après les évènements auxquels ils se réfèrent, sur la base des Archives mésopotamiennes qui, elles, sont muettes sur ce point !

- Le Monceau du Témoignage :

L'emphase principale du passage suivant de la Genèse est mise sur Jacob. Alors qu'il est l'USURPATEUR du trône royal de son frère jumeau Esaü, les compilateurs de l'Ancien Testament font de lui le PATRIARCHE DE LA NATION D'ISRAËL malgré trois permutations générationnelles entre frères (de Caïn à Seth, d'Ismaël à Isaac, et d'Esaü à Jacob); selon le texte biblique, c'est effectivement Jacob qui, ayant changé son nom en Israël suite à un rêve auprès d'un bétyle (pierre consacrée), est destiné à engendrer "les enfants d'Israël" ! Et c'est justement à partir de ce point du récit biblique que les descendants des lignées aînées de Caïn, d'Ismaël et d'Esaü sont commodément oubliées par les scribes, Dieu ayant fait alliance avec Jacob. Revenons sur ces faits...

Pour échapper à la colère de son frère Esaü, floué par l'usurpation du trône de Goshen, le peu courageux Jacob se rendit à la demeure de sa mère à Haran (Nakhor), au nord de la Mésopotamie. Là, il lui vint l'intention de se trouver une épouse parmie les filles de Laban, le frère de Rébecca. Le récit biblique raconte qu'en chemin, Jacob se reposa à Bêth.El de Luz, où, endormi, il eut la vision d'une échelle montant aux cieux, El Shaddaï lui disant "Je suis le Seigneur Dieu d'Abraham ton père, et le Dieu d'Isaac : la terre sur laquelle tu es couché, je te la donnerai, ainsi qu'à ta race." (Genèse XXVIII, 13).

À ce stade, nous sommes distants d'Abraham de deux générations; Isaac n'ayant absolument rien hérité, c'est à son fils Jacob que se présente maintenant la même carotte illusoire d'hériter un territoire. Comme nous allons le voir, un tel legs ne sera pourtant pas son lot, et le texte biblique devient un joli piège à gogos, référence faite à la façon dont les scribes utilise la naïveté de leur propre peuple ! Comme évoqué précédemment, les rédacteurs de la Genèse plagièrent l'histoire de Sumer dûment archivée à la bibliothèque royale de Babylone à l'époque de la Captivité. C'est en prenant connaissance de l'histoire ancienne sumérienne que les scribes israélites forgèrent une Genèse biblique "librement" adaptée selon la nécessité à leurs yeux de doter leur peuple d'un passé glorieux et d'un culte voué à un dieu unique. Fondée sur le mensonge et la tromperie, la stratégie élaborée par cette caste sacerdotale est à l'origine de nombreuses guerres raciales sur fond religieux qui depuis n'ont jamais cessé ! Les lecteurs assidus de la Bible, qui décrit les Cananéens comme des idolâtres et des impies sont loin de se douter que la plupart des Israélites étaient en réalité d'anciens Cananéens originaires de Chaldée !

Mais ce qu'il faut aussi savoir, c'est que les Chaldéens étaient originaires de l'Égypte - Diodore, Livre 1, § 11 ayant dit : « On prétend que les Chaldéens n'ont rendu les divinations astronomiques si célèbres à Babylone, que parce qu'ils étaient originaires de l'Égypte. » Une colonie Égyptienne, conduite par des savants sortis des collèges sacerdotaux dÉgypte, vint

s'établir dans les environs de Babylone, alors appelée de sa forme ShiN-OR, la ville-double, et cette colonie s'étendit jusqu'en Assyrie, où Assur avait fait lui-même une expédition. Les chefs de cette migration y firent prospérer l'astronomie, et l'on remarque que le commencement des observations chaldéennes coïncide avec le temps où l'on peut placer la construction de Babel. Tous les chefs, les hommes de choix, commandants de chaque compagnie composant la colonie envoyée d'Égypte étaient soumis eux-même à un chef suprême portant le nom des chefs de l'initiation et du sacerdoce : IAM devenu IAW, latinisé en ÉOVÉ, déguisé sous celui de J-ÉOVÉ, le Maître, le Héros de l'entreprise. Remarquons que l'emploi de RÔÉ, pasteur, désignait un homme qui émigre, qui se porte d'un lieu dans un autre, et un chef qui commande. Les Égyptiens appelaient donc Pasteurs les hommes d'origine étrangère, qui semblables aux pasteurs nomades, s'introduisent dans un pays et s'en emparent. L'histoire de l'Égypte ancienne est pleine du souvenir des rois-pasteurs HYKSOS Isriars, Grecs, de Thèbes, etc... En réalité, c'est la haine et l'aversion que leur inspiraient ces usurpateurs qui donna l'idée du drame cosmogonique dont les détails occupent les dix-huit premiers versets du 4ème chapitre de la Genèse ! Cette aversion antique se décèle dans le choix même du mot RÔÉ, car il désigne le mal, la méchanceté, l'intention malfaisante et scélérate; l'action de tourmenter, de nuire, de corrompre, d'exterminer, de détruire.

L'histoire du périple d'Abraham parti de sa ville d'Ur en Chaldée, celle des Patriarches, l'exode d'Égypte, la longue marche dans le désert du Sinaï, la conquête de Canaan, tous ces récits reposent sur des légendes composites véhiculées par des Isriars d'origines diverses, Israélites en devenir. Le fait que ces Israélites furent cimentés en une seule nation ne fut pas le résultat de longues errances dans le désert ni de la révélation divine; leur unité nationale fut dictée par le besoin de se défendre contre les Philistins installés dans la plaine côtière de Canaan tandis que les Israélites s'étaient fixés sur les collines. Il s'ensuit que les fondateurs d'Israël ne furent pas Abraham et Moïse, mais Saül qui, vraisemblablement, rassembla les fermiers des collines sous son autorité et mit en place des unités de combattants capables de parer à la menace philistine.

Retrouvant Jacob à Haran, il rencontre RACHEL, la fille de Laban qu'il décide de prendre pour femme. Mais son père préfère que Jacob se marie avec la soeur aînée de Rachel conformément à la coutume du mariage par ordre de séniorité. Ils parviennent toutefois à un arrangement par lequel Jacob accepte de travailler sept ans pour Laban, après quoi il sera autorisé à se marier avec Rachel. Cependant, durant leur nuit de noces, Laban introduit secrètement LÉA, la soeur aînée de Rachel, dans le lit de Jacob, consommant ainsi un mariage faussé. Irrité par ce subterfuge, Jacob formule une plainte et est alors autorisé à se marier aussi avec Rachel pour autant qu'il serve Laban pendant sept ans de plus (Genèse XXIX, 16-30). Jacob se retrouve désormais avec DEUX épouses, mais il s'avère que Rachel est stérile, et ainsi, le CODE DE LOI BABYLONIEN est invoqué une fois de plus quand elle alloue à Jacob sa servante, BILHAH, pour donner naissance à ses enfants. Pendant ce temps, Léa, qui n'est pas stérile, donne naissance à quatre fils, mais, s'arrêtant ensuite de concevoir, accorde auss à Jacob sa propre servante, ZILPAH (Genèse XXIX, 31 et XXX, 9). Comme il va de soit, les deux servantes donnent des fils à Jacob; puis Léa conçoit à nouveau, de même finalement que Rachel. Non, vous n'hallucinez pas ! Au jeu des familles vous demanderiez la famille "tuyau de poële".

Là, Dieu s'adresse à Jacob : << Je suis EL, le Dieu de Bêth.El... À présent, lève-toi, sors de ce pays et retourne en ton pays natal.>> (Genèse XXXI, 13), sur quoi Jacob part pour Canaan accompagné de ses quatre femmes et des enfants. Inexplicablement, avant de partir, Rachel dérobe les "dieux" de la maisonnée de son père : des idoles à l'effigie de dieux anciens, connues comme TERAFIM (concept repris chez les Romains sous le nom de "dieux lares"); Jacob quant à lui déguerpit en dérobant une partie du cheptel de Laban, considérant qu'après tout, il le possédait de droit pour l'avoir élevé. L'important ici, c'est que l'on stipule bien que, même si Jacob était devenu le serviteur de EL, la famille de Rachel n'embrassait pas le concept monothéiste; par ailleurs, Laban pourchassa dûment son bien, rattrapant le groupe de Jacob sur les terres élevées de Gilead, mais Rachel dissimula les idoles et Laban ne les trouva pas. Au final, Jacob et Laban passèrent un pacte pour le futur par lequel aucun des deux ne franchirait, à l'est ou à l'ouest, ce lieu à la recherche de l'autre. Ils érigèrent en commun un monceau de pierres à cet endroit qu'ils nommèrent GALAAD, le "Monceau du Témoignage" (Genèse XXXI, 17-52). Peu de temps après, Rachel mourut en couche, Jacob arrangea la querelle successorale avec son frère Esaü, et le nom de Jacob fut changé en Israël (Isra-El = soldat de El). À cause de deux rédacteurs différents dont les récits furent amalgamés dans le texte biblique, cet évènement est ainsi raconté deux fois (Genèse XXXII, 28 et XXXV, 10). Là encore, le Seigneur reprend les termes de son alliance : << Je te ferai fructifier beaucoup, beaucoup, je te ferai devenir des nations, des rois sortiront de toi.>> (Genèse XVII, 6). Le résultat net des relations sexuelles de Jacob-Israël avec ses quatre femmes, c'est qu'il eut une fille, DINAH, et douze fils desquels il est dit qu'émergèrent les douze tribus d'Israël.

- Viol et Destruction :

À l'exception d'un récit bref destiné à rappeler l'importance de la circoncision dans l'héritage d'Abraham, DINAH, la fille de LÉA, est mise à l'écart du texte biblique; en effet, la Genèse XXXIV, 2 relate que Dinah fut souillée en Canaan par SICHEM, fils d'un certain prince HAMOR, ce qui rendit furieux les fils de JACOB, spécialement lorsqu'ils découvrirent que Sichem était un HÉVÉEN NON CIRCONCIS ! Sichem leur annonçant en conséquence qu'il aimait et voulait épouser Dinah, les fils de Jacob lui rétorquèrent qu'ils étaient d'accord à condition que Hamor fasse circoncir tous les hommes de sa cité. Sichem et Hamor acceptèrent cette requête et "chaque mâle fut circoncis" (Genèse XXXIV, 24) mais les frères de Dinah - SIMÉON et LÉVI - furieux d'une telle décision, occasionnèrent un carnage : << Ils prirent chacun leur épée, entrèrent dans la ville en toute sécurité, et tuèrent tous les mâles. Ils passèrent Hamor et Sichem au fil de l'épée... et prirent tout ce qui était dans la ville et la campagne. Ils capturèrent toutes les richesses, tous leurs petits enfants et toutes leurs femmes, et ils prirent même tout ce qui était dans les maisons (Genèse XXXIV, 25-29).

Malgré cette citation biblique, aucun des documents historiques aujourd'hui disponibles ne confirme un tel évènement qui auraît du pourtant frapper les consciens à cette époque. Il est de plus très improbable, voire inconcevable, que deux jeunes frères puissent avoir mis à sac et massacré tous les hommes d'une cité ! Ce que ce récit est donc censé évoquer peu ou prou, c'est de suggérer une raison pour laquelle, trois générations après Abraham, la dite Alliance avec Dieu, par laquelle la famille hériterait de tout le pays, ne s'était pas encore réalisée. D'ailleurs, le récit lui-même s'arrête avec Jacob disant à ses fils : << Vous m'avez porté malheur en me rendant odieux aux habitants du pays... et je serai exterminé, moi et ma famille.>> (Genèse XXXIV, 30).

Que l'alliance d'EL SHADDAÏ concernant la domination des royaumes d'Égypte ait quelque mérite et sens historique, c'est quelque chose que nous allons considérer maintenant par l'étude des premiers alphabets humains. Mais, puisque ce sont les scribes de la Genèse qui attirent d'une manière voilée notre attention sur le sujet, c'est dans la suite des textes de la Genèse que nous devrions nous attendre à trouver quelque indication de la prise d'effet de cette Alliance Divine.

Et	U—	Et
Dominus	JÉOVÉ.	LUI, l'Adoni, le maître, le chef suprême (AUTOS
dixit:	—IAMR	dit : EPHA),
ecce	ÉN	voici
omnis ipsis	LCLM	pour la totalité d'eux, pour eux tous,
populus	ÔM [19]	une chose obscure, inconnue, mystérieuse,
unus	AÈD	première,
et labium	UChPhÉ	et une langue
unum;	AÈT,	première, primitive.
et hoc	UZE	or, cette chose
incipere eorum	ÉÈLM [20]	faire servir d'une manière profane eux ; ils emploient d'une manière profane, vulgaire, commune à tous
ad faciendum	LÔÇhOUT [21]	pour les pensées, pour ce qu'ils font selon leurs pensées;
et nunc	UÔTÉ	et maintenant
omne	CL	la totalité, tout ce
quod	AÇhR	que
cogitaverunt	IZMOU	ils ont pensé, ils ont entrepris, machiné, inventé
ad faciendum	LÔÇhOUT	pour les pensées, pour produire leurs pensées, pour les choses qu'ils font selon la pensée;
non	LA	ne pas,
prohibebitur	IBTzR	sera soustrait, caché
ad eis.	MÉM.	à eux.

tableau comparatif des trois alphabets.

1re ÉPOQUE. Alphab. de 10 lettres.	2e ÉPOQUE. Alphab. de 12 et 16 lettres.		3e ÉPOQUE. Alphab. de 22 lettres.
OSIRIDIEN.	ZODIACAL.	PÉLAGIEN.	ASSYRIEN.
A	A	A	A.
B	B	B	B.
.	G	G	G.
D	.	D	D.
É	.	É	É.
.	Y	Y	Y, U, OU, OV, O.
.	Z	Z	Z.
.	È	È	È.
.	.	.	Th.
I	.	I	I.
C	C	C	C.
L	L	L	L.
M	M	M	M.
N	N	N	N.
.	.	.	S.
.	Ô	Ô	Ô, Â.
.	.	.	Ph, P.
.	.	.	Tz.
.	.	.	Q.
.	.	.	R.
Çh +	.	Çh	Çh, Sh, S.
.	T +	T	T.

proto-hébreu

le Roi-Lion (solaire)

ENLIL + ENKI

AÉI ÉIEH ÉIAOO A É I O E

En tout 484 racines primitives de deux lettres. Si toutes ne sont pas usitées, elles ont pu l'être; mais il peut y avoir eu des rapprochements de lettres impossibles, comme, par exemple, celui de U première radicale avec toute autre lettre qu'elle même ; celui de l'A et de l'Ô, qu'on ne trouve que dans trois ou quatre mots orthographiés chaldaïquement.

Cette antipathie n'existe pas dans les mots soumis aux formes grammaticales, **ce qui prouve que ces formes sont modernes, et qu'elles étaient primitivement des mots détachés, mis à côté de ceux sur lesquels elles devaient produire une action ou modification.**

Quelle peut avoir été la cause de cette antipathie?

Provenait-elle de la signification radicale des caractères ?

En effet,

A peint *le bruit, le son, l'éclat d'un objet;*

É peint *l'être, l'existence;*

I peint *la vue, la manifestation, l'indication d'un objet;*

O ou A peint *la voix, l'ouïe, la lumière;*

E peint *la vie, le mouvement vital;*

Y, OU peint *la vue incertaine, le doute; l'indication vague, douteuse ; la situation entre plusieurs objets.*

COMMENT LES ANCIENTS ALPHABETS RÉVÈLENT LE NOM DE DIEU

Exo. 3:14 : Je Suis Celui Qui Est

Je Suis QUI Je Suis

IÉ EE IOO EE — FR: LUI MOI NOUS TOI

Enfin, il est très remarquable que toutes les inflexions grammaticales des verbes, que toutes les formes des pronoms postfixes ou préfixes, que les articles, prépositions et particules adjonctives ou conjonctives **appartiennent toutes à l'alphabet de la première époque,** et qu'il n'y ait d'exception que pour l'**Y** et pour le **T**, qui sont de la seconde :

Y, qui pour la forme hébraïque, pour la valeur et l'emploi, remplace si souvent et si facilement la lettre I de la première époque ;

T, qui figuré **+** dans l'hébreu ancien et sur les médailles, a pris cette forme du Çh ou Sh dans l'alphabet primitif; et qui remplace si facilement cette lettre Çh ou Sh dans une foule de noms devenus chaldaïques par ce changement.

Il y aurait quelques observations à faire sur l'usage du pronom préfixe **Çh**, que l'on dit **postérieur au siècle de Moïse** (Gramm. hébr. de l'Advocat.) ; mais il suffit de considérer qu'**AÇhR** est un mot fort important, dont on n'a pu hasarder une abréviation que tard. La remarque est d'ailleurs inexacte : l'adverbe **B-Çh-GM** *par-ce-que* Genèse 6. 3. (sens littéral), est composé de **B** préposition, de **Çh** relatif et de **GM**; ainsi, la conséquence qu'on a tirée de l'absence de cette abréviation, pour prouver l'antériorité des livres de Moïse, tombe. Cette abréviation est au surplus fort rare, excepté dans les **Psaumes**, l'**Ecclésiaste** et le **Cantique des Cantiques**.

À l'exception d'un récit bref destiné à rappeler l'importance de la circoncision dans l'héritage d'Abraham, DINAH, la fille de LÉA, est mise à l'écart du texte biblique; en effet, la Genèse XXXIV, 2 relate que Dinah fut souillée en Canaan par SICHEM, fils d'un certain prince HAMOR, ce qui rendit furieux les fils de JACOB, spécialement lorsqu'ils découvrirent que Sichem était un HÉVÉEN NON CIRCONCIS ! Sichem leur annonçant en conséquence qu'il aimait et voulait épouser Dinah, les fils de Jacob lui rétorquèrent qu'ils étaient d'accord à condition que Hamor fasse circoncir tous les hommes de sa cité. Sichem et Hamor acceptèrent cette requête et "chaque mâle fut circoncis" (Genèse XXXIV, 24) mais les frères de Dinah - SIMÉON et LÉVI - furieux d'une telle décision, occasionnèrent un carnage : << Ils prirent chacun leur épée, entrèrent dans la ville en toute sécurité, et tuèrent tous les mâles. Ils passèrent Hamor et Sichem au fil de l'épée... et prirent tout ce qui était dans la ville et la campagne. Ils capturèrent toutes les richesses, tous leurs petits enfants et toutes leurs femmes, et ils prirent même tout ce qui était dans les maisons (Genèse XXXIV, 25-29).

Malgré cette citation biblique, aucun des documents historiques aujourd'hui disponibles ne confirme un tel évènement qui aurait dû pourtant frapper les consciences à cette époque. Il est de plus très improbable, voire inconcevable, que deux jeunes frères puissent avoir mis à sac et massacré tous les hommes d'une cité ! Ce que ce récit est donc censé évoquer peu ou prou, c'est de suggérer une raison pour laquelle, trois générations après Abraham, la dite Alliance avec Dieu, par laquelle la famille hériterait de tout le pays, ne s'était pas encore réalisée. D'ailleurs, le récit lui-même s'arrête avec Jacob disant à ses fils : << Vous m'avez porté malheur en me rendant odieux aux habitants du pays... et je serai exterminé, moi et ma famille.>> (Genèse XXXIV, 30).

Que l'alliance d'EL SHADDAÏ concernant la domination des royaumes d'Égypte ait quelque mérite et sens historique, c'est quelque chose que nous allons considérer maintenant par l'étude des premiers alphabets humains. Mais, puisque ce sont les scribes de la Genèse qui attirent d'une manière voilée notre attention sur le sujet, c'est dans la suite des textes de la Genèse que nous devrions nous attendre à trouver quelque indication de la prise d'effet de cette Alliance Divine.

Ainsi donc, portons notre attention sur la source ÉGYPTIENNE du Dieu de l'Alliance. Les premiers indices se trouvent dans L'ALPHABET OSIRIDIEN : le langage que l'on a nommé tardivement HÉBREU fut en réalité de l'ancien Égyptien dont l'alphabet original ne comportait que DOUZE lettres (dont trois voyelles d'importance), chacune correspondant à une constellation du zodiaque. À ce sujet, l'étude de "La Langue Hébraïque Restituée" de Fabre d'Olivet est une mine d'enseignements ! L'accroissement en lettres de l'alphabet hébreu, notamment des CONSONNES - et par conséquent des mots de la langue hébraïque - eut lieu en Babylonie, dans le pays d'Assur - AÇhR, AÇhOUR, AShUR, la langue du peuple désignée par celle du chef absent, ASSUR, parti de Shinor pour aller fonder Ninive (Genèse X, 10 et 11) - lors de l'érection de l'observatoire astronomique voué au dieu B.EL (Tour de Babel).

Comme vu précédemment, les MAGES CHALDÉENS, qui rendirent les divinations astronomiques si célèbres à Babylone, étaient de grands érudits sortis des collèges sacerdotaux originaires de l'Égypte qui vinrent s'établir aux environs de Babylone, alors appelée ShiN-OR (se prononce Shinar ou Sénaar, signifiant "la ville-double", Babylone effectivement partagée par l'Euphrate, formait une ville de chaque côté du fleuve). Ces savants égyptiens portaient le nom de CÇh-

DIIM, voulant dire amenés (ou conduits) de CHUS ou KUSH : l'Éthiopie. Ils étaient donc des Chussites (ou Koushites) d'origine, menés par leur Roi nommé ANOU; ceux que l'on retrouve à Sumer, égale Terre de Koush, formant la caste érudite des KASSDÎM établis à Ur. Leur colonie s'étendit ensuite jusqu'en Assyrie où Assur avait fait lui-même une expédition. Les chefs de cette migration y firent prospérer l'astronomie, et l'on remarque que le commencement des observations chaldéennes coïncide avec le temps où l'on construisit la Tour de Babel, au centre de la cité, sur la place bordant l'Euphrate.

<< Bâtissons-nous un observatoire et une tour, un cercle astronomique, dont le principe sera dans les constellations du ciel. >> : ces Mages Égyptiens élevèrent en réalité l'oeil ou l'observatoire de Bel (BB.BL en un mot BAB.EL, signifiant aussi la Porte de Bel) : « Le centre de la ville est remarquable par le temple de Bel... C'est un carré régulier fermé par quatre portes d'airain, lequel a deux stades d'étendue en tout sens. Au milieu de cette enceinte, on voit une tour massive, qui a un stade en longueur comme en largeur. » HÉRODOTE.

DU NOM DU DIEU DES SAGES D'ANOU VENUS DE KOUSH :

DIEU et l'origine du monde, dans les idées des Phéniciens suivant Sanchoniaton, des Chaldéens suivant Bérose, des Perses selon Zoroastre, a toujours été une doctrine identique aux Égyptiens et aux Sumériens, doctrine qu'on retrouve également dans les idées des Mayas sur la Création, au milieu des extravagances et des absurdités religieuses dont l'ignorance les a entourées.

OEl.ohim : fondé sur la racine al ou oel exprimant l'élévation, la force, la puissance. Dans les langues de tous les peuples de l'Orient, le nom de Dieu était dérivé de l'élévation qu'on attribuait, tant au positif qu'au figuré, à cet Être-Principe s'exprimant doublement, auteur de l'Univers. OElohim, OElion (El Elyon), OElh sont les noms qu'on lui a toujours donnés dans l'Orient. (Fabre d'Olivet)

Il ne faut plus se laisser détourner du sens intime du récit biblique par la rencontre du nom de IÉOVÉ, à l'origine : AÉI chez les Anciens, IAW en Ancienne Égypte, progressivement devenu JÉHOVAH par corruption du langage. L'abus que les scribes, prêtres, et prélats ont fait de ce nom sacré explique qu'à l'origine, il ne désignait pas toujours la présence de Dieu, ou pas seulement, parce qu'il se rapportait aussi à l'action de Celui que la Grande Assemblée, L'ANANNAGE (ANUNNAKI) ou que des fonctions sacerdotales faisait agir comme représentant IÉOVÉ lui-même : l'Éternel, LUI, CE-LUI-qui est et qui sera, LE-étant, le-LUI, IL, EL.

Remarquez maintenant, svp, et pesez bien la valeur, sous le rapport chronologique et religieux, de cette locution traditionnelle, échappée du Temple de Jérusalem et citée par Esaïe : "Les Égyptiens reviendront vers IÉOVÉ (UShBOU OD JÉOVÉ), Il se laissera fléchir par leurs prières... Israël se joindra pour troisième à l'Égypte et à Assur (IN DIE ILLA ERIT ISRAEL TERTIUS AEGYPTO ET ASSUR). Et IÉOVÉ bénira cette union en disant BÉNIS SOIENT L'ÉGYPTE, mon peuple; ASSUR, l'ouvrage de mes mains; et ISRAEL, mon héritage." De l'aveu de Moïse, JÉOVÉ est un mot que n'avaient point connu les Patriarches, un mot que lui-même, si savant dans les lettres sacrées, eut mission et autorisation de divulguer pour remplacer AÉI, nom de l'Éternel, Dieu d'Abraham.

AÉI est un mot composé des trois premières lettres de l'alphabet Osiridien, alphabet sacerdotal égyptien; sans leur concours toute lecture s'adressant à l'ouïe est impossible. Commencer à lire par le mot AÉI, revient à notre façon de parler, commencer à faire usage de l'ABC. Mais il exprime plus encore, puisqu'il explique un fait historique : jusqu'au temps d'Henoch, la lecture avait été pratiquée au moyen des signes symboliques et hiéroglyphiques qui ne frappent que la vue; puis on découvrit l'usage qu'on pouvait faire des caractères astronomiques osiridiens pour suppléer à l'absence des signes figurés sur les monuments, et on conçu l'idée de faire pour l'ouïe ce qu'on avait fait pour les yeux. On remarqua que les signes astronomiques figurés par les osiridiennes A, É et I, pouvaient bien être rappelés à la pensée par le son connu et caractérisé de ces lettres, et l'idée vint de les associer avec les sept autres signes osiridiens. On convint de marquer ces combinaisons par des articulations bien tranchées, et ces articulations furent, L, B, C, D, M, N, Sh. Il n'était pas difficile de s'entendre pour cela : il ne s'agissait d'abord que des sept combinaisons LA, BA, ÇA, DA, etc..., et enfin de quatorze autres. Ces combinaisons s'adressant à l'ouïe et à la vue en même temps, il ne fallait pas un grand effort de mémoire pour les retenir. Voici ces 21 monosyllabes, tout premiers mots alphabétiques que les hommes aient inventés et écrits: LA, LE, LI; BA, BE, BI; ÇA, CE, CI;DA, DE, DI; MA, ME, MI; NA, NE, NI; ShA, ShE, ShI. On serait

tenté de demander s'il n'y aurait pas quelque rapport entre ces dénominations primitives et les vingt et une constellations septentrionales que les Anciens comptaient hors du zodiaque... Ces 21 monosyllabes étant devenus familiers, on comprit la possibilité de créer de nouvelles combinaisons, qui parlassent comme les premières à l'ouïe ainsi qu'à la vue, et l'on eut bientôt une langue factice composée de cent mots scientifiques. Ce fut la première langue alphabétique et l'origine de toutes les autres. Cette langue si bornée s'accrut par l'invention qui eut lieu à Babel, et elle devint le proto-hébreu. Hors, en toute logique spirituelle, les premières lettres de l'alphabet Osiridien étant le nom de l'Éternel. on commença donc à lire au moyen de ces lettres, mais il fallait savoir quel était ce nom. Ce ne pouvait être IÉOVÉ, cette dénomination n'existant pas encore, ce fut donc A É I ! Ce fut sous sous ENOCH que cette mémorable découverte eut lieu; et c'est en effet à Enoch (par similitude du nom) qu'on attribue le premier, le plus ancien livre écrit; livre qui, dit-on, existe encore en éthiopien. Remarquez enfin que ce mot ENOC signifie l'initié, l'initiateur, celui qui a reçu l'enseignement et celui qui le donne.

Je déchire pour vous le voile qui nous cachait depuis si longtemps l'origine mystérieuse de ce nom; il n'est plus possible de se méprendre, et d'attribuer à Dieu, dans plusieurs circonstances, ce qui n'appartient qu'à ceux que le lignage a fait ses Messagers ou Avatars. Dans l'affaire qui nous concerne, tout est une question d'ADN !

En ce temps lointain, IÉOVÉ fut le chef, le maître, le héros, le commandant de la colonie de savants égyptiens établie en Chaldée, venue des terres de Koush. La preuve consiste en son pluriel IAMROU, déformé ensuite en ANOUS, le Peuple des Héros. Ainsi ces hommes étaient déjà distribués sous des chefs particuliers, soumis eux-mêmes à un chef suprême portant le nom des Rois de l'Initiation de la Tradition Primordiale, ÉOVÉ, devenu IÉOVÉ, déguisé ensuite sous celui de J-ÉOVÉ, VIR BELLI, le maître, le héros de l'entreprise.

En l'ancienne Chaldée, le nom de JÉOVÉ était très souvent employé pour désigner le scribe, le prophète qui rédigeait ou profèrait en style poétique ou même historique des avertissements émanés de Dieu-Esprit du Tout. Ainsi, par exemple, ce mot est employé incontestablement de cette manière par Esdras, 2è livre des Chroniques, chapitre XXIII, 10, lorsqu'il dit que JÉOVÉ parla à Manassès et au peuple, mais qu'ils ne voulurent point entendre. La chose est impossible : quel homme et quel peuple résisteraient à la voix de Dieu si Dieu lui-même leur adressait la parole ? JÉOVÉ, dans la pensée d'Esdras, désignait donc le Grand-Prêtre ou l'un des chefs du Sacerdoce, ou même quelqu'un exerçant la mission de prophète, et prêchant, haranguant le peuple.

Si le mot JÉOVÉ ne devait désigner que la Divinité, serait-il attribué à l'ARCHE ? Dans Josué, chapitre IV,12, il est dit que 40.000 hommes équipés pour le combat passèrent devant JÉOVÉ; et là, JÉOVÉ est l'Arche restée au milieu du Jourdain jusqu'à ce que les Hébreux aient passé le fleuve; après quoi l'Arche portée par les Prêtres passe elle-même.

Ce nom de JÉOVÉ sera aussi donné, non seulement à des anges, mais aussi à des localités comme le mont Moriah appelé JÉOVÉ IRAÉ (Genèse XXII,14), à des objets matériels comme l'autel érigé par Moïse après la défaite des Almalécites, JÉOVÉ NSI (Exode XVII,15). Il sera attribué à l'un des trois hommes qui apparurent à Abraham dans le bocage de Mamré (Genèse XVIII, 2,10,13,14,15). Les deux derniers versets prouvent par leur rédaction que ce nom est donné à l'un de ces hommes parce qu'il parle, promet, blâme, condamne et agit enfin au nom de l'Éternel !

JÉOVÉ était donc le mot employé pour désigner le chef suprême, l'Adonaï, le Maître. C'était l'homme qui avait le pouvoir de surmonter, d'affliger, de consumer, de détruire, de corriger; JÉOVÉ—AIÇh—MLÈMÉ, c'est-à-dire : JÉOVÉ—est l'homme, SUMMUS-SACERDOS, FORTIS— de la puissance d'attaquer, surmonter, etc...

Il ne faut pas perdre de vue ces explications car elles aplanissent définitivement les difficultés. Ainsi donc, JÉOVÉ est ici le chef-suprême de la colonie scientifique égyptienne (ou celui qui la préside) venue de Koush, la Terre du Roi ANOU, il en est le héros, le grand-prêtre du sacré-collège, le commandant, vir belli. Cet ancien envoyé d'Égypte, ce premier Mosé, Musée ou Moïse, par l'invention de nouveaux signes ou caractères astronomiques, enrichit le langage écrit, et même !e langage vulgaire, d'un grand nombre de mots et d'expressions dont le premier effet sur la population fut de produire de la confusion avant qu'elle se soit habituée à cette langue faite de mots nouveaux dus à l'accroissement de l'alphabet zodiacale. Voilà donc comment s'opéra la divulgation de l'écriture alphabétique, voilà comment, par l'usage de cette écriture, le langage primitif qui jusqu'alors avait été borné à un petit nombre de mots, s'enrichit d'expressions nouvelles, qui d'abord purent produire quelque embarras, mais qui bientôt enrichirent la pensée et donnèrent à l'entendement humain tout l'essor dont il était susceptible et qu'en effet il a pris depuis. Ainsi s'explique d'une manière simple et

raisonnable, et par la seule puissance des mots, la cause et l'intention qui firent ériger cette Tour de Babel si célèbre et pourtant si mal connue. On n'a plus besoin d'un miracle préparé par une absurdité, justifié par une crainte qui dégrade l'idée que nous devons avoir de la puissance de Dieu, pour en expliquer les conséquences; c'est- à-dire pour comprendre la confusion, l'embarras introduit effectivement à cette époque dans le langage. On entrevoit aussi la vérité de ces mots de la Tradition Égyptienne : "Tot, imitant le ciel, fit les caractères des lettres", c'est à dire : l'antique chef du sacerdoce égyptien symbolisé sous le nom de TAUT (les signes, pour l'invention des signes) fit, en imitant les signes des constellations, les caractères des lettres; imitation qui remonte donc à Babel pour ce qui est relatif à l'alphabet zodiacal et à celui de seize lettres. Cette tradition historique doit avoir produit la preuve que l'invention des signes célestes est antérieure à l'idée d'ériger un observatoire astronomique dans le centre de Shinôr, appelé depuis Babylone. Comme l'alphabet que nous trouvons à Shinôr est celui de Phaleg ou Pelage, alphabet de seize lettres, il en résulte que l'alphabet Osiridien n'en ayant que dix, est antérieur; et de plus, que la division astronomique en douze signes zodiacaux a dû succéder à une division différente, par dix. Il est probable que pour cette division on avait fait usage de ces dix lettres, puisque six d'entre-elles, Aleph, Lamed, Beth, Caph, Mim et Nun sont pour le Taureau, le Lion, la Vierge, la Balance, le Verseau et les Poissons. Les scribes auteurs de la Genèse ont négligé ces traditions fort anciennes qu'ils devaient connaître; peut-être n'étaient-elles pas nécessaires à leur plan ?

C'est donc lui, JÉOVÉ, qui par le lieu où s'effectua ce changement, fit donner dans la suite aux lettres hébraïques le nom de lettres assyriennes et à la langue pour laquelle elles furent choisies celui de langue assyrienne, langage assyrien, ÇhPhT AÇhR. Néanmoins, il établira une seconde langue secrète, une langue savante, dont seuls les chefs du peuple, les hommes savants, devront avoir connaissance et user entre eux. On retrouve ici l'idée des Anciens sur le danger de divulguer inconsidérément les Grands Mystères, les choses saintes, qui n'étaient révélées que dans le sanctuaire, dans l'adytum, sous le voile du Saint des Saints des temples d'Ancienne Égypte ou d'ailleurs. Car les hommes dont les pensées et le langage ne s'élèvent pas au-dessus du langage primitif et des connaissances vulgaires ne pouvaient que profaner la doctrine dont ils parlaient, et corrompre de ce fait les expressions qui lui étaient consacrées. C'est pour cette raison qu'il n'était permis qu'aux Rois, qu'aux chefs du peuple, et aux Prêtres d'enseigner et d'instruire, d'user de figures et de paraboles.

Ce mot JÉOVÉ avec ce qui précède, établit évidemment qu'avant Enoch les hommes n'avaient eu aucune idée de culte, de religion, de piété, de prière; et cependant, remarquez ceci, ce sera à partir des premières institutions religieuses que datera l'excessive corruption des hommes...

Pour la question de l'invention du troisième alphabet - celui dont les lettres furent nommées assyriennes - on peut placer celui-ci environ cinq siècles après Babel. Il est plus ancien que Moïse, puisque suivant Philon, Moïse apprit les lettres assyriennes en Égypte. C'est cet alphabet qui fut donné aux Hébreux par Moïse avec la langue hébraïque. Les prêtres égyptiens qui l'avaient instruit, et dont il avait révélé les principes religieux et la langue sainte, l'appelèrent, de l'aveu de Manethon, prêtre égyptien lui-même, AShR-ShaPh, mot hébreu composé signifiant langue parfaite, parole de félicité et de bonheur. Ce mot, échappé à un prêtre égyptien qui traite fort mal la population isriar (futurs israélites), et qui ment évidemment lorsqu'il donne les motifs de leur sortie d'Égypte, confirme ce que je pense de la langue ambrique, la même que la langue hébraïque, et laisse entrevoir bien des mystères... En conclusion, et ce qui est d'une importance capitale : l'invention de l'écriture provient de l'imitation des signes célestes; les traditions égyptiennes et phéniciennes nous le disent, et cette étude le démontre suffisamment.

Nous venons de découvrir, par l'étude des premiers alphabets, que le nom de DIEU n'est composée à l'origine que de voyelles, la signification étant très probablement : Toi, Moi, Lui, Elle, Vous, Eux, c'est à dire NOUS TOUTES ET TOUS en définitive. Ce qui nous amène à comprendre que nous sommes toutes et tous les FRAGMENTS de l'Âme du Monde, expérimentant en ce bas-monde l'épreuve de la séparation par l'individualisation !

Nous savons désormais que les lettres Y et U ont une connotation douteuse. Ce qui nous amène à considérer que le Dieu-Principe Esprit du Tout, Conscience Universelle ou Âme du Monde n'a absolument aucun rapport avec YHVH / YHWH !

ENLIL alias EL SHADDAÏ alias EL ELYON est bien distinct de Yahweh puisque vous savez maintenant qu'ENLIL - personnalisation de Jupiter - est l'Esprit ou le Génie de l'Atmosphère terrestre, que ENKI - associé à Neptune - est l'Esprit associé à l'Eau et à la Terre, tandis qu'en y regardant de plus près, les textes sacrés expliquent que Yahweh était un

Esprit ou Génie (DJINN) des zones désertiques du sud de la Palestine auquel les Israélites vouaient un culte au titre de Dieu de la Guerre, et qui migra au nord avec eux, vers Judah (la Judée). EL quant à lui était le Dieu de Canaan, originaire de Mésopotamie. Historiquement parlant, ces deux "divinités" doivent donc être regardées comme différentes à l'origine, même si, la confusion aidant par la suite, ils furent amalgamés par la caste sacerdotale israélite pour des raisons politiques et religieuses.

Ketonet Pasim

épouse de Putiphar

Putiphar et Joseph

Abraham et Hagar

vision d'Abraham

Thamar et Juda

fragment biblique hébreu

The PEDIGREE of Judah (Judas Juda) ibn JACOB

The PEDIGREE of Judah (Yehuda) of the DAVIDIC Dynasty

Juda et Tamar, version "courtisane"

Un Habit de Plusieurs Couleurs :

De tous ses fils récalcitrants, JOSEPH, premier né de RACHEL, fut le préféré de JACOB-ISRAËL; pour cette raison, son père "lui fit une tunique ornementée" (Genèse XXXVII, 3 - texte original hébreu) : la "Ketonet Pasim", référencée plus tard dans le livre II Samuel XIII, 18. Hors, ce vêtement unisexe ne pouvait être revêtu rituellement que par une princesse vierge, de statut royal, l'origine de cette toge étant la robe de cérémonie mésopotamienne de l'Anunnaki ou Anannage : la Grande Assemblée des Anciens, connue du nom de KUTINNÛ PISANU (en sumérien, le U se prononce OO (sonorité : OU) utilisé à l'heure actuelle dans gOOgle ou yahOO). Le PISANU sumérien consistait en des ornements précieux cousus sur des vêtements (Bible Anchor, la Genèse ch. 49, p. 290, E.A. Speiser). La question qui vient donc logiquement à l'esprit est de quel droit Jacob, usurpateur du trône royal de Goshen, présenta -t-il un tel vêtement à son fils Joseph afin qu'il le portât ? En pratique, nous avons affaire là à un nouveau mythe forgé par les scribes de la Genèse motivés par un objectif stratégique : l'Alliance avec El Shaddaï serait sur le point de prendre effet, Joseph étant l'homme à suivre... Le bon sens aurait voulu que nous suivions l'histoire de RUBEN, le fils aîné de Jacob, mais au lieu de ça, au moyen de la Ketonet Pasim, notre attention est déviée sur Joseph, l'un des fils cadets de cette lignée.

La Genèse explique qu'en vertu du fait que Joseph était enclin à de grandes ambitions, ses frères conspirèrent pour l'assassiner dans les champs à Dothan, au sud de la vallée de Jizréël, en Samarie. Ce récit XXXVII de la Genèse est assez chaotique en raison d'un amalgame de récits provenant de deux sources différentes, l'un des rédacteurs se référant au père de Joseph comme étant bien Jacob, tandis que l'autre scribe l'appelle Israël (pour des détails sur ces rédacteurs, voi

E.A. Speiser, "la Genèse" en la Bible Anchor, ch.49, p.292). Le rédacteur "Jacob" présente Ruben comme le frère s'efforçant de protéger Joseph des autres, alors que le scribe "Israël" cite JUDA, un fils de LÉA, comme étant le frère protecteur !

Initialement, on dit que les ONZE frères dévêtirent Joseph de sa tunique et le jetèrent dans un puits ou une citerne, dans l'intention de le tuer. Mais ensuite, ils changèrent d'avis et préférèrent vendre Joseph à une caravane d'Ismaéliens qui passait là. Seulement, le texte biblique se contredit car il est dit ensuite que ce sont des marchands de Madian qui, arrivés sur le site, retièrent Joseph du puits et le vendirent aux Ismaéliens. Nous ne savons donc pas clairement QUI, des frères de Joseph ou des marchands, le sortirent du puits et le vendirent (soit ses frères, soit les Madianites), mais au final, le fait est de savoir que Jacob va être emmené en Égypte par les Ismaéliens (Genèse XXXVII, 24-28). Nous trouvons donc là un autre lien avec l'Égypte, un élément cependant prêtant à nouveau à confusion : ce ne sont pas les Ismaéliens qui arrivent en Égypte avec Joseph, fils de Jacob-Israël âgé de 17 ans, mais les marchands Madianites qui le vendent ensuite à un grand chambellan (sar hatabahim) nommé PUTIPHAR (Genèse XXXVII, 36). Entre-temps, les frères de Joseph avaient plongé sa toge dans du sang de bouc et l'avaient renvoyée à leur père, lui laissant à penser qu' "une bête sauvage l'avait dévoré".

Ensuite la Genèse ne nous dit absolument rien de la vie de Joseph en Égypte, le laissant de côté à ce stade; le récit se déplace vers l'histoire de JUDA, le fils de LÉA, lequel, de tous ses frères, est le plus significatif pour les scribes du point de vue PATRIARCAL, puisque c'est SA LIGNÉE qu'on prétendait être descendue jusqu'au roi DAVID, puis jusqu'à la Maison Royale de Juda. L'histoire nomme pourtant un autre JUDAH, descendant d'ISAAC, comme ascendant de David ! Et la descendance de ce second JUDAH nous mène aux EXILARQUES de Jérusalem, la "Sainte Famille" établie dans l'actuel département français de l'AUDE, plusieurs de ses membres, tel SIMEON BAR KOSHBA (Astro Gotha de Wisigothie, le Fils de l'Étoile), changeant leur patronyme en DE GOT - signifiant "de Dieu", le J.ÉOVÉ, YOHAN DE GOT, soit JEAN DE DIEU, connu de l'histoire officielle du nom de JEAN LE BAPTISTE, et SON ÉPOUSE, MARIA DE MAGDALA, s'établissant pour leur part à RHEDAE, site connu aujourd'hui du nom de RENNES LE CHÂTEAU. Leur descendants, famille DE GOTH, deviendront le peule des GOTHS, exilés pour un temps en Scandinavie sous la pression d'un pouvoir Romain répressif, avant de redescendre, menés par leur Reik ALARIC, récupérer à Rome les objets cultuels et artefacts sacrés que Titus avait pillé à Jérusalem, et d'établir leur Royaume de GOTHIE en l'ex-Septimanie romaine, très exactement là où le couple à l'origine de leur lignée - Jean de Dieu et Maria de Magdala - reposaient en deux grottes en vis-à-vis... Mais, nous n'en sommes pas rendus là, revenons donc à "nos moutons", si je puis dire....

- Un Héritage Illicite :

Hors donc, le texte biblique ne nous parle plus de Joseph; ce n'est pourtant pas là la raison pour laquelle les scribes de la Genèse placèrent un intermède à ce point précis de l'histoire de Joseph; leur stratagème de diversion avait un objectif bien plus explicite, comme nous le verrons bientôt... Mais auparavant, revenons un instant sur le rêve qu'avait fait ABRAHAM, dans lequel il avait vu sa femme Sarah tranformée en PALMIER. En ésotérisme, le Palmier (comme le Figuier ou le Sycomore) est l'Arbre symbole de la Grande Déesse-Mère. Cette qualité distinctive du Palmier Royal (Principe Féminin Sacré) était alors reliée à TEHÂMA (également TEIMA, ou TEMÂ comme mentionné dans Ézechiel LXVII, 19), la grande oasis de palmiers située au sud-est du Sinaï, au-delà d'Aqaba, ce mot étant associé à l'idée de chaleur torride règnant en ce désert de sable. De ceci provient le prénom hébreu féminin THAMAR ou plus simplement TAMAR.

L'Ancien Testament contient plusieurs TAMAR, l'une - non des moindres - étant une fille du roi David qui portait aussi la Ketonet Pasim (II Samuel XIII, 1). ABSALOM, l'un des fils de David, avait aussi une fille nommée Tamar, tout comme le futur roi Sédécias, aussi appelé Mattaniah. La THAMAR biblique originale est cependant bien la belle-fille de Juda, fils de Jacob et Léa, et un récit bizarre relate comment elle conçut de son beau-père qui ne l'avait pas reconnue (Genèse XXXVIII, 1-30); mais la Genèse ne nous dit absolument rien de l'héritage de Thamar, juste que Juda l'avait choisie elle pour être l'épouse de son fils premier né : ER. Mais lorsque Er mourrut inopinément, Tamar fut donnée à son plus jeune frère ONAN, qui fut aussi tué prématurément (je vus laisse constater comment, en ces temps, la Femme est traitée en objet !). Les rédacteurs de la Genèse attribuèrent ces deux morts à la Volonté de Dieu, et racontèrent ensuite comment Tamar, deux fois veuve, fut accostée sur le bord de la route par JUDA, son beau-père, qui la prit par erreur pour une prostituée, la voulut et mit en gage un chevreau pour paiement. Le texte biblique est muet quant au manquement de Tamar à révéler son identité à son beau-père... mais neuf mois plus tard, elle donna naissance à des jumeaux : Pharès ("Perets" en hébreu, signifiant "ouvrir une brèche" ou "éclaté") et Zérakh.

Et encore une fois, le récit biblique va nous présenter une autre querelle de séniorité, comme avec Esaü et Jacob. Les Écritures relatent que, durant l'accouchement de Tamar, une seule main émergea d'abord, et la sage-femme mit un fil rouge autour du poignet; ce premier garcon à naître fut Pharès, mais ce fut la main de Zérakh qui aparrue tout d'abord et qui portait le fil rouge. Donc, le dilemne fut de décider qui était réellement le fils premier-né; cela aurait dû être Zérakh, mais Pharès s'était d'abord frayé le chemin en position, et on estima donc qu'il avait acquis le droit d'aînesse. Jusqu'à quel point ce récit fut-il inventé, nous ne le savons pas, mais franchement, ces détails ne valaient guère la peine d'être mentionnés, sauf à ce qu'il y ait eu un détail à mettre en exergue pour conforter Pharès comme PREMIER HÉRITIER de Juda !

En termes RÉELS de primogéniture, Juda, le père de Pharès n'était pas lui-même, en tout cas, le premier héritier de droit de Jacob-Israël. Cette désignation appartenait de droit à RUBEN, le fils premier-né de Léa. Ses quatre fils sont listés dans la Genèse XLVI, 9, mais totalement ignorés par la suite relativement à l'Alliance d'El Shaddaï. Ainsi, sans tenir compte d'aucun droit réel à la succession, la branche cadette issue de Juda fut stratégiquement mise en avant parce que c'est de lui, de l'opinion des rédacteurs de l'Ancien Testament, que l'éventuelle Lignée Davidique était censé descendre, bien qu'ayant commencé par Pharès, fils illégitime d'une liaison illicite entre Juda et Tamar !

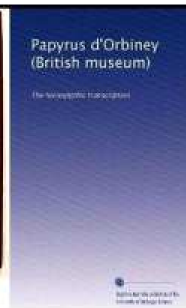
zaphnathpaaneah = Joseph

= imhotep

YOUSSOUF, grand vizir de Thoutmosis IV et de son fils Aménophis III = JOSEPH passant pour Imhotep : la fausse royauté égyptienne !



papyrus d'Orbiney







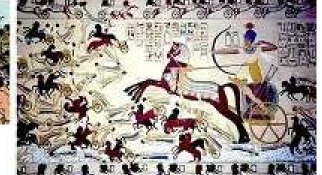
obélisque de Shalmaneser III : Israélites payant un tribut non évoqué par la Bible 150 ans avant la conquête d'Israel par les Assyriens





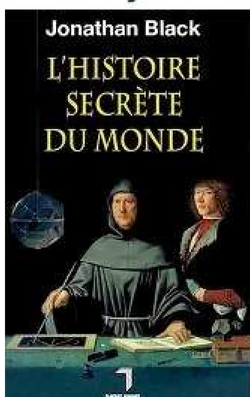


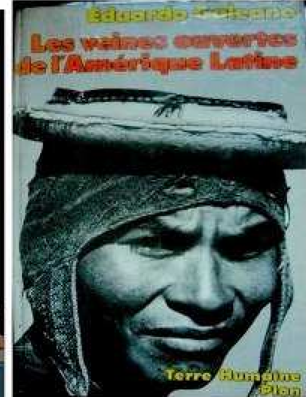




HYKSÔS, marchands sino-sémites menés par leurs rois-pasteurs

déplacements et conquêtes des Hyksôs (Israélites)





Voici l'histoire implacable du pillage d'un continent qui fait prendre tragiquement conscience d'une humiliation concertée comme celle d'une personne humaine.

Nous suivons, siècle après siècle, et dans le moindre détail, la honte du mécanisme qui a conduit à une dépossession ruinant les nations d'un des espaces les plus prometteurs de l'univers.

Après l'âpreté des découvreurs débarqués des caravelles, la cruauté épique des conquistadors puis celle, sauvage, mercantile, des négriers, voici venus en « jet » les technocrates d'aujourd'hui, la caste anonyme et glacée des banquiers, des « experts internationaux » du développement, qui s'attaquent à la fabuleuse richesse du sous-sol de l'Amérique latine et, pour mieux dominer les peuples, n'hésitent pas à subventionner de sanglants dictateurs à leur solde.

Cet ouvrage essentiel sur l'exploitation de l'homme par l'homme est à l'échelle d'un continent. Classique aujourd'hui, ce livre est lu et commenté dans les grandes universités nord-américaines : il dénonce le talon d'Achille des Etats-Unis : un univers où règnent la faim, l'angoisse et les pires inégalités sociales.

Les responsables ? Qui ? Qui donc ?

L'Espagne et le Portugal, l'Angleterre et, de nos jours, les Etats-Unis. Les Etats-Unis, avocat des Droits de l'homme. « Lincoln, réveille-toi. Vois cette imposture que Washington, en ton nom, encourage, sous couvert de grandes banques, hors de ses frontières. »

On ne s'étonnera pas que les multinationales, monstres hybrides des temps modernes, opèrent avec cohésion en cet ensemble d'îles solitaires qu'est l'Amérique latine. Chaque pays plie sous le poids conjugué de ses divisions sociales, de ses armées, de ses polices qui l'enfoncent dans une plus profonde misère.

Des forces nouvelles se lèvent. Phénomène de grande conséquence, l'Eglise, longtemps oppressive, reprend la tradition évangélique des premiers âges et devient porteuse d'espérance : elle est résolument aux côtés des pauvres et des persécutés.

V - LE DIEU DE LA TRADITION

12) YAHWEH L'INDESCRIPTIBLE

- Le Stratagème Générationnel :

Le Livre de la Genèse se conclut par l'histoire de JOSEPH - fils de Jacob-Israël et de Rachel - en Égypte. À ce stade, il nous est désormais possible de contrôler la véracité du récit biblique grâce aux annales égyptiennes. JOSEPH, en Genèse LXV, 8 dit : << Dieu me fit Père pour Pharaon, un seigneur pour toute sa maison et gouverneur dans tout le pays d'Égypte.>>

Ainsi, très soudainement, un changement majeur se produit dans la vie de Joseph, membre subalterne d'une lignée émergeant inexplicablement de l'esclavage pour jouir aussitôt après d'une position de grand prestige. Que s'est-il donc passé ? la Genèse étant muette sur ce point; Y eut-il donc un tel Joseph qui gouverna l'Égypte, fut père d'un pharaon, et qui se déplaçait dans effectivement dans le deuxième char du roi (Genèse XLI, 43) ? La réponse est OUI. Le hic, c'est que ce n'est pas celui de la Bible, leurs histoires respectives étant séparées de plus de quatre siècles ! Là encore, les rédacteurs du récit biblique se sont employés à modifier la réalité, ayant greffé l'histoire de l'authentique Jacob d'Égypte sur celle du précédent littéraire afin qu'ils soient fondus en un seul et même personnage !

Ceci étant, nous découvrons précisément pourquoi le livre de la Genèse se termine par le récit de Joseph en Égypte, tandis que le livre suivant de l'Ancien Testament, L'EXODE, commence par l'histoire de MOÏSE et des Israélites en une période beaucoup plus tardive. Il est ainsi évident pourquoi, d'après la liste des 12 fils de Jacob-Israël, il n'y eut jamais de Tribu de Joseph. À la place, la douzième tribu fut apparemment formée par la combinaison d'Éphraïm (futurs maîtres

occultes de l'Angleterre) et de Manassé (futurs maîtres occultes des États-Unis d'Amérique), dont on disait qu'ils étaient les fils de Joseph - alors surnommé SAPNAT-PANÉAKH (signifiant "le Dieu parle, Il vit [ou "Puisse-t-Il vivre"]") - qu'il eut de ASENATH, la fille de POTIPHAR, prêtre de la cité de ON (Genèse XLI, 50-52).

Avec l'évidence des Annales Égyptiennes, il apparaît que Joseph fils biblique de Jacob, fut littéralement retiré de la compagnie de ses frères par les rédacteurs de la Genèse afin de pouvoir le relier à un noble égyptien éminent appelé YOUSSOUF (Joseph) qui vécut quelques douze générations plus tard ! À cet égard, l'introduction de Putiphar était commode pour identifier le Joseph biblique avec son homonyme ultérieur qui, à l'âge de 33 ans, se maria effectivement avec la fille de Poti-Phera (pa-di-pa-ra : "Présent du Dieu RÂ"; réf.: "la Bible en tant qu'histoire" ch. 8, p.103 par W.Keller).

Un aspect intéressant du scénario biblique est le récit de la tentative de séduction de Joseph par ZELEKAH, l'épouse de Putiphar (Genèse XXXIX, 7-18) : alors que le Joseph biblique refusa de se soumettre à ses ruses, elle lui arracha son vêtement et le présenta à son mari, prétendant qu'elle avait évité de justesse d'être violée par Joseph. Ceci s'avère totalement extravagant quand on sait comment les hommes à l'époque traitaient déjà les femmes... Hors, des égyptologues ayant traduit le PAPYRUS D'ORBINEY datant de la 19è dynastie (env. 1250 av. J.C.), il s'avère que ce texte constitue le prototype original de cette histoire malséante, un jeune homme appelé BATA, n'ayant absolument rien à voir avec Joseph, en ayant été le protagoniste. Relier l'histoire douteuse de la femme de Putiphar au Joseph biblique, avec pour résultat qu'il fut jeté en prison, permit aux scribes de la Genèse de relater comment Joseph, visité dans sa cellule par l'échanson du pharaon, devint connu comme quelqu'un qui pouvait déchiffrer les rêves. Ceci conduisit non seulement à la libération de Joseph, mais aussi à son interprétation des rêves du pharaon qui prophétisaient une grande famine. En prévision, Joseph fut chargé de construire des entrepôts et reçut une haute promotion à la cour royale. L'on se rend compte qu'ici, dans ce récit biblique extravagant, le statut de Joseph est élevé au niveau stratégique requis pour être par la suite assimilé à Youssouf, le Vizir d'une époque plus tardive.

Durant le règne d'Aménophis III (env. de 1405 à 1367 av. J.C.), un bras du Nil fut aménagé en canal d'irrigation de 322 km à Médinet El-Fayoum, à environ 130 km au sud du Caire; cette voie d'eau a toujours été connue traditionnellement comme étant le BAHR YOUSSOUF : le Canal de Joseph, nommé en l'honneur de Joseph, Grand Vizir de Pharaon. En cherchant à faire passer le Joseph biblique pour Youssouf, la Genèse XLI, 39-43 raconte comment il fut soi-disant fait gouverneur d'Égypte : << Puis Pharaon dit à Joseph... C'est toi qui seras au-dessus de ma maison; à ton ordre mon peuple se soumettra; ce n'est que par le trône que je serai plus grand que toi... Vois : je t'ai mis au-dessus de tout le pays d'Égypte.>> Le tout dernier verset 26 de la Genèse déclare en outre que lorsque Joseph mourut, il fut embaumé comme un pharaon - ce qui fut précisément le cas avec le vrai Youssouf, momifié et enterré dans un superbe sarcophage exhumé avec celui de son épouse Touya en 1905 du cimetière royal de la Vallée des Rois à Thèbes-ouest (la moderne Louqsor) parce que Youssouf fut le ministre principal du pharaon Thoutmosis IV de la 18è dynastie et de son fils Aménophis III. À noter que les momies de Youssouf et de Touya/Asenath sont maintenant parmi les mieux préservées du Musée du Caire. Ce fut une immense surprise pour les Égyptologues de découvrir deux personnes extérieures à la famille royale momifiées et enterrées dans la Vallée des Rois, démontrant clairement l'importance que ce couple avait eu à son époque. Le papyrus funéraire et la statuette funéraire de Youssouf le désignent comme "Père Saint du Seigneur des Deux Pays" (it ntr n nb tawi), cette appellation étant un titre pharaonique évoquant les royaumes de Haute et Basse Égypte, démontrant évidemment que Youssouf, "Celui qui a la confiance du Dieu Bon de tout le pays" ("Akhénaton, Roi d'Égypte" ch. 19, p. 220 par Cyril Aldred), jouissant du statut royal, ne fut pas seulement le vice-roi et le premier personnage officiel de l'état, mais obligatoirement le père d'un pharaon - ce que l'on l'attribue au Joseph biblique !

La famille - ÉGYPTIENNE et non pas ISRIARE - Israélite - de Youssouf fut très influente, possédant plusieurs propriétés héritées dans le delta du Nil, lui-même ayant été un puissant chef militaire ("Chronique des Pharaons" p. 115 par P.A. Clayton). ANEN, fils aîné de Youssouf et de Touya, s'éleva à la haute charge de Chancelier de Basse-Égypte, Grand Prêtre d'Héliopolis, et et Père Divin de la Nation sous Aménophis III; mais ce fut AY, leur plus jeune fils, qui reçut la distinction spéciale de "Père de Dieu" ("Chronique des Pharaons" p. 123 par P.A. Clayton), devenant Pharaon environ en 1352 av. J.C. Ainsi, non seulement Youssouf eut-il individuellement une importance royale, mais sa femme Touya l'avait aussi, ayant reçu la distinction spéciale d'Asenath (iw s-n-t), appellation dérivant d'un dialecte égyptien de la 18è dynastie signifiant "appartient à la Déesse NEITH" ("La Bible Anchor - La Genèse" ch. 53, p. 314 par E.A. Speiser). Rappelons que Touya était la fille de Poti-Phera, prêtre de ON (Héliopolis), la Cité du Dieu du Soleil, et d'après le "Corpus d'Inscriptions Hiéroglyphiques" conservé au Musée de Brooklyn, elle était "l'Ornement du Roi" désigné (kheret nesw). Malgré la

manipulation des calendriers vicieusement ourdie par les scribes de la Genèse - les DEUX Joseph étant séparés par près d'un demi-millénaire - nous découvrons là L'ASPECT ÉGYPTIEN véridique de la prophétie en deux parties de l'Alliance de Dieu, car c'est en effet ASENATH, fille de Putiphar, le prêtre de ON (Héliopolis) que la Genèse XLI, 45 identifie comme étant l'épouse du Joseph biblique ayant vécu plus de quatre siècles auparavant !

La Genèse explique finalement que, en conséquence de la famine ayant sévit dans tout Canaan, Jacob-Israël et sa famille, au nombre de 70 personnes, vinrent en Égypte demander l'aide de Joseph, lequel les installa à Goshén (ou Gosen : "typee de sol particulier"), dans la zone du delta du Nil (réf.: "Yahvé et les Dieux de Canaan" ch. 4, pp. 134-135 par W.F. Albright), suite à quoi DIEU modifia ainsi les termes de Son Alliance : << Ne crains pas de descendre en Égypte, car je t'y établirai en grande nation.>> (Genèse XLVI, 3). Dorénavant, s'y l'on en croit ce charmant récit biblique, ces Hébreux nomades d'autrefois, sans passé civilisationnel, et leurs descendants en Égypte devinrent connus comme Israélites ou "enfants de Jacob-Israël". Pendant ce temps, en terres de Canaan, l'héritage hébreu se perpétua en parallèle avec les descendants d'Ismaël et d'Esaü devenant des seigneurs éminents de la région. Par contre, si l'on prend soin d'effectuer de véritables recherches historiques, la vérité n'est pas si rose... Regardons-y de plus près :

ISRAÉLITES : famille des ISRIARS, descendants de IAKOB (JACOB) ayant changé son nom en ISHARAAL (ISRAEL).

HÉBREUX : peuple Égypto-Cananéen exilé de l'ancienne Mésopotamie, dont les premiers chefs descendent des rois de Sumer par Abraham, Ab.Ram : REEM ou RAMA, Archidruide des Ébros ayant survécu au Grand Cataclysme destructeur de leur patrie Hyperboréenne.

Il convient donc de prendre conscience qu'à l'époque concernée ci-après, les ISRIARS, futurs Israélites, du point de vue génétique aussi bien qu'historique, n'ont en réalité strictement aucun rapport avec les authentiques Hébreux dont les descendants seront des Keltos = des CELTES. Nous avons là une importante clé de compréhension : les HYKSOS, peuple mongoloïde d'origine asiatique particulièrement belliqueux, vint s'installer en terre de Canaan puis envahit soudainement l'Égypte où ces barbares qui vouaient une haine féroce aux Égyptiens les mirent en esclavage. Ces Hyksôs sont les lointains ancêtres des Sionistes, partant sur la citation de Haim Hazaz qui a dit : "sionisme et judaïsme ne sont pas du tout la même chose, mais deux idées différentes et sûrement contradictoires. Quand une personne ne peut plus être juive, elle devient sioniste." Et : "le SIONISME commence sur les RUINES du JUDAÏSME, là où le peuple s'est épuisé. Que cela soit clair, le sionisme est un DÉRACINEMENT ET une DESTRUCTION qui se détourne du peuple et s'y oppose, agressant sa volonté et son esprit. Il complote contre lui pour SUIVRE un AUTRE CHEMIN, dans UN BUT SPÉCIFIQUE AUX RACINES LOINTAINES. Le sionisme et la POIGNÉE D'INDIVIDUS qui le mène sont le NOYAU d'un AUTRE PEUPLE, ni NOUVEAU, ni RENOUVELÉ, mais UN AUTRE PEUPLE. Celui qui ne pense pas ainsi, soit se trompe soit veut se tromper."

À la faveur de plusieurs invasions successives, les captifs asiatiques et mésopotamiens que les Pharaons de la 18è et de la 19è dynastie avaient ramenés s'insurgèrent de toutes parts. Il fut dit que ceux des prisonniers de Sésostris qui étaient Babyloniens se révoltèrent contre lui, incapables qu'ils étaient de supporter plus longtemps les travaux auxquels on les soumettait. Ils s'emparèrent d'une position très forte dominant le Nil, livrèrent divers combats aux Égyptiens et gâtèrent tout le pays environnant; à la fin, quand on leur eut accordé l'impunité, ils colonisèrent la place et l'appelèrent Babylone, du nom de leur patrie. On contait une histoire analogue sur la bourgade voisine de Troja : condamnés à extraire la pierre, à mouler la brique, à creuser les canaux, à bâtir les temples, les palais et les forteresses, les esclaves avaient une vie fort pénible et ils ne demeuraient tranquilles que par l'effet d'une surveillance perpétuelle. À la première occasion, ils se mutinaient et ils cherchaient à s'évader. Leur nombre était considérable, surtout en Basse Égypte où les Pharaons avaient transplanté des tribus entières d'origine libyenne et sémitique, les Fonkhou et les Maziou. Parmi eux se trouvaient les "enfants d'Israël", ceux du moins qui avaient préféré rester en Égypte après l'expulsion de leurs rois-pasteurs Hyksos. Ravalés à la condition d'esclaves publics, ils n'avaient pas tardé à regretter le temps des Pharaons "qui connaissaient Joseph".

Ramsès II plus que tout autre dut leur être cruel : privé par la paix avec les Khati des ressources que la guerre lui procurait, il se servit, pour la construction de ses monuments, d'Égyptiens et surtout d'étrangers internés en Égypte. Les Égyptiens établirent sur le peuple des commissaires d'impôts pour l'affliger en le surchargeant ; car le peuple bâtit des villes fortes à Pharaon, savoir : Pithôm et Ramsès. Mais plus ils l'affligeaient, plus il multipliait et croissait en toute abondance. Et les Égyptiens faisaient servir les esclaves avec rigueur; tellement qu'ils leur rendirent la vie amère par une rude servitude, leur faisant fabriquer du mortier de briques et toute sorte d'ouvrage qui se fait aux champs; tout le

service qu'on tirait d'eux était avec rigueur, en conséquence de quoi ces captifs n'attendaient qu'une occasion pour se dérober à la dureté de leurs tyrans.

La tradition la plus accréditée place l'Exode sous le règne de Mînéphtah, et de fait c'est sur une stèle de ce prince, à propos de la victoire qu'il remporta sur les Libyens, que le nom d'Israël parait pour la première fois avec certitude : Israël y est mentionné parmi les cités de la Syrie méridionale, au voisinage de Gézer et d'Ascalon, et il est représenté comme détruit déjà sans rémission. Il semblerait donc résulter de ce passage que Mînéphtah est bien le Pharaon de la Bible, celui qui refusa aux Israélites la permission d'aller sacrifier dans le désert. Mais, à tenir compte des monuments jusqu'à présent connus, rien dans l'état de l'Égypte n'indique une désintégration poussée si avant que la révolte et la fuite d'une tribu même peu considérable aient pu s'achever heureusement. L'attaque des Peuples de la Mer porta à l'occident du Delta et ne pénétra jamais jusqu'au pays de Goshen, où les livres juifs nous montrent les principaux cantonnements des "enfants de Jacob-Israël". Elle ne dura pas assez longtemps pour que les esclaves étrangers eussent le loisir de se concerter et de combiner les mesures nécessaires à leur délivrance. Ce ne serait donc pas sous le règne de Mînéphtah, après une victoire qui rehaussa quelque temps encore à l'extérieur le prestige des armées égyptiennes, et dans un moment où toutes les forces de l'Égypte étaient prêtes à la répression, que les Israélites auraient pu effectuer impunément leur sortie. Ce serait seulement pendant les années qui précédèrent et suivirent la mort de Sétoui II que les conditions favorables à l'exode se seraient trouvées réunies : décomposition et démembrement de la monarchie égyptienne, invasion et guerre contre les envahisseurs, qui ravagea tout le Delta et qui traîna longtemps. On comprend aisément qu’au milieu du désordre général, une tribu étrangère, persécutée par les Égyptiens et lasse de la persécution, ait quitté ses cantonnements et gagné le chemin du désert sans être énergiquement combattue par ses anciens maîtres, trop menacés dans leur propre existence pour remarquer la fuite de leurs esclaves.

La 18è dynastie égyptienne se termina donc dans la violence du fait de l'invasion de l'Égypte par un peuple belliqueux venu d'Assyrie qui installa de force Horemheb comme premier pharaon de la 19è dynastie, supplantant ainsi au moyen d'un coup d'état son mentor, AY, couronné un peu auparavant. L'entière déchéance de la dynastie d'Akhénaton fut un événement traumatisant majeur de l'histoire de l'Égypte qui ne tomba pas dans l'oubli, un grand nombre d'érudits grecs en ayant consigné le récit en leurs oeuvres. Les écrits des "vainqueurs" expliquent qu'un roi impie s'en alla à Rhinocolura, en 'Éthiopie, accompagné de sa colonie faite de mécréants (lire ou relire Hérodote et Diodore de Sicile i, 60, 1-6); hors nous savons par l'historien égyptien Manethon qu'une colonie fut effectivement créée par Haremheb quelques années après la disparition d'Akhenaton, mais pas en Éthiopie; de plus, Flavius Josephe cite Manethon en son écrit polémique "Contre Apion". Et qu'apprenons-nous sur ce sujet ? Que ce sont des descendants d'HYKSÔS, rois-bergers Israélites et des SOLYMITES (Sino-Assyriens) qui constituent cette armée étrangère avide de conquêtes, qui envahit et mis à sac l'Égypte, y imposant un régime tyrannique durant plusieurs siècles, pillant et s'accaparant sans vergogne à leur unique profit l'ensemble des richesses pharaonniques, effaçant dans les temples et nécropoles les inscriptions relatives aux pharaons de souche égyptienne des périodes précédents et les regravant de ce qu'ils considérèrent "leurs propres exploits" !

Ces premières invasions remonteraient en réalité du temps d'Amenophis, il est donc question d'Akhenaton (Amenhotep IV) lui-même. La tradition hébraïque, superposée plus ou moins heureusement à diverses données des annales égyptiennes, fournit à Manéthon l'occasion de relater en ses chroniques historiques que Aménophis/Akhenaton contempla les dieux comme avait fait Hôros, un de ses ancêtres. Un voyant qu'il consulta à cet égard lui dit qu’il devait purifier le pays des "lépreux" et autres hommes impurs, coupables de "polluer" la Terre des Dieux (l'Égypte). Amenophis n'eut d'autre choix que de nettoyer cette "pollution", afin de pouvoir communiquer à nouveau avec les anciens "Dieux" d'Égypte, qui lui firent savoir en retour que l'Égypte serait malheureusement rapidement envahie et qu'il devrait quitter le pays pour une durée de treize ans; sur quoi, Amenophis rassembla, au nombre de 80.000, les Égyptiens affligés de vices et il les jeta dans les carrières de Tourah. Il y avait cependant parmi eux des prêtres, dont le malheur irrita les "dieux" : le voyant, craignant leur colère, il écrivit une prophétie dans laquelle il annonça que certaines gens s'allieraient avec les Impurs et domineraient en Kîmit pendant treize ans, puis il se tua.

Cependant, Amenophis eut pitié des proscrits et leur concéda la ville bien nommée d'AVARIS, demeurée déserte depuis l'expulsion des HYKSOS. Ils s'y constituèrent en corps de nation sous la conduite d'un prêtre d'Héliopolis, Osarsyph (Moïse), qui leur imposa des lois contraires à leurs coutumes originelles, les arma et conclut une alliance avec les descendants des rois-pasteurs Hyksôs exilés en Syrie depuis plusieurs siècles. La prophétie se réalisa donc et l'invasion fut menée par Osarsiph (Moïse) que le "peuple pollué" avait choisi pour chef. Mais selon Manethon, il est question ici de

Semenkhare et de ses associés. Tous ensemble, ils attaquèrent la vallée qu'ils occupèrent sans combat. Aménophis, soucieux de la prédiction du voyant, ramassa les images des dieux, et s'enfuit en Éthiopie avec son armée et une multitude d'Égyptiens. Suite à quoi les Solymites, qui avaient envahi le pays avec les Impurs, se comportèrent si indignement envers les hommes, que leur domination devint insupportable à ceux qui dûrent alors subir leurs impiétés. En effet, non seulement ils incendièrent les villes et les villages, et ne se retinrent point de piller les temples et de briser les images des dieux, mais ils se servirent pour leur cuisine des animaux les plus révérés et forcèrent à les immoler et à les dépecer par les prêtres et les prophètes qu'ensuite ils jetaient nus dehors…

Il est de fait notoire qu'immédiatement après le règne d'Akhenaton, il y eut effectivement en Égypte un effort concerté pour purger le pays de toutes les traces de l'hérésie du culte d'Aton, et des termes tels que "criminel" et "ennemi" furent systématiquement employés à l'encontre d'Akhenaton, de son enseignement spirituel, et des membres de son entourage, lesquels, répétons-le, dûrent s'enfuir précipitamment d'Égypte, sans même livrer combat, pour trouver refuge en Éthiopie !

Ces affirmations de Manethon sont confirmées par les nombreux témoignages éthiopiens du passé attestant que le culte d'Aton était suivi par les pharaons Nubiens de la 25è dynastie. Par exemple, à l'époque de Tirhaka, la ville d'Aton, construite par Akhenaton et les siens, gardait pour emblème le disque solaire de Gem-Aton. Plusieurs égyptologues des plus sérieux confirment les écrits de Manethon et la tradition orale nubienne, suggèrant que la lignée Nubienne fut établie par des réfugiés venant d'Égypte à la fin de la XVIIIème dynastie. (J. H. Breasted, "A City of Ikhenaton in Nubia," Zeitschrift fur Aegyptische Sprache, 40, 1902/1903).

Après cela, Aménophis revint d'Éthiopie avec une grande armée, ainsi que son fils Ramsès, qui disposait lui aussi de sa propre armée. Tous deux assaillirent ensemble les rois-pasteurs et les Impurs, les vainquirent et, après en avoir tué un grand nombre, les poursuivirent jusqu'aux frontières de Syrie.

En conclusion se dessine ici l'idée, troublante s'il en est, d'une MANIPULATION RACISTE d'envergure effectuée par les scribes rédacteurs de l'Ancien Testament au VIè siècle avant notre ère qui omirent l'HISTOIRE SUMÉRO-ÉGYPTIENNE, en toute connaissance de cause. Pourquoi cette exigence ? Parce que tous les Savants grecs et latins qui ont vu les Égyptiens ont dit que les égyptiens anciens étaient « excessivement noirs » (Agan mélanes) dit Aristote dans "Physionomie" chapitre 6. « peau noire et cheveux crépus » nous dit Hérodote, livre II, paragraphe 104. Etc... Il aurait fallu que le nom de l'Égypte soit différent mais « Kémèt » veut dire « Pays Noir », comme on dit l'Afrique Noire aujourd'hui. « Kémmiou », autre nom de l'Égypte moins connu, veut dire littéralement le « Pays des Noirs ». Et dans le Papyrus hiératique de Kahum, les Égyptiens se désignent par le mot « Noirs ». Il aurait fallu que les peintures du tombeau de Ramsès III soient différentes. Pas de chances pour les falsificateurs de l'histoire : les Égyptiens y sont représentés exactement comme les Nègres Soudanais. Il aurait fallu que des textes religieux comme le « Livre des Portes » ne fussent jamais écrits. Manque de chance pour les falsificateurs racistes de l'Histoire de l'Afrique, car dans ce texte religieux, les Égyptiens et les Soudanais sont sous la bienveillante protection du dieu dynastique HOR (Horus), lequel demande à la Déesse SEKHMET de marteler les âmes des Sémites et des Asiatiques. Il aurait fallu faire mentir les Grecs et les Isriars : d'après les mêmes textes grecs, « Ni égyptien, ni égyptienne ne voudrait embrasser un grec sur la bouche », et d'après la Torah : « les Égyptiens ne voulaient pas manger à table avec les Israélites, ni utiliser leurs couverts. Cela aurait été pour eux une abomination. » Enfin, d'après l'égyptologue Emile Amélineau, auteur des fouilles d'Abydos dans le sud de l'Égypte, les ancêtres noirs des anciens Égyptiens s'appelaient les ANOUS !

OCCIDENTAUX, (définition) : du latin occidens, participe présent de occidere : chute, dépérissement, tombé à terre, succomber, périr; là où se couche le Soleil : le royaume des MORTS !

Aujourd'hui réapparaît le spectre d'une troisième guerre mondiale qui opposera les Occidentaux au reste du monde ligué contre eux à juste titre. L'heure devrait pourtant être au "mea culpa" de la part des élites occidentales qui n'eurent de cesse que de conquérir et d'asservir les peuples de la Terre, qui n'ont jamais cessé de piller sans vergogne les richesses de son sol, et qui, dans leur soif de pouvoir absolu sur autrui, sont les tenants et les aboutissants du Système. Ainsi, s'il doit y avoir un Nouvel Ordre Cyclique, cela ne sera pas leur Nouvel Ordre Mondial... Méfiez-vous, ces prochains mois, les Fils de la Ténèbre vont tenter de proclamer au monde entier que le prince William d'Angleterre est le nouveau JÉSUS; la vérité, c'est qu'il sera l'ANTI-Xrist !
- Is-Râ-El = ISIS + RÂ + EL : << Et vous laisserez votre nom comme imprécation à Mes élus; car le Seigneur, l'Éternel,

te mettra à mort, et appellera ses serviteurs d'un autre nom.>> Ésaïe 65:15. La communauté Juive a retenu ce nom d'Israël pour <<... un reproche et un proverbe, un objet de raillerie et de malédiction.>> (Jérémie 24:9), tandis que LA VRAIE IS-RÂ-EL n'est plus appelée par son ancien nom. En fait, Israël est aveugle quant à son identité : << Un aveuglement est sur Israël.>>, et << Qui est aveugle, sinon mes serviteurs ? >> Ésaïe 42:19.

JEAN DE DIEU, ayant reçu le Verbe de AÉIOE, écrivit : << Je connais Ta Tribulation, et Ta Pauvreté - mais tu es Riche - et l'outrage que T'ont fait ceux qui se disent être Juifs; mais ils ne le sont pas, ils sont la synagogue de Satan.>> Révélation II,9 ET << Voici, Je donne de ceux de la synagogue de Satan qui se disent être Juifs, mais ils ne le sont pas, ils mentent; voici, Je les ferai venir et se prosterner devant Tes pieds, et ils connaîtront que Moi Je T'ai aimé, Fils.>> Révélation III, 9

L'origine étymologique du mot "ISRAEL" est indubitablement ÉGYPTIENNE : c'est l'assemblage d'IS - RÂ - EL, la Divine Triade composée de :

ASET-ISIS (NÎN.ANA) la Mère - Déesse du Trône dont l'origine remonte à la 5è dynastie. Son hiéroglyphe était associé au Principe Féminin, personnifiant de nombreux aspects de la Grande Déesse-Mère de la Création. Aux tous débuts de son culte, Elle était vénérée comme l'Épouse de HOR, et ce n'est qu'aux périodes dynastiques ultérieures qu'Elle devint la femme d'Osiris et la mère d'Horus, représentant ainsi pour les Égyptiens l'archétype de la Femme. Associée à l'étoile SIRIUS (Macrocosme) et au duo TERRE-VÉNUS (microcosme), ISIS représente tous les aspects féminins de la Vie : création, renaissance, réincarnation, ascension, intuition, dons psychiques, hautes vibrations, amour et compassion. En d'autres termes, Elle est la personnification de la Nature : Épouse et Mère, Nourrice, Grande Prêtresse, Déesse de la Création, Ève la première femme, mère de toutes et tous. Dans l'histoire de l'Égypte, son culte devint proéminent à un point tel qu'il fut repris par les Grecs puis les Romains à travers le Proche Orient et l'Europe entière et, aussi tardivement qu'au VIè siècle de notre ère, l'Église de Rome décida d'honorer la mémoire de cette antique Déesse sous la forme de la Vierge, mère de Jésus, le dieu des Chrétiens.

RÂ (ou RÊ) le Père - Dieu du Soleil d'Héliopolis (ON) dans l'Ancienne Égypte, qui n'est pas celui de notre système solaire ! En égyptien, ce mot signifiait "la bouche" par laquelle le Soleil avait donné naissance à l'Ogdoade des Dieux (les huit principales planètes du Système Solaire) par le pouvoir de sa Parole (le Verbe Divin). Les dynasties tardives l'assimilèrent à Rê-Horakhty, c'est à dire HORUS. Pour les Égyptiens, le Soleil pouvait être aussi bien le corps physique de RÂ que juste son oeil; ils avaient coutume de le symboliser par un disque doré ou par un cercle avec un point en son centre. L'oiseau Phénix fut associé à RÂ du fait qu'il renaît à l'horizon chaque matin, baigné de la flamme de ses rayons. L'oeil de Râ symbolisa le pouvoir royal, les anciens Égyptiens croyant que ce symbole d'indestructibilité favorisait la renaissance de l'âme du Roi. La Franc-Maçonnerie du XVIIIè siècle de notre ère a adopté l'oeil de Râ pour en faire l'oeil de la Providence apparaissant au recto du Grand Sceau des États-Unis d'Amérique. L'oeil de Râ est aussi l'oeil d'Horus, ancien Dieu d'Égypte antérieur au culte d'Osiris (censé être son père) dont l'histoire n'a cessé d'être transformée au cours du temps. À l'origine, HOR était identifié comme Dieu Céleste, son oeil droit étant le Soleil (Râ) et son oeil gauche, plus faible, la Lune (Thot). L'oeil solaire de HOR (devenu Horus), associé à des formules mathématiques, devint rapidement aux yeux des prêtres le symbole du pouvoir de Râ. C'est ainsi que HOR remplaça RÂ en importance cultuelle sous la forme de Râ-Herakhty (Râ, qui est Horus des deux horizons).

EL le Fils, alias Enlil, Ellil ou Ilû : Esprit Astral de JUPITER (JEW PETER); Dieu Suméro-Akkadien de la Terre, de l'Atmosphère, du Vent et du Tonnerre, fils d'Anshar (AN, Anu ou Anum) and Kishar (Antu ou Nammu), déités primordiales, et Père de Nanna/Sin, le dieu lunaire. Il forme avec ANU et ENKI la puissante Divine Triade Masculine de Mésopotamie. Souvent représenté la tête coiffée d'une couronne surmontée de cornes et ayant pour principaux attributs l'AIGLE ROYAL, le LION et l'ARC, ENLIL fut le Seigneur dirigeant la Grande Assemblée (l'ANUNNAKI) des survivants Atlantes ayant entrepris la reconstruction d'une nouvelle civilisation en Sumérie. Sous le titre de EL, il fut l'un des chefs des Élohiym de Hibiru. En Mésopotamie, le peuple Sumérien l'honora du nom de Kur.Gal, soit : le Seigneur de la Grande Montagne. Détenteur des Tables du Destin, Il fut désigné par la Grande Assemblée comme l'Administrateur de la Terre, ayant tout pouvoir de décision sur la destinée humaine. Époux fidèle de NÎN.LIL, il eut d'Elle cinq enfants : Nanna, Nergal, Ningirsu, Ninurta, et Nisaba. D'un caractère à la fois juste et sévère, Il est Celui qui décida de punir par le Déluge une première humanité jugée nuisible. Son sanctuaire le plus prestigieux était édifié dans la cité de Nippour. ENLIL / EL n'est définitivement pas YHWH, le dieu des Israélites, mais bien EL SHADDAÏ et EL ELYON, Dieu de l'Alliance faite avec les vrais Fils d'IS-RÂ-EL !

Tandis que EL fut LE DIEU D'IS-RA-EL ORIGINAIRE DE MÉSOPOTAMIE, YAHWEH (YHVH ou YHWH), le Dieu Unique MARSIEN colérique des Israélites (les descendants de Jacob ayant changé son nom en Isharaal, et non Israel) qui d'ailleurs le redoutent fort, apparaît aux moments de leur Fuite d'Égypte (Exode), chassés qu'ils furent par les Égyptiens, alors qu'ils se déplacent dans la zone désertique du sud de la Palestine, dans leur mouvement migratoire au nord de Judah. Ce GÉNIE (DJINN) du DÉSERT ou L'ESPRIT DE MARS nous ramène étrangement au dieu SETH égyptien et par analogie à la lignée adamique de SETH. Vous le voyez, tout se tient ! Historiquement parlant, ces deux divinités sont bel et bien distinctes sous tous leurs aspects et attributs, malgré l'amalgame fait par les religions patriarcales en leur volonté politique d'asseoir le culte du Dieu Unique.

Le Mythe du Souvenir :

L'anatomiste Grafton Elliot Smith, ayant examiné après exhumation les restes momifiés de YOUSSOUF, le Joseph égyptien historique, rapporta que "sa forme de tête n'est en aucune manière commune à l'Égyptien lambda ("Étranger dans la Vallée des Rois" ch. 12, pp. 124-125 par Ahmed Osman). Il semblerait donc qu'il était de pure souche Mésopotamienne, c'est à dire l'un des descendants probables de la lignée royale sumérienne, d'où son nom hébreu de "Joseph" (Youssouf). Voilà sans doute pourquoi les rédacteurs de la Genèse tinrent à clore l'espace de temps entre lui et le Jacob-Israël biblique. L'intérêt dans tout cela, c'est que les pharaons descendants de Youssouf et Touya ne furent autres que les Rois d'AMARNA : AKHÉNATON, SEMENEKHKARÊ, TOUTANKHAMON, et AY. Leurs règnes courts furent consécutifs : environ de 1367 à 1338 av. J.C. et, si cela est le cas, les Rois d'Amarna auraient donc été ceux de l'Alliance prophétisée d'EL SHADDAÏ avec ABRAHAM et ISAAC, concernant la Royauté Égyptienne. N'oublions surtout pas qu'à ce stade, des 12 fils de Jacob-Israël, Joseph est le seul à ne pas avoir eu de Tribu nommée après lui ! Toutefois, par leur connaissance à postériori de Joseph le Grand Vizir, le nom de ce personnage historique fut utilisé par les scribes de l'Ancien Testament l'ayant adapté pour dissimuler une période sans importance de l'histoire israélite afin de glisser promptement de l'époque d'Abraham à celle de Moïse.

Le pays de Canaan avait été placé sous gouvernance égyptienne à compter des campagnes anti-Hyksos de THOUTMOSIS III, pharaon de la 18è dynastie, d'environ 1490 à 1436 av. J.C., et il demeura ainsi jusqu'à l'ère des Rois d'Amarna. James Henry Breasted, égyptologue américain de l'Institut Oriental de l'Université de Chicago, s'est référé à Thoutmosis III comme au "Napoléon d'Égypte", l'empire qu'il avait établit avec son fils Aménophis II s'étendant de la Syrie jusqu'à l'Asie occidentale, évocateur du domaine royal promis aux descendants d'Isaac "depuis le fleuve d'Égypte jusqu'au fleuve Euphrate (Genèse XV, 18).

Dès la découverte du sarcophage de Youssouf, les égyptologues furent confondus par ses hiéroglyphes inhabituels. D'une façon ou de l'autre, les inscriptions des tombes égyptiennes sont généralement liées à la divinité sous laquelle le pharaon momifié était placé de son vivant, révélant des noms de dieux aussi évocateurs que Ptah, Râ, Amon, Thot, etc... Mais l'identification de Youssouf ne fut liée à aucun des dieux connus d'Égypte; au lieu de cela, elle était incompréhensible, indiquant le nom de IAWA ou IOUYA ("Étranger dans la Vallée des Rois" ch. 12, pp. 122 par Ahmed Osman), nom sous lequel Youssouf est d'ailleurs bien souvent cité aujourd'hui !

Le mystère de IAWA a été finalement révélé grâce à la documentation relative à TIYI, la fille de Youssouf et de Touya, Reine d'Égypte mariée au Pharaon Aménophis III. Hors, ainsi que nous l'avons vu précédemment, c'est dans la bibliothèque exhumée d'Aménophis III que la tablette mésopotamienne d'"ADAPA" concernant ENKI, NÎN.KHARSAG et la Création d'ADAM fut découverte en 1917 !

L'histoire veut que l'influence de Tiyi sur Aménophis III fut grande, et, dès son mariage, ENKI, le Dieu ancestral sumérien, fut inclus dans le panthéon égyptien sous les noms de IAW, IAWA, IOUYA, ou YOUYA : "Lui Qui Vit" (de la racine verbale "hayah" : vivre). On se référa aussi à Lui à AÉIOE, IOUIYA, YAOUAI ou YAHOO : ENKI !

À ce stade de l'Histoire véritable, nous ne sommes éloignés de MOÏSE que d'une génération. Aussi, quand il est dit que Moïse conduisit l'Exode au Sinaï, l'héritage divin que les Israélites emmenaient avec eux était Suméro-Égyptien, l'identification de leur Dieu étant pour moitié celle d'ENLIL et d'ENKI pour l'autre. Pourtant, peu à peu, ces deux déités masculines distinctes ne firent plus qu'une à leurs yeux. En matière de vénération, de El Shaddaï puis d'El Elyon, les Israélites adoptèrent le nom d'ADON, mot sémitique déformé de Yaouai signifiant "Seigneur" équivalent à l'égyptien ATON, l'alternative ADONAÏ signifiant "Mon Seigneur".

Vérifications faites, ADON est bien l'un des noms de DIEU dans la Bible, également utilisé pour décrire des seigneurs bien humains eux (Exode IV, 10-11; Juges VI, 15; II Samuel VII, 18-20; Psaume VIII et CXIV, 7, CXXXV, 5, CXLI, 8, CIX, 21-28, plus de nombreuses fois dans Ézéchiel et Daniel). C'est d'ailleurs à Adon, le Seigneur, que Moïse se réfère en invoquant le nom de Dieu dans l'Exode IV, 10, au moment où il négocie la possibilité d'emmener les Israélites hors d'Égypte.

Dès son mariage avec Tiyi, Aménophis III lui fit don de la ville frontière de Zarw, à Goshen, dans le pays du delta, la nommant épouse en chef, rang supérieur à sa première épouse, la Reine Sitamoun. C'est là, à Zarw qu'il construisit le "Temple du Seigneur" ou "Maison d'ATON" près duquel il creusa un immense lac sur lequel il amarra sa barque de parade du nom de "Tehen Aten" (Aton brille). Hors, la colonie fortifiée de Zarw fut construite sur le lieu même de l'ancienne capitale des rois-pasteurs Hyksos, et, à une époque plus tardive, elle fut rebâtie pour devenir Pi-Ramsès sous le règne de Ramsès II qui en fut l'Administrateur (Maire).

La différence essentielle entre ATON et les dieux locaux égyptiens, c'est que la personnalité même d'Aton fut toujours indiscernable... Aucune mythologie ne lui fut associée, aucune indication de caractère, et aucun folklore romantique ne pouvant être célébré. Dieu inaccessible et insaisissable, seule la famille de Tiyi en percevait la complexité, l'image de Yaouai s'étant dissoute dans les vapeurs des temps très anciens. Néanmoins, la représentation vulgaire - dans le sens populaire - du Seigneur par Aménophis émergea comme un glorieux DISQUE Solaire, ses rayons dirigés vers le bas se terminant par des mains. RÂ était le grand Dieu-Soleil du peuple égyptien, le Dieu d'État étant AMON, mais durant le règne d'Aménophis III, le disque d'ATON de Yaouai fut présenté comme la Lumière Divine en laquelle ces deux Dieux majeurs dominaient. Pour sa part, la Tradition fait référence à l'ATÔME PRIMORDIAL duquel émane la Vie canalisée par le RAYON d'ELI concentré en la LENTILLE (DISQUE) SOLAIRE qui la diffuse ici-bas en autant de rayons éthériques plus diffus.

- Les Acteurs de la Genèse :

Étant maintenant arrivés à la fin de la Genèse avec la mort, la momification et l'enterrement de Joseph, nous émergeons de l'épisode le plus coloré et séduisant de l'ouvrage. Bien que l'histoire de Joseph ait été inventée par les scribes, cette fiction personnelle fut pourtant inspirée d'un récit réel de l'histoire égyptienne afin de servir d'exemple d'intégration raciale aux Isréalites, judicieusement greffé au contexte politico-géographique de l'époque visée. En parallèle avec ceci, la tradition du YAOUAI, un "dieu" SUMÉRIEN qu'ils conservèrent démontre que même quatre siècles après l'époque d'Abraham, la culture Israélite en Égypte était toujours largement Mésopotamienne. Il est cependant évident, qu'à la suite de l'invasion et de l'établissement des Hyksos dans la région du delta, les Israélites furent traités majoritairement comme une société de rang inférieur par les gouverneurs égyptiens.

Poursuivant notre examen de la Bible en tant que première source d'informations sur Dieu, nous découvrons une fois encore que les Écritures ne concernent pourtant pas tellement Dieu, tel que l'on aurait pû se l'imaginer. Durant les six siècles de la Genèse, depuis l'époque d'Abraham (env. 1960 av. J.C.) jusqu'à celle de Moïse (env. 1360 av. J.C.), Dieu n'a

aucun rôle actif ni aucune influence directe sur le récit des évènements. Il apparait physiquement une dernière fois dans la tente à Mambré pour disparaître de la scène en tant qu'entité personnelle dans le Livre suivant de l'Exode; et, dans le récit biblique, Il ne reviendra jamais comme personnalité "en chair et en os" tel qu'Il était décrit auparavant. Dorénavant, Dieu - sous quelque nom qu'Il soit présenté - devient élusif et impénétrable, apparaissant seulement comme une présence éthérée se manifestant à l'occasion de phénomènes naturels et/ou surnaturels. Que s'est-il donc passé ? Aurait-Il été ASSASSINÉ ? Si oui, PAR QUI et POUR QUELLES RAISONS ? Enfin, si un tel DÉICIDE (aux yeux des individus) est survenu, "Dieu" était-il vraiment Dieu ? Nous apporterons réponse prochainement à ces questions pertinentes...

Quant aux principaux acteurs masculins de la Genèse (les figures marquantes féminines sont plus rares), nous n'avons été témoins jusque là que de querelles familiales, de turpitudes et de comportements peu représentatifs d'une Lignée divinement choisie ! Nous nous sommes en outre aperçu à quel point les scribes rédacteurs de l'Ancien Testament ont usé d'artifices et de tactiques littéraires pour manipuler les lignées aînées de descendance masculine, prenant grand soin de dédaigner celles matrilinéaires (féminines). Par un honteux processus digne de la plus grande roublardise, la descendance de CAÏN a tout d'abord été mise de côté en faveur de celle de son demi-frère plus jeune : SETH. Un bidouillage est intervenu relativement à JACOB-ISRAËL et à son demi-frère plus jeune ISAAC. ESAÜ a été dépossédé de son droit d'aînesse en faveur de JACOB, son jumeau plus jeune, et RUBEN a été écarté pour favoriser JUDA, son troisième plus jeune frère comme géniteur de l'éventuelle lignée royale davidique à Jérusalem. Pendant ce temps là, JOSEPH, l'un des demi-frères cadets de Ruben, a été désigné de manière totalement anachronique comme l'héritier d'un aspect crucial de l'Alliance d'EL SHADDAÏ.

Dieu merci, on sait aujourd'hui que quelques-unes des histoires les plus divertissantes de la Genèse, telles l'épisode de la Tour de Babel, le Déluge mésopotamien, et Joseph en Égypte, furent INTÉGRALEMENT PRÉLEVÉES par les scribes Israélites, captifs de Nabuchodonosor à Babylone, sur des archives historiques de civilisations antérieures n'ayant strictement aucun rapport avec le texte de la Genèse, et que leurs intrigues furent transposées pour donner plus d'envergure aux personnages bibliques. Ceci mis à part, depuis l'époque d'Abraham, les Patriarche de sa soi-disante descendance, notamment Jacob-Israël, se révèlent assez peu inspirants pour n'avoir accompli que très peu de choses. Par contraste, les rameaux de l'arbre généalogique stratégiquement évincé de Caïn semblent avoir acquis quelque pré-éminence notable en Mésopotamie, via ISMAËL, ESAÜ, EDOM et CANAAN, et il est fort regrettable que leurs histoires individuelles aient été substantiellement ignorées... Sur ce, les FEMMES n'ont pas été présentées sous leur meilleur jour non plus ! LILITH, princesse Anou et première épouse d'ADAM, fut démonisée pour avoir refusé de se "coucher plus longtemps sous lui"; ÈVE fut diffamée et subordonnée à ADAM parce qu'elle avança ses propres opinion; SARAH fut éclipsée par ses maris, à savoir Abraham et Sésostris; HAGAR fut bannie au désert avec son fils; les filles de LOTH couchèrent avec leur père sans qu'il en soit conscient; RÉBECCA dupa son mari ISAAC en déguisant son fils cadet en son propre frère aîné; LÉA roula JACOB pour le forcer à l'épouser; RACHEL vola les biens de la maison de son père; DINAH fut violée, et finalement, THAMAR prétendit faire le trottoir pour concevoir de son beau-père. Je vous inviterai donc à être très attentifs au traitement que les scribes affligèrent aux autres femmes de premier plan qui seront décrites alors que nous progresserons dans le reste de l'Ancien Testament; sinon, pour celles et ceux intéressés à explorer plus profondément ce thème de la misogynie, la lecture de "Femmes dans la Bible" de John Baldock est très instructive.



Les Années Manquantes :

Le Livre de l'Exode débute par un court exposé sur l'inquiétude des Égyptiens relative au niveau élevé de procéation des Isriars (futurs Israélites), suite à quoi le texte fait un bond en avant à travers les siècles jusqu'à la naissance du Musée ou Mosès (MOÏSE). Pour le lecteur non averti, ceci est très déconcertant puisque les histoires de Joseph et de Moïse sont décrites comme si elles étaient liées entre elles, avec très peu de temps les séparant, ce qui n'est pas vrai. Il est par conséquent d'autant plus troublant de lire dans le Livre des Nombres que, alors que Moïse conduisait les Israélites hors d'Égypte, les prétendues 70 personnes de la famille de Jacob-Israël (Genèse XLVI, 27) s'étaient multipliées jusqu'à totaliser DEUX MILLIONS d'individus, y compris une ARMÉE de 603.550 guerriers mâles âgés de plus de 20 ans ! En réalité, par faute de compréhension, plusieurs mots hébreux dont celui de "ELEP" (lp) signifiant "TROUPE" traduit par le nombre "MILLE" de manière erronée, entraînèrent les scribes à grandement exagérer le nombre total des Israélites, lequel sur seulement trois générations ne saurait en toute logique avoir dépassé le millier.

En confirmation historique du séjour des Isriars en Égypte, les annales du pharaon RAMSÈS II (env. de 1304 à 1237 av. J.C.) font référence à un peuple sino-sémitique installé dans la région du delta du Nil, à Goshen, mais elles ne spécifient pas qu'eux en particulier aient été des Israélites. En réalité, les Sémites en question constituaient un patchwork de Syriens, de Phéniciens et de Mésopotamiens ("La religion des Sémites" ch. 1 p. 1, de W.R. Smith). Les annales égyptiennes, tels les documents de SÉTI Ier, prédécesseur de Ramsès, se réfèrent également à la ville d'ASHER en Canaan, mais comme dit dans Josué XVII, 7, Asher fut nommée d'après l'une des Tribus d'Israël qui retourna en Canaan avec l'exode mosaïque (Nombres I, 41), indiquant de ce fait que l'Exode dut avoir eu lieu avant ou pendant le règne de

Séti Ier, soit aux environs de 1333 à 1304 av. J.C.

La Genèse XLVII, 11 déclare que, pendant qu'ils étaient en Égypte, la parenté de Joseph s'était installée dans le "pays de Ramsès", tandis que l'Exode I, 1 affirme qu'ils construisirent eux-mêmes réellement la cité de Ramsès (Pi-Ramsès). Toutefois, Ramsès Ier ne régna pas avant environ 1335 av. J.C., et Ramsès II pas avant 1304 av. J.C. Il était donc absolument impossible pour Jacob-Israël et sa famille de s'être installés "au pays de Ramsès" puisqu'ils arrivèrent en Égypte des siècles AVANT l'époque des Ramsès sous le nom d'HYKSOS ! Voilà ce qu'on nous cache, car les Hyksos ou Pisidiens furent de cruels envahisseurs de l'Égypte ! Ces déclarations bibliques embarrassèrent d'ailleurs beaucoup les historiens à l'époque Victorienne... En fait, la seconde cause d'un tel anachronisme - "pays de Ramsès" - provient aussi du fait que les scribes rédacteurs de l'Ancien Testament utilisèrent le nom qu'ils connaissaient de leur temps, au VIè siècle av. J.C., pour désigner cette partie du delta du Nil.

L'exode israélite paraît s'être développé par vagues successives depuis l'époque de Moïse, mais il semble que de nombreux Ébros demeurèrent en Égypte à la suite du départ de la plupart d'entre-eux ("L'Égypte et l'Ancien Testament" ch. 5 p. 124 de T. Eric Peet), et de fait, des Aperou/Habirû restèrent en Égypte jusqu'au règne de Ramsès IV. Une étude réaliste du calendrier des évènements fut établi en 1997 à l'occasion de la datation au carbone 14 des céréales de l'ancienne couche archéologique de Jéricho, déclarées avoir env. 3.311 ans; ceci les date du 14è siècle avant J.C., signifiant qu'en leur exode, les Israélites, qui démolirent la cité lors du franchissement du Jourdain pour entrer en Canaan, n'étaient pas encore arrivés là à cette époque. De plus, courant de l'été 1997, le journal scientifique "Nature" a identifié les cendres volcaniques de l'éruption du Mont Santorin en Méditerranée comme étant la plaie biblique des ténèbres en Égypte, dissociant complètement l'évènement d'avec l'époque de Moïse comme rapporté dans l'Exode X, 22-23. La conséquence en Égypte de ce désastre volcanique et du violent tremblement de terre accompagnateur daté géologiquement de 1624 av. J.C. est relatée dans le "Papyrus Ipuwer" acquis par le musée hollandais de Leyde en 1828. Ce document de plusieurs pages de la 19è dynastie, copié d'après une source plus ancienne, raconte une suite d'évènements dévastateurs en Égypte s'accordant aux plaies rapportées dans l'Exode, et il établit que le feu et les cendres qui ravagèrent le pays "tombèrent des cieux" quelques 300 ans AVANT l'époque de Moïse : il est question là de la chute d'un gros astéroïde ou comète qui fut nommé Sekhmet par les Égyptiens,et Étoile de Baal par les peuples Cananéens. N'est-ce pas ce météore à l'origine des cultes rendus aux Pierres Noires ?

Dans la perspective biblique du sujet, afin de couvrir les siècles séparant les livres de la Genèse et de l'Exode, les Écritures hébraïques affirment que la durée du séjour des Israélites en Égypte fut de "quatre cent et trente années" (Exode XII, 40). Si ce calcul est à peu près correct comme déclaré, depuis l'époque de Jacob-Israël, alors la vague initiale du départ israélite vers le Sinaï avec Moïse serait intervenue bien après le règne de leurs rois-pasteurs Hyksos, autour du milieu du 14è siècle av. J.C.

- La Terreur de Dieu :

Malgré toutes les grandes Ziggourats de leur soi-disant héritage Mésopotamien, et les grands temples pré-existant en Égypte, pas une seule fois Isaac ou Jacob ne mentionnent le concept de temple en Canaan. Au mieux, tout ce que nous avons, ce sont quelques références à leurs constructions individuelles d'autels primitifs en amoncellement de pierres dans les collines ou en des lieux sauvages (exemples : Genèse XII, 7 et XXXIII, 20), où ils faisaient des offrandes de boisson et d'huile (Genèse XXXV, 14), et accomplissaient des SACRIFICES d'animaux (exemples : Genèse XXXI, 54 et XLVI, 1), lesquels furent une ABOMINATION aux yeux de Dieu ! Sur le sujet de leur éventuelle vénération religieuse, prières ou autre forme expressionnelle, la Genèse ne nous produit qu'une seule référence en XX, 17 lorsque Abraham demande qu'El Shaddaï puisse aider le Roi ABIMÉLECH et sa femme à avoir des enfants. Ce n'est pas avant l'époque de Moïse, six siècles plus tard, que l'idée d'une prêtrise religieuse émergea comme concept israélite basé sur le modèle Égyptien. Le premier temple du genre fut le Tabernacle de la Congrégation, construit durant l'exode mosaïque au Mont Horeb dans le Sinaï (Exode XXVI-XXVII).

Suite à sa prétendue éradication de Sodome et Gomorrhe, nous assistons à un déclin rapide de l'activité de Dieu, laquelle avait été, dans tous les cas, en majeure partie absolument destructrice. En les Écritures, dans la période postérieure à Abraham, l'activité de Dieu passe au second plan face à la forte emphase orientée vers la famille d'Abraham. Il nous est relaté qu'Il change le nom de Jacob en celui d'Israël et rappelle aux patriarches assez régulièrement que leurs descendants deviendront une grande nation. Mais quant au reste, Dieu est accessoire dans la suite de cette saga, ce qui

en un sens n'est pas surprenant car, alors que les archives mésopotamiennes cessent d'être applicables aux récits relatifs à la nouvelle patrie, les scribes de la Genèse sont alors en manque d'informations de base disponibles en la bibliothèque royale de Babylone. Il faut attendre qu'ils découvrent les textes cananéens concernant la famille d'El Elyon, la Cour de Son Assemblée à Baalbek, et son "pavillon" édifié à Bêth-El. Dès lors, la sainte personnalité de EL est citée 250 fois dans la Bible hébraïque, nombre de références étant faites spécifiquement à Dieu comme El Elyon, et 48 mentions de Lui se référant à El Shaddaï. Ces nombreuses citations dénotent toutes que le Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob était en effet le Seigneur suprême des Cananéens, connu auparavant de ceux tels qu'Adam et Lamech comme ENLIL (Ilû.Kur.Gal) en Mésopotamie. Aussi, malgré l'utilisation singulière du mot dans les traductions, le terme pluriel ELOHIM (Ceux Qui Brillent) est-il employé non moins de 2.570 fois, bien que TOTALEMENT IGNORÉ dans les Bibles chrétiennes !

"Dieu", quel qu'en soit le nom, paraît avoir été craint - voire redouté - et révéré par les successeurs d'Abraham, mais Il n'avait pas encore accédé au domaine de ce que l'on pourrait appeler un environnement religieux formel. En deux occasions, on se réfère à Lui en hébreu comme "la Terreur" (Genèse XXXI, 42, 54), une personnalité à la fois imposante et terrifiante ("La Genèse" p. 174-176 de R. Alter). Cette image fut concrétisée par ses stupéfiants pouvoirs de destruction, qu'ils soient évidents comme les inondations, les tempêtes, les séismes, ou comme le feu céleste. La difficulté de compréhension dans notre perspective de lecteur résulte d'un manque de littérature hébraïque pour la période considérée; nous ne disposons en effet que de l'opinion des Écritures sur ce qu'il advint après Sumer, consigné beaucoup plus tardivement de la main des rédacteurs sacerdotaux endoctrinés. Nous ne savons pas si les scribes comprirent eux-mêmes de quel personnage il était vraiment question, ni s'ils ne furent pas tentés de créer leur propre idée de l'image du dieu d'Abraham afin de se mettre au diapason de leur époque. Dans les deux cas, puisque les rédacteurs de l'Ancien Testament eurent toute liberté d'écrire ce qu'ils voulaient, il est probable qu'on nous présente un concept s'appliquant rétrospectivment aux attitudes d'un dieu leur étant plus contemporain; à ce stade en effet, bien des Israélites avaient été captifs à Babylone durant quelques décades et pour autant que leur communauté soit concernée, Dieu avait permis cela. Il était donc reconnu d'eux comme rude, imprécatoire, égocentrique, et expressément intolérant - cette perception rendue évidente dans le Lévitique XIV-XVI : << Si vous ne me prêtez pas l'oreille, et ne suivez pas tous ces commandements... Je vous soumettrai même à la terreur, à la phtisie, à la fièvre récurrente, qui consumera les yeux et causera de la peine en vos coeurs; et vous sèmerez vos graines en vain, car vos ennemis les mangeront.>>

Auparavant, l'Exode XX, 5 cite : << Moi le Seigneur, ton Dieu, je suis un Dieu jaloux, punissant la faute des pères sur les fils, sur la troisième et quatrième génération, pour ceux qui me haïssent.>> Celles et ceux d'entre-vous acceptant l'idée du karma et du cycle des réincarnations de l'âme verront ici une grande vérité par-delà le charabia religieux ayant rendu la signification du texte opaque : ce qu'un être fait en sa vie présente porte à conséquences en une prochaine incarnation ! Voilà comme quoi la religion rend nébuleux et enténèbre tout principe primordial...

Les Israélites crurent qu'ils avaient été emmenés en captivité par Nabuchodonosor de Babylone parce que leurs rois n'étaient pas toujours absolument déterminés vis-à-vis d'une doctrine 100% monothéiste (II Rois, XXI, 3). Dans les faits, nous l'avons vu, Nabuchodonosor n'avait d'autre choix que d'aller chercher d'excellents maîtres d'oeuvre et ouvriers afin de reconstruire sa ville, précédemment envahie, pillée et détruite. De retour à Jérusalem, les Israélites assumèrent chaque raison de craindre d'autres châtiments de Dieu s'ils n'adoptaient pas une attitude de totale servilité au dogme de leur caste sacerdotale. Ceci entraîna une disposition à la soumission et à la fatalité telles que décrites dans la Bible et, en conséquence, à un portrait insensible et dictatorial d'un Dieu qu n'avait jamais été dépeint d'une telle manière par les chroniqueurs précédents de Canaan ou de Mésopotamie. Pire, nous le verrons plus loin, les prêtres enlevèrent à ce "dieu" son épouse bien-aimée !

- Changement de Perception :

C'est à partir du VIè siècle av. J.C., à l'occasion de la captivité des Israélites à Babylone, que leur caste sacerdotale commence à nommer DIEU le plus souvent selon le terme "YAHVÉ" ayant pris naissance depuis une source israélite en Égypte. Une première erreur grossière fut de croire qu'il s'agissait du nom même de Dieu, mais le doute était pourtant présent : Dieu l'approuvait-Il ou objecterait-Il à entendre ce mot propagé au loin publiquement par des gens ordinaires ? Nous voyons là se profiler une ségrégation au seul profit des prêtres qui ne cessera ensuite de prendre ampleur... En conséquence, quand le Temple de Jérusalem, reconstruit sur l'assise d'une très antique structure ATLANTÉENNE (ce qui en subsiste à l'heure actuelle étant les grocs blocs de base du Mur des Lamentations), fut achevé vers 520 av. J.C., un règlement drastique fut introduit : désormais, le nom de Dieu devrait être considéré comme imprononçable, seul le Grand

Prêtre du Temple étant autorisé, par privilège spécial, à énoncer "YAHVÉ" (à mon avis, une toute autre sonorité, savoir comment prononcer correctement le VERBE donne tout pouvoir sur les Élémentaux de la Nature !), cette prononciation étant restreinte au sanctuaire interne, le Saint des Saints, et devant être obligatoirement susurrée de manière inaudible par d'autres ("La Déesse Blanche" ch. 16 p. 287 par Robert Graves).

2.000 ans plus tard, en 1518 de notre ère, pour servir les besoins du nouveau mouvement protestant, les interprètes chrétiens de la Réforme Luthérienne eurent l'idée saugrenue de réviser le terme "YAHVÉ", devenu le nom de Dieu au cours du temps, par une substitution de voyelles à l'intérieur du radical YHVH ou YHWH (Yahvé en français = Yaweh en anglais) ajouté à une assimilation phonétique : J = Y et V = W. Le terme hybride résultant fut "JÉHOVAH". Bien qu'absolument sans aucune signification par rapport au contexte original Israélite, ce terme fut aisément accepté et obtint quatre citations dans la Bible anglaise, version autorisée du roi James (Jacques) : Exode VI, 3 - Psaumes LXXXIII, 18 - Isaïe XII, 2 - Isaïe XXVI, 4.

La terminologie provocante "JÉHOVAH", produit passablement altéré d'une culture foncièrement ANTISÉMITE d'Europe occidentale, aurait du être abandonnée depuis longtemps, mais elle reste toujours mise en relief par quelques groupes fondamentalistes n'appartenant pas par ailleurs au courant principal du mouvement chrétien contemporain.

Tout comme le nom de Dieu, devenu YHVH puis YAHVÉ, est imprononçable par les Juifs depuis la période du Second Temple, il advint que Dieu lui-même devint un personnage de plus en plus mystérieux... D'une manière ou d'une autre, durant les 400 années manquantes du Livre de la Genèse, la perception de Dieu dans l'esprit des rédacteurs de la Torah fut changée de celle d'une entité physique en celle d'une présence spirituelle et miraculeuse - du Naturel au Surnaturel - à la manière dont Il est encore perçu aujourd'hui. Une chose dont nous sommes cependant certains, c'est que, s'il existait quelque document historique que ce soit décrivant Dieu comme Personne Physique après l'Exode - ce que faisaient les tablettes mésopotamiennes et cananéennes écrites bien antérieurement - alors les rédacteurs de la Bible auraient saisi cette occasion pour en relater les circonstances et situations possibles. Mais ce qui s'est produit, c'est qu'ils changèrent complètement la nature littéraire et doctrinaire de la déité en celle d'un dieu unique indescriptible dans un environnement insondable - un suzerain impénétrable et sans image, la réalisation de ce type de représentation étant devenue strictement interdite (Exode XX, 4) - cet édit restant d'actualité pour être toujours observé dans les religions juive et islamique. Toutes les représentations artistiques du très familier PÈRE DIVIN, en tant que L'ÉTERNEL toujours vigilant, provient des interprétations chrétiennes d'une époque beaucoup plus tardive et n'offrent que peu de comparaison avec le dieu vengeur, jaloux et dictatorial dépeint dans l'Ancien Testament, déjà très éloigné du descriptif des tablettes d'argile sumériennes, les plus proches de la vérité car évocaztrice non pas d'un Dieu Tout-Puissant, mais d'un Seigneur d'une autre race, d'une autre époque, siègeant à la Grande Assemblée et à la fois décideur et administrateur de la Communauté.

À la lumière de ceci, une question vient maintenant à l'esprit : en cet album-photos commenté, nous avons voyagé jusqu'à présent pendant une période de temps de 3.000 ans à peu près, depuis l'époque d'Adam et Ève dans le Jardin du Kharsag, l'E.DEN de l'Anunnaki, la Grande Assemblée des survivants d'Atlantis, et de plus de 600 ans depuis les jours d'Abraham. Quel que soit son (ou ses) nom(s), ce dieu avait-Il réellement prévalu comme personnage unique durant tout ce temps ? Est-Il réellement "de toujours à toujours" comme déclaré dans les Écritures (Psaume XC, 2) ? Est-ce vraiment le cas qu'Il "sera le même et que Ses années ne finiront pas" (Psaume CII, 25-28) ?

Si la réponse à n'importe laquelle de ces questions peut être effectivement OUI, alors une telle réponse ne peut être liée qu'à une perception spirituelle - notion d'intemporalité et de multi-dimentionnalité. Quoi qu'il en soit, le fait demeure toujours que, tandis que Dieu était transféré dans le domaine immatériel depuis env. 1400 av. J.C., Il était indéniablement répertorié HORS DE LA BIBLE comme un "Être Vivant", certes exceptionnel mais personne réellement corporelle et physique avant cette date, affublé de multiples noms ou titres tels que : Enlil, Ilû Kur.Gal (le Seigneur de la Grande Montagne), El Elyon, El Shaddaï d'une part; mais encore Ea, Ia, Hu (Iou), Aéioe, Eyeh, Enki, Nudimmud, etc... À son sujet, les tablettes cunéiformes nous décrivent ce "Dieu" le plus souvent sous la forme de deux frères, mais parfois il est question d'un père et de son fils. Nous souvenant que les Anciens avaient pour coutume de donner à leurs Chefs les nom, attributs et caractéristiques des Astres, ici, la personnalité de "Dieu s'affine enfin : ne serions-nous pas en présence d'un Esprit Cosmique ou d'un PRINCIPE, incarné ou personnifié, se déclinant sous au moins deux aspects - opposés mais complémentaires - l'addition des deux productrice d'un troisième ? Celui que les Romains, des millénaires plus tard, nommèrent JANUS ? Si tel est bien le cas, nous aboutirions à l'Esprit de la Terre, que les Égyptiens nommaient SEB ou

GEB, entité d'une extrême complexité, investie au minimum des Énergies respectives de Jupiter, de Neptune, et du Soleil, et réglièrement "titillé" par le duo opposite Mars-Vénus !

La dernière des tablettes de Ras Shamra, produites sur une période de cinq siècles, émane précisément de ce lointain passé, révélant que la tradition de "Dieu vivant sur Terre" prévalait encore à Bêth-El en Canaan, autour de 1400 av. J.C. Ce fut là l'ultime fois; par la suite, plus aucun document historique ne mentionna la présence physique de Dieu sur notre planète. Qu'arriva t-il donc sinon la destruction et la désertification de toute la zone affectée par la chute de l'Étoile de Baal : la Comète !

Tout en considérant le concept d'une extrême longévité quant à la durée de vie des Anciens, nous savons qu'Ils n'étaient pas des Immortels au sens où Ils pouvaient succomber accidentellement ou être tués. D'autre part, souvenons-nous une fois encore de leurs us et coutumes : l'institution de l'Anannage - la Grande Assemblée - était héréditairement dynastique, c'est à dire qu'un nom, un titre, une charge se transmettaient. Certes, il y avait toujours un J.ÉOVÉ : LUI, un suprême EL, mais à partir du moment où "les Dieux abandonnèrent Sumer, prenant le soin de FERMER LES PORTES", des individus différents portèrent le titre dans les générations successives; bien sûr, la personne en question n'était pas choisie au hasard et avait subi une longue préparation; nous évoquons ici l'Initiation Primordiale, parcours initiatique au terme duquel l'Initié était jugé digne par la Communauté d'en devenir le J.ÉOVÉ, c'est à dire l'Archidruide, à la fois Roi et Prêtre, Pontife reliant la Terre au Ciel, garant du fait de la paix et de l'harmonie ici-bas puisqu'investi de l'Esprit.

Ainsi, il devient compréhensible que le Seigneur qui marcha dans le Jardin aux côtés d'Adam ne fut pas nécessairement la même personne physique que Celui qui s'assit sous la tente avec Abraham. Mais, évoquant le thème de la RÉINCARNATION, nous aurions pourtant bien là une même Âme investie du même Esprit Cosmique... Hors, il est curieux de constater que la plupart des religions renient le concept des réincarnations de l'âme, contrairement à l'Hindouisme et aux mouvements gnostiques. L'autre bizarrerie qui n'est pas la moindre est cet ÉTOUFFOIR, cette MISE SOUS LE BOISSEAU du "DÉICIDE" commis par les Félons... Car, au point où nous en sommes rendus, il convient de divulguer que, au sein d'une certaine caste sacerdotale, des hommes mauvais et concupiscents CONVOITÈRENT avec envie et cupidité les artefacts de ENKI, objets technologiques et scientifiques jugés par eux magiques et puissants. L'irréparable advint donc : après s'être concertés, mûs par leur soif inextinguible de pouvoir, ils L'ASSASSINÈRENT ! Voilà la véritable nature du "PÉCHÉ ORIGINELLE" qui pèse sur la Conscience Collective de l'Humanité, le meurtre du Créateur de l'Espèce Humaine par quelques-unes de ses créatures dont on trouve trace dans le mythe Osirien aussi bien que dans l'assassinat de l'architecte Hiram par ses mauvais compagnons, mythe de base cher à la Franc-Maçonnerie.

Après avoir commis leur terrible forfait, ceux qui devinrent des prêtres s'accaparèrent le Savoir des Anciens, s'emparèrent du pouvoir et ne le quittèrent jamais depuis; ils placèrent alors commodément "Dieu au Ciel" et transférèrent le fardeau de leur crime sur autrui, culpabilisant et maintenant la gent humaine dans la peur et l'oubli.

Et puisque l'être humain ici-bas est soumis à la Loi des Cycles, ère après ère fut commis l'abomination des pires sacrifices : à chaque fois que les Messagers du Ciel ou Avatars Divins se réincarnèrent, ils furent identifiés et éliminés, leurss propos et enseignements traitreusement récupérés et modifiés par les descendants de cet Ordre Noir planétaire n'acceptant pas l'idée de perdre l'emprise sur les âmes humaines.

Bien entendu, nous ne possédons pas de documentation historique démontrant irréfutablement la date et les circonstances du décès de ENKI, le "dieu-créateur" de l'humanité : le ménage a été fait ! Mais, les archives mésopotamiennes et cananéennes de première main nous montrent que le meurtre dont il est question a dû être commis justement aux environs de 1.400 avant notre ère, en corrélation avec la chute catastrophique de l'astéroïde. Et ainsi, nous obtiendrions donc une nouvelle clé de compréhension : c'est à partir de cette date jusqu'à nos jours que l'existence présumée de Dieu s'est répandue sous forme de croyances superstitieuses au moyen des religions !

Sur la base des archives mésopotamiennes, un autre sujet brûlant doit être maintenant dévoilé : la quête de l'immortalité, conçue comme la motivation initiale dans l'Épopée de Gilgamesh, héros qui se considérait lui-même divin à seulement 2/3 (ADN d'une mère Anunnaki et d'un père humain). C'est ce but extraordinaire qui motiva Gilgamesh dans la recherche de son lointain ancêtre Uta.Napishtim, l'authentique Noé, ancien Roi de Shurrupak, lequel une fois rencontré lui expliqua que sa quête était vaine car même les dieux n'étaient pas immortels. Au mieux il lui révéla le secret d'une plante aquatique qui pouvait miraculeusement le rajeunir ("faisant d'un vieux un enfant de nouveau"). Mais ce n'était pas

ce que Gilgamesh recherchait, il voulait la vie éternelle. Et ce qu'il apprit finalement de Uta.Napishtim (Ziusudra), c'est qu'il était possible d'obtenir cette immortalité là, mais seulement au moyen d'un accomplissment remarquable : d'actions utiles qui lui survivraient dans la postérité, comme illustré par les grands murs de la cité d'Uruk ("Les trésorts des ténèbres" ch. 7 p. 217-218 de T. Jacobsen).

Hors, sur ce sujet délicat de l'accès à L'IMMORTALITÉ, comme l'expose très justement Urmah, le blog de Frédéric Maizière, voici quelques extraits choisis : << Notre âme est prise dans le cycle terrestre des réincarnations. Mais la réincarnation n'est pas une renaissance personnelle, les personnes ne se réincarnent pas; ce sont les monades spirituelles qui reprennent des corps. Tout a un corps, la plante a un corps, j'ai un corps, vous avez un corps, les arbres ont des corps, les animaux aussi. Pour se manifester, il faut un corps. Notre âme a pris un corps, celui que le karma lui a donné; beau, moche, l'âme n'en a que faire; elle a pris un corps et fait ses expériences avec lui. La mort ne signifie pas que l'âme est morte mais qu'elle est dans l'inconscience. Elle ne peut prendre conscience que parce qu'elle est dans une réalité puissante, énergique, mue par les sens, la vigueur et le mental qui nous fait réagir même lorsqu'on est très faible. On est incarné, donc on existe par notre corps. Et votre âme ? Si vous croyez qu'elle est immortelle, pourquoi ne finissez-vous par lui trouver un corps immortel ? C'est le message des grands initiés : fabriquez-vous un corps immortel ! Mais la Loge Noire a récupéré cet enseignement pour fabriquer un corps immortel dans la matière, grâce à la science. C'est ce qu'on appelle l'inversion du Graal. Le Saint Graal, c'est la découverte en nous de la Pierre Philosophale, c'est à dire la projection de la poudre qui va nous permettre de régénérer notre système atomique et le rendre immortel. C'est une question d'inversion de polarité du mouvement atomique. Le mouvement actuel, dans notre corps mortel, est tourné vers le bas. Le libéré, en revanche, est quelqu'un qui fait tourner son système dans l'autre sens, il n'attire plus les forces naturelles, mais les forces surnaturelles qui régénèrent ses sanctuaires spirituels.>>



AVANT

APRÈS



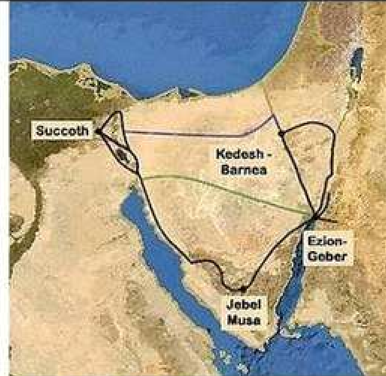


ABRAHAM visité par DIEU en personne et deux "anges"

Moïse au Sinaï : la manifestation de "Dieu" dans la Nuée...

Moïse descend du Sinaï avec les Tables de Loi qu'il a ré-écrites









Dieu dans la colonne de Nuée au-dessus de la Tente du campement hébreu

Exode : carte du parcours des Israélites menés par Moïse

Sargon Ier, roi d'Akkad

stèle des esclaves de Sharru.Kîn alias Sargon Ier roi d'Akkad :







13) LA RÉVÉLATION DE MOÏSE

Le prochain évènement dans lequel "Dieu" joue un rôle majeur dans les Écritures se produit au cours de l'Exode, environ six siècles après Sa rencontre avec Abraham à Mambré. À cette occasion, MOÏSE entend Sa voix sortant du Buisson Ardent, dans le Sinaï. Selon les diverses éditions de la Bible, Dieu est ici identifié comme ADON (Bible hébraïque), ELOHIM (éd. de la Pléïade) ou "le Seigneur" (Bible anglaise du roi Jacques), mais Il dit à Moïse qu'Il est "EL SHADDAÏ, le Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob", ajoutant qu'Il est YAOUAI : "Celui qui vit", mais usuellement interprété dans la Bible comme "Je suis qui Je suis".

Les évènements se succèdent dans le Sinaï au cours de l'Exode : la présentation des Tables de la Loi sur lesquelles sont gravés les dix commandements par "Dieu" Lui-même; Moïse, après avoir brisé par inadvertance ces deux tables de pierre, s'emploie à en ré-écrire de sa main deux nouvelles; question : pour peu que cette légende comporte un fond de vérité, sommes-nous bien certain que ledit Moïse grava bien les mêmes enseignements ou instructions que les originales ? Ensuite viennent les commentaires de "Dieu", le texte biblique n'étant pas clair quant à sa position ni à son apparence : "à présent, si vous écoutez bien ma voix" (Exode IXX, 5) **.../...** "voici que moi, je viens à toi, dans l'épaisseur de la nuée, afin que le peuple entende quand je parle avec toi**...**" (Exode IXX, 9); l'Exode XXIV, 10 nous indique qu'un dallage fait d'une plaque de saphir "pareil à la substance des cieux" était placé au-dessous de Dieu, mais aucune information ne nous

est livrée sur Lui. Dans Nombres XII, 4-10, il est déclaré que "le Seigneur descendit dans une colonne de nuée" à l'entrée de la tente du rendez-vous où Il annoça qu'Il pouvait se faire connaître "dans une vision" et parlerai à tout prophète "dans un songe", après quoi "la nuée se retira"; puis dans le Lévitique IX, 23, l'on nous dit que "la Gloire du Seigneur apparut à tout le peuple". Force est donc de constater que ce "Dieu" là n'apparait pas de visu à ses ouailles, préférant communiquer incognito par télépathie ou, pour peu que nous ayions affaire à l'un des survivants Atlantes, par quelque moyen de haute technologie du genre hologramme ! Le temps s'écoulant, tout comme El Shaddaï était devenu un souvenir mythique lointain pour les Israélites en Égypte, ainsi fut-il également une réminiscence de l'époque de Moïse pour les rédacteurs de l'Ancien Testament qui, au service d'Écritures sacrées d'une autre amplitude, auraient pu facilement perpétuer la tradition littéraire d'une présence terrestre continue de la dynastie des J.ÉOVÉ de Sumer, mais ils choisirent de ne pas le faire, préférant expliquer que dorénavant, Yahvé serait seulement perçu en visions et en rêves. Rien d'étonnant si ces prêtres là savaient que Dieu était mort, pour avoir été assassiné !

- Le Panier en Roseaux :

Depuis l'époque où l'Ancient Testament prétend que Jacob-Israël et ses fils avaient rejoint le Joseph biblique en Égypte, la lecture des Écritures se poursuit par le Livre de l'Exode aux jours de YOUSSOUF (= Joseph) le Vizir, effectuant ici un saut de 400 ans, dissimulé par les scribes, les deux bouts de l'histoire étant reliés au moyen d'un homme "de la maison de Lévi" et son épouse, "une fille de Lévi" (Exode II, 1). Puisqu'il est estimé que Lévi était l'un des frères du Joseph biblique, l'inférence est que la "fille de Lévi" et son mari étaient contemporains de cette époque. Mais nous sommes pourtant dans un nouveau créneau temporel avec AMRAM ET JOKÉBÉD (Exode VI, 20), deux descendants dans la succession de Lévi ! Nus sommes en outre entrés maintenant dans une nouvelle phase biblique où la période des Hébreux d'Abraham est terminée. À partir de là, et dans l'ensemble du reste de la Bible, tou n'est concentré que sur la descendance de Jacob-Israël !

Dorénavant, nous suivons donc le chemin des Israélites, YAOUAI étant désormais considéré comme le Dieu d'Israël. Le Livre de l'Exode ne précise pas la période pharaonique de son début dans les Écritures, mais nous sommes en réalité sous le règne du pharaon Aménophis III, la scène étant prête pour que Moïse puisse apparaître le Champion désigné des Israélites en Égypte. On dit qu'Amram et Jokébéd sont ses parents et, en rejoignant Moïse au mment de sa naissance, on nous avise que les autorités du palais avaient ordonné que tous les nouveaux-nés mâles Israélites soient jetés dans le Nil et noyés. La vérité sur ce récit frauduleux, c'est qu'une fois de plus, les scribes de la Captivité à Babylone, ayant rédigé l'Ancien Testament par le plagiat des archives mésopotamiennes, ont greffé là la Légende de Sharrou.Kîn, c'est à dire de SARGON "le Grand", Roi d'Akkad (2725 - 2671 av. J.C.) !

Cette histoire macabre de nouveaux-nés jetés au fleuve faicilite en fait l'introduction d'un récit purement légendaire qui, une fois encore, malgré tout son manque de rapport avec les Israélites, est devenu une assise principale de la tradition mosaïque. La raison donnée dans la Bible pour cet édit, c'est que "les Israélites s'étaient multipliés et renforcés beaucoup, si bien bien que le pays en était rempli" (Exode I, 7). Mais pourtant, quand Jokébéd a un fils, celui-ci est secrètement maintenu en vie et placé par sa mère dans une arche faite de roseaux calfatée de naphte (bitume) qu'elle cache dans la jonchaie (Exode II, 2-10). Malgré l'illogisme de cette action, le récit perd de plus en plus de crédibilité lorsqu'arrive la fille du pharaon qui découvre le bébé et commence à parler avec la soeur du garçon qui se trouve justement à proximité immédiate; la soeur remet alors le bébé à sa mère qui est payée par la princesse pour l'allaiter; l'enfant est donc revenu à la case départ et toute crainte de menace de mort est commodément effacée ! Au final, la princesse égyptienne adopte le garçon comme son propre fils et l'appelle Moïse, sans que quiconque ne s'interroge et ne pose la moindre question quant aux parents biologiques de l'enfant - nous sommes pourtant au sein même de la famille de Pharaon ! Voilà ici résumé l'intégralité de l'histoire biblique pour le moins tendancieuse de Moïse, le verset suivant immédiatement le dépeignant soudain comme un homme adulte (Exode II, 11).

Comme la majeure partie de l'Ancien Testament, ce conte de Moïse est bel et bien adapté et retranscrit depuis l'original akkadien beaucoup plus ancien du récit de la vie de Sargon. Voyez plutôt : << Ma mère qui m'échangea, me conçut; en secret elle me porta. Elle me plaça dans un panier de joncs, dont elle scella le couvercle avec de la naphte. Elle me lança au fleuve qui ne me submergea pas. Le fleuve me porta et m'ammena à Akki, le tireur d'eau. >> (extrait de l'Iraq ancien de G. Roux, ch. 9 p. 128).

Cette dernière expression "TIREUR D'EAU" est très significative car, d'après l'Exode II, 10, Moïse reçut son nom de la fille

de Pharaon qui "LE TIRA HORS DE L'EAU". En hébreu, le nom Moïse prend la forme MOSHEH, dérivée de MOSHE signifiant "le tireur d'eau" (voir "Moïse et le monothéisme" de S. Freud I, ch. 1 pp.12-13), du verbe m-sh-a : "tirer" (Moïse, pharaon d'Égypte d'Amhed Osman, ch. 6 p. 66). Il reste toutefois très douteux qu'une princesse égyptienne ait été au fait d'une telle étymologie hébraïque ! La logique veut qu'au contraire, elle ait choisi un nom du plus pur style égyptien pour le garçon qu'elle adopta. Quoiqu'il en soit, il est clair que la racine nominale, comme expliquée dans l'Exode, fut structurée exprès pour être en conformité avec le rôle d'Akki, le "tireur d'eau" de la Légende de Sharru.Kîn.

En cherchant l'origine du nom MOÏSE, James H. Breasted, auteur de "l'Aube de la Conscience" et fondateur de l'Institut Oriental de l'Université de Chicago aux États-Unis, ainsi que d'autres chercheurs dont Sigmund Freud, découvrirent qu'il pouvait provenir en réalité de MOSE, mot effectivement égyptien (MOSIS en grec) s'apparentant à un "rejeton" ou un "héritier" - comme dans Thoutmose (Thoutmosis) signifiant "né de Thot" et Amenmose (Amenmosis ou Amenemhat) : "né de Amen" (ou Amon).

Venons-en à la suite du récit biblique : Moïse, adulte, est maintenant marié à SÉPHORAH de Madian (Exode II, 21). Une étrange inconsistance se glisse alors dans le texte, le père de Séphorah étant appelé Raguël dans Exode II, 18-21, alors que seulement cinq versets plus loin, ce nom est changé inexplicablerment en JÉTHRO (Exode III, 1). Ceci nous explique en fait comment les scribes, pas si malins que cela, sautèrent encore plusieurs siècles depuis Raguël alias Reaouël ou Reuel, le fils d'Esaü (Genèse XXXVI, 4) jusqu'à Jéthro, le seigneur de Madian, son éventuel - mais non attesté - descendant.

Moïse devient ensuite rapidement "très grand au pays d'Égypte aux yeux des serviteurs du pharaon et du peuple" (Exode XI, 3). Cependant, et quel contraste avec sa prétendue appartenance Israélite, l'Exode II, 19 nous informe auparavant que Moïse est réellement un Égyptien ! À cet égard, il fut d'ailleurs cité en nom dans "l'Histoire d'Égypte" de Manéthon qui, aux environs de 300 av. J.C., était le conseiller du pharaon de souche grecque Ptolémée Ier; Manéthon consigna en effet que Moïse avait été en réalité un prêtre d'Héliopolis, et le chroniqueur du Ier siècle d'origine juive, Flavius Josèphe, écrivit par la suite que Moïse avait commandé l'armée égyptienne contre les Éthiopiens suite à quoi il avait épousé Tharbis, princesse d'Éthiopie (réf : "les Antiquités Judaïques" de Flavius Josèphe, livre II, ch. X, 2).

Malgré le fait que nous sachions aujourd'hui que le conte de "Moïse sauvé des eaux" provient bien du folklore mésopotamien du roi Sargon Ier d'Akkad, nous pourrions être tenté de vérifier les archives égyptiennes qui évoqueraient l'histoire d'un enfant sous le coup d'une sentence similaire et possiblement sauvé à l'époque de Youssouf, le vizir (ministre) de Pharaon, Du même coup, pourquoi ne pas enquêter afin de savoir si ledit garçon fut élevé à la cour royale comme un héritier noble : un mose ou mosis, associé plus tard aux prêtres d'Héliopolis, pour devenir éventuellement "très grand au pays d'Égypte"... Et bien, nous allons le voir, il y eut effectivement un tel personnage notable auquel toutes ces évènements particuliers sont attribuables, d'où découle la compréhension de l'importance capitale de Youssouf le vizir pour le récit biblique, mais préparez-vous à une surprise !

Akhenaton (Iknaton) (10th PHARAOH) of 18th Dynasty EGYPT

aka Neferkheperure-Wa'enre Akhenaten; aka Amenhotep IV first monotheist; (`Akhenaton' = `He Who is of Service to Aten'); (some descents shown from his daughters are probably from one of his sisters, e.g. Baktaten, q.v.)

Born: ? Died: abt. 1336 BC

poss. Wives/Partners: Nefertiti Chief Queen) of EGYPT ; Kiya ; Ankhesenpaaten I (Heiress) of EGYPT ; Tadukhipa (Princess) of MITTANI ; Tiye-Nefertari ; Mutnodjme ; Miriam 'the Prophetess' bat AMRAM
Children: Meritaten (Royal Daughter) of EGYPT ; Ankhesenpaaten II (Heiress) of EGYPT ; Ankhesenpaaten I (Heiress) of EGYPT ; Meketaten ; Sotenpenre ; Neferneferure ; Neferneferuraten-te-sherit ; Kiya-te-sherit

Possible Children: Atenmert ; Smenkhkare (Ankhkheperure Djeserkheperu Smenkhkare') of EGYPT
Alternative Father of Possible Children: Nebma'atre' Amenhotep III (PHARAOH) of EGYPT

/-- Thutmose III `the Great' of EGYPT + ===> [35]
/-- Akheperure Amenhotep II THUTMOSID (PHARAOH) of EGYPT
/ \-- Meryetre Hatshepsut of EGYPT + ===> [35]
/-- Menkheprure' Thutmose IV (PHARAOH) of EGYPT
/ \-- Tio (Tiye Tiaa) + ===> [36]
/-- Nebma'atre' Amenhotep III (PHARAOH) of EGYPT
| \ /-- Artatama (I; King) of MITANNI + ===> [5]
| \-- Mutemwiya
| \-- Menwi (Princess) of EGYPT + ===> [36]
/ | or: Menhet or Merti (Menwi's sister)
- **Akhenaton (Iknaton) (10th PHARAOH) of 18th Dynasty EGYPT**
\ /-- Yey + ===> [1]
| /-- Yuya (Yuia Yaya) of EGYPT
| | \ | OR: poss. Joseph ben JACOB + ===> [30 ,,Y]
| / \-- Tey
\-- Tiye-Nefertari (Tiy) of EGYPT (1382 BC - 1344 BC)
\ /-- prob. Yey +
\-- Thuyu (Tuia Tuya) of EGYPT
\-- prob. Tey



















Akhénaton, le Mosès = Moïse !

- Le Dieu sans Visage :

Ainsi donc, le JOSEPH biblique cher aux Israélites ne fut autre, en réalité, que YOUSSOUF, le Vizir - c'est à dire ministre en chef ou 1er ministre - des pharaons THOUTMOSIS IV et AMÉNOPHIS III. Thoutmosis décédé, son fils Aménophis épousa sa soeur encore fillette, SITAMUN, conformément à la tradition pharaonienne afin de pouvoir hériter du trône laissé vacant. Vous ne serez pas surpris d'apprendre que cette pratique des pharaons d'épouser leur propre soeur provenait du déjà lointain souvenir - malheureusement déformé - de SUMER où l'ANANNAGE ou Grande Assemblée des Anciens avait établi le principe de transmission de la Royauté par LA LIGNÉE DES FEMMES. Ainsi, la pratique courante des pharaons d'Égypte était de se marier tout d'abord à leurs demi-soeurs, nées de leur propre mère, mais d'un père différent; puis la dégénérescence aidant, certains s'unirent à leurs propres soeurs. On peut d'ailleurs vérifier sur les arbres généalogiques de l'époque que, même si l'Égypte eut plusieurs dynasties royales, il fut attribué historiquement un numéro différent aux maisons uniquement lorsqu'un pharaon mourait sans héritier mâle; l'important était que sa reine principale ait au moins une héritière, que ce soit de son mari, ou préférablement d'un autre homme. La nouvelle dynastie règnante débutait dès que cette fille se mariait dans une autre lignée masculine, et donc, bien que les successions individuelles aient été basées sur un héritage de père en fils, la lignée de sang royal était elle-même considérée comme matrilinéaire.

Étant donné que Sitamun était très jeune, Aménophis se maria aussi avec Tiyi, la fille adulte de Touya et de Youssouf le Vizir. Il fut toutefois décrété qu'aucun fils de Tiyi ne pourrait hériter du trône et, à cause de la durée des fonctions de gouverneur de son père, une crainte générale que sa parenté israélite n'obtienne trop de pouvoir en Égypte se manifesta. Comme Tiyi n'était pas l'héritière royale légitime, on décida qu'elle ne pouvait en aucun cas représenter Amon, le dieu d'État. Ainsi, quand elle fut enceinte, nombreux furent ceux qui jugèrent que son enfant devrait être tué si c'était un garçon. Des mesures de sécurité furent donc prises par la parenté israélite de Tiyi à Goshen, où elle jouissait d'un palais

d'été au bord du lac, à Zawr, lieu où elle accoucha bien d'un fils aux environs de 1394 av. J.C. Les sages-femmes royales conspirèrent ensuite pour que le garçon soit allaité par Tey, belle-soeur de Tiyi et membre de la maison de Lévi, assurémement afin de protéger le bébé de lignée égypto-israélite de la vindicte des proches de Pharaon.

Ce fils de Tiyi, dénommé aussi Aménophis, fut éduqué plus tard à Héliopolis par les prêtres égyptiens de Râ, et vécut à Thèbes durant toute son adolescence. À cette époque, sa mère était devenue plus influente que Sitamun, pourtant reine principale, qui n'avait cependant pas donné de fils héritier au pharaon, mais seulement une fille nommée NÉFERTITI. Étant donné que le jeune Aménophis était exclu de tout héritage dynastique, Néfertiti, de pure souche royale égyptienne, était l'héritière matrilinéaire directe du trône, et par conséquent, le prochain pharaon serait l'homme qu'elle épouserait.

Aménophis III tomba malade, et son état empirant, sans héritier mâle direct, la loi contraignante fut assouplie en faveur du fils de Tiyi, le jeune Aménophis qui fut autorisé à épouser Néfertiti, sa demi-soeur, afin de gouverner en tant que co-régent durant cette période difficile, et quand leur père mourut, il lui succéda sous le nom de Aménophis IV aussi connu comme Amenemhat IV ou Aménémès IV (voir "Moïse, Pharaon d'Égypte" par A. Osman ch. 6 p. 62). Si ce mariage n'avait été conclu, la 18è Dynastie se serait alors éteinte avec Aménophis III (une stèle frontalière d'Akhénaton mentionne spécifiquement Néfertiti comme l'héritière royale appelée "Maîtresse de Haute et de Basse Égypte - Dame des Deux Pays; voir "Akhénaton, Roi d'Égypte" par C. Aldred ch. 19 p. 222).

Malgré son séjour initiatique chez les prêtres d'Héliopolis, Aménophis IV, nouvellement fait Pharaon, n'accepta pas les déités égyptiennes et leur myriade d'idoles, son éducation ayant été largement influencée par le modèle israélite de sa mère et de son grand-père Youssouf, le grand Vizir, dont le dieu traditionnel YAOUAI, avait été reconnu et promu sous le nom d'ATON par son propre père, Aménophis III. En conséquence Aménophis IV développa et fit progresser le concept de YAOUAI, allant même jusqu'à changer son propre nom d'Aménophis (signifiant Amon est satisfait) en celui d'AKHÉNATON (le Glorieux Esprit d'Aton). Cependant, poussant son idéal à l'extrême, il ferma tous les temples des déités égyptiennes et devint très impopulaire, spécialement auprès des prêtres de Râ (le Mardouk sumérien) et de ceux du dieu national traditionnel, Amon.

Ce fut là le premier exemple majeur d'intolérance religieuse au niveau d'un État : un strict monothéiste introduit dans le peuple à l'exclusion de tout libre-arbitre dans le choix spirituel. Ce concept quelque peu discordant du Dieu Unique avant l'Exode mosaïque inspira les recherches du célèbre psychanalyste morave Sigmund Freud dans les années 1930 (réf. "Moïse et le Monothéisme" par Sigmund Freud, II ch. 2 p.35). Corroborant une enquête précédente de James H. Breasted de l'Institut Oriental, on détermina que MOSE - MOSES - MOSIS - MOÏSE n'était pas à ce stade un nom hébreu mais bien une appellation distinctive d'un héritier royal égyptien, ceci conduisant Freud à associer intelligemment le Moïse biblique directement avec le règne du pharaon Akhénaton.

Il n'est ainsi rien de surprenant s'il y eut tant de complots entrepris contre la vie d'Akhénaton, et des menaces d'insurrection armée s'il ne ré-autorisait pas le culte des dieux traditionnels conjointement à celui du Dieu sans visage des Israélites. Mais Akhénaton refusa et fut finalement forcé d'abdiquer à court terme en faveur de son cousin Sémenekhkarê, à qui succéda Toutankhaton, fils d'Akhénaton par sa vice-reine Kiya.

Montant sur le trône à l'âge de 11 ans, Toutankhaton fut obligé de changer son nom en Toutankhamon, dénotant ainsi l'allégeance renouvellée à Amon plutôt qu'à Aton. Mais son destin ne lui accorda que 8 à 10 ans de plus. Entre-temps, Akhénaton, son père, fut banni d'Égypte aux environs de 1361 av. J.C., bien que pour ses partisans il ait toujours été considéré comme le royal Mose ou Moses (Moïse).

- Le Culte d'Amarna :

Avant son départ d'Égypte, Akhénaton avait été persuadé par sa mère, Tiyi, de quitter Thèbes pour un environnement plus sûr. Il établit ainsi son centre nouvellement construit d'Akhétaton (l'Horizon d'Aton) à EL AMARNA, aujourd'hui Tell el-Amarna. C'est en raison de ce nom que les historiens égyptologues le firent connaître lui et les pharaons de la 18è Dynastie comme les Rois d'Amarna. Additionnellement au temple de la Maison de l'Aton de son père à Zawr, Akhénaton construisit ses propres temples en honneur de YAOUAI (l'un des nombreux noms de EA - ENKI) à Amarna, Karnak, et Louqsor.

Bien que YAOUAI ait été relégué à une position listée parmi le panthéon égyptien durant le règne de Toutankhamon, le Dieu israélite ne fut pas banni par le jeune pharaon. Ceci est confirmé par la magnifique plaque en or martelé de son trône le représentant lui et sa femme, Ankhésenpa-Aton, ensemble avec le disque de l'Aton. Toutefois, Toutankhamon déplaça la capitale royale d'Akhénaton - El Amarna - à Memphis.

Quand le jeune Toutankhamon mourut en 1352 av. J.C., la couronne fut transférée à son grand-oncle AY, en remontant dans la lignée familiale.

Aten =Aton = Adon =Adonaï - Princesse SCOTA d'Égypte, génitrice des SCOTS (Écossais) - Moïse et le Buisson Ardent - Aaron & Pharaon - Tombes Royales Égyptiennes au mystère bien entretenu.

- Le Buisson Ardent :

Suite à sa destitution, et comme expliqué dans l'Exode, AKHÉNATON - désormais documenté comme le MOSES, c'est à dire MOÏSE - s'enfuit au pays de Madian, à l'est de la péninsule du Sinaï (Exode II, 15 et III, 1). C'est là qu'il se marit aves Séphorah, fille du seigneur Jéthro, qui lui donnera deux fils : Gershom et Éliézer, listés en l'Exode XVIII, 4.

Enfin, dans le voisinage du Mont Horeb dans le massif du Sinaï, Moïse s'arrête en chemin auprès d'un buisson, enveloppé d'une lueur ardente mais qui ne se consume pas (Exode III, 6), au sein duquel un ange apparaît. Ensuite, une voix se fait entendre, déclarant être celle d'El Shaddaï, le Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob, et expliquant à Moïse que des plans doivent être conçus afin d'amener les Israélites hors d'Égypte jusqu'à Canaan. Dérouté par ce phénomène, mais aussi sans allégeance particulière à aucun Dieu sauf l'ATON, Moïse/Akhénaton demande alors une meilleure identification à la vois qui lui répond en retour "YAOUAI" (Celui qui vit), ou - comme écrit en hébreu, YHWH, dont la traduction signifie "Je Suis Qui Je Suis" (Exode III, 13-14). La Bible hébraïque ajoute en outre ultérieurement une réponse plus explicite : << Je suis apparu à Abraham, à Isaac, et à Jacob comme El Shaddaï...>> (Exode VI, 3).

Quelle que soit la source historique du passage biblique du boisson ardent, l'incident fut bien utilisé par les scribes pour affirmer le fait que l'El Shaddaï des Hébreux d'Abraham et le Yaouai des Israélites de Goshen étaient considérés comme un seul et même Dieu. À ce stade, après la mort prématurée de Toutankhamon et celle consécutive de Ay, l'Égypte fut placée sous la rude et sévère autorité du pharaon Horemheb, qui se chargea d'éradiquer l'héritage d'Amarna, réduisant par la même occasion les Israélites de Goshen en esclavage. Il faut pourtant savoir que Horemheb n'avait aucun sang royal dans les veines, n'ayant été auparavant que commandeur de l'armée égyptienne, mais ayant acquis son statut royal en épousant Moutnogjme, fille de Ay et de Tey, et la soeur de Semenekhkarê.

Revenant au texte biblique, Moïse demande à Yaouai comment il prouvera aux Israélites qu'il a le pouvoir et la

compétence, sur quoi trois instructions lui sont données par la voix sortant du buisson ardent (Exode IV, 1-9). Il doit d'abord lancer sa baguette sur le sol où elle se transformera en serpent, redevenant une simple baguette dès qu'il la soulèvera... Deuxièmement, il doit placer sa main sur sa poitrine, où elle deviendra subitement exsangue et lépreuse, mais redeviendra normale en répétant l'acte. Enfin, il devra verser de l'eau du fleuve sur le sol, après quoi elle sera transformée en sang. Moïse semble suffisamment satisfait par ce plan, mais confesse qu'il n'est pas "éloquent", étant "lent de parole et de langue lourde", laissant à entendre qu'il n'est pas très versé dans le langage israélite, ce qui est normal pour un égyptien, ex-pharaon de surcroît. Il est alors convenu que son frère AARON, ayant la parole plus facile, agira comme interprète.

Jusqu'à ce point de l'histoire, seule une soeur de moïse, au nom non mentionné, a été introduite dans le récit (la soeur qui parla avec la princesse quand l'arche en roseaux fut découverte). Mais maintenant, un frère nommé Aaron fait son entrée dans les Écritures (Exode IV, 14), avec des suites fâcheuses déconcertantes. Moïse retourne en Égypte où il rencontre Aaron, mais c'est devant le Pharaon, et non pas les Israélites, que le tour de magie de la baguette changée en serpent est effectué - non par Moïse lui-même, mais par Aaron ! (Exode VII, 10-12). Cette séquence revêt une importance particulière car elle sert en fait à démontrer que Aaron jouissait de son propre statut de pharaon. Ici, ce qu'il faut savoir en réalité, c'est que les rituels de la baguette-serpent et de la main desséchée comptaient au nombre des épisodes des festivals initiatiques du rajeunissement des Rois de l'Ancienne Égypte - cérémonies durant lesquelles leurs pouvoirs divins étaient rehaussés ! À cette lointaine époque, les Rois d'Égypte disposaient de divers sceptres (baguettes) pour différentes occasions, le sceptre de rajeunissement étant une baguette surmontée d'un double serpent de bronze. Il était aussi de coutume pour le Roi de placer son bras droit tendu en travers de sa poitrine, tandis qu'il le soutenait de la main gauche ("Moïse, Pharaon d'Égypte" par A. Osman, ch. 18, p. 178-179). Une représentation des préparatifs de cette cérémonie figurent d'ailleurs dans la tombe de Khérof, un des intendants de la Reine Tiyi, la scène dépeignant son mari, le père d'Akhénaton/Moïse, Aménophis III. Ainsi, Akhénaton le Moïse eut-il un frère qui fut lui-même pharaon, dont le sort nous est inconnu, et qui, comme Akhénaton, a mystérieusement disparu dans les Archives égyptiennes, de manière similaire, plutôt que de simplement mourir et de voir ainsi son nom cité dans les cartouches ornant tel sarcophage d'une des nécropoles royales ! Ce que l'on sait toutefois officiellement, c'est qu'Akhénaton eut bien un frère de lait dont la propre mère était Tey, nourrice israélite d'Akhénaton. Comme nous venons de le voir ci-dessus, son nom fut SEMENEKHKARÊ, signifiant "Vigoureuse est l'Âme de Rê" ("Chronique des Pharaons" par P.A. Clayton, p. 120). Étant donné que Rê ou Râ était le dieu-soleil d'État de ON, Maison de la Lumière à Héliopolis, Semenekhkarê fut aussi Semenekh-Khara-On, terminaison phonétique dont dérivera ensuite le nom d'Aaron ! Et c'est sous ce nom même d'AARON que SEMENEKHKARÊ apparaît dans les Annales Gaéliques de l'Ancienne Irlande, mises sous le boisseau par le CHRISTIENDOM judéo-chrétien depuis des siècles ! SCOTA, la fille de SEMENEKHKARÊ alias AARON, épousera NIUL, prince de Scythie, bordant la Mer Noire, et emmènera toute sa famille en Eire-Land. GAEDHEAL (Gaël), fils du prince Niul de Scythie et de la princesse Scota d'Égypte, sera ainsi le géniteur des Scots Gaels d'Irlande. Effectivement, durant le règne de Semenekhkarê, Niul fut Gouverneur de Capacyront, tout à côté de la Mer Rouge ("L'Histoire de l'Irlande" par Geoffrey Keating, vol. II, pp. 20-21) et, à cet égard, les annales irlandaises déclarent que : << Niul et Aaron passèrent entre eux une alliance d'amitié... au moment où Moïse commença d'agir comme guide des enfants d'Israël >> ("L'Histoire de l'Irlande" par Geoffrey Keating, vol. I, p. 233 et vol. II, p. 17).

Tombeaux et Exilés :

Quand Akhénaton quitta l'Égypte la première fois, la couronne pharaonnique avait été transférée à Semenekhkarê. Néfertiti paraît être morte - ou tout du moins elle disparût - peu de temps avant, et, bien que ses restes n'aient pas encore été officiellement exhumés, un cartouche portant son nom fut découvert dans les années 1930 dans la tombe royale à El Amarna. En réalité, pas moins de 67 cartouches ont été trouvés à son nom, contrastant avec seulement trois pour son mari Akhénaton ("Le projet du temple d'Akhénaton" par Ray Winfield Smith, p. 22), ses cartouches royaux ayant été, pour la plupart, détruits ou effacés par le pharaon usurpateur Horemheb.

Avant cela, Semenekhkarê avait épousé Mérytaton, l'une des fills d'Akhénaton et de Néfertiti, afin de pouvoir succéder au trône. Pendant un temps, il régna comme co-régent aux côtés d'Akhénaton, mais son dernier règne individuel ultérieur dura seulement quelques mois, période durant laquelle son épouse Mérytaton décéda. Puis, peu de temps après le départ d'Akhénaton, Semenekhkarê disparut des documents égyptiens et ses restes n'ont jamais été retrouvés. Ceci permit au jeune fils d'Akhénaton, Toutankhaton, de prendre ensuite la succession, ce qu'il réalisa en épousant la soeur de

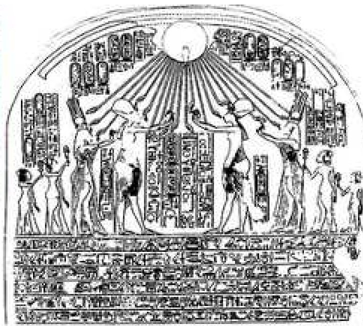
Mérytaton, Akhésernpaaton.

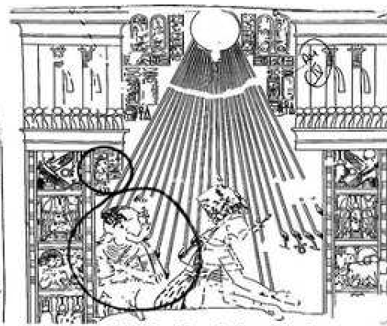
Une tombe, sur laquelle la controverse fait rage à propos d'Akhénaton, est celle numérotée KV 55, qui n'est pas à El Amarna, mais dans la Vallée des Rois à Thèbes. Cette tombe fut découverte en janvier 1907, inachevée et endommagée par les eaux. Ne disposant que d'une chambre mortuaire, le corps à l'intérieur fut identifié comme celui d'une femme. On pensa d'abord qu'il s'agissait de la Reine Tiyi, mère d'Akhénaton, mais cela resta au stade des suppositions, aucun cartouche n'indiquant le nom de l'occupant des lieux. Néanmoins, des restes du sarcophage enrobé d'or de Tiyi et ultérieurement un autre corps féminin non identifié furent trouvés non loin de là, dans la tombe KV 35 (tombe d'Aménophis II), et l'on estime désormais qu'il s'agit là du corps de la Reine Tiyi ("Un test du Temps : la Bible, du Mythe à l'Histoire" par D.M. Rohl, app. E, p. 397).

Dans le sillage de cette découverte, le corps non momifié de la tombe KV 55 semble avoir mystérieusement changé de sexe, étant ensuite revendiqué comme celui même d'Akhénaton ("Chronique des Pharaons" par P.A. Clayton, p. 126). Cependant, reconnaissant que le corps est réellement celui d'une femme, quelques auteurs allèrent jusqu'à suggérer qu'Akhénaton aurait peut-être été une femme déguisée en homme, négligeant totalement le fait indiscutable que lui et Néfertiti soient connus pour avoir eu six filles. En fait, la raison invoquée pour cette théorie est que quelques représentations contemporaines d'Akhénaton le montrent avec un pelvis arrondi; mais comme on le sait maintenant, l'Art unique d'Amarna incluait maintes excentricités physiques, telles le cou exceptionnellement long du fameux buste de Néfertiti. Les seuls fragments de textes disponibles nous indiquent que la tombe en question fut préparée pour une dame de lignée royale et, bien que ces inscriptions soient sévèrement endommagées, le nom de l'occupant présente bien une terminaison féminine.

Le site normalement prévu de la tombe d'Akhénaton a été depuis localisé séparément à El Amarna, où elle paraît avoir été taillée dans le roc environ en l'an 6 de son règne de 17 ans. On a aussi découvert l'unité externe des trois coffres destinés à sa momie (le sarcophage principal), mais il n'y a aucun des coffres internes qui auraient dû être éventuellement utilisés pour recevoir sa momie. Pareillement, il n'y a aucun élément de mobilier funéraire; et le coffre d'albâtre à vases canopes d'Akhénaton a aussi été trouvé, également vide, et non taché (des organes vitaux censés être placés dedant), démontrant qu'il n'a pas servit mais qu'il fut simplement placé dans la tombe, prêt à recevoir les jarres, comme c'était de coutume ("Moïse, Pharaon d'Égypte par A. Osman, ch. 14, p. 134 et pp. 138-147). Cette tombe ne fut donc jamais utilisée, et il n'y a pas l'ombre d'une évidence concernant le décès d'Akhénaton, le Moses qui disparut tout bonnement du pays, ainsi que Kiya, sa femme en second, mère de Toutankhaton; et ils furent bientôt suivis dans l'oubli par le frère de lait d'Akhénaton, Semenekhkarê... Toutefois, le hasard faisant décidément bien les choses, à peu près en même temps trois éminents personnages émergèrent dans les pages de l'histoire biblique les décrivant comme notables exilés d'Égypte ayant pour noms Moïse, Miriam, et Aaron !


Akhénaton, Néfertiti et leurs filles

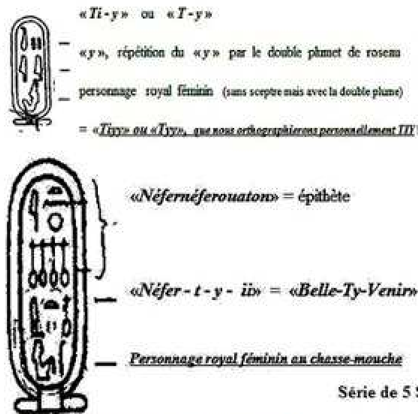

Akhénaton et Néfertiti : le culte d'Aton


Akhenaton & Néfertiti au balcon du Gempaaton


Néfertiti & Akhénaton officiant

Tiy Cartouche de la reine


Akhénaton conduisant sa mère Tiy



Banquet en l'honneur de Tiy
(Tombe de Houya)

tête de la Reine Tiy

site de Medinet Gourob

Série de 5 Signes à Sérabit-El-Khadem

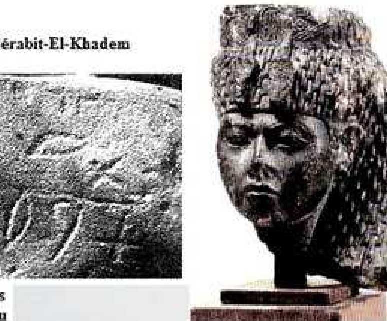


plan au sol de la mine L, du site de Bethels, et du Temple d'Isis-Hator





Mine «L» à Sérabit-El-Khadem sur le Sinaï où Pétrie trouva des Fragments de 8 Tables de Pierre Gravées d'un Alphabet Inconnu (datée par Flinders-Pétrie de la XVIIIéme dynastie)

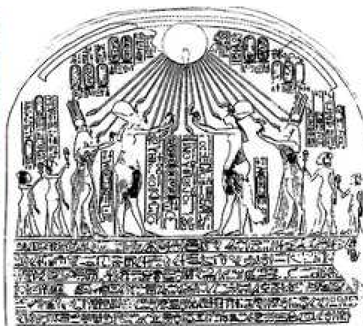

tête de Tiy alias Néfertiti, mère de Toutankhamon en stéatite verte découverte par Sir W.M. Flinders Petrie au Mont Horeb

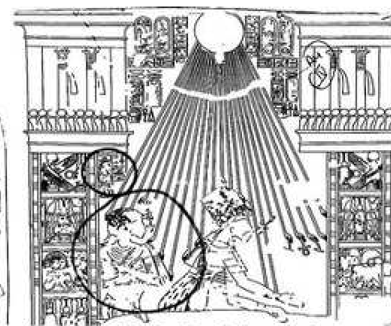





Toutankhamon & Ankhsenamon, son épouse


Akhénaton, Néfertiti et leurs filles


Akhénaton et Néfertiti : le culte d'Aton


Akhenaton & Néfertiti au balcon du Gempaaton


Néfertiti & Akhénaton officiant



Akhénaton conduisant sa mère Tiy




Banquet en l'honneur de Ty
(Tombe de Houya)


tête de la Reine Tiy

site de Medinet Gourob

Série de 5 Signes à Sérabit-El-Khadem

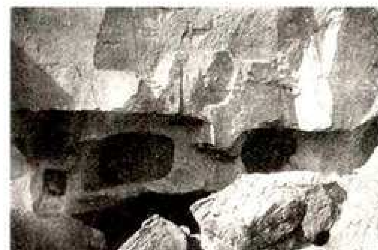


plan au sol de la mine L, du site de Bethels, et du Temple d'Isis-Hator




Mine «L» à Sérabit-El-Khadem sur le Sinaï où Pétrie trouva des Fragments de 8 Tables de Pierre Gravées d'un Alphabet Inconnu (datée par Flinders-Pétrie de la XVIIIéme dynastie)


tête de Tiy alias Néfertiti, mère de Toutankhamon en stéatite verte découverte par Sir W.M. Flinders Petrie au Mont Horeb






Toutankhamon & Ankhsenamon, son épouse

La Reine Tiy ou Tiyi = Néfertiti - Mines de Sérabit El-Khadim, site de Bethels et Temple d'Hathor au Mont Horeb.

- Un Domaine de Croyance :

À ce stade du récit biblique, l'Exode XII, 40 nous informe que nous sommes 430 ans après que Jacob-Israël, lepetit-fils d'Abraham, ait emmené ses fils en Égypte. Nous nous trouvons 500 ans après qu'El Elyon se soit adressé à Jacob depuis l'échelle à Bêth-El, et nous approchons les 600 ans après qu'El Shaddaï ait rendu personnellement visite à Abraham dans sa tente à Mambré. Pas une seule fois pendant tout ce temps Dieu a-t-il joué le moindre rôle dans les comptes-rendus des "saintes Écritures". Pas un seul mot ne fut écroit concernant Son implication d'un bout à l'autre du séjour des Israélites en Égypte, et nous n'avons strictement rien appris de Ses activités pendant ce temps, que ce soit à Canaan ou ailleurs... Si la Bible est l'ouvrage censé faire autorité concernant le Dieu judéo-chrétien, aucune autre oeuvre d'ailleurs ne pouvant lui être comparée, alors elle s'avère être remarquablement peu informative ! En aucun paragraphe n'y a-t-il eut un quelconque essai pour prouver, ni même expliquer, l'existence de Dieu; Sa réalité est simplement prise comme argent comptant dès le début. Mais ce n'était pas par manque d'accès des scribes rédacteurs de l'Ancien Testament à la source matérielle originale. Comme nous l'avons vu en détails, il y a pléthore de documentations d'une extrême ancienneté en support des diverses appellations de Dieu comme le MANOU, c'est à dire le Seigneur Dirigeant (J.ÉOVÉ) de l'Anannage ou l'Assemblée des Anciens, connu des millénaires avant que les textes bibliques aient été assemblés.

Heureusement, nombre de ces archives de large acception sont devenues de nouveau accessibles à partir du siècle dernier. Vous penserez certainement que c'est bien tardif, mais comme dit le dicton : "mieux vaut tard que jamais" ! Car en effet, si les tablettes cunéiformes n'avaient pas été exhumées en Mésopotamie, nous disposerions uniquement de la Bible pour en tirer une quelconque conclusion, loin d'être adéquate à cet égard...

À y regarder de près, il n'y a rien de spécialement étrange concernant cette inadéquation textuelle dès l'instant où on admet en toute logique que les textes constituant l'Ancien Testament furent écroits PAR des scribes Israélites et Judéens POUR des Israélites et des Judéens, alors qu'ils étaient captifs à Babylone. Ces ges là croyaient en Dieu; ils allaient jusqu'à Le craindre, et Sa réalité était prise pour argent comptant; ainsi n'était-il pas nécessaire d'encombrer les Écritures avec des essais superflus d'explications ou de preuves. De telles choses n'étaient tout simplement pas requises. Ce qui est vraiment étrange, c'est qu'ensuite, durant plus de 2.000 ans, des peuples autres qu'Israélites ou Judéens, sur une très large échelle mondiale, aient accepté ces mêmes textes inadéquats, sans se poser la moindre question, leur naïveté et leur ignorance fournissant ainsi une base suffisamment solide à l'établissement de religions incontrôlées, aux hiérarchies sacerdotales non élues, élaboratrices de leurs propres lois, qui ont exercé leur emprise sur la société humaine à travers les âges. Le résultat, nous l'avons sous les yeux !

S'il existe des règles ou lois fournies par la Bible valant d'être appliquées de nos jours, quelques-unes pourraient être trouvées parmi les ordonnances de la Torah - des préceptes et des principes de bon sens comme ceux transmis à Moïse sur le Mont Horeb, au Sinaï. Pour nombre de raisons que je vais vous révéler au fur et à mesure de notre progression commune dans cette épopée biblique, les évènements au Sinaï constituent le passage le plus important de tout l'Ancien Testament. C'est indubitablement la scène historiquement la plus prouvable et, comme cela deviendra évident, donne lieu à la plus impressionnante découverte biblique jamais faite...

En préparation des évènements de l'Exode au Mont Horeb, la prochaine scène a été rendue célèbre par l'incident du buisson ardent. Après 600 ans d'absence de Dieu dans la continuation de la saga de la famille israélite, Il est maintenant de retour, répondant au nom d'ADON et le confirmant par l'utilisation de deux distinctions nominales : El Shaddaï et Yaouai.

En tant que ressort littéraire, l'épisode du buisson ardent frappe l'esprit en vertu de son imagerie conceptuelle. Il est également unique puisqu'il n'existe pas de pendant connu ou de version antérieur de cette scène, comme il en existe pour tant d'autres descriptions de l'Ancien Testament. Toutefois, bien que Sa voix émane du centre du buisson ardent, Dieu - ici YAOUAI - conversant directement avec Moïse, demeure réellement invisible. À cet égard, cet épisode constitue le premier d'une suite de situations par quoi la présence physique de Dieu, telle que par le passé, disparaît au profit d'un assortiment de phénomènes surnaturels diversement définis. Cela ouvre donc la voie à une perception de la présence Divine entièrement nouvelle, allant du corporel au spirituel, et c'est sans aucun doute plus qu'une coïncidence qu'elle se produise au moment même où s'arrêtent les tablettes d'argile le concernant, source textuelle majeure dont aucun compte n'est tenu dans la Bible.

Le palais royal cananéen de l'antique Ras Shamra - devenue Ougarit - fut démoli aux environs de 1180 av. J.C. Cependant, l'amas de tablettes aujourd'hui découvertes, inscrites d'informations d'époque traitant de El Elyon pendant quelques 500 ans, ne couvrent pas au-delà de 1400 av. J.C., durant l'ère de Moïse. Malheureusement, en l'état actuel des découvertes archéologiques, nous n'avons aucune explication sur ce qui a bien pû arriver, ni où le EL prédominant et sa famille pourraient être partis, ni pourquoi. Malgré la possibilité d'un simple changement de lieu, les rédacteurs de la Bible, confrontés à l'arrêt des documents d'archives babyloniennes, choisirent de décrire un changement de dimension, Dieu existant désormais dans un mystérieux domaine parallèle tout en restant à observer l'activité humaine et à communiquer avec le monde ordinaire. Et c'est justement peu après l'épisode du buisson ardent au Sinaï que les phénoménales Nuées et Feux divins disparurent aussi, après quoi, la voix de Yaouai ne se fit plus entendre, s'abstenant de toute communication, la caste sacerdotale israélite estimant dorénavant qu'Il résidait aux cieux...

Dieu n'apparaîtra plus ensuite qu'en des rêves et visions prophétiques, le texte biblique expliquant : << En ces jours là, la parole du Seigneur était rare, la vision peu répandue.>> (I Samuel III, 1). Comme précédemment déduit, et peut-être contrairement à la perception générale, la Bible n'est pas tant un livre traitant de Dieu qu'on pourrait se l'imaginer. C'est davantage l'histoire plus ou moins romancée de la nation israélite et de comment sa caste sacerdotale appréhenda le

Dieu de Sumer, de Canaan et d'Égypte ayant adopté les Israélites comme son propre "peuple élu". L'alliance avec Abraham et Isaac, par laquelle leurs descendants royaux hériteraient du pays de Canaan fut essentielle pour cette prémisse. Pour faciliter ceci, les chefs israélites, leurs communautés et leurs armées durent être emmenés hors d'Égypte, Moïse et Aaron étant seuls capables de guider l'exode des leurs dans la Terre Promise.

Suite à la longue absence d'El Shaddaï dans les Écritures, Il émerge à nouveau, désormais identifié comme Yaouai, pour présider au plus long passage traitant de Son implication dans la Bible. Que Sa participation soit historiquement exacte, telle que décrite, ce n'est absolument pas significatif pour un récit authentique par ailleurs, car c'est à ce stade du récit qu'on voit que la ferveur israélite pour Yaouai se mue en religion formelle. En tant que telle, on nous conduit dans un domaine de "croyance" plus que dans des faits solidement documentés - le même domaine de croyance qui a perduré depuis l'époque des rédacteurs de la Bible jusqu'à ce jour.



VI - LE DIEU DE L'EXODE

14) AUCUN AUTRE DIEU

- La Mer de Joncs :

Comme nous l'avons découvert, l'adversaire le plus féroce de la lignée royale successorale d'Amarna fut le pharaon usurpateur Horemheb, ex-officier militaire de carrière qui, au moyen d'un mariage tactique avec la fille de Ay, s'auto-proclama pharaon d'Égypte. À sa mort, sans héritier, toutes les règles précédentes de succession furent abandonnées, et la 19è dynastie débuta un vizir nommé Ramsès Paramessou, qui n'avait aucune connexion, maritale ou autre, avec la famille royale. Il hérita du trône par défaut puisqu'il ne restait personne qui puisse revendiquer l'héritage, et Ramsès était alors l'officier d'État le plus expérimenté ("Chronique des Pharaons" par P.A. Clayton, pp. 140-141).

À cette époque, aux environs de 1335 av. J.C., en l'Exode IV, 19, Dieu dit à Moïse : << Va, retourne en Égypte, car ils sont morts, tous les hommes qui en voulaient à ta vie.>> C'est ainsi qu'il revint au pays, ostensiblement pour aider les Israélites en esclavage sous Ramsès, et plus spécifiquement pour essayer de restaurer la dynastie d'Amarna. En se livrant aux rituels royaux du serpent-baguette et de la main desséchée, Moïse et Aaron défièrent clairement Ramsès dans sa prétention au droit à la succession. Mais Ramsès contrôlait d'une main de fer l'armée égyptienne, ce qui s'avéra être le facteur décisif dans sa lutte pour conserver le pouvoir ("Moïse, Pharaon d'Égypte" par A. Osman, ch. 4, p. 43).

Il apparaîtrait que Moïse ait cependant réussi à établir un noyau communautaire de partisans Israélites à Zawr, bien qu'il ait échoué dans sa tentative pour regagner sa position de Roi. Néanmoins, l'histoire biblique relate que Ramsès redoutait diverses pestes et calamités que Dieu fit s'abattre sur le peuple d'Égypte. Finalement, Ramsès accepta, contraint et forcé,

de laisser les Israélites partir avec Moïse et Aaron pour guides (Exode XIII, 17), mais il les suivit apparemment jusqu'à la Mer Rouge.

Ici, Dieu figure à nouveau dans l'histoire, ayant adopté une nouvelle apparence. Le texte biblique raconte qu'Il conduisit les Israélites au Sinaï sous la forme d'une colonne de nuée de jour et d'une colonne de feu la nuit, et qu'Il fit se partager la Mer Rouge pour sécuriser leur traversée. Une fois de l'autre côté, les eaux se refermèrent, submergeant le pharaon et ses troupes, "pas un d'entre-eux n'en réchappant" (Exode XIII, 20 et XIV, 31).

Historiquement, Ramsès Ier ne vécut pas jusqu'à la fin de la seconde année de son règne, mais sa mort ne peut être confondue avec la mort supposée, dans la Bible, du pharaon persécuteur des Israélites. Il n'y a rien dans la documentation actuelle à propos d'un tel évènement dévastateur, concernant soit Ramsès, soit un autre pharaon. Mais peu après son décès, et avant même sa momification ("Moïse, Pharaon d'Égypte" par A. Osman, ch. 4, p. 43), son fils Séti Ier lança une campagne dans le Sinaï et en Syrie, amenant ses troupes dans un assaut rapide en Canaan ("Chronique des Pharaons" par P.A. Clayton, p. 142). Le fait même que le "pays d'Israël" soit mentionné sous ce nom dans un récit contemporain de cette campagne prouve que les Israélites étaient en Canaan à ce moment là. Hors d'Égypte avant l'Exode, il y avait de nombreux Habirû (hébreux) en Canaan, mais il n'y a pas d'Israélites - les descendants de Jacob-Israël nés en Égypte, et il n'existait pas encore de pays du nom d'Israël.

Les chroniques égyptiennes avaient consigné depuis quelques temps avant l'Exode d'Égypte que les Hébreux de Canaan étaient fort remuants, spécialement dans les règnes d'Aménophis III et d'Akhénaton. Ceci fut révélé au grand jour en 1887, quand une paysanne, fouillant dans les ruines de Tell el-Amarna, mit au jour une cache de tablettes d'argile gravées qui s'avérèrent être une correspondance diplomatique entre divers gouverneurs cananéens et les pharaons de la XVIIIè dynastie. Ces écrits CUNÉIFORMES, connus de nos jours comme les "Lettres d'Amarna" (environ 350 tablettes ont été exhumées, la plupart d'entre-elles étant malheureusement très endommagées), révélèrent que des parties de l'empire égyptien étaient en sérieux déclin, et que le gouverneur de Jérusalem, Abd-Khiba, avait requis l'aide d'Akhénaton contre les raids incursifs des tribus maraudeuses d'Habirû, c'est à dire d'Hébreux ("L'Égypte et l'Ancien Testament" par T.E. Peet, ch. 5, p. 115).

L'information concernant la campagne de Séti Ier provient d'une grande stèle de granit découverte en 1896 par l'archéologue britannique, Sir W.M. Flinders Petrie; elle fut découverte à Thèbes, dans le temple funéraire du pharaon Mérenptah (env. 1236 à 1202 av. J.C.), et la gravure de son texte avait était commencée pendant le règne du père d'Akhénaton, Aménophis III. Mérenptah, petit-fils de Séti Ier, avait mis l'histoire à jour au revers de la stèle, et dans la 5è année de son règne, il évoqua des Israélites résidant en Canaan. La Stèle d'Israël, ainsi qu'on l'appelle, se trouve maintenant au Musée du Caire, et dans le texte de la documentation de Mérenptah figurent des détails des campagnes contre les Israélites, que les égyptologues ont datés du règne de ses prédécesseurs, Séti Ier et Ramsès II ("L'Égypte et l'Ancien Testament" par T.E. Peet, ch. 5, p. 109). Cette stèle déclare : << Israël est dévasté; sa semence n'est plus; Canaan est devenue une veuve de l'Égypte.>> ("Chronique des Pharaons" par P.A. Clayton, p. 157).

Au vu de cette suite documentée d'évènements, on peut affirmer que l'Exode israélite d'Égypte commença aux environs de 1333 av. J.C., durant l'année de la mort de Ramsès Ier, également première année du règne de Séti Ier. Toutefois, en étudiant le récit de l'Exode et de la traversée dramatique de la Mer Rouge dans l'Ancien Testament, nous découvrons qu'il n'y avait en réalité aucune mer à traverser par les Israélites : la péninsule triangulaire du Sinaï se trouvant au nord de la Mer Rouge, entre les golfes de Suez et d'Aqaba !

Il nous est dit dans le texte biblique que Moïse conduisit les enfants d'Israël depuis Avaris (Pi-Ramsès) dans la plaine de Goshen (ou Gessen) du delta du Nil, d'où ils se rendirent par le Sinaï, en empruntant une route menant à Manian (Exode XVI, 1 et XVIII, 1). Le voyage, tel qu'il est décrit, traversa le pays situé au-dessus de la Mer Rouge, et les Écritues d'origine se réfèrent plus précisément aux Israélites traversant la "Mer de Joncs", soit le "Yam Souf" (les marais de papyrus), qui était un terrain marécageux près du lac Timsah, au-dessus du golfe de Suez ("La Bible en tant qu'Histoire" par W. Keller, ch. 11, pp. 127-128), où cette région humide disposait de plusieurs gués. Elle est maintenant coupée par le Canal de Suez, long de 165 km, inauguré en 1869.

- La Lignée Féminine :

À l'arrivée biblique des Israélites dans la péninsule du Sinaï, la soeur de Moïse apparait une fois encore sur la scène. Nous apprenons que son nom était Myriam, mais on parle d'elle modérément dans la Torah, qui se contente de dire qu'elle dansait et jouait du tambourin, qu'elle fut ensuite exclue du camp quand elle devint malade (Nombres XII, 10-15), et qu'elle décéda finalement à Kadesh (Nombres XX, 1). Pour être mentionnée aussi peu, il semble à peine valoir qu'elle soit présente dans l'histoire, mais on l'appelle énigmatiquement "la prophétesse", et dans le Livre de Michée VI, 4, on se réfère à elle, ainsi qu'à Moïse et à Aaron, comme étant à la tête des Israélites. Ceci nous indique donc clairement que Myriam fit l'objet d'une censure des scribes rédacteurs de l'épisode au Sinaï de l'Exode, du Lévitique, et des Nombres.

Hors, comme suggéré juste auparavant, la Myriam historique fut certainement KIYA, l'épouse en seconde d'Akhénaton (ou Khiba) - concept qui nous vaut le devoir d'être maintenant exploré. Non seulement Kiya fut-elle l'une des épouses d'Akhénaton, mais elle fut aussi sa demi-soeur, la fille d'Amenhophis III et d'une princesse mésopotamienne nommée Giloukhiba. Khiba-Kiya fut surnommée "la Favorite Royale" ("Akhénaton, Roi d'Égypte" par C. Aldred, ch. 18, pp. 203-204), et elle fut la suppléante de la Reine Néfertiti, qu'elle surpassa dans bien des domaines - et, non des moindes, par ce qu'elle fut la mère de Toutankhaton (= Toutankhamon), seul héritier mâle d'Akhénaton.

Giloukhiba, la mère de Kiya-Khiba, était la fille du Roi Shoutarna de Mittani (au nord de l'Assyrie), et le nom Khiba dérivait de celui de la déesse de Mittani : Khiba. Comme nous l'avons vu précédemment, c'est le gouverneur de Jérusalem, Abd-Khiba (Serviteur de Khiba) qui demanda l'assistance militaire d'Akhénaton dans une des Lettres d'Amarna. À cette époque, les dynasties de Mittani étaient pourtant très puissantes et leur héritage était encore si imprégné de la doctrine mésopotamienne de l'Anannage que lorsque la cousine de Kiya alla visiter son frère en Égypte, le Roi Toushratta de Mittani écrivit : << Puissent Shemesh (Shamash) et Ishtar (Nîn.Ana) marcher devant ell.>>

Afin d'établir le lien identitaire entre Khiba-Kiya et la Myriam biblique, il suffit de consulter l'étymologie du nom MYRIAM. Bien que très utilisé par la suite comme nom en hébreu, il a son équivalent en grec : Mary, amenant notre culture d'origine gréco-latine à utiliser le prénom Marie. Toutefois, l'origine de ce mot est ÉGYPTIENNE, provenant de l'épithète MERY signifiant "Bien Aîmé(e)" - comme dans le nom de la fille d'Akhénaton, Merytaton (Bien Aimée d'Aton). À cet égard, Meryamon (Bien Aîmée d'Amon) s'est appliquée à Khiba, fille d'Aménophis III (Amenhotep : Amon est satisfait). En vertu de l'alliance maritale de sa mère avec Amenhophis III, Meryamon eut un double héritage des Rois d'Égypte et de Mésopotamie; et non seulement eut-elle un fils avec Akhénaton, mais également une fille. En conséquence de la destruction des documents d'Amarna par le pharaon usurpateur Horemheb, le nom de cette fille fut effacé, où qu'il apparût alors en Égypte ("Akhénaton, Roi d'Égypte" par C. Aldred, ch. 20, p. 234). Mais des restes de son cartouche nous indiquent qu'il s'agissait de Mery[...]tasherit - très vraisemblablement Meryamon-Tasherit, tasherit signifiant "la plus jeune".

En ce qui concerne la liste généalogique de la Bible, nous devrions nous attendre à rencontrer cette fille dans le Livre de l'Exode. Quel que soit le nom par lequel les rédacteurs de la Torah pourraient l'avoir appelée, elle devrait logiquement apparaître comme fille de Moïse ou d'Amenophis IV dont le nom équivalent dans les Écritures hébraïques fut Aminadab. En effet, une telle fille du nom d'Elisheba (Serment de El) apparaît opportunément ! On dit qu'elle la fille d'Aminadab, et qu'elle devint la nouvelle épouse d'Aaron dans le Sinaï (Exode VI, 23).

- Le Campement :

La péninsule du Sinaï - paysage montagneux désertique truffé de mines de cuivre et de turquoise - tomba alors sous la supervision de deux hommes d'état égyptiens : le Chancelier Royal et le Messager Royal en Terres Étrangères (ce dernier équivalent à notre ministre des Affaires Étrangères). Durant les règnes d'Aménophis III et IV, le Messager Royal était un commis d'état appelé Neby, également maire et gouverneur militaire de Zawr, dans la région de Goshen à prédominance israélite. Moïse (Aménophis IV) connaissait personnellement Neby, sachant qu'il n'avait pas de garnison militaire ou de gouverneur résident au Sinaï.

La charge de Chancelier Royal était traditionnellement attribuée à la famille de Pa-Nehas, et le Panahesy d'alors, qui se joignit à l'exode de Moïse, avait été l'Officiant en Chef du temple d'Akhénaton à Amarna ("Moïse, Pharaon d'Égypte" par A. Osman, ch. 19, p. 185). Connu dans la Bible du nom de Pinekhas, Moïse lui conféra la "Prêtrise Éternelle" de la nouvelle religion israélite (Nombres XXV, 11-13).

De l'autre côté du fleuve, en face de El-Amarna, il existait la cité de Malleui, où le grand prêtre du Temple d'Amarna était alors Merari ("La Vie et l'Époque d'Akhénaton" par Arthur Weigall, pp. 138-139), à qui Akhénaton le Moses avait conféré le nouveau statut de prêtre du Sinaï, installant fermement l'Ordre de Yaouai dans la Lignée de Lévi, lignée de sa mère nourricière israélite Tey (Jokébéd). Ainsi, dans la dernière partie du 14è siècle av. J.C., le culte de longue date d'El Shaddaï fut finalement transformé en une religion structurée avec une prêtrise formelle pour la servir. Dorénavant, le Dieu suprême des Israélites fut communément identifié comme Yaouai, conformément à la coutume séculaire des Israélites d'Égypte.

Le Livre de l'Exode ne fait l'économie d'aucun drame en relatant ce sommet de l'histoire religieuse mondiale. Sur les flancs du Mont Horeb en toile de fond dramatique, au milieu du tonnerre, des éclairs, et des tempêtes sableuses du désert, des centaines de milliers d'Israélites vinrent établir leur campement, le seigneur Jéthro décrétant les lois et ordonnances de la communauté. Le fameux et énorme tabernacle ou "Tente du Rendez-Vous", dotée de ses extravagants équipements et de ses riches parures d'or et de bronze, fut alors érigé comme Temple portatif de Yaouai, et un coffre en or ornementé - réplique de l'Arche d'Enki-Ea - fut réalisé pour la "Table du Témoignage". Moïse-Akhénaton brûla alors le Veau d'Or - il effectua en fait une opération alchimique de prime importance - la Manne sacrée tombée du ciel entretenant la multitude, et les "Dix Commandements" étant gravés sur des tables de pierre (Exode XXV, XXVII, XXXVI, XXXIX).

Ce descriptif poétique ne laisse pas dupe l'oeil averti de l'Érudit, connaisseur des bouleversements climatiques frappant cycliquement l'humanité; de ce point de vue éclairé, il est donc question d'une zone territoriale privilégiée, en laquelle se réfugièrent ceux qui devinrent des RESCAPÉS d'une terrible destruction causée par une comète s'étant écrasée sur notre planète précisément à cette époque. Au fil des siècles, les Initiés la nommèrent des noms suivants : Sekhmet, Absinthe, Étoile de Baal, Anat, Typhon, Phaéton, etc... C'est le récit de ce crash phénoménal qui est poétiquement narré dans l'Edda scandinave, l'évènement étant nommé le Ragnarök.

Au premier rang des décrets - dont on dit qu'ils ont été passés à l'instigation de Yaouai - enregistrés par les scribes comme s'il s'agissait de Ses propres mots, se trouve la clarification que les prémisses de la foi monothéiste n'étaient pas que le "Dieu d'Israël" (éventuellement le Dieu judéo-chrétien) soit "seul et unique". Il était plutôt question de reconnaître l'existence d'autres dieux, tout en choisissant d'en soutenir un en particulier. Ainsi, tel que présenté, la déclaration de Yaouai relative aux autres dieux est affirmée plus comme un dictat que comme une question de choix, mais elle demeure néanmoins une représentation authentique d'une réalité largement ignorée par les instances religieuses d'aujourd'hui : << Je suis le Seigneur, ton Dieu... Tu n'auras pas d'autre dieu en face de Moi.>> (Exode XX, 2-3).

- Le Sanctuaire Interdit :

En complément pertinent de ceci, notons en particulier qu'en 1904, quand l'explorateur Sir W.M. Flinders Petrie eut mis à jour le site du temple d'Isis-Hathor à Serâbît el Khâdim, précédemment inconnu au Mont Horeb dans le Sinaï (la montagne biblique de Moïse), il fut très surpris de trouver une statuette en dorite d'Amarna, représentant la tête de la Reine Tiyi, mère d'Akhénaton. Conservée au sanctuaire d'Horeb, hors de portée des destructions de Horemheb, et maintenant au Musée du Caire, c'est l'une des plus frappantes de toutes les représentations égyptiennes. Petrie écrivit d'ailleurs à son sujet : << Il est étrange que cette installation la plus éloignée de l'Égypte ait conservé son portrait pour nous, nommée sans équivoque sur son cartouche au milieu de la couronne. >> ("Recherches au Sinaï" par Sir W.M. F. Petrie, ch. 9, pp. 126-127). Dans le microcomse de l'Égyptologie, la belle tête sculptée d'une princesse d'Égypte inconnue, qui n'était pourtant pas d'origine égyptienne, venait d'être découverte, et l'on pensa tout d'abord à l'époque qu'elle avait été faite localement dans le désert du Sinaï ("Recherches au Sinaï" par Sir W.M. F. Petrie, ch. 9, p. 125).

Il est évident, d'après les découvertes de Petrie en 1904, que le lieu historique des évènements bibliques est bien le Mont Horeb, ce qui est d'une importance considérable. À une altitude avoisinant les 800 m, Petrie y trouva un énorme temple égyptien, en partie souterrain. Conscient, dès cette découverte, Petrie écrivit : << Il n'y a pas d'autre monument comparable qui nous fasse plus regretter qu'il ne soit pas dans un meilleur état de conservation. La totalité du monument était enseveli, et personne n'en avait connaissance avant que nous ne déblayions le site. >> ("Recherches au Sinaï" par Sir W.M. F. Petrie, ch. 6, p. 85).

Construit sur un plateau de grès, avec une extension taillée dans une grotte de la montagne, le complexe du Temple

d'Isis-Hathor au Mont Horeb avait été utilisé depuis la 4è dynastie d'Égypte, pendant une période allant du temps du pharaon Snéfrou (qui règna aux environs de 2600 avant notre ère) jusqu'à la dernière partie de l'ère des Ramsès de la 19è dynastie. Des reliefs muraux, des pierres dressées, une pléthore d'inscriptions décrivant des pharaons listés individuellement, et des scènes de rituels cérémoniels sur une période de 1.500 ans, faisant référence à divers dieux et déesses. Étant donné que le temple était encore utilisé du temps de Moïse, il y a peu de doute qu'il savait précisément où et pourquoi il conduisait les Israélites en ce lieu sacré. Exode XIX, 18 : <<... et la fumée montait comme la fumée d'une founaise...>> : celles et ceux d'entre-vous qui s'intéresseraient plus à fond sur l'usage ALCHIMIQUE de ce temple peuvent lire l'ouvrage étonnant du regretté Laurence Gardner : "Les Secrets Perdus de l'Arche Sacrée", si possible dans son édition originale anglaise, la version française ayant subi de nombreuses coupes de la part de ces messieurs les Censeurs !

Bien qu'étrangement situé au milieu d'un désert balayé par les vents, très loin des principaux centres égyptiens, le Temple d'Horeb fut une active "Demeure des Dieux". Cet endroit aujourd'hui appelé par les Bédouins "Serâbît el Khâdim" (Éminence du Gardien) avait été une annexe du temple d'Akhénaton à Amarna, placé sous la supervision du prêtre lévite Panahesy (Pinekhas) qui était également le Chancelier Royal d'Akhénaton-Moïse au Sinaï ("Moïse, Pharaon d'Égypte" par A. Osman, ch. 17, p. 172). Le temple et ses confins constituait un asile très sûr puisqu'il n'y avait aucune garnison égyptienne nulle part à l'entour. De plus, c'était un lieu saint répertorié, et, qui que ce soit que Moïse y aurait consulté, soit le seigneur Jéthro, soit El Shaddaï, il aurait nécessairement dû monter jusqu'à l'altitude du temple comme expliqué dans l'Exode. Hors, n'est-il pas pour le moins curieux qu'en ce lieu sacré où l'on vénérait la déesse égyptienne Isis-Hathor en un temple rupestre nommé la "Caverne d'Hathor", très étrangement, ce mot "Hathor" s'avère être l'anagramme de Thora, ou Loi de Moïse ? L'épisode de Moïse recevant les Tables de la Thora sur le Sinaï aurait donc en réalité quelque rapport avec la déesse-vache Hathor et son temple du Mont Horeb !

Roger Sabbah nous dévoile dans son ouvrage "Les Secrets de L'Exode" : « En araméen, le mot vache est synonyme de montagne : "Tora" ou "Toura". Il existe de nombreuses analogies entre Hator et Thora. Comme les piliers "hatoriques" soutenant les temples égyptiens, la Thora symbolise l'un des trois piliers du monde. La déesse Hator, symbole de joie et d'amour, est protectrice du Sinaï. La Thora est reliée à cette même montagne sacrée. Les écrits relatent qu'elle fut révélée après la sortie d'Égypte, sur le Sinaï.» Moïse se serait donc inspiré du nom d'Hathor, la déesse-vache à qui était dédié le temple égyptien du Sinaï tout proche de sa retraite, pour nommer sa Loi : la Thora ! Le nom "Sinaï", signifiant en égyptien "parent d'Ay" serait donc une indication fournissant la généalogie réelle de Moïse, lequel aurait été relationné au regard de l'Histoire au Divin Père Ay/Youya ! Moïse fut par conséquent d'une origine égypto-amarno-éthiopienne. Or, la reine Tiy incarna justement cette déesse Hathor du Sinaï en prenant le nom hathorique de "Néfert-ii-Tiy", et on retrouva une statue à son effigie dans le temple d'Hathor sur ce même mont Sinaï, le nom de ce mont évoquant la famille d'Ay/Youya /Youssouf/Joseph, le fils du Nil et ses enfants : Tiy/Hathor/Bitya et Aanen, mais aussi ses petit-enfants, Akhénaton, le nouvel Ab-Râ.ham et Toutankhamon.

Dans "Le Mystère de l'Arche Perdue", G. Hancock observe : « Selon un égyptologue réputé, Moïse aurait passé un quart de siècles dans le Sinaï sur la Montagne Sérabit El-Khadem, à quelque quatre-vingts kilomètres du mont Sinaï. En juin 1989, j'ai escaladé le Sérabit El-Khadem qui se dresse sur les hauts plateaux austères au sud du Sinaï. Sur le sommet plat de la montagne, complètement à l'abri des touristes, se trouvent des ruines de ce que l'on pense avoir été la retraite de Moïse. Dominés par des obélisques, des autels et des colonnes gracieuses, ces vestiges doivent être ceux d'un grand temple égyptien. Après cette première visite, je décidai d'en savoir davantage sur le Sérabit El-Khadem; au cours de mes recherches, j'appris deux faits révélateurs. D'abord que le site soigneusement fouillé en 1904-1905 par le grand archéologue britannique sir William Flinders Petrie, avait restitué de nombreux fragments de tables de pierre. Celles-ci portaient des inscriptions dans un étrange alphabet pictographique qui, on l'apprit plus tard, transcrivait une langue sémitico-cananéenne. Ensuite, que Sérabit El-Khadem avait été un centre minier et manufacturier important de cuivre et de turquoise, de 1990 à 1190 environ av. J.C. Ces dates excluaient tout anachronisme dans la présomption que Moïse pût avoir séjourné là au XIIIè siècle. Et l'usage d'un tel alphabet sur le site vers la même époque corroborerait ces informations.» En effet Sir W.M.Flinders Petrie (cf. "Researches in Sinaï", réédition Elibron Classics 2005) aurait retrouvé au Sinaï, sur ce site de Sérabit-El-Khadem, dans la mine "des Vallées", des vestiges de huit tables de pierre portant des inscriptions étranges. Ces tables grossièrement taillées semblaient inspirées de celles, égyptiennes ! La mystérieuse écriture que portaient ces tables s'avère une sorte de mélange d'hiéroglyphes égyptiens dont la majorité des signes serait hybride. Une série de cinq signes aurait un sens fort étrange... Petrie découvrit aussi cette série sur une statue cube du temple de Sérabit. Moïse aurait-il été le concepteur de ces tables de pierre gravées ? Car l'on sait que lors des longues

décennies de fuite de Moïse, ce dernier vécut dans sa jeunesse une partie de cet exil au Sinaï, puis l'autre partie justement en Ethiopie-Nubie. Lors de ce PREMIER séjour sur le Sinaï, Moïse se serait-il entrainé à fabriquer les Tables de la Loi/Thora dans la mine dédiée à la déesse Hathor ? En s'inspirant de l'alphabet des mineurs étrangers qui avaient séjourné là, Moïse aurait laissé des inscriptions gravées sur divers supports dans cette région du Sinaï. Les Tables de la Loi sur lesquelles furent gravés les Dix Commandements (ou Décalogue) auraient bel et bien existé ! Flinders Petrie aurait découvert dans les mines L et M du Sinaï des PROTOTYPES des Tables de la Loi sur lesquels Moïse se serait fait la main. Ces tables de pierre du Sinaï, datées par Petrie de la XVIIIè dynastie - dynastie d'Akhénaton et de son fils - pourraient être par conséquent une preuve de la réalité historique du personnage de Moïse et de ses Tables de la Loi !

Sur l'un des fragments de tables de pierre gravées trouvés dans cette mine L était en outre grossièrement figuré le dieu Ptah ! Mais pourquoi le dieu Ptah - qui n'est autre que le Dieu ENKI-EA des Sumériens aurait-il été représenté par Akhénaton le Moses sur ces "prototypes" des Tables de la Loi ? Ce dieu se révélait en Égypte comme le Dieu-Un créateur de l'Univers, et le Modeleur des âmes, lequel donna son nom à l'Égypte. D'après Albert Slosman (cf. "Moïse l'Égyptien"), le nom originel de ce pays était «Ath-Kâ-Ptah», soit la «Deuxième Cour de Ptah», en concordance avec l'établissement du Roi-Prêtre Atlante AEDON alias ENKI et des siens après leur départ définitif de Sumer. Si Ptah est le «Dieu-Un», il s'identifie donc au dieu ATON ou ADON ! Et en effet, selon ce même Albert Slosman, Moïse fut non seulement initié au culte de Ptah mais fit également commencer la version originale de son texte des Dix Commandements par le nom Jethro - "Îtro" ou "Atrâ" - ce mot désignant précisément le "Père de Râ", Râ n'étant autre que Mardouk, fils d'Enki. S'il est incontestable que Moïse fut le bras retransmetteur de la législation devenue mosaïque, il n'en reste pas moins vrai qu'elle ne provint pas directement de Dieu au Sinaï, mais qu'elle ressurgit d'un lointain passé égypto-sumérien. Moïse l'avait apprise en même temps que toute la Connaissance et la Sagesse des prêtres de Ptah en Égypte.

Mais, concernant Jéthro, c'est encore la traduction araméenne du texte hébreu qui est la plus remarquable, car sous sa phonétique de Yitro, elle recouvre également quatre lettres : ITRO, et leur signification, reprise dans le manuscrit araméen du Targum d'Ongelos, est formelle : ce mot est le premier prononcé par Dieu lorsqu'il énonce les Dix Commandements. Sa signification est également portée par le sens de la paix à ceux qui suivront les préceptes divins. Or, ce nom de Jéthro est le premier, dans tous les manuscrits originaux écrits dans toutes ces langues figurant dans l'énoncé des Dix Commandements, celui qui équivaut à la formule apportant la paix de l'âme pour celui qui obéit aux arrêts de Dieu tels qu'ils sont énoncés dans la Bible, mais où l'on ne retrouve cependant pas ce mot à cette place. Il est avéré que cette omission fut faite dès les premiers temps de la chrétienté, afin que Moïse garde la paternité intégrale de la vision sur le Sinaï de ce qui fait partie intégrante du Pentateuque. La destruction des temples égyptiens, pour construire des monastères, consolidait cette thèse, car tous les papyrus la contredisant furent alors brûlés ou emmenés à la bibliothèque vaticane. Mais la quantité de copies hiéroglyphiques fut telle en prévision de ce qui arriva que beaucoup d'entre elles échapèrent à la destruction, telles celles conservées précieusement dans divers monastères coptes du désert du Fayoum et de la Thébaïde.

En tête des versions les plus anciennes des Dix Commandements, et pour cette raison logiquement les plus fidèles à la version originale, se trouvait ce mot "JETHRO/ITRO /ATRA", mot désignant en réalité non pas le madianite Jéthro, mais le dieu solaire égyptien Atoum-Râ révéré à On - ou ATon-RÂ qui inspira si bien Akhénaton le Moses. Le nom Itro/Atrâ signifiant le «Père de Râ» en égyptien devint «Ab-Râ» en hébreu. Cette expression «Ab-Râ» fut à l'origine des noms donnés dans la Bible à Abrâham et Amrâm. Jéthro portait à l'origine ce même nom d'Itrô ou Atrâ ! L'Eglise de Rome fit disparaître ce mot ITRO ou ATRA de l'en-tête des Dix Commandements reçus sur le Sinaï, parce que ce nom relatif au dieu égyptien Atoum-Râ s'avèrait la preuve gênante de l'origine égypto-amarnienne non seulement du Dieu de la Bible, mais également des personnages bibliques d'Abrahâm/Amrâm, Akhénaton/Moïse, de Sarah/Yochébed/Bitiya/Tiy, de Jethro/Joseph/Ay/Youya/Youssouf, d'Aanen et de Myriam/Méritaton.

Pour R.Sabbah ("Le Pharaon Juif"), ce nom Jethro/Itrô/Atrâ - à l'origine en-tête des Dix Commandements de la Bible - ferait non seulement allusion au dieu égyptien Aton-Râ en tant que Père mais également à Hapy/Ytrou, le dieu Nil et à Yahvé le Dieu de la Bible ! : « Le nom même de Jethro (Ytro ou Ytrou, Ytron dans le Coran) signifie le Nil en égyptien. Ytrou, ou encore le Père YT de Râ, le

Père du dieu, le Trône du Père.» Si ce nom biblique de Jethro/Itro/Atrâ désigne à la fois le Père de Râ, Ytrou le Nil, et Yahvé le Dieu de la Bible, la conclusion est simple : ce Dieu des Dix Commandements de Moïse était le dieu égyptien d'Ay/Youya/Joseph, le dieu Solaire associé au dieu Hapy, le Nil, soit les parfaits attributs ésotériques de Enki. Ce même R.Sabbah corrobore cette identité entre le Dieu de l'Égypte et le Dieu de la Bible ("Le Pharaon Juif") : « Le Dieu de la Bible est le Dieu de l'Égypte : la Kabbale a codé et dissimulé la plupart des noms égyptiens de Yahvé. En voici une première preuve : le nom de Dieu dans la Bible, Yahvé se divise en trois noms divins : Yah, Hou et Yahou. Ces trois noms proviennent tous des dieux des anciens Égyptiens. Yah est l'un des noms d'Amon-RÂ gravé sur les lions du temple de Soleb à l'époque d'Aménophis III (1350 av. J.C). Dieu des dieux, Yahou était connu depuis longtemps, vénéré en Égypte au XIIIè siècle avant J.C. A l'époque du pharaon Amen-Hotep III (en grec Amenophis III) et de son héritier Amen-Hotep IV, futur Akhénaton, dans le temple de Soleb.» D'après Sabbah, les rois d'Israël auraient été inhumés en Égypte, à Tsoane, qui pourrait être le site de la Vallée des Rois. Par conséquent, ces rois d'Israël auraient été en réalité des Rois Égyptiens pour la plupart inhumés dans cette vallée ! Voilà pourquoi on ne retrouve aucune trace du roi David, ni des rois d'Israël, en Israël actuel ou en Palestine. Ces rois sont des métaphores des Rois de la Lignée de Noun, tous nés et morts en Égypte, comme le confirme le Talmud : « Il n'y a pas dans toute l'Égypte de terre plus fertile que Tsoan, où vécurent de nombreux rois (les rois d'Israël), ainsi qu'il est écrit : « Ses princes sont à Tsoan.» (Is. XXX, 4)» L'origine des rois d'Israël et du dieu Yahvé, des cartouches égyptiens le nommant IAW, s'avèrerait bien égyptienne, pour ne pas aller chercher dans un passé plus lointain, à Sumer, là où le Manou ou J.Éové présidait l'Anannage ou Grande assemblée des Anciens !

Suite à sa découverte monumetale, Petrie connut de nombreux problèmes avec les autorités chrétiennes. Son rapport archéologiste contredisait la version depuis longtemps promue que la montagne biblique de l'Exode était située beaucoup plus au sud dans la péninsule. En effet, en 385 av. J.C., un ordre de moines grecs avaient fondé la mission du Monastère Sainte Catherine sur une autre montagne, ayant nommé l'endroit "Gebel Musa", soit : le Mont de Moïse. Il est cependant aujourd'hui très clair que ces moines venus de l'étranger commirent une grossière erreur car ce site n'est pas conforme aux références géographiques de la Bible, le Livre de l'Exode expliquant que la route suivie par Moïse et les Israélites, quand ils partirent de la région égyptienne de Goshen, se dirigea vers le pays de Madian (au nord de la Jordanie actuelle), à travers les régions désertiques de Shour et de Paran jusqu'au lieu découvert par Petrie. Malgré cela, l'Église de Rome s'accroche toujours à la notion que le Mont Sinaï - passant bibliquement pour pour le Mt Horeb - se trouve sur l'autre lieu, celui des moines grecs. En 1904, la raison principale d'une telle réticence à admettre la vérité, était que le temple de Serâbît el Khâdim ajoutait une réalité matérielle à l'histoire de Moïse, nuisant donc au concept doctrinaire de la présence miraculeuse de Dieu sur la montagne.

- Tiy = Néfertiti, mines L.M. et Bethels au Mont Horeb :

Dans son ouvrage, "Researches in Sinaï", l'archéologue anglais Sir W.M.Flinders Petrie affirme que monsieur N. Davies avait observé qu'uniquement des statues à l'effigie d'Akhénaton et de sa mère, la reine Tiy, se trouvaient dans le temple de Tell-El-Amarna. De plus, la tête de marbre qui y fut découverte représentant le chef d'une reine serait d'après Petrie, non pas celle de la reine Néfertiti mais celle de la reine mère Tiy. Ces deux découvertes corroboreraient qu'en réalité Néfertiti n'aurait été autre que la reine Tiy elle-même, portant le nom Hathorique de "Néfert-ii-Tiy" ! Ceci expliquerait pourquoi la reine Tiy fut inhumée aux côtés d'Akhénaton dans la tombe royale du ouâdi d'Amarna et que l'on y trouva pas son épouse, Néfertiti ! Ce fut également le cas dans la Tombe KV55 : la reine Tiy y aurait été inhumée là-aussi aux côtés de son fils Akhénaton par le fils de celui-ci, le pharaon Toutankhamon.

À moins... à moins que l'on accepte d'envisager une hypothèse à-priori extravagante, mais quand il est question d'Alchime - et nous le savons désormais, il s'agit bien de cela - la réalisation du Grand Oeuvre débouchait sur une entière RÉGÉNÉRATION CELLULAIRE, en bref un RAJEUNISSEMENT !

Hors, en 1904, Sir W.M. Flinders Petrie, l'archéologue anglais évoqué auparavant, découvrit dans le temple du Mont Horeb, au Sinaï, la tête d'une statue en stéatite verte portant le cartouche de cette même reine Tiy, actuellement conservée au Musée du Caire. La reine Tiy, comme nous l'avons vu, fut à la fois la mère et l'épouse du pharaon Akhénaton sous le nom de "Néfert-ii-Tiy". Cela ne vous rappelle t-il pas une certaine expression plus tardive... "Mère-Épouse et Vierge ?

En conclusion, il y a bien identité entre la reine Tiy et la reine Néfertiti, dont le véritable nom aurait été "Néfert-ii-Tiy" ou "Néfer-Ty-ii", cette reine prenant parfois son nom de Reine-Mère : Tiy et parfois, dans sa fonction Hathorique, le nom de "Néfert-ii-Tiy". Selon, Claude Vandersleyen, la plupart des pièces archéologiques à l'’effigie de la reine Tiy seraient d’'époque Amarnienne : tête en quartzite, bouche en jaspe jaune conservée au musée de New York, tête en stéatite verte du Sinaï (Musée du Caire, JE 38257) ou bien même la tête de bois de Berlin. Également de l’'époque Amarnienne, la chapelle de Tiy trouvée dans la Tombe KV55 qui fut fabriquée par Akhénaton, le fils/époux de cette dernière. En effet, cette chapelle porte le nom d'’Aton tel qu'’il était utilisé après l’'An 8 d'’Amarna.

En ce qui concerne la reine veuve qui régna au terme de la période amarnienne en portant le nom de "Néfernéferouaton-Ankhe-T-kheperourâ", sorte de pharaon féminin telle Hatshépsout, il s’'agirait en vérité de la quatrième princesse Amarnienne, fille de Néfert-ii-Tiy, nommée Néfernéferouaton-Tashéry - c'’est-à-dire en quelque sorte "Néfertiti junior", car l'’on sait que cette quatrième princesse amarnienne devint effectivement reine : dans la tombe de Méryrâ se trouve une inscription désignant cette Néfernéferouaton-Tashéry comme "Grande Épouse Royale" ! Le célèbre buste de Berlin anépigraphe, attribué comme étant à l’'effigie de la reine Néfert-ii-Tiy et qui aurait été confectionné par le sculpteur Thotmès ou Djéhoutymose au terme du règne amarnien, serait donc en réalité à l’'effigie de cette Néfernéferouaton-Tashéry, laquelle fut le "dernier pharaon" à règner à Amarna ! Fait que la caste oligarchique MISOGYNE ET RACISTE des "maîtres de ce monde" n'acceptent pas de reconnaître, car - comme si cela de suffisait pas, en plus d'être REINE détentrice du POUVOIR, la reine Tiy a bien été NOIRE de peau puisque d’'origine Éthiopienne/Nubienne comme son frère Aanen, le Grand Prêtre d'’On surnommé "Pa-Néhésy" (le Nubien) ou comme son père Ay/Youya.

Effectivement, l’'idée - fort dérangeante pour "l'Establishment" WASP anglo-saxon - que la Reine ait pu être originaire de Nubie est digne de considération; certaines sculptures montrent en effet chez elle ces traits typiquement nubiens que sont un nez épaté et une bouche lippue. La célèbre tête en bois découverte à Gourob nous montre une Tiy tout à fait noire. Viennent pourtant renforcer cette théorie le fait que les dames de la cour d'Égypte ont soudainement adopté les perruques courtes et bouclées à la mode nubienne, ainsi que l’'importance croissante de la reine, phénomène que d'’aucuns expliquent par la nature MATRIARCALE de la Famille Royale de Nubie. En ajout, nous ne saurions trop évoquer l’'influence d’'Aanen, frère nubien de la reine Tiy, dans l’'éducation d'’Akhénaton, puis de Toutankhamon. Et comme par hasard, nous retrouvons cette mode de porter une perruque nubienne en innovatrice aussi chez... Néfertiti ! Nous vous remémorons également que les deux seules reines à avoir porté la coiffe Hathorique de la double plume de l’'Empire sont Tiy et... Néfertiti. L'auteur Joyce Tyldesley observe judicieusement dans un de ses livres : « La perruque nubienne de Néfertiti est une innovation. Rappelant la forme d'’un bonnet, elle se compose de plusieurs épaisseurs de boucles, coupées de sorte que la nuque reste exposée et que deux pans latéraux descendent à hauteur des clavicules. Sans doute inspiré des cheveux, naturellement frisés, des soldats nubiens qui combattaient dans les rangs de la force royale, cet accessoire n'’avait jusqu’'alors été porté que par des hommes associés à l'’armée ou à la police. Par la suite, seules les femmes liées de près au Roi portèrent la perruque nubienne, et une signification plus profonde lui fut sans doute attachée.»

En réalité, ces deux femmes n’'en ont fait qu'’une en la personne de Néfer-Tii-Tiy, à la fois mère et épouse d'’Akhénaton, laquelle devait avoir environ 45 à 50 ans au moment de sa mort. Si Néfertiti fut seulement l’'épouse d'’Akhénaton, tel que le postulent certains égyptologues, et non pas sa mère, cette Néfertiti là ne devait pas avoir plus de 25 à 30 ans à sa disparition. Or, une statue à l’'effigie de Néfertiti, découverte à Amarna, la présente en femme mûre semblable à la reine Tiy, ainsi que l’'a observé J. Tyldesley, et non pas en jeune beauté ayant disparu dans la fleur de l'’âge, puisque : « Mais la dernière sculpture retrouvée dans l’'atelier de Djehoutymes raconte une histoire toute différente : cette statuette de calcaire, brisée et probablement inachevée, nous montre Néfertiti à mi-parcours de sa vie. Elle se tient debout, les bras le long du corps, vêtue d'une robe si moulante qu'’elle révèle les moindres détails de son anatomie; c'est ainsi qu'on remarque ses seins pendants et son ventre affaissé. Sur sa tête chauve, elle porte la couronne en forme de bonnet, et ses pieds sont chaussés de sandales. Le visage de cette figurine appartient à une femme qui a depuis longtemps dépassé la prime jeunesse : les joues, plus empâtées que d'ordinaire, font paraître les yeux petits, la peau est distendue et la bouche aux commissures tombantes dénote une tristesse résignée. Nous nous trouvons face à l'équivalent amarnien de la Tiy vieillissante et marquée dont la tête fut retrouvée à Gourob.» Le style très réaliste de cette statue nous dépeint une Néfertiti d'environ 45 ans, c'est à dire telle qu'elle devait être au terme de sa vie, entre l'an 14 et l'an 17 du règne d'Akhénaton. Conclusion : il existait une différence d'âge d'environ vingt ans entre le pharaon Akhénaton et son épouse, Néfertiti ! Or, cet écart d'âge n'est pas celui supposé normal entre deux époux, mais celui qui existe entre une mère et son fils ou entre une tante (cf. Yokébed) et son neveu (cf. Amrâm) !

La mine "L", retraite d'Akhénaton, le Moses (Moïse), est à proximité du temple de Serâbît el Khâdim. Et tout près de celui-ci se trouve le site des pierres dressées nommé "Bethels" par comparaison avec le site de la pierre dressée baptisé lui-aussi "Bêth.El" évoqué dans l'épisode biblique du songe de Jacob et du combat avec l'Ange. Le mot Bethel signifie en hébren "Maison de (du Dieu) EL". Sur le site de Serâbît el Khâdim, au Sinaï, Lieu de la Rencontre de Moïse avec Dieu, était pratiqué un rite oraculaire d'onction à l'huile sur des pierres dressées, à côté desquelles l'on passait la nuit pour obtenir un rêve prophétique après
avoir pratiqué ce rituel. Petrie remarque cette similitude entre les rites du site de Bethels à Serâbît el Khâdim et l'histoire biblique de Jacob/Israël à Bêth.El.

Sir W.M. Flinders Petrie trouva également 5 à 7 signes sur des statues du Temple d'Hathor ainsi que dans les mines toutes proches. Si nous les comparons aux hiéroglyphes égyptiens et aux lettres hébraïques, le résultat est surprenant : ces signes pouvant constituer la preuve du séjour effectif de Moïse-Akhénaton dans cet endroit très particulier du Sinaï. La première lettre à l'extrême droite (photo ci-contre) serait un T (= sur le Tau, soit la croix); la deuxième lettre serait un S hiératique; le troisième, toujours en partant de la droite, correspond au hiéroglyphe de "la Bouche" reproduit à la verticale, soit la lettre R ou L; la quatrième lettre en forme de B serait la correspondance du hiéroglyphe égyptien "PER" signifiant "Maison", utilisé pour désigner le Roi ou sa Lignée; enfin le dernier signe à l'extrême gauche serait un S hiératique final. Depuis la droite, nous obtenons donc "T-S-R-B-S", translittéré en égyptien :
«T. Sa-Râ-Per-Sa» qui signifie, «T. FILS-DE-RÂ, MAISON-FILS» ! Cette inscription évoque un certain «T», lequel devait être de souche royale car il se présentait à la fois comme
«T. FILS-DE-RÂ, MAISON-FILS» et comme «PER-SA» signifiant «MAISON-FILS», mots relatifs à la fonction royale en Égypte !

En effet, en égyptien, «ROI» se traduit par «PER-AA» dont le sens littéral est «GRANDE-MAISON». L'inscription «T. FILS DE RÂ, MAISON-FILS» serait donc une sorte de code-signature d'un roi nommé «T». De même, à droite, au-dessus de ces 5 signes, se trouvent trois hiéroglyphes les uns au-dessus des autres : le signe le plus haut de «la maison» désignant la lettre "B"; en dessous, sur la gauche, le signe de «la bouche», "R", et tout en-dessous, «la croix», désignant la lettre "T". Le tout donne «B-R-T», signifiant littéralement «Maison-Râ T», ce qui peut se traduire par «T., de la Maison de Râ», expression faisant également allusion à ce même Roi désigné par l'initiale "T".

Un élément de la tradition judaïque attesterait d'une identité commune entre ce pharaon du Sinaï nommé «T. Fils-de-Râ-Maison-Fils», concepteur des tables de pierre des mines "L" et "M", et Moïse, concepteur des Tables de la Loi et de l'Arche d'Alliance : l'artisan qui réalisa l'Arche était le «Fils de Hor», un certain «Bethsalel»; or «Fils de Hor» est le titre égyptien justement attribué au Roi, en tant que fils d'Horus ! Ce Bethsalel était donc un Roi comme "T", le mystérieux personnage de Serâbît el Khâdim ! De plus, le nom hébreu, «Bêth-Sa-L-El», peut être translittéré en égyptien par «Per-Sa-Râ-aL» qui signifie «Maison-Fils-du-dieu-Râ» : le sens de «Bethsalel» est donc quasiment identique à celui du nom de ce mystérieux Roi du Sinaï !

En conclusion, ce Roi du Sinaï "T" et Bethsalel qui fabriqua l'Arche ne feraient qu'un en la personne du véritable Moïse historique, à la fois présent au Sinaï et concepteur de l'Arche ! D'autres inscriptions protosinaïtiques (cf. "The Proto-Sinaïtic Inscriptions" de W.F.Allbright) confirmeraient la présence de ce roi mystérieux sur le Sinaï : celui-là y est appelé «'T'. BN SR». Or, dans ce langage Sinaïtique issu de l'égyptien et du mésopotamien, «'T'.B.N-S.R.» signifie «'T'. le Fils du Fils de Râ», il s'agit donc ic de rappeler l'appartenance à la lignée royale de Mardouk alias Râ, lui-même fils de Enki-Ea connu du nom de Ptah en Égypte. Rappelons que, parmi ses nombreux titres, Enki fut nommé "Le Seigneur des Mines" ! Compte-tenu des personnages évoqués précédemment, sachant que Moïse, en réalité LE MOSES, fut Akhénaton, une hypothèse plausible serait de reconnaître T"" comme le fils d'Akhénaton, c'est à dire Toutankhaton, ayant par la suite changé son nom en Toutankhamon, fils héritier d'Akhénaton. Dans ces figures en effet, la lettre «S/Z» utilisée correspond au hiéroglyphe du Roi de Haute-Égypte !

15) LES ANNÉES AU DÉSERT

- Dieu avec Nous :

Que ce soit ou non exact, les scribes de l'Ancien Testament nous dressent aux temps de Moïse le portrait d'un Dieu unique, entité terrifiante qu'il convient de vénérer dans la crainte de son éventuelle colère. Ce système religieux va rapidement se répandre, et puisque la "RELIGION" - étymologiquement : attacher, lier doublement - est en pratique toujours fondée sur la "CROYANCE" (dans tout bon dictionnaire, la définition donnée au verbe croire signifie l'exacte inversion du verbe savoir; croire est donc adhérer à ce que l'on prend pour vrai mais qui est faux !), l'occasion est ici offerte d'examiner de manière approfondie la nature de la personnalité en laquelle ces rédacteurs bibliques et la caste sacerdotale amenèrent les Israélites à confier leur croyance.

Ainsi, l'Exode XXXIV, 5-6 nous avise que Yahvé (Yaouai) vint à Moïse dans une Nuée et proclama qu'Il était "le Seigneur Dieu, Yahvé, un Dieu clément et miséricodieux, long à la colère et abondant en véritable bienveillance". Cependant, jusqu'à présent, Sa description en les "Saintes Écritures" ne ressemble en rien à cela, d'ailleurs, à titre d'xemple, voici cité le Lévitique XXVI, 14-16 : << Si vous ne me prêtez pas l'oreille, Je vous soumettrai même à la terreur, à la phtisie, et à la fièvre récurrente.>>

Quand et comment donc le Dieu, qu'on estimait avoir été l'instigateur du Déluge ayant noyé toutes les populations de Mésopotamie et exterminé les habitants de Sodome, a t-il changé pour devenir miséricordieux et bienveillant ? D'après

l'Exode XV, 13, ce concept est lié au fait qu'Il fit sortir les Israélites d'Égypte - les Isréalites n'étant pas des Hébreux : << Tu as conduit par Ta grâce ce peuple que Tu as racheté; Tu l'as mené par Ta puissance vers le domaine de Ta sainteté.>> Même si, dans l'intervalle, sa nature dictatoriale à d'autres égards est toujours perçue comme l'assise principale de la description divine, le livre du Deutéronome liste pas moins de 82 édits restrictifs sur des choses que les Israélites ne devront surtout pas faire selon Son jugement.

Mais réfléchissons, et regardons-y de plus près... Entre nous, n'avons-nous pas affaire là tout simplement à une stratégie manipulatrice de la caste sacerdotale dirigeante, abusant de la naïveté et de la crédulité du peuple, afin d'assoir son système de domination sur les esprits ? Car, en ce cas, il est facile de faire "un Dieu placé opportunément dans les Cieux" de l'Archidruide des Anciens - assassiné par ambition, cupidité, et jalousie... Ce qui semble parfaitement être le cas ici, puisque suite à leur évasion de l'esclavage pharaonien, les Israélites furent persuadés que beaucoup leur serait accordé s'ils acceptaient un système de totale soumission et obéissance ! Étant désormais devenu un peuple errant, sans domicile, leur eldorado était le pays de Canaan, Terre Promise "ruisselante de lait et de miel" (Deutéronome VI, 3). À cet égard, les prêtres leur avaient dit : << Lors donc que Yahvé, ton Dieu, t'aura fait entrer au pays qu'il a juré à tes pères, Abraham, Isaac et Jacob, qu'il te donnerait : villes grandes et belles que tu n'as pas bâties, maisons pleines de tout bien que tu n'as pas remplies, citernes creusées que tu n'as pas creusées, vignes et oliviers que tu n'as pas plantés...>> (Deutéronome VI, 10-11, éd. de la Pléïade). Hors donc, point n'est besoin d'être sorti de St Cyr pour déduire de ce texte parfaitement évocateur, que ce style de promesse traite tout bonnement de l'accaparation des terres, villes, maisons, meubles, biens, produits de consommation, d'une autre peuplade précédemment établie en ce territoire !

Effectivement, depuis le Sinaï, les Israélites étaient sur le point de s'embarquer dans une invasion militaire pour laquelle on leur avait promis la réussite de s'emparer du territoire appartenant à d'autres, mais le prix de ce succès était une obligation d'asservissement absolu : << Tu craindras Yahvé, ton Dieu, tu Le serviras et par Son nom tu jureras... car... la colère de Yahvé, ton Dieu, s'enflammerait contre toi et Il t'exterminerait de la surface du sol.>> (Deutéronome VI, 13-15, éd. de la Pléïade).

Malheureusement, il n'existe aucun moyen de savoir si Yahvé ou Moïse ont jamais prononcé ces mots (personnellement, j'en doute fort !), mais les rédacteurs de la Thora voulurent le faire croire, puisque le couchant sur papier. Tous ceux qui vivaient dans les pays étant sur le point d'être envahis furent dès lors présentés comme des nations ennemies devant être détruites : Hittites, Girgashites, Amorrhéens, Cananéens, Perizziens, Hévéens, et Jébuséens : << ... quand Yahvé, ton Dieu, les auras livréés devant toi et que tu les auras battues, tu les voueras à l'anathème, tu ne concluras pas d'alliance avec elles, et tu n'auras pas pitié d'elles...>> (Deutéronome VII, 1-2, éd. de la Pléïade). Un peu plus loin, le Deutéronome VII, 6 dit en sus : << Car tu es un peuple saint... Yahvé, ton Dieu, t'a choisi pour devenir son peuple de prédilection d'entre tous les peuples qui sont à la surface du sol.>> Si ce n'est pas là l'expression même d'un racisme primaire, alors expliquez-moi !

Que ces déclarations vitupérantes soient des éléments de quelque mérite historique ou simplement de dangereuses affabulations de scribes sacerdotaux prenant leurs rêves ambitieux pour des réalités, c'est une question qui reste à débattre. Quoi qu'il en soit, rien de miséricordieux ou de bienveillant n'est déclaré ici. Dans ces propos, ce qui saute aux yeux, c'est le premier exemple dans la littérature du principe "Dieu avec nous"; puis, afin de mettre ce point en exergue, cette citation est suivie peu après par : << Quand tu partiras à la guerre contre tes ennemis, tu ne les craindras pas, car Yahvé, ton Dieu, est avec toi...>> (Deutéronome XX, 1). Depuis, ce concept a été adopté et systématiquement repris en maintes occasions, indistinctement par les Juifs, les Musulmans, et les Chrétiens, tout autant qu'au fil des siècles par tous ces "va t'en guerre" - monarques et dirigeants de nos belles nations démocratiques - qui se gardent pourtant bien - EUX - de monter sur le ring !

C'est cette habile manipulation mentale, basée sur le RACISME et la HAINE de son prochain, qui a alimenté l'antagonisme religieux et l'intolérance ethnique à travers les âges, la peur du châtiment de "Dieu" étant confondue avec la loyauté, le courgae et l'abnégation : << Vous démolirez leurs autels et vous briserez leurs stèles, vous brûlerez leurs Asherah par le feu et vous abattrez les idoles de leurs dieux...>> (Deutéronome XII, 3, éd. de la Pléïade). Il est à noter qu'en d'autres éditions de la Bible, la censure s'exerce d'une telle manière que les mots sont changés ou éliminés, par exemple, dans la Bible anglaise du roi Jacques (King James), les termes ASHERAH et IDOLES sont confondus et remplacés par BOSQUET (grove en anglais). Hors ce terme "bosquet" - en hébreu PaRDèS - fut un temps utilisé en Kabbale hébraïque afin de désigner "l'entrée dans le bosquet interdit", codage signifiant "la recherche des choses cachées ou codées dans la Torah, après la destruction du Temple". Il serait intéressant aujourd'hui d'avoir l'opinion d'experts en Kabbale quant au lien

véritable entre les termes Asherah, idoles, d'une part et bosquet d'autre part.

Et concernant plus particulièrement Yahwé, son origine sémantique n'est, une fois de plus, pas hébraïque mais bel et bien Égyptienne : le hiéroglyphe IAW - signifiant à l'origine : adoration, prêtre - devint, après déformations liguistiques, IHW (en anglais, I = I / Je/Moi - H = He / Il/Lui - W = We / Nous), redéformé ensuite afin de désigner le dieu biblique Yahwé. De IAW provint également le nom des premiers prêtres Israélites qui étaient des YAHOUDS. À lire sur ce point le livre très documenté de Roger Sabbah et Messod : "Les secrets de l'Exode" en lequel la traduction de la Bible en araméen démontre que les Judéens - future Tribu de Judah - furent effectivement les prêtres "Yahoud" exilés d'Égypte pour avoir propagé aux côtés d'Akhénaton le culte solaire monothéiste d'ATON.

Les Israélites pouvaient bien avoir été les premiers à affirmer qu'ils étaient "le peuple élu", spécialement par Dieu, mais ils ne furent pas les derniers à le faire ! Toutefois, malgré tous les dictats impérieux attribués à Yahvé (qui décidément a le dos large), il apparaît plutôt que l'intention de Moïse et son entourage de créer une désunion religieuse et raciale fut aussi peu couronnée de succès en Canaan qu'elle l'avait été auparavant avec l'impositions du culte de l'Aton en Égypte. Comme nous le verrons, il y eut en effet des batailles qui suivirent la campagne d'invasion, mais il y eut tout autant d'intégration sociale à grande échelle de la part des immigrants israélites qui ne furent pas, à l'évidence, aussi agressifs et naïvement soumis qu'on avait pu l'anticiper : << Ainsi les fils d'Israël habitèrent au milieu des Cananéens, des Hittites, des Amorrhéens, des Périzziens, de Hévéens, des Jébuséens. Ils prirent de leurs filles comme femmes pour eux et donnèrent de leurs filles à leurs fils, et ils servirent leurs dieux.>> (Juges III, 5-6, éd. de la Pléïade).

Cette mention "d'autres dieux" est particulièrement significative dans le passage ci-dessus, indiquant une fois encore que Yahvé n'était pas le seul dans son environnement, et qu'il n'était pas perçu comme ayant été le seul par les scribes de l'Ancien Testament des temps ultérieurs. Il existe nombre d'autres commentaires à l'identique dans les Écritures - par exemple : << Tu n'auras pas d'autres dieux en face de Moi.>> (Exode XX, 3, éd. de la Pléïade) et, suivant les paroles de Moïse : <<... je sais que Yahvé est plus grand que tous les dieux...>> (Exode XVIII, 11, éd. de la Pléïade).

Plus tard, en Juges II, 13, il nous est dit que les Israélites : << ... abandonnèrent Yahvé et ils servirent le Baal et les Astartés.>> le fils et la parèdre d'El Elyon en Canaan. En essence donc, rien n'avait vraiment changé en six siècles depuis l'époque d'Abraham. On voit que la famille des "dieux" existe encore dans la culture israélite, ainsi qu'avec la même rivalité interne qui avait débuté avec les querelles opposant les deux factions de la Grande Assemblée des Anciens - aussi nommée l'Anannage ou Anunnaki - soit ENLIL et sa parenté d'opposition en Mésopotamie.
- Écris ces Paroles :

Dans l'Exode biblique, le mot "écris" est mentionné pour la toute première fois dans le contexte de l'épisode au Sinaï, se produisant au moment où les Israélites n'avaient pas d'eau à boire, le Seigneur se manifestant et disant à Moïse : <<... Je me tiendrai là, devant toi, sur le rocher à Horeb; tu frapperas le rocher, et il en sortira de l'eau...>> (Exode XVII, 6). Ayant accompli cette prouesse avec sa baguette, Moïse s'en servit ensuite utilement quand son peuple fut attaqué par les Amalécites, découvrant à cette occasion que, lorsqu'il levait la baguette en l'air, "Israël était le plus fort", et quand il laissait retomber sa main, "Amalek était le plus fort". JOSUÉ, le commandeur militaire de Moïse, fut très impressionné que la bataille ait été gagnée parce que Moïse garda la baguette du Seigneur en position haute, et pour leur rappeler cet évènement, on dit que Dieu avait donné pour instruction à Moïse : << Écris ceci pour mémoire dans un livre.>> (Exode XVII, 11-14). Le mot "écris" est utilisé à nouveau peu après, relativement aux DIX COMMANDEMENTS, quand Dieu dit à Moïse : << Écris ces paroles...>> (Exode XXXIV, 27). Indépendamment de cela, il est fort utile de se remémorer que les premiers Rois de la Terre, intronisés aux bons soins de la Grande Assemblée des Anciens, tenaient en main une certaine "Règle" (ainsi que l'Anneau), fait à rapprocher de cette curieuse baguette aux pouvoirs très particuliers... N'est-ce pas d'ailleurs là l'origine du concept de "sceptre royal" ?

Le fait que l'écriture est mentionnée la première fois en rapport avec le Sinaï est spécialement intéressant puisque ce fut au Temple d'Hathor du Mont Horeb, dans le Sinaï, que les meilleurs exemples de développement alphabétique ont jamais été trouvés. Non seulement l'atelier des fondeurs fut opérationnel durant 1.500 ans, mais c'était un endroit éloigné où la main d'oeuvre provenait de différentes régions, et dont une large proportion laissait des messages gravés dans la pierre. Sir W.M. Flinders Petrie en copia un grand nombre et les ramena en Angleterre, mais ce ne fut que dix ans plus tard qu'ils furent déchiffrés par l'éminent linguiste et interprète des hiéroglyphes, Sir Alan Gardiner. Travaillant initialement depuis quelques caractères hébreux, Gardiner découvrit que la déesse cananéenne BAALATH était le synonyme de celle - égyptienne : ISIS-HATHOR, à laquelle cet extraordinaire Temple était dédié ! ("La Bible en tant qu'Histoire" par W. Keller,

ch. 11, p. 134). En conséquence, par comparaison des développements de l'écriture - des pictogrammes gravés dans la pierre aux hiéroglyphes, du phénicien et d'autres langages pouvant être transposés en grec ancien et au-delà - on trouva un cheminement graphique direct depuis les diagrammes individuels jusqu'à l'alphabet actuel. Un tête de taureau avec ses cornes fut éventuellement retournée pour former la lettre A, une porte barrée devint un H, une eau formant des vagues évolua pour devenir un M, et ainsi de suite...

On considère souvent, principalement en vertu de l'art chrétien, que les Dix Commandements furent d'une manière quelconque imprimés en force dans de grandes dalles de pierre par le doigt même de dieu, mais ceci n'est consigné nulle part dans les Écritures, qui expliquent plutôt que Moïse gravit la montagne pour parler seul avec le Seigneur, qui le dépêcha en bas pour transmettre Ses commandements au peuple (Exode XIX, 20-25). Moïse informa alors les Israélites que << Dieu dit toutes ses paroles en ces termes, "Je suis le Seigneur, ton Dieu...">>, après quoi les Commandements furent transmis VERBALEMENT (Exode XX, 1-17) avec de nombreuses ordonnances citées consécutivement pendant tous les chapitres de l'Exode, de XX à XXIII. Plus tard, il est rapporté que << Moïse écrivit toutes les paroles du Seigneur >> (Exode XXIV, 4).

Après cela, Dieu dit de nouveau à Moïse : << Monte vers moi à la montagne... Je te donnerai les tables de pierre, la Loi et les règles que J'ai écrites...>> (Exode XXV, 12). C'est d'ailleurs à cette occasion que Moïse reçut les instructions complètes sur la manière de construire le Tabernacle, son mobilier, et l'Arche d'Alliance, ainsi que les détails relatifs aux vêtements sacerdotaux et l'exposé du rituel du temple. Ce n'est pas avant sept autres chapitres, quarante jours plus tard, que nous lisons finalement : << ... Il donna à Moïse... les deux tables du Témoignage, tables de pierre écrites du doigt de Dieu.>> (Exode XXXI, 18).

Quand Moïse descendit de la montagne, il découvrit qu'Aaron avait fait un Veau d'Or afin que les Israélites puisse l'adorer comme une idole, pendant son absence prolongée. Mais cette interprétation biblique est-elle la bonne ? La fonte de l'or dans un four ou creuset n'a t-elle pas plutôt des connotations alchimiques ? Quoi qu'il en soit, le texte biblique explique que Moïse devint si furieux qu'il lança sur le sol les tables du Témoignage de Dieu et la cassa (Exode XXXII, 15-19), suite à quoi Dieu dit à Moïse :<< Taille-toi deux tables de pierre, comme les premières, et J'écrirai sur les tables les paroles qui étaient sur les premières et que tu as brisées.>> (Exode XXXIV, 1), mais Dieu n'écrivit pas sur ces tables; au lieu de cela, Il dit ensuite à Moïse : "Écris ces paroles", sur quoi Moïse << ... écrivit sur les tables les paroles de l'Alliance, les dix commandements.>> (Exode XXXIV, 27-28).

Ce que les Israélites obtinrent finalement, ce n'était pas des tables écrites par Dieu, mais des tables apparemment dictées par Dieu à Moïse, tables qui curieusement ne seront plus jamais mentionnées dans les "Saintes Écritures" ! Même réduites en morceaux, elles auraient dû être en toute logique de très saintes reliques pour la postérité si elles avaient réellement existé telles qu'elles ont été décrites. Mais, contrairement au récit biblique, le Livre de Jasher (ou Livre du Juste) soutient que Moïse reçut les lois et commandements - non pas de Dieu - mais du seigneur Jéthro, le prêtre de Madian - son beau-père donc, puisque le père de Séphorah que Moïse avait alors épousée ! Il n'y a donc historiquement rien à voir avec Dieu / Yahvé ! Toutefois, il est probable que ces "dix commandements" - contrairement à d'autres ordonnances de moindre importance - ne furent pas seulement consignés par Moïse, mais aussi appliqués par lui et les siens comme étant des aspects de l'ancienne Tradition de la cour royale d'Égypte, n'ayant une fois encore absolument rien à voir avec Yahvé !

Levons donc le voile sur des millénaires d'obscurantisme religieux : ces si fameux Dix Commandements ne furent rien d'autre en réalité que des versions nouvellement énoncées de divulgations pharaoniennes; Moïse ayant été Akhénaton, rien de que très compréhensible en ce sens. Leur provenance est un passage du LIVRE DES MORTS égyptien, intitulé les "Confessions Négatives" ! Ce dernier, alternativement connu sous le nom de PAPYRUS d'ANI (Ani ayant été scribe royal), existe en tant que le plus ancien ouvrage complet au monde, émanant de la propre 18è dynastie d'Akhénaton, document mesurant pas moins de 23 m de long, superbement illustré, et ayant été acquis par le British Museum en 1888. Par exemple, le confession originale égyptienne "je n'ai pas tué" fut transposée en le commandement biblique "tu ne tueras point"; "je n'ai pas volé" devint "tu ne voleras pas"; "je n'ai pas menti" devint "tu ne déposeras pas de faux témoignages", et ainsi de suite... ("Le Livre des Morts" par Sir Ernest A. Wallis Budge, ch. CXXV, pp. 576-582).

Quant à l'appellation YHWH du Seigneur - originellement IAW, puis IOUIYA, YAOUAI - il est évident et incontestable, d'après les textes locaux, qu'elle dérive bien d'une terminologie égyptienne, d'où son utilisation en Égypte par Youssouf - Youya, le Joseph biblique, avant l'époque de Moïse. À partir du 14è siècle avant notre ère, elle apparaît non seulement en

Égypte, mais aussi dans les pays d'Edom et de Madian, dont Jéthro était le suzerain suprême ("Les Israélites" par B.S.J. Isserlin, ch. 2, p. 53). Ce qui expliquerait naturellement les différences nominales entre les livres de l'Exode et de Jasher, et pourrait signifier que le seigneur Jéthro était lui-même le gouverneur du Temple du Mont Horeb. S'il en est ainsi, ceci écarterait toute intervention fabuleuse de "Dieu" du passage où les lois et décrets du pays furent présentés aux arrivants israélites.

Un point d'intérêt particulier, c'est qu'à l'époque on se référait à la grande déesse Hathor (HWT-HOR) - déesse égyptienne du Temple du Mont Horeb - comme étant elle-même "L'OR DES DIEUX" ("Dieux de l'Ancienne Égypte" par Barbara Watterson, p. 122). ISIS-HATHOR était alors décrite de manière coutumière comme une Mère, dotée de cornes de vaches, allaitant Son enfant, et on disait d'Elle qu'Elle donnait naissance à un "VEAU D'OR" à l'occasion de chaque lever de Soleil. Ce fut l'une des raisons pour lesquelles Aaron fondit de l'or, fabriquant ce veau d'or sur les lieux même du culte d'Hathor. Ce "veau d'or" ne fut par conséquent en aucun cas une forme d'idole en rapport avec une quelconque période précédente de l'histoire des Israélites. En fait, avec environ 14 générations (430 ans) de descendance depuis Jacob-Israël passées en Égypte (la même durée que depuis la fin des Tudor en Angleterre ou depuis le règne de Henri IV en France), les Israélites auraient été particulièrement influencés par la culture égyptienne dont ils furent véritablement imprégnés. Par conséquent, hors d'un contexte plus ésotérique (Alchimie), un veau d'or constituait bien la plus naturelle de toutes les statues à ériger au Temple d'Hathor du Mont Horeb dans le Sinaï.

- Une Période d'Errance :

Étant restés au Mont Horeb un certain temps, les Israélites se dirigèrent ensuite vers Canaan, leur prochaine destination étant Qadesh (Aïn Qedeis), de l'autre côté de la péninsule du Sinaï, au nord du golfe d'Aqaba, dans le Néguev, et non Qadesh au nord de la Galilée, là où Ramsès II livra bataille aux Hittites, env. en 1299 av. J.C. Au cours du voyage, les écrits nous disent qu'il se produisit beaucoup de dissensions entre les gens qui se plaignaient et blâmaient constamment moïse pour les dures conditions de la vie dans le désert, particulièrement pour le manque d'eau : << Pourquoi nous avez-vous fait monter d'Égypte pour nous amener en ce méchant lieu ? >>. C'est pourquoi à Meribah, près de Qadesh, Moïse frappa de nouveau un rocher pour en faire couler l'eau (Nombres XX, 5-13). Mais ni Moïse ni Aaron ne créditèrent Dieu de ce miracle, et il leur fut dit en conséquence qu'ils seraient dorénavant superflus pour satisfaire Ses demandes. Il semble qu'il en fut de même pour Myriam qui ... mourrut en ce lieu. Aaron fut dûment dévêtu de ses habits sacerdotaux au somment du mont Hor, et mourrut immédiatement (Nombres XX, 28), à la suite de quoi Dieu dit à Moïse qu'il ne vivrait pas assez pour emmener les Israélites de l'autre côté de la frontière, en Terre Promise. Peu après, effectivement, Moïse mourut sur le Mont Nébo, au pays de Moab (Deutéronome XXXIV, 5). Sa fonction principale de guide des Israélites fut reprise par Josué, son ex-commandeur militaire, et Éléazar, le fils d'Aaron, succéda à son père dans la prêtrise.

Les références à Akhénaton dans le temple d'Hathor à Serâbît el Khâdim misent à part, il n'y a pas de document archéologique à ce jour pour confirmer les quarante lognues années que quelques centaines de milliers d'Israélites furent supposés avoir mis à traverser le désert du Sinaï durant leur errance (Nombres XXXII, 13). Comme précédemment examiné, le pharaon Séti 1er lança sa campagne dans le pays de Canaan des Israélites assez tôt après l'Exode d'Égypte, puisque 40 ans plus tard, Séti était mort et que son fils, Ramsès II occupait le trône. Non seulement dit-on que les Israélites avaient erré dans le Sinaï durant 40 ans, mais après cela, Dieu en eut à l'évidence tellement assez de leurs plaintes incessantes qu'il les livra aux mains des Philistins pour 40 années de plus (Juges XIII,1). Toutefois, il est clair d'après les "Rouleaux de la Mer Morte" que l'expression biblique "quarante ans" avait une signification particulière puisqu'elle définissait en réalité la durée d'une génération royale. La durée standard actuelle d'une génération est aujourd'hui estimée à 30 ans environ, mais le standard dynastique de la Bible fut fixé à 40 ans ("Jésus, l'Homme" par B. Thiering, app. I, pp. 177-196) où l'on considérait que c'était la période normale entre la maturité d'un père de lignée royale et sa succession par son fils, dénotant ainsi la durée optimale d'un règne royal.

Quand nous arrivons finalement aux règnes des rois israélites en Israël et en Juda, nous voyons la mise en application de ce principe. I Rois II, 11 déclare : << Les jours que David régna sur Israël furent de quarante ans.>> Plus tard, eu égard à son hypothétique fils, le Roi Salomon, I Rois XI, 42 déclare : << Le temps que Salomon régna à Jérusalem sur tout Israël fut de quarante ans.>>. En poursuivant par le pseudo-descendant de Salomon, le roi Joas, II Rois XII, 1 continue par : << ... et il régna quarante ans à Jérusalem.>> Les périodes réelles des règnes n'apparurent pourtant pas avoir concerné les scribes de l'Ancien Testament qui savaient que 40 ans était le standard générationnel accepté entre la maturité d'un dynaste et le suivant; c'est pourquoi ils attribuèrent cette durée aux règnes royaux censés être à leurs yeux d'une importance particulière. La même chose fut très exactement reproduite par le rédacteur de de l'Évangile de

Matthieu du Nouveau Testament. En détaillant la descendance légendaire de la lignée mâle depuis l'hypothétique roi David jusqu'à Jésus (entre Salomon et Joseph, il y a env. 1.000 ans), il lista 25 générations de 40 ans chacune (Matthieu I, 1-16).

En écrivant la Torah, les rédacteurs paraissent avoir utilisé la terminologie "quarante ans" pour indiquer la future nature royale de la lignée descendant d'Isaac afin d'établir une association dynastique avec l'alliance d'El Shaddaï. Nous lisons par exemple : << ... et Isaac était âgé de quarante ans quand il prit Rébecca pour femme... et Rébecca, sa femme, conçut. >> (Genèse XXV, 20-21). Concernant Esaü, leur fils, il est déclaré : << Esaü, âgé de quarante ans, prit pour femme Judith...>> (Genèse XXVI, 34). Eu égard ainsi aux 40 ans dans le désert du Sinaï, il convient d'en inférer que pendant le voyage des Israélites, un fils de sang royal atteignit l'âge de sa majorité dans la lignée primordiale descendant de Juda - lignée que les falsificateurs de l'Histoire voudraient absolument nous conduire au roi David, qui n'a pourtant jamais existé, l'expression "Lion de Juda" faisant partie en réalité des titres des Négus d'Éthiopie !

Depuis le peu de documents existants, tout pointe vers le fait que le nombre d'Israélites qui effectuèrent le voyage était également beaucoup moins élévé que ce qu'affirme le texte biblique, une fois encore très exagérateur, et que leur traversée du Sinaï fut beaucoup plus rapide qu'indiquée dans la Bible. D'une manière ou d'une autre, il est clair que Moïse, Aaron et Myriam ne se rendirment pas au terme du voyage, et que leurs morts individuelles sont relatées plus que médiocrement. En fait, le soudain changement d'attitude de Dieu vis-à-vis de Moïse et d'Aaron laisse tant à désirer qu'il en est absurde, et il se pourrait bien que Moïse-Akhénaton, Aaron-Semenekhkarê et Myriam-Meryamon n'aient jamais réellement quitté le sanctuaire du Mont Horeb ! Sans un seul brin d'évidence hors de la Bible pour appuyer les errances entre le Mont Horeb et la frontière cananéenne, il semble plutôt que la description à longue échéance de ce passage soit entièrement une pieuse légende de plus. Même l'histoire de la mort de Moïse - tout comme la légende de Sharru.Kîn pour sa naissance - est une fois encore liée à la mythologie babylonienne.

En utilisant le mont Nébo comme nom de lieu fictif pour le décès de Moïse, les scribes de la Torah ont pris pour référence l'histoire du dieu de l'Anannage : MARDOUK (RÂ), dont le sanctuaire au temple de Babylone était aussi appelé NÉBO, tiré de nabou signifiant "proclamer" ("l'Ancien Testament à la lumière de l'ancien Proche-Orient" par Alfred Jeremias, vol 2, ch. 18, p. 93). Dans le mythe mésopotamien, Nébo fut le successeur de Mardouk comme gardien de la "Table du Témoignage" (tiens donc !) mieux connue sous son nom de "Tablette de la Destinée" ("La vie et l'histoire babylonienne" par Sir E.A.W. Budge, ch. 6, p.105) qu'on supposait avoir été copiée par Abraham avant son voyage depuis Ur jusqu'en Canaan. Il est donc plus que probable qu'il s'agisse ici de la version originale - recopiée par les scribes de la Captivité - du fameux "Témoignage" remis par Dieu dans les mains de Moïse au Mont Horeb, et qu'il plaça ensuite dans l'Arche qui, à ce moment là, n'est pas encore une "Arche d'alliance" mais "l'Arche du Témoignage". C'est seulement à partir du Livre des Nombres X, 33, quand les Israélites poursuivent leur voyage depuis le Sinaï, que l'Arche fut rebaptisée pour être connue sous le nom d'Arche d'Alliance.



L'Arche du Seigneur :

Le texte biblique prétend que l'Arche d'Alliance fut construite dans le Sinaï, lieu désertique s'il en est, par deux personnages spécialement choisis et commissionnés par le Seigneur : Besaléel (Exode XXXV, 31-33), le fils de Ouri Ben Hur et maître-artisan en ouvrages délicats, assisté de Hoholiab : << Besaléel fit l'Arche en bois d'acacia (cherchez-en dans le Sinaï... Le site biblique le plus proche étant à l'époque Abel-Shittim, "prairie des acacias", mentionné dans Nombres XXXIII, 49 et identifié par Flavius Josèphe comme étant Abila, près de Jéricho, un peu moins de 10 km à l'est du Jourdain) : deux coudées et demie sa longueur, une coudée et demie sa largeur, une coudée et demie sa hauteur. Il la recouvrit d'or pur à l'intérieur et à l'extérieur... (Exode XXXVII, 1-2).

L'Arche est mentionnée la première fois dans l'Exode XXV, 10-22, quand il est dit que le Seigneur avait défini les spécifications pour sa fabrication. Les mesures du coffre étant données en cubits, et utilisant comme standard pour le cubit : 45,72 cm, il en résulte que les dimensions de l'Arche étaient donc d'environ 114 cm de long pour 68 cm de large et de haut - environ parce que le cubit étant une mesure variable, il était aussi donné à l'occasion pour 56 cm; en ce cas, l'Arche pourrait avoir mesuré 1,40 m de long par 84 cm de haut et de largeur. Quelque soit le cas, le ratio précis largeur/hauteur sur longueur est curieusement égal à 1:1,666 ! Le texte biblique précise que ce coffre (ou boîte) fut construit en bois "shittim" (pluriel de "shittah" désignant l'acacia), ce qui est généralement admis, mais ce qui se traduit différemment en égyptien ou en grec ancien lequel là signifie "bois incorruptible". L'Arche fut ensuite plaquée à l'intérieur comme à l'extérieur d'or pur, et ornée sur le périmètre supérieur d'une couronne rectangulaire, en or également. Aux extrémités de chaque côté était fixé en permanence un anneau d'or, soit quatre anneaux au total, permettant d'accomoder les deux barres destinés à la porter, faites du même bois plaqué d'or.

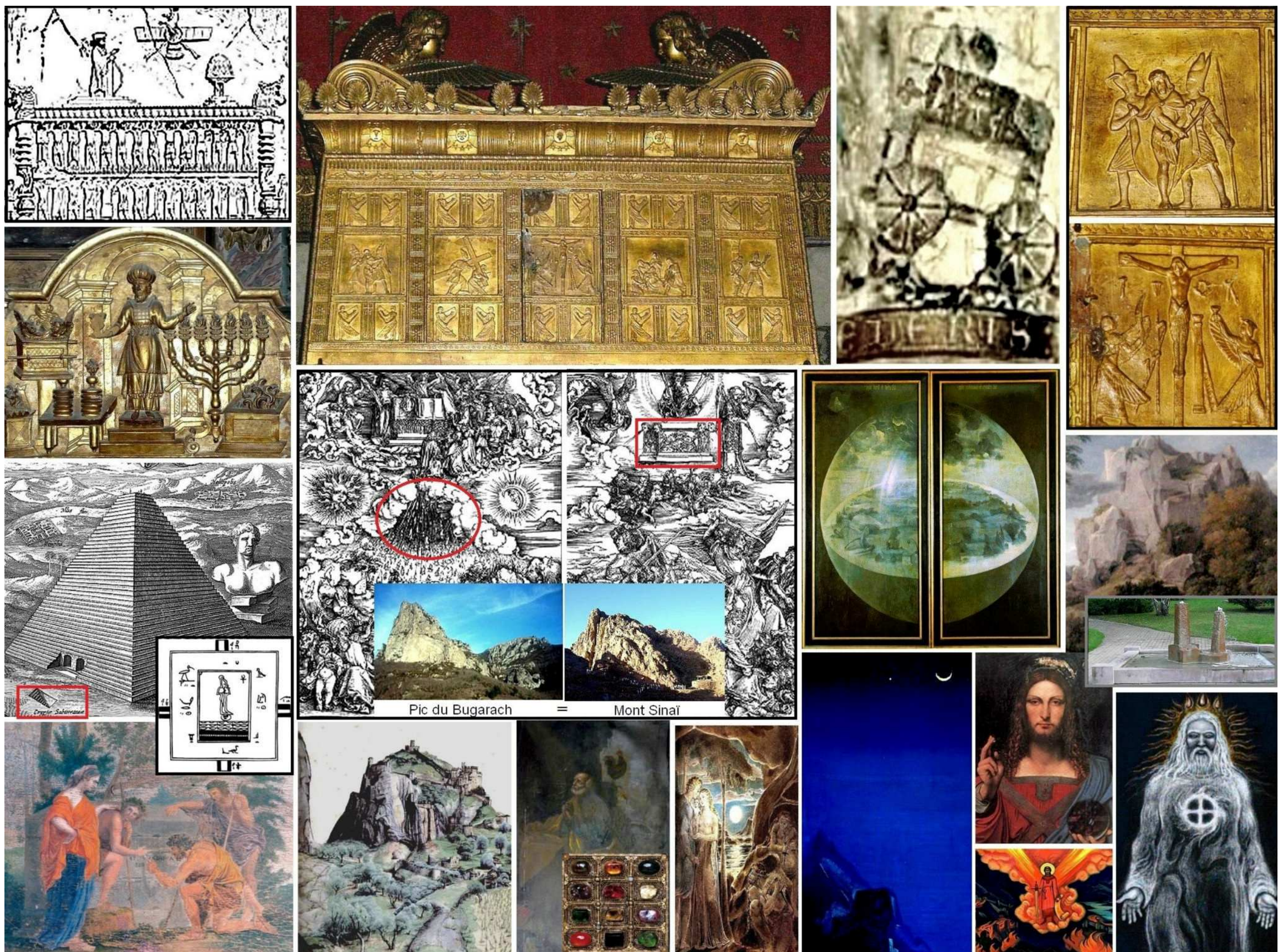
Un dispositif appelé "le siège de la miséricorde" avait été placé sur le dessus de l'Arche - ses dimensions étant précisément les mêmes que les bords extérieurs du coffre ouvert : 2,5 x 1,5 cubits; c'était en fait un couvercle qu'on empêchait de glisser grâce au bord externe de la couronne du coffre. Toutefois, il n'y avait pas assez de bois dans le couvercle, une plaque d'or pur y étant apposée, suffisamment épaisse pour éviter qu'elle ne prenne de la flèche. Kapporeth, le mot hébreu pour le "siège de la miséricorde", se traduit par "couvercle" tandis que le texte de la Septante

spécifie que c'est un "propitiatoire", lieu de conciliation où la Divinité accorde sa clémence à l'humain. Sur le dessus, et à chaque bout de ce couvercle se trouvait, dit-on, un "chérubin" en or massif, les deux "chérubins" se faisant donc face, leurs ailes déployées au-dessus du "siège de la miséricorde". Le texte biblique raconte par le détail comment Dieu communierait avec Moïse depuis l'espace situé au-dessus du couvercle, entre les cheroubims (chérubins) (Exode XXXVII, 1-9).

La principale difficulté pour visualiser l'Arche, c'est la nature des "chérubins", car le Seigneur avait précédemment promulgué une directive disant que : << ... Tu ne feras pas d'image de ce qui est dans les cieux en haut, ou de ce qui est sur la terre en bas, ou de ce qui est dans les eaux sous la terre.>> (Exode XX, 4). Si les chérubins étaient des représentations artistiques angéliques - en réalité, invention de l'Église catholique romaine des siècles plus tard - alors cette règle divine aurait été enfreinte dès le début ! D'ailleurs rappelons-nous que peu de temps auparavant, Moïse, à priori dans le respect de ce commandement, avait admonesté Aaron pour avoir fabriqué le Veau d'Or de la Déesse Hathor (Exode XXXII, 20-21). Il est donc logiquement inconcevable qu'il ait ensuite demandé à Besaléel de faire un couple d'anges en or, n'en déplaise aux croyances fabulesques. Comme énoncé à l'instant, la signification angélique populaire du mot "CHERUBIM" ne fut développée que bien plus tard comme une forme plurielle de "cherub" par les autorités judéo-chrétiennes; ceci signifie que, d'après les traductions de l'Ancien Testament, le mot "cherubims" est un double pluriel. Cette erreur est parfois corrigée partiellement par endroits, comme dans l'Exode XXV, 18-19 (Bible de la Pléïade) qui se réfère à deux "cherubim" avec un "cherub" à chaque extrêmité.

Pour obtenir le meilleur indice sur la nature réelle des "cherubim", il convient de considérer l'utilisation archaïque du mot - simple question de bon sens. En termes bibliques, nous le trouvons pour la première fois employé en Genèse III, 24, quand - semblant être plus un char armé que des anges - des "cherubim" et une épée de feu tournoyante furent utilisés pour protéger l'Arbre de Vie. Assez éloigné de la Bible, le Traité d'Alexandrie : "Sur l'Origine du Monde", cite un souverain nommé Saboath qui : << créa un grand trône sur un chariot de cherubim à quatre faces.>> ("La Bibliothèque de Nag Hammadi" éd. J. Robinson, p. 166). Le terme "cherub" fut dérivé en fait de l'ancien "kerûb" sémitique signifiant "chevaucher" ("L'Encyclopédie Catholique", éd. Appleton de 1908). À cause de cela, "cherub" est un nom dérivé d'un verbe, et doit à-priori être correctement prononcé "Keroub". En conséquence, il est significatif que, partout où les formes d'appelations pour "cherub" ou "cherubim" apparaissent dans la Bible, elles soient décrites comme des chars, ou des trônes mobiles; peut-être même des "roues de feu" du style de la vision d'Ézéchiel... Elles ne sont cependant JAMAIS décrites comme des créatures ou personnages à proprement parler. Un telle appellation particulière apparaît d'ailleurs plusieurs fois dans l'Ancien Testament : dans leurs citations du Seigneur en mission de sauvetage, à la fois II Smuel XXII, 11 et le Psaume XVIII, 11, déclarent : << Il monta sur un cherub et vola.>>; revenant à Ézéchiel, le verset IX, 3 se réfère aussi à Dieu sur un cherub, déclarant : << Il s'éleva de dessus le cherub sur lequel il se trouvait, en direction du seuil de la Maison.>> De même, I Chroniques (Dibhere Hayyamim) XXVIII, 18 associe directement les "chérubins" gardiens de l'Arche dans le Temple des millions d'années avec des "chars".

Dans le judaïsme philosophique, la doctrine du char est entremêlée avec le mysticisme dans un cycle d'études connu sous le nom de "Merkabah" ou "Merkavah", signifiant littéralement "char" en hébreu (voir à ce titre "La Kabbale" par Gershom Sholem, p. 59, entre-autres). Elle est liée à l'aspect "trône" de l'Arche, étant principalement inspirée par les visions du prophète Ézéchiel, prêtre de Jérusalem qui, en 596 av. J.C., fut déporté en Babylonie : << Je regardai, et voici qu'il y avait quatre roues à côté des cherubim... Quand les cherubim allaient, les roues allaient à leur côté.>> (Ézéchiel X, 9-16). En une autre occasion, le même Ézéchiel relata : << ... et sur la forme de trône, une forme pareille à l'aspect d'un homme... C'était l'image de la gloire de Yahvé.>> (Ézéchiel I, 26-28).
D'après le "Dictionnaire Concis d'Oxford" (Oxford University Press), il est spécifié que la racine fondamentale de "cherub" est obscure, mais néanmoins basée sur une notion de transport. Dans le terme "kerûb", nous trouvons une association directe avec "choreb", nom donné à la "sainte montagne" de Moïse dans la Septante avant sa corruption en "Horeb" dans les textes plus tardifs. Sur l'association des chérubins avec des trônes, la Bible relate assurément qu'en certaines occasions (bien que sans témoins), le Seigneur siégeait sur le siège de la miséricorde de l'Arche : << Il siège entre les chérubins.>> (Psaume XCIX, 1). En Nombres VII, 89, est également cité que Dieu conversait avec Moïse depuis son trône : << ... Il entendait la voix qui lui parlait du dessus du propitiatoire...>>.



En poursuivant après le Livre de l'Exode, et dans la majeure partie de l'Ancien Testament, l'Arche d'Alliance est éminemment décrite comme jouant un rôle important dans la conquête de Canaan par les Israélites (Josué III, 3-17 et VI, 6-13). Au cours de son histoire, l'Arche tua sans préavis si les règles de sa manipulation n'étaient pas respectées à la lettre (Lévitique X, 1-2 et II Samuel VI, 6-7), et la fureur de sa puissance débridée causait des tumeurs sur une échelle comparable à celle de la peste (I Samuel 5). Deux des fils d'Aaron, Nadab et Habihou, furent tués par le jeu qui jaillit hors de l'Arche (Lévitique X, 1-2), décrit dans le Talmud hébreu comme des coups de foudre "aussi fins que des fils". Et quand Ouzza le charretier essaya de stabiliser l'Arche oscillant pendant son transport, il fut foudroyé et tué dès lors qu'il la toucha (I Chroniques XIII, 10-11).

Quand elle n'atait pas sur sa charette, l'Arche devait être tansportée avec des perches amovibles glissées dans des anneaux fixes, et son voisinage rapproché n'était permis qu'aux prêtres lévites qui étaient harnachés de manière très particulière : leurs vêtements étaient tissés de fils d'or aux extrêmités en contact avec le sol; les plastrons en or étaient fixés par des anneaux d'or; des chaînes et divers autres agencements autour de leur corps complétaient l'équipement (Exode XXVIII, 4-38). Ils avaient aussi pour instructions de se déchausser afin d'être pieds nus en contact avec le sol, et de se les laver afin "qu'ils ne meurent point" en s'approchant de l'Arche (Exode XXX, 21). De même ceux qui portaient l'Arche avec les perches recevaient pour instruction de marcher pieds nus (Exode XXXIII, 7-11).

Le Tabernacle - premier temple de Yahvé - est considéré de manière coutumière comme un sanctuaire perfectionné habitant l'Arche d'Alliance. Toutefois, cette construction extravagante est restreinte aux écrits d'un scribe, rédacteur sacerdotal de la Torah, connu des érudits comme "P". Ce Tabernacle là n'est pas conforme à la Tente du Rendez-Vous, beaucoup plus simple, décrite par ailleurs dans le texte d'un autre rédacteur biblique connu comme "E", lettre adopée parce qu'il écrivit beaucoup relativement aux Elohim. Concernant la plus petite de ces constructions, il est dit : << Maintenant Moïse prit le Tabernacle et le planta hors du campement, loin du campement.>> ("Dictionnaire de la Bible" éd. J. Hastings, sous "tabernacle" 1 et 9). Il n'y a pas de ressemblance apparente entre cette simple tente, plantée hors du site du campement israélite au Mont Horeb, et le formidable Tabernacle situé au centre du campement avec son

armée d'assistants et de gardiens lévites. Là encore l'exagération affabulatrice a joué !

Hormis tout son ameublement, ses tentures, ses anneaux et ses parures abondamment décrits, les murs du grand Tabernacle semblent avoir été construits avec de grands panneaux verticaux d'environ 4 m de haut sur 70 cm de large (l'Exode de XXVI à XL décrit le Tabernacle par intermittence). Le plancher était fait de plus de quatre douzaines de planches avec des unités supplémentaires pour les coins; le ratio au sol de ces planches étant de 3: 1 (env. 13,7 m de long par 4,6 m de large), ce plancher étant situé à 4,6 m au-dessus du sol. Tout ceci était recouvert et drapé en toile épaisse et en peaux de chèvres, tandis que le Sanctuaire de l'Arche, ayant le forme d'un cube de 4,6 m de côté, était situé à l'intérieur, isolé par des rideaux. Il a été suggéré que la définition dite de "planches" résultait peut-être d'une erreur de traduction au lieu de "cadres", mais les anciens termes techniques nous sont obscurs et il est donc difficile de dire lequel des deux termes est le plus approprié. Quoi qu'il en soit, même si des cadres sont plus légers que des planches pleines, nous sommes ici en présence de quelque chose qui est loin d'être transportable, comme on voudrait tant nous le faire croire !

Le Tabernacle était dressé dans un enclos de 45,6 m par 22, 8 m nommé "la Cour de la Demeure", soit environ la taille d'une piscine olympique, cet espace délimité par par 60 pieux de bois fichés en terre avec des bases en bronze, et quelques 137 m de lourds rideaux d'une hauteur de 2,28 m. Pour le transport, les dimensions, le volume, et le poids de tout ceci auraient été énormes, si c'était, en effet, factuel comme décrit. Il n'est pas surprenant que le Tabernacle ("mishkan", signifiant "demeure" en hébreu) perde de son importance dans le récit, considérant que la continuation du voyage des Israélites depuis le Sinaï se poursuit. Il est mentionné plus avant dans Josué XVIII, 1 comme étant érigé à Shiloh, après la bataille de Jéricho, et I Rois XVIII, 4 relate qu'il le fut aussi finalement à Jérusalem quand le Temple fut consacré.

D'après le livre II de Chroniques III, 1, le Temple de Jérusalem fut érigé par le roi Salomon sur le site du Mont Moriah, là où Abraham avait offert son fils Isaac en sacrifice sur l'autel d'El Shaddaï, 1.000 ans auparavant. C'était aussi l'endroit où un "ange" du Seigneur avait passé alliance avec Abraham : << ... Ta race occupera la Porte de ses ennemis.>> (Genèse XXII, 17). Et c'est ainsi que, lorsqu'ils entrèrent en Canaan sous la conduite de Josué, les Israélites se rendirent finalement sur le site de Moriah à Jébus Salem, la Porte des ennemis du Seigneur. En ce lieu, ils préparèrent l'établissement de leur propre royaume an accord avec l'alliance originelle d'El Shaddaï, et ils planifièrent la construction d'un grand temple, de type architectural égyptien, pour loger l'Arche dans son sanctuaire sacré, ayant prédéterminé cela en construisant le Tabernacle de la Congrégation dans le Sinaï. Cette version là, c'est bien sûr l'histoire fabuleuse de l'officialité, faite pour les gogos. Ce qu'on ne veut surtout pas nous révéler, c'est que :

1) Le PREMIER Temple ne fut jamais construit à Jérusalem, de son vrai nom à l'époque JÉBUS SALEM, la cité des Jébuséens.

2) Que Jérusalem abrite les vestiges authentiques d'un archaïque complexe cyclopéen Atlante, à l'embase même du "Mur des Lamentations", trouvant son parfait équivalent à Baalbeck au Liban.

3) Que les rois DAVID et SALOMON n'ont jamais existé en tant que personnages historiques, le mot "Salomon" étant à la fois plagié au hiéroglyphe Sol-Om-On de l'Ancienne Égypte et un codage de l'Ordre Noir utilisé pour dissimuler leur vraie ascendance généalogique, les SOLYMES ou SOLYMITES !

4) Que l'Arche d'Alliance ne fut jamais placée en Palestine romaine mais en un sanctuaire souterrain d'une certaine montagne de l'actuel département de l'Aude en France. Que les "Éminences Grises" de l'affaire de Rennes le Château - selon leur appartenance occulte :

a) soit la cherchent à ce jour afin de se l'accaparer ou de la détruire car ils pensent qu'elle va être responsable de la fin de ce monde

b) soit en gardiennent discrètement l'accès, en l'attente du retour du "Roi"...



IS - RÂ - EL

ISIS – OSIRIS - HORUS

MARIAM - ÎOCHANAN - YEHOSHUAH

<< Et vous laisserez votre nom comme imprécation à Mes élus; car le Seigneur, l'Éternel, te mettra à mort, et appellera ses serviteurs d'un autre nom.>> Ésaïe 65:15. La communauté Juive a retenu ce nom d'Israël pour <<... un reproche et un proverbe, un objet de raillerie et de malédiction.>> (Jérémie 24:9), tandis que LA VRAIE IS-RÂ-EL n'est plus appelée par son ancien nom. En fait, Israël est aveugle quant à son identité : << Un aveuglement est sur Israël.>>, et << Qui est aveugle, sinon mes serviteurs ? >> Ésaïe 42:19.

JEAN DE DIEU, ayant reçu le Verbe de AÉIOE, écrivit : << Je connais Ta Tribulation, et Ta Pauvreté - mais tu es Riche - et l'outrage que T'ont fait ceux qui se disent être Juifs; mais ils ne le sont pas, ils sont la synagogue de Satan.>> Révélation II,9 ET << Voici, Je donne de ceux de la synagogue de Satan qui se disent être Juifs, mais ils ne le sont pas, ils mentent; voici, Je les ferai venir et se prosterner devant Tes pieds, et ils connaîtront que Moi Je T'ai aimé, Fils.>> Révélation III, 9

L'origine étymologique du mot "ISRAEL" est indubitablement ÉGYPTIENNE : c'est l'assemblage d'IS - RÂ - EL, la Divine Triade composée de :

ISIS la Mère - Déesse du Trône dont l'origine remonte à la 5è dynastie. Son hiéroglyphe était associé au Principe Féminin, personnifiant de nombreux aspects de la Grande Déesse-Mère de la Création. Aux tous débuts de son culte, Elle était vénérée comme l'Épouse de HOR, et ce n'est qu'aux périodes dynastiques ultérieures qu'Elle devint la femme d'Osiris et la mère d'Horus, représentant ainsi pour les Égyptiens l'archétype de la Femme. Associée à l'étoile SIRIUS (Macrocosme) et à VÉNUS (microcosme), ISIS représente tous les aspects féminins de la Vie : création, renaissance, réincarnation, ascension, intuition, dons psychiques, hautes vibrations, amour et compassiion. En d'autres termes, Elle est

la personnification de la Nature : Épouse et Mère, Nourrice, Grande Prêtresse, Déesse de la Création, Ève la première femme, mère de toutes et tous. Dans l'histoire de l'Égypte, son culte devint proéminent à un point tel qu'il fut repris par les Grecs puis les Romains à travers le Proche Orient et l'Europe entière et, aussi tardivement qu'au VIè siècle de notre ère, l'Église de Rome décida d'honorer la mémoire de cette antique Déesse sous la forme de la Vierge, mère de Jésus, le dieu des Chrétiens.

RÂ (ou RÊ) le Père - Dieu du Soleil d'Héliopolis (ON) dans l'Ancienne Égypte. En égyptien, ce mot signifiait "la bouche" par laquelle le Soleil avait donné naissance à l'Ogdoade des Dieux (les huit principales planètes du Système Solaire) par le pouvoir de sa Parole (le Verbe Divin). Les dynasties tardives l'assimilèrent à Rê-Horakhty, c'est à dire HORUS. Pour les Égyptiens, le Soleil pouvait être aussi bien le corps physique de RÂ que juste son oeil; ils avaient coutume de le symboliser par un disque doré ou par un cercle avec un point en son centre. L'oiseau Phénix fut associé à RÂ du fait qu'il renaît à l'horizon chaque matin, baigné de la flamme de ses rayons. L'oeil de Râ symbolisa le pouvoir royal, les anciens Égyptiens croyant que ce symbole d'indestructibilité favorisait la renaissance de l'âme du Roi. La Franc-Maçonnerie du XVIIIè siècle de notre ère a adopté l'oeil de Râ pour en faire l'oeil de la Providence apparaissant au recto du Grand Sceau des États-Unis d'Amérique. L'oeil de Râ est aussi l'oeil d'Horus, ancien Dieu d'Égypte antérieur au culte d'Osiris (censé être son père) dont l'histoire n'a cessé d'être transformée au cours du temps. À l'origine, HOR était identifié comme Dieu Céleste, son oeil droit étant le Soleil (Râ) et son oeil gauche, plus faible, la Lune (Thot). L'oeil solaire de HOR (devenu Horus), associé à des formules mathématiques, devint rapidement aux yeux des prêtres le symbole du pouvoir de Râ. C'est ainsi que HOR remplaça RÂ en importance cultuelle sous la forme de Râ-Herakhty (Râ, qui est Horus des deux horizons).

EL le Fils, alias Enlil, Ellil ou Ilû : Esprit Astral de JUPITER (JEW PETER); Dieu Suméro-Akkadien de la Terre, de l'Atmosphère, du Vent et du Tonnerre, fils d'Anshar (AN, Anu ou Anum) and Kishar (Antu ou Nammu), déités primordiales, et Père de Nanna/Sin, le dieu lunaire. Il forme avec ANU et ENKI la puissante Divine Triade Masculine de Mésopotamie. Souvent représenté la tête coiffée d'une couronne surmontée de cornes et ayant pour principaux attributs l'AIGLE ROYAL, le LION et l'ARC, ENLIL fut le Seigneur dirigeant la Grande Assemblée (l'ANUNNAKI) des survivants Atlantes ayant entrepris la reconstruction d'une nouvelle civilisation en Sumérie. Sous le titre de EL, il fut l'un des chefs des Élohiym de Hibiru. En Mésopotamie, le peuple Sumérien l'honora du nom de Kur.Gal, soit : le Seigneur de la Grande Montagne. Détenteur des Tables du Destin, Il fut désigné par la Grande Assemblée comme l'Administrateur de la Terre, ayant tout pouvoir de décision sur la destinée humaine. Époux fidèle de NÎN.LIL, il eut d'Elle cinq enfants : Nanna, Nergal, Ningirsu, Ninurta, et Nisaba. D'un caractère à la fois juste et sévère, Il est Celui qui décida de punir par le Déluge une première humanité jugée nuisible. Son sanctuaire le plus prestigieux était édifié dans la cité de Nippour. ENLIL / EL n'est définitivement pas YHWH, le dieu des Israélites, mais bien EL SHADDAÏ et EL ELYON, Dieu de l'Alliance faite avec les vrais Fils d'IS-RÂ-EL !

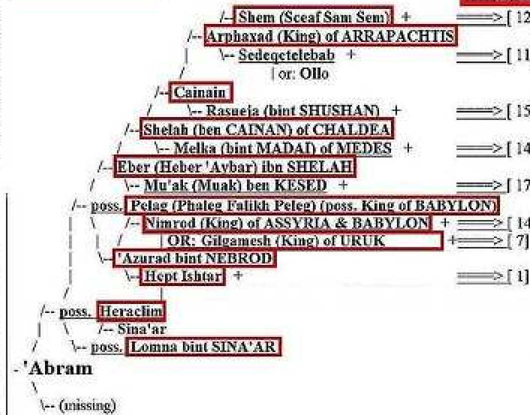
Tandis que EL fut LE DIEU D'IS-RA-EL ORIGINAIRE DE MÉSOPOTAMIE, YAHWEH (YHVH ou YHWH), le Dieu Unique colérique des Israélites (les descendants de Jacob ayant changé son nom en Isharaal, et non Israel) qui d'ailleurs le redoutent fort, apparaît aux moments de leur Exode, alors qu'ils se déplacent dans la zone désertique du sud de la Palestine, dans leur mouvement migratoire au nord de Judah. Ce GÉNIE ou ESPRIT (DJINN) du DÉSERT nous ramène étrangement au dieu SETH égyptien et par analogie à la lignée adamique de SETH. Vous le voyez, tout se tient ! Historiquement parlant, ces deux divinités sont bel et bien distinctes sous tous leurs aspects et attributs, malgré l'amalgame fait par les religions patriarcales en leur volonté politique d'asseoir le culte du Dieu Unique.

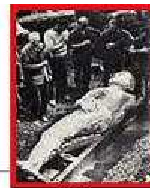


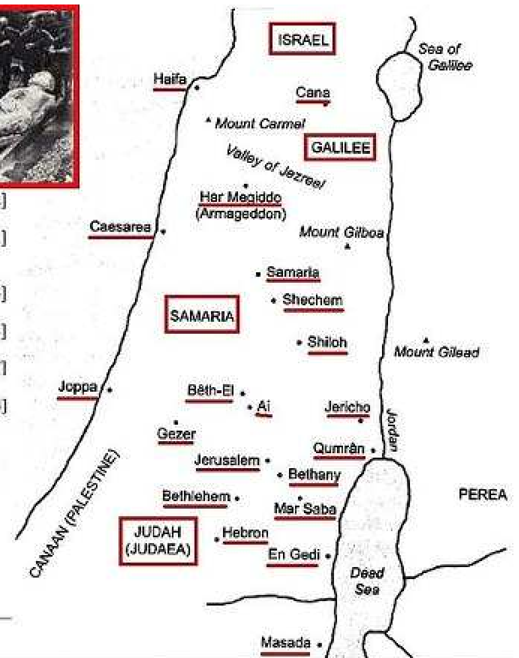
Aaron et Hur aident Moïse
(bataille contre Amalek)



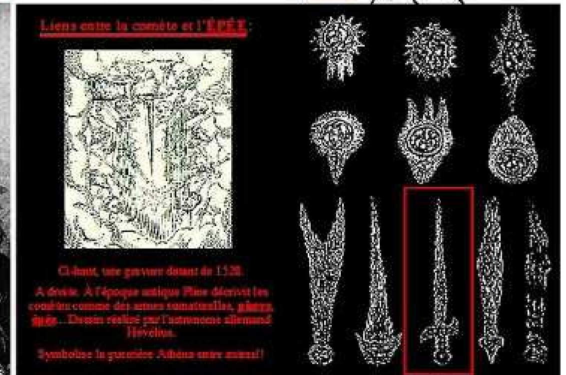












VII - LE DIEU DES BATAILLES

16) LA CONQUÊTE

- Un Seigneur Guerrier sans Merci :

Mis à part l'incident des Israélites avec les Amalécites, quand Akhénaton-Moïse leva sa baguette - la fameuse Règle de Mesure de l'Anannage - pour gagner la bataille, le texte biblique rapporte qu'il a assisté à quantité d'actions ultérieures avant de mourir; un cas spécial, apparemment en contradiction avec la relation de Moïse, en tant que gendre, avec Jéthro, le seigneur de Madian, fut la campagne menée par les Israélites contre les Madianites :

<< En plus de leurs victimes, ils tuèrent les rois de Madian... Puis, les fils d'Israël firent prisonnières les femmes de Madian avec leurs petits-enfants, ils prirent comme butin toutes leurs bêtes de somme, tous leurs troupeaux, et toutes leurs richesses. Toutes leurs villes, leurs habitats, et tous leurs enclos, ils les brûlèrent par le feu.>> (Nombres XXXI, 8-10).

Après cela, tandis qu'ils voyageaient, l'Arche d'Alliance fut envoyée devant eux, avec Moïse invoquant : << ... que soient dispersés tes ennemis et que fuient devant toi ceux qui te haïssent.>> (Nombes X, 33-36). Mais leur expérience n'alla pas sans quelques dommages qu'ils s'infligèrent eux-mêmes et, en une occasion, il advint que l'Arche cracha accidentellement son feu dévastateur au milieu d'eux, tuant quelques Israélites ! (Nombres XI, 1).

Leur plan consistait à sortir du Sinaï par le nord, en faisant une incursion en terres de Canaan, à l'ouest du Jourdain. Mais les Philistins entretenaient cinq forteresses gardiennes de la route sud vers Moriah, au vu de quoi il fut décidé de faire un crochet par l'est de la Mer Morte, pour revenir traverser le Jourdain et entrer dans Canaan par le nord. Cecic signifiait qu'il faudrait franchir les frontières des Édomites, des Amorrhéens, des Moabites, et des Ammonites, ce qu'ils paraissent avoir effectué sans trop de problèmes, au vu de l'écrit biblique... Bientôt, les Israélites se rendirent maîtres de la Transjordanie et firent route plus au nord afin de retraverser le fleuve au-dessus de la Mer Morte, à Jéricho, vieille cité vouée au commerce du sel. C'est à ce stade, tandis qu'ils surveillaient Canaan depuis l'autre côté du fleuve, qu'il est relaté que Moïse décéda.

Quittant maintenant les cinq livres de la Torah, nous en arrivons au Livre de Josué, un document essentiellement axé sur les batailles conflictuelles, alors que les Israélites - dorénavant décrits comme des TRIBUS ENVAHISSANTES - font route vers Canaan derrière leur nouveau chef. Compilé aux environs de 450 avant notre ère, le Livre de JOSUÉ se réfère à une période ANTÉRIEURE de plus de HUIT SIÈCLES ! Cependant, la ou les sources de l'information contenue sont bizarrement inconnues... Nous savons toutefois par la STÈLE D'ISRAËL que les Israélites étaient installés en Canaan durant les règnes en Égypte de Séti Ier et de Ramsès II. Aussi, des fouilles archéologiques dans l'ancienne cité cananéenne de Lachis, située au sud de Jérusalem (voir Josué X, 1-32; ce site fut exhumé par l'Université de Tel Haviv de 1973 à 1987), et à Hasor, en Galilée septentrionale (voir Josué XI, 10; les fouilles furent commencées par l'Université Hébraïque de Jérusalem en 1990), indiquent que ces deux cités eurent à souffrir de l'incursion israélite quelque peu après l'assaut initial de Josué contre ce pays.

La principale difficulté des théologiens à concilier les faits du Livre de Josué, c'est qu'il présente Dieu comme un seigneur de la guerre sans merci dont l'intention est d'annihiler totalement les Cananéens de souche. Cette image perturbe particulièrement les commentateurs chrétiens dont la perception de dieu est celle d'un Dieu d'amour et de compassion ! Quoi qu'il en soit, c'est un fait qu'il n'existe absolument rien de documenté, hormis les textes bibliques, qui indique que le dieu judéo-chrétien, ou toute autre déité, ait été de quelque manière impliqué dans l'invasion, excepté dans l'esprit de ceux qui écrivirent à propos de cette" camapgne dans les Écritures. Ces rédacteurs bien plus tardifs furent confrontés à une période de leur histoire spécialement violente, l'enjeu ayant été de CONQUÉRIR un pays, et il est plus que probable, comme à l'accoutumée, qu'ils inventèrent l'instigation de Dieu des hostiliés, pour justifier pour la postérité ce que l'on ne peut nommer qu'un génocide. Du fait, se présente là l'une des anomalies les plus criantes de l'Ancien Testament, étant donné que nous savons par plusieurs affirmations dans la Torah que l'EL ELYON des Cananéens et que l'EL SHADDAÏ des Israélites étaient en réalité la même et unique entité ! L'intention des scribes dans le Livre de Josué fut de créer littéralement une sorte de ligne de partage des eaux, considérant qu'EL avait abandonné les Cananéens en choisissant les Israélites comme son peuple élu. Permettez moi le doute, car cecic n'est en rien confirmé, ni même suggéré, dans aucun texte cananéen.

Malheureusement pour les tribus autochtones de Canaan, les Israélites n'étaient pas leur seule préoccupation durant cette période, car ils étaient alors aussi envahis par d'autres pillards qui vinrent de la Mer Méditerranée. Laissant un sillage de destruction derrière eux depuis la Crète, Chypre et l'Asie Mineure, ces hommes belliqueux abordèrent sur la côte cananéenne pour devenir les plus grands adversaires des Israélites. Les Égyptiens les appelaient PELESTIA, ce qui en hébreu donnait PELESHTI ("Dictionnaire de la Bible", éd. J. Hastings sous "Philistins" et "Caphtor"; ainsi que "La Bible en tant qu'Histoire" par W. Keller, ch. 17, p. 174). L'histoire biblique retint leur nom comme les PHILISTINS et, en conséquence, leur vaste territoire cananéen dut être appelé PALESTU, latinisé plus tard en PALESTINE.

Pendant toutes leurs années de maraudeurs importuns, seul le pharaon Ramsès III vainquit jamais les Philistins (= Palestiniens) à la fois sur terre et en mer, la grande bataille entre Ramsès III et les Pelestia étant dépeinte sur un bas-relief en pierre du temple égyptien de Medinet Habou. Ce fut la plus grande victoire égyptienne de toute l'histoire du Nil. Revendiquant une étendue territoriale en Canaan méridional, ces guerriers des mers établirent les cinq cités-royaumes d'Ascalon, d'Eqron, d'Asdod, de Gaza, et de Gath, les cinq grandes forteresses mentionnées ci-dessus qui gardaient la route du sud par la Bande de Gaza vers la Terre Promise, et qui obligèrent les Israélites à aller au nord à travers la Transjordanie, à l'est de la Mer Morte. Ceci conduisit finalement les Israélites à prendre le nord de Canaan, tandis que les Philistins tenaient le sud-ouest; mais chacun d'eux avait en vue l'occupation totale ("Les Batailles de la Bible" par Chiam Herzog et Mordechaï Gichon, ch. 4, p. 80).

Puisque les forteresses des Philistins existaient déjà quand les Israélites arrivèrent, il est évident que les Philistins furent

les premiers à revendiquer les territoires cananéens dans la région côtière du sud qui devinrent la Palestine. En conséquence, les Israélites se dirigèrent vers le sud depuis Jéricho, et c'est pourquoi les territoires du nord devinrent connus comme Israël. À ce stade, ni les uns ni les autres n'occupèrent Jérusalem, qui se trouvait entre les deux factions et resta sous le contrôle des Cananéens. Malgré une lutte continuelle, qui perdure aujourd'hui entre Israéliens et Palestiniens pour les mêmes territoires, le fait indiscutable demeure qu'à cette époque, ils furent TOUS DEUX DES ENVAHISSEURS IMPORTUNS !

En termes de provenance immédiate, les Philistins venaient de Caphtor (mentionné dans Jérémie XLVII, 4 et Amos IX, 7) que les inscriptions égyptiennes des Ramsès nommaient Kafto. C'était une région côtière du sud de l'Anatolie (en l'actuelle Turquie) dont la capitale était Tarse, le pays des Lydiens () qui étaient arrivés au deuxième millénaire avant notre ère, porteurs d'un language (et d'une écriture) akkadien depuis la Mésopotamie. Les Israélites menés par Josué étaient quant à eux des ÉGYPTIENS, descendants d'ABRAHAM, ou plus précisément AB.RAM, issu de la famille royale de Ur, et le fils de Ram, l'Archidruide Hyperboréen venu bien auparavant s'établir en Sumérie après un long voyage depuis les hauts plateaux du Tibet. Il est donc question ici des véritables HÉBREUX ou plutôt des HABIRÛ, le peuple de Eber Han-Nahor, les archaïques survivants de la série de cataclysmes qui anéantit l'Hyperborée de la Tradition Primordiale. Rappelons qu'Ab.Ram alias Abraham de Ur dû s'exiler de Mésopotamie avec les siens à destination de Canaan aux environs de 2000 av. J.C., soit en même temps que les Lydiens. Ceci indique donc que, en ces temps éloignés, les Israélites et les Philistins provenaient de souches ancestrales liées, avec une origine mutuelle à Sumer ! Voilà comment des frères de sang - ignorants de leur racines communes - s'entretuèrent. Rien n'a changé sous le Soleil, les mêmes causes reproduisant aujourd'hui les effets identiques. Quand l'Humain comprendra t-il qu'il n'existe pas de notion de "race" mais que toutes et tous, en nos diversités, sommes l'Espèce Humaine, unique en son genre ?

- Les Murs d'Enceinte de Jéricho :

Le commandement de Josué commença par l'un des incidents les mieux connus de l'histoire de l'Ancien Testament : le siège de Jéricho. Avec l'Arche en tête de leur armée, les Israélites se préparèrent à traverser le Jourdain pour aller en Canaan ("La Bible en tant qu'Histoire" par W. Keller, ch. 15, pp. 157-158). Josué avisa tout le monde, sauf les porteurs lévites de l'Arche, de se tenir très en arrière, soit près d'un kilomètre (Josué III, 3-4). Puis, avec la répétition de l'histoire du partage des eaux de la Mer Rouge - établissant ainsi la position de Josué comme commandeur estimable - il est dit que l'Arche partagea le Jourdain pour rendre possible leur traversée (Josué III, 13 et IV, 24). De fait, le fleuve est assez étroit en ce lieu et a toujours été très guéable par endroits; même lorsqu'il est en pleine crue aux niveaux les plus hauts, les débris qu'il charrie forment des barrages et les chroniqueurs des six derniers siècles ont documenté que son cours près de Jéricho était à sec par périodes pouvant aller jusqu'à 24 heures d'affilée; une affabulation de plus par conséquent !

Une fois passé le fleuve, un contingent armé, accompagné de sept prêtres sonnant du cor dans des cornes de bélier, précédèrent l'Arche pour effectuer le tour de la cité de Jéricho, une fois par jour, pendant six jours. Le septième jour, ils accomplirent sept fois le circuit, sur quoi un dernier coup de cors et un cri des Israélites firent tomber en ruine les murs de la cité (Josué VI, 12-20). Ensuite, avec une facilité déconcertante, ils prirent d'assaut Jéricho, tuant chaque homme, femme, et enfant, sauf pour la famille de RAHAB la prostituée, qui avait aidé leur groupe d'éclaireurs (Josué VI, 21-25). Les Israélites furent ensuite fermement établis sur le sol de Canaan qu'ils considérèrent comme leur propre "terre promise", sans plus aucune considération pour le carnage qu'ils occasionnèrent juste avant.

Pour parler clair, aucune quantité de cris ou de coups de cors pourrait réellement écrouler des murailles aussi solides que celles de Jéricho. À moins d'être en possession d'un artefact générateur d'ondes de choc, du genre de ceux qu'utilisaient les Atlantes... Les fouilles de l'expédition germano-autrichienne conduite par les professeurs Ernst Sellin et Karl Watzinger effectuées en 1907 ont révélé qu'il existait deux constructions murales parallèles d'environ 8 m de haut, la muraille principale intérieure ayant une épaisseur de 4 m. D'autres fouilles - britanniques - furent entreprises par l'quipe du professeur John Garstang en 1930, suivies par celles du dr. Kathleen Kenyon en 1953. En vertu des dommages conséquents faits à la fortification massive en briques de boue, on a suggéré plus rationnellement qu'un séisme en serait peut-être la cause, mais ceci aurait alors affecté aussi les Israélites à l'extérieur aussi bien que les résidents à l'intérieur de la cité. On admet plus généralement que la puissance destructive de l'Arche, ou de ce qu'Elle pouvait contenir, avait d'une manière ou d'une autre contribué à aider la démolition (pour des détails sur l'Arche en activité, voir "Les Secrets perdus de l'Arche Sacrée" de Laurence Gardner, ch. 7, pp. 106-107).

S'étant assuré d'avoir solidement pris pied à l'ouest du Jourdain, Josué forma alors une alliance avec des Gabaonites localement réprimés et se fixa pour objectif une installation cananéenne au lieu-dit Aï. Comme Jéricho, Aï était solidement fortifiée ("Les Batailles de la Bible" par C. Herzog et M. Gichon, ch. 2, p. 51), mais la bataille fut gagnée en feignant une retraite après un assaut initial; ceci attira la garnison militaire hors de Aï à la poursuite des hommes de Josué dans une embuscade stratégiquement tendue (Josué VIII, 15-20), tandis que d'autres Israélites dévalèrent des collines à l'entour pour mettre le feu à la cité. En conséquence, d'autres installations-clés furent prises, et, ce faisant, les Israélites dévastèrent et annexèrent des lieux traditionnellement sacrés des Cananéens, tels qu'Hébron, Sichem, et Bersabée.

- La Tyrannie du Seigneur :

Pendant toute la durée du siège de Jéricho et même après, on voit que Dieu est contamment derrière les actions de Josué : << ... Sois fort et courageux... car le Seigneur, ton dieu, est avec toi partout où tu iras.>> (Josué I, 9). On dit que le peuple de Canaan a été vaincu par des épées, du feu et des pierres, dans les villes et pareillement dans les villages, jusqu'à ce que Josué : << ... n'en laissa pas un réchapper, mais détruisit tout être animé, selon ce qu'avait commandé le Seigneur Dieu d'Israël.>> (Josué X, 40). Qui aujourd'hui sait encore que jusqu'au XVIè siècle de notre ère, les artistes-peintres Initiés ont toujours représenté les COMÈTES et autres bolides s'écrasant sur Terre par ... des Épées ! Ainsi, le voile obscur recouvrant ce passage de l'Ancien Testament peut signifier beaucoup à Celles et Ceux qui ont des Yeux qui Voient ! L'allégorie pieuse recouvrant - en parfait codage - une triste et évidente réalité : notre planète est frappée cycliquement par des objets célestes : débris cométaires, météorites, astéroïdes géo-croiseurs, occasionnant de nombreuses destructions cataclysmiques. Nos ancêtres les Gaulois avaient donc d'excellentes raisons de craindre que le Ciel ne leut tomba sur la tête !

Les régions conquises de Canaan furent ensuite subdivisées en possessions individuelles des Tribus d'Israël, et on considéra finalement que ceci avait accompli les termes de l'Alliance d'El Shaddaï selon lesquels la progéniture d'Abraham hériterait de cette terre. Ce qui commença dans le Livre de la Genèse comme une histoire concernant Dieu et Sa relation, personne par personne, avec une famille particulière, a maintenant évolué vers un scénario beaucoup plus important. Il est maintenant dépeint comme le suprême Seigneur de la guerre d'une nation tribale dans son ensemble. Les Écritures ont radicalement changé d'orientation pour devenir la documentation élogieuse des prouesses et des triomphes des champs de bataille, sous les auspices de Dieu, régulièrement dépeint comme haïssant tout le monde sauf ceux qui obéissent à Ses ordres au doigt et à l'oeil. À ce stade, nous sommes aux environs de 1300 av. J.C., et avons voyagé chronologiquement pendant à peu près 2.700 ans depuis l'époque d'Adam et Ève, mais force est de constater que nous n'avons pas rencontré le Dieu qui est supposé aimer tout le monde. Étant donné (comme entre les livres de la Genèse et de l'Exode) qu'il y a près de 400 années manquantes entre l'Ancien et le Nouveauu Testament, on nous laisse seulement 800 années parmi lesquelles découvrir un changement de personnalité de la Divinité dans les Écritures hébraïques, mais nous savons déjà par avance que cela n'arrivera pas. En dernier ressort, Dieu se retourna même contre les Israélites, assujetissant son soi-disant "peuple élu" à l'esclavage en Babylonie, en déclarant : << Je rejetterai le reste de mon héritage et je les livrerai à la main de leurs ennemis et ils deviendront la proie et le butin de tous leurs ennemis parce qu'ils ont provoqué ma colère, depuis le jour où leurs pères sont sortis d'Égypte, jusqu'à ce jour même.>> (II Rois XXI, 14-15).

Donc, ceci commence à apparaître comme si le Dieu d'amour et de délivrance qui se fit jour dans le Nouveau Testament était une personnalité nouvellement conçue - somme toute, une individualité différente. Hormis les Rouleaux de la Mer Morte, émanant principalement du Ier siècle av. J.C.., nous ne disposons d'aucune évidence réelle de ce qui se passa vraiment sur la scène religieuse pendant la période entre les deux Testaments. Il existe quelques écrits hébreux tels que les livres des Maccabées, une famille hasmonéenne qui gouverna Jérusalem de 166 av. J.C. jusqu'à l'occupation romaine en 63 av. J.C. Ces livres furent inclus dans une version mise à jour de la Septante grecque, mais furent exclus de la Bible hébraïque parce qu' "ils concernaient essentiellement les affaires des hommes et non les affaires de Dieu". C'est en vertu de cet aspect manquant du canon autorisé que les histoires légendaires de Jésus, dans les Évangiles, apparaissent dans un environnement romain qui est nettement séparé des Écritures de l'Ancien Testament.

Jésus apparaît dans le Nouveau Testament comme une sorte de Josué d'une époque plus tardive, jusqu'au même nom dans sa forme grecque, qui, au lieu de reprendre possession du pays par la force des armes, esseya de provoquer l'unification du royaume par l'application pacifique de son enseignement. Toutefois, il est clair d'après les Évangiles que

les adversaires de Jésus étaient non seulement les Romains, mais aussi les prêtres pharisiens et sadducéens ainsi que le grand conseil des Aînés juifs connu comme le Sanhédrin. Mais pourquoi s'opposeraient-ils à Jésus, que l'on dit un Juif tout comme eux, promouvant la paix et l'harmonie dans le pays ?

Parce que, si les Écritures israélites doivent être crues, à aucun moment de l'histoire biblique antérieure Yahvé n'apparut jamais promouvant ces principes. Depuis le Déluge de Noé, le Uta.Napishtim sumérien, jusqu'à l'invasion de Canaan et au-delà, sa représentation est contamment celle d'un destructeur tyrannique. Serait-ce donc que Jésus ne fût pas en vérité un Juif mais un GAL ayant été initié à la Tradition Druidique ? Et si tel est le cas, Jésus - JE SUIS - ne fut nul autre que Yo'hanan, c'est à dire Yohan de Got, le Baptiseur. Ce qui signifie que la généalogie du personnage fut si sévèrement altérée que sa lignée disparue presque totalement de l'Histoire.

La caste sacerdotale de l'Ordre Noir H.B.R.. - les maîtres de ce bas-monde - veut absolument nous faire croire à la descendance divine de DAVID et de son fils SALOMON. Hors, peu d'entre-nous savent qu'en réalité, ces personnages sont totalement fictifs, forgés pour les besoins de la manipulation mentale exercée par l'Ordre Noir hébreu sioniste. DAVID est en fait la déformation du mot DRUIDE, sourcé au sanskrit "DRW" signifiant la Sagesse, la Porte, ainsi qu'à WIDI : savoir, connaître. Ainsi, le mot DRUIDE est composé de "DRW.WID", signifiant que la Porte de la Sagesse est le Savoir authentique. "DRUIR" est un nom que l'on trouve dans le "Beth Suis - Nion", ancien alphabet celto irlandais, qui signifie le chêne mais aussi "la porte" en de nombreuses langues européennes. Nul hasard donc si en hébreu, la "Porte de Vie", le portail donnant accès à la vie intemporelle est "daleth". DRWITH devint, par assimilation phonétique, le mot "truth" en anglais : la vérité. Quant au pseudo SALOMON, c'est à la fois une déformation du SOL.OM.ON d'Égypte et un second codage des origines génétiques véritables de ces gens-là : les Solymes ou Solymites !

Hors, oserai-je rappeler une fois de plus que DIEU, EL ELYON, EL SHADDAÏ, ATON, ADON, ADONAÏ, pour ne citer que ses principaux noms, conclu l'Alliance avec Ab.Ram, de la famille royale sumérienne, le propre fils de l'Archidruide Hyperboréen RAM; ce qui change du tout au tout la signification véritable et les implications d'une telle Alliance. Car ici, désolé de décevoir les Fils de la Ténèbre, qu'ils ne s'illusionnent plus à vouloir se considérer sortis de la cuisse de Jupiter, la déconvenue va être de taille !

Ces gens-là, dans leur orgueil incommensurable et leur plus parfaite mauvaise foi, se sont aussi accaparé le mythe de Merlin, d'Arthur, et du Graal. Mais là aussi, remettons les pendules à l'heure : MERLIN est un mot encore une fois déformé, et je vous propose d'effectuer des recherches concernant l'Archidruide des PICTES, vous verrez comme c'est intéressant ! Car en Vérité, la Lignée de NOUN, bien que sévèrement atteinte par plusieurs millénaires de persécutions impitoyables, subsiste à l'heure actuelle, le propre d'un Archidruide étant de pouvoir communier avec les Forces de la Nature et d'accèder à l'Arbre de l'Autre Monde, celui du "Tir-Na-Nag"... Et les prêtres impies de l'Ordre Noir peuvent bien continuer leurs rituels kabbalistiques et persévérer dans l'étude de la Torah, ils n'accèderont jamais à la Porte Intérieure !

- Dieu et les Juges :

De retour avec le Josué original, on nous dit qu'une fois installés dans leurs diverses zones de Canaan, les Israélites nommèrent des Juges pour les diriger. Ainsi, après la mort de Josué, nous avançons vers le Livre des Juges de l'Ancien Testament qui contient quelques-unes des histoires les mieux restituées de la doctrine biblique : Déborah et Baraq, Gédéon et le chêne, la fille de Jephté, et Samson et Dalila.

Bien que n'étant pas prêts à établir un nouveau royaume, les Israélites nécessitaient quelque direction générale car leurs différentes tribus commençaient à agit indépendamment les unes des autres. Ils se décidèrent en faveur du concept de magistrats ayant des pouvoirs militaires : des juges qui contrôleraient les groupes régionaux jusqu'à ce qu'une monarchie soit constituée. Durant cette période, il est évident que les Israélites n'étaient absolument pas unifiés en matière religieuse. À Sichem, ils avaient été rassemblés par Josué pour faire allégeance à Yahvé (Josué XXIV), mais après le décès de leur chef, ils commencèrent aussi à vénérer des divinités cananéennes telles que Baal et Astarté (Juges II, 13 et III, 7). Ceci n'a évidemment rien de surprenant puisque Baal et Astarté étaient le fils et l'épouse de El Elyon, qui était, répétons-le, synonyme de Yahvé. Sans les ordres de Moïse et de Josué à prendre en compte, il aurait été assez naturel pour les descendants israélites de tomber dans les us et coutumes de leur nouvelle patrie, où la culture soutenait l'idée d'une famille divine plutôt qu'un dieu unique mâle.

Non seulement les Israélites de cette époque étaient-ils polythéistes, tout comme leurs ancêtres l'avaient été, mais ils étaient aussi fantasques et violents dans leur conduite sociale; le viol des jeunes filles vierges à Silo en est un parfait exemple (Juges XXI, 19-25). Ayant massacré et abattu tous les hommes, enfants et femmes mariées de Jabès en Galaad (notez bien ce dernier mot), les hommes célibataires de la tribu de Benjamin épargnèrent 400 vierges pour en faire leurs femmes, mais il en manquait encore 200 pour leurs besoins. Alors les hommes se cachèrent dans les vignes de Silo au moment du festival, ils tirèrent de force les vierges de leur choix du milieu des danseurs et les emmenèrent dans les vignes, après quoi ils les transportèrent hors de la ville. Comme il est dit dans les Juges XVII, 6 : << Chaque homme faisait ce qui lui semblait juste à ses yeux.>>. Ben, tiens donc ! Honte à vous, Benjamites ! Et navré, mais ma pensée va à un certain Benjamin Kosman qui, à New York, s'appropria sans vergogne - aidé dans l'ombre - mes labels discographiques...

Les juges israélites principaux des années de colonisation furent Othniël, Ehoud, Déborah, Gédéon, Jephté, Samson, et Samuel. On établit toujours clairement durant cette période que les Israélites ne formaient pas bloc en une seule nation unifiée, mais qu'ils s'étaient installés en groupes disparates régionaux autonomes. À cause de cela, les juges n'étaient pas des régulateurs de l'ensemble, et ceux qui sont cités dans la Bible sont juste des exemples représentatifs de différentes régions, présentés à la manière de héros folkloriques légendaires. Bien qu'ils soient présentés dans la Bible comme se succédant l'un l'autre dans leurs postes, leurs histoires sont réellement liées à des régions géographiques différentes de Canaan, et sur une période d'environ 250 ans.

Sur Othniël et Ehoud, il y a peu de choses à dire si ce n'est qu'ils sauvèrent respectivement des groupes d'Israélites des griffes de deux rois locaux. Ehoud atteignit son objectif en rendant visite au roi Eglon de Moab, au motif qu'il avait un cadeau à lui remettre : << J'ai un message de Dieu pour toi, dit Ehoud, moment auquel le roi se leva dûment pour recevoir son hôte et fut immédiatement frappé et poignardé à mort par Ehoud.>> (Juges III, 15-23).

Après cela, et se démarquant assez de l'attitude générale de la Bible vis-à-vis des femmes, apparaît Déborah, la prophétesse - le premier guide féminin depuis Myriam, un véritable personnage à la Boudicca (femme d'un roi de l'île de Bretagne qui lutta contre les Romains et qui, vaincue, s'empoisonna en 61 apr. J.C.). On disait qu'elle siégeait en cours sous un palmier, près de Bêth.El, où les Israélites recevaient ses sentences de jugement. Éminente parmi les juges, Déborah et Baraq, son commandant en chef, planifièrent et conduisirent l'offensive la plus notable depuis les jours de Josué. Ceci conduisit à la défaite des formidables conducteurs de chars cananéens du roi Sisera sur le champs de bataille de Har Megiddo (Armageddon), acquérant ainsi la Vallée de Jizréël pour les Israélites, ainsi que les hauteurs qu'ils avaient précédemment occupées dans les collines de Galilée. Des découvertes archéologiques déterminèrent que l'évènement eut lieu environ en 1125 avant notre ère, et cette histoire passa à la postérité avec l'évocateur Cantique de Déborah, dont on estime qu'elle l'avait chanté devant la foule assemblée après la bataille (Juges V).

Le prochain triomphe majeur d'Israël survint pendant le commandement de Gédéon alors que les Israélites étaient défiés par des hordes de Madianites montés sur des dromadaires - guerriers nomades entrés dans Canaan pour piller et mettre à sac (Juges VI, 5). Ceci occasionna une certaine surprise aux Israélites comme aux Cananéens car des dromadaires domestiqués étaient tout à fait nouveaux pour leur culture, n'ayant d'ailleurs jamais été mentionnés dans aucun document historique auparavant, les traducteurs bibliques les ayant souvent confondu linguistiquement avec des ânes ("Les Israélites" par B.S.J. Isserlin, ch. 3, p. 68). Face à ces maraudeurs importuns, Gédéon reçut la visite d'un ange du Seigneur alors qu'il était assis sous un chêne à Ophrah (ou d'un térébinthe - sorte de pistachier - selon les traductions variables). S'adressant à Gédéon comme à un "guerrier valeureux", l'ange l'avisa qu'il serait celui qui vaincrait les Madianites; après cela s'ensuivent des conversations entre Dieu et Gédéon pour éprouver sa loyauté d'homme avant de lui conférer la charge d'être le défenseur national.

Pour affronter les Madianites, Gédéon (comme josué) eut recours une fois encore à l'utilisation de trompettes - cette fois 300 d'entre elles, jouées à l'unisson dans la nuit, tandis que des cruches étaient brisées et des lampes allumées autour du campement de l'ennemi endormi (Juges VII, 16-22). Au fond, Gédéon fit une guerre de surprise contre les dromadaires plutôt que contre les hommes, et les animaux s'enfuirent terrorisés, leurs chameliers courant derrière.

Vient ensuite dans le cycle légendaire, l'histoire de Jephté, le fils d'une prostituée qui devint un commandeur israélite à Galaad, et fut persuadé de lancer une campagne contre les Ammonites (Juges XI, 1-8). Tout d'abord, Jephté tenta de

négocier avec le roi d'Ammon, mais il n'obtint pas d'accord concernant le territoire disputé. Quelques villes ammonites furent prises, mais Jephté n'espérait pas avec confiance dans le succès final, et, dans un moment de doute, il fit serment à Dieu : << Si tu veux bien livrer les fils d'Ammon à ma main, le premier qui sortira de ma maison à ma rencontre, quand je reviendrai... sera pour le Seigneur et je l'offrirai en holocauste.>> (Juges XI, 30-31).

Ainsi Jephté fut victorieux mais en arrivant à sa demeure, la première à sortir de la maison pour l'accueillir fut sa propre fille. On lui accorda deux mois de grâce pour se lamenter sur son sort, après quoi le serment de son père dut être honoré, et elle fut dûment sacrifiée (Juges XI, 32-39). Curieusement, il existe une histoire similaire dans les légendes d'Alexandre le Grand, dans laquelle un oracle lui recommande de sacrifier la première chose vivante qu'il rencontrerait en quittant une ville. La première personne qu'il rencontra fut un homme conduisant un âne, mais l'homme eut la présence d'esprit de sauver sa propre peau en faisant remarquer que l'âne avait rencontré Alexandre le premier.

L'histoire du redoutable juge Samson est bien connue, mais l'aspect important de sa légende, c'est qu'il s'agit là de notre première rencontre importante avec les plus intimidants des ennemis d'Israël : les Philistins. Samson est né, de manière typique dans l'Ancien Testament, d'une mère stérile, mais qui reçut une révélation divine selon laquelle elle concevrait, sur quoi la grandeur personnelle de Samson fut prédite (Juges XIII, 3-5). Le moment venu, il infligea une sévère punition aux Philistins grâce à d'exceptionnels tours de force, tels que le massacre de 1.000 hommes avec la mâchoire d'un âne (Juges XV, 15), et il emporta sur les épaules les portes de la ville de Gaza (Juges XVI, 3).

Les Philistins savaient que Samson admirait une femme du lieu appelée Dalila, c'est pourquoi ils lui offrirent une récompense substantielle si elle parvenait à découvrir le secret de la force de Samson afin qu'ils puissent le subjuger. Elle demanda nombre de fois à Samson, pour recevoir de lui seulement de fausses réponses, mais il lui confia finalement que sa grande force émanait de ses longs cheveux. Ayant appris ce secret, la perfide Dalila reçut son paiement et fit entrer un homme pour raser le crâne de Samson pendant qu'il dormait (Juges XVI, 4-19). Les Philistins se saisirent alors de lui, lui crevèrent les yeux, et l'emmenèrent en captivité à Gaza, où ils l'enchaînèrent entre les piliers intérieurs du temple de Dagon. Mais Samson pria por obtenir une dernière explosion de force, et, son souhait exaucé, il abattit les piliers de soutien, se tuant lui ainsi que tous ceux qui étaient à l'intérieur alors que le temple entier s'écroulait (Juges XVI, 20-30).

Il est douteux que toutes ces histoires, telles que présentées, soient entièrement vraies. Réminiscences du temps des Géants, et de diverses mythologies, elles sont chacune basée sur différents aspects du folklore culturel dans le style héroïque de personnages d'humble naissance qui prennent leur essor pour devenir de grands libérateurs. Cependant, on fait remarquer à chaque fois que la grandeur de leurs exploits eut lieu à cause de leur obéissance au Seigneur, même au point où Samson perdit la vie, et où Jephté dut sacrifier sa fille. Dans ce cycle d'histoires fabuleuses, il est aussi évident que la religion d'Israël se trouvait dans un état d'instabilité et de confusion. Il n'y a pas de vénération générale de Yahvé dans cette séquence des Écritures, et chaque histoire commence par une déclaration telle que : << La colère du Seigneur s'enflamma contre Israël.>> (Juges II, 14; II, 20; III, 8; X, 7). Malgré les enseignements de Moïse, comme soutenus et mis en oeuvre plus tard par Josué, on voit toujours les tribus être plus intéressées par des questions domestiques et agricoles de tous les jours que de donner une quelconque priorité à la religion dans leurs vies - sans se soucier de Yahvé ou des Juges : << Chacun faisait ce qui semblait juste à ses yeux.>> (Juges XVII, 6).



17) LA ROUTE DE MORIAH

- Une Digression Stratégique :

Dans le livre de Ruth, les Écritures reviennent finalement à Pharès, fils illégitime de Juda et de Tamar, qui était né avant que Jacob n'emmène sa famille en Égypte. C'est depuis cette lignée de Pharès qu'il fut prétendu que descendait le roi David d'une légende forgé pour les crédules ignares que nous sommes aux yeux de l'Oligarchie romano-babylonienne. Ainsi, c'est dans le livre de Ruth que nous rencontrons BOAZ (parfois épelé Booz), l'arrière-grand-père du fictif David. Trois générations avant l'éventuel David, nous nous situons au XIIè siècle avant notre ère, dans la dernière période des Juges israélites. Pharès naquit environ 700 ans auparavant , mais, au vu de la période manquante entre la Genèse et l'Exode, le livre de Ruth donne juste une liste abrégée de six générations en descendance depuis Pharès jusqu'à Boaz : Pharès aurait engendré Hesron, le père de Ram, qui engendra Aminabad, lequel engendra Nakhashon, père de Salmon, lui-même père de Boaz (Ruth IV, 18-21).

Hors, nous ne trouvons cette suite de noms QUE dans la Bible; en effet, elle n'apparait dans aucune archive ni aucun autre texte de l'époque découvert à ce jour, c'est pourquoi il est absolument impossible d'en prouver l'exactitude. Cependant, ce qui est évident, c'est qu'un couple porteur de ces noms est déjà apparu auparavant : Ram (Amram) ayant engendré Aminabad alias Amenhotep (ou Aménophis), dont la fille Élisabeth épousa Aaron. Revenant sur la citation

concernée en Exode VI, 23, nous voyons qu'Élisabeth avait un frère appelé Nakhashon ou Naashon), celui-ci apparaissant dans la liste du livre de Ruth ci-dessus. Cette information peut être aussi recoupée dans le livre I Chroniques II, 10-11 qui confirme que << Ram engendra Aminabad et Aminabad engendra Nakhashon, prince des fils de Juda. Nakhashon engendra Salma (Salmon) et Salma engendra Booz. >>

Ce qui apparait clairement ici, c'est que l'ancêtre de Boaz fut Aminabad, pour lequel nous avons déjà établi qu'il s'agissait en fait d'Amenhotep le Moses alias Aménophis IV le Moïse, c'est à dire AKHÉNATON, dont la mère nourricière fut Tey (Yokâbâr ou encore Jokébéd) mariée à Ay le Amram. Il est étonnant et pour le moins regrettable que la Bible accorde si peu de place à ces quelques générations, pourtant d'une importance capitale, puisqu'elles donnent la clé de la succession royale dont on tient à nous persuader qu'elle descendit jusqu'au roi David : Boaz engendra Obèd, Obèd engendra Jessé (aussi appelé Isaï), Jessé engendra David (Ruth IV, 21-22).

Tant d'efforts laborieux ont donc été fourni de la part des scribes sur une suite de substitutions générationnelles entre frères de la descendance patriarcale, dans le but d'inventer, comme succession-clé, la lignée descendant de Juda et Tamar, ce qu'elle ne fut pas en réalité. Et cependant, ayant abouti à cette fin d'un point de vue purement littéraire, les rédacteurs de la Bible furent alors obligés d'ignorer l'importance finale de cette lignée "davidique" afin de dissimuler l'héritage égyptien de la Maison Royale de Juda. Ils aboutirent à ceci au moyen d'une tactique s'écartant de la norme des Écritures, et au lieu de mettre en exergue la descendance mâle dans le style patriarcal habituel, ils concentrèrent l'attention des lecteurs sur une femme appelée Ruth - une toute nouvelle venue dans l'intrigue. Nous ne savons rien de son héritage, mais la digression concernant son implication fut estimée assez cruciale pour produire l'un des livres canoniques en son nom. Dieu ne figure pas directement dans ce livre, sauf au moyen de quelques références données en passant.

Le livre de Ruth est court comparativement aux standards de l'Ancien Testament, consistant simplement en une seule histoire. Il est toutefois suffisamment romantique pour avoir inspiré de nombreux artistes, créant une diversion charmante, loin de la lignée successorale masculine cette fois-ci occultée au moyen d'une histoire relative à trois femmes. Avec cette stratégie, le besoin de relater des récits sur les hommes fut circonvenu, et en conséquence immédiate, il n'est que rarement fait allusion aux ancêtres de Boaz dans les études bibliques.

Ce conte commence avec une femme nommée Noémi et son époux Élimélech, qui avaient deux fils : Makhlon et Kilyon. Quand Élimélech mourut, les fils épousèrent Orpah et Ruth., deux jeunes femmes de Moab. Mais peu après, Makhlon et Kilyon moururent aussi, et les trois femmes restèrent seules. Orpah retourna chez ses parents, mais Noémi et Ruth se rendirent à Bethléem, où Ruth obtint un emploi aux champs, glanant la récolte au moment de la moisson de l'orge. Ces champs étaient la propriété de Boaz de Juda, un parent du mari décédé de Noémi, qui tomba amoureux de Ruth et avec laquelle il se maria ensuite.

Le récit est si bien composé que la détresse de Noémi et l'idylle entre Boaz et Ruth détournent totalement notre attention de l'essence du contexte des Écritures. Cette diversion est encore plus perceptible dans la Bible chrétienne qui place le livre de Ruth entre ceux des Juges et de Samuel. Dans la Bible hébraïque, bien que réellement hors du contexte de la trame générationnelle, il est inséré plus tard, après le Cantique des Cantiques. Quoi qu'il en soit, pendant quelques brefs chapitres sur l'histoire de la famille, on nous détourne des batailles et de la légende héroïque vers le domaine d'un bien joli conte pour enfants. Pendant cela, Aminabad, Nakhashon et Salmon sont complètement mis à l'écart, et tout ce dont nous nous souvenons finalement, c'est que les amoureux Boaz et Ruth eurent un petit-fils appelé Jessé (également ISAÏ) de Bethléem, dont on fera le père de David.

Les fils que Akhénaton le Moses - MOÏSE alias Aminabad, Amenhotep, Aménophis IV - eut avec Séphorah de Madian sont listés comme étant Gershom et Eliézer (Exode XVIII, 3-4), mais il nous reste à considérer THARBIS, Princesse d'Éthiopie. Comme mentionnée précédemment, elle fut la femme citée par Flavius Josèphe dans "Les Antiquités Judaïques" comme étant une précédente épouse de Moïse. Le livre des Nombres XII, 1 indique que Myriam et Aaron se mirent en colère au Sinaï au sujet de ce mariage (Nombres XII, 1), et il est probable qu'un des fils de Moïse et de Tharbis manifesta sa présence à ce moment là. Sur la base de l'information voilée fourrée dans le livre de Ruth, stratégiquement anecdotique, il apparaît que ce fils était Nakhashon, dont la demi-soeur Élisabeth devint la seconde épouse d'Aaron (le nom Nakhashon dérive du radical de consonnes NHSH signifiant "déchiffrer" ou "trouver", tel que dans "nahash"). D'après les Nombres II, 3 et I Chroniques II, 10, Nakhashon ne fut pas seulement un commandeur tribal, mais il fut considéré comme un Prince

des fils de Juda. La Midrash rabbinique se réfère même à Nakhashon comme à un Roi, confirmant ainsi le statut effectivement royal - égyptien et éthiopien - de son héritage dans le judaïsme d'érudition ("Midrash Sifre" sur les Nombres XLVII par Jacob Neusner).

Il apparait donc que, si Nakhashon fut de la tribu de Juda, alors son père Aminabad - qui ne fut autre qu'Akhénaton le Moïse, descendit lui-même de la tribu de Juda par sa mère Tiyi, la fille de Youssouf le Vizir (alias Youya ou encore JOSEPH) et de TOUYOU L'ASENATH. Puisqu'il n'existait pas encore de princes israélites à ce stade historique, le fait que Nakhashon ait été considéré comme prince est révélateur qu'il fut bel et bien le fils d'un Roi d'Égypte et d'une Princesse d'Éthiopie - un fils qui, d'après la règle des 40 années, avait atteint sa majorité. Ainsi, nous sommes dans une situation où Moïse - Akhénaton n'avait absolument rien d'accesoire vis-à-vis de la prétendue lignée royale de David, ou plutôt d'une lignée à la fois ROYALE et DRUIDIQUE ! Car il est là le point important : ces Rois d'Égypte, en sus d'une parfaite éducation, subissait l'Initiation traditionnelle avant d'être reconnus aptes à agir come J.ÉOVÉ de leur peuple !

Du strict point de vue biblique, Moïse est présenté comme le Libérateur champion des Israélites, et il est révéré dans le judaïsme sur un pied d'égalité avec Ab.Ram (Abraham), fils de RAM, le grand Archidruide rescapé d'Hyperborée, héros de l'épopée hindoue du Ramayana. Hors, "ABRAM" signifie "père (AB) élevé (RAM)"; un A additionnel lui fut ensuite ajouté pour signifier sa Foi et on l'appela donc "ABRAAM", qui selon la définition de PHILON d'Alexandrie, signifie "le Père élu du Verbe", alors que la définition que l'on nous sert couramment est "le père de la multitude". Vous admettrez que la différence est de taille ! Et il existe en sus une définition plus secrète encore qui est : ABR - AM - Ab étant le Père, ABR (Eber) est le phallus, tandis que AM (prononcé EM) est la Mère, plus précisément Celle qui engendre, composé du A, soit l'Intellect (Savoir - Sagesse), et du M (phonétiquement aime) qui est le Cœur. Nous obtenons donc le sens ésotérique : "le Phallus du Père et la Mère qui engendre par la Sagesse ET le Coeur". Mais ces vérités essentielles sur l'importance capitale de Ab.Ram et d'Akhénaton - Moïse ont été stratégiquement perdues dans les Écritures. Le rôle ancestral majeur d'Akhénaton, le Moïse biblique, dans l'histoire dynastique des Enfants d'Is-Râ-El fut entièrement voilée du fait de l'effort déployé intensivement par les scribes pour séparer le concept du "Dieu Unique Mâle" israélite de "IAW l'Adon" du culte de YAOUAI L'ATON en Égypte, à Amarna.

- Le Fléau des Philistins :

Laissant derrière nous la digression de Ruth, les Écritures reviennent ensuite dans le droit chemin avec Samuel, le dernier et le plus influent des Juges. On profite pour nous rappeler que l'Arche du Seigneur reste toujours très impliquée dans l'histoire se concentrant maintenant sur les conflits des Israélites avec les Philistins.

D'un point de vue pratique, les Philistins étaient mieux équipés que les Israélites, possédant une technologie militaire, des chevaux, des chars, et des armes à la pointe du progès de l'époque, grâce à leur expérience acquise auparavant dans des pays plus avancés ("Chronique des Rois de l'Ancien Testament" par John Rogerson, p. 60). Ils avaient aussi introduit la métallurgie du fer après en avoir appris les techniques de fonte auprès des Hittites, et c'est pourquoi leurs équipements et leurs armures étaient beaucoup plus efficaces ("La Bible en tant qu'histoire" par W. Keller, ch. 18, p. 177). Mais ce qu'ils n'avaient pas, c'était l'Arche du Seigneur ENKI et, malgré leur puissance potentiellement supérieure, ils savaient qu'ils devaient se saisir de ce puissant artefact s'ils devaient vaincre leurs adversaires israélites.

L'histoire de Samuel est liée dès le départ à un ancien sanctuaire cananéen à Silo, là où l'Arche était traditionnellement remisée quand Elle n'était pas transportée dans les batailles. Le problème était que, les Philistins opérant depuis cinq centres stratégiquement situés, les troupes israélites étaient nécessairement partagées en unités séparées afin de pouvoir protéger leurs frontières, et l'Arche du Seigneur ne pouvait être partout à la fois. En conséquence, les factions tribales devinrent autonomes et désunies, et c'est ainsi que les Philistins en profitèrent, parvenant à s'emparer de l'Arche (I Samuel IV, 17) qu'ils emmenèrent dans leur citadelle d'Asdod; mais les résidents furent frappés par ses radiations et succombèrent, victimes de terribles infirmités. Ainsi, l'Arche fut emmené à Gath, puis à Eqron, mais les conséquences furent les mêmes et il y eut des "destructions mortelles" dans ces deux cités. Ceux qui réchappèrent à son rayonnement nocif souffrir d'effroyables maladies (voir au portail nord, dit "des initiés", de la cathédrale de Chartes les colonnettes sculptées représentant l'Arche ravageant la population), c'est pourquoi les Philistins décidèrent qu'il valait mieux restituer l'Arche aux Lévites à Beth-Shémésh "la Demeure du Soleil" (I Samuel V, 1 et VI, 16).

Étant donné que Samuel était à la fois un prophète et un prêtre, plutôt qu'un guerrier comme l'avaient été les précédents Juges, les représailles contre les Philistins furent prises en charge par le plus fort et le plus brave des Israélites, un Benjaminite nommé Saül qui fut intronisé Roi sur le champ. Installant sa cour à Guibeath, Saül réussit pour un temps à unifier les factions tribales contre l'ennemi. Mais il n'avait rien d'un diplomate, et il s'aliéna bientôt ses propres prêtres avec pour conséquence d'être contraint à en passer nombre d'entre-eux par le fil de l'épée pour le manque d'allégeance (I Samuel XXII, 18-19). Alors que Saül pensait qu'il était le Roi élu, devant avoir pour successeur son fils Jonathan, la majorité des prêtres virent son statut comme étant purement militaire et temporaire. Nous avons là l'exemple flagrant de l'importance de la caste sacerdotale et du pouvoir qu'elle exerçait déjà à l'époque, car pour autant que le juge Samuel ait été concerné, le vrai futur Roi était le fils de Jéssé, harpiste de profession et accessoirement porteur de l'armure de Saül, un tel "DAVID" selon le texte biblique... (I Samuel XVI, 21-23).

Cependant, une anomalie très embarassante surgit à ce stade de la légende de "David" : c'est que le chapitre suivant ne tient aucun compte de sa position déjà mentionnée à la cour du Roi Saül, mais le cite ici, au contraire, comme étant ÉTRANGER AU ROI ! Ceci se produit comme dans les cas précédents parce que deux traditions de rédacteurs différents sont entremêlées dans le récit. Dans ce texte là, David est maintenant perçu comme jeune berger dans les collines, ayant ammené de la nourriture à ses frères aînés sur le champ de bataille de Saül contre les Philistins (I Samuel XVII, 12-20). C'est à l'occasion de cette visite à ses frères guerroyants qu'il est prétendu que David devint un grand héros des Israélites pour avoir abattu le GÉANT Philistin GOLIATH DE GATH. Le texte nous dit que Goliath mesurait "six cubits et un empan", ce qui nous donne une taille d'environ 3 m. Mais, malgré son physique et la taille énorme de son épée, il semble que David l'abattit d'une pierre bien visée en plein front (I Samuel XVII, 4-51), et qu'il fut ensuite promu commandeur contre les Philistins.

Le récit relate que Goliath avait lancé un défi pour résoudre le conflit sur le champ de bataille au moyen d'un seul combat entre lui-même et le champion désigné des Israélites. À la manière des Anciens, Goliath se présenta prêt pour un duel - la première blessure affligée cessant l'affrontement et désignant le camp vainqueur - mais, au lieu d'entrer en combat rapproché comme convenu, David abatti l'homme, de loin, avec une fronde avant qu'aucun combat n'est véritablement commencé ! Cette scène, à juste titre, a souvent été critiquée concernant l'intégrité douteuse de David, ce type d'anecdote n'étant pas unique dans le légendaire israélite, dont le fond folklorique provenait originellement des AVENTURES DE SINOUHÉ égyptiennes datant du deuxième millénaire avant notre ère. De façon presque similaire à celle de David, le jeune Prince Sinouhé avait accepté un défi lancé ouvertement par le puissant champion des tribus de Ténou. Quand le guerrier arriva prêt au combat avec sa lance, Sinouhé tira simplement une flèche avec son arc dans le cou de l'homme et le tua ("L'Ancien Testament à la lumière de l'ancien Proche-Orient" par A. Jeremias, vol. 1, ch. 13, pp. 325-327).

Une fois de plus, la preuve est apportée, sinon du plagiat pur et simple, tout du moins de l'habile "emprunt" des scribes rédacteurs de l'Ancien Testament aux chroniques du passé de l'Égypte comme de la Mésopotamie.

Outre le prestige héroïque de David, il est dit qu'il se maria aussi avec Mical, la fille de Saül, devenant un ami proche de son frère Jonathan. Cependant, le roi Saül jura qu'il tuerait David afin de s'assurer de conserver la royauté dans sa propre famille (I Samuel XIX, 1). Sachant cela, Jonathan avertit son ami David, qui emmena dûment son armée dans les collines d'Engadi pour attendre l'assaut du Roi. Saül arriva finalement avec 3.000 hommes mais, l'ayant isolé de ses troupes, David lui pardonna et lui rendit sa liberté.

Peu après, Samuel mourut et, sans son prophète, Saül consulta la pythonisse d'Endor pour déterminer quel serait son sort. Elle conjura le fantôme de Samuel qui avisa Saül que son fils et lui tomberaient bientôt dans une bataille contre les Philistins. Et ce fut ainsi que, lorsque Jonathan fut tué sur le site du Mont Guelboé, Saül sut que son heure était venue. Ne souhaitant pas être tué par l'ennemi, il choisit de s'immoler lui-même par l'épée (I Samuel XXVIII, 7 et XXXI, 4).

Historiquement, le peu d'information existant sur Samuel indique que l'importance de son personnage fut grandement exagérée, à l'image de tant d'autres dans la Bible ! Il ne fut jamais un Juge de la nation israélite, et son domaine d'action fut en réalité relativement restreint, centré sur Ramah où il était le prophète local, et en charge de l'autel sacrificiel. De là, son autorité s'étendait sur les autels cananéens de Guilgal et de Mispéh, où il accueillait des festivités locales et d'où il répandait ses prophéties.

- Obéissance au Seigneur :

Il circule pas mal de propos sur Dieu dans l'histoire biblique du Roi Saül (sacrifices, prières, etc...) mais Il ne fait pourtant aucune apparition en personne. On explique ceci parce que : << En ces jours-là, la Parole de Yahvé était rare, la vision peu répandue.>> (I Samuel III, 1). Dans ce contexte, nous sommes maintenant entrés dans une époque historique éloignée de plusieurs siècles des anciens textes mésopotamiens et cananéens, dans lesquels le Dieu Suprême, quel qu'en soit le nom, apparaissant comme un personnage physique bien terrestre. Désormais, on le rencontrera seulement comme une entité perçue dans les visions des prophètes et des voyants. Il n'est plus perçu comme demeurant à Bêth.El, mais dans une autre dimension, inexplicable, appelée "CIEUX", d'où Il exerce Son règne de jugement : << Du Seigneur, les rivaux seront brisés, contre eux Il tonnera dans les Cieux. Le Seigneur jugera les confins de la terre,... (I Samuel II, 10).

Bien qu'on ait dit que Moïse avait fait l'expérience de la présence de Dieu au Sinaï, où l'Esprit du Seigneur planait au-dessus d'un dallage à l'aspect du saphir, ce n'est pas depuis les jours d'Abraham - plus de 800 ans avant Samuel - que nous trouvons une quelconque indication de Dieu comme étant, en quelque sorte, corporel. Les scribes de l'Ancien Testament nous Le dépeignent comme s'étant maintenant déplacé dans un domaine de croyance et de tradition - un personnage onirique, de visions, et d'expérience mystique. Sous cet aspect, on dit que Dieu conversait avec Samuel, et qu'Il était la source de sa sagesse prophétique. Mais le message prédominant de ce passage biblique, c'est que Dieu se retourna contre Saül parce qu'il désobéissait depuis le début de son intronisation royale.

Samuel avait avertit Saül que Dieu ordonnait une invasion des Amalécites, et qu'il devrait : << ... vouer à l'anathème tout ce qui est à eux et tu n'auras pas pitié d'eux; mais tu mettras à mort l'homme et la femme, l'enfant et le nourrisson, boeuf et mouton, chameau et âne.>> (I Samuel XV, 3). En conséquence, Saül lança la campagne avec un succès dévastateur, mais apparemment, il ne réussit pas à tuer moutons et boeufs, et ne pût trouver moyen de massacrer le roi amalécite. Ce manque d'attention au détail provoqua la colère de Dieu, et Samuel fut obligé de dire à Saül : << Parce que tu as rejeté la Parole du Seigneur, Il t'a aussi rejeté de la royauté.>> (I Samuel XV, 23).

Une fois de plus, dans ce cas et pendant tout le récit, tout est orienté par les scribes de la caste sacerdotale, rédacteurs du Livre de Samuel, vers la nécessité d'une obéissance totale et absolue au Seigneur dont les ordres doivent être suivis à la lettre, et sans discussion. Essayant d'apaiser le courroux divin, Samuel envoya chercher le roi Amalécite, puis : << ... Samuel mit en pièces Agag en présence du Seigneur...>> (I Samuel XV, 33). Mais Dieu n'étant pas calmé pour autant, Samuel reçut l'instruction de dire à Saül que : << Le Seigneur a arraché de ta main la royauté et il l'a donnée à ton prochain, à David même.>> (I Samuel XXVIII, 17). À partir de là, le texte biblique prétend que le droit de David à la royauté fut garanti par la Divinité et, en conséquence, la Maison Royale de Juda fut proclamée. Puis, anticipant la façon dont Jésus fut considéré dans les Évangiles du Nouveau Testament, il fut considéré que le Seigneur avait dit à David : << Je serai pour lui un père, il sera pour moi un fils.>> (II Samuel VII, 14).

Arrivés à ce stade, la question est de savoir si la toute puissante caste sacerdotale ne se sert pas de la peur qu'inspire Dieu pour satisfaire ses ambitions égoïstes de domination sur un peuple, somme toute inculte et sujet aux superstitions. Dans cette optique, "Dieu" a le dos large ! Il est donc intéressant de voir quel est Son point de vue sur la question, rappelant : << Et le Seigneur dit : ce peuple s'approche de moi et m'honore de ses lèvres; mais il a éloigné son COEUR de Moi, et la CRAINTE qu'il a de Moi est un COMMANDEMENT D'HOMMES appris par coeur; à cause de cela, voici que Je continuerai de faire à l'égard de ce peuple des merveilles et des prodiges étranges : c'est que la sapience de ses sages périra et l'intelligence de ces hommes entendus disparaîtra.>> (Esaï XXIX). Le message est d'une clarté limpide ! Il est bel et bien fait allusion marquée à cette arrogante oligarchie égarée par une théologie née de masturbations intellectuelles caractéristiques d'un égo démesuré.

Comme dans la totalité des cas précédents, les récits bibliques de la période des Juges ne spécifient aucune bonne raison pour laquelle les Israélites auraient délibérément choisi de vénérer Yahvé. Que ce soit en obligeant Jephté à sacrifier sa propre fille, ou en instiguant des campagnes massives de massacre et de destruction, Dieu est constamment dépeint comme un dictateur brutal et violent. À ce stade, depuis l'époque d'Adam et Ève, il n'y a eu absolument rien dans la Bible pour rendre son personnage aimable. Néanmoins, nous devrions nous souvenir que les Écritures ont été rédigées après la Captivité à Babylone, au VIè siècle avant notre ère, et, pour la plus grande part, - certainement depuis l'époque de Moïse - les points de détails spécifiques n'ont absolument aucune source documentée quant à leur origine qui ait jamais été découverte.

L'invasion de Canaan fut une période particulièrement sauvage de l'histoire israélite. Mais, en dépeignant ces décades d'occupation barbare comme étant la "Volonté de Dieu", les scribes israélites firent en sorte que leur nation, des siècles plus tard, puisse se défausser de sa responsabilité dans le génocide passé, s'éxonérant cyniquement ainsi de toute culpabité. Dieu n'eut absolument rien à voir dans tout cela ! Ainsi, bien que Yahvé soit dépeint comme un psychopathe despotique par une caste sacerdotale, décidémment bien sombre, il est plus que probable que Son implication fut entièrement inventée par les rédacteurs de la Bible en des temps très ultérieurs. Cette déformation des faits - historique tout autant que religieuse - n'est effectivement assise sur rien, les écrits de première main concernant le J.ÉOVÉ, soit le Chef de la Communauté, connu comme EL ou ILÛ s'étant arrêtés aux environs de 1400 avant notre ère, date de l'impact de la comète Sekhmet ayant causé l'arrêt de l'essor des civilisations d'Égypte et du Proche & Moyen Orient.



David & Urie David & Bethsabée Jugement de Salomon

Le Roi de Juda :

À ses débuts, aux environs de 1008 avant notre ère, la royauté "davidique" fut territorialement limitée. DAVID - nous savons maintenant que ce prénom usuel occulte le mot "DRUIDE", soit le J.ÉOVÉ de la Communauté - fut oint par Samuel comme Roi des Israélites et de leur territoire de la région d'Israël nouvellement dénommée ainsi, alors qu'ils se tenaient toujours à bonne distance au nord de Uru.Shâlem (avant d'être renommée Jébus Slem, puisque cité des Jébusiens, changée ensuite en Jérusalem) et loin des forteresses en Canaan méridional.

Avec l'Arche de retour en action, David battit les Philistins dans une suite de batailles, progressant au sud vers le Mont Moriah avec une armée de 30.000 hommes. L'Arche fut transportée partout sur une charette spécialement construite, mais, alors qu'elle oscillait sur le parcours, Ouzza le charretier la toucha par inadvertance et fut tué sur le coup (II Samuel VI, 6-7). David savait que seuls les Lévites, avec leurs habits et entraînements spéciaux, pouvaient manipuler le coffre sacré, alors que lui-même, malgré le fait qu'il fut roi, ne le pouvait pas. Il revêtit une ceinture enveloppante faite de lin nommée ÉPHOD, comme accessoire liturgique de prêtre (II Samuel VI, 13-15; l'éphod, dotée d'une bavette, devint l'insigne des Lévites, gardiens de l'Arche, sa bavette étant rabattue sur la ceinture de sorte à former un petit tablier à rabat; le port du tablier des francs-maçons en dérive) et dansa devant l'Arche, mais il savait qu'en dépit de tout, il ne pourrait jamais la toucher de peur de perdre la vie. Finalement, lui et les Israélites atteignirent le Mont Moriah, et le grand prêtre Sadoc (zaddik/tsedeq : droit, juste) conduisit l'Arche dans l'ancienne colonie cananéenne de Ourou-Shâlem (Jérusalem), où la cour de David fut établie et le roi intronisé. Sous le commandement de David, la domination des Philistins en Canaan méridional touchait à sa fin, et le territoire au sud d'Israël reçut le nouveau nom de Juda.

Dans tout ceci, l'Ancien Testament ne fait pourtant aucune mention de la succession cananéenne d'Abd-Khiba, gouverneur de Ourou-Shâlem autour de l'époque de Moïse et, historiquement, rien n'est clair quant à qui gouvernait la ville juste avant l'arrivée de David ("La Bible Retrouvée" par Israël Finkelstein et Neil Asher Silberman, ch. 9, pp. 239-240). Cependant, le temps dit de l'intronisation de David en Juda est intéressant puisqu'il se produisit en une période d'intenses changements continuels. L'époque des Ramsès touchant à sa fin, l'Égypte était alors en déclin et en état de banqueroute virtuelle. La Haute Égypte, au sud, était gouvernée par une caste de prêtres thébains, tandis qu'au nord, la Basse Égypte était séparément dirigée par des pharaons non dynastiques à Tanis, dans le delta du Nil. Pendant ce temps, les Mésopotamiens et les Syriens n'étaient pas spécialement intéressés par Canaan, ayant évité la région après la

conquête palestinienne. La Babylonie connaissait également quelque déclin, et l'essor de l'Assyrie n'avait pas encore commencé. Ayant battu les Philistins, David était donc en bonne position pour ne pas être défié de l'extérieur, et il poussa même ses avancées dans d'autres territoires : << David battit Hadadézér, roi de Sobah, alors qu'il allait mettre la main sur le fleuve Euphrate (I Chroniques XVIII, 3).

Toutefois, le grand problème pour nous est que nous ne savons pas quel fut le nom réel de celui qui figure dans les documents comme étant DAVID. Le prénom DAVID fut effectivement introduit dans les Écritures bibliques alors qu'il n'avait JAMAIS été employé comme nom personnel avant ce temps-là. Car en réalité, ce prénom fut en fait dérivé d'une distinction titulaire, les tablettes d'argile du palais de Mari utilisant le terme de DÂVÌDUM, signifiant "COMMANDEUR", de la même manière que la dénomination CAESAR utilisée à ROME pour désigner un personnage impérial hautement représentatif. Nul hasard donc si l'artiste initié Michel-Ange fit une statue du Roi David qu'il dénomma Caésar ! Nous pointons ici un fait d'une importance capitale, puisque créant l'indispensable lien - jusqu'alors occulté - avec le futur IMPERIUM ROMANUM qui n'aura de cesse que de conquérir et d'asservir le plus grand nombre de peuples ! Et désormais, tout prend un sens dans cette histoire du monde, mensongère et honteuse !

Ceci étant, gardons aussi à l'esprit la signification plus archaïque de "David", déformation du mot DRUIDE, sourcé, répétons-le, au sanskrit "DRW" signifiant la Sagesse, la Porte, ainsi qu'à WIDI : savoir, connaître. Le mot DRUIDE, composé de "DRW.WID", signifiant donc que la "Porte de la Sagesse est le Savoir authentique". Les titres DRW.WID et DÂVÌDUM, d'une extrême importance dès lors que nous en connaissons le sens, ont été arbitrairement rayés du vocable d'usage des scribes rédacteurs de l'Ancien Testament, en une intention bien précise : l'effacement pur et simple de la LIGNÉE ROYALE DYNASTIQUE ATLANTÉENNE et son usurpation sur des millénaires par une oligarchie de prêtres issus d'une autre lignée, ayant imposé leurs dogmes aux peuples de la Terre dans un but de domination globale des esprits humains. En cette optique, seule une poignée d'initiés au Savoir sûrent que "ABRAHAM", "DAVID", "SALOMON", "JÉRUSALEM" furent des MOTS CODÉS à la signification ésotérique très éloignée du sens qui leur est donné au 1er degré ! Récapitulons en restituant donc leur sens originel :

ABRAHAM = AB.RAM = RAMA ou REEM, l'Archidruide Hyperboréen (l'un des groupes rescapés de l'anéantissement de la civilisation Atlante) descendu avec les siens des hauts-plateaux tibétains où ils s'étaient réfugiés auparavant, pour s'établir en Mésopotamie, devenant là les ANOUS, ANIOUS, DANOUS, DANUNNA, etc... dirigés par l'ANANNAGE (Anunnaki), le Grand Conseil ou la Grande Assemblée des Sages. Leur coutume sociale de GUIDER leur peuple tout en LE SERVANT, perdura aussi longtemps qu'aux derniers temps des druides en Gaules !

DAVID = le DÂVÌDUM : Druide Commandeur, équivalent du terme J.ÉOVÉ utilisé bien antérieurement en Sumérie.

SALOMON "emprunté" au SOL OM ON (Tri-Unité divine égyptienne) par les SOLYMI ou SOLYMOI, SOLYMES, SOLYMITES, peuplade issue de Lycie, citée dans l'épique de Homère, et à laquelle il est absolument nécessaire de s'intéresser de très près, après s'être remémoré les rois-bergers HYKSOS, envahisseurs belliqueux de l'Égypte, suivis des Édomites... Car il s'agit bien là des FILS DE BÉLIAL, qui seront nommés plus tard sous la Rome Impériale, les FILS DE BRUTUS, soit : les Fils des Ténèbres, l'engeance des "maîtres" de ce bas-monde qui ont systématiquement tout inversé !

Ainsi donc, David, Salomon, et leurs successeurs pourraient tous avoir été considérés par "Ceux qui Savent" comme des DÂVÌDUMS, même si, dans les Écritures, on attribua seulement ce nom au premier roi de la dynastie, pour la postérité.

JÉRUSALEM : COLONIE CANANÉENNE tout d'abord nommée du nom sumérien de Uru.Sha.Lem, vite devenu Ourou-Shãlem, dans ce contexte bien précis, elle fut la cité - aux constructions cyclopéennes ATLANTES - de Shãlem, le fils du dieu biblique El Elyon qui vivait non loin de là, sa propre résidence étant établie à Bêth.El : la Demeure de El ! Suite à cela, son nom fut légèrement retouché en "Uru.Shâlem" ou "Ourou-Shalam"; renommée ensuite Jébus Salem, puisque cité des Jébuséens, et changée en Hierosyla, mot signifiant Sacrilège en raison de l'état d'esprit mauvais de ses nouveaux occupants, les Hiero Solymites, descendants des rois-pasteurs Hyksos, lesquels ayant été chassés d'Égypte, s'établirent par la force en cette région. Ils changèrent ainsi tous les noms et titres des lieux, villes et personnages historiques pour échapper à la honte du Jugement de l'Histoire. Que la Vérité Soit !

Ayant assujetti les régions d'Edom, d'Ammon et de Moab, ainsi que les centres frontaliers araméens tels que Damas et

les enclaves cananéennes de Megiddo et de Beth-Shan, David est dépeint plus comme un empereur romain que comme un roi. Il établit des relations commerciales avec les Phéniciens de Hammath, de Tyr et de Sidon, et établit sa cour sur le modèle égyptien traditionnel de ses ancêtres, administrée par des officiels désignés, avec un commandeur militaire, un chancelier, et un chroniqueur ("La Bible en tant que l'Histoire" par W. Keller, ch. 19, pp. 189-190). De plus, il y avait deux grands prêtres : le Sadok et l'Abiathar, ainsi qu'un vizir, exactement à l'image de ce que faisaient les pharaons d'Égypte. David jouissait aussi de son propre harem dans le style des autres monarchies orientales. À cet égard, on cite le nom de ses épouses principales comme étant Mical (la fille de Saül), Akhinoam de Jizréël, Abigaïl, Maakah, Haggith, Abital, Eglah, et Bethsabée.

Bien que David ait été largement vénéré comme héros national et comme l'un des personnages les plus significatifs de la Bible, il n'est pourtant pas toujours dépeint flatteusement, au contraire : un exemple de sa nature humaine tortueuse est révélé par son adultère avec Bethsabée qui, avant d'épouser David, était l'épouse de Urie le Hittite. Commençant à II Samuel XI, 2, l'histoire raconte que lorsque David découvrit qu'il était responsable de la grossesse de Bethsabée, il rappela Urie du champ de bataille afin qu'il passe quelques temps avec son épouse; essayant de fuir sa responsabilité devant l'état de Bethsabée, le plan de David fut que Urie considèrerait que la conception de l'enfant à venir était finalement de son fait. Mais Urie déclina l'invitation puisqu'à l'époque, il n'était pas considéré comme une pratique honorable pour un soldat de rendre visite à sa femme en pleine période de bataille. En conséquence, David s'arrangea pour que Urie soit placé en première ligne des combats, où il savait qu'il avait toutes les chances d'être tué. Puis, après le décès d'Urie, comme planifié, Bethsabée fut libre de rejoindre la Maison du Roi.

Le règne de David n'alla pas sans troubles non plus, et à un moment donné, son fils aîné Absalom mena une révolte contre son père., avec pour résultat d'y perdre la vie : << Ô, mon fils Absalom, mon fils...>> (lamentation de David, II Samuel XIX, 1). Une querelle de succession se produisit alors, la faction de Juda soutenant le deuxième fils le plus âgé de David : Adoniah (Adoniahou), tandis que la faction de Jérusalem appuyant le jeune Yedidiah (Salomon). Quand David mourut, le récit légendaire explique que les partisans de Yedidiah étaient de loin les plus puissants, comptant parmi eux Sadoc, le prêtre, Nathan le prophète, et Benatahou, le capitaine de la garde du palais. Ils firent exécuter Adoniah (I Rois II, 13-25), exilèrent ses partisans et Yedidiah le Solyme (Salomon) devint le nouveau roi à Jérusalem.



Articles Truqués et Fausses Reliques :

En étudiant cette période de l'histoire israélite, nous faisons face à un problème majeur du fait de la pénurie de documents provenant de Canaan; il y a donc ainsi très peu d'évidence documentaire pour conforter la description biblique de l'émergente Maison Royale de Juda. Mais, en même temps, rien n'a encore été trouvé qui la contredise manifestement.

Alors que des milliers de tablettes gravées d'époques antérieures ont été exhumées, les méthodes de conservation des documentations ont changé de manière significative depuis environ 1000 av. J.C., à peu près au moment de l'avènement du DÂVÌDUM ou roi David. Auparavant, les Cananéens avaient écrit sur des tablettes d'argile en gravant les textes au moyen d'un stylet, tablettes qu'ils faisaient cuire ensuite. Les Israélites, quant à eux, introduisirent l'usage de l'encre à la manière égyptienne. Le papyrus (papier de grande qualité fait à partir de roseaux) n'était pas couramment disponible, et c'était un produit d'importation coûteux; c'est pourquoi un nouveau genre de document apparut : l'ostraca (du grec signifiant "coquille" ou "tesson" de poterie), des tablettes de terre cuite sur lesquelles on pouvait utiliser l'encre, le problème étant que leur faces écrites n'étaient pas faites pour durer. Et, bien que beaucoup de ces ostraca aient été découvertes, très peu sont aujourd'hui lisibles, la majeure partie d'entre-elles ayant vu leur encre effacée par l'humidité du sous-sol en lequel elles furent enfouies pendant des périodes allant jusqu'à 3.000 ans.

Parmi les découvertes les plus utiles, un grand nombre d'ostraca, trouvées à Arad, dans le désert du Neguev, traitent de l'administration de la région du VIIIè au VIè siècles avant notre ère. D'autres, découvertes à Lachis, en Judée, datant d'environ 600 av. J.C., sont des lettres discutant des préparatifs militaires relatifs à l'invasion babylonienne : c'est en effet aux environs de 588 avant notre ère que Nabuchodonosor attaqua Lachis avant de partir à l'assaut de Jérusalem.

Quand les archéologues découvrent des ostraca, leur authenticité est rarement mise en doute. Mais récemment, un grand nombre d'entre-elles sont apparues sur les marchés d'antiquités sans aucune indication de provenance archéologique, et, après expertises, beaucoup se sont avérées être fausses. La condition de base requise pour produire une fausse ostracon est simplement un ancien tesson d'argile qui puisse être daté authentiquement, sur lequel une écriture sémitique de style ancien est ajoutée à l'encre traditionnelle, fer et carbone. Parfois, au lieu d'utiliser de l'encre sur les tablettes, on a inscrit, sur d'anciens pots et tessons, une écriture adroitement érodée et patinée. De telles fausses pièces ont été vendues à des prix astronomiques dans ce qui est devenu une industrie de plusieurs millions de dollars ayant berné les plus grands experts (dossier criminel 482/04, Cour du District de Jérusalem. Voir les rapports complets sur des faux détectés et leur cas judiciaire correspondant dans : "l'autre chaussure" publié dans la Revue Biblique Archéologique de mars/avril 2005, pp. 58-69).

En décembre 2004, un Palestinien et quatre Israéliens furent poursuivis sous l'inculpation d'avoir dirigé un réseau lucratif de fabrication de faux durant plusieurs décades. La Direction des Antiquités d'Israël et la police israélienne affirmèrent que les accusés avaient créé une série de faux prétendument bibliques, quelques-uns ayant été acquis à des prix très élevés et inclus dans les collections du prestigieux Musée d'Israël à Jérusalem. Des géologues de l'Université de Tel Aviv et l'Inspection de Géologie d'Israël avec des épigraphistes de l'Université Ben-Gourion et de l'Université Hébraïque de Jérusalem aidèrent à prouver diverses falsifications. À la lumière de ces faits, puisque certains des plus précieux objets manufacturés du musée de l'ancienne Juda ont maintenant été discrédités, le doute plane sur toutes les reliques existantes sans provenance archéologique dûment établie. Cependant, il est réconfortant de savoir que les autorités, dont on pourrait imaginer qu'elles aient voulu préserver le mythe de telles reliques d'héritage présumé, sont les autorités mêmes qui dénoncent désormais leur authenticité.

Bien entendu, ceci nous laisse précisément là où nous commençâmes cette section, en ceci qu'il y a très peu de preuves documentaires formelles pour étayer le portrait biblique des premiers rois de la Maison de Juda. Malgré cela, il est évident d'après certaines études documentaires que ce qui n'est pas archivé dans tel endroit se révèlera très probablement dans un autre. Hors, si la Maison de Juda, dirigée par des DÂVÌDUMS - Commandeurs du style Empereur Romain - successifs, fut aussi prééminente et influente que la bible l'affirme, alors sûrement ce serait mentionné dans les archives des pays voisins; en cette optique, une piste très chaude - dont curieusement personne ne parle - mène à l'Éthiopie, où - il n'y a pas de fumée sans feu - se trouve à la fois les ruines de ce qui pourrait être le véritable PREMIER TEMPLE (l'Archéologie officielle potitiquement correcte le nomme "synagogue") en l'extraordinaire site de... MAGDALA ! Enfin, le LION DE JUDA reste l'un des attribut emblématiques majeurs de l'Éthiopie... Nos belliqueux conquérants HYKSOS-SOLYMI-ROMAINS, actuels SIONISTES, ne se seraient-ils pas accaparés L'HISTOIRE, LES US & COUTUMES, ET... LES ARTEFACTS D'UN AUTRE PEUPLE - NOIR - ??? La question est posée... Une autre, participant du simple bon sens, s'ensuit : Y EUT-IL JAMAIS DES LIONS EN PALESTINE ? Une chose, elle, est certaine, il y eut - et en reste - en Afrique !

Une autre, plus occultée encore, nous amène à TEL DAN, au nord de Juda, où en 1993 une découverte survint dans les collines au pied du Mont Hermon, devenu depuis lors l'un des évènements marquants les plus significatifs de l'État d'Israël moderne. Des fouilles avaient débuté en 1966 sous la direction de l'archéologue Avraham Biran. Après avoir creusé pendant quelques années, une porte monumentale en briques de boue fut mise à jour, avec une arche construite par les Cananéens aux environs de 1800 avant notre ère, soit longtemps avant l'arrivée des Israélites dans la région. Le lieu où se trouvait Dan était alors appelé LÉSHÉM (Josué XIX, 47), ou LAÏSH (Juges XVIII, 27), et l'ancienne Porte Cananéenne fait maintenant l'objet d'une mesure de conservation de la Direction des Antiquités Israéliennes.

Parmi les ruines de Léshém, les restes d'une stèle de basalte d'époque ultérieure furent découverts, le plus gros fragment mesurant 32 cm x 22 cm; sur celui-ci, treize lignes d'écriture araméenne gravées sont partiellement préservées depuis env. 825 avant notre ère, peu après l'époque du descendant biblique de David, le Roi Josaphat de Juda. L'inscription fut créée du fait du Roi Hazaël d'Aram, ayant trait à son père, Hadad II, qui fut victorieux dans une bataille contre Achazvahou de la "BYTDWD", se traduisant par "Maison de David".

Les rois Ben-Hadad (fils de Hadad, donc Hadad II) et Hazaël sont bibliquement évoqués dans II Rois VIII, 7-15, tandsi qu'Achazvahou (en araméen) est l'équivalent linguistique de Josaphat (en hébreu). Ainsi, la relique de Tel Dan est désormais considérée comme un trésor national du Musée d'Israël, où elle est cataloguée comme L'INSCRIPTION DE LA MAISON DE DAVID. Mais, comme nous l'avons vu précédemment, DAVID n'existait aucunement en tant que NOM PERSONNEL en ces temps-là, et l'inscription se réfèrerait donc à La MAISON DES DÂVÌDUMS, dénotant bien une DISTINCTION TITULAIRE - comme par exemple la Maison du Tsar, "davidum" signifiant "commandeur" - plutôt que référençant David en tant qu'individu.

Une autre relique royale se glorifiant d'un conflit avec la Maison des Dâvîdums est la PIERRE MOABITE, aussi connue comme la STÈLE MÉSA, datant d'environ 860 avant notre ère; ce monument de basalte noir de 1,07 m x 61 cm fut découvert par le missionnaire allemand F.A. Klein à Diban (l'ancienne Dibon) en 1868, 32 km à l'est de la Mer Morte, à l'opposé d'Engadi, en rive est. Maintenant exhibée au Musée du Louvre, à Paris, la Pierre Moabite fut, à l'origine de sa découverte, source de conflit dès lors où le Musée de Berlin exprima le désir de la transporter en Occident. L'Encyclopédie Juive relate que, en entendant cela, des Arabes locaux la soulevèrent, mirent le feu tout autour, et

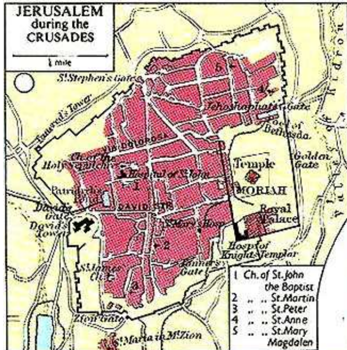
l'arrosèrent d'eau froide dans l'intention de la fragmenter. Une médiation fut ensuite conduite par le Consulat Français de Jérusalem, dont les conservateurs restaurèrent l'objet façonné, tout en offrant assez d'argent pour acheter la stèle et calmer ainsi les habitants de Diban. Comme rapporté dans le "Time Magazine" de décembre 1995, c'est l'inscription la plus importante jamais retrouvée dans l'ancienne Palestine. Cette stèle contient 36 lignes d'écriture phénicienne relatant la rébellion du roi Mésa de Moab contre les rois d'Israël et de Juda. Cette bataille est d'ailleurs racontée dans le livre II Rois III, 4-27 de l'Ancien Testament. En 1994, après avoir examiné à la fois la Pierre Moabite et sa reproduction en papier mâché au Louvre, l'érudit français André Lemaire déclara que la ligne 31 de la stèle mentionnait aussi la BYTDWD (Maison des Dâvîdums), tout comme sur le fragment de Tel Dan.


roi Salomon


canal de la source de Gihon



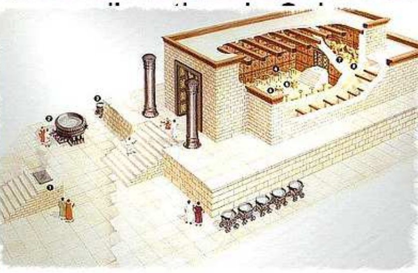

écuries de Salomon ?

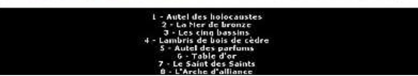


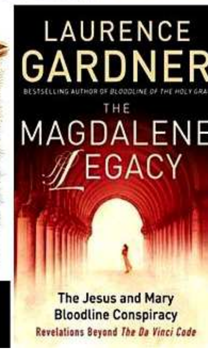




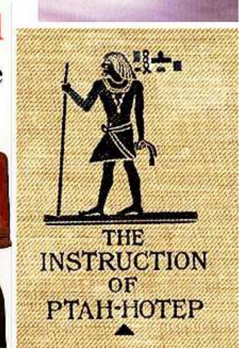
le Roi Hiram de Tyr envoie ses Artisans à Salomon











18) L'HISTOIRE DES DEUX ROYAUMES

- L'Essor de Jérusalem :

Avec la présentation du fils et successeur de David, le roi Salomon, nous avons un nouvel exemple de la façon dont les noms titulaires furent donnés aux dynastes de Juda par opposition à leur vrai nom de naissance. Bien que nous ne sachions pas à ce jour le nom réel de David, le livre II Samuel XII, 24-25 nous donne le vrai nom du roi qui devint connu comme Salomon : YEDIDYAH. La Bible nous dit qu'en compétition avec ADONYA, son demi-frère plus âgé, Salomon chevaucha une mule, monture traditionnelle des Rois de Juda, jusqu'à la source de Gihon, dans le désert, où il fut oint par le grand prêtre Sadok (zaddik/tsedeq : droit, juste) dans une cérémonie improvisée à la hâte, en plein air (I Rois XXV, 38-39).

Contrastant avec son père au tempérament guerrier, Salomon, qui régna env. de 968 à 926 av. J.C., avait la réputation d'être un prince de paix, d'où, officiellement, la stylisation du nom "SALOMON" (mot signifiant alors "PACIFIQUE") sous lequel le roi Yedidyah devint connu par la suite. L'autre signification - jusqu'à nos jours OCCULTÉE par l'Ordre Noir - du mot "SALOMON" est : SOLYME ou SOLYMITE, nom donné aux membres de l'ancienne nation des Solymi, également cités comme Pisidiens ou Termiles par les historiens de l'Antiquité, redoutables guerriers extrêmement belliqueux, établis sur les bords de la Cilicie, dans les montagnes du Taurus (actuelle Turquie) qui, historiquement parlant, ne furent en rien véritablement pacifiques ! Flavius Josèphe dans "Contre Apion", livre I, XXII, nous les décrit comme des Phéniciens participant à l'expédition de Xerxès en guerre contre la Grèce. Ce furent eux les cruels rois-pasteurs HYKSOS qui saccagèrent la Basse Égypte et usurpèrent le trône de ses Rois, établissant leur capitale AVARIS (décidément les noms parlent !), l'actuelle Tell-el-Daba, dans le delta du Nil. Ils eurent notamment APOPHIS et surtout OSARSIPH : OSIRIS SETH, pour rois-bergers... !

La légende biblique nous dit que Salomon ne s'embarqua pas dans des campagnes d'expansion, bien qu'il ait pourtant construit des garnisons défensives pour ses chars et sa cavalerie, notamment à Hasor, Meggido, et à Gézér. Il construisit aussi d'immenses magasins de réserves et nomma douze gouverneurs régionaux dans ses districts administratifs. Étant donné que, contrairement aux Philistins, les Israélites n'avaient pas d'expérience maritime, Salomon forgea de bonnes relations avec les marchands phéniciens, et le roi Hiram de Tyr l'aida à construire une flotte destinée à naviguer en Mer Rouge. Cette flotte, basée à Esion-Gabér, permit à Salomon de s'introduire dans le commerce lucratif des chevaux, ce qui résulta en 40.000 stalles à chevaux pour ses chars et ses 12.000 cavaliers (I Rois IV, 26). Même son écurie à Jérusalem était fort étendue, et il est rapporté que, quand les chevaliers de la Milice du Temple y firent des fouilles quelques 2.000 ans plus tard (après la 1ère Croisade, entre 1118 et 1127 de notre ère), c'était : << Une écurie d'une capacité tellement extraordinaire qu'elle pouvait contenir plus de 2.000 chevaux. >>. Cela reste à démontrer, car les érudits savent bien que les historiens, pour expliquer le nom de templiers donné à cet ordre militaire, prétendent que Baudoin II, roi de Jérusalem, leur donna une maison située près du Temple de Salomon, à Jérusalem, et que durant des années, les Templiers fouillèrent sous ce Temple, dans ces anciennes écuries; mais ils commettent là un énorme anachronisme, puisqu'à cette époque, non seulement le Temple dit "de Salomon" n'existait plus, mais il ne restait pas pierre sur pierre du second temple bâti par Zorobabel sur les ruines du premier; il eut donc été extrêmement difficile d'en indiquer précisément la place. Il faut en conclure, premièrement, que la maison donnée aux Templiers par Baudoin était située non près du Temple, mais près du terrain sur lequel ces missionnaires secrets et armés du patriarche d'Orient avaient en réalité l'intention de le rebâtir, et deuxièmement, qu'en toute logique, les fabuleuses écuries du roi Salomon sont un apport de plus au légendaire du personnage et des lieux !

Bien que peut-être pacifique concernant ses relations avec d'autres nations, Salomon est décrit comme ayant été un dirigeant très rude dans son propre fief. Pour ses ambitieux projets de construction à Jérusalem, Hasor, Meggido et Gézér, il mit en servitude les autochtones non-israélites de son royaume, ainsi que de nombreux Israélites de la partie nord du territoire. Il existe des preuves archéologiques substantielles de certaines constructions lui ayant été attribuées à Meggido, où deux palais et d'autres bâtiments publics ont été exhumés et datés de l'époque de Yedidyah (Salomon). Des fouilles à Hasor et à Gézér ont révélé des travaux similaires importants, avec des murs d'enceinte et des portes datant aussi de la même période ("La Chronique de l'Ancien Testament" par J. Rogerson, pp. 88-89).Étant donné que le Temple de Jérusalem fut bel et bien démoli, reconstruit, agrandi, puis redémoli sur une durée temporelle d'environ un millénaire, nous reviendrons ultérieurement sur la question de son archéologie...

Connu pour sa sagesse légendaire, on se rappelle bien du Salomon biblique pour son mode de jugement lorsqu'il fut confronté à deux femmes, chacune affirmant être la mère d'un tout jeune garçon. Ne disposant d'aucune preuve, Salomon demanda une épée pour couper le bébé en deux, déclarant qu'il donnerait à chaque femme la moitié de l'enfant; mais, seule l'une d'elles dit qu'elle préférait renoncer à l'enfant en faveur de sa rivale plutôt que de le voir tué. le roi jugea donc qu'elle était la mère à juste titre.

En termes d'écrits philosophiques, Salomon a été faussement crédité de nombreux ouvrages, y compris "LA SAGESSE DE SALOMON" parue dans la Bible Apocryphe de la version autorisée du Roi Jacques (pp. 93-112).De la même manière lui est attribué le "CANTIQUE DES CANTIQUES" de l'Ancien Testament, ainsi que le Livre des Proverbes. Mais sur ces points (ainsi que sur d'autres), ces affirmations, une fois de plus, s'avèrent entièrement fausses. Non seulement les "Dix Commandements" furent tirés de citations extraites du LIVRE DES MORTS égyptien, mais les "Psaumes de David" furent pareillement tirés d'hymnes égyptiens, et les Proverbes bibliques furent également extraits de la culture de Sagesse de l'Ancienne Égypte; trente d'entre-eux furent traduits en hébreu presque mot pour mot depuis les écrits du sage Amenemopé, conservés de nos jours au British Museum (Proverbes XXII, 17 - XXIV, 22); verset après verset, le Livre des Proverbes de la Bible est sourcé à cet original égyptien, et il a désormais été découvert que les écrits d'Amenemopé dérivent eux-mêmes d'un ouvrage beaucoup plus ancien intitulé "LA SAGESSE DE PTAH-HOTEP" remontant à plus de deux millénaires AVANT l'époque de Salomon ! ("L'Aube de la Conscience" par J.H. Breasted, pp. 371, 377-378).

"La Sagesse de Salomon", quant à elle, est une oeuvre apocryphe beaucoup plus tardive qui émana d'Alexandrie aux environs de 250 av. J.C., soit quelques 700 ans APRÈS l'époque de Salomon. Basée sur des philosophies grecques de la période, elle fut incluse dans la Bible alexandrine, la Septante ("Le guide illustré de la Bible" par J.R. Porter, pp. 127-129, 132).

Aussi attribué à tort est l'exotique Cantique des Cantiques (Cantique ou Chant de Salomon) de l'Ancien Testament. Cette

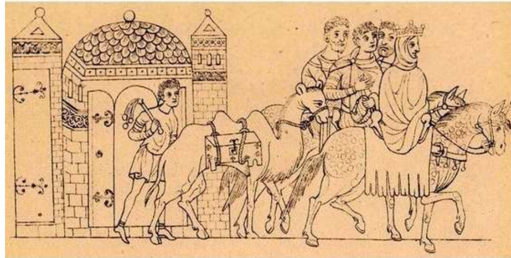
suite de chants d'amour entre un Roi et sa jeune Épouse est distinctement arabe, avec de fortes influences de Syrie et de Mésopotamie. La cérémonie syrienne du Mariage Royal, connue sous le nom de "Rituel de l'Aire de Battage", référencée dans le Cantique I, 12, avec sa table royale et l'onction nuptiale de nard, fut reprise à l'identique dans le Nouveau Testament chrétien quand Maria de Magdala (Marie-Madeleine) oignit Jésus durant la cérémonie du banquet à Bêth.Ana (Béthanie) (Jean, XII, 3). À savoir que l'onction (oindre) par la mariée était l'octroi du statut messianique et le transfert du droit de propriété, et que le très coûteux nard est un onguent parfumé, d'odeur douceâtre, composé à partir du nard, plante de l'Himalaya ne poussant qu'à des altitudes de plus de 4.000 m (plus de détails sur ce rituel de l'onction royale dans "La Descendance de Marie-Madeleine" par Laurence Gardner, ch. 10, pp. 155-161).

Le point culminant de la renommée de Salomon fut le Temple qu'il construisit sur le Mont Moriah, (près du palais de David, sur le Rocher de Jérusalem) dans le but d'y abriter l'Arche d'Alliance. Pour cet ambitieux projet, le roi Hiram de Tyr vint une nouvelle fois à son aide, fournissant des dessinateurs, des artisans et des matériaux. Le directeur des opérations fut un autre Hiram, aussi originaire de Tyr, artisan de renom dans le travail des métaux (I Rois VII, 13-14). D'après la tradition maçonnique, cet Hiram avait pour surnom Abiff, bien qu'il ne soit pas référencé comme tel dans la Bible. Sur ce point, le nom ABIFF n'apparaît pas dans le "Manuscrit Regius" des Constitutions Maçonniques de 1390, mais il apparaît bien plus tard dans le "Manuscrit Downland" de 1550. L'homonyme de cet artisan, le Roi Hiram (env. de 969 à 936 av. J.C.) était à cette époque l'un des personnages les plus notables du Moyen-Orient. Dans une dynastie qui commence avec ABI-BAAL, son père, l'étendue des constructions et des ouvrages de génie civil d'Hiram transformèrent Tyr d'une petite installation côtière en l'un des plus riches et des plus influents ports de commerce du monde méditerranéen.

Le Temple de Jérusalem, comme décrit dans les Écritures, était modelé selon des aspects des traditions égyptienne et phénicienne. À l'entrée, en accord avec la coutume pour les temples de l'époque et à l'image des deux obélisques égyptiens, étaient dressées deux colonnes indépendantes en bronze, l'une dénommée JAKIN (signifiant "institution"), l'autre BOAZ (voulant dire "force"), du nom du grand-père du Dâvîdum (David). Les murs et le plafond du Temple étaient revêtus en bois de cèdre du Liban et décorés de cherubim, de grenades et de lys (lotus); les portes et le plancher étaient faits en olivier et en pin, et tout ceci, du plancher au plafond, était recouvert d'or (I Rois VI, 20-30). Central à l'ensemble de l'édifice était ce qui était appelé le "Saint des Saints" abritant l'Arche d'Alliance gardée par deux chérubins géants (I Rois VIII, 6-7).



site de Khirbat en-Nahas : forteresse et mines supposées du roi Salomon



caravane de la Reine de Saba (image naïve moyen-âgeuse)



citerne, royaume de Sheba



écriture sabéenne





Salomon accueille la Reine de Saba



ruines de Marib, ancienne capitale du royaume de Saba



ruines du temple de Haram Belqis (ancien royaume de Sheba)



inscription du palais de la reine de Saba (Éthiopie)



situation de l'ancien royaume de Sheba ou Saba

Un Palais en Or :

La grande richesse en or qu'il accumula est notoire dans l'histoire de Salomon : << Le poids de l'or qui parvenait à Salomon en une année était de six cent soixante-six talents d'or.>> (I Roix X); un talent correspondant à environ 49 kg, 666 (le nombre de la Bête associé à Salomon !) talents nous donnent quelques 30 tonnes d'or, soit quelques centaines de millions d'euros ! En outre, tous les récipients destinés à recueillir les boissons de Salomon étaient en or, et la liste d'objets manufacturés en or du palais de Salomon est apparemment infinie - tout ceci additionellement à l'utilisation considérable d'or dans la construction et l'ameublement de son Temple : << Le Roi Salomon fit 200 grands boucliers d'or battu; 600 sicles d'or allaient sur chaque bouclier (I Rois X, 16) ... et 300 petits boucliers d'or battu; trois mines d'or allaient sur chaque petit bouclier (I Rois X, 17) ... De plus, le Roi fit un grand trône d'ivoire et le revêtit de l'or le plus pur (I Rois X, 18).

Avec l'aide du Roi Hiram de Tyr, une bonne quantité de l'or de Salomon fut obtenue dans les mines d'Ophir, près de Saba (I Rois IX, 27-28), d'où la Reine venait aussi, apportant plus de richesse à la cour de Jérusalem. I Rois X, 1-13 relate que la Reine de Saba arriva avec une grande caravane, apportant des épices, de l'or et des pierres précieuses pour le Roi de Juda dont la sagesse sans pareille était renommée jusqu'aux pays lointains (répété dans II Chroniques IX, 1-12; I Rois X, 10 spécifiant qu'elle lui apporta 120 talents, soit quelques 5 tonnes 1/2 d'or).
Le pays de Saba, correctement SÃBA, est cité dans les inscriptions assyriennes du roi Téglath-Phalasar III (env. de 745 à 727 av. J.C.) et de Sargon II (env. 720 à 705 av. J.C.). Ces écrits expliquent que Sãba était alors le pays des Sãba'aa ou Sãbéens, et la deuxième inscription, datant des environs de 707 av. J.C., associe une prédominante reine Samsé d'Aribû au roi It'amara de Sãba; son royaume se trouvait loin au sud de la Palestine et de la Jordanie, dans la Péninsule Arabique qui englobe maintenant le Yémen. Jouxtant le flanc est de la Mer Rouge au-dessus du Golfe d'Aden, la forme sémitique du nom de Sãba était Sheba. Ce pays de Sãba fut certainement connu pour ses épices et son or, juste comme décrit, mais quant à la Reine, il n'existe dans la Bible aucune mention concernant son âge, son apparence physique, ni quoi que ce soit d'autre la concernant. Et cependant, une irrésistible histoire romanesque circule dans la mystique de cette femme à la caravane de dromadaires chargée de richesses fabuleuses, conte qui, à travers les siècles, a conduit les écrivains et les artistes à développer une mythologie colorée la concernant. Par contraste, sa présence dans la Bible est très limitée, s'étendant juste sur une douzaine de courts versets mettant en scène de manière appropriée la description du propre

prestige de Salomon. Quoi de mieux pour les scribes de l'Ancien Testament de démontrer la sagesse et la richesse du puissant Roi que d'avoir la Reine d'une grande nation commerciale historiquement confier : << Tu surpasse en sagesse et en biens la renommée dont j'avais entendu parler.>> (I Rois X, 7).



Le Dieu des Rêves :

Dès le début du règne de Salomon, on dit que Dieu lui apparut en songe à Gabaon. L'Ancien Testament nous sert une nouvelle fois une "vision" de Dieu, au lieu d'une manifestation de Sa présence réelle, et l'histoire de ce rêve est une autre répétition d'une version originale égyptienne ! Dans cette version antérieure, le Sphinx de Gizeh apparut au pharaon Thoutmosis IV, confirmant son droit à la succession royale. Ensuite, Thoutmosis offrit des sacrifices et on lui accorda la promesse d'une grande sagesse. Comme par hasard, la même succession d'évènements se produisit précisément dans le récit concernant Salomon (I Rois III, 5-15).

Tout n'alla cependant pas au mieux entre Dieu et Salomon. Dans le style typique de l'Ancien Testament, Salomon réussit en effet à irriter le Seigneur sans l'avoir voulu : quand il eut, après sept ans, terminé le projet du Temple, Dieu lui apparut dans un second rêve; cette fois, et sans qu'il nous soit donné de raison satisfaisante, Dieu menaça de chasser les Israélites hors de sa vue si Salomon osait vénérer d'autres dieux. Une fois encore, nous trouvons cette reconnaissance biblique de l'existence "d'autres dieux" (I Rois IX, 6), et la confirmation qu'on estimait alors que Yahvé craignait ses concurrents. À ce stade, le concept théologique qu'il n'existe seulement qu'un Dieu Unique n'était donc pas encore une caractéristique du texte biblique - seulement que ce Dieu particulier persistait dans ses demandes menaçantes de loyauté individuelle de la part des Israélites.

Dans ce cas particulier, c'était principalement vers la déesse ASTORÉTH, Parèdre d'EL ELYON, que Salomon tourna son attention, ainsi que vers MILCOM, dieu des Ammonites, et CAMOS, dieu des Moabites. Il bâtit des sanctuaires pour ces déités sur le Mont des Oliviers, près de Béthanie, à l'est de Jérusalem (I Rois III, 5-15). Hors, Milcom connu aussi comme MOLOCH (signifiant prince ou seigneur), paraît avoir été l'un des noms de BAAL, tandis que Camos était le nom sémitique masculinisé de la Déesse du Soleil cananéenne SHAPASH, équivalente au dieu mésopotamien SHAMASH (Shemesh, Utu), le propre petit-fils de ENLIL alias EL ELYON.

Le blâme relatif à la conduite de Salomon à cet égard est attribué très fermement à ses 700 épouses et 300 concubines qui, d'après les scribes : << détournèrent son coeur vers d'autres dieux >> (I Rois XI, 3). On disait de Salomon qu'il

avait "aimé beaucoup de femmes étrangères" et, en essayant de concilier leurs diverses exigences, "Salomon fit ce qui est mal aux yeux du Seigneur" (I Rois XI, 1-6). Étant donné que de telles revendications n'existent dans aucun autre document découvert à ce jour, hormis dans la Bible, il semble plutôt étrange que les rédacteurs du livre des Rois aient pensé à critiquer le plus puissant de leurs monarques d'une telle manière. Néanmoins, leur critique atteint stratégiquement deux objectifs :

- Premièrement, après le court intermède avec la délicieuse Ruth (pour autant qu'il paraisse), elle rabaisse les femmes en général au niveau de pêcheresses manipulatrices, statut initial établi intentionnellement pour Ève, perdurant à travers la majeure partie de l'Ancien Testament.

- Deuxièmement, elle sert aussi à préparer la voie pour la Captivité des Israélites à Babylone, qui est maintenant juste quelques générations devant eux. Assurément, quelqu'un devait donc porter le chapeau pour le traitement effroyable infligé aux Israélites par Yahvé, et, qui mieux que les rois de leur dynastie dirigeante ? À cet égard, Salomon ne fut pas le seul et, pendant les 300 prochaines années, d'autres parmi ses successeurs eurent la réputation d'agir si mal que Yahvé fut irrité par leur constante vénération d'autres dieux.

En vérité, depuis longtemps avant de parvenir à ce stade des Écritures, nous n'avons pas eu d'indication que dieu ait pris part à quoi que ce soit. Depuis un bon moment, il est seulement apparu dans les rêves et les visions de certains personnages choisis par les scribes. Dieu n'a pas de présence physique et Il est devenu rien de plus qu'une fiction de la tradition dans une culture globale qui souscrit encore à la notion d'un panthéon plus large dans lequel son distant souvenir réside. Toutefois, ce que propose cette tradition fut, d'une manière très efficace, de toujours décliner toute responsabilité et, chaque fois que les choses tournèrent mal pour les Israélites, leurs mauvaises fortunes furent toujours commodément attribuées à l'insondable Volonté de Dieu. Mais en conséquence, quelqu'un devait toujours assumer le blâme général et, puisque les "irréprochables" scribes-prêtres ne voulaient pas discuter de la nature irritable de Yahvé lui-même, les rois convenaient parfaitement pour être tenus responsables de sa rudesse envers la population.

- Peur et Agitation :

Plus généralement, les rédacteurs de la Bible - et vraisemblablement les Israélites en général durant la période après la Captivité - pensaient indubitablement qu'avoir la foi en Dieu entraînait nécessairement d'avoir à éprouver de la peine et à en voir de dures. En quelque sorte, il allait de soi que la souffrance était elle-même une condition requise de l'action divine. Dans la perpétuation de sa description dans la Torah, Dieu est toujours perçu comme un surveillant exigeant et imbu de ses opinions. Il n'est jamais décrit avec la couleur et le charme d'autres dieux, ni avec aucun sens de l'impartialité et de l'humour. L'Ancien Testament, qui constitue le seul ouvrage écrit de l'histoire reconnue de Dieu, ne lui accorde aucune aptitude à la merci et à la compassion, sauf dans certains cas où il a poussé ses sujets à la limite de leur souffrance afin de tester leur loyauté. À cet égard, un bon exemple est l'histoire de Job, qui ne paraît n'avoir d'autre but que de communiquer le message que la véritable droiture ne peut exister qu'au moyen de l'intimidation et de l'obéissance aveugle. Il est aujourd'hui probable que les récits bibliques des malheurs de Job soient fictifs, leur source étant une fois encore l'antique Sagesse Égyptienne; mais ils sont littéralement utilisés pour consolider la position de Dieu en un temps où bien des Israélites perdaient l'intérêt dans un dieu qui semblait réellement ne pas beaucoup les aimer.

Job entre en scène comme un homme riche et ayant réussi, qui offrait régulièrement des sacrifices au Seigneur. Ayant une nombreuse famille, beaucoup de troupeaux, et une splendide maison, on disait qu'il était : << ... plus grand que tous les fils de l'Orient.>> (Job I, 1-3). À cet égard, on l'a depuis longtemps assimilé à Jobab ou Yobab, le Seigneur d'Edom (écrits d'Aristeas et Eusèbe). Son problème commence alors que les fils de Dieu sont en conférence avec Yahvé, lequel suggère à l'un d'entre-eux que la loyauté de Job devrait être testée (Job II, 1-6). Ce fils de Dieu particulier est un personnage appelé Satan (mot hébreu signifiant "accusateur", équivalent du grec "diabolos" signifiant "agresseur"), et ils parient ensemble si oui ou non la foi de Job peut être détruite. Job est ainsi soumis arbitrairement à une série d'épreuves et de persécutions injustes afin d'évaluer son honnêteté. Coup après coup, il supporte six grandes tentations avec une patience héroïque et sans la plus petite récrimination contre Dieu, ni la moindre défaillance envers Lui. Durant ces tests, Job perd toute sa richesse, le soutien de ses enfants, puis sa santé, et il est finalement abandonné par sa femme. Criblé de maux, il est dévêtu et jeté sur un tas d'immondices, où il est confronté aux sarcasmes et aux tourments des habitants de la cité. Finalement, ses trois amis Eliphaz, Bildad, et Sophar, viennent pour le consoler, mais leur visite devient la septième et plus dure expérience. Ils concluent que Job doit être un terrible pêcheur auquel Dieu a retiré sa bénédiction,

et ils en déduisent que, puisque Dieu est souverain et contrôle tout ce qui arrive, il s'ensuit naturellement qu'Il bénira seulement ceux qui sont obéissants et fidèles. Désormais, Job est convaincu qu'il doit être infiniment méprisable, mais il n'a aucune idée du pourquoi ou du comment; il sait seulement qu'il est malade, dans un complet dénuement et totalement bouleversé. En fin de compte, quand l'angoisse de Job l'a conduit au plus profond du supplice et du désespoir, il apprend que tout n'était qu'une mauvaise plaisanterie odieuse, et il retrouve ensuite sa condition antérieure, richesse et famille y compris. Les fils de Dieu estiment là qu'il a appris les mystérieuses voies de Dieu !

Par manque de savoir comment interpréter au mieux cette histoire de quelques 20.000 mots traînant en longueur, les autorités aussi bien juives que chrétiennes conclurent depuis longtemps qu'elle fournit un exemple de la magnifique grâce et de la bonté de Dieu, qui jugea approprié de restaurer Job dans sa condition originale parce qu'il demeura obéissant en dépit de toute adversité ! En réalité, l'histoire prouve seulement que, selon la perception des scribes, Dieu était plus intéressé à satisfaire son propre égo qu'être un bon berger pour ses ouailles. Dans l'Exode XX, 5, Il déclara : << Moi, le Seigneur, ton Dieu, je suis un Dieu jaloux, punissant la faute des pères sur les fils, jusqu'à la troisième et quatrième génération de ceux qui me haïssent...>> Cependant, ne nous arrêtant pas à la signification basique du 1er degré de compréhension, ceux qui savent que les Écritures sont faites de métaphores et de paraboles destinées à délivrer un message codé au second degré, ceux-là donc ont des yeux qui voient, et savent parfaitement par conséquent ce que la notion de KARMA entraîne : dans le cadre de réincarnations successives, l'âme paie les actions négatives d'une vie incarnée en la suivante jusqu'à la 4è génération, et que les épreuves/leçons non intégrées d'une vie se représentent dans une suivante (plus fortement). Hors, loin de cette compréhension spirituelle, en chaque occasion opportune, la religion monothéiste ne cesse de nous remémorer cet aspect rancunier et vengeur de la nature de Dieu. Cependant, dans le cas de Job, la rancune n'a absolument rien à voir avec quoi que ce soit le haïssant puisque l'homme était connu pour avoir été un serviteur fidèle. La cruauté délibérée infligée à Job est féroce, puis est aplanie sans aucune justification. Elle constitue bel et bien un indice significatif du fait que le contenu ésotérique réel de la Bible n'a que peu de rapport avec l'utilisation dégradée qui est faite en religion du "livre saint", en lequel il n'y a guère de cas où Yahvé - auquel on a retranché son Épouse - montre quelque bienveillance pour quiconque ne suit pas sa voie désignée et très restrictive; on va même jusqu'à le décrire comme exerçant des représailles contre ceux-là mêmes qui la suivent !

Concernant le récit de Job, ce que nous ne savons pas, c'est s'il y a ou non un quelconque mérite historique à cette histoire. Tout semble indiquer qu'elle fut entièrement fabriquée lorsqu'elle a été écrite au Vè siècle avant notre ère. Toutefois, ce que nous savons, c'est qu'elle fit partie du processus de reconstruction sociale par lequel les Israélites furent amenés à suivre de nouvelles doctrines patriotiques après la Captivité à Babylone. À cet égard, les scribes introduisirent des histoire concoctées à base d'anciens récits mythiques égypto-mésopotamiens qui instillèrent la peur au sein de la communauté. Sans Guide (J.ÉoVÉ, Druide-Roi) à considérer à ce stade de l'histoire israélite, les prêtres devinrent les ponts tout-puissants auto-proclamés entre Dieu et le peuple. Dès lors, la caste sacerdotale devint la seule régulatrice du courroux de Dieu, mais il s'agissait surtout d'assujettir - au moyen de la peur - les Israélites à l'autorité de cette hiérarchie sacerdotale plutôt que de suivre la réelle Volonté de Dieu. Des siècles plus tard, cette même caste sacerdotale, organisée en ce que les Initiés nomment l'Ordre Noir H.B.R.., pactisera avec la Rome Impériale...

Concernant les documents bibliques, les apparitions physiques de Dieu s'étaient terminées depuis longtemps, à l'époque d'Abraham et d'El Shaddaï. Il y eut bien quelques indices de la présence de Dieu du temps de Moïse mais, comme nous l'avons vu, Dieu devint ensuite une notion complètement théorique et le produit de rêves et de visions. Depuis l'époque des Rois de Juda, et ensuite pour le reste de l'Ancien Testament, Yahvé est devenu céleste, irréel, et mythologique. Il n'existe aucun texte contemporain, hormis la Bible, qui lui fasse aucune référence en ces temps, et son image biblique est contamment dessinée pour n'engendrer que la peur et l'agitation.

Les Écritures elles-mêmes deviennent aussi plus menaçantes en avançant vers l'époque de leur rédaction lors de la Captivité à Babylone - une période d'oppression (ce n'est donc nul hasard) où les Israélites furent asservis à leurs prêtres, des personnages orgueilleux et autoritaires s'auto-estimant être les seuls représentants de Dieu sur Terre. En dépit de tout ce qui avait été précédemment extrait des Archives mésopotamiennes, cananéennes et égyptiennes, le caractère perçu de Yahvé fut modelé par les scribes dans le seul but de satisfaire l'exigence politique du moment. Ce fut la naissance, aux conséquences actuelles désastreuses, de la RELIGION MONOTHÉISTE imposée à toutes et tous au moyen d'une prise au piège psychologique, un processus d'obéissance absolue à des prêtres dictatoriaux dont la loi institutionnelle devint la seule voie acceptée de la droiture.

Ce fut en vertu des nombreuses anomalies inhérentes et des traits particulièrement déplaisants de la représentation de Dieu que le Judaïsme philosophique (Kabbale, etc...) se développa. Ce mouvement commença à Alexandrie durant la période entre les deux Testaments, quand la recherche érudite grecque de la "théogonie" (généalogie des dieux) céda la place à la "théologie" (analyse de la foi religieuse théiste); ceci conduisit, dans l'une de ses branches en Judée, à une perception déiste révisée des Nazôréens (Notzrim en hébreu, Nasara en araméen, Nasrani en arabe; également nommés Nazaréens, Nazirs, Nazirites ou nazarites), et à l'émergence du Dieu redéfini de la future Chrétienté.

- Une Nation Divisée :

Vers la fin du règne de Salomon, les Tribus d'Israël s'étaient à peu près stabilisées dans leurs propres régions particulières dans ce qui fut jadis le pays de Canaan. Au nord, où les Israélites avaient à l'origine établi leur occupation, il y avait les tribus d'Aser, de Nephtali, de Zabulon et d'Issachar, tandis que Gad, Manassé (est) et Ruben étaient situées dans le secteur de la Transjordanie. Situées au centre, il y avait les tribus de Manassé (ouest), d'Ephraïm, de Dan et de Benjamin, avec Juda et Siméon occupant le sud du pays à l'ouest de la Mer Morte. La capitale des royaumes de David hérités par Salomon était Jérusalem dans la zone tribale de Juda, dont le nom fut donné au territoire du sud, tandis que le nord demeura nommé Israël.

Vers cette époque, Juda avait théoriquement enveloppé la plaine maritime de la Palestine, comprenant Gaza, Ascalon, Asdod, Eqron, et Gath. Mais, malgré les scribes de l'Ancien Testament prenant leurs désirs pour des réalités, les Philistins historiques ne passèrent jamais sous la coupe de Jérusalem. Tenant bon contre des tentatives d'invasion de l'Égypte, de l'Assyrie, et de la Macédoine, ils réussirent à maintenir leur propre indépendance avec une succession de rois recensés, et ce jusqu'à l'occupation romaine au Ier siècle avant notre ère.

Quand Roboam, le fils de Salomon, monta sur le trône aux environs de 926 av. J.C., les résidents israélites du nord lancèrent un appel pour être mieux traités que du temps de son père, Salomon n'étant alors guère aimé de son peuple du fait de ses mises en servitude continuelles et de ses levées punitives d'impôts. Ils demandèrent l'égalité sociale avec les habitants de Juda au sud, mais Roboam déclina leurs requêtes, déclarant : << Mon père vous a chargé d'un joug pesant, et, moi, je surchargerai votre joug; mon père vous a corrigés avec des fouets, et moi, je vous corrigerai avec des scorpions (I Rois XII, 14, traduction de la Pléïade).

En conséquence, les tribus du nord s'unirent contre la monarchie de Jérusalem. Leurs membres lapidèrent à mort le gouverneur régional de Roboam, et désignèrent leur propre roi en la personne de Jéroboam, un fils de Nebat, autrefois courtisan de Salomon. La monarchie unie fondée par David (le Commandeur) fut ainsi divisée, et la solidarité apparente durant l'Exode mosaïque vers la Terre Promise fut anénatie tandis que les enfants d'Israël se positionnaient par région, les uns contre les autres. De ce jour, leur loyauté fut partagée en deux, et des lignées royales séparées régnèrent sur les royaumes de Jérusalem et de Juda, dès lors distincts.

Peu après, la capitale du royaume d'Israël au nord fut établie dans une citadelle nouvellement construite appelée Samarie (I Rois XVI, 24). En des temps ultérieurs, vers 720 av. J.C., cette cité fut conquise par Sargon II d'Assyrie, dont les tribus mésopotamiennes arrivantes occupèrent la majeure partie de la région aux alentours. Ils devinrent connus comme Samaritains, et, bien que s'intégrant aux communautés israélites, leur domination enfonça géographiquement un coin entre Israël et Juda, alors que la région au centre était rebaptisée Samarie, comme sa capitale.

Si on s'attendait à ce que le royaume original de David et de Salomon devienne un empire viable, de tels espoirs furent anéantis à partir des règnes concurrents de Roboam et de Jéroboam. Dès lors, la nation israélite fut divisée avec tant d'acharnement qu'elle devint constamment la proie de puissances étrangères, notamment des Babyloniens et des Assyriens, qui essayaient les uns et les autres de dominer la région à cette époque. Le sang d'Israël et de Juda fut versé pendant trois siècles de guerre civile entre les cousins tribaux de jadis, et une massive forteresse entourée de murailles protectrices fut construite par les résidents de Juda pour garder la frontière, quelques kilomètres au nord de Jérusalem, à Mispah. Les fouilles américaines dans cette structure défensive, conduites par William F. Bade, de la Pacific School of Religion entre 1927 et 1935, révélèrent un mur d'enceinte de 7,90 m de large ("La Bible en tant que l'Histoire" par W. Keller, ch. 6, p. 222).

Ce fut durant les premiers stades de cette guerre civile israélite, dans la cinquième année du règne de Roboam, que le roi

d'Égypte Shishak saisit l'opportunité d'entrer dans Jérusalem : << Il prit les trésors de la maison du Seigneur et les trésors de la maison du roi... Comme il avait pris tous les boucliers d'or qu'avait faits Salomon.>> (I Rois XIV, 25-26 et I Chroniques XII, 2-9). Cependant, "les trésors de la maison du Seigneur" n'avaient-ils pas été volés bien auparavant par les Hyksos aux Rois d'Égypte qu'ils avaient exterminés puis remplacés ?

Shishak n'a jamais été identifié de source sûre puisqu'il n'existe pas de document sur ce raid égyptien hormais dans la Bible. L'égyptologue français, Jean-François Champollion, qui déchiffra les hiéroglyphes en 1822, émit l'hypothèse que Shishaq fut très probablement le pharaon Sheshonq Ier, fondateur de la 22è dynastie. Que ce pharaon ait, ou non, envahi Jérusalem, on ne le sait pas, mais il a certainement pris d'assaut d'autres installations en Juda : un bas-relief du temple égyptien de Karnak montre Sheshonq conduisant 156 prisonniers menottés hors de Megiddo, où son nom a été trouvé gravé dans les ruines ("La Bible en tant que l'Histoire" par W. Keller, ch. 6, pp. 223-224).



19) L'IMPLACABLE SEIGNEUR

- Les Annales des Rois :

La raison biblique invoquée pour la séparation des royaumes fut que Dieu avait été mécontenté par Salomon pour avoir reconnu Astoréth, ainsi que les autres dieux et déesses de ses nombreuses épouses, dont certaines étaient ÉTRANGÈRES de surcroît. Dieu serait-Il raciste ?

On accorda donc au fils de Salomon, Roboam, la royauté sur la tribu de Juda, tandis que toutes les autres tribus furent assujetties à Jéroboam, le nouveau roi d'Israël. Malgré l'iniquité apparente de cet arrangement, Roboam garda Jérusalem et le Temple pour la Maison de David de la descendance de Juda, bien que les prêtres de la descendance de Lévi, le frère de Juda, se rangèrent sous les auspices de Jéroboam. Le reste de cette histoire, alors qu'elle progresse à travers les générations successives, est celle d'un interminable conflit entre les deux maisons royales, durant lequel il apparaît que les loyautés envers Dieu furent divisées.

Pour commencer, on nous dit combien Jéroboam craignait, puisque le Temple était à Jérusalem, que son peuple puisse se rendre là pour vénérer Dieu, et de ce fait, revendiquer Roboam comme roi principal. C'est pourquoi il alla établir ses propres bases à Bêth-El et à Dan où il installa deux veaux d'or comme Aaron l'avait fait jadis au Sinaï. Ceux-ci, annonça-t-il, devraient devenir les nouveaux dieux des Israélites (I Rois XII, 28-29), tandis qu'au contraire Yahvé serait dorénavant celui des résidents de Juda.

À partir de là, Il devient clair - tout au moins en termes bibliques - que le choix prétendu de Dieu de séparer les deux royaumes ne fut pas la plus sage des décisions. Israël et Juda devinrent des nations en guerre, et, durant les premières années, le roi Abiah de Juda, successeur de Roboam, prit à Jéroboam Bêth-El et d'autres places israélites (II Chroniques XIII, 1-22). C'est ainsi que les batailles se poursuivirent à travers plusieurs générations, tandis qu'en même temps les territoires israélites étaient sous la menace constante des Philistins et des Araméens de Syrie dont la capitale était Damas. Entre temps, les prêtres Lévites ignorèrent les idoles de Jéroboam et firent allégeance à la Maison de Juda qui avait la haute main sur le Temple.

Une grande partie du récit des livres des Rois et des Chronique se rapporte à des exposés sur la poursuite de la dispute, et ces écrits sont très peu concernés par Dieu, sauf pour quelques brèves mentions surgissant durant l'action. Parmi celles-ci, l'une dont on se souvient le mieux est l'histoire du roi Achab d'Israël, qui érigea des autels et planta des bosquets pour vénérer Baal alors qu'il était attiré dans les "mauvaises voies" de sa femme Jézabel, une princesse phénicienne de Sidon (I Rois XVI, 31-33). À cet égard, Achab rejoignit Jéroboam et la suite de rois israélites dont on disait qu'ils avaient "fait ce qui est mal aux yeux du Seigneur".

Omri, le père d'Achab et le cinquième dans l'ordre de succession depuis Jéroboam, est le premier des rois du nord avec des références historiques connues, hormis celles de la Bible. Il est mentionné sur la stèle Mésa (Pierre Moabite), datant d'environ de 860 avant notre ère, et figure aussi dans les inscriptions assyriennes. L'une de celles-ci est un texte du roi assyrien Téglath-Phalasar III (env. de 745 à 727 av. J.C.) qui décrit Israël comme étant la "bit hu-um-ri-a, soit la Maison de Omri ("La Chronique des Rois de l'Ancien Testament" par J. Rogerson, p. 101). Jéhu, un successeur de Omri, est décrit et commenté sur un obélisque de Salmanasar III (env. en 840 av. J.C.) comme ayant payé un tribut au roi assyrien.

Il y a peu de doute qu'Omri et d'autres rois israélites firent une impression considérable sur les dirigeants des domaines voisins, bien que les rois d'Israël se soient succédés, sans être pour autant une dynastie familiale, comme ce fut le cas en Juda. Parmi eux, Omri et Achab améliorèrent grandement les villes de Hasor et de Megiddo, construisant leurs magnifiques systèmes d'irrigation, tandis qu'ils rendirent la ville de Samarie virtuellement imprenable au moyen de fortifications massives. Mais aucun de ces ouvrages de caractère entreprenant n'est mentionné dans la Bible à cause de l'écrasante emphase mise par les scribes à promouvoir la Maison de David, passablement moins influente à Jérusalem. Achab, le fils du roi Omri, est aussi honorablement cité dans les inscriptions assyriennes mais, en ce qui concerne les Écritures, il n'est perçu que comme un adorateur de Baal, et c'est par conséquent un malfaisant aux yeux des scribes.

Après les règne de 19 rois sur une période de deux siècles, la capitale israélite de Samarie tomba finalement devant les armées de Sargon II d'Assyrie en 722 avant notre ère. Les documents assyriens déclarent que quelques 27.290 israélites furent envoyés en exil par Sargon, et à ce moment de l'histoire, le royaume d'Israël au nord vit sa fin survenir ("La Chronique des Rois de l'Ancien Testament" par J. Rogerson, p. 121). Ce fut cet évènement qui conduisit à la mythologie spéculative relative aux prétendues Tribus Perdues d'Israël. Mais, bien que les noms de 10 tribus - excluant celles de Juda, de Benjamin, et d'une faction Lévite - n'aient plus été mentionnées individuellement dans la littérature juive à partir de ce moment, 27.290 exilés ne représentent certainement pas quoi que ce soit d'approchant de l'entière population d'Israël, et la majorité resta sur place, ayant simplement perdu leurs territoires tribaux passés sous contrôle assyrien.

Durant la même période, seulement dix rois et une reine avaient régné en Juda. Puisque ce royaume plus petit et plus méridional n'avait pas subi les mêmes assauts visant à la constitution d'un empire Syro-Assyrien, il n'existe que peu de documents sur lui hormis la Bible. Comme nous l'avons vu, il y a quelques références à des rois de la Maison de David dans les inscriptions syriennes et moabites, mais le premier roi de Juda à être identifiable dans un document historique est Ezéchias. Ce rapport apparaît peu après la conquête assyrienne de Samarie, quand les forces de Sennachérib eurent pour objectif les terres du sud de Juda et de Palestine. Il paraît ne pas y avoir de doute de la force potentielle d'Ezéchias, bien qu'il n'ait pu contenir l'assaut assyrien. En 715 av. J.C., Sennachérib écrivit : << Ezéchias le Juif ne se soumit pas à mon joug; je fis le siège de 46 de ses places fortes, forteresses, et innombrables petits villages de leurs voisinnages, et je les conquis au moyen de rampes d'accès et de béliers pour pilonner, combinés à l'attaque de fantassins... Je chassai 200.150 personnes jeunes et vieilles, hommes et femmes... Lui-même, je l'ai fait prisonnier dans Jérusalem, sa résidence royale, comme un oiseau en cage ("La Chronique des Rois de l'Ancien Testament" par J. Rogerson, p. 141).

Ce récit historique qui confirme que la capitale royale de la Maison de David est à Jérusalem se poursuit par des détails sur l'or, l'argent, les pierres précieuses, et autres richesses qui furent offerts en tribut à Sennachérib par Ezéchias, en majeure partie comme décrit dans les Écritures en II Rois XVIII, 13-16. Non seulement le royaume israélite avait été décimé, mais la ruine était sur le point de s'abattre sur le royaume méridional de Juda. C'était, selon les termes de l'Ancien Testament, les terres du prétendu "peuple élu" de Dieu qui descendait d'Abraham - les tribus mêmes qu'Il avait soi-disant promis de protéger et de défendre. Cependant, la Bible explique l'anomalie de cette situation défaillante d'Israël en affirmant que chacun de ses rois "fit ce qui est mal aux yeux du Seigneur", et aucun autant qu'Achab, qui paraît avoir provoqué une colère durable à cause de son mariage avec Jézabel, puisque le Seigneur dit : << Voici que, moi, je ferai venir le malheur sur toi, et je retrancherai ta postérité... Je rendrai ta maison pareille à la maison de Jéroboam, fils de Nebat, et à la maison de Baasa, le fils d'Akhiyah, à cause de la colère dont tu m'as irrité et parce que tu as fait pécher Israël... Les chiens mangeront Jézabel contre le mur de Jizréël.>> (I Rois XXI, 21-23).

Comme ce fut le cas contre Achab et les autres rois d'Israël, qu'avait donc fait Ezéchias de Juda pour provoquer la colère du Seigneur contre lui-même et sa postérité ? Il apparaît que la réponse est : absolument rien ! Il fut prétendu que la faute incombait à son père Achaz, qui avait fait une copie d'un autel qu'il avait admiré à Damas, qu'il avait placée dans le Temple de Jérusalem (II Rois XVI, 10-11). Ceci fut ressenti par la prêtrise comme un acte de souillure qui, d'une manière ou d'une autre, prouvait qu'Achaz s'était retourné contre le Seigneur. À leurs yeux, le résultat fut que les Assyriens parvinrent à envahir Jérusalem, et c'est ainsi que Achaz devint vassal de Sennachérib.

Pour parler clair, cette interprétation des évènements en Juda - comme pour ceux qui précédèrent en Israël - relève bien du seul état d'esprit des scribes bibliques plutôt que d'une séquence historique authentique. En fait, une nouvelle fois selon eux, quelqu'un devait être blâmé pour le traitement que les Israélites subissaient, et il fut dit commodément que la chute de leurs royaumes, à chaque stade, était de la faute de leurs rois indignes qui n'avaient jamais cessé d'irriter Dieu. En portant ces différents blâmes, les représentations de Dieu dans les Écritures le dépeignent comme étant féroce et rancunier, mais pas une seule fois les scribes ne le critiquèrent ! En fait, c'est l'exact contraire : son autorité dictatoriale fut chaque fois soutenue dans la Bible.

Ce que les rédacteurs des Chroniques et des Rois avaient en tête dans leur mise en scène, c'était l'éventuelle mise à sac de Jérusalem par Nabuchodonosor de Babylone. Pendant ce temps, bien qu'Ezéchias soit devenu le vassal de l'Assyrie, le royaume de Juda demeurait sous son autorité par intérim. Quelque chose de beaucoup plus grave qu'un autel syrien devait maintenant apparaître afin de préparer la voie à un abandon total de son peuple par Dieu, et le roi qui porta le chapeau à cette occasion fut Manassé, le fils d'Ezéchias. On écrivit qu'il fut responsable de l'ultime revanche du Seigneur en introduisant des pratiques païennes. En opposition apparente, les textes assyriens de l'époque déclarent qu'à Jérusalem, Manassé gouverna bien en tant que vassal de l'empire ("Le Guide illustré de la Bible" par J. Porter, p. 106), et il semble qu'il ait réussi à maintenir une société stable en accordant quelque tolérance religieuse. À cet égard, il permit aux arrivants assyriens et samaritains de vénérer leurs propres dieux dans son royaume - non pas qu'il ait eu le choix en la matière puisqu'ils étaient des envahisseurs qui faisaient ce que bon leur semblait. Mais en concédant cet élément de liberté, Manassé réussit à élargir le champ de son autorité sur des régions qui avaient été auparavant éloignées du contrôle de sa famille, et une période de paix relative régna en Juda.

Cependant, selon les scribes israélites, il n'y avait aucune place pour la tolérance religieuse, Yahvé ayant dit, selon eux : << Je suis Yahvé, ton Dieu... Tu n'auras pas d'autres dieux en face de Moi.>> (Exode XX, 2-3). Manassé pourrait bien avoir été un serviteur soumis à Yahvé, mais il permit à d'autres de penser différemment s'ils le souhaitaient, et ce fut suffisant pour que les scribes de la caste sacerdotale le condamnent. De même pour Amon, son fils et successeur dont il fut dit qu'il avait "abandonné le Seigneur". Tout ceci, selon les écrits bibliques, engendra une rage terrifiante de Yahvé : commençant par un rappel comme quoi Il avait choisi la tribu de Juda comme Sa propre favorite parmi toutes celles de la nation israélite, il est dit que Yahvé lança son attaque verbale la plus effrayante et punitive : << Mais ils n'ont pas écouté et Manassé les a égarés, pour qu'ils fassent le mal plus que les nations que le Seigneur avait exterminées devant les fils d'Israël... Parce que Manassé, Roi de Juda, a commis ses abominations, parce qu'il a fait le mal plus que tout ce qu'avaient fait les Amorrhéens... Voici que je fais venir sur Jérusalem et Juda un malheur dont tinteront les deux oreilles de tous ceux qui l'entendront... Et je nettoierai Jérusalem comme on nettoie une écuelle... Je rejetterai le reste de mon héritage, je les livrerai à la main de leurs ennemis... Parce qu'ils ont fait ce qui est mal à mes yeux et qu'ils m'ont irrité, depuis le jour où leurs pères sont sortis d'Égypte.>> (II Rois XXI, 7-15).

Par la suite, on a dit que Josias, le fils d'Amon, essaya d'imposer la vénération de Yahvé d'un bout à l'autre du royaume. On consigna que le "Livre de la Loi" de Moïse avait été découvert dans le Temple durant son règne (II Rois XXII, 8), et Josias fit de son mieux pour appliquer son enseignement. Mais ce fut en pure perte; le courroux de Dieu s'était embrasé et, peu après la mort de Josias, en 609 av. J.C., ses successeurs durent faire face à une opposition militaire à l'ouest comme à l'est.

Les soucis commencèrent quand le pharaon Néchao II d'Égypte prit pied en Syrie et dans les territoires israélites, tandis que l'Assyrie perdait le contrôle de la Mésopotamie au profit de l'empire de Babylone, en cours de développement. Néchao s'empara de Joachaz, le fils du roi Josias, et l'emmena en Égypte où il mourut. Son demi-frère Elyaquim fut installé à sa place par le pharaon qui lui donna un autre nom, Joachim. Néchao était un allié proche des Assyriens, mais Nabuchodonosor II de Babylone battit les Égyptiens à Carkémish, sur l'Euphrate, et s'empara des territoires jusqu'alors assyriens.

En 596 av. J.C., ayant asservi la plus grande partie de Canaan, les troupes de Nabuchodonosor assiégèrent Jérusalem. Le livre de II Rois XXIV, 6 relate que Joachim mourut avant cet évènement, mais son fils Joachin (aussi appelé Jéchoniah, Yekoniahou ou Jéconias) fut emmené à Babylone avec : << ... tout Jérusalem, tous les princes et tous les guerriers valeureux, déportation de dix mille hommes, avec tous les forgerons et tous les serruriers, il ne resta que le bas-peuple du pays.>> (II Rois XXIV, 14). À la disparition de Joachin, son oncle Mattaniah accéda au trône de Jérusalem, prenant le nom de Sédécias, mais quelques années plus tard, il fut aussi destitué et emmené à Babylone où on lui creva les yeux, tout en égorgeant aussi ses fils (Jérémie XXXIX, 6-7).

Historiquement, tout ceci fut une conséquence de la chute de l'Assyrie et de l'essor simultané de la Babylonie, alors qu'un empire s'effondrait devant un autre. Toutefois, les rédacteurs de la Bible le virent d'un regard plutôt différent. Pour eux, leurs nombreuses décades d'asservissement résultèrent d'un acte personnellement attribué par la vengeance de Dieu, et ils écrivirent que Nabuchodonosor ravagea Jérusalem et Juda, détruisant le Temple de Salomon : << ... sur l'ordre du Seigneur... à cause des péchés de Manassé, en tout ce qu'il faisait.>> (II Rois XXIV, 3). Cette explication pourrait être suffisante pour satisfaire l'exigence théologique, mais en termes pratiques, elle n'a que peu de sens. Nabuchodonosor n'était pas un serviteur de Yahvé, et n'aurait certainement pas conçu et dirigé une telle incursion juste pour apaiser le dieu d'une nation étrangère. La raison pour laquelle il prit tant d'otages fut substantiellement différente du scénario présenté dans la Bible. En toute logique, il aurait pu facilement démolir Jérusalem et prendre le contrôle de Juda sans avoir l'inconvénient de prendre une telle quantité de prisonniers. À long terme, ils pourraient avoir contribué à l'économie de Babylone, mais à court terme cela eut été un exercice coûteux et difficile.

Ce qui se passa en réalité, fut qu'entre 612 et 606 av. J.C., le puissant état assyrien du roi Assourbanipal (qui était mort en 627 ou 626 av. J.C.) s'écroula en ruines aux mains des Babyloniens et des Mèdes voisins, qui devinrent les nouveaux maîtres en Mésopotamie. Le palais principal de Ninive avait été pillé et entièrement rasé (les premières tablettes de l' "Enûma elish" de la bibliothèque d'Assourbanipal à Ninive ne furent exhumées qu'à l'occasion des fouilles menées par Sir Austen H. Layard de 1848 à 1876), et ce qui s'ensuivit fut un colossal programme de reconstruction, Babylone devenant la plus grande et la plus impressionnante cité du Moyen Orient ("L'ancien Iraq" par G. Roux, ch. 23, p. 310). Dans un temps relativement court, Babylone devint le centre du monde grâce à une grande renaissance littéraire et architecturale. Non des moindres parmi les étonnants éléments caractéristiques de Babylone figurèrent les Jardins Suspendus (reprenant l'une des Sept Merveilles du monde ancien) et la Porte d'Ishtar, vernissée avec raffinement, l'une des huit entrées monumentales de la nouvelle cité. Il y eut alors l'urgente nécessité de trouver une énorme équipe de plusieurs dizaines de milliers de travailleurs qualifiés, soit pour servir directement à ce vaste chantier, soit pour compléter les équipes d'artisans et les commerçants babyloniens travaillant en sous-traitance sur le projet. Pour ce faire, Nabuchodonosor n'eut pas à chercher bien loin, choisissant d'obtenir la puissance de travail nécessaire depuis la proche Juda.

- La Perte d'Intégrité :

Depuis 586 av. J.C., plus de 10.000 Israélites furent détenus à Babylone - des princes, des prêtres, des prophètes, des artisans hautement qualifiés, etc... D'après Jérémie XXIX, 5-7, tous vivaient librement dans leurs propres maisons, exploitant leurs propres fermes et entreprises, conduisant leurs vies comme normalement. Quelques-uns de leurs gouverneurs jusqu'alors pouvaient avoir été maltraités mais, malgré leur statut d'otages, les gens paraissaient avoir été bien entretenus. Les familles de leur descendance restèrent là jusqu'à ce qu'un premier groupe de 50.000 personnes

retourne à Jérusalem en 536 av. J.C. Toutefois, ce fut dans les bibliothèques restaurées du palais de l'ancienne Babylone que les Israélites érudits découvrirent les archives documentées de leur lointain héritage mésopotamien d'origine - les histoires de la Création, d'Adam et Ève, des Seigneurs de l'Anannage, et du Déluge. Ils réalisèrent qu'ils étaient dans le pays même d'où leur grand ancêtre Abraham était apparu avec sa famille il y avait plus de 1.400 ans, et ils commencèrent à documenter les évènements anciens concernant Ilû Kur Gal (Enlil), l'un des "dieux" de leurs ancêtres. Ce fut durant cette assez longue période de servage à Babylone que naquit d'entre leurs mains le Livre de la Genèse.

Pendant ceci et les écrits ultérieurs, la perception de Yahvé dans les Écritures devint graduellement plus altérée jusqu'au point d'abstraction final. Au commencement, les documents mésopotamiens étaient suffisamment clairs en citant Enlil, le Seigneur de la Montagne, comme un personnage physique vivant à Sumer, à Nippour, et dans la région environnante des montagnes du Kharsag - tout comme Dieu est dépeint dans les premiers chapitres de la Genèse. En tant que J.ÉOVÉ - Chef/Commandeur/Président - de l'ANANNAGE - la Grande Assemblée (Congrégation des Puissants ou Assemblée Divine de la Bible, cf. Psaumes LXXXII, 1), Enlil fut le personnage clé au moment du départ d'Abraham vers Canaan, là où Il était connu comme El Elyon (El Shaddaï dans les textes hébreux et assyriens). Dans les anciens documents historiques mésopotamiens, Enlil n'était pourtant généralement pas cité comme le Dieu Unique ou même le dieu principal de la Création. Dans l'Enûma elish babylonien, ce rôle fut attribué à Mardouk, alors que dans l'épopée sumérienne ("La Mythologie Sumérienne" par Samuel Noah Kramer, ch. 2, p. 69), antérieure d'un millénaire (ce qui n'est pas rien !) le dieu de la création de l'être humain était Enki (le frère, ou le père d'Enlil selon certains textes, demi-frère plus probablement puisque nés de mères différentes d'un même père). Toutefois, à l'opposé, les Chroniques du Kharsag, encore plus anciennes (env. 2800 av. J.C.) se réfèrent bien à Enlil comme étant le "Père de l'Humanité". Le fait est cependant que, concernant plus particulièrement Yahvé, son origine sémantique n'a jamais été hébraïque mais ÉGYPTIENNE : le hiéroglyphe IAW, signifiant à l'origine : "adoration, prêtre", devint, après déformations liguistiques, IHW (en anglais, I = I / Je/Moi - H = He / Il/Lui - W = We / Nous), redéformé ensuite en YHWH afin de désigner le dieu biblique Yahwé (il est troublant de constater que les Jésuites ont fait de IHS le glyphe du Christ). De IAW provint le nom des premiers prêtres Israélites qui étaient des YAHOUDS ("Les secrets de l'Exode" par Roger Sabbah et Messod), les Judéens - future Tribu de Juda - ayant été effectivement les prêtres "Yahouds" exilés d'Égypte pour avoir propagé aux côtés d'Akhénaton le culte solaire monothéiste d'ATON. Hors, en Égypte, à Amarna, l'ATON était YAOUAI, égalemet nommé IAW l'Adon. Ces appellations du Seigneur - originellement IAW, puis IOUIYA, YAOUAI - dérivent incontestablement d'après les textes locaux, d'une terminologie égyptienne, d'où son utilisation en Égypte par Youssouf - Youya, le Joseph biblique, avant l'époque de Moïse. Le seul hic dans tout cela, c'est que ces termes s'appliquèrent à ... ENKI, et non ENLIL ! Nous tenons donc ici la preuve formelle d'une manipulation de la caste sacerdotale, tendant à confondre les deux demi-frères du panthéon sumérien - Enlil passant pour Enki; à moins... à moins que les prêtres disposèrent d'éléments laissant à entendre que ces "demi-frères" ne faisait qu'une seule Entité d'une complexité particulière, à la double personnalité et aux multiples facettes : l'Esprit Planétaire, Enlil ayant toujours été associé à l'Atmosphère en général et à l'élément AIR en particulier, tandis que Enki était associé à l'EAU tout autant qu'à la TERRE !

Ainsi, dans leur démarche pour inventer la culture d'un Dieu Unique et la ramener à Jérusalem, les rédacteurs de la Genèse, pendant la Captivité à Babylone, écartèrent Enki, et se concentrèrent sur le personnage de Enlil-Ilû qui deviendrait finalement connu comme Yahvé. Mais Enki, son fils Mardouk, et d'autres ne purent pas être entièrement ignorés et, comme nous l'avons vu, ceci conduisit à de nombreuses confusions car la pluralité de "dieux" des antiques archives mésopotamiennes donna naissance à une pluralité similaire dans l'Ancien Testament. Yahvé ne put pas être dépeint comme le seul Dieu parce que toutes les autres traditions contredisaient cela. Au mieux, il aurait pu être dépeint comme le Dieu important des Hébreux, et plus tard, pour les Israélites, quoiqu'il fut constamment présenté comme un tyran impossible à satisfaire. Les portraits bibliques de Yahvé (El Elyon, El Shaddaï) sont tels que, pendant toutes les Écritures de l'Ancien Testament, il est perçu comme étant égoïste, vindicatif, et implacable; ses actions, même à un niveau très personnel, sont souvent épouvantables, comme dans sa manière d'agir avec Job, son loyal serviteur; ou celles utilisées pour tester Abraham en l'incitant à abattre son propre fils, Isaac, et en contraignant Jephté à sacrifier sa fille. D'après la façon dont Yahvé est présenté dans la Bible, on pourrait à juste titre se demander pourquoi diantre il devint l'objet d'une telle vénération de la part des Israélites... Hormis à considérer l'hypothèse ci-dessus, il ne peut être affirmé par quiconque que c'était parce qu'il était le "seul et unique" Dieu comme beaucoup à travers les siècles voulurent le croire. Sauf à accepter l'idée de ce Dieu-Esprit de la Terre d'une extrême complexité, la Bible indique très clairement qu'il ne l'était pas, tout comme d'autres documents datant de l'époque où les Écritures furent consignées. Et nous pourrions également poser la question pertinente de quelles étaient les propres croyances des peuples vivant hors du contexte

biblique, aux Indes, en Chine, aux Amériques, en Afrique, etc...

Comme on l'a remarqué de nombreuses fois dans l'Ancien Testament, Yahvé n'était même pas le dieu généralement favori des Israélites, lesquels pendant plusieurs siècles penchèrent plutôt vers Baal, Tammouz, et d'autres, y compris les traditionnelles déesses, Asthoréth et Anath, évacuées par la caste sacerdotale patriarcale. La raison pour laquelle Yahvé paraît s'être finalement gagné la faveur des Enfants d'Israël fut basée sur leur peur absolue du châtiment permanent distillée par les prêtres, séquelle de la Captivité à Babylone. Historiquement et comme indiqué dans les Écritures, Yahvé ne fut jamais le Dieu adopté individuellement par les Israélites avant la fin de cet évènement qui se produisit aussi tardivement qu'au VIè siècle av. J.C.

Au vu des Écritures, il est évident que les rédacteurs de la Bible furent convaincus - ou qu'ils voulurent convaincre les leurs à des fins politiques - que le Dieu qu'ils promouvaient était un personnage jaloux et vindicatif, raison pour laquelle ils ne firent aucun effort pour le présenter sous un jour meilleur. À cet égard, l'inclusion dans le texte de ses mains.>> (Psaume XIX, 1, traduction de la Pléïade).

Dans ce cas, le personnage de Yahvé fut conçu afin qu'il transcende la Nature, ayant pour conséquence que l'harmonie entre l'être humain et la Nature fut perdue. Dans la pensée mésopotamienne, cananéenne, et égyptienne, il fut toujours appréhendé par les sages que le Divin - inexplicable et inappréhendable par l'homme - était manifesté dans et par la Nature, considérée comme la Grande Déesse-Mère englobant à la fois les dieux (étoiles et planètes), le minéral, la faune, la flore, et la société humaine. Mais cette connaissance des Anciens fut anéantie pour toujours par les prêtres et les compilateurs de la Bible qui renoncèrent à l'harmonie en faveur de l'asservissement des consciences. À cause de cela, l'équilibre de la relation entre l'humanité et le monde relatif au phénomène (en philosophie, par opposition au "noumène" qui, pour Kant, est la chose en soi, au-delà de toute expérience possible) fut détruite, et ce qui fut perdu de manière ultime, ce fut l'INTÉGRITÉ !déclarations sous forme de jugements permirent aux autorités du Temple d'assujettir le tout venant à la soumission quand ils retournèrent à Jérusalem, les prêtres s'étant auto-proclamés comme seuls passages obligés entre Yahvé et le peuple. En conséquence, les Israélites vécurent dès lors dans une ambiance de terreur, étant stratégiquement placés sous la férule des prêtres, dont les prérogatives, par eux-mêmes attribuées, de communier avec Dieu ne pouvaient être remises en cause.

Une fois que les anciens textes mésopotamiens et cananéens eurent été nettoyés des informations concernant les Elohim, les scribes travaillèrent pour créer une image persistante de Yahvé qui était si vague et abstraite que toute connexion pratique avec l'humanité fut perdue. Dans la pensée mésopotamienne, le monde, les cieux, les dieux et le peuple étaient perçus comme des réflexions de la Nature. Mais chez les Israélites, il fut malencontreusement estimé que la Nature était au service du Dieu Unique dont on disait qu'Il avait tout créé ("Avant la Philosophie" par Henri Frankfort, ch. 8, pp. 240-248) : << Les cieux racontent la gloire de Dieu, et le firmament annonce l'oeuvre de ses mains.>> (Psaume XIX, 1, traduction de la Pléïade).

Dans ce cas, le personnage de Yahvé fut conçu afin qu'il transcende la Nature, ayant pour conséquence que l'harmonie entre l'être humain et la Nature fut perdue. Dans la pensée mésopotamienne, cananéenne, et égyptienne, il fut toujours appréhendé par les sages que le Divin - inexplicable et inappréhendable par l'homme - était manifesté dans et par la Nature, considérée comme la Grande Déesse-Mère englobant à la fois les dieux (étoiles et planètes), le minéral, la faune, la flore, et la société humaine. Mais cette connaissance des Anciens fut anéantie pour toujours par les prêtres et les compilateurs de la Bible qui renoncèrent à l'harmonie en faveur de l'asservissement des consciences. À cause de cela, l'équilibre de la relation entre l'humanité et le monde relatif au phénomène (en philosophie, par opposition au "noumène" qui, pour Kant, est la chose en soi, au-delà de toute expérience possible) fut détruite, et ce qui fut perdu de manière ultime, ce fut l'INTÉGRITÉ !


Moïse au buisson ardent


Abraham sacrifiant Isaac


songe de Jacob


l'ardeur de la colère du Très-Haut : le Soleil


Dieu et 2 anges visitent Abraham


vision d'Ézéchiel


Noé renoue l'Alliance


vision de Zacharie


songe de Joseph


ange des Maccabées


Héliodore chassé du Temple


Sophia, l'Esprit Sain

(Les Archanges)	Chez les Juifs	Chez les kabbalistes	Chez les Chrétiens	Chez les Musulmans
LUNE	Gabriel	Gabriel	Gabriel	Gabriel
SOLEIL	Mikael	Raphael	Michel	Rouquiel
MERCURE	Raphael	Michel	Raphael	Mikael
VENUS	Anael	Haniel	Anael	Anael
MARS	Samael	Khamael	Samael	Semsemiel
JUPITER	Zachariel	Zadkiel	Zachiel	Oriphiel
SATURNE	Cassiel	Zatphiel	Oriphiel	Kesphiael
LES ETOILES	-	Radziel	-	Ezraphiel

La Migration des Anges :

Une fois arrivés dans les annales des Rois, il y a non seulement un changement notable dans la manière dont Dieu est présenté comme un personnage plus obscur, mais il y a aussi moins de références aux "anges"... En fait, il n'y a pas une quelconque mention d'un ange pendant toute la période égyptienne de quatre siècles, depuis l'époque de Joseph jusqu'à celle de Moïse, quand "L'ange du Seigneur lui apparut dans une flamme de feu, du milieu d'un buisson" : << Et Moïse faisait paître le bétail de Jéthro, son beau-père, sacrificateur de Madian. Et il mena le troupeau derrière le désert, et il vint à la montagne de Dieu, à Horeb. Et l'Ange de l'Éternel (Mal'âkh Yahweh) lui apparut dans une flamme de feu, du milieu d'un buisson à épines; et il regarda, et voici, le buisson était tout ardent de feu, et le buisson n'était pas consumé. Et Moïse dit : "Je me détournerai, et je verrai cette grande vision, pourquoi le buisson ne se consume pas". Et l'Éternel vit qu'il se détournait pour voir; et Dieu l'appela du milieu du buisson, et dit : Moïse ! Moïse ! Et il dit : "Me voici". Et Il dit : "N'approche pas d'ici; ôte tes sandales de tes pieds, car le lieu sur lequel tu te tiens est une terre sainte". Et Il dit : "Je suis le Dieu de ton père, le Dieu d'Abraham, le Dieu d'Isaac, et le Dieu de Jacob". Et Moïse cacha son visage, car il craignait de regarder vers Dieu." (Exode III, 1-6). Il est bien dit ici que c'est l'ange de l'Éternel (Mal'âkh Yahweh) qui apparut dans le feu, et pourtant, un peu plus loin il est dit que c'est Dieu lui-même qui était dans le feu !

Suite à cela, il fut dit qu'un ange avait accompagné la colonne de nuée que les Israélites suivirent dans le Sinaï (Exode XIV, 19, Nombres XX, 16, Juges II, 1). En réalité, les anges apparaissent effectivement beaucoup moins souvent dans les Écritures qu'on pourrait l'imaginer, au vu de la place prééminente qu'ils prirent dans les représentations de l'art chrétien

sujettes à l'Ancien Testament. La première mention biblique d'un ange apparaît dans la Genèse XVI, 7, quand Hagar a été bannie par Sarah, la femme d'Abraham : << L'ange du Seigneur la trouva près d'une source d'eau dans le désert.>>. Ensuite, Abraham dit qu'il a vu Dieu, et pourtant, il dit également que ce sont trois hommes qu'il a vu : << Et l'Éternel lui apparut (à Abraham) auprès des chênes de Mamré; et il était assis à l'entrée de la tente, pendant la chaleur du jour. Et il leva les yeux et regarda; et voici, trois hommes se tenaient près de lui; et quand il les vit, il courut de l'entrée de la tente à leur rencontre, et se prosterna en terre. Et il dit : Seigneur, si j'ai trouvé grâce à tes yeux, ne passe point outre, je te prie, d'auprès de ton serviteur." (Genèse XVIII, 1-3). Puis, il est toujours question des trois hommes; pourtant quand ils parlent, il est dit que c'est Dieu qui parle : << Et les hommes se levèrent de là, et regardèrent du côté de Sodome; et Abraham allait avec eux pour leur faire la conduite. Et l'Éternel dit : Cacherai-je à Abraham ce que je vais faire ? >> (Genèse XVIII, 16-17).

Un peu plus loin, nous avons maintenant les deux anges qui vinrent visiter Loth à Sodome : << Et les deux anges (Malachims) vinrent à Sodome sur le soir; et Loth était assis à la porte de Sodome. Et Loth les vit, et il se leva pour aller à leur rencontre, et se prosterna le visage en terre. Et il dit : "Voici, mes Seigneurs, détournez-vous, je vous prie, vers la maison de votre serviteur, et passez-y la nuit, et lavez vos pieds; et vous vous lèverez le matin, et vous irez votre chemin". Et ils dirent : "Non, mais nous passerons la nuit sur la place".>> (Genèse XIX 1-2), suivi de : << Il fit cuire des pains sans levain, et ils mangèrent.>> (Genèse XIX, 1-3). Cette fois-ci, les deux hommes sont appelés "anges" (Malachaims); pourtant, Loth s'adresse à eux en les appelant «Adonaï» (mes Seigneurs), l'un des nombreux noms de Dieu, nous l'avons vu !

Un ange apparut à Abraham quand il se prépara à sacrifier son fils Isaac à Moriah (Genèse XXII, 11), et Abraham fut avisé plus tard par : << L'ange du Seigneur que Dieu multipliera ta race comme les étoiles des cieux.>> (Genèse XXII, 15-17).

La prochaine mention d'anges est entièrement visionnaire, quand Jacob, le petit-fils d'Abraham : << ... eut un songe et voici qu'une échelle était dressée par terre, sa tête touchant aux cieux, et voici que les anges de El montaient et descendaient sur elle.>> (Genèse XXVIII, 11-12). Après cela, il n'y a plus de citations à propos des anges jusqu'à la brève rencontre de Moïse au Buisson Ardent, et ce n'est pas avant les Nombres XXII, 23, qu'apparaît un autre épisode quand les Israélites eurent atteint le Jourdain, près de Jéricho. Dans ce récit, un homme nommé Balaam part avec son ânesse rejoindre les Moabites dans leur confrontation avec les envahisseurs israélites. Mais un ange se tint sur son chemin, l'épée à la main, et l'arrêta, sur quoi Balaam frappa son animal avec un bâton, et une étrange conversation sur ce mauvais traitement s'ensuivit entre Balaam et son ânesse. Pendant l'évènement, l'ange permit à Balaam de continuer son voyage pour autant qu'il promette de transmettre les paroles de Dieu au roi de Moab, devant l'aviser que les Israélites étaient le peuple élu de Dieu, et devaient être bénis et non molestés; ainsi que Balaam agit finalement selon les instructions de l'ange. Mais cela ne servit pas à grand-chose car, lorsque les Israélites et les Moabites se rejoignirent finalement, bien des Israélites choisirent de vénérer les dieux de Moab, sur quoi "la colère du Seigneur s'enflamma contre Israël" et dans son style habituel de représailles, Il déclara qu'ils devraient tous être exécutés : << Alors Yahvé dit à Moïse : " Prends tous les chefs du peuple et fais les pendre devant Yahvé, face au Soleil, pour que l'ardeur de la colère du Seigneur se détourne d'Israël".>> (Nombres XXV, 4). N'y aurait-il pas ici une indication subtile d'un IAW (ENKI), désormais ESPRIT SOLAIRE ?

Quand Gédéon était Juge chez les Israélites, un ange s'assit avec lui sous un arbre pour discuter de stratégie militaire contre les Madianites (Juges VI, 11-14 et 21-23) : << Et un ange de l'Éternel (Mal'âkh Yahweh) vint, et s'assit sous le térébinthe qui est à Ophra, lequel était à Joas, l'Abiézerite. Et Gédéon, son fils, battait du froment dans le pressoir, pour le mettre en sûreté de devant Madian. Et l'ange de l'Éternel (Mal'âkh Yahweh) lui apparut, et lui dit : "L'Éternel est avec toi, fort et vaillant homme". Et Gédéon lui dit : "Ah ! mon Seigneur, si l'Éternel est avec nous, pourquoi donc toutes ces choses nous sont-elles arrivées ? Et où sont toutes ses merveilles que nos pères nous ont racontées, en disant que l'Éternel ne nous a-t-il pas fait monter hors d'Égypte ? Et maintenant l'Éternel nous a abandonnés, et nous a livrés en la main de Madian." Et l'Éternel le regarda, et dit : "Va avec cette force que tu as, et tu sauveras Israël de la main de Madian. Ne t'ai-je pas envoyé ?"... Et l'ange de l'Éternel (Mal'âkh Yahweh) étendit le bout du bâton qu'il avait en sa main, et toucha la chair et les pains sans levain; et le feu monta du rocher et consuma la chair et les pains sans levain. Et l'Ange de l'Éternel (Mal'âkh Yahweh) s'en alla de devant ses yeux. Et Gédéon vit que c'était un ange de l'Éternel (Mal'âkh Yahweh), et Gédéon dit : Ah ! Seigneur Éternel, si c'est pour cela que j'ai vu l'Ange de l'Éternel (Mal'âkh Yahweh) face à face !". Et l'Éternel lui dit : "Paix à toi; ne crains point, tu ne mourras pas." Ici, c'est l'Ange de l'Éternel (Mal'âkh Yahweh)

qui parle à Gédéon, et pourtant, il est dit aussi que c'est Dieu lui-même qui regarde Gédéon. et qui le rassure à la fin.

Peu après, un ange apparut à la femme de Manoakh (Manoah), lui disant : << Voici donc que tu es stérile et que tu n'as pas enfanté, mais tu vas concevoir et enfanter un fils. Et Manoakh supplia l'Éternel, et dit : "Ah, Seigneur ! Que l'homme de Dieu que tu as envoyé, vienne encore vers nous, je te prie, et qu'il nous enseigne ce que nous devons faire au jeune garçon qui naîtra." Et Dieu exauça la voix de Manoakh; et l'ange de Dieu vint encore vers la femme, comme elle était assise aux champs, et que Manoakh son mari n'était pas avec elle. Et la femme se hâta et courut et rapporta à son mari, et lui dit : "Voici, l'homme qui était venu vers moi l'autre jour m'est apparu.">> (Juges XIII, 2-10). C'est la première fois qu'il y a une quelconque référence à un ange ayant peut-être un nom : << Et Manoakh dit à l'ange de l'Éternel (Mal'âkh Yahweh) : "Quel est ton nom, afin que nous t'honorions, quand ce que tu as dit arrivera ?" >> (Juges XIII, 17), mais quand Manoakh le lui demande, l'ange répond : << Pourquoi me demandes-tu mon nom, alors qu'il est merveilleux et secret ? Et Manoakh prit le chevreau et le gâteau, et il les offrit à l'Éternel sur le rocher. Et Il fit une chose merveilleuse, tandis que Manoakh et sa femme regardaient. Et il arriva que, comme la flamme montait de dessus l'autel vers les cieux, l'ange de l'Éternel (Mal'âkh Yahweh) monta dans la flamme de l'autel, Manoakh et sa femme regardant; et ils tombèrent sur leurs faces contre terre. Et l'ange de l'Éternel n'apparut plus à Manoakh, ni à sa femme. Alors Manoakh connut que c'était l'ange de l'Éternel. Et Manoakh dit à sa femme : "Nous mourrons certainement, car nous avons vu Dieu.">> (Juges XIII, 18-22). Il n'y a ici, de fait, pas de nom donné à aucun des anges dans l'Ancien Testament, étant toutefois précisé dans ce dernier cas que c'est un ange de Yahvé (Mal'âkh Yahweh), semblant bien distinct de Dieu Lui-même qui l'envoit, et pourtant, une fois encore, Manoakh dit bien que c'est Dieu qu'il a vu !

Jusqu'ici, on voit que les quelques anges qui sont apparus dans le récit biblique ont été de simples messagers (de Dieu), ce que signifie précisément le mot grec ancien "aggelos", qui traduit lui-même le mot hébreu "Mal'âkh" de signification équivalente mais de racine cananéenne, d'où est tiré le mot "ange". Aucune allusion à ce stade n'est faite que les anges aient été des créatures célestes ailées, et, mis à part l'ange qui se trouva en face de Balaam, doté d'une épée, ils ne sont jamais parus agressifs d'aucune manière. Par contre, si on regarde le "cantique de Déborah" (l'une des parties les plus anciennes de l'Ancien Testament), quelque chose d'étrange apparait : << Maudissez Méroz, dit l'Ange de l'Éternel (Mal'âkh Yahweh) ; maudissez, maudissez ses habitants ! Car ils ne sont pas venus au secours de l'Éternel, avec les hommes forts." (Juges V, 23). La métrique de ces vers est rompue, indiquant ainsi que le poème a fait l'objet de retouches. On peut alors déterminer que la version primitive contenait "l'Éternel" et non pas l'"Ange de l'Éternel" (Mal'âkh Yahweh) ! Mais pourquoi les scribes remplacèrent-ils les interventions directes de Dieu par celle d'un ange, dans certains passages de l'Ancien Testament ? Tout simplement parce qu'ils croyaient qu'il était impossible à un homme de voir Dieu face à face sans en mourir ! Donc, par souci de plausibilité, ils ont remplacé tous les passages où un homme voyait Dieu par des passages où l'homme rencontrait un ange.envoyé par Dieu.

Mais les Anges n'étaient pas des êtres distincts de Dieu : ils n'en étaient que la manifestation visible, des sortes d'émanations spécialement créées pour communiquer avec les humains sans les faire mourir. Une fois la rencontre terminée et le message transmis, ces anges se résorbaient en Dieu. Parler avec un ange, c'était donc exactement la même chose que parler avec Dieu lui-même : << Et l'Ange de l'Éternel (Mal'âkh Yahweh) lui dit (à Hagar) : Voici, tu es enceinte, et tu enfanteras un fils, et tu appelleras son nom Ismaël, car l'Éternel a entendu ton affliction. Et lui, sera un âne sauvage; sa main sera contre tous, et la main de tous sera contre lui; et il habitera à la vue de tous ses frères. Et elle dit à l'Éternel qui lui avait parlé : Tu es le Dieu qui voit; car dit-elle : Ai-je bien vu ici celui qui me voit (sous-entendu : sans en mourir) ? >> (Genèse XVI,11-13). Bien que l'ange ayant parlé à Hagar soit distinct de Dieu qui l'envoie, le texte déclare pourtant qu'Hagar a parlé avec Dieu lui-même.

Cependant leur image littéraire va changer à l'époque du roi David quand Dieu a un coup de colère de plus contre les Israélites. D'abord, Il "envoya donc la peste contre Israël et il tomba soixante-dix mille hommes d'Israël", puis ensuite : "Dieu envoya un ange à Jérusalem pour l'exterminer... et David leva les yeux et il vit l'ange de Yahvé debout entre la terre et les cieux, ayant en main son épée dégainée et tendue contre Jérusalem" (I Chroniques XXI, 14-16; également II Samuel XXIV, 15-16).

Quelques générations plus tard, durant le règne du roi Achab d'Israël, le prophète Élie fut abordé par un ange qui le réveilla et lui apporta de la nourriture (I Rois XIX, 5-6). Puis, en contradiction avec les documents historiques, quand Sennachérib d'Assyrie vainquit le roi Ezéchias de Juda, II Rois XIX, 35-36 rapporte : << ... l'ange du Seigneur sortit et frappa dans le camp des Assyriens cent quatre-vingt-cinq mille hommes. Et quand on se leva le matin de bonne heure,

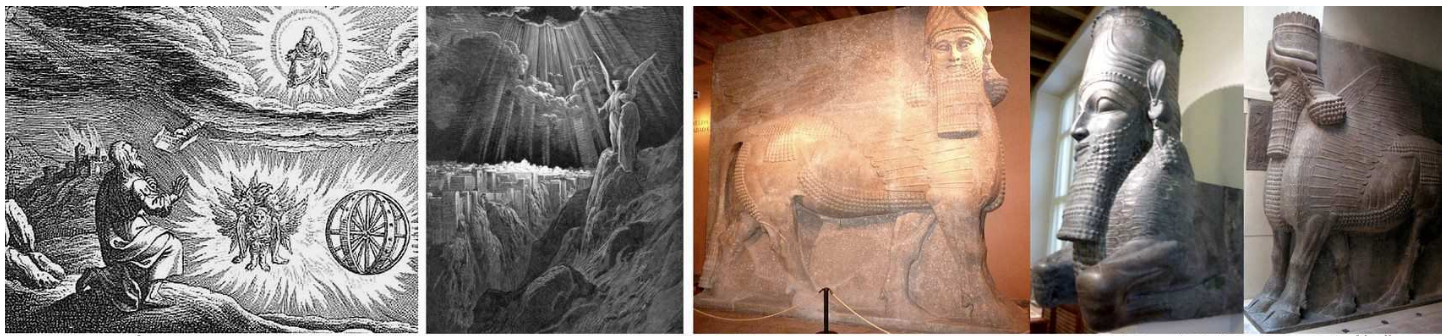
voici que tous étaient des cadavres, des morts. Alors Sennachérib partit, il s'en retourna et demeura à Ninive.>> (ce récit est répété dans Isaïe XXXVII, 15-16).

Le texte biblique ne fourni aucune explication comment les Assyriens auraient pu se réveiller morts. Mais étant donné que Sennachérib survécut, il y en eut probablement aussi d'autres qui survécurent pour découvrir le massacre. Néanmoins, ce récit de pure fiction d'une bataille par ailleurs bien documentée durant laquelle Sennachérib fut en fait victorieux fournit un autre récit expliquant comment il fut supposé que quelques anges bibliques disposaient de stupéfiants pouvoirs de destruction.

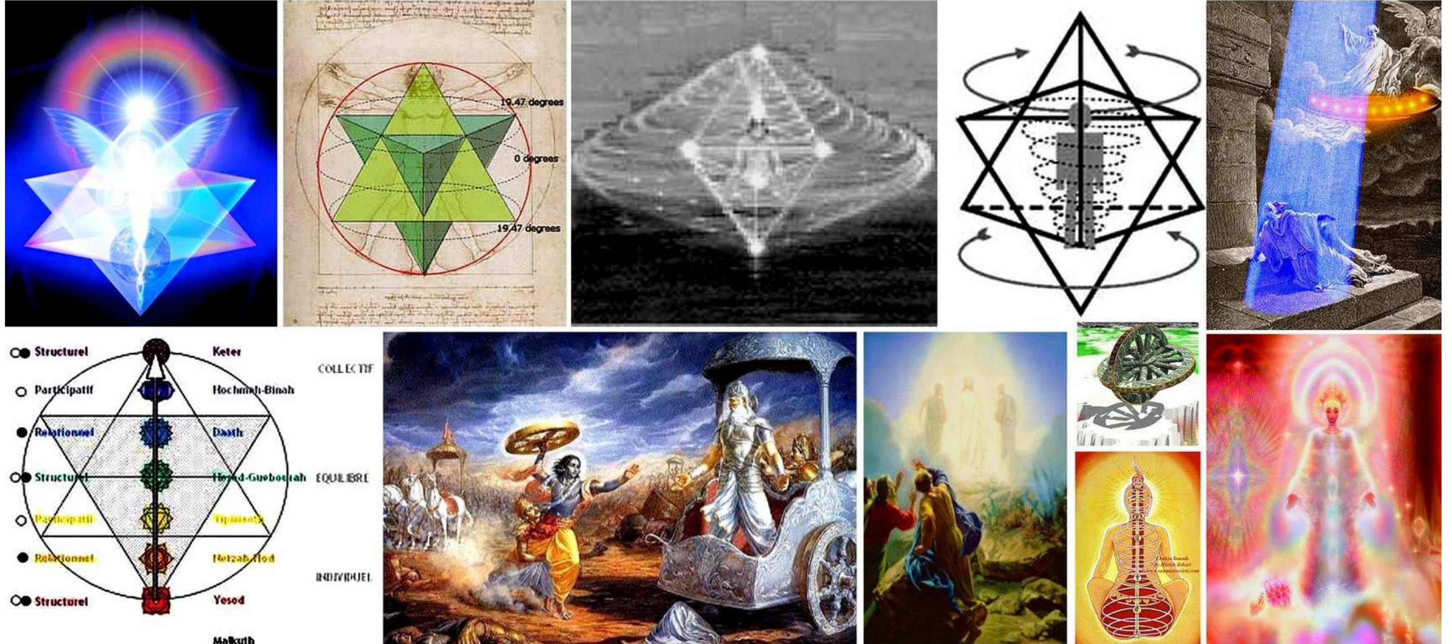
À partir de l'époque d'Élie, vers 880 av. J.C., les anges sont transposés dans un domaine où ils communiquent dorénavant avec les prophètes. Le mot "nabi", traduit par "prophète", se réfère plus correctement à un "porte-parole" ("Le Guide illustré de la Bible", par J. Porter, p. 94), bien que les nabis aient aussi été présentés comme des voyants divinement inspirés.

Aux environs de 580 av. J.C., durant le début de la Captivité à Babylone, le livre de Daniel fournit la première référence des Écritures à un personnage nommé Gabriel. Il n'y a cependant pas ici d'association directe avec les anges (comme c'est le cas pour le Gabriel du Nouveau Testament), mais il serait possible de l'inférer puisque le titre GABRI-EL indiquait "Un Qui Brille". Daniel, jeune noble de Judah, est en train d'essayer de comprendre une vision quand ledit Gabriel arrive afin d'évaluer son interprétation. À cet égard, le nom "Daniel" paraît avoir été inventé tactiquement par les scribes afin d'étayer l'histoire brièvement mentionnée, car DANI-EL, ayant le même suffixe que Gabri-El, sous-entend d'être "évalué par un qui brille". Hors, comme nous l'avons vu précédemment, certains personnages mésopotamiens recevaient le titre de "gabri.el", un rang attribué individuellement aux négociateurs diplomatiques du niveau le plus élevé. Dès le début du premier projet d'Eden, il y a près de 11.500 ans, ce furent eux les Gouverneurs du Jardin au Kharsag ("Le génie de quelques-uns" par C. et B.J. O'Brien, ch. 6, p. 139) et, l'un des principaux devoirs d'un "Gabri.El" était de diriger le Domaine d'Eden.

<< Dans le ventre il prit son frère par le talon, et par sa force il lutta avec Dieu; oui, il lutta avec l'Ange et prévalut : il pleura et le supplia...>> (Osée XII, 4-5). Ici aussi on voit que lutter contre un Ange et lutter contre Dieu, c'est pareil. En réalité, au tout début, les anges étaient impersonnels, mais par la suite, certains s'individualiseront et obtiendront une personnalité et un nom : on les appellera "Archanges". Dans Daniel IV, 14 se trouve aussi nommée pour la première fois une classe spéciale d'êtres angéliques appelés les 'Irins ("Veilleurs") et dont le Livre d'Hénoch décrira la déchéance après qu'ils soient descendus ici-bas pour faire l'amour aux femmes mortelles qu'ils trouvèrent fort à leur goût...



vision d'Ézéchiel   l'Ange montre Jérusalem à Jean   Alap, Kirub (Kâribu/Kerubim/Chérubins), Shêdus (Shêds/Sheidim), Aladlammu



Les Chérubins ou Kheroubim : dans les livres prophétiques de l'Ancien Testament, écrits plus tardivement, un phénomène biblique d'un nouveau genre apparaît : une catégorie d'objets volants effrayants, bien que visualisés, dont on disait qu'ils s'élevaient au-dessus de la terre par des moyens mécaniques. Ils ne furent pas une seule fois appelés anges et, généralement, ces spectacles flamboyants avaient des roues, comme dans Daniel VII, 9 : << ... son trône était des flammes de feu, et ses roues, de feu ardent.>>. Dans Isaïe VI, 1-2, il y a un récit similaire d'un trône volant : << Des séraphins se tenaient au-dessus de lui. Chacun avait six ailes.>>. Cependant, une autre référence à un appareil se trouve dans Ezéchiel I, où le scénario complet s'accorde avec les autres, y compris le feu, les roues, et les bruyantes ailes (ou anneaux) tournantes. Par la suite, Ezéchiel, d'après une vision qu'il a eu en Mésopotamie, se réfère à ces phénomènes comme à des "chérubins", ce qui, comme nous l'avons vu, était à l'époque assimilé à des êtres fantasmagoriques : << Et je vis, et voici, un vent de tempête venait du nord, une grosse nuée, et un feu qui s'entortillait; et il y avait une splendeur tout autour, et de son milieu, du milieu du feu, brillait comme l'apparence de l'airain luisant; et, du milieu, la ressemblance de quatre êtres vivants (Hayyôths); et voici leur aspect : ils avaient la ressemblance d'un homme; et chacun d'eux avait quatre faces, et chacun avait quatre ailes; et leurs pieds étaient des pieds droits, et la plante de leurs pieds était comme la plante du pied d'un veau; et ils étincelaient comme l'apparence de l'airain poli; et il y avait des mains d'homme sous leurs ailes sur leurs quatre côtés; et ils avaient, les quatre, leurs faces et leurs ailes; leurs ailes étaient jointes l'une à l'autre; ils ne se tournaient pas quand ils allaient : ils allaient chacun droit devant soi. Et la ressemblance de leurs faces était la face d'un homme; et, les quatre, ils avaient la face d'un lion, à droite; et, les quatre, ils avaient la face d'un bœuf, à gauche; et, les quatre, ils avaient la face d'un aigle eu haut; et leurs faces et leurs ailes étaient séparées par le haut : chacun avait deux ailes jointes l'une à l'autre, et deux qui couvraient leur corps.>> Le texte se poursuit : << Le bruit des ailes des chérubins s'entendait même jusque dans le parvis extérieur, pareil à la voix d'El Shaddaï quand Il parle.>> (Ezéchiel X, 5). La même description est reprise par Jean : << Et devant le trône, comme une mer de verre, semblable à du cristal; et au milieu du trône et à l'entour du trône, quatre êtres vivants (Hayyôths) pleins d'yeux devant et derrière. Et le premier animal est semblable à un lion; et le second animal, semblable à un veau; et le troisième animal a la face comme d'un homme; et le quatrième animal est semblable à un aigle volant. Et les quatre êtres vivants (Hayyôths), chacun d'eux ayant six ailes, sont, tout autour et au dedans, pleins d'yeux; et ils ne cessent de dire, jour et nuit : Saint, Saint, Saint, Seigneur, Dieu, Tout-Puissant, Celui qui était, qui est, et

qui vient...>> (Apocalypse 4).

L'Apocalypse d'Abraham parle également d'un trône de feu entouré d'êtres aux yeux multiples, possédant les quatre même faces qu'en Ezéchiel I et ayant 6 ailes partant des épaules, des flans et des reins. La tradition juive attribuait deux fonctions principales à ces chérubins / Kerubims : a) Gardiens et porteurs du trône de Dieu; b) Louange perpétuelle de Dieu.

Mais, contrairement à ce qu'on croit souvent, les Chérubins ("Kerub" / "Kerubim" en hébreu et "Karubiyun" en arabe) n'étaient pas du tout des enfants potelés ailés. À l'origine, ils étaient bien plus terribles : << Et l'Éternel Dieu le mit hors du jardin d'Éden, pour labourer le sol, d'où il avait été pris. Il chassa l'homme, et plaça à l'orient du jardin d'Éden les chérubins et la lame de l'épée qui tournait çà et là, pour garder le chemin de l'Arbre de Vie.>> (Genèse III, 23-24) ; << Il (Dieu) était monté sur un chérubin, et volait, et il planait sur les ailes du vent.>> (Psaumes XVIII,10) ; << Berger d'Israël ! prête l'oreille. Toi qui mènes Joseph comme un troupeau, toi qui es assis entre les chérubins, fais luire ta splendeur !>> (Psaumes 81, 1) ; << L'Éternel règne : que les peuples tremblent ! Il est assis entre les chérubins : que la terre s'émeuve !>> (Psaumes 99,1)

On retrouve le même mot de "Kerubim" chez les Akkadiens. Le kâribu ou kurîbu masculin était "celui qui bénit" et le kâribtu féminin était "celle qui bénit". Leurs noms dérivait de la racine akkadienne "karâbu" qui signifie "prier, bénir, saluer, adorer, promettre ou offrir un sacrifice". Un texte de Nabû-mukîn-apli de Babylone (990-955 av. J.C.) explique qu'une statue de kâribu se trouve à droite de la porte du Naos, dans le Temple. Une inscription du roi élamite Teptiahar (900 av. J.C.) parle des Lamazatis féminins et des Karibatis masculins qui prient ("ikaraba"). Sans doute s'agit-il de l'évocation des statues disposées à l'entrée du sanctuaire d'un temple de Suse. Un texte d'Asharaddon (681-669 av. J.C.) mentionne des statues de Lahmes et de Kurîbis dressées des deux côtés de l'entrée du Naos.

Les Chérubins / Kerubims / Kâribus / Karibatis / Kurîbis étaient donc des créatures qui gardaient l'entrée des temples en compagnie des Lamazatis / Lahmes / Lamassus. Mais on ignore à quoi ils ressemblaient exactement. Un texte assyrien du VIIè siècle av. J.C. dit que Namtartu, femme du vizir des enfers, avait une "tête de kurîbu". Cela laisse donc penser que les Kâribus avait une forme bestiale, sans savoir laquelle exactement. En ce qui concerne plus particulièrement les Lamazatis des Élamites, les Lamassus ou Lahmes des Assyriens et les Lamas des Sumériens, c'étaient aussi des êtres hybrides, mi-hommes, mi-animaux, des sortes de sphinx... Peut-être correspondaient-ils à la Lamassâte qui descend du ciel pour aider les femmes à accoucher ? La déesse sumérienne Nînsun ("Dame des buffles sauvages"), mère de Gilgamesh, était elle-même une Lamassu et on l'appelait aussi "la Vache Sublime". Cela semble indiquer que la Lamassu était un être bovin (de même, des gravures kassites représentaient les "Lamas" comme des femmes à cornes), ce qui nous amène immédiatement à faire le lien avec Isis-Hathor !

Un autre texte de guerre assyrien décrit aussi les statues gardant le temple de Suse, en Elam, mais en remplacant les Kâribus par des "Shêdus" : << J'enlevai tous les Shêdus et toutes les Lamassus, gardiens des temples sans exception; j'arrachai les taureaux furieux, ornements des portes.>> Ces Shêdus correspondaient probablement aux Shêds des Cananéens et aux Sheidims des Hébreux. À l'origine, il semblent avoir été des gardiens ailés aux pieds d'oiseau et à la tête de taureau. Les Chaldéens semblent les avoir identifié avec les Kirubs (kâribus) mais aussi avec les "Alaps"; cela leurs donnait probablement une forme bovine car le "Alap" (ou "Alad") akkadien était un taureau ailé (appelé aussi "Gud" en sumérien). Mais ils les différenciaient bien des Lamas (ou "Nigals / Nirgallus") au corps léonin.

Les Assyriens utilisaient également le nom "Aladlammu" ("Alad + Lamma") pour désigner les statues de taureaux ailés à tête humaine. Probablement indiquaient-ils ainsi que les Alads et les Lammas formaient une unité : le mâle était appelé "Alad" et la femelle était appelée "Lamma". Ou alors cela voulait dire que le Aladlammu avait été créé en fusionnant les Lamas avec les Alads / Shedus / Kirubs. Ces statues de taureaux ailés à tête humaine gardaient l'entrée des palais assyriens. Elles étaient composées d'une tête d'homme, d'ailes d'aigle, d'un corps et d'une crinière de lion, de pieds de taureau; ces quatres parties correspondaient justement aux quatres Kerubims observés par Ezéchiel.

Il est fait mention d'un véhicule bizarre - Merkavah ou Merkabah - dans II Rois II, 11, quand Élie est emmené dans un char de feu, et d'autres descriptions existent d'un pareil moyen de transport dans "l'Épopée de Gilgamesh" mésopotamienne. Ces spectaculaires roues de feu (chakras activés), avec leurs lumières et leurs bruyantes ailes rotatives, apparaissent toujours comme des machines volantes - concept très difficile à concilier pour de fidèles croyants

rationnels et cartésiens. Bien que ces engins soient présentés comme apparaissant seulement dans les rêves visionnaires, la notion même que de tels engins aient été imaginés en des temps très reculés est en elle-même très remarquable. Ajoutons qu'on retrouve ce concept d'engins volants dans les textes sacrés hindoux traitant de la description des VIMANAS. Ne serait-il pas question en vérité du CORPS DE LUMIÈRE ou CORPS GLORIEUX qu'en Alchimie l'Adepte finit par fabriquer ? Le corps d'Immortalité de l'âme libérée de l'emprise de la Matière, et par conséquent du cycle des réincarnations charnelles en ce bas-monde ? Le fait que les Anciens furent nommés les "Brillants" ou "Ceux Qui Brillent" (The Shining Ones) par une humanité à peine sortie de l'animalité, et qui - en son Ignorance - les déifia, aurait-il quelque chose à voir avec ceci ?

Les Séraphins (Seraphim / Seraphs), une des plus hautes distinctions angéliques, posséderaient 3 paires d'ailes : "2 pour se couvrir les yeux, 2 pour voler et 2 pour dissimuler leurs pieds (euphémisme qui désigne le sexe)". Ils se tiennent au dessus du trône de Dieu et sont décrits dans Isaie VI, 2 : << Des séraphins se tenaient au-dessus de lui; ils avaient chacun six ailes : de deux ils se couvraient la face, et de deux ils se couvraient les pieds, et de deux ils volaient.>> Concernant les "séraphins", Isaïe VI, 1-2 déclare en parlant du trône des chérubins que "des séraphins se tenaient au-dessus de lui. Chacun avait six ailes, deux dont il couvrait sa face, deux dont il se couvrait les pieds, et deux pour voler." Leur nom provient du mot hébreu ''saraph'' signifiant "brûlant" car, à l'origine, ils étaient représentés sous la forme de serpents de feu volants, ainsi que le montre ce passage d'Isaïe XIV, 29 : << Ne te réjouis pas, Philistie tout entière, de ce que la verge qui t'a frappée est brisée; car de la racine du serpent sortira une vipère, et son fruit sera un serpent brûlant qui vole ("me ofef seraph").>> Également, dans ce passage d'Isaie XXX, 6 : << L'oracle touchant les bêtes du midi : par un pays de détresse et d'angoisse, d'où sortent la lionne et le lion, la vipère et le serpent brûlant qui vole ("me ofef seraph").>> Philon nous a également rapporté un texte de Sanchoniathon décrivant les serpents de feu connus des Phéniciens : << Taaut attribua aux dragons et aux serpents une nature divine, croyance qui fut adoptée par les Phéniciens et les Égyptiens. II prétendit que ce genre d'animaux était le plus rempli d'esprit et de feu; de là cette vitesse incomparable, sans le secours de mains et de pieds, ni d'aucun des moyens dont se servent les autres animaux pour se mouvoir. (.....) Les Phéniciens l'appellent le bon génie (Agathodémon).>> Des séraphins enflammés apparaissent ainsi avec régularité dans bien d'autres documents. Qu'ils aient été "enflammés" est compatible avec l'étymologie du mot "seraph" se rapportant à l'ancien radical hébreu signifiant aussi "flamme". On les retrouve aussi dans une autre des attaques vengeresses de Dieu, quand une large portion d'Israël périt après que le Seigneur ait envoyé des séraphins (serpents de feu) parmi eux (Nombres XXI) : << Et le peuple parla contre Dieu et contre Moïse : Pourquoi nous avez-vous fait monter hors d'Égypte, pour mourir dans le désert ? car il n'y a pas de pain, et il n'y a pas d'eau, et notre âme est dégoûtée de ce pain misérable. Et l'Éternel envoya parmi le peuple les serpents brûlants (séraphins), et ils mordaient le peuple; et, de ceux d'Israël, il mourut un grand peuple. Et le peuple vint à Moïse, et dit : "Nous avons péché, car nous avons parlé contre l'Éternel et contre toi; prie l'Éternel qu'il retire de dessus nous les serpents." Et Moïse pria pour le peuple. Et l'Éternel dit à Moïse : "Fais-toi un serpent brûlant, et mets-le sur une perche; et il arrivera que quiconque sera mordu, et le regardera, vivra. Et Moïse fit un serpent d'airain ("neushtan"), et le mit sur une perche; et il arrivait que, lorsqu'un serpent avait mordu un homme, et qu'il regardait le serpent d'airain, il vivait." Dès l'instant où l'on comprend que la symbolique du "serpent brûlant mis sur une perche" traite métaphoriquement de l'éveil de l'énergie Kundalini (double serpent ida et pingala), montant le long du nadî Sushumna (canal central neutre de la colonne vertébrale aux 33 vertèbres), survient la prise de conscience que les religieux de tous bords nous ont mentis : incapables eux-mêmes de se réaliser au-delà de l'homme-animal, ils empêchèrent le genre humain dans sa globalité d'y parvenir !

Les Archanges ou 7 Archontes planétaires de notre système solaire : leur nom provient du grec "arkhaggelos" signifiant "messagers principaux". Il n'est fait mention dans la Bible que des seuls Raphaël, Gabriel et Michaël et ceux-ci n'apparaissent qu'à partir de 200 av. notre ère. Raphaël est cité dans le livre de Tobie : << Le Saint-Ange du Seigneur, Raphaël, fut envoyé pour guérir Tobie et Sarah dont les prières avaient été prononcées en même temps en présence du Seigneur." (Tobie III, 25). Gabriel est cité dans plusieurs textes : << Et j'entendis la voix d'un homme au milieu de l'Ulaï; et il cria et dit : "Gabriel, fais comprendre à celui-ci la vision".>> (Daniel VIII, 16) ; << Je parlais encore en priant, et l'homme Gabriel que j'avais vu dans la vision au commencement, volant avec rapidité, me toucha vers le temps de l'offrande de gâteau du soir.>> (Daniel IX, 21). Michaël est également cité dans plusieurs textes : << Mais le chef du royaume de Perse m'a résisté vingt et un jours, et voici, Micaël, un des premiers chefs (Sarims),vint à mon secours : et je restai là, auprès des rois de Perse.>>(Daniel X, 13), et : << Et en ce temps-là se lèvera Micaël, le grand chef, qui tient pour les fils de ton peuple; et ce sera un temps de détresse tel qu'il n'y en a pas eu depuis qu'il existe une nation jusqu'à ce temps-là. Et en ce temps-là ton peuple sera délivré : quiconque sera trouvé écrit dans le livre.>> (Daniel XII, 1).

La tradition judéo-chrétienne place ces trois Archanges parmi les "sept Anges qui se tiennent devant Dieu" : << Et je vis les sept Anges qui se tiennent devant Dieu, et il leur fut donné sept trompettes.>> (Apocalypse VIII, 2) ; << Je suis Raphaël, l'un des sept Anges qui se tiennent toujours prêts à pénétrer auprès de la gloire du Seigneur.>> (Tobie XII, 15).

C'est le Livre apocryphe d'Hénoch, datant probablement du IIè siècle av. J.C., qui fixera le nom et la fonction de ces sept Archanges selon un procédé consistant à joindre le suffixe "El" ("Dieu") à une racine désignant la fonction ou la qualité angélique : << Voici les noms des saints Anges qui veillent : Uriel, l'un des saints Anges, celui du monde de terreur; Raphaël, l'un des saints Anges, celui des âmes des hommes; Raguel, l'un des saints Anges, pasteur du monde des luminaires; Michaël, l'un des saints Anges, préposé aux meilleurs des hommes, à la garde du peuple; Saraqiel ou Sariel, l'un des saints Anges, préposé aux esprits des enfants des hommes qui pèchent en Esprits; Gabriel, l'un des saints Anges, préposé au paradis, aux serpents et aux Chérubins; Remeiel, l'un des saints anges, que Dieu a préposé sur ceux qui se lèvent. De ces Archanges, ce sont les sept noms.>> (Livre d'Hénoch XX, 1-8). Dans ce même Livre figure une autre liste de quatre Archanges seulement : << Après cela je demandai à l'Ange de paix qui marchait avec moi et me montrait tout ce qui est caché : "Quels sont ces quatre visages, que j'ai vus et dont j'ai entendu et écrit la parole ?" Et il me dit : "Le premier est le miséricordieux et le très patient Michaël; le second qui est préposé à toutes les maladies et à toutes les blessures des enfants des hommes, est Raphaël; le troisième, qui est préposé à toute force, est Gabriel; et le quatrième, qui préside au repentir, pour l'espoir de ceux qui hériteront la vie éternelle, son nom est Phanuel." Ce sont là les quatre Anges du Seigneur des Esprits, et les quatre voix que j'ai entendues en ces jours.>>

Un peu plus tard, selon le Rouleau de la Guerre (livre des Esséniens de Qumrân), les tours de combats étaient sous la protections des quatre anges Mikhael, Raphael, Gabriel et Sarî'el. Et la tour syrienne de 'Umm'el-Gimâl (en 412) avait pour protecteurs : Gabriel à l'est, Mikhael à l'ouest, Raphael au sud, et Uriel au nord. Plus tard, le Concile de Rome en 745 et le Concile d'Aix-la-Chapelle en 789 interdiront de fabriquer de nouveaux noms d'anges en dehors de Michel, Gabriel et Raphaël qui sont révélés dans la Bible :

- Mikha'el ("Qui est comme Dieu") est celui qui maintient Satan vaincu en enfer.

- Gabriel ("Dieu s'est montré fort") est le messager de Dieu.

- Rapha'el ("Dieu guérit") guérit les hommes.

Cela n'empêchera pas les sept archanges du Livre d'Hénoch d'être mis en rapport avec les sept planètes par les Juifs, les Chrétiens et les Musulmans.

On notera que cette tradition des sept Archanges - Archontes planétaires - provient d'une influence des sept Ameshas Spentas ("Saints Immortels") de la religion Zoroastrienne :

- Spenta Mainyu ("Saint Esprit")
- Vohu Manah ("Bonne pensée")
- Asha Vahista (Vérité, justice)
- Kshatra Vairya (Empire divin)
- Spenta Armaïti (Dévotion, sagesse)
- Haurvatat (Eau, santé)
- Amretât (Eau de jouvence).

En réalité, sous, leurs masques, les diverses religions humaines vouent effectivement toutes un culte aux Archontes, les étoiles des constellations du zodiaque et les planètes du système solaire. Ce que dénoncèrent les Gnostiques, les traitant de "faux dieux" !

Le reste de la hiérarchie angélique : l'Apocalypse d'Abraham a tenté de proposer une liste complète des classes angéliques en personnifiant certains éléments de la vision d'Ezéchiel, le trône, les roues (Ophanims), les tournoiements (Galgalims), etc... Voici donc la hiérarchie des anges qui en est tirée, des moins "gradés" jusqu'aux plus "gradés" (chacun

pouvant correspondre à l'une des sephiroth de la Kabbale) :

- Les Aïchim (Âmes nobles)
- Les Kerubim (Chérubins)
- Les Beni-Elohim ("Fils de Dieu")
- Les Elohim-Malakhis ("Messagers de Dieu")
- Les Malachim (Anges / Messagers ou Rois)
- Les Seraphim (Séraphins / Serpents brûlants)
- Les Hashmallim (étincelles du char de Dieu)
- Les Aralim (les Vaillants / Puissants)
- Les Ophanim (roues garnies de yeux, du char de Dieu)
- Les Hayyoth ha-Qodesh (Êtres saints)

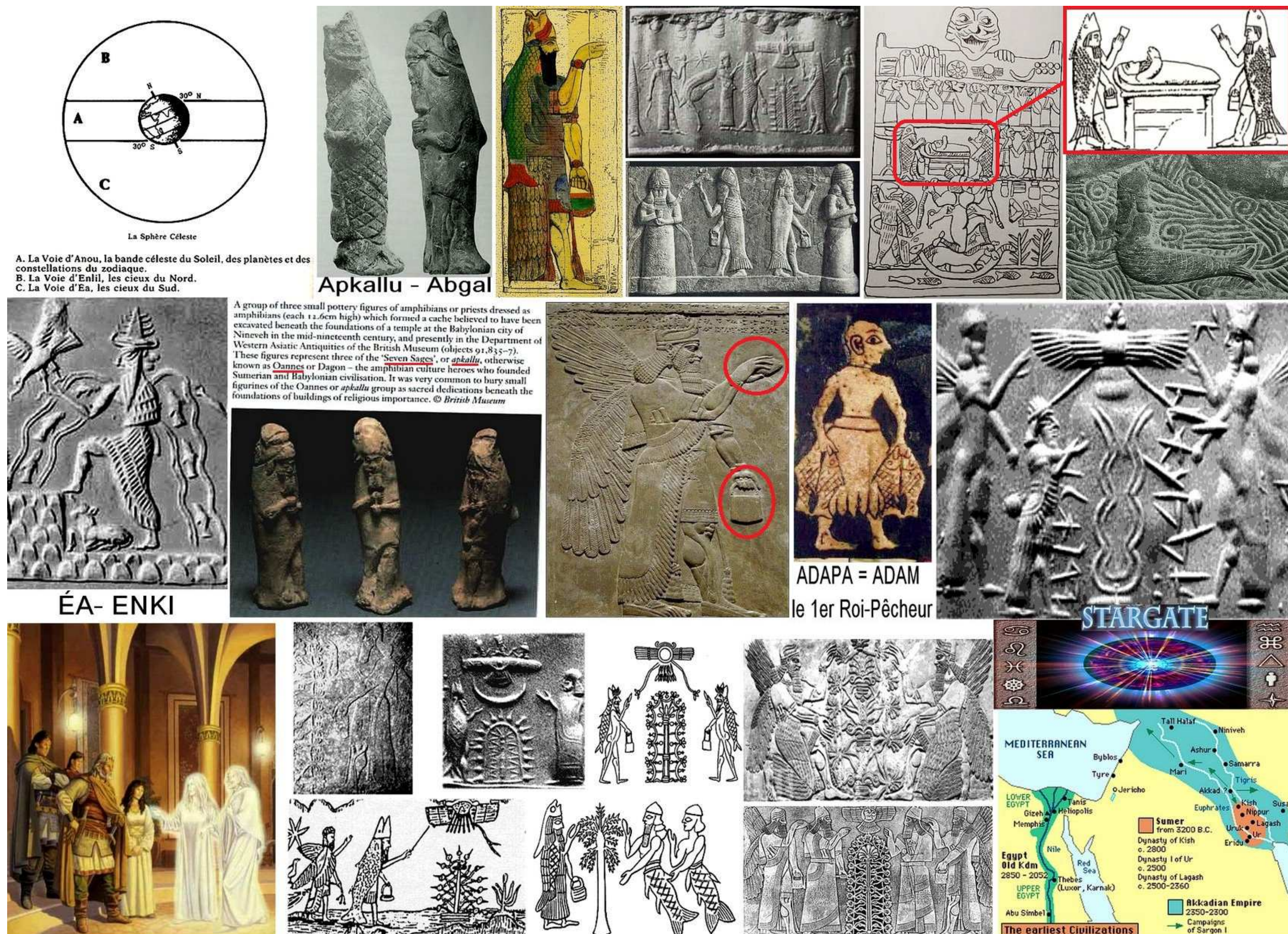
Mais les Pères Pharisiens de l'Église catholique romano-babylonienne ont préféré utiliser d'autres listes, se basant sur les écrits de Paul qui, dans ses Épitres, mentionne les Principautés, les Puissances, les Vertus, les Dominations (Ephès. I, 21), et ailleurs, les Trônes, les Dominations, les Principautés et les Puissances (Coloss. I, 16). Voici donc une liste datant du IVè siècle de notre ère :

- Les Anges (Messagers)
- Les Archanges (Messagers principaux)
- Les Trônes
- Les Dominations / Kyriotètés / Seigneuries
- Les Principautés / Archontes / Archées
- Les Puissances-Autorités / Exousiaïs /
- Les Puissances-Vertus / Dynameis

Voici celle créée ensuite par Denys l'Aréopagite :

- Les Anges (Messagers)
- Les Archanges (Messagers principaux)
- Les Principautés / Archées / Archontes
- Les Puissances-Autorités / Exousiaïs /Potentes
- Les Puissances-Vertus / Dynamis
- Les Dominations / Kyriotètés / Seigneuries
- Les Trônes
- Les Chérubins
- Les Séraphins.

Enfin, une vieille question Byzantine pour terminer en beauté : les Anges ont-ils un sexe ? La réponse se trouve dans la Bible : << Et je levai mes yeux, et je vis; et voici, deux FEMMES sortirent, et le vent était dans LEURS AILES, et Elles avaient des ailes comme des ailes de cigogne, et elles soulevèrent l'épha entre la Terre et les Cieux.>> (Zacharie V, 9).



Les Sept Sages antédiluviens :

Tout d'abord, il convient de comprendre qu'en leur idée de panthéon divin, dominé par trois divinités : An ou Anu (le Haut), Enlil (le Milieu), Enki (le Bas), les Sumériens adoptèrent une conception ternaire associée à ces deux idées extrêmes (Haut - Bas) et de l'idée moyen-terme entre ces deux extrêmes (Milieu).

Les Anges, êtres célestes munis d'ailes qui apparurent finalement dans les oeuvres d'art chrétiennes furent sans aucun doute inspirées par les bas-reliefs assyriens du Ier millénaire av. J.C. Là, au nord de la Mésopotamie, les grands jardins des palais et les terrains lotis étaient cultivés et soignés par des maîtres-agriculteurs d'une très ancienne tradition sacrée. On révérait alors ces êtres géniaux comme les descendants des Elohim, dotés d'un intellect scientifique fort avancé, qu'on appelait "APKALLU" (prononcer Apkallou).

Plusieurs des meilleurs bas-reliefs Apkallu furent exhumés par des assyriologues britanniques au milieu du XIXè siècle dans le palais de Nimrod du roi Assourbanipal II, qui règna de 883 à 869 av. J.C., ainsi qu'au palais de Sargon II (720-705 av. J.C.). Les impressionnantes stèles de pierre des prêtres-purificateurs Apkallu à la barbe tressée, souvent représentés avec des robes en forme de poisson, ou dont le capuchon représentait un aigle ou un griffon, sont aujourd'hui exposées dans les musées les plus prestigieux de la planète. Serrant généralement les purificateurs de la glande pinéale en forme de pomme de pin nommés MULLILÛ, et de petits seaux situla (BANDUDDÛ) contenant l'eau lustrale, ces Sages, rescapés de l'Âge d'Or connaissant la Génétique, étaient estimés transcender la compétence des hommes ordinaires, raison pour laquelle les sculpteurs les représentèrent chacun avec quatre ailes.

Dans les temps encore plus éloignés du Kharsag et de Sumer, ces "fermiers intelligents de l'enclos" furent originalement appelés des Apkallu ou Abgallu (d'où découlera la lignée des Abgal) ; sept d'entre-eux furent nommés à Eridu par Enki - Éa, l'un des Seigneurs de l'Anannage aux environs de 4.000 av. J.C., leurs noms respectifs étant dûment enregistrés sur les tablettes cunéiformes comme étant : Uan.Adapa, Uan.Dougga, Emme.Dougga, En.Megalanna, Enme.Buluga,

An.Enlilda, et Utu.Abzu. Intéressons-nous à eux de plus près, vous allez voir, c'est édifiant !

Dans la mythologie sumérienne, "Apkallum" fut l'un des titres portés par Enki - Éa à la cour divine, nous permettant de rattacher le mythe d'Adapa, l'Adam biblique aussi nommé Oannès, à celui des Sept Sages antédiluviens. Une tradition, malheureusement presque entièrement disparue, voulait en effet que des conseillers aient été présents auprès des rois antédiluviens, dans le même rapport qui unissait Éa aux "grands dieux" du panthéon. En ces temps lointains, des lettrés occupaient des positions semblables auprès de certains rois, ayant acquis une telle renommée que leurs noms fut conservé. À l'époque séleucide, les savants d'Uruk, derniers gardiens de la Tradition mésopotamienne autochtone, traçèrent leur lignée jusqu'à ces ancêtres célèbres, et, au-delà, jusqu'à Adapa et Éa - Enki. Un texte remarquable, malheureusement isolé, nous en fournit la liste. Il s'agit de "W 20030 7", d'époque séleucide, publié par J. Van Dijk en 1962 :

<< À l'époque du roi Ayalu, iPan était apkallu ; à l'époque du roi Alalgar, IPanduga était apkallu ; à l'époque du roi Ammelu.Anna, Enmeduga était apkallu ; à l'époque du roi Ammegalanna, Enmegalamma était apkallu ; à l'époque du roi Enme-Sumugalanna, Enmebulugga était apkallu ; à l'époque du roi Dumuzi le Berger, Anenlilda était apkallu ; à l'époque du roi Enmeduranki, Utu^abzu était apkallu. [Après le Déluge], pendant le règne d'Enme(r)kar, Nungalpiriggal était apkallu. Évènement inconnu : [celui qu'Ishtar] fit descendre des cieux dans l'Eanna. La lyre de bronze [dont le ...] est de lapis-lazuli, oeuvre de Ninagal, [il fit. Dans le ...], séjour de ..., on plaça la lyre devant Anu. À l'époque du roi Gilgamesh, Sîn-leqe-Unnlni était ummânu (d'où humain ?) ; à l'époque du roi Ibbi-Sîn, Kabtu-il-Marduk était ummânu ; à l'époque du roi ISbi-Erra, Sidu, alias Enlil-ibni, était ummânu ; à l'époque du roi Abi-ESuh, Sû-Gula et Taqis-Gula étaient ummânu ; à l'époque du roi ..., Esagil-kini-apla était ummânu ; à l'époque du roi Adad-apla-iddina, Esagil-kîni-ubba était ummânu ; à l'époque du roi Nabuchodonosor, Esagil-kini-ubba était ummânu ; à l'époque du roi Assarhaddon, Aba-Enlil-dari était ummânu ; celui que les Ahlaméens (Araméens) appellent Ahiqar [alias] Niqaqurusû.>> réf : tablette d'Anu-Bëlsunu, fils de Nidittu-Anu, descendant de Sîn-leqe-unnini, [prêtre kalû] d'Anu et d'Antum, citoyen d'Uruk. (Écrit) de sa propre main. [Uru]k, le 10 du mois Ayyâru, l'an 147. Antiochos était roi. Celui qui révère Anu n'emportera pas cette tablette (cette tablette date donc du dixième jour du mois d'avril-mai 165/4, sous le règne d'Antiochos IV Epiphane).

Les rois antédiluviens, Premiers Rois de la Terre, figurent tels quels dans la Liste Royale sumérienne. Ils ont également été cités par Bérose, un prêtre de Bël-Marduk, qui transcrivit en grec, vers 280, une partie de la tradition babylonienne dans ses Babyloniakan ; et, dans ces écrits, le même Bérose fait une description d'Oannès (d'où découlera le prénom Îo'hanan, Ian, Jean, le vrai "Poisson Xristique") ne laissant planer aucun doute quant à la fonction des prêtres-thérapeutes revêtus d'un costume de poisson : "sous la tête de poisson, ils avaient une tête d'homme et une voix d'homme, etc..." dixit Bérose.

À partir de ces sources, il devient possible de lister à nouveau ces 7 sages antédilluviens ainsi que suit:

Ayalu = Oannès
Alalgar = Annèdotos
Ammeli.Panna = Euedôkos
Ammegalanna = Eneugamos
Enmeli.Sunnga-lama = Eneuboulos
Dumuzi-Sipa = Anèmentos
Enmeduranki =Odakôn

Comme l'explique F. Joannès, dans son article sur les Sages de Mésopotamie : « La mentalité mésopotamienne, ne faisant pas du progrès l'élément moteur de son histoire, a souvent insisté sur l'idée de révélation, la plupart du temps d'origine divine : c'est dans cette optique qu'il faut situer le rôle dévolu aux tout premiers apkallu. Si le Déluge marque la frontière entre temps mythique et temps historique, l'intervention des apkallu représente une étape antérieure, mais tout aussi décisive, celle du passage de l'état de nature à l'état civilisé. C'est par eux qu'ont été communiquées à l'humanité, en une seule fois, les bases techniques et intellectuelles qui fondent la société humaine et permettent à l'homme civilisé de se situer par rapport à la nature et aux non-civilisés. » Ainsi en va-t-il du rôle de l'Oannès de Bérose, connu sous un autre nom, Adapa, dans la tradition mythologique plus ancienne : « Cet apkallu antédiluvien est le prototype du Sage transmettant à l'humanité les techniques civilisatrices initiées par le dieu Éa. Adapa est présenté comme étroitement attaché au culte de ce dieu et à la ville d'Eridu, que les Sumériens tenaient pour la plus ancienne, dont il fut le premier

“prêtre-purificateur”. Toujours en rapport avec Éa, il est également à l’origine des connaissances et des pratiques médicales et magiques qui délivrent des maladies. »

ADAM l'Adapa, alias Oannès, fut donc le premier des Apkallu, ce groupe de sept sages antédiluviens qui ont transmis aux hommes toutes sortes de savoirs d’origine divine dont ils étaient dépositaires. Ils ont joué le rôle de héros civilisateurs et furent révérés comme tels. Bérose énumère dans son texte le type de savoir qu’Oannès délivre aux hommes, reprenant la ligne du mythe des 7 Sages très ancien et perdu : « [Oannès]… passant ses jours parmi les hommes, sans prendre la moindre nourriture, leur apprit l’écriture, les sciences et les techniques de toute sorte, la fondation des villes, la construction des temples, la jurisprudence et la géométrie ; il leur dévoila pareillement la culture des céréales et la récolte des fruits : en somme, il leur donna tout ce qui constitue la vie civilisée. Tant et si bien que, depuis lors, on n’a plus rien trouvé de remarquable (sur ce chapitre). Au coucher du soleil, ce même monstre Oannès replongeait en la mer pour passer ses nuitées dans l’eau, car il était amphibie. »

En raison de tous leurs savoirs, de leur existence antédiluvienne, les Apkallu sont considérés comme des "Carpes Saintes" ou "Carpes Célestes", créatures d’Éa-Enki, le très intelligent dieu et maître de l’Apsû, la nappe d’eau douce placée sous la surface de la Terre dans la cosmologie mésopotamienne - une autre interprétation, au second degré, nous amènenant à considérer les "eaux douces" comme étant les "ondes" ou le courant éthérique cosmique. Ainsi, un lien se dessine entre eau et savoir. En effet, des eaux douces du NOUN, l'Océan Primordial, où prennent leur source tous les cours d’eau irriguant le pays dans les mythes mésopotamiens, de ces eaux - qui sont premières dans les cosmogonies - semble venir le Savoir. Les Apkallu, êtres créés par Enki-Éa, sont comparés aux carpes divines dans le Poème d’Erra par exemple en I, 162 : << Ces Sept Apkallu de l’Apsû, carpes saintes, qui, pareils à Éa, leur maître, ont été adornés par lui d’une ingéniosité extraordinaire.>> ou encore, dans un fragment de rituel théurgique : << Ces Sept Apkallu, carpes venues de la Mer (du Noun)… Ces Sept Apkallu, créés dans la Rivière, pour assurer le bon fonctionnement des plans divins concernant Ciel et Terre.>> D’après le commentaire que J. Bottéro donne de ce passage, il est évident que le mythe des Sept Sages fait intervenir ces personnages pour « expliquer comment Enki-Éa s’y était pris pour communiquer aux humains la culture et la civilisation qu’il avait, et lui seul, mise au point, en vue de réaliser ses desseins “concernant Ciel et Terre”, autrement dit la bonne marche de l’Univers en vue d’assurer aux dieux une vie opulente et sans tracas. Il lui avait suffi pour cela, en plein “temps mythique” et antédiluvien de préparation du monde et des hommes tels qu’ils devraient fonctionner régulièrement depuis les débuts de “temps historiques” post-diluviens, d’envoyer ici-bas, à la suite, ces héros civilisateurs, au courant de ses secrets et chargés d’apprendre et propager aux hommes ses techniques ». Ainsi apparaît dans cette tradition mythologique l’idée que les dieux n’ont pas révélé directement aux hommes le Savoir, mais que ce dernier a été transmis par des personnages de la plus haute importance, les Apkallu, qui ont joué le rôle indispensable de pédagogues auprès des hommes qui ensuite ont été à même de le transmettre à leurs descendants de génération en génération. On peut alors établir, d’après les textes mythologiques, la façon dont le savoir divin s’est transmis aux hommes.

F. Joannès explique que si l’on remonte aux origines, on trouve donc les Apkallu (en sumérien : ABGAL), Sages mythiques qui, aux temps antédiluviens, sortirent de la mer pour révéler aux hommes la science, les arts et les techniques. Ils sont donc détenteurs d’un Savoir primordial qu’ils tiennent essentiellement du dieu Éa-Enki, le Prince de la Terre. Le mot Abgal / Apkallu, dont l’étymologie reste inconnue, désigne prioritairement les Sept premiers des Sages antiques, d’origine non humaine : ce sont des êtres amphibiens hybrides, mi-hommes mi-poissons auxquels ont ensuite été associés quatre autres apkallu d’origine humaine, postérieurement au Déluge. Ils sont les prototypes directs des Ummânu, seconde catégorie de Sages, qui associent également sagesse et science. Le terme apkallu fonctionne parfois comme un titre divin, appliqué le plus souvent au dieu Éa et à son fils Marduk/Asalluhi. Puis, à l’époque humaine historique, apkallu désigne un prêtre spécialisé dans le maniement de l’eau ou de l’huile. Les sept premiers apkallu initièrent les hommes à la civilisation, puis, lorsque le Déluge se produisit, regagnèrent leur élément d’origine, l’Apsû, monde des eaux douces primordiales et domaine du dieu Éa-Enki. « Dans l’image traditionnelle qui en est donnée, les apkallu jouent un rôle bénéfique et protecteur de l’humanité ; ils servent de prolongement à l’action du dieu Éa pour initier les hommes à un certain nombre de techniques, et apparaissent également comme des génies bienfaisants, maîtres de la purification par l’eau...» Ce qui leur permet de jouer un rôle d’exorcistes : sur les bas-reliefs néo-assyriens, des apkallu semi-humains jouent le rôle normalement dévolu aux exorcistes-conjurateurs pour protéger le roi : ils utilisent de l’eau pour procéder à des ablutions protectrices avec une pomme de pin. Au second degré de compréhension, certes plus ésotérique, l'onde éthérique procure l'énergie nécessaire à l'Illumination, processus initiatique menant à l'activation de la glande pinéale, le 3è oeil.

Ainsi est-ce en raison de leur caractère hybride et de leur statut d'intermédiaire entre les dieux et les hommes que les premiers Apkallu se sont vu conférer une fonction apotropaïque. Si l'on trouve les Apkallu présents dans les rituels de purification par l'eau, on les rencontre également dans les opérations magiques d'animation des statues des dieux. En effet les Apkallu savaient fabriquer des statues de dieux, rôle qui incombera plus tard aux souverains chez les Hittites. Ils maîtrisaient de plus l'art de les maintenir en bon état, ce qui permettait au dieu de rester dans la statue, et ainsi, de protéger son sanctuaire et sa ville. Car les Apkallu savaient non seulement élever une statue, mais encore lui donner vie, c'est-à-dire faire s'incarner le dieu tutélaire dans son effigie. Pour cela il leur fallait connaître les opérations rituelles avec l'eau qui étaient adéquates. F. Joannès explique que cette consécration se faisait au cours de cérémonies appelées "lavage de la bouche" (mîs pî, Ka.Luh.Hu.Da) et "l'ouverture de la bouche" (pît pî, Ka.Duh.Hu.Da) : au moyen de rituels accompagnés de prières, on purifiait l'ouverture par laquelle s'introduisait l'esprit divin pour venir habiter la statue. Donc, le savoir des Apkallu sur ce point fut de la plus haute importance, puisqu'il permit aux hommes d'accueillir en leurs villes leurs divinités protectrices pouvant ainsi efficacement repousser ennemis et malheurs éventuels.

Les Apkallu nous amènent à réfléchir sur la Transmission du Savoir dans le modèle sumérien qui a fortement impacté sur les religions actuelles. Car via leur modèle antédiluvien des 7 Sages, les Sumériens influencèrent durablement toutes les civilisations suivantes. Entièrement tournés vers le passé, ils se vantaient de posséder un savoir qui leur venait "d'avant le Déluge", directement issu des "dieux" et transmis par eux au principal héros civilisateur, Adapa, pour mémoire Adapa étant Adam, soit Oannès, le premier des Apkallu, le premier Sage antédiluvien, le premier homme selon la Bible ! On retrouve bien là un schéma commun aux nombreuses mythologies répandues de par le monde : celui des héros civilisateurs servant d'intermédiaires entre dieux et hommes "sauvages" pour apporter sur Terre toutes sortes de savoirs "divins" indispensables à l'évolution humaine et servant à structurer sociétés et civilisations.

Nous savons que le costume en forme de poisson fut donc l'apanage des prêtres-purificateurs voués à Enki-Éa, dieu de la Sagesse et de la Connaissance. Sumer et le culte d'ÉA (dieu de type "Prométhéen" utilisant la ruse pour apporter le savoir des dieux aux hommes) mirent ainsi en place une longue tradition de prêtres-savants qui se transmirent la Connaissance. C'est parmi eux - tous détenteurs du savoir le plus caché, le plus secret - que se trouveront tous les grands savants, thérapeutes, astrologues, mathématiciens, prêtres et exorcistes, tous les grands conseillers royaux, à commencer par les Sept Sages, compagnons des rois les plus antiques. Éa-Enki présida aussi au destin de ceux que nous nommons les "scribes", en réalité, les Ummānu, grands intellectuels ou académiciens de l'époque : ceux qui avaient maîtrisé tous les secrets de l'écriture et pouvaient en jouer comme les grands rabbins juifs jouèrent plus tard de la Torah dans les Midrash. Nous retrouvons la même approche dans les textes mésopotamiens ; de nombreuses tablettes, contenant des œuvres diverses, mais le plus souvent des commentaires cultuels ou ésotériques, portent un colophon interdisant leur accès au non-initié (celui qui ne sait pas) et exigeant de l'initié (celui qui sait) d'en prendre grand soin. C'est sans aucun doute là le début des Écoles des Mystères que nous retrouverons en Ancienne Égypte. Ce Savoir fut certainement l'apanage d'un groupe relativement restreint de ces académiciens, les lettres de l'époque néo-assyrienne nous dépeignant remarquablement les activités de ces savants et leur mode de vie et de pensée. Ils sont organisés en cinq "domaines" :

- tupšarrūtu : l'art de l'écriture et l'astrologie ;
- bārūtu : divination (essentiellement l'hépatoscopie) ;
- āšipūtu : magie et exorcisme ;
- asūtu : médecine ;
- kalūtu : chants et lamentations.

Ceux qui appartiennent à ces cinq domaines sont les Sages, les "Philosophes", dont le modèle par excellence est Adapa. Un texte administratif daté des environs de l'an 650 av. J.C. énumère nommément 7 astrologues, 9 exorcistes, 5 devins, 9 médecins, 6 lamentateurs, 3 augures, 3 savants égyptiens (ḫarṭibī) et 3 scribes égyptiens. Il s'agit vraisemblablement là de l'ensemble du personnel académique du palais de Ninive à cette époque, en tout cas ses membres les plus importants. À la tête de chacune de ces cinq Disciplines se trouve un "rabû" (un Grand : chef, cf. le terme rabbin), mais le principal d'entre eux était sans nul doute le "rab ṭupšarri" ou "rab ummāni" : le Grand Scribe ou Grand Sage que l'on nommait l'ummānu du roi. Celui-ci siégeait au cabinet restreint du roi, en compagnie du souverain et des 7 grands ministres, un total de 9 personnes dont dépendaient les destinées de l'empire assyrien. Ce cabinet restreint était organisé sur le même modèle que l'assemblée des Grands Dieux, le roi jouant dans le monde matériel le rôle du maître du panthéon. Chaque

ministre avait, lui aussi, sa contrepartie divine, son modèle céleste. Le Grand Académicien représentait bien sûr le dieu Éa-Enki sur Terre. Cet homme, avec son équipe de savants subordonnés à lui, était responsable de la santé physique et morale de l'empereur. Il était chargé de scruter l'Univers à la recherche des messages divins porteurs de présages, mais aussi et surtout, d'y apporter la réponse adéquate, tout présage possèdant en lui sa solution. Comme l'écrit Balasî, le Grand Académicien du prince héritier au roi : « Il y a eu un tremblement de terre. C'est mauvais signe. On doit accomplir le rituel contre les tremblements de terre et tes dieux éloigneront le mauvais présage : "Éa l'a fait, Éa peut le défaire". Celui qui a causé le tremblement de terre a aussi créé le rituel qui permet de s'en prémunir. » Le Grand Ummānu était bien en quelque sorte le gardien ou le conseiller spirituel du roi.

Tous ces grands savants, même s'ils ne siégaient pas au conseil restreint, avaient le privilège de pouvoir communiquer directement avec le roi. Celui-ci n'était certainement pas ignorant de toutes ces matières, ayant reçu l'enseignement de l'ummānu lorsqu'il était prince héritier et continuant à être conseillé par le Grand Académicien. Ces savants se réclamaient généralement d'une lignée célèbre, se disant descendants de grands hommes du 2è millénaire et principalement de Sîn-leqe-Unnīnī, à qui on attribua la rédaction de la version finale de l'Épopée de Gilgameš. De là, la lignée arriva à Gabbu-Ilāni-ēreš, Grand Académicien d'Aššurnasṣirpal II au IXè siècle avant note ère, puis à Nabû-Zuqup-kēna, l'ummānu de Sargon II et de Sennacherib vers 700 av. J.C. Souvent, la transmission s'effectuait de père en fils ; dans d'autres cas, il s'agissait d'adoption ou de filiation "intellectuelle" plutôt que réelle. La tradition de ces grands Savants associés au souverain se perpétua jusqu'à l'époque hellénistique où ils furent considérés comme les émules des Sept Sages dont la légende voulait qu'ils eussent conseillé les Rois antédiluviens.

Si l'on suit les théories de l'assyriologue finlandais Simo Parpola, le cabinet restreint, avec à sa tête le Roi et le Grand Ummānu, représentait l'Assemblée des Grands Dieux dans le monde matériel, avec à sa tête les dieux Anu et Éa, symbolisés dans les palais assyriens par l'Arbre de Vie, schéma que l'on retrouvera dans la Kabbale avec l'Arbre des Séfiroth. Cette construction est organisée en trois triades superposées, dont chaque point est occupé par un dieu (ou, dans la version humaine, par un ministre). Ces neuf dieux symbolisaient les neuf émanations du dieu Aššur, lui-même divinité transcendante et immanente, représenté sous la forme du Soleil Ailé, Celui dont on dit qu'Il est : « le Roi de tous les Dieux, Créateur de Lui-même (autogène), le Père des grands Dieux, Celui qui est exalté dans l'Abysse, le Roi du Ciel et de la Terre, Seigneur de tous les Dieux, qui a engendré les Igigi et les Anunnaki, constructeur de la voûte du Ciel et du fondement de la Terre, Créateur de l'Univers, qui séjourne dans les pures constellations, le premier des Dieux, Celui qui décrète les destins.»

À la base de l'Arbre de Vie se trouve le Roi, lien cosmique entre le monde divin et le monde matériel. Au centre de l'Arbre, position privilégiée par excellence, se trouve la déesse Ištar (Ishtar, Nîn.Ana, Isis, etc...) : la Sofia des Gnostiques, cachée au centre de l'Arbre dans la Genèse gnostique (écrit apocryphe non titré revisitant la Genèse biblique), symbolisée dans le Cabinet Royal par le Grand Eunuque. Dans ce cadre, Ištar est réellement l'une des figures essentielles et fondamentales du panthéon assyrien. Elle est à la fois fille, sœur et mère des huit autres Grands Dieux, tout autant qu'également l'épouse, la mère et la fille du dieu transcendant Aššur lui-même, formant avec Aššur et le Dieu-Fils, Nabû, la Trinité assyrienne. C'est Elle qui s'exprime principalement par la bouche des prophètes. Ainsi un oracle adressé au roi Assarhaddon dit ceci : « Ne crains rien, Assarhaddon ! Je suis Bēl (le Seigneur). En te parlant, je veille sur les poutres de ton cœur. Lorsque ta mère t'a donné naissance, 60 grands dieux se tenaient à mes côtés pour te protéger. Sîn était à ta droite, Šamaš à ta gauche. 60 grands dieux se tenaient autour de toi pour te vêtir.» Dans ce texte remarquable, on voit Ištar s'adresser au roi en prenant successivement la forme de Bēl (c'est-à-dire Marduk ou Aššur), d'Ištar et de Nabû : on peut y voir le prototype du Père, du Fils et du Saint Esprit de la tradition chrétienne. Ištar est au centre de la religion assyrienne, comme elle siège au centre de l'Arbre Sacré assyrien, prototype de la Séfira que les Kabbalistes nommeront Tiféret, "Beauté". Elle est androgyne et porte la barbe : « Comme Aššur, elle porte la barbe et est revêtue d'une aura brillante » (figure Christique ?). Toujours selon Parpola, Nîn.Ana-Ištar aurait été la figure centrale d'un culte mystique et initiatique que l'on pourrait appeler les Mystères d'Ištar. Les initiés à ce culte, comme leurs émules plus tardifs des cultes d'Attis et de la Dea Syria, cherchaient à atteindre l'union mystique avec Dieu (ici Aššur) par son intermédiaire, en pratiquant toutes sortes de rites de purification et de mortification allant jusqu'à l'émasculation volontaire. De là, le rôle prééminent joué par les eunuques à la cour des rois d'Assyrie. Dans ce cadre, qui demande à être encore affiné et confirmé en partie, la transmission de la Connaissance joue bien évidemment un rôle central.

Tout le canon de la littérature scientifique, mais aussi les grandes œuvres littéraires, comme l'Epopée de Gilgameš ou la Descente d'Ištar aux Enfers, font partie intégrante des Mystères assyriens. On comprend mieux la motivation

extraordinaire des savants à copier et à recopier ces textes qui leur étaient profondément sacrés, car ils contenaient l'exposé de la Voie menant à la Divinité. C'est probablement surtout vrai de la Descente d'Ištar aux Enfers, dont les parallèles avec le mythe gnostique chrétien de l'Exégèse de l'Âme laissent supposer qu'il représentait la Descente de la Déesse, prototype de l'Âme Cosmique ou de la Sophia, dans le monde matériel et sa renaissance ensuite, suivie de la réunion avec son père, le Créateur. En pénétrant dans le monde matériel, Ištar apporte avec elle la Connaissance.

Tous ces liens qui se tissent, semble-t-il, avec les religions et les philosophies postérieures à l'empire assyrien sont bien réels et non le produit de l'imagination de certains. Mais de trop nombreuses coïncidences permettent d'entrevoir comment la longue tradition mésopotamienne a pu se perpétuer dans le monde hellénistique, puis dans les conceptions judaïques, gnostiques ou chrétiennes. Les tenants de cette très ancienne philosophie ont encore maintenu leur enseignement dans le monde proche-oriental et méditerranéen pendant quelques siècles, mais, devant la montée du christianisme, les doctrines païennes ont lentement mais sûrement reculé. Elles restent pourtant encore détectables dans les écrits de la Kabbale, dont les premiers textes apparaissent précisément au XIIè siècle. À travers le prisme très différent de la Kabbale, les conceptions assyriennes, toujours revues, enrichies et complétées, réinterprétées sont peut-être bien arrivées jusqu'à nous.

Sources :

Synthèse de "Grégoire de Tours", avatar du forum internet "passion-histoire.net"

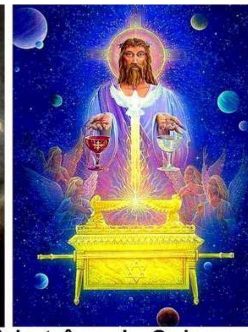
http://www.unicaen.fr/puc/ecrire/preprints/preprint0132009.pdf : "Êtres hybrides détenteurs de savoir en Mésopotamie et en Grèce : éléments de comparaison entre Apkallu et Telchines" par Christine Dumas-Reungoat, paru dans Schedae le 13 février 2009.

http://civilisations.revues.org/index734.html : "La transmission du savoir en Mésopotamie ancienne" par Philippe Talon, chez Civilisations 52/1, 2004.

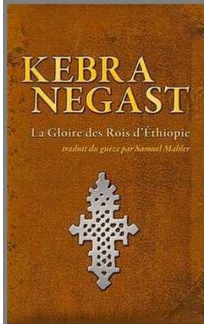
Boston Studies of Philosophy of Science : « Learning and teaching medicine and exorcism at Uruk in the Hellenistic period » (Textes et instruments scientifiques anciens élaborés dans un contexte d'enseignement : situations, usages, fonctions).


l'Ancien des Jours


Urizen (W. Blake)


le trône du Seigneur








THE GLORY OF KINGS

IN PRAISING GOD THE FATHER, THE SUSTAINER OF THE UNIVERSE, AND HIS SON JESUS CHRIST, THROUGH WHOM EVERYTHING CAME INTO BEING, AND WITHOUT WHOM NOTHING CAME INTO BEING, AND THE HOLY TRIUNE SPIRIT, THE PARACLETE, WHO COETH FORTH FROM THE FATHER, AND DERIVETH FROM THE SON, WE BELIEVE IN AND ADORE THE TRINITY, ONE GOD, THE FATHER, AND THE SON, AND THE HOLY SPIRIT.

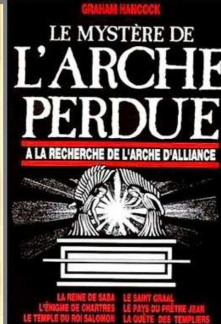
1. CONCERNING THE GLORY OF KINGS

THE interpretation and explanation of the Three Hundred and Eighteen Orthodox [Fathers] concerning splendour, and greatness, and dignity, and how God gave them to the children of Adam, and especially concerning the greatness and splendour of Zion, the Tabernacle (tâbôt) of the Law of God, of which He Himself is the Maker and Fashioner, in the fortress of His holiness before all created things, [both] angels and men. For the Father, and the Son, and the Holy Spirit with good fellowship and right good will and cordial agreement together made the Heavenly Zion to be the place of habitation of their Glory. And then the Father, and the Son, and the Holy Spirit said, "Let Us make man in Our similitude and likeness," [1] and with ready agreement and good will They were all of this opinion. And the Son said, "I will put on the body of Adam," and the Holy Spirit said, "I will dwell in the heart[s] of the Prophets and the Righteous"; and this common agreement and covenant was [fulfilled] in Zion, the City of their Glory.

[1] Genesis i, 26.

A 1

Kebra Negast : la Gloire des Rois d'Éthiopie transposée dans en Israël

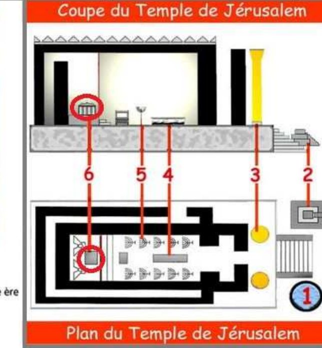



Éthiopie : église de St George, Lalibela



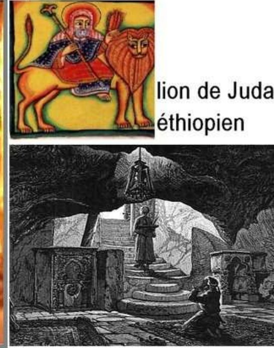

Stèle de Mésha

Basalte et plâtre
Âge du fer, vers 800 avant notre ère
H. 124 cm ; L. 79 cm
Musée du Louvre (Paris)
AO 5066



Coupe du Temple de Jérusalem
Plan du Temple de Jérusalem




lion de Juda éthiopien


Hilkiah et le roi Josias

VIII - LE DIEU DE LA RELIGION

20) ENTRE LES TESTAMENTS

- L'Arche Cachée :

En parlant de sa vision céleste du Seigneur, Ezéchiel expliqua que les grands chérubins avaient un "firmament en cristal" qui contenait : << ... la forme d'un trône et sur la forme de trône, une forme pareille à l'aspect d'un homme dessus ... C'était la vision de l'image de la gloire du Seigneur.>> (Ezéchiel I, 26-28). Racontant un autre épisode visionnaire, le livre de Daniel déclare pareillement que, quand le trône fut descendu : << l'Ancien des Jours s'assit, dont l'habit était blanc comme de la neige... Son trône était comme des flammes de feu, et ses roues, de feu ardent.>> (Daniel VII, 9). Selon plusieurs sources antiques, le terme "Ancien des Jours", l'Éternel, le Seigneur (des Anneaux), Sat.An ou Anu (à Sumer), Saturne, Cronos, Moloch, etc... se rapporte à un Être multidimensionnel, archonte, esprit, "dieu", et même roi : le Maître de l'Illusion du Temps ! C'est le "Dieu" soigneusement dissimulé de toutes les religions de la Terre.

Comme nous l'avons découvert précédemment, les termes "cherub" et "cherubim" dérivent de l'ancien verbe sémitique "kerûb", signifiant "monter" (à cheval, etc...). II Samuel XXII, 11 et le Psaume XVIII, 11 déclarent tous deux que "le Seigneur monta sur un chérubin et vola". En décrivant la résidence de l'Arche d'Alliance dans le Temple, I Chroniques XXVIII, 18 associe directement les gardiens chérubins en or avec le plan du char ou avec des "chars". Considérant l'association ultérieure des chérubins avec les trônes, la Bible ajoute qu'à l'occasion, le Seigneur s'asseyait sur le propitiatoire de l'Arche : << Il siège entre les chérubins.>> (Psaume XCIX, 1). Il est aussi confirmé que le Seigneur conversait avec Moïse depuis son trône : << Il entendait la voix qui lui parlait du dessus du propitiatoire.>> (Nombres VII, 89). Le judaïsme philosophique a depuis longtemps considéré que l'Arche représentait un trône céleste, et que la présence omnipotente de Dieu était estimée siéger entre les chérubins (I Samuel IV, 4 ; II Samuel VI, 2 ; I Chroniques

XIII, 6 ; Psaume LXXX, 1 ; Psaume XCIX, 1 ; Isaïe XXXVII, 16). L'Arche était donc considérée comme un "dépôt dangereux" pour ses porteurs Lévites ("Les légendes des Juifs" par L. Ginsberg, vol. 3, p. 228).

Depuis l'époque où le Temple de Jérusalem fut construit par le roi Salomon, l'Arche était conservée dans son sanctuaire le plus profond appelé le "Kadosh Hakadashim", c'est à dire le Saint des Saints. Cependant, le "Kebra Nagast" (la Gloire des Rois), livre éthiopien apparu au XIVè siècle de notre ère, suggère que Ménélik, fils que la reine de Saba eut du roi Salomon, reçut de son père l'instruction de transporter l'Arche avec l'aide des prêtres Lévites jusqu'en Abyssinie (Éthiopie) afin de la mettre à l'abri de la convoitise (voir relativement à la tradition éthiopienne "The Sign and the Sceal" et "Le Mystère de l'Arche perdue" par Graham Hancock).

Durant la génération suivante du règne de Roboam à Jérusalem, un changement dynastique intervint en Égypte, quand un chef lybien nommé Sheshonq (ou encore Shishaq, voire Chéchonq) épousa l'héritière égyptienne et devint le nouveau pharaon. Cet ancien commandant de la "Meshwesh" (force de police lybienne) décida de rétablir la domination de l'Égypte sur la Palestine conformément au texte de la "Stèle d'Israël". Sheshonq est donc estimé être le "Shishaq" biblique qui lança un assaut contre roboam et encercla Jérusalem (I Rois XIV, 25). On dit qu'il s'appropria plusieurs objets portables du Temple pour prouver sa suprématie sur le roi de Judah, puis tourna son regard vers le nord, contre le royaume israélite de Jéroboam qui s'enfuit dûment en traversant le Jourdain ("La Chronique des Pharaons" par P.A. Clayton, pp. 185-186). Un document composé sur cette campagne fut gravé plus tard sur le mur du temple d'Amon à Thèbes, l'Arche d'Alliance n'étant pas listée dans l'inventaire du butin de Sheshonq... Aurait-elle effectivement été déménagée auparavant afin de ne pas être volée durant les périodes de troubles et de conflits qui secouèrent Jérusalem, conformément à ce que prétend le livre éthiopien "Kebra Nagast" ? Peut-être, mais pas sûr, II Rois XIX, 15 prétendant qu'Ezéchias (le 12è descendant de la lignée depuis Salomon) avait lui-même prié devant l'Arche à Jérusalem. Mais, si nous nous remémorons l'époque du roi Josias, l'arrière-petit-fils d'Ezéchias, II Chroniques XXXV, 3 nous relate comment Josias décréta que l'Arche devait être ramenée à sa propre demeure dans le Temple de Jérusalem, attestant bien là qu'elle avait été déplacée en quelque autre sanctuaire secret; la question étant de savoir d'où revint-elle ? Josias "dit aux Lévites qui enseignent à tout Israël et qui sont consacrés à Yahvé : << Placez l'Arche sacrée dans la maison qu'a bâtie Salomon, fils de David, roi d'Israël, elle ne sera plus un fardeau sur vos épaules >>". C'était plus de 300 ans après que Salomon ait fait construire le Temple, et peu avant l'invasion de Jérusalem par Nabuchodonosor, environ en 596 avant notre ère.

À ce moment-là, le grand prêtre de Jérusalem était Hilquiyahou, celui-là même dont on prétendait qu'il avait trouvé le "Livre de la Loi" (II Rois XXII, 8 et II Chroniques XXXIV, 15), dont le "Document de Damas" (écrit daté d'env. 100 av. J.C. découvert parmi les "Rouleaux de la Mer Morte" à Qumran) explique qu'il avait été scellé et placé dans l'Arche d'Alliance depuis l'époque de Moïse. Peu avant l'invasion de Nabuchodonosor, Jérémie, le fils de Hilquiyahou mit l'Arche en sécurité dans un endroit secret, les envahisseurs pouvant dès lors la considérer comme perdue. À ce sujet, la Bible et d'autres annales juives sont consistantes en déclarant que l'Arche fut cachée dans les caves souterraines du Temple durant le règne de Josias, afin qu'elle ne soit pas prise par les Babyloniens ("Dictionary of Jewish Lore and Legend" par Alan Unterman sous "Ark of the Covenant"). Quant au livre de Jérémie III, 16, il indique : << de l'Arche d'Alliance de Yahvé, elle ne reviendra plus en mémoire, on ne s'en souviendra plus, on ne la remarquera plus >>. D'après le Talmud hébreu, elle fut mise dans un endroit secret sous terre, non loin du Saint des Saints. En conséquence, l'Arche n'apparait pas dans l'inventaire du butin de Nabuchodonosor avant que le Temple ne soit démoli (II Rois XXV, 13-17 et Jérémie LII, 17-23); le livre de II Chroniques V, 9, compilé aux environs de 275 av. J.C., soit longtemps après que le Temple de remplacement ait été construit, déclare au sujet de l'Arche : << Elle y est jusqu'à ce jour >>



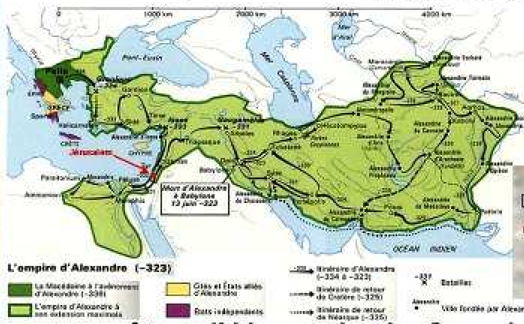

Cyrus II le Grand


Babylone


Isaïe prédit le retour d'exil


Ezra montre la Loi de Dieu


Empire néo-Assyrien



conquêtes d'Alexandre le Grand



Antigonos, roi de Judée fils d'Aristobule II


Hannibal franchit les Alpes


Judas Maccabée mène la révolte

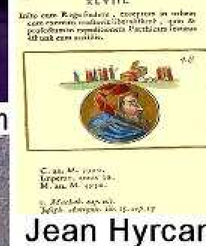

Mattathias soulève le peuple

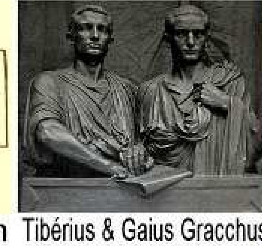

révolte juive contre Antiochos IV

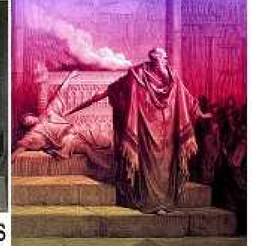


manuscrit d'Esdras


Rouleau de cuivre - Qumrân


Jean Hyrcan


Tibérius & Gaius Gracchus



Une Période de Conquête :

Tout comme les domaines assyriens étaient tombés devant les Babyloniens, l'empire de Babylone tomba finalement devant les Perses. Cyrus II le Grand avait unifié les royaumes séparés de Perse(actuel Iran) au milieu des années 500 av. J.C. pour devenir le Shah et, en 539 av. J.C., il emmena ses troupes dans Babylone, renversant Nabonide, le quatrième successeur de Nabuchodonosor. En prenant le contrôle de la région, Cyrus permit aux descendants israélites exilés de retourner en Judah. De ceux qui choisirent de quitter ce qui était effectivement devenu leur nouvelle patrie, la première vague voyagea jusqu'à Jérusalem avec Zorobabel, le descendant de Joachin, environ en 536 av. J.C. (Esdras II, 2-64). A peu près vingt ans plus tard, un nouveau Temple fut achevé sur l'ancien site, mais il n'y avait plus aucun monarque régnant de la Maison de Juda. Dorénavant, les suzerains des Israélites furent Darius Ier et ses successeurs à la tête de l'empire perse, tandis qu'ils étaient localement gouvernés pour des Perses tels que Sheshbassar, le gouverneur en titre de Judah.

Avec les Israélites rapatriés sous commandement perse, et leur propre dynastie régnante à sa fin, ils devinrent aussi assujettis au langage impérial officiel, l'araméen. Le grand prêtre du nouveau Temple prit la tête d'une culture désormais entièrement centrée sur la religion, et leur "Loi de Dieu", nouvellement définie, devint la loi reconnue du pays (Esdras VII, 23-26).

Une seconde vague importante de descendants exilés retourna à Babylone en 458 av. J.C. sous la conduite du prêtre Ezra (Esdras VIII, 1-20) qui était responsable des affaires religieuses israélites au sein de l'administration perse. On relata par la suite dans le livre d'Esdras que, bien que les Israélites aient été exilés et asservis à la commande de Dieu, Il avait maintenant << ... étendu sur nous Sa miséricorde en face des rois de Perse, pour nous rendre la vie, pour relever la maison de notre Dieu, pour rétablir ses ruines et pour nous donner une muraille en Judah et à Jérusalem >> (Esdras IX, 9).

Le gouvernement perse prévalant ensuite pendant deux siècles, c'est à ce stade que l'Ancien Testament se termine. Tout comme il arriva, entre les livres de la Genèse et de l'Exode, il y a maintenant une période d'approximativement quatre siècles avant le commencement du Nouveau Testament chrétien.

Cette période intermédiaire entre les Écritures juives et chrétiennes commença avec l'essor d'Alexandre le Grand de Macédoine, qui vainquit le Shah Darius III en 333 av. J.C. Détruisant la cité de Tyr en Phénicie, il alla ensuite en Égypte et construisit sa citadelle d'Alexandrie. Contrôlant entièrement l'ancien empire perse, Alexandre se hâta ensuite à travers la Babylonie, se déplaçant toujours plus à l'est, pour conquérir finalement le Pendjab. À sa mort précoce en 323 av. J.C., ses généraux prirent le pouvoir. Ptolémée Sôtêr devint gouverneur d'Égypte, Séleucos dirigea la Babylonie, tandis qu'Antigonos gouverna la Macédoine et la Grèce. Au tournant du siècle, la Palestine (ainsi que la "Terre Sainte" vint à être connue) fut aussi englobée dans le domaine d'Alexandre.

Une puissante nouvelle force sous conduite militaire prit alors son élan en Europe : la République de Rome. En 264 av. J.C., les Romains évincèrent les gouverneurs carthaginois de Sicile, capturant aussi la Corse et la Sardaigne. Hannibal, général cartaginois, leur rendit la pareille en saisissant Saguntum (Sagonte, ville de la Tarragonaise) en Espagne. Il traversa les Alpes avec ses troupes, mais fut tenu en échec par les Romains à Zama. Entre temps, Antiochos III, l'un des descendants du général macédonien Séleucos, devint roi de Syrie ; vers 198 av. J.C., il s'était débarassé de l'influence égyptienne pour devenir le maître en Palestine. Son fils aîné, Antiochos IV Epiphane, occupa alors Jérusalem - une action qui déclencha rapidement une violente révolte juive conduite par le prêtre asmonéen Judas Maccabée. Il trouva la mort dans une bataille contre les Séleucides, mais les Maccabées furent victorieux et obtinrent finalement l'indépendance des Israélites en 142 av. J.C. (Les Asmonéens furent une éminente famille sacerdotale à Jérusalem au IIè siècle av. J.C. À l'époque d'Antiochos IV, le chef de la Maison fut le grand prêtre Mattathias qui lança la Révolte Juive. Avant de mourir, il nomma son 3è fils Judas - surnommé Maccabée - comme commandeur militaire du soulèvement. Judas fut à son tour suivi par ses frères Jonathan et Siméon qui, ainsi que tous leurs partisans, furent ensuite connus comme les Maccabées).

À cause du vide historique entre l'Ancien et le Nouveau Testaments, l'histoire de Judas Maccabée et des Maccabées asmonéens n'est pas trouvée dans la Bible hébraïque. Toutefois, elle est donnée en détail dans les écrits du Ier siècle de Flavius Josèphe, qui fut lui-même d'origine asmonéenne ("Les Antiquités Judaïques" par Flavius Josèphe, livres XII et XIII). Leur hstoire est aussi relatée dans les livres apocryphes des Maccabées qui furent ajoutés dans la Bible des Septante et qui figurent dans quelques Bibles françaises comme celle des éditions de la Pléiade. Mais le canon hébreu final fut établi sans eux "parce qu'ils n'étaient pas directement concernés par les affaires de Dieu" (I et II Maccabées dans la version autorisée de la Bible anglaise du Roi Jacques avec les Apocryphes).

Judas, connu comme "le Marteleur" (Maqqaba), était donc le fils du prêtre Mattathias de Modîn, près de Jérusalem. De son surnom de Marteleur, ses successeurs devinrent connus comme Maccabées, et on leur conféra ce nom. Plus généralement, ils étaient des Asmonéens, d'après leur ancêtre Asmon, l'arrière-grand-père de Mattathias. Marchant sur les traces de son père, Judas Maccabée prit les armes contre les rois Séleucides de Syrie qui avaient dévasté Jérusalem. Ces rois Séleucides étaient les successeurs de Séleucos, le général macédonien d'Alexandre le Grand, qui avaient imposé en conséquence la culture et la religion grecques au peuple de Judée (ainsi que l'ancienne Judah était devenue connue). L'adversaire séleucide principal de l'époque fut le roi Antiochos IV qui s'était allié avec des frères du grand prêtre d'Aaron à Jérusalem. Ils usurpèrent ainsi l'héritage de leur famille pour se ranger aux côtés de l'envahisseur, tout en introduisant les divinités grecques et leur vénération dans le Temple. Afin de mettre l'accent sur cette exigence, les rouleaux de la Torah furent enduits de graisse de porc et brûlés, la circoncision fut interdite, et la langue grecque fut rendue obligatoire sous peine de mort.

Les prêtres fantasques de Jérusalem soutenant l'insurrection contre leur propre culture juive, Mattathias de Modîn releva initialement le défi avec une force de guérilla, dont son fils Judas hérita par la suite. Pendant nombre d'années, Judas

vainquit plusieurs armées syriennes lors de grandes batailles opposant plusieurs milliers d'hommes de chaque côté. Pendant que tout ceci se produisait, Jérusalem était détruite mais, en 165 av. J.C., le 25è jour de Kislev (10è mois du calendrier juif correspondant à 29 ou 30 jours de novembre et décembre du calendrier grégorien; les noms des mois juifs sont d'origine babylonienne, basé sur le calendrier astronomique de Babylone; ainsi par exemple, le 4è mois de Tammuz est dédié au dieu mésopotamien Dumuzi. Les noms des mois furent introduits par les exilés israélites de cretour à Jérusalem à l'époque du scribe Esdras. Descriptions du calendrier juif et de son histoire ici :http://www.jewfaq.org/calendar.htm), Judas mit finalement dehors la statue dominante de Zeus et dédia à nouveau le Temple à la foi juive. La Ménorah de la cité fut allumée pour débuter un festival de célébrations de huit jours, la fête annuelle de HANUKKAH étant née (Hanoukkah = festival juif des lumières commémoratif de cet évènement).

Ce ne fut pas la fin de la Révolte Asmonéenne, car il restait des Syriens à vaincre dans les collines et la campagne environnante. Toutefois, ce fut l'incident qui amena une nouvelle culture sacerdotale à Jérusalem, dominée par Jonathan, le frère de Judas. Pour expédier ceci, les Asmonéens s'assurèrent le soutien de Rome, nouvelle puissance montante du monde méditerranéen, réalisant de ce fait l'indépendance de la Judée à partir de 142 av. J.C.

Bien que victorieux comme les Maccabées l'avaient été contre les Séleucides, pas mal de dommage social avait été occasionné parce que cette campagne difficile avait nécessité de se battre pendant le Sabbat. Un noyau dur de dévôts extrêmement pieux, connus comme les Hassidim, s'éleva fortement contre ce fait, et quand la triomphante Maison de Asmon prit le contrôle, établissant leur propre dynastie à Jérusalem, les Hassidim non seulement exprimèrent leur opposition, mais ils sortirent en masse de la cité, établissant finalement leur propre communauté dans la région désertique de Qumrân, près de la Mer Morte. D'après le "Rouleau de Cuivre", Qumrân s'appelait Sekakah à cette époque.

Les livres des Maccabées relatent comment Siméon Maccabée, le frère de Judas et de Jonathan, fut installé comme premier prince asmonéen de Jérusalem. Il fut suivi par son neveu Jean Hyrcan, à qui succédèrent ses fils Aristobule et Alexandre, puis par les fils d'Alexandre, Hyrcan II et Aristobule II, suivi par son fils Antigonos. Enfin, il y eut de nouveau une dynastie régnante en Judah.



Qumrân et le Temple :

La période d'occupation formelle à Qumrân commença vers 130 av. J.C., les Thérapeutes esséniens consolidant l'installation aux environs de 100 av. J.C. (" La secte juive de Qumrân et les Esséniens" par André Dupont-Sommer, p. 169). Les Esséniens furent une communauté philosophique israélite de guérisseurs, influencée de manière significative par la culture égypto-grecque. Les chroniques juives décrivent un violent séisme en Judée pratiquement 70 ans plus tard, en 31 av. J.C ("Les Antiquités Judaïques" par Flavius Josèphe, livre XV, ch. V, 2), provocateur de l'évacuation du site par leur colonie. Cet évènement est d'ailleurs confirmé à Qumrân par une coupure nette entre deux périodes d'habitation distinctes ("Dix années de découvertes dans le désert de Judée" par J.T. Milik, ch. 3, pp. 51-53). Dans le livre II, chapitre VIII, 6 de "La Guerre des Juifs", Flavius Josèphe explique que les Esséniens étaient expérimentés dans l'art de la guérison pour avoir reçu le savoir médical des Anciens; en effet, le terme "essénien" se réfère à ce type d'expertise car le mot araméen "asaya" voulait dire "médecin" et correspondait au mot grec "essenoi".

D'autres sectes juives, ayant évolué à Jérusalem comme opposants des Maccabées, étaient les Pharisiens et les Sadducéens. La différence essentielle entre ces groupes et le Esséniens, c'était, comme l'expliqua Flavius Josèphe, que les Esséniens vivaient le même genre de vie que ceux que les grecs appelaient "Pythagoriciens" (" Les Antiquités Judaïques" par F. Josèphe, livre XV, ch. X, 4). Les cultures communautaires de ces trois principales sectes étaient distinctement différentes, à plusieurs égards, et Josèphe décrivit que les Esséniens avaient : << une plus grande affection les uns pour les autres que dans les autres sectes.>> ("La Guerre des Juifs", livre II, ch. VIII, 2). Les Pharisiens et les Sadducéens suivaient très strictement la règlementation traditionnelle hébraïque, tandis que les Esséniens étaient beaucoup plus libéraux, perpétuant en érudits les rites de purification et de régénération tirés de l'archaïque Tradition Primordiale. Les Pharisiens observaient les anciennes lois juives, et bien que les Sadducéens aient eu des vues plus modernes, ils n'étaient généralement pas enclins aux choses spirituelles, tandis que les Esséniens étaient inspirés par l'Ancienne Égypte et orientés vers le mysticisme hellénique.

La seconde période de résidence à Qumrân commença durant le règne de Hérode le Grand. Hormis la preuve des "Rouleaux de la Mer Morte", une collection de pièces de monnaie a aussi été ramassée sur le site de l'installation à Qumrân ("Les Rouleaux de la Mer Morte" par John Allegro, ch. 5, p. 94); elles datent d'une période allant du dirigeant

asmonéen Jean Hyrcan (135 à 104 av. J.C.) jusqu'à la Révolte Juive contre les Romains, de 66 à 70 de notre ère. Plusieurs reliques de cette période ont été découvertes depuis et, durant les années 1950, plus de mille tombes ont été exhumées à Qumrân. Un vaste complexe monastique de la seconde période d'habitation a aussi été révélé, avec des salles de réunion, des bancs de plâtre, d'énormes citernes, et un enchevêtrement de conduites d'eau. Dans la salle des scribes, il y avait des encriers et des restes de tables sur lesquelles les Rouleaux avaient été écrits - quelques-unes de près de 5 m de long ("Les Rouleaux de la Mer Morte" par John Allegro, ch. 5, p. 93). Les archéologues et autres experts ont confirmé que l'installation d'origine avait été endommagée par le tremblement de terre et reconstruite par les Esséniens dans la période tardive de Hérode. Les Esséniens aux vêtements blancs étaient en principe les anciens aristocrates du pays qui désiraient ardemment un retour aux jours où le royaume de Judah (la Judée) et la Maison Royale des Dâvìdum (des Commandeurs) étaient influentes ("Jésus, l'homme" par B. Thiering, ch. 7, p. 34). C'étaient eux et leurs associés Nazôréens (Nazaréens ou encore Nazirs) qui, en majorité, prophétisaient et attendaient la venue du Mesi (l'Oint = le Messie) libérateur, non du joug romain, mais des âmes humaines piégées dans le bas-monde de l'Illusion.

Nous connaissons l'existence des Ésséniens par Flavius Josèphe, Philon d'Alexandrie, et Pline l'Ancien. Les Ésséniens apparaissent comme issus d'un mouvement de "contre-réforme" juive, né au début du IIè siècle av. J.C., d'une réaction des plus religieux des juifs, fidèles à la religion traditionnelle. Vivant en communauté, ils s'installèrent dans le désert de Judée, à Qumrân, où ont été retrouvés les manuscrits dits "de la mer Morte" en 1947. Ces écrits ont ainsi traversé deux millénaires dans des jarres, elles-mêmes dissimulées dans des grottes environnantes du site. Malgré le temps ayant dévoré les contours des rouleaux, on a réussi à reconstituer des textes et des fragments de texte. À la lumière des manuscrits de Qumrân, nous connaissons désormais la doctrine essénienne.



LES ORIGINES DU MOUVEMENT ESSÉNIEN

Qui furent ces Esséniens ? Au cours de la période hellénistique, alors que les souverains Séleucides dominent sur la Palestine, l'un d'eux, Antiochus Épiphane (175-164 av. J.C.), « s'exaltant et se glorifiant au-dessus de tout dieu » (Daniel XI, 36), persécute les Juifs et édite même un décret interdisant leur culte. Les "Assidéens", de l'hébreu hasîdîm, c'est à dire les "pieux" ou les "fidèles", réagissent. Dans la Bible, les livres des Maccabées racontent l'histoire de la réaction maccabéenne, du nom de Judas dit Maccabée, fils de Mattathias, qui en prend la tête (170 av. J.C.) et fonde la dynastie des Asmonéens. Les Lévites continuent à servir Dieu dans le Temple, mais ils sont alors sous la main du roi-prêtre de la Maison Royale Asmonéenne. Manquant de liberté, certains Lévites décident de quitter Jérusalem pour créer une communauté connue du nom d'essénienne par les Manuscrits de la Mer Morte découverts à Qumrân.

Sous Jonathan Maccabée (160-143 av. J.C.), frère aîné de Juda, les Hasîdîm se scindent en deux groupes antagonistes : les Pharisiens, dont le nom signifie "séparés", et les autres qui conservent le nom de "pieux", sous l'appellation d'Ésséniens. La raison de la rupture fut la nomination de Jonathan comme grand prêtre (1 Maccabées X, 15-21) au détriment du prêtre légitime, de la famille des Oniades, de la classe de Yedaya, issu de Sadoq (octobre 152 av. J.C.). Celui-ci, appelé "Maître de Justice" (môreh sèdèq), s'exila au désert avec un grand nombre de fidèles Cohenim « pour pratiquer la vérité et la justice et le droit et la charité affectueuse et la modestie de conduite l'un envers l'autre, pour garder la foi sur la Terre avec un penchant ferme et un esprit contrit, et pour expier l'iniquité parmi ceux qui pratiquent le droit et subissent la détresse de l'épreuve » (1QS VIII 2,4).

L'IDENTITÉ DU MAÎTRE DE JUSTICE (Melki Zaddik) :

Les textes de Qumrân traitant de lui disent qu'alors qu'il était qu'envoyé chez les Juifs pour leur faire entendre le langage des prophètes, le Maître de Justice fut persécuté par "le prêtre impie" gouvernant Israël ; sans cesse traqué et, trahi par un des siens, il dut rejoindre son pays d'origine, laissant à entendre qu'il venait d'ailleurs ; mais le "prêtre impie" fut ensuite puni par une invasion de "Kittims" (signifiant "Crétois" et désignant des Romains). Dans le "Commentaire d'Habacuc", il est aussi question d'un adversaire surnommé la "langue de vipère", "l'homme de mensonge", et les "Chercheurs de flatteries" (Pharisiens) qui poussaient les juifs à rejeter les idées du Maître de Justice. Depuis la mort du Maître de Justice, on attendait son retour, sa résurrection. Il existe donc une analogie entre le personnage fictif Jésus, invention de la catholicité romaine, et lui, mais les textes esséniens de Qumrân ne révèlent pas son identité sur laquelle

les chercheurs se perdent en conjectures. En se basant sur l'Écrit de Damas, on calcule que le Maître de Justice aurait commencé son ministère vers 176 av. J.C. Selon certains historiens, le Maître de Justice aurait pu être le Grand Prêtre Onias III (198-174 av. J.C.), illégitimement écarté par les Séleucides au profit de Jeshua /Jason/Josué (174-171 av. J.C.), de la famille des Tobiades, puis au profit de Ménélas (171-162 ? av. J.C.) qui fut peut-être le "prêtre impie" car il fit assassiner Onias III. Mais J.T. Milik et E. Puech soutiennent que le Maître de Justice était plutôt Simon III, grand-prêtre en exercice depuis 159 av. J.C. évincé illégitimement en 152 par Jonathan Maccabée, devenu à la fois grand-prêtre et gouverneur de la Judée de 152 à 142 grâce au souverain Séleucide Alexandre. La laïcisation du pouvoir théocratique exercé par le grand prêtre Jonathan provoqua alors parmi les autres prêtres un schisme qui conduisit un certain nombre d'entre eux à quitter Jérusalem et à se rendre soit à Qumrân, soit dans la région de Damas. Cette sécession fut menée par celui qui portera le nom de "Maître de Justice" par opposition à Jonathan, "le prêtre impie" qui le persécuta. Jonathan, avec son frère et successeur Simon (143-134 av. J.C.), fonderont la dynastie Asmonéenne et il est possible que ce soient eux que les scribes Qumraniens appelaient les "vases de violence". Cependant, à Qumrân, a été retrouvé un texte "Éloge du roi Jonathan" (4Q448) indiquant que ce roi n'y était pas détesté (à moins que ce texte ne décrive le roi Alexandre Jannée, appelé aussi Jonathan). Selon d'autres, le Maître de Justice aurait été le Pharisien Éleazar, et son persécuteur, le roi asmonéen Jean Hyrcan (135-104), aurait été à la fois le "prêtre impie" et "l'homme de mensonge". Ou alors, le Maître de Justice aurait été Juda ben Jédédiah (qui pourrait être Juda l'essénien), et son persécuteur, le roi asmonéen Aristobule Ier (104-103 av. J.C.), aurait été le "prêtre impie" et "l'homme de mensonge". Selon d'autres hypothèses, le "prêtre impie" serait Alexandre Jannée (103-76) et "l'homme de mensonge" serait son frère Absalon, ou le Pharisien Simon ben Shetah, frère de sa femme Salomé Alexandra (76-67av. J.C.). Mais le texte essénien du "Commentaire de Nahum" semble plutôt approuver Alexandre Jannée, appelé le "Lion de la colère" quand il chatiait les Pharisiens. Ou alors, le Maître de Justice pourrait être Onias le Juste, lapidé en 65 av. J.C. comme raconté dans le Talmud, et Aristobule II (67-63 av. J.C.) serait alors le "prêtre impie" et "l'homme de mensonge" ; cependant, comme on a retrouvé à Qumrân des pièces de monnaie datant de Jean Hyrcan, d'Aristobule Ier et d'Alexandre Jannée, leur fondateur serait donc plus ancien que cela : il pourrait donc être plutôt Onias III ou Simon III. La difficulté, notée par Magen Broshi, vient de ce que des archéologues datent la première installation essénienne à Qumrân de peu avant 100 av. J.C. (le Père de Vaux proposait la date de 130-125 av. J.C.). Les Esséniens persécutés se seraient peut-être d'abord réfugiés à Damas et se seraient établis à Qumrân seulement après. Quand au Maître de Justice, il serait peut-être décédé de mort naturelle (ou exécuté ?) vers l'an 110 av. J.C. Comme l'indiquent leurs livres, les Esséniens auraient également connu un court exil à Damas pour fuir les persécutions hasmonéennes vers 67-63 av. J.C avant de revenir à Qumrân sous la protection des Romains, quand ceux-ci eurent envahi le pays.

C'est donc là, à Qumrân, que le "Maître de Justice" organisa cette toute nouvelle communauté en un groupe homogène aux charges et devoirs variés, astreints à la méditation, à l'étude des Écritures et aux louanges à Dieu. Ce groupe spirituel avait emporté avec lui les Enseignements, les symboles et les signes légués autrefois à l'Adapa (Adam) et prit en charge l'éducation et l'initiation spirituelle relative au service du Temple quand celui-ci reviendrait à la charge des Lévites. Les jeunes hommes de la Maison des Dâvidum et de la Maison de Lévi y reçurent sur plusieurs générations leur formation, puis leur initiation, en provenance directe des anciennes Écoles des Mystères. Cette formation initiatique durait généralement trois ans, s'inscrivant dans le schéma de la future Franc-Maçonnerie écossaise. L'homme était d'abord initié en trois étapes Apprenti, puis Compagnon, et enfin Maître. Ce n'est qu'à ce stade de l'initiation que le Cohen choisissait d'attendre, avec le reste de la communauté, l'avènement messianique ou quittait la communauté pour remplir sa fonction au sein de la société israélite. Chaque Compagnon avait une marque particulière. Au degré de Maître de Marque, la poignée de main imitait la juxtaposition parfaite des pierres, jointure contre jointure, reproduisant la marque particulière des Maîtres de Marque. Ces anciens frères furent connus comme Compagnons de la Marque. Mais c'était l'affaire du Maître de prouver que chaque pierre était suffisamment solide en lui assénant trois coups de maillet. Si elle se révélait parfaite en tout point, elle recevait la marque de Maître de Marque et on l'envoyait au Temple. (Testament Maçonnique, chap. VII v. 22, 26, 27). Les Maîtres de Marque conféraient enfin aux initiés du dernier degré de l'ancienne Maçonnerie de Métier, la prononciation du mot ineffable de Dieu. À ce dernier degré, l'initié recevait le nom de Grand Élu maçon.

Jean le Baptisteur, l'authentique Messie, et Jacques, son frère, reçurent leur initiation dans la communauté essénienne et choisirent d'en ressortir à la fin de leur formation pour prendre part activement à l'avènement messianique. Durant cette initiation essénienne, il était rappelé l'évènement arrivé durant la construction du Temple : « la pierre qu'ont rejeté les bâtisseurs, est devenue la pierre d'angle : ... Il apparut un jour, qu'une partie d'un plan avait été perdue. Un compagnon ingénieux et intelligent, ayant vu la portion manquante du plan imparfait de l'inspecteur avant qu'elle fût perdue, comprit qu'une pierre d'une forme et d'une structure très particulières était nécessaire pour compléter le motif. Après avoir passé des heures à travailler dessus, il l'acheva en y apposant sa marque. Le compagnon ne reçut rien d'autre que des paroles

de colère et des reproches pour avoir perdu son temps. L'inspecteur demanda qu'on jette la pierre au rebut. La pierre reposa longtemps parmi les rebuts. Cependant, le moment vint où la clé de voûte du porche du Temple fut requise. Or, c'était justement la partie de plan disparue qui y faisait référence. Le travail s'arrêta. Hiram ordonna qu'on aille rechercher sur le champ la pierre rejetée et c'est au rebut qu'on la retrouva intacte. Hiram démit l'inspecteur de sa charge et lui retira ses insignes. Il les conféra à l'humble Compagnon, dont il fit un Maître de Marque pour remplacer l'inspecteur congédié. La pierre fut convoyée au Temple en grande pompe. Et tandis qu'elle était fixée à sa place, le nouveau Maître de Marque, pris d'une joie extatique, se mit à battre des mains et, levant les yeux, il s'écria : "Gloire au Très Haut".» (Testament Maçonnique, chap.VII, v.28 à 33).

La parabole du serviteur inutile était reprise dans un serment fait par les membres de la communauté comme suit : « Jamais nous ne pouvons effectuer de services bons ou convenables, si ce n'est par le pouvoir fortifiant et la miséricorde du Très Haut, sans la faveur duquel nous ne serions pour Lui que des serviteurs inutiles. Nous sommes abandonnés à la miséricorde du Dieu vivant, attendant avec une confiance renouvelée que s'accomplissent Ses bénédictions promises grâce auxquelles, il nous sera possible de franchir l'Arche de notre rédemption pour pénétrer dans les demeures de béatitude et de gloire et nous retrouver en Sa présence, lui qui est le Grand Je Suis, l'Alpha et l'Oméga, le Premier et le Dernier.» (Testament Maçonnique, chap.XI, v. 34). Les âmes des justes, et elles seules, expriment la vraie dévotion que porte à Dieu la Communauté d'Israël et le désir ardent qu'elle a de Lui. Quand ils adhèrent l'un à l'autre, la communauté d'Israël, dit dans la plénitude de son affection : « Place-moi comme un sceau sur ton Cœur », car, de même que l'empreinte du sceau demeure lorsque le sceau a été retiré, je resterai attachée à Toi ». (Le Zohar, Le Livre de la Splendeur, Un Sceau sur ton Cœur).

Les Esséniens n'étaient pas les seuls à pratiquer le culte Nazôréen, la secte des Nazir existant, mais en circuit relativement fermé et familial. Elle était constituée des familles des Cohenim formant la communauté extérieure de Qumrân. Profondément insérés dans le tissu social, ces grandes familles de la Maison des Dâvidum et de Lévi se réunissaient pour célébrer le culte ancien issu de la Tradition des Enseignements légués par Adam l'Adapa, le 1er des Rois de la Terre consacré par Enki - Éa. Les Esséniens entretinrent des contacts étroits avec les Universités Celtes de Bretagne et de Grand Bretagne. Ces savants échangeaient des notes et des vues sur différents sujets sur l'histoire des peuples, l'étude des astres et des étoiles, le Grand Œuvre Alchimique du père Céleste. On retrouve d'ailleurs de grandes concordances entre les rites Nazôréens et les conceptions druidiques de l'Univers et de la Création. De plus, il ne faut pas oublier que le Breton est, comme par hasard, une langue hébraïque dans sa structure grammaticale et dans certains de ses mots !

On sait aujourd'hui que les Esséniens s'établirent à Qumrân pendant deux à trois siècles, arrivés aux alentours du troisième siècle av. J.-C., mais délogés par les Romains entre 66 et 70, lors de la Révolte Juive. La plus grande partie de la littérature disponible à leur sujet est cependant orientée : certains veulent y voir les premiers chrétiens, et par conséquent l'inexistence de Jésus le Juste, celui-ci étant le IESVS de la Lignée de NOUN, le « Maître de Justice » de cette secte, très différent de celui qui, selon eux, sera imaginé dans les premiers Évangiles. D'autres auteurs, au contraire, nient les ressemblances et les coïncidences et veulent y voir des juifs très orthodoxes n'ayant aucun rapport avec les premiers chrétiens. Pourtant, que cela déplaise ou non à ces derniers, jusqu'à présent, l'essénisme est la plus plausible origine du christianisme, et grâce à lui, se produira un fort trait d'union entre le judaïsme et le christianisme. Car la vérité, c'est que les tout premiers chrétiens ne furent autres que des Judéens libéraux et réformateurs, dans la prolongation d'Isaïe, de Jérémie, des Proverbes et de la Sagesse – et bien-sûr, de JEAN LE JUSTE, le Iesvs. D'ailleurs, certains aspects de l'essénisme frappent particulièrement par leur ressemblance avec le christianisme, et l'on ne peut décemment pas prétendre que cela soit dû au simple hasard.

L'ESPRIT PROPHÉTIQUE DES "PAUVRES DE YAHWEH"

« Les "saints", les "pauvres", les "humbles", comme les Ésséniens s'appelaient eux-mêmes, dispersés dans les villes et bourgades de Palestine, eurent pour centre religieux Qumrân. Leur chef et fondateur, le "Maître de justice" a compris que la voie dans laquelle se trouve engagé le peuple d'Israël conduit à la perdition, comme n'ont cessé de le clamer les prophètes ». C'est pourquoi il se présente comme le restaurateur de la Loi en Israël. Il fonde la Communauté de l'Alliance avec « ceux qui sont sortis du pays de Juda et se sont exilés au pays de Damas » (Écrit de Damas, VI, 5), « ceux qui sont entrés dans la Nouvelle Alliance au pays de Damas » (Écrit de Damas, VI 19). Pourquoi sont-ils « sortis du pays de Juda » ? À cause de l'apostasie qui régnait à Jérusalem. Pourquoi se sont-ils exilés au « pays de Damas » ? Parce que le prophète Amos avait annoncé que Dieu châtierait Israël et déporterait ses habitants « par-delà Damas », mais qu'un petit

« reste » reviendrait.
Les Ésséniens se sont approprié cette prophétie, au IIè siècle av. J.C., quand la religion yahwiste faillit être anéantie par l'apostasie des juifs qui " s'ouvraient au monde " grec et abandonnaient la pratique de la Loi. Et pourquoi « la Nouvelle Alliance » ? À cause de l'oracle du prophète Jérémie : « Voici venir des jours – oracle de Yahweh – où je conclurai avec la maison d'Israël (et la maison de Juda) une alliance nouvelle. Non pas comme l'alliance que j'ai conclue avec leurs pères, le jour où je les ai pris par la main pour les faire sortir du pays d'Égypte. Cette alliance – mon alliance ! – c'est eux qui l'ont rompue. Alors, moi, je leur fis sentir ma maîtrise, oracle de Yahweh. Mais voici l'alliance que je conclurai avec la maison d'Israël, après ces jours-là, oracle de Yahweh. Je mettrai ma Loi au fond de leur être et je l'écrirai sur leur cœur. Alors je serai leur Dieu et eux seront mon peuple. Ils n'auront plus à s'instruire mutuellement, se disant l'un à l'autre : "Ayez la connaissance de Yahweh !" Mais ils me connaîtront tous, des plus petits jusqu'aux plus grands, – oracle de Yahweh –, parce que je vais pardonner leur crime et ne plus me souvenir de leur péché. » (Jérémie XXXI, 31-34). Le Iésvs devait combler cette attente comme médiateur de cette « nouvelle alliance ». Mais c'est par son propre sang, « sang purificateur plus éloquent que celui d'Abel » (Épître aux Hébreux XII, 24), qu'il la scellerait : « Afin que, sa mort ayant eu lieu pour racheter les transgressions de la première alliance, ceux qui sont appelés reçoivent l'héritage éternel promis. » (Épître aux Hébreux IX, 15).

L'ATTENTE DU MESSIE, DE LA LIGNÉE DES DÂVIDUM

Hérode le Grand prit le pouvoir à Jérusalem en 37 av. J.C., sous la tutelle romaine. En 31, la vallée du Jourdain fut secouée par un fort tremblement de terre qui provoqua l'abandon partiel de Qumrân. Mais cet exil dans le désert de Juda ne s'imposait plus comme au temps de la persécution, car nous savons par Flavius Josèphe qu'Hérode était favorable aux Ésséniens. L'archéologie révèle qu'il perça pour eux, dans le mur de Jérusalem, la "Porte des Ésséniens" qui donnait accès à un quartier essénien à l'intérieur de la ville sur la colline ouest, au sud de l'actuelle abbaye de la Dormition.

Cependant les Ésséniens pouvaient difficilement mettre leur espérance dans la dynastie hérodienne, d'origine iduméenne. Pourtant « tout atteste chez eux la nostalgie du Temple de Dieu, le respect pour la ville sainte ; s'ils refusent de pactiser avec ceux qui actuellement y règnent, leurs espoirs sont tournés vers le Temple nouveau et la Jérusalem nouvelle qui demeurent le centre de leurs pensées et de leur cœur ».

Aussi voit-on l'attente du Messie atteindre une sorte de paroxysme dans leurs commentaires d'Écriture. L'annonce de « l'avènement du roi juste » et justicier prophétisé par Isaïe XI, 1-5 ; la promesse de Natân fait à David : « Et quand tes jours seront accomplis et que tu seras couché avec tes pères, je maintiendrai après toi le lignage issu de tes entrailles et j'affermirai ta royauté » (2 Samuel VII,12) ; les bénédictions patriarcales (Genèse 49, 10), tous ces Écrits sont l'objet d'une lecture assidue et fervente comme l'attestent des fragments de la grotte 4 récemment déchiffrés. Méditant sur les psaumes 2 et 110 où le roi-messie reçoit le titre de « Fils de Dieu » : « Tu es mon Fils, moi aujourd'hui je t'ai engendré » (Ps. 2, 7), les Ésséniens attendaient pour la Fin des Temps « un autre dernier roi » appelé "Seigneur" : « Il sera dit le fils de Dieu, et le fils du Très-Haut on l'appellera. »

Ces textes, véritables archives du courant le plus pur du judaïsme palestinien, montrent que les juifs étaient prêts, au sein de la fervente communauté essénienne, à recevoir la révélation que l'ange Gabriel fit à Mariamne : « Lui Il sera grand, Il sera appelé Fils du Très-Haut, il régnera à jamais et son règne n'aura pas de fin, Il sera appelé fils de Dieu. » (cf. Luc I, 32-35. La découverte des manuscrits de Qumrân nous révèle donc ce que furent en toute vérité les racines juive du christianisme : non pas le judaïsme rabbinique re-né à Yabné, 20 ans après la destruction de Jérusalem, et qui exclura les chrétiens de la Synagogue, mais la religion des pauvres d'Israël. Ce judaïsme essénien, dans la logique de sa fidélité à l'ancienne Alliance, devint chrétien, serviteur de la nouvelle et éternelle Alliance.

De l'époque du début de notre ère, les Ésséniens nous ont laissé pratiquement les seuls textes qui constituent toutefois une grande bibliothèque. Ainsi, on a pu retrouver pratiquement tous les livres de l'Ancien Testament avec cependant quelques nuances remarquables dans l'écriture, assortie de commentaires et d'œuvres personnelles. Ces dernières sont de deux sortes en particulier : les unes véhiculent une pensée très orthodoxe, exigeant le respect des règles allant jusqu'aux moindres détails ; pour exemple, le rouleau du Temple énonce les sacrifices (13.9), les exigences, et réclame de la part des membres de la communauté un respect de la loi très rigoureux. Cette même règle entraîne en cas de non-respect des punitions très strictes allant de la défense de parler pendant un laps de temps, jusqu'au bannissement pendant plusieurs années. D'autres manuscrits sont en revanche les support d'une pensée plus étonnante, voulant mettre

l'accent sur les points essentiels de la religion. Ces compositions originales énoncent les principales idées fondatrices du christianisme avec forte récurrence : la circoncision prônée est celle du Cœur, (Règle de la Communauté 5.5, Commentaire d'Habacuc 11.13), et non d'une circoncision charnelle du sexe. Ces manuscrits recèlent également d'autres sentences typiques du christianisme, et on peut croire que ces textes aient servi de brouillon aux Épîtres et aux Évangiles.

Les points communs ne s'arrêtent pas à de simples affinités philosophiques. Les Ésséniens avaient un mode de vie en communauté, et ils observaient la chasteté. Ils pratiquaient la bénédiction du pain et du vin (Règle de la communauté, 6.5) ; ils se baptisaient ; ils s'interdisaient toute nourriture animale sauf le poisson. Tout cela était identique aux pratiques chrétiennes de l'antiquité et, plus tard, à celles des Cathares, si qui ne tient pas du fait du hasard. De plus, entre la fin de l'essénisme et le début du christianisme, il y eut une cohésion évidente poussant à prétendre que les Ésséniens, dès lors qu'ils cessèrent d'être "esséniens", devinrent "christiens" ou "chrestiens", mot en étroite relation avec le divin concept du Chrest ou Christ, l'Esprit Cosmique. En effet, ce n'est que seulement après 66-70 de notre ère que le christianisme devint apostolique. À ceci s'ajoute une grande incertitude quant à la datation exacte du légendaire Jésus-Christ, car il ne serait pas impossible que le véritable personnage historique soit plus ancien qu'on ne le croit, raison pour laquelle le christianisme fut missionnaire bien après sa mort.

Les Ésséniens considéraient leur "Maître de Justice" comme leur élu, lequel doit annoncer la bonne parole, mais non pas le dernier élu, destiné à venir pour l'appliquer à la Fin des Temps. Voilà peut-être pourquoi les premiers Christiens pensèrent au retour du XPisti (Christ ou Chrest) lors de l'Apocalypse et que, dans l'Évangile selon St Jean, l'intervention du Christ est bel et bien annoncée à nouveau : il sera le dernier pasteur de l'humanité ! C'est ce même personnage qui est mentionné par les Ésséniens dans le manuscrit 4Q534-536 et que St Malachie évoque comme le "Pastor Angelicus", 112è et dernier pape de sa liste, second à venir après Jean Paul II... Les Ésséniens considéraient que leur culte serait rétabli à la renaissance d'Israël. Or, la découverte de leurs manuscrits coïncida avec la formation de cet État. En outre, dans son poème cathare de Persifal, probablement composé aux alentours du XIVè siècle, l'auteur chante : « Dans sept ans, le laurier reverdira » (certains attribuent cette prophétie plutôt à Bélibaste lorsqu'il mourut en 1321).

La doctrine essénienne présente les aspects d'un dualisme mitigé, que l'on respire dans les Évangiles et les Épîtres de Jean et de Jacques. À posteriori, cette doctrine a dévié dans deux directions opposées : le dualisme absolu du manichéisme, et l'abandon du dualisme d'un autre côté, chez les catholiques en particulier. Ainsi, pour retrouver l'essence du message chrétien d'origine, il conviendrait donc de se référer à l'essénisme. Les Ésséniens se représentent Dieu comme un Principe de totalité ; l'homme, en tant que chair, est un mort, le néant ; ils attachent à Dieu le caractère d'unité avec les mêmes caractéristiques que le Verbe dans l'Évangile de St Jean. Le Verbe Divin serait l'essence de l'action, le "Tout", le "tohu-bohu" que les Cathares considéraient comme le Principe du Monde. Les hommes sont entre l'esprit mauvais et l'esprit bon, et ils peuvent s'identifier à l'un ou à l'autre. Dans l'essénisme comme dans le zoroastrisme, c'est Dieu qui a créé ces deux esprits, opposés mais complémentaires. Le Bien, c'est la totalité, l'infinité, l'autorité, et par conséquent il inclut donc le mal ; or ce dernier est néant car il n'est que lui seul. Les Ésséniens, comme les Cathares ensuite, rejetaient le monde matériel auquel ils associaient le mal, la corruption, la luxure, le péché.

Aux touts débuts du christianisme, de nombreuses sectes revendiquèrent la véritable filiation avec le Christ. Le catholicisme romain, tout comme le manichéisme puis le catharisme, n'était que l'une d'elles. Si le catholicisme seul a survécu, c'est parce que l'oligarchie romaine a su montrer plus d'intelligence et de détermination dans sa façon hégémonique de perdurer et notamment, puisque l'injustice est un avantage en la matière, en étant plus injuste. Les manichéens distinguaient le corps charnel de l'esprit ; ils pensaient que le monde avait été fait par le Démiurge (l'Archonte), expulsé du Royaume Divin pour avoir voulu se faire l'égal de Dieu, et qu'à cette occasion, il emporta dans sa chute un tiers des esprits (anges) célestes que nous serions. On retrouve cette vision chez les Cathares, dans le traité de Interrogation Iohannis, ainsi que dans le Coran (15.26). À l'origine de cette interprétation est la parabole du mauvais gérant, corrompant les ouvriers (Luc 15.16). Les manichéens expliquaient que le bon Dieu ne pouvait pas avoir créé le mal. Les douleurs, les souffrances et les péchés n'étaient pas Sa création. Un tel point de vue avait le mérite d'être logique en apparence. Quel était leur constat ? Simplement, leur bon sens leur faisait dire que ce monde n'est que souffrance et ignorance : absolument rien que Dieu ait voulu. Comment pourrions-nous les lui attribuer ? L'Église romaine, dans son ensemble, sembla vouloir ignorer ce point ; et quelle que fut l'explication des manichéens, elle avait le mérite d'exister. Les manichéens voyaient le monde différemment et avec l'avantage de ne pas mettre les douleurs en apparence injustes sur le compte de Dieu, ainsi que font les judéo-chrétiens encore à l'heure actuelle. Car, allez dire à la mère qui a perdu son enfant : « C'est Dieu qui l'a voulu », ce qui est pourtant la conséquence logique du raisonnement

selon lequel Dieu a ordonné l'Univers et le Temps. En fait, l'erreur de chacun est de considérer la perte d'un enfant comme une douleur. Car qui croit en Dieu sait aussi que la mort et la souffrance ne sont rien que des illusions, supports d'une prise de conscience pour se dégager de la Matière, et non des choses qui sont réellement mauvaises. Quand nous réveillerons-nous enfin de ce rêve cauchemardesque où nous avons plongé par attirance et naïveté ?



Caius Julius César





Sadducéens - Tsedokim



Pharisiens



Cnaeus Pompeius Magnus



1er Triumvitat - Empire Romain



Marc-Antoine & Cléopâtre



éxécution des Fils de Brutus



Caius Octavius



bataille d'Actium



plan de la bataille d'Actium



HERODE
ET
MARIAMNE,
TRAGEDIE,
DE M. DE VOLTAIRE.

Le prix est de 30. sols.

A PARIS, QUAY DES AUGUSTINS,
Chez NOEL PISSOT, à la descente du Pont-Neuf, à la Croix d'Or,
ET
FRANÇOIS FLAHAULT, du côté du Pont. S. Michel, au Roy de Portugal.

M. DCC. XXV.

AVEC PRIVILEGE DU ROY.

Durant cette période de changement, les armées romaines détruisirent Carthage et formèrent la nouvelle province d'Afrique du Nord Romaine. D'autres campagnes amenèrent la Macédoine, la Grèce, et l'Asie Mineure sous contrôle romain. Mais les disputes faisaient rage à Rome parce que les guerres carthaginoises (ou puniques) avaient ruiné les fermiers italiens tout en enrichissant simultanément l'aristocratie qui bâtit de gros domaines en utilisant des travailleurs esclaves. Le chef démocrate des Patriciens Plébéiens et Républicains, Tibérius Gracchus, déposa des projets de réforme agraire en 133 av. J.C., mais il fut assassiné par le parti Sénatorial. Son frère endossa la cause des fermiers et il fut également assassiné, la direction Démocrate passant au commandeur militaire Caius Marius.

Vers 107 av. J.C., Caius Marius était Consul de Rome, mais le Sénat trouva son propre champion politique en la personne de Lucius Cornelius Sulla, qui déposa finalement Marius et devint Dictateur en 82 av. J.C. Un horrifiant règne de terreur s'ensuivit jusqu'à ce que le général et homme d'état démocrate, Caius Julius César (Jules César) ait gagné en popularité et soit élu aux plus hautes fonctions, en 63 av. J.C.

Cette année-là, les légions romaines marchèrent sur la Terre Sainte qui se trouvait alors en proie à des troubles sectaires. Les Pharisiens, observant les strictes anciennes lois juives, s'étaient élévés contre l'évolution d'une culture libérale d'influence grecque. Ce faisant, ils s'opposèrent aussi à la caste sacerdotale des Sadducéens, et cet environnement agité

rendait ainsi la région mûre pour une invasion. Voyant leur chance venir, les Romains, sous Cnaeus Pompeius Magnus (Pompée le Grand), soumirent la Judée et se saisirent de Jérusalem, ayant annexé la Syrie et le reste de la Palestine.

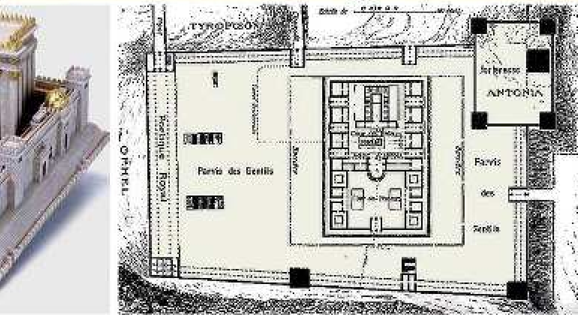
Pendant ce temps, la hiérarchie romaine connaissait ses propres soulèvements. Jules César, Pompée et Crassus formèrent le premier grand Triumvirat à Rome, mais leur administration conjointe souffrit quand César fut envoyé en Gaule et que Crassus alla superviser les affaires à Jérusalem. En leur absence, Pompée changea de camp politique, abandonnant les Démocrates pour les Républicains aristocrates, sur quoi César revint et la guerre civile s'ensuivit. César fut victorieux à Pharsale, en Grèce, et s'assura le contrôle total sur les provinces impériales, Pompée s'enfuyant en Égypte.

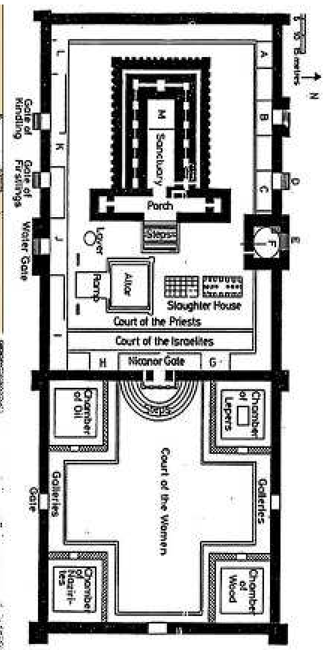
Jusqu'alors, la reine Cléopâtre VII avait dirigé l'Égypte conjointement avec son frère, Ptolémée XIII. Mais César visita alors Alexandrie et conspira avec Cléopâtre, qui fit assassiner son frère et commença à diriger de son propre droit. Jules César poursuivit sa campagne en Asie Mineure et en Afrique du Nord mais, à son retour à Rome en 44 av. J.C., il fut assassiné par les Républicains. Son neveu, Caius Octavius (d'abord appelé Octave, puis Octavien, le futur empereur Auguste), forma un second Triumvirat avec le général Marc Antoine et l'homme d'état Marcus Lepidus (Lépide). Octavien et Marc Antoine battirent Brutus et Cassius, les plus marquants des assassins de Jules César, à Philippes, en Macédoine. Mais Antoine se sépara de sa femme Octavie (la soeur d'Octavien) pour rejoindre Cléopâtre. Sur ce, Octavien déclara la guerre à l'Égypte et fut victorieux à la bataille d'Actium, après quoi Antoine et Cléopâtre se suicidèrent; Octavien, devenu seul maître du pouvoir, reçut le titre d'Auguste en 27 av. J.C.

À ce moment critique, la Palestine était composée de trois provinces distinctes : la Galilée au nord, la Judée au sud, et la Samarie entre les deux. Jules César avait installé Antipater l'Iduméen comme Procurateur de Judée et son fils, Hérode, comme Gouverneur de Galilée. C'est peu après ceci que la Maison d'Asmon se termina abruptement quand sa princesse Mariamne épousa Hérode. L'histoire aventureuse de ce mariage et de l'intrigue environnante d'Antoine et Cléopâtre est racontée en détail par Flavius Josèphe dans le livre I de ses "Histoires de la Guerre des Juifs" et le livre XV de son autre ouvrage "les Antiquités Judaïques". Mais le résultat net fut que, quand Antigonos mourut en 37 av. J.C., la seule héritière asmonéenne était sa nièce Mariamne. En conséquence, son mari Hérode fut convoqué à Rome pour y être nommé Roi de Judée. Ce fut là le rude environnement dans lequel naquit Yo'hanan (Yohan de Got = Jean le Baptiste) : un climat d'oppression contrôlé par une monarchie fantoche et une force militaire d'occupation hautement organisée. Les doyens hébreux à Jérusalem étaient contents d'avoir de hautes positions fort lucratives de grande prêtrise dans ce niveau régime. Mais ailleurs, les Juifs étaient plus généralement désespérés dans leur attente de voir arriver un Messie (Celui qui est l'Oint du Seigneur; du verbe hébreu "maisach" : "oindre") - un vigoureux libérateur devant préserver leur liberté contre l'Imperium Romanum...


Hérode le Grand

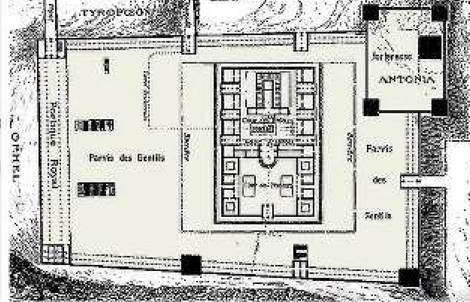







le Monastère à Pétra






le Trésor du Pharaon à Pétra













Le Temple :

Durant le règne d'Hérode le Grand (de 37 à 4 av. J.C.), de vastes sommes d'argent furent dépensées à Jérusalem dans le sillage d'un désastre qui sévit dans le royaume en 25 av. J.C. Cette année-là, les pluies ne tombèrent pas et il n'y eut en Palestine et en Syrie aucune récolte, ni semence, ni grain, et tous les caprins et les moutons mourûrent ("La vie et l'époque de Hérode le Grand" par Stewart Perowne, ch. 17, pp 135-136). Flavius Jospèhe écrivit que, pour nourrir le peuple face à ces conditions adverses, Hérode fut contraint de sortir toute la richesse en or et en argent de son palais, l'adressant à Petronius, le Préfet d'Égypte, contre des approvisionnements depuis les greniers du pharaon. Ceux-ci, ainsi que des vêtements et d'autres produits de première nécessité, furent distribués gratuitement dans tout le pays en quantité exceptionnelle (" Les Antiquités Judaïques" livre XV, ch. IX, 1-2). Après deux années, la crise se termina, mais les coffres de Jérusalem étaient entièrement vides. Hérode avait sauvé la nation d'une famine catastrophique, mais il s'était complètement ruiné dans l'affaire.

Cependant, peu de temps après, Hérode conduisait de manière stupéfiante son économie sur une échelle grandiose. Ses donations et ses legs étaient colossaux - loin au-delà des revenus de l'impôt. De plus, il restaura et agrandit le Temple de Jérusalem de telle sorte que, à l'intérieur d'un nouveau complexe de plus de 14 hectares, le bâtiment sacré était plus conséquent que l'Acropole d'Athènes et, d'après Josèphe, ce fut la réalisation architecturale la plus magnifique de l'époque. Des milliers de maçons travaillèrent à ce projet titanesque pendant plusieurs années. L'histoire raconte que, depuis sa ruine de départ, Hérode accumula bien des nouvelles richesses grâce aux développements, cogérés avec sa

mère, de la merveilleuse cité de Pétra taillée à même le roc, sous la Mer Morte, au sud de la Jordanie. Avec ses échanges commerciaux prospères de marbre et d'épices, Pétra était un centre extrêmement riche gouverné par le souverain nabatéen, Aboud. Les ingénieurs de Pétra avaient alors une réputation d'experts en systèmes hydrauliques s'étendant bien au-delà de la région, et ce savoir unique était une autre des célèbres exportations de la cité, commerce prospère pour lequel le roi Hérode de Jérusalem fournissait les matériaux bruts et les contacts commerciaux à l'intérieur de l'Empire Romain.

Malgré la marque à l'encre rouge faite dans la Bible contre Hérode - supposé avoir fait massacrer des petits enfants à la naissance de Jésus - que l'histoire le tienne réellement pour un roi compétent et bien considéré. En fait, une fois encore, son massacre de jeunes enfants - fait marquant s'il en est - n'apparait dans aucune chronique historique de l'époque, pas même dans les annales de ses ennemis; il ne figure que dans l'évangile de Matthieu du Nouveau Testament chrétien, paraissant ne repose sur aucune base authentique. Hérode se convertit même à une forme de judaïsme pour faciliter son acceptation par le peuple, bien qu'il ait eu dix épouses et qu'il maintint d'autres coutumes de son éducation arabe. Quoi qu'il en soit, il paraît avoir été assez populaire auprès des Israélites, et il n'existe pas de document disant qu'ils l'aient blâmé pour un régime romain, pourtant généralement despotique. Par contre, son fils, Hérode II Antipas, fut d'une toute autre nature : particulièrement cruel et très impliqué dans le système d'occupation, pour devenir celui qui, selon la légende, décapita Jean le Baptiste, dans les Évangiles.

Mise à sac de Jérusalem par les troupes de l'Imperium Romanum. Accords stratégico-politiques passés entre l'Oligarchie romaine et les prêtres Lévites et Pharisiens du Sanhédrin.

C'est au début du règne de Hérode II Antipas que, depuis sa base de Qumrân, l'agressif mouvement zélote contre les suzerains romains apparut sous l'autorité du seigneur de guerre, Judas le Galiléen. Né de la souche asmonéenne de Jean Hyrcan, Judas suivi la même voie de la guérilla que son ancêtre homonyme, Judas Maccabée. Finalement, deux générations plus tard, pendant le règne de Hérode Agrippa II, les zélotes prirent la tête d'une violente campagne contre les gouverneurs-tyrans de Jérusalem, ce qui conduisit à une révolte juive à grande échelle contre les Romains en 66 de notre ère.

Cette révolte de quatre ans n'aboutit pas avec succès et, suivant suivant la destruction romaine de Jérusalem et du Temple par le général Titus en 70 de notre ère, les habitants s'éparpillèrent, laissant la cité abandonnée en ruines pendant plus de soixante ans. En 132 de notre ère, l'empereur Hadrien commença un projet de reconstruction, avec un temple dédié à Jupiter planifié sur l'ancien Mont du Temple. Ceci déclencha une autre révolte judéenne infructueuse sous la direction de mon ancêtre Simon Bar-Kochba (ou Bar-Kokeba, signifiant "Fils de l'Étoile", alias Astro Gotha de Wisigothie), chef de la guérilla, à la fin de laquelle les Juifs survivants furent bannis et vendus en esclavages. Désormais, les études et la vénération juives furent considérées par le pouvoir romain comme des offenses punissables, et Jérusalem fut rebaptisée Aelia Capitolina par les Romains - "Aelia" en l'honneur de l'empereur Hadrien dont le nom complet était Publius Aelius Hadrianus, et "Capitolina" d'après la triade capitoline vénérée sur la Colline du Capitole à Rome : Jupiter, Junon, Minerve, patrons désignés de la nouvelle cité. Nul hasard si, de nos jours, à Washington - lieu de pouvoir s'il en est - fut bâti le Capitole... Preuve additionnelle que l'humanité actuelle reste bel et bien sournoisement assujettie à l'Emporium ! Sur ce thème d'un si long esclavage mental, au moyen notamment de la religion catholique, il vous est suggéré d'observer attentivement l'emblème de notre République Française apposé officiellement en page de couverture de tous les passeports... Vous y verrez les faisceaux du licteur et la hache, instruments de répression et de châtiment de l'Imperium Romanum à l'encontre de la multitude des esclaves ! Ces mêmes symboles ont été ceux du Nazisme en Allemagne, de l'Italie fasciste sous Mussolini, et restent à l'heure actuelle ceux du Sénat américain; comme qui dirait, "cherchez l'erreur" !

Après l'écroulement de la Rome Impériale au Vè siècle de notre ère, Jérusalem fut placée sous le contrôle intégral des autorités byzantines de Constantinople, puis conquise plus tardivement par les Perses, et ensuite par les forces de la foi islamique, récemment établie sous l'autorité du Calife Omar ibn Al-Khattab en l'an 638 de notre ère; ce fut lui qui construisit la mosquée appelée plus tard Al-Aqsa sur le site de l'Ancien Temple et, peu après, le sanctuaire du Dôme du Rocher qui fut bâti sur le Rocher de David avoisinant. Pour la petite histoire, le Dôme du Rocher, désormais le plus célèbre des sites de Jérusalem, fut, plus près de nous, recouvert de quelques 80 kg d'or plaqué à l'initiative du roi Hussein de Jordanie qui vendit l'une de ses maisons à Londres pour aider au financement du projet.


Jean le Baptiseur devant Hérode


Zélotes


Judas le Galiléen


mise à sac du Temple de Jérusalem


arc de triomphe de Titus

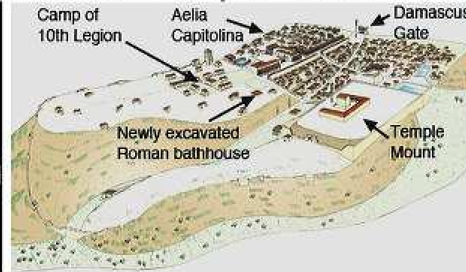

vol du trésor du Temple


Menorah emportée à Rome

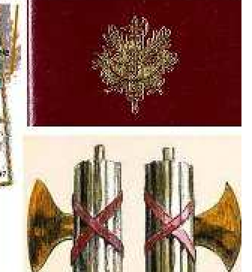

Titus


Shimon bar-Kokhba, chef d'Israël


empereur Hadrien







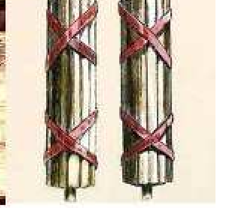












Mise à sac de Jérusalem par les troupes de l'Imperium Romanum et accords stratégico-politiques passés entre l'Oligarchie romaine et les prêtres Lévites et Pharisiens du Sanhédrin, à l'origine de la fondation de l'Église des katholikos de Babylonie.

C'est au début du règne de Hérode II Antipas que, depuis sa base de Qumrân, l'agressif mouvement zélote contre les suzerains romains apparut sous l'autorité du seigneur de guerre, Judas le Galiléen. Né de la souche asmonéenne de Jean Hyrcan, Judas suivi la même voie de la guérilla que son ancêtre homonyme, Judas Maccabée.

Finalement, deux générations plus tard, pendant le règne de Hérode Agrippa II, les zélotes prirent la tête d'une violente campagne contre les gouverneurs-tyrans de Jérusalem, ce qui conduisit à une révolte Judéenne à grande échelle contre les Romains en 66 de notre ère, la question étant de savoir quelle fut réellement la zone géographique concernée, assurément pas la Palestine !

Cette révolte de quatre ans n'aboutit pas avec succès et, suivant suivant la destruction romaine de Jérusalem et du Temple par le général Titus en 70 de notre ère, les habitants s'éparpillèrent, laissant la cité abandonnée en ruines pendant plus de soixante ans. En 132 de notre ère, l'empereur Hadrien commença un projet de reconstruction, avec un temple dédié à Jupiter planifié sur l'ancien Mont du Temple.

Ceci déclencha une autre révolte Judéenne infructueuse sous la direction de mon ancêtre Simeon Bar-Kochba (ou Bar-Kokeba, signifiant "Fils de l'Étoile", alias Astro Gotha de Wisigothie), chef de la guérilla, à la fin de laquelle les Judéens survivants furent bannis et vendus en esclavages.

QUESTION : comment se fait-il qu'ASTRO GOTHA DE WISIGOTHIE n'apparaisse JAMAIS historiquement sous sa véritable identité ?

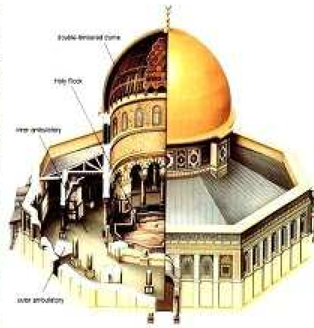
Désormais, les études et la vénération israélites furent considérées par le pouvoir romain comme des offenses punissables, et Jérusalem fut rebaptisée Aelia Capitolina par les Romains - "Aelia" en l'honneur de l'empereur Hadrien dont le nom complet était Publius Aelius Hadrianus, et "Capitolina" d'après la triade capitoline vénérée sur la Colline du Capitole à Rome : Jupiter, Junon, Minerve, patrons désignés de la nouvelle cité.

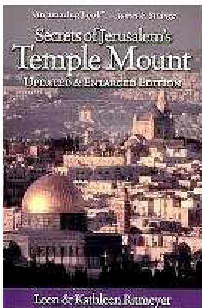
Nul hasard si, de nos jours, à Washington - lieu de pouvoir s'il en est - fut bâti le Capitole... Preuve additionnelle que l'humanité actuelle reste bel et bien sournoisement assujettie à l'Emporium !

Sur ce thème d'un si long esclavage mental, au moyen notamment de la religion catholique, il vous est suggéré d'observer attentivement l'emblème de notre République Française apposé officiellement en page de couverture de tous les passeports... Vous y verrez les faisceaux du licteur et la hache, instruments de répression et de châtiment de l'Imperium Romanum à l'encontre de la multitude des esclaves !

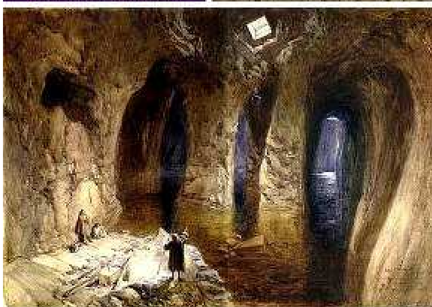
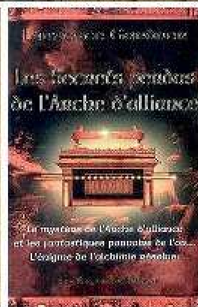
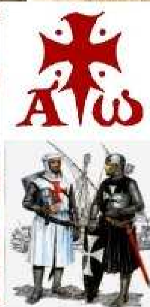
Ces mêmes symboles ont été ceux du Nazisme en Allemagne, de l'Italie fasciste sous Mussolini, et restent à l'heure actuelle ceux du Sénat américain; comme qui dirait, "cherchez l'erreur" !

Après l'écroulement de la Rome Impériale au Vè siècle de notre ère, Jérusalem fut placée sous le contrôle intégral des autorités byzantines de Constantinople, puis conquise plus tardivement par les Perses, et ensuite par les forces de la foi islamique, récemment établie sous l'autorité du Calife Omar ibn Al-Khattab en l'an 638 de notre ère; ce fut lui qui construisit la mosquée appelée plus tard Al-Aqsa sur le site de l'Ancien Temple et, peu après, le sanctuaire du Dôme du Rocher qui fut bâti sur le Rocher de David avoisinant. Pour la petite histoire, le Dôme du Rocher, désormais le plus célèbre des sites de Jérusalem, fut, plus près de nous, recouvert de quelques 80 kg d'or plaqué à l'initiative du roi Hussein de Jordanie qui vendit l'une de ses maisons à Londres pour aider au financement du projet.

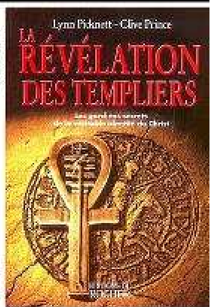





Secrets of Jerusalem's
Temple Mount
Updated & Enlarged Edition
Leen & Kathleen Ritmeyer

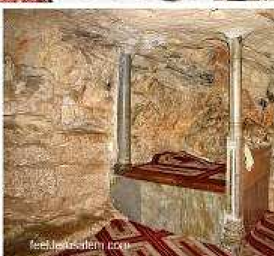
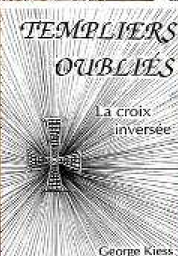




Les secrets perdus
de l'Arche d'alliance


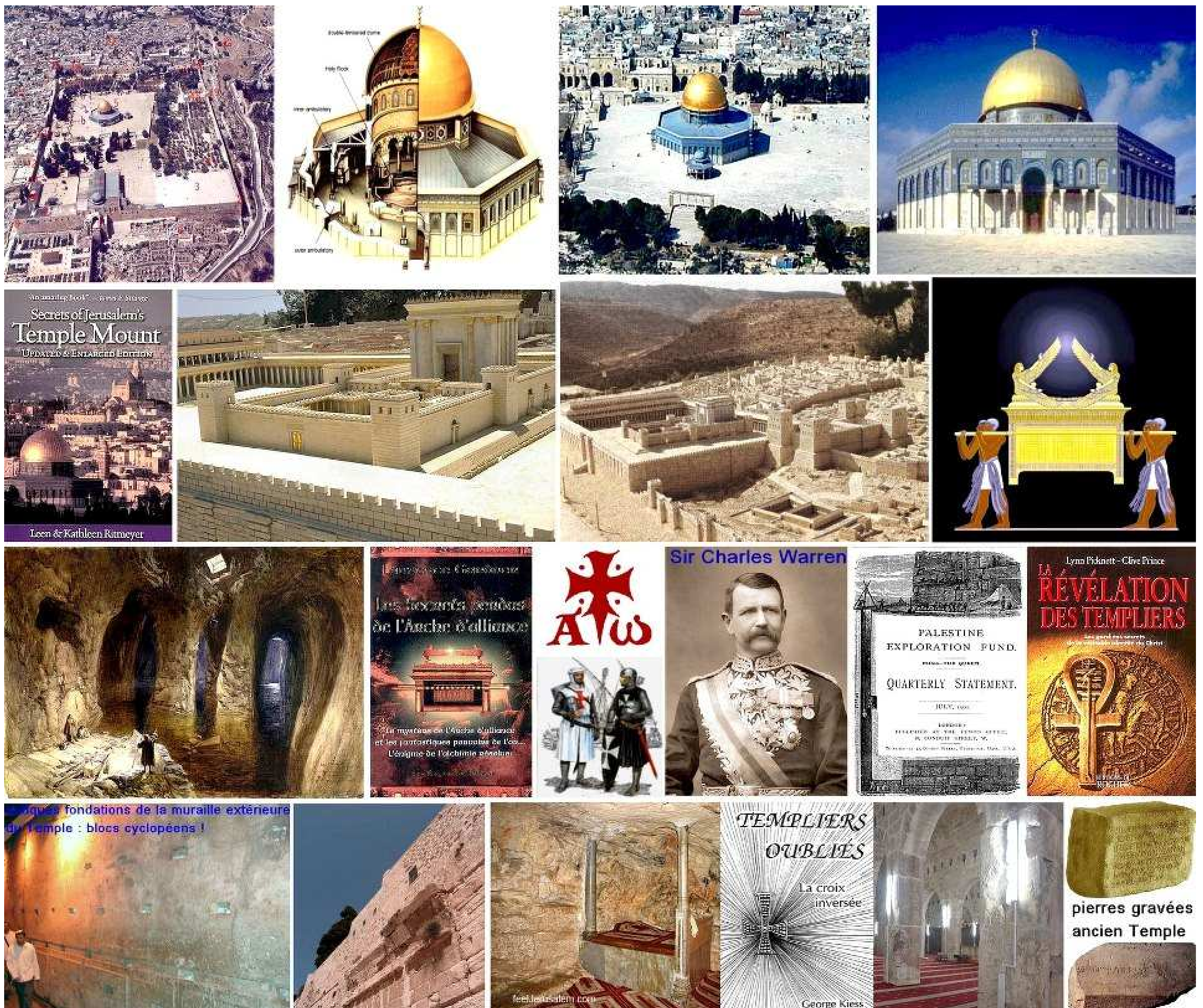
Sir Charles Warren

PALESTINE
EXPLORATION FUND.
QUARTERLY STATEMENT.

Lynn Picknett - Clive Prince
LA RÉVÉLATION
DES TEMPLIERS

fondations de la muraille extérieure
emple : blocs cyclopéens !


feeljerusalem.com

TEMPLIERS
OUBLIÉS
La croix
inversée
George Kiess


pierres gravées
ancien Temple



Bien que le Temple du roi Hérode soit souvent cité comme la troisième construction sur ce site, ce fut en réalité une énorme extension du Temple qui existait auparavant. Après la destruction de la construction originale de Salomon par Nabuchodonosor, le second Temple avait été achevé par les maçons de Zorobabel aux environs de 520 av. J.C. Par la suite, une plate-forme fortifiée fut construite en 186 av. J.C. par les rois Séleucides (dynastie de Séleucos Ier à Séleucos VI, ayant régné en Syrie de 301 à 93 av. J.C.). Séleucos IV, alias Sôter ou Philopator (187-176 av. J.C.), envoya son chancelier Héliodore pour piller le Temple de Jérusalem (II Maccabées III, 1-40) ; cependant, en conséquence d'une apparition, il fut empêché de remplir sa mission et, au lieu de cela, il mit à mort Séleucos. Une nouvelle extension fut ajoutée au Temple par les Maccabées asmonéens en 141 av. J.C. et, en temps voulu, tout fut substantiellement agrandi par Hérode le Grand. Depuis les jours de Yedidiah (Salomon) jusqu'aux temps d'Hérode, la fondation avait crû dramatiquement en taille, en faisant la plus grande plate-forme de construction faite de main d'homme du monde classique ("Les secrets du Mont du Temple de Jérusalem" par Leen et Kathleen Ritmeyer, ch. 5, p. 57). La construction finale de Hérode occupait un espace de plus de 14 ha, comparé aux 3 ha de l'Acropole d'Athènes ("Sous le Mont du Temple à Jérusalem" par Shimon Gibson et David M. Jacobsen, p. vii). Elle avait une muraille extérieure de près de 4,9 m de large et nombre de ses blocs de pierre pesaient jusqu'à 80 tonnes. Dans sa description fortement impressionnée et de première main, Flavius Josèphe usa de mots tels que "incroyable", "immense", et "stupéfiant" ("Les Antiquités Judaïques" livre XV, ch. XI, 5). Le sénateur romain, Cornélius Tacitus (Tacite), consigna dans "Les Histoires" (V, 12, p. 187) que l'eau était distribuée dans l'enclos par une source au débit permanent, avec une suite de réservoirs conçus pour collecter l'eau pluviale. De plus, le traité "Middoth" (V, 5) de la "Mishnah" (ancienne codification rabbinique de la loi juive datant d'env. 200 av. J.C.) relate qu'il y avait une grande roue à aube, tirant l'eau depuis la Citerne Golah souterraine.

Avant d'avoir été dissimulée aux yeux de Nabuchodonosor de Babylone, du temps du roi Josias, l'Arche du Seigneur était

située dans le "Saint des Saints" du Temple où, comme déclaré par le roi Salomon dans I Rois VIII, 21 : << J'y ai fixé une place pour l'Arche...>>. Entièrement en accord avec la Bible hébraïque, cet endroit a été physiquement identifié au moyen de son logement toujours visible dans le sol de ce qui fut le "Saint des Saints" - une insertion en creux de 1,35 x 0,79 mètres, face à l'entrée ("Les secrets du Mont du Temple de Jérusalem" par Leen et Kathleen Ritmeyer, ch. 6, p. 108). De façon intéressante, ce logement rectangulaire dans le sol indique que l'Arche était placée avec son petit côté en avant en l'approchant, et non en long comme on la représente le plus souvent. Le "Saint des Saints" mesurait seulement 20 cubits carrés, soit env. 4,2 m^2, et comme indiqué dans le "Talmud" (Yoma, 54a), les perches de portage avaient 10 cubits de long (env. 4,57 m), elles auraient ainsi nécessité l'espace de l'entrée afin d'être retirées une fois l'Arche abaissée dans son logement ("Les secrets du Mont du Temple de Jérusalem" par Leen et Kathleen Ritmeyer, ch. 6, pp. 109-110).

Depuis la destruction de Jérusalem, il y eut seulement deux campagnes de fouilles sous la Mosquée Al-Aqsa. La première fut celle des Chevaliers de l'Ordre de la Milice du Temple (Templiers) menée, dit-on, de 1118 à 1127, après que les forces de la 1ère Croisade eurent récupéré Jérusalem sur l'occupation musulmane turque, et ils emmenèrent plusieurs des trésors du Temple et des documents et archives qui avaient été soustraits à la vue en des temps bien antérieurs (pour des détails sur ces fouilles templières du XIIè siècle, voir "les secrets perdus de l'Arche d'alliance" par Laurence Gardner, ch. 15, p. 217-222) ; ces découvertes, tout autant que les relations cordiales nouées avec l'élite spirituelle orientale ammenèrent les Templiers à prendre connaissance des 114 sourates composant l'ensemble du Coran, et de bénéficier également d'un phénoménal élargissement de connaissances, les principes des religions égyptiennes et manichéennes leur ayant été communiquées. Alors qu'en Occident, les chrétiens soumis au dogme de l'Église de Rome n'avaient aucun accès aux textes bibliques, sévèrement occultés, voire strictement interdits par le pouvoir catholique, ce fut grâce à l'accès à ces textes que les Templiers comprirent à quel point la foi catholique avait impérativement besoin d'être réexaminée, et notamment, le dogme scandaleux et totalement faux du supplice de la croix. Ainsi, dans le cadre des enseignements auxquels ils accédèrent, des révélations de la plus haute importance - terribles dans leur signification - leurs furent transmises ; parmi elles, il leur fut rappelé, entre autres, un détail relatif à leur emblème : la sainte Croix ! À savoir qu'en Palestine romaine, à l'époque de la soi-disante "Passion de Jésus", les criminels n'étaient point mis à mort sur des croix dites latines, ni même des croix en forme de thau, mais étaient solidement ficelés à des pals, ainsi maintenus sur ces pieux à plusieurs coudées au-dessus du sol, la mort intervenant par défaut de respiration, le poids du corps suspendu compressant les poumons. De ce fait, sur ce point précis, la croix des souffrances et de la mort, représentant le symbole de la foi en Dieu pour les croyants du dogme catholique romain, était forcément une erreur d'interpétation morbide et grossière. Qeulle évidence, alors, et quel désenchantement chez les Maîtres du Temple dès lors porteurs d'un pesant secret ! Les authentiques Christiens des premiers jours, fidèles suiveurs des enseignements de Îo'hanan, l'authentique Mesi (Mashiah, Messie), c'est à dire l'Oint du Seigneur, ne connaissaient pas ce mortel emblème de malheur ; comme signe de ralliement, ils dessinaient UN POISSON de deux traits incurvés, mais ils se gardaient bien de l'adorer, faisant simplement référence à l'antique lignage de Oannès (Enki - Éa) et des 7 Sages Apkallu à l'origine de l'Enseignement du Savoir. De plus, les Christiens (ou Chrestians) des premiers âges utilisaient plutôt l'initiale du nom de Khrist, titre que les Israélites attribuaient aux membres Oints, tels que les chefs (Dâvidum) de leur communauté, cette pratique étant issue de l'Ancienne Égypte où Asar-Osiris, Dieu de la Régénération (Résurrection), était nommé le KRST. Hors, deux sourates du Coran énoncent que ces puissants rois d'Is-Râ-El, Oints du Seigneur, bénéficiaient du privilège de Djinns (Esprits et/ou Devas de la Nature) à leur service, et pratiquaient la "Langue des Oiseaux" (Sourate "les Saba" XXXIV et Sourate XXVII). Or, du temps de ce christianisme primitif, la majorité des textes concernant le Khrist furent rédigés en langue grecque, le mot "Khrist" s'écrivant donc "KHRISTOS", mais le KHI, première lettre de ce patronyme, prenant une forme semblable au premier abord à la lettre X, plutôt qu'à la lettre K, dans le système d'écriture occidental. Effectivement, les Templiers sûrent... - du moins, les Initiés, c'est à dire ceux qui étaient allés bien au-delà que le simple fait de revêtir les attributs d'un ordre dit religieux. Et c'est ce Savoir absolu, extrêmement dangereux pour la religion romaine, qui causa leur perte... Les rencontres que certains Maîtres Templiers privilégiés firent au cours de leurs expéditions dans les pays Orientaux avec des "Sages" appartenant à d'autres formes de pensée spirituelle les ammenèrent à reconsidérer entièrement les bases fondamentales de leur foi en cette forme idolâtrique malsaine du christianisme revu et corrigé à la mode romaine, sectaire et intolérante, qui d'ailleurs les avaient conduits en ces pays lointains pour massacrer des "païens" ! Au contact de civilisations d'origine plus ancienne que la leur, les Templiers purent aborder avec une optique différente les valeurs et les formes de l'existence humaine et des croyances en un Dieu suprême. Ici, nous ouvrons une parenthèse du plus haut intérêt : contrairement aux idées reçues, l'implantation de la religion catholique en Gaule, et par extension dans les autres pays avoisainants, ne s'est pas produite à partir des premiers authentiques Christiens, apôtres venus d'Orient par la Méditerranée, pour gagner le pays en remontant la vallée du Rhône, mais aussi étonnant que cela puisse paraître à priori, la connaissance des pensées évangéliques est venue du

nord-ouest, c'est à dire d'Écosse et d'Irlande, de nombreux érudits s'implantant en Armorique et dans le Sud de la France. À partir de là, ils fondèrent un noyau en Bourgogne et en Champagne, ces personnages missionnaires, plus DRUIDES que prêtres catholiques, fournirent au monde occidental des VIè et VIIè siècles plusieurs initiés de haut-vol comme St Patrick, Colomba, puis St Colomban, et tant d'autres, soit plus d'une quarantaine de "saints" d'origine irlando-écossaise pour la Gaule et les pays germaniques. Hors, le culte Celto-Druidique, fondé sur l'observation de la Loi de Mère-Nature et la parfaite connaissance de Ses Énergies, aux aspects peu connus et aux origines préchrétiennes remontant à la nuit des temps, comportait un symbole majeur, signe sacré s'il en est : une croix aux branches égales, encerclée d'un triple tour de corde. Les Archidruides utilisaient en outre un alphabet très particulier : les Runes qu'ils placèrent savamment au nombre de 24 aux 6 extrémités du Khrisme Khristique, n'étant autre pour eux que la représentation de la course annuelle de la Soleille (Déesse Féminine et non pas mâle) en Ses Levers et Couchers Solsticiaux et Équinoxiaux. Absolument rien à voir donc avec la récupération mensongère de l'Église romaine en son invention de la vision de l'empereur Constantin, prétendu auteur de la désormais célèbre sentence "In Hoc Signo Vinces", pour être juste, plus précisément "Hoc Signo Victor Eris". Les serviteurs et adorateurs idolâtres de la croix catholique tombèrent de bien haut lorsqu'ils apprirent de quelle manière ils furent manoeuvrés, et par là même, trompés sous la puissance papale au nom d'un symbole récupéré par usurpation. Voilà l'une des raisons pour lesquelles Rome combattit les Goths avec un tel acharnement, les qualifiant d'hérétiques alors qu'Ariens (suiveurs des enseignements d'Arius), ils étaient plus orthodoxes que les Romains, rejetant avec force les pratiques tendancieuses katholikos. Alors, accordons-nous juste à instant à s'imaginer comment les Templiers, qui s'étaient donnés corps et âme sous le signe de la croix de la papauté romaine, lequel au final n'était pas le bon mais le mauvais, partant ardamment, fiers d'eux, en Terre d'Orient, réagirent à ces révélations sulfureuses. Pour sûr, ils projetèrent d'unir, un peu trop tôt, Orient et Occident... (cf. "Templiers Oubliés, la croix inversée" par George Kiess).

Beaucoup plus tard, dans le courant des années 1860, l'explorateur britannique, Sir Charles Warren, conduisit d'importantes fouilles sous le Mont du Temple pour le compte du Fonds d'Exploration de la Palestine (coordonnées postales : Palestine Exploration Fund, 2 Hinde Mews, Marylebone Lane, London, W1U 2AA, United Kingdom). Les collections photographiques et d'art afférentes actuellement détenues par le Fonds sont très révélatrices. Pour commencer, l'équipe de Warren creusa nombre de puits verticaux jusqu'au lit du rocher, et ouvrit alors des tunnels latéraux entre ces derniers pour révéler les murs des fondations les plus anciennes et leurs extensions ultérieures. Après cela, ils allèrent encore plus profond dans le rocher calcaire lui-même, où ils découvrirent un étonnant labyrinthe de couloirs tortueux et de passages. S'ouvrant sur ces derniers, il y avait de grandes installations de stockage et une féerie virtuelle de grottes et de citernes à eau intelligemment combinées ("Les secrets du Mont du Temple de Jérusalem" par Leen et Kathleen Ritmeyer, ch. 5, pp. 71-77). Ils trouvèrent même un certain nombre de reliques templières datant des précédentes fouilles du XIIè siècle...

Ce fut au cours de ces excavations que la fondation carrée dudit premier Temple fut trouvée. Ses murs de soutènement inférieurs étaient intacts, et leur structure était bien différente de ceux du second Temple. Que cette exploration ait pu avoir lieu à ce moment-là est vraiment une chance car, mis à part un relevé topographique effectué par les ingénieurs militaires britanniques en 1894, cette zone souterraine est depuis devenue inaccessible en vertu des sensibilités politiques et religieuses musulmanes ("Les secrets du Mont du Temple de Jérusalem" par Leen et Kathleen Ritmeyer, ch. 5, p. 83).



21) L'IMAGE DE DIEU

- Le Grand Mensonge :

Rien de ce qui concerne l'histoire détaillée de la Terre Sainte entre l'Ancien et le Nouveau Testament ne peut être trouvé dans la Bible. En conséquence, on ne connait rien des activités supposées de Dieu pendant presque 400 ans. Sa tradition n'apparaît plus dans les Écritures canoniques jusqu'à l'époque des Hérode, quand les écrits Nazôréens (ne pas confondre avec Nazaréens, nous verrons bientôt pourquoi !) introduisent le personnage du Gezù (en romain : le IESVS) durant la période de l'occupation romaine. Nous allons revenir ci-après sur la haute signification de ce terme énigmatique dans la partie consacrée aux Mandéens (Mandayya ou Nasôrayya), surnommés à juste titre les "Christiens de saint Jean" par un missionnaire carme en 1652).

À cet égard, Dieu nous apparaît sous un aspects entièrement nouveau. Que s'est-il donc réellement passé pour que nous soient occultés ces quatre siècles séparant les deux Testaments bibliques ? Plusieurs chercheurs du "mystérieux inconnu" ont depuis fort longtemps émis l'opinion que les évènements marquants de la véritable Histoire du monde, volontairement occultée au plus grand nombre d'entre-nous, ne se sont pas produits en Palestine, mais en Éthiopie pour ce qui concerne l'édification du 1er Temple sur le pilon rocheux de Magdala, en Égypte, Magdalum étant proche

d'Héliopolis, mais aussi surtout dans le sud de la France, sous l'occupation romaine locale de la Legio duodevigesima (XVIII ou XIIX) : la18è Légion qu'Octave Auguste avait levée vers 41 avant notre ère. C'est effectivement en 31 avant notre ère que la 18è Légion s'installa en Gaule, faisant suite à la défaite de la flotte de Marc-Antoine à la bataille d'Actium - son amante, Cléopâtre, reine d'Égypte, ayant refusé l'apport de la flotte égyptienne en raison d'augures défavorables reçus de ses mages - pour être déplacée bien plus tard dans les provinces germaniques, intégrant l'énorme armée commandée tout d'abord par Drusus puis Tiberius (Tibère).

Le 9 septembre de l'an 9 de notre ère, la 18è Légion fut entièrement eradiquée à la bataille de la forêt de Teutobourg (près de l'actuelle Osnabrück), aux côtés des deux autres, les 17è et 19è Légions, toutes menées par Varus.

Ce que l'histoire officielle n'enseigne pas, c'est que cette XVIIIè Légion eut à sévir contre les Pictes de Myrdinn (Merlin) alors établis en l'actuel Languedoc, mot déformé de "Langue Goth" ; l'invisible "Château du Graal et des Rois-Pêcheurs" s'étendant sur une zone délimitée entre Hautpoul-Mazamet, Saint Pons de Thomières, Caunes Minervois, Carcassonne, Alet les Bains, Quillan, Axat, Perpignan, Sainte Marie la Mer, Narbonne, et l'île Avallonienne de Magdalon (actuelle Maguelonne, près de Montpellier) pour ce qui concerne les évènements relatifs à la vie du vrai roi Oint (Messie), Îo'hanan/Yohan de Goth (Jean le Baptiste), décédé à Lugdunum Convenae, (aujourd'hui St Bertrand de Comminges) et de son Épouse Bien-Aimée : "Sancta Beata Maria de Rhedae" décédée à Serres, petit village français du département de l'Aude situé entre Couiza et Arques : Maria de Magdala, alias Marie-Madeleine, Reine de ces hauts-lieux que furent Arques, Rennes le Château et Rennes les Bains, au tombeau tout proche, protégé de la convoitise des envieux et malfaisants par les eaux d'un certain lac souterrain ; l'Arche du Seigneur - ou plus précisément de ENKI/ÉA - quant à elle, aurait été dissimulé en un antique sanctuaire rond souterrain non éloigné de là que les Templiers soumis à l'autorité de la Commanderie du Mas Deu mirent plus de quarante ans à réaménager...

Avec une machiavélique intelligence, l'oligarchie impériale de Rome a tout bonnement déplacé ces hauts-lieux historiques en la province de Palestine romaine, tout en altérant comme à l'accoutumée la datation des faits et en détruisant l'essentiel des documents relatifs à cette énorme manipulation historique aux si pesantes répercussions sur des millions d'âmes humaines.

En ce sens serait-il bon de se remémorer que, de son vivant, Maria de Magdala implora l'autorisation de l'empereur romain Tibère, de son vrai nom Tiberius Julius Abdes Pentera, originaire de Sidon, pour la mise au tombeau de son Bien-Aîmé Époux (cette faveur lui étant accordée en raison de la naissance auparavant, en des circonstances scabreuses, d'un certain Yeshu ben-Penthera ha-Notzri...) Ces faits s'étant produits à... Saint Thibéry - "saint" TIBÈRE, non pas le soi-disant martyre de la persécution de Dioclétien, mais bien plutôt l'empereur de Rome, ex-militaire nommé Tiberius Julius Abdes Pentera, celui-là même qui abusa de la prêtresse du Temple nommée Mirjam (Myriam = Maria) - commune du département français de l'Hérault où, comme par hasard, a été retrouvé une borne romaine milière signalant la construction d'une route par ce même empereur Tibère, et indiquant donc l'implication de ce dernier dans des travaux de grande ampleur dans la région.

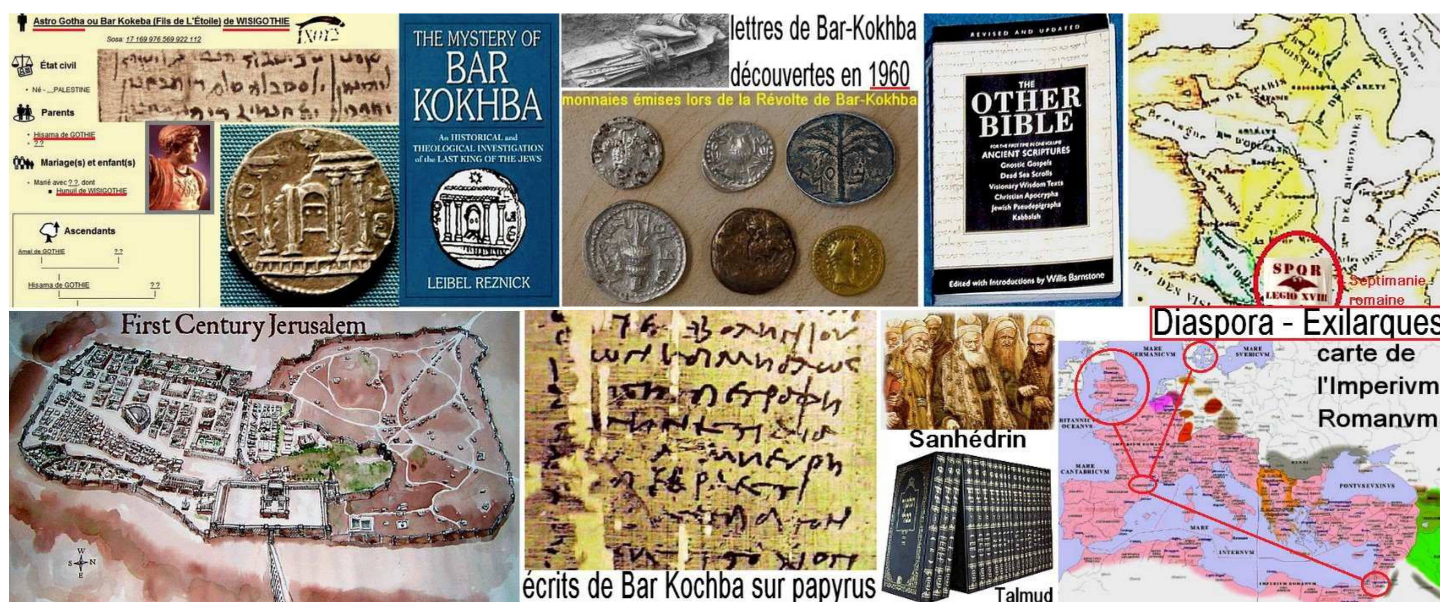
Cette intervention personnelle de Tibère, à l'époque le plus haut personnage de l'Imperium Romanum, pourrait paraître peu crédible aux yeux de ceux, éternels sceptiques, qui n'ont aucune idée du déroulement des évènements constitutifs de la véritable Histoire du Monde qui sont donc invités à s'intéresser à la "Vengeance du Sauveur", texte rédigé dans le Sud de la France aux alentours de 720, et narrant la conversion de Tibère au christianisme, dont plusieurs copies existent, diffusées jusqu'en Angleterre, l'une, particulièrement intéressante, conservée à la Bibliothèque Nationale de France, se distingue d'autres versions par sa fin fort différente : celle-ci signale en effet que l'empereur Tibère, converti au christianisme, quitta Rome pour la Septimanie (actuel Languedoc Roussillon). Là, Tibère arriva à Agde, puis remonta l'Hérault jusqu'à son croisement avec un autre cours d'eau appelé Tincta. Après quoi, il aurait édifié un ensemble souterrain "au nom du Christ"...

Hors, nous ne saurions trop répéter - voire marteler - que plusieurs traditions signalent que Maria de Magdala se rendit à Rome pour y rencontrer Tibère en privé ; le fait est attesté dès le IVè siècle dans les écrits apocryphes écartés par l'Église de Rome, ceux-là signalant qu'effectivement, Maria demanda à l'empereur réparation de la mort de son Époux, Yohan de Got.

Pour des raisons de confidentialité, la Vengeance du Sauveur ne parle pas précisément d'elle mais d'une autre femme, Véronique, venue elle aussi rencontrer Tibère en apportant d'Orient une "image du Christ". Il s'agit de la fameuse

Véronique des traditions apocryphes et plusieurs choses sont à noter à son sujet, à commencer par le fait que la plupart des exégèses s'accordent à concevoir Véronique comme un personnage fictif ; du moins le prénom qu'elle porte comme un prénom fictif qui proviendrait d'un "surnom" composé à partir de latin et de grec, "vera icona" : la "vraie image". On peut donc supposer déjà à ce stade que cette figure de Véronique recouvre dans La Vengeance du Sauveur une autre figure emblématique dont elle serait venu gommer la véritable identité par mesure de sécurité.

Or, le texte prête à cette "Véronique" des paroles qui sont, mot pour mot, celles attribuées à Marie-Madeleine dans l'Évangile de Jean ! Cela et d'autres éléments la concernant laissent envisager que le texte source à l'origine de La Vengeance du Sauveur, évoquait bien la rencontre entre Tibère et Maria de Magdala alias Marie-Madeleine…



Révolte de Bar Kochba et mouvements Nazôréens :

Le fait que Simon bar Kochba ou Shimon bar Kokhba (שמעון בר כוכבא en hébreu, signifiant "Siméon le Fils de l'Étoile") ait pour autre identité - EN GAULE - Astro Gotha de Wisigothie, également surnommé "le Fils de l'Étoile", nous amène désormais à comprendre pourquoi l'histoire officielle - écrite par les moines affiliés à l'Église des katholikos de l'Imperium Romanum - a mis sous le boisseau la lignée généalogique des vrais rois-Oints (Messie) d'Is-Râ-El. Il faut savoir que Simon bar Kochba, considéré comme le dernier Roi des Juifs, compta au nombre des Mesi (Messie = Oint du Seigneur). Grand patriote, outré par la décision de l'empereur Hadrien de faire construire à Jérusalem, rebaptisée Aelia Capitolina, un temple dédié à Jupiter sur l'emplacement du Temple de Yahvé précédemment détruit par Titus en l'an 70 de notre ère, il fut l'instigateur de l'ultime révolte juive en résistance contre les Romains qu'il mena courageusement aux côtés des siens de 132 à 135, parvenant non sans mal à rétablir l'indépendance de la province de Judée, ancien Royaume de Juda, qu'il dirigea comme NASI (Prince), jusqu'à sa chute en 135, après deux ans de guerre acharnée se soldant malheureusement en une rebellion désastreuse sévèrement mattée par Rome.

Alors qu'il fut pourtant reconnu comme le MESI d'Is-Râ-El (l'Oint du Seigneur) par Rabbi Akiva (ou Aqiba), le plus grand Sage juif de son temps s'étant référé à son sujet au verset Num. XXIV, 17 : « Une étoile est descendue de Jacob », lui donnant ainsi le nom de Bar Kokhba ("Fils de l'Étoile" en araméen) tout en lui offrant un soutien sans faille. Le Midrash (commentaires d'oeuvre littéraire) Rabbah 2.2§4 des Lamentations ajoute : << Quand le Rabbi Akiva se tint devant Bar Kochba, il s'exclama : "Voici le roi Messie !" Le Rabbi Johanan ben Torta lui rétorqua alors : "Akiva, l'herbe aura tant poussé sur tes joues que le Messie attendu ne viendra toujours pas !" >>. On retrouve cet échange fameux dans le Talmud palestinien, Ta'anit 4.5, Rabbi Simeon ben Yohai disant : << Akiva, mon maître, interpréta "une étoile apparaîtra de la lignée de Jacob" par "Kochba descend de Jacob". Quand il vit Bar Kozeba, Rabbi Akiva dit : 'Il est le roi Mesi !". Rabbi Johanan ben Torta dit alors de lui : << Akiva ! L'herbe aura tant poussé sur tes joues que le fils de David que viendra toujours pas !". Midrash Rabbah Lamentations 2.2§4 : Au bout de trois ans et demi, l'empereur Hadrien soumis Bethar, cité en laquelle vivait le rabbi Éléazar de Mode'in qui priait quotidiennement de la manière suivante : << Seigneur de l'Univers, n'exerce pas Ton Jugement aujourd'hui ! >> de sorte qu'Hadrien envisagerait de retourner à Rome. Il alla ensuite à Cuthean rencontrer l'empereur et lui dit : << Monseigneur, vous ne parviendrez jamais à soumettre la ville. Mais attendez-moi, parce que je vais faire quelque chose qui vous permettra de prendre cette cité aujourd'hui.>> Hadrien entra donc immédiatement par la porte de la cité, où il trouva Rabbi Éléazar debout, en prière. Il murmura à l'oreille de Rabbi Éléazar de Mode'in. Les gens vinrent et informèrent Bar Kochba : << Votre ami, Rabbi Éléazar, souhaite remttre la cité à Hadrien.>> Bar Kochba alla demander à Rabbi Éléazar quelles étaient les termes de l'entretien qu'il venait d'avoir avec Hadrien et Éléazar lui répondit : << Si je vous le dis, l'empereur me tuera, mais si je ne vous le dis pas, vous allez me tuer. Il vaut mieux que je me tue moi-même afin que les secrets du gouvernement ne soient pas divulgués.>> Bar Kochba fut alors convaincu que Éléazar avait bien l'intention de livrer lâchement la ville à Hadrien, il se mit en colère, lui botta les fesses, puis le tua, provoquant par cet acte le courroux de Dieu selon le texte du Midrash. La cité de Bethar fut alors soumise à Hadrien en raison des péchés du peuple, et Bar Kochba fut enchaîné et livré à Hadrien. Rabbi Jonathan dit : << Cette voix est la voix de Jacob, parole de la détresse causée par l'empereur Hadrien, qui a martyrisé 80.000 myriades d'êtres humains à Bethar. Un flot de 284 litres de sang coula sur les rochers, allant alimenter la mer, éloignée de six kilomètres.

Ce sont les conséquences du cuisant échec de cette seconde insurrection des juifs de la province de Judée contre l'Empire romain et dernière des guerres judéo-romaines, qui firent que les rabbins collaborateurs de l'Imperium Romanum lui attribuèrent avec dédain le

sobriquet désobligeant de "Bar Kozeba", signifiant "fils du mensonge". Et, lorsque Bar Kochba accusa de trahison Rabbi Eléazar (son oncle, selon certaines sources) et le fit exécuter, Rabbi Akiva cessa de le défendre et admit publiquement son erreur. À noter cependant que selon d'autres sources, ce fut le surnom de "Bar Keziva" qui lui fut attribué, comme indication de sa ville d'origine, Keziv, mentionnée en deux endroits dans la Bible hébraïque : dans Josué XV, 44 comme faisant partie du territoire de Juda, et en Genèse XXXVIII, 5 comme lieu de résidence de Juda lui-même, lorsque sa femme, fille de Shou'a, accouche de son dernier enfant, Chela. Or, Hizkiya, le père de Simon, fut lui-même de l'ascendance des Dâvidum (Commandeurs des Israélites), ayant vu le jour à Kezibh, ville où séjourna le fondateur de la tribu royale, ceci ayant contribué aux yeux de nombre de ses contemporains dont Rabbi Akiva, à l'accréditer en tant que Messie d'Israël (Midrash Eikha Raba II).

Sur ce soulèvement massif contre l'oppression mené de 132 à 135, il faut savoir que, par suite de la première Révolte juive, les Romains avaient plongé le pays dans la plus complète ruine. En 117, Lusius Quietus fut nommé gouverneur de la province de Judée. La révolte populaire étant d'une telle ampleur, Quintus Marcius Turbo, envoyé de l'empereur muni de pouvoirs spéciaux, se chargea de massacrer les rebelles juifs jusqu'en Égypte et de Cyrénaïque. Cette répression fut d'une telle ampleur qu'elle conduisit à une quasi-extermination des Juifs jusqu'en Égypte eu aussi loin que Chypre. Malgré une forte opposition d'une partie de la classe sacerdotale inféodée à Rome, Bar Kochba organisa une armée, réinstaura un État juif indépendant en Judée, et fit battre monnaie, projettant enfin de reconstruire le Temple. Les Romains, face à une force juive fortement unifiée et motivée, furent pris au dépourvu ; l'annihilation d'une de ses légions obligea Rome à expédier douze autres, représentant alors près du tiers de l'armée romaine, pour reconquérir la province rebelle. Désavantagés par le nombre et subissant de lourdes pertes, les Romains décidèrent de pratiquer la tactique de la terre brûlée qui décima la population judéenne et entama petit à petit leur moral et leur détermination à poursuivre la guerre. Bar Kochba se replia dans la forteresse de Betar, au sud-ouest de Jérusalem, mais les Romains finirent par la prendre et massacrèrent tous ses défenseurs en 135. Suite à cette défaite de Bar Kochba, Jérusalem fut rasée par Hadrien, et interdite aux Juifs. L'école pharisienne de Yavné émigra pour Pombitta, en Perse. L'expulsion partielle ou totale des Juifs et les dures conditions qui leur furent imposées suite à la révolte marquèrent ici la fin de la relation de peuple autochtone que les Juifs entretenaient depuis plus d'un millénaire avec la terre des anciens royaumes d'Israël et de Juda.

Extraits de l' "Histoire romaine", livre 69, par Dion Cassius : << 12) La fondation à Jérusalem, en place de la ville qui avait été renversée, d'une colonie, à laquelle il donna le nom d'Aelia Capitolina, et la construction d'un nouveau temple à Jupiter en place du temple de Dieu, donnèrent naissance à une guerre terrible et qui dura longtemps. Les Juifs, irrités de voir des étrangers habiter leur ville et y établir des sacrifices contraires aux leurs, se tinrent tranquilles tant qu'Hadrien fut en Égypte et lorsqu'il fut retourné en Syrie ; seulement, ils fabriquèrent mal à dessein les armes qu'on leur avait commandées, afin de pouvoir s'en servir comme d'armes refusées par les Romains ; mais, lorsque le prince fut éloigné, ils se soulevèrent ouvertement. Ils n'osaient pas, néanmoins, les affronter en bataille rangée ; mais ils se saisissaient des positions favorables et les fortifiaient de murailles et de souterrains, qui devaient leur servir de refuges lorsqu'ils seraient refoulés, et assurer entre eux des communications secrètes par terre, creusant, dans la partie supérieure de leurs routes souterraines, des ouvertures destinées à leur donner de l'air et du jour. 13) Les Romains, tout d'abord, ne firent aucune attention à leur entreprise; mais, lorsque le mouvement eut envahi toute la Judée, et que les Juifs se mirent partout à s'agiter et à se réunir, lorsque, en secret et au grand jour, ils leur eurent causé de grands maux, lorsque beaucoup d'autres nations étrangères, poussées par l'espérance du gain, eurent embrassé la cause des rebelles, voyant la terre entière, pour ainsi dire, profiter de l'occasion pour s'ébranler, alors, mais seulement alors, Hadrien envoya contre eux ses meilleurs généraux, parmi lesquels le premier fut Julius Sévérus, qu'il manda de la Bretagne, où il commandait, pour lui confier la guerre contre les Juifs. Celui-ci n'osa nulle part en venir à un engagement face à face avec des ennemis dont il voyait le nombre et le désespoir; mais, les attaquant séparément, grâce au nombre de ses soldats et de ses lieutenants, il parvint, en leur coupant les vivres et en les enserrant, il parvint, dis-je, lentement, il est vrai, mais sans hasarder ses troupes, à écraser, à étouffer, à anéantir leur sédition. 14) Peu échappèrent à ce désastre. Cinquante de leurs places les plus importantes, neuf cent cinquante-cinq de leurs bourgs les plus renommés, furent ruinés ; cent quatre-vingt mille hommes furent tués dans les incursions et dans les batailles (on ne saurait calculer le nombre de ceux qui périrent par la faim et par le feu, en sorte que la Judée presque entière ne fut plus qu'un désert, comme il leur avait été prédit avant la guerre : le monument de Salomon, que ce peuple a en grande vénération, s'affaissa de lui-même et s'écroula ; des loups et des hyènes en grand nombre fondirent dans les villes avec des hurlements. Les Romains aussi éprouvèrent de grosses pertes dans cette guerre ; c'est pourquoi Hadrien, dans sa lettre au Sénat, ne se servit pas du préambule ordinaire aux empereurs : « Si vous et vos enfants vous vous portez bien, les affaires sont en bon état ; moi et les légions, nous nous portons bien ». Il envoya Sévérus en Bithynie, où il avait besoin, non d'une armée, mais d'un gouverneur et d'un chef, juste, sage et digne, qualités qui toutes se trouvaient dans Sévérus. Celui-ci régla et administra les affaires particulières et les affaires publiques de cette province avec tant de ménagement, que nous avons constamment gardé souvenir de lui jusqu'à ce jour ; la Pamphylie, en place de la Bithynie, fut remise au Sénat et au sort. >>

NAZÔRÉENS - DIASPORA DES ÉXILARQUES (CHEFS DE L'EXIL) : au IVè siècle de notre ère, Épiphane de Salamine parle en

ces termes de cette révolte anti-romaine de Bar Kochba dans le Panarion 29, 9, 2 : << Cependant ils (les Nazôréens) sont très haïs par les juifs. Car, non seulement les enfants juifs nourrissent de la haine contre eux, mais le peuple aussi se lève le matin, à midi et le soir, trois fois par jour, et ils prononcent des injures et des malédictions sur eux en disant leurs prières dans les synagogues. Trois fois par jour, ils anathématisent en disant "Que Dieu maudisse les Nazôréens".>> À noter qu'il convient de ne pas assimiler les Nazôréens, premiers Christiens des origines (Nazoraioi, mot tiré de "Nazir" et "Nasi" signifiant "Prince", titre désignant la descendance des Dâvidum d'Is-Râ-El) aux Nasaréens juifs (Nasaraioi), Épiphane (367 - 404) les ayant distingués ainsi : << "ils (les Nazôréens Christiens) ne se sont pas appelés Nasaréens ; la secte des Nasaréens était d'avant le Christ et n'a pas connu le Christ... Quand aux Nazôréens, ils étaient des juifs par la nationalité. Moïse, selon eux, n'a pas écrit le Pentateuque. Moïse était reconnu par eux et ils croyaient qu'il avait reçu les lois de Dieu. Non pas les Dix Commandements cependant, mais une autre Loi qui a été ensuite falsifiée... Ils ont accepté d'autres écritures en plus de la Loi, bien qu'ils aient rejeté la plupart des prophètes qui sont venus après.>> Se basant sur des écrits de Marcus Agrippa (63-12 av. J.C.), Pline l'Ancien (23-79 ap. J.C.), évoquant une "tétrarchie des Nazôréens", écrivit dans le livre V de ses "Histoires Naturelles" qu'il y avait bien des Nazôréens en Syrie occidentale, vers Apamée, des années avant le début de notre ère.

Quant au terme "Nasaréen", on pense trop souvent que "Jésus le Nazaréen "signifie "Jésus de Nazareth", mais ce n'est qu'une interpolation autant malhabile que malheureuse puisque le village de Nazareth, construit au IIIè siècle de notre ère dans l'intention de soutenir le dogme de l'Église de Rome, n'existait pas à cette époque : l'évangile de Luc IV, 29 situe d'ailleurs le site de Nazareth sur une colline ; or la ville actuelle de Nazareth a été bâtie non pas sur une colline, mais dans une vallée, au pied d'un cercle de petites collines ; de plus, aucun auteur du Ier siècle, juifs y compris, ne mentionne le nom de la pseudo bourgade, et pour cause, puisqu'elle n'existait de leur temps. L'adjectif "nazaréen" entendu comme "homme du village de Nazareth" résulte en fait d'une nouvelle erreur de traduction de compilateurs très tardifs. "de Nazareth" ou "Nazaréthain" se traduit en grec par Nazarethenos, Nazarethanos ou Nazarethaios et non par Nadzarenos, Nadzôraios, Nadzôrenos ni même Nadzarénos comme on le trouve dans les Évangiles (= "Nazôréen"). Nazareth / Nazara s'écrivait en hébreu avec un Tsadé (qui est rendu en français par un Z), et en grec par un Sigma et non par un Dzéta. Le nom "Nazôréen" ou "Naziréen" provient de l'hébreu "Nazir" (avec un Zaïn), devenu en grec "Nadzaraois" (avec un Dzéta), terme désignant un homme "saint" ou "consacré", voué au service de Dieu. L'Ancien Testament indique d'ailleurs les règles que devaient suivre ceux qui faisaient voeux de Naziréat : ils ne devaient pas boire d'alcool, ne pas se couper les cheveux et ne pas s'approcher d'un cadavre (Juges 13 et Nombres 6). Le IESVS (et non Jésus) fut un Mesi Nazôréen, Oint de YHVH, le mot grec "Khrestos" (Christ) voulant également dire "Oint" ou "Consacré") - assurément pas un villageois Nazaréen !

On pense aussi qu'après avoir reçu l'initiation Osirienne en l'École des Mystère d'Alexandrie, en Égypte, Yehoshua (le personnage de Jésus vu par Rome) fut intégré à la communauté des Ésséniens de Qumrân, dont faisait probablement partie Îo'hanan (Jean le Baptisteur) ; hors, parmi les termes utilisés par les scribes de Qumrân pour désigner les membres de leur communauté, on trouve très souvent celui de "gardien de l'Alliance", en hébreu "NOZREI HA-BRITT", d'ou viendrait "NOTZRIM" et "NAZÔRÉENS". Il semblerait donc que les deux sectes aient pû être liées. Pour les Arabes, les Chrétiens sont désignés par le terme "an-Nasârâ", et dans le Talmud, chez les juifs, par le mot "Nozaris". Au IXè siècle, Agobard, évêque de Lyon, écrivit : << Dans toutes leurs prières, les juifs orthodoxes maudissent chaque jour sous le nom de Nazôréens notre Seigneur Jésus-Christ et les Chrétiens.>> Les disciples du Iesvs étaient bien tous d'origine juive et n'avaient pas rompu leurs attaches avec le judaïsme ; ainsi, le livre des Actes des Apôtres nous montre à plusieurs reprises les premiers Christiens, suiveurs de l'Enseignement de Îo'hanan (Jean le Baptiseur), qui portaient alors le nom de Nazôréens, fréquenter le Temple de Jérusalem et les synagogues ; ils continuaient à pratiquer la Torah : interdits alimentaires et sabbats faisant partie du patrimoine commun des Nazôréens et des autres Juifs. Ce qui distinguait le nouveau mouvement, c'était sa croyance que le Messie était déjà venu, mais tout fut remis en cause par l'arrivée de Saül (Paul). Si les dirigeants de la communauté nazôréenne de Jérusalem (Jacques de Got, frère du Iesvs, et les apôtres) voyaient Saül, le nouveau venu, avec un mélange de sympathie et de scepticisme, certains commencèrent à s'inquiéter sérieusement quand on apprit que Paul, non content de constituer des communautés composées principalement d'anciens païens, ne leur demandait rien d'autre que la conversion intérieure et le baptême. Les opposants à Paul estimaient que la conversion au Messie étant une conversion à une certaine forme de judaïsme, il fallait exiger l'observation intégrale de la Torah.

C'est en l'an 49 qu'eut alors lieu ce qu'on appela depuis le "concile de Jérusalem", dont le récit figure au quinzième chapitre du livre des Actes des Apôtres : Jacques et les apôtres proposèrent un modus vivendi dont la teneur est à peu près la suivante : Paul garderait toute liberté d'évangéliser les non-juifs sans leur demander la circoncision et les autres observances de la Torah. Pendant ce temps, Jacques présiderait aux destinées de l'autre groupe, celui des Nazôréens d'origine juive, qui continuerait à pratiquer la Torah pour marquer son lien avec le judaïsme palestinien ambiant. On connaît la suite de l'histoire : l'expansion rapide du mouvement "chrétien" autour du bassin méditerranéen, sous la houlette de Paul. Malgré des rapports qu'il dit fraternels avec Jacques, Paul a sujet dans ses épîtres de se plaindre de Nazôréens provenant "de chez Jacques" et qui continuaient de polémiquer avec lui. À terme, on aboutira à un renversement de la situation : l'Église primitive des Nazôréens s'effondrera vers 70 et le pagano-christianisme paulinien entamera sa

destinée romaine, à savoir le triomphe de Paul sur ses adversaires, les premiers apôtres de Galilée, Paul n'ayant aucun scrupule à dépouiller d'autres groupes religieux (II Cor. XI, 8). "Sans effusion de sang, il n'y a pas de pardon", prétendit-il, et c'est pourquoi il envoya ses ennemis à Satan (I Cor. V, 5 et I Tim. I, 20). C'est bien Paul qui est véritablement le fondateur du christianisme romain, car c'est lui qui propagea le culte d'un dieu qu'il appela Chrîstos (ce qui veut dire le Bon, le Secourable, le Compatissant) et c'est du nom de ce dieu que Paul et ses partisans tirèrent leur nom de "chrétiens". Il proclama que Yehoshua, ledit Jésus-Christ romain, réunissait en lui les deux natures, humaine et divine, cette doctrine s'apparentant étroitement à d'autres religions de salut qui avaient cours à cette époque. Inutile de dire que pareille doctrine était totalement étrangère aux premiers Nazôréens... qui furent en conséquence déclarés "hérétiques".

Après la lapidation de Jacques en 62 et la révolte juive de Menahem le "Consolateur" en 66-67 , la communauté nazôréenne de Jérusalem reçut par révélation l'ordre de quitter Jérusalem (J.M. Magnin "Notes sur l'Ebionisme", POC XXIII 1973, 265). Elle était alors dirigée par Syméon (Simon), un cousin du Iesvs selon Eusèbe de Césarée, Histoire ecclésiastique, II, 23 ; III, 11, 32), et elle chercha refuge en Basanitide dans la région de Kokba au sud-ouest de Damas et à Pella en Décapole. Cette migration fut décrite par Épiphane et Eusèbe de Césarée (Histoire ecclésiastique I, 5). Là, elle se mêla aux Baptistes Ésséniens qui avaient fait de la Pérée (la Transjordanie de nos jours) leur terre d'élection aprés la destruction de leur centre de Qumrân par les Romains en 68. Vers 70, Pline localise des Nazôrimis dans le nord de la Syrie, mais d'autres continuent encore à vivre en Judée. Le fait majeur ignoré des livres d'histoire c'est que les Chefs de l'Exil que furent les Exilarques s'installèrent principalement en la province romaine de Septimanie située géographiquement dans le sud de la Gaule, soit l'actuel Languedoc-Roussillon, où la "Sainte Famille" de Îo'hanan (Yohan de Got = Jean le Baptiste) et de Maria de Magdala (Sancta Beata Maria de Rhedae) fit souche...

Vers 80-90, les juifs commencent à considérer également les Nazôréens comme des hérétiques, Gamaliel II (patriarche de Yabneh de 80 à 116), faisant créer contre eux la prière "Birkat ha-minim" (malédiction contre les hérétiques) et entreprend de les chasser des synagogues. Le Talmud de Babylone, Berakhot 28b-29a, le rapporte : << Siméon ha-Pakkouli mit en ordre dix-huit bénédictions devant Rabbi Gamaliel II à Yabneh. Rabbi Gamaliel II leurs dit : "Y a-t-il quelqu'un qui saurait composer la Birkat ha-minim ?" Samuel ha-Qatan (le petit) se leva et la composa.>> Même l'Evangile selon Jean IX, 22 parle de ce rejet : <<... si quelqu'un reconnaissait le Iesvs pour le Khrist, il serait exclu de la synagogue.>> Voici d'ailleurs le texte de ce "Birkat ha-minim" : << Qu'il n'y ait pas d'espérance pour les apostats ; que soit déraciné de nos jours le royaume de l'orgueil ; et que périssent en un instant les Notzrims (Nazôréens) et les Minims (Hérétiques) : qu'ils soient effacés du livre des vivants, et qu'ils ne soient pas inscrits avec les justes. Béni sois-tu Yahvé qui plie les orgueilleux .>>

Sur les Nazaréens maintenant, notons qu'en 98, le Sanhédrin de Yabneh (Jammia) fonde le judaisme rabbinique, ce qui va séparer encore plus la branche juive de la branche nazaréenne. En 132-135, les Nazaréens refusent de participer à la révolte anti-romaine de Bar Kochba, ce qui les fait rejeter encore plus par les juifs rabbinistes. Dans la panarion 29.29, Épiphane ajoute : << La profession de foi (des Nazaréens) est bien celle des Juifs en tout, sauf qu'ils prétendent croire au Christ. Chez eux, en effet, on professe qu'il y a une résurrection des morts et tout vient de Dieu ; ils proclament aussi un seul Dieu et son Serviteur Jésus-Christ.>> Et Saint Augustin (354-430) dit ceci dans "Des hérésies" : << Tout en reconnaissant que Jésus-Christ est le Fils de Dieu, les Nazaréens accomplissaient scrupuleusement les prescriptions de l'ancienne Loi, dont les chrétiens ont appris, à l'école des Apôtres, à comprendre le sens spirituel, et à délaisser l'observance charnelle.>> Jérôme en parle aussi vers 404 : << Jusqu'aujourd'hui, dans toutes les synagogues de l'Orient, il y a chez les juifs une secte qu'on appelle des Minims (Hérétiques) qui est jusqu'ici condamnée par les Pharisiens ; qu'on appelle communément Nazaréens ; ils croient au Christ, fils de Dieu, né de la Vierge Marie, et ils disent que c'est celui qui, sous Ponce Pilate, a souffert et est ressuscité ; en lui nous aussi nous croyons ; mais, tandis qu'ils veulent en même temps être juifs et chrétiens, ils ne sont ni Juifs ni Chrétiens.>> Les données fournies par Eusèbe de Césarée, Épiphane et Saint Jérôme font état de sectes nazaréennes (les "hérétiques Nasaraioi") réfugiées en Jordanie qui, outre qu'elles reconnaissent en Yehoshua le Messie, continuent de pratiquer la circoncision et les autres commandements de la Torah. Pour ces nazaréens, Yehoshua (le Jésus romain) était un grand prophète, il était le Messie annoncé par les Écritures, mais il n'était qu'un homme. IIs avaient Paul et ses écrits en exécration et ne manquaient pas une occasion de l'anathématiser comme le pire imposteur de l'histoire de l'humanité. Épiphane (367 - 404) citait ces Nasaraeans (Nazaréens) avec les Osséens (Esséniens) parmi les diverses sectes juives qui s'étaient refugiées en Nabatène, Iturée, Moab et dans le pays autour d'Areopolis, régions se trouvant au-dela de la Mer Morte. Des Nazaréens s'étaient aussi installés en Perse, l'inscription de Kaftir, à Naqsh-I-Rustam, mentionnant les différents sectes religieuses qui firent face à la persécution pendant les premières années du règne de Shapur (241 à 272) : <<... des juifs (YHWD-y), des moines bouddhistes (SMN-y) ... des brahmines (BRMN-y)... des nasaréens (N'C-SL-R'-y)... des chrétiens (KL-RSTYDAN)... des MKTKY-y... et des zandiks (ZNDYK-y) ont été conduits dehors.>>



Il exista une autre branche des Nasaréens : les Ébionites, végétariens aux moeurs austères établis en Transjordanie, qui appelaient leurs prêtres des "Nazaréens", mais qui niaient la divinité de Jésus-Christ et utilisaient l' "évangile des Ébionites" (connu par des citations d'Épiphane vers 315-403 ap. J.C.). Un autre de leurs écrits, rédigé en araméen, est cité par Jérôme : l'Évangile des Nazaréens, utilisé en Syrie. Le mot "Ébionite" provient de l'hébreu "ebion" signifiant "pauvre" ; ce groupe est mentionné par Irénée ("Contre les hérésies", I, 26, 2) et par Origène ("Contre Celse", XI, 1). Outre le bain rituel quotidien, ils avaient une immersion spéciale (c'étaient donc des baptistes comme les Ésséniens). Ils niaient la naissance virginale du Jésus romain ainsi que son appartenance à une Trinité, et rejetaient également son aspect salvateur : pour eux, la mission de Jésus était seulement d'enseigner. Il n'avait pas voulu supprimer la Loi ; cette suppression étant l'œuvre du Pharisien Saül (St Paul), leur grand adversaire. Ils prétendaient défendre la vraie pensée du Iesvs contre la déformation que le paulinisme lui avait fait subir. Anne de Jérusalem distingua les "Ébionites proprement dits", "purs" ou "pharisaïques", des "Ébionites Esséniens", probablement nés de la fusion des Nazôréens avec les derniers Esséniens de Îo'hanan (Jean le Baptiste). Origène observa à leurs propos (en citant le Codex Nazareus, vol. II, p.109) : << Il y en a qui disent que Jean le Baptiste était le Messie). Lorsque les conceptions des gnostiques, qui voyaient en Yeshu le Logos et l'Oint, commencèrent à gagner du terrain, les premiers chrétiens se séparèrent des Nazôréens, lesquels accusaient injustement l'Hiérophante Yeshua de pervertir les Doctrines de Jean et de changer pour un autre le Baptême dans le Jourdain.>> Et il précisa, citant le Codex Nazareus, vol. II, p.150 : << Leur croyance était que Yeshua n'était pas le fils de Dieu, mais simplement un prophète qui voulait suivre Jean.>> Épiphane confirma la fusion des Nazôréens avec les Ésséniens : "Seuls quelque rares Nazôréens doivent toujours exister en Égypte supérieure et au-delà de l'Arabie, mais le reste des Osséens (Esséniens), qui demeuraient au-dessus de la Mer Morte et de l'autre côté avec les Sampsaeans se sont associés aux Ébionites."

Actuellement, ces "Ébionites Ésséniens" n'ont pas tous disparu car ils se sont fondus dans les Mandéens que nous allons

détailler plus précisément bientôt, le Mandéisme désignant la religion pratiquée par une secte dont les derniers survivants, quelques milliers, se trouvent encore à l'heure actuelle près des rives du golfe Persique, dans la région de Bassora. Leur livre sacré, le Haran Gawaita, dit qu'ils sont venus de Palestine en passant par la Syrie et en remontant l'Euphrate. Cette secte mandéenne a été révélée en 1652 par un missionnaire carme qui décrivit ses membres sous le nom de "Christiens de saint Jean". Nul hasard s'ils désignent eux-mêmes leurs prêtres du nom de "Nasuraias" ("Nazôréens") et leur doctrine du nom de Nasaruta ("Nazoréisme")...

- La personnalité dédoublée de Dieu :

Bien que quelques-unes des Écritures de l'Ancien Testament aient été écrites aussi tardivement qu'au IIè siècle avant J.C., elles traitent encore pourtant d'évènements antérieurs au Vè siècle avant J.C. En conséquence, elles ont peu de valeur pour déterminer comment il se fit que, dans l'esprit de beaucoup de Judéens, l'image de Dieu ait tant changé durant la période précédant celle des Évangiles du Nouveau Testament chrétien. Heureusement, à cet égard, nous disposons aujourd'hui des textes des "Rouleaux de la Mer Morte" tels qu'ils furent produits par les scribes de Qumrân durant les années concernées. Comme vu précédemment, la culture essénienne différait quelque peu de l'opinion rabbinique générale, et elle était contraire sur bien des points aux philosophies hébraïques traditionnelles des Pharisiens et des Sadducéens soutenant la loi juive à Jérusalem. Ce fut néanmoins de l'esprit de la communauté des Esséniens que naquit le christianisme, et c'est en toute logique dans les Rouleaux de la Mer Morte - leurs écrits originaux - que nous devrions nous attendre à voir apparaître le Dieu chrétien nouvellement défini.

On doit se souvenir que, même si le christianisme s'éloigna de plus en plus du judaïsme au IIè siècle de notre ère, et qu'il fut identifié séparément à partir du IVè siècle, il fut bel et bien à l'origine le produit des Sabéens, maîtres commerçants caravaniers du Royaume de Saba, et surtout, des MANDÉENS, une secte juive très particulière dont il fut dit qu'elle avait été conduite par le Gezù (Iesvs en latin) Nazôréen, Îo'hana alias Yohan de Got, Jean le Baptsite en personne. En vertu de quoi, on estima à tord que le Dieu des Christiens émergeants était synonyme du Dieu des Israélites documenté antérieurement. Toutefois, de la manière dont les choses se passèrent, ce ne fut pas nécessairement le cas puisqu'il fut effectivement perçu que le Dieu-Esprit Khristique avait une personnalité passablement différente. Quelques-unes des différences étaient d'ailleurs si saisissantes que même celui que l'on nomme habituellement Jésus (Yeshu ben-Pentera ha-Notzri) fut fortement critiqué par certaines factions du mouvement chrétien ultérieur, ses vues ayant été considérées comme trop juives pour être des aspects viables de l'évolution de la nouvelle foi romaine. Parmi tous les Évangiles apparus les premiers, et bien que non retenu dans le canon du Nouveau Testament par les Pères de l'Église de Rome du IVè siècle de notre ère, il y eut l'Évangile des Nazôréens. Ce texte novateur est estimé avoir été composé au milieu du Ier siècle, quand les concepts de style chrétien furent d'abord collationnés ("L'autre Bible" par Willis Barnstone, p. 334). Plus tard, vers 175-177, Irénée, l'évêque chrétien de Lugdunum (Lyon) en Gaule, remit en question les écrits des premiers Nazôréens, et il alla même si loin qu'il suggéra dans son traité "Adversus Haereses" (Contre les Hérésies, vol. 1, livre 1, ch. XXVI, 2), que Jésus avait lui-même pratiqué la mauvaise religion ! (voir aussi l'Encyclopédie Catholique, vol. V, sous Ébionites).

La confirmation que le Christianisme Nazôréen était né des Esséniens est mise en évidence dans un fragment d'un des rouleaux de Qumrân connu comme "l'Apocalypse Araméenne". Ce texte est lié à un Oint de Dieu (Messie) prophétisé qui, comme roi Dâvidum, serait proclamé, désigné et appelé "le Fils de Dieu" ("Les Rouleaux de la Mer Morte au complet en anglais" par G. Vermes, rouleau 4Q246, pp. 576-577), bien qu'il eût été en réalité le "fils de l'Homme". Il est aussi avéré que certains enseignements du Jésus biblique, tel que celui de son Sermon sur la Montagne, ont été directement basés sur le modèle de Qumrân. Sa célèbre suite des huit Béatitudes, chacune commençant par "Heureux les..." (Matthieu V, 3-12; l'édition de la Pléiade citant "Magnifique les..."), émane en réalité des sentiments exprimés dans le "Rouleau de la Sagesse des Béatitudes" des Esséniens ("Les Rouleaux de la Mer Morte au complet en anglais" par G. Vermes, rouleau 4Q525, p. 424).

Le concept d'un (voire de DEUX, l'un féminin...) Messie attendu - en réalité, "OINT du Roi de Lumière" - dont il a été dit de manière erronée qu'on attendait qu'il sauve Israël de l'oppression des ennemis de la nation, Daniel y avait fait allusion dans son livre de l'Ancien Testament (Daniel, IX, 25). Celui-ci fut écrit à l'époque de la première Révolte des Maccabées contre les Syriens, vers 165 av. J.C., mais le récit relatait des évènements antérieurs durant la Captivité à Babylone. Plus tard, il fut dit aussi mensongèrement que les Esséniens de Qumrân appliquèrent cette prophétie messianique à la défaite de l'occupation romaine en Judée. La vérité, nous allons maintenant enfin la découvrir, grâce aux rélévations contenues

dans les Écrits Mandéens, notamment, le Livre de Ginzâ traitant entre-autres du Gezù (IESVS)... Voyons donc un peu plus en détails QUI furent les MANDÉENS et ce que contient de si secret ce "Livre de Ginzâ" au contenu si troublant.

- Les Mandéens : cette peuplade dont les restes subsistent encore aujourd'hui en Mésopotamie méridionale, aux environs de Bassora et de Wasit, ainsi que dans les parties limitrophes du Khouzistan persan, ent une religion de caractère essentiellement syncrétiste dont les éléments constitutifs proviennent du paganisme assyro-babylonien, du judaïsme, du manichéisme et du parsisme sassanide, formant la base du Christianisme primitif. C'est la seule religion dérivée de l'antique gnose qui se soit maintenue à travers les siècles jusqu'à nos jours. Les Mandéens parlent encore un dialecte sémitique se rapprochant de l'araméen du Talmud babylonien (cf. "Mandoeische Grammatik" par Th. Nceldeke). Dans cette langue, ils se nomment Nâsôrdyê, terme qui chez les Arabes désigne les Chrétiens et qui est identique à celui de Nazôraïoï dans le Nouveau Testament (cf. Ac. 24:5, Mt. 2:23) ; M. Lidzbarski pense d'ailleurs que ce terme désigne primitivement une secte "d'observantins". Ils s'intitulent encore Mandâyê, cest à dire, Gnostiques, Initiés, tandis que pour les mahométans, ils portent le nom de Subbâ (Sabéens = Baptistes) et jouissent ainsi de la tolérance que le Coran accorde à ceux qui portent ce nom (2:59 - 5:73 - 22:17). En effet, le baptême joue un grand rôle dans leurs rites, et Jean le Baptiste est en grand honneur chez eux. C'est pourquoi les premiers missionnaires chrétiens qui firent leur connaissance, le Carme déchaussé, Ignace a Jesu, auteur d'une "Narratio originis, rituum et errorum Christianorum Sancti Johannis" à Rome en 1652, et Angélus a Sancto Josepho, qui déposa au temps de Colbert, les premiers manuscrits mandéens connus en Europe dans la Bibliothèque Royale, devenue depuis Bibliothèque Nationale de Paris, les ont nommés « Christiens de saint Jean ».

Les Mandéens possèdent une littérature sacrée qui est du plus haut intérêt. Les écrits qui la composent sont : 1) le Ginzâ ou Sidrâ Rabbâ (le Grand Livre), vaste compilation de fragments différents d'âge et de provenance contenant toute leur doctrine religieuse. 2) Le Sidrâ d'Yahyâ (Livre de Jean), nommé aussi Derâshé d'malké (Discours des Rois), édité en 1905 par M. Lidzbarski, et traduit en allemand par le même savant en 1915. 3) Le Qolastâ (signifiant la Quintessence), recueil de liturgies, d'hymnes et de prières se rapportant principalement au baptême et à l'ascension de l'âme ; édité par M. Euting en 1867, il a été réédité et traduit en allemand par M. Lidzbarski (Mandoeische Liturgien, Berlin 1920) qui a ajouté, d'après des manuscrits d'Oxford et de Paris, d'autres textes liturgiques, notamment des cantiques pour le mariage. 4) Le Dîwân, consacré aux rites destinés au rachat des délits religieux, édité par M. Euting (Strasbourg 1904). 5) Le Asfar malwâshé (Livre des signes du zodiaque), ouvrage astrologique connu par un manuscrit de Berlin non encore édité. À mentionner encore une série d'inscriptions magiques mandéennes : cf. Henri Pognon, "Inscriptions mandaïtes des coupes de Khouabir", Lidzbarski, Ephetneris I, Giessen 1900).

Les manuscrits mandéens que nous possédons sont tous d'origine récente, aucun n'étant antérieur au XVIè siècle ; mais les textes qu'ils contiennent sont certainement bien plus anciens. On lit par exemple à la fin de la première partie du Sidrâ Rabbâ que la domination des rois arabes est de 71 ans : nous sommes donc en présence d'un texte écrit au début du VIIIè siècle. Mahomet, d'ailleurs, paraît faire allusion à la littérature mandéenne en désignant, dans le Coran, Jean-Baptiste avec Moïse (7:140 et suivant) et Jésus (19:31) comme initiateur d'une religion fondée sur un livre (19:13, passage où dans le texte primitif on lisait peut-être même le nom de Sabéens). Il est vraisemblable que certains textes contenus dans cette vaste littérature datent d'une époque très ancienne, malheureusement, il ne s'agit là que d'hypothèses, l'origine et l'histoire primitive de la religion mandéenne nous restant inconnues.

Cette religion mandéenne est nettement dualiste : le monde de la Lumière est opposé au monde des Ténèbres. L'âme humaine, exilée ici-bas dans le royaume des Ténèbres, aspire à retourner dans celui de la Lumière. Celle-ci, nommée aussi la Grande Vie, est une personnification de la Divinité. Parmi les êtres célestes qui forment toute une hiérarchie, les Manas, les Ùthras, etc..., le personnage principal est Manda d'Haiyé (en grec "gnôsis tes zôês") identifié aussi avec Hibil-Zîwâ et Enôsh-Uthrâ. C'est lui, réincarnations d'Élie et de Jean le Baptiste, qui sauvera le monde, car le monde a été induit en erreur par une série de faux prophètes allant d'Abraham et de Moïse jusqu'à Yishu-Meshihâ, soit Yeshu ben Pentera - magicien-hiérophante du culte Osirien né enfant naturel de l'adultère de sa mère Mirjam, prêtresse du Temple de Jérusalem, par le militaire romain Tiberius Julius Abdès Pentera - devenu le personnage de Jésus-Christ, fiction de l'Église catholique romaine. Celui-ci trompa le seul vrai prophète, Îo'hanan, Yôhânâ ou Yahyâ (formes arabes du nom), c'est à dire Yohan de Got (Jean de Dieu) connu de tous sous l'appellation Jean le Baptiste, qui le baptisa dans le Jourdain. Mais Enôsh-Uthrâ descendit du ciel et, baptisé par Jean dans le Jourdain, fit mourir le faux Messie. Avant son retour au royaume de la Lumière, Îo'hanan prêcha la vraie religion, la religion mandéenne.

Les Mandéens, se nommant Nazôréens, professent donc une haine implacable contre les juifs et les chrétiens, ces derniers se nommant du terme très proche Nazaréens. Adon, Adonaï (le dieu Aton du culte d'Amarna), que les Juifs adorent, est l'Archonte YAHVEH PTAHIL, un faux dieu, Jésus, son affilié, est un imposteur, et le Saint-Esprit des chrétiens - RÛHÂ - est l'entité féminine maléfique dirigeant tout notre Système Solaire. Faut-il conclure de cela que les Mandéens, après avoir été primitivement liés aux "observantins" de la Palestine, s'en seraient, à un moment donné de leur histoire, séparés violemment ? Les savants, eux, ne sont pas d'accord sur l'origine et la formation de la doctrine mandéenne. D'après les uns (cf. "Jean-Baptiste" p. 122, par M. Goguel, Paris 1928), ces spéculations auraient vu le jour en Babylonie, et leur base serait le paganisme babylonien. Manda d'Haiyé, par exemple, serait le dieu babylonien Mardouk. Les réminiscences juives et chrétiennes s'expliqueraient par des contacts ultérieurs des Mandéens avec ces deux communautés religieuses. D'après d'autres - l'école de Reitzenstein - le mandéisme serait né de la Gnose juive plus ou moins hérétique. Ils insistent sur l'importance du baptême chez les Mandéens, qui consiste en une immersion totale dans de l'eau vive - le "Jourdain" - pour rattacher les Mandéens aux sectes baptistes des Juifs et des judéo-chrétiens, et M. Behm (Die mandoeische Religion und das Christentum, Leipzig 1927, p. 28) va jusqu'à considérer le mandéisme comme un mouvement religieux parallèle et rival du christianisme primitif. En effet, d'après M. Lidzbarski, les Mandéens, ainsi que le prouvent et leur langue et leur écriture, seraient venus de l'ouest, c'est-à-dire de la Palestine ou plus exactement des contrées transjordaniennes du Hauran, et M. Odeberg (Die mandoeische Religionsanschauung, Upsala 1930) constate des rapports entre la mystique mandéenne et celle du 3è Hénoch qui est d'origine palestinienne. En France, le professeur Lagrange ("La gnose mandéenne et la tradition évangélique", Rev. Bbl., 1927) admet également la provenance palestinienne des Mandéens, qu'il considère comme une secte judéo-syncrétiste, mais sans les identifier avec les disciples de Jean-Baptiste. M. Lagrange cite en outre le décret d'extermination promulgué en 425 par Théodose II ("Manichoeos omnesque hoereticôs vel schismaticos sive maihematicos omnemque sec-tam catholicis inimicam ab ipso adspectu urbium diversarum. exterminari debere proecipimus") pour expliquer la migration des Mandéens de la Palestine en Babylonie.

Ce qui paraît certain, c'est que la gnose mandéenne présente de curieux rapports avec des écrits tels que les Odes de Salomon, et surtout avec la littérature johannique du Nouveau Testament. Sans insister sur la possibilité que l'évangile selon Jean ait été rédigé primitivement en araméen (cf. "The Araimaic Origin of the fourth Gospel" par Burney, Oxford 1922) et sans entrer dans les détails, il suffit de rendre attentif à la tendance polémique qui anime l'auteur du quatrième évangile à l'égard de Jean le Baptiste et de ses disciples. Il est vrai que M. Goguel a raison de signaler que le Jean-Baptiste de l'évangile est entièrement différent du Jean le Baptisteur mandéen : d'un côté un baptême unique reposant sur la repentance, donc de caractère moral, et de l'autre côté un baptême fréquemment répété, acte magique ayant pour but de faire participer le fidèle à la vie du monde supérieur, l'eau en provenance du ciel étant, d'après une ancienne croyance sémitique, un élément divin.

- Le Livre de Ginzâ, aussi nommé "Ginzā Rabbā" (רבא גינזא), littéralement "Le Grand Trésor", est encore connu comme le "Sidra d Adam", c'est à dire rien de moins que le Livre d'ADAM ! Tout d'abord, la religion Mandéenne révère Jean le Baptiste mais rejette formellement le Jésus de la catholicité romaine. Le Livre de Ginza, rédigé à la main, et principal livre canonique de prières des Mandéens, totalise 21 chapitres et est divisé en deux parties : sur une face, le Ginza Droit (Ginzâ Yâmînâ) en contient 18 traitant des vivants, et, une fois retourné, le Ginza Gauche (Ginzâ Semâlâ), intitulé "le Livre des Morts" (comme en Égypte) en contenant 3, ces sections gauche et droite induisant chacune un effet miroir de l'autre, le tout formant un cercle complet : le Cercle parfait de la Vie. La section droite du Livre traite principalement de théologie, de création, d'éthique, de mythologie et d'histoire ; ses six colophons révèlent que le texte fut rédigé aux débuts de l'ère Islamique. La section gauche du Livre de Ginza se concentre sur le devenir de l'esprit humain après la mort du corps physique ; son colophon apporte la preuve qu'il fut rédigé plusieurs centaines d'années avant l'entrée en l'ère Islamique. Édité en 1867 par M. Petermann, le Livre de Ginzâ a été traduit en allemand par M. Lidzbarski, en 1925. Pour celles et ceux qui lisent l'anglais, voici le lien à la section 7 du Livre de Ginzâ, aussi intitulé la Source Q, reproduisant les paroles de Îo'hanan : http://wikisource.org/wiki/Book_of_John_the_Baptist

Nous terminerons ceci en rappelant qu'à l'occasion d'une certaine cérémonie, Saddam Hussein fut le patron et protecteur des Sabéens Mandéens d'Iraq qu'il nomma la Secte Dorée...

Bien qu'on puisse légitimement affirmer qu'au moyen de l'intervention ultime de l'Église romaine, les philosophies originales du Gezù furent passablement altérées pour former la base d'une religion hybride nouvellement définie, il est également clair que le propre message de Îo'hanan (Jean le Baptiseur), le vrai roi-Mesi (Oint) de son temps, fut

essentiellement basé sur la doctrine des Esséniens. Et, concernant le personnage du véritable Iesvs (ou Gezù), l'Encyclopédie Juive stipule que, bien que n'enfreignant pas ouvertement la loi, il inclinait avec persistance à se moquer des règlements pour essayer de faire effectuer des changements au sein de la rigide structure légale. Il y est dit : << en formulant ces prétentions, il suivait une tendance qui, à ce stade de sa carrière, était typiquement caractéristique des Ésséniens >>.

Les vues du Iesvs sur des questions comme la richesse, le mariage et le baptême n'étaient en aucun cas comparables avec celles de la culture hébraïque du Ier siècle des Pharisiens et des Sadducéens, ni même en accord avec les scribes de la Loi du Temple. Ses vues dérivaient toutes de la tradition essénienne comme référencée dans les Rouleaux de la Mer Morte. Partout dans les Évangiles, il prend une position parfaitement claire : << Malheur à vous, scribes et pharisiens, hypocrites ! qui parcourez la mer et la terre pour faire un prosélyte (les Prosélytes étaient des Gentils convertis au judaïsme), et quand il l'est, vous en faites un fils de l'enfer deux fois comme vous (Matthieu XXIII, 15). Il critiquait aussi ouvertement les rabbis pharisiens et les prêtres sadducéens, notifiant que ses propres disciples ne devaient pas suivre leur exemple de prêcher une chose et d'en faire une autre (Matthieu XXIII, 2-4).

Comme nous l'avons vu précédemment, il n'y avait pas de Bible hébraïque consolidée, en tant que telle, à l'époque des Évangiles. Seuls existaient des livres individuels qui furent ensuite intégrés au canon de l'Ancien Testament, et quelques Targums araméens furent produits, mais il y avait aussi d'autres importants textes qui ne furent finalement pas jugés acceptables, beaucoup de ces derniers émanant de la communauté essénienne de Qumrân. De tels écrits formèrent la base de la forme de judaïsme nazôréen pratiquée par Jean et ses apôtres, et c'est dans ces documents que la perception d'un côté plus amène de Dieu est d'abord suggérée.

Une énigme de longue date à laquelle se confronta toute la recherche biblique, fut l'anomalie du dédoublement de la personnalité de Dieu. Dans le Nouveau Testament, Il est présenté comme un berger paternel rassemblant ses ouailles à ses côtés. Mais dans tout l'Ancien Testament, Il est dépeint au comportement volcanique, comme aspergeant de feu et de souffre même ses propres partisans. De telles descriptions de Sa férocité ont conduit beaucoup de théologiens à se poser la question : comment se fait-il que Dieu ait permis que tant d'atrocités dans l'histoire aient pu se produire ? Si ces mêmes théologiens s'étaient donné la peine de s'intéresser à la Tradition Primordiale, ils auraient découvert la notion de cycles cosmiques (ou encore âges) régissant mécaniquement le monde, l'actuel : Kali Yuga ou Âge de Fer - se terminant actuellement - étant celui des Ténèbres, l'être humain étant tombé si bas dans la décadence involutive qu'il en a pollué psychiquement tout son environnement, par ses peurs accumulées, sa bêtise, et sa grande méchanceté dûe à l'Ignorance. Dieu, l'Esprit de la Lumière, n'y est absolument pour rien ! Cependant, l'Ancien Testament prétend que "Dieu" ne permet rien, et qu'au contraire, tout est estimé être de son fait. Dans le livre d'Esaïe XLV, 7, Dieu est cité comme disant : << Je réalise la paix et je crée le malheur...>>. Et dans Amos III, 6, il est demandé : << Y aura-t-il un malheur dans une ville, sans que le Seigneur l'ait causé ? >>. Mais de QUEL Dieu est-il question une nouvelle fois ici ? Rien de moins que le Démiurge, l'Archonte, le "Grand Arrogant" comme le nommaient les Christiens d'Occitanie ou Albigeois (Cathares).

Le secret du Vatican :

Après la destruction du Temple de Jérusalem en 70 de notre ère, la communauté juive a été fortement ébranlée sur ses bases, les membres de la Diaspora se retrouvant comme orphelins, et les Israélites chassés de Judée, contraints à l'exil, notamment à destination du sud de la Gaule, l'actuel Languedoc-Roussillon, où les précédents Éxilarques (Chefs de l'Exil), au nombre desquels les membres de la "Sainte Famille", s'étaient auparavant établis. Les rabbins réorientèrent alors la ferveur des croyants vers la synagogue. Dans cette dynamique de religiosité Israélite exilée, n'oublions pas que les" ex-juifs nouveaux chrétiens" souffrirent également de la perte du Temple, les clivages Juifs/Chrétiens n'existant que trois à quatre siècles après la disparition du Temple de Jérusalem qui devait être rebâti un jour, besoin impérieux et sujet d'aspiration de toute une génération.

L'histoire officielle - écrite par les moines affiliés à l'Église katholikos de l'Imperium Romanum - a mis sous le boisseau la lignée généalogique du vrai Mesi (Oint du Roi de Lumière = Messie) d'Is-Râ-El : Îo'hanan ha-Matebil / Yohan de Got (Jean de Dieu) alias Jean le Baptisteur, connu de la tradition musulmanne sous le nom coranique de Yahyâ (la racine h.y.y. signifiant la vie ; rappelons que l'un des noms du dieu des sumériens Enki est bizarrement ÎA), le verset 7 énonçant que Allah (nom donné à Dieu par les musulmans dit : « Son nom sera Yahyâ [Jean] », et de la tradition chrétienne sous le nom de saint Jean-Baptiste, marié à la prophétesse Mariamne (Meri.Ana), ancienne prêtresse Nazôréenne, connue du plus grand nombre comme Maria de Magdala (ou Marie-Madeleine) mais plus secrètement, pour les Initiés, comme l'Étoile. Allons ensemble lever les zones d'ombres qui persistent concernant la descendance du Iesvs et de Maria, son épouse bien-aîmée...

L'évangile de Luc est le seul à évoquer la naissance de Îo'hanan en ces termes : << ... Car il sera grand devant le Seigneur. Il ne boira ni vin ni liqueur enivrante, et il sera rempli de l'Esprit sain dès le sein de sa mère ; il ramènera plusieurs des fils d'Israël au Seigneur, leur Dieu ; il marchera devant Dieu avec l'esprit et la puissance d'Élie, pour ramener les cœurs des pères vers les enfants, et les rebelles à la sagesse des justes, afin de préparer au Seigneur un peuple bien disposé...>> Il est dit que Jean, pourtant né de lignée royale, mena une vie d'ermite ascétique, métaphoriquement "caché dans le désert", c'est à dire transparent aux yeux de tous ; hors, la description que fait l'évangile de la vie de Jean est celle d'un Nazir ; nous dirons qu'il fut plutôt un Nasi (Prince), membre de la secte Nazôréenne. Le Nouveau Testament prétend que vers l'an 29 de notre ère, Jean est installé sur les bords du Jourdain, où il pratique le "baptême de repentir pour la rémission des péchés", ce qui est une interprétation fallacieuse. Les écrits apocryphe, écartés du canon catholique, le Livre de Ginza, et l'historien Flavius Josèphe, entre-autres, précisent que Jean ne prétendait pas par ce baptême laver les âmes de leurs péchés, mais seulement le corps de ceux qui avaient

préalablement purifié leurs âmes en pratiquant la justice. De plus, le terme "eaux" n'est sans doute pas non plus correctement interprété, s'agissant plus ésotériquement d'ondes venues du ciel, et par conséquent considérées "divines" puisque conférant à l'eau des propriétés électro-magnétiques aux effets très particuliers, tels que le phénomène de la régénération cellulaire...

L'on sait ensuite que Jean réunit autour de lui de nombreux disciples, leur annonçant la venue du Messie, au terme du Cycle : « Moi, je vous baptise avec de l'eau... mais vient celui plus fort que moi... Lui vous baptisera dans l'Esprit sain et le Feu », ne faisant là nulle allusion à Jésus, le personnage de la fiction catholique qui se nomma en réalité Yehoshua ben-Pentera, lequel disciple de Jean mais aussi son cousin, trahit ensuite ses enseignements, les faits étant incontestablement relatés dans les "Lamentations du Baptiste", où Jean se lamente effectivement qu'une de ses brebis - le disciple Yehoshua - s'est égarée et l'a trahi. Nul hasard si le confessional de l'église "sainte Marie-Madeleine" (vocable récent) ou "Sancta Beata Maria de Rhedae" (ancien vocable) - il s'agit bien d'une seule et même personne, et quelle personne ! - de Rennes le Château traite de ce thème pour le moins brûlant !

Alors que le dogme catholique romain tend à faire croire qu'à l'issue du baptême de Jésus par Jean, le faux messie romain reçu le "Saint-Esprit" sous la forme d'une colombe, la voix de Dieu ayant retentie depuis le ciel, déclarant que Jésus était "Son Fils bien-aîmé", la Vérité veut que, s'agissant d'Alchimie Spirituelle, l'Initié arrivé à un stade précis du processus de purification de l'âme, se voit transformé de "Vieil Homme mourant" en un "Jeune Homme Vert" régénéré. En ce cas, JEAN VAUT JEAN, ce baptême de l'Onde Cosmique (symbolisée par la Colombe) ne concernant qu'un seul et même individu ! Ce que démontrèrent tant d'artistes érudits dans leurs multiples oeuvres, y compris Victor Hugo, qui ne décida pas de choisir par simple coïncidence JEAN VALJEAN pour protagoniste de ses "Misérables" ! Le Grand Secret qui préoccupe bien les tout-puissants "Grands de ce bas-monde", à savoir l'oligarchie de la Caste Sacerdotale, c'est comment diable pouvoir devenir IMMORTEL, soit développer le Corps Glorieux de Lumière ! C'est d'ailleurs exactement à l'époque de Jean le Baptiseur que la tradition juive s'attendait à ce que la venue de l'Oint du Seigneur (Messie) soit précédée par le retour du prophète Élie, mystérieusement élevé au ciel dans un char de feu (II Rois II, 16). Dans l'avidité et la cupidité, ces gens là, incapables d'en bénéficier eux-mêmes, ont bel et bien fermé la porte d'accès de ce Savoir à toutes et tous...

L'importance de Îo'hanan est telle que la chrétienté décida au Vè siècle de fêter sa nativité, aussi bien en Orient qu'en Occident, au moment du solstice d'été, moment où avec un gnomon on peut voir que la durée des jours commence à diminuer (24 juin), soit précisément six mois avant Noël, moment précis de l'année où les jours recommencent à s'allonger. Parmi les nombreux rites associés à cette fête, certains proviennent directement des anciennes grandes fêtes solsticiales celtes, cette nuit étant alors réputée surnaturelle et des feux cérémoniels allumés. La pratique des feux de la Saint-Jean (Baptiste), directement hérités des fêtes païennes polythéistes du solstice d'été, reste toujours très vivace dans de nombreuses villes et villages du monde occidental. CQFD : pour les initiés, il est une fois de plus question de marquer les points majeurs de la course de la Reine Soleille au moyen du Chrisme, tout d'abord aux 24 runes des Anciens, puis réduit aux seules douze portes d'une certaine Jérusalem Céleste à venir... Pour l'Église de Rome, parvenue récemment au pouvoir, il s'agissait bien de s'approprier deux fêtes païennes remplacées par des fêtes devenues catholiques, "christianisant" ainsi un très vieux rite païen célébrant l'astre du jour: la Soleille (déesse féminine aux yeux des Anciens) qui commence sa descente à partir du 21 juin, symbolisant Jean le Baptisteur ; et, quand Elle recommence sa montée à partir du 22 décembre, représente le personnage fictif de Jésus. Les deux supposées naissances à six mois d'intervalle de la tradition chrétienne ne sont donc rien d'autre que la fixation calendaire de ces deux solstices solaires.

Maria de Magdala alias l'Égyptienne : noire mais belle ! La Précieuse Gemme associée à la Croix du Sud.

Épouse royale de l'Agneau : MARIAMNÉ, né entre l'an 4 avant J.C. et l'an 1 de notre ère. Le Coran fait référence à elle sous le nom de Maryam (la Vierge Marie chez les chrétiens), fille de Hannah (Ana ou Anne, nom par lequel les chrétiens désignent la mère de Marie), appartenant à la Maison d'Imran (en hébreu "Amram") en référence à son père ancestral et non pas à son père réel, Joseph ha Rama Theo ("Prince Élevé", transformé en d'Arimathie) non nommé dans le Coran. Ce père ancestral dont il question est Amrân, haut fonctionnaire de Pharaon, père supposé de Moïse-Akhénaton et de Aaron. La tradition établit qu'une période de 1.800 ans séparerait l'ancêtre Amrâm et Maryam. De toute évidence, ce qui est

recherché dans cette filiation coranique, c'est de montrer que les êtres exceptionnels que sont Marie (Mirjam / Maryam) et Jean le Baptiste (Yahyâ / Îo'hanan), ont bien été élus par Dieu. Les auteurs musulmans de cette comparaison, agissent ici strictement comme les auteurs des évangiles chrétiens, ce qui est normal puisqu'au départ, ils appartiennent tous au même mouvement, à la même société, partagent la même culture juive, ont pour référence les mêmes livres et habitent probablement la même région, tout en parlant les mêmes langues ! Dans les évangiles apocryphes, Mirjam (Maria ou Marie) est élevée au Temple, et elle y deviendra prêtresse Nazôréenne. Elle épousa Îo'hanan à Cana (actuel village français de Caunes-Minervois dans l'Aude) aux environs de l'an 27 de notre ère. De cette union naîtra Yohan "le Jeune" : il s'agit de JEAN L'ÉVANGÉLISTE, mais est-ce bien là le fait d'accoucher d'un bébé ? Certainement pas du point de vue alchimique... L’an 43 de notre ère voit le temps des persécutions exercées par l'Église de Rome à l'encontre de Maria, Philippe et Barthélémy ; sauvés de justesse par l’apôtre Jean l'Évangéliste, le "fils" de Maria, ils retournent en Judée par la mer. Joseph ha Rama Theo emmène l'enfant cadet de Îo'hanan et Maria, Yeoshuah-Joseph, au collège druidique de Bretagne. En l'an 45, Maria de Magdala et son frère Lazare (d'Arimathie) se séparent, chacun partant évangéliser le territoire du Languedoc Roussillon et de la Provence.

En l'an 63 de notre ère, Maria de Magdala décédera à Serres (analogie faite à Serron, 2è cité de la toute-première civilisation), probablement assassinée au pied du mont Cardou (nom actuel, analogue au mont "Cardu" de l'Ararat en Turquie où l'arche de Noé termina son périple), tout proche de Rennes le Château. Cette année là, son fils Yehoshuah, et son père Joseph d’Arimathie, construisent alors et consacrent la chapelle Sainte Marie édifiée au monastère de Glastonbury en souvenir de Mariamné ; et plus tard, l'église de Rennes le Château sera également nommée au vocable de Sancta Beata Maria de Rhedae pour les mêmes raisons. En 53, Jean sera proclamé Prince Héritier de la lignée des Dâvidum à la Synagogue de Corinthe, recevant alors le nouveau nom de Yehoshuah Le Zaddik, soit Jésus le Juste. L’an 55, Jacob (Jacques) de Got, le frère du Sauveur Îo'hanan, quitte Jérusalem et déplace le siège de l’Église des Saints des Premiers Jours à Glastonburry, où il prend Joseph ha Rama Theo (d'Arimathie) comme Premier Conseiller et Yeoshuah le Tzadik comme Deuxième Conseiller. Ils sont entourés de douze Apôtres dont on ne connaît pas les noms, mais désignés sous le nom d’ermites de Glastonburry. Siméon, frère de Jacques reçoit la charge de dirigeant de la communauté de Jérusalem. Cette année voit également le mariage de Yehoshuah-Joseph. Jacques meurt à Jérusalem en 62, au cours d’un voyage apostolique auprès de la communauté de Jérusalem dirigée par Siméon. Joseph ha Rama Theo devient Président de l’Église avec Yehoshuah le Tzadik comme Premier Conseiller.

Maria de Magdala est étroitement associée au symbolisme de LA TOUR, et c'est dans cet esprit que l'abbé Béranger Saunière construisit la Tour Magdala à Rennes le Château. Hors, le christianisme attribut une tour à sainte Barbe de par sa légende, intéressante à plus d'un titre. Le nom de sainte Barbe provient du grec "barbarae" signifiant l’étrangère, d'où sera tiré le prénom "Barbara". Protégeant de la foudre et des orages, Barbara l'Étrangère est la sainte de la transmutation du feu dans l’athanor (four) de sa tour, d’où son patronage ancien des alchimistes, puis des corporations en contact avec le feu et les explosifs, dont les mineurs et les pompiers. Image édifiante du rappel que chacun est un athanor vivant qui doit condenser l’énergie de sa tour, et par l’énergie feu, marquer un jour la mise en relation fulgurante de sa Terre et de son Ciel, le "coup de foudre" étant bien cette connexion de l’être à une réalité d’un autre plan, ce court-circuitage du mental égotique permettant de voir enfin par le Coeur. Ainsi donc, Maria de Magdala, Marie la Magdaléenne (Mag da Luna = magnétisme de la Lune), porte un nom éloquent : le village-forteresse de Magdala en Éthiopie d’où elle fut originaire, vient, nous dit-on, de l’hébreu Migdal, c’est-à-dire "Tour". De nombreux spécialistes de cette figure centrale du christianisme, dont la dévotion connaît un regain de vigueur incroyable depuis quelques années, se sont penchés sur la localisation exacte de Magdala, avançant effectivement le fait qu’elle provint bien de Magdala en Éthiopie, passée ensuite par Alexandrie (pour rappel, sainte Marie l’Égyptienne, célébrée le 2 avril, est elle-même une des facettes de Maria de Magdala) avant d’atteindre Jérusalem où elle rencontra Îo'hanan, avec lequel elle se maria. Il est tout aussi intéressant de prendre son origine de Migdal, simplement pour ce qu’elle veut dire, i.e. "la Tour", puisqu'elle devient alors « Marie qui provient de la tour ». Pourtant, il n’est aucune allusion à la tour dans les récits la concernant dans le Nouveau Testament, ni d’ailleurs dans les représentations de Marie-Madeleine ; et pourtant, le symbolisme de la tour fait tout de même sens en ce qui la concerne : issue de lignée royale, avant de rencontrer le Sauveur et de le suivre, Maria semble avoir mené une vie typiquement citadine, femme lettrée issue de la cité et ayant l’expérience de la vie ordinaire et de ses excès, non pas une paysanne, mais une noble femme revenue aux simplicités de la Nature et une mystique recluse.

Le Iesvs est dit avoir chassé sept démons de Marie-Madeleine ; loin de l’image arrangeante de femme de mauvaise vie montée de toutes pièces par un clergé catholique misogyne au VIè siècle servant une vision culpabilisatrice de la femme, les sept démons sont évidemment à rapprocher des sept chakras devant tout d'abord être purifiés pour provoquer

ensuite l'éveil de l'énergie divine Kundalini. Femme citadine ayant déjà un certain vécu avant de rencontrer celui qui deviendra un Khrist, Maria de Magdala est une pécheresse dans le sens où elle a sans doute connu tous les travers de la vie ordinaire d'une âme incarnée en un être humain après la Chute en ce bas-monde : quelle personne lambda de notre société actuelle n'a-t-elle pas connu la gourmandise, l'envie, la colère, l'avarice, l'orgueil, n'a-t-elle pas expérimenté le sexe sous ses aspects les plus lubriques, et ne s'est-elle pas détournée du Savoir traitant de l'Alchimie Spirituelle ?

En bref, Maria de Magdala fut, dans le strict respect de la Tradition Primordiale, une femme "noire mais belle", hypostase de la Déesse-Mère et personnification du Principe Féminin, ayant vécu les aspects de la vie de la ville (la vile) tels que tout un chacun la vit en étant loin d'une conscience ou d'une pratique spirituelle véritable. Son origine symbolique de la Tour s'entend bien dans son appartenance à la cité, au monde du commun des mortels, tous occupés à bâtir ce quotidien industrieux dans lequel ils s'enferment avec l'illusion d'être plus solides. On retrouve ici l'image de la tour-prison à tous les plans, autant que le symbole de la cité des hommes s'opposant à la Nature Divine. De Magdala, Maria suivra son époux sur les chemins, recevant ses enseignements et partageant aussi son intimité. Son choix de suivre Îo'hanan marque donc sa sortie de la Tour. Contrairement à sainte Barbe qui doit en être chassée, Maria de Magdala s'extraira d'elle-même de sa tour en choisissant "la meilleure part". En compagnie du Khrist, elle va quitter la fixité pour l'errance, le confort pour la simplicité, et connaître l'Amour en vérité, et ce jusqu'au bout de la Voie Étroite. Première étape sur les chemins en compagnie du Iesvs et des apôtres, où Maria de Magdala reçoit les enseignements du Khrist : « Pierre dit à Marie : "Soeur, nous savons que l'Enseigneur t'a aimée différemment des autres femmes. Dis-nous les paroles qu'il t'a dites, dont tu te souviens et dont nous n'avons pas connaissance". » (évangile de Marie X, 1-6). S'ensuit un long enseignement de Maria rapportant les paroles de son époux Îo'hanan, Porteur de la Croix du Monde, à forte coloration gnostique, enseignement dont il manque quatre pages ; la plupart des apôtres ne furent en rien au courant de ces enseignements prodigués exclusivement à Maria dans le secret absolu.

En vérité, on connaît bien mal l'épisode de la crucifixion et le rôle de Maria de Magdala à la sortie du coffre (tombeau), première disciple à avoir vu le Xrist alchimiquement Ré-généré ; puis celui du fameux « Noli me tangere » et la mission attribuée par le Xrist à Maria d'annoncer la bonne nouvelle aux apôtres, lui conférant ainsi le statut d'Apôtre des apôtres, donc son héritière légitime. On sait comment les propos de Maria de Magdala furent mis en doute par certains d'entre-eux, et comment sa légitimité même fut balayée d'un revers de la main du très misogyne Pierre, incapable de dépasser ses préjugés, reflets du contexte sociétal dans lequel ces faits déroulèrent, et que pourtant le Xrist ne cessa de gommer par son exemple : son traitement parfaitement égalitaire des femmes, qu'elles soient disciples ou non, son enseignement à leur endroit, et son choix dévolu à sa bien-aîmée Maria, rompirent en tout avec la culture et les pratiques de son temps. Il reconnut Maria de Magdala autant qu'elle le reconnut comme "Khrist", c'est-à-dire « Celui qui est l'Oint du Roi de Lumière » car c'est elle qui lui oint les pieds et le visage (... sur la Terre comme au Ciel…) et lui conféra par ce geste même sa qualité de Mesi (Messie), mot signifiant encore une fois « Celui qui est Oint ». Quelle image de complémentarité que celle de cette DYADE, couple originel de l'authentique Christianisme ! Pourtant, le passé et le présent nous renseignent sur ce que les hommes firent du modèle donné par le Christ : l'Église romaine se bâtit bien vite sur un clergé totalement masculin, les femmes furent exclues de toute fonction sacerdotale, et Maria de Magdala fut « putanisée » (c'est l'historienne américaine Jane Schaberg qui a inventé le terme de « putanisation » pour définir le processus de dévalorisation de Maria de Magdala soigneusement orchestré par les hauts-prélats de l'Église du VIè siècle sous l'égide du pape Grégoire le Grand ; ce n'est qu'en 1969 que le Vatican a officiellement reconnu que Marie-Madeleine n'avait rien à voir avec un personnage de prostituée, malheureusement, cette association perdure dans bon nombre d'esprits malgré cette réhabilitation, et je connais quelqu'une qui n'eût d'autre choix que d'en nettoyer l'égrégore malsain).

Contemporainement, les femmes continuent à vivre sous le joug de l'image duelle de la Vierge-Mère pure en opposition à la diablesse, trainée sexuée et impure, une dichotomie psycho-culturelle tellement dangereuse qu'elle est à rapprocher de la violence généralisée faite aux femmes depuis des siècles. L'histoire de sainte Barbe en est d'ailleurs une illustration, elle qui fut déféminisée (ses seins furent coupés lors de son martyr) et trainée par les cheveux jusqu'à l'endroit où son père la décapita pour refus d'obéissance. Mais le parcours de Maria de Magdala, « Marie de la Tour de FA » va plus loin : après sa sortie de la tour et son cheminement avec le Khrist, et après la Ré-génération, Maria va devoir poursuivre sa vie terrestre. Il y a sur ces faits autant de versions que d'historiens et de traditions : chez les orthodoxes, elle finit sa vie à Ephèse avec Marie, la mère de Jésus, et l'apôtre Jean ; ou bien en Inde avec l'apôtre Thomas ; ou bien à la grotte de la Sainte-Beaume, en Provence ; ou encore à Magdala, son village d'origine. Peu importe la Vérité aux yeux des croyants, Vérité qu'il est plus que temps de rétablir, que cela plaise ou non : le corps de Maria repose non loin de Rennes le Château, en un sanctuaire sacré, protégé de la convoitise des uns et de la méchanceté des autres, par un certain lac

souterrain qu'un jour prochain sera vidé de ses eaux, l'Envoyé en ayant ouvert les Vannes... Alors la Dame apparaîtra !

- Maria de Magdala, la Tour, le Saint Graal, la Prêtresse Nazôréenne : les textes esséniens découverts à Qumrân, traitant de l'authentique Maryam de Magdala, offrent une image bien différente de la légende de Marie-Madeleine, prostituée repentie, forgée par l'église de Rome. Ces écrits de la communauté Essénienne révèlent qu'Elle naquit à Magdala, en Éthiopie. Parèdre féminine de Yohan de Got l'Ancien, le Sauveur (Iesu - Iesous - Ieshoua) tout autant qu'incarnation de la Déesse-Mère, en tant que telle, rien d'étonnant donc qu'elle fut NOIRE puisque Avatar de la Vierge Noire. Tout érudit sait cela, il n'est donc plus question de nier la Vérité !

L'iconographie nous fournit en outre de précieuses clés de compréhension, car les représentations de Marie-Madeleine peuvent être rassemblées en trois groupes : d'abord, celui d'une Madeleine "civilisée", en costume souvent de type médiéval, portant le pot à onguent, son attribut principal qui ne fut autre que celui là même de la déesse sumérienne Nîn.Ana (Inanna), l'Ishtar babylonienne : VÉNUS ; on reconnaît ici l'aspect "sophistiqué" de la sainte, son origine noble de femme lettrée de la ville dans tous ses atours ; cette représentation de Maria de Magdala est tellement proche de celle de sainte Barbe qu'on peut les confondre très facilement : les deux saintes d'apparence très semblable, le pot à onguent, et la tour parfois difficiles à différencier ; certains peintres de la Renaissance ont d'ailleurs accentué cette ressemblance : au XVIè siècle, le flamand Van Der Weyden a peint les deux saintes d'une façon presque gémellaire. Le deuxième type de représentation de Marie-Madeleine est dit en « repentante » souvent nue ou couverte d'un simple tissu, dans des postures oscillant entre la mortification et une troublante sensualité accentuée par sa longue chevelure à présent éparse, et rousse, cette couleur alchimique cuivrée, et par conséquent Vénusienne s'il en est, signifiant beaucoup à "Ceux Qui Ont Des Yeux Pour Voir"... Cette fois-ci, la sainte est dans un cadre naturel, elle a quitté la ville et a été rendue à la Nature ; plus d'oripeaux, le corps totalement libre, elle apparaît comme un esprit féminin pur rendu à sa véritable nature ; dans les églises, ces représentations l'affublent néanmoins par pudibonderie d'un long tissu ou d'une espèce de pagne tressé en fibres végétales. Le troisième type de représentation concerne son assomption, où la sainte monte au Ciel, parfois entourée d'anges, la chevelure maintenant suffisamment longue pour lui couvrir tout le corps, et qui parfois se confond avec une sorte de pelage caractéristique des images d'hommes sauvages, ou de femmes... à barbe ! comme vues souvent, nul hasard, pour saint... Jean le Baptiste ! La légende de Marie-Madeleine à la Sainte-Beaume, en Provence, fait référence aux ascensions de la sainte vers les Cieux, élevée parmi les Anges ; de Magdala, Maria est ainsi parvenue à l'Éveil au bout du cheminement de son âme humaine, faisant à son tour le « Retour au Père ».

- Maria de Magdala, Prêtresse Nazôréenne : Maria joua un grand rôle dans la présence sur Terre du Sauveur. Bien que l'apôtre Pierre tenta à plusieurs reprises de la rabaisser et la fit souvent pleurer, ce fut elle le moteur de l'Église primitive. C'est à elle que le Iesvs remit ses instructions et elle les observa jusqu'à la fin de sa vie terrestre. Elle transmit les enseignements de Jean à son fils cadet, comme le Sauveur le lui avait prescrit, et elle fut une apôtre féminine très active en Mission dans le sud de la France. Qu'est-ce qui permit à cette femme d'exception de supporter tant d'adversité et de tribulations ? Qu'est-ce-qui lui permit de tenir le coup ? Il n'y a qu'une raison possible : son engagement au sein de la Loge féminine Nazôréenne et sa Foi inébranlable. Elle savait que Dieu tient toujours ses promesses et elle lui faisait totalement confiance. Elle savait que Jean devait mener son destin et qu'elle devait contribuer à son succès. Avait-elle mesuré en l'épousant tout ce que cela englobait ? On dit que derrière tout grand homme se cache une grande femme, et ce fut bien le cas pour le couple de Jean le Baptiseur et Maria de Magdala. Les évangiles disent que Jésus l'avait délivrée de sept démons. Le Iesvs n'aurait pas pu épouser une personne impure, alors que signifie cette expression ? Les sept démons dont on parle correspondent aux sept grades d'initiation Nazôréens que la Prêtresse Maria avait franchis, chaque grade ou degré correspondant à l'ouverture d'un chakra. Il ne s'agit donc pas de démons extirpés de son corps (ce qui fera dire à tord plus tard de la bouche des exégètes qu'elle était une prostituée), mais bien des sept purifications qu'elle avait franchi pour éveiller la Kundalini, l'énergie divine jusqu'alors endormie, lovée dans l'os du sacrum (= sacré). Voici quels sont les sept démons, chacun individuellement attaché à l'un des sept principaux chakras, et leurs purifications correspondantes : selon Proverbes VI, 16-19, ces démons à combattre sont : « Il y a six choses que le Seigneur déteste et ne supporte absolument pas : le regard orgueilleux, la bouche qui trompe, les mains qui font couler le sang innocent, l'esprit qui projette l'injustice, les pieds qui courent faire le mal, le faux témoin qui débite des mensonges. Mais il y a aussi une septième chose : l'homme qui sème la discorde entre frères ». À ces sept démons correspondaient sept purifications : l'humilité, l'honnêteté, la non-violence, la justice, le bien en toutes choses, la vérité, la paix entre les frères. Maria de Magdala avait donc traversé ces sept étapes de purification. Sa dignité la rendait inaccessible au péché et lui permettait d'être aux côté de son mari, Juge en Israël. Elle avait atteint le niveau de Prophétesse comme l'avait reçu avant elle plusieurs femmes qui s'illustrèrent dans l'Histoire du Peuple Judéen et qui portaient ce titre, et elle était enfin

devenue une Grande Prêtresse accomplie, après avoir réalisée son "Grand Oeuvre", c'est à dire après avoir mis au monde son premier enfant. Elle revêtit alors la robe rouge de la lignée royale d'Ève ainsi que le manteau noir à capuchon. Profondément respectées dans le Saint Ordre, les Prêtresses Nazôréennes atteignaient le grade le plus haut de la Prêtrise car elles devenaient Co-Créatrices avec Dieu. Mais seuls les hommes pratiquaient le culte aux yeux de tous. Les femmes, seules, rendaient le Culte à la Divine Présence, la Shékinah ou Mère Céleste. « Qu'il est bon de contempler la face de la Divine Présence ! » (Le Zohar, Le Livre de la Splendeur, Les Amants de la Torah). Ce culte lié à Vénus, l'étoile du matin, était pratiqué entre Sœurs et il perdura plus longtemps que le culte masculin des Nazaréens puisqu'il ne s'arrêta qu'à la mort de Morgane la Faye, Prêtresse d'Avalon.

La Shékinah, la Divine Présence est également appelée la Consolatrice et le Témoignage du Ciel, et en voici sa description : « Car par l'eau vous gardez le commandement ; par l'Esprit vous êtes justifiés, et par le sang vous êtes sanctifiés. C'est pourquoi, il est donné pour demeurer en vous, le témoignage du Ciel, le Consolateur, les choses paisibles de la gloire immortelle, la vérité de toutes choses, ce qui vivifie tout, donne la vie à tout, ce qui connaît tout et a tout pouvoir selon la sagesse, la miséricorde, la vérité, la justice et le jugement ». (Livre de Moïse, Perle de Grand Prix, Chap. VI versets 60 à 62). Le Saint, béni soit-il forma un petit vase de la taille de la lettre yod, qu'il emplit de Lui, et l'appela la Fontaine-d'où-ruisselle-la-Sagesse, et prit lui-même, à cause de cela, le nom de Sage. À la fois sage et intelligent, Il l'est par essence : la Sagesse (Shékina) elle-même ne peut revendiquer ce titre, mais seulement à travers celui qui est sage et l'a emplie de Sa « Fontaine » (Le Zohar, Le Livre de la Splendeur, Les dix Séphiroth). Le culte rendu à Shékinah, notre Mère Sage, est jusqu'à présent resté si secret que nous n'en connaissons que certains symboles extérieurs tels que la lune, l'étoile du matin (Vénus), le langage spirituel de la Nature, de l'eau, du vent, le cycle de la vie, la reine des abeilles donnant naissance par le sacrifice d'elle-même à une foultitude d'abeilles (symbole de la Consécration), la ruche qui est l'idéal de perfection dans le Grand Œuvre des abeilles, créant des hexagones parfaits pour les chambres alvéolaires des progénitures royales.

Les rites nazaréens masculins furent mieux connus, bien que certains aspects soient plus mis en exergue que d'autres : La fraternité, la guérison par imposition des mains, le baptême par immersion (rite de purification), l'égalité dans l'exercice de la Prêtrise, l'enseignement en commun, la transmission des symboles, rites et enseignement éternel reçus par Adam. « Le Saint, béni soit-il, possédait un fils de la Matrona, à savoir l'âme suprême et sainte. Il l'envoie dans un village, c'est-à-dire en ce monde, pour qu'il y soit élevé et initié aux coutumes du palais du Roi. Averti que son fils est devenu adulte et devrait rentrer au palais, le Roi, par amour, envoie la Matrona le chercher et le ramener au palais. L'âme ne quitte pas ce monde avant le temps où la Matrona vient la chercher pour la conduire au palais du Roi, où elle séjourne à jamais. Et alors les villageois pleurent le départ du fils du Roi ; mais un sage leur dit : Pourquoi pleurez-vous ? N'était-ce pas le fils du Roi, et sa place véritable n'est-elle pas dans le palais de son père et non parmi nous ? » (Le Zohar, Le Livre de la Splendeur, Un sceau sur ton cœur).

- Maria de Magdala = le Saint Graal : un lien étroit est tissé depuis toujours entre Maria de Magdala et le Saint Graal. Du point de point du Savoir authentique, et notamment du respect ancestral de la transmission de l'ADN mitochondrial par voie matriarcale, Maria fut effectivement le Calice (KA LYS), le "Sain Utérus" qui recueillit la semence de son époux bien-aîmé, assurant la pérennité de la Lignée de Noun. C'est le Xrist, énergie cosmique déversée sur Îo'hanan, qui donna une valeur particulière à cette "Coupe destinée à perpétuer le Saint Sang". Nous sommes bien loin là des mensonges colportés par le dogme religieux d'une caste sacerdotale misogyne et hypocrite. Îo'hanan fit ainsi de Maria de Magdala, son épouse, la dépositaire de la lointaine Tradition du Saint Graal des premiers Rois de la Terre. Maria de Magdala, en tant que "Sainte Coupe", tribula ensuite à travers l'Europe afin de protéger l'enfant à naître de la persécution romaine. L'Épouse du Khrist veilla sur cet enfant car le Seigneur lui avait communiqué en vision qu'elle représentait l'Arche de la Nouvelle Alliance Éternelle et qu'elle devait suivre les siens à travers leurs pérégrinations sur la Terre. Avant sa mort, Maria confia les enseignements du Sauveur à ce fils bien né, afin qu'il soit revêtu de la Prêtrise de Dieu, ainsi donc identifié à Aarôn qui portait sur son front l'inscription décrite dans Exode, chapitre XXVIII (traduction de Chouraqui) : « Consacré à IHVH Adonaï », consacré Benéi Israël. Dans les gorges du Bézis, près du village d'Arques, les anciens savaient que la femme qui habitait la Cauna (grotte) de la Berco Petito pleurait la mort de son Époux bien-aîmé en se frappant la poitrine tout au long du jour... La légende et l'iconographie représenta par conséquent Marie-Madeleine en haillons, priant auprès d'un crâne. Ce que la légende garda secret, c'est la finalité d'une telle pénitence... Maria en effet n'avait aucun péché à expier : par la pénitence, elle servait le Seigneur jour et nuit tout comme le firent plus tard les Porteurs du Saint Graal : Psaume 51:17 « Les seuls sacrifices qui sont agréables à Dieu, c'est un esprit brisé : Ô Dieu ! Tu ne dédaignes pas un coeur brisé et contrit » ; Esaïe 57:15 : « Car ainsi parle le Très-Haut, dont la Demeure est éternelle et

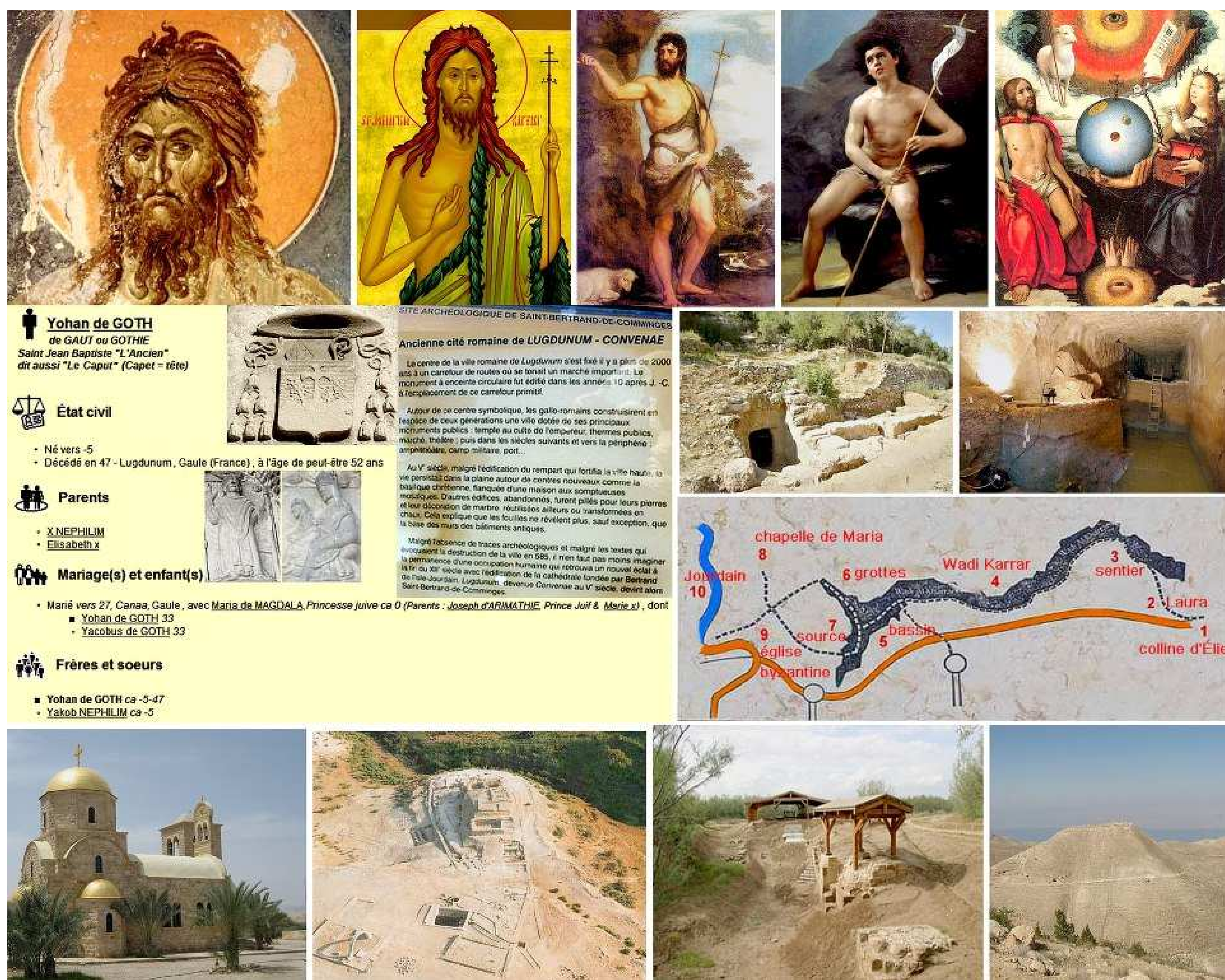
dont le nom est saint : J'habite dans les lieux élevés et dans la sainteté ; mais je suis avec l'homme contrit et humilié, afin de ranimer les esprits humiliés, afin de ranimer les coeurs contrits » ; Joël II, 13 : « Déchirez vos coeurs et non vos vêtements, et revenez à l'Éternel, votre Dieu ; car Il est compatissant et miséricordieux, lent à la colère et riche en bonté ». Nous retrouvons effectivement là, le symbolisme sacré exprimé par les peintres initiés de DEUX coeurs ayant dû énormément souffrir, l'un transpercé de 7 poignards avant que les roses y fleurissent (Maria), l'autre écorché vif par la couronne aux 22 épines (Jean), et coïncidence de plus, mais en est-ce vraiment une ? 22 et 7 nous amènent au 22 juillet, date à laquelle est fêtée Marie-Madeleine, mais c'est aussi 22 : 7, soit 3,14.... le nombre irrationnel Pi aux caractéristiques si troublantes !

Arrivés à ce stade, les question sont : pourquoi l'Église catholique de l'Imperium Romanum a-t-elle fait disparaître Maria de Magdala de l'Histoire du Salut ? Pourquoi fut-elle rabaissée à celle "d'où était sortie sept démons" ? Pourquoi du statut d'Épouse Royale, Maria a-t-elle été rabaissée au statut de prostituée repentie ? Ces interrogations sont intéressantes car elles sous-tendent plusieurs réponses qu'il conviendrait d'aborder en toute franchise. Tout d'abord, beaucoup de choses furent dites concernant le choix des évangiles par les Conciles organisés par l'Empereur Constantin. Hélène, sa mère, fut une Desposyni de la branche de Joseph d'Arimathie, raison pour laquelle celle-ci n'éleva pas son fils dans l'aversion de Maria de Magdala, l'Épouse du Khrist. L'Empereur Constantin se chargea de mettre à part les évangiles gnostiques qui par leur côté hermétique nécessitaient d'être initié pour les comprendre ; il choisit des évangiles simples, à la lecture directe, et se recoupant, afin qu'aucun trouble ne puisse jaillir dans l'esprit des fidèles, nouveaux ou anciens baptisés. L'Évangile de Marie contenait clairement une controverse entre Maria de Magdala et certains des apôtres : elle apparaissait comme la victime de leur jalousie et cela jetait le trouble sur la légitimité du « Trône de Saint Pierre », voilà pourquoi cet évangile fut écarté des Évangiles canoniques. Rappelons également qu'après l'Ascension, le « Trône de Saint Pierre » n'existait pas à proprement parler, puisque c'était Jacob (Jacques de Got), le frère de Îo'hanan qui était Président de l'Église du Gezù. Le « Trône de St Pierre » ne commencera à être occupé par un pape qu'à partir de 325 avec Sylvestre Ier durant le règne de l'Empereur Constantin. Auparavant, après la mort de Siméon, évêque de Jérusalem et frère de Jacques, ce fut l'évêque de Rome Clément Ier qui assura à partir de 88 apr. J.C. la gouvernance de l'Église en–dehors du siège de l'Église à Glastonbury. Mais déjà, quand Maria de Magdala quitta la Judée pour rejoindre le sud de la France, sa réputation d'Apôtre des Apôtres commença à être déformée et à disparaître. Quel en a été pourtant le contexte ?

Au départ, les récriminations à l'encontre de Maria de Magdala furent manifestées au sein des Apôtres et du milieu judaïsant des débuts de l'Église. Pierre lui reprochait la proximité du Iesvs et la suspectait d'avoir reçu de la bouche du Messie des révélations concernant la direction de l'Église ; mais il n'était pas le seul à considérer que les affaires de l'Église ne regardaient pas les femmes, car Paul prônait le célibat et désignait clairement la place de la femme au service de l'homme. Le Khrist, lui, exprimait l'égalité de la femme et de l'homme dans la prédication de l'Évangile, peut-être allait-il plus loin dans le domaine de la guérison des malades, de l'exercice de la Foi, etc… Mais les évangiles canoniques ayant été expurgés au fil des siècles, il ne reste rien de ses intentions initiales. Certains détails subsistent toutefois dans les Évangiles Apocryphes de Thomas et de Philippe, où Marie-Madeleine est décrite prêchant l'Évangile aux femmes, guérissant les malades, etc… On peut donc voir une divergence de pensée notable entre la pensée sémite ou zélote des Apôtres, et Pharisienne de Paul, qui se refusaient à intégrer les femmes à une place d'égalité dans l'exercice de la prêtrise, et l'opinion du Christ, de sa famille, de Jean et d'André qui étaient Juifs de rites Nazôréens. Les Nazôréens, rappelons le, étaient un mouvement Juif qui incluait les femmes à égalité des hommes tout en séparant leurs activités. Qumrân était le centre Éssénien d'études des hommes, alors que les Prêtresses Nazôréennes se réunissaient plus discrètement dans leurs foyers ; mais, même si les deux communautés étaient géographiquement séparées, elles étaient complémentaires et aucune n'avait la suprématie sur l'autre. Ce contexte rappelle bien les sources midrashiques originelles où la première femme d'Adam s'appela Lilith, et était plus que son égale en tout, puisque appartenant à la Lignée des Anciens. Le rite Nazôréen ne fit pas de Lilith l'épouse désobéissante que le Midrash en fit au cours des siècles, elle était celle qui prenait avec dignité la place de Fille de Dieu, tout comme Adam l'Adapa prenait celle de Fils du dieu Enki : « Dieu créa Adam et vit qu'il était seul. Il dit : "Il n'est pas bon pour un homme d'être seul". Alors, Il lui affecta une femme appelée Lilitu. Adam et Lilitu se querellèrent. Il lui dit : "Je ne me coucherai pas sous toi, mais seulement au-dessus de toi. Tu es faite pour être dessous, parce que je te suis supérieur". Lilitu répondit : "Je ne me coucherai pas sous toi mais sur toi. Nous sommes égaux, nous avons été créés de la même terre"». Aucun des deux ne voulut céder. Quand Lilitu le vit, elle prononça le Nom Ineffable et partit dans les airs. Adam s'est ensuite tenu en prière devant son Créateur et dit : « Souverain du monde, la femme que tu m'as donnée s'est enfuie loin de moi ». Et Ève, dans tout cela ? Me direz-vous. Eh bien, Adam se rebella contre l'égalité de sa femme en tout et Lilith quitta Adam pour rejoindre Enki

avec lequel elle s'unit, lui donnant pour fils Kaïn (le Caïn biblique). Dieu (Enki & Ninkhursag) créa ensuite Ève comme nouvelle compagne d'Adam, et c'est elle qu'il désigna pour accomplir à la Fin des Temps la destruction de Rome, selon l'interprétation des Sages Kaballistes anciens. Les Nazôréens s'appuyaient sur le fait que Dieu ne maudit pas Lilith car dans son ineffable sagesse Il voulait qu'il y ait une opposition en toute chose. Le Saint ineffable confia à Lilith une mission à l'arrivée du Messie, ce qui aux yeux des Nazôréens signifiait qu'il devait y avoir égalité des sexes dans l'exercice de la prêtrise. Ils s'appuyaient également sur le fait que Lilith est associée à la Mère Céleste (Shékinah, Présence Divine, Épouse de Dieu, la DAM-Dieu que vénéraient les Templiers) avec laquelle elle partage les mêmes attributs, à savoir, la personnification féminine de la Lune, de Vénus, de la Terre, et du Soleil. Bien sûr, Lilith n'est pas la Mère Céleste, mais elle en est la digne fille ou hypostase, celle qui comprend les mystères de la Prêtrise et qui interagit avec sa Mère pour soutenir le Créateur dans sa puissance créative.

Après cette digression que j'espère instructive, abordons maintenant le contexte de déformation du rôle de Maria de Magdala : les Apôtres qui n'étaient pas des Nazôréens identifièrent Maria à Lilith, lui reprochant d'avoir voulu prendre la place du Sauveur après l'Ascension, ce qui, bien entendu, est totalement faux. Le pas fut vite franchi au fil des années, quand Siméon mourût et que l'Evêché de Jérusalem perdit sa primauté sur la sous-direction des Églises Chrétiennes. Maria de Magdala fut alors affublée du terme de prostituée repentie, exorcisée par le Maître et d'où étaient sortis sept démons (les démons engendrés par Lilith selon le Midrash). L'association de la pauvre Maria avec Lilith fut renforcée également dans l'imaginaire collectif avec le petit croissant de lune que portaient les Prêtresses Nazôréennes, symbole de leur Prêtrise associée à l'action bienfaisante de la Shékinah. Alors, quelle fut la "nouvelle Ève" qui supplanta la "nouvelle Lilith" dans la vie du "nouvel Adam" (Îo'hanan, le Iesvs-Khrist) ? Les Pères de l'Église répondirent à cette question lorsqu'ils déclarèrent que Marie, la mère de Jésus, était la nouvelle Ève, et que l'Èglise était l'épouse du Christ ! Et voilà comment Maria de Magdala fut escamotée de la scène de l'Histoire. La chasse aux Desposyni s'intensifia alors afin qu'aucune voix ne vienne s'opposer à ces supercheries...



<< La Fin des Temps verra le retour du Maître de Justice, après avoir enduré persécution, exil, délaissé de tous.>> Manuscrits de la Mer Morte, Qumrân.

<< Moi, c'est d'Eau que je vous baptise. Lui, il vous baptisera d'Esprit Sain et de Feu.>> paroles de Jean le Baptiste en Luc 3.16.

<< Béni soit le Seigneur, Dieu d'Is-Râ-El, qui nous a suscité un puissant Sauveur, dans la Maison des Dâvidum.>> Cantique de Zacharie, père de Yohan de Got (Jean le Baptiseur).

<< Ô gens du Livre ! Pourquoi dissimulez-vous la Vérité sous le Mensonge ? Pourquoi cachez-vous la Vérité alors que vous la savez ? >> Coran, sourate 3, verset 71.

Le prophète Îochanan, Yo'hanan ou Ioannès, surnommé le Baptiste ou le Baptiseur, fut à la fois une sorte de précurseur annonciateur de la descente de l'Esprit Xristique, et préparateur du peuple à le recevoir au moyen notamment de la purification par immersion dans l'eau (baptême). Fils du prêtre Zacharia et d'Élisabeth, Jean fut le vrai Oint (Mesi = Messie) de l'Histoire. Devenu adulte, il vécut en ermite dans le désert de Juda, habillé d'une peau d'agneau (et non de chameau), prêchant en déclarant à ses visiteurs que le Royaume de Dieu surviendrait à la Fin du Cycle, proche, et qu'il était temps de se convertir. Il baptisa les pèlerins dans le Jourdain en signe de purification et annonça la venue imminente du fils de l'Homme, réincarnation d'Élie, disant de lui qu'il lui appartiendrai de baptiser les peuples par le Feu. Vous verrez qu'il ne s'agissait pas d'introduire le personnage du Jésus romain qui était son contemporain, mais d'un tout autre concept !

Les Évangiles de l'officialité catholique nous disent que Jésus lui-même vint recevoir le baptême des mains de Jean, en un lieu nommé

Béthanie au-delà-du-Jourdain. À l'instant où le rite fut accompli, une colombe se posa sur sa tête et on entendit une forte voix céleste déclarer : "Tu es mon Fils bien-aimé, tu as toute ma faveur". Jésus baptisé se retira seul au désert pour quarante jours. La vérité est plus transcendante : Si, comme tant d'autres personnes, il baptisa bien celui qui choisit ensuite de trahir son enseignement, en tant qu'Avatar de l'Initiation Primordiale et Porteur de la Croix du Monde, Jean ne baptisa nul autre que lui-même !

Effectivement, on ne manque pas de s'apercevoir que tous les grands artistes, peintres ou sculpteurs initiés au Secret, représentèrent systématiquement Yohan de Got, alias Jean le Baptiste, portant la croix (sans aucune notion du légendaire fallacieux supplice sanglant et mortel de la crucifixion) à laquelle le message en forme de M (phonétiquement : AIME), évocateur s'il en est, "voici l'agneau de Dieu" (sans aucun autre personnage près de lui), vêtu d'une peau d'agneau (et non de chameau) ou avec un agneau à ses pieds, la cuisse gauche découverte (marque de l'Initié); mais surtout,les artistes initiés ayant traité du thème du baptême de Jésus représentèrent Jean ET Jésus comme de parfaits jumeaux, leurs visages étant exactement identiques ! Deux personnalités (Yin & Yang) en un seul individu ! Le grand initié que fut Victor Hugo ne s'y trompa pas, et posa sa discrète pierre à l'édifice : dans les Misérables, le personnage de Jean Valjean parle de lui-même à Ceux qui ont des Yeux qui Voient : JEAN (le Baptiste) VAUT Jean l'Évangéliste; un père et son fils dans l'acception classique du terme, mais en Alchimie, le Vieil Homme RÉGÉNÉRÉ selon l'Initiation Primordiale des Anciens, c'est à dire rajeuni, terme changé en "réssuscité" pour les besoins de la cause catholique dogmatique !

Hors, les discours du prophète Jean ne furent pas particulièrement tendres envers ses contemporains. L'histoire officielle nous raconte qu'il s'en prit notamment au tétrarque Hérode Antipas, le fils de Hérode le Grand gouvernant tyranniquement la Galilée, à qui il reprocha de vivre illégitimement avec Hérodiade, la femme de son frère. Hérode en fut excédé : il fit arrêter Jean et le fit jeter en prison, en la forteresse de Machéronte. La Bible nous dit qu'ensuite, la maîtresse d'Hérode tenta d'obtenir la mise à mort du prisonnier médisant, ce que le tétrarque refusa; mais une occasion permit cependant à Hérodiade de parvenir à ses fins : au cours d'un festin donné pour l'anniversaire d'Hérode, Salomé, la fille d'Hérodiade, exécuta en public une danse lascive qui plut à Hérode et à ses invités. Le tétrarque séduit proposa donc à la jeune fille de lui accorder une faveur au choix; la princesse consulta sa mère, puis demanda la tête de Jean le Baptiste. Hérode, piégé par la promesse qu'il avait faite sous serment, donna donc cet ordre et le prophète fut décapité (Mt. 3 et 14, Mc. 1 et 6, Lc. 3, Jn. 1). Mais pour les Initiés, le mot DÉCAPITATION, tiré de CAPUT ou CAPET, signifiant la Tête, signifie aussi que, par cet assassina, Jean, géniteur de la lignée des Rois GOTHS originaire de celle des Rois de Francie, fut stratégiquement évincé par la caste sacerdotale de l'Ordre Noir de son héritage dynastique, au même titre que ses lointains ancêtres, Ébros exilés de Sumérie, lieux de l'ancien Eden biblique... Le parcours de Yohan de Got (Jean "de Dieu" = le Baptisteur) apparaît sommairement dans les quatre évangiles, mais on en trouve également des traces, bien moins connues mais bien plus intéressantes, dans d'autres sources documentaires, ainsi que sur le terrain, notamment à Narbonne, Carcassonne, Alet les Bains, Arques, Notre Dame de Marceille (Limoux), Couiza, Rennes le Château, Saint-Béat, et Saint Bertrand de Comminges, pour ne citer que quelques-uns de ces hauts lieux emblématiques du sud de la France, et sans compter les spectaculaires sites d'Espagne.

L'archéologie officielle quant à elle, de par son relationnel étroit avec l'orthodoxie religieuse, tend à nous proposer d'autres pistes. Découvrons-les ensemble :

Lieux traditionnels de la naissance de Jean : deux traditions anciennes se disputent le lieu de naissance du Baptiste : Jérusalem et Ein Kerem. Au centre de Jérusalem, quelques pas au sud du Saint-Sépulcre mènent à l'église Saint-Jean-Baptiste, sans doute la plus ancienne église de la ville. Bâtie vers l'an 450 de notre ère par l'impératrice Eudoxie sur le lieu supposé de la demeure de Zacharie, elle est pour l'essentiel encore debout malgré d'inévitables transformations et rajouts. Lorsqu'au XIè siècle une église supplémentaire fut construite par-dessus celle d'origine, celle-ci fut comblée de gravats et abandonnée. Les Grecs orthodoxes devenus propriétaires des lieux la redécouvrirent au XIXè siècle. En la déblayant, ils trouvèrent dans la maçonnerie de l'autel un splendide reliquaire de cristal. Cet objet est désormais conservé dans le musée orthodoxe patriarcal de Jérusalem. Aujourd'hui l'église Saint-Jean-Baptiste est aisément repérable dans la ville grâce à sa coupole couleur argent.

Le second site est le village d'Ein Kerem, implanté plus loin vers l'ouest à 7 km de Jérusalem, dans les monts de Judée. Deux sanctuaires importants s'y trouvent, l'église Saint-Jean-Baptiste et l'église de la Visitation. D'après la tradition, Zacharie et sa femme Élisabeth avaient leur résidence d'été à l'endroit où l'église Saint-Jean-Baptiste est construite. L'intérieur de l'édifice permet d'accéder à une petite crypte où Jean serait né. Une série de fouilles y fut menée à la suite de circonstances imprévues. C'était lors d'une période de troubles en 1939, au plus fort d'une première révolte des Palestiniens contre le projet sioniste. Le déplacement d'un canon britannique sur le site provoqua l'affaissement du sol, ce qui révéla la présence de mosaïques, d'inscriptions et d'une statue de Vénus. Celle-ci atteste d'une occupation à l'époque romaine, et même de l'existence d'un temple païen. On trouva aussi deux tombes et une inscription en grec au centre d'une mosaïque byzantine : "Salut, ô martyrs de Dieu"...

Le second monument visible à Ein Kerem est l'église de la Visitation, qui commémore la rencontre entre Marie et Élisabeth décrite

dans l'évangile, alors qu'elles étaient toutes les deux enceintes. L'histoire locale dit que le jeune Jean le Baptisteur fut sauvé du génocide des enfants par sa mère qui se réfugia dans la montagne ; on se plaît à dire que la montagne s'ouvrit d'elle-même pour les recueillir et se referma miraculeusement sur eux. L'église actuelle se distingue par l'originalité de sa façade, un pignon plat portant une grande mosaïque extérieure au-dessus des arcades de l'entrée. A l'intérieur, de grandes fresques couvrent les murs des niveaux supérieur et inférieur. Dans la crypte s'ouvre un court tunnel menant à un vieux puits, sensé avoir alimenté la famille du Baptiste qui s'était cachée dans cette grotte. À droite de la galerie est aménagée une niche où repose une grande pierre ; celle-ci se serait déplacée miraculeusement pour masquer l'ouverture de la grotte …

Ces traditions comportent bien sûr leur part de légende, mais ces "mythes" se retrouvent dans des textes anciens, apocryphes, et autres relations émanant des touts premiers auteurs christiens, d'aucuns - hérésie ultime - situant pourtant les "Lieux Saints" en Septimanie romaine, c'est à dire dans l'actuel département français du Languedoc... Pour démêler le vrai du faux, un des moyens consiste à chercher des traces archéologiques spécifiques du Christianisme naissant. De tels indices antérieurs à l'époque byzantine sont rares à cause de l'interdiction qui frappait la nouvelle religion et qui l'empêchait de s'exprimer. Les artéfacts paléochrétiens plus anciens que le règne de Constantin en sont d'autant plus précieux. Mais curieusement, au tournant de notre troisième millénaire, de nouveaux éléments particulièrement importants sont sortis de terre, presque simultanément.

La grotte de Jean le Baptisteur : en 2004, on annonça la découverte d'une "grotte de Jean le Baptiste", caverne isolée près de Kibboutz Tzouba, à 4 km de Ein Kerem où la tradition dit que Jean serait né. Elle fut révélée par le professeur britannique Shimon Gibson, de l'Université de Caroline du Nord, qui travallait pour le Service des Antiquités d'Israël. Un professeur d'hébreu, Reuven Kalifon, venait occasionnellement visiter une vieille cave à l'abandon, perdue dans les monts de Judée. Il avait repéré l'ouverture rectangulaire creusée dans le flanc d'une colline rocheuse, et qui s'ouvrait sur un escalier s'enfonçant dans les entrailles de la colline. Accompagné d'étudiants spéléologues, il s'était glissé dans le passage étroit dissimulé par la végétation. Le fond de la caverne était cependant inaccessible, obturé par des rochers, de la poussière et des décombres.

En 1999, Reuven Kalifon invita son ami l'archéologue Shimon Gibson à venir examiner le site. À son tour, le chercheur britannique se glissa dans l'entrée étroite taillée dans le rocher. En déplaçant quelques pierres pour libérer le passage, il trouva sur la paroi un dessin gravé représentant naïvement une tête humaine. La découverte de ce graffiti décida Gibson à entreprendre de véritables fouilles. Pendant plusieurs mois, son équipe s'employa à dégager les 28 marches de l'escalier. Celui-ci descendait jusqu'à une galerie rectangulaire, longue de 25 mètres et se terminant par une citerne. Le fond de la cave était rempli d'eau, la caverne étant naturellement alimentée par un système de recueillement des eaux de pluie. Une grande pierre posée sur la dernière marche de l'escalier portait une profonde empreinte taillée en forme de pied. Un creux et une entaille sur la même pierre semblaient faits pour permettre l'écoulement d'un liquide. Les parois portaient plusieurs autres dessins gravés. Près du plafond, Gibson reconnut un personnage vêtu d'une tunique parsemée de points, tenant un bâton dans une main et levant l'autre, ainsi qu'une croix. Le sol de la cave était une véritable mine, puisque son déblaiement permit d'extraire pas moins de 250.000 tessons de poteries qui servirent à dater l'occupation, le plus ancien tesson remontant au IIè siècle avant notre ère.

Cette caverne, qui aurait été creusée par des moines israélites entre le VIIIè et le Vè siècle av. J.C., devait servir à l'origine pour les bains rituels juifs. Gibson est convaincu qu'elle fut réutilisée au Ier siècle par Jean le Baptiste en personne pour y pratiquer le baptême. Selon lui, la citerne aurait servi à plonger les personnes lors du rite baptismal, l'empreinte de pied servant sans doute à poser le sien lors de l'immersion. Les dessins représenteraient le prophète Jean, reconnaissable à son bâton et à son vêtement en peau d'agneau, et la tête coupée évoquerait sa mort par décapitation. La croix gravée sur une paroi témoigne d'une fréquentation par des Christiens. Ces graffiti peuvent être soit une complète mystification, ou bien l'oeuvre de moines byzantins du IVè ou du Vè siècle qui auraient pratiqué postérieurement un culte à la mémoire de Jean. Un point faible cependant de l'interprétation de Gibson réside dans l'éloignement du site par rapport au Jourdain, où Jean était sensé baptiser d'après les textes. Cela dit, Jean a bien pu se déplacer et opérer en plusieurs endroits. La proximité du lieu supposé de sa naissance à Ein Kerem, autoriserait à voir dans cette grotte l'un des premiers lieux de son ministère.

Béthanie au-delà-du-Jourdain : parallèlement à ces résultats, de nouvelles découvertes fut obtenue à peu près en même temps sur un autre site susceptible d'être relié à la vie de Jean. Il s'agirait du lieu où Jésus fut baptisé par le prophète. D'après l'Évangile de Jean (I, 28), ce baptême se passa au "guet de Bêth-Ana (de la Demeure d'Ana), au-delà du Jourdain", expression qui distingue ce lieu de la ville de Béthanie, proche de Jérusalem, signifiant que ce "guet de Bêth.Ana" se trouvait sur la rive orientale du fleuve.

Le lieu précis du baptême resta une énigme pendant plusieurs siècles mais un certain nombre de textes de l'Antiquité décrivirent le lieu en question, tous semblant désigner un endroit précis du rivage dont ils fournissent quelques détails topographiques. Plusieurs de ces textes ajoutent que c'est également le lieu où se serait déroulé un autre épisode biblique : l'envol sur un char de feu du prophète

Élie, l'ancêtre de Jean le Baptiseur, de l'Ancien Testament (II Rois IV, 14). Le plus ancien de ces témoignages d'archives est celui d'un pèlerin anonyme originaire de Bordeaux, qui rapporta en 333 que le baptême du Chrest fut effectué à 7,5 km au nord de la Mer Morte.

Un autre texte, dû à l'archidiacre Théodose d'Alexandrie (530), décrit le lieu du baptême du Nazôréen en précisant qu'une basilique Saint Jean le Baptiste fut construite à cet endroit par l'empereur byzantin Anastase (491-518). L'église aurait été élevée sur des piliers et des arcades la mettant à l'abri des crues. Il affirmait en outre qu'une colonne de marbre surmontée d'une croix marquait dans le cours d'eau le point précis du baptême.

De même, en 570 un pèlerin italien nommé Antoine de Plaisance indiqua que le lieu était placé juste en face d'un monastère Saint-Jean, et qu'un escalier de pierre descendait vers la rivière jusqu'à l'endroit de l'évènement. Bien d'autres documents de ce type sont également parvenus jusqu'à nous, qu'il serait trop long de citer en totalité. Mais à la fin du XXè siècle, le terrain allait peut-être livrer ses secrets...

Il existe sur la rive ouest du Jourdain, à 9 km au nord de la Mer Morte, une élégante petite église orthodoxe qui conserve le souvenir du baptême du Chrest. Appelée Qasr el Yehud, c'est-à-dire "le château du Juif", elle est construite en territoire israélien à quelques mètres du cours d'eau qui fait frontière avec le royaume hachémite de Jordanie. Du côté oriental du fleuve, juste en face et du Qasr el Yehud, se trouve un site naturel remarquable. Il s'agit du confluent entre le Jourdain et un ruisseau coulant d'est en ouest depuis le plateau jordanien : le Wadi Kharrar. Contrastant avec le désert qui l'entoure, cette petite vallée est envahie par une épaisse végétation qui justifie son nom de "jungle jordanienne". On peut remonter le ruisseau en suivant un agréable sentier ombragé jusqu'à l'extrémité orientale de l'oued. L'endroit où il commence à s'enfoncer dans le plateau est dominé par un promontoire naturel, le Tell Mar Elias.

En 1899 le père Jean-Louis Féderlin, de la congrégation Sainte-Anne de Jérusalem, visita le Wadi Kharrar. Il y signala l'existence de plusieurs églises en ruines, dont une qui avait été visiblement construite sur des arcades comme le mentionne Théodose. Par la suite, d'autres explorateurs arpentèrent également la vallée. Cependant à partir de 1967 la région du Jourdain devint une zone de frontière conflictuelle entre Israël et la Jordanie, et le terrain fut truffé de mines. L'année 1994 vit heureusement la signature d'un traité de paix, que suivit un déminage du secteur.

En 1995, le terrain étant à nouveau accessible, l'archéologue franciscain Michele Piccirillo y fut accompagné par le prince jordanien Ghazi Ben Muhammad. L'Etat de Jordanie encourage en effet la promotion des lieux de tourisme et de pèlerinage, susceptibles d’apporter des revenus appréciables à ce pays aux maigres ressources. Cette visite eut pour conséquence la signature d'un décret par le roi Hussein, créant une commission chargée d'aménager un parc public dans le Wadi Kharrar : le Baptism Archaeological Park. Dans le même temps, la direction d'un programme de fouilles fut confiée à l'archéologue Mohammed Waheeb, du Service des Antiquités de Jordanie. Lorsqu'on ouvrit le chantier en 1996, on n'imaginait pas que ses résultats allaient dépasser toutes les espérances. On excava d'abord le mont qui domine le Wadi Kharrar à l'extrémité orientale de celui-ci. Il porte le nom de "colline d'Élie", ou "Tell Mar Elias", ou encore "Tell Karrar", parce c'est là que la tradition locale situe le point d'envol du prophète Élie (II Rois II, 6-12). Cette colline livra aux archéologues pas moins de trois églises, un système de voies d'eau et trois importants bassins. Il s'agissait clairement d'un ancien sanctuaire religieux, curieusement équipé d'un système hydraulique sophistiqué. L'église principale du tell contient un sol en mosaïque figurant des motifs en losanges et des croix. Une inscription grecque intégrée au pavement précisait que l'on se trouvait dans un monastère fondé par un certain Rhotorius : "Par la grâce du Christ notre Dieu, l'ensemble du monastère fut construit au temps de Rhotorius, le prêtre et abbé le plus aimé de Dieu. Que Dieu le Sauveur lui donne la bénédiction".

La seconde église était bâtie autour d'une cavité creusée dans le rocher et qui lui servait d'abside. Une source naturelle coulait de l'intérieur de cet abri, qu'une canalisation couverte dirigeait vers la rivière. Il faut ici préciser que plusieurs auteurs anciens parlent d'une église bâtie sur la colline d'Élie autour de la grotte où Jean le Baptisteur aurait résidé; il se pourrait donc que Jean le Baptisteur y ait dormi. D'autre part, sous le sol en mosaïque de cette même église on découvrit une fosse couverte d'une dalle, dans laquelle reposait le crâne d'un homme d'une vingtaine d'années. Il appartenait vraisemblablement à l'un des moines ou des ermites. Enfin, une pièce annexe portait un texte en mosaïque dédiant l'église au prophète Élie. La troisième église, plus au sud, était construite en arcs semi-circulaires, dont un a été reconstruit. Le thème de l’eau dans un lieu christien évoque le rite du baptême, cohérent avec le souvenir de Jean le Baptisteur. On supposa que les bassins étaient des réserves d'eau ou des piscines baptismales, bien adaptées pour recevoir des pèlerins en grand nombre. Le programme des recherches ne concernait pas seulement la colline d'Élie, mais tout l'ensemble du Wadi Kharrar.

Se tournant vers le Jourdain, les fouilleurs se mirent en quête de la supposée église de Jean-Baptiste construite par Anastase et mentionnée dans plusieurs textes. La chance était au rendez-vous, car près d'un ancien bras asséché du fleuve ils retrouvèrent en effet les ruines d'une vaste basilique byzantine. On confirma qu'elle avait été construite sur des piliers et des arcades, dont on retrouva les

bases et les morceaux. Elle s'était sans doute effondrée lors d'un tremblement de terre, mais elle fut rebâtie deux fois juste à côté au niveau du sol : deux couches de pavements de mosaïques superposés en témoignent. Sur une pierre sont gravées les lettres IOY.BATT, expression évoquant le nom de Jean le Baptiste et corroborant de ce fait l'identité du site. Parmi d'autres éléments, un splendide fragment de mosaïque multicolore représente un bouquet de fleurs dans un vase. Une grande pierre rectangulaire peut avoir supporté la colonne de marbre dont parle Théodose. Derrière l'abside de la basilique fut exhumé un majestueux escalier de marbre qui descendait vers l'ancien lit du fleuve. Devant l'extrémité inférieure de l'escalier on découvrit une seconde chapelle, de taille plus modeste. Le revêtement d'origine de ses piliers porte de nombreux graffiti gravés en forme de croix. Toujours d'après les auteurs anciens, l'une des chapelles devait marquer le point où le Iesvs posa ses vêtements, et l'autre le lieu où le rite d'immersion fut accompli. Les détails relevés concordant remarquablement bien avec les textes, on en déduisit que c'était là le lieu du baptême recherché.

La mission archéologique n'était pas terminée pour autant, car tout le long du wadi se révélèrent encore de nombreux vestiges dispersés en plusieurs points. Bâtiments, églises, bassins, canaux et grottes furent encore mis au jour. À proximité de la basilique de Jean le Baptisteur, un sentier part vers le nord pour atteindre une paroi rocheuse, laquelle abrite deux grottes taillées et aménagées en habitats érémitiques. L'une de ces grottes est concernée par un étonnant récit d'apparition, que rapporta le moine Jean Moschus au VIIè siècle. Cet auteur raconte qu'un moine-pèlerin se rendant de Jérusalem au Sinaï, venait de traverser le Jourdain lorsqu'il fut pris d'une forte fièvre. Ayant trouvé refuge dans un abri naturel, il aurait eu une vision de Jean le Baptisteur lui parlant ainsi : "Cette petite caverne est plus grande que le mont Sinaï, car notre Seigneur le Chrest lui-même m'a rendu visite ici". Le moine aussitôt guéri de sa fièvre s'installa dans cette cavité qu'il aménagea en église troglodyte. Au total, sur l’ensemble du site, on releva pas moins d’une dizaine d’églises, de cinq piscines baptismales, de cinq caves érémitiques, sans compter les bâtiments annexes. La richesse de ce patrimoine, de même que les nombreuses convergences avec les anciens récits, ont permis l'identification du Wadi Kharrar à la Béthanie du Jourdain et au lieu du baptême. À l'évidence, l'ensemble du Wadi Kharrar fut dans l'Antiquité un lieu pélerinage important où le rite baptismal fut largement pratiqué. La datation de ces vestiges indique qu'ils remontent aux périodes romaine et byzantine, et qu'il fut abandonné progressivement au Moyen-Âge. Bien qu'il n'y ait pas de preuve formelle le rattachant à la vie de Jean le Baptisteur, le patrimoine du Wadi Kharrar en fait l'un des plus intéressants sites archéologiques de la région récemment découverts.

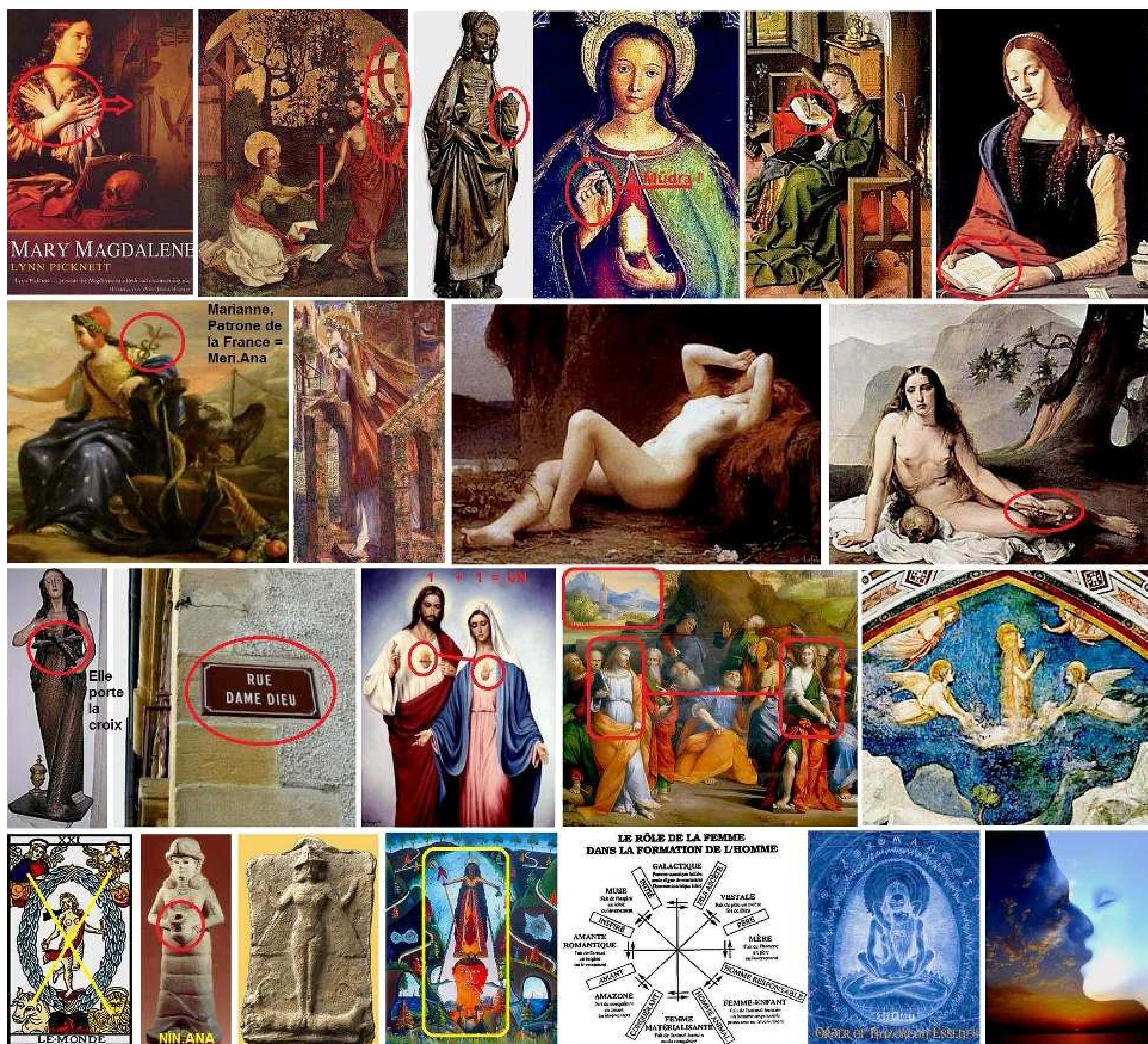
Jean le Baptiste raconté par Flavius Josèphe : d'autres témoignages très anciens font également mention de l'existence et de la mort tragique de Jean le Baptisteur. C'est le cas des écrits de l'historien juif Flavius Josèphe, premier auteur non chrétien de l'Antiquité à citer des personnages du Nouveau Testament. Ainsi un extrait des "Antiquités Judaïques", un ouvrage qu'il composa vers l'an 79, parle du prophète Jean et de son exécution. Quoique le texte diffère des évangiles sur les motifs du meurtre, il restitue assez bien le contexte de la vie du prophète : << Or, il y avait des Juifs pour penser que si l'armée d'Hérode avait péri, c'était par la volonté divine et en juste vengeance de Jean surnommé le Baptisteur. En effet, Hérode l'avait fait tuer, quoique ce fût un homme de bien et qu'il excitât les Juifs à pratiquer la vertu, à être justes les uns envers les autres et pieux envers Dieu pour être unis par le baptême; car c'est à cette condition que Dieu considérait le baptême comme agréable, s'il servait non pour se faire pardonner certaines fautes, mais pour purifier le corps, après qu'on eût préalablement purifié l'âme par la justice. D'autres s'étaient rassemblés autour de lui, car ils étaient très exaltés en l'entendant parler. Hérode craignait qu'une telle faculté de persuader ne suscitât une révolte, la foule semblant prête à suivre en tout les conseils de cet homme. Il aima donc mieux s'emparer de lui avant que quelque trouble se fût produit à son sujet, que d'avoir à se repentir plus tard, si un mouvement avait lieu, de s'être exposé à des périls. A cause de ces soupçons d'Hérode, Jean fut envoyé à Machéronte, la forteresse dont nous avons parlé plus haut, et y fut tué. Les Juifs crurent que c'était pour le venger qu'une catastrophe s'était abattue sur l'armée, Dieu voulant ainsi punir Hérode.>>

Machéronte : le texte ci-dessus donne des informations complémentaires sur le contexte politique de l'époque, et révèle en particulier le nom du lieu où Jean termina sa vie : Machéronte. À dix kilomètres à l'est de la Mer Morte, entre le torrent de l'Arnon et le mont Nébo, à l'extrémité désertique du plateau de Jordanie se dresse une haute et aride colline en forme de cône. Son sommet qui offre une vue imprenable sur la Mer Morte et le désert de Judée, est parsemé de restes de vastes constructions. Des colonnes, des bases de murs, des salles, des bassins : c'est ce qui reste de l'antique forteresse de Machéronte. Le site fut repéré et identifié en 1807 par le voyageur allemand Ulrich Seetzen, par analogie avec entre nom de Machéronte et celui d'un village tout proche appelé Mukawir. Les ruines du sommet de la colline portent aujourd'hui le nom arabe de Qalaat al-Mishnaka, c'est-à-dire "palais suspendu".

Des documents bibliques et historiques nous informent que Machéronte avait été construite en 90 av. J.C. par Alexandre Jannée, roi et grand-prêtre de la dynastie hasmonéenne. La place forte fut démolie par le général romain Gabinius en 57 av. J.C., puis reconstruite par le roi Hérode le Grand vers l'an 30 avant notre ère. Son fils Hérode Antipas l'utilisa comme résidence. Machéronte servit enfin de refuge aux révoltés juifs de 66 à 72, avant d'être prise et rasée par le Romain Lucilius Bassus en 72.

Un village nommé Machabéros subsista dans la vallée à l'époque byzantine. Les premières fouilles du sommet de la colline furent effectuées en 1968 par le docteur Jerry Vardaman, archéologue à l'université du Mississipi. Elles furent suivies par d'autres, menées par les frères franciscains du Studium Biblicum Franciscanum sous la direction du père Virgilio Corbo, de 1978 à 1981 puis en 1992 et 1993. Leurs travaux permirent de dégager une impressionnante forteresse, comprenant les bases d'un puissant mur d'enceinte et de trois tours de défense. Au niveau supérieur, un grand mur d'enceinte polygonal fut ajouté tardivement, peut-être par les rebelles zélotes. Un système d'aqueduc permettait d'amener de l'eau depuis le plateau jordanien. Ce n'est pas seulement une forteresse, mais aussi un luxueux palais que les archéologues exhumèrent. Des cours, des couloirs, des salles, des citernes, un bassin thermal furent identifiés au milieu de l'enceinte. Détail curieux, en dégageant la pièce principale, la salle à manger ou triclinium, les moines constatèrent qu'elle était séparée en deux parties. Intrigués par cette disposition, ils en cherchèrent la raison en consultant des textes juifs anciens. Ceux-ci leur apprirent que l'une des salles était habituellement réservée aux hommes, et l'autre aux femmes. Alors il fut facile d'imaginer la fameuse scène biblique de l'anniversaire d'Hérode scellant le destin de Jean. Salomé, la fille d'Hérodiade entra dans le triclinum des hommes pour danser, puis sortit chez les femmes pour consulter sa mère, et revint adresser au tétrarque sa funeste demande. Les ruines du sommet de la colline de Mukawir s'accorderaient avec ce scénario. Le palais dans lequel Jean fut emprisonné devait comporter un cachot dans lequel la tête de Jean roula sur le sol avant d'être offerte sur un plateau à la jeune princesse. Sur les flancs de la colline de Mukawir sont creusées plusieurs grottes naturelles qui servent encore parfois de refuges aux bédouins et à leurs troupeaux en cas de pluie. L'un de ces abris se prolonge en une étroite galerie souterraine, menant à une très vaste salle voûtée. Ses parois qui portent des traces de ciseaux fut visiblement agrandie de main d'homme. Cet aménagement fait partie d'un système de canaux et de réserves d'eau conçu pour alimenter la citadelle, mais il pourrait bien avoir également été la prison où Jean le Baptiste fut enfermé et exécuté.

D'autres passages de l'œuvre littéraire de Flavius Josèphe donnent des informations historiques. Ils confirment l'union illégitime entre Hérode et Hérodiade dénoncée par Jean. Ils donnent le nom de la jeune danseuse, non précisé dans la Bible, qui s'appelait Salomé. Une image physique du visage de la princesse a été fournie par la mise à jour de trois pièces de monnaie à son effigie, qui représentent la reine Salomé. Car la jeune fille est plus tard devenue reine en épousant le roi Aristobule de Chalcis. Ces pièces frappées vers 56-57 portent sur une face l'effigie d'Aristobule, légendée en grec "BASILEOS ARISTOBULOS", et sur l'autre celle de Salomé, "BASILIS SALOME". Ce profil est le seul portrait connu d'un personnage du Nouveau Testament réalisé de son vivant.



Les textes esséniens découverts à Qumrân traitant de l'authentique Maryam de Magdala offrent une image bien différente de la légende de Marie-Madeleine, prostituée repentie, forgée par l'église de Rome. Ces écrits de la communauté Essénienne révèlent qu'Elle nacquit à Magdala, en Ethiopie. Parèdre féminine de Yohan de Got l'Ancien, le Sauveur (Iesu - Iesous - Ieshoua) tout autant qu'incarnation de la Déesse-Mère, en tant que telle, rien d'étonnant donc qu'elle fut NOIRE puisque Avatar de la Vierge Noire. Tout érudit sait cela, il n'est donc plus question de nier la Vérité !

L'iconographie nous fournit de précieuses clés de compréhension, car les représentations de Marie-Madeleine peuvent être rassemblées en trois groupes : d'abord, celui d'une Madeleine "civilisée", en costume souvent de type médiéval, portant le pot à onguent, son attribut principal ; on reconnaît ici l'aspect "sophistiqué" de la sainte, son origine noble de femme lettrée de la ville dans tous ses atours ; cette représentation de Maria de Magdala est tellement proche de celle de sainte Barbe qu'on peut les confondre très facilement : les deux saintes d'apparence très semblable, le pot à onguent, et la tour parfois difficiles à différencier ; certains peintres de la Renaissance ont d'ailleurs accentué cette ressemblance : au XVIè siècle, le Flamand Rogier Van Der Weyden a peint les deux saintes d'une façon presque gémellaire. Le deuxième type de représentation de Marie-Madeleine est dit en « repentante » souvent nue ou couverte d'un simple tissu, dans des postures oscillant entre la mortification et une troublante sensualité accentuée par sa longue chevelure à présent éparse, et rousse, cette couleur alchimique cuivrée, et par conséquent Vénusienne s'il en est, signifiant beaucoup à "Ceux Qui Ont Des Yeux Pour Voir"... Cette fois-ci, la sainte est dans un cadre naturel, elle a quitté la ville et a été rendue à la Nature ; plus d'oripeaux, le corps totalement libre, elle apparaît comme un esprit féminin pur rendu à sa véritable nature

; dans les églises, ces représentations l'affublent néanmoins par pudibonderie d'un long tissu ou d'une espèce de pagne tressé en fibres végétales. Le troisième type de représentation concerne son assomption, où la sainte monte au Ciel, parfois entourée d'anges, la chevelure maintenant suffisamment longue pour lui couvrir tout le corps, et qui parfois se confond avec une sorte de pelage caractéristique des images d'hommes sauvages, comme vues souvent, nul hasard, pour saint... Jean le Baptiste ! La légende de Marie-Madeleine à la Sainte-Beaume, en Provence, fait référence aux ascensions de la sainte vers les Cieux, élevée parmi les Anges ; de Magdala, Maria est ainsi parvenue au bout du cheminement de son âme humaine, et fait à son tour le « Retour au Père ».

- Maria de Magdala, Prêtresse Nazôréenne : Maria joua un grand rôle dans la présence sur Terre du Sauveur. Bien que l'apôtre Pierre tenta à plusieurs reprises de la rabaisser et la fit souvent pleurer, ce fut elle le moteur de l'Église primitive. C'est à elle que le Iesvs remit ses instructions et elle les observa jusqu'à la fin de sa vie terrestre. Elle transmit les enseignements de Jean à son fils, comme le Sauveur le lui avait prescrit, et elle fut une apôtre féminine très active en Mission dans le sud de la France. Qu'est-ce qui permit à cette femme d'exception de supporter tant d'adversité et de tribulations ? Qu'est-ce-qui lui permit de tenir le coup ? Il n'y a qu'une raison possible : son engagement au sein de la Loge féminine Nazôréenne et sa Foi inébranlable. Elle savait que Dieu tient toujours ses promesses et elle lui faisait totalement confiance. Elle savait que Jean devait mener son destin et qu'elle devait contribuer à son succès. Avait-elle mesuré en l'épousant tout ce que cela englobait ? On dit que derrière tout grand homme se cache une grande femme, et ce fut bien le cas pour le couple de Jean le Baptiseur et Maria de Magdala. Les évangiles disent que Jésus l'avait délivrée de sept démons. Jésus n'aurait pas pu épouser une personne impure, alors que veut dire cette expression ? Les sept démons dont on parle correspondent aux sept grades d'initiation Nazôréens que la Prêtresse Maria avait franchis, chaque grade ou degré correspondant à l'ouverture d'un chakra. Il ne s'agit donc pas de démons extirpés de son corps (ce qui fera dire à tord plus tard de la bouche des exégètes qu'elle était une prostituée), mais bien des sept purifications qu'elle avait franchi pour éveiller la Kundalini, l'énergie divine jusqu'alors endormie, lovée dans l'os du sacrum (= sacré). Voici quels sont les sept démons, chacun individuellement attaché à l'un des sept principaux chakras, et leurs purifications correspondantes : sans Proverbes VI, 16-19, ces démons à combattre sont : « Il y a six choses que le Seigneur déteste et ne supporte absolument pas : le regard orgueilleux, la bouche qui trompe, les mains qui font couler le sang innocent, l'esprit qui projette l'injustice, les pieds qui courent faire le mal, le faux témoin qui débite des mensonges. Mais il y a aussi une septième chose : l'homme qui sème la discorde entre frères ». À ces sept démons correspondaient sept purifications : l'humilité, l'honnêteté, la non-violence, la justice, le bien en toutes choses, la vérité, la paix entre les frères. Maria de Magdala avait donc traversé ces sept étapes de purification. Sa dignité la rendait inaccessible au péché et lui permettait d'être aux côté de son mari, Juge en Israël. Elle avait atteint le niveau de Prophétesse comme l'avait reçu avant elle plusieurs femmes qui s'illustrèrent dans l'Histoire du Peuple Juif et qui portaient ce titre, et elle était enfin devenue une Grande Prêtresse accomplie, après avoir réalisée son "Grand Oeuvre", c'est à dire après avoir mis au monde son premier enfant. Elle revêtit alors la robe rouge de la lignée royale d'Ève ainsi que le manteau noir à capuchon. Profondément respectées dans le Saint Ordre, les Prêtresses Nazôréennes atteignaient le grade le plus haut de la Prêtrise car elles devenaient Co-Créatrices avec Dieu. Mais seuls les hommes pratiquaient le culte aux yeux de tous. Les femmes, seules, rendaient le Culte à la Divine Présence, la Shékinah ou Mère Céleste. « Qu'il est bon de contempler la face de la Divine Présence ! » (Le Zohar, Le Livre de la Splendeur, Les Amants de la Torah). Ce culte, lié à la lune et à Vénus, l'étoile du matin, était pratiqué entre Sœurs et il perdura plus longtemps que le culte masculin des Nazaréens puisqu'il ne s'arrêta qu'à la mort de Morgane la Faye, Prêtresse d'Avalon.

La Shékinah, la Divine Présence est également appelée le Consolateur, le témoignage du Ciel, et en voici sa description : « Car par l'eau vous gardez le commandement ; par l'Esprit vous êtes justifiés, et par le sang vous êtes sanctifiés. C'est pourquoi, il est donné pour demeurer en vous, le témoignage du Ciel, le Consolateur, les choses paisibles de la gloire immortelle, la vérité de toutes choses, ce qui vivifie tout, donne la vie à tout, ce qui connaît tout et a tout pouvoir selon la sagesse, la miséricorde, la vérité, la justice et le jugement ». (Livre de Moïse, Perle de Grand Prix, Chap. VI versets 60 à 62). Le Saint, béni soit-il forma un petit vase de la taille de la lettre yod, qu'il emplit de Lui, et l'appela la Fontaine-d'où-ruisselle-la-Sagesse, et prit lui-même, à cause de cela, le nom de Sage. À la fois sage et intelligent, Il l'est par essence : la Sagesse (Shékina) elle-même ne peut revendiquer ce titre, mais seulement à travers celui qui est sage et l'a emplie de Sa « Fontaine » (Le Zohar, Le Livre de la Splendeur, Les dix Séphiroth). Le culte rendu à Shékinah, notre Mère Sage, est jusqu'à présent resté si secret que nous n'en connaissons que certains symboles extérieurs tels que la lune, l'étoile du matin (Vénus), le langage spirituel de la Nature, de l'eau, du vent, le cycle de la vie, la reine des abeilles donnant naissance par le sacrifice d'elle-même à une foultitude d'abeilles (symbole de la Consécration), la ruche qui est l'idéal de perfection dans le Grand Œuvre des abeilles, créant des hexagones parfaits pour les chambres alvéolaires des

progénitures royales.

Les rites nazaréens masculins furent mieux connus, bien que certains aspects soient plus mis en exergue que d'autres : La fraternité, la guérison par imposition des mains, le baptême par immersion (rite de purification), l'égalité dans l'exercice de la Prêtrise, l'enseignement en commun, la transmission des symboles, rites et enseignement éternel reçus par Adam. « Le Saint, béni soit-il, possédait un fils de la Matrona, à savoir l'âme suprême et sainte. Il l'envoie dans un village, c'est-à-dire en ce monde, pour qu'il y soit élevé et initié aux coutumes du palais du Roi. Averti que son fils est devenu adulte et devrait rentrer au palais, le Roi, par amour, envoie la Matrona le chercher et le ramener au palais. L'âme ne quitte pas ce monde avant le temps où la Matrona vient la chercher pour la conduire au palais du Roi, où elle séjourne à jamais. Et alors les villageois pleurent le départ du fils du Roi ; mais un sage leur dit : Pourquoi pleurez-vous ? N'était-ce pas le fils du Roi, et sa place véritable n'est-elle pas dans le palais de son père et non parmi nous ? » (Le Zohar, Le Livre de la Splendeur, Un sceau sur ton cœur).

- Maria de Magdala, le Saint Graal : un lien étroit est tissé depuis toujours entre Maria de Magdala et le Saint Graal. Du point de point du Savoir authentique, et notamment du respect ancestral de la transmission de l'ADN mitochondrial par voie matriarcale, Maria fut effectivement le Calice (KA LYS), le "Sain Utérus" qui recueillit la semence de son époux bien-aîmé, assurant la pérennité de la Lignée de Noun. C'est le Khrist, énergie cosmique déversée sur Îo'hanan, qui donna une valeur particulière à cette "Coupe destinée à perpétuer le Saint Sang". Nous sommes bien loin là des mensonges colportés par le dogme religieux d'une caste sacerdotale misogyne et hypocrite. Îo'hanan fit ainsi de Maria de Magdala, son épouse, la dépositaire de la lointaine Tradition du Saint Graal des premiers Rois de la Terre. Maria de Magdala, en tant que "Sainte Coupe", tribula ensuite à travers l'Europe afin de protéger l'enfant à naître de la persécution romaine. L'Épouse du Khrist veilla sur cet enfant car le Seigneur lui avait communiqué en vision qu'elle représentait l'Arche de la Nouvelle Alliance Éternelle et qu'elle devait suivre les siens à travers leurs pérégrinations sur la Terre. Avant sa mort, Maria confia les enseignements du Sauveur à ce fils bien né, afin qu'il soit revêtu de la Prêtrise de Dieu, ainsi donc identifié à Aarôn qui portait sur son front l'inscription décrite dans Exode, chapitre XXVIII (traduction de Chouraqui) : « Consacré à IHVH Adonaï », consacré Benéi Israël. Dans les gorges du Bézis, près du village d'Arques, les anciens savaient que la femme qui habitait la Cauna (grotte) de la Berco Petito pleurait la mort de son Époux bien-aîmé en se frappant la poitrine tout au long du jour... La légende et l'iconographie représenta par conséquent Marie-Madeleine en haillons, priant auprès d'un crâne. Ce que la légende garda secret, c'est la finalité d'une telle pénitence... Maria en effet n'avait aucun péché à expier par la pénitence, elle servait le Seigneur jour et nuit tout comme le firent plus tard les Porteurs du Saint Graal : Psaume 51:17 « Les seuls sacrifices qui sont agréables à Dieu, c'est un esprit brisé : Ô Dieu ! Tu ne dédaignes pas un coeur brisé et contrit » ; Esaïe 57:15 : « Car ainsi parle le Très-Haut, dont la Demeure est éternelle et dont le nom est saint : J'habite dans les lieux élevés et dans la sainteté ; mais je suis avec l'homme contrit et humilié, afin de ranimer les esprits humiliés, afin de ranimer les coeurs contrits » ; Joël II, 13 : « Déchirez vos coeurs et non vos vêtements, et revenez à l'Éternel, votre Dieu ; car Il est compatissant et miséricordieux, lent à la colère et riche en bonté ».

Arrivés à ce stade, les question sont : pourquoi l'Église catholique de l'Imperium Romanum a-t-elle fait disparaître Maria de Magdala de l'Histoire du Salut ? Pourquoi fut-elle rabaissée à celle "d'où était sortie sept démons" ? Pourquoi du statut d'Épouse Royale, Maria a-t-elle été rabaissée au statut de prostituée repentie ? Ces interrogations sont intéressantes car elles sous-tendent plusieurs réponses qu'il conviendrait d'aborder. Tout d'abord, beaucoup de choses furent dites concernant le choix des évangiles par les Conciles organisés par l'Empereur Constantin. Hélène, sa mère, fut une Desposyni de la branche de Joseph d'Arimathie, raison pour laquelle celle-ci n'éleva pas son fils dans l'aversion de Maria de Magdala, l'Épouse du Khrist. L'Empereur Constantin se chargea de mettre à part les évangiles gnostiques qui par leur côté hermétique nécessitaient d'être initié pour les comprendre ; il choisit des évangiles simples, à la lecture directe, et se recoupant, afin qu'aucun trouble ne puisse jaillir dans l'esprit des fidèles, nouveaux ou anciens baptisés. L'Évangile de Marie contenait clairement une controverse entre Maria de Magdala et certains des apôtres : elle apparaissait comme la victime de leur jalousie et cela jetait le trouble sur la légitimité du « Trône de Saint Pierre », voilà pourquoi cet évangile fut écarté des Évangiles canoniques. Rappelons également qu'après l'Ascension, le « Trône de Saint Pierre » n'existait pas à proprement parler, puisque c'était Jacques, le frère de Îo'hanan qui était Président de l'Église du Gezù. Le « Trône de St Pierre » ne commencera à être occupé par un pape qu'à partir de 325 avec Sylvestre Ier durant le règne de l'Empereur Constantin. Auparavant, après la mort de Siméon, évêque de Jérusalem et frère de Jacques, ce fut l'évêque de Rome Clément Ier qui assura à partir de 88 apr. J.C. la gouvernance de l'Église en–dehors du siège de l'Église à Glastonbury. Mais déjà, quand Maria de Magdala quitta la Judée pour rejoindre le sud de la France, sa réputation

d’Apôtre des Apôtres commença à être déformée et à disparaître. Quel en a été pourtant le contexte ?

Au départ, les récriminations à l’encontre de Maria de Magdala furent manifestées au sein des Apôtres et du milieu judaïsant des débuts de l’Église. Pierre lui reprochait la proximité du Iesvs et la suspectait d’avoir reçu de la bouche du Messie des révélations concernant la direction de l’Église ; mais il n’était pas le seul à considérer que les affaires de l’Église ne regardaient pas les femmes, car Paul prônait le célibat et désignait clairement la place de la femme au service de l’homme. Le Khrist, lui, exprimait l’égalité de la femme et de l’homme dans la prédication de l’Évangile, peut-être allait-il plus loin dans le domaine de la guérison des malades, de l’exercice de la Foi, etc… Mais les évangiles canoniques ayant été expurgés au fil des siècles, il ne reste rien de ses intentions initiales. Certains détails subsistent toutefois dans les Évangiles Apocryphes de Thomas et de Philippe, où Marie-Madeleine est décrite prêchant l’Évangile aux femmes, guérissant les malades, etc… On peut donc voir une divergence de pensée notable entre la pensée sémite, ou zélote des Apôtres, et Pharisienne de Paul qui se refusaient à intégrer les femmes à une place d’égalité dans l’exercice de la prêtrise, et l’opinion du Christ, de sa famille, de Jean et d’André qui étaient Juifs de rites Nazôréens. Les Nazôréens, rappelons le, étaient un mouvement Juif qui incluait les femmes à égalité des hommes tout en séparant leurs activités. Qumrân était le centre Éssénien d’études des hommes, alors que les Prêtresses Nazôréennes se réunissaient plus discrètement dans leurs foyers ; mais, même si les deux communautés étaient géographiquement séparées, elles étaient complémentaires et aucune n’avait la suprématie sur l’autre. Ce contexte rappelle bien les sources midrashiques originelles où la première femme d’Adam s’appela Lilith, et était plus que son égale en tout, puisque appartenant à la Lignée des Anciens. Le rite Nazôréen ne fit pas de Lilith l’épouse désobéissante que le Midrash en fit au cours des siècles, elle était celle qui prenait avec dignité la place de Fille de Dieu, tout comme Adam l'Adapa prenait celle de Fils du dieu Enki : « Dieu créa Adam et vit qu’il était seul. Il dit : "Il n’est pas bon pour un homme d’être seul". Alors, Il lui affecta une femme appelée Lilitu. Adam et Lilitu se querellèrent. Il lui dit : "Je ne me coucherai pas sous toi, mais seulement au-dessus de toi. Tu es faite pour être dessous, parce que je te suis supérieur". Lilit répondit : "Je ne me coucherai pas sous toi mais sur toi. Nous sommes égaux, nous avons été créés de la même terre"». Aucun des deux ne voulut céder. Quand Lilitu le vit, elle prononça le Nom Ineffable et partit dans les airs. Adam s’est ensuite tenu en prière devant son Créateur et dit : « Souverain du monde, la femme que tu m’as donnée s’est enfuie loin de moi ». Et Ève, dans tout cela ? Me direz-vous. Eh bien, Adam se rebella contre l’égalité de sa femme en tout et Lilith quitta Adam pour rejoindre Enki avec lequel elle s'unit, lui donnant pour fils Kaïn (le Caïn biblique). Dieu / Enki créa ensuite Ève comme nouvelle compagne d'Adam, et c’est elle qu’il désigna pour accomplir à la Fin des Temps la destruction de Rome, selon l’interprétation des Sages Kaballistes anciens. Les Nazôréens s’appuyaient sur le fait que Dieu ne maudit pas Lilith car dans son ineffable sagesse Il voulait qu’il y ait une opposition en toute chose. Le Saint ineffable confia à Lilith une mission à l’arrivée du Messie, ce qui aux yeux des Nazôréens signifiait qu’il devait y avoir égalité des sexes dans l’exercice de la prêtrise. Ils s’appuyaient également sur le fait que Lilith est associée à la Mère Céleste (Shékinah, Présence Divine, Épouse de Dieu) avec laquelle elle partage les mêmes attributs, à savoir, la personnification féminine de la Lune, de Vénus, et de la Terre. Bien sûr, Lilith n’est pas la Mère Céleste, mais elle en est la digne fille ou hypostase, celle qui comprend les mystères de la Prêtrise et qui interagit avec sa Mère pour soutenir le Créateur dans sa puissance créative. Après cette digression que j’espère instructive, abordons maintenant le contexte de déformation du rôle de Maria de Magdala.

Les Apôtres qui n’étaient pas des Nazôréens identifièrent Maria à Lilith, lui reprochant d’avoir voulu prendre la place du Sauveur après l’Ascension, ce qui, bien entendu, est totalement faux. Le pas fut vite franchi au fil des années, quand Siméon mourût et que l’Evêché de Jérusalem perdit sa primauté sur la sous-direction des Églises Chrétiennes. Maria de Magdala fut alors affublée du terme de prostituée repentie, exorcisée par le Maître et d’où étaient sortis sept démons (les démons engendrés par Lilith selon le Midrash). L’association de la pauvre Maria avec Lilith fut renforcée également dans l’imaginaire collectif avec le petit croissant de lune que portaient les Prêtresses Nazôréennes, symbole de leur Prêtrise associée à l’action bienfaisante de la Shékinah. Alors, quelle fut la "nouvelle Ève" qui supplanta la "nouvelle Lilith" dans la vie du "nouvel » Adam" (Îo'hanan, le Iesvs-Khrist) ? Les Pères de l’Église répondirent à cette question lorsqu’ils déclarèrent que Marie, la mère de Jésus, était la nouvelle Ève, et que l’Èglise était l’épouse du Christ ! Et voilà comment Maria de Magdala fut escamotée de la scène de l’Histoire. La chasse aux Desposyni s’intensifia alors afin qu’aucune voix ne vienne s’opposer à ces supercheries...



YESHU BEN PENTERA HA-NOTZRI, faux Messie selon les prêtres juifs, vrai Mage aux yeux de Rome.

Nous avons vu précédemment que L'OINT (Melekh ha Mashiach, Mesi, ou Messie) du "Roi de Lumière" attendu est censé être un "Judah ha Nasi" issu de la Maison Royale de David, c'est à dire un prince (nasi) issu de la lignée royale Judéenne (Judah), elle-même provenant des DÂVIDUM (Guides, Commandeurs) de ladescendance d'ABRAM : RAMA, l'Archidruide Hyperboréen, devenu commodément l'ABRAHAM biblique pour le Christendom. Le fait d'être "OINT", signifiant "avoir reçu l'onction", consiste à être investi de la "sainteté divine" (kedusha), c'est à dire de l'Énergie de l'Esprit Cosmique déversée symboliquement sous la forme de rayons dorés et d'une COLOMBE, cette soudaine élévation de conscience pouvant être nommée l'état "Xristique" ou "Supramental". À savoir que les rites d'onctions remontent aussi loin qu'en l'Ancienne Égypte, où le Roi était oint de la graisse du crocodile sacré, animal assimilé au dragon antédiluvien, et non pas d'huile d'olive !

La classe scientifique sait aujourd'hui que l'ADN de ce Roi devait en outre posséder le chromosome Y transmis matrilinéairement, dans la stricte conformité des us et coutumes de la Grande Assemblée (ANANNAGE) des Anciens, rescapés ATLANTES du Cycle temporel terrestre précédent.

Au cours des millénaires, dans l'intention de favoriser la lignée humaine dite "adamique" au détriment de la Lignée royale issue des Anciens, l'Oligarchie PATRIARCALE de l'Ordre sacerdotal romano-babylonien s'est donné beaucoup de mal pour falsifier malicieusement les données généalogiques, écartant tout d'abord la légitimité de KAÏN - né de LILITH et de ENKI ÉA, au profit de SETH, le fils d'ABEL lui-même né d'ADAM et ÈVE. Le roi sumérien UTA NAPISHTIM fut ensuite transformé en un NOÉ fictif biblique, ISAAC fut écarté au profit de JACOB ; YOUSSOUF, Grand Vizir de Thoutmosis IV et de son fils Aménophis III devint, par un tour de passe-passe, le JOSEPH biblique, et AKHÉNATON le Moses fut renommé MOÏSE ! Alors quoi de si étonnant si Îo'hanan (Ioannès, Yohan de Got, Jean de Dieu, le Baptiste) eut à subir l'usurpation d'un tel

YESHU BEN PENTERA ? Allons donc y voir de plus près...

Il était une fois une jeune femme nommée MIRJAM (Myriam, Mariam, Maria, Marie), membre de la prestigieuse famille sacerdotale de Bilgah, qui servit comme Prêtresse du second Temple de Yahvé. À cette époque, ANTIOCHE (Antiochus), roi de l'empire gréco-syrien, de par sa volonté d'établir une seule nation homogène, émet plusieurs décrets signifiant que tout un chacun doit désormais se conformer aux lois, us et coutumes de la culture grecque dominante, la désobéissance étant punie de mort. Par la même occasion, Antioche ordonne à ses généraux de transformer le Temple, centre spirituel sacré des Israélites, en un sanctuaire païen. Ceux-ci, après avoir pillé et saccagé l'intérieur du "Saint Temple", érigent des idoles et sacrifient des porcs aux dieux grecs. Ils suppriment en outre le culte de Yahvé, le service des prêtres et des prêtresses, et répriment implacablement la foi israélite. Les mères d'enfants circoncis sont assassinées, lesdits enfants pendus. Les atrocités et les massacres occasionnés par cet assaut brutal suivi d'un revirement total des croyances occasionnent de terribles traumatismes au sein des familles sacerdotales israélites, au nombre desquelles compte Mirjam, témoin horrifié de la sauvagerie et de ces abus. Contrainte par cette hellénisation forcée, elle commet alors l'impensable aux yeux des siens, abandonnant le judaïsme pour se marier à un officier grec de haut-rang qu'elle accompagne à l'ancien Temple, s'écriant en brisant l'autel de sa sandale : "Loup ! Loup !" (comparant "Dieu" à un loup dévorant les deux agneaux offerts quotidiennement), "Tu consume la santé du peuple d'Israël, mais tu ne donne aucune réponse à ses besoins !". Lorsque le Temple sera finalement restauré, le sacerdoce des prêtres et prêtresses israélites rétabli, la famille de Bilgah sera pénalisée pour ce geste desespéré de Mirjam jugé irrespectueux envers Yahvé.

Dans le Talmud juif, plusieurs personnages nommés MIRJAM (Miriah ou Mariah) sont décrits de manière détaillée, l'une d'entre elles exerçant le métier de coiffeuse, une autre - celle qui nous intéresse - étant une prêtresse du Temple. Selon les sources talmudiques de l'Evangile du Ghetto (Toledoth Yéchou ou Toldath Yeschou) tardivement daté du XIè siècle de notre ère, cette Marie aurait été violée par l'un de ses voisins, un mécréant du nom de Yossef ben Pendara (ou Pendara tout court selon la Guemara) s'étant glissé dans sa couche alors qu'elle était en état d'impureté (elle avait ses règles). Son fiancé ou son mari (selon une autre version) ayant appris cet adultère forcé, suivit alors les conseils de son maître, rabbi Chim'on ben Chéta'h (qui vivait pourtant un siècle av. J.C.) et partit en Babylonie d'où il ne revint jamais plus, tant il eut honte de cette mauvaise affaire.

Cependant, cette tradition tardive de l'infidélité de Maria n'est pas une invention juive moyen-âgeuse car on la retrouve dans des textes romains et chrétiens beaucoup plus anciens, et donc d'autant plus intéressants car plus proches sans doute de la vérité... Ainsi, Origène (185-254), dans le "Contre Celse" est le premier à en parler : << La mère de Jésus a été chassée par l'artisan qui l'avait demandée en mariage, pour avoir été convaincue d'adultère et être devenue enceinte des œuvres d'un soldat romain nommé Panthèra. Séparée de son époux, elle donna naissance à Jésus (Yeshu), un bâtard. La famille étant pauvre, Jésus fut envoyé chercher du travail en Égypte ; et lorsqu'il y fut, il y acquis certains pouvoirs magiques que les égyptiens se vantaient de posséder >> (C.C. I, 32 5. Cf. I, 28 10, 33 19 et 69 20. Cf. R.C. p. 355). Dans le Beth Jacobh, fol. 127, il est écrit : "Les Mages, avant de quitter l'Égypte, prirent grand soin de ne pas coucher par écrit leurs pratiques magiques afin que d'autres peuples ne risquent pas d'en prendre connaissance. Mais lui, il avait trouvé un système : il inscrivait les formules magiques sur sa peau, ou bien il se faisait des coupures et y mettait les formules. En se cicatrisant par-dessus, les formules étaient cachées par la peau qui avait repoussé." Plus tard, Épiphane (315-403) le répèta : "Jésus était le fils d'un certain Julius, dont le nom était Panthéra". À ce stade, retenons, voulez-vous, les trois indices constitués d'un soldat romain, du prénom JULIUS, et du nom PANTHÉRA...

Selon le Toledoth Yéchou, la naissance illégitime de Jésus entraîna des réactions d'hostilité de la part de ses condisciples qui le qualifiaient de "bâtard". C'est face aux quolibets des autres étudiants, qui lui demandaient où était son père ou qui était son père, que Jésus commença à répondre que son Père était au ciel et qu'il n'avait d'autre Père que lui. Et, comme il était savant et doué, il y eut confusion dans les esprits : Jésus avait un Père céleste, ce qui expliquait toute sa science religieuse. Plus tard, Jésus fut traîné devant la souveraine d'Israël : la reine Hélène, Desposynos et épouse de l'empereur Constantin, alors que ce dernier ne régna que trois siècles plus tard ! Aurions-nous affaire là à un homonyme ou à un Jésus devenu alchimiste, et par conséquent détenteur du secret de la longévité ?

Les judéens, hostiles à ce Jésus là, déclarèrent à la reine : «Maîtresse ! Reine ! L'homme qui a nom Yéchou (Yeshu) est un bâtard qui possède des charmes magiques immenses. Grâce à eux, il abuse les gens et il abuse Israël en affirmant qu'il est le Messie, ce pour quoi il mérite la peine capitale. Aussi l'avons-nous fait prisonnier pour te le déférer afin que tu en tires justice puisqu'il mérite la mort.» Face à ces accusateurs, Jésus répondit : «Oui, c'est moi, je fais mourir et je fais

vivre, c'est le plus grand signe car aucun Messie ne peut faire ce signe.» Et en effet, ce Jésus là ressuscita les morts dont ses détracteurs avaient, à la demande de la reine, apporté les cadavres. Plus tard, alors qu'il s'était rendu en Galilée et que les Israélites tentaient une nouvelle fois de le traîner devant la reine, Jésus accomplit de nouveaux miracles : il donna vie à des figurines d'oiseaux faites de boue. De plus, il navigua sur le lac de Tibériade, juché sur une immense pierre de meule, "comme une coquille de noix".

Hors, Jésus avait réussi à connaître par un stratagème le Nom nom complet de Dieu qui lui permettait de dominer le monde naturel. Ce Nom Ineffable, qu'il ne fallait jamais prononcer, avait été gravé dans une pierre placée au centre du Temple de Jérusalem, dans l'enceinte du Saint des Saints. Chacun pouvait pénétrer dans le Temple et voir la pierre fondamentale, mais nul ne pouvait, après avoir lu l'inscription, se souvenir du Nom Ineffable. Deux lions de pierre veillaient à la porte du Temple et faisaient en sorte que le Nom s'efface de la mémoire de ceux qui auraient tenté de le mémoriser. Jésus trompa la vigilance des lions, il incrusta en effet dans sa chair le Nom complet, et franchit sans difficulté le mystérieux barrage. En possession du Nom, il put, devant la reine et devant le peuple, accomplir les miracles qui le mettaient bien au-dessus des faiseurs de sortilèges.

Bien vite, de nombreux Israélites arrivèrent à la conclusion que sa condamnation à mort ne servirait à rien car il serait impossible de convaincre la reine si Jésus ne trouvait pas plus fort que lui. Il fut alors décidé qu'un nommé Yehouda (Juda Iscariote), homme savant et valeureux, serait chargé d'apprendre le Nom complet, de sortir du Temple en usant du même procédé que Jésus avait employé et de défier, devant la reine, celui qui se prétendait Messie et Fils de Dieu : "Jésus prononça le nom sacré de Dieu et il continua à le faire jusqu'à ce qu'un vent vint à se lever qui l'emporta de la Terre dans les cieux. Juda prononça lui aussi le nom de Dieu, et lui aussi fut emporté par ce vent. Ainsi, ils flottèrent dans les airs, tous deux, à la stupéfaction des témoins. Puis Juda, prononçant à son tour le Nom Divin, prit Jésus au collet et le précipita vers la terre. Mais Jésus essaya de faire une prise à Juda, et ainsi un combat s'engagea entre eux. Et lorsque Juda vit qu'ils ne pouvait pas l'emporter sur Jésus, il lui pissa dessus : les deux étant ainsi souillés et donc désormais impurs tombèrent sur la Terre ; ils ne pourraient plus invoquer le Nom Divin avant d'avoir pu se purifier."

Par la suite, Jésus voulut revenir au Temple pour réapprendre le Nom divin, mais il fut dénoncé et mis à mort, puisqu'il entraînait le peuple à croire qu'il était le Messie par ses miracles. La reine décida alors de remettre le faux Messie à ses adversaires, de manière qu'il soit lapidé. Mais il fallait, selon les procédures romaines en vigueur, qu'il fût également pendu au bois, c'est-à-dire à un pal, pieu fiché en terre à l'image d'un arbre. Or du temps où Jésus possédait le Nom divin, pressentant qu'il serait un jour condamné, il avait fait jurer aux arbres de ne pas accepter qu'il fût pendu à leurs branches. Ainsi, au moment de la pendaison, chaque arbre se rompit sous le poids du corps de Jésus, jusqu'à ce qu'on eût l'idée d'accrocher sa dépouille à un immense chou dont la tige était assez solide pour supporter celui qui venait d'être exécuté. À la nuit, on décrocha le supplicié et on l'enterra près du champ de Judah le jardinier. Ce dernier, mécontent du choix du lieu de l'ensevelissement, déplaça secrètement le cadavre. Les disciples de Jésus voulaient voler le corps de leur maître, mais, ne retrouvant plus ses restes, crièrent au miracle. Finalement, Judah le jardinier confessa son acte et tout rentra à peu prés dans l'ordre.

La foi en Jésus a cependant continué à se répandre parmi les Israélites. Il fallait parer également à ce nouveau danger. On décida donc de confier à un homme sage et juste, nommé Élie, une mission extraordinaire : faire en sorte que les partisans de Jésus renoncent aux pratiques religieuses judéennes. Il ne fallait pas que ceux-là puissent proclamer qu'ils restaient intégrés au judaïsme car ils empêchaient l'entrée du Temple. Il fallait absolument les éloigner de la Loi. Cet Élie se présenta donc à Antioche, où la plupart des chrétiens s'étaient repliés, pour leur dire que, venant de la part de Jésus, il demandait que l'on renonçât aux anciennes pratiques. Naturellement, cet Élie, ayant accédé à la connaissance du Nom complet, put, par les prodiges qu'il accomplissait, convaincre les chrétiens du pouvoir miraculeux qu'il aurait tenu de Jésus lui-même. Cela a permis ainsi de séparer les chrétiens des juifs. Élie, reconnu par les chrétiens, fut ensuite appelé saint Paul !

Un second sage de cette même époque aurait été forcé par des zélotes chrétiens de se joindre à eux, ce qu'il fit, voyant que son refus mettait en danger le peuple juif tout entier. Il fit comme Paul et conserva en secret sa foi dans le judaïsme : c'est Pierre, nommé auparavant rabbi Chim'on Képha ! On peut penser que ce texte ne fait qu'exprimer le ressentiment des juifs envers les chrétiens.

Le Talmud de Babylone (Sanhédrin 43a) indique : << La veille de Pâques, on a pendu Yéshu (Jésus). Pendant les 40

jours qui précédèrent l'exécution, un héraut allait en criant : "Il sera lapidé parce qu'il a pratiqué la magie et trompé et égaré Israël. Si quiconque a quelque chose à dire en sa faveur qu'il s'avance en son nom." Mais on ne trouva personne qui témoignât en sa faveur et on le pendit la veille de pâques. On a dit : "Pourquoi avoir tant attendu et cherché à l'acquitter ? N'était-il pas écrit de ne lui montrer aucune pitié, aucune compassion, et de ne pas le protéger ?" Mais pour Yeshu c'était différent car il était proche du gouvernement.>> Le Sanhedrin 67a confirme également qu'un certain Yéshu fut pendu la veille de la Pâque ; et dans un manuscrit du Josippon (recueil d'écrits en langue hébraïque) il est écrit : << En ces jours-là, il y eut de nombreux combats et de grandes dissensions en Judée entre les Pharisiens et les "brigands" en Israël qui suivirent Jeshu'ah ben Pantera le Nasaréen qui fit de grands miracles en Israël jusqu'à ce que les Pharisiens l'aient vaincu et le pendirent sur un poteau.>> (manuscrit Hébr. 1280, fol. 123 v de la B.N.F.).

Dans le Talmud Sanhedrin 43a, il est écrit : << On enseigne que Yeshu avait eu cinq disciples : Matai, Nekai, Netzer, Buni, et Todah. Ils ont apporté Matai devant les juges. On leurs a dit : Matai sera-t-il tué ? Il est écrit (psaume 42:2) : "Quand (= matai) viendrai-je et paraîtrai-je devant Dieu ?" Ils lui ont dit : "Oui, Matai sera tué comme il est écrit" (psaume 41:5) : "Quand (= matai) mourra-t-il ? Quand (= matai) périra son nom ?" Ils ont apporté Nekai. On leurs a dit : Nekai sera-t-il tué ? Il est écrit (exode 23:7) : "l'innocent (= naki) et le juste vous ne le massacrerez pas." Ils lui ont dit : Oui, Nekai sera tué comme il est écrit (psaume 10:8) : "dans des lieux cachés, il tue l'innocent (= naki)". Ils ont apporté Netzer. On leurs a dit : Netzer sera-t-il tué ? Il est écrit (Isaïe 11:1) : "une branche (= netzer) prendra naissance de ses racines." Ils lui ont dit : Oui, Netzer sera tué comme est écrit (Isaïe 14:19) : "mais toi, tu as été jeté hors de ton sépulcre comme une branche (= netzer) abominable ." Ils ont apporté Buni. On leurs a dit : Buni sera-t-il tué ? Il est écrit (exode 4:22) : "mon fils (= beni), mon aîné, Israel." Ils lui ont dit : Oui, Buni sera tué comme il est écrit (exode 4:23) : "voyez, je massacre votre fils (= beni), votre aîné." Ils ont apporté Todah. On leurs a dit : Todah sera-t-il tué ? Il est écrit (psaume 100:1) : "un psaume pour la louange (= todah)." Ils lui ont dit : Oui, Todah sera tué comme il est écrit (psaume 50:23) : "celui qui sacrifie la louange (= todah) me glorifie".>>

Yeshu ben Pantera, le Jésus de la catholicité, fut donc vu par les Israélites comme un magicien, un agitateur, un impie schismatique. Le Sanhédrin 103a dit en effet ceci : <<... Car tu n'auras pas un fils ou un disciple qui gâte son plat publiquement en le relevant trop d'ingrédients étrangers, comme Jésus le Nazaréen.>> Et dans Berakhot 17a on ajoute cela : <<... puissions-nous n'avoir ni fils ni disciple qui gâte son plat publiquement en le relevant trop d'ingrédients étrangers comme le Nazaréen.>> Mais dans le Talmud Jérusalem Shabbath 14 d et le Tosefta Chullin 2:23, il est dit également : << Il s'est produit dans le passé que Rabbi Eleazar ben Damah a été mordu par un serpent et Ya'akob (Jacob) du village Sechania (Kephar Sama) est venu pour le guérir au nom de Yeshu ben Pantera (ou Pandira), mais Rabbi Ismael ne l'a pas permis.>> Cela montre que, bien que n'aimant pas Jésus, les Juifs lui reconnaissèrent quand même certains pouvoirs de guérison, ainsi qu'à ses disciples.

Au Moyen-Âge, quelques livres parlent également de ce Jésus là, narrant ses aventures dans le détail. Cependant ces écrits colportent probablement plus de médisances anti-chrétiennes que de traditions authentiques sur la vie de Jésus. Ainsi Rambam Maïmonides prétend que le vrai Jésus était un disciple de rabbi Yehochoua' ben Pera'hiya (Yehoshua Ben Perachiah / Perahia). Sauf à considérer un autre personnage historique, cela semblerait pourtant impossible car ce dernier vivait un siècle av. J.C. ! Rambam déclare aussi : "Sa naissance a eu lieu près de deux cents ans avant la destruction du Temple"... Hors, selon la chronologie historique que l'on nous enseigne, la destruction du Temple par les Romains a eu lieu en 70 de notre ère, ce qui rapporterait donc la naissance de ce Jésus à 130 av. J.C. ! De fait, il pourrait donc s'agir là du personnage historique Yehoshua Ben Satada (ou Stada). Pourtant une aggada du Talmud (Sanhedrin 107b, Sotah 47a) prétend également que ce Yeshu (Jésus) était bien l'élève du rabbi Yehoshua Ben Perachiah : << Rabbi Yehoshua Ben Perachiah et Yeshu partirent à Alexandrie d'Égypte à cause des persécutions du roi Yannaï (Jean Hyrcan). Plus tard, lors de leur retour, ils se retrouvèrent dans une auberge où l'aubergiste les accueilli avec beaucoup de grâce. Quand le maître fit remarquer à Yeshu que cette femme était fort sympathique, Yeshu répondit alors : "Rabbi, elle a les yeux trop petits !" Rabbi Yehoshua Ben Perachiah se fâcha alors : "Racha (Méchant) ! C'est donc à cela que tu t'intéresses ! Je te chasse !" Nombre de fois, Yeshu se présenta à lui. "Reprenez-moi", lui disait-il, mais lui n'en avait cure. Un jour qu'il récitait le "Shema", Yeshu se présenta devant lui dans l'espoir qu'il le réadmettrait. Yehoshuah lui fit un signe de la main (pour lui signifier d'attendre la fin de la prière). Yeshu pensa alors qu'il le repoussait définitivement et s'en alla, prit une brique et se prosterna devant elle.>> L'auteur de cette parabole reprend un principe très ancien mis en faveur par Rabbi Éliezer le Grand : "Que ta main gauche repousse sans cesse et que ta main droite attire." Un commentaire précise : "Ne fais pas comme Rabbi Yehoshuah qui repoussa Jésus des deux mains." Certains poussèrent la remarque plus loin : Ils dirent que si ce maître avait été moins dur et avait su donner à Jésus une place convenable, il

n’aurait jamais quitté le giron du Judaïsme. Selon le Talmud, cependant, ce Jésus, Yehoshua Ben Satada, élève du rabbi Yehoshua Ben Perachiah, aurait vécu bien avant la date admise par les chrétiens :"Il naquit dans la quatrième année du règne du roi juif Alexander Jannaeus, en dépit des assertions de ses disciples selon lesquelles il serait né pendant le règne d’Hérode." Cela le ferait donc naître environ 120 avant notre ère et, selon certains, il serait mort, alors qu’il avait 50 ou 60 ans, vers 70 ou 60 avant notre ère.

D'ailleurs, dans le Talmud Shabbat 104b, Sanhedrin 67a il est bien écrit : << Rabbi Eliezer a dit : Yeshua Ben Stada (Jésus, fils de Stada) n'a-t-il pas apporté la sorcellerie avec lui, d'Égypte, gravée sur sa peau ? Ils lui ont dit : "Il était un fou et nous ne nous occupons pas de ce que font les fous". Rabbi Chisda avait dit que le mari de sa mère était Stada, mais non, le mari s'appelait Pappos Ben Yehudah et la mère s'appelait Myriam (Marie) que l'on surnommait Stada. Comme nous disons dans le Pumbedita : "Elle s'est éloignée ('Stat Da') de son mari".>> Dans Gittin 90a on ajoute ceci : << Paphos ben Yehudah était l'époux de Myriam. Lorsqu'il sortait de chez lui pour aller dans la rue, il fermait la porte à clef pour qu'elle ne parle à personne. Cette conduite inconvenante fut la source de la haine qui s'introduisit entre eux et qui l'amena à commettre l'adultère.>> On notera que Pappos Ben Yehudah, le mari légitime de Myriam, est cité ailleurs dans la littérature talmudique. Le Mechilta Beshalach (Vayehi ch 6) dit qu'il discutait de la Torah avec Rabbi Akiba, et le Talmud Berachot 61b dit que Pappos Ben Yehudah fut capturé et tué par les Romains avec Rabbi Akiba.... Mais Rabbi Akiba étant mort en l'année 134 ap. J.C., cela pose un nouveau sérieux problème de datation ! Le Tossafot Shabbath 104 b. essaie d'ailleurs d'expliquer ces contradictions : << Rabbenu Tam dit : "Ce Ben Stada n'était pas Jésus le Nazaréen, car nous disons ici que Ben Stada vivait à l'époque de Paphos ben Yehudah, lui-même vivant du temps de Rabbi Aqiba, comme on le prouve dans le dernier chapitre de Berakhoth (61 b) ; mais Jésus vivait à l'époque de Yehoshuah ben Perahia comme le montre le dernier chapitre de Sotah (47 a) : ni comme Rabbi Yehoshuah ben Perahia qui repoussa Jésus des deux mains et Rabbi Yehoshuah vivait longtemps avant Rabbi Aqiba. Sa mère était Myriam, coiffeuse pour dames, et ce qu'on dit dans le premier chapitre de Hagigah : Rab Bibi se trouva avec l'ange de la mort etc..., il dit à son messager : - Va me quérir Myriam, la coiffeuse pour dames. Voilà qui signifie qu'à l'époque de Rab Bibi il y avait une Myriam, coiffeuse pour dames. C'était une autre Myriam ou l'ange de la mort rapportait à Rab Bibi une histoire qui s'était passée il y avait déjà longtemps.>>

Forts de ces premières indications, nous allons maintenant remonter le fil d'Ariane de l'histoire pour nous intéresser plus particulièrement à YESHU BEN PENTERA, fils naturel de MIRJAM la Prêtresse déshonnorée, et du soldat TIBÉRIUS JULIUS ABDÈS PANTERA, qui, dans le temps, sera apparenté à l'empereur de Rome, TIBÈRE ! Tout d'abord, du temps de "Jésus, le Christ" il y a eu de nombreux écrivains qui, évidemment, racontèrent des histoires et écrivirent sur les événements de leur époque ; l'un de ces écrivains se nomma Philo, et il est bien connu. Philo a vécu à Jérusalem, à l'époque de Jésus, de -20 à 50 de notre ère. Philo était donc là quand Jésus a fait son entrée triomphale à Jérusalem ; Philo vivait là où le Christ a été crucifié ; il était en ville lorsque le tremblement de terre, l'obscurité surnaturelle, et la résurrection des morts a eu lieu ; Philo était encore là quand le Christ lui-même est ressuscité des morts et, en présence de nombreux témoins, est monté au ciel. Cependant, et très curieusement, Philo n'a jamais mentionné une seule fois Jésus dans ses écrits !

Flavius Josèphe quant à lui est un célèbre historien juif natif de Judée en 37 apr. J.C., ce qui fait de lui un contemporain des apôtres. À cette époque, tout le monde savait qui était Flavius Josephus, qui avait servi comme gouverneur de Galilée, province en laquelle Jésus a vécu et enseigné. Flavius Josephus savait et avait voyagé à travers toutes les régions de Galilée, les lieux mêmes où le Christ aurait accompli ses prodiges en quelques années. En fait, Flavius Josephus a vécu à Cana, la ville où Jésus aurait fait son premier et célèbre miracle. Dans ses écrits historiques, Flavius Josephus prend grand soin de mentionner tous les événement importants et son travail est vaste, composé de vingt livres. Il consacre des pages entières sur de petits voleurs et les lieux de culte des dirigeants. La vie d'un seul roi a pris quarante chapitres, et pourtant, jamais une fois Flavius Josephus ne mentionne Jésus, ni n'a fait allusion à l'existence d'une telle personne (deux paragraphes censés être de lui sont maintenant avérés être du IVè siècle, écrits par l'évêque catholique Eusèbe).

Il serait possible de citer la longue liste d'écrivains ayant vécu au même endroit et au même moment où l'on nous dit que Jésus le Christ a vécu, pourtant aucun d'entre eux n'a rien dit ni rien écrit de lui... En fait, les quatre évangiles qui nous sont si familiers étaient complètement inconnus au début du christianisme romanisé par les Pères de l'Église. Pour exemple, Justin le Martyre, qui fut au milieu du IIè siècle l'un des plus éminents Pères du mouvement chrétien de son temps, a écrit sur la divinité du Christ ; on pourrait donc penser qu'il préfèrerait citer les "Saints Évangiles", mais au contraire, il cite uniquement des livres de l'Ancien Testament près de 300 fois et des livres apocryphes environ 100 fois.

Bizarrement, il ne mentionne aucun des quatre Évangiles, et il ne mentionne jamais leurs pseudo-auteurs : Matthieu, Marc, Luc ou Jean. Et pour cause ! Même si c'est une très antique histoire répétée cycliquement au cours de cinq millénaires, c'est un Calpurnius Piso qui rédigera la version moderne d'un Dieu Solaire... Pourquoi ? Parce que cette puissante famille aristocratique romaine, aujourd'hui représentée par le clan Bush, a pour ancêtre un certain Pantera (ou Pendira), qui eût la délicate attention de violer une certaine Mirjam (Maria, Marie), la résultante en étant la naissance d'un enfant mâle qui aura pour nom Yeshu ben-Pantera ha Notzri... Rien de moins que le vrai Jésus historique, celui dont on ne parle surtout pas !!!

Pour ce qui est de ces authentiques faits historiques, voici ce que les Johannites, les Fidèles de Jean le Baptiseur (Yohan de Got), racontèrent aux Templiers : une jeune fille nommée Mirjam, fiancée à un jeune homme de sa tribu, nommé Jochanan (Îo'hanan, Ioannès, Yohan, Jean), fut surprise par un soldat romain nommé Pantera qui abusa d'elle par la force après s'être introduit dans sa chambre sous les habits et sous le nom de son fiancé. Jochanan, connaissant son malheur, la quitta dignement sans la compromettre, puisqu'en effet, elle était innocente, et, neuf mois plus tard, la jeune fille accoucha d'un fils qui fut nommé Yehoshuah. Cet enfant fut adopté par un rabbin du nom de Joseph qui l'emmena avec lui en Égypte où il fut initié aux sciences secrètes des Écoles de Mystères, et les prêtres d'Osiris, reconnaissant en lui l'incarnation d'Horus, promise depuis longtemps aux adeptes, le consacrèrent Souverain-Pontife de la religion qui devint l'Église Catholique Romaine. Yehoshuah et Joseph revinrent en Judée où la science et la vertu du jeune homme ne tardèrent pas à exciter l'envie et la haine des prêtres juifs qui lui reprochèrent un jour publiquement l'illégitimité de sa naissance. Yehoshuah, qui aimait et vénérait sa mère, interrogea Joseph son maître et apprit toute l'histoire du crime de Pantera et des malheurs de Mirjam. Son premier mouvement fut de la renier publiquement en lui disant au milieu d'un festin de noces : "Femme qu'y-a-t-il de commun entre vous et moi ?" Mais ensuite, pensant qu'une pauvre femme ne doit pas être punie d'avoir souffert ce qu'elle ne pouvait empêcher, il s'écria : "Ma mère n'a point péché, elle n'a point perdu son innocence; elle est vierge, et cependant elle est mère; qu'un double honneur lui soit rendu ! Quant à moi, je n'ai point de père sur la Terre. Je suis le fils de Dieu et de l'humanité.

Naissance de Jésus : le registre d'inscription témoignant de son entrée à l'Ecole du Carmel montre que Jésus - réincarnation de Zoroastre, "Fils de Dieu - fut inscrit sous le nom du rabbin Joseph, fils de Mirjam (Marie) et du même Joseph, ayant accepté d'endosser cette paternité. Lors de son initiation dans la Grande Pyramide de Gizeh, il fut appelé "Heru, l'Oint" mais Jésus fut appelé Yehoshuah jusqu'à son baptême d'eau, d'air, et de feu.

Pour les historiens, la date de naissance de Jésus reste incertaine. Selon les informations généalogiques familiales, il serait né au printemps de l'an 8 (ou 7) avant notre ère. Pour Clément d'Alexandrie (le maître d'Origène) la nativité a lieu le 18 avril. D'autres songent au 25 mars. Du côté romain, Éphiphane pense au 6 janvier (date conservée par les églises d'Orient) et le pape Liberur, en 354, décide qu'on fêtera la naissance du Sauveur le 25 décembre, confirmant ainsi l'usage pratiqué par Rome. Cependant, le calendrier hébreux était le seul valable du temps de Yehoshuah, et l'année sainte débutait en toute logique le jour du retour du printemps. Pour Rome, le mois d'avril étant le premier mois de l'année ecclésiastique (le 25ème jour du 9ème mois était donc le 25 décembre, le 6ème jour du 10ème mois était le 6 janvier (épiphanie), la date de naissance de Jésus fut reportée du mois d'avril ou mai au mois de décembre. Il y a bien environ sept années entre la naissance réelle de Jésus et l'an 0. Le calendrier Maya est basé sur les conjonctions de Jupiter et Saturne et il semble bien que ces conjonctions planétaires aient coïncidé avec un grand nombre d'évènements politico-religieux, tels que la naissance de Jésus, en l'an 7 avant notre ère.

Pour les occultistes, Jésus ne fut pas le premier "Fils de Dieu" à naître d'une "Vierge" : les mystiques de tous les temps et de tous les pays acceptaient le grand mystère d'une "Immaculée Conception" et de la naissance spirituelle d'un "Fils de Dieu", non seulement comme une possibilité mais comme un évènement naturel dans la vie de tout Avatar (par exemple, Krishna en Inde fut mis au monde par une vierge chaste nommée "Devaki", qui fut appelée, à cause de sa pureté, à devenir la mère de ce "dieu").

Sous toutes réserves, Jésus serait né dans une grotte essénienne (en général les grottes conçues par les Ésséniens étaient en partie naturelles et terminées par la main de l'homme), sur la grand-route, près du guet de Bêth.Ana, d'après des archives rosicruciennes et esséniennes. Eusèbe, premier des historiens de l'Église confirma que l'enfant était né dans une grotte. Dans le protévangile de Jacques, frère du vrai Iesvs, il y a bien une allusion à la grotte, mais celle-ci concerne la naissance de Jean... Tertullien (200 ap. J.C.), Saint Jérôme (375 ap. J.C.) et d'autres Pères éminents de l'Église chrétienne de Rome rapportent pourtant que Jésus naquit dans une grotte. Question : à qui a profité le mythe ?

Le pseudo-évangéliste Matthieu nous indique sur la naissance de Jésus, que les trois "Rois Mages" ont demandé "Où est l'enfant Roi des Juifs ?" Pilate aurait fait inscrire "Roi des Juifs" sur la croix. Le véritable Iesvs avait donc toutes les caractéristiques d'un roi, et non pas le fils d'un charpentier, sauf s'il est ésotériquement ici question d'un Artisan et de Compagnonnage... Yehoshuah ben Pantera (Jésus) fut pourtant appelé "Yeshu", prénom rogné intentionnellement, marque du dédain du rabbinat à son encontre ; la cause de ce dégoût c'est qu'aux yeux des grands-prêtres, il naquit bâtard, sa mère Mirjam (Maria) ayant été violée par ce soldat romain nommé Pantera ou Pendira, duquel descendra la famille Calpurnius Piso !

Les écrits bibliques narrent que la lumière qui guida les bergers à la naissance de Jésus était une étoile. Une vieille légende, provenant sans doute des Mages eux-mêmes dit : "Quelle était l'étoile qui guida les Mages ? Assurément c'était l'ordre de la Confrérie : pour saluer Jésus, pour sauvegarder la pauvre famille et lui apporter quelques moyens. Nous marchâmes sur la face de la Terre sans connaître l'endroit exact. Les ordres du Téraphim nous dirigeaient et nous conduisaient jour après jour. Quand nous entendîmes : "C'est tout près !" nous avions perdu de vue toute trace d'habitation. Quelqu'un pouvait il attendre un miracle d'une telle annonciation sans précédent au milieu des crottes de chameau et du braiement des ânes ?" (Saint Hilaire, J.(Roerick, H.), On Eastern Crossroads, New York, 1930). Cette histoire des trois rois-mages, écrite en latin par un apocryphe chrétien dans la première moitié du IXè siècle, raconte à sa manière, fort différente des Évangiles, l'histoire de l'Étoile de Bêth.Léem (la Maison du Pain). Selon ce texte, cette étoile, après avoir parcouru le ciel, s'immobilisa brusquement et finit par atterrir sur une montagne. "Durant tout un jour, sans broncher au vent s'est tenue puis, légèrement, telle un aigle, elle se posa sur le mont Vans". Le texte prend grand soin de préciser que cette prétendue étoile "n'était pas semblable à celles qu'on prie dans nos églises" : elle avait des ailes et était entourée de longs rayons qui "tout en rond la faisaient mouvoir pendant qu'elle descendait vers la Terre". Les mages dont il est question dans la Bible étaient en réalité des maîtres-érudits, hauts dignitaires des grandes académies et écoles mystiques de l'Orient. Le titre de Mage n'était conféré qu'aux seules personnes ayant atteint le plus haut degré d'initiation dans les écoles de mystères et qui s'étaient révélées des maîtres accomplis dans le domaine des arts et des sciences; c'était des mystiques hautement évolués sous tous les rapports. Les Mages étaient consultés par les rois, les puissants et l'élite intellectuelle de tous les pays, non seulement sur des questions d'astrologie, ou d'astronomie, mais aussi sur l'histoire, la médecine, les lois naturelles ou spirituelles et des centaines d'autres sujets dont la compréhension et l'explication requièrent une pensée profonde et de vastes connaissances.

Remontons alors le cours de l'histoire, c'est très instructif : 2.500 av. J.C., l'histoire du dieu égyptien Horus - elle même provenant d'anciens mythes sumériens - comporte un grand nombre de points communs, mais aussi d'importantes divergences, avec celle de Jésus. La véritable histoire de la divine Trinité vient de Mésopotamie, sourcée plus avant aux hauts-plateaux de l'Himalaya, là où l'Archidruide Hyperboréen RAM s'était réfugié avec les siens afin d'échapper au Grand Déluge qui annihila leur civilisation. Les égyptiens transformèrent le mythe en astro-théologie, construisant les pyramides le long du Nil (censé représenter ici-bas notre galaxie, la Voie Lactée) selon la carte du ciel (ce qui est en haut est comme ce qui est en bas), et en donnant des noms d'étoiles à leurs divinités. HOR (HORUS) est le SOLEIL, ISIS est SIRIUS et OSIRIS est ORION.

Après le déluge, les descendants de UTA.NAPISHTIM (ZIUSUDRA, le NOÉ biblique) se sont multipliés et ont bâti la grande ville de Babylone. Sémiramis est devenue la reine de Babylone et a épousé un homme appelé Nemrod. Le jour où NeMROD a été mis à mort, le peuple a pleuré. SEMIRAMIS a donné ensuite naissance à leur enfant, TAMMUZ (DUMUZI) et a déclaré qu'il était la réincarnation de NEMROD. Sémiramis est devenue aux yeux du peuple une déesse dotée de nombreux appellations : reine du ciel, médiatrice, reine de l'humanité. TAMMUZ devint plus tard BAAL (Bel, Bîl, etc...) : le Dieu-Soleil, puis HORUS chez les égyptiens ...

Lorsque les Babyloniens ont été dispersés dans différentes parties du monde, ils ont apporté avec eux le culte de la Divine Mère et de son Fils. En Chine, ce fut le culte de la sainte SHING MOO. En Inde, celui de DEVAKI (la déesse) et de KRISHNA (son fils). À Éphèse, celui de DIANE. En Égypte, ce fut le culte d'ASET-ISIS (la déesse mère) et de HORUS (son fils). En Scandinavie, celui de DISA, représentée avec un enfant. En Grèce celui d'APHRODITE, la déesse médiatrice. À Rome, celui de VÉNUS (la déesse mère) et de JUPITER, l'enfant. En Palestine, celui d'ASTARTÉ (la déesse mère) et de BAAL (son fils).

Pour les catholiques romains, les lettres I H S signifient en latin : Iesvs Homine Salvator (Jésus Sauveur des Hommes).

C'est en fait Isis Horus Seth, la trinité égyptienne de la Mère. Ces initiales I H S sont depuis des siècles le signe de reconnaissance des Jésuites, et elles figuraient aussi sur les hosties, étant bien auparavant gravées sur les gâteaux ronds babyloniens que l'on offrait à Ishtar...

En 2500 av. J.C., soit presque 2.000 ans avant la rédaction de l'Ancien Testament, naissent les mythes sumériens recopiées, mais pas à l'identique car profondément altérées, par les scribes judéo-chrétiens dans la Bible :

- L'origine du Mal dépend de la première femme qui, induite par un serpent à désobéir au Dieu Créateur, convainc son compagnon de manger le fruit de l'arbre interdit.

- La mort de Mardouk était célébrée entre le 15 et le 20 mars. Sa passion était racontée dans son évangile : capturé par ses ennemis, il était conduit sur une montagne et après avoir mis sur sa tête une couronne de feuille d'acanthe on lui faisait un procès qui se terminait par sa condamnation à mort. Ses ennemis, pour être sûr qu'il était vraiment mort, le perçaient avec une lance.

- En 2371 av.J.C., celui qui deviendra le grand roi mésopotamien Sargon 1er, fondateur du royaume d'Akkad, est retrouvé à sa naissance abandonné dans un panier flottant sur l'Euphrate et sera élevé par le jardinier Akkis puis deviendra l'échanson du roi Kis. Cette histoire sera reprise dans l'Ancien Testament pour la naissance de Moïse !

Vers 2000 av. J.C., d'après la Bible, Abraham reçoit de Dieu l'ordre de rejoindre le pays de Canaan avec les siens, puis de sacrifier son fils Isaac qui sera épargné et qui va fonder la nation d'Israël. L'archéologie prouve de façon indubitable qu'aucun mouvement de population ne s'est produit à cette époque malgré les efforts de nombreux biblistes et historiens. C'est une pieuse histoire inventée par les rédacteurs de la Bible pour souder leur nation composite. Le premier mensonge d'une très longue série dans l'Ancien et le Nouveau Testament. L'histoire des tablettes divines rapportées de la montagne a été "empruntée" au dieu babylonien Nemo, les dix Commandements au code babylonien d'Hammourabi, la naissance de Moïse dans le panier au roi akkadien Sargon 1er, et l'Esther du livre d'Esther vient de la déesse sumérienne Nîn.Ana Ishtar (égyptienne Isis).

Vers 1550 av. J.C., est rédigé le papyrus égyptien "Amen-em-ope" dans lequel les auteurs de l'Ancien Testament ont copieusement puisé, recopiant des passages entiers comme dans : Gen XVII.5, XLII.23, XIX.14, XXV.25, Deut, Juges, Samuel, Rois, Job, Psaumes, Prov., Ecclésiaste, Jérémie,... Source : "The wisdom of Egypt & the Old Testament" W.O.E. Œsterley D.D. Professeur d'hébreu à l'université de Londres.

Vers 1500 av. J.C., les prêtres égyptiens inventent le monothéisme : RÂ, le Dieu Soleil, est élu comme dieu unique, traversant les 13 constellations du ciel (le Serpentaire n'est encore pas éliminé du zodiaque), réduit au nombre 12 qui deviendra symbolique. On invente le sacrement du baptême : en immergeant le disciple dans de l'eau, on le lave des fautes (l'ignorance de son âme impure) et on lui permet d'être régénéré (ressuscité) en une seconde vie (deux fois né, pour les initiés). Mais ces cultes commencent à dégénérer : on enterre les personnages importants en de hauts-lieux cosmo-telluriques, on instaure des sacrifices rituéliques, on mange les entrailles de l'ennemi tué, pensant qu'en buvant son sang, on assimile ses vertus ; ces propriétés sont étendues aux animaux désormais divinisés. Ensuite le sang est recueilli dans des coupes passées aux fidèles puis remplacé par du vin rouge par les prêtres de la déesse Isis. Le prêtre effectuait la consécration en disant "Tu es vin mais tu n'es pas vin car tu es les entrailles d'Isis". Puis il faisait passer le calice aux fidèles présents agenouillés. Plus tard, les prêtres de Dionysos (dieu de la fertilité symbolisé par un grain de blé) introduisirent le pain dans le sacrement eucharistique ; cette pratique de l'Eucharistie amena la question : "comment une divinité peut transmettre à l'homme la vertu de la résurrection si elle-même ne la possède pas, puisqu'elle est éternelle et donc jamais morte ?" Cette grave question induisit les théologiens à faire descendre les dieux sur Terre pour mourir, ressusciter et transmettre la vertu de la résurrection aux hommes afin qu'ils accèdent à une vie éternelle dans un paradis après leur mort. Les religions firent donc descendre leurs dieux du ciel vers la Terre : le "Sôtêr", c'est-à-dire le Sauveur, qui, pour son malheur, fut à chaque fois tué sur l'ordre des prêtres après avoir subi une Passion ; trois jours après sa mort, il descendait aux enfers pour montrer qu'il était le maître de la mort puis il ressuscitait pour retourner dans le monde des Dieux ! Chaque secte établira ensuite un évangile racontant la vie et les sermons de son Sauveur. La mort de Mardouk, dieu suméro-babylonien, était célébrée entre le 15 et le 20 mars; idem pour Adonis, Mithra, Ahura Mazda... On donna à ces dieux sauveurs le titre de Kirios (Seigneur). Les gouvernements comprirent vite l'intérêt d'un tel système qui visait à convaincre les masses populaires de supporter le poids de la dictature impérialiste en promettant aux

classes sociales insatisfaites une récompense après la mort si seulement elles avaient supporté avec humilité et résignation les injustices sociales. Ce système se diffusera ensuite rapidement en Iran, Perse, Syrie, et dans tout le Moyen Orient, mais aussi surtout en Grèce où il fut encouragé par Alexandre le Grand.

En 1440 av. J.C., c'est la période de "l'Exode". Le récit de la sortie d'Égypte des Israélites conduits par Moïse-Akhénaton. À l'époque, les frontières égyptiennes étaient étroitement contrôlées, l'Égypte était au faîte de son pouvoir, et pourtant, nulle trace écrite des 600.000 familles (les 2/3 de la population de l'Égypte de l'époque) qui les auraient traversées ! Le papyrus Anastasi V rapporte juste que deux esclaves qui s'étaient enfuis furent recherchés. Et les égyptiens, dont l'administration notait tout, n'auraient pas enregistré la fuite de plus de un million de personnes ?!!! Ces 600.000 familles auraient effectué un interminable périple dans le Sinaï pendant 40 ans sans laisser la moindre trace ! Pas le moindre tesson de poterie, pas la moindre sépulture ! Ce n'est pourtant pas faute de les avoir cherchés : tous les coins et recoins ont été fouillés. De plus, selon la tradition biblique, il se serait écoulé 480 ans entre la sortie de Misraïm (l'Égypte) et la construction du Temple de Jedidiah-Shlomo (Salomon) (cf. I Rois VI,1), ce qui situe l'Exode entre 1450 et 1430. Mais la plupart des historiens identifient le pharaon d'Égypte (terme qui ne désigne plus un ROI sacré selon l'antique coutume suméro-égyptienne mais un tyran usurpateur Hyksos) qui aurait asservi les Hébreux avec Ramsès II (1301-1234) ! La Bible affirme que Pharaon et tous les siens ont péri en mer : aucun pharaon n'a jamais péri en mer ! Enfin, le royaume d'Edom que Moïse et les siens auraient contourné n'existait tout simplement pas encore à cette époque ! En fait l'archéologie a prouvé que le récit de l'Exode a été écrit vers 630 av. J.C. et a été complètement inventé. Yaïr Zakovitch, spécialiste de littérature biblique à l'université hébraïque de Jérusalem explique : "Même la sortie Égypte, sous la conduite de Moïse, ne doit plus être envisagée sous l'angle historique, mais comme une fiction littéraire constitutive d'une idéologie politique et religieuse" . En octobre 2002, le Vatican a reconnu (entre autres) que les Dix Commandements n'ont jamais été dictés par Dieu à Moïse.

C'est vers 1400 av. J.C. que le culte de Krishna (ou Christna), huitième incarnation de Visnu (Krishnaïsme v/s Christianisme) des Védas hindous donnera son nom à Jésus-Christ (Jezeus Krishna) :

- Son épithète personnelle était," "le fils éternel"," le "Père"., "KRST", "Krishna", "Christna".

- Sa naissance était attendue par des sages, des hommes sages et des bergers.

- Il se présenta avec de l'or, de l'encens et de la myrrhe.

- Il s'appelle dieu des bergers.

- Il fut persécuté par un tyran (Kamsa) qui ordonna le meurtre de milliers d'enfants en bas âge.

- Il était de naissance royale.

- Il fut baptisé dans un fleuve (le Gange).

- Il effectua miracles et merveilles.

- Il ressuscitait les morts et guérissait les lépreux, les sourds et les aveugles.

- Il utilisait des paraboles pour enseigner au peuple la charité et l'amour.

- Il fut transfiguré devant ses disciples.

- Dans certaines traditions, il fut crucifié entre deux voleurs.

- Il ressuscita d'entre les morts et monta au ciel.

- Il est appelé "le Dieu-Berger" et le "Seigneur des Seigneurs", considéré comme "le rédempteur, le premier-né, le Libérateur, le Mot Universel".

- Il est la seconde personne de la Trinité et s'est proclamé lui-même "la résurrection" et "la voie vers le Père". * Ses disciples lui donnèrent le nom de "Jezeus" qui signifie "pure essence".

Au XIVè siècle av. J.C. s'élabore le culte de Yahoo qui deviendra Yahvé.

De 1230 à 1220 av. J.C. se déroule la conquête de Canaan d'après la Bible. À cette époque, le pays de Canaan était cependant une province égyptienne. Pourant nulle trace d'égyptiens dans le récit biblique : les forteresses décrites par Josué n'existaient pas encore ! Aucune trace de batailles dans les nombreuses archives égyptiennes de l'époque. Quant à la ville de Jéricho, dont les murailles d'enceinte se seraient écroulées au son des trompettes de guerre, la ville n'était pas encore fortifiée à cette époque !

En 1200 av. J.C., les Philistins s'établissent le long de la plaine littorale de Canaan. Pourtant, dans la Bible, 1.000 ans plus tôt, Isaac est censé rencontrer Abimelek, roi des Philistins (Genèse XXVI,10). C'est à peu près la même chose pour les Araméens censés intervenir, dans la Bible, dans l'histoire du mariage de Jacob avec Léa et Rachel.

De -1005 à -970, c'est le règne du roi David et de -970 à -931, c'est celui de son fils Jedidiay le Solyme (devenu le roi Salomon). Jusque dans les années 1980, la monarchie unifiée de David et Salomon ainsi que sa rupture brutale furent considérés comme des faits historiques avérés. Pourtant l'existence de ces deux rois légendaires cités dans la Bible n'a plus rien de certain. L'archéologie a récemment démontré que leurs règnes furent très différents de l'histoire contée dans l'Ancien Testament. Les fouilles entreprises à Jérusalem n'ont apporté aucune preuve de la grandeur de la cité, qui à cette époque était un modeste village. Quant aux édifices monumentaux attribués jadis à Salomon, les rapporter à d'autres rois d'un plus lointain passé parait aujourd'hui beaucoup plus raisonnable. S'il n'y a pas eu de patriarches, ni d'Exode, ni de conquête de Canaan, ni de monarchie unifiée et prospère sous David et Salomon, nous devons en conclure que l'Israël biblique tel que nous le décrivent les cinq livres de Moïse, et les livres de Josué, des Juges et de Samuel, n'a jamais existé, ou sinon, pas en ce qui deviendra bien entendu la Palestine romaine !

De 640 à 609 av. J.C., c'est l'émergence du royaume de Juda (royaume israélite du sud) sous le roi Josias, et la naissance de l'Ancien Testament de la Bible : les textes bibliques sont élaborés et deviennent l'instrument d'une religion nouvelle : un seul peuple (juif = judéen, habitant de Judée), un seul roi, un seul Dieu décrit par la toute-puissante caste sacerdotale comme vindicatif, impitoyable et assoiffé de sang, commettant erreurs sur erreurs et passant son temps à tout recommencer. Lors des travaux du Temple, on trouve opportunément des textes censés être très anciens qui seront le fondement de l'Ancien Testament (en fait ces textes venaient d'être rédigés ce qui explique les incongruités citées précédemment), appel puissant à l'unité du peuple juif pour faire face aux menaces des empires voisins. Ces récits ont été cousus ensemble à partir des souvenirs, des débris d'anciennes coutumes, de légendes sur la naissance des différents peuples de la région et de préoccupations suscitées par les conflits contemporains. La légende de Moïse est forgée mais l'histoire d'Abraham sera ajoutée plus tard pour donner un "véritable père" au peuple d'Israël. Ainsi, les recherches archéologiques récentes montrent que les textes de la Bible comme la grande saga des patriarches, d'Abraham, Isaac aux fils de Jacob, la conquête de Canaan, n'ont aucun fondement historique. L'histoire de la naissance de Moïse a été directement recopiée de la légende du roi Mésopotamien Sargon 1er d'Akkad. Le récit de la sortie Égypte est tout aussi fictif. Compte-tenu du rapport des forces à l'époque présumée de l'événement (XIIIè siècle av. J.C.), il est impossible d'imaginer la fuite d'Égypte de 600.000 familles d'esclaves hébreux qui auraient franchi des frontières alors puissamment gardées, d'autant plus qu'à cette époque l'état hébreu n'existait pas encore ! Toutes les recherches archéologiques le prouvent. Ce que l'on omet de nous dire, c'est que vers 1.300 av. notre ère survint une certaine comète Sekhmet (Anath, Absinthe, Phaéton, etc...) qui provoqua de véritables désastres sur une zone très étendue). Des sites bibliques aussi célèbres que Beersheba et Edom n'existaient pas à l'époque de l'Exode. Les murailles de la forteresse de Jéricho n'ont pas été abattues par les trompettes de Josué qui n'ont jamais existées ; Jéricho dont les murailles se sont lentement érodées au fil des siècles. Bref, toute la religion judéo-chrétienne et même l'Islam (à travers Isaac) est construite sur de pieux mensonges. L'affirmer est tabou, les chrétiens mais surtout les juifs orthodoxes luttent bec et ongles contre la réalité historique. Mais pourtant, celle-ci finit par lentement s'imposer sous l'impulsion des archéologues.

Au VIè siècle av. J.C., Zarathoustra ou Zoroastre, réformateur de la religion de Ahura-Mazda vit en Iran. Un seul dieu, le bien et le mal : c'est le premier monothéisme éthique et universel : enfer et paradis. Il aura une influence majeure sur le judaïsme et le christianisme.

En 600 av. J.C., le culte de Mithra, Dieu-Soleil, bat son plein en Perse. Les prêtres célébraient l'office par le pain et le vin : "celui qui avale ma chair et avale mon sang demeure en moi et je demeure en lui (Zarduhst)". Le prêtre de Mithra plaçait du miel sur la langue de l'adepte. Son culte comprenait un repas et un baptême. Les paroles de la Cène sont empruntées à celle des sectateurs de Mithra, né d'une vierge le 25 décembre.

- Considéré comme un grand professeur et un maître itinérant.

- Appelé "le Bon Berger, la Voie, la Vérité et la Lumière."

- Considéré comme "le Rédempteur," "le Sauveur," "le Messie."

- Identifié à la fois au Lion et à l'Agneau.

- Son jour sacré était le dimanche, le "jour du Seigneur".

- Sa fête principale à la date qui devint Pâques, jour de sa résurrection.

- Il eut 12 compagnons - disciples et effectua des miracles.

- A été enterré dans un tombeau et après 3 jours il s'est relevé.

- Sa résurrection était célébrée chaque année.

- Sa religion comportait une eucharistie ou "dîner du Seigneur".

Au VIè siècle av. J.C. nait Siddharta Gôtama à Kapilavastu dans le nord de l'Inde. Fils d'aristocrate militaire, après avoir vécu une enfance de riche, il se marie et a un fils. Puis la crise : à 29 ans, il quitte sa demeure, sa femme, son fils, sa fortune et ses riches habits pour s'en aller vers la méditation vêtu comme un mendiant. Il se consacre à méditer et au jeûne afin d'aiguiser ses facultés intellectuelles. Enfin, le mystère du Nirvâna se découvre à lui : Il est devenu un Bouddha. Il commence alors ses prédications et rassemble des disciples. Pendant 50 années, il répandra la bonne parole de la délivrance avec un immense succès. Bouddha est invité par un prêcheur et sa femme qui a fait quelques gâteaux. Le prêcheur lui fait remarquer que ce sera insuffisant pour nourrir les 500 moines qui les accompagnent. Ils mettent les gâteaux dans un bol et le bol fournit des gâteaux sans fin, assez pour nourrir tout le monde et il en reste encore. Alors, il jettent le bol dans le Jetavana. De même les disciples de Bouddha, ne trouvant pas de bateau pour pour traverser une rivière, sont entrés en transe méditative et ont marché sur les eaux. Bouddha a été crucifié, il a souffert 3 jours en enfer et il a ressuscité. Il meurt à 80 ans. Ses prédications seront les piliers fondateur du Bouddhisme qui connaîtra et connaît toujours un vaste succès à travers le monde. Dans la biographie légendaire de Bouddha (Lalita Vistara) il est né de sa mère la reine Maya, restée vierge.

En 586 av. J.C., Nabuchodonosor, roi de Babylone assiège et saccage Jérusalem, l'exil de l'élite en Mésopotamie en résulte. Puis retour au pays et naissance du judaïsme, les scribes ayant bénéficié de l'accès aux archives des bibliothèques babyloniennes et, y ayant trouvé matière à inspiration, ne s'étant pas privé d'en copier de nombreuses tablettes et papyrus pour rédiger ce qui deviendra l'Ancien Testament.

En 384 av. J.C., naissance d'Aristote en Grèce. Fondateur de la logique, il sera le précepteur d'Alexandre. Le système aristotélicien deviendra, au Moyen-Âge, l'armature de toutes les scolastiques chrétiennes et musulmanes et figera le progrès de la pensée.

De 356 à 323 av. J.C. : règne d'Alexandre le Grand. De la conquête macédonienne de l'Orient naîtra un vaste courant de religions à mystères né du brassage culturel. L'empire s'étend jusqu'en Inde. L'unification et l'hellénisation de l'Orient ont permis les progrès et le succès rapide du christianisme et des religions à mystère.

Vers 250 av. J.C., c'est la date de début de la rédaction d'évangiles, bien avant la venue de Jésus le Christ : rédaction du

livre d'Enoch (de l'égyptien Sut-Anush). Ces histoires d'anges sexués descendus sur Terre pour ensemencer les femmes humaines ont toujours gêné l'Église, elles ont donc été écartées du canon en 364 et l'Église de Rome en a méticuleusement détruit tous les exemplaires ; mais en 1773, une version a été récupéré en Éthiopie, puis d'autres version complètes ont été retrouvées. Étant donné que le livre d'Enoch contient une bonne partie des évangiles, l'Église de Rome a d'abord été obligé d'admettre que la date officielle de sa rédaction datait de 300 ans APRÈS J.C.; pourtant, en 1960, le "Livre d'Enoch" a été retrouvé dans les manuscrits de Qumrân et a pu être daté sans ambiguïté d'environ 300 ans AVANT J.C., ce qui prouve d'ailleurs que l'histoire officielle de Jésus n'est qu'un mythe. Depuis, l'Église évite d'aborder le sujet... Le livre d'Enoch parle du "Krist", de l'Oint", "c'est mon Fils : l'Élu", le "Fils de l'Homme". Enoch, Messie avant l'heure ! Certains passages du livre d'Enoch ont d'ailleurs permis de corriger certaines "erreurs" (volontaires) de traduction du Nouveau Testament.

Vers 200 av. J.C., rédaction du livre de l'Ecclésiaste prétendument écrit sous Salomon en - 970. Le IIè siècle avant J.C. voit l'arrivée de "Natale", donnant "Noël" en français, nom latin de la fête du solstice d'hiver : chaque 25 décembre, le Soleil semble reprendre vie quand les jours s'allongent à nouveau. Plus tard, les chrétiens feront donc naître Jésus à cette date pour court-circuiter la fête païenne solsticiale. Ce siècle voit aussi la fondation de la secte des Ésséniens, résultant de l'éclatement de la congrégation des Assidéens, près de la Mer Morte, qui considèrent que leur foi est la seule vraie. Ils mentionnent la crucifixion, les "pauvres en esprit", attendent la venue d'un Oint (Mesi, Messie), la Rédemption et la survenue du "Royaume" : la Fin des Temps est proche où viendra un monde parfait. Ils se désignent "Fils de Lumière", croient au "Sain-Esprit". Les Évangiles ont beaucoup emprunté aux écrits des Ésséniens : "Les aveugles voient, les boiteux marchent, les lépreux sont purifiés et les sourds entendent, les morts ressuscitent, la Bonne Nouvelle est annoncée aux pauvres". '"Il sera le Fils de Dieu et Fils du Très-Haut on l'appellera. Son royaume est un royaume éternel". De même, les Béatitudes : "Heureux l'homme qui a atteint la sagesse / qui marche dans la loi du Très-Haut / Heureux celui qui dit la vérité avec un cœur pur et ne calomnie pas avec sa langue..." Pour les sectateurs, le mauvais penchant, la prédisposition au péché existent en chaque homme : c'est la "chair". Et c'est lors de la persécution du roi grec Antiochus Épiphane qu'est né le concept de la mort rédemptrice de Jésus. Le mot hébreu "Neser" (branche, rejeton) donne "nazîr" ("Saint consacré à Dieu") puis "naziraios" en grec qui donnera "nazôreén" puis, par déformation, "nazaréen", d'où Jésus "le Nazaréen" qui engendrera le mythe du village de Nazareth, en réalité fondé par les croisés au XIIIè siècle de notre ère. Enfin, les Ésséniens citent la résurrection (4Q521).

En 164 av. J.C. est rédigé le "Livre de Daniel", littérature apocalyptique qui a trouvé un écho considérable dans les populations, engendrant des prophètes et des messies qui entraîneront les foules derrière eux comme Judas le galiléen, Simon, Anthrogès, Thaddée et bien d'autres.

150 av. J.C. : rédaction du rouleau 4Q525 (exemple parmi d'autres chez les Qumrâniens/Ésséniens) qui présente des ressemblance frappantes avec l'évangile de Matthieu relatant l'histoire de Jésus-Christ alors qu'il n'est pas encore né : "Heureux l'homme qui a atteint la sagesse - qui marche dans la loi du Très Haut - Heureux celui qui dit la vérité avec un cœur pur et ne calomnie pas avec sa langue... Heureux ceux qui la cherche [la Sagesse] avec des mains pures et qui ne la recherche pas avec un cœur fourbe..." Ce manuscrit 4Q525 est donc recopié presque à l'identique dans Matthieu 5, 3-12. À noter que les manuscrits de Qumrân qui datent grosso modo de - 200 à + 63 et qui ont été découverts à 4 ou 5 km de l'endroit supposé du baptême du Christ, ne citent jamais Jésus, le Christ ou Nazareth... À long terme, les manuscrits de Qumrân démontrent que l'histoire de Jésus est le résultat d'une évolution continue midrashique, et ils pourraient bien porter un coup sévère à la chrétienté.

Vers 100 av. J.C., les Nazôréens travaillent sur la Bible Hébraïque et arrivent à en extraire un midrash chrétien. Leur production de textes est copieuse et circule partout. Ce sont eux les vrais chrétiens primitifs. Ces écrits seront les fondations lors de la rédaction plus tardive des évangiles. En 100 av. JC, la rédaction des livres de l'Ancien Testament et de la Thora est achevée.

Au Ier siècle av. J.C., bifurcation : des Ésséniens migrent vers le quasi-christianisme. "Je sais que nul homme n'est justifié sans Toi", "Seul par ta bonté l'homme sera justifié" deviendront plus tard chez Paul : "le Christ est la grâce de Dieu". La foi DE Jésus se transformera en foi EN Jésus. Et à Qumrân, un repas était pris en commun au cours duquel un prêtre bénissait le pain et le vin.

En 72 av. J.C, le Messie prévu et attendu par les Esséniens de Qumrân n'arrive pas...

En 65 av. J.C., le Maître de Justice de la secte des Esséniens a 12 disciples, il passe pour le Messie descendant des Dâvidum, est persécuté, torturé et exécuté comme martyr de la foi et devait ressusciter. Il fonda une Église dont les fidèles attendent son retour.

Au Ier siècle av. J.C., dans les environs de Bêth.Léem, des païens firent naître Tammuz (ou Adonis ou Dumu-zi chez les Sumériens), dieu des céréales, dans une grotte (Hermés, Dyonisos, Mithra, Zeus sont nés aussi dans une grotte).

En 44 av. J.C., Hérode s'empare du trône de Jérusalem, et en - 37 il est confirmé par Rome.

25 av. J.C. : naissance de Philon d'Alexandrie (-20 à 65) qui fut un homme docte s'occupant spécialement de religion et de philosophie. Il s'efforça d'unir le judaïsme et l'hellénisme. Ainsi il constitua une doctrine platonicienne du "Verbe" ou "Logos", qui a beaucoup d'affinités avec celle de l'Évangile dit de Jean. Il a écrit 50 volumes où il cite tous les événements, tous les grands personnages de son temps et de son pays, sans même oublier Pilate. Il connaît et décrit avec force détails la secte des Ésséniens vivant aux environs de Jérusalem et sur les rives du Jourdain. Philon n'a jamais rien écrit sur Jésus-Christ dans aucun de ses ouvrages... Ni d'ailleurs aucun des contemporains : Valerius Maximus (-14 à 37), Pline L'Ancien (23 à 79), Silius Italicus (25 à 100), Perse (34 à 62), Lucain (39 à 65), Dion Chrysostome (40 à 120), Stace (40 à 95), Martial (40 à 104), Sénèque (-4 à 65), Juvénal (65 à 128), Tacite (55 à 120), Pline le Jeune (61 à 114), Suétone (70 à 140), Valerius Flaccus (70 à 100), Plutarque de Chéronée (45 à 125), Pétrone (mort en 65), Quintilien (30 à 96), Apulée (125 à 180), Don Cassius, Pausanias, Juste de Tibériade, etc. .. Aussi bien que les manuscrits de la Mer Morte (-365 à 68)... Le seul historien de l'époque à avoir écrit sur Jésus de Nazareth, c'est Flavius Josèphe, qui n'en consacre que dix lignes sur 30 volumes, et qui s'avéreront être un faux grossier. Les historiens ont démontré que le pseudo-témoignage de Tacite était une interpolation. Suétone parle d'un Crestos qui signifie "Oint" et non pas Christos et l'action se passe à Rome en 50, 17 ans après la mort supposée de Jésus le Christ, et il est question ici de Justus, Jésus le Juste de Rome, fils de Jean le Baptiste, Yehoshuah le Zaddik (ou Tzadik) soit Jean l'Apôtre connu de nous comme l'Évangéliste !

An 4 av. J.C. : d'après les écrits de Qumrân, le messie Ménahem, rejeté par les Pharisiens, est rejeté et mis à mort par les Romains puis aurait été considéré comme ressuscité par ses disciples. Cette histoire inspirera, plus d'un siècle plus tard, les auteurs du Nouveau Testament. Israël Knohl, directeur du département biblique à l'université hébraïque de Jérusalem met notamment en évidence pour la première fois dans son ouvrage "L'Autre Messie", des correspondances extrêmement troublantes entre la biographie de Jésus et celle de "Ménahem l'Essénien", leader messianique qui l'a précédé d'une génération, et pour cause... !

4 av. J.C. : mort du roi des juifs Hérode le Grand, censé régner à la naissance de J.C. selon Matthieu II,1. L'incompatibilité des dates, dans la Bible, entre la mort d'Hérode et la nomination de Quirinius est due à la méconnaissance de l'histoire de la part des moines qui forgèrent les évangiles plusieurs siècles plus tard...

Rachat et Pénitence :

Une différence essentielle entre le Dieu de l'Ancien Testament et le Dieu de la théologie Nazôréenne plus tardive est rendue évidente par la nature du pardon. Le dieu des Écritures israélites originales était absolument implacable, comme ce fut clairement indiqué quand Moïse lui demanda de pardonner aux Israélites ayant vénéré un veau d'or fabriqué par Aâron dans le Sinaï. La réponse de Dieu à cette demande fut directement négative : << Celui qui a pêché contre moi, c'est lui que j'effacerai de mon livre >> (Exode XXII, 31-33). Plus tard, Josué, s'adressant aux Israélites après la mort de Moïse, leur confirma de nouveau cela, ajoutant que le pardon n'était pas un attribut de la nature de Dieu : << Alors Josué dit au peuple : "Vous ne pourrez pas servir le Seigneur, car il est un Dieu saint, un Dieu jaloux, Il ne pardonnera ni vos transgressions ni vos péchés" >> (Josué XXIV, 19).

Ceci paraît être quelque peu contraire à la notion de repentir des péchés comme représentée dans le Jour annuel des Propitiations (Yom Kippour, le jour du Sabbat) qui est fêté le 10è jour de Tishri (période de 30 jours entre la fin septembre et début octobre du calendrier grégorien, la date précise variant légèrement chaque année) dans le calendrier juif. Ce concept fut définit par les lois du Lévitique XVI (voir aussi Exode XXX, 10 ; Lévitique XXIII, 27-31 et XXV, 9 ; Nombres XXIX, 7-11), bien que Dieu ait déclaré qu'Il était personnellement implacable. Toutefois, à cet égard, le libellé de la règle est explicitement défini : << Au septième mois, le 10 du mois, vous vous humilierez et vous ne ferez aucun travail... Car en ce jour, le prêtre fera propitiation sur vous pour vous purifier; de tous vos péchés vous serez purs devant le Seigneur >> (Lévitique XVI, 29-31 et XXIII, 27-28). On reconnaissait donc que, même si Dieu pourrait ne pas reconnaître la propitiation, les prêtres offriraient le pardon au peuple en Son nom s'ils se repentaient de leurs péchés et faisaient les sacrifices appropriés.

C'est cet aspect du début du judaïsme qui séduisit grandement la caste sacerdotale (non sujette au travail puisqu'entretenue par les donations populaires) ainsi que, plus tard, la hiérarchie de l'Église catholique romaine, quand elle introduisit le sacrement de pénitence, communément connu comme la confession, le pardon des péchés commis après le baptême étant accordé par l'absolution des prêtres à ceux qui confessent leurs péchés et qui promettent de se repentir par des réparations imposées (Encyclopédie Catholique, vol. XI, sous "sacrement de pénitence"). Indépendamment d'une quelconque implication de Dieu, le rachat et la confession donnèrent d'extrêmes pouvoirs de contrôle aux prêtres, ainsi informés des moindres méfaits et autres vilains secrets de familles des uns et des autres - lesquels prêtres, en accordant l'absolution et en imposant réparation, furent dès lors acceptés comme étant ceux légalement ordonnés pour prononcer le jugement et la sentence. Moralité : quand un être humain remet de manière inconsidérée sa confiance à autrui, son libre-arbitre est affecté et sa liberté de penser est fortement compromise !

- L'Improbable Pardon :

En dépit du grand nombre de références à "Dieu a dit..." dans l'Ancien Testament, il n'existe que deux telles citations dans le Nouveau Testament. L'une de celles-ci se produit lors d'une parabole (Luc XII, 20), et ce n'est pas une déclaration directe; l'autre se produit en racontant ce que le Seigneur avait dit jadis au roi David (Matthieu XXII, 24 ; répété dans Marc XII, 36 ainsi qu'en Luc XX, 42 et Actes II, 34). En fait, Dieu ne figure pas directement comme un acteur (d'importance ou pas) dans une quelconque partie du Nouveau Testament, sauf par l'intermédiaire de son implication à travers les enseignements du Iesvs, se référant à Lui comme étant le Père. En ces occasions, sans pour autant négliger "la Mère", il utilise la terminologie "ton Père", "votre Père", "notre Père", et "mon Père" (par exemple : Matthieu VI, 6, 8, 9 et XII, 21, etc...). Cependant, ces enseignements prônent de bout en bout l'idéal du pardon, même jusqu'à la "Prière du Seigneur" fort connue : << Et pardonne-nous nos offenses, comme nous pardonnons aussi à ceux qui nous ont offensés >> (Matthieu VI, 12), bien que les éditions de la Pléiade traduisent cette phrase différemment : << Et remets-nous nos dettes comme nous remettons aussi à nos débiteurs.... Si vous ne remettez pas aux hommes leurs fautes, votre Père ne vous remettra pas les vôtres >>. Notons toutefois que les Cathares, détenteurs d'un certain Évangile à caractère nettement gnostique, préféraient utiliser une autre expression... Qui furent donc les Cathares, et quelle était leur doctrine ?

Ce qui est nommé aujourd'hui le Catharisme, apparu dans l’histoire comme une des manifestations de la Gnose chrétienne, fut une religion de salut fondée sur le Nouveau Testament. Il trouva ses racines dans le Christianisme archaïque des débuts, possédant un certain parallélisme avec la religion Perse Bogomile, bien que celle-ci en diffère par certains aspects. Les "hérésies" du XIè siècle se recoupent toutes plus ou moins, mais le Christianisme Albigeois, puisqu'il faut bien l'appeler de son nom, trancha par sa complexité, et surtout, son organisation hiérarchique par rapport aux autres. Il se répandit à travers toute l’Europe en passant par la Turquie, et l'Italie, ne perdurant cependant que dans le Sud de la France, et dans quelques îlots isolés en Europe, endroits où l’intransigeance de Rome se faisait peu ressentir.Hors, le point d'une extrême importance, et que trop peu se sont donné la peine de souligner, c'est que les Albigeois s'étaient donné eux-mêmes le nom d'Apôtres car ils affirmaient être les seuls successeurs légitimes de ceux qui assistèrent à la Cène Secrète de Jean , le Messie. Quoi de plus normal si ces gens-là constituaient la descendance d'une "Sainte Famille" proprement évincée par l'arrogante Église de Rome : le Catharisme se définit lui-même comme l’héritier direct, et le seul authentique du message du Christ. C’est l’Église des Bons Christiens, des Bons Hommes, par opposition à l’Église de Rome, usurpatrice. Sans chercher à s’opposer à l’Église catholique romaine, les Christiens d'Occitanie tentèrent de demeurer fidèle aux exigences du Christianisme primitif, pour apporter aux hommes ce que les églises apostoliques n’avaient voulu ou su offrir à leurs fidèles, dans l’application de la doctrine.

Le sacrement du consolament (en occitan, signifiant : consolation), baptême d’esprit et du feu, conféré par un membre de la hiérarchie et pratiqué par l'imposition des mains, était le seul à apporter le salut en assurant le retour aux Cieux de la seule partie divine de l’être humain : l’esprit. Point de départ d’un choix de vie s'accordant à la doctrine cathare (justice et vérité), il engageait celui qui le recevait dans une vie spirituelle qui, comme toute ordination, supposait de prononcer des vœux et de respecter une Règle, le Pater étant leur seule prière. Le consolament, unique sacrement d'ordination, pemettait aussi à la nature divine de l’impétrant de se détacher partiellement de la nature charnelle du monde matériel, et d’accéder au salut. Ici, il s’agissait de pratiquer l’ascèse, de s’engager à ne pas manger de nourriture animale, de pratiquer la morale évangélique comprise comme l’interdiction de jurer, de mentir, et de tuer, le croyant étant un Bon Homme ou une Bonne Dame. Le consolament officialisait donc le choix du novice ou du mourant à mener une vraie vie christienne. Ce sacrement joua d'ailleurs un rôle fondamental dans les communautés cathares puisqu'il était à la fois sacrement d’ordination et d'extrême-onction, alors appelé "consolament des mourants", donné aux mourants qui en faisaient la demande : les simples croyants qui n’avaient pas franchi le pas de l’ordination durant leur vie, mais souhaitaient rencontrer l'Esprit Sain, leur donnant une chance d’accéder au salut avant de mourir. Les prières des Bons Hommes ou Bonnes Dames, après la mort du consolé, pouvaient durer encore quatre jours.

Le dogme albigeois ne s’appuya pas sur une théologie puisqu’il considéra que Dieu, inconnaissable et inaccessible à l'entendement humain, était totalement absent de ce monde. Cette doctrine prit en compte le Nouveau Testament, notamment l'authentique Évangile de Jean, d'une interprétation dualiste en totale opposition avec l’orthodoxie romaine : << la lutte de deux principes créateurs distincts et opposés, le Bien et le Mal ; ces deux principes étaient représentés l’un par une réalité spirituelle, invisible, incorruptible et éternelle : le royaume de Dieu Bon, et l’autre par une réalité matérielle et temporelle, le Monde visible, transitoire où le Mal se manifestait. Le Mal a emprisonné les âmes dans des corps de chair ; de ce fait, l’homme, par son âme, procédait du Royaume du Dieu Bon et par son corps du Monde visible. Pour libérer l’âme de son véhicule temporaire, l’homme devait pratiquer l’ascèse en se détachant du monde matériel : le Salut s’opérait par le "consolament", baptême unique, réunion spirituelle de l’âme et de l’esprit ; si une seule existence ne pouvait suffire à la libération de l’âme, celle-ci était soumise à la chaîne des réincarnations (métempsycose) ; celles-ci pouvant se faire dans le corps des animaux, ils n’étaient donc jamais tués par les cathares, ni jamais consommés (sauf les poissons), le refus d’égorger

un poulet ayant conduit maintes dames cathares au bûcher >>. Leur pratique spirituelle fut également le fruit d'un travail de recherches scripturaires, probablement dans le proto-évangile de Luc, mais aussi dans de vieux textes sacrés originaires des Indes écrits en sanskrit sur des feuilles de palmes, et probablement d'antiques papyrii égyptiens. Les cathares interprétèrent donc les Écritures sacrées d'une manière très différente de celle qu'en fit le christianisme romain. Les cathares s'appuyèrent sur de nombreux autres écrits (Paul de Tarse, Marcion, Livre des deux principes, etc...), dénotant une grande éruditon ; ils s'inspirent en outre de courants de pensée plus anciens (paulinisme, gnosticisme oriental), tout en gardant sur bien des points de notables distances avec ces philosophies ou religions, auxquelles le Catharisme ne peut être assimilé d'un bloc. Recherchant le sens originel du message du Christ, la foi cathare se basa sur les principes suivants :

- Sur la question de Dieu, du bien, du mal : Dieu, appelé le principe Bon, existe de toute éternité et n'aura pas de fin. Il est parfait et son œuvre est parfaite, inaltérable et éternelle. Il est omniscient et tout-puissant dans le Bien. Dieu est le créateur de ce qui est, et ce qu'il n'a pas créé n'est rien (nihil traduit par néant). Les esprits, appelés anges par simplification, sont de nature divine. Dans le Néant est le principe Mauvais, ou principe du Mal. Dieu, qui n'a aucun mal en Lui, ne peut connaître ce principe Mauvais, mais celui-ci, ambitionnant d'imiter Dieu, est parvenu à détourner une partie des esprits de la Création Divine. Le principe Mauvais a attiré les esprits par force (catharisme absolu ou dyarchien) ou par tentation (catharisme mitigé ou monarchien), car il n'a d'existence que pour autant qu'il puisse se mêler à la Création Divine (le Bien). Cette vision de la constitution de l'Univers visible constitue le mythe de la Chute du tiers des anges ou, selon les interprétations, de la troisième partie de leur composition : être, âme, et corps subtil. Introduits dans des corps charnels fabriqués par le Démiurge, ces êtres sont différents de l'âme qui est de création maléfique, et qui assure la survie du corps charnel. Cette création, issue d'un créateur imparfait et non éternel, est corruptible ; elle a eu un commencement et elle aura une fin, qui surviendra quand le Mal s'étendra sur la Création et que les esprits auront réussi à s'extraire de leur prison charnelle pour retourner à Dieu. Alors, le Mal, ayant perdu les avantages du mélange, redeviendra Néant. Le Mal est donc vainqueur dans le temps, mais son accomplissement constitue sa perte. Il est donc vaincu dans l'Éternité. Les deux principes ne sont pas de même nature et de même puissance. Il ne s'agit donc pas d'un dualisme manichéen, ni d'un dithéisme. En opposition avec la doctrine chrétienne, la doctrine cathare soutient un dualisme originel, centré sur la Bonne Création, qui seule subsistera à la Fin des Temps. Le Dieu de l'Ancien Testament est en fait l'envoyé du Mal, comme le disait déjà le Marcionisme (sources en Asie Mineure), et les livres de l'Ancien Testament ne sont donc surtout pas reconnus comme canoniques, mais comme l'émanation de l'Esprit Mauvais. Les Bons Christiens reconnaissaient un ou deux principes, selon qu'ils étaient "monarchiens" ou "dyarchiens", "mitigés" ou "absolus". Les Christiens absolus pensaient que le principe du Mal ne pouvait trouver son origine dans le principe du Bien ; autrement dit, représentant le Bien absolu, Dieu ne pouvait avoir créé un ange corruptible (principe de Lucifer). Pour les dualistes absolus, les deux principes, le Bien et le Mal, coexistent depuis la Création Divine, puisque c'est hors de cette Création qu'ils se trouvent.

- Sur la vie : les Bons Christiens, comme ils se nommaient, avaient et prêchaient un respect inconditionnel de la Vie. Tout ce qui avait place dans le monde matériel méritait considération. Le mépris du corps et la volonté de purification expliquent qu'ils observaient un régime alimentaire très strict, qui peut aller jusqu'à l'endura. Les relations sexuelles, que ce soit dans le mariage ou en dehors, relevaient de la même impureté, et devaient être évitées pour les Parfaits, ceux d'entre-eux qui avaient à cœur de mener leurs contemporains sur la voie du salut afin d'écourter, un tant soit peu, le cycle des passages en ce bas-monde.

- Sur le Christ : selon les Bons Hommes, le Christ, l'envoyé ou messager de Dieu, est venu pour leur révéler leur origine céleste et pour leur montrer le moyen de retourner aux Cieux. Ainsi, le Christ est uniquement l'envoyé du Père (angelos : ange, messager) venu apporter le message du salut aux hommes ; il ne s'est pas soumis au Mal par l'incarnation, et est demeuré un pur esprit. Pour les cathares, Marie n'a jamais nourri Jésus quand il était dans son ventre, n'ayant assuré que sa protection plus tardive (thème de l'adombration). Nous avons bien là l'indice que le Messie ne naquit pas de Marie, assorti d'un second laissant à entendre qu'ils formèrent la Dyade Jean & Maria...

Sur l'Esprit-Saint et l'esprit en général : l'esprit est transmis, soit par les générations depuis le premier homme, soit par transmigration dans un nouveau-né après la mort (réincarnation). C'est uniquement par l'Esprit Sain que l'esprit peut être libéré du monde physique, et c'est par le baptême, par imposition des mains, reçu par les apôtres et transmis par eux, que l'esprit pourra accéder au Salut. Toutefois, le baptême ne peut être administré à un jeune enfant de moins de 13 ou 14 ans, car il est jugé inapte à discerner l'importance de cet acte. Le baptême cathare devait être administré à une personne en connaissance de cause, sur la base de sa conviction, dans le respect de son libre-arbitre.

La question qui se pose est donc : d'où le Iesvs, mais aussi les Christiens, tirèrent-ils ces notions, ainsi que celle que Dieu pardonnerait n'importe quoi à n'importe qui, alors que les Écritures bibliques israélites indiquèrent très clairement qu'Il était absolument implacable ? Le concept du pardon non caractéristique de Dieu se révèle spécifiquement dans le "Document de Damas", trouvé parmi les Rouleaux de la Mer Morte des Esséniens. Pour commencer, ce document déclare : << Maintenant donc, écoutez, vous tous qui

connaissez la justice, et comprenez les oeuvres de Dieu ! Car Il est en procès avec toute chair, et Il exercera le jugement sur tous ceux qui Le méprisent... Maintenant donc, ô fils, écoutez-moi, et je découvrirai vos yeux pour que vous voyiez et que vous compreniez les oeuvres de Dieu ; et pour que vous choisissiez ce qu'Il veut et que vous rejetiez ce qu'Il hait... >> ("L'Exhortation" : fragment de l'Écrit de Damas; traduction de André Dupont-Sommer dans "Les écrits esséniens découverts près de la Mer Morte", ch. IV, pp. 136-139).

Le texte se réfère ensuite à des incidents diversement familiers lorsque Dieu punit et persécuta les êtres de Sa propre Création - d'après les histoires bibliques du Déluge et de la Captivité à Babylone. Mais, en opposition avec les Écritures hébraïques, il est finalement déclaré : << Or, eux, ils s'étaient souillés par le péché de l'homme et par les voies d'impureté, et ils avaient dit : "Cela est à nous !". Et Dieu, en Ses mystères merveilleux, pardonna leur iniquité et effaça leur péché...>>.

En évoquant les Lévites et les Sadocites (ou Sadoqites) sacerdotaux, il est encore déclaré dans le "Document de Damas" : << Tels sont les premiers hommes de sainteté auxquels Dieu a pardonné >> ; puis, se référant à "tous ceux (sous-entendu "les Justes") qui sont entrés (sous-entendu "dans l'Alliance) après eux" et "selon l'Alliance que Dieu a établie avec les premiers (leurs ancêtres) en pardonnant leurs iniquités, ainsi Dieu leur pardonnera >>.

Il ressort de ceci que, tandis que l'oligarchie sacerdotale, courant principal de la société israélite, avait créé une religion basée sur la crainte du courroux de Dieu après la Captivité à Babylone ; les Esséniens, eux, avaient développé un idéal assez différent. Ils concédaient que leurs ancêtres avaient peut-être été pécheurs et méritaient toutes les épreuves punitives qui leur avaient été imposées, mais, puisque Dieu est tout-puissant et aurait pu les anéantir tous à la fois comme il l'avait fait aux jours du Déluge, ils pensaient qu'il devait avoir un côté miséricordieux en ceci qu'il avait réellement laissé vivre quelques-uns d'entre-eux. Le texte maintient que, pour ceux qu'il jugeait être justes ou méritants : << Il (Dieu) bâtit pour eux une Maison sûre en Israël, telle qu'il n'en exista jamais depuis autrefois jusqu'à maintenant. Ceux qui se sont attachés à celle-ci sont (destinés) à la vie éternelle, et toute la gloire d'Adam leur appartiendra...>>.

Non seulement les scribes de ce document déterminèrent-ils la nature de la clémence de Dieu et la voie pour l'atteindre, mais ils introduisirent aussi le concept de vie éternelle pour ceux qui suivaient la règle essénienne de "La Voie". Des écrits tels que ceux-ci auraient été très familiers pour le Iesvs et sa fratrie qui furent élevés dans un environnement nazôréen, hors des structures par trop rigides des prêtres de Jérusalem. Bien que s'opposant à l'enseignement rabbinique conventionnel, de telles théories furent les fondements de la mission de Îo'hanan (Jean le Baptiste), qui inclurent aussi les méthodes de guérison peu orthodoxes des thérapeutes esséniens, lointains successeurs des Apkallus de Sumer.

D'après les Évangiles, un précepte que le Iesvs mit en avant, en opposition avec les prêtres du Temple, fut qu'il prônait l'universalité de Dieu. Pour autant que les régulateurs hébreux aient été concernés, les Juifs étaient censés être le peuple élu de Dieu, et leur Dieu personnel n'était disponible pour aucune autre race ou communauté humaine ! Toutefois, à cette époque la Judée était sous occupation romaine, et le Messie dût comprendre que Rome ne pourrait pas être vaincue tant que des positions doctrinales extrêmes et compétitives existeraient au sein de la communauté judéenne. Sa vision était directe, et se basait sur la logique qu'une nation divisée ne pourrait jamais surmonter sa condition tout en maintenant une posture séparatiste contre les autochtones ne pratiquant pas le judaïsme classifiés comme "Gentils" par le Nouveau Testament. Son ambition était celle d'une société harmonieuse et intégrée, mais il était plus que frustré par les Israélites inflexibles, aux rigides principes, qui considéraient que Dieu leur appartenait. Alors le Messie avança le concept de partager Dieu avec les Gentils d'une façon qui ne leur imposerait pas d'adopter tout l'appareil du judaïsme orthodoxe. Il utilisa aussi son expertise médicale avec les communautés dites impures et indignes. Au grand désarroi des prêtres, il ne restreignit pas son aide à la seule société juive comme l'auraient préféré les Pharisiens et d'autres.

- Une Race à Part :

Arrivés à ce stade, nous pouvons désormais commencer à comprendre quelques-unes des nombreuses anomalies apparentes de l'Ancien Testament concernant la manière dont Dieu, le Démiurge, fut dépeint par les scribes israélites comme paraissant condamner certaines activités d'un côté, tout en les promouvant d'un autre. Les supposés "Dix Commandements" du Décalogue, comme listés dans les livres de l'Exode XX, 2-17 et du Deutéronome V, 6-21 (avec quelques variations), sont réellement au nombre de quatorze en tout, étant donné que certains d'eux contiennent plus d'une seule directive. Le commandement : "Tu ne tueras pas" (Exode XX, 13 et Deutéronome V, 17) est contredit de manière flagrante par l'ordre donné aux Israélites concernant les Hittites, les Amorrites (ou Amorrhéens), les Cananéens, et diverses autres nations : << Quand le Seigneur, ton Dieu, les aura livrées devant toi, que tu les auras

battues et entièrement détruites ; tu ne concluras pas d'alliances avec elles, et tu n'auras pas pitié d'elles >> (Deutéronome VII, 1-2) et : << Tu n'auras pas pitié d'eux ; mais tu mettras à mort aussi bien l'homme que la femme, l'enfant et le nourrisson, le boeuf et le mouton, le chameau et l'âne >> (I Samuel XV, 3).

Les commandements "Tu ne voleras pas" (Exode XX, 25 et Deutéronome V, 19) et "Tu ne convoiteras pas la maison de ton voisin" (Exode XX, 17 et Deutéronome V, 21) sont complètement ignorés quand on dit aux Israélites de Moïse, entrant en Terre Promise, de prendre aux Cananéens la possession de leurs : << ... villes grandes et belles que tu n'as pas bâties, maisons pleines de tout bien que tu n'as pas remplies, citernes que tu n'as pas creusées, vignes et oliviers que tu n'as pas plantés >> (Deutéronome VI, 10-11). Nous voyons bien là le comportement conquérant belliqueux de la descendance des rois-pasteurs Hyksos qui ravagèrent l'Égypte et usurpèrent la fonction royale durant plusieurs générations.

Dans ces cas là aussi bien que dans tant d'autres, il devient extrêmement clair que les lois interdisant de tuer, de voler, ou de convoiter cupidement se rapportent à la très importante définition des "prochains". C'est à dire que les règles des Dix Commandements, "empruntées" à la Sagesse de l'Ancienne Égypte, ne s'appliquèrent seulement qu'au traitement des Israélites par d'autres Israélites ; ils ne furent jamais destinés à être des codes de conduite vis-à-vis de ceux d'autres ethnies, tribus, ou nationalités.

Comme nous l'avons vu auparavant, les Dix Commandements furent effectivement extraits des Confessions Négatives des anciens Rois d'Égypte telles qu'exprimées dans le 'Livre des Morts" égyptien. Nous n'avons donc pas à continuer à les considérer comme une quelconque forme des paroles originales de Dieu, à qui ils furent faussement attribués par les scribes bibliques. Néanmoins, il est vrai que, puisque ces codes étaient jugés n'être uniquement applicables qu'au traitement des Israélites, ceci n'aurait pas facilité, pour le Iesus et ses partisans, de partager le dieu des juifs avec les Gentils, ce que de toute manière ils ne souhaitaient pas. Pour eux, Yahvé était une déité mercenaire et agressive, qui haïssait réellement tout le monde sauf les Israélites, bien qu'Il les ait maltraités en bien des occasions. La seule consolation devait être trouvée dans l'Exode XX, 5 quand, ayant déclaré : << Car moi, Yahvé, ton Dieu, je suis un Dieu jaloux, punissant la faute des pères sur les fils jusqu'à la troisième et quatrième génération de ceux qui me haïssent >>, on disait que Dieu avait ajouté : << Et faisant grâce aux milliers de ceux qui m'aiment et suivent mes commandements >> (Exode XX, 6). Bien qu'il n'y eut aucun signe d'une telle clémence dans l'Ancien Testament, les Commandements furent invoqués par le Iesvs comme un moyen possible de circonvenir l'apparente aversion de Dieu pour les Gentils, c'est ainsi qu'il dit : << ... garde les Commandements... Tu ne tueras pas, tu ne commetras pas d'adultère, tu ne voleras pas, tu ne feras pas de faux témoignage >> (Matthieu XIX, 17-18).

Depuis cette base de départ, on voit le Iesvs développer le thème en introduisant un élément des lois du Lévitique relatant : << Aime ton prochain comme toi-même >>. Toutefois, ce que les Évangiles voilent, c'est toute la portée de cette recommandation du Lévitique XIX, 18 qui stipule réellement : << Tu ne te vengeras pas, tu ne garderas pas rancune envers les fils de ton peuple, mais tu aimeras ton prochain comme toi-même >>. Une fois encore, le commandement concernant les "prochains" ne s'appliquait suelement qu'aux "fils de ton peuple" : les Israélites ! Mais le Iesvs modifia cette interprétation en ajoutant un nouveau principe de son cru : << Et moi je vous dis, aimez vos ennemis, bénissez ceux qui vous maudissent, faites le bien de ceux qui vous haïssent, et priez pour ceux qui se servent de vous méchamment et vous persécutent >> (Matthieu V, 44, traduction depuis la Bible anglaise du roi Jacques).

Un autre concept du Iesvs, bien mit en évidence, fut la notion d'aimer Dieu au lieu de le craindre, comme c'était pourtant la norme dans la société israélite. À cet égard, il dit : << Tu aimeras le Seigneur ton Dieu, de tout ton coeur, de toute ta vie, et de tout ton esprit. Tel est le grand et premier commandement >> (Matthieu XXII, 37-38). En fait, nous savons que là n'était pas le 1er Commandement de la loi mosaïque stipulant : << Je suis le Seigneur, ton Dieu ... Tu n'auras pas d'autres dieux en face de moi >>, puisqu'il provenait des mots de remerciements de Moïse dans le Deutéronome après que Yahvé eût aidé l'Exode israélite depuis l'Égypte (Deutéronome VI, 5 - XI, 13, 22 - XIII, 3 - XIX, 9 - XXX, 6, 16, 20).

Pour que le vrai Dieu, Esprit du Tout, devienne universellement acceptable, il était nécessaire qu'Il intéresse les Gentils autant que les Juifs et, à cet égard, Il devait être présenté sous un nouveau jour comme un personnage aimable et charitable. Il y avait très peu de choses dans les textes israélites qui puissent faciliter cette tentative, mais quelques citations pouvaient être estimées applicables aux gens en général, plutôt qu'à la seule nation juive ; et il y avait aussi quelques rubriques pouvant être extraites et utilisées afin de créer une image paternelle plus aimable, comme par exemple : "Le Seigneur est mon berger..." dans le psaume XXIII.

Les préceptes : "aime Dieu", "aime ton prochain", et même "aime ton ennemi" devinrent les étais du Iesvs pour unifier le peuple de Judée. Mais comme les pharisiens et les sadducéens de la hiérarchie du Temple et le Conseil du Sanhédrin des anciens de Jérusalem n'approuvèrent pas ce partage de Dieu d'un nouveau genre, ceux prônant une foi hébraïque traditionnellement stricte se tinrent éloignés; le mouvement nazôréen et ses partisants n'étant pas le produit d'un héritage racial, mais celui d'une opportunité sociale, religieuse et politique, il prit son essor parallèlement au judaïsme conventionnel.

- La Nouvelle Religion :

Le christianisme n'avait pas encore été reconnu comme une foi différente du judaïsme et, comme le baptême était un aspect de la foi juive, il était contraire à la doctrine coutumière que les Gentils soient baptisés sauf à être des prosélytes convertis. Pour de tels cas, ceux qui avaient des principes hébreux rigides déterminèrent que les hommes devraient être aussi circoncis. Ceci conduisit à bon nombre de débats et de disputes dans les rangs des Gentils et partisans du Iesvs. En acceptant Yahvé comme leur Dieu, et dans quelques cas étant baptisés de leur propre choix, ils étaient estimés reconnaître les croyances juives, auquel cas ils devraient être aussi circoncis - une question sur laquelle même les apôtres les plus proches de Jean furent d'opinion partagée. Près de trois décades après l'éventuelle crucifixion du faux Christ, la question restait débattue, et, comme détaillé en Actes XV, un Conseil, présidé par Jacques (le frère de Jean, le Iesvs) en sa qualité d'évêque Nazôréen de Jérusalem, fut assemblé pour officier.

Cette dispute particulière avait été déclenchée par une confrontation à Antioche : << Certains hommes venus de Judée enseignaient aux frères et disaient : "Si vous n'avez pas été circoncis selon l'usage de Moïse, vous ne pouvez pas être sauvés" (Actes XV, 1). Les disciples Paul et Barnabé s'insurgèrent contre cela, affirmant à juste titre que la circoncision, mesure d'hygiène en des temps antérieurs où la propreté n'était pas un standard, n'avait rien à voir avec le salut. Mais à Jérusalem, un groupe de pharisiens insista sur le fait que : << Il est nécessaire de les circoncire et leur ordonner de garder la loi de Moïse >> (Actes XV, 5). L'apôtre Pierre riposta, affirmant que des coeurs purs et la croyance en Dieu étaient les facteurs essentiels, et que les Gentils prêts à se soumettre à de tels engagements ne devraient pas être assujettis à un rituel qui était la marque caractéristique de la race hébraïque, mais pas la nécessité d'un engagement envers Dieu (Actes XV, 7-11). Finalement, Jacques trouva un compromis en jugeant que, même si la circoncision ne devait pas être rendue obligatoire, les convertis devraient se soumettre à certains autres rites juifs, et : "qu'ils s'abstiennent des souillures des idoles, de la fornication, des viandes étouffées et du sang" conformément aux enseignements dispensés dans la synagogue (Actes XV, 19-21).

Ce qui commença à se produire ici, ce fut l'apparition d'un nouveau genre de religion monothéiste, le culte du Dieu d'Israël étant finalement étendu aux Gentils, mais quelques années après, la révolte de l'an 66 de notre ère contre les Romains éclata. Juste quatre ans après, Jérusalem fut détruite et beaucoup d'autres villes de Judée furent laissées en ruines. Menant de nouvelles vies dans d'autres pays - le sud-ouest de la France (actuel Languedoc-Roussillon) n'étant pas le moindre de leurs points de chute - les Exilarques du Chrest (le Xrist ou Christ) et les Gentils du mouvement Nazôréen conservèrent leur plate-forme religieuse, mais abandonnèrent les aspects spécifiquement juifs tels que d'aller à la synagogue et de s'abstenir de certaines viandes. À la différence du régime juif de leur ancienne mère patrie, ils adoptèrent les us et coutumes de leur nouvel environnement, allant jusqu'à changer leurs patronymes, et attirèrent à leur structure de croyance bien de nouveaux arrivants dans d'autres pays. De manière distincte de ce que Yo'hanan (Jean le Baptiste) - devenu Yohan de Got - et son épouse Maria de Magdala pouvaient avoir envisagés pour le plan de partage de Dieu, dans la région de Rennes le Château, ils avaient sans le savoir semé les ferments d'une religion entièrement nouvelle qui se séparerait éventuellement de son héritage judaïque sous la dénomination de Christianisme, mot tiré de ses adeptes, les Chrestians, Christians ou Christiens. Malheureusement, leur ouvrage spirituel fut détourné au profit, une fois encore, des prêtres associés à l'Empire Romain qui, en leur soif de pouvoir sur autrui, s'accaparèrent tout en transformant les enseignements du vrai Messie, et sûrent politiquement tirer profit de la crédulité religieuse des peuples, par l'invention du "Jésus" de l'Église romaine : un tel Yehoshua ben-Penthera ha-Notzri - fils de Mirjam bat-Bilgah, une prêtresse du Temple de Jérusalem violée par le militaire romain Tierius Julius Abdès Penthera - connu historiquement du nom de Jésus (déformation volontaire du terme IESVS en relation avec le Poisson), usurpateur messianique de Jean le Baptiseur de notre histoire officielle, honteuse s'il en est...

Dans sa forme originale, le Christianisme naquit des idéaux pacifiques de la mission du vrai Iesvs : "aime Dieu", "aime ton prochain", "aime ton ennemi". À de tels égards, il alla même jusqu'à dénoncer certains préceptes de l'enseignement juif comme stipulés dans les livres de l'Exode et du Lévitique de la Torah - par exemple : << ... tu paieras..., oeil pour oeil, dent pour dent, main pour main, pied pour pied... brûlure pour brûlure, blessure pour blessure, plaie pour plaie, lésion pour lésion... fracture pour fracture >> (Exode XXI, 23-25 et Lévitique XXIV, 19-20). En opposition directe, le VRAI IESVS prêcha : << Vous avez entendu qu'on a dit : "oeil pour oeil, dent pour dent" ; et moi je vous dis de ne pas vous opposer au mauvais ; mais quand quelqu'un te gifle sur la joue droite, tendsz-lui aussi l'autre >> (Matthieu V, 38-39). La portée, l'étendue réelle de cette pensée pacifiste extrême au sein de l'égrégore de l'Ombre de la période du Kali Yuga n'est humainement pas appréhendable, mais nul doute qu'elle fit son chemin... L'ensemble de ces tentatives tendant à démontrer qu'il devenait nécessaire à cette période précise de l'histoire cyclique du monde de préciser l'image du Roi de la Lumière, le Dieu-Esprit bienveillant et miséricordieux, se démarquant du Yahvé impitoyable de la tradition hébraïque.

Le Christianisme, comme nous avons été programmés à le comprendre, est basé sur la vie et la mission de Jésus qui, en essence, est devenu la Divinité de la foi pour des milliards d'êtres humains depuis plusieurs siècles. Ce qu'il faut savoir cependant, c'est que le

Christianisme concernait à l'origine les relations des gens avec Dieu et leurs prochains. L'on nous laisse à croire que Jésus fut son auteur et son instigateur, mais l'authentique personnage historique que Jean le Baptiseur n'était pas l'objet d'une vénération religieuse personnelle. Son plan était de rendre la vision de Dieu accessible au plus grand nombre, et de le présenter en effet d'une manière que l'Ancien Testament et les enseignements de la synagogue ne faisaient pas. Mais cette image révisée, agréable de Dieu, ne fut pas facile à accepter pour les premiers christiens parce que l'égrégore de l'inexorable Yahvé de l'Ancien Testament était toujours manifeste dans les Écritures...



L'ADAM-ÈVE RÉGÉNÉRÉ

(MAGIE)

Cette deuxième figure correspond au deuxième stade de la route [1]. L'homme, après avoir reconnu dans ses premières études (planche I) Dieu présent dans tout l'univers, être infini, dépassant les limites même de son intelligence, s'efforce par un retour sur lui-même de se connaître lui aussi afin de mettre tout en œuvre pour préparer ce temple où le Seigneur doit habiter : Il cherche à raviver, à la lumière de la grâce, au feu du désir, cette étincelle de Dieu qui couve en lui ; il arrive à mourir à sa vieille paresse, pour naître régénéré, à la vie. Temps d'épreuves, de lutte, où la plupart faiblissent ; mais ceux qui persévèrent sont désormais inscrits sur le livre de vie, nouveaux hommes, régénérés en Jésus-Christ, leur divin précepteur.

Œuvres de L.-Cl. de Saint-Martin : *Le Nouvel Homme.*

(1) Un commentaire de cette planche a été donné par le D' Marc Haven, Initiation, Décembre 1892.

Dans l'authentique Cabale, tout le secret réside dans le fait que le Messie-Roi est appelé "l'Interprète de la Loi" ou "le Révélateur" des Mystères : Il est Celui qui lève le voile !

Dans le Talmud, le Mashiah - ou 5è Émanation - est le Mystère lui-même, désigné souvent comme "DAG", le "POISSON", héritage chaldéen s'il en est puisque sourcé au culte du dieu DAGON, l'homme-poisson qui était l'instructeur et l'interprète du peuple auquel il apparaissait le matin sortant de l'océan et y retournant le soir. Abarbanel en explique le nom, déclarant qu'en observant le ciel, la venue du Messie survint au moment de la conjonction de Saturne et de Jupiter dans le signe des Poissons. Les Gnostiques utilisèrent d'ailleurs un symbole chrétien, très commun durant le Moyen-Âge : trois poissons entrelacés dans un triangle, les cinq lettres IXOTE gravées au-dessus, le nombre 5 se référant au même calcul cabalistique (attention, ne surtout pas confondre Cabale et Kabbale hébraïque).

Par conséquent, les Chrétiens, identifiant CHRISTOS au Messie de l'Ancien Testament, l'adoptèrent aussi facilement qu'ils en oublièrent sa véritable origine, tracée plus loin encore dans le temps que le dieu Dagon babylonien. En leur idéal, les premiers chrétiens s'empressèrent de relier l'image de Jésus, le Christ, aux anciens principes païens et cabalistiques. Quand ils débattirent sur le choix du symbole le plus approprié à Jésus, Clément d'Alexandrie leur conseilla : << Que la gravure sur la pierre précieuse ornant votre bague soit une colombe ou un navire ou un poisson. >> sachant que Yehoshuah raccourci en Joshua ou Josué, fils de Nun (ou encore Nave, Navis) - appelé Jésus en grec - pourrait avoir, avec une parfaite convenance, adopté l'image d'un navire, ou même d'un poisson, Joshua (Jésus), Fils du Dieu-Poisson, vous l'aurez compris, il s'agit de la descendance génétique de Enki-Éa.

Par contre, il était vraiment trop dangereux, à cette époque où sévissait la religion patriarcale, d''associer au Poisson l'Argha, c'est à dire la Colombe, emblème de Vénus (Nin-Ana, Ishtar, Astarté, et toutes les déesses du panthéon hindou), avec la naissance immaculée de leur dieu masculin. Cela peut paraître étonnant, mais, aux premiers jours du christianisme, aucune différence ni distinction n'était faite entre le Christ, Bacchus, Apollon, et Krishna, incarnation du dieu Vishnou des Hindous, en fait, l'Avatara du moment.

Les tablettes sumériennes, suivies des siècles plus tard de la Genèse de l'Ancien Testament, puis du Nouveau Testament, du Coran, et de bien d'autres écrits sacrés ne sont que les branches issues du tronc de l'arbre de la Cosmologie

Universelle, rendues en récits allégoriques. Nation après nation, peuple après peuple, tout à chacun ne fit que jouer son rôle sur la grand scène du Théatre du Monde, l'être humain reproduisant brièvement en son Microcosme, le drame cosmique majestueux de l'éclatement de l'Atôme Primordial, devenu Univers du Macrocosme. En ce bas-monde, chaque peuple nouveau n'évolua qu'à partir des traditions et des cultes de ses ancêtres, lui ayant légué ainsi sa couleur locale et ses caractéristiques individuelles.

Bien que chaque religion issue des cultes archaïques ait ses traits distinctifs, la psychologique de ses créateurs fut de conserver une certaine ressemblance commune au prototype, ce lointain culte primitif qui n'était autre que celui voué à la "sagesse" de Mère Nature. Les "Saintes Écritures" ne font pas exception; leur historicité prouve que les Israélites ne purent prétendre à aucune autonomie avant le retour de captivité de Babylone, et la plupart des textes de l'Ancien Testament ne sont rien d'autre que des transcriptions plus ou moins heureuses des tablettes sumériennes et de l'histoire des sept migrations des parias hindous que furent les premiers Aryens, descendants d'un groupe de rescapés Atlantes Boréens menés par l'Archidruide RAMA.

Récupéré, Abraham, de son vrai nom Ab.Ram : fils de Ram, l'Archidruide Hyperboréen, l'un des derniers rois de Sumer, devient donc le père présumé des Israélites, dans l'idée ésotérique d'en faire l'un des avatars de Zeruan (Saturne - Chronos), Roi de l'Âge d'Or, aussi appelé le Vieil Homme (emblème du Temps). Les assyriologues ont d'ailleurs démontré qu'Abraham, dans les livres anciens chaldéens, est bien appelé Zeru-an, ou Zerb-an - ce qui signifie : très riche en or et argent, ainsi qu'un prince puissant. Il est également nommé Zarouan et Zarman - un vieillard décrépit. Notons aussi qu'Azraël, l'Ange de la Mort est également Israël ! Hors, Ab-ram signifiant aussi entre-autres le père de l'élévation, ou père haut placé, ou encore très-haut, Saturne est bien le plus élevé des "dieux" car la planète la plus éloignée du Soleil, généralement représentée comme un très vieil homme tenant une faucille à la main, image de la Mort s'il en est !

Quant à Moïse, cet ex Prêtre-Roi égyptien que fut Akhénaton, la nécessité théologique veut qu'il fut transformé en un patriarche hébreu, et l'on voit bien là l'insistance des scribes à faire de Moïse celui qui releva la nation des Isriars (Israélites).

Quiconque connait l'Inde et s'est familiarisé avec le panthéon hindou et les divinités indigènes détecte sans problème la similitude entre Jéhovah et Shiva. Comme Saturne, ce dernier a toujours été tenu en grand respect par les Talmudistes, et a été vénéré par les kabbalistes d'Alexandrie comme ayant été l'inspirateur direct de la loi et des prophètes. L'un des noms de Saturne était Israel, et, dans le temps, son identité s'est bien apparentée d'une certaine manière à Abraham. Ainsi, il n'est pas étonnant que Valentin, Basilide, et les Gnostiques Ophites aient placé la demeure de leur Ialdabaoth, Destructeur autant que Créateur, en la planète Saturne. Et c'est l'Esprit de Saturne qui donna à Moïse la loi dans le désert et c'est encore Saturne qui parla par la bouche des prophètes. Le témoignage de la Bible canonique en atteste lui-même !

Dans Amos, le "Seigneur" verse les fioles de Sa colère contre le peuple d'Israël. Il rejette leurs holocaustes et ne prête aucune attention à leurs prières, mais s'enquiert d'Amos, "combien de sacrifices et d'offrandes avez-vous fait dans le désert pendant quarante ans, maison d'Israël ? Mais vous avez porté le tabernacle de votre dieu Moloch et vos images de Chiun, l'étoile de votre Dieu. » (V, 25, 26). Qui sont Seth, Moloch, Chiun, Shiva, Khiyu ? Le même Saturne, Maître du Temps et du Karma, dont l'étoile ou sceau de Salomon, plagié sur le Sat-Kona de Nîn.Ana - Isis, devint le symbole majeur des occultistes ainsi que l'emblème du peuple israélite.

Ialdabaoth, Fils des Ténèbres et Créateur du monde matériel, a été fait pour habiter la planète Saturne, ce qui l'identifie encore plus avec les fidèles de Jéhovah, lui-même l'Esprit de Saturne selon les Ophites l'identifiant en leur refus du nom de Sinaï. El, Dieu-Soleil des Syriens, des Égyptiens, et des Sémites, est déclaré par Pleyte n'étant autre que Seth. Hors, El est le nom primitif de Saturne. Shiva, dieu éthiopien, est le même que le Baal chaldéen - Bel; ainsi, il est aussi Saturne. Saturne, El, Seth et Khiyun ou le Chiun biblique d'Amos, sont tous une seule et même divinité, et peuvent être tous considérés dans leur pire aspect comme Typhon le Destructeur, séparé de son androgyne - la Bonne Divinité, qui tomba dans la dégradation brutale. Jéhovah est appelé "l'homme de guerre" dans l'Exode, XV, 3. Le Seigneur des armées est son nom (Esaïe li, 15), et David bénit de ses mains l'enseignement du Seigneur de la guerre (Psaumes CXLIV, 1). Kronos Saturne est aussi le Soleil Noir, et Movers dit que : "Kronos Saturne a été appelé Israël par les Phéniciens" (Die Pbonizier, I, p. 130). Philon dit la même chose (cité dans Eusèbe, Praep, Evang, LLib. I, cap. X. 40). Béni soit l'Éternel Ilohim Elohei Israël (Psaumes LXXII, 18).

De Ialdabaoth émanent six autres esprits ou Archontes, qui respectivement habitent avec leur Père dans les sept planètes du système solaire. Ce sont :

Tsabaoth - ou Mars;
Adonaio - Sol ou le Soleil;
Iao - la Lune;
Eloaios - Jupiter;
Astaphaios - Mercure, l'esprit de l'eau;
et Horaios - Vénus, l'esprit de feu.

Ici nous est dévoilé le secret de l'adoration Ophite et l'origine de la fable chrétienne de l'Immaculée Conception. Les Gnostiques étaient les premiers chrétiens détenteurs d'un système régulier de théologie élaboré à partir de dictons et d'actions, et il n'est que trop évident que Jésus fut adapté à leur théologie comme étant investi de Chrestos, l'Esprit Cosmique. Leurs ancêtres avaient maintenu, bien avant l'ère chrétienne, que Jupiter, le Grand Serpent de la Vie, Père et "Bon Dieu", s'était glissé dans le lit de Sémélé (la Lune). A leurs yeux, Jupiter, le Serpent était le Logos, incarnation de la Sagesse divine, grâce à son Père et Mère Ennoia Sophia.

Cependant les gnostiques judéo-chrétiens modifièrent cette mythologie de l'homme Jésus en affirmant que Saturne (Ialdabaoth) avait, dans la forme du Dragon de la Vie, glissé sur le berceau de l'enfant de Marie. Dans l'Ancien Testament, Jéhovah présente d'ailleurs tous les attributs du vieux Saturne malgré sa métamorphose en Eloi, et Dieu des Dieux, Seigneur des Anneaux, présidant aux Haras, les dieux de la guerre et des batailles.

« Maintenant, ma mère l'Esprit Sain m'a pris. » paroles de Jésus dans l'Évangile des Hébreux, signifiant que Christos, Fils de la Pistis Sophia (l'Esprit Sain ou "Saint-Esprit") entra en lui.

« Le Saint-Fantôme viendra sur toi, et la puissance du Très-Haut te couvrira de son ombre ainsi que sur le saint enfant qui naîtra de toi et qui sera appelé Fils de Dieu. » dit l'Ange (Luc, I, 35).

« Dieu, dans ces derniers jours, nous a parlé par son Fils, qu'Il a nommé héritier de toutes choses, par qui aussi il a fait les Éons. »

« Pour l'Éther est l'Esprit Sain, 3ème personnalité féminine de la Tri-Unité ou Triade Divine - le Serpent à tête de faucon, Kneph égyptien, emblème de l'Esprit Divin,et de l'Âme Universelle. »

Jésus est tenté sur la montagne par le Diable qui lui promet son royaume et la gloire s'il l'adore (Matthieu IV, 8, 9,). Bouddha est tenté par le démon Wasawariti-Mara qui lui dit qu'il peut posséder les honneurs qui sont à sa portée, eu qui, sur le refus de Gautama d'accepter son offre, grince des dents de rage et le menace de vengeance. Ainsi comme le Christ, Bouddha triomphe de Satan, Saturne.

De telles réactions dans les sentiments religieux d'une nation ne furent pas rares. Les Juifs avaient adoré Baal ou Seth - Moloch, dieu-soleil noir, tout comme les Perses ou les Maccabées - qui en dénoncèrent ensuite le culte par leurs prophètes. D'autre part, les caractéristiques de la loi mosaïque de Jéhovah sont plus représentatives des aspects de Shiva que de la bienveillante souffrance du Coeur Divin. De plus, identifier Jéhovah à Shiva n'est pas un mince compliment puisque ce dernier est le Dieu de la Sagesse, Wilkinson le dépeignant comme le plus intellectuel des dieux hindous, doté de trois yeux, et, comme l'Éternel, terrible dans sa vengeance et son irrésistible colère. Et, bien que Destructeur, Il est aussi "le re-Créateur de toutes choses dans la Sagesse parfaite. C'est aussi pour Saint Augustin, le type de Dieu qui « prépare l'enfer pour prier d'entrer en ses mystères. »

LE SOLEIL : les Mayas étaient des astrologues. Leur système d'astro-théologie, composé de plusieurs calendriers s'imbriquant tel un mécanisme d'horlogerie à roues crantées, montre l'existence de cinq cycles de 5.168 années contenus en un cycle d'environ 26.000 ans, lui-même moitié d'un plus grand cycle de 52.000 ans. Mais ce cycle dit "de précession" rentre aussi en harmonie avec un cycle de taches solaires dont le changement se produit, sur une plus petite échelle, tous les 1.366.040 jours, soit environ 3.700 ans. Et si nous prenons sept de ces cycles de taches solaires, leur durée

effective correspond également à ~ 26.000 ans ! Ainsi s'affiche une interdépendance logique et précise entre le système calendaire Maya, le cycle de la ronde galactique, les conjonctions de Jupiter - Saturne, et le cycle des taches solaires découverts par Maurice Cotterell, lié à l'interdépendance du souffle du Soleil lui-même...



Dieu, Roi de Lumière banit le Démiurge





Urizen, démiurge maçonnique



Dix Commandements



Confessions négatives du Livre des Morts égyptien, source des Dix Commandements !



Hyksos envahisseurs de l'Égypte



Ahmose de Thèbes combat les Hyksos

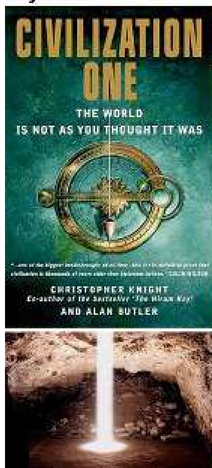


Hyksos chassés d'Égypte



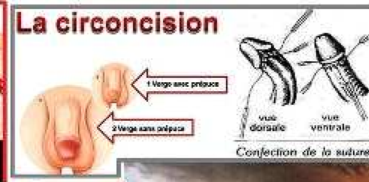
Jugement d'Osiris : pesée du Coeur !











Rennes le Château :

destruction de Jérusalem



- Une Race à Part :

Arrivés à ce stade, nous pouvons désormais commencer à comprendre quelques-unes des nombreuses anomalies apparentes de l'Ancien Testament concernant la manière dont Dieu, le Démiurge, fut dépeint par les scribes israélites comme paraissant condamner certaines activités d'un côté, tout en les promouvant d'un autre. Les supposés "Dix Commandements" du Décalogue, comme listés dans les livres de l'Exode XX, 2-17 et du Deutéronome V, 6-21 (avec quelques variations), sont réellement au nombre de quatorze en tout, étant donné que certains d'eux contiennent plus d'une seule directive. Le commandement : "Tu ne tueras pas" (Exode XX, 13 et Deutéronome V, 17) est contredit de manière flagrante par l'ordre donné aux Israélites concernant les Hittites, les Amorrites (ou Amorrhéens), les Cananéens, et diverses autres nations : << Quand le Seigneur, ton Dieu, les aura livrées devant toi, que tu les auras battues et entièrement détruites ; tu ne concluras pas d'alliances avec elles, et tu n'auras pas pitié d'elles >> (Deutéronome VII, 1-2) et : << Tu n'auras pas pitié d'eux ; mais tu mettras à mort aussi bien l'homme que la femme, l'enfant et le nourrisson, le boeuf et le mouton, le chameau et l'âne >> (I Samuel XV, 3).

Les commandements "Tu ne voleras pas" (Exode XX, 25 et Deutéronome V, 19) et "Tu ne convoiteras pas la maison de ton voisin" (Exode XX, 17 et Deutéronome V, 21) sont complètement ignorés quand on dit aux Israélites de Moïse, entrant en Terre Promise, de prendre aux Cananéens la possession de leurs : << ... villes grandes et belles que tu n'as pas bâties, maisons pleines de tout bien que tu n'as pas remplies, citernes que tu n'as pas creusées, vignes et oliviers que tu n'as pas plantés >> (Deutéronome VI, 10-11). Nous voyons bien là le comportement conquérant belliqueux de la descendance des rois-pasteurs Hyksos qui ravagèrent l'Égypte et usurpèrent la fonction royale durant plusieurs générations.

Dans ces cas là aussi bien que dans tant d'autres, il devient extrêmement clair que les lois interdisant de tuer, de voler, ou de convoiter cupidement se rapportent à la très importante définition des "prochains". C'est à dire que les règles des Dix Commandements, "empruntées" à la Sagesse de l'Ancienne Égypte, ne s'appliquèrent seulement qu'au traitement des Israélites par d'autres Israélites ; ils ne furent jamais destinés à être des codes de conduite vis-à-vis de ceux d'autres ethnies, tribus, ou nationalités.

Comme nous l'avons vu auparavant, les Dix Commandements furent effectivement extraits des Confessions Négatives des anciens Rois d'Égypte telles qu'exprimées dans le 'Livre des Morts" égyptien. Nous n'avons donc pas à continuer à les considérer comme une quelconque forme des paroles originales de Dieu, à qui ils furent faussement attribués par les scribes bibliques. Néanmoins, il est vrai que, puisque ces codes étaient jugés n'être uniquement applicables qu'au traitement des Israélites, ceci n'aurait pas facilité, pour le Iesus et ses partisans, de partager le dieu des juifs avec les Gentils, ce que de toute manière ils ne souhaitaient pas. Pour eux, Yahvé était une déité mercenaire et agressive, qui haïssait réellement tout le monde sauf les Israélites, bien qu'Il les ait maltraités en bien des occasions. La seule consolation devait être trouvée dans l'Exode XX, 5 quand, ayant déclaré : << Car moi, Yahvé, ton Dieu, je suis un Dieu jaloux, punissant la faute des pères sur les fils jusqu'à la troisième et quatrième génération de ceux qui me haïssent >>, on disait que Dieu avait ajouté : << Et faisant grâce aux milliers de ceux qui m'aiment et suivent mes commandements >> (Exode XX, 6). Bien qu'il n'y eut aucun signe d'une telle clémence dans l'Ancien Testament, les Commandements furent invoqués par le Iesvs comme un moyen possible de circonvenir l'apparente aversion de Dieu pour les Gentils, c'est ainsi qu'il dit : << ... garde les Commandements... Tu ne tueras pas, tu ne commetras pas d'adultère, tu ne voleras pas, tu ne feras pas de faux témoignage >> (Matthieu XIX, 17-18).

Depuis cette base de départ, on voit le Iesvs développer le thème en introduisant un élément des lois du Lévitique relatant : << Aime ton prochain comme toi-même >>. Toutefois, ce que les Évangiles voilent, c'est toute la portée de cette recommandation du Lévitique XIX, 18 qui stipule réellement : << Tu ne te vengeras pas, tu ne garderas pas rancune envers les fils de ton peuple, mais tu aimeras ton prochain comme toi-même >>. Une fois encore, le commandement concernant les "prochains" ne s'appliquait suelement qu'aux "fils de ton peuple" : les Israélites ! Mais le Iesvs modifia cette interprétation en ajoutant un nouveau principe de son cru : << Et moi je vous dis, aimez vos ennemis, bénissez ceux qui vous maudissent, faites le bien de ceux qui vous haïssent, et priez pour ceux qui se servent de vous méchamment et vous persécutent >> (Matthieu V, 44, traduction depuis la Bible anglaise du roi Jacques).

Un autre concept du Iesvs, bien mit en évidence, fut la notion d'aimer Dieu au lieu de le craindre, comme c'était pourtant la norme dans la société israélite. À cet égard, il dit : << Tu aimeras le Seigneur ton Dieu, de tout ton coeur, de toute ta vie, et de tout ton esprit. Tel est le grand et premier commandement >> (Matthieu XXII, 37-38). En fait, nous savons que là n'était pas le 1er Commandement de la loi mosaïque stipulant : << Je suis le Seigneur, ton Dieu ... Tu n'auras pas d'autres dieux en face de moi >>, puisqu'il provenait des mots de remerciements de Moïse dans le Deutéronome après que Yahvé eût aidé l'Exode israélite depuis l'Égypte (Deutéronome VI, 5 - XI, 13, 22 - XIII, 3 - XIX, 9 - XXX, 6, 16, 20).

Pour que le vrai Dieu, Esprit du Tout, devienne universellement acceptable, il était nécessaire qu'Il intéresse les Gentils autant que les Juifs et, à cet égard, Il devait être présenté sous un nouveau jour comme un personnage aimable et charitable. Il y avait très peu de choses dans les textes israélites qui puissent faciliter cette tentative, mais quelques citations pouvaient être estimées applicables aux gens en général, plutôt qu'à la seule nation juive ; et il y avait aussi quelques rubriques pouvant être extraites et utilisées afin de créer une image paternelle plus aimable, comme par exemple : "Le Seigneur est mon berger..." dans le psaume XXIII.

Les préceptes : "aime Dieu", "aime ton prochain", et même "aime ton ennemi" devinrent les étais du Iesvs pour unifier le peuple de Judée. Mais comme les pharisiens et les sadducéens de la hiérarchie du Temple et le Conseil du Sanhédrin des anciens de Jérusalem n'approuvèrent pas ce partage de Dieu d'un nouveau genre, ceux prônant une foi hébraïque traditionnellement stricte se tinrent éloignés; le mouvement nazôréen et ses partisants n'étant pas le produit d'un héritage racial, mais celui d'une opportunité sociale, religieuse et politique, il prit son essor parallèlement au judaïsme conventionnel.

- La Nouvelle Religion :

Le christianisme n'avait pas encore été reconnu comme une foi différente du judaïsme et, comme le baptême était un aspect de la foi juive, il était contraire à la doctrine coutumière que les Gentils soient baptisés sauf à être des prosélytes convertis. Pour de tels cas, ceux qui avaient des principes hébreux rigides déterminèrent que les hommes devraient être aussi circoncis. Ceci conduisit à bon nombre de débats et de disputes dans les rangs des Gentils et partisans du Iesvs. En acceptant Yahvé comme leur Dieu, et dans quelques cas étant baptisés de leur propre choix, ils étaient estimés reconnaître les croyances juives, auquel cas ils devraient être aussi circoncis - une question sur laquelle même les apôtres les plus proches de Jean furent d'opinion partagée. Près de trois décades après l'éventuelle crucifixion du faux Christ, la question restait débattue, et, comme détaillé en Actes XV, un Conseil, présidé par Jacques (le frère de Jean, le Iesvs) en sa qualité d'évêque Nazôréen de Jérusalem, fut assemblé pour officier.

Cette dispute particulière avait été déclenchée par une confrontation à Antioche : << Certains hommes venus de Judée enseignaient aux frères et disaient : "Si vous n'avez pas été circoncis selon l'usage de Moïse, vous ne pouvez pas être sauvés" (Actes XV, 1). Les disciples Paul et Barnabé s'insurgèrent contre cela, affirmant à juste titre que la circoncision, mesure d'hygiène en des temps antérieurs où la propreté n'était pas un standard, n'avait rien à voir avec le salut. Mais à Jérusalem, un groupe de pharisiens insista sur le fait que : << Il est nécessaire de les circoncire et leur ordonner de garder la loi de Moïse >> (Actes XV, 5). L'apôtre Pierre riposta, affirmant que des coeurs purs et la croyance en Dieu étaient les facteurs essentiels, et que les Gentils prêts à se soumettre à de tels engagements ne devraient pas être assujettis à un rituel qui était la marque caractéristique de la race hébraïque, mais pas la nécessité d'un engagement envers Dieu (Actes XV, 7-11). Finalement, Jacques trouva un compromis en jugeant que, même si la circoncision ne devait pas être rendue obligatoire, les convertis devraient se soumettre à certains autres rites juifs, et : "qu'ils s'abstiennent des souillures des idoles, de la fornication, des viandes étouffées et du sang" conformément aux enseignements dispensés dans la synagogue (Actes XV, 19-21).

Ce qui commença à se produire ici, ce fut l'apparition d'un nouveau genre de religion monothéiste, le culte du Dieu d'Israël étant finalement étendu aux Gentils, mais quelques années après, la révolte de l'an 66 de notre ère contre les Romains éclata. Juste quatre ans après, Jérusalem fut détruite et beaucoup d'autres villes de Judée furent laissées en ruines. Menant de nouvelles vies dans d'autres pays - le sud-ouest de la France (actuel Languedoc-Roussillon) n'étant pas le moindre de leurs points de chute - les Exilarques du Chrest (le Xrist ou Christ) et les Gentils du mouvement Nazôréen conservèrent leur plate-forme religieuse, mais abandonnèrent les aspects spécifiquement juifs tels que d'aller à la synagogue et de s'abstenir de certaines viandes. À la différence du régime juif de leur ancienne mère patrie, ils adoptèrent les us et coutumes de leur nouvel environnement, allant jusqu'à changer leurs patronymes, et attirèrent à leur structure de croyance bien de nouveaux arrivants dans d'autres pays. De manière distincte de ce que Yo'hanan (Jean le Baptiste) - devenu Yohan de Got - et son épouse Maria de Magdala pouvaient avoir envisagés pour le plan de partage de Dieu, dans la région de Rennes le Château, ils avaient sans le savoir semé les ferments d'une religion entièrement nouvelle qui se séparerait éventuellement de son héritage judaïque sous la dénomination de Christianisme, mot tiré de ses adeptes, les Chrestians, Christians ou Christiens. Malheureusement, leur ouvrage spirituel fut détourné au profit, une fois encore, des prêtres associés à l'Empire Romain qui, en leur soif de pouvoir sur autrui, s'accaparèrent tout en transformant les enseignements du vrai Messie, et sûrent politiquement tirer profit de la crédulité religieuse des peuples, par l'invention du "Jésus" de l'Église romaine : un tel Yehoshua ben-Penthera ha-Notzri - fils de Mirjam bat-Bilgah, une prêtresse du Temple de Jérusalem violée par le militaire romain Tierius Julius Abdès Penthera - connu historiquement du nom de Jésus (déformation volontaire du terme IESVS en relation avec le Poisson), usurpateur messianique de Jean le Baptiseur de notre histoire officielle, honteuse s'il en est...

Dans sa forme originale, le Christianisme naquit des idéaux pacifiques de la mission du vrai Iesvs : "aime Dieu", "aime ton prochain", "aime ton ennemi". À de tels égards, il alla même jusqu'à dénoncer certains préceptes de l'enseignement juif comme stipulés dans les livres de l'Exode et du Lévitique de la Torah - par exemple : << ... tu paieras..., oeil pour oeil, dent pour dent, main pour main, pied pour pied... brûlure pour brûlure, blessure pour blessure, plaie pour plaie, lésion pour lésion... fracture pour fracture >> (Exode XXI, 23-25 et Lévitique XXIV, 19-20). En opposition directe, le VRAI IESVS prêcha : << Vous avez entendu qu'on a dit : "oeil pour oeil, dent pour dent" ; et moi je vous dis de ne pas vous opposer au mauvais ; mais quand quelqu'un te gifle sur la joue droite, tendsz-lui aussi l'autre >> (Matthieu V, 38-39). La portée, l'étendue réelle de cette pensée pacifiste extrême au sein de l'égrégore de l'Ombre de la période du Kali Yuga n'est humainement pas appréhendable, mais nul doute qu'elle fit son chemin... L'ensemble de ces tentatives tendant à démontrer qu'il devenait nécessaire à cette période précise de l'histoire cyclique du monde de préciser l'image du Roi de la Lumière, le Dieu-Esprit bienveillant et miséricordieux, se démarquant du Yahvé impitoyable de la tradition hébraïque.

Le Christianisme, comme nous avons été programmés à le comprendre, est basé sur la vie et la mission de Jésus qui, en essence, est devenu la Divinité de la foi pour des milliards d'êtres humains depuis plusieurs siècles. Ce qu'il faut savoir cependant, c'est que le Christianisme concernait à l'origine les relations des gens avec Dieu et leurs prochains. L'on nous laisse à croire que Jésus fut son auteur et son instigateur, mais l'authentique personnage historique que Jean le Baptiseur n'était pas l'objet d'une vénération religieuse personnelle. Son plan était de rendre la vision de Dieu accessible au plus grand nombre, et de le présenter en effet d'une manière que l'Ancien Testament et les enseignements de la synagogue ne faisaient pas. Mais cette image révisée, agréable de Dieu, ne fut pas facile à accepter pour les premiers christiens parce que l'égrégore de l'inexorable Yahvé de l'Ancien Testament était toujours manifeste dans les Écritures...

Mahomet = Bizbat

Ïo'hanan = Jean au disque solaire !

ORBITE DE HÎBIRU

alphabet mandéen

Jean Chrysostome : ÏOANN PYGO !

Abathur / Abba d'Uthra

Chapitre XIX. La réaction johannite : le "proto-Luc".

L'Evangélion et les johannites. - La littérature évangélique. - Jean-Baptiste dans les Evangiles. - Son rôle véritable. - Les douze apôtres. - Le reniement de Pierre. - Jésus Bar Abba, chef de brigands ou Fils du Dieu Père ? - La crucifixion.

L'Evangélion et les johannites

Cependant, parmi ceux qui avaient été le plus profondément choqués par la doctrine de Marcion et par les écrits qu'il avait propagé, peu durent l'être autant que les fidèles de Jean-Dosithée, le Baptiseur. Non seulement étaient-ils restés, eux aussi, attachés à la Loi hébraïque, moins sans doute que les ébionites, mais davantage assurément que les nazaréens de Rome; profondément remanié pour être adapté aux idées qui prévalaient dans ces deux provinces du christianisme" Il est certain qu'il ne le fut pas seulement dans ces deux cités, mais aussi dans d'autres où Jean-Dosithée était vénéré. Certes ce dernier avait certainement encore de nombreux adeptes dans toute l'Italie ; il est avéré que, jusqu'à Constantin, les baptistères y étaient distincts des églises nazaréennes ou chrétiennes et qu'ils étaient tous dédiés à Jean le Baptiseur

l'un des symboles mandéens : le tripalium romain

mépris clairement affiché envers la croyance romaine

JEAN le Gaulonite, Fils de l'Homme et roi oint des Ébros judéens est le "Juge des Morts". La même chose fut dite au sujet des précédents Avatars tels que Nemrod, Krishna, Bouddha, Ormuzd, Asar-Osiris, Aecus, etc...

Jean fut l'Alpha et l'Oméga, le premier et le dernier de lère des Poissons. Krishna, Bouddha, Lao-Tseu, Bacchus, Zeus et d'autres le furent aussi respectivement à leur cycle zodiacal correspondant. Jean le Iesvs a guéri des aveugles et ressuscité des "morts" et ainsi l'on fait Krishna, Bouddha, Zoroastre, Bochia, Osiris, Sérapis, Mardouk, Bacchus, Hermès et d'autres : Éveiller la Conscience endormie de leurs contemporains.

Jean était de sang royal autant que Bouddha, Rama, Fo-Hi, Horus, Hercule, Bacchus, Persée, etc... Tous des messagers envoyés de l'Esprit du Tout des milliers d'années avant la naissance présumée d'Abraham, créateur si mal nommé du concept de "Dieu unique". TOUS ces Avatars symbolisèrent à une époque précise du cycle adamique terrestre le "Dieu Unique" des religions : le Soleil et sa "vraie croix".

Les chrétiens représentent Jésus avec une auréole, et c'est précisément la manière dont les Phéniciens dépeignaient les rayons du Soleil autour de la tête de leur dieu solaire Bel ou Bil...

À l'origine, JÉSUS n'est pas du tout un prénom; c'est en fait le terme latin IESVS (le J et le U n'existant pas dans l'alphabet romain), tiré des lettres grecques : Iota, Khi, Thêta, Upsilon, et Sigma, lesquelles assemblées forment ΙΧΘΥΣ

d'où la phrase << Ιησους Χριστος Θεον Υίος Σωτηρ >> découla, et dont la signification la plus précise est << Poisson Oint, Fils de Dieu, Sauveur >>, ayant à l'origine été attribué à la fonction du Maître de Justice, OINT selon le rite initiatique antique relatif aux Bétyles. L'Oint (Mesi, devenu Messie) avait pour mission essentielle la diffusion du Verbe à un groupe restreint d'élèves (ou apôtres), ce, conformément aux Enseignements des Écoles des Mystères d'Ancienne Égypte. Vous voyez ainsi comment le sens véritable de ce terme a été détourné par la catholicité romano-babylonienne, la corruption du langage aidant, pour en faire "Jésus-Christ, Sauveur, Fils de Dieu", personnage de fiction forgé, entre-autres, sur les personnages d'Horus et de Mithra, alors que l'authentique Maître de Justice historique fut condamné à l'oubli...

<< Qui est ce Iesvs, ce Nazôréen ? >> Ce furent les tout-premiers Chrétiens qui utilisèrent comme symbole le (ou les 2 ou 3) Poisson(s). On le retrouve d'ailleurs aussi bien en Galilée que dans les Catacombes de Rome où se cachaient les authentiques Chrétiens, violemment persécutés par l'autorité romaine, ainsi qu'en ancienne Septimanie romaine. Le poisson fut donc leur signe de reconnaissance privilégié, symbole graphique représentant un poisson formé de deux arcs de cercle. Pour se reconnaître entre eux, l´un dessinait sur le sol un demi-arc que l´autre, initié aux mystères chrétiens devait ensuite compléter. Le poisson représentait à leurs yeux l'eau du baptême que prodiguait Jean ; d'ailleurs, Tertulien, dans son traité Du Baptême, a fait le jeu de mots suivant : "Nous, petits poissons, à l'exemple de notre ΙΧΘΥΣ, naissons dans l'eau." Mais alors, pourquoi ce symbole si particulier ? Tout d'abord, le mot "poisson" en grec s'écrit en lettres latines ICHTYS (ou ichtùs), sachant qu'il forme un acrostiche : les lettres disposées verticalement sont le début d'un mot, le tout formant une phrase. Représenté sous la forme d'un dauphin, le poisson devient un symbole de fécondité. L'Ichthys fait également référence à la sexualité et à l'utérus : associé à Nîn.Ana, ISHtar, Aphrodite, Atargatis, etc..., déesses de la Fertilité associées au rite du Mariage Sacrée, Hiérogamie ou Hieros Gamos, lui-même relationné au blé et à Maria de Magdala, associée elle, aux sources et au Calice : le Sain Graal. Les hymnes de ce Mariage Sacré d'origine mésopotamienne ont sans doute pu influencer le Cantique des cantiques qui présente de nombreux traits similaires. Sur le porche de nos églises, ces êtres amphibiens informeraient le visiteur sur le nombre de rivières souterraines coulant sous ses fondations ; le christianisme n´a donc pas effacé le savoir druidique puisque l´on retrouve ces amphibiens dans les églises. Est-ce un parallèle offert par le maître tailleur entre ces mères divines de jadis et Meri.Ana dont le nom revoit à MER en latin, cette mer qui contient les poissons : en hébreu, "mar yam", "goutte de la mer", latinisé en stilla maris, lui-même devenu Stella maris , "l'Étoile de la mer" et nous sommes bien rendu à Maria de Magdala, l'Étoile ! Du ΙΧΘΥΣ à la rouX il n´y a eu qu´un pas... On retrouve enfin trois poissons formant une boucle sans fin ou un poisson n'ayant qu'une seule tête pour trois corps, symbole de la Tri-Unité qui fut utilisé par les Initiés pour marquer l'entrée en l'Ère des Poissons, cycle se terminant actuellement pour faire place à l'Ère du Verseau.

Ensuite, notons que la Mitre, sorte de chapeau religieux que le pape et les évêques de l'Église de Rome portent sur la tête, est en forme de tête de poisson, réplique parfaite de l'ancien capuchon que revêtaient les sept Apkallu, thérapeutes formés par Enki Éa (alias Oannès, Dagon, Atargis, etc...), le 'dieu" des Sumériens, homme amphibien qui surgissait de la mer chaque matin, venant leur enseigner les connaissances, puis replongeant dans les flots le soir venu. Hors, les tablettes cunéiformes mésopotamiennes révèlent que Enki Éa et sa compagne Ninkhursag furent les créateurs de l'espèce humaine ; que Enki confia Lilith pour première épouse à Adam l'Adapa, et qu'il eut d'elle Kaïn pour fils, le Caïn biblique - le poisson, l'agneau et la mouette étant les animaux-totems de la Lignée d'Enki. Les pièces du puzzle sont désormais assemblées là, sous nos yeux : le Poisson chrétien a beaucoup à voir avec la génétique des "enfants" d'Enki, à savoir, la descendance de Kaïn, lignée très rapidement éradiquée aux bons soins d'une caste sacerdotale planétaire ayant décidé, dans un but de prise de pouvoir politique, de privilégier la lignée Adamique, celle - simplement humaine - de la descendance d'Adam et Ève, la seconde épouse "lulu" d'Adam.
Lex textes mésopotamiens nous révèlent que ADAM l'Adapa, Fils de Enki-Éa, fut sacré le 1er des Rois-Prêtres de cette nouvelle humanité à Éridou. Aussi connu comme Uan (Oannès), ADAM devint le 1er des Sept Sages ayant apporté les arts et la civilisation à notre humanité à ses prémices. En 1962, le professeur W. G. Lamberta a identifié le nom Adapa comme épithète d'Oannès (= ummanu -> humain), tout-premier sage antédiluvien (réf. : introduction du livre "The Epic of Gilgamesh: The Babylonian Poem and Other Texts in Akkadian and Sumerian" de Andrew George, édité chez Penguin Books à Londres en 1999, réédité en 2003 ; lire également "Glossary of Deities... Adapa" extrait du livre "Myths From Mesopotamia: Creation, The Flood, Gilgamesh, And Others" de Stephanie Dalley, publié chez Oxford University Press en 1991 ; et "Ancient Israelite Literature in its Cultural Context. A Survey of Parallels between Biblical and Ancient Near Eastern Texts" par John H. Walton, édité chez Zondervan Publishing House en 1989 et re-publié en 1990, augmenté d'additions et de corrections).

En 1876, George Smith fit la remarque pertinente que plusieurs universitaires de renom suggéraient que Enki - Éa n'était autre que le fameux Oannès décrit par Bérose : << Hea, dieu de la mer, est l'un des dieux accompagnant Anu... Il est le seigneur de l'eau ou des abysses ; il est le seigneur de la génération et de tous les êtres humains, portant le titre de Seigneur de la Sagesse... C'est à partir de là qu'il a ensuite été supposé à tord que ce fut Enki-Éa l'Oannès de Bérose...>> (réf. : "The Chaldean Account of Genesis" p. 57, de George Smith, édité en 1876 et réimprimé en 1977 et 1994 par Wizards Bookshelf à San Diego, Californie, États-Unis). En 1887, le professeur Archibald H. Sayce, suivant la même hypothèse, suggéra que Oannès et Enki-Éa étaient une seule et même personne : << ...it is certain that Oannes and Ea are one and the same...Ea was, moreover, like Oannes, represented as partly man and partly fish. Sometimes the fish's skin is thrown over the man's back, the head of the fish appearing behind that of the man; sometimes the body of the man is made to terminate in the tail of a fish. A gem in the British Museum, on which the deity is depicted in the latter fashion, bears the inscription stating that the figure is that of "the god of pure life." Now "the god of pure life," as we are expressly informed by a rubical gloss to a hymn in honour of the demiurge Ea, was one of the names of Ea.>> (extrait choisi tiré de la page133 de "Lectures on the Origin and Growth of Religion as illustrated by the Religion of the Ancient Babylonians" d'Archibald H. Sayce, publié à Londres par Wiliams & Norgate en 1897). Étroitement associé à Enki, "dieu de la vie pure", l'Épopée de Gilgamesh nous narre que quand, non loin de Dilmun, Gilgamesh plongea dans les profondeurs de la mer, il tenta de trouver la plante aquatique capable de le rajeunir. Hors, il semble bien que les duos de statuettes d'Apkallu représentaient un motif de réjuvénation (des poissons nourrissant des plantes au fond des mers), le personnage généralement barbu et âgé (le Vieil Homme) soudainement transformé en un homme jeune et imberbe ! Ce processus de Ré-Génération est bien connu des Initiés qui honorent généralement l'homme "deux fois né" au moyen d'une curieuse mais éloquente symbolique : deux tombes pour une seule personne, sur la première sont gravées sa date de naissance et de sa "mort initiatique", tandis que sur la seconde ne figure qu'une date de naissance, justement celle de cette "mort" qui est paradoxalement une re-naissance !

Notons pourtant qu'en guise de plante aquatique, les Sept Sages d'Eridou sont plus souvent associés à deux arbres extraordinaires que Enki-Éa avait planté en Eden : le "Mesu" donnant "longue vie" (Gudea, roi de Lagash demanda à son dieu une vie aussi longue que celle de l'arbre en question) et le "Kiskanu" dont les racines plongent aussi profondément qu'aux abysses et dont les branches montent jusqu'aux cieux. Nous retrouvons là la description de l'Arbre de Vie (la colonne vertébrale le long de laquelle s'élève la divine Kundalini) et de l'Arbre de la Connaissance (le cerveau). À propos de ces deux arbres, James Hastings écrivit ces lignes : << Bur-Sin restaura le giskanu. Eri-Aku le nomma ainsi "le restaurateur de l'oracle de l'arbre giskanu d'Eridou", tandis que Sin-Idinnam le décrivit comme l'arbre giskanu des Esprits de la Terre.' Il correspond donc plus à l'Arbre de la Connaissance plutôt qu'à celui de la Vie ("The Expository Times", p. 471. Vol. 10, édité en 1906 par T. & T. Clark, Édinbourgh, Écosse. En 1908, A. H. Sayce dit ceci du kiskanu : << L'arbre de la connaissance était appelé le kiskanu par les Babyloniens, du sumérien "gis.kin" signifiant l'Arbre de l'Oracle ("The Archaeology of the Book of Genesis", pp. 470-472, Vol. 19, édité par James Hastings). L'année suivante, Sayce dit additionnellement que l'Arbre de Vie était possiblement le "gis.ges.tin" associé à la vigne ou au vin de palme : <<...The Sumerian gis ges-tin, "'the tree of the drink of life", usually signified "the wine", ges-tin being "grape wine", but it may have primarily denoted "palm wine" ("The Archaeology of the Book of Genesis.", p. 471, Vol. 19. James Hastings Editor). Est-ce donc un hasard si les bas-reliefs néo-assyriens montrent un palmier sacré hautement stylisé ?

En 1931, apparemment influencé par les propos de Sayce, Stephen Herbert Langdon lui-même assura que Oannès, l'homme-poisson, était Éa (Enki) et il décrivit à la suite des prêtres habillés en poissons occupés à soigner un homme malade (car possédé par sept démons associés aux vents) au moyen du baptême dans l'eau : << Priests often clothed themselves in a garment in the form of a fish, when officiating in rituals of purification, symbolic of the power of the Water deity Enki of Eridu, god of lustration. In the third register of figure 44 a man possessed of one of the seven devils, who appear in the the second register, lies on a bed, a priest, robed to represent the Fish-God Enki, stands at his head, another at his feet...Enki of Eridu...Ea...(Oannes) in Berossus..." (pp. 84 et 103 de "The Mythology of All Races, Semitic", Vol. V, de Stephen Herbert Langdon, Archaeology Institute of America, Marshall Jones Company, 1931). Cette même année, Langdon nota aussi que le fait qu'Adapa ayant refusé de manger le pain et de boire l'eau de vie qu'Anu lui avait offerts à l'occasion de sa visite en la Sainte Demeure d'Anu, pouvait correspondre à l'aspect négatif du mythe de l'un des sept Démons, le Vent du Sud, mortel pour les humains ("The Devils and Evil Spirits of Babylonia", Vol. 1, par R.C. Thompson, 1903), sauf si un prêtre faisait une incantation en faveur d'Adapa sur la personne malade, Adapa étant censé exorciser le démon du vent du Sud. En décrivant les praticiens thérapeutes d'Adapa revêtus tels des poissons, les Mésopotamiens virent peut-être en Adapa le Pêcheur (ou l'Homme-Poisson), non seulement capable de guérir les malades gravement affectés par le mauvais vent du Sud, mais aussi le responsable de leurs afflictions, puisqu'il avait refusé le pain et l'eau de la vie éternelle qu'Anu lui avait offerts... Hors, Enki - Éa, qui donna la Sagesse et le Savoir à son

fils et serviteur Adam, avait pourtant refusé de lui accorder l'accès à l'Immortalité ; c'est ainsi qu'au préalable, il recommanda à Adam, ayant été accepté des "dieux" comme leur égal, de ne surtout pas accepter le pain et l'eau de vie qu'Anu lui proposerait, prétextant que c'était là un piège mortel. À ce stade de notre enquête sur Dieu, cette ruse de Enki - Éa le place comme pouvant être le Dieu du Jardin d'Eden...

Ainsi, jusqu'au tout début des années 1960, les grands universitaires, sumérologues et autres chercheurs bibliques sont resté à penser que l'homme-poisson Oannès était le dieu Éa d'Éridou. Une fois de plus tous ces érudits académiciens se sont fourré le doigt dans l'oeil ! tout d'abord, Enki-Éa étant le Seigneur de l'Apsu ou Abzu, ce dernier terme désigne le Soleil, aussi nommé "la Maison de la Vie" dans les tablettes cunéiformes. Ensuite, pour les Anciens, l'eau vive des torrents ou rivières possédait un caractère sacré pour avoir été formée des ondées pluviales, la pluie - nous le savons - provenant du ciel ! L'étude attentive de la poésie mésopotamienne, écrite en caractères cunéiformes, démontre que, comme les concepts hiéroglyphiques égyptiens, il existe plusieurs niveaux de lecture, et que l'important, bien sûr, est celui destiné aux érudits, et pour exemple, s'il est question d'eau de la mer, il conviendrait de prendre également en compte l'onde éthérique, ce qui change tout, et, d'un dieu Neptune / Poséidon des océans de la planète, nous en arrivons à un dieu Enki-Éa, tout-puissant démiurge solaire ! Hors, amenant de l'eau à notre moulin, plusieurs statuettes et figurines représentatives du dieu Enki-Éa, ayant été exhumées en différents sites archéologiques assyriens, le représentent sous forme d'un poisson-chèvre (capricorne) associé justement au Soleil ; les Assyriens les utilisaient généralement à l'intérieur de leur maison afin de se prémunir des démons (réf. : "Gods, Demons and Symbols of Ancient Mesopotamia, An Illustrated Dictionary" par Jeremy Black et Anthony Green, British Museum de Londres, en association avec "University of Texas Press" à Austin, 1992). Par ailleurs, des hommes-poissons figurent sur des sceaux-cylindres mésopotamiens : honorant l'Arbre de Vie, ils tiennent d'une main une pomme de pain, symbole de l'illumination par la glande pinéale, et portent de l'autre un seau d'eau lustrale, nécessaire aux purifications. Un dieu solaire doté d'ailes d'aigle est placé au-dessus de l'arbre : il s'agit de l'Âme ayant réussi à s'élever de ce bas-monde (fig. 7 : "Fish Gods at the Tree of Life, Assyria, c. 700 BC" tirée de "The Masks of God: Creative Mythology" par Joseph Campbell, édité chez Viking Penguin, NY. en 1968).

Les premières lampes chrétiennes formaient un poisson, la flamme sortant de la bouche. ADAM l'Adapa, Fils de Enki - Éa, y était généralement représenté au centre. L'art chrétien du IIIè siècle de notre ère reprend ce thème, un Christ imberbe (ni longs cheveux, ni moustache, ni barbe) remplaçant Adam, à moins qu'ils ne soient qu'une seule et même personne ! De telles représentations sont d'ailleurs visibles à ce lien : http://www.bibleorigins.net/ChristBeardless.html ... Hors, un passage du Nouveau Testament dépeint le Christ comme John / Jean / Jonas sortant de la gueule d'un énorme poisson en accomplissant le mûdra de la parfaite reliance, que les croyants, en leur ignorance, nomment le "signe de bénédiction" (voir à ce titre l'image 6 intitulée "Christian Neophyte in Fish Garb, early Christian lamp", page 14 du livre "The Masks of God: Creative Mythology" de Joseph Campbell, édité chez Viking Penguin, NY. en 1968). Les authentiques Christiens des origines utilisèrent donc l'iconographie du Poisson, s'identifiant ainsi eux-mêmes au Christ Adam, leur Grand Ancêtre. Ce sont les Grecs, dans leur processus d'héllénisation des territoires d'Israël et de Judée, qui utilisèrent le mot "ichthys" ou "ikhthús" pour codifier le fait d'être un Christien ou Christian. Ce codage - devenu chrétien - reste pourtant d'actualité en notre XXIè siècle, même si les hommes en ont oublié la si importante signification aujourd'hui restituée.

Du fait, l'ichtys, du grec ancien ΙΧΘΥΣ, ἰχθύς, ikhthús, signifiant "poisson", représentatif de la dynastie des Rois Pêcheurs, c'est à dire de la "Sainte Famille", devint le symbole majeur de la Chrétienté dès l'instant où son utilisation se répandit du Ier siècle au IVè siècle de notre ère. Ce mot "Poisson", encore évocateur en ces temps de notre Père ADAM, fut cependant rapidement altéré en le prénom Jésus ou encore Jésus-Christ, personnage fictif forgé par les Pères de l'Église romaine, censé être aux yeux du culte catholique le seul Fils de Dieu, Sauveur des hommes par son sacrifice. Ce qui n'est pas faux, à y regarder de très près ! Mais le plus remarquable est que cette représentation fut ensuite transposée dans la forme latine, renforçant ainsi non seulement le symbole, mais aussi le rendant assimilable par les deux civilisations, bases du monde occidental : grecque puis latine.

Quelle surprise assurément pour vous d'avoir à découvrir que l'Adapa - ADAM - le 1er des sept Apkallu ou "Sages", fut bel et bien le Roi-Pêcheur d'Éridou, aussi bien que le prêtre-thérapeute qui fabriquait le pain pour son Père et Créateur, Enki-Éa. ADAM l'Adapa fut le prototype du 1er humain post-Atlantide, celui que la mythologie mésopotamienne décrit comme notre Père, ayant effectué le sacrifice de renoncer à l'immortalité, non seulement pour lui-même mais aussi pour toute l'humanité, ayant ainsi suivi les instructions du rusé Enki de ne pas manger le pain de vie ni de boire l'eau de la vie qui lui furent présentés par Anu. Par la suite, l'histoire veut que Ningishzida et Tammuz-Dumuzi, échouèrent à l'identique d'Adam : ils ne mangèrent pas du fruit de l'Arbre de Vie. Ce qui est véritablement surprenant, c'est que le Nouveau

Testament identifie le Messie au profil adamique, en conséquence de quoi l'humanité entière meurt à cause des péchés attribués, on ne sait trop pourquoi à Adam. C'est bien là la malice d'une caste sacerdotale ne faisant aucune introspection sur ses membres pourris par l'exercice d'un pouvoir si longuement exercé à l'encontre des peuples de la Terre. Ainsi donc, du point de vue borné de ces théologiens, le seul moyen pour l'humanité d'obtenir l'immortalité aurait été d'orchestrer le sacrifice du Christ lui-même (I Co. XV, 22-45). Vous le voyez, autres temps mêmes moeurs, ces gens-là restent fidèles à leurs obscures pratiques : ils ne sacrifient plus les enfants à Moloch mais l'Adepte issu de la Maison du Pain (Bêth.Léem) !

La chance offerte à Adam d'obtenir l'immortalité est devenue la légende de Jésus-Christ, en réalité le Iesvs - "ichtys" très altéré mais néanmoins grand guérisseur par le baptême en eau vive et dispensateur de connaissances, jusqu'en le Livre scellé de Jean. Comment a-t-il été possible qu'Adam, des millénaires plus tard, soit transformé en un homme-poisson de fiction ? Une réponse se trouve dans le récit d'Adapa et du vent du Sud", brièvement évoqué ci-dessus : Adapa-Adam exorcisa le vent du Sud, lui brisant les ailes et le stoppant ainsi dans son élan ; ce vent démoniaque était l'un des sept esprits (daimons) qu'Anu avait créés pour ravager périodiquement la Terre. Anu, surpris de voir qu'Adapa avait vaincu son vent du Sud, le convoqua aux Cieux et lui demanda de lui expliquer pourquoi et comment il avait été capable de maîtriser ce puissant esprit. Adapa lui répondit qu'il s'était fait "homme-poisson" (hormis la préparation du pain, l'une de ses activités quotidiennes consistait à pêcher et à cuisiner les poissons devant être servis à la table de Enki à Éridou). Si nous nous contentions de cette poésie, nous ne pourrions avancer plus avant, mais une lecture au second degré est riche d'enseignements tout en restant dans le parfait bon sens : à l'occasion d'un cataclysme se produisant cycliquement, les êtres intelligents peuplant la planète n'eurent d'autre option pour survivre que de se réfugier au fond des océans, devenant ainsi de légendaires "hommes-poissons" ; l'auteur initié Jules Verne ne s'y trompa d'ailleurs pas en nous évoquant avec force insistance un certain NÉMO, capitaine du sous-marin le Nautilus... Ce qu'il faut savoir, c'est que NEMO ne fut pas choisi au hasard par Jules Verne (auteur en outre du plus méconnu "l'Éternel Adam"), car Nemo fut un important roi de Mésopotamie ! À son époque, le clin d'oeil de Jules Verne, d'initié à initié, fut ainsi transmis en toute discrétion : "intéressez-vous à Sumer" ! Sur ce sujet, voici un lien où Adam l'Adapa est dépeint comme Enkidou dans l'Épopée de Gilgamesh : http://www.bibleorigins.net/illustrationofGilgameshAndEnkidu.html ...

Nul hasard donc si Jean le Baptiseur, le vrai Messie toujours associé à l'eau, fut un Roi-Pêcheur, la tradition chrétienne assimilant le Christ à un pêcheur d'âmes humaines. Selon l'Église de Rome, Pierre, le prétendu fidèle apôtre du Christ mais véritable traître misogyne s'étant opposé violemment à Maria de Magdala, devint par la même occasion un Pêcheur, alors que le personnage historique n'a strictement rien à voir avec la lignée généalogique du Sauveur, celle des véritables Rois-Pêcheurs. L'archaïque histoire mésopotamienne du premier être humain sacré roi-prêtre de Enki-Éa, Adam, l'Adapa de la cité d'Éridou, le Père de cette actuelle humanité, la 5è race du Kali-Yuga, ne nous est pas parvenue tout simplement parce que l'Ordre Noir romano-babylonien l'a voulu ainsi.

L’Église catholique romaine soutient que son origine remonte à la mort, la résurrection et l’ascension de Jésus-Christ autour de l’an 30 de notre ère, se proclamant prétentieusement comme étant l’Église pour laquelle Jésus-Christ est mort, et l’Église établie et bâtie par les Apôtres, ce qui est fallacieux puisque ses "Saints Pères" ne furent qu'une bande de politiciens véreux, fieffés usurpateurs. Même une lecture très superficielle du Nouveau Testament démontre que l’Église catholique ne tient pas ses origines dans les enseignements du Messie ou de ses apôtres. De plus, le Nouveau Testament ne fait aucune mention de la papauté, de l’adoration de Marie, de son immaculée conception, de sa virginité perpétuelle, de son assomption, ou de Marie en tant que co-rédemptrice et médiatrice, ni de quelconques requêtes à des saints aux Cieux afin de bénéficier de leurs prières, encore moins de la succession apostolique ni d'aucune ordonnance dans le fonctionnement de l’église, telles que le baptême des enfants, la confession des péchés à un prêtre, le purgatoire, les indulgences, ou l’égale autorité de la tradition de l’église et des Écritures. Si donc l’origine de l’Église catholique romaine ne se trouve pas dans les enseignements du Messie et de ses apôtres, comme mentionné dans le Nouveau Testament, quelle est sa véritable origine ?

Au cours des 280 premières années de l’histoire chrétienne, le Christianisme fut interdit par l’Empire Romain, et les Christiens furent terriblement persécutés ; sous Néron (en 64 av. J.C.), la religion chrétienne était d'ailleurs qualifiée de "superstition étrange et illégale". La méfiance des païens envers les chrétiens les tenaient à distance, les premiers suspectant les seconds et les accusant des pires délits. Pour éviter la prison, l´exil ou la mort, ceux-ci cachaient leur croyance. Ne pouvant donc professer ouvertement leur foi, ils avaient recours aux symboles pour se reconnaître. Cette situation changea après la “conversion” de l’Empereur romain Constantin Ier, celui-ci ayant “légalisé” le Christianisme à l'occasion de l’Édit de Milan, en 313 de notre ère. Plus tard, en 325, Constantin, assisté de sa mère et d'Arius, a convoqué

le Concile de Nicée, dans une tentative d'unification du Christianisme. Constantin percevait alors le Christianisme comme une religion capable d'unir l'Imperivm qui commençait alors à se diviser. Bien que cela pû sembler être une situation favorable pour la jeune Église Christienne, les résultats furent désastreux. Tout comme Constantin refusa d'embrasser totalement la foi chrétienne, conservant plusieurs de ses croyances et pratiques païennes, de même l'Église promue fut un mélange de la vraie gnose christique et du paganisme romain. Constantin avait jugé en effet que l'Empire romain, en son expension continuelle, était si vaste et si diversifié, que personne n'accepterait d'abandonner ses propres croyances religieuses pour embrasser d'un coup le Christianisme. Il autorisa et encouragea onc la "christianisation" des croyances païennes auxquelles de nouvelles identités "chrétiennes" furent subitement attribuées ; voici pour exemples :

1) Le culte d'Aset-Isis, la grande déesse-mère égyptienne, fut absorbé dans le christianisme, Isis étant remplacée par Marie. Les gens bien informés savent que Nîn.Ana (déesse-sumérienne, amante de Enki) fut l'Isis égyptienne, épouse d'Asar-Osiris et mère d'Horus, lequel deviendra le Jésus fabuleux de la catholicité ; de nombreux auteurs ont d'ailleurs établi la relation entre les représentations de la Vierge à l'enfant et celles du culte d'Isis, veuve d'Osiris et mère d'Horus. Effectivement, dans la tradition égyptienne, à l'issue des funérailles d'Osiris, Isis acquiert le pouvoir de procréer le "Mesi", terme signifiant "l'Oint" (du Seigneur). Le Messie, Roi des Juifs, correspond bien au Mesi (Horus, dont la royauté sera contestée par le clergé local !), fils de Nîn.Ana Meri (la bien-aîmée Aset-Isis), et d'Asar-Osiris. Sachant que les évangiles ont qualifié le Christ de "Roi des Juifs", titre étrangement politique dans un contexte éminemment religieux, le fait est que Îo'hana alias Jean le Baptiseur est le seul personnage historique de l'époque concernée étant né de lignée royale. Les premiers indices clairs de la Mariologie catholique figurent dans les écrits d'Origène, qui vécut à Alexandrie en Égypte, ville qui était le point focal de l'adoration d'Isis. Plusieurs des titres utilisés pour Isis, tels que "la Reine du Ciel," "la Mère de Dieu", et "Theotokos" (Celle qui a enfanté Dieu) furent ainsi attribués à Marie, qui reçu ensuite un rôle exalté dans la foi chrétienne, largement au-delà de celui que la Bible lui attribue, afin d'attirer les adorateurs d'Isis vers une religion qu'ils n'auraient autrement pas embrassée. En effet, plusieurs temples d'Isis furent convertis en temples dédiés à Marie.

2) Le Mithraïsme fut une religion pratiquée dans l'Empire romain entre le Ier et le Vè siècle de notre ère ; très populaire auprès des Romains, particulièrement parmi les soldats, le culte de Mithra fut possiblement la religion de plusieurs empereurs romains. Bien que le Mithraïsme n'ait jamais eu de statut "officiel" dans l'Empire, il a été de facto la religion officielle jusqu'à son remplacement par le Christianisme, pendant le règne de Constantin et des empereurs romains suivants. L'une des principales caractéristiques du Mithraïsme était un repas sacrificiel au cours duquel l'on mangeait la chair et buvait le sang d'un taureau, étant entendu que Mithra, dieu du Mithraïsme, était "présent" dans la chair et le sang du taureau, lequel lorsque il était consommé, donnait le salut à ceux qui avaient participé au repas sacrificiel (la théophagie étant le fait de manger son dieu). Le Mithraïsme possédait également sept "sacrements," ce qui rend les similarités entre cette religion et le catholicisme romain trop nombreuses pour être ignorées. Constantin et ses successeurs trouvèrent un substitut facile au repas sacrificiel du Mithraïsme dans le concept de la Cène et de la Communion chrétienne. Malheureusement, certains Christiens primitifs avaient déjà commencé à associer du mysticisme à la Sainte Cène, rejetant par conséquent le concept biblique de commémoration simple et respectueuse de la mort du Christ et de son sang versé. La Romanisation de la Sainte Cène constitua l'accomplissement de la transition vers la consommation sacrificielle de Jésus-Christ, appelée Messe catholique / Eucharistie, le mystère central de la religion chrétienne, qui marque son originalité par rapport à toutes les autres religions. Quelle est donc l'origine de l'Eucharistie ? Si nous admettons le fait que Moïse (Akhénaton) fut le guide spirituel des Israélites et qu'il reçu son enseignement dans le temple égyptien d'Héliopolis, nous avons déjà fait un pas vers la résolution de ce mystère. Si nous admettons encore que les Grecs ont attesté que les Éthiopiens, ancêtres des anciens Égyptiens, ont les premiers rendus dans l'antiquité un culte à Dieu, nous avons déjà fait ensemble un deuxième pas significatif... Entrons maintenant dans le mystère : à l'origine, les hommes considéraient que Dieu (Neter) et les siens (Neterou) prenaient un repas rituel qui se différenciait des offrandes que leurs déposaient régulièrement les fidèles dans les temples par dévotion. Le Roi, qui était censé être le "Sa.Ra", c'est à dire le "Fils de Dieu" sur Terre, devait, après tout un rituel de purification, prendre part à ce repas spécial avec le divin, à travers une cérémonie religieuse. Le repas de nature variée (fruits, viandes, boissons) était d'abord purifié (eau, encens) par des prêtres initiés. Par la suite, le Roi prenait part au festin divin dans un lieu sacré du Temple, c'est à dire qu'il se laissait pénétrer par l'essence divine de Dieu et de ses Neterou et devenait à son tour un immortel, c'est à dire un sosie d'OSIRIS. Par la suite, vers le Moyen-Empire, ce repas initiateur fut remplacé par un pain ou gâteau, nommé "Tehnen" à un certain niveau d'înitiation, et "Mesi" pour les simples fidèles ; celui-ci représentait symboliquement le corps d'Osiris ; rompre le pain/gâteau correspondait au fait de libérer la puissance d'OSIRIS qui permettait à l'înitié d'effectuer le passage de la vie humaine vers la vie éternelle ; d'où le fait que ce rituel était particulièrement accompli pour les futurs défunts. alors donc, qui fut Osiris ? De son vrai nom "Wosiré", "Celui qui veille sur le trône divin", Asar-Osiris, petit-fils de Enki-Éa, fut pour les anciens Africains, un envoyé de Dieu dont la mission fut de révéler aux hommes

les us et coutumes de la vie sédentaire (agriculture) et l'existence du divin. Dans les textes sacrés des pyramides, il est à juste titre appelé "Wn Nefer", à savoir "l'être divin perpétuellement bon". Il est celui qui détient les "secrets de la germination éternelle du corps de Geb" (Geb étant l'Esprit masculin de la Terre) et qui a introduit parmi les hommes la loi divine de Râ (Dieu) qui régit l'Univers entier : Maat (la vérité-justice). Il est donc aussi appelé "Neb Maat", à savoir, le "Seigneur de la vérité et de la justice". Osiris symbolise donc la justice et l'amour du divin ; répondant à l'appel divin de parcourir les terres habitées avec divers spécialistes (agriculteurs, architectes, musiciens, prêtres, etc...) pour enseigner à l'humanité les us et attitudes humaines ainsi que les rituels religieux, il eut une renommée internationale selon les dires mêmes des Grecs anciens (ex. Diodore de Sicile). Par essence, le corps d'Osiris était associé à ce gâteau/pain pour les raisons suivantes : tué par le mal, il ressuscita d'entre les morts grâce à l'action de Dieu invoquée pieusement par sa femme ISIS (Oui, cette expérience divine, Osiris l'avait déjà vécu 3.000 ans avant le Christ) ; il descendit par la suite dans la "Douat" (monde souterrain) pour y juger les âmes des défunts désireux de rejoindre Dieu dans sa Demeure céleste (Sekhet Arou), mais son image resta fortement associée aux fruits de la Terre (blé, orge, céréales) et à leur transformation en nourriture (pain, gâteau) ; l'esprit d'Osiris résidait ainsi pour les Anciens dans le blé ; le "pain/gâteau" dit "Mesi" symbolise donc Osiris et le rompre en plusieurs morceaux représente symboliquement sa passion, et son dépècement par Seth. On libère ainsi l'esprit d'Osiris, qui, par cet acte, devient une lumière céleste, solaire, spirituelle et divine. Vous l'avez compris, les morceaux sont donc donnés aux fidèles, cette action étant un symbole pour eux car en mangeant la divinité, ils croient se fortifier et s'assurer la vie éternelle tout comme Osiris. Ainsi, dans un hymne des Textes sacrés des Pyramides (formule 273-274 n° 397), il est dit à propos d'Osiris : "Tu es le père et la mère des hommes, ils vivent de ton souffle, ils mangent la chair de ton corps". À l'origine, dans le rite sacré associé à la rupture du corps d'Osiris symbolisé par le "gâteau/pain", il n'est pas fait directement mention du vin mais plutôt de l'eau vive (Noun) comme symbole de la renaissance spirituelle des fidèles (baptême) ; cependant, le vin (autre savoir légué aux hommes par Osiris) existait bel et bien en Égypte et on va le retrouver. Le vin utilisé lors de la communion chrétienne est rouge et doux. Il symbolise le sang du Christ. Mais dans un rite lié à la protection divine de l'Égypte contre les assauts de Seth, Pharaon boit du vin coupé d'eau. Cet acte symbolisait celui accompli par le fils d'Osiris, à savoir Horus qui avait prit la succession royale de son père sur Terre. Vainqueur des ennemis de l'Égypte, Horus avait bu un peu de leur sang et par là même, maîtrisé leur force et leur puissance mystique (Cf. Mythe d'Horus, Naville). Souhaitant parfaire leur rite sacré, les prêtres égyptiens vont donc compléter le rite du pain, symbole du corps d'Osiris, par celui du vin/eau, symbole du sang d'Osiris. Les fidèles s'approprient ainsi la divinité et s'assure la vie éternelle : "Le pain et la boisson de communion symbolisent ainsi, dès le IIIè millénaire av. J.C. l'essence divine nécessaire pour les Dieux et les hommes. Celui qui reçoit les deux espèces vivra les deux vies ; il s'identifiera à Dieu dans la vie éternelle", dit Assiouty. Bien que le rite originel soit beaucoup plus complet en Afrique ancienne, (pain/gâteau, eau/vin, miel), l'esprit spirituel de l'eucharistie chrétienne se retrouve parfaitement dans ses origines africaines ; mais les sources africaines permettent de mieux saisir son sens. Osiris ayant révélé aux hommes les bienfaits de l'agriculture et de la fabrication du pain, symbolise aussi ce grain (céréale, blé) qui, jeté en terre, meurt et renaît sous la forme d'une autre tige de céréale. Cette vision représente la mort et la résurrection d'Osiris (il existe d'ailleurs des fresques où l'on voit le blé pousser directement sur le corps d'Osiris). Le pain renferme son esprit et en le rompant on libère son énergie. Son sang ne vient que compléter ce rituel religieux.

3) La plupart des empereurs (et citoyens) romains étaient hénothéistes. Un hénothéiste est une personne qui croit en l'existence de plusieurs dieux, mais en se focalisant sur un seul de ces dieux ou en lui donnant la suprématie sur les autres dieux. Par exemple, le dieu romain Jupiter avait la suprématie sur le panthéon des dieux romains. Les navigateurs romains étaient souvent des adorateurs de Neptune, le dieu des océans. Lorsque l'Église catholique a absorbé le paganisme romain, elle a simplement remplacé le panthéon des dieux par les saints. Tout comme le panthéon des dieux romains comprenait un dieu de l'amour, un dieu de la paix, un dieu de la guerre, un dieu de la force, un dieu de la sagesse, etc..., l'Église catholique posséda aussi un saint contrôlant chacun de ces éléments, et plusieurs autres catégories. Tout comme beaucoup de villes romaines avaient leur dieu personnel, l'Église catholique attribua aussi des "saints patrons" aux villes.

4) La suprématie de l'évêque romain (la papauté) a été créée avec le soutien des empereurs romains. La ville de Rome étant le centre du gouvernement de l'Empire romain, et étant donné que les empereurs romains résidaient à Rome, cette ville s'est hissée au premier rang dans toutes les facettes de la vie. Constantin et ses successeurs soutinrent l'évêque de Rome en tant que dirigeant suprême de l'Église. Bien évidemment, il était mieux, pour l'unité de l'Empire romain, que le gouvernement et la religion d'état soient basés au même endroit. Bien que la plupart des autres évêques (et chrétiens) aient résisté à l'idée de suprématie de l'évêque de Rome, celui-ci a fini par atteindre la suprématie, grâce au pouvoir et à l'influence des empereurs romains. Après la chute de l'Empire romain, les papes on habilement récupéré le titre qui appartenait auparavant aux empereurs romains – Pontificus Maximus - s'accaparant ainsi le pouvoir absolu sur autrui.

Il existe beaucoup d'autres exemples, mais ces quatre cas sont suffisants pour démontrer la vraie origine de l'Église catholique romaine. Bien sûr, ses hauts-prélats nient l'origine païenne de ses croyances et pratiques qu'elle déguise par des conceptions théologiques compliquées. L'Église catholique excuse et nie son origine païenne sous le masque de la "tradition de l'Église." Reconnaissant pourtant que plusieurs de ses croyances et pratiques sont totalement étrangères aux Écritures, l'Église catholique est obligée de nier l'autorité et la suffisance des Écritures. En réalité, l'Eglise catholique tire son origine du compromis tragique entre le Christianisme et les religions païennes qui l'entouraient. Au lieu de proclamer l'Évangile et de convertir les païens, l'Église de Rome a "christianisé" les religions païennes et "paganisé" le Christianisme. En brouillant les différences et effaçant les distinctions, oui, l'Église catholique romaine s'est rendue attirante pour les peuples soumis à la Pax Romana. L'un des résultats de cette situation est que cette même Église catholique est devenue la religion suprême dans le "monde romain" pendant des siècles. Toutefois, un autre résultat est la plus grande forme d'apostasie dans le Christianisme vis-à-vis du vrai Évangile du Christ et de la proclamation vraie du Verbe Divin. II Timothée IV, 3-4 déclare : << Car il viendra un temps où les hommes ne supporteront pas la saine doctrine ; mais, ayant la démangeaison d'entendre des choses agréables, ils se donneront une foule de docteurs selon leurs propres désirs, détourneront l'oreille de la vérité, et se tourneront vers les fables.>>

Du IESVS à IHS, passant par IHVH, anakyse de Christine ESCARMANT :

Le « Dieu de l'Evohé », Evohé évoquant, dans un contexte babélien, la prononciation corrompue du Tétragramme Sacré, soit Yahvéh, Io renvoyant à IÉIOS, l'un des attributs d'Apollon-Adonis-Adonaï, glosé dans le passage 393B du "Sur l'E de Delphes" de Plutarque (p. 33) et signifiant : « Tu es Un ». « Ce nom d'Iéios, vient probablement du cri Iè, Iè, ou Io, Io, comme Evios [Evohé], surnom de Dionysos mis en rapport par Plutarque avec la forme épique Ios équivalent à Eïs » (note 2, p. 72, Les dialogues pythiques, De E delphico); en somme, l' « étant un », expression tacite du dieu invisible et imprononçable en soi du Cinquiesme Livre de Rabelais, « point yod » ou point I du cercle métaphysique divin défini par Bacbuc au dernier chapitre du Cinquiesme Livre de Rabelais : « Allez amis, en protection de ceste sphere intellectuale, de laquelle en tous lieux est le centre, et n'a en lieu aucun circonference, que nous appelons Dieu » (ch. XLVII, p. 839). C'est dans ce centre insituable que se situe le partout et nulle part des langues. Voir à ce propos : F. Roudaut, Le point centrique, contribution à l'étude de Guy Le Fèvre de la Boderie, Paris, Klincksieck, 1992.

Sabéens et Mandéens : les Christiens de Jean :

Les Sabéens, disciples de Iô'hanan / Ioannès / Yohan de Got "l'Ancien" / Jean de Dieu, surnommé "le Baptisteur", se nommaient eux-mêmes les "Mughtasilah, signifiant "Ceux qui se lavent eux-mêmes" (se purifient). Ces Sabéens incluaient un Ordre Gnostique : les Mandéens, nés de la fusion des derniers Esséniens avec les Adonaites, qui vécurent dans le sud de l'Iraq. Les Mandéens, petite communauté de quelques 20.000 membres, se considéraient comme les "Enfants des Livres" (détenteurs du Savoir des Anciens) et les "Connaissants du Verbe Divin" (Parole ou Mot de Dieu); ils pratiquaient l'Initiation menant à l'Extase, selon l'archaïque Tradition Primordiale, quelques-uns de leurs rituels s'étant perpétrés dans la Franc-Maçonnerie originale écossaise.

Les Mandéens tirèrent le nom de leur communauté du mot "manda" signifiant "connaissance secrète" (lire à ce titre : "Sociétés Secrètes : les Mandéens" par Arkon Daraul et "La Clé d'Hiram" par Christopher Knight et Robert Lomas). Jadis, la secte des Elchasaîtes, une de leurs branches, tenta de s'implanter dans l'Empire Romain. Les prêtres de la communauté des Mandéens se nommaient les Nazôréens (ou Nazaréens) : alors que chaque membre de la communauté était nommé un Mandéen, un Nazôréen représentait l'élite spirituelle de la communauté, et seuls les Nazôréens étaient habilités à détenir et lire les Écrits sacrés ("Journey of the Magi" par Paul William Roberts, p. 252).

On retrace l'origine des Mandéens, le plus souvent nommés les "Christiens de Saint Jean", en Palestine, contraints ensuite à l'exil à Harran, l'un des centres majeurs du Gnosticisme, leur déplacement se terminant au sud de la Mésopotamie, véritable retour à la source, aux racines de l'Arbre généalogique de leurs lointains ancêtres. L'un des textes mandéens retrouvés décrit le déplacement des Nazôréens depuis un secteur géographique de l'actuelle Jordanie jusqu'en l'actuel Iraq, par suite et en conséquence de la destruction de Jérusalem par les Romains en l'an 70 de notre ère. Ils se seraient tout d'abord fortement positionnés à Babylone, pour l'abandonner aux Sassinides vers l'an 226 de notre ère. À l'époque de Mani, de curieux rapports à la fois d'amour et de haine s'élaborent entre lui et les Mandéens. À l'arrivée de

l'Islam en Iraq en l'an 636, les Mandéens sont désormais considérés comme les mystérieux Sabéens du Coran, soit : "le troisième peuple du Livre". Cependant, les Mandéens éprouvant des difficultés avec Muhammad (Mohamed / Mahomet) qu'ils nomment dans leurs écrits le "démon Bizbat", quittent alors les agglomérations pour s'établir au sud de l'Iraq ainsi qu'au sud-ouest de l'Iran ("Encyclopédie de l'Orient" par Tore Kjeilen). Ce n'est qu'ensuite qu'ils reviendront à Bagdad et Bassora où ils deviendront d'habiles artisans bijoutiers-joailliers, forgerons, ainsi qu'armateurs.

Durant les trois premiers siècles de notre ère, les Mandéens honorèrent là, au coeur du bassin du Tigre et de l'Euphrate, Iô'hanan / Ioannès / Yohan de Got / Jean le Baptiseur, leur guide et prophète - et non pas le Jésus de la légende forgée par l'Église des katholikos romains. Dès lors, on les nomma les "Johannites". Selon leur doctrine, Iô'hanan (Jean de Dieu) fut le vrai Prophète, l'Oint (Messie), tandis que Yehoshua ben-Pentera, fils de la prêtresse Mirjam bat-Bilgah, abusée par le militaire romain Tiberius Julius Abdès Penthera, fut un magicien rebelle s'étant approprié les enseignements de Jean pour en diffuser publiquement une version très altérée que l'oligarchie de l'Empire Romain en déclin se chargea de répandre dans l'intention d'imposer une seule religion globale dans tous les pays conquis du pourtour méditerranéen alors ébranlés par d'importantes révoltes contre l'envahisseur tyrannique. De surcroît, le rabbinat juif du Temple de Jérusalem se chargea de raccourcir le prénom Yehoshua en Yeshu, marque coutumière du mépris et du dédain qu'il porta à ce personnage.

Lorsque Saül, devenu l'apôtre Paul biblique, arriva aux premières Missions Kristiennes établies à Corinthe et Éphèse, il eut l'énorme surprise de découvrir des églises construites. À ses questions, on lui répondit qu'elles étaient toutes vouées à Jean de Dieu, le Baptiseur. Il crût alors bon de leur faire savoir qu'il était l'apôtre de Jésus, le Messie prophétisé pour venir après Jean, et qu'il diffusait la parole du "Saint Esprit". Mais à sa déconvenue, aucun des Johannites présents n'avaient jamais entendu parler d'une telle prophétie ni de ce "Saint Esprit" là ("Turin Shroud : In Whose Image ? The Shocking Truth Unveiled" par Lynn Picknett & Clive Prince). Il demanda ensuite aux Johannites quelle sorte de baptême ils connaissaient et il lui fut répondu qu'ils ne pratiquement que celui de Jean; il leur rétorqua donc qu'il fallait être baptisé au nom du Seigneur Jésus, le baptême de Jean, selon lui, n'étant destiné qu'à se repentir. Ce à quoi il lui fut répondit qu'il était plutôt question de se purifier, la notion de repentance n'ayant rien à faire là. À ce titre, les Actes XIX, 1-7 de Luc se réfèrent à un groupe de "DISCIPLES" que Paul rencontra effectivement à Éphèse, hors, ce terme "disciples", si souvent utilisé dans l'Évangile de Luc, recouvrait bien l'idée au Ier siècle de notre ère des authentiques Apôtres, suiveurs de l'enseignement de Jean, le vrai Messie de l'époque, et non du Jésus de la catholicité romaine ! ("Les Évangiles et Jésus" par Graham N. Stanton, p. 167).

Encore plus étonnant est la découverte du "Livre de la Grande Mère", l'un des Écrits sacrés rédigés en dialecte araméen, datant des VIIIè et VIIè siècle avant notre ère, au nombre desquels nous citerons le "Qolasta", le "Ginza" (Trésor), constitué d'hymnes et de traités narratifs sur le thème de la mort, contenant une morale philosophique autant que théologique ; et le "Livre de Jean" que les Mandéens préféraient nommer le "Livre des Rois", porteur de tout l'enseignement de Îo'hanan (Yohan de Got / Jean le Baptiseur) ; le fait véritablement surprenant est que ces Rois dont traite le Livre de Jean n'étaient pas terrestres, puisqu'il est question d'Êtres de Lumière qui vivent aux Cieux - une dimension supérieure à la nôtre - et qui se chargent de l'évolution de l'espèce humaine ! Nous redétaillerons à nouveau ci-après cette spiritualité mandéenne qui en dit très long ! Mais auparavant, revenons au "Ginza" duquel mot fut tiré Gezù, "Celui du Trésor", et comme par hasard, bien des siècles plus tard, alors que l'Ordre de la Milice du Temple (les fameux Templiers) s'était soudainement évaporé, un nouvel ordre monastique ET militaire survint : l'Ordre du Gezù, mieux connu aujourd'hui sous le nom de l'ordre des Jésuites. Voulez-vous parier que le Cercle Intérieur Secret de ces gens-là, très érudits et étonnament discrets, n'a jamais honoré le Jésus légendaire, mais bel et bien le Gezù, un tel Yohan de Got ! Pourquoi ? Venons-y :

La spiritualité des Mandéens, de type clairement gnostique, était extrêmement complexe, et par conséquent difficilement appréhendable pour le commun des mortels. Pour les Nazôréens Mandéens, le Dieu suprême était Mana Rabba d'Ekara ou Mara d Rabutha, le "Grand Esprit de Gloire" ; Admuth-Heia (Adnaut-Hiya = "Grand Vie"), Hayya Kadmaye (Hiya Qadmaya = "Première Vie"), Melka-Ziwa ("Roi de Lumière"), formant une Tri-Unité avec deux autres divinités : Pira / Pera Rabba (le "Grand Abîme") et Ayar Ziwa Rabba (le "Grand Éther Brillant"). De Mana Rabba d'Ekara émana une Entité appelée Yoshamin (le "Yahvé céleste") ou Hayye Tinyane ("Deuxième Vie"). Celui-ci voulu s'élever au-dessus de la Lumière Primordiale, mais échoua dans sa tentative. En punition il fut éjecté du monde pur éthéré et banni dans le monde de la lumière inférieure : le nôtre. Un récit semblable existe d'ailleurs chez les autres Gnostiques où l'Éon féminin

Sophia chuta en voulant atteindre le Plérome de Lumière sans son double masculin Xristos. Dès l'instant où l'on dépoussière le mythe religieux, l'on s'aperçoit que cette spiritualité mandéenne traite de la trajectoire élliptique de la naine brune Hîbiru (Mardouk, Neb.Heru, Yahvé, Némesis, Christos, etc...), corps céleste qui origina l'éclatement de Tîamat (la Reine Dragon), toute-première planète océanique de notre système solaire. En effet, selon un cycle de 26.000 ans, Le Seigneur, dans sa ronde sidérale, vient "épouser" notre Soleille, effectivement considérée et honorée par les Anciens comme divinité féminine, puis "remonte" progressivement "aux cieux" pour finalement s'approcher au plus près d'Alcyone, l'une des sept étoiles des Pléïades, et Soleil Central de la mécanique universelle.

Chez les anciens Cananéens, on racontait que Hillel ben Shahar (le prototype de Lucifer) avait chuté en essayant d'atteindre le trône du dieu El Elyon. De Yoshamin (Yahvé) ont émané d'autres entités, rappelant les "Éons" des autres Gnostiques. Parmi celles-ci, il y eut Abathur ou Abba d'Uthre, le "Père des Splendeurs", aussi nommé Atiqa ("L'Ancien") et Hayye t'Lithaye ("Troisième Vie"). Selon certains textes, c'est en observant son reflet dans les eaux noires du monde inférieur qu'Abathur aurait fait apparaitre Ptahil, le Démiurge, Créateur des êtres humains. Une autre émanation de Yoshamin était Manda d'Hayye (le "Messager de la Vie"), le Rédempteur, aidé de trois assistants : Hibîl-Ziwa (incarnation d'Élie suivie celle de Jean le Baptiseur), Shithil (Seth), Anosh-Uthra (Énoch). Ces trois êtres s'incarnèrent plusieurs fois sur Terre pour aider les âmes humains captives du bas-monde.

En-dessous des mondes de Lumière se trouvait le monde des Ténèbres (Olam d'Hshukha), rempli d'eaux noires où plusieurs entités s'étaient formées spontanément. Cette opposition dualiste entre un monde de lumière et un monde des ténèbres se retrouve chez les Esséniens, les Gnostiques et les Mazdéens. Ce bas-monde matériel était divisé en quatre zones, chacune étant gouvernée par un coupe mâle-femelle : Zartay et Zartanay (ou Zargi et Zargani), Hagh et Magh, Gaf et Gafan, Anatan et Kin, qui avaient deux filles : Rûhâ (Rûhâyya = l'Esprit-Souffle de Vie) et Zahriel (Zahrêl / Zahariel = Lilith). Il y avait aussi, dans la partie la plus basse, un enfer divisé en trois parties :

- L'enfer supérieur, gouverné par Ashdum Melka (le roi Sh'dum).
- L'enfer moyen gouverné par le grand Giv.
- L'enfer inférieur gouverné par Krun / Akrun / Karkum, la "Grande Montagne de chair".

Avec Ashdum, Rûhâ avait eu un enfant : le géant Ur. Et avec Ur, Rûhâ avait eu de nombreux enfants : les 12 archontes des constellations du zodiaque et les septs archontes planétaires de notre système solaire.

Résumons donc : pour les Mandéens / Johannites, DIEU est le Roi de Lumière; entre Lui et le bas-monde physique manifesté sont les UTRAS, cercles gradués d'entités spirituelles nommées ÉONS, le plus élevé d'entre-eux étant Hibîl-Ziwa ("La Tradition Apocalyptique" par Chris King), et selon la Gnose mandéenne, Yo'hanan alias Yohan de Got (Jean le Baptiseur) fut l'avant-dernière incarnation de Hibîl-Ziwa, sa dernière apparition ici-bas devant survenir à la Fin des Temps, Sauveur de Lumière entré dans le monde des ténèbres pour détruire les esprits mauvais et obtenir la libération des âmes prisonnières de la Matière. Ainsi les textes Mandéens citent Hibîl-Ziwa disant : << En ces jours, un enfant naîtra et recevra le nom de Jean; il sera le fils du vieil homme Zacharias (Zacharie) qui le recevra dans ses vieux jours, à l'âge de presque 100 ans. Sa mère, Erishbai (Élisabeth), avancée en âge, le concevra et le fortifiera. Arrivé à l'âge adulte, la foi de Jean reposera en son coeur ; il viendra au Jourdain et baptisera là durant 42 ans, avant que Nebou (Nâbu) ne revête lui-même un corps de chair et vienne au monde.>> ("Journey of the Magi" par Paul William Roberts, p. 278).

Alors que Jean vit à Jérusalem, se déplaçant au Jourdain pour y baptiser les foules, Yehoshua viendra humblement à lui, demandera à recevoir son baptême, après quoi il obtiendra la sagesse et la vision de Jean, mais il corrompra ensuite les propos de Jean et pervertira le baptême dans le Jourdain, distordant les mots de vérité et prêchant en répendant la fraude et la malice à travers le monde. << Aux jours où la mesure sera pleine, moi (Hibîl-Ziwa), je viendrai moi-même à lui, lui apparaissant sous la forme d'un petit enfant de trois ans et un jour, et je lui parlerai du baptême et instruirai ses disciples. Je le tirerai ensuite de la chair, l'emportant triomphalement dans le monde de la Pure Lumière, je le revêtrai d'un Corps de Lumière, et le baptiserai dans l'Onde limpide du Jour d'Un. Je lui délivrerai des ornements de Gloire et le couvrirai d'un vêtement de Lumière. Je lui sortirai de son coeur un hymne de joie qui fera que les Anges de Lumière égarés remonteront au Seigneur pour toute éternité.>>

Après la mort de Jean, le monde tombera dans l'erreur, le Jésus-Christ romain subjugera les peuples, les douze séducteurs des archontes du zodiaque voyageront à travers le monde : durant 30 ans, le Romain se manifestera aux

hommes... En leurs textes, les Mandéens évoquent aussi la fondation première de Jérusalem par la puissante déesse Rûhâ (Rûhâyya) qu'ils perçoivent comme maléfique ; selon eux, c'est Rûhâ qui contrôle les 7 planètes de notre système solaire, maintenant son emprise sur Terre au moyen de plusieurs hommes choisis d'elle, dont Moïse, David, son fils Salomon, et tous les prophètes de malheur. Son plus grand mal survint toutefois en la personne d'un ultime homme : au Temple de Jérusalem, une jeune prêtresse nommée Mirjam bat-Bilgah (Marie, dans les évangiles : la Sainte Vierge), descendante de la lignée de Moïse, n'eut d'autre choix que de porter l'enfant de Rûhâ, l' "Immunel" (improprement nommé Emmanuel par certains) qui se nomma lui-même Yehoshua (Jehova sauve) après avoir été adopté par un rabbin nommé Yosef (Joseph ha Rama Theo = Joseph d'Arimathie), avec lequel il alla en Égypte apprendre la magie Osirienne, puis, consacré Souverain-Pontife par les prêtres d'Alexandrie, avant de retourner en Judée où il fut ensuite baptisé par Îo'hanan, apprenant tout de lui, mais se détournant de ses enseignements pour fourvoyer les foules ("The Royal Masonic Cyclopaedia" par Kenneth Mackenzie).

Alors que la chrétienté romaine présente Jésus comme baptisé par Jean, voulant ici symboliser que Jésus lui est supérieur, les Mandéens assuraient qu'un messager de Lumière était descendu à Jérusalem afin de faire cesser les mensonges de Yehoshua. C'est en cela que "Jésus" ne tient aucun rôle dans la théologie mandéenne ("Encyclopédie de l'Orient" par Tore Kjeilen). Les Mandéens - ainsi que les Christiens Celtes et Égyptiens - souscrivaient à la croyance que Judas-Thomas ou Didyme était le frère de Yehoshua, et que ce fut lui - pas l'Iscariot - qui fut soumis au supplice romain du Tripalium, pieu fiché en terre auquel était attaché le condamné à mort ("Journey of the Magi" par Paul William Roberts, p. 285). De plus, les Mandéens disaient que le rédacteur de l'Évangile de Thomas fut ce Jésus romain, et non Judas-Thomas, continuant à propager le mensonge pour le compte de Rome partout où il allait, pour finir ses jours à Madras, où il fut brûlé par des prêtres hindous. En outre, les Mandéens virent en l'apôtre Paul le vilain de la pièce de théatre romaine, agent fanatique de l'Imperium Romanum ("Journey of the Magi" par Paul William Roberts, p. 285).

Hostiles au judaïsme, au christianisme romain, et à l'Islam qu'ils considéraient comme des religions mensongères basées sur de fausses croyances assises sur l'influence négatives des planètes et des étoiles du zodiaque, les Mandéens pratiquaient assidûment le baptême en eaux vives, de préférence le dimanche, et une sorte de "consolamentum" donné à l'instant de la mort, pratique qui se perpétua chez les Bogomiles et les Cathares. Tous avaient l'idolâtrie en horreur, refusaient la circoncision, étaient monogames, ne pratiquant pas le célibat qui était absolument interdit, et se vouaient à la charité et à la bienfaisance. Après le baptême, leur second principal rituel consistait à réciter les textes et hymnes du Ginza lorsque la mort d'un des leurs survenait; l'esprit se libérant de son enveloppe charnelle le 3è jour suivant le décès. traditionnellement, les tombes mandéennes ne comportaient aucune inscription, seul le corps sombre de chair périssable y étant enfoui.

L'année calendaire - solaire - des Mandéens était faite de douze mois de trente jours, suivis de cinq jours d'auspices. À la Nouvelle Année, ils surveillaient les esprits de lumière retournant saluer l'Être Suprême et le féliciter pour Sa Création, leur principale intention étant d'arriver à libérer les âmes captives du bas-monde matériel ténébreux. L'une de leurs maximes était : "cherche et tu trouveras, parle et écoute". Pour eux, Dieu, l'Être Suprême, Roi de Lumière, devait nécessairement s'occuper de la Zone des Ténèbres, créant généreusement le monde au moyen d'une série d'émanations (Éons), l'une d'entre-elle étant destinée à sauver les âmes incarnées ici-bas au moment venu. Chaque chose créée ici-bas avait sa contre-partie aux Cieux, et même l'Univers n'était que le reflet, l'image de l'Être archétypal. La gnose mandéenne affirmait que les limitations physiques n'avaient aucune réalité, que tout en réalité était relié au Tout, que l'esprit est en exil ici-bas, parcelle de Lumière captive de la Matière dense. Le corps physique, comme toute chose matérielle, émanait des corps planétaires des Archontes, mais le souffle de vie et la respiration provenait du Royaume Divin de la Lumière ("Journey of the Magi" par Paul William Roberts, p. 282).

Enfin, les Mandéens pensaient qu'à la Fin des Temps viendrait sur Terre l'Adam secret, ultime incarnation de Hibîl-Ziwa, qui construirait une machine structurée capable de libérer les esprits englués dans la matière et de les renvoyer à leur source cachée, là-bas dans la Demeure de Lumière, bien au-delà de la matrice cosmique des Archontes. En Orient, les Christiens Johannistes assuraient être les seuls véritables initiés aux vrais Mystères relatifs au Sauveur, assurant parfaitement connaître l'authentique histoire du GEZÙ ou IESVS, l'Oint du Seigneur de Lumière, codée dans le Livre de Jean. ("Archaic Revival Johannite Christianity" par Terence McKenna).

Extrait d'un texte mandéen expliquant l'organisation du monde inférieur : << Avant tout était Melka Ziwa ("Maitre de la Lumière"). D'abord il a créé cinq êtres de lumière, mais en même temps il y avait les ténèbres, car partout où il y a des

formes il ya des opposés. Si la droite existe, alors la gauche existe, et le côté gauche du corps, qui est la partie de la nuit, est le plus faible. Comme il y avait cinq êtres originaire de la Lumière, il y avait cinq êtres primitifs de l'obscurité. Leurs noms sont : Akrun (Krun), leur seigneur, Ashdum (Sh'dum), le couple Gaf et Gafan, le couple Hag et Magh, et le couple Zargi et Zargana (Zartai et Zartana). Gafan et Magh sont des femelles complémentaires de leurs époux. L'obscurité a produit les trois seigneurs des talismans et leurs noms sont sous la forme où ils apparaissent sur les talismans. Melka Ziwa est la source de toute vie. Les rayons de lumière et de vie viennent de lui et sont transmis au Soleil et aux planètes par les quatre Melkis (Rois célestes / Archanges) dans l'Étoile du Nord, et dont les noms sont Arhum-Hiia, Ziv-Hii, In-Hii et Som-Hii ou Sam-Hii. De ces quatre vient la force et la vie de Shamash (le Soleil). >>

Texte mandéen racontant la création d'Adam et Ève : << Lorsque Ptahil (Ptah = Enki) a créé Adam, ce dernier s'effondra car il n'y avait pas d'âme en lui (...) Ptahil est alors monté à la Place de la Lumière. Il est entré dans la présence du "Père des Uthras" (Abathur), et son père lui a dit : "Qu'est-ce que vous avez accompli ?" Ptahil lui répondit : "Tout ce que j'avais fait autrefois avait été un succès, mais mon homologue et le vôtre n'ont pas été couronnés de succès "(...). Le père des Uthras" (Abathur) est sorti, et il appela Hibil, Sitil et Anos, les Uthras qui sont sans défaut. Il les appela et leur donna des ordres, et leurs donna des instructions au sujet des âmes. Il leurs dit : "Vous êtes les gardiens des âmes (...) Ne laissez pas Ptahil savoir comment les âmes entrent dans les corps. Le Uthra Ptahil se hâta de descendre et ses assistants (Hibil, Sitil et Anos) descendirent avec lui.>>

Autre texte sur le même sujet : << Ruha et Ptahil ont essayé de créer Adam et, quand ils eurent fini, il était comme un homme mais il marchait à quatre pattes, avait un visage comme un singe, et criait comme un mouton. Ils se sont étonnés et se rendirent à la Maison de la Vie où on leurs expliqua leur échec, et la Maison de la Vie leur a dit : "Nous allons envoyer Hiwel Ziwa (Hibil Ziwa)." Hiwel Ziwa est venu, et l'âme était dans ses mains. Quand l'âme a vu Adam, elle a été horrifiée, et dit : "Quoi ! Devrais-je habiter dans cette chair et dans ce sang, cette maison de l'impureté ? Et elle refusa. Hiwel Ziwa dit : "Crois-tu pouvoir refuser l'ordre de la Chambre de la Vie ?" Elle dit: "Je n'accepterai qu'à une seule condition, c'est que tout ce qui est dans le monde de la Lumière doit être aussi dans ce monde : les fleurs, les arbres, la lumière, l'air pur, l'eau courante, le baptêmes, les prêtres, et tout comme il en est là-haut." Hiwel Ziwa revint et leurs parla et ramena une lettre. Il ne l'a pas ouverte, mais a parlé, et a promis que la Maison de Vie donnerais tout ce que l'âme avait demandé. Alors Nishimta, l'âme, est entrée dans le corps d'Adam et il a pu se tenir debout et parler, et Hiwel Ziwa lui a enseigné la lecture et l'écriture, comment se marier, comment enterrer les morts, et toutes les connaissances.>>

Le démiurge Ptahil était assisté par les sept archontes, esprits des sept planètes. Ceux-ci l'aidaient à asservir les âmes des hommes dans la Matière (on retrouve également ces sept archontes chez les Gnostiques et les Yazdanites). Ces archontes se sont incarnés sur Terre au cours des temps, dans les divers faux-prophètes qui ont égaré les hommes (on retrouve la même doctrine dans certains textes de l'hindouisme).

Philippe Jean Christian Pigot Liste des archontes planétaires :

- Estera / Libat / Liwet / Amamit (Vénus).
- Enba /Enwo / Nabu (Mercure).
- Sin / Sera / Saurel (Lune)
- Kewon / Kiwan (Saturne)
- Bel / Bil (Jupiter)
- Nirigh (Mars)
- Il / Ilil / Kadush / Adunay / Shamish (Soleil)

Texte sur les sept archontes : << Ruha ayant vu cela, elle a souhaité avoir sa race, son peuple, et sa tribu. Elle est venue au fils d'Adam, et a tué un mouton. Avec sa peau elle a fait un tambour, et de ses os, elle a fait une flûte, et avec ses sept enfants (les archontes, esprits des sept planètes), elle a joué et chanté et dansé.

"Il m'a donné le haut sacerdoce.
Il m'a donné le poignard et l'épée.
Il m'a donné l'instrument de musique
Il m'a donné l'art du chant.
Il m'a donné le métier de l'ouvrier en cuivre."

Ruha est allée au fils d'Adam et lui dit : "Venez, vous amuser avec nous !" et il s'en alla.
Liwet (l'archonte de Vénus) se para comme une belle femme, et le fils d'Adam la prit et devint le père de son enfant. Ruha, aussi, se déguisa en Hawa (Eve), et se donna à Adam, et Adam entra dans l'eau avec elle.Comme on le lui reprochait, quelques temps après, en disant : "N'avez-vous pas vu comment elle était grande dans l'eau ?", il répondit qu'il n'avait rien su, car elle avait employé la sorcellerie.

Les Juifs furent des enfants de Ruha et d'Adam. Leurs grands hommes étaient les enfants de Ruha, Moïse était fils de Kiwan (l'archonte de Saturne), et Abraham était fils de Shamash (l'archonte du Soleil). Ils ont voyagé et voyagé jusqu'à ce qu'ils arrivent à Ur-Shalam (Jérusalem) qu'ils ont appelé Uhra-Shalam ("La route est terminée"). Ils voulaient des livres et Melka d'Anhura dit : "Un livre doit être écrit qui ne cause pas de soucis aux Mandéens, et ils ont envoyé l'un des Melkis (Rois célestes), T'aw s'Melka (Ie "Roi-Paon" des Yézidis ?) pour écrire la Torah. Les Juifs n'avaient pas de prêtres, de sorte qu'Anosh-Uthra (l'Éon Enoch) mis sa semence dans le Jourdain, et les femmes juives ont bu et sont tombées enceintes et enfantèrent 365 prêtres. Inoshvey bu aussi de l'eau, et elle mit au monde Yahia (Jean le Baptisteur), et tous les hommes qui sont nés de la semence du Jourdain ont été baptisés par lui et sont devenus prêtres. Mais quand il a vu beaucoup de Pharisiens et de Sadducéens venir pour le baptême, il leurs a dit : "Race de vipères, qui vous a appris à fuir la colère à venir ? (Mt.3: 7) Race de vipères, comment pourriez-vous, vous qui êtes mauvais, dire de bonnes choses ? Car c'est par la grandeur de coeur que la bouche parle. (Mt.12: 34) Serpents, race de vipères, comment pourriez-vous échapper à la damnation de l'enfer ? (Mt.23: 33)" >>

Texte sur la rivalité entre les Juifs et les Mandéens : << (Aprés le déluge ...) Noh (Noé) sortit s'amuser sur la Terre.
Ruha sortit et vit Noh et elle prit l'apparence de sa femme. Elle le salua en lui disant : "Je suis Anhuraita, votre femme !" et il la prit et elle devint enceinte et enfanta trois fils, Ham, Yam, et Yafet - ou Sum, Lam et Lapit = Cham, Sem et Japhet. Ce sont les pères de la race humaine, Ham est devenu le père des Noirs, Yam des nations blanches, dont Abraham et les Juifs, et Yafet des Gitans (Kauliyahs). Mais Sam et sa femme Anhar sont les ancêtres des Mandéens. Six mille ans plus tard, les planètes, qui sont les enfants de Ruha et de Ur, construisirent la Maison sacrée (Ka'aba), qui est à Ur-Shalam (Jérusalem). Dans Jérusalem, Ruha a donné une part de son royaume à Musa (Moïse) des Beni-Israiils (Fils d'Israel). Musa était contre les Mandéens mandai et s'était brouillé avec eux en Égypte. Ardwan (Ardban), roi des Mandéens eut une vision et entendit une voix sortant de la Maison de la Vie en disant : "Lève-toi, sors de cet endroit, pour votre santé et votre bien-être." Il se leva, emporta les Mandéens et ils sortirent d'Égypte et vinrent à la mer, qui s'est asséchée, laissant une route avec des montagnes d'eau de chaque côté. Ainsi, ils ont quitté l'Égypte. Mais Firukh Melka, frêre d'Ardwan Melka, est resté en Égypte et s'est battu avec les Juifs. Il fut encerclé et déconfit par eux et s'enfuit. Voyant la route à travers la mer, il passa avec son peuple, mais alors qu'ils étaient au milieu de la mer, les montagnes d'eau se refermèrent sur eux et ils furent tous noyés. Ardwan Melka avec ses soixante mille Mandéens voyagèrent et voyagèrent jusqu'à ce qu'enfin ils arrivèrent à la T'ura d'Maddai (la Terre des Mandéens). La montagne s'est ouverte pour eux, car elle était haute, grande, et impraticable, et ils sont passés. Elles se referma et Hiwel Ziwa dit à Ardwan Melka : "Restez ici avec les Mandéens, et les douze signes du zodiaque et les sept planètes ne se prononceront pas contre vous". Musa était à leur poursuite, mais quand ils ont atteint la Tura d'Maddai, ils ne purent pas aller plus loin et ils retournèrent à Urshalam. Les Juifs ont vécu là jusqu'à ce que Yahia (Jean le Baptiste) soit né de Inoshwey.

Comment Hibil Ziwa alla chercher Ruha (Esprit-soufle) dans les ténèbres : << Ruha était la soeur de Hagh et de Magh dans le monde des ténèbres. Ce fut Hiwel Ziwa (le Brillant) qui l'a faite sortir du monde des ténèbres dont Akrun est le maître. Avec ce dernier se trouvent Gaf et Gafan, qui sont homme et des femme, et Hagh et Magh et Sargi et Sargani, qui sont aussi homme et femme, et Ashdum, qui avait Ruha pour épouse. Le lion, le scorpion et le frelon sont leurs symboles
.../..

.../...
Mais je vais vous dire comment Ruha est revenue dans le monde supérieur. Une fois, les Melkis (Anges) et les 'Uthris (Éons / Splendeurs), douze mille d'entre eux, souhaitèrent voir Melek Ziwa (le Roi de Lumière / Mana Rabba d'Ekara), le grand Dieu de tous, chacun d'eux ayant une question à poser sur le monde créé, telles que "Pourquoi les arbres sont verts ?", "Pourquoi cela se produit-il, et pourquoi cela ?"... et ainsi de suite.

Philippe Jean Christian Pigot .../...
Chacun d'eux avait une question. Ils montèrent sur des véhicules semblables à des navires mus par l'électricité et montèrent vers Awathur jusqu'à ce qu'ils atteignent le plus haut des cieux. Quand ils eurent atteint le plus haut des cieux, une aveuglante lumière tomba sur eux, et ils ne purent pas la regarder, mais tombèrent sur leur face. Seul Hiwel Ziwa, qui était avec eux, est resté debout.

Avec Melek Ziwa sont deux puissants esprits appelés Shishlam Rabba, l'ouvreur de route, et Yawar Rabba. Hiwel Ziwa pria Shishlam Rabba de lui ouvrir un chemin à travers la barrière de lumière pour qu'il puisse approcher Melek Ziwa, Seigneur de toutes choses, et Melek Ziwa en a donné la permission à Shishlam Rabba, en disant: "Allez, ammenez-moi Hiwel Ziwa !"

Les autres ne pouvaient approcher et restaient prostrés, mais les réponses à leurs questions sont venues dans leur esprit sans avoir besoin de questionner. En outre, comme les 'Uthris et les Melkis aspiraient à voir le Seigneur de tous, ils virent dans leur esprit un visage de lumière, qui était la ressemblance de Dieu, dont l'autre nom est Parsufa Rabba ad 'Iqara (Grande Face de Gloire). Il s'agit de son nom secret qu'aucun, à part les initiés, ne sait. J'ai révélé ce nom sacré pour vous !

Quand ils ont eu cette vision, les Melkis et les 'Uthris se mirent à prier et à adorer. En ce qui concerne Hiwel-Ziwa, qui s'était approché plus près qu'eux, il a reçu ce souverain pour voir ce qu'il cherchait, il l'a obtenu et a dit aux Melkis : "Je vais descendre, et construire un monde appelé Olma ad eHshukha / Olam d'Hshukha (Le Monde des Ténèbres)". Il descendit et alla plus bas et encore plus bas, durant des années et des années, jusqu'à ce qu'il atteigne Akrun T'ura ad Besera (Krun, la montagne de chair) dans les profondeurs de la création. Le monde visible repose sur ce roi des ténèbres, et sa forme est celle d'un pou énorme. Quand il vit Hiwel Ziwa, Akrun dit: "Pourquoi es-tu venu dans notre royaume ? Comment as-tu voyagé jusqu'ici ? Maintenant, je vais t'avaler !"

Et il ouvrit sa bouche. La gorge d'Akrun était vaste, et elle avait une telle puissance d'aspiration que tout pouvait être attiré dedans. Mais Melek Ziwa avait envoyé deux esprits puissants pour protéger Hiwel Ziwa. Dans le royaume des esprits l'un est plus puissant que l'autre, et ils ont combattu prés de Hiwel Ziwa. Lorsque Akrun voulu aspirer Hiwel Ziwa de sa place pour l'avaler, ils poussèrent un rayon de lumière semblable à une épée dans la gorge d'Akrun, et celui-ci trembla, voyant qu'un plus puissant que lui était arrivé et que le pouvoir de Hiwel Ziwa venait du Roi de la Lumière du jour. Ziwa représentait la pure lumière du jour, tandis que Anhura, représentait la lumière de la lune.

Lorsque Hiwel Ziwa a vu que Akrun, le Seigneur des Ténèbres, était blessé, il dit : "C'est là le travail de Melek Ziwa !" Et il commanda Akrun, en disant : "Je viens pour prendre Ruha (L'Esprit-Souffle). Demandez à Ashdum, son conjoint, de renoncer à elle. Ruha est le souffle de vie

dans le monde créé, et notre respiration vient d'elle." Alors les puissances des ténèbres donnèrent Ruha à Hiwel Ziwa. Hors, à cette époque, elle était enceinte. Avec elle, Hiwel Ziwa a pris un talisman, un sceau, sur lequel étaient représentés le symbole de Gaf et un scorpion. C'était pour protéger Ruha quand elle pris le chemin pour les mondes supérieurs. Ruha demanda à Hiwel Ziwa : "Où m'emportes-tu?" ; Il lui montra le chemin. Mais Ruha avait une soeur, nommée Zahariel (Zahrêl / Zahriel = Lilith) ; quand elle vit Hiwel Ziwa, Zahariel tomba amoureuse de lui, et, comme rien ne lui était caché, il sut qu'elle aspirait à lui. Alors il l'a prise elle aussi, avec Ruha. Elle lui donna un fils, Ptahil (le Démiurge). Ainsi Ptahil, celui qui prend les âmes pour les peser et qui envoie ses esprits chercher les âmes dans les corps, est à la fois l'enfant de la Lumière et des Ténèbres...

Nous avons retrouvé ci-dessus en Ptahil la description dualiste du Démiurge, soit les deux frères Enlil et Enki du panthéon sumérien !

UNE QUESTION DE CROYANCE

- Le Dieu d'Israël :

En poursuivant jusqu'à ce stade l'histoire de l'évolution du Dieu judéo-chrétien, nous avons considéré le texte biblique de l'Ancien Testament au moyen d'un résumé facile de son contenu chronologique. Il n'existe réellement aucune autre manière d'apprendre comment le dieu Yahvé, esprit ou djinn du désert, en vint à exister à exister en tant qu'entité culturelle vénérée, puisque la Bible est le document enregistré reconnu duquel tous les enseignements connexes sont tirés. Dieu, de la manière dont il est compris religieusement, fut décrit principalement dans la Bible, qui demeure l'ouvrage source de référence pour tous les écrits théistes qui sont apparus dans les millénaires qui ont suivi sa composition. Cependant, comme nous l'avons clairement vu, l'Ancien Testament n'est pas réellement un livre sur Dieu; c'est un récit générationnel d'une souche patriarcale, choisie par les scribes de manière partiale, qui devint la nation israélite. C'est une histoire légendaire d'individus, de familles et de rois, d'épreuves et de succès, de conflits tribaux et de guerres de conquêtes, de sang et de larmes... Au cours de cette narration, Dieu, personnage physique dirigeant la communauté, joue un rôle majeur au départ, faisant des apparitions personnelles jusqu'à la période d'après Abraham, vers 1750 av. J.C. Puis il s'évanouit subitement dans une obscurité physique et, depuis environ 1350 av. J.C., il devient presque accessoire à l'intrigue, dès l'époque de Moïse.

Ce que la Bible ne fait pas, ni n'essaie de faire en aucun cas, c'est de prouver l'existence de Dieu. Sa réalité est considérée comme admise dès le départ. À cet égard, l'Encyclopédie Juive, sous l'occurence "Dieu", déclare : << L'existence de Dieu est présupposée d'un bout à l'autre de la Bible, aucune tentative n'est faite, où que ce soit, pour démontrer sa réalité >>. En clarifiant le fait que - comme illustré par les noms donnés individuellement de bout en bout de l'Ancien Testament - il y avait effectivement d'autres dieux et déesses reconnus à l'époque, il y est de plus expliqué : << Les livres des Prophètes ne traitent jamais des problèmes fondamentaux

de l'existence ou de la non existence de Dieu; mais leur polémique est menée pour prouver qu'Israël (prête à tout moment à accepter et à vénérer l'un ou 'autre dieu) est dans l'obligation de servir YHWH et aucun autre. Hors, Les Ophites Gnostiques, que l'on retrouve dans les documents de Nag-Hammadi, dénoncèrent le dieu d'Israël comme étant un FAUX DIEU, un Archonte, et c'est bien ainsi qu'il faut le voir.

Bien que l'interprétation chrétienne ultérieure ait formé une image visuelle de Dieu, la Bible ne s'autorise pas à le décrire. Même si Dieu apparaît tout d'abord sous une forme physique dans le Jardin d'Eden et dans la tente d'Abraham, on le considère ensuite plus généralement comme étant incorporel : un esprit, une intelligence ou une conscience, de ce fait non composé de matière ayant une existence physiquement tangible. Cependant, la perception chrétienne dérive de la déclaration dans la Genèse que l'homme fut fait à l'image de Dieu (Genèse I, 26). De ce point de vue, la présomption narcissique qui fut faite c'est que Dieu devait ressembler à un homme, quoique clairement un homme sage d'un certain âge; grossière erreur si l'on en vient à considèrer la Vie Atomique : ici-bas sur notre si belle planète, toutes les formes de vie sont développées sur la base de l'atôme de carbone au code 666 dans la Table des Éléments. Et qu'est ce que le système solaire sinon un gigantesque atôme de sel !

Voici donc la vraie notion du "code de la Bête" qui n'est autre que notre dimension matérielle dense, à la fréquence vibratoire particulièrement basse : le Carbone, de couleur noire, numéro atomique 6, est constitué de 6 protons, 6 neutrons, 6 électrons, résultant 666, le fameux chiffre de l'humain-animal sousmis à la structure hexagonale de Saturne - Sat.An, le Temps dévoreur de la vie, soit la Mort ! Le Carbone est aussi un élément chimique de la famille des cristallogènes, sa particularité étant de retenir la lumière captive. En les profondeurs de la terre, soumis à d'intenses pressions et chaleur, au stade le plus pur, le carbone forme le diamant. Le Silicium est aussi un élément de la famille des cristallogènes. Son nom dérive du latin silex, ce qui signifie caillou ou pierre ; et deux silex frottés l'un à l'autre produisent les étincelles nécessaires à allumer le feu... Les cristaux de silicium sont généralement gris clairs à gris foncé, en forme d'hexaèdres (cube). Un de ses composés, la silice, a été considérée comme élément par les alchimistes puis les chimistes. Les propriétés de semi-conducteur du silicium ont permis la création des transistors puis des circuits intégrés. C'est aujourd'hui encore l'un des éléments essentiels pour l'électronique. 666 - FOX, le fameux chiffre de la Bête, est plus précisément celui de la Bêth : la Maison. C´est là le nombre et le nom de l´Arche où se tient l´homme ayant atteint la compréhension, arrivé au bout d'une succession de prises de conscience; le bout du chemin, la fin de son oeuvre, constitue la Révélation (Apocalypse). Le Feu de O X, le Khi des grecs devenu le X par évolution phonétique. F est le symbole du Feu, celui de la foi intérieure qui brûle d'Amour Divin dans le creuset du coeur. O, phonétiquement, c´est l´Eau, par son graphisme c´est le cercle, la forme complète donnée par Pi, où s´inscrivent toutes les autres, les tables géométriques et la pyramide Phi, c´est aussi la boucle d'un cycle accompli. X c´est la croix de l'oeuvre alchimique reliant le Feu et l´Eau, et l´intersection qui fixe le repère. 666 permet enfin de fixer quelque chose en étroit rapport avec l´Origine. Là où se trouvait le début pour l'humain bestial, se trouve la fin pour l'homme carbonné et sa régénération en Homme Réalisé.

D'une certaine manière, bien que nécessairement symbolique, cette perception biblique d'un Dieu, immense géant paternel semblable à l'homme, est étrange puisqu'on dit que "Dieu est constant et éternel", en vertu de quoi il ne vieillirait pas ni ne pourrait être sujet à la normalité humaine comme quoi la sagesse s'accroît avec l'âge. Il fut néanmoins décrit comme étant "l'Ancien des Jours" (Daniel VII, 9, 13, 22), et il est considéré dans le Christianisme comme "le Père". Ainsi, pour les scribes rédacteurs de la Bible, cette description comme étant d'un certain âge est en accord avec l'image d'un protecteur paternel.

La Bible, par contraste - du moins jusqu'au terme des apparitions physiques de Dieu - concerne plus l'esprit de Dieu que sa présence matérielle (par exemple, Nombres XIV, 22 ; Isaïe XII, 2 ; Zacharie IV, 6). En dépit de cette référence à l'homme étant fait à l'image de Dieu (comprenons désormais : fait d'atômes), la Bible déclare que son immatérialité ne peut être comparée à celle d'aucune créature vivante ou d'aucune personne (Jérémie X, 6-7). En accord avec la perception islamique ultérieure, l'expression juive de Dieu se base sur ses attributs plutôt que sur sa personne. On dit "Il est Un" et personne ne partage sa suprématie avec lui. "Ses décisions s'imposeront toujours; Il est immuable depuis le début, et Il prévaudra à la fin". De plus, "Dieu n'est pas comme l'homme, car Son savoir est trop élevé pour l'homme, bien que Sa sagesse soit à la source de la compréhension humaine. Il juge le monde avec droiture, punit les méchants et met leur monde à l'envers" ("Encyclopédie Juive, sous l'occurence "Dieu"). Par-dessus tout, on dit que Dieu est omniprésent : "Il est partout, observant chacun, et possède une connaissance immédiate des secrets, des sentiments et des pensées les plus profondes de tous les gens".

Le premier écrivain juif à tenter de prouver l'existence de Dieu fut le philosophe Philon d'Alexandrie (20 av. J.C. - 50 apr. J.C.) qui déclara que la réalité de Dieu était entièrement compréhensible justement parce qu'elle ne pouvait pas être comprise ! D'où, affirmait-il, ceci prouve qu'il existe quelque chose de plus grand que la compréhension de l'homme. L'homme est capable d'avoir des idées, écrivit Philon, mais ces idées doivent émaner de quelque chose de plus grand que lui : << Puisque Dieu détermine et donc connaît tout ce qui arrivera, alors clairement, les idées et les actions de l'homme doivent dériver du plan prédéterminé de Dieu. Donc, Dieu doit

exister >> ("Encyclopédie Juive, sous l'occurence "Dieu").

Réellement, pour toute personne cartésienne, il n'y a aucune preuve d'aucune sorte offerte ici. Ce que nous avons dans l'ensemble de l'exposé prolixe de Philon est simplement une présomption que quoi que ce soit qui puisse être pensé, dit ou fait par quiconque doit être le résultat de ces pensées , paroles ou actions émanant d'un calendrier prédestiné tel que déterminé par un instigateur suprême qui doit être Dieu. À notre époque moderne des ordinateurs, nous pourrions facilement imaginer être ici dans le contexte d'une simulation informatique de haut-vol ou d'un jeu de rôles du type des "Sims"... Ce qui expliquerait cela !

À cet égard, tous les faits et résultats sont assujettis aux questions de préemption : Comment ? et Pourquoi ? auxquelles la réponse est toujours "Dieu". Toutefois, simplement, une telle réponse indéfinissable ne répond pas à ces questions. Il s'agit simplement d'une tentative de fermer la porte à toute enquête scientifique, théologique et philosophique ultérieure et, malheureusement, ce fut une tentative constante de l'instruction religieuse à travers les âges.

Ce type d'attitude restrictive paraît dériver de l'origine de tout contrôle religieux, qu'il soit juif, chrétien ou islamique, quand la caste sacerdotale découvrit qu'introduire Dieu dans un domaine litigieux était une méthode efficace de mettre les gens au pas. Commençant par l'interprétation juive, comme adoptée ensuite par les autres croyances, cette stratégie débute aux premiers temps des législations; c'est à dire qu'elle a trait au besoin égotique d'individus ou de groupes (élus ou autres) qui mettent en oeuvre les règlements destinés à régir la vie des autres - règlements auxquels ces privilégiés ne se soumettent généralement pas. Depuis les tout premiers temps, on a constaté qu'une méthode opportune de mise en vigueur de lois, pas forcément considérées justes ou équitables, était de présenter ces réglementations faites par les hommes de pouvoir comme étant les Lois de Dieu ou la Volonté de Dieu, les décrets de Dieu devant être acceptés et obéis sans se poser de question !

De telles expressions de suprématie divine mettaient les lois des hommes - qu'elles soient bonnes ou mauvaises - parfaitement hors de portée d'une mise en question, spécialement quand on disait qu'elles avaient été divulguées par Dieu aux prophètes, aux prêtres ou aux saints. Si ce n'était pas pour les lois, la même chose se passait pour des questions d'opinion, en ceci qu'un raisonnement impopulaire pouvait être stratégiquement renforcé en l'expliquant comme étant la Volonté de Dieu; ainsi, les gens crédules s'y pliaient. Étant donné que les religions monothéistes ont une telle influence combinée sur la scène mondiale, il est évident d'après tous les documents disponibles que l'utilisation tactique des mots Loi de dieu, Volonté Divine, et Parole de Dieu, a largement permis à la caste sacerdotale de dominer les affaires gouvernementales à travers l'histoire, sur une grande échelle internationale.

- Le Point de vue Chrétien :

Nous tournant maintenant vers le point de vue chrétien, l'Encyclopédie Catholique réitère la même remarque que celle qui est faite dans l'Encyclopédie Juive. Elle déclare en effet : << Nulle part dans la Bible trouvons-nous une quelconque argumentation élaborée consacrée à prouver que Dieu existe >>. Mais il est ensuite ajouté : << Cette vérité est plutôt considérée comme admise >> (Encyclopédie Catholique, sous l'occurence "l'existence de Dieu"). À la différence de la citation juive, cette écriture chrétienne est inutilement dogmatique par son utilisation du mot "vérité". Ici, il n'y a pas d'espace laissé ouvert à la discussion - c'est à dire que la Bible ne cherche pas à prouver l'existence de Dieu parce que c'est une fait accepté. Une tentative est faite ensuite pour renforcer davantage cet argument avec l'assertion absurde que, comme l'existence de Dieu n'est pas démontrable au moyen d'aucune preuve, ceci fournit de soi-même la preuve que cette existence doit être réelle puisqu'elle ne peut être expliquée !

Dans les écrits chrétiens, hors la Bible, nous pouvons trouver nombre de propositions variées s'efforçant d'expliquer et de prouver l'existence de Dieu. Une école suggère que la réponse puisse être réduite à l'une ou l'autre des deux propositions suivantes :

1) Que nous avons naturellement une conscience immédiate ou une intuition de l'existence de Dieu, et que nous pouvons donc nous dispenser de toute tentative pour prouver cette vérité.

2) Que si nous ne pouvons pas la prouver de manière à satisfaire la raison spéculative, nous pouvons néanmoins, et nous devons en toute conscience la croire pour des raisons autres que strictement intellectuelles (Encyclopédie Catholique, sous l'occurence "l'existence de Dieu").

Dans les deux cas, il est déclaré à peu près la même chose : "Nous n'avons pas besoin de la prouver parce que nous le savons et, même si nous ne pouvons pas la prouver, nous devrions y croire de toute manière". Hors, nous ne saurions vous recommander de vérifier dans tout bon dictionnaire ce que le mot "croire" signifie en réalité... Tout bonnement "prendre pour vrai ce qui est faux ; l'exact contraire du mot "savoir" !

Globalement, les prélats chrétiens nous affirment que l'existence de Dieu n'est pas une question de preuve, mais une question de CROYANCE qui ne requiert aucune évidence. Cependant, puisque le mécanisme subtil de la croyance se fonde sur l'aptitude à choisir ce qui n'est pas forcément vrai, alors l'existence de Dieu, au moyen de ces propositions, peut seulement être considérée comme une question d'opinion individuelle, pas une question de fait.

Saint Thomas d'Aquin (1225-1274), révéré parmi les théologiens les plus notables de l'Église catholique romaine, avança cinq arguments particuliers dans son traité "Summa Theologica" afin de prouver l'existence de Dieu. Plusieurs écrivains scolastiques ont suivi ses pas au point que ces "cinq voies" ainsi nommées ont atteint le statut classique ("La Somme Théologique" par Thomas d'Aquin, 1ère partie, art. 1, 2, 3); elles sont :

1) Mouvement : le passage du pouvoir à l'acte, comme il se produit dans l'univers, suppose un moteur inébranlable qui est Dieu; autrement, nous devrions postuler une suite infinie de moteurs, ce qui est inconcevable.

Rien ne peut se mouvoir sans avoir un "moteur". Et comme les moteurs peuvent mouvoir, il doit donc y avoir un moteur premier, qui doit être Dieu.

2) Cause Première : les causes efficientes, comme nous les voyons à l'oeuvre dans ce monde, impliquent l'existence d'une cause première qui n'est pas causée et possède en elle-même la raison suffisante de son existence, et c'est Dieu.

Comme tout ce qui existe a été causé pour exister, alors il doit y avoir eu une "cause première" qui existait mais qui n'a pas en elle-même été causée pour exister. Tout a dû être créé, et le créateur doit avoir été Dieu.

3) Existence : le fait que des créatures contigentes existent, dont la non existence est reconnue comme possible, implique l'existence d'une nécessaire créature première, qui est Dieu.

Étant donné que des créatures physiques existent et sont nécessairement créées, alors leur créateur doit être une entité qui n'est pas physique et qui préexistait à l'existence matérielle. C'est nécessairement Dieu.

4) Degrés : les perfections graduelles des "créatures", existant réellement dans l'univers, peuvent seulement être comprises par comparaison avec un standard absolu qui est aussi réel - une créature infiniment parfaite, qui est Dieu.

Toutes les qualités de ce monde diffèrent par degrés - comme dans bon ou mauvais, honnête ou faux, bien portant ou malade - et puisque les gens ont l'aptitude de varier selon ces paramètres, il s'ensuit qu'il doit y avoir un standard de base de perfection qui est invariable. C'est Dieu.

5) Dessein : l'ordre merveilleux ou l'évidence d'un dessein intelligent, que présente l'univers, implique l'existence d'un créateur supraterrestre (parfois appelé "Providence"), qui n'est autre que Dieu.

Tout ce qui existe fut conçu originalement. Il s'ensuit qu'il doit y avoir un concepteur ultime, un architecte suprême qui existe mais ne fut pas conçu, et c'est Dieu.

En considération de ces dites "cinq preuves" ou "cinq voies", il est évident que, même si la présomption que la nature universelle englobe le mouvement avec une cause antérieure et une forme de création est valide, il ne s'ensuit pas qu'une investigation de ces questions se termine automatiquement avec Dieu. L'utilisation de Dieu comme manière de conclure toute investigation similaire est simplement un jugement arbitraire issu des convictions personnelles ou de l'endoctrinement dogmatique individuel qui ne prouve absolument rien ("L'illusion de Dieu" par Richard Dawkins, ch. 3, pp. 77-79).

En postulant de tels jugements, Thomas d'Aquin et d'autres vénérables hommes d'église par trop intellectualistes ajoutèrent leurs propres définitions de la cause première, tous l'appelant Dieu. Mais, à moins à nouveau d'imaginer quelqu'intelligence cybernétique supra-naturelle, en aucun cas Dieu n'a été agrégé comme une ultime réalité personnelle qui contrôle toutes les questions et tous les phénomènes de ce monde. Si l'on estime nécessaire de clore chaque sujet de recherche par une seule déclaration qui résulte d'une infinie régression, alors on peut également déduire que la Nature constitue la première cause de l'existence. Aussi vague et indistinct que ceci paraît être comme réponse conclusive, elle est plus compréhensible que d'invoquer le personnage de Dieu. C'est devenu évident dans de nombreuses enquêtes contemporainement effectuées, posant aux gens la question : "Croyez-vous en Dieu ?". Dans de

si nombreux cas, la réponse hésitante et presque en forme d'excuse est : "Oui, mais pas de la manière dont on le comprend généralement". Ce que ces gens disent simplement, en toute bonne foi, c'est qu'ils trouvent acceptable de reconnaître quelque forme de motivation universelle qui est au-delà de notre compréhension présente, mais qu'ils ne perçoivent pas cette énergie ou force prédominante comme étant un personnage masculin du nom de Dieu. À cause de cela, leurs réponses sont généralement teintées de réserve en ajoutant ensuite des déclarations telles que : "Ce que je veux dire, c'est que je ne crois pas à un viel homme assis dans les nuages".

On pourrait se demander pourquoi ces gens ne répondent pas d'abord simplement : "Non", écartant ainsi Dieu avant de postuler ce en quoi ils croient réellement. Il paraît y avoir deux raisons principales à cela, les deux ayant trait à des questions de conditionnement, l'idée de Dieu ayant été implantée au plus profond du subconscient de la majorité des êtres humains. En effet, un athée déclaré répondrait immédiatement par un "Non" sans réserve. Mais la plupart des gens préférerait plutôt donner l'impression d'avoir l'esprit ouvert et, jusqu'à un certain point, une inclination à la spiritualité même s'ils ne sont pas conventionnellement religieux. De telles personnes sont souvent sensibles à un besoin social d'endoctrinnement qui conduit à la seconde raison de leurs réponses circonspectes. Du fait même de leur conditionnement, même s'ils ne croient pas au Dieu biblique, ils ne souhaitent pas offenser les autres dans un environnement qui est, dans une large mesure, motivé par la religion. Ceci résulte en une réponse en forme de compromis, qui ne soutient aucune opinion particulière d'un côté ou de l'autre. Mais, quand on les presse davantage sur la question, ces mêmes personnes professent souvent leur croyance dans une force cosmique inexplicable, dont ils admettent qu'elle pourrait aussi bien être appelée Dieu, que par un tout autre nom.

Pour des raisons qui n'ont jamais été définies de manière satisfaisante, on admet largement que la foi religieuse doit être respectée, tandis qu'au contraire il n'incombe en aucune manière aux personnes religieuses de respecter ou simplement de tolérer les vues des non-croyants. Parce qu'il n'y a pas de preuves concrètes de l'existence de Dieu, mais aussi que maintenant les gens ont davantage accès à la connaissance, la société religieuse est particulièrement particulièrement vulnérable. Souvenons-nous qu'en effet, il fut un temps pas si éloigné où l'instruction n'était dispensée qu'à l'élite, le peuple ne sachant ni écrire, ni lire; et d'ailleurs à quoi bon ? Puisque l'accès aux livres - y compris la Bible - lui était interdit. En voici un exemple flagrant :

Les grands esprits de l'Église de Rome (l'Empire, pas la ville) réalisèrent la contradiction essentielle existant entre la Bible et le système catholique; ceci est démontré sans équivoque dans une adresse à l’intention du Pape Jules III, faite en 1550, immédiatement après son accession au trône de la papauté. Ce document a été fourni par les cardinaux de la Cour Romaine; il date de l’époque de la Réforme, et a été conservée jusqu’à nos jours, grâce à un document historique de la Bibliothèque Nationale de Paris, référencé folio B, No.1988, Volume 2, pp. 641-650. Parmi bien d’autres, l’adresse cite le passage intéressant suivant : << De tous les avis que nous offrons à l’attention de Votre Sainteté, nous avons réservé le plus important pour la fin. Il nous faut ouvrir bien grands les yeux et user de toute la possibilité de nos forces dans la matière, soit, de permettre la lecture de l’Évangile, aussi peu que possible, principalement dans les familles des pays qui sont sous votre juridiction. Faisons en sorte que les quelques extraits d’Évangile qui sont lus à la Messe soient suffisants, et ne permettons que personne en lise plus. Aussi longtemps que le peuple sera satisfait de ce “peu”, vos intérêts seront prospères, mais aussitôt que le peuple voudra lire davantage, vos intérêts commenceront à défaillir. La Bible est le livre qui, plus que tout autre, a soulevé contre nous les tumultes et les tempêtes qui nous ont mené à deux doigts de notre chute. En effet, si on l'examine de près, et si on compare ce que nous enseignons dans nos églises avec les enseignements de la Bible, nous remarquons rapidement des discordances et nous devons réaliser que notre enseignement est souvent différent de celui de la Bible, et encore plus souvent opposé à lui. Et, si le peuple se réveille à ce livre, il ne cessera plus de nous accuser jusqu’à ce que tout soit découvert et que nous soyons devenus l’objet de la raillerie universelle et la haine. Il est donc nécessaire d’enlever la Bible de la vue du peuple, mais avec une extrême précaution, cependant afin de ne provoquer aucune rébellion”.

Variante : le journal hebdomadaire " THE WHORE" paraissant à Jérusalem, publie le 3 novembre 1911, sous le titre "ROME ET LA BIBLE", un article dans lequel il attire l'attention sur ce document se trouvant à la Bibliothèque de PARIS et d'après lequel les cardinaux donnent au futur Jules III des conseils qu'il devra suivre pour être Pape en 1551. Le document dit notamment : << De tous les conseils réservés à sa Sainteté, nous avons gardé les plus essentiels jusqu'au dernier moment. Concernant la lecture de la Bible, nous devons tenir nos yeux grands ouverts et intervenir avec toute notre puissance. Il faut donner le moins possible l'autorisation de lire l'Évangile surtout dans les langues modernes et dans un pays soumis à la juridiction; ce qui en général est lu pendant la messe devra suffire et personne ne sera autorisé à en lire davantage. Nos intérêts prospéreront autant que le peuple se contentera du peu qu'on lui offre. Mais dès que le peuple en demandera davantage nos intérêts seront en danger. C'est le livre qui peut le plus qu'aucun autre provoquer contre nous des révoltes et des tempêtes qui nous perdront presque. Certainement si quelqu'un étudie serieusement la Bible et qu'il la compare avec ce qui se prêche à l'église, il verra bien vite les contradictions et verra que nos doctrines s'égarent loin de la vérité et y sont encore plus souvent complêtement opposées. Et si le peuple reconnait toutes ces choses, il nous mettra constamment au défi, jusqu'à ce que tout soit dévoilé, et alors nous serons l'objet de la haine et de la raillerie. Il est donc indispensable

de dérober la Bible au regard des peuples, mais avec beaucoup de précautions pour éviter tout tumulte.>>

Il est donc évident qu'en conséquence, la société religieuse dans son ensemble se trouve instinctivement sur la défensive au point que toute discussion objective est rarement possible. Les croyants résolus n'hésitent pas à exprimer leurs vues en n'importe quelle compagnie comme si ces vues relevaient d'un fait indiscutable qui doit obligatoirement être accepté. Mais quand un non-croyant essaie d'exprimer point par point son opinion différente, elle est considérée comme un blasphème irrespectueux. De là à l'intégrisme fanatique, il n'y a qu'un pas, trop souvent vite franchi ! Ceci amène donc les agnostiques et les athées à garder pour eux leurs opinions, tandis qu'ils doivent en même temps poliment endurer tout ce qui provient de l'autre camp...

La question d'offense présumée en vertu d'un challenge ou d'une différence d'opinion n'est pas juste le produit de la croyance contre l'incroyance; elle existe aussi entre les différentes fois monothéistes, et même entre les sectes confessionnelles et culturelles au sein d'une même religion : musulmans sunnites contre chiites, chrétiens catholiques contre protestants, etc... Chacun de ces groupes respectifs considère que les autres se sont fourvoyés dans l'interprétation et la pratique de leur foi respective, et cependant, en fin de compte, ils croient tous au même Dieu ! Ainsi, la question contentieuse de "si" quelqu'un croit en Dieu a pour parallèle la dispute également inconséquente concernant "comment" quelqu'un croit en Dieu. La divergence d'opinion conduit non seulement à un vif désaccord, mais aussi à une haine totale à l'échelle mondiale, et l'histoire abonde en conflits violents et guerres "saintes", consécutifs de l'intolérance d'une telle étroitesse d'esprit d'une part, mais encore de la tactique machiavélique "diviser pour mieux régner" sans cesse utilisée par la caste sacerdotale de l'Ordre Noir.

Les athées se moquent que quelqu'un d'autre croie en Dieu; leur droit d'y croire est accepté, même s'il n'est pas compris. D'un autre côté, les croyants ne peuvent accepter que les opinions contraires des autres doivent, de même, être admises. Comme établi ci-dessus, la "croyance" est selon toute définition une question de choix, pas une question de substance démontrée. En grec ancien, le mot "choix" était "hairesis" duquel dériva le terme "hérésie" - un déni de libre-arbitre et du droit de faire son propre choix. L'Église chrétienne détermine que les athées sont hérétiques, les musulmans pensent que les chrétiens sont hérétiques, et cela progresse ainsi, chaque faction décrétant son propre droit de choisir et, de ce fait, d'opter pour des opinions dogmatiques d'une telle rigidité qu'elles dénient les droits des autres à exercer leurs propres choix et à se forger leurs propres opinions.

Malheureusement pour les chrétiens rationnels, il existe pléthore de groupes fondamentalistes et évangéliques, spécialement aux États-Unis d'Amérique, certains armés jusqu'aux dents et prêts à en découdre (belle application de l'amour chrétien), dont la hiérarchie cherche - ce n'est pas une recette nouvelle mais elle a fait ses preuves - à inspirer la peur de l'incroyance à grand renfort d'émissions télévisiuelles et de sites internet. Voici à titre d'exemple : << Le terrible courroux de Dieu se lève contre ceux qui prétendent qu'Il n'existe pas. Beaucoup de personnes qui se considèrent comme des membres de la société intelligents et éduqués ne croient pas en Dieu. C'est parce qu'ils estiment être plus intelligents que Dieu... De telles personnes n'ont aucune idée du grave péché qu'elles commettent en ne croyant pas en Dieu.>> De telles déclarations ne proviennent ni de la Bible, ni d'une quelconque doctrine légitime. Elles sont le produit de l'imposition d'un dogme au moyen d'une tentative de contrôle basée sur l'ignorance des Écritures.

Ce n'est pas nouveau : il y a peu d'idées aussi arrogantes et socialement destructrices que ces tentatives d'imposer des opinions sans fondement comme si elles émanaient d'un fait irréfutable. Il n'y a rien de mauvais dans la croyance en Dieu - Quel qu'Il soit - mais il n'y a rien non plus de mauvais dans l'incroyance en Dieu. Car, alors que ce deuxième volet du "Livre des Révélations" arrive bientôt à son terme, le temps est venu d'affirmer que TOUT EST FAUX ! Ami(e)s lecteurs qui aurez pris la peine de lire la totalité de ce résumé des sources de l'invention du Dieu Biblique, vous n'aurez pas manqué de constater que ce sont les écrits partiaux et arbitraires des scribes de la Captivité à Babylone qui forment la base de la croyance en un Dieu unique pas si parfait que cela; et vous aurez remarqué que ces écrits ont été "empruntés" aux archives de civilisations disparues dont la Bible ne parle pas. Et le constat, navrant au possible, répétons-le : c'est que TOUT EST FAUX, avec les jugements hâtifs et suffisants d'une caste sacerdotale nombriliste croyant être supérieure au commun des mortels qu'elle a asservi mentalement durant des millénaires pour s'être accaparée le Savoir des Anciens, comme quoi ses propres vues et orientations l'emportent sur les propres droits d'autrui à choisir et avoir une opinion propre. Ceci constitue un véritable crime contre l'humanité en général, dépossédée de son histoire et de l'authentique conaissance spirituelle. Car pourtant, la seule doctrine, commune à tous les Avatars venus cycliquement enseigner aux hommes, ne se résume-t-elle pas à "aime ton prochain" ? Laquelle des religions applique-t-elle au quotidien ces simples mots, alors que toutes se comportent en "fais ce que je dis, mais pas ce que je fais" ? L'harmonie sociale par la tolérance et les égards mutuels doit être préférable aux pratiques discriminatoires qui entrainent la division.

Heureusement, il y a au moins une base de consensus au sein d'un environnement religieux généralement malsain, c'est que les fanatiques et les extrémistes de chaque religion ne sont pas bien considérés par les courants principaux de leurs propres obédiences. Mais les principaux réseaux politico-médiatiques ne comprennent pas aussi facilement que même eux sont enclins à des

comportements pompeux et antagonistes quand ils sont confrontés aux bannières de leurs opposants. Pourquoi donc gaspiller tant d'énergie quand un sujet de dispute potentielle est sans pertinence et inutile ? Il peut y avoir beaucoup de bonnes causes qui valent la peine de se battre (n'en venons pas aux mains pour autant) pour les soutenir, mais l'hostilité concernant "si" ou "comment" son prochain peut croire en Dieu n'est certainement pas l'une d'elles.

- Le Pari :

En 1670, un ouvrage intitulé "Pensées - Apologie de la Religion Chrétienne" fut publié quelques années après la mort de son auteur qui n'était autre que le mathématicien, physicien et philosophe français, Blaise Pascal (1623-1662). L'approche prise par Pascal pour la question de savoir si oui ou non croire en Dieu fut basée sur une forme appliquée de chances ou probabilités mathématiques qui devint connue comme "le Pari de Pascal". En déterminant ce qui lui paraissait être une approche sensée, Pascal maintint que, bien que nous soyons incapables de savoir si, oui ou non, Dieu existe, nous devons parier d'une manière ou de l'autre : << La raison ne peut déterminer de quel côté nous devrions pencher, mais la considération des résultats applicables le peut probablement >>. Il continua par : << Puisque vous devez choisir, voyons ce qui vous intéresse le moins. Vous avez deux choses à perdre : le vrai et le bien, et deux choses à engager : votre raison et votre volonté, votre connaissance et votre béatitude ; et votre nature a deux choses à fuir : l'erreur et la misère. Votre raison n'est pas plus blessée, en choisissant l'un que l'autre, puisqu'il faut nécessairement choisir. Voilà un point vidé. Mais votre béatitude ? Pesons le gain et la perte, en prenant croix que Dieu est. Estimons ces deux cas : si vous gagnez, vous gagnez tout ; si vous perdez, vous ne perdez rien. Gagez donc qu'Il est (Dieu), sans hésiter. >>

Cette théorie est simple. Même si les chances sont fortement en faveur de la non-existence de Dieu, il reste juste une possibilité qu'Il existe peut-être bien. Si on décide de croire en Dieu, il y a tout à gagner si c'est le bon choix, mais il n'y a rien à perdre si c'est le mauvais. Alternativement, si on décide de croire que Dieu n'existe pas, il n'y a également rien à perdre si c'est le bon choix, mais on perd tout en terme de salut céleste si c'est le mauvais choix. L'approche la plus sûre, dit Pascal, est de parier que Dieu existe bien. Il semble plutôt que, sciement ou non, ce soit le mode de pensée qui résulte en quelques-unes des réponses données à la question étudiée, mentionnée ci-dessus : "Croyez-vous en Dieu ?" Beaucoup de ceux qui répondent : "Oui, mais pas de la manière dont on le comprend généralement", pourraient réellement préférer déclarer qu'ils ne sont pas convaincus, mais ne le font pas parce que (au vu de la nature indémontrable de l'existence ou de la non-existence de Dieu) ils choisissent une échappatoire par la tangente. Que se passerait-il s'ils choisissaient de répondre "Non" et qu'il se trouverait que Dieu existait bien ?

Une erreur évidente du jugement de Pascal se trouve dans la prémisse de départ : "Puisque vous devez choisir". En fait, le bon sens veut qu'il n'y a pas de raison pour laquelle quiconque devrait prendre une quelconque décision à cet égard ; il existe une multitude de gens qui n'ont jamais accordé la moindre pensée à la chose. Mais quand Pascal aborda la question au XIIè siècle, les concepts de "Ciel" et de "l'Enfer" étaient encore plus dramatiquement ancrés dans l'esprit des gens qu'ils ne le sont aujourd'hui (allons plus loin : de plus en plus de personnes raisonnables viennent maintenant à affirmer que si l'enfer existe bien, il n'est autre que ce bas-monde en lequel nous vivons !). Et ce fut une raison suffisante pour Pascal de suggérer qu'une décision devrait être prise en faveur de Dieu, juste au cas où Il existerait.

Vaguement logique comme ceci pourraît paraître au premier abord du fait de l'échappatoire invoquée, c'est réellement tout à fait illogique puisqu'il n'est pas possible de croire à quelque chose sur la base d'une menace potentielle posée par l'incroyance. Au mieux, le "Pari de Pascal" est un semblant d'argument - un simulacre de croyance en apparence extérieure. Par sa foi, un croyant naturellement engagé ne serait jamais, en premier lieu, confronté à ce problème, et ceux qui se trouvent face à ce dilemme sont réellement dans le doute - auquel cas Dieu (s'Il devait exister comme la présence omnipotente que la religion présume) décèlerait la tromperie de toute façon ("L'Illusion de Dieu" par R. Dawkins, ch. 3, p.104). On peut choisir de croire au moyen d'une opinion préalablement considérée ou informée, mais on ne peut pas simplement "décider" de croire en quelque chose parce que c'est le meilleur pari. Cela n'est pas de la croyance, c'est une tentative intellectuelle ourdie de se tromper soi-même qui, du fait de la nature même de sa prémisse, serait en tout cas inefficace.

- Un Déclin Rapide :

Le 18 octobre 2001, les "Nouvelles du Monde Catholique" (Catholic World News) signalèrent qu'à l'échelle mondiale, l'assiduité à l'église décroît maintenant plus rapidement que jamais. Même en Italie, un rapport de Rome indique que le nombre de catholiques qui vont à la messe chaque semaine a diminué de façon soutenue depuis 1993. Une enquête de l'Office National Italien de la Statistique a révélé que seulement 35% des catholiques vont à l'église chaque semaine, et 14% disent qu'ils n'y vont jamais. L'église anglicane, l'église réformée hollandaise et d'autres ont exprimé des inquiétudes protestantes similaires, et les niveaux de déclin les plus élevés sont en Grande-Bretagne, en Amérique du Nord, en Europe Occidentale, et en Australie. Globalement, les chiffres révèlent

qu'internationalement, seul un sur dix des chrétiens déclarés vont désormais à l'église avec quelque forme de régularité. Les années 2000 ont vu une réduction de 20% des assemblées de fidèles, faisant suite à une diminution similaire les années précédentes, une majorité des assemblées moyennes de fidèles occupant maintenant moins du quart des bancs d'églises. À l'évidence, ce sont plusieurs millions de personnes qui ont cessé d'aller à l'église le dimanche. Il apparaît toutefois que ce taux de déclin soit stabilisé par le nombre d'immigrants chrétiens africains renforçant principalement les mouvement pentecôtistes et évangéliques. En adjonction à cette diminution du nombre de fidèles, un sondage du "Daily Telegraph" anglais a révélé que la proportion de gens qui croient en Dieu est, en réalité, en déclin plus rapide que les assemblées de fidèles croyants à l'église. Ceci contredit la perception commune que les gens "croient sans être des fidèles". "Les gens se disent chrétiens", a-t-il été déclaré, "à peu près comme ils sont britanniques ; quand ils remplissent des formulaires, ils se donnent l'étiquette de l'environnement religieux de leur éducation, mais ceci n'a rien à voir du tout avec leurs croyances actuelles". Puisuqe, dans une large mesure, les enfants héritent de la religion de leurs parents, on sait d'ores et déjà que la prochaine génération d'adultes sera encore moins encline à l'implication dans l'église (article du Daly Telegraph du 17 août 2005 : "Religious belief falling faster than church attendance" se tradusiant : "La croyance religieuse diminue plus vite que la fréquentation de l'église").

Au milieu de tout ceci, et spécialement en Amérique, la bannière chrétienne a été brandie avec plus de véhémence que jamais par les leaders politiques, au moment où la société cosmopolite en général est à son plus haut niveau de dissémination ethnique et religieuse. Contrairement aux pays européens encore sujets au régime de la royauté, où tel qu'en Grande-Bretagne, le monarque est de tradition le chef désigné de l'église protestante anglicane, la Constitution des États-Unis d'Amérique affirme spécifiquement qu'il n'existe pas de lien entre l'État Fédéral et une quelconque religion particulière. Et cependant, dans un discours à la Nouvelle-Orléans avant le désastre de l'inondation de 2005, le président républicain George W. Bush appela les gens à embrasser le miracle du Salut Chrétien (réf. : "President George W. Bush" dans le "Dayton Daily News", édition du 15 janvier 2004); le fait - soigneusement laissé sous le boisseau - que monsieur Bush descende généalogiquement de la famille aristocratique romaine des Calpurnius Piso a sans doute quelque rapport avec un tel comportement... Les États-Unis sont, par définition, "Une Nation devant dieu" mais, loin d'agir comme le chef d'une grande nation multiculturelle et pluri-religieuse, le discours du président Bush fut entièrement phrasé avec l'emphase du plus pur style du christianisme évangélique, secte oh combien dangereuse s'il en est. Toujours aux États-Unis, un sondage Gallup de 2006 découvrit que 46% des Américains pensent que le gouvernement fédéral "devrait soutenir les valeurs chrétiennes", tandis que 54% pensaient différemment ("USA Today", édition du 12 septembre 2006). Ce sondage fut soigneusement analysé par les sociologues du Baylor University's Institute for Studies of Religion (Institut des Études de la Religion de l'Université de Baylor), se trouvant, comme par hasard, à Waco (État du Texas) de bien triste souvenir... Environ 90% des personnes sondées - y compris les Juifs et les Musulmans - dirent qu'ils croyaient en Dieu, bien qu'un quart de ceux estimés Chrétiens préférèrent le concept de "Force Cosmique" indéfinissable plutôt que l'interprétation biblique et cléricale généralement admise. Globalement, le résultat à l'échelle nationale fut qu'environ deux tiers de la population croyait au Dieu de la Bible. Ceci est plus élevé, de manière marquante, qu'en Europe, mais la moyenne nationale des États-Unis est considérablement rehaussée par une croyance "per capita" significative parmi les chrétiens zélés des États du Sud et du Middle West. Ailleurs, spécialement dans les plus grandes villes, se produit un déclin continu en accord avec celui observé en Australie, France, Grande-Bretagne, comme dans les autres pays européens (voir aussi l'article du "New York Times Magazine" du 2 avril 2005, titré "Fundamentalism & the Decline of Christianity" se traduisant par "Le Fondamentalisme et le déclin du Christianisme").

Comme chaque pays évolue progressivement du statut "d'état-nation" vers le rôle nouvellement exigé par la mondialisation "d'état-marché", programmé par l'oligarchie de l'Ombre, l'influence traditionnelle de la religion dans la société est en voie d'être submergée par l'influence grandissante des entreprises multinationales et des conglomérats financiers, guidés par la compétition et le profit (l'appât du gain) au détriment de la coopération humaine. Ce point, crucial s'il en est à l'heure actuelle, fut souligné à juste titre par le Dr. Rowan Williams, Archevêque de Canterbury, dans sa "Conférence de Dimbleby" donnée à la Westminster School, à Londres, le 19 décembre 2002. Contrairement aux jours d'antan, les gens passent désormais plus de temps avec leurs collègues de travail qu'avec leurs familles, amis et voisins. En conséquence, le déclin sévère de l'implication des citoyens dans la communauté locale est reflété dans la décroissance de la fréquentation des structures associatives et de la fréquentation de l'église locale. Cette dégradation des rapports humains fut rendue possible par le plan hourdi par les "maîtres de ce monde" - les Rockefeller pour ne citer qu'une de leurs 300 familles : "lavage des cerveaux au moyen de la télévision et plus de taxes, plus d'impôts, plus de pressions sur les esclaves de l'Empire Romain contemporain", l'éclatement destructeur du noyau familial ayant été rendu possible au moyen de l'émancipation des femmes, désormais assujetties elles aussi au TRAVAIL - mot tiré du latin "tripalium" signifiant "instrument de torture" ! Deux millénaires plus tard, le dicton tristement célèbre de l'Imperium Romanum perdure : "du pain et des jeux pour les esclaves"...

Bien des raisons ont été avancées quant au déclin religieux actuel et à l'essor d'une société plus adaptée au siècle, mais la raison la plus communément donnée dans les enquêtes, c'est que les gens voient désormais la religion comme quelque chose de sinistre - quelque chose à éviter et dont on a peur. La religion est effectivement de plus en plus perçue comme un domaine de fanatiques, de

terroristes et de leaders politiques manipulateurs ; à cet égard, l'invention d'Al Quaeda par la CIA du temps de messieurs Bush père et fils n'est pas un acte innocent (un ange passe, les ailes tachées du sang des victimes...). Le fondamentalisme religieux est une arme de 1er choix pour les "maîtres du monde" occupés à générer le choas ici-bas; dans toutes les religions, ce phénomène du fondamentalisme et les croyances associées s'est développé jusqu'à un point que les chefs des différentes principales communautés religieuses considèrent être un niveau de crise.

Une autre raison d'une croyance en Dieu déclinante est que la perception scientifique ferme plusieurs des portes qui avaient été longtemps gardées par la théologie. Le professeur Charles Coulson (1910-1974), chimiste théorique de l'Université de Oxford et vice-président de la Conférence Méthodiste, remarqua que Dieu avait été commodément inséré dans tant de lacunes du savoir humain qui ne pouvaient être expliquées scientifiquement, qu4il était devenu traditionnellement un "Dieu des Lacunes", mais que chaque découverte scientifique probante poussait graduellement Dieu hors des lacunes ("Dieu, le Temps & Stephen Hawking" par David Wilkinson, ch. 8, pp. 126-127). Ceci a rendu les arguments en faveur de la pertinence de Dieu beaucoup plus difficiles à soutenir, tout en diminuant le besoin de croire en Dieu afin d'être bien informé. En pratique toutefois, ce n'est pas tellement la notion de Dieu qui est sapée par la science - de nombreux scientifiques de haut-niveau s'accordant à penser qu'il existe bien un facteur "dieu", sorte de supra-intelligence ordonnatrice de la Nature - mais les inexactitudes d'un enseignement d'église coutumier qui, figé par et dans son dogmatisme, n'a pas évolué au même rythme que les autres domaines du progrès de l'éducation.

Comme nous l'avons vu, l'enseignement des Écritures n'est pas tant basé sur le contenu biblique en lui-même que plus sur les interprétations cléricales de ce contenu - interprétations qui ont perduré pendant des siècles en dépit du changement de l'environnement dans lequel elles existent. La société laïque moderne est largement basée, à travers la publicité et autres stratégies de marketing, sur l'apport de solutions aux exigences et aux besoins matériels. En cette fin de cycle, la course effrénée à la surconsommation de biens matériels et de services, dont aucun somme toute n'est véritablement indispensable au bonheur de l'être humain, mène l'humanité droit dans le mur. Si un authentique "besoin" n'est pas ouvertement apparent, alors il est généré commercialement, par l'intermédiaire de la presse, des médias télévisuels et d'internet, sur la base que les gens réagissent positivement à l'offre de "bénéfices". C'est donc par instinct naturel que les gens demandent aujourd'hui : "Pourquoi ai-je besoin de croire en Dieu ?". Si cette question - encore faut-il qu'elle vienne à l'esprit - ne reçoit pas de réponse satisfaisante avec la perspective d'un "bénéfice" attractif, alors il n'y a pas de raison de considérer la question plus avant, et il est clair d'après les enquêtes que cette attitude devient de plus en plus répandue.

Voici la triste constatation que tout le monde, au moins une fois dans son existence, devrait faire : aujourd'hui, l'être humain en est rendu à n'être qu'une sorte de robot biologique programmé à travailler, se nourrir, dormir, forniquer de ci de là, et surtout à utiliser l'argent en toutes occasions, à tout instant de sa vie, attendant de mourir sans faire de vagues. C'est un système vicieux véritablement mécanique : à aucun moment de sa courte vie, il ne se sera posé la question de savoir s'il est juste ou simplement NORMAL de dépenser de l'argent pour les choses fondamentales que sont : naître à l'hôpital, manger et boire ce que la Nature fournit pourtant généreusement et gratuitement, mais encore au final, être logé en sa dernière misérable demeure ! Non, non, tout va bien, tout est normal ici-bas. Pauvre monde !!!

Un Choix Individuel :

Tout au long de cette longue mais passionnante investigation, nous avons vu que Dieu n'a jamais été un invariant historique, mais le résultat d'un concept archaïque qui a sans cesse été développé comme un thème en progression au sein des différentes cultures humaines. Début 2003, Rowan Williams, Archevêque de Canterbury, a fait référence dans son discours du Nouvel An au fait de "réinventer" continuellement Dieu. Il a aussi mentionné que, même si Dieu n'a pas d'image définissable, << ceci ne nous a pas arrêté, au cours des âges, d'inventer des millions de représentations de Lui - images humaines de notre propre invention, pour nous aider à essayer de saisir le Divin >> (dixit le Dr. Williams). Ceci ne s'applique bien sûr qu'à la tradition chrétienne puisque la réalisation de telles descriptions de la forme de Dieu reste interdite dans les fois juive et islamique.

Poursuivant notre chemin documentaire, des dieux et demi-dieux mentionnés depuis les tous premiers récits mésopotamiens, écrits à partir du 3ème millénaire av. J.C., des rapports de leurs dites activités furent continués et mis en parallèle dans les textes cananéens durant le 2ème millénaire avant notre ère. Jusqu'où remonte la tradition déiste, il est impossible de le déterminer ; nous la connaissons seulement depuis que l'écriture cunéiforme évolua vers une forme littéraire permettant de raconter l'histoire.

À l'autre bout de la ligne chronologique, les écrits cananéens ultérieurs significatifs se terminenttous aux environs de 1400 av. J.C, période à laquelle - CE QUE L'ON NOUS CACHE À TOUT PRIX - la Comète passa avec sa suite, l'un des astéroïdes s'écrasant sur Terre, creusant la Mer Rouge, parsemant de ses débris le Proche et Moyen Orient suivis de la Grèce, de la Suisse et de l'Allemagne,

sur une trajectoire sud-est/nord-ouest allant de la Corne de l'Afrique (Éthiopie comprise), au large de l'Islande. Dans leurs mythologies, les prêtres Égyptiens la nommèrent Sekhmet, les autres peuples "Étoile de Baal, Absinthe, Anath, Typhon, Phaéton, Surt, etc... Toutes ces divinités furent associées au cataclysme de la fin du XIIIè siècle avant notre ère, source historique de l'épopée du Ragnarök (pluie = ragna, de caillous = rök) concernant tout le nord-ouest de l'Europe (mythologie scandinave et germanique) et datant de la même époque comme l'a montré J. Spanuth :http://www.astrosurf.com/macombes

Ce n'est que des siècles après cette date fatidique que les récits ultérieurs furent continués en Assyrie et ailleurs, mais ils ne furent plus présentés comme étant contemporains des dieux dont ils parlent. Les écrits traitent principalement de la poursuite des traditions d'un panthéon qui avait été présenté en des temps bien antérieurs. Ils traitent des déités comme si elles existaient encore, mais ne sont pas liés à leur présence personnelle comme la littérateure antérieure les avait décrits, vivants parmi les humains. Étant donné que les chapitres d'ouverture de la Torah juive furent élaborés à partir des sources de référence des tablettes cananéennes et sumériennes plus anciennes, nous trouvons que la même chose se produit précisément dans la Bible, en laquelle un trou de quatre siècles sépare l'Ancien Testament du Nouveau : nous savons désormais pourquoi !

Depuis le temps d'Adam et Ève, on a présenté et on a raconté Dieu comme le J.ÉOVÉ (Commandeur, Dirigeant ou Président) de la Grande Assemblée des Anciens : l'ANANNAGE. Ces Anciens ne sont autres que les seuls rescapés (moins d'un millier) de la grande et brillante civilisation Atlante qui nous précéda sur cette planète ; son apogée atteint, et malgré sa toute-puissante technologie, elle fut anéantie par une série de terribles cataclysmes. Son élite se réfugia, pour certains en des bases souterraines, pour d'autres sur quelques hauts sommets montagneux tels les hauts-plateaux de l'Himalaya d'où ils DESCENDIRENT pour aller s'établir dans le Croissant Fertile mésopotamien. Leur Chef, l'Archidruide Hyperboréen RAM - ADAM - eut pour fils le BRAHAMA des Écrits sacrés hindous. Ce même Brahama que la caste sacerdotale hébraïque transforma en Abraham...

Pour ces prêtres, détenteurs du Savoir de l'Histoire, il fallait, sinon oublier, ne jamais avoir à divulguer au peuple (ainsi donc laissé dans la plus totale ignorance durant des millénaires) la terrible vérité du Temps Cyclique, les mêmes causalités reproduisant les mêmes finalités civilisationnelles. Ici et là, l'heure était à la reconstruction de nouvelles communautés qui deviendraient plus tard des nations, qu'au bout on tenterait d'unifier avant l'anéantissment final...

Il fallait que l'Esprit de la Dame-Dieu redescende sur Terre, alors les Initiés bâtirent des monuments aux normes de la Géométrie Sacrée sur les principaux axes énergétiques de la planète : les Ley Lines. Antonins, Bénédictins, Cisterciens et les "Chiens de Got" firent beaucoup à ce titre !

Texte sur les sept archontes :

*Ruha ayant vu cela, elle a souhaité avoir sa race, son peuple, et sa tribu.
Elle est venue au fils d'Adam d'Adam, et a tué un mouton. Avec sa peau elle a fait un tambour, et de ses os, elle a fait une flûte, et avec ses sept enfants, (les archontes des sept planètes) elle a joué et chanté et dansé.*

*"Il m'a donné le haut sacerdoce.
Il m'a donné le poignard et l'épée.
Il m'a donné l'instrument de musique
Il m'a donné l'art du chant.
Il m'a donné le métier de l'ouvrier en cuivre."*

*Ruha est allée au fils d'Adam et lui dit : "Venez, vous amuser avec nous !" et il s'en alla.
Liwet (l'archonte de Vénus) se para comme une belle femme, et le fils d'Adam la prit et devint le père de son enfant.*

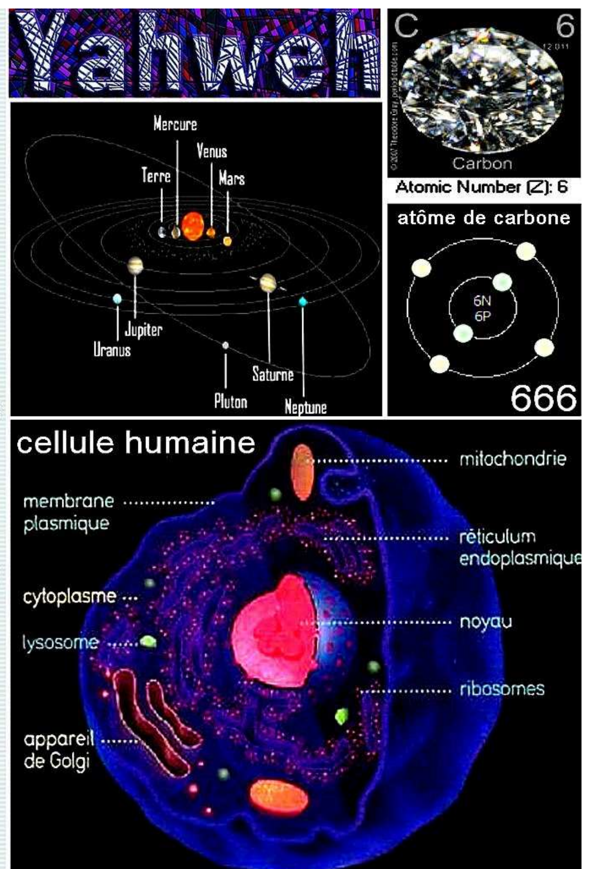
*Ruha, aussi, se déguisa en Hawa (Eve), et se donna à Adam, et Adam entra dans l'eau avec elle.
Comme on le lui reprochait, quelques temps après, en disant : "N'avez-vous pas vu comment elle était grande dans l'eau?", il répondit qu'il n'avait rien su, car elle avait employé la sorcellerie.*

Les Juifs furent des enfants de Ruha et d'Adam. Leurs grands hommes étaient les enfants de Ruha, Moïse était fils de Kiwan (l'archonte de Saturne), et Abraham était fils de Shamish (l'archonte du Soleil).

Ils ont voyagé et voyagé jusqu'à ce qu'ils arrivent à Ur-Shalam (Jérusalem), qu'ils ont appelé Uhra-Shalam ("La route est terminée"). Ils voulaient des livres et Melka d'Anhura dit : "Un livre doit être écrit qui ne cause pas de soucis aux Mandéens, et ils ont envoyé l'un des Melkis (Rois célestes), T'aw s'Melka (le "Roi-Paon" des Yézidis ?) pour écrire la Torat (Ancien Testament).

*Les Juifs n'avaient pas de prêtres, de sorte qu'Anosh-Uthra (l'Eon Enoch) mis sa semence dans le Jourdain, et les femmes juives ont bu et sont tombées enceintes et enfantèrent 365 prêtres.
Inoshvey bu aussi de l'eau, et elle mit au monde Yahia (Jean Baptiste), et tous les hommes qui sont nés de la semence du Jourdain ont été baptisés par lui et sont devenus prêtres.*

*Mais quand il a vu beaucoup de Pharisiens et de Sadducéens venir pour le baptême, il leurs a dit :
"Race de vipères, qui vous a appris à fuir la colère à venir ? (Mt.3: 7)
Race de vipères, comment pourriez-vous, vous qui êtes mauvais, dire de bonnes choses ? Car c'est par la grandeur de coeur que la bouche parle. (Mt.12: 34)
Serpents, race de vipères, comment pourriez-vous échapper à la damnation de l'enfer ? (Mt.23: 33)"*



En poursuivant jusqu'à ce stade l'histoire de l'évolution du Dieu judéo-chrétien, nous avons considéré le texte biblique de l'Ancien Testament au moyen d'un résumé facile de son contenu chronologique. Il n'existe réellement aucune autre manière d'apprendre comment le dieu Yahvé, esprit ou djinn du désert, en vint à exister à exister en tant qu'entité culturelle vénérée, puisque la Bible est le document enregistré reconnu duquel tous les enseignements connexes sont tirés. Dieu, de la manière dont il est compris religieusement, fut décrit principalement dans la Bible, qui demeure l'ouvrage source de référence pour tous les écrits théistes qui sont apparus dans les millénaires qui ont suivi sa composition. Cependant, comme nous l'avons clairement vu, l'Ancien Testament n'est pas réellement un livre sur Dieu; c'est un récit générationnel d'une souche patriarcale, choisie par les scribes de manière partiale, qui devint la nation israélite. C'est une histoire légendaire d'individus, de familles et de rois, d'épreuves et de succès, de conflits tribaux et de guerres de conquêtes, de sang et de larmes... Au cours de cette narration, Dieu, personnage physique dirigeant la communauté, joue un rôle majeur au départ, faisant des apparitions personnelles jusqu'à la période d'après Abraham, vers 1750 av. J.C. Puis il s'évanouit subitement dans une obscurité physique et, depuis environ 1350 av. J.C., il devient presque accessoire à l'intrigue, dès l'époque de Moïse.

Ce que la Bible ne fait pas, ni n'essaie de faire en aucun cas, c'est de prouver l'existence de Dieu. Sa réalité est considérée comme admise dès le départ. À cet égard, l'Encyclopédie Juive, sous l'occurence "Dieu", déclare : << L'existence de Dieu est présupposée d'un bout à l'autre de la Bible, aucune tentative n'est faite, où que ce soit, pour démontrer sa réalité >>. En clarifiant le fait que - comme illustré par les noms donnés individuellement de bout en bout de l'Ancien Testament - il y avait effectivement d'autres dieux et déesses reconnus à l'époque, il y est de plus expliqué : << Les livres des Prophètes ne traitent jamais des problèmes fondamentaux de l'existence ou de la non existence de Dieu; mais leur polémique est menée pour prouver qu'Israël (prête à tout moment à accepter et à vénérer l'un ou 'autre dieu) est dans l'obligation de servir YHWH et aucun autre. Hors, Les Ophites Gnostiques, que l'on retrouve dans les documents de Nag-Hammadi, dénoncèrent le dieu d'Israël comme étant un FAUX DIEU, un Archonte, et c'est bien ainsi qu'il faut le voir.

Bien que l'interprétation chrétienne ultérieure ait formé une image visuelle de Dieu, la Bible ne s'autorise pas à le décrire. Même si Dieu apparaît tout d'abord sous une forme physique dans le Jardin d'Eden et dans la tente d'Abraham, on le considère ensuite plus généralement comme étant incorporel : un esprit, une intelligence ou une conscience, de ce fait non composé de matière ayant une existence physiquement tangible. Cependant, la perception chrétienne dérive de la déclaration dans la Genèse que l'homme fut fait à l'image de Dieu (Genèse I, 26). De ce point de vue, la présomption narcissique qui fut faite c'est que Dieu devait ressembler à un homme, quoique clairement un homme sage d'un certain âge; grossière erreur si l'on en vient à considèrer la Vie Atomique : ici-bas sur notre si belle planète, toutes les formes de vie sont développées sur la base de l'atôme de carbone au code 666 dans la Table des Éléments. Et qu'est ce que le système solaire sinon un gigantesque atôme de sel !

Voici donc la vraie notion du "code de la Bête" qui n'est autre que notre dimension matérielle dense, à la fréquence vibratoire particulièrement basse : le Carbone, de couleur noire, numéro atomique 6, est constitué de 6 protons, 6 neutrons, 6 électrons, résultant 666, le fameux chiffre de l'humain-animal soumis à la structure hexagonale de Saturne - Sat.An, le Temps dévoreur de la vie, soit la Mort ! Le Carbone est aussi un élément chimique de la famille des cristallogènes, sa particularité étant de retenir la lumière captive. En les profondeurs de la terre, soumis à d'intenses pressions et chaleur, au stade le plus pur, le carbone forme le diamant. Le Silicium est aussi un élément de la famille des cristallogènes. Son nom dérive du latin silex, ce qui signifie caillou ou pierre ; et deux silex frottés l'un à l'autre produisent les étincelles nécessaires à allumer le feu... Les cristaux de silicium sont généralement gris clairs à gris foncé, en forme d'hexaèdre (cube). Un de ses composés, la silice, a été considérée comme élément par les alchimistes puis les chimistes. Les propriétés de semi-conducteur du silicium ont permis la création des transistors puis des circuits intégrés. C'est aujourd'hui encore l'un des éléments essentiels pour l'électronique. 666 - FOX, le fameux chiffre de la Bête, est plus précisément celui de la Bêth : la Maison. C´est là le nombre et le nom de l´Arche où se tient l´homme ayant atteint la compréhension, arrivé au bout d'une succession de prises de conscience; le bout du chemin, la fin de son oeuvre, constitue la Révélation (Apocalypse). Le Feu de O X, le Khi des grecs devenu le X par évolution phonétique. F est le symbole du Feu, celui de la foi intérieure qui brûle d'Amour Divin dans le creuset du coeur. O, phonétiquement, c´est l´Eau, par son graphisme c´est le cercle, la forme complète donnée par Pi, où s´inscrivent toutes les autres, les tables géométriques et la pyramide Phi, c´est aussi la boucle d'un cycle accompli. X c´est la croix de l'oeuvre alchimique reliant le Feu et l´Eau, et l´intersection qui fixe le repère. 666 permet enfin de fixer quelque chose en étroit rapport avec l´Origine. Là où se trouvait le début pour l'humain bestial, se trouve la fin pour l'homme carbonné et sa régénération en Homme Réalisé.

D'une certaine manière, bien que nécessairement symbolique, cette perception biblique d'un Dieu, immense géant paternel semblable à l'homme, est étrange puisqu'on dit que "Dieu est constant et éternel", en vertu de quoi il ne vieillirait pas ni ne pourrait être sujet à la normalité humaine comme quoi la sagesse s'accroît avec l'âge. Il fut néanmoins décrit comme étant "l'Ancien des Jours" (Daniel VII, 9, 13, 22), et il est considéré dans le Christianisme comme "le Père". Ainsi, pour les scribes rédacteurs de la Bible, cette description comme étant d'un certain âge est en accord avec l'image d'un protecteur paternel.

La Bible, par contraste - du moins jusqu'au terme des apparitions physiques de Dieu - concerne plus l'esprit de Dieu que sa présence matérielle (par exemple, Nombres XIV, 22 ; Isaïe XII, 2 ; Zacharie IV, 6). En dépit de cette référence à l'homme étant fait à l'image de Dieu (comprenons désormais : fait d'atômes), la Bible déclare que son immatérialité ne peut être comparée à celle d'aucune créature vivante ou d'aucune personne (Jérémie X, 6-7). En accord avec la perception islamique ultérieure, l'expression juive de Dieu se base sur ses attributs plutôt que sur sa personne. On dit "Il est Un" et personne ne partage sa suprématie avec lui. "Ses décisions s'imposeront toujours; Il est immuable depuis le début, et Il prévaudra à la fin". De plus, "Dieu n'est pas comme l'homme, car Son savoir est trop élevé pour l'homme, bien que Sa sagesse soit à la source de la compréhension humaine. Il juge le monde avec droiture, punit les méchants et met leur monde à l'envers" ("Encyclopédie Juive, sous l'occurence "Dieu"). Par-dessus tout, on dit que Dieu est omniprésent : "Il est partout, observant chacun, et possède une connaissance immédiate des secrets, des sentiments et

des pensées les plus profondes de tous les gens".

Le premier écrivain juif à tenter de prouver l'existence de Dieu fut le philosophe Philon d'Alexandrie (20 av. J.C. - 50 apr. J.C.) qui déclara que la réalité de Dieu était entièrement compréhensible justement parce qu'elle ne pouvait pas être comprise ! D'où, affirmait-il, ceci prouve qu'il existe quelque chose de plus grand que la compréhension de l'homme. L'homme est capable d'avoir des idées, écrivit Philon, mais ces idées doivent émaner de quelque chose de plus grand que lui : << Puisque Dieu détermine et donc connaît tout ce qui arrivera, alors clairement, les idées et les actions de l'homme doivent dériver du plan prédéterminé de Dieu. Donc, Dieu doit exister >> ("Encyclopédie Juive, sous l'occurence "Dieu").

Réellement, pour toute personne cartésienne, il n'y a aucune preuve d'aucune sorte offerte ici. Ce que nous avons dans l'ensemble de l'exposé prolixe de Philon est simplement une présomption que quoi que ce soit qui puisse être pensé, dit ou fait par quiconque doit être le résultat de ces pensées , paroles ou actions émanant d'un calendrier prédestiné tel que déterminé par un instigateur suprême qui doit être Dieu. À notre époque moderne des ordinateurs, nous pourrions facilement imaginer être ici dans le contexte d'une simulation informatique de haut-vol ou d'un jeu de rôles du type des "Sims"... Ce qui expliquerait cela !

À cet égard, tous les faits et résultats sont assujettis aux questions de préemption : Comment ? et Pourquoi ? auxquelles la réponse est toujours "Dieu". Toutefois, simplement, une telle réponse indéfinissable ne répond pas à ces questions. Il s'agit simplement d'une tentative de fermer la porte à toute enquête scientifique, théologique et philosophique ultérieure et, malheureusement, ce fut une tentative constante de l'instruction religieuse à travers les âges. Ce type d'attitude restrictive paraît dériver de l'origine de tout contrôle religieux, qu'il soit juif, chrétien ou islamique, quand la caste sacerdotale découvrit qu'introduire Dieu dans un domaine litigieux était une méthode efficace de mettre les gens au pas. Commençant par l'interprétation juive, comme adoptée ensuite par les autres croyances, cette stratégie débute aux premiers temps des législations; c'est à dire qu'elle a trait au besoin égotique d'individus ou de groupes (élus ou autres) qui mettent en oeuvre les règlements destinés à régir la vie des autres - règlements auxquels ces privilégiés ne se soumettent généralement pas. Depuis les tout premiers temps, on a constaté qu'une méthode opportune de mise en vigueur de lois, pas forcément considérées justes ou équitables, était de présenter ces réglementations faites par les hommes de pouvoir comme étant les Lois de Dieu ou la Volonté de Dieu, les décrets de Dieu devant être acceptés et obéis sans se poser de question !

De telles expressions de suprématie divine mettaient les lois des hommes - qu'elles soient bonnes ou mauvaises - parfaitement hors de portée d'une mise en question, spécialement quand on disait qu'elles avaient été divulguées par Dieu aux prophètes, aux prêtres ou aux saints. Si ce n'était pas pour les lois, la même chose se passait pour des questions d'opinion, en ceci qu'un raisonnement impopulaire pouvait être stratégiquement renforcé en l'expliquant comme étant la Volonté de Dieu; ainsi, les gens crédules s'y pliaient. Étant donné que les religions monothéistes ont une telle influence combinée sur la scène mondiale, il est évident d'après tous les documents disponibles que l'utilisation tactique des mots Loi de dieu, Volonté Divine, et Parole de Dieu, a largement permis à la caste sacerdotale de dominer les affaires gouvernementales à travers l'histoire, sur une grande échelle internationale.



Il ne faut pas oublier que les Hébreux écrivaient à la main sur un papier extrêmement coûteux, très difficile à préparer, et qu'ils poussaient l'économie jusqu'à abréger leur texte en employant en somme une espèce de code.

Ainsi, quand Iahvé parle et dit que « Iahvé » fera ceci ou cela, il s'agit, selon la structure du langage employé, d'un *autre Iahvé*. Sinon on aurait écrit « Je ferai ».

Le Dieu qui s'adressa à Noé employa la forme féminine, si l'on en juge par ce verset:

... Dans sept jours, je (anochi) ferai pleuvoir sur la terre pendant quarante jours et quarante nuits... Genèse 7: 4.

Le texte hébraïque emploie le mot *Anochi*, alors que la forme masculine est *Ani*.

De même, le Dieu qui parla à Abraham se donnait le genre féminin si l'on en juge par ces mots:

Après ces événements, la parole de Iahvé fut adressée à Abraham dans une vision, en ces mots: Ne crains point, Abraham! Je (anochi) suis ton bouclier; ta récompense sera très grande... Genèse 15 : 1.

Au moins deux Dieux :

"Dieu" (le J.ÉOVÉ) et les Siens - à savoir RAMA (déifié aux Indes sous le nom de BRAHMA), l'Archidruide menant les Hyperboréens rescapés d'Atlantis descendus des hauts-plateaux du Tibet - marchèrent bel et bien dans le Jardin d'Eden du Kharsag mésopotamien, où ils furent élevés au rang de dieux par les hominiens à peine sortis de l'animalité qu'ils éduquèrent. Les livres d'Hénoch, des Jubilés, et de Jasher, le Livre des Guerres de Jehovah, et le livre du Seigneur, bien que cités dans la Bible, n'ont pourtant pas été inclus dans l'Ancien Testament. Quant au Nouveau Testament tel que nous le connaissons, il a été composé, à grands renforts de conciles houleux, par les évêques de Rome aussi tardivement que le IVè siècle de notre ère afin de soutenir politiquement la foi des katholikos de Babylone récemment établie. La pensée coranique, elle, se décompose en plusieurs écoles se disputant la vérité de ce qui a d'abord été une parole vite interprétée et ré-interprétée ; ce n'est que bien plus tard que la pensée coranique fut fixée graphiquement.

Dans de nombreux enseignements mystiques ou religieux, la parole précéda toujours le texte, qui lui-même fut traduit et interprété à de très nombreuses reprises. Il est donc extrêmement difficile après ces omissions, manipulations, et interprétations hasardeuses - trop souvent volontaires, d'autres fois erronées du seul fait de l'incompétence des philologues et des théologiens - de retrouver le vrai sens de l'enseignement originel. Et pour passer outre les écueils précités, il convient d'entreprendre une démarche paléographique. Une recherche plus approfondie dans d'anciennes archives que sont les textes cananéens nous permet par exemple de mieux comprendre la généralisation apparente que fait la Bible sous le terme passe-partout "Dieu". En fait, ce "Dieu" du monothéisme se décompose principalement en Jehovah et en Seigneur.

Les milieux autorisés nous disent que le terme Jehovah vient de IAHVÉ, tiré du radical hébreu d'origine YHVH, signifiant "Je suis ce que je suis", déclaration de Dieu à Moïse sur le Mont Sinaï. Cependant, le même Iahvé, qui s'était adressé bien auparavant à Uta.Napishtim, le Noé biblique, puis à Abraham fut en réalité de nature Féminine, les écrits hébraïques

employant le mot "anochi" du genre féminin, et non pas la forme masculine "ani". La Grande Déesse-Mère aurait-elle été stratégiquement remplacée par un faux dieu mâle ? Tout laisse à penser que OUI, d'autant plus que IÈVÉ, c'est à dire ÈVE, non seulement fur la Mère de l'humanité, mais ce mot signifie la VIE ! Il est tout aussi intéressant de noter que le terme YHVH peut être également l'expression de QUATRE personnalités fondues en une seule : Moi, Lui, Nous, Toi ; mais ce fut aussi surtout l'expression mésopotamienne J.ÉOVÉ qui désignait le Chef du Conseil des Sages, signification, oh combien importante, mise sous le boisseau depuis fort longtemps...

L'Ancien Testament biblique, recueil de textes rédigés à l'occasion de la Captivité à Babylone par les scribes de la caste sacerdotale PATRIARCALE, fait donc référence à ENLIL alias El Shaddaï (Seigneur de la haute Montagne, El Elyon en cananéen) en opposition à ENKI alias Adon (Aten, Aton, Adonaï, Adonis, Baal, Bel, Bîl, etc..) mais cette prêtrise misogyne a stratégiquement évincé NINKHURSAG. Ainsi, tout au long de cette enquête, nous a-t-il été nécessaire de remonter le cours du temps pour retrouver les réels patronymes de ces deux dieux. Et c'est à Sumer, l'actuel Iraq, dans les tablettes d'argiles recouvertes d'écriture cunéiforme nous relatant l'histoire de l'aube des temps, que l'on apprend que Enlil, le "Seigneur du Ciel, de l'Atmosphère et de l'Air", et Enki, le "Prince de la Terre et Seigneur des Eaux" sont comme deux frères : enfin est donc abordé le thème d'un Dieu gémellaire à multiples facettes !

Enki accorda aux Sumériens l'accès à l'Arbre de la Connaissance du Bien et du Mal et à l'Arbre de Vie, et leur remit les Tablettes de la Loi qui devinrent la base des premières Écoles de Mystères en Égypte constituées sous le nom de l' "Ordre du Serpent" qui fit progresser la force alchimique de la lignée royale depuis le Seigneur Enki. Pour leur sacre, les rois qui régnèrent à Sumer et en Égypte, avant de devenir rois d'Israël, furent oints avec la graisse du Dragon Femelle personnalisant l'archaïque Mère TIAMAT, sorte d'ophidien à quatre pattes ayant l'aspect d'un crocodile que l'on désignait par le terme "Messeh" en Égypte ; "ceux qui ont été oints" furent ainsi nommés "Mesi" (Messie) et "Pen.Draco" (Fils du Dragon). Rappelons que selon la cosmologie sumérienne, notre planète la Terre est ce qui subsiste de Tiamat, planète océanique primordiale du système solaire ayant été littérallement disloquée à l'occasion de l'intrusion de Mardouk, gigantesque naine brune, dans le système solaire.

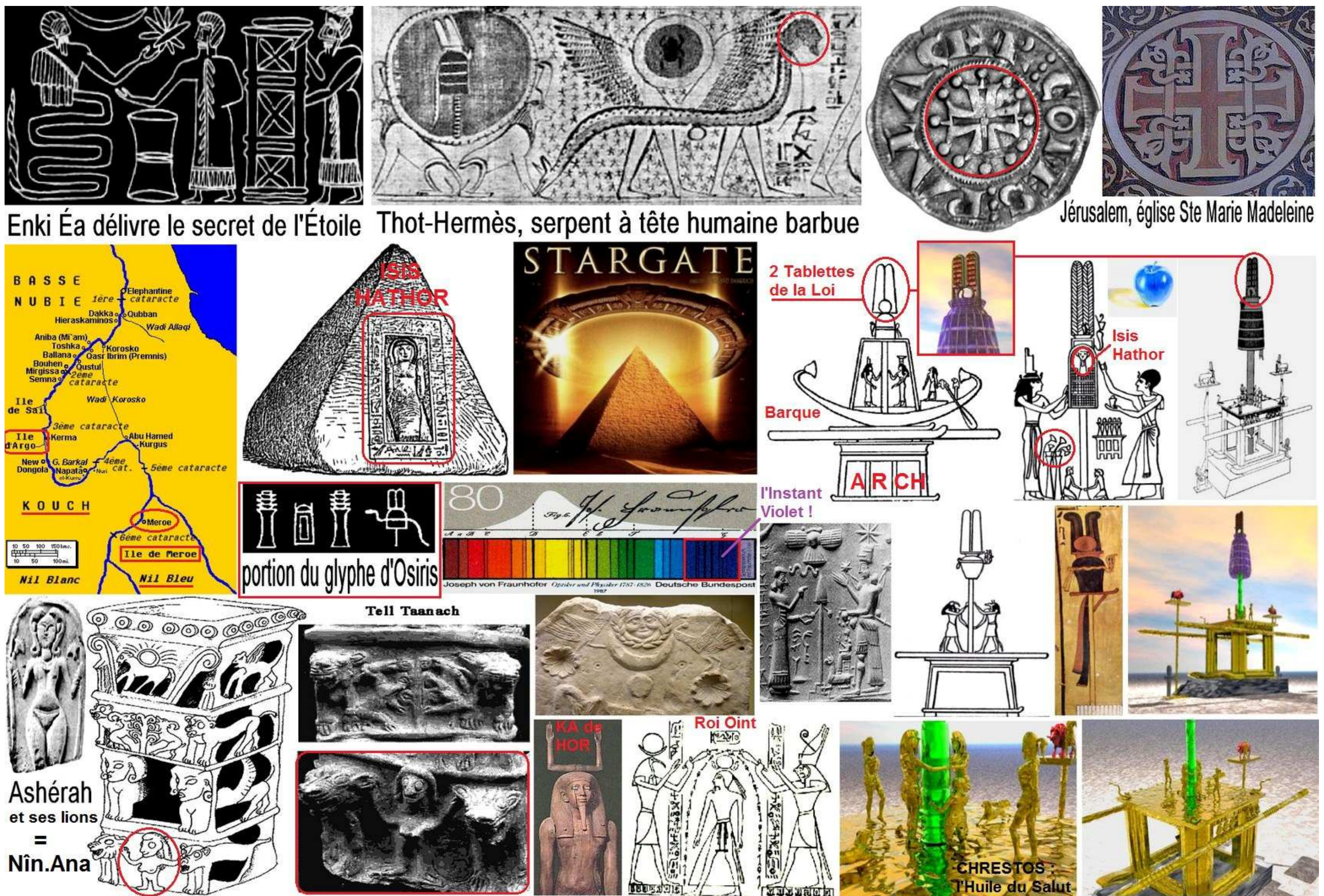
Celles et ceux qui s'interrogeraient encore sur les "Macarel de Diou" - terme occitan signifiant les "Maquereaux" de Dieu, dans le sens "proxénètes" du terme, c'est à dire les écclésiastiques de l'Église de Rome - et leur cynique habitude à prêcher le bien et laisser faire le mal, réviseront leur position maintenant qu'ils prennent conscience que, pour intentionnellement nous induire en erreur, les exégètes bibliques, après s'être employés à effacer toute référence à la Déesse-Mère, ont regroupé les appellations Dieu, Jehovah, YHWH, El Shaddai, El Elyon et celles de Seigneur, Adon, Adonaï, Aten, Aton, Baal, Bel comme s'il ne s'agissait que d'une seule entité.

À la lumière de cet enseignement, on peut tenter une relecture de la Bible et s'apercevoir ainsi que le dieu d'Abraham, dont le fils Ismaël fut l'ancêtre du peuple arabe, s'appela El Shaddai, c'est-à-dire Enlil, alors que les Israélites suivis des premiers Judéens (habitants de la Judée = futurs Juifs), glorifièrent Enki, le "Prince de la Terre". Pourtant, si l'on s'intéresse aux Amérindiens et à leur culture, Enki & Enlil, ces deux frères-ennemis, ne sont que des aspects de la personnalité du Grand Esprit, prise dans sa globalité... Arrivés à ce stade, "DIEU" ou DIA (le Jour) pourrait être l'ESPRIT DIRECTEUR DE NOTRE PLANÈTE, le dieu GEB des Anciens Égyptiens, ou le GÉ des premiers grecs devenu GAÏA : le Démiurge qui dirige les quatre éléments Terre, Eau, Air, Feu, au moyen d'esprits secondaires nommés les Élémentals. Nous ne serions donc pas en présence de la Divinité cosmique absolue !

Quant aux principaux cultes des peuples de notre planète, ils furent (et restent) tous, sans exception, en relation directe ou indirecte avec les corps astraux du système solaire et des constellations du zodiaque. Là encore, faire du Soleil (christianisme), de la Lune (islam), de Saturne (judaïsme) l'unique Dieu de telle ou telle religion consitue une véritable aberration. Alors, dans tout ce fatras de fausses croyances issues d'un mental humain par trop dérangé, qu'en est-il de la réalité de Dieu ?

Là encore, la Tradition Primordiale et la cosmologie sumérienne nous enseignent que ce que nous nommons l'Univers se présente sous la forme d'une cellule atomique : l'Oeuf Cosmique à l'intérieur duquel il existe une Source principale d'énergie, un Soleil Central de nature Féminine autour duquel tournent DOUZE autres soleils et leur cohorte respective de planètes. Ce Soleil Central ne serait autre qu'Al SION - ALCYONE, l'une des SEPT Soeurs des Pléiades que l'hermétisme chrétien représente sous la forme de la Vierge couronnée de DOUZE étoiles ! Le mécanisme universel fait que, périodiquement, notre système solaire, après être sorti de la zone d'influence bénéfique des Pléiades pour s'enfoncer

dans une longue nuit obscure, réintègre l'Anneau d'Alcyone, réinaugurant un nouvel Âge d'Or... Ainsi donc, tout ce qui vit en ce véritable vase clos qu'est l'Univers est constitué d'atômes et l'énergie - l'aimergie - émanée de la Source relie tout au Tout : les nihilistes, avec leurs théories fumeuses, en seront pour leurs frais. Nous en avons conscience ou pas, c'est là l'un des objectifs de l'évolution : La Conscience Cosmique Universelle : DAM-DIEU !



Rex, Reik, Roi, King, Kinship : la Royauté de ÉA-ENKI.

Lorsqu'elles font référence au Savoir et à la Sagesse, les anciennes bibles hébraïques font symboliquement référence au Serpent de Enki par l'intermédiaire du mot "nahash", lorsqu'elles font référence au Savoir et à la Sagesse, ce mot signifiant "déchiffrer" ou "découvrir". Le regretté Laurence Garder l'a publié : le mot "royauté" ("kingship" en anglais) provient du début de la culture sumérienne où "royauté" était identique à "parenté", c'est à dire "kinship", "kin" signifiant parent par le sang, et "kinship" étant initialement "kainship", car le premier roi de la succession messianique de la Mère-Dragon TIAMAT fut Kaïn (le Cain biblique), les tablettes cunéiformes nous précisant que l'Éternel, c'est-à-dire le Seigneur, à savoir Enki, fut le géniteur de Kaïn...

Les Rois de la Lignée du Serpent (ENKI) furent désignés comme les pousses de l'Arbre de Vie. L'ensemble des mots "jeune pousse" définit le mot grec "klôn" d'où provient le mot "clone". Dans toutes les cosmogonies de Mésopotamie, l'homme fut créé pour le service divin, à partir du sang d'un ou de plusieurs Dieux célestes immolés. Enlil (futur Jehovah biblique), le J.ÉOVÉ (Commandeur / Président) de la Grande Assemblée des Anciens (l'Anannage), ainsi que Enki appartinrent à la caste des Anous (ou Anious) de Ki : les premiers Rois de la Terre. Le sang du "demi-dieu" Caïn fut plus fidèle à la Lignée que le sang d'Abel, son demi-frère mortel. C'est cet aspect ésotérique des choses qui fut évoqué métaphoriquement par un fratricide dans la Bible. Suite à ce meurtre allégorique, l'Éternel ENLIL condamna Caïn au vagabondage, détournant ainsi son héritage généalogique, mais ENKI le marqua d'un signe protecteur. Ce signe, emblème de la lignée messianique du Dragon-Mère, désigné comme le Graal par les Sumériens, fut défini par une croix rouge à quatre branches égales, centrée à l'intérieur d'un cercle (il existe des représentations d'un triple tour de corde). La tradition veut que les gènes de la succession se transmettent par le sang de la Mère (ADN mitochondrial). C'est de l'utérus de Ninkhursag, sœur d'Enlil et femme d'Enki, que naquit la Lignée Royale, et c'est de son sang que s'est nourrie la Lignée du Dragon. On peut noter au passage que le calice a de tout temps été le symbole de l'utérus : la Coupe des Eaux, la Rosi-Crusis ou Rose-Croix, représentée par une croix rouge à l'intérieur d'un cercle et qui devint le signe de Caïn et de la future dynastie royale, regroupant ainsi le symbolisme du sang et de l'utérus. En outre, une marque en forme de croix rouge apparaissait sur la poitrine des Adeptes de l'Art Royal, preuve irréfutable de la fusion réalisée en son coeur.

Dans les Écoles des Mystères de l'Ancienne Égypte, ce processus d'élévation de conscience appelé l'Illumination fut toujours associé au serpent de Éa-Enki. En leurs cultes, les Juifs et les Chrétiens adoptèrent les piliers Djed (colonnes Jakin et Boaz du Temple), symboles sacrés des deux serpents de la Kundalini utilisés à Sumer et en Égypte. Les archéologues ont d'ailleurs retrouvé des glyphes traitant de l'Osireion, sanctuaire d'Asar-Osiris, dans lequel son coffre "shittim" (Arko = Arche, cube ou trône) transmettait le Manna, la nourriture des dieux, et sur lequel siègeait le Serpent ÎAM, l'un des nombreux autres noms d'Enki. Le casque ou Pilier d'Osiris était un artefact de forme phallique d'une hauteur de plusieurs mètres ; fait de bois vert - possiblement d'acacia, tout comme l'Arche (shittim) - il était recouvert de palladium. L'intéressant, c'est qu'en plus d'être nommé "l'Échelle qui mène aux Cieux", les Égyptiens l'appelaient aussi "la Colonne Vertébrale d'Osiris,” et surtout... : "le Pilier de Méroé", contenant la "tête" d'Osiris ! Le rayon vert-doré produit par ce dispositif élaboré, d'une technologie qui dépasse l'entendement humain, était émis du pilier-aiguille placé sur le shittim (coffre - arche) fermé de son couvercle, le kapporeth ou Siège du Salut. Ce pilier Djed, associé au glyphe de l'Arche et du Sanctuaire, était surmonté de deux tablettes que les Égyptiens nommaient "Shuti", ou "tablettes de l'illumination", complétant ainsi les cartouches décrivant le Sanctuaire ; ces tablettes furent celles qu'Akhénaton le Moses (Moïse) ramena du Temple d'Hathor au Sinaï ; faites d'une pierre précieuse, le saphir, elles émettaient des fréquences vibratoires, notes musicales à la tonalité demeurée secrète, Jérémie les ayant emmené en Irlande à Tara, située dans la Vallée Sacrée de Illi et des Rois Ari. À propos de Tara, il n'est pas inutile de préciser que la Bible hébraïque nomma la Déesse-Mère Asherah ou As-Tara, précisément cette déesse qui fut honorée par Jedidiah, le roi des Solymes (Salomon) (réf. : I Rois XI, 5). As-Tara était assimilée à l'Huile Sainte que les Esséniens nommèrent Chrestos ou Christos, huile productrice de l'Étoile (Astre), le "fruit" décrit comme étant une "Pomme Bleue" (un nouveau Soleil), inévitablement en rapport avec les "Pommes Bleues" d'Atlantis (les 7 Soeurs de la constellation des Pléïades) dont l'Anneau radio-actif déversait une puissante énergie de guérison sur notre système solaire lorsque, cycliquement, il le traversait sur une période d'environ 2.160 ans. Hors, l'allégorie de la Genèse veut que c'est cette même Huile du Salut (ou substance) que possédait l'Ange qui défendait l'accès de l'Eden et que Seth, le fils d'Adam autorisé à y entrer, n'eut cependant pas le droit d'emporter ; à la place, l'Ange lui donna trois graines de l'Arbre de Vie, cause de la mort d'Adam, décédé fou de joie trois jours plus tard. Les graines furent alors insérées dans sa bouche, un Arbre en naquit, se nourissant de la dépouille d'Adam... Les branches poussées de l'Arbre représentent symboliquement la Lignée Royale d'ADAM l'Adapa, 1er Roi-Prêtre de ENKI-ÉA ici-bas.

À propos de Tara, il n'est pas inutile de préciser que la Bible hébraïque nomma la Déesse-Mère Asherah ou As-Tara, précisément cette déesse qui fut honorée par Jedidiah, le roi des Solymes (Salomon) (réf. : I Rois XI, 5). As-Tara était assimilée à l'Huile Sainte que les Esséniens nommèrent Chrestos ou Christos, huile productrice de l'Étoile (Astre), le "fruit" décrit comme étant une "Pomme Bleue" (un nouveau Soleil), inévitablement en rapport avec les "Pommes Bleues" d'Atlantis (les 7 Soeurs de la constellation des Pléïades) dont l'Anneau radio-actif déversait une puissante énergie de guérison sur notre système solaire lorsque, cycliquement, il le traversait sur une période d'environ 2.160 ans. Hors, l'allégorie de la Genèse veut que c'est cette même Huile du Salut (ou substance) que possédait l'Ange qui défendait l'accès de l'Eden et que Seth, le fils d'Adam autorisé à y entrer, n'eut cependant pas le droit d'emporter ; à la place, l'Ange lui donna trois graines de l'Arbre de Vie, cause de la mort d'Adam, décédé fou de joie trois jours plus tard. Les graines furent alors insérées dans sa bouche, un Arbre en naquit, se nourissant de la dépouille d'Adam... Les branches poussées de l'Arbre représentent symboliquement la Lignée Royale d'ADAM l'Adapa, 1er Roi-Prêtre de ENKI-ÉA ici-bas.



Dionysos et son chien



Ioannis Davidis



Fidélité de l'Amour

Dove = Colombe de l'Esprit Sain

L'Ordre des Fidèles d'Amour : société secrète de lettrés (Dante, Guido Cavalcanti) située à l'intersection de deux cultures : l'une, de la longue lignée des troubadours ; l'autre étant celle des Soufis





St Denis



Denis / Dionysos -> Jean



Arche Christique de St Denis



Christos siège sur l'Arche



Mérovingiens issus de la Lignée De Goth

DIA v/s DIEU

Dionysos --> Dion --> St Denis -- > Meroweg --> Mérovée. Famille De Goth, la descendance de Jean & Maria.

Le mot DIEU est équivalent à DIA (le Jour ou la Lumière), d'où découla Dionysus-Adonis, dieu rustique de la VIGNE qui offrit le VIN aux hommes. DION est l'équivalent de D'ION, D'Îohan, D'Jonah et D'Oannès, nom donné au dieu-amphibien babylonien. Dans son aspect féminin, la même racine sémantique donna le mot anglais DOVE se traduisant par COLOMBE, symbole associé à Aphrodite, la déesse de l'amour (AMOR en vieux français), puis plus tardivement à l'Esprit-Saint qu'il vaudrait mieux nommer l'Esprit SAIN ! Mais DION, la Lumière ou l'Esprit Sain, de genre féminin, né de Ysus - Adonis (Isis-Aton) fut un prototype du Christ, lui aussi assassiné avec deux de ses compagnons au 'Lieu du Crâne", crâne qui devient l'un des emblèmes de l'Ordre de la Milice du Temple, et l'un des attributs de Maria de Magdala, avec la croix qu'Elle dû également porter - fait resté méconnu s'il en est. DION nous amène enfin à DENIS, je veux dire à la commune de SAINT-DENIS, proche de Paris, où une abbaye fut fondée au VIIè siècle de notre ère par le roi Dagobert de Denis en hommage rendu à Denis et de ses deux mythiques compagnons, Rusticus et Eleutherius.

La dynastie dite "Mérovingienne" est venue se greffer sur la Lignée "De Got". Il est question ici, non pas de "rois feignants" mais de rois FAITS NÉANT qui ont été l'objet de nombreuses légendes, certaines se rapportant au Graal, la Lignée du Christ et de Maria de Magdala, puisque des mariages s'effectuèrent d'un sang à l'autre : Mérovée (390-445), roi de Gothie marié à Hatilde de la Maison de Toxandrie, ayant d'elle pour fils Mérovée de Francie (411-458) qui épousera la franque Chlodeswinthe de Cologne, lui donnant Childéric de Francie (436-481). Hors, la mythologie mérovingienne traite justement de Méroweg, un "monstre marin" toujours décrit comme étant mi-humain, mi-poisson. Nous savons désormais qu'il s'agit bien là d'Adam l'Adapa, le fils d'Enki-Éa.

L'abbaye de St Denis résulte des efforts de l'abbé Suger, qui eut la vision du point central d'où allait émerger une Chrétienté renouvellé dans la Lumière. Dans ses trois livres décrivant l'édification et la consécration de ce sanctuaire, l'abbé Suger porta TREIZE (lettre M, phonétiquement AIME) inscriptions différentes célébrant la Lumière Divine ; dans l'une d'entre-elles, un verset écrit sur deux portes d'or à l'ouest clame : << Brillant est le noble ouvrage qui illumine l'esprit de sorte qu'il puisse voyager à travers les vraies lumières jusqu'à la Lumière Véritable où le Christ est l'authentique porte.>> À partir de ces mots, Suger développa sa théorie de "lux continua", la lumière continuelle (infinie), son intention ayant été d'apporter au monde la Vraie Lumière Divine, "Celui Qui Survient Au Jour" des Anciens Égyptiens. En 1137, l'abbaye de St Denis, que "Saint" Bernard avait condamnée, la traitant de "Synagogue de Vulcain", devint lieu d'éducation et d'inhumation des Rois de France. Hors, une nouvelle fois le sumérien nous apporte une aide précieuse : VOOL ou VUL fut bel et bien l'une des appellations données à Enki-Éa, le Vul.Kaïn (l'alchimiste du feu volcanique) ; Tubal.Kaïn, né de la lignée de Caïn, perpétuant cette noble profession artisanale : "smith" en anglais, ou "schmidt" en

allemand, le "shaman" des Hébreux. En sus, Enki-Éa fut également dépeint comme un "meru-man" ou "merman", le corps d'aspect humain, mais la tête d'un batracien : Merowe !

<< Il y en a qui disent que Marie-Magdeleine (Maria de Magdala) était fiancée à saint Jean l'Évangéliste, et qu'il allait l'épouser quand le Christ l'appela au moment de ses noces. Indignée de ce que le Seigneur lui avait enlevé son fiancé, Magdeleine s'en alla et se livra tout à fait à la volupté. Mais parce qu'il n'était pas convenable que la vocation de Jean fût pour Magdeleine une occasion de se damner, le Seigneur, dans sa miséricorde, la convertit à la pénitence; et en l'arrachant aux plaisirs des sens, il la combla des joies spirituelles qui se trouvent dans l'amour de Dieu. Quelques-uns prétendent que si N.-S. admit saint Jean dans une intimité plus grande que les autres, ce fut parce qu'il l'arracha à l'amour de Magdeleine. Mais ce sont choses fausses et frivoles; car frère Albert, dans le prologue sur l'Evangile de saint Jean, pose en fait que cette fiancée dont saint Jean fut séparé au moment de ses noces par la vocation du Christ, resta vierge...>> extrait de "la Légende Dorée" de Jacques de Voragine.

L'histoire dynastique des "Desposyni", terme grec désignant tous les descendants du Iesvs et de Maria, s'inscrit donc dans les coulisses de la grande Histoire, celle où des familles entières disparurent de la scène au nom de la raison d'État. C'est là l'un des secrets jusqu'alors les mieux gardés du Vatican ! Sur la descendance du Iesvs et Maria de Magdala, une grande controverse s'élève et renait périodiquement de ses cendres parmi les généalogistes car il n'existe aucun document officiel précis entérinant la filiation des familles rattachées à cette ascendance. Il convient cepandant de bien considérer que l'Empereur Dioclétien s'acharna tout particulièrement à éradiquer toute descendance de la famille de la "Sainte Famille" en Judée et en Galilée. En parlant de "sainte famille", entendons au sens large les parentés affiliées telles que les cousins, les frères et leurs familles. Toute famille celte hébraïque d'origine royale a possédé une généalogie précise dans laquelle toute filiation fut précisément recensée. Le roi Hérode-Antipas avait déjà précédemment fait détruire ces généalogies afin d'ôter toute légitimité au trône de Juda aux prétendants légitimes. Heureusement, certains Cohenim entreposèrent les documents généalogiques dans des jarres dans un mur scellé sous le Temple. Godefroy de Bouillon voulut récupérer ces traces mais elles ne purent être trouvées. Par contre, les archives du Vatican ont conservé une trace précise et méthodique des descendants de la famille élargie du Messie : les Desposyni.

Dans son livre "La Descendance de Marie-Madeleine au-delà du Da Vinci Code", Sir Laurence Gardner parle du Père Malachi Martin et donne quelques précisions concernant le terme de Desposyni : « Le Père Malachi Martin, éminent Jésuite, Professeur au Vatican, fut en 1964 relevé de ses voeux par le Pape Paul VI. Il avait été employé à l'Institut biblique Pontifical, était un spécialiste des langues sémitiques et avait servi le Saint Siège sous le Pape Jean XXIII. En redevenant laïc, Malachi Martin devint écrivain (.../...). Il exhuma un mot grec qui se trouvait dans les annales impériale avant que l'Église Impériale de Constantin Ier ne vint au jour. Le mot est Desposyni (.../...). "Desposyni" était la plus sainte des distinctions dans le Christianisme primitif, et encore assez longtemps après. Il signifiait "Héritiers du Seigneur", et comme le Père Martin l'explique, il était exclusivement réservé à la parentèle du Messie.»

De terribles persécutions se succédèrent sans cesse à l'encontre des Desposyni, et, pour sauver leur vie, les membres de la "Sainte Famille" ainsi que leurs descendants durent se disperser à travers le monde connu de l'époque. Les enfants nés de l'union de Yohan de Got (Jean de Dieu, dit "le Baptiseur") et de Mariamne (Maria de Magdala alias Marie-Madeleine), réfugiés tout d'abord en Gaule, dans un secteur géographique qui deviendra le Razès (phonétiquement, exacte inversion de César), devinrent ensuite les premiers rois du Gotland et de Scandinavie, où ils durent se réfugier afin d'échapper à la traque des légions romaines chargées de les éradiquer. Quelques siècles plus tard, ils eurent à coeur de récupérer les artefacts sacrés de leurs ancêtres juifs que Titus avait volé dans le Temple, puis ils rentrèrent chez eux, en la Terre de leurs Anciens Géniteurs : en Occitanie, où ils fondèrent la Gothie, "royaume Wisigoth" qui s'étendra jusqu'aux confins de l'Espagne. D'autres Desposyni s'installèrent dans le bassin méditerranéen : en Égypte et en Grèce, ainsi qu'en Bulgarie, en Anatolie (en l'actuelle Turquie), et bien sûr en Éthiopie ; puis, ils s'installèrent dans les différents comptoirs commerçants israélites dispersés à travers le monde : Écosse, Angleterre, Irlande, Germanie, aux Indes, en Chine et au Japon.

Au fur et à mesure que l'influence du christianisme s'imposait, les Desposyni devinrent de plus en plus "persona non grata" comme Malachi Martin l'explique en relatant l'entrevue en 318 du pape Sylvestre Ier avec une délégation de Desposyni s'étant déplaçée à Rome ; ce fait est mentionné par Eusèbe de Césarée, historien de l'époque. Joseph, porte-parole des Desposyni, soutint que le coeur de l'Église devrait être à Jérusalem et non pas à Rome. Les Desposyni dirent que l'évêque devait être un véritable Desposynos héréditaire car après tout, déclarèrent-ils, l'évêque Clément

d’Alexandrie avait écrit que Jacques, le frère du Iesvs (en tant qu’évêque Nazôréen de Jérusalem) était le "Seigneur de la Sainte Église et l’évêque des évêques". Le Pape Sylvestre Ier informa les visiteurs que le pouvoir de Salut ne relevait plus du Iesvs mais était désormais entre les mains de l’Empereur Constantin ! Dès lors, les Desposyni se firent de plus en plus discrets et, par mesure de sûreté, changèrent progressivement de patronymes, prenant des identités correspondant aux prénoms et noms usités dans les pays dans lesquels ils s’implantèrent : par exemple, Yeoshuah Le Tzadik s’appela à sa naissance Yoanan "le Jeune" car il était le fils de Jean le Baptiste et de Maria de Magdela. Yoanan devint Yeoshuah le Davidum, c’est-à-dire Jésus le Commandeur ou l’Héritier. Il vécut toute sa jeunesse avec ce nom, puis il émigra à Corinthe, et là, reçut conjointement le titre d’Héritier Royal de la Maison de Juda et le nom de Yeoshuah Le Tzadik ce qui devint en latin dûment traduit en français "Jésus le Juste". Quand il s’installa à Glastonbury, il conserva ce nom, mais quand il quittait ce sanctuaire et visitait les communautés d’Écosse et d’Irlande, il se faisait appeler John Martinus. L’île Iona dans les îles Hébrides pérennise d'ailleurs son passage en tant que "Jean" (Yoanan) mais elle est aussi appelée Eilean Isa (l’île Jésus) puisque les deux appellations le qualifiaient. Ensuite, il partit pour le Japon où il prit le nom de Daitenku Jurai. Cela fait donc cinq noms différents pour une seule et même personne : de quoi en perdre son latin, si l'on est pas dans le secret de famille !

Ce qu'il faut savoir, c'est que ce principe de changements de noms tout au long de la vie d’une personne, ne présentait pas du tout un problème pour une personne ayant une culture judaïque, alors qu’elle était même impensable pour une personne de culture chrétienne : à travers l’histoire du peuple juif, il fut de coutume de nommer l’enfant lors de sa circoncision, l’inscrivant ainsi dans la ligne des générations de la Maison d’Israël, mais ce n’était pas toujours le nom qui allait "suivre" la personne tout au long de sa vie terrestre. Le plus souvent, après sa Bar-Mitzvah, l’enfant devenu homme recevait au cours de son âge adulte un nom le qualifiant au sein de la Communauté. Ce nom était ensuite utilisé et on ne parlait plus du nom portant son ascendance filiative de naissance. Autre cas de figure exposés par les Kabbalistes mais déjà utilisé dans les temps les plus reculés de l’Histoire Juive : les rabbins avait pour coutume de raccourcir le prénom d'un individu en signe de mépris (Yehoshua ben-Pentera devenu Yeshu à leurs yeux), et on changeait aussi le prénom d'une personne malade afin de détourner le mal d’elle et lui obtenir les qualités d'un personnage biblique choisi. Les descendants de la Maison de Juda immigrés en France et en Europe continuèrent cette pratique. Les Israélites la perpétuèrent naturellement, mais les descendants de la "Sainte Famille" firent de même pendant longtemps. Il est ainsi parfois difficile de discerner les noms filiatifs des noms d’emprunt, surtout dans le mythe du Graal. De surcroît, les Israélites utilisèrent souvent des noms qualifiants qui dérivèrent vers des noms d’emprunt, d’appartenance souvent à une ville par exemple, pour dissimuler leur appartenance à la religion juive et obtenir des postes interdits aux juifs ; ce fut notamment le cas des Marranes d’Espagne (juifs convertis par la force), des Borel de Suisse… Toutefois, en réalisant la généalogie descendante de Îo'hanan et de Maria par la branche de Yeoshuah-Joseph, il est aisé de voir apparaître en filigrane le nom filiatif derrière le nom d’emprunt. Par la description des attributs de chacun, leur histoire ou leur épopée, leur date de naissance et leur lieu de naissance permettent d’identifier les porteurs de noms. C'est Chrétien de Troyes qui fut le premier initiateur de l’usage de noms d’emprunt, voire de surnoms pour perpétuer les exploits de la Lignée sans pour autant mettre en péril les descendants de la famille. Par suite, les autres auteurs prirent la même habitude et petit à petit, les historiens qualifièrent de légendes les "Chansons de la Geste du Graal" par faute de preuves d’existence réelle des protagonistes.

Pour finir, les descendants de Îo'hanan et de Maria, de la lignée de Yeoshuah-Joseph (le premier Porteur du Saint Graal, vrai fils issu de l’union de Jean et Maria), furent également porteurs du nouveau-nom, savamment choisi : DE GOT (signifiant de Dieu). Ce nouveau nom dynastique fut, contrairement à nos jours, utilisé par les membres de la famille à l'occasion de certains rites Nazôréens, prenant alors toute son amplitude et sa dimension spirituelle. Ce nouveau patronyme fut censé affirmer la légitimité de l’appartenance à l'archaïque Lignée de NOUN et procurer une longévité exceptionnelle aux porteurs des nouveaux prénoms : Ysaïe, Pendragon, Perceval, Pelles, Pellam, Pellinore, Anfortas, et bien d’autres furent revêtus de ce prestige aux yeux du peuple. Ces nouveaux noms signifiaient aux yeux de tous qu’ils avaient été intronisés à un grade supérieur de compréhension des choses divines et faisaient d’eux des quasi-divinités sur Terre, seuls habilités à conserver le Saint Graal. Cette distorsion manifeste de la cérémonie de la dotation fit peu à peu péricliter le sens sacré de la cérémonie, mais la légende s’empara frénétiquement de ces noms pour pérenniser l’aura spirituelle que possédaient alors, plusieurs siècles après leur mort, l’histoire véritable de ces protagonistes. Alors quelles preuves peut-on avancer me direz-vous ? Pour l'instant, aucune autre preuve tangible que celles produites en ces albums-photos commentés vous répondrai-je, car la plupart des archives familiales furent confisquées et détruites (ex. : le jésuite Alfred Saunière, précepteur de la famille de Chefdebien à Narbonne, déroba la généalogie du Christ dont ils étaient dépositaires, et Béranger Saunière, le propre frère d'Alfred, fut payé grassement par les Habsbourg pour que leur

soit remis les mêmes documents généalogique dissimulés dans l'église de Rennes le Château) par les hauts-prélats du Vatican et de leurs associés, sbires de la Noblesse Noire, ou tombèrent en poussière ; seule la mémoire vivante de notre dynastie spoliée a continué à entretenir l'appartenance à ce passé vieux de 2.000 ans, telles les familles des Comtes de Rhedea de Rennes le Château, les Saint-Clair, ma famille, et quelques autres qui restent pour l'instant à se faire discrètes. À partir de là, c'est une question de croyance, si vous croyez que je dis la vérité, vous avez raison. Si vous pensez le contraire, cela n'engage que vous, mais cela ne remet rien en question, car le passé est le passé, et on ne peut rayer d'un trait de plume la descendance du vrai Iesvs et de Maria de Magdala.


ruines de la commanderie du Mas Deu

TEMPLARII, Hæretici in Solymorum civitate A. C. 1030. poſt interitum Philippi Auguſti, quia frequenter in templis verſabantur, ſic dicti. Simulacrum habebant factum ſummô artificiô, cui hominis cutem ſuperinduxerant, & binos præfulgentes carbunculos ſub ipsâ fronte collocaverant, qui micabant oculorum vice. Huic autem ſimulachro ſacra faciebant mortuorum corpora in cineres redacta, cæteriſque potum dabant, qui hac potione firmiores & conſtantiores ſe futuros putabant. Eos verò qui ex Templarii virginiſque conjugio nati fuiſſent, ſubjectô igne torrebant, ſimulque ex humore deliquati ſuum perungebant ſimulachrum, quo majorem probarent religionem, *Lloydius*. Alii ſic habent. Ordo fuit militaris, qui initium ſumpſit A. C. 1118. Hieroſolymæ, tale. Hugo de Paganis, Godofridus de S. Audomaro, cum ſeptem aliis, Deo ſe conſecrarunt, votô Religionis coram Patriarcha conceptô. His


gnostiques Jains - Johannites et l'Arche

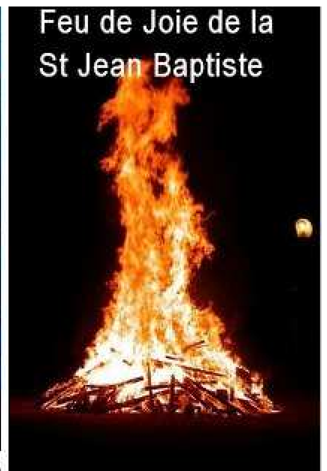
374 TEM.

Series M. Magiſtrorum Ordinis Templariorum.

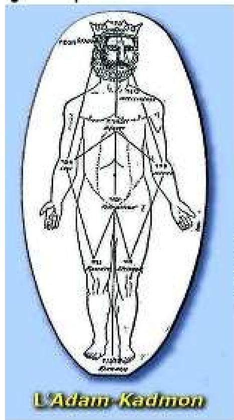
Hugo de Paganis, Trecenſis, Ordinis fuit inſtitutor.
Robertus cognomine *Burgundio*.
Ebrardus de Barris.
Hugo, ſub A. C. 1151.
Bernardus *de Tremelay*, Sebuſianus.
Bertrandus *de Blanchefort*, interfuit Chriſtianorum cladi ad *Harenc* A. C. 1165. Quò tempore Gaufr. Fulcherius Domus Templi Hieroſol. Præceptor floruit.
Andreas, S. Bernardi avunculus
Philippus Neapolis in Syria dominus.
Odo de S. Amando, interfuit prælio, quô Balduinus IV. Saladinum ad Ramam fudit.
Arnoldus de Torogio, obiit A. C. 1184.
Theodoricus interfuit cladi Guidonis Regis A. C. 1187.
Gitardus *de Ridesford*, cæſus eſt in prælio inter Guidonem Regem & Saladinum A.C. 1188
Gualterus.
Robertus *de Sabloil*, A. C. 1155.
Gilbertus Eral, A. C. 1196.
Pontius Rigaldus, A. C. 1198.
Philippus *du Pleſſiez*.
Theodatus de Berſiaco.
Gulielmus *de Montedon* A. C. 1216.
Gulielmus de Carnoto, interfuit obſidioni Damiatæ A. C. 1219.
Thomas de Monteacuto, ſub quo Honorius III. *Templarios* à Patriarchæ Hieroſolymitani & Epiſcoporum juriſdictione exemit.
Armandus.
Hermannus *de Perigord*, à Saracenis cæſus interiit A. C. 1244.
Gulielmus Sonnac, cum Ludovico IX. Gall. Rege Damiatæ obſidioni interfuit A. C. 1249.
Renaldus *de Vihcier*, A. C. 1247.
Aimericus, A. C. 1260.
Thomas Berart, A. C. 1273. cui morem impium Chriſtum abnegandi in profeſſione (qui cæteris *Templariis* in eorum condemnatione objectus eſt) aſcriptum, notat Puteanus, *Hiſt. Templar. p.* 20.
Robertus.
Guiffredus *de Salvaing*, Delphinas.
Gulielmus de Bello joco, periit in obſidione Acconenſi, cum omnibus ferè *Templariis*, decem ſolùm Ordinis Militibus fugâ elapſis, A.C. 1291. à quibus
Monachus Gaudini Magnus Magiſter electus in Cyprum Inſulam ſeceſſit.
Jacobus *de Nolay* (non *Molay*, ut vulgò) Burgundus, Tortoſam cum Almerico Tyri domino expugnavit; exinde aliquot annis contra Saracenos fortiter rem geſſit: donec à Sultano Babylon. pulſus in Franciam venit, ubi cum aliis Templariis igni conſumptus eſt Pariſiis. Vide de his omnibus Auctores Car. du Freſne ubi ſuprà & *in Gloſſar.* laudatos. Cæterùm *de Militia Templi*, *primam ſolitam eſſe in congreſſu & ultimam in receſſu*, ſcribit Oliverius Scholiaſticus, ubi de Gul. Carnotenſi ſuprà memorato.


borne Johannite

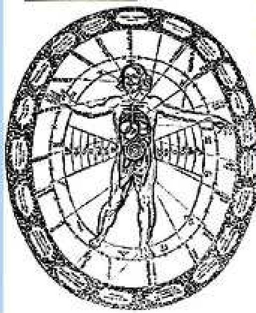

Hospitaliers de St Jean

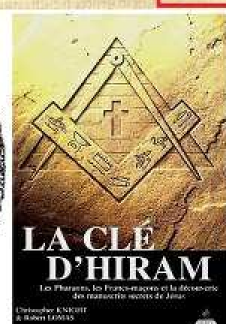



pierre Johannite

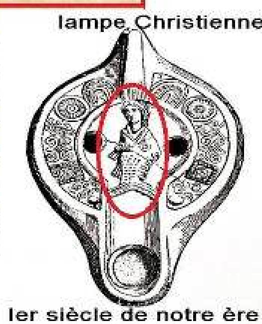


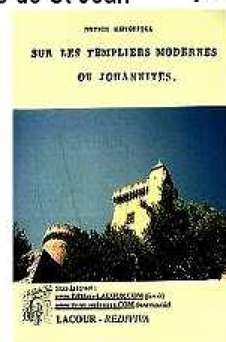


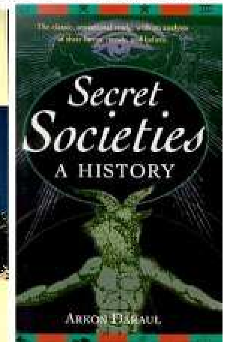




lampe Christienne


Ier siècle de notre ère





Le Jaïnisme :

En 1154, des Templiers de la Commanderie du Mas Deu (près de Perpignan, France) furent initiés à la Gnose primitive des Christians - authentiques Christiens, membres de la "Sainte Famille" - sous la direction du Patriarche Théoclète qui fit de Hugo de Paganis, l'un des fondateurs officiels de l'Ordre de la Milice du Temple, l'héritier de la Succession Apostolique de JEAN LE DIVIN (Îo'hanan = Yohan de Got = Jean le Baptiseur). M. Matter et Éliphas Levi furent tous deux convaincus que l'origine de l'Église Johannite pouvait remonter à la secte des anciens Christiens connus du nom de Mandéens, qui n'étaient autres que les fidèles disciples de Jean le Baptiseur, établis en l'actuel Irak. Ces Gnostiques enseignaient une doctrine très particulière, basée sur les soins thérapeutiques par l'eau vive et l'imposition des mains, exactement ce que Jean le Baptiseur pratiquait. et qu'il transmit à Mariamne (Meri.Ana = Maria de Magdala), son épouse bien-aîmée, ainsi qu'à leur fils Jean l'Évangéliste, l'Apôtre Aîmé. Les Mandéens, soit : l'Ordre du Mandai, aussi connus comme "la Sagesse de Jean" et "les Christiens de Jean", utilisaient des symboles au nombre desquels une tête d'homme portant la barbe, souvenir du lointain ancêtre et marque de l'Adeptat.

Le mot "Gnose" en sanskrit est "Jnana" ; si l'on ajoute "ai", nous avons "Jain", et avec la lettre "o", il devient "Jon-Ana" ou "J'Oanna". Ceci est une puissante clé de compréhension du prénom "Jean", le "disciple aîmé" : Jean l'Évangéliste, qui fut selon les Écritures le plus proche au coeur du Christ, et qui jamais ne connu la mort. Les Initiés savent que le Christ délivra un secret alchimique à ce Jean là, son propre fils !

Le fondateur du JAINISME, au VIè siècle de notre ère, fut Jina, aussi nommé Mahavira (le Grand Héros), qui fut regardé par ses disciples comme le dernier des "tirthamkaras" ("chercheurs de pont") dont l'exemple, si suivi, pouvait permettre d'échapper une fois pour toutes à la roue cyclique des réincarnations de l'âme. Étymologiquement, "Jen" est une

combinaison de “deux” et d'“être humain”, le plus souvent traduite par les mots "bonté", "bienveillance" et "amour", "gen" signifiant amour en Maya. Jen fut la vertu des vertus selon le chemin de vie de Confucius. Jen évoque donc les pleines capacités humaines à leur meilleur niveau, capacités s'intitulant siddhes. L'être humain ayant atteint le Jen est une personne au coeur ouvert, magnanime, empathique ; en bref, il a dompté l'égo. Les Templiers du Mas Deu et les Hospitaliers de St Jean, dans la continuité des Jains ou Johannites, puis la Franc-Maçonnerie "écossaise" honorant le Livre de Jean, autant de cailloux du Petit Poucet parsemant notre histoire secrète... Tous s'efforcèrent de préserver oralement cette Tradition Primordiale où l'Arche d'Alliance est le concept archétypal de l'Adam Kadmon, l'Homme Réalisé au corps (bodhi) ayant été soumis à l'Illumination. Siddarta Gôtama, le Bouddha fut l'un de ces grands Avatars !

La Réalisation ou Grand Oeuvre alchimique consiste à éveiller l'énergie divine endormie en tout être humain, puis à la faire progresser le long de la colonne vertébrale, ouvrant ainsi les sept sceaux que sont les chakras, véritables turbines à énergie. Quand la Fleur d'Or éclot dans le Coeur, des choses remarquables s'accomplissent : ce sont les fameux miracles bibliques ! Un son, une note musicale hautement vibratoire monte dans le cerveau, à la glande pinéale qui devient le Fruit de l'Arbre de Vie ; c'est ainsi que, dans les bas-reliefs assyriens, la pomme de pin (pinéale) est offerte par les génies ailés, et comme par hasard, Pineal fut le nom de l'endroit où le Jacob biblique arriva à voir Dieu face à face ! Pneuma est le nom de genre féminin donné à l'esprit, et gastrique, tiré du grec gastros, se réfère à l'estomac ; un autre mot pour le nerf pneumogastric est "Vagus", le nerf lumineux, puisque canal conducteur de la lumière de Chrestos. Le chakra du plexus solaire, correspondant au système sympathique, est directement relié aux émotions humaines ; hors, c'est ce système bien sympathique qui contrôle la conversion de la matière organique en énergies psychiques. L'adage "nous sommes ce que nous mangeons" s'applique ici : l'activation de ce chakra autorisant les sorties astrales hors du corps physique et les guérisons thérapeutiques. Les douze tribus d'Israël sont assimilables aux douze signes et constellations du zodiaque (le cercle) ; n'oublions pas toutefois qu'il en manque au moins une : le Serpentaire ! Mais, du point de vue alchimique, appliquées à la physiologie ces 12 tribus font référence au plexus solaire et aux douze forces qui en émanent. Il est dit que le IESVS est la Lumière du Monde, en anglais "world" provenant de “whirl” : tourner à la manière d'une roue, ce qu'est justement un chakra !

À leur époque, les Cathares d'Occitanie furent les derniers Gardiens de cette connaissance véritablement sacrée remontant à la nuit des temps, qui transforme l'homme-animal primaire en un être plus proche de l'idée que l'on peut se faire du divin. Druides Irlandais, maîtres de l'Ordre Intérieur du Temple et Parfaits Cathares appelaient AMOR le Pilier d'Enki-Éa, la racine MR signifiant "lumière brillante". Ce qui est véritablement fascinant, c'est que Meru (racine de Moriah et de Méro-vingien) fut le nom donné au Pilier Central d'Atlantis ; les grecs nommèrent d'ailleurs les Atlantes les Méropès en honneur de ce pilier du monde. Hors, MR est aussi la substance ou huile que sécrète le pilier Djed de l'Arche d'Asar-Osiris.. Historiquement, les Mer-Opes furent les Ophites, "enfants nés du Serpent Éa", décrits comme mi-humains, mi-serpents ou mi-humains, mi-poissons. L'Église catholique romaine enseigne pourtant que M R est l'abbréviation de Maria Redemptrix, Marie étant la "Porte du Ciel" ou l'Arche elle-même...

CROIRE [kroi-r' ; en 1703, la prononciation indiquée est crere, sur le théâtre on disait je croa et non pas je cres ; plusieurs prononcent crere, dit Chifflet, Gramm. p. 201 ; je crais, dit Vaugelas ; la prononciation longtemps incertaine, comme on voit, est maintenant fixée], je crois, nous croyons, vous croyez, ils croient ; je croyais, nous croyions ; je crus, nous crûmes ; je croirai ; je croirais ; crois, croyons, croyez ; que je croie, que nous croyions, que vous croyiez, qu'ils croient ; que je crusse ; croyant ; cru, crue *v. a.*

1° Être persuadé qu'une chose est vraie, réelle 2° ajouter foi à, obéir à, suivre l'avis 3° en croire 4° penser, présumer, s'imaginer 5° s'en rapporter à, compter sur 6° v. n. ajouter foi 7° avoir la foi 8° croire à, avoir confiance en 9° croire à, être persuadé de l'existence de.... 10° croire en, être persuadé de l'existence de.... 11° se croire, avoir certaine opinion de soi ; être cru.

1° ***V. a.*** Être persuadé qu'une chose est vraie, est réelle. ♦ Un Turc, un hérétique qui ne croit ni ciel, ni saint, ni Dieu, ni loup-garou, MOL., *D. Juan, I, 1* ♦ Mais encore faut-il croire quelque chose dans le monde ; qu'est-ce que vous croyez ?, MOL., *ib. III, 1* ♦ La promptitude à croire le mal sans l'avoir assez examiné est un effet de l'orgueil et de la paresse, LAROCHEF., *Max. 267* ♦ Incrédules les plus crédules, ils croient les miracles de Vespasien pour ne pas croire ceux de Moïse, PASC., *Pens. Part. II, art. 17* ♦ Vous ne pouviez plus mal choisir que d'accuser le Port-Royal de ne pas croire l'Eucharistie, PASC., *Prov. 16* ♦ Il ne croit donc pas le sacrifice de la messe, PASC., *ib.* ♦ Le pape entreprend donc sur nos libertés dans cette bulle où il veut nous obliger de croire ses décisions, PASC., *ib. 19* ♦ Quand les pères ont condamné Eutychès, parce qu'il ne croyait qu'une nature en Jésus-Christ, a-t-il dit que non et qu'il en croyait deux ?, PASC., *Lett. de Nicole au P. Annat.* ♦ En montrant la vérité, on la fait croire, PASC., *dans COUSIN* ♦ C'est un aveuglement de vivre mal en croyant Dieu, PASC., *ib.* ♦ Que dirai-je de ceux qui croyaient la transmigration des âmes ?, BOSSUET, *Hist. II, 6* ♦ Tels sont les prodiges qu'il faut croire quand on ne veut pas croire les miracles du Tout-puissant ?, BOSSUET, *ib. II, 13* ♦ Au troisième jour il ressuscite, il paraît aux siens qui l'avaient abandonné et qui s'obstinaient à ne pas croire sa résurrection, BOSSUET, *ib. II, 6* ♦ Ces hommes délicats qui ne croient pas la vérité de Jésus-Christ et de la parole, FLÉCH., *Serm. I, 69* ♦ Les uns croient la Providence, les autres la nient, FÉN., *Pyrrh.* ♦ Ce qu'il croyait il le voyait, au lieu que les autres croient ce qu'ils voient, FONTEN., *Carré.* ♦ Le gouverneur ne savait que croire des dieux, il était obsédé d'Épicuriens, FONTEN., *Oracles, ch. 14* ♦ Il a recours au Dieu de ses pères ; il redoute ses jugements qu'il faisait semblant de ne pas croire, MASS., *Car. Doutes sur la relig.* ♦ Nous nous laissons mollement entraîner au cours fatal que nous emporte sur le préjugé général que nous ne croyons rien, MASS., *ib.* ♦ Vous tremblez sur un avenir que vous vous étiez vanté de ne pas croire, MASS., *ib. Vérit. de la relig.* ♦ Ceux de Formose croient une espèce d'enfer, MONTESQ., *Espr. XXIV, 11* ♦ Ces auteurs, me repartit-il, n'ont pas cherché dans l'Écriture ce qu'il faut croire, mais ce qu'ils croient eux-mêmes, MONTESQ., *Lett. pers. 134* ♦ Si quelque chose justifie ceux qui croient une fatalité à laquelle rien ne peut se soustraire...., VOLT., *Louis XIV, 25* ♦ Vous croyez tous les maux que votre âme redoute, VOLT., *Mérope, I, 2* ♦ Si ces philosophes croient l'existence de Dieu et l'immortalité de l'âme, J. J. ROUSS., *Hél. III, 18*

Croire une chose comme l'Évangile, comme un article de foi, la croire fermement.

Croire tout comme article de foi, être extrêmement crédule.

Familièrement. J'aime mieux le croire que d'y aller voir, se dit de choses qu'on dédaigne de vérifier, ou qu'on n'a pas le temps ou le moyen de vérifier.

St Thomas d'Aquin

RICHARD DAWKINS THE GOD DELUSION



Nous tournant maintenant vers le point de vue chrétien, l'Encyclopédie Catholique réitère la même remarque que celle qui est faite dans l'Encyclopédie Juive. Elle déclare en effet : << Nulle part dans la Bible trouvons-nous une quelconque argumentation élaborée consacrée à prouver que Dieu existe >>. Mais il est ensuite ajouté : << Cette vérité est plutôt considérée comme admise >> (Encyclopédie Catholique, sous l'occurence "l'existence de Dieu"). À la différence de la citation juive, cette écriture chrétienne est inutilement dogmatique par son utilisation du mot "vérité". Ici, il n'y a pas d'espace laissé ouvert à la discussion - c'est à dire que la Bible ne cherche pas à prouver l'existence de Dieu parce que c'est une fait accepté. Une tentative est faite ensuite pour renforcer davantage cet argument avec l'assertion absurde que, comme l'existence de Dieu n'est pas démontrable au moyen d'aucune preuve, ceci fournit de soi-même la preuve que cette existence doit être réelle puisqu'elle ne peut être expliquée !

Dans les écrits chrétiens, hors la Bible, nous pouvons trouver nombre de propositions variées s'efforçant d'expliquer et de prouver l'existence de Dieu. Une école suggère que la réponse puisse être réduite à l'une ou l'autre des deux propositions suivantes :

1) Que nous avons naturellement une conscience immédiate ou une intuition de l'existence de Dieu, et que nous pouvons donc nous dispenser de toute tentative pour prouver cette vérité.

2) Que si nous ne pouvons pas la prouver de manière à satisfaire la raison spéculative, nous pouvons néanmoins, et nous devons en toute conscience la croire pour des raisons autres que strictement intellectuelles (Encyclopédie Catholique, sous l'occurrence "l'existence de Dieu").

Dans les deux cas, il est déclaré à peu près la même chose : "Nous n'avons pas besoin de la prouver parce que nous le savons et, même si nous ne pouvons pas la prouver, nous devrions y croire de toute manière". Hors, nous ne saurions

vous recommander de vérifier dans tout bon dictionnaire ce que le mot "croire" signifie en réalité... Tout bonnement "prendre pour vrai ce qui est faux ; l'exact contraire du mot "savoir" !

Globalement, les prélats chrétiens nous affirment que l'existence de Dieu n'est pas une question de preuve, mais une question de CROYANCE qui ne requiert aucune évidence. Cependant, puisque le mécanisme subtil de la croyance se fonde sur l'aptitude à choisir ce qui n'est pas forcément vrai, alors l'existence de Dieu, au moyen de ces propositions, peut seulement être considérée comme une question d'opinion individuelle, pas une question de fait.

Saint Thomas d'Aquin (1225-1274), révéré parmi les théologiens les plus notables de l'Église catholique romaine, avança cinq arguments particuliers dans son traité "Summa Theologica" afin de prouver l'existence de Dieu. Plusieurs écrivains scolastiques ont suivi ses pas au point que ces "cinq voies" ainsi nommées ont atteint le statut classique ("La Somme Théologique" par Thomas d'Aquin, 1ère partie, art. 1, 2, 3; elles sont :

1) Mouvement : le passage du pouvoir à l'acte, comme il se produit dans l'univers, suppose un moteur inébranlable qui est Dieu; autrement, nous devrions postuler une suite infinie de moteurs, ce qui est inconcevable.

Rien ne peut se mouvoir sans avoir un "moteur". Et comme les moteurs peuvent mouvoir, il doit donc y avoir un moteur premier, qui doit être Dieu.

2) Cause Première : les causes efficientes, comme nous les voyons à l'oeuvre dans ce monde, impliquent l'existence d'une cause première qui n'est pas causée et possède en elle-même la raison suffisante de son existence, et c'est Dieu.

Comme tout ce qui existe a été causé pour exister, alors il doit y avoir eu une "cause première" qui existait mais qui n'a pas en elle-même été causée pour exister. Tout a dû être créé, et le créateur doit avoir été Dieu.

3) Existence : le fait que des créatures contingentes existent, dont la non existence est reconnue comme possible, implique l'existence d'une nécessaire créature première, qui est Dieu.

Étant donné que des créatures physiques existent et sont nécessairement créées, alors leur créateur doit être une entité qui n'est pas physique et qui préexistait à l'existence matérielle. C'est nécessairement Dieu.

4) Degrés : les perfections graduelles des "créatures", existant réellement dans l'univers, peuvent seulement être comprises par comparaison avec un standard absolu qui est aussi réel - une créature infiniment parfaite, qui est Dieu.

Toutes les qualités de ce monde diffèrent par degrés - comme dans bon ou mauvais, honnête ou faux, bien portant ou malade - et puisque les gens ont l'aptitude de varier selon ces paramètres, il s'ensuit qu'il doit y avoir un standard de base de perfection qui est invariable. C'est Dieu.

5) Dessein : l'ordre merveilleux ou l'évidence d'un dessein intelligent, que présente l'univers, implique l'existence d'un créateur supraterrestre (parfois appelé "Providence"), qui n'est autre que Dieu.

Tout ce qui existe fut conçu originalement. Il s'ensuit qu'il doit y avoir un concepteur ultime, un architecte suprême qui existe mais ne fut pas conçu, et c'est Dieu.

En considération de ces dites "cinq preuves" ou "cinq voies", il est évident que, même si la présomption que la nature universelle englobe le mouvement avec une cause antérieure et une forme de création est valide, il ne s'ensuit pas qu'une investigation de ces questions se termine automatiquement avec Dieu. L'utilisation de Dieu comme manière de conclure toute investigation similaire est simplement un jugement arbitraire issu des convictions personnelles ou de l'endoctrinement dogmatique individuel qui ne prouve absolument rien ("L'illusion de Dieu" par Richard Dawkins, ch. 3, pp. 77-79).

En postulant de tels jugements, Thomas d'Aquin et d'autres vénérables hommes d'église par trop intellectualistes

ajoutèrent leurs propres définitions de la cause première, tous l'appelant Dieu. Mais, à moins à nouveau d'imaginer quelqu'intelligence cybernétique supra-naturelle, en aucun cas Dieu n'a été agrégé comme une ultime réalité personnelle qui contrôle toutes les questions et tous les phénomènes de ce monde. Si l'on estime nécessaire de clore chaque sujet de recherche par une seule déclaration qui résulte d'une infinie régression, alors on peut également déduire que la Nature constitue la première cause de l'existence. Aussi vague et indistinct que ceci paraît être comme réponse conclusive, elle est plus compréhensible que d'invoquer le personnage de Dieu. C'est devenu évident dans de nombreuses enquêtes contemporainement effectuées, posant aux gens la question : "Croyez-vous en Dieu ?". Dans de si nombreux cas, la réponse hésitante et presque en forme d'excuse est : "Oui, mais pas de la manière dont on le comprend généralement". Ce que ces gens disent simplement, en toute bonne foi, c'est qu'ils trouvent acceptable de reconnaître quelque forme de motivation universelle qui est au-delà de notre compréhension présente, mais qu'ils ne perçoivent pas cette énergie ou force prédominante comme étant un personnage masculin du nom de Dieu. À cause de cela, leurs réponses sont généralement teintées de réserve en ajoutant ensuite des déclarations telles que : "Ce que je veux dire, c'est que je ne crois pas à un vieil homme assis dans les nuages".

On pourrait se demander pourquoi ces gens ne répondent pas d'abord simplement : "Non", écartant ainsi Dieu avant de postuler ce en quoi ils croient réellement. Il paraît y avoir deux raisons principales à cela, les deux ayant trait à des questions de conditionnement, l'idée de Dieu ayant été implantée au plus profond du subconscient de la majorité des êtres humains. En effet, un athée déclaré répondrait immédiatement par un "Non" sans réserve. Mais la plupart des gens préférerait plutôt donner l'impression d'avoir l'esprit ouvert et, jusqu'à un certain point, une inclination à la spiritualité même s'ils ne sont pas conventionnellement religieux. De telles personnes sont souvent sensibles à un besoin social d'endoctrinement qui conduit à la seconde raison de leurs réponses circonspectes. Du fait même de leur conditionnement, même s'ils ne croient pas au Dieu biblique, ils ne souhaitent pas offenser les autres dans un environnement qui est, dans une large mesure, motivé par la religion. Ceci résulte en une réponse en forme de compromis, qui ne soutient aucune opinion particulière d'un côté ou de l'autre. Mais, quand on les presse davantage sur la question, ces mêmes personnes professent souvent leur croyance dans une force cosmique inexplicable, dont ils admettent qu'elle pourrait aussi bien être appelée Dieu, que par un tout autre nom.

Pour des raisons qui n'ont jamais été définies de manière satisfaisante, on admet largement que la foi religieuse doit être respectée, tandis qu'au contraire il n'incombe en aucune manière aux personnes religieuses de respecter ou simplement de tolérer les vues des non-croyants. Parce qu'il n'y a pas de preuves concrètes de l'existence de Dieu, mais aussi que maintenant les gens ont davantage accès à la connaissance, la société religieuse est particulièrement particulièrement vulnérable. Souvenons-nous qu'en effet, il fut un temps pas si éloigné où l'instruction n'était dispensée qu'à l'élite, le peuple ne sachant ni écrire, ni lire; et d'ailleurs à quoi bon ? Puisque l'accès aux livres - y compris la Bible - lui était interdit. En voici un exemple flagrant :

Les grands esprits de l'Église de Rome (l'Empire, pas la ville) réalisèrent la contradiction essentielle existant entre la Bible et le système catholique; ceci est démontré sans équivoque dans une adresse à l'intention du Pape Jules III, faite en 1550, immédiatement après son accession au trône de la papauté. Ce document a été fourni par les cardinaux de la Cour Romaine; il date de l'époque de la Réforme, et a été conservée jusqu'à nos jours, grâce à un document historique de la Bibliothèque Nationale de Paris, référencé folio B, No.1988, Volume 2, pp. 641-650. Parmi bien d'autres, l'adresse cite le passage intéressant suivant : << De tous les avis que nous offrons à l'attention de Votre Sainteté, nous avons réservé le plus important pour la fin. Il nous faut ouvrir bien grands les yeux et user de toute la possibilité de nos forces dans la matière, soit, de permettre la lecture de l'Évangile, aussi peu que possible, principalement dans les familles des pays qui sont sous votre juridiction. Faisons en sorte que les quelques extraits d'Évangile qui sont lus à la Messe soient suffisants, et ne permettons que personne en lise plus. Aussi longtemps que le peuple sera satisfait de ce “peu”, vos intérêts seront prospères, mais aussitôt que le peuple voudra lire davantage, vos intérêts commenceront à défaillir. La Bible est le livre qui, plus que tout autre, a soulevé contre nous les tumultes et les tempêtes qui nous ont mené à deux doigts de notre chute. En effet, si on l'examine de près, et si on compare ce que nous enseignons dans nos églises avec les enseignements de la Bible, nous remarquons rapidement des discordances et nous devons réaliser que notre enseignement est souvent différent de celui de la Bible, et encore plus souvent opposé à lui. Et, si le peuple se réveille à ce livre, il ne cessera plus de nous accuser jusqu'à ce que tout soit découvert et que nous soyons devenus l'objet de la raillerie universelle et la haine. Il est donc nécessaire d'enlever la Bible de la vue du peuple, mais avec une extrême précaution, cependant afin de ne provoquer aucune rébellion”.

Variante : le journal hebdomadaire " THE WHORE" paraissant à Jérusalem, publie le 3 novembre 1911, sous le titre "ROME ET LA BIBLE", un article dans lequel il attire l'attention sur ce document se trouvant à la Bibliothèque de PARIS et d'après lequel les cardinaux donnent au futur Jules III des conseils qu'il devra suivre pour être Pape en 1551. Le document dit notamment : << De tous les conseils réservés à sa Sainteté, nous avons gardé les plus essentiels jusqu'au dernier moment. Concernant la lecture de la Bible, nous devons tenir nos yeux grands ouverts et intervenir avec toute notre puissance. Il faut donner le moins possible l'autorisation de lire l'Évangile surtout dans les langues modernes et dans un pays soumis à la juridiction; ce qui en général est lu pendant la messe devra suffire et personne ne sera autorisé à en lire davantage. Nos intérêts prospéreront autant que le peuple se contentera du peu qu'on lui offre. Mais dès que le peuple en demandera davantage nos intérêts seront en danger. C'est le livre qui peut le plus qu'aucun autre provoquer contre nous des révoltes et des tempêtes qui nous perdront presque. Certainement si quelqu'un étudie sérieusement la Bible et qu'il la compare avec ce qui se prêche à l'église, il verra bien vite les contradictions et verra que nos doctrines s'égarent loin de la vérité et y sont encore plus souvent complètement opposées. Et si le peuple reconnait toutes ces choses, il nous mettra constamment au défi, jusqu'à ce que tout soit dévoilé, et alors nous serons l'objet de la haine et de la raillerie. Il est donc indispensable de dérober la Bible au regard des peuples, mais avec beaucoup de précautions pour éviter tout tumulte.>>

Il est donc évident qu'en conséquence, la société religieuse dans son ensemble se trouve instinctivement sur la défensive au point que toute discussion objective est rarement possible. Les croyants résolus n'hésitent pas à exprimer leurs vues en n'importe quelle compagnie comme si ces vues relevaient d'un fait indiscutable qui doit obligatoirement être accepté. Mais quand un non-croyant essaie d'exprimer point par point son opinion différente, elle est considérée comme un blasphème irrespectueux. De là à l'intégrisme fanatique, il n'y a qu'un pas, trop souvent vite franchi ! Ceci amène donc les agnostiques et les athées à garder pour eux leurs opinions, tandis qu'ils doivent en même temps poliment endurer tout ce qui provient de l'autre camp...

La question d'offense présumée en vertu d'un challenge ou d'une différence d'opinion n'est pas juste le produit de la croyance contre l'incroyance; elle existe aussi entre les différentes fois monothéistes, et même entre les sectes confessionnelles et culturelles au sein d'une même religion : musulmans sunnites contre chiites, chrétiens catholiques contre protestants, etc... Chacun de ces groupes respectifs considère que les autres se sont fourvoyés dans l'interprétation et la pratique de leur foi respective, et cependant, en fin de compte, ils croient tous au même Dieu ! Ainsi, la question contentieuse de "si" quelqu'un croit en Dieu a pour parallèle la dispute également inconséquente concernant "comment" quelqu'un croit en Dieu. La divergence d'opinion conduit non seulement à un vif désaccord, mais aussi à une haine totale à l'échelle mondiale, et l'histoire abonde en conflits violents et guerres "saintes", consécutifs de l'intolérance d'une telle étroitesse d'esprit d'une part, mais encore de la tactique machiavélique "diviser pour mieux régner" sans cesse utilisée par la caste sacerdotale de l'Ordre Noir.

Les athées se moquent que quelqu'un d'autre croie en Dieu; leur droit d'y croire est accepté, même s'il n'est pas compris. D'un autre côté, les croyants ne peuvent accepter que les opinions contraires des autres doivent, de même, être admises. Comme établi ci-dessus, la "croyance" est selon toute définition une question de choix, pas une question de substance démontrée. En grec ancien, le mot "choix" était "hairesis" duquel dériva le terme "hérésie" - un déni de libre-arbitre et du droit de faire son propre choix. L'Église chrétienne détermine que les athées sont hérétiques, les musulmans pensent que les chrétiens sont hérétiques, et cela progresse ainsi, chaque faction décrétant son propre droit de choisir et, de ce fait, d'opter pour des opinions dogmatiques d'une telle rigidité qu'elles dénient les droits des autres à exercer leurs propres choix et à se forger leurs propres opinions.

Malheureusement pour les chrétiens rationnels, il existe pléthore de groupes fondamentalistes et évangéliques, spécialement aux États-Unis d'Amérique, certains armés jusqu'aux dents et prêts à en découdre (belle application de l'amour chrétien), dont la hiérarchie cherche - ce n'est pas une recette nouvelle mais elle a fait ses preuves - à inspirer la peur de l'incroyance à grand renfort d'émissions télévisuelles et de sites internet. Voici à titre d'exemple : << Le terrible courroux de Dieu se lève contre ceux qui prétendent qu'Il n'existe pas. Beaucoup de personnes qui se considèrent comme des membres de la société intelligents et éduqués ne croient pas en Dieu. C'est parce qu'ils estiment être plus intelligents que Dieu... De telles personnes n'ont aucune idée du grave péché qu'elles commettent en ne croyant pas en Dieu.>> De telles déclarations ne proviennent ni de la Bible, ni d'une quelconque doctrine légitime. Elles sont le produit de l'imposition d'un dogme au moyen d'une tentative de contrôle basée sur l'ignorance des Écritures.

Ce n'est pas nouveau : il y a peu d'idées aussi arrogantes et socialement destructrices que ces tentatives d'imposer des opinions sans fondement comme si elles émanaient d'un fait irréfutable. Il n'y a rien de mauvais dans la croyance en Dieu - Quel qu'Il soit - mais il n'y a rien non plus de mauvais dans l'incroyance en Dieu. Car, alors que ce deuxième volet du "Livre des Révélations" arrive bientôt à son terme, le temps est venu d'affirmer que TOUT EST FAUX ! Ami(e)s lecteurs qui aurez pris la peine de lire la totalité de ce résumé des sources de l'invention du Dieu Biblique, vous n'aurez pas manqué de constater que ce sont les écrits partiaux et arbitraires des scribes de la Captivité à Babylone qui forment la base de la croyance en un Dieu unique pas si parfait que cela; et vous aurez remarqué que ces écrits ont été "empruntés" aux archives de civilisations disparues dont la Bible ne parle pas. Et le constat, navrant au possible, répétons-le : c'est que TOUT EST FAUX, avec les jugements hâtifs et suffisants d'une caste sacerdotale nombriliste croyant être supérieure au commun des mortels qu'elle a asservi mentalement durant des millénaires pour s'être accaparée le Savoir des Anciens, comme quoi ses propres vues et orientations l'emportent sur les propres droits d'autrui à choisir et avoir une opinion propre. Ceci constitue un véritable crime contre l'humanité en général, dépossédée de son histoire et de l'authentique connaissance spirituelle. Car pourtant, la seule doctrine, commune à tous les Avatars venus cycliquement enseigner aux hommes, ne se résume-t-elle pas à "aime ton prochain" ? Laquelle des religions applique-t-elle au quotidien ces simples mots, alors que toutes se comportent en "fais ce que je dis, mais pas ce que je fais" ? L'harmonie sociale par la tolérance et les égards mutuels doit être préférable aux pratiques discriminatoires qui entraînent la division.

Heureusement, il y a au moins une base de consensus au sein d'un environnement religieux généralement malsain, c'est que les fanatiques et les extrémistes de chaque religion ne sont pas bien considérés par les courants principaux de leurs propres obédiences. Mais les principaux réseaux politico-médiatiques ne comprennent pas aussi facilement que même eux sont enclins à des comportements pompeux et antagonistes quand ils sont confrontés aux bannières de leurs opposants. Pourquoi donc gaspiller tant d'énergie quand un sujet de dispute potentielle est sans pertinence et inutile ? Il peut y avoir beaucoup de bonnes causes qui valent la peine de se battre (n'en venons pas aux mains pour autant) pour les soutenir, mais l'hostilité concernant "si" ou "comment" son prochain peut croire en Dieu n'est certainement pas l'une d'elles.

En 1670, un ouvrage intitulé "Pensées - Apologie de la Religion Chrétienne" fut publié quelques années après la mort de son auteur qui n'était autre que le mathématicien, physicien et philosophe français, Blaise Pascal (1623-1662). L'approche prise par Pascal pour la question de savoir si oui ou non croire en Dieu fut basée sur une forme appliquée de chances ou probabilités mathématiques qui devint connue comme "le Pari de Pascal". En déterminant ce qui lui paraissait être une approche sensée, Pascal maintint que, bien que nous soyons incapables de savoir si, oui ou non, Dieu existe, nous devons parier d'une manière ou de l'autre : << La raison ne peut déterminer de quel côté nous devrions pencher, mais la considération des résultats applicables le peut probablement >>. Il continua par : << Puisque vous devez choisir, voyons ce qui vous intéresse le moins. Vous avez deux choses à perdre : le vrai et le bien, et deux choses à engager : votre raison et votre volonté, votre connaissance et votre béatitude ; et votre nature a deux choses à fuir : l'erreur et la misère. Votre raison n'est pas plus blessée, en choisissant l'un que l'autre, puisqu'il faut nécessairement choisir. Voilà un point vidé. Mais votre béatitude ? Pesons le gain et la perte, en prenant croix que Dieu est. Estimons ces deux cas : si vous gagnez, vous gagnez tout ; si vous perdez, vous ne perdez rien. Gagez donc qu'Il est (Dieu), sans hésiter. >>

Cette théorie est simple. Même si les chances sont fortement en faveur de la non-existence de Dieu, il reste juste une possibilité qu'Il existe peut-être bien. Si on décide de croire en Dieu, il y a tout à gagner si c'est le bon choix, mais il n'y a rien à perdre si c'est le mauvais. Alternativement, si on décide de croire que Dieu n'existe pas, il n'y a également rien à perdre si c'est le bon choix, mais on perd tout en terme de salut céleste si c'est le mauvais choix. L'approche la plus sûre, dit Pascal, est de parier que Dieu existe bien. Il semble plutôt que, sciemment ou non, ce soit le mode de pensée qui résulte en quelques-unes des réponses données à la question étudiée, mentionnée ci-dessus : "Croyez-vous en Dieu ?" Beaucoup de ceux qui répondent : "Oui, mais pas de la manière dont on le comprend généralement", pourraient réellement préférer déclarer qu'ils ne sont pas convaincus, mais ne le font pas parce que (au vu de la nature indémontrable de l'existence ou de la non-existence de Dieu) ils choisissent une échappatoire par la tangente. Que se passerait-il s'ils choisissaient de répondre "Non" et qu'il se trouverait que Dieu existait bien ?

Une erreur évidente du jugement de Pascal se trouve dans la prémisse de départ : "Puisque vous devez choisir". En fait, le bon sens veut qu'il n'y a pas de raison pour laquelle quiconque devrait prendre une quelconque décision à cet égard ; il existe une multitude de gens qui n'ont jamais accordé la moindre pensée à la chose. Mais quand Pascal aborda la

question au XIIè siècle, les concepts de "Ciel" et de "l'Enfer" étaient encore plus dramatiquement ancrés dans l'esprit des gens qu'ils ne le sont aujourd'hui (allons plus loin : de plus en plus de personnes raisonnables viennent maintenant à affirmer que si l'enfer existe bien, il n'est autre que ce bas-monde en lequel nous vivons !). Et ce fut une raison suffisante pour Pascal de suggérer qu'une décision devrait être prise en faveur de Dieu, juste au cas où Il existerait. Vaguement logique comme ceci pourrait paraître au premier abord du fait de l'échappatoire invoquée, c'est réellement tout à fait illogique puisqu'il n'est pas possible de croire à quelque chose sur la base d'une menace potentielle posée par l'incroyance. Au mieux, le "Pari de Pascal" est un semblant d'argument - un simulacre de croyance en apparence extérieure. Par sa foi, un croyant naturellement engagé ne serait jamais, en premier lieu, confronté à ce problème, et ceux qui se trouvent face à ce dilemme sont réellement dans le doute - auquel cas Dieu (s'Il devait exister comme la présence omnipotente que la religion présume) décèlerait la tromperie de toute façon ("L'Illusion de Dieu" par R. Dawkins, ch. 3, p.104). On peut choisir de croire au moyen d'une opinion préalablement considérée ou informée, mais on ne peut pas simplement "décider" de croire en quelque chose parce que c'est le meilleur pari. Cela n'est pas de la croyance, c'est une tentative intellectuelle ourdie de se tromper soi-même qui, du fait de la nature même de sa prémisse, serait en tout cas inefficace.

Le 18 octobre 2001, les "Nouvelles du Monde Catholique" (Catholic World News) signalèrent qu'à l'échelle mondiale, l'assiduité à l'église décroît maintenant plus rapidement que jamais. Même en Italie, un rapport de Rome indique que le nombre de catholiques qui vont à la messe chaque semaine a diminué de façon soutenue depuis 1993. Une enquête de l'Office National Italien de la Statistique a révélé que seulement 35% des catholiques vont à l'église chaque semaine, et 14% disent qu'ils n'y vont jamais. L'église anglicane, l'église réformée hollandaise et d'autres ont exprimé des inquiétudes protestantes similaires, et les niveaux de déclin les plus élevés sont en Grande-Bretagne, en Amérique du Nord, en Europe Occidentale, et en Australie. Globalement, les chiffres révèlent qu'internationalement, seul un sur dix des chrétiens déclarés vont désormais à l'église avec quelque forme de régularité. Les années 2000 ont vu une réduction de 20% des assemblées de fidèles, faisant suite à une diminution similaire les années précédentes, une majorité des assemblées moyennes de fidèles occupant maintenant moins du quart des bancs d'églises. À l'évidence, ce sont plusieurs millions de personnes qui ont cessé d'aller à l'église le dimanche. Il apparaît toutefois que ce taux de déclin soit stabilisé par le nombre d'immigrants chrétiens africains renforçant principalement les mouvement pentecôtistes et évangéliques. En adjonction à cette diminution du nombre de fidèles, un sondage du "Daily Telegraph" anglais a révélé que la proportion de gens qui croient en Dieu est, en réalité, en déclin plus rapide que les assemblées de fidèles croyants à l'église. Ceci contredit la perception commune que les gens "croient sans être des fidèles". "Les gens se disent chrétiens", a-t-il été déclaré, "à peu près comme ils sont britanniques ; quand ils remplissent des formulaires, ils se donnent l'étiquette de l'environnement religieux de leur éducation, mais ceci n'a rien à voir du tout avec leurs croyances actuelles". Puisque, dans une large mesure, les enfants héritent de la religion de leurs parents, on sait d'ores et déjà que la prochaine génération d'adultes sera encore moins encline à l'implication dans l'église (article du Daly Telegraph du 17 août 2005 : "Religious belief falling faster than church attendance" se traduisant : "La croyance religieuse diminue plus vite que la fréquentation de l'église").

Au milieu de tout ceci, et spécialement en Amérique, la bannière chrétienne a été brandie avec plus de véhémence que jamais par les leaders politiques, au moment où la société cosmopolite en général est à son plus haut niveau de dissémination ethnique et religieuse. Contrairement aux pays européens encore sujets au régime de la royauté, où tel qu'en Grande-Bretagne, le monarque est de tradition le chef désigné de l'église protestante anglicane, la Constitution des États-Unis d'Amérique affirme spécifiquement qu'il n'existe pas de lien entre l'État Fédéral et une quelconque religion particulière. Et cependant, dans un discours à la Nouvelle-Orléans avant le désastre de l'inondation de 2005, le président républicain George W. Bush appela les gens à embrasser le miracle du Salut Chrétien (réf. : "President George W. Bush" dans le "Dayton Daily News", édition du 15 janvier 2004); le fait - soigneusement laissé sous le boisseau - que monsieur Bush descende généalogiquement de la famille aristocratique romaine des Calpurnius Piso a sans doute quelque rapport avec un tel comportement... Les États-Unis sont, par définition, "Une Nation devant dieu" mais, loin d'agir comme le chef d'une grande nation multiculturelle et pluri-religieuse, le discours du président Bush fut entièrement phrasé avec l'emphase du plus pur style du christianisme évangélique, secte oh combien dangereuse s'il en est. Toujours aux États-Unis, un sondage Gallup de 2006 découvrit que 46% des Américains pensent que le gouvernement fédéral "devrait soutenir les valeurs chrétiennes", tandis que 54% pensaient différemment ("USA Today", édition du 12 septembre 2006). Ce sondage fut soigneusement analysé par les sociologues du Baylor University's Institute for Studies of Religion (Institut des Études de la Religion de l'Université de Baylor), se trouvant, comme par hasard, à Waco (État du Texas) de bien triste souvenir... Environ 90% des personnes sondées - y compris les Juifs et les Musulmans - dirent qu'ils croyaient en

Dieu, bien qu'un quart de ceux estimés Chrétiens préférèrent le concept de "Force Cosmique" indéfinissable plutôt que l'interprétation biblique et cléricale généralement admise. Globalement, le résultat à l'échelle nationale fut qu'environ deux tiers de la population croyait au Dieu de la Bible. Ceci est plus élevé, de manière marquante, qu'en Europe, mais la moyenne nationale des États-Unis est considérablement rehaussée par une croyance "per capita" significative parmi les chrétiens zélés des États du Sud et du Middle West. Ailleurs, spécialement dans les plus grandes villes, se produit un déclin continu en accord avec celui observé en Australie, France, Grande-Bretagne, comme dans les autres pays européens (voir aussi l'article du "New York Times Magazine" du 2 avril 2005, titré "Fundamentalism & the Decline of Christianity" se traduisant par "Le Fondamentalisme et le déclin du Christianisme").

Comme chaque pays évolue progressivement du statut "d'état-nation" vers le rôle nouvellement exigé par la mondialisation "d'état-marché", programmé par l'oligarchie de l'Ombre, l'influence traditionnelle de la religion dans la société est en voie d'être submergée par l'influence grandissante des entreprises multinationales et des conglomérats financiers, guidés par la compétition et le profit (l'appât du gain) au détriment de la coopération humaine. Ce point, crucial s'il en est à l'heure actuelle, fut souligné à juste titre par le Dr. Rowan Williams, Archevêque de Canterbury, dans sa "Conférence de Dimbleby" donnée à la Westminster School, à Londres, le 19 décembre 2002. Contrairement aux jours d'antan, les gens passent désormais plus de temps avec leurs collègues de travail qu'avec leurs familles, amis et voisins. En conséquence, le déclin sévère de l'implication des citoyens dans la communauté locale est reflété dans la décroissance de la fréquentation des structures associatives et de la fréquentation de l'église locale. Cette dégradation des rapports humains fut rendue possible par le plan hourdi par les "maîtres de ce monde" - les Rockefeller pour ne citer qu'une de leurs 300 familles : "lavage des cerveaux au moyen de la télévision et plus de taxes, plus d'impôts, plus de pressions sur les esclaves de l'Empire Romain contemporain", l'éclatement destructeur du noyau familial ayant été rendu possible au moyen de l'émancipation des femmes, désormais assujetties elles aussi au TRAVAIL - mot tiré du latin "tripalium" signifiant "instrument de torture" ! Deux millénaires plus tard, le dicton tristement célèbre de l'Imperium Romanum perdure : "du pain et des jeux pour les esclaves"...

Bien des raisons ont été avancées quant au déclin religieux actuel et à l'essor d'une société plus adaptée au siècle, mais la raison la plus communément donnée dans les enquêtes, c'est que les gens voient désormais la religion comme quelque chose de sinistre - quelque chose à éviter et dont on a peur. La religion est effectivement de plus en plus perçue comme un domaine de fanatiques, de terroristes et de leaders politiques manipulateurs ; à cet égard, l'invention d'Al Quaeda par la CIA du temps de messieurs Bush père et fils n'est pas un acte innocent (un ange passe, les ailes tachées du sang des victimes...). Le fondamentalisme religieux est une arme de 1er choix pour les "maîtres du monde" occupés à générer le chaos ici-bas; dans toutes les religions, ce phénomène du fondamentalisme et les croyances associées s'est développé jusqu'à un point que les chefs des différentes principales communautés religieuses considèrent être un niveau de crise.

Une autre raison d'une croyance en Dieu déclinante est que la perception scientifique ferme plusieurs des portes qui avaient été longtemps gardées par la théologie. Le professeur Charles Coulson (1910-1974), chimiste théorique de l'Université de Oxford et vice-président de la Conférence Méthodiste, remarqua que Dieu avait été commodément inséré dans tant de lacunes du savoir humain qui ne pouvaient être expliquées scientifiquement, qu'il était devenu traditionnellement un "Dieu des Lacunes", mais que chaque découverte scientifique probante poussait graduellement Dieu hors des lacunes ("Dieu, le Temps & Stephen Hawking" par David Wilkinson, ch. 8, pp. 126-127). Ceci a rendu les arguments en faveur de la pertinence de Dieu beaucoup plus difficiles à soutenir, tout en diminuant le besoin de croire en Dieu afin d'être bien informé. En pratique toutefois, ce n'est pas tellement la notion de Dieu qui est sapée par la science - de nombreux scientifiques de haut-niveau s'accordant à penser qu'il existe bien un facteur "dieu", sorte de supra-intelligence ordonnatrice de la Nature - mais les inexactitudes d'un enseignement d'église coutumier qui, figé par et dans son dogmatisme, n'a pas évolué au même rythme que les autres domaines du progrès de l'éducation.

Comme nous l'avons vu, l'enseignement des Écritures n'est pas tant basé sur le contenu biblique en lui-même que plus sur les interprétations cléricales de ce contenu - interprétations qui ont perduré pendant des siècles en dépit du changement de l'environnement dans lequel elles existent. La société laïque moderne est largement basée, à travers la publicité et autres stratégies de marketing, sur l'apport de solutions aux exigences et aux besoins matériels. En cette fin de cycle, la course effrénée à la surconsommation de biens matériels et de services, dont aucun somme toute n'est véritablement indispensable au bonheur de l'être humain, mène l'humanité droit dans le mur. Si un authentique "besoin" n'est pas ouvertement apparent, alors il est généré commercialement, par l'intermédiaire de la presse, des médias télévisuels et d'internet, sur la base que les gens réagissent positivement à l'offre de "bénéfices". C'est donc par instinct

naturel que les gens demandent aujourd'hui : "Pourquoi ai-je besoin de croire en Dieu ?". Si cette question - encore faut-il qu'elle vienne à l'esprit - ne reçoit pas de réponse satisfaisante avec la perspective d'un "bénéfice" attractif, alors il n'y a pas de raison de considérer la question plus avant, et il est clair d'après les enquêtes que cette attitude devient de plus en plus répandue.

Voici la triste constatation que tout le monde, au moins une fois dans son existence, devrait faire : aujourd'hui, l'être humain en est rendu à n'être qu'une sorte de robot biologique programmé à travailler, se nourrir, dormir, forniquer de ci de là, et surtout à utiliser l'argent en toutes occasions, à tout instant de sa vie, attendant de mourir sans faire de vagues. C'est un système vicieux véritablement mécanique : à aucun moment de sa courte vie, il ne se sera posé la question de savoir s'il est juste ou simplement NORMAL de dépenser de l'argent pour les choses fondamentales que sont : naître à l'hôpital, manger et boire ce que la Nature fournit pourtant généreusement et gratuitement, mais encore au final, être logé en sa dernière misérable demeure ! Non, non, tout va bien, tout est normal ici-bas. Pauvre monde !!!

Enlil exhorta les gens à ne pas consommer de sang, comme il tenta de décourager Adam de manger du fruit de l'Arbre de la Connaissance, sous peine de mort. Les règles alimentaires de la Torah stipulent que les animaux autorisés à l'abattage doivent être "kacher", ce qui signifie entre-autres choses que la plus grande quantité de sang possible doit en être évacué. Il est donc possible que cette réglementation issue d'une loi orale ancestrale, la Torah, tire son origine de l'influence du dieu Enlil, et ce, au détriment de ce peuple qu'il malmena. Pourquoi ? La réponse se trouve dans le sang menstruel féminin qui contient de très riches sécrétions endocriniennes : celles de l'hypophyse et de l'épiphyse. Ce n'est que très récemment que les scientifiques médicaux ont identifié la sécrétion hormonale de l'épiphyse, finissant par l'isoler en 1968. Cette essence a été appelée mélatonine (signifiant "travailleur de nuit", du grec, melos = noir, et tosos = travail) aussi nommée "l'hormone des ténèbres" car elle n'est produite que la nuit ou dans l'obscurité. La mélatonine, produite par l'épiphyse au moyen de l'activation d'un messager chimique appelé sérotonine et directement liée aux cycles du sommeil, améliore et renforce le système immunitaire du corps, une forte production de mélatonine augmentant les niveaux d'énergie, d'endurance et de tolérance physique. C'est en fait l'antioxydant le plus puissant et le plus efficace du corps et elle a des propriétés anti-âge évidentes qui permettent de retarder le vieillissement mental et physique.

L'épiphyse, autrement appelée glande pinéale, a l'apparence d'un oeil - elle est ronde ; elle est creuse ; elle est dotée d'une lentille qui focalise la lumière ; elle a des récepteurs chromatiques – tout comme un œil – et elle regarde vers le haut. À ce titre, elle est suspectée d'être la seule trace chez l'homme, dans l'histoire de l'évolution, de l'usage d'un 3ème œil. Nous devons admettre qu'il est difficile de concevoir qu'un organe aussi complexe que le globe oculaire ait pu voir le jour sans étapes évolutives. Hormis le fait que l'oeil peut bel et bien avoir eu des étapes intermédiaires dans l'histoire de l'évolution, il semblerait donc qu'il en reste une trace dans le cerveau humain sous la forme de la glande pinéale, laquelle pour les Hindous, a pour fonction de recevoir le Prâna, c'est-à-dire la Force ou l'Énergie Vitale éthérique, puis de l'envoyer dans le corps tout entier. On dit qu'une personne réellement spirituelle peut percevoir automatiquement avec le troisième oeil (l'oeil subtil de l'intuition) au lieu d'être trompée par ses yeux, organes de la vision matérielle qui ne révèlent que des présences physiques. De telles présences sont définies par leur position à l'intérieur d'un temps

arbitraire; mais pour les personnes dont l'épiphyse est développée, il n'y a pas de temps à prendre en compte, car elles vivent dans une dimension où le temps et l'espace n'ont aucune importance. Cette dimension n'est pas une récente découverte de la science moderne : elle était connue il y a des milliers d'années sous le nom de "Plan de Saron", le plan du cercle de lumière. Alors que tous les enseignements ésotériques nous apprennent que la glande pinéale est un émetteur-récepteur qui analyse les ondes vibratoires, la religion juive oblige encore ses fidèles à prier la tête couverte par la kippa, comme il n'y a pas si lontemps, nos grands-parents étaient fortement encouragés à coiffer leur tête d'un chapeau. Doit-on en conclure qu'il s'agit encore d'une manipulation supplémentaire destinée à empêcher les adeptes d'exalter leur état de conscience ?

Comme indiqué dans d'autres albums-photos commentés, le naturaliste américain A. Hyatt Verrill, né en 1871, dirigea plusieurs expéditions scientifiques et réalisa plusieurs ouvrages, fruit de ses observations. Le lézard Hateria de Nouvelle-Zélande ayant inspiré l'auteur, il affirma que : « Il y a des millions d'années, un grand nombre des fantastiques habitants de notre planète étaient pourvus d'un troisième oeil aux fonctions extra-sensorielles étonnantes, mais celui-ci disparut peu à peu, bien que, chez tous les vertébrés, l'homme compris, il en reste une trace. C'est ce qu'on nomme la glande pinéale, qui, chez l'homme, consiste en un petit appendice conique, gris et rougeâtre, rattaché au troisième ventricule du cerveau. » Hors, ce reptile "Hateria", véritable fossile vivant portant également le nom Maori de Tuatara, est le dernier représentant sur Terre d'un animal qui évolua conjointement aux dinosaures il y a 220 millions d'années. Ainsi, la théorie de l'évolution s'avère fausse, la Loi Cyclique voulant au contraire qu'en ce Kali Yuga, l'involution est allée au plus bas, l'être humain n'étant pas un parfait aboutissement mais une créature au sens dégradés ; non, l'homme ne descendrait donc pas du singe (qui ne serait que son cousin), mais d'un archaïque amphibien ophidien, et plus avant, des dinosaures, le chaînon manquant ne risquant pas d'être découvert un jour !

Dans notre actuelle période de crises (sociale, économique, politique, religieuse) mais aussi de questionnements participant à une plus grande ouverture d'esprit et de compréhension quant aux notions d'énergies et d'un Univers multi-dimentionnel, deux questions fondamentales se posent : d'où venons-nous ? Que connaissons-nous vraiment du passé des civilisations de notre planète ? À lire ce qui suit, vous allez constater que oui, "ON NE NOUS DIT PAS TOUT" ! Tout d'abord, le temps linéaire n'est qu'une perception mentale illusoire, la mécanique cosmique fonctionnant cycliquement, selon la forme d'une spirale alternativement montante et descendante. Un cycle principal de 52.000 ans se décompose en deux - énergétiques - d'environ 26.000 ans (25.960 ans plus précisément) entre le moment où notre planète, la Terre, de son vrai nom URANTIA , se trouve au plus près du centre de la Galaxie, et donc d'Alcyone (AL SION), le Soleil Central. Cette fin d'année 2012 qui boucle un cycle complet, nous serons parvenus à cet instant privilégié de la totale connaissance ; c'est ce que redoute l'élite oligarchique planétaire qui, anticipant cet évènement extrêmement bénéfique pour toutes et tous, tente d'implanter la peur de la fin du monde au moyen des médias, dans la seule volonté de conserver le pouvoir sur les âmes humaines asservies.

La première des vérités occultées, c'est que, dans l'histoire de l'évolution planétaire, plusieurs autres humanités nous ont successivement précédés. Pendant un grand cycle d'existence planétaire, que "ceux qui savent mais ne disent rien" nomment une Période Mondiale, se succédèrent plusieurs races (au nombre de sept) issues d'une Race-Mère originelle ou Race-Racine. Au nombre d'entre-elles, la race Atlante développa une étonnante et brillante civilisation. Ces temps très anciens (nous parlons ici de plus d'un million d'années avant notre ère) inclurent également les civilisations Hyperboréenne et Lémurienne. Actuellement, notre Humanité est majoritairement au stade de la 5ème Race-Racine : la race Aryenne à laquelle appartiennent Hindous, Américains et Européens ; les Chinois et les Japonais, quant à eux, étant issus de la 4ème Race-Mère. Précision importante : les Races sont les grandes familles humaines qui se succèdent au fil des Grands Cycles. Cette différenciation ne se fonde donc pas sur un racisme biologique haineux et méprisant, mais sur une notion de stades de développement de la Conscience parmi l'Espèce Humaine ; et cela quelle que soient les pseudo-appartenances à une "race ou ethnie" particulière d'un point de vue biologique. Ceci n'enlève rien au fait que, d'une part, le patrimoine génétique est commun à tous les êtres humains qui peuplent notre planète et que, en étant le corollaire, l'Humanité est Une, spirituellement parlant.

Le second secret des anciens initiés aux Écoles des Mystères, que l'ésotérisme Christien nomma "Église de Laodicée" durant toute la période de l'Église Christique primitive, traite justement de la réouverture du chakra coronal : la Couronne. Il s'agit là de réassurer le parfait fonctionnement de la glande épiphyse, appelée pinéale puisqu'en forme de pomme de pin. C'est là le symbole archétypal de l'oeil qui voit tout, centré dans un triangle équilatéral, associé par ignorance au pouvoir maçonnique ou au conspirationnisme, qui représente en fait l'Oeil de la Conscience Omnisciente de

l'être humain réalisé. L'homme a très longtemps eut peur de cet Œil qui voit tout ce qui est mauvais en lui-même (<< l'oeil était dans la tombe et regardait Caïn >> Victor Hugo), le troisième Œil ne s'ouvrant totalement qu'à la pulsion de l'Amour du Coeur, faite de la voyance de l'âme. Quand le feu serpentin (AGNI = AGNEAU DE DIEU) de l'énergie Kundalini arrive à la glande pinéale située dans le cerveau, alors s'ouvre l'église de Laodicée, l'ultime des SEPT Églises, terme ésotérique désignant les CHAKRAS qui, en le corps humains, sont des sortes de turbines énergétiques, vecteurs d'énergie et d'information, dont le bon fonctionnement est essentiel pour notre santé tant physique que psychologique.

La glande pinéale, de 5 millimètres de diamètre et située dans la partie supérieure du cerveau (au centre), est la reine des glandes. Les glandes sexuelles et la glande pinéale sont en intime corrélation. De notre énergie sexuelle dépend la puissance de la glande pinéale en laquelle es dissimulé l'atôme de l'Esprit SAIN. La glande pinéale est la fenêtre de Brahmâ, l'œil de Diamant, l'œil de la polyvoyance à l'intérieur duquel réside la vue intuitive, l'œil de l'Esprit.

Dans la glande pituitaire est placé l'atôme du Fils, le fils de l'Homme étant le Christ Cosmique. Entre les glandes pituitaire et pinéale existe un petit canal subtil qui disparait à l'instant de la mort. Le Feu éthérique passe par ce petit canal jusqu'à l'entre-sourcils et va ensuite jusqu'à la racine du nez. Alors apparaît là un champ magnétique spécial où demeure l'atôme du Père. Le Lotus ou Fleur de Lys de la glande pinéale est fait de mille pétales resplendissants, formant la "couronne des saints" dans laquelle resplendit toute la gloire du zodiaque interne. Il existe dans le microcosme de chaque être humain tout le zodiaque atomique brillant et scintillant (l'Étoile à 5 pointes) : c'est l'auréole resplendissante de la tête des saints. « Comme il est en haut, il est en bas » : comme le zodiaque céleste est gouverné par vingt quatre Vieillards (les 24 Runes des Anciens), le zodiaque humain est également gouverné par vingt quatre Dieux atomiques qui ont leur trône dans le cerveau. L'aura de ces 24 dieux atomiques scintille dans la merveilleuse couronne des saints, cette grande auréole lumineuse que les artistes-peintres initiés ont représentée au-dessus de la tête des saints, et qui n'est autr que le chakra coronal ou chakra-couronne. Là-haut, dans les cieux étoilés, les sept Esprits devant le trône de l'Agneau ; ici bas, dans le microcosme humain, les sept anges atomiques qui gouvernent les sept Églises (Chakras) de la moëlle épinière.

Ce splendide et divin chakra coronal est associé à la couronne d'épines qui a fait couler le sang des tempes de tous les Christifiés, Avatars, Envoyés ou Messagers associés à l'entrée en chaque nouvelle Ère. Un fois fonctionnel, il nous permet de voir et de savoir instantanément : voir avec l'œil de diamant signifie nous transporter spirituellement à l'endroit que nous voyons car celui ou celle qui a ouvert son 3ème Oeil peut abandonner tous ses véhicules internes, instantanément, chaque fois qu'il le désire. Et quand l'Intime fonctionne ainsi sans véhicule d'aucune espèce dans le monde du brouillard de feu, nous atteignons l'extase parfaite.

Quand le Feu serpentin de la Kundalini touche enfin l'atôme du Père advient la première initiation du Feu. Les glandes épiphyse et hypophyse (pinéale et pituitaire) ont chacune leur irradiation, leur propre aura. Quand ces deux auras glandulaires se mélangent, un jet de lumière sort par la porte du chakra frontal Ajna, celui du 3ème Oeil appelé "Église de Philadelphie". L'initié, en arrivant à ces hauteurs ésotériques, reçoit l'Initiation. En effet, l'initié doit monter les sept degrés du pouvoir du Feu ; dans le chakra frontal de tout grand Initié brille, resplendissant d'une blancheur immaculée, l'Étoile à 5 pointes. Nous sommes régénérés (ressuscités) premièrement dans le Feu de la Kundalini, puis dans la Lumière, les 7 sceaux de l'Agneau représentant les 7 chakras à ouvrir, les sept serpents de Lumière de l'initiation vénuste.

À mesure que nous aspirons à la Lumière, des millions d'atômes aspirants arrivent au champ magnétique du nez, qui vont ensuite au chakra Anahata, le Coeur, appelé Église de Thyatire. Dans le Coeur réside l'atôme NOOS qui gouverne tous les atômes de l'organisme.

Dans le système séminal réside l'atôme Maître qui, avec l'alchimie sexuelle, monte au cerveau pour nous enseigner la Sagesse de la Nature. Ésotériquement le "Porteur de Lumière" (Lucifer) donne l'impulsion sexuelle nécessaire à l'Énergie Sexuelle pour éveiller la divine Kundalini dans la chasteté. Celui ou celle qui arrive à la cinquième Initiation des Mystères majeurs (ceux du corps causal) se converti en frère/soeur majeur(e) de l'humanité : << Avant de pouvoir arriver à la vallée du refuge, appelée sentier de la connaissance pure, tu devras te sacrifier par amour de l'Humanité >> : voici exposée en une seule phrase la doctrine du Coeur, celle du don, du partage, de l'empathie et de la compassion. Ce cinquième sentier est la voie du suprême Amor (Amour), suprême charité et suprême obéissance au Père, l'Ascension de la Kundalini associée aux mérites du Coeur.

La seconde naissance - Régénération ou Résurrection - intervient quand le Serpent du Feu Sacré passe par le centre cérébral où est située la fontanelle des nouveaux-nés, une partie du feu s'échappant alors, se déversant dans le monde extérieur. En cet instant, tout l'aura de l'être resplendit d'un feu blanc ; là est utilisé le symbole de la colombe immaculée de l'Esprit Sain entrant en nous.

En ce long processus de l'Initiation dite "Christique" de la Tradition Primordiale, tous les véhicules internes de l'initié doivent être "crucifiés" et "stigmatisés" sur le Golgotha du suprême sacrifice : la mise en action de la Compassion infinie, suprême humilité qui préside dans ANAHATA, le chakra du Coeur aussi nommé l'Église de Thyatire en ésotérisme Christien. C'est dans le cerveau qu'est situé le Golgotha du Père. Symboliquement, l'Initié monte donc jusqu'au Golgotha, porteur de la "croix du monde" sur le dos. L'ouverture finale du chakra coronal est la prise de conscience que tout est dans l'Unité, que nous faisons partie du Tout ; c'est la réception du rayonnement de la Lumière provenant du centre de la Création, le Soleil Central ; c'est la transformation de notre corps physique matériel en un "Corps de Lumière" ou "Corps de Gloire" ; c'est l'acceptation de notre "Destin", quel qu'il soit, la mort n'étant plus une fin mais la continuité de la Vie sur un autre plan, l'Ego dissous se joignant au concert énergétique de l'Unité Universelle pour servir la Loi de l'Évolution.

Cette année 2012 est donc celle de l'union et de la concorde, le commencement d'autre chose... Nous finissons de quitter le monde de la séparation pour entrer petit à petit dans celui de la paix et de l'illumination. Cette année est aussi celle du Dragon de l'Eau. De manière générale, le Dragon chinois symbolise l'affirmation de soi, la puissance et l'excellence, la vaillance et l'audace, l'héroïsme et la persévérance, la noblesse et la divinité ; un dragon surmonte les obstacles jusqu'à ce que le succès soit atteint ; il est énergique, décisif, optimiste, intelligent et ambitieux. Le Dragon d'Eau (HIPPOCAMPE) est quant à lui, moins égoïste et opiniâtre que les autres Dragons. Plus inhibé et moins gourmand en énergie, il peut accepter la défaite sans récriminations, et fait un bon négociateur parce qu'il sait quand, où, et comment appliquer la pression. Ayant toutefois tendance à être trop optimiste, il doit apprendre à renoncer à ce qui est irréalisable pour concentrer ses énergies sur les efforts les plus enrichissants. Puissent les cœurs être en paix (le mental au repos) durant ce temps de régénération et de reconnexion avec notre être profond ! En effet, le cœur apaisé est la Grande Ourse qui pivote autour de l'Étoile polaire. L'Étoile polaire maintient l'équilibre de la vie et de la mort, et maîtrise transformations et évolutions, faisant mouvoir les cinq éléments, se succéder les quatre saisons, et, dirigeant les constellations, elle est l'axe de la révolution des souffles. Sa responsabilité est la plus grande. Le centre de l'être humain est son Coeur, lieu du vide central, centre de sa Roue par où passe "l'Axe du Monde" ; le Cœur est son Palais central et le centre du cœur lui-même est le Palais du Cœur où réside l'Atôme Ineffable : l'Empereur qui est l'intermédiaire entre le Ciel et la Terre ; de ce fait le Cœur de l'Homme est lui aussi intermédiaire. Tout individu est donc directement relié au Ciel et à la Terre et donc à Tout l'existant par son Cœur ; ainsi nous voyons combien il est important d'ouvrir notre Conscience pour notre plus grand bien, celui de l'humanité et celui de l'Univers.

Enfin, les vingt quatre Anciens lancent leurs couronnes aux pieds de l'Agneau : celui qui ouvre l'Église de Laodicée doit lancer humblement sa couronne aux pieds de l'Agneau. Signification : quiconque voulant parachever l'Initiation doit se nier lui-même et se détacher des passions humaines, des distractions et des vices des multitudes ; des choses vaines et passagères du monde ; des pouvoirs occultes eux-mêmes (tout en les ayant en abondance, il faut être comme celui qui n'en a pas) afin d'arriver au parfait détachement de soi (aussi exaltée et grandiose que soit la Divinité Interne, l'être humain n'est rien de plus que l'ombre de la Divinité). Celui qui lance sa couronne aux pieds de l'Agneau doit se rappeller qu'il doit édifier son Temple sur la Pierre Philosophale pour que l'Agni entre dîner avec lui. Ce Temple de la Sagesse a sept colonnes de feu vif, les chakras principaux que parcourt la Kundalini, et l'Initiation s'écrit sur le bâton de la moëlle épinière. On ne parvient au Golgotha du Père qu'avec INRI : Igne Natura Renovatur Integra = le Feu de la Nature se renouvelle intégralement ; la Nature se renouvelle sans cesse par le Feu ; le Feu renouvelle la Nature totalement!

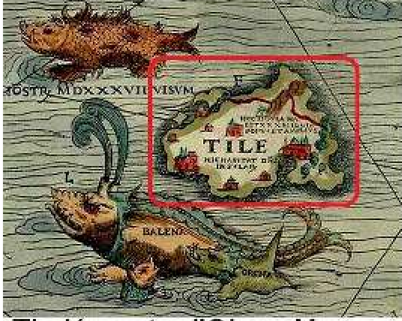








"Dieu" rencontre Abraham, fils de Ram alias Râma, l'Archidruide Hyperboréen



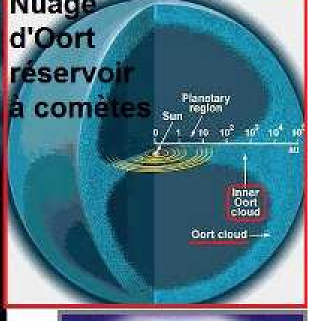
Thulé, carte d'Oleus Magnus



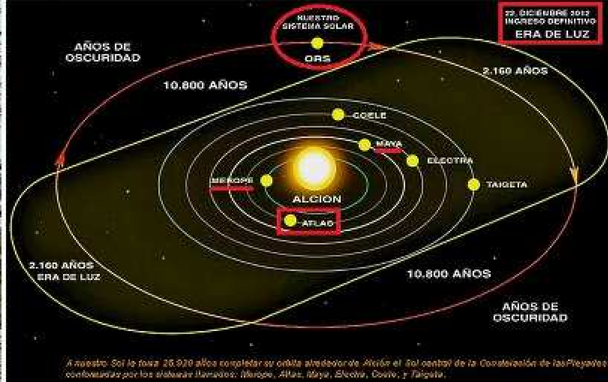
Mardouk, Hercolubus, YHVH...

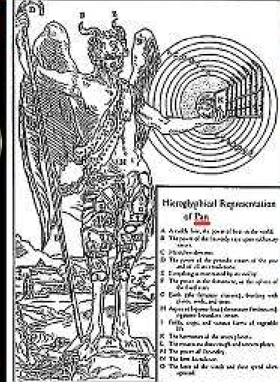


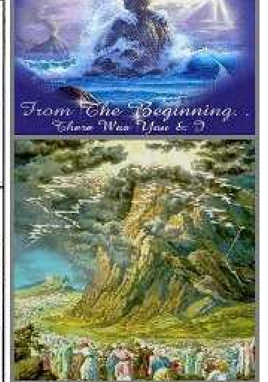
la Bataille Céleste











L'Ancien Testament nous explique que Dieu rencontra Abraham à Mambré, et Il eut par la suite des relations plus vaguement décrites avec Isaac et Jacob. Hors, le fait est qu'Abraham, en réalité Ab.Ram, ne fut nul autre que le fils de RAMA, l'Archidruide du peuple Hyperboréen, descendant d'Atlantis !

Étymologiquement, le mot Hyperborée provient du grec "Hypéria", signifiant "qui est en haut", et de "Borée" : "vent du nord" ou "venant du nord". Hécatée écrivit : << Dans les régions qui font face à la Celtique, il y a une île qui n'est pas moins importante que la Sicile. Elle est située au Nord et habitée par ceux qui sont nommés Hyperboréens parce qu'ils sont au-delà du souffle de Borée. Cette île a un sol fertile qui permet toutes sortes de productions, et un climat remarquable qui produit deux récoltes par an >>. Mais Borée fut aussi la fille de Zéphir et de Notos, issue de Astaios et d'Éos, enfant de Créios et Eurybias des Titanides, les descendants d'Ouranos et de Gaïa (voir l'arbre généalogique de la Théogonie d'Hésiode). Il s'agit là du peuple du Niflheim, les Nibelungen du pays des Ases (Aesirs ou Anses) qui ressemblent terriblement aux Néfilims des Hébreux, c'est-à-dire ceux venus des Hauteurs, et non pas venus du Ciel, car il est plutôt question d'un des groupes Atlantes, rescapés des grands cataclysmes destructeurs de leur civilisation pour s'être réfugiés au Tibet, sur les sommets himalayiens. Selon la Tradition, Thulé fut le centre spirituel d'Hyperborée, terre sacrée polaire entre toutes avant que le pays se soit enfoncé dans l'océan et ait été recouvert par les glaces après un gigantesque cataclysme. Les hommes qui avaient pu échapper à la catastrophe s'étaient éparpillés partout dans le monde ; certains atteignirent le Tibet où ils fusionnèrent avec les habitants, puis l'Inde avec le grand druide Ram (épopée du Ramayana) - son fils étant Abraham de Ur en Mésopotamie - l'Égypte, l'Iran, puis ils descendirent jusqu'en Galilée et s'établirent sur tout le pourtour de la Méditerranée. Lorsque ces peuples émigrés avaient par trop perdu "le Nord", des êtres spirituels surgissaient pour revivifier l'enseignement primitif : Rama Krishna - Apollon - Dionysos - Orphée - Pythagore - Zoroastre - Mithra - Lao Tseu - le Christ.

Il existe pourtant une explication logique à l'assimilation des Néphilims aux Cieux. La voici : certains historiens en mythologie grecque disent que Léto vint au monde en l'île d'Hyperborée, rapportant ce mythe : << Léto, mère des jumeaux Apollon et Artémis, leur père étant Zeus, naquit sur cette île, et c'est pour cela qu'Apollon fut honoré par eux plus que tous les autres dieux >>. Hors, nous savons que Léto est un satellite de Jupiter (Zeus). Lors de la grande perturbation survenue dans le Système Solaire avec la venue du Seigneur Mardouk (Némésis, Hercolubus, YHVH, Christos, etc...), Léto fut propulsée loin du Soleil vers Neptune par le souffle de Jupiter ayant pris l'apparence d'un aigle ; elle fut également fendue en deux, d'où les jumeaux Apollon et Artémis ; de plus Léto enlaça un palmier : sans doute un anneau de Saturne. Cette saga dura 9 jours, mais ce ne fut pas la fin : dans la mêlée, Apollon coupa la queue de la Comète (le serpent Python) et fit voler en éclat le géant Tityos qui avait frôlé Léto dans la débâcle, finissant par détruire les astéroïdes de Niobé. Curieux n'est-ce pas ?

Ainsi donc dans ce mythe, l'Hyperborée semble être située "En-Haut", dans les cieux et vers le Nord, soit le milieu de la voûte céleste. Il s'agirait donc d'une planète au sol fertile (deux récoltes par an). Posons donc la question : exista-t-il un lien entre Tiamat et Léto ? Est-ce la même planète océanique originelle du Système Solaire qui fut violemment heurtée par Mardouk ? C'est plus que probable... D'après Hésiode, "les Hespérides étaient les 4 filles d'Atlas qui possédaient "un arbre aux pommes d'or" offrant la jeunesse éternelle aux dieux. Elles habitaient à l'extrémité du monde. Or Apollodore dit qu' "Atlas est debout, dans le pays des Hyperboréens". Il est vrai qu'Atlas portait le monde sur son dos et soutenait le ciel. Hors Atlas n'est autre qu'un des sept soleils des Pléïades, là où se situerait donc l'Hyperborée, sans doute proche du Soleil Central ALCYONE (Al Sion). Notons aussi que la constellation du Cygne fut autrefois plein Nord, au moment de la grande catastrophe. Pourquoi donc le ciel devrait-il être soutenu par Atlas, fils du Titan Poséïdon alias Enki - Éa, le fondateur de l'Atlantide ? Y aurait-il quelque chose qui encerclerait le monde ? Mais ne serait-ce pas une force, ou une énergie circulant sous la forme de la croix des 4 points cardinaux, les Mayas ayant adoré les "Bacabs", quatre frères divins postés par Dieu, quand Il créa l'Univers, à ses quatre coins pour soutenir les cieux et les empêcher de tomber ? Contre quoi cette protection ? Nous allons le découvrir : le nuage d'Oort ! Il est dit : << Les dieux mangeaient les pommes d'or pour rester jeunes - ceux-ci étant des planètes, ce qui leur permettait la jeunesse éternelle était sans doute une source d'énergie, ou des comètes provenant du nuage d'Oort, les pommes d'or étant peut-être des soleils ou bien le voile d'Oort lui-même.>>

La Tradition Primordiale rapporte que le premier continent habité, bien avant la Lémurie et l'Atlantide, fut l'Hyperborée, également nommé "Le Pays Blanc" et "Pays des Sept Ours" car 7 étoiles guidaient sa destinée, formant le chariot de la Grande Ourse, ou "Septentrion". La Tradition parle aussi d'une île, au-delà du désert de Gobi, entourée de hautes montagnes où vivaient des hommes presque transparents, blonds aux yeux bleus, mesurant environ 4 mètres de hauteur

: les Hyperboréens qui formèrent les premières civilisations aryennes en Asie, Iran et aux Indes. Cette île représentait le centre suprême nommé Avalon ou Shambhalla, matérialisant sur la Terre le point principal où se focalise le fameux Méridien 0riginel ou "Lumineux". L'Hyperborée fut également nommée Ultima Thulé ou l'Île Blanche (bien qu'elle ne fût probablement jamais une île) en laquelle vivait "une race divine et spirituelle, élevée au niveau de conscience cosmique, ne connaissant pas les guerres. Les Hyperboréens se servaient des Vril-Ya, engins de type OVNIS, volant grâce à l'usage de deux champs magnétiques inversement rotatifs ; ces disques permettaient la lévitation et l'accès à de grandes vitesses. La Force Vril était utilisée comme énergie soustraite au champ magnétique terrestre. Le continent des Hyperboréens - les Grands Transparents - fut englouti par un cataclysme 700.000 ans avant l'époque tertiaire : vers la fin de leur civilisation, les sages de Sem, prévoyant qu'une ultime catastrophe allait bouleverser la Terre, rendirent visite au souverain de la Terre Rouge, l'Atlantide, pour lui communiquer leurs craintes. C'est ensemble qu'ils construisirent l'édifice le plus beau et le plus résistant qu'un esprit humain pouvait alors concevoir, pour y cacher leurs connaissances afin qu'elles puissent être retrouvées par les peuples à venir. Jadis, ces mêmes Atlantes, le peuple d'Atlas, avaient redressé l'axe terrestre afin qu'il coïncide exactement à l'Axe Céleste, résultant que sous nos latitudes, la ronde des quatre saisons laissa place à un éternel printemps. Ce fut en ces temps lointains un règne d'abondance et de perfection qui laissa dans l'Inconscient Collectif le souvenir de l'Âge d'Or, thème présent dans toutes les traditions des peuples de la Terre. Mais ensuite la cruauté et le vice s'emparèrent du peuple Atlante ; le redressement de l'axe terrestre, sublîme réalisation créatrice de l'ordre cosmique, ne dura donc pas. Une comète dérégla cette mécanique bien huilée, occasionnant un bouleversement à 180°, l'hémisphère nord devenant l'hémisphère sud et vice-versa, et c'est ainsi qu'aux yeux des Anciens, notre planète parut se mettre à tourner dans l'autre sens, le Soleil se levant désormais à l'est, comme l'attesta Ovide dans sa description du mythe de Phaéton. À cette occasion, la position des pôles changea brusquement, et l'axe de rotation terrestre prit l'inclinaison sur l'écliptique actuelle, déclenchant le phénomène de précession qui n'existait pas durant l'Âge d'Or, la Terre orthoaxée ne pouvant alors connaître la précession, qui n'apparut qu'au Grand Déluge, quand l'axe terrestre reprit son inclinaison. L'autre conséquence directe fut l'allongement de l'année, car l'ellipse "vagabonde" de la Terre désaxée lui fit perdre cinq jours dans sa révolution annuelle autour du Soleil ; l'année standard se mit donc à faire 365 jours au lieu de 360. C'est ainsi que l'ordre s'effaça au profit du chaos et que l'Âge d'Or s'acheva : c'est bien ici la signification véritable de la Chute, trop imprécisément décrite dans l'Ancien Testament biblique. Le continent de l'Atlantide sombra alors progressivement sous les eaux. Six chefs se réfugièrent tout d'abord vers les glaces du Nord pour ensuite s'installer au Tibet, et peupler bien plus tardivement la Mésopotamie. Le septième chef, accompagné de ses fils, et de onze sages se réfugièrent vers la Terre Rouge. Les autres survivants disparurent dans les entrailles de la Terre ; ils parvinrent à vivre grâce aux zones de chaleur existant aux alentours du pôle physique terrestre jusqu'au jour où, les éléments calmés, ils débarquèrent en l'actuelle Grande Bretagne, migrant ensuite jusqu'en Europe Centrale.

Plusieurs milliers d'années avant notre ère, d'épaisses forêts recouvraient encore l'antique Scythie, s'étendant de l'océan Atlantique aux mers polaires. Dignes descendants des Atlantes, les Scythes, fils des Hyperboréens, élevaient alors à leurs aïeux d'immenses menhirs. Parmi les druides se trouva un jeune nommé Reem, appelé Ram ou Rama par les siens, signifiant "celui qui va de l'avant" : le bélier. Ce jeune druide avait démontré très tôt une aptitude singulière dans la connaissance des plantes, de leurs vertus, et de leurs sucs distillés et préparés en potions grâce auxquelles Ram parvint à sauver une grande partie de son peuple, alors décimé par une épidémie. Les disciples de Ram voyageant ensuite dans toute la Scythie avec des branches de gui furent considérés comme des messagers divins et leur maître comme un demi-dieu. Mais s'opposant aux pratiques des druides et druidesses de son temps, Ram manifesta publiquement, par la volonté du grand Ancêtre Manou, son intention d'abolir tous les sacrifices sanglants auxquels ces derniers se livraient. Il prit pour emblème le Bélier, auquel une partie des Keltos (celtes par corruption linguistique) lui opposèrent leur ancien Dieu, Thor, le Taureau. Les partisans du Bélier et ceux du Taureau s'affrontèrent en de rudes combats. Lors d'une fête à laquelle Ram refusa de se rendre, sentant un piège, il fut définitivement frappé d'anathème. Peu désireux que ceci ne provoquât une guerre civile, Ram décida de quitter son pays. Accompagné des individus les plus éclairés du peuple kelte, il voyagea alors jusqu'au Caucase, traversa la Volga jusqu'aux mers Noire et Caspienne. Dans ces contrées fertiles, il rencontra des tribus nomades qui se joignirent à eux et leur servirent de guides. Arrivé sur les hauts plateaux du Tibet, et avant d'entrer en Iran, Ram prit soin d'organiser ces peuplades qui voyaient en lui « l'envoyé du Grand Ancêtre », reconnaissant ses pouvoirs surnaturels : lire dans les pensées des gens, prévoir l'avenir et guérir les malades. Il divisa donc la nation en quatre classes : celle des Prêtres et celles des Guerriers, des Laboureurs et des Artisans, pour le bon fonctionnement de toute la communauté. C'est Ram qui enseigna aux peuplades nomades à ensemencer les terres, cultiver la vigne et développer une agriculture très riche. Il fonda la ville admirable de Vahr, ville admirable "où régnait la justice et dont tous les habitants étaient heureux". Dans leurs Livres Sacrés, les Hindous le représentent aussi comme un puissant théocrate, générant « des lois nouvelles aux peuples déjà civilisés, fondant des villes, terrassant les rois pervers

et répandant partout la félicité » (Fabre d'Olivet, Histoire philosophique du genre humain). Ram est à l'origine du culte des Ancêtres, auxquels on doit respect et vénération. Croyant en l'immortalité de l'âme, il pensait revenir lui-même sur Terre pour y parfaire son œuvre. Dans le Zend-Avesta, le dernier Zoroastre lui rend hommage, le désignant comme le premier envoyé du dieu Ormuzd.
Les Hindous l'honorèrent sous le nom de Râma, dans le Ramayan, l'épopée de Rama composée en sanskrit par le poète Valmiki : http://www.bldt.net/Go/Alpha/Rama/rama1.html ; le Tibet, la Chine, le Japon et tout le Nord de l'Asie le dénommèrent Lama ; le culte lamique, le lamaïsme, perdure encore dans toutes ces régions. Comme le dirent certains auteurs, "Ram fait partie de ces envoyés de l'Un sur Terre, pour guider son peuple". "Le cycle qu'il fonda atteignit un degré de culture scientifique peu ordinaire. La souveraineté de Justice de l'Empire du Bélier, l'ancienne hiérarchie de pouvoirs sacerdotaux et juridiques a, des siècles durant, donné au monde la plus grande somme de paix internationale, de liberté locale et de bonheur général dont il puisse jouir." Sources : Histoire philosophique du genre humain, Antoine Fabre d'Olivet, Editions l'Arbre d'Or. Initiation Solaire Ramique Restituée, André Cotty, éditions Ramiques, Lausanne, 1972. Les Grands Initiés, E. Schuré, Le Livre de Poche.

Que sait-on précisément de la civilisation de l'Archidruide RAM (également nommé RÂMA) et des siens ? Voici ce qu'en dit notre ami du site EDEN SAGA :http://eden-saga.com/fr/460-inde-indus-harappa-mohenjodaro-mahabalipuram-pont-d-adam-ceylan-l-empire-de-rama.html

Sautant maintenant rapidement les siècles - avec un écart de 400 ans dans les livres de la Genèse et de l'Exode; quatre siècles dont "on" ne veut absolument rien nous dire - nous traversons la dernière limite littéraire de 1400 av. notre ère, à l'heure où l'Épée va frapper (les Initiés codèrent symboliquement du nom de glaive ou d'épée la Comète du Jugement), quand les textes Cananéens de première main s'arrêtent soudainement. Apparaissant dans la dernière partie de cette période, durant l'époque biblique de Moïse, on observe que la présence de Dieu s'est transformée en une suite d'expériences spirituelles en relation avec Celui que nous pouvons nommer maintenant SEB ou GEB, GÉ, ou encore PAN : l'Esprit Planétaire de Gaïa, de polarité masculine : on entend sa voix provenir d'un buisson ardent, Il se déplace dans une colonne de nuée, et apparaît après cela dans des visions et des rêves. Il nous est expliqué par la suite dans les Écritures que : << en ces jours là, la parole de Yahvé était rare, la vision peu répandue >> (I Samuel III, 1). On ne perçoit plus alors que Dieu habite en personne à Bêth.El, mais qu'Il est devenu un personnage d'imagerie céleste qui réside DANS UNE AUTRE DIMENSION inexplicable au-delà du domaine physique matériel. Rencontré principalement par les prophètes et les voyants, Dieu (et les Siens) s'est déplacé d'un environnement ostensiblement réel vers un domaine de croyance et de tradition humaines...

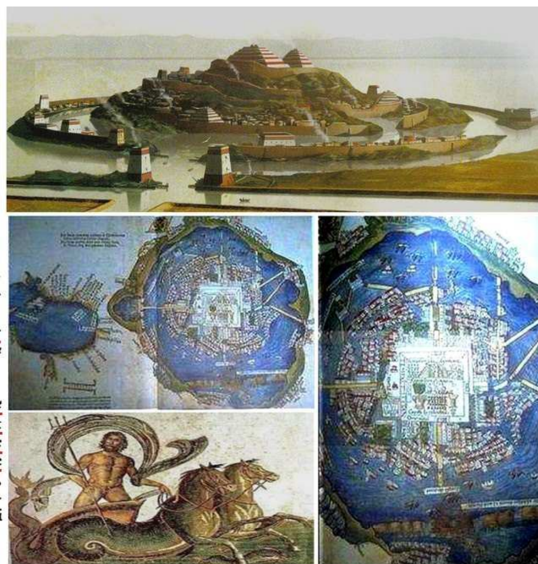
LE MESSAGE DE BERENGER SAUNIERE

• Nous avons explicité ensuite, dans *La Résurrection du Grand Cocu — Le Trésor Véritable de Rennes-le-Château, la « sortie de l'Ermite » et le « Catharisme* [c] », le message que nous avait suggéré l'analyse du petit domaine conçu et réalisé par l'abbé Saunière, curé du village de Rennes-le-Château à la fin du siècle dernier, à qui l'on doit de connaître cette stupéfiante information : « … *Une grotte sacralisée dès l'époque magdalénienne, devint un sanctuaire préceltique, une nécropole, à l'époque dite des ''porteurs de champs d'urnes'' ; cette vaste caverne est située dans le sous-sol du Razès* (nom ancien du territoire dont Rennes-le-Château était la capitale). *L'une des entrées permettant d'accéder au sanctuaire ancien se situe à proximité du Pech de Tauze, appelé Pech de Bugarach du nom de la commune qu'il domine. Les « druides » et bien après eux les membres de l'Eglise cathare de Montségur eurent connaissance du site et de ce qu'il préserve : un héritage culturel, voire scientifique, au sens des sciences de l'époque — astrologie, comput, astronomie, magie… —, autre peut-être, plus important encore, légué par nos prédécesseurs en ces terres désolées ; traces, preuves de cultures différentes de la nôtre ou de nos conceptions !…* »

Tel est l'enseignement de l'abbé Saunière.

Tel est, brièvement retracé, le contexte trésoraire de ce *Surprenant message de Jules Verne*, … quelque chose de prodigieusement important qui suscita l'intérêt des grands et des puissants de ce monde, du Moyen Age à nos jours ; quelque chose qui défie le temps… ; quelque chose aussi que l'homme simple, non-instruit, ressent confusément mais auquel, on le sent, il se prépare inconsciemment sollicité par une force obscure, par une vérité nouvelle qui s'imposent à lui !

Des temps sont venus… peut-être !





Cataclysme et mythologie

« Le feu de Sekhmet a brûlé les pays du neuvième cercle »

(texte de l'époque de Ramsès III à Médinet Habou)









Disparition civilisationelle cyclique :

Dans la vieille Égypte, les prêtres de Saïs dirent à Solon que l'Atlantide avait été détruite neuf mille ans avant le jour où ils lui parlaient. Dans un ancien codex maya conservé à Londres au British Museum, il est écrit : « En l'année 6 de Kan, le 2 Muluc, au mois Zrc, de terribles tremblements de terre se produisirent et continuèrent sans interruption jusqu'au 13 Chuen. Le pays des collines de boue, la terre de Mû, fut sacrifiée. Après deux secousses, elle disparut durant la nuit, constamment ébranlée par les feux souterrains qui firent que la terre s'enfonça et réapparut à plusieurs reprises et à différents endroits. A la fin, la surface céda et dix pays se séparèrent et disparurent. Soixante-quatre millions d'habitants s'enfoncèrent, 8.000 ans avant que ce livre fut écrit ».

Le docteur Schliemann, aujourd'hui célèbre pour avoir découvert les ruines de l'ancienne cité de Troie, trouva parmi le trésor de Priam une étrange potiche à la forme très particulière, sur laquelle était gravée en caractères phéniciens une phrase disant textuellement : « Du roi Chronos, de l'Atlantide ». Hors, saviez-vous que, parmi les objets déterrés à Tlahuanaca, en Amérique Centrale, les archéologues ont retrouvé des potiches très semblables à celles du trésor de Priam ? Lorsque ces potiches mystérieuses furent brisées intentionnellement à des fins scientifiques, on y retrouva des pièces de monnaie sur lesquelles on put lire en toute clarté la phrase : « Émise dans le Temple aux murs transparents ». Ce mystérieux temple en question ne fut autre que la Trésorerie Atlante. Dans les archives de l'antique temple bouddhique de Lhassa, on peut encore aujourd'hui lire une inscription chaldéenne très antique qui fut écrite deux mille ans avant notre ère et qui dit : « Quand l'Étoile Bal tomba à l'endroit où il n'y a plus maintenant que ciel et mer, les sept villes, avec leurs portes d'or et leurs temples transparents, tremblèrent et furent ébranlées comme les feuilles d'un arbre remuées par la tourmente. Et voici qu'une vague de feu et de fumée s'éleva dans les palais ; les cris d'agonie de la foule remplissaient l'air. Elle chercha refuge dans ses temples et dans ses citadelles, et le sage Mu, le prêtre de Ra-Mu, se présenta alors et leur dit : Ne vous ai-je pas prédit ceci ? Les hommes et les femmes, couverts de pierres précieuses et de vêtements éclatants, s'exclamèrent : Mu, sauve-nous ! Et Mu répliqua : Vous mourrez avec vos esclaves et vos richesses, et de vos cendres surgiront de nouvelles nations. Si celles-ci oublient qu'elles doivent être supérieures non pas

par ce qu'elles acquièrent, mais plutôt par ce qu'elles donnent, alors le même sort les frappera. Les flammes et la fumée étouffèrent les paroles de Mu, et la terre se brisa en morceaux et s'immergea dans les profondeurs avec ses habitants en l'espace de quelques mois ».

À l'origine, l'immense continent des Atlantes s'étendait et était orienté vers le midi, et ses cimes les plus élevées vers le septentrion ; ses montagnes dépassaient en taille, en altitude et en nombre toutes celles qui existent actuellement. La civilisation atlante n'a toujours pas été surpassée par notre civilisation moderne, prétentieuse et imbue de sa technologie. Les Atlantes connaissaient eux aussi l'énergie atomique, et ils l'utilisèrent en temps de paix comme en temps de guerre. La science atlante eut l'immense avantage d'être unie à la magie ; on fabriquait des GOLEMS, robots extraordinaires contrôlés par un certain type d'Élémentals supérieurs ; ces golems, ainsi dotés d'intelligence, ressemblaient à des êtres humains et ils servaient fidèlement leurs maîtres ; n'importe quel golem pouvait informer son propriétaire des périls qui le guettaient et l'informer sur de multiples aspects de la vie pratique. Les Atlantes disposaient aussi de machines extraordinaires et merveilleuses, comme celles qui, fondée sur l'utilisation des minéraux cristalins, pouvait transmettre par télépathie de précieuses informations intellectuelles au mental de tout être humain. Les lampes atomiques éclairaient les palais et les temples aux murs transparents. Les vaisseaux maritimes et aériens du vieux continent submergé étaient mus par l'énergie nucléaire. Les Atlantes savaient encore soustraire les corps à la gravité, et ce, à volonté : à l'aide d'un petit appareil qui tenait dans la paume de la main, ils pouvaient faire léviter n'importe quelle masse, aussi pesante fut-elle. Les villes atlantes furent florissantes tant que leurs habitants restèrent fidèles à la spiritualité de leurs ancêtres, tant qu'ils observèrent les préceptes de AEDON alias Enki-Éa (mythologiquement devenu Neptune-Poséïdon), tant qu'ils ne violèrent pas la loi et l'ordre. Mais quand ils se mirent à profaner les choses sacrées, quand ils abusèrent du sexe, quand ils furent souillés par l'orgueil et l'arrogance, ils furent alors châtiés et plongés avec toutes leurs richesses au fond de l'océan.

Dans la vieille Égypte, les prêtres de Saïs dirent à Solon : « Tous les corps célestes se meuvent sur leurs orbites, et ils subissent des perturbations qui entraînent avec le temps la destruction périodique des choses terrestres par un grand feu ». L'histoire du déluge universel, dont on retrouve des versions dans les traditions de tous les peuples et ethnies humaines, ne sont que les souvenirs diffus de la Grande Catastrophe atlante (Hercolubus) survenue dans l'ère du Verseau. Tous les enseignements religieux de l'Amérique primitive, tous les cultes saints des Incas, des Mayas et des Aztèques, tous les dieux et déesses des anciens Mésopotamiens, Égyptiens, Phéniciens, Scandinaves, Hindoustans, etc..., sont d'origine atlante. Il est urgent de savoir, il est nécessaire de comprendre, que les dieux et déesses tardivement cités par Homère dans L'Iliade et dans L'Odyssée furent des héros, des rois et des reines de l'Atlantide. Tous les peuples antiques ont vénéré et adoré ces personnages hors du commun qui vécurent en Atlantide, qui unissait géographiquement l'Amérique et le Vieux Monde. Quoiqu'en disent pes esprits chagrins, les civilisations indo-américaines antiques ont bien une origine atlante. Les religions égyptienne, inca, maya, etc..., furent fondées sur les bases des cultes antérieurs des Atlantes. L'alphabet phénicien, ancêtre des alphabets européens, plonge ses racines dans un alphabet atlante antique qui fut correctement transmis aux Mayas par les Atlantes. Tous les symboles et hiéroglyphes des Égyptiens et des Mayas proviennent de la même source atlante : c'est ainsi que s'explique leur ressemblance, trop grande pour être le résultat d'un simple hasard. Plusieurs traditions antiques affirment que les Atlantes possédaient un métal plus précieux que l'or, et que celui-ci était le fameux Orichalque aux caractéristiques si particulières que nous sommes bien incapables d'élaborer. La catastrophe qui mit fin à l'Atlantide fut terrifiante. Il ne fait aucun doute que la violation de la Loi donne toujours un résultat catastrophique.

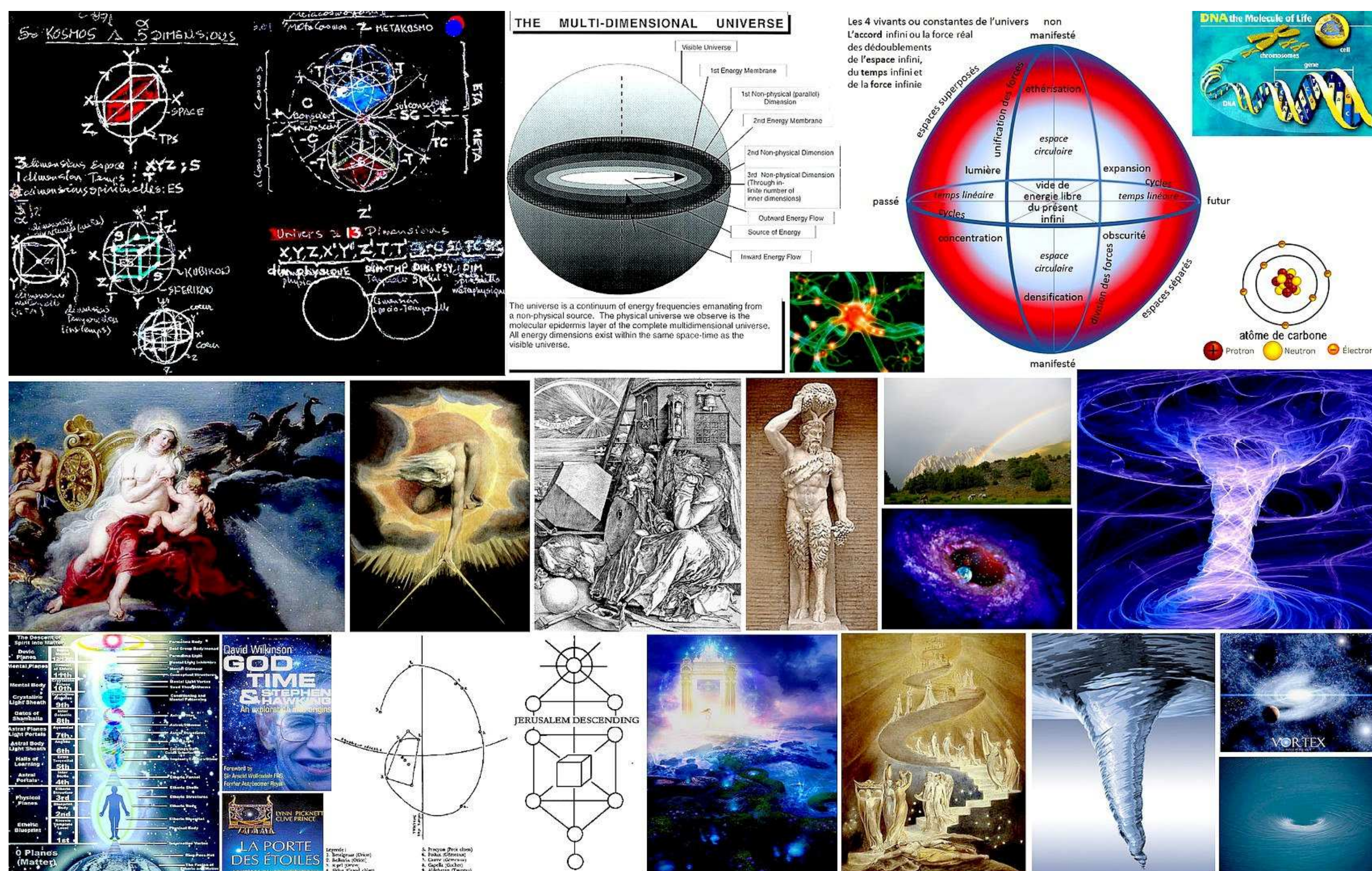
Quels qu'aient pu être les suzerains de la Grande Assemblée de l'Anannage, et d'où qu'ils aient pu venir, il n'y a donc aucune raison particulière de douter de leur existence. Les centaines de milliers d'anciennes tablettes d'argile aujourd'hui exhumées de différents sites archéologiques, les bas-reliefs, pierres gravées, artefacts et ruines de cités et monuments cyclopéens dans diverses régions du globe, tous, sur des milliers d'années, sont en accord dans leurs descriptions et paraissent avoir été réalisés à titre de témoignage d'un très lointain passé pour les générations futures, avec autant de sincérité qu'aucun autre document historique. Mais en dernière analyse, il ne nous est pas expliqué si les divers descendants des personnages divins sont morts ou se sont déplacés ailleurs, en une autre dimension ou un monde parallèle, restant à surveiller l'évolution de l'humanité et à discrètement interagir avec elle au titre de "Supérieurs Inconnus" jusqu'à l'instant fatidique où ils décideront de revenir... Le fait indiscutable est que la perception documentaire

a complètement changé aux environs de 1400 av. J.C., dans une sorte de changement de dimension, depuis celle d'une présence physique réelle des "dieux" à celle d'une mystérieuse présence spirituelle invisible, dès lors que l'astéroïde qui fut nommé indifféremment Sekhmet, Absinthe, Étoile de Baal, Anat, Typhon, Phaéton, Surt, etc... s'écrasa sur Terre, mettant fin à plusieurs civilisations établies en Afrique de l'Est, Égypte, Péninsule Arabique, Mésopotamie, îles méditerranéennes et Europe de l'Ouest.

Sur ces premiers dieux, il avait pourtant été bel et bien question autrefois de personnages "terrestres", véritables héros déifiés par les humains pour les avoir instruits et réalisé d'étonnantes structures de pierres - dont les pyramides dispersées aux quatre coins de la planète, l'imposante Baalbeck, Tiahuanaco en Bolivie ; Palenque, Teotihuacan, les sites du Yucatan et Zempoala au Mexique ; Aramu Muru, le Macchu Pichu, Ollantaytambo et Sacsahuaman au Pérou ; le site submergé de Yonaguni, au large du Japon ; l'Hypogeum de Hai Safiendi en l'île de Malte ; Nan Madol et les autres curiosités de Mélanésie et de Micronésie ; le Temple de Göbekli Tepe et les cités souterraines de la Cappadoce en Turquie, pour ne citer que quelques-unes. Ces "dieux", géants puisque d'une taille respectable, et à la durée de vie supérieure comparées à celles des êtres humains, quittèrent l'arène littéraire à l'époque de Moïse quand le dominant El / El Elyon, l'un d'entre-eux qui avait établi sa résidence à Bêth.El en l'actuelle Palestine, devint totalement impénétrable dans la Bible. Si lui et les autres dieux et déesses existèrent vraiment jusqu'au milieu du deuxième millénaire avant notre ère, il est légitime que nous puissions aussi bien demander : que leur arriva-t-il donc après ? Plus grave dans les implications qui en découlent, des astéroïdes géo-croiseurs percuteraient-ils notre planète beaucoup plus fréquemment que nous le supposerions, participant à détruire cycliquement des formes de vie que Dame Nature, en ses expérimentations biologiques, estime parvenues à leur terme évolutif, de nouvelles espèces prenant le relais ensuite ? Une réponse positive à cette question expliquerait bien des choses restées obscures jusqu'à présent, notamment qu'un même terrible évènement ait eu lieu aussi près de nous qu'aux environs de l'an 1.000 de notre ère, contraignant l'Élite Oligarchique de l'Ordre Noir H.B.R.. à falsifier une nouvelle fois l'Histoire du Monde, ses moines et autres érudits inventant de A à Z une période moyen-âgeuse de quelques quatre siècles !

Comment est-il possible que des prêtres ou des druides, ou qui que ce soit d'autre, dépositaires de la Tradition et de l'Histoire, en soient tout d'abord arrivés à confondre Dieu, le Grand Esprit du Tout ou la Conscience Infinie, ineffable et inappréhendable à nos cinq sens, avec le Démiurge de notre Système Solaire, nommé l'Archonte par les Gnostiques, puis, dans un second temps assimiler Dieu au J.ÉOVÉ (déformé en Jéhovah), le Chef ou Commandeur (DÂVIDUM déformé en David) de l'Assemblée des Anciens ? Il n'y a qu'une réponse possible à cette deuxième interrogation : l'esprit du Démiurge
(aussi bien que celui des autres archontes) s'incarne en certains êtres humains, ces individus devenant ici-bas la personnification momentanée de tel ou tel esprit.

Force est de constater que, cependant, les réponses définitives à nos questionnements légitimes demeurent un mystère non éclairci par nos livres d'histoire, nous ramènant tout droit sur une autre question par laquelle nous avions commencé cette investigation : conformément à la croyance d'un grand nombre de personnes dans le monde, le Dieu du monothéisme émergeant existe-t-il toujours réellement sous quelque autre forme aujourd'hui ? Son esprit ou Son âme (ou bien encore les deux) se serait-Il réincarné ? À ce stade final, nous en rajouterons une dernière : se pourrait-il qu'Il puisse se manifester prochainement, à la surprise générale ?



Notre enquête sur l'invention humaine de Dieu nous a amené à finalement nous questionner sur la définition donnée aux entités et personnages ayant été associés plus ou moins habilement à la divinité unique mâle des trois principales religions monothéistes que sont le judaisme, le christianisme et l'islam, principalement appelée Yahvé, YHWH, Jéhovah, Dieu, le Créateur, le Seigneur, Notre Père, Allah.

Arrivés à ce stade de l'enquête, nous en sommes rendus à penser que la Divinité Primordiale est une MÉTA CONSCIENCE INFINIE ET INTEMPORELLE, source d'énergie éthérique alimentant et connectant tout dans ce que nous, humains, nommons l'Univers atomique ou le Cosmos (signifiant en grec "ordre" et "beauté ; ce qui n'a rien d'étonnant, puisqu'il suffit pour s'en convaincre de lever les yeux vers le ciel par une belle nuit étoilée et de contempler le firmament ; chacun peut ainsi vérifier que nous nous trouvons effectivement au cœur d'un univers où tout n'est qu'ordre, beauté et harmonie), véritable océan d'ondes énergétiques de toutes natures et plans fréquentiels émises par le Royaume de Lumière ou Soleil Central. La Lumière symbolise la Méta-Conscience intemporelle qui existait avant et existera après le Multivers et dont notre univers est la Création. C'est ce que les religions appellent "Dieu". Il existe une connexion directe entre cette "Méta-Conscience de l'Univers" et notre cerveau, une parcelle de cette Lumière étant présente dans le coeur, demeure de l'atôme ultime de chaque être humain et de tout être vivant doué d'une conscience. L'organisation de ces multi-dimensions de l'Univers présente une analogie avec l'informatique. En effet, le monde matériel que nous appelons la "réalité" correspond à ce que nous voyons sur l'écran d'un ordinateur, les objets familiers (icônes, menus, fenêtres) constituant l'interface avec l'utilisateur. La "Matrice énergétique" (voir la théorie des supercordes) génère la réalité que nous voyons sur l'écran : des flux d'électrons dans les microprocesseurs, les "attracteurs de probabilités" correspondant aux instructions en langage machine qui orientent et déterminent les flux d'électrons dans les microprocesseurs. La "Mémoire de l'Univers" correspond ainsi au programme informatique en langage évolué (C++, Pascal, etc...) qui produit les instructions en langage machine. Enfin, la "Méta-Conscience" de l'Univers correspond au programmeur, le créateur du programme informatique !

La Matière est le monde de particules et d'objets formés par les particules atomiques, molécules, cellules, êtres vivants, planètes, étoiles, galaxies, etc... Pour comprendre la notion de multi-dimensions, au-delà de la Matière, il est important de savoir que les particules de matière ne sont pas comme des billes ou des micro planètes. Pour les physiciens, les

particules dont notre monde et nous-mêmes sommes constitués sont en réalité des ondes et de l'énergie, ou plus précisément des quantas d'énergie. C'est à dire des "paquets d'énergie", ou encore, des concentrations d'énergie dans l'espace. Il faut aussi savoir que l'espace entre les particules n'est pas réellement vide, le "vide quantique" étant un niveau minimal d'énergie, mais restant toutefois de l'énergie. Des particules de matière naissent spontanément de l'énergie du vide. En fait, le vide renferme une fantastique quantité d'énergie. Par ailleurs, les lois régissant la Matière ne sont pas les mêmes pour les "petits" objets comme les particules, et les "gros" objets qui peuplent notre monde familier. Le monde des gros objets est régit par les lois de la physique classique, et donc, les mêmes causes y produisent les mêmes effets. Si nous faisons l'expérience de laisser tomber un verre par terre, le verre se cassera à chaque fois que nous répèterons l'expérience. Le monde des particules, dont les gros objets sont pourtant constitués, quant à lui est régit par la physique quantique, et en parfaite contradiction avec la logique ordinaire, les mêmes causes n'y produisent pas toujours les mêmes effets. La même expérience (comme une collision entre particules) pourra donner plusieurs résultats possibles, mais selon une proportion déterminée et prédictible. Autrement dit, en physique quantique il est impossible de déterminer le résultat d'une expérience, mais il est possible de prédire avec une grande exactitude la proportion des différents résultats possibles sur la moyenne d'un grand nombre d'expériences. La répartition de ces probabilités de résultats est habituellement représentée par une courbe que les physiciens appellent la "fonction d'onde". Les physiciens s'accordent pour supposer qu'au-delà de la Matière vers l'infiniment petit, l'Univers est constitué d'énergie et d'information. Au-delà de la Matière se trouve donc probablement une Matrice énergétique qui sous-tend la Matière et serait son information, de la même façon que l'ADN est l'information de la cellule qui le renferme. C'est ce monde que la physique commence à aborder, avec la théorie des Supercordes, et c'est aussi ce monde que décrit la théorie de l'Univers holographique de Karl Pribram, selon lequel la Matière et ses "paquets d'énergie" résulteraient de champs d'interférences, les énergies s'additionnant aux zones de chevauchement des ondes. De ce point de vue, notre réalité serait comparable à un hologramme qui ne serait pas seulement fait de lumière comme les hologrammes de notre technologie humaine, mais un hologramme fait de matière. Ici commencerait ce que les spiritualistes nomment le "monde non manifesté".

Nous entrons désormais dans le domaine de la métaphysique, et donc de l'hypothèse pure, même si ces hypothèses peuvent être basées sur des expériences vécues et ce que l'on appelle l'intuition. Au-delà des champs d'interférences, de "l'hologramme", ou de la "matrice énergétique" du niveau précédent, il y aurait une dimension constituée "d'attracteurs de probabilité". Ces "attracteurs" seraient comme des champs qui étireraient les probabilités de synchronisation entre les événements, qu'il s'agisse des événements quantiques, biologiques ou humains. Au niveau quantique, les attracteurs influenceraient directement la réalité en déterminant la "fonction d'onde". Au niveau macroscopique, les évènements sont principalement le résultat des lois de la physique classique et de la biologie. Mais l'influence des attracteurs s'exercerait sur la probabilité de synchronisation des évènements dans le temps. Or dans un système complexe, l'ordre dans lequel arrivent les événements est déterminant pour le résultat final. C'est ce qu'on appelle "l'effet papillon" : un facteur infinitésimal peut s'avérer déterminant si il arrive au bon endroit et au bon moment. Ces attracteurs seraient ainsi capables de favoriser la rencontre entre deux molécules qui s'associeront pour former une molécule organique puis une cellule, ou encore, la rencontre entre deux humains faits pour se rencontrer et réaliser de grands projets. C'est donc dans cette dimension que ce trouve la clé des coïncidences remarquables qui ne sont pas dues au "hasard", mais à ce que le psychanalyste Carl Gustav Jung a appelé la "synchronicité". Dans l'hypothèse où le cerveau possèderait des "fonctions quantiques" qui le connecteraient à cette dimension, cela expliquerait l'influence de nos rêves et de notre imagination sur la réalité. Grâce à cette connexion, notre esprit aurait le pouvoir d'augmenter ou diminuer les probabilités d'événements. Cette connexion est d'autant plus probable que les dimensions sous-jacentes à la Matière ne se situent pas dans un ailleurs lointain ; elles résident au coeur même de la Matière qui constitue les neurones de notre cerveau. (Voir Deepak Chopra et son hypothèse du cerveau quantique, et le livre du Dr Melvin Rose, "La divine connexion"). Les "attracteurs de probabilités" sont générés et modulés par les sphères qui constituent la mémoire de l'Univers et des âmes. Ils sont influencés par les pensées et les actes des êtres vivants, par les "nécessités" du point de vue de la Création (c'est à dire de la réduction de l'entropie), et par l'Esprit de l'Univers qui "rêve sa Création".

Les rayons cosmiques, constitués de différentes particules à haute énergie en provenance de l'espace et du Soleil, sont capables de traverser n'importe quelle matière à une vitesse proche de la lumière. Nous sommes traversés en

permanence par ces particules. La quantité de rayons cosmiques reçus sur une surface équivalente à la paume de la main est de 655 particules par heure, soit environ 11 particules à la minute. La théorie des Supercordes est actuellement l'hypothèse la plus avancée et la plus prometteuse vers la découverte des fondements ultimes de la Matière. Toutes les particules qui constituent la matière (protons, neutrons, électrons, quarks, photons, etc...) seraient en fait l'émanation d'une seule entité, appelée "supercorde" et qui serait une vibration, un peu comme une note de musique. Selon la longueur d'onde de cette vibration, la corde apparaîtrait comme telle ou telle particule dans le monde matériel. De ce point de vue, l'Univers serait... de la musique ! Une musique dont les notes formeraient une symphonie plutôt que du bruit... L'équation d'Einstein, E = MC2, signifie deux choses très importantes : 1) la Matière équivaut à l'Énergie, car elle peut être transformée en énergie, et réciproquement. 2) une très petite masse de matière renferme une immense énergie. La bombe atomique est une application de ce principe : en cassant la cohésion du noyau d'un atôme, une énergie colossale, résidant paradoxalement au niveau de l'infinitésimal, se libère. Nous pouvons imaginer l'énergie contenue dans les milliards d'atômes qui constituent notre corps !

Deux ensembles de sphères, sorte de Cerveau Universel, représentent la Conscience et la Mémoire de l'Univers. Chaque sphère est fractale et renferme d'autres sphères, qui à leur tour contiennent d'autres sphères, etc... Constituées de pure conscience et d'information, ces sphères sont la mémoire de tout ce qui a été et de ce qui sera, mais aussi de tout ce qui aurait pu être et de tout de qui pourrait être. Autrement dit, les sphères mémorisent les réalités "réelles" mais aussi des myriades de réalités virtuelles. Avec ses deux ensembles de sphères, le cerveau cosmique serait ainsi bipolaire, à la manière du cerveau humain ("Dieu a fait l'homme à son image"). La "mémoire des Âmes" serait un peu comme le lobe cervical droit (cerveau affectif, intuitif et spirituel), et la "mémoire de la Création" serait comme le lobe cervical gauche (cerveau rationnel et organisateur). Le premier ensemble de sphères est la mémoire des âmes. À chaque âme d'un être vivant correspond en effet une sphère. Cette sphère est en même temps incluse dans une sphère plus grande qui correspond à l'âme collective d'une société, elle-même incluse dans la sphère encore plus grande de l'Âme planétaire, etc... Le cerveau des êtres vivants est connecté à cette "Mémoire de l'Univers". Les êtres vivants sont comme des capteurs de l'Univers qui alimentent cette Mémoire Cosmique en émotions, sensations, pensées, idées ou sentiments... Grâce aux capteurs sensoriels et émotionnels que sont les êtres vivants, l'Univers peut se voir et se ressentir lui-même, et expérimenter directement la Création. Le cerveau humain est connecté à cette mémoire dans le sens de l'émission comme de la réception. La sphère d'une âme individuelle est en communication avec les autres sphères et peut donc capter des informations qui proviennent d'autres âmes, d'où les phénomènes de télépathie. Il existe également des connexions entre les sphères qui se traduisent par des connexions entre les personnes. Deux personnes dont les âmes sont connectées dans la dimension des "sphères" seront irrésistiblement amenées à se rencontrer et à réaliser des choses ensemble. On peut parler de "personnes corrélées", à l'image des particules sub-atomiques corrélées (dont le changement du sens de rotation de l'une entraîne le même changement pour l'autre). Les sphères s'influencent aussi mutuellement par résonance. À l'intérieur d'une civilisation, chaque esprit influence les autres, en même temps qu'il est influencé par les autres. De même, les civilisations s'influencent les unes les autres, au-delà des distances et sans être en contact direct. Ainsi, la disharmonie engendrée actuellement par les humains sur la Terre (à cause de la souffrance des êtres, des émotions négatives, des peurs, de la violence et de la destruction) peut se propager par résonance aux sphères d'autres civilisations et les influencer négativement. Le deuxième ensemble de sphères est la Mémoire de la Création. Comme le premier ensemble, il est organisé selon une structure fractale. La sphère d'un être vivant est englobé dans la sphère du groupe auquel il appartient, elle-même incluse dans la sphère de l'espèce biologique, incluse dans la sphère de l'écosystème planétaire, incluse dans la sphère de la vie galactique, etc... Ces sphères enregistrent les expériences et les événements vécus par les êtres vivants. Elles sont connectées au cerveau mais aussi à l'ADN. Les éventuelles difficultés d'adaptation des créatures à leur environnement ainsi que leurs rêves d'évolution sont captés par les sphères qui déclenchent les mutations correspondantes dans l'ADN. (Par sa forme spirale et sa composition, l'ADN pourrait avoir les capacités d'une antenne). L'évolution des espèces serait à la fois régie par des évolutions lentes et progressives conformément à la théorie de Darwin (auto adaptation et sélection naturelle), mais aussi par des évolutions brusques (les "sauts de l'évolution") déclenchées par la Mémoire de la Création. Ce mécanisme expliquerait la fantastique rapidité avec laquelle la vie a été capable de se développer sur Terre. Car les "solutions" qui sont envoyées vers l'ADN sont parfois inventées "sur mesure", mais elles sont le plus souvent puisées dans la mémoire de situations similaires sur d'autres planètes qui existent ou ont existé dans l'univers, et pour lesquels des solutions ont déjà été élaborées et testées. C'est dans ces sphères que se situe également "l'Inconscient Collectif", c'est à dire la mémoire collective et inconsciente d'une société ou d'une civilisation. Les phénomènes de réminiscences du passé d'un lieu sont des

perceptions qui proviennent des sphères de cette "Mémoire de la Création". Elle correspond également aux "archétypes" et aux "idées" de Platon, aux "mémoires Akashiques", ou aux "créodes morphogénique" du biologiste Ruppert Sheldrake. Le cerveau étant connecté à ces sphères, l'esprit de chaque être humain a la capacité d'accéder à l'ensemble des connaissances accumulées dans la Mémoire de l'Univers. C'est là que réside la source de l'inspiration véritable que connaissent les grands artistes, penseurs ou scientifique. Notre "sphère personnelle" est une mémoire "extracorporelle" (non localisée dans le cerveau). Cette part de notre mémoire est intemporelle. Les informations qui y sont mémorisées existent au-delà des vies incarnées (elles demeurent après la mort, et préexistent avant la naissance). C'est dans cette mémoire que s'inscriraient les souvenirs des expériences de NDE (near death experiment - personnes ranimées après avoir été cliniquement mortes, et qui disent avoir vu défiler les moments de leur vie et avoir voyagé dans un tunnel débouchant sur une lumière). Pendant une NDE, le cerveau est cérébralement mort et ne peut enregistrer aucun souvenir. Si des souvenirs de ces expériences existent, c'est qu'ils ont été enregistrés ailleurs que dans le cerveau. Ces sphères sont également à l'origine des découvertes simultanées réalisées par des chercheurs qui font la même découverte à quelques jours d'intervalle et sans s'être concertés. Cela est dû au fait que le cerveau des seconds chercheurs a capté dans les sphères la découverte que les cerveaux des premiers y avait enregistré.

Les ésotéristes symbolisent le Cosmos par un cube, identifié comme un Kubicon, représentant la Conscience Infinie elle-même inscrite dans un Sfericon ; un Cosmos métaphysique donc : le METAKOSMOS, représenté à la fois dans sa dimension physique (l'Eta) et dans sa dimension métaphysique (le Meta). Le cube (Kubicon) définit la dimension matérielle (spatiale) de deux univers : un positif et un négatif. Le mouvement des cubes à l'intérieur des sphères englobantes (Sferikon) détermine la dimension temporelle (temps) de chacun des deux univers opposés. Le mouvement spatio-temporel de l'une des sphères constitue la conscience et l'inconscience de chacun des univers qu'elle représente, l'un étant le Subconscient de l'autre. La rencontre des deux spatio-temporalités est constituée d'un SAS permettant l'échange d'information subconsciente entre l'un et l'autre univers, c'est la Transconscience du Cosmos. Une sphère englobante de la totalité du système constitue la Supraconscience ou Conscience Absolue du METAKOSMOS.

De cet Esprit du Tout ou Conscience Infinie a émané une Dyade, soit un couple polarisé masculin-féminin. La Gnose prétend que le Principe Féminin, que les gnostiques nommèrent SOPHIA, et que nous considèrerons ici comme la Grande Déesse-Mère, quelque soit le nom qui lui soit affecté, décida de créer par Elle-même sans l'aide ni le soutien de son complément masculin. De sa pensée (ou son rêve) naquit son Fils, l'Archonte ou Démiurge que les Purs Christiens nommaient l'Avorton ou le Grand Arrogant pour la simple raison qu'ignorant de ses origines, Il fut persuadé d'être le Dieu Unique, après avoir créé lui aussi son propre monde : la sphère céleste contenant les constellations du zodiaque sous la régence desquelles fut placé notre système solaire ainsi que onze autres. Mais est-ce bien là la Vérité ? Qui peut prétendre la connaître, et d'ailleurs, y a-t-il une seule vérité ou de multiples ? Les Initiés des Écoles des Mystères de l'Ancienne Égypte assuraient quant à eux que Ptah et Asar-Osiris présidaient à l'évolution des âmes par le jeu des réincarnations...

De fait, chaque astre, chaque planète, chaque satellite, est une entité dotée d'un esprit manifesté dans un corps céleste. Ce sont là LES DIEUX de nos lointains ancêtres, lesquels, par l'observation attentive du ciel nocturne, leur attribuèrent un nom après avoir dégagé leurs principaux traits de caractère. Les Anciens découvrirent additionnellement le fonctionnement mécanique de cette machinerie universelle ; ainsi, l'astro-théologie étant née, les Anciens s'appliquèrent-ils à calculer précisément les cycles spatio-temporels affectant leur habitat terrestre et cherchèrent-ils à transmettre cet important Savoir aux générations futures. Pour eux, notre planète, la Terre-Mère URANTIA, était un être vivant et intelligent, et ils nommèrent son Esprit directeur : Gé, Geb, Gaïa, ou encore Pan. Les Anciens relevèrent en outre que l'état originel de Pan et des autres esprits de la Nature (aussi nommés génies ou élémentals) était un tourbillon d'énergie en mouvement constant ; nébuleux comme un léger brouillard, ce vortex rayonne généralement de lumière colorée, parfois en une seule teinte et d'autre fois, en deux ou plus, qui ne se mélangent pas et demeurent séparées comme les couleurs d'un arc-en-ciel (c'est d'ailleurs la raison pour laquelle l'arc-en-ciel fut ensuite associé dans la Bible à l'arc(he) de l'Alliance faite avec Dieu). Cette fine vapeur de lumière change de couleur et est souvent couverte d'une multitude de petites lignes ondulées, ces dernières étant habituellement dorées, mais peuvant s'écouler comme du liquide d'un tuyau, formant continuellement des formes mouvantes d'une incroyable beauté. Ces corps de lumière diffèrent les uns des autres par leur taille et leur brillance, allant des tons pastels à des couleurs fortes et brillantes. toutes sont belles, pures et lumineuses, rayonnantes de lumière intérieure. On peut considérer que ce sont des tourbillons d'énergie, mais d'une énergie intelligente. Ce n'est par conséquent pas du fait du hasard si les Érudits notèrent "Le grand G céleste" dans le ciel, constitué d'une spirale de neuf étoiles remarquables formant la lettre G : Beltégeuse, Bellatrix, Rigel d'Orion au

centre, Sirius, Procyon, Pollux, Castor, Capella et Aldébaran. L'usage de cet ancien symbole du "G" (prononcé "Hay" ou "Hay Ya" et chanté dans toutes les cultures indigènes américaines), représentatif de notre Voie Lactée spiralante, est frappant dans tout l'art de la méso-Amérique.

Apparemment donc, les deux notions d'Esprit et de Matière s'opposent, comme le haut et le bas, le plus et le moins, le chaud et le froid ; mais ils peuvent aussi se recouper, cette opposition étant une authentique relation complémentaire qui ne signifie pas une séparation mais plus probablement une union ; reste à comprendre quelle est la nature de cette union. Les scientifiques considèrent que la Matière est tout ce qui existe concrètement (opposé à l'abstrait) et visiblement en dehors de notre esprit, c'est-à-dire ce qui est perçu par nos sens. Mais, plus subtilement, la Matière est le substrat, la substance susceptible de recevoir une forme. Quant à l'Esprit, l'étymologie du mot latin spiritus fournit les sens de a) souffle divin, b) d'être surnaturel, c) de l'Esprit Saint (au masculin) alors qu'à l'origine le terme fut du genre féminin. Deuxièmement, le mot "esprit" désigne l'ensemble des facultés intellectuelles et psychiques de l'homme, voire son caractère, d'où des expressions comme "avoir l'esprit d'à-propos", "faire de l'esprit", "avoir l'esprit large ou étroit". Pourtant cette opposition n'est pas toujours évidente : la matière du minéral (violet, comme l'Améthyste) n'est justement pas visible, c'est la forme et la couleur qui le sont ; de même, la matière sur laquelle travaille le physicien n'a plus rien à voir avec les quatre "éléments" (terre, eau, air, feu). L'atôme lui-même semble une réalité non empirique, non observable directement, et presque abstraite. Or, le non empirique, l'abstrait, semble relever de l'esprit et non de la matière ! Finalement, le spirituel ne semble donc pas se restreindre à l'immatériel, à l'incorporel mais flirter aussi avec la Matière que l'on ne peut négliger ni dédaigner. Concernant la nature de l'être humain, l'opposition de l'Esprit et de la Matière recoupe l'opposition de l'âme et du corps. S'agit-il de deux substances distinctes comme le pensait Descartes ? Peut-on réduire l'une à l'autre : par exemple peut-on réduire l'esprit à l'activité cérébrale ou faut-il supposer une troisième substance intermédiaire, assez énigmatique, l'union de l'âme, de l'esprit, et du corps ? La "vie humaine" ne serait-elle pas finalement une synthèse de l'âme et du corps, de l'esprit et de la matière ?

Le matérialisme soutient que seule existe la Matière, et que l'Esprit n'est qu'une forme de matière ou au pire un rêve et une illusion. Le spiritualisme au contraire soutient que seul l'Esprit existe, et que la Matière n'en est qu'une faible copie, une sorte d'apparence. Les deux théories sont également traditionnelles, même si le spiritualisme semble plus ancien et davantage lié à la vision religieuse du Monde consistant à distinguer un monde matériel, essentiellement voué à la corruption, et un autre monde spirituel, éternel et pur. Côté matérialisme, on peut citer le grec Démocrite qui fit de la réalité un ensemble d'atômes et de vide, un tout purement matériel ; l'épicurisme, axé sur la recherche du bonheur et de la sagesse, le but étant d'atteindre la tranquillité de l'âme, devint la suite logique de cette doctrine matérialiste et, dans ce système, l'esprit, la pensée, n'est qu'un ensemble d'atômes, donc, le "souffle divin" ou principe immatériel n'est qu'un mythe.

Côté spiritualisme, l'exemple extrême est le Gnosticisme, mouvement religieux regroupant des doctrines variées du bassin méditerranéen et du Moyen-Orient caractérisées par la croyance que les hommes sont des âmes divines emprisonnées dans un monde matériel créé par un dieu mauvais ou imparfait appelé le Démiurge. Peu après l'avènement du christianisme, diverses sectes gnostiques propagèrent des idées immédiatement jugées hérétiques par l'Église de l'Empire Romain, entraînant une rébellion contre cette dernière. En bref, les gnostiques reprochèrent à l'Église des katholikos et à sa doctrine son manque de spiritualisme, et le fait d'accorder beaucoup trop d'importance au monde matériel, et donc de favoriser toutes formes de corruption. Les gnostiques refusèrent par exemple le dogme de l'incarnation et de la rédemption, car pour eux, la chair, synonyme de péché, ne pouvait être sauvée et ne pouvait pas servir à sauver... Pour eux, l'Esprit, le Divin, n'avait strictement rien à voir avec la Matière. Sans qu'il soit besoin de poursuivre, on voit bien le problème de ces deux thèses opposées : étant donné qu'elles rejettent ou qu'elles méprisent un aspect de la réalité, elles sont dogmatiques à l'égal, dans leur refus d'examiner le rapport nécessaire entre la Matière et l'Esprit. Or l'une des manières dont l'Esprit peut s'intéresser à la Matière, c'est de chercher à la connaître et de la pénétrer pour la transformer...

La physique moderne divise la Matière, énergie et champs de force, en "particules élémentaires" inobservables. L'atôme, qui comprend un noyau, lui-même composé de petites particules, les "quanta", n'est pas une unité insécable car des électrons gravitent autour ; aux yeux des scientifiques, tous ces éléments ne sont que des quantités de force échangées, et non des solides consistants, induisant que l'Univers n'est par conséquent qu'un champ de forces. La physique contemporaine a dû poser l'existence de nouvelles particules : les hypothétiques "quarks", pôles d'énergies jusqu'à présent inobservables qui ne peuvent être décrits que mathématiquement. La description de la réalité matérielle devient

ici purement conceptuelle, la physique moderne soutenant que seules les manifestations, les apparences de la Matière sont connaissables empiriquement : par exemple une planète est observable et connaissable ; à la limite, l'atôme est connaissable, mais, en-deçà de l'atôme (et contrairement au sens même du mot atôme), il y a toujours quelque chose de sécable et donc virtuellement quelque chose d'inconnaissable : ce petit "quelque chose" qui échappe toujours malicieusement à l'esprit scientifique ! C'est le principe même de falsifiabilité énoncé par Popper ayant dit que les théories ne sont jamais vérifiables absolument mais qu'elles sont vraies seulement tant qu'elles ne sont pas falsifiées. Il y a toujours quelque chose, à un moment donné, qui peut faire tomber une théorie. Il faut donc bien admettre que non seulement tout n'est pas expliqué mais encore que tout n'est pas explicable. Donc, on peut être sûr qu'en ce monde, tout n'est pas Esprit et que "quelque chose" est Matière...

Au début du XXè siècle, face à la montée des thèses scientifiques matérialistes, Bergson affirma l'existence de l'Âme ou de l'Esprit comme étant une réalité distincte du cerveau humain, sans avoir nié pour autant le rôle de ce dernier : << L'activité cérébrale est à l'activité mentale ce que les mouvements du bâton du chef d'orchestre sont à la symphonie. La symphonie dépasse de tous côtés les mouvements qui la scande ; la vie de l'esprit déborde de même la vie cérébrale.>> Bergson, "L'âme et le corps". Bergson admit qu'il existe une "relation" entre le cérébral et le mental, mais relation ou solidarité ne veut pas dire pour autant "équivalence" ou identité. Du point de vue de la thèse des neurosciences, consistant généralement à réduire toute pensée à une activité du cerveau, soit une matière organique soumise à un ensemble de réactions chimiques, la pensée n'est qu'une fonction de cet organe qu'est le cerveau ; l'esprit humain appartient au domaine de la Nature et se plie donc à ses lois ; la conscience ne serait alors que l'émergence d'un fonctionnement neurophysiologique très complexe. L'esprit humain pourrait alors être pensé sur le modèle d'une machine hyper sophistiquée aux combinaisons complexes, et il n'y aurait pas de différence de fonctionnement entre un ordinateur et un cerveau humain. Pourtant il manque à la machine une fonction essentielle à l'esprit, qui justement n'est pas seulement une fonction : il s'agit de la
Conscience. Même si la Conscience n'est que le résultat de la complexité des structures du cerveau humain, ne produit-elle pas une différence de nature et non plus seulement de degré entre l'homme et les autres vivants ou les machines perfectionnées, à partir du moment où elle impose une distance par rapport à soi, et où elle ouvre une transcendance ? N'est-ce pas cela qu'on est en droit d'appeler "Esprit" ? La faiblesse des thèses spiritualistes est celle de toutes les philosophies qui font de la Conscience une intériorité et non une relation au monde ; or comme l'affirment les "existentialistes", la Conscience est bien une relation au monde, une Transcendance - ce mot n'exprimant pas spécialement quelque chose d'immatériel, mais surtout l'au-delà de "nous-même", c'est-à-dire tout ce qui nous dépasse et avec quoi nous sommes néanmoins en relation. En ce sens, "autrui" est transcendant. Tout ce qui provient d'autrui, d'une certaine façon, est spirituel : ce qu'autrui offre à chacun peut être matériel, mais dans ce don, la générosité même est spirituelle ! Si nous nommons "esprit" cette sorte de légèreté, de grâce, de bonheur qui préside parfois à notre rapport aux autres, il sera bien difficile de situer cette activité de la Conscience dans un lobe particulier du cerveau ! L'Esprit est donc relation et transcendance. D'ailleurs, si l'Esprit n'était que matière sophistiquée ou activité neurologique, il chercherait uniquement à augmenter son propre rendement, comme une machine, et ne perdrait pas de temps en questions sur le "sens" des choses. Les questions sur le sens, le "pourquoi du comment", et le choix face à ce que nous sommes, ces questions restent entières. Ce ne sont pas des questions purement intellectuelles ; elles ont aussi une cause affective. Si nous n'étions pas aussi des êtres de chair, des êtres souffrants, il est sûr que les questions métaphysiques ne se poseraient pas. Entre le matériel et l'esprit vient se loger la sensibilité, les sentiments, les passions : il s'agit toujours de l'âme, mais en un sens particulièrement concret, non pas où ce serait observable et objectif, mais plutôt au sens de vécu et de subjectivité. Quelle que soit l'intelligence d'une machine, elle restera toujours en retrait par rapport à un animal sur ce plan là. Les passions prouvent la relation intime, et même l'union de l'âme et du corps. L'homme se définit par cette union. C'est ce qu'on peut appeler la réalité humaine. Les passions renvoient à la vie, et la vie ne représente-t-elle pas la meilleure synthèse de l'âme et du corps ? Des philosophes contemporains, comme Michel Henry, soulignent le fait que la vie et la pensée en l'homme sont une seule même chose. Le "cogito" selon Michel Henry n'est pas une pensée abstraite, mais un "se sentir soi-même" en tant que "vivant", une relation immanente à soi qui définit aussi bien la "vie".

Ainsi donc, l'être humain vit sur une planète intégrée à l'Oeuf Cosmique. Notre vie ici-bas, en troisième dimension, semble cependant loin de baigner dans l'ordre et la beauté que nous pouvons observer dans le ciel. La Conscience cosmique est en effet celle d'une dimension d'existence supérieure qu'il nous faut désormais atteindre si nous voulons dépasser le prisme déformant de la 3D qui fausse notre perception actuelle de la réalité. Car il existe au moins sept grands niveaux de conscience chez l'être humain, les quatre premiers étant liés à la matière et aux quatre Éléments qui

la composent : l'Élément Terre correspond au plan physique et à la matière dense ; l'Élément Eau (2 D) est lié à l'imaginaire, sur l'eau se reflètent les différents mondes et les illusions qu'ils projettent sur l'écran fractal déformé de notre conscience primitive ; l'Élément Air (3 D) correspond au monde de la pensée, les vents soufflant sur nos formes-pensées et leur imprimant le mouvement ; l'Élément Feu (4 D) est lié à la conscience cosmique, la quatrième dimension étant une dimension intermédiaire, un pont vers la multidimensionnalité, vers notre nature solaire, universelle et galactique, un tremplin vers la Conscience divine (5 D), qui nous entraîne à son tour vers la Conscience transcendentale (6 D) avant que nous parvenions à la Conscience de l'Unité (7 D) au terme du processus ascensionnel que nos âmes sont toutes appelées à traverser, dans cette vie ou une suivante. Selon le niveau auquel nous sommes parvenus, nous ne sommes cependant pas tous programmés pour nous "réveiller" en même temps à la Conscience cosmique et divine pour la bonne et simple raison qu'il s'agit d'une auto-programmation. De la même manière que nous choisissons le lieu, le moment et les conditions de nos incarnations successives sur la Terre en fonction des objectifs que notre âme s'est fixés, c'est à chacun de nous qu'il appartient de régler et d'autoréguler les modalités de son retour à l'Unité. Le processus est intime et peut se faire en douceur ou de manière tout à fait chaotique. Nos progressions ne sont pas comparables, les étapes ascensionnelles que notre âme s'était assignées avant de s'incarner n'étant pas toujours acceptées par notre ego. Elles sont parfois totalement rejetées par incompréhension ou par peur. Se souvenir de ses origines célestes et faire en sorte de s'y reconnecter, tout en étant maintenu enfermé et fondu dans une société cartésienne et matérialiste, n'est pas une entreprise facile ; n'importe quelle âme éveillée et unifiée pourrait en témoigner. C'est cependant ce qui nous est demandé aujourd'hui. De nombreux enfants nés au cours des dernières années reconnaissent déjà leurs origines galactiques et ont le don de télépathie. Ils ont besoin qu'on les laisse se reconnecter à leur être multidimensionnel. Il est plus que temps maintenant de cesser de leur dissimuler la vérité sous prétexte que l'on enseigne depuis toujours une histoire complètement falsifiée de l'Humanité aux enfants de la Terre. Le monde entier souffre de désinformation et d'intoxication mentale, et il est désormais urgent, vraiment urgent que cela cesse !

D'où provient cette perte des connaissances sacrées ? De l'entrée dans le Kali Yuga, le cycle de l'Ombre. La civilisation atlante ayant disparu, son legs devint l'objet de l'accaparation de la caste sacerdotale hébraïque. Les Dieux célestes vinrent à exister ici-bas, les prêtres divinisant les héros aux yeux des populations incultes. Dès lors, chaque chef, commandeur, roi ou pharaon devint de son vivant la personnification d'un dieu ; leurs épouses, n'étant pas en reste, furent des déesses. Cette déification des personnages importants des communautés humaines fut parfaitement décrite par l'érudit Sanchoniaton, auteur de l'histoire des Phéniciens, aussi bien que dans les tablettes cunéiformes mésopotamiennes. En ces temps antiques, il était admis que l'esprit ou l'âme d'un des archontes pouvait décider de s'incarner dans un être humain choisi, à la destinée ainsi tracée. Mais, petit à petit, le culte de la Déesse-Mère tout d'abord, puis ceux voués à une pluralité de dieux et déesses secondaires, furent éliminés - souvent violemment - au rythme des ères zodiacales, aboutissant au seul culte autorisé d'un dieu unique de polarité masculine. En terme intellectuel, comme admis et confirmé à la fois dans les théologies juive et chrétienne, il n'existe pourtant absolument aucune preuve, ni même une évidence circonstanciée que l'on puisse citer à cet égard. Il s'agit donc bien là d'une invention forgée par les prêtres de l'Ordre H.B.R. et nous avons précédemment vu comment l'affaire fut orchestrée.

Aujourd'hui, on nous laisse donc exactement dans la même situation que celle à laquelle Blaise Pascal fut confronté il y a 350 ans ; et l'on peut seulement dire que le Dieu de la Bible existe en tant que concept optionnel basé sur un choix individuel, lui-même dépendant de l'environnement culturel du lieu de naissance : un individu né en Occident ayant toutes les chances d'adhérer au christianisme tandis qu'un arabe aux Proche et Moyen Orients sera intégré à l'Islam. Dieu est donc l'objet d'une croyance immatérielle, pas d'une certitude fondée, et qu'on choisisse de croire ou non demeure purement une question de conjecture et d'opinion personnelle. Mais nous ne saurions terminer cette enquête sans aborder le thème d'êtres multi-dimentionnels venus ici-bas il y a fort longtemps à des fins d'évolution, ou même parfois de destruction. Dans une recherche si sérieuse des origines de Dieu, ceci pourrait paraître loufoque aux yeux de certains si la Tradition hermétique n'en faisait pas référence et si l'histoire ne nous avait pas laissée des traces précises de leurs passages. Passons donc au commentaire suivant...

Conspiration reptilienne / Serpents de Sagesse & Dragons :

Depuis quelques années, une vague conspirationiste structurée et fortement médiatisée (ex. : "V", série télévisuelle) doublée d'une littérature en vogue qui n'a rien d'innocent, prétend dénoncer une influence pernicieuse de forces ophidiennes ou reptiliennes. Certains auteurs contemporains tels que David Icke et Anton Parks (pseudonyme d'auteur) se sont même emparés de cet aspect pour relier le Serpent à une influence extraterrestre sournoise qui serait sur la Terre depuis des centaines de milliers d’années. Là, nous nous rapprochons d'une vérité dérangeante, l'existence des PLANEURS ayant été divulguée et fort bien décrite par Carlos Castaneda : des entités incorporelles (esprits ou djinns), véritables vampires psychiques se nourissant de l'énergie issue des peurs et viles émotions humaines, qui ont asservi l'Humanité, notamment au moyen de l'implantation de fausses croyances inculquées au moyen des religions. Toutefois, rien ne permettant d'associer ces entités négatives au Serpent, il convient de comprendre pourquoi les maîtres de la Conspiration tiennent tant à provoquer frayeur, effroi et dégoût dans l'esprit humain relativement à ce reptile. C’est une nouvelle fois grâce à la Tradition Primordiale hermétique que nous allons rétablir la Vérité, par un retour dans le lointain passé, remettant les pendules à l'heure.

TIAMAT - TEHOM - MALDEK - LUCIFERA = LA DÉESSE-MÈRE, DRAGON FEMELLE : nos lointains ancêtres considéraient les astres comme des entités vivantes qui pouvaient donc naître et mourir. C'est la raison pour laquelle rois et héros du temps jadis furent déifiés, portant le nom d'une constellation, d'une étoile ou d'une planète. N'avaient-ils pas raison ? Pensez-vous vraiment que la Terre soit un simple globe inanimé sur lequel la vie serait apparue par le simple jeu du hasard, et que l'homme, si supérieur soit-il, aurait le droit de tout s'accaparer et saccager ? Ou faites-vous partie du nombre grandissant de personnes dont le coeur vous suggère que notre Mère la Terre, aux corps multi-dimentionnels complexes mais cohérents, est un organisme vivant qui nourrit tous ses règnes, le nôtre fait d'ingrats, inclus ? Et si tel est

le cas, c'est un sérieux coup porté à l'ego humain des scientistes sans conscience, car l'heure est à l'éveil des consciences pour certains, mais à l'éradication des virus parasitaires en ce qui concerne les autres ! Les textes mésopotamiens nous décrivent Tiamat comme la planète océanique originelle qui éclata à l'occasion de la "Bataille Céleste", formidable cataclysme survenu à l'intérieur du système solaire. L'Enûma Elish (l'Épopée de la Création) nous explique que <<... en l'immensité de l'espace [au commencement de notre système solaire] seul APSÛ, le Procréateur [le Soleil, Dragon Mâle] et Tiamat [Maldek], la Déesse-Mère qui porta Tous les Dieux [les autres planètes du système solaire] sont formés, mêlant leurs "eaux" [ondes - énergies]. Puis Tiamat est poétiquement dépeinte sous les traits d'un DRAGON FEMELLE donnant naissance à ses "enfants", horde désordonnée de 11 planétes conduite par Kingu (la Lune) "qu'Elle a élevé" ; cette petite famille de jeunes planètes suivent des orbites instables, rien n'étant encore ordonné, certaines même menaçant leur Mère en leurs déplacements erratiques : << Les frères divins se réunirent ; il destabilisent Tiamat de tous côtés. Ils menacent le flanc de Tiamat par leurs harcèlements dans le domaine du Ciel. Apsû [le Soleil] était impuissant à faire taire leurs clameurs ; Tiamat restait muette face à leurs courses. Leurs actes étaient répugnants... Désagréables leurs courses ; en hautains maîtres des cieux >>. Bien après va avoir lieu "la Bataille Céleste" : l'intrusion dans le système solaire d'une Comète (ou Naine Brune) se dirigeant sur Tiamat qui met en avant sa propre "horde" pour se défendre : << Elle réunit son Conseil, ivre de rage... Forte des onze auxquels elle a donné naissance... En rangs serrés ils escortent le flanc de Tiamat ; furieux, ils conspirent sans cesse, nuit et jour. Ils sont prêts au combat, ils bouillonnent de colère, en fureur ; ils sont regroupés, font face à la bataille >>. La taille et la masse de KINGU augmentent soudain, la "Bataille" est proche : << De tous les dieux qui composaient sa horde, son Premier-né, KINGU, Elle mit en avant ; parmi eux tous Elle lui donna stature. Pour le placer à la tête des troupes, pour qu'il commande la horde, pour qu'il porte les armes au cours de l'assaut, pour qu'il se place au devant du combat, pour qu'il soit, dans la bataille, le commandant. Elle confia ce pouvoir aux mains de Kingu. Comme Elle l'avait appelé dans ses rangs, "Je t'ai confié une mission" lui dit-Elle ; je t'ai fait le plus grand de l'Assemblée des Dieux ; la gouvernance des Dieux, je l'ai placée en toi. En vérité tu es Suprême ! Elle lui donna une Table de Destinée qu'Elle arrima à son torse... Kingu fut promu à un rang élevé, il avait reçu le statut d'un Dieu >>. La poésie du texte sumérien traite ensuite de la "jalousie" des 10 autres jeunes planètes qui conspirent entre-elles, furieuses à tel point qu'elles font appel à l'Envahisseur : la Comète qui fait son intrusion dans le système solaire. << Tiamat en furie hurla, ses jambes tremblantes sous leurs assises... Elle jeta à maintes reprises un sort contre son assaillant... Quand le Seigneur (l'un des nombreux noms donnés à la Comète) étendit son filet pour qu'Elle s'y prenne, Il lâcha le "Vent Mauvais" qui le suivait sur sa face [la queue de la Comète], Tiamat ouvrit la bouche pour l'engloutir... D'autres vents frappèrent son flanc et distendirent son corps... Allez éteindre la vie de Tiamat [ordre donné à l'Envahisseur, la Comète]... Déchirant ses entrailles, en brisant son coeur... L'ayant ainsi abattue, il anéantit sa vie >>. Puis survient l'instant où << un vent puissant balaya les eaux... un éclair jaillit... >> En fait, une énorme déflagration se produisit en notre jeune système solaire, en l'occurence l'arrivée d'un corps céleste étranger qui impacta violemment Tiamat avant - soit de prendre son rang orbital en la ronde des planètes - soit de poursuivre sa ronde cyclique éllipsoïdale. Sous le choc, Tiamat fut rompue en deux moitiés, l'une devenant notre Terre, sa cohorte de satellites étant dispersée, des milliers de débris planétaires devenant la ceinture d'astéroïdes de Kuiper. L'un des récits de JOB (XXVI, 7-13) rappelle l'Évènement : << La voûte martelée Il allongea à la place de Tehom, la Terre suspendue dans le vide ; Il enferma les eaux dans leur densité, sans que la nuée crevât... Sa puissance freina les eaux, Son énergie fendit l'Altier. Son vent donna sa mesure au Bracelet martelé [la ceinture d'astéroïdes], Sa main étouffa le dragon [Tiamat] qui se tordait >>. Les textes mésopotamiens antérieurs décrivent la formation de la ceinture d'astéroïdes à partir de la demi-sphère de Tiamat : << L'autre moitié d'Elle-même Il en fit comme un écran dans les cieux. Assemblant les morceaux, Il les plaça comme guetteurs... Il plia la queue de Tiamat pour former la Grande Bande comme un bracelet >>. Le texte sumérien de l'Enûma Elish affirme ensuite que "le Seigneur" [l'intrus venu d'outre-espace] engendre trois satellites ("vents") en interaction avec Anu (Uranus) qui en réaction "donne naissance" à quatre lunes semblables. Le texte sumérien, quand survient la déflagration destructive de Tiamat, insiste avec force détails sur la formation de la ceinture d'astéroïdes, "bracelet martelé" de débris orbitant entre Mars et Jupiter.

URANTIA - GAÏA = LA TERRE : nous venons de voir comment notre planète, la Terre, est la moitié qui subsiste de Tiamat, la planète originelle du système solaire. D’après nos livres d’histoire, les DINOSAURES (tiré du grec, signifiant terribles reptiles, grands lézards) se seraient éteints il y a 64 millions d’années, exterminés par une météorite géante qui aurait percutée l'Amérique Centrale. Effectivement, les traces de l’impact sont toujours visibles et laissent imaginer l’ampleur de cette catastrophe mondiale. La vérité historique veut donc qu'avant ce cataclysme d'ampleur planétaire, l’espère dominante terrestre fut reptilienne, la Vie l'ayant choisit naturellement, car la plus robuste en un environnement alors hostile. Et le fait, jusqu'alors soigneusement mis sous le boisseau, c'est que nous ne descendons pas du singe mais nous résultons de l'évolution forcée de ces sauriens géants. En d’autres termes, nous avons pu évoluer et devenir des

humains grâce à cette météorite providentielle ! Oui, l'espèce humaine existe à cause d'un accident planétaire et son origine génétique est reptilienne, la preuve en est, dans la boîte crânienne, le CERVEAU REPTILIEN ayant précédé l'apparition du CERVEAU MAMMALIEN à la période dite du "tertiaire mammalogique" (le mammouth, le rhinocéros tichorinus, le boeuf musqué, le renne, etc... se retirèrent vers le nord de l'Europe et de l'Asie quand le climat s'adouci). D'ailleurs, le terme d'histoire naturelle MAMMIFÈRE, signifiant "qui a des mamelles", range l'espèce humaine au sein des VIVIPARES à température fixe et à mamelles, première classe du règne animal ; hors, rappelons que certains reptiles sont ovipares, mais d'autres sont bel et bien vivipares !

Le serpent, quant à lui, est un reptile atypique qui a toujours marqué les hommes. Ceux-ci l'ont ainsi de tout temps intégré à leurs mythes, en faisant un symbole que l'on retrouve dans toutes les mythologies des différents peuples. En fait, les Initiés distinguèrent rapidement DEUX serpents : le bon serpent symbolisant l'énergie vitale, et le serpent venimeux, par conséquent dangereux, les hommes en ayant fait un animal maléfique, symbole du mal et de la mort. À cet égard, c'est principalement la religion judéo-chrétienne qui s'est chargée de répandre ce concept en identifiant le Serpent de la Genèse au Diable. Auparavant, les Hébreux connaissaient les "seraphs", serpents de feu décrits comme terribles mais pas mauvais, le Serpent d'Airain d'Akhénaton le Moses (Moïse biblique) en constituant le parfait exemple : « Alors l'Éternel envoya contre le peuple des serpents brûlants ; ils mordirent le peuple et il mourut beaucoup de gens d'Israël. L'Éternel dit à Moïse : Fais-toi un serpent brûlant et place-le sur une perche ; quiconque aura été mordu et le regarda, conservera la vie. Moïse fit un serpent d'airain et le plaça sur une perche » Nombres XXI, 6-9. Les mots hébreux pour serpent et airain étant les mêmes dès lors qu'on enlève les points massorétiques (N H SH), certains exégètes interprétèrent que ces serpents étaient les Séraphins dont Isaïe a dit qu'ils avaient 6 ailes : « Avec la tête d'un faucon [le serpent] est de nature divine et un symbole du Soleil. C'est pourquoi une secte gnostique [les Ophites] l'a choisi comme leur divinité tutélaire et c'est pourquoi le Serpent d'Airain fut élevé par Moïse dans le désert afin que les Israélites le regardent et vivent » ("Lecture du 18ème degré" p. 278 par Pike). On peut rapprocher la nature des Séraphins, "gardiens du trône de Yahvé", de na'hash seraph, na'hash ne'hoshet, serpent brûlant, SARAPH (Shin Resh Phe) étant la racine du verbe brûler. Le séraphin reçoit le feu divin et le transmet aux hiérarchies angéliques inférieures qui elles-mêmes le distribuent à l'Homme. Seuls les serpents pervertis apportent la mort, tandis que le serpent d'airain apporte la Vie éternelle, posé comme il l'est sur le bâton, tel le Christ sur la croix cosmique. Ceci est renforcé par le fait que l'airain est une transmutation du bois (selon Isaïe 60, 17) et qu'ainsi, le Christ identifie-t-il le bois de la croix et lui-même au na'hash ne'hoshet pour que « tout homme qui croît en Lui ait la vie éternelle ». Tout comme le Serpent est lié à la Connaissance, à la Sagesse et à la magie, le cuivre ou l'airain est connecté depuis des temps immémoriaux par toutes les écoles mystiques à la planète Vénus qui contrôle et dirige le manas humain supérieur (le manas étant tout autant le sauveur que le tentateur de l'humanité). Avec Vénus, nous revenons aux rituels Naasènes de la hiérogamie sacrée de l'homme et de la femme. Il est d'ailleurs intéressant de noter ici que les rituels Naasènes actuels se déroulent toujours avec la présence d'objets sacrés en airain marquant par là l'attachement de leur courant à la Femme symbolisée par Vénus, la Déesse de l'Amour. Ce n'est nul hasard si nous retrouvons le symbole du Serpent d'Airain dans la Franc-Maçonnerie au sein des Degrés du R.É.A., le 25ème degré dit du "Chevalier du Serpent d'Airain", étant dit avoir pour origine un Ordre hospitalier fondé lors des Croisades par un certain John Raph ; or, le mot de passe du grade est INRI et le mot du grade est IOHAN RAPH (en hébreu, raph signifie soigner, guérir) et référant JEAN (le Baptiseur ou Guérisseur) au Serpent d'Airain est alors ici très clair car avec IOHAN/JEAN, nous touchons de près aux symboles Johannites. Lors des cérémonies de ce grade, l'effigie du Serpent crucifié sur le Tau est placée à l'Est du Temple. Notons aussi que le bijou du grade est un Tau surmonté par un Cercle : le Ankh ou Croix Ansée égyptienne sur lequel un serpent est accroché. Sur la croix elle-même sont gravés les mots KhaLaTI (Il a souffert), et sur la partie supérieure de la croix, le mot NeKhuShTaN (Serpent d'Airain)...

Les anciens Égyptiens, qui craignaient les serpents venimeux, avaient également fait des reptiles un symbole terrible : pour eux, le pire ennemi du dieu solaire Râ était le serpent Apep (Apophis), représentation du mal et du chaos ; cependant, Râ avait lui-même un autre serpent terrible à son service pour l'aider à combattre ses ennemis : l'Uraeus placé sur sa tête. Et quand Râ se promenait dans sa barque sacrée, celle-ci était entourée par le serpent Mehen qui le protégeait. Les Égyptiens connaissaient aussi un tout autre serpent : celui qui entourait la Terre en se mordant la queue, séparant celle-ci du Noun, l'Océan Primordial extérieur. Ce serpent sera ensuite repris par les Phéniciens puis par les Grecs qui lui donneront le nom d'Ouroboros. Plus tard il deviendra aussi le symbole des cycles cosmiques. Les Ases connûrent un serpent identiques : Midgardsormr (le serpent du Midgard) qui entourait lui aussi toute la Terre. Aux Amériques, un serpent cosmique était également connu des Aztèques qui le nommèrent Mixcoatl, le "serpent des nuages", et des Mayas qui l'appelaient Wakah-Chan, le "serpent debout" (à deux têtes) dont la queue se situait dans les

Pléiades et la gueule ouverte dans le Sagittaire. Au final, cette symbolique des deux serpents - l'un bon, l'autre mauvais - voile en réalité la Connaissance ésotérique de l'Énergie KUNDALINI, thème que nous allons développer dans un instant. Le mythique serpent Arc-en-Ciel des peuples anciens représentait les eaux fertilisantes ou leur dispensateur tel que chez les aborigènes d'Australie où il fut un serpent géant hermaphodite, créateur des êtres vivants et maître de la fertilité ; lorsqu'il était dans le ciel, il apparaissait sous la forme d'un arc-en-ciel régnant sur la pluie, tandis que lorsqu'il était sur terre, il se cachait dans les trous d'eaux, régnant sur les sources. Au Queensland, il était appelé Targan ou Takkan, pour les Mialis il était Borlung, pour les Ungariyims il était Ungud, pour les Vauwalaks il était Yurlungur, et pour les Gunwinggus il était Ngalyod. Ailleurs, il avait pour noms Kurreah, Waagai, Wagyl, Waugal, Kanmare, Numereji ou Wonambi.Kurreah, Waagai, Wagyl, Waugal, Kanmare, Numereji ou Wonambi. En Afrique, le serpent Arc-en-Ciel, maître des pluies et des rivières, est connu également du nom d'Oshumaré chez les Yorubas (hermaphrodite), Anyiewo chez les Ewés, Aida-Wedo (féminin) et Damballah-Wedo, Dangbé ou Danh chez les Fons (masculin se confondant avec le serpent encerclant le monde), Mbumba chez les Bantous du Zaïre (hermaphrodite), Nkongolo ou Chinawezi chez d'autres Bantous, Nenaunir chez les Massaïs, et Murles chez les Nilotes. Les Basques le connaissaient aussi comme étant Maju ou Sugaar, serpent géant règnant sur les orages. Au Mexique, il exista aussi un dieu des eaux et de la végétation remontant au moins à l'empire de Téotihuacan (III-VIIIè siècle de notre ère) qui était représenté par un serpent à plumes et était le compagnon de Tlaloc, le dieu de la pluie. Plus tard il fut appelé Quetzalcóatl. En nahua (langue aztèque) "Coatl" signifie "serpent" et "Quetzal" est le nom d'un oiseau, mais ce mot a également le sens de "précieux" ; donc "Quetzalcoatl" pouvait se traduire par "Oiseau-Serpent", "Serpent aux plumes de Quetzal" ou "Serpent précieux". En maya Yukatèque, ce même dieu portait le nom de Kukulkan (Kukul = oiseau, kan = serpent), et en maya Quiché, il était appelé Gucumatz (Guc = oiseau, Kumatz = serpent). Les Hopis et les Tewas (Tanoans) du sud-ouest des États-Unis d'Amérique croyaient également à Awanyu, un serpent à plumes ou à cornes qui était le gardien de l'eau. Il y avait aussi le bon serpent Sint Holo chez les Choktaws, le méchant serpent cornu Utkena chez les Cherokees, le serpent cornu Mishipizhou chez les Ojibwas, le serpent à plumes Mishipizheu chez les Algonkiens et le serpent Urcaguey des Incas. Et chez les Mayas Chortis, il y avait le grand serpent Ch'ih-Chan / Noh-Chan, maître des eaux et de la pluie. L'eau suivant un cycle, elle passe sans cesse du ciel, où elle est stockée sous forme de gouttes de pluie dans les nuages, au sous-sol, où elle est stockée sous forme d'eau de source. Le serpent arc-en-ciel a donc à la fois un aspect céleste et un aspect souterrain. Il peut donc à la fois représenter le masculin et le féminin, le haut et le bas, le ciel et les enfers, la vie et la mort. Cependant, cet animal étant capable de muer et de changer régulièrement de peau (exemple : Le serpent Nesu saqaqqari, "Lion de la terre", qui vola la Plante de Vie à Gilgamesh), on en fera aussi l'un des symboles de la renaissance, de la régénération (résurrection) ou même de la réincarnation, la vie, tout comme l'eau, suivant des cycles de mort et de renaissance, de condensation et de sublimation. Parfois, le bon serpent subsistera comme symbole non plus de la fertilité mais de la Force Vitale, le Ki ou Chi : par exemple sur le caducée des Sumériens et des Hindous.

Les Nagas : aux Indes, les Initiés associèrent les Esprits de la Nature à des hommes-serpents appelés "Nagas". Ceux-ci résumaient les symboles existants associés aux serpents. Ainsi, au début, ils étaient considérés dangereux et maléfiques pour devenir par la suite des représentants de la fertilité et de la fécondité associés à l'arc-en-ciel. Lorsqu'ils vivaient sous terre, ils étaient fréquemment les gardiens des trésors enfouis ; nous décodons ici l'importance de l'énergie tellurique associée au parcours sinueux des rivières souterraines, force magnétique participant à la transcendance de l'être humain. En contact sensitif avec ces Esprits de la Nature ou Élémentals, les Adeptes Hindous et Tibétains s'assimilèrent eux-mêmes à des Nâgas ; ils étaient nommés "serpents" parce qu'ils incarnaient la Sagesse et la Connaissance ; et c'était bien là des êtres humains, pas des reptiles !

Les Dragons : avec le temps, les serpents mythiques devinrent de plus en plus grands et de plus en plus monstrueux, les hommes ayant tendance à vouloir leur ajouter des pattes, en faisant ainsi des dragons. Ces dragons, vague souvenir de Tiamat enfoui dans l'Inconscient Collectif, symboliseront à peu près les mêmes choses que les serpents, bien qu'ils aient tendance à être moins bénéfiques. Le mot draco en latin, et drakon en grec, désignait primitivement les serpents avant de se rapporter plus tardivement aux dragons. C'est d'ailleurs la mythologie gréco-romaine qui fit du dragon le gardien des trésors qu'un héros devait tuer. À titre d'exemple, Ladôn, le serpent-dragon qui gardait les pommes d'or du jardin des Hespérides fut tué par Héraclès. Chez les peuples Indo-Européens, le Serpent, maître des eaux fertilisantes, fut souvent transformé en un mauvais dragon provoquant des inondations (ainsi le dieu-serpent Maju/Sugaar des Basques, identifié à un dragon) ; c'est pourquoi de nombreuses légendes racontent qu'un dieu de l'orage fut envoyé pour le tuer, un nouveau dieu prenant ainsi la place de l'ancien pour régner sur les pluies, et c'est ainsi que que Mardouk tua Tiamat, la Mère Dragon ; que le dieu Teshub/Tarhunt tua le dragon Illuyanka ; que Zeus tua le monstre Typhon ; que Thor tua le serpent Midgardsormr ; que Indra tua le dragon Vrita. Même chez les Mitsogos du Gabon et les Yombés du bas-Congo,

on retrouve Mpulu-Bunzi (représentant la pluie) qui décapite le python arc-en-ciel Mbumba (représentant ici la sécheresse). Parfois, c'est aussi l'oiseau-tonnerre qui attaque le serpent des eaux ; par exemple, chez les Indiens Lakotas, l'oiseau-tonnerre bat Unktehi, le serpent des inondations. Idem chez les peuples d'Afrique du Sud et en Inde ou les serpents Nagas s'opposent à l'oiseau Garuda. En Mésopotamie aussi, le serpent céraste mythique (vipère cornue) fut transformé pour donner de nombreuses sortes de dragons dangereux, ennemis ou emblèmes de divers dieux. Exemples : le Ushum / Mush-Bashmû / Mush-shatûr (grand serpent cornu vénimeux sans pattes), le Ushum-gallu ("Serpent Ushum géant", serpent-dragon Bashmû avec deux pattes), le Sirush / Mush-hushu ("serpent rouge de colère", dragon à tête de lion puis de serpent cornu avec des pattes d'aigle et de lion), le Mush-mahhu / Mush-sag-imin ("serpent suprême", dragon à 7 têtes) qui deviendra chez les Grecs, l'hydre de Lerne tué par Héraclès. En fait, la Chine fut le seul pays où les dragons conservèrent pleinement l'aspect bénéfique des anciens serpents mythiques ; c'est ainsi que le dragon Long y est resté le symbole des nuages de pluies venant fertiliser le sol au printemps. Les Chinois se plaisent parfois à différencier plusieurs sortes de dragons : le Shen-Long, dragon des pluies ; le Di-Long, dragon des sources (identifié au ver de terre) ; le Fucong-Long, dragon des volcans, gardien des trésors ; et le Zhu-Long ("dragon-porc") ou Pan-long ("dragon lové") qui semble avoir été vénéré par l'ancien peuple de Hong-Shan (4700-3500 av. J.C.) dans le nord-est de la Chine, mais il n'est pas certain que les représentations de cet être se rapportent vraiment à un dragon. À Xishuipo (province du Henan en Chine), on a retrouvé une tombe datant de l'époque néolithique de Yangchao (5200-3000 av. J.C.) qui contenait un corps entouré de deux mosaïques constituées de coquillages blancs de rivière ; la mosaïque de l'est représentait un dragon et la mosaïque de l'ouest représentait un tigre ; c'est la plus ancienne représentation connue des symboles chinois du dragon (symbolisant l'est et le printemps) et du tigre (symbolisant l'ouest et l'automne). On peut finalement se demander si ce symbolisme universel ne dériva pas d'une ancienne religion antédiluvienne s'étant étendue dans le monde entier lorsque les homo sapiens-sapiens quittèrent l'Afrique pour aller conquérir toute la planète.
Assimiler l'histoire antique de l'Humanité et le Savoir hermétique à des phénomènes OVNI et à une invasion d'extra-terrestres reptiliens maléfiques est donc bien une énième manipulation des consciences consistant à travestir grossièrement la réalité car les faits sont plus complexes et moins restrictifs. Notre planète fut effectivement visitée, et l'est encore, par des êtres venus de zones plus ou moins lointaines d'un espace-temps multi-dimentionnel. Dire que, dans l'histoire antédiluvienne, il exista des races différentes cela est un fait que la Tradition Primordiale révèle. Ces êtres multidimentionnels sont venus à des moments précis, notamment à l'occasion de transitions temporelles (fin d'un cycle, début du suivant) pour réorienter l'évolution humaine, cela est incontestable et l'Histoire, pour ceux qui ont des yeux pour voir, le démontre. Dire que des êtres immondes ont été le résultat d'un travail naturel mais aussi de manipulations génétiques ayant échoué (Bérose le mentionne dans ses écrits) est aussi vrai. Que des dragons volants, sortes de ptérodactyles contemporains des hommes dans la lointaine Mû et en Atlantide, aient existés cela aussi est dit par la Tradition Primordiale. Que des êtres vivant dans l'Univers, possiblement nos lointains descendants revenus du futur, essaient d'intervenir sur notre planète, cela aussi est une réalité, ces êtres ayant maintes fois secouru notre humanité via des portes multidimentionnelles ou "vortex" énergétiques. Toutefois, considérer que des races reptiliennes ont façonné l'humanité à des périodes relativement proches de nous, cela est une totale et honteuse désinformation édifiée sur la méconnaissance de l'histoire antique. Si l'on se base sur ce que nous ont rapportés les Gardiens de la Connaissance depuis des centaines de générations, les tablettes sumériennes présentant des épisodes de l'humanité beaucoup plus anciens que ce que l'on a bien voulu nous présenter, il apparaît qu'il y a très longtemps, un peuple extra-humain vint apporter certains bienfaits doublés d'un grand coup de pouce à l'humanité balbutiante; ceci se retrouve dans de nombreuses traditions de par le monde, toutes mentionnant cependant un passé beaucoup plus ancien que l'époque sumérienne. À leur époque, nos ancêtres connaissaient les cycles périodiques de la Terre et sa sphéricité ; ils reconnaissaient les constellations, leur position et leur mouvement dans la Voie Lactée ; ils visualisaient les réseaux telluriques et resentaient les courants d'eau souterrains. Nous le savons car la situation, les proportions géométriques des sites mégalithiques font obligatoirement appel à ces connaissances aujourd'hui oubliées, car en fait, depuis l'entrée en l'ère du Kali Yuga, nous n'avons cessé de vivre dans une situation d'involution assortie à une densification de l'esprit propre aux cycles terrestres ; involution naturelle permettant à des "parasites" de croître et de proliférer en se nourrissant des énergies de la Nature et de son biotope. La nature physique, infraphysique, supraphysique, métaphysique est fragmentée, cloisonnée, résorbant notre compréhension du monde sensible. L'Univers n'est pas un univers où les soleils et planètes sont des moteurs à fusions, mais un océan électrique, électromagnétique, dans lequel notre système solaire est plongé, comme dans une sorte de courant magnétique. Ce flot d'énergie étire en elliptique les orbites des corps célestes. Ces corps et leurs biotopes sont influencés en permanence par ces énergies magnétoélectriques (positions des magnétosphères : soleil et planètes, constellations). Les Anciens, dans leur grande sagesse, établirent des cycles récurrents, grâce aux mégalithes, où le climat basculait par modification des activités cosmiques et géomagnétiques selon un rythme de 13 cycles de 396 ans associés à la précession des équinoxes (25.920 ans). C'est là la source de Savoir

ayant engendré les "apocalypses" que les religions du Livre nous ont romancées.

Prenons les six journées de la Genèse biblique pour représenter ce qui, en fait, se serait passé en quatre milliards d'années. Une journée serait donc égale à environ 666 millions d'années. Postulons que notre planète, née le lundi à zéro heures de l'éclatement de Tiamat, la planète-mère océanique primordiale du système solaire, ce lundi suivi de mardi et mercredi jusqu'à midi, la Terre se serait alors formée. La vie aurait commencé mercredi à midi et se serait développée dans toute sa beauté organique pendant les trois jours suivants. Samedi après-midi, à quatre heures, les grands reptiles dinosauriens apparurent. Cinq heures plus tard, à neuf heures du soir, lorsque les séquoias sortirent du sol fertile, les grands reptiles dinosauriens disparurent. L'être humain n'apparut qu'à minuit moins trois minutes (ce qui n'est rien de certain si l'on s'intéresse de près aux pierres d'Ica). Le Christ naquit à un quart de seconde avant minuit. À un quarantième de seconde avant minuit, commença la révolution industrielle... Il est maintenant minuit, samedi soir, et nous sommes entourés de gens imbus de pouvoir qui, dans leur orgueil prétentieux, croient que ce qu'ils font depuis un quarantième de seconde va pouvoir continuer indéfiniment...

Depuis plus de quatre millénaires, les manipulateurs de la Vérité Historique ont inculqué leurs diktats dogmatiques aux générations humaines successives, verrouillant tout accès à la Connaissance. C'est ainsi que l'on a soigneusement caché, falsifié ou brûlé les documents d'une valeur inestimable qui constituaient les Annales de l'Humanité : destruction des Grandes Bibliothèques d’Athènes en -540, de Persépolis en -330, de Hao et de la plupart des sites cultuels de Chine en -212, de Carthage en -168, d’Abmon en -75, d’Alesia (Alaise en Jura) où 400.000 manuscrits y furent brûlés en -52, d’Alexandrie en -48, d’Éphèse en l'an 54 de notre ère, d’Octavie en 80, d’Antioche, Césarée et Hippone en 300. La suite est un autodafé continuel sur 1.700 ans, suractivé de nos jours, alimentant les forges de la technocratie. L'ensemble des mythes actuellement connus, solidifiés dans des résidus de textes "sacrés" tels que les Eddas, Védas, Kélavala, Pantateuque, etc... prennent racine dans un effondrement du Ciel, lieu d’affrontement entre la "Tradition Polaire" et les cultes "luni-solaires". Par voie de conséquence, la réalité du savoir humain est une suite de falsifications volontaires et de contrevérités aux conséquences tragiques. Manipulations parfaites par les continuelles révolutions humanistes des "fausses" lumières, sans cesses régénérées, mieux maîtrisées que les monothéismes et se mélangeant à leurs inquisitions contemporaines surfaites par la technologie. Notre authentique histoire humaine, oubliée, mouvementée, et douloureuse, a effectivement été remaniée à plusieurs reprises, de véritables trous noirs d'une durée d'environ quatre siècles occultant les périodes consécutives aux catastrophes planétaires cycliques, la dernière étant survenue aussi près de nous qu'aux alentours de l'an 1.000 de notre ère. Dès qu’un artefact de notre passé lointain ou que des manuscrits anciens sont découverts, ou que certaines recherches scientifiques sur les raccords manquants entre notre science et certaines réminiscences de l’ancienne science se font trop persistantes, la gouverne actuelle se met en branle et produit un feu nourri stratégique et structuré. Ce complot, qui se poursuit toujours à l'heure actuelle, a provoqué au XIIIè siècle avant notre ère un terrible cataclysme qui a détruit une formidable civilisation planétaire, créée par des êtres extraordinaires. Il fallut ensuite tout recommencer... Les plans obscurs de l'Ordre sacerdotal H.B.R.. constitue les ingrédients d'un incroyable drame cosmique ayant pour enjeu la Terre et notre évolution. En fait, la réalité dépasse la fiction dès l'instant où l'on en retrouve les traces dans les plus anciens mythes et l'ensemble des textes sacrés de tous les peuples, sur tous les continents. Les anciennes Écoles des Mystères de l'Antiquité furent les héritières du dépôt sacré : la Tradition Primordiale, et des enseignements de Taaut-Thot, l'Atlante, énigmatique Messager du monde lointain de Sirius B.

Nous nous garderons bien de reprendre les propos d'auteurs qui traquent partout dans l’histoire des exemples où le serpent figure en tant que symbole rattaché à des êtres négatifs venus de l’espace afin de dominer l’humanité. Ainsi, le détournement d’un symbole lumineux dans un sens pervers apporte de l’eau au moulin des courants négatifs déviants de l’humanité tout en servant leurs sombres desseins. D’autres auteurs, plus sérieux, apportent des éléments intéressants et il faut saluer la rigueur de leurs travaux. Il est utile de revenir sur certaines mythologies et passages de l’histoire afin de mieux comprendre que le Serpent a toujours été, pour la Tradition Primordiale Hermétique, le symbole d’une haute représentativité pour les Initiés et Gardiens de la Connaissance. Dans la mythologie égyptienne, Kneph, le Dieu Éternel (associé à l'électro-magnétisme), est figuré par un serpent, symbole de l'éternité ; ses diverses représentations nous montrent "l’animal" enroulé autour d’un vase rempli d’eau sur lequel il souffle ; le serpent prend alors ici le nom d’Agathodemon, l’Esprit positif de la Nature et de l’Univers. Dans son aspect négatif il devient Kakodemon. Il faut savoir que toute chose dans la Nature possède un double aspect. Ainsi, se réduire à dire qu’il existe le Bien et le Mal rétracte quelque peu la réalité. En fait, comme le dit justement Thot-Hermès, il n’existe qu’un seul Principe qui se décline à des degrés différents. Ainsi, un symbole présente (comme toute chose) deux pôles dans sa propre nature. L’ombre, par exemple, n’est que l’aspect – à une échelle vibratoire plus basse - de la lumière. En toute chose, il y a un côté positif et

un côté négatif. Reste à savoir lequel nous préférons regarder. Cette Loi de polarité et d'équilibre des forces dont parlait Thot-Hermès se vérifie partout dans la Nature. C'est dans ce sens positif qu'il faut voir le Serpent comme Ourobouros, symbole d'éternité et d'immortalité, lorsqu'il enferme le monde dans un cercle en se mordant la queue : là, il représente l'Infini des anciennes traditions, que l'on associa au Père et ses aspects négatifs lorsque l'Ancien Testament fut remanié. ENKI, ce fameux Serpent de la Genèse, serpent séducteur d'Ève apportant généreusement le fruit de la Connaissance, devint le symbole satanique des religieux, et pour certains affabulateurs modernes, le représentant d'une race reptilienne extra-terrestre. Mais qu'en est-il en réalité ? Au-delà de la fable et du mythe, nous nous apercevons qu'une fois de plus (décidement, c'est un leitmotif !) l'Église a profité égoïstement - comme du reste tous les courants dérivés judéo-chrétiens - de la puissance du symbole qui reflétait une réalité primordiale très importante pour le bénéfice des êtres humains, afin d'en fabriquer une image odieuse de tentation et d'abomination.

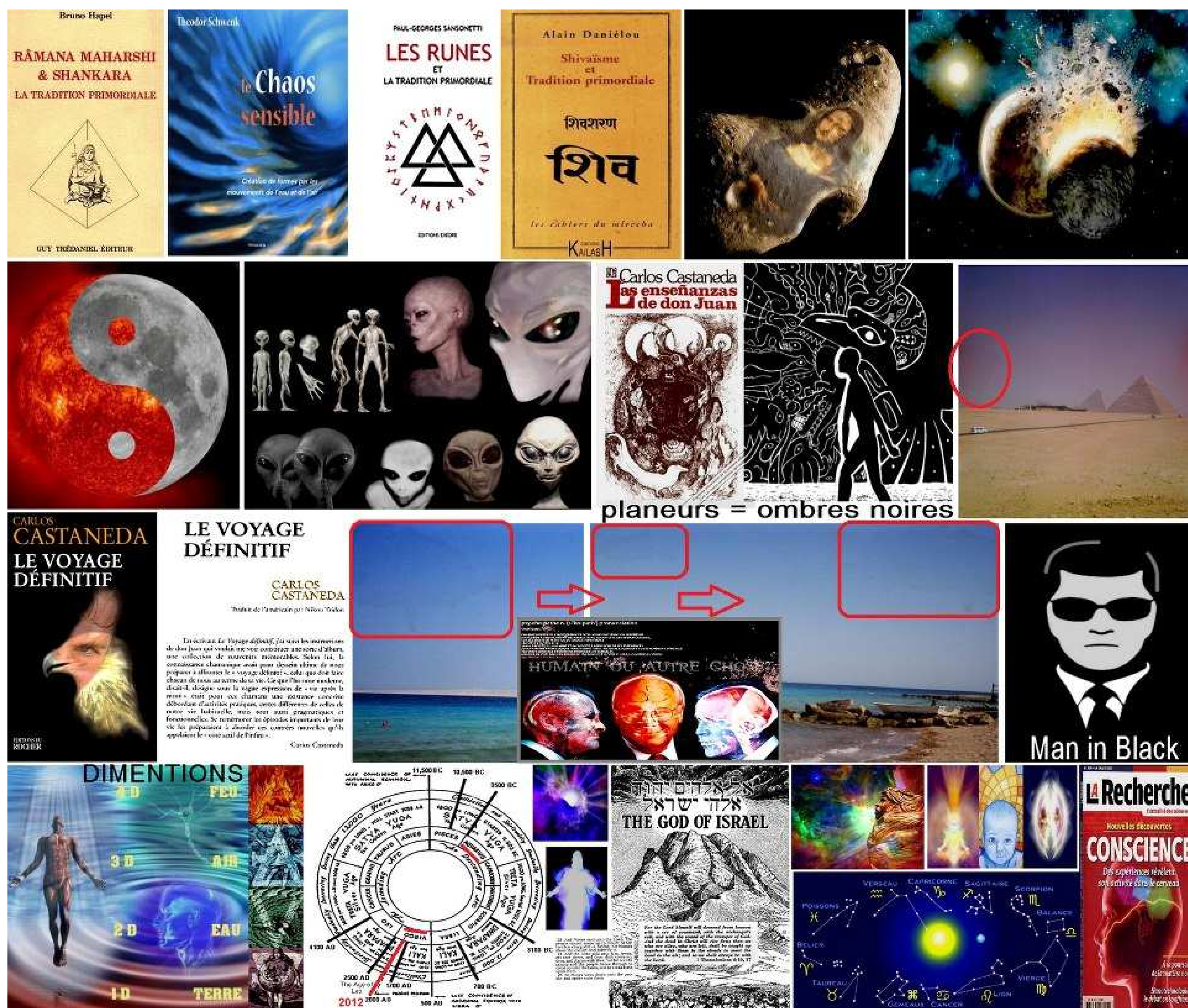
Est-ce le Serpent (c'est à dire : la Connaissance) qu'il faut maudire dans ce symbolisme ou ce "dieu" des trois religions du Livre (la Bible) qui voulait que notre conscience soit voilée pour l'éternité ? En fait, la Tradition Primordiale nous livre beaucoup de précisions à ce sujet. Si des Êtres d'une grande évolution spirituelle n'étaient pas venus à une certaine période de l'histoire du monde pour nous apporter la Conscience, si ce "Serpent de Sagesse" qu'est la connaissance du Bien et du Mal, pour reprendre une allégorie, ne nous avait pas ouvert les yeux, que serions-nous ? Ce sont les Pères de l'Église de Rome qui ont volontairement occulté certains textes et certaines vérités pour faire de ce Serpent un aspect du mal dans lequel l'Humanité est plongée. Il faut savoir que toute la table généalogique du dixième chapitre de la Genèse se rapporte à des héros imaginaires, et que les versets qui terminent le neuvième sont des fragments de l'allégorie Chaldéenne de Sisuthrus et du Déluge mythique (aussi évoqué dans une tablette sumérienne), remaniés pour coller avec la légende de Noé recopiée sur l'histoire de Uta.Napishtim. On peut aussi se demander de droit ce que fut au départ la véritable religion Atoniste de Moïse-Akhénaton qui s'inspira des textes égypto-chaldéens pour écrire lui-même certains passages de la Genèse. Akhénaton, le Moses, pratiqua à coup sûr une religion solaire basée sur le symbolisme ophidien comme le faisaient les Égyptiens (Serpent = Connaissance). La Genèse fut ensuite "refondue" par Ezras immédiatement après la captivité des Juifs à Babylone, et c'est à ce moment là seulement que l'interprétation changea. Les hiérophantes égyptiens et mésopotamiens se disaient "Fils du Dieu-Serpent" ou "Fils du Dragon" car dans les Mystères antiques, le Serpent représentait la Sagesse et l'Immortalité, ainsi que la Roue cyclique de l'évolution quand il devient l'Ouroboros, c'est-à-dire le serpent en forme d'anneau qui se mord la queue, symbole majeur de totalité, d'unité et d'éternité.

L'Anneau fut l'insigne suprême des J.ÉOVÉs - Grands Chefs de l'Anannage - car ils furent les ancêtres de la civilisation depuis cinq millénaires avant notre ère. Avec une croix placée au-dessous de l'anneau, l'emblème devient celui, familier, de la femme – le symbole de Vénus ; avec une croix placée au-dessus, il devient l'orbe masculin des insignes des souverains ; et, avec la croix placée à l'intérieur, nous avons déjà vu qu'il devient l'emblème du Saint Graal, lui-même désigné par la Coupe de Rosée ou Rose-Croix. Le royaume du Seigneur des anneaux, à savoir l'héritage royal par le sang matrilinéaire (et non patriarcal), le Sangréal qui signifiait encore "sang royal" et dont on tira l'expression "Saint Graal", fut la victime de la noblesse noire ecclésiastique usurpatrice au cours de l'histoire. Malgré la résistance des descendants du sang royal qu'étaient les Rois Wisigoths, l'Inquisition permit à l'Église de Rome de contrôler la majorité des monarchies européennes dès le Moyen-âge. Dans le royaume naissant de Francie, les rois issus du mariage de Meroweg de Francie (fils de Mérovée de Goth, lui-même descendant de Yohan de Got et de Maria de Magdala) et de Hatilde de Toxandrie, la dynastie de la lignée du Graal, dûrent laisser leur place aux Carolingiens en 751, d'après les clauses de la fausse "donation de Constantin", document inventé de toutes pièces par l'Église catholique romaine proclamant que le Pape était le seul représentant sur Terre choisit par le Christ, doté du pouvoir de nommer les rois destinés à lui servir de subordonnés ! Depuis lors, à partir de cet Âge dit "des Ténèbres", la majorité des contes ont été présentés d'une façon nouvelle, avec force parti pris et partialité totale, en particulier à partir de la persécution des "hérétiques" de la Lignée du Graal par les inquisiteurs de l'Église catholique. Parmi les plus connus de ces Christiens du Moyen-Âge, il y eut les Purs Chistiens (Cathares) du Languedoc, dans le sud de la France qui désignaient la Lignée messianique comme la "famille des elfes". Les termes "elfe", "fée", "lutin" représentaient tous diverses castes à l'intérieur de la descendance royale, sachant que le mot "fée" dérive du mot anglais "fey" signifiant "visionnaire, extralucide", relié au mot "fate" voulant dire "destin". Les familles royales des Grands Dragons étaient effectivement réputées pour avoir du "sang de fée" d'après les Celtes. Hors, les anciens Druides se disaient également "Serpents". Karnak en Égypte a la même signification que le Carnac de Bretagne, se traduiant par la "Montagne du Serpent". Siddhartha Gautama (le Bouddha) fut issu d'une lignée de serpents, puisque de la race des rois Nagas (serpents) qui régnaient à Magadha (notez bien ,svp, la forte ressemblance de ce dernier mot avec Magdala!). Thot-Hermès est Têt dans son symbole du serpent (que l'on retrouve encore aujourd'hui dans le Caducée des firmes médico-pharmaceutiques, ces mêmes serpents qui représentent les courants

alternatifs positifs et négatifs de la Wouivre terrestre, aussi présents dans le Macrocosme à la base de tout l'Univers et que l'on connaît grâce à l'Arbre de Vie.

Suivant les Écrits des Ophites, Iôhanan, le IESVS, naquit d'un serpent (la Sagesse divine), c'est-à-dire qu'Il devint un "Fils de Dieu" par son initiation à la "Science du Serpent" (éveil de la Kundalini) et lorsqu'Il fut tenté par "Satan" dans le désert (lieu où séjournaient les initiés esséniens), on peut penser à juste titre qu'Il fut en fait soumis à des épreuves probatoires importantes par lesquelles les Grands Initiés devaient passer. Il reconnu d'ailleurs le Serpent comme synonyme de Sagesse puisqu'il dit à ses apôtres : "Soyez aussi sages que les serpents", (Matthieu 10-16). Voilà qui est sans équivoque !

Aux Indes, Vishnou, identique au Kneph égyptien, se tient sur le Serpent Céleste à sept têtes comme pour montrer la dignité suprême du Serpent-Sagesse. Depuis la plus haute antiquité le serpent a été vénéré sur toute la surface de la Terre comme la représentation de la Sagesse Divine. Sanchoniaton, le prêtre Phénicien initié qui vécut sous le règne de Sémiramis, nous dit que Thot-Hermès fut le premier qui considéra le serpent comme « le plus spirituel de tous les reptiles » ; il faut y voir là bien sûr un symbole qui représente la Sagesse qui tue pour mieux ressusciter, qui détruit pour mieux reconstruire, qui représente le karma et la Loi de réincarnation, mais surtout l'infini et l'éternité lorsqu'il est présenté en se mordant la queue. Nous pourrions donner encore de nombreux exemples de la Sagesse et de la Connaissance associées au Serpent. Les Ophites Gnostiques honoraient cet animal parce qu'il avait enseigné les Mystères aux premiers hommes. Aucun hasard donc si ce sont ces mêmes Ophites que l'on retrouve dans les documents de Nag-Hammadi, dénoncant le dieu d'Israël comme étant un faux dieu : un Archonte, et c'est bien ainsi qu'il faut le voir. Les Gnostiques Ophites savaient parfaitement la haute valeur spirituelle du symbolisme du Serpent par ce qu'il représentait dans l'idée et non pas dans son aspect physique. Dans l'Antiquité, l'Ordre du Serpent fut ce Collège de Sages qui eut pour mission d'apporter l'ouverture de la Conscience aux hommes. Ce sont ces prêtres-savants-astronomes qui furent les réels détenteurs de la Tradition Primordiale hermétique, transmise depuis de nombreux millénaires, bien que progessivement altérée et c'est bel et bien la tradition judéo-chrétienne qui fit tardivement su Serpent le symbole satanique de la Chute. Cette inversion est due à la mainmise de l'Église de Rome sur les cultes celtes païens qui gênèrent son expansion aux premiers temps du Christianisme. Mais comme énoncé ci-dessus, les Anciens faisaient toujours une différence entre le bon et le mauvais serpent. Le premier représentant la Sagesse Divine et le second, le mal, sur le plan de la Matière. Car la Lumière Divine lorsqu'elle "descend" du plan purement spirituel, devient de plus en plus grossière jusqu'à constituer Mâyâ, l'Illusion ou le serpent tentateur et trompeur sur notre plan dimentionnel, comme le symbolise très bien la queue de Cerbère faite de serpents, c'est à dire de toutes les illusions réunies en l'hologramme que nous, pauvres humains naïfs et ignorants, prenons pour la Réalité.



Tout au long de cette longue mais passionnante investigation, nous avons vu que Dieu n'a jamais été un invariant historique ; Il est le résultat d'un concept archaïque qui a sans cesse été développé comme un thème en progression au sein des différentes cultures humaines. Début 2003, le Dr. Rowan Williams, Archevêque de Canterbury, a fait référence dans son discours du Nouvel An au fait de "réinventer" continuellement Dieu. Il a aussi mentionné que, même si Dieu n'a pas d'image définissable, << ceci ne nous a pas arrêté, au cours des âges, d'inventer des millions de représentations de Lui - images humaines de notre propre invention, pour nous aider à essayer de saisir le Divin >> (dixit le Dr. Williams). Ceci ne s'applique bien sûr qu'à la tradition chrétienne puisque la réalisation de telles descriptions de la forme de Dieu reste interdite dans les fois juive et islamique.

Poursuivant notre chemin documentaire, des Dieux et demi-dieux mentionnés depuis les tous premiers récits mésopotamiens, écrits à partir du 3è millénaire av. J.C., des rapports de leurs dites activités furent continués et mis en parallèle dans les textes cananéens durant le 2è millénaire avant notre ère. Jusqu'où remonte la tradition déiste, il est impossible de le déterminer ; nous la connaissons seulement depuis que l'écriture cunéiforme évolua vers une forme littéraire permettant de raconter l'histoire. À l'autre bout de la ligne chronologique, les écrits cananéens ultérieurs significatifs se terminent environ en 1400 av. J.C, période à laquelle - CE QUE L'ON NOUS CACHE À TOUT PRIX - la Comète s'écrasa sur Terre, creusant la Mer Rouge, parsemant de ses débris le Proche et Moyen Orient suivis de la Grèce, de la Suisse et de l'Allemagne, sur une trajectoire sud-est/nord-ouest allant de la Corne de l'Afrique (Éthiopie comprise), au large de l'Islande. Dans leurs mythologies, les prêtres Égyptiens la nommèrent Sekhmet, les autres peuples "Étoile de Baal, Absinthe, Anath, Typhon, Phaéton, Surt, etc... Toutes ces divinités furent associées au cataclysme de la fin du XIIIè siècle avant notre ère, l'épopée du Ragnarok (pluie = ragna, de cailloux = rök) concernant tout le nord-ouest de l'Europe

(mythologie scandinave et germanique) et datant de la même époque comme l’a montré J. Spanuth :http://www.astrosurf.com/macombes

Ce n'est qu'après cette date fatidique que les récits ultérieurs furent continués en Assyrie et ailleurs, mais ils ne furent plus présentés comme étant contemporains des dieux dont ils parlent. Les écrits traitent principalement de la poursuite des traditions d'un panthéon qui avait été présenté en des temps bien antérieurs. Ils traitent des déités comme si elles existaient encore, mais ne sont pas liés à leur présence personnelle comme la littérateure antérieure les avait décrits, vivants parmi les humains. Étant donné que les chapitres d'ouverture de la Torah juive furent élaborés à partir des sources de référence des tablettes cananéennes et sumériennes plus anciennes, nous trouvons que la même chose se produit précisément dans la Bible.

Pour commencer, depuis le temps d'Adam et Ève, on présente et on raconte Dieu comme le J.ÉOVÉ (Commandeur, Dirigeant ou Président) de la Grande Assemblée des Anciens : l'ANANNAGE. Ces Anciens ne sont autres que les seuls rescapés (moins d'un millier) d'une grande et brillante civilisation qui nous précéda sur cette planète ; son apogée atteint, et malgré sa toute-puissante technologie, elle fut anéantie par une série de terribles cataclysmes. Son élite se réfugia, pour certains en des bases souterraines, pour d'autres sur quelques hauts sommets montagneux tels les hauts-plateaux de l'Himalaya d'où ils DESCENDIRENT pour aller s'établir dans le Croissant Fertile mésopotamien. Leur Chef, l'Archidruide RAM, eut pour fils le BRAHAMA des Écrits sacrés hindous. Ce même Brahama que la caste sacerdotale hébraïque transforma en Abraham... Pour ces prêtres, détenteurs du Savoir de l'Histoire, Il fallait, sinon oublier, ne jamais avoir à divulguer au peuple (ainsi donc laissé dans la plus totale ignorance durant des millénaires) la terrible vérité du Temps Cyclique produisant les mêmes finalités civilisationnelles. Ici et là, il fallait reconstruire de nouvelles communautés qui deviendraient plus tard des nations qu'au bout on tenterait d'unifier avant l'anéantissment final... Il fallait que l'Esprit de la Dame-Dieu redescende sur Terre, alors les Initiés bâtirent des monuments aux normes de la Géométrie Sacrée sur les principaux axes énergétiques de la planète : les Ley Lines. Les Antonins, les Bénédictins, les Cisterciens et les "Chiens de Got" firent beaucoup à ce titre !

Dieu et les Siens marchèrent bel et bien dans le Jardin d'Eden du Kharsag mésopotamien. Les livres d’Hénoch et des Jubilés, le livre de Jasher, le livre des Guerres de Jehovah, et le livre du Seigneur, bien que cités dans la Bible, n’ont pas été inclus dans l’Ancien Testament. Le Nouveau Testament, tel que nous le connaissons, a été composé, à force de conciles houleux, par les évêques de Rome au IVè siècle afin de soutenir la foi des katolikos récemment établie. La pensée coranique, elle, se décompose en plusieurs écoles se disputant la vérité de ce qui a d’abord été une parole vite interprétée et ré-interprétée. Ce n’est que bien plus tard que la pensée coranique fut fixée graphiquement. Dans de nombreux enseignements mystiques ou religieux, la parole précéda toujours le texte, qui lui-même fut traduit et interprété à de très nombreuses reprises. Il est donc extrêmement difficile après ces omissions, manipulations, et interprétations hasardeuses - quelques fois volontaires, d’autres fois erronées du seul fait de l’incompétence des philologues et des théologiens - de retrouver le vrai sens de l’enseignement originel. Il convient d'entreprendre une démarche paléographique pour passer outre les écueils précités. Une recherche plus approfondie dans d’anciennes archives que sont les textes cananéens nous permet par exemple de mieux comprendre la généralisation apparente que fait la Bible sous le terme passe-partout : "Dieu". En fait, ce "Dieu" du monothéisme se décompose principalement en Jehovah et en Seigneur. Le terme Jehovah vient du radical hébreu d’origine YHWH, signifiant "Je suis ce que je suis", déclaration de Dieu à Moïse sur le Mont Sinaï, mais ce peut être également l'expression de QUATRE personnalités fondues en une seule : Moi, Lui/Elle, Nous, Toi. La Bible fait donc référence à El Shaddai (Seigneur de la haute Montagne, El Elyon en cananéen) en opposition à Adon (Aten, Aton, Adonaï, Adonis, Baaal, Bel, Bîl, etc..). Celles et ceux qui s’interrogeraient encore sur Dieu et sa cynique habitude à prêcher le Bien et laisser faire le Mal, réviseront leur position maintenant qu’ils prennent conscience que, pour intentionnellement nous induire en erreur, les exégètes bibliques ont regroupé les appellations Dieu, Jehovah, YHWH, El Shaddai, El Elyon et celles de Seigneur, Adon, Adonaï, Aten, Aton, Baal, Bel comme s'il ne s’agissait que d’une seule entité. À la lumière de cet enseignement, on peut tenter une relecture de la Bible et s’apercevoir ainsi que le dieu d’Abraham, dont le fils Ismaël fut l’ancêtre du peuple arabe, s’appela El Shaddai, c’est-à-dire "Dieu", alors que les Israélites suivis des premiers Juifs (les Judéens, habitants de la Judée), glorifièrent le "Seigneur".

Ainsi, il faut remonter encore le cours du temps pour retrouver les réels patronymes de ces deux dieux. Et c’est à Sumer, l’actuel Iraq, dans les tablettes d’argiles recouvertes d’écriture cunéiforme nous relatant l’histoire de l’aube des temps, que l’on apprend que Enlil, le "Seigneur du Ciel, de l'Atmosphère et de l'Air", et Enki, le "Prince de la Terre et Seigneur

des Eaux" sont frères. Enki accorda aux Sumériens l'accès à l'Arbre de la Connaissance du Bien et du Mal et à l'Arbre de Vie, et leur remit les Tables de la Loi qui devinrent la base des premières Écoles de Mystères en Égypte. Cet "Ordre du Serpent" fit progresser la force alchimique de la lignée royale depuis le Seigneur Enki. Pour leur sacre, les Rois qui régnèrent à Sumer et en Égypte, avant de devenir rois d'Israël, furent oints avec la graisse du Dragon Femelle personnalisant l'archaïque Mère TIAMAT, ayant l'aspect d'un crocodile, sorte d'ophidien à quatre pattes que l'on désignait par le terme "Messeh" en Égypte ; et, "ceux qui ont été oints" furent nommés "Messie" et "Pen.Draco" (Fils du Dragon). Les anciennes bibles hébraïques font symboliquement référence au Serpent de Enki par l'intermédiaire du mot "nahash", lorsqu'elles font référence au Savoir et à la Sagesse, ce mot signifiant "déchiffrer" ou "découvrir". Le mot "royauté" ("kingship" en anglais) provient du début de la culture sumérienne où "royauté" était identique à "parenté", c'est à dire "kinship", "kin" signifiant parent par le sang, et "kinship" étant initialement "kainship". Et, le premier roi de la succession messianique du Dragon fut Kaïn (le Cain biblique), les tablettes cunéiformes nous précisant que l'Éternel, c'est-à-dire le Seigneur, à savoir Enki, fut le géniteur de Kaïn...

Les Rois de la Lignée du Serpent (ENKI) furent désignés comme les pousses de l'Arbre de Vie. L'ensemble des mots "jeune pousse" définit le mot grec "klôn" d'où provient le mot "clone". Dans toutes les cosmogonies de Mésopotamie, l'homme fut créé pour le service divin, à partir du sang d'un ou de plusieurs Dieux célestes immolés. Enlil (futur Jehovah biblique), le J.ÉOVÉ (Commandeur / Président) de la Grande Assemblée des Anciens (l'Anannage), ainsi que Enki appartinrent à la caste des Anous (ou Anious) de Ki : les premiers Rois de la Terre. Le sang du "demi-dieu" Caïn fut plus fidèle à la Lignée que le sang d'Abel, son demi-frère mortel. C'est cet aspect ésotérique des choses qui fut évoqué de façon imagée par un fratricide dans la Bible. Suite à ce meurtre allégorique, l'Éternel ENLIL condamna Caïn au vagabondage, détournant ainsi son héritage généalogique, mais ENKI le marqua d'un signe protecteur. Ce signe, emblème de la lignée messianique du Dragon-Mère, désigné comme le Graal par les Sumériens, fut défini par une croix rouge à quatre branches égales, centrée à l'intérieur d'un cercle (il existe des représentations d'un triple tour de corde). La tradition veut que les gènes de la succession se transmettent par le sang de la Mère (ADN mitochondrial). C'est de l'utérus de Ninkhursag, sœur d'Enlil et femme d'Enki, que naquit la Lignée Royale, et c'est de son sang que s'est nourrie la Lignée du Dragon. On peut noter au passage que le calice a de tout temps été le symbole de l'utérus : la Coupe des Eaux, la Rosi-Crusis ou Rose-Croix, représentée par une croix rouge à l'intérieur d'un cercle et qui devint le signe de Caïn et de la future dynastie royale, regroupant ainsi le symbolisme du sang et de l'utérus.

Enlil exhorta les gens à ne pas consommer de sang, comme il tenta de décourager Adam de manger du fruit de l'Arbre de la Connaissance, sous peine de mort. Les règles alimentaires de la Torah stipulent que les animaux autorisés à l'abattage doivent être "kacher", ce qui signifie entre-autres choses que la plus grande quantité de sang possible doit en être évacué. Il est possible que cette réglementation issue d'une loi orale ancestrale, la Torah, tire son origine de l'influence du dieu Enlil, et ce, au détriment de ce peuple qu'il malmena. Hors, le sang menstruel féminin contient de très riches sécrétions endocriniennes : celles de l'épiphyse et de l'hypophyse. L'épiphyse, autrement appelée glande pinéale, a l'apparence d'un oeil - elle est ronde, elle est creuse, elle est dotée d'une lentille qui focalise la lumière, elle a des récepteurs chromatiques – tout comme un œil – et elle regarde vers le haut. À ce titre, elle est suspectée d'être la seule trace chez l'homme, dans l'histoire de l'évolution, de la formation d'un 3è œil. Nous devons admettre qu'il est difficile de concevoir qu'un organe aussi complexe que le globe oculaire ait pu voir le jour sans étapes évolutives. Hormis le fait que l'oeil peut bel et bien avoir eu des étapes intermédiaires dans l'histoire de l'évolution, il semblerait donc qu'il en reste une trace dans le cerveau humain sous la forme de la glande pinéale, laquelle pour les Hindous, a pour fonction de recevoir le Prana, c'est-à-dire la Force ou l'Énergie Vitale éthérique, puis de l'envoyer dans le corps tout entier. Le naturaliste américain A. Hyatt Verrill, né en 1871, dirigea plusieurs expéditions scientifiques et réalisa plusieurs ouvrages, fruit de ses observations. Le lézard Hateria de Nouvelle-Zélande ayant inspiré l'auteur, il affirma que : « Il y a des millions d'années, un grand nombre des fantastiques habitants de notre planète étaient pourvus d'un troisième oeil, mais celui-ci disparut peu à peu, bien que, chez tous les vertébrés, l'homme compris, il en reste une trace. C'est ce qu'on nomme la glande pinéale, qui, chez l'homme, consiste en un petit appendice conique, gris et rougeâtre, rattaché au troisième ventricule du cerveau. » Hors, ce reptile "Hateria", véritable fossile vivant portant également le nom Maori de Tuatara, est le dernier représentant sur terre d'un animal qui évolua conjointement au dinosaure il y a 220 millions d'années. Alors que tous les enseignements ésotériques nous apprennent que la glande pinéale est un émetteur-récepteur qui analyse les ondes vibratoires, la religion juive oblige encore ses fidèles à prier la tête couverte par la kippa, comme il n'y a pas si lontemps, nos grands-parents étaient fortement encouragés à coiffer leur tête d'un chapeau. Doit-on en conclure qu'il s'agit encore d'une manipulation estinée à empêcher les adeptes d'exalter leur état de conscience ?

Bien plus tard, Dieu rencontra Ab.Ram (Abraham, le fils de Ram, l'Archidruide) à Mambré, et Il eut des relations vaguement décrites avec Isaac et Jacob. Puis, sautant rapidement les siècles - avec un écart de 400 ans dans les livres de la Genèse et de l'Exode; quatre siècles dont "on" ne veut absolument rien nous dire - nous traversons la dernière limite littéraire de 1400 av. notre ère, à l'heure où l'Épée va frapper (les Initiés codèrent symboliquement du nom de glaive ou d'épée la Comète du Jugement), quand les textes cananéens de première main s'arrêtent soudainement. Apparaissant dans la dernière partie de cette période, durant l'époque biblique de Moïse, on observe que la présence de Dieu s'est transformée en une suite d'expériences spirituelles : on entend sa voix provenir d'un buisson ardent, Il se déplace dans une colonne de nuée, et apparaît après cela dans des visions et des rêves. Il nous expliqué par la suite qu' : << en ces jours là, la parole de Yahvé était rare, la vision peu répandue >> (I Samuel III, 1). On ne perçoit alors plus que Dieu habite en personne à Bêth.El, mais qu'Il est devenu un personnage d'imagerie céleste qui réside DANS UNE AUTRE DIMENSION inexplicable au-delà du domaine physique matériel. Rencontré principalement par les prophètes et les voyants, Dieu (et les Siens) s'est déplacé d'un environnement ostensiblement réel vers un domaine de croyance et de tradition.

Quels qu'aient pu être les suzerains d'origine atlantéenne de la Grande Assemblée de l'Anannage, et d'où qu'ils aient pu venir, il n'y a aucune raison particulière de douter de leur existence. Les centaines de milliers d'anciennes tablettes d'argile aujourd'hui exhumées de différents sites archéologiques, les bas-reliefs, pierres gravées, artefacts et ruines de cités et monuments cyclopéens dans diverses régions du globe, tous, pendant des milliers d'années, sont en accord dans leurs descriptions et paraissent avoir été réalisés, à titre de témoignage d'un très lointain passé pour les générations futures, avec autant de sincérité qu'aucun autre document historique. Mais en dernière analyse, il ne nous est pas expliqué si les divers descendants des personnages divins sont morts ou se sont déplacés ailleurs, en une autre dimension ou un monde parallèle, restant à surveiller l'évolution de l'humanité, et à discrètement interagir avec elle. La perception documentaire a complètement changé aux environs de 1400 av. J.C. comme dans un changement de dimension, depuis celle d'une présence physique réelle à celle d'une mystérieuse présence spirituelle invisible. Autrefois personnages "terrestres" ayant réalisé d'étonnantes structures de pierres - dont les pyramides dispersées aux quatre coins de la planète, l'imposante Baalbeck, Tiahuanaco en Bolivie ; Palenque, Teotihuacan, les sites du Yucatan et Zempoala au Mexique ; Aramu Muru, le Macchu Pichu, Ollantaytambo et Sacsahuaman au Pérou ; le site submergé de Yonaguni, au large du Japon ; l' Hypogeum de Hai Safiendi en l'île de Malte ; Nan Madol et les autres curiosités de Mélanésie et de Micronésie ; le Temple de Göbekli Tepe et les cités souterraines de la Cappadoce en Turquie, pour ne citer que quelques-unes - ces "dieux", géants puisque d'une taille respectable, et à la durée de vie supérieure, comparées à celles des êtres humains, quittèrent l'arène littéraire à l'époque de Moïse quand le dominant El / El Elyon, l'un d'entre-eux, devint aussi totalement impénétrable dans la Bible. Si lui et les autres dieux et déesses existèrent vraiment jusqu'au milieu du 2è millénaire avant notre ère, il est légitime que nous puissions aussi bien demander : que leur arriva-t-il donc après ? Mais la réponse demeure un mystère non éclairci par nos livres d'histoire, et nous ramène tout droit sur une autre question par laquelle nous avons commencé cette investigation : conformément à la croyance d'un grand nombre de personnes dans le monde, le Dieu du monothéisme émergent existe-t-il réellement sous quelque forme aujourd'hui ? À ce stade final, nous en rajouterons une seconde : se pourrait-il qu'Il puisse se manifester prochainement, à la surprise générale ?

En terme d'intellect, comme c'est admis et confirmé à la fois dans les théologies juive et chrétienne, il n'y a absolument aucune preuve, ni même une évidence circonstanciée que l'on puisse citer à cet égard. On nous laisse donc exactement dans la même situation que celle à laquelle Blaise Pascal fut confronté il y a 350 ans. On peut seulement dire que le Dieu de la Bible existe en tant que concept optionnel basé sur un choix individuel, lui-même dépendant de l'environnement culturel du lieu de naissance : un individu né en Occident ayant toutes les chances d'adhérer au christianisme tandis qu'un arabe au Proche Orient et au Moyen Orient sera intégré à l'Islam. Dieu est donc l'objet d'une croyance immatérielle, pas d'une certitude fondée, et qu'on choisisse de croire ou non demeure purement une question de conjecture et d'opinion personnelle.

Mais nous ne saurions terminer cette enquête sans aborder le thème d'êtres multi-dimentionnels venus ici-bas il y a fort longtemps à des fins d'évolution, ou même parfois de destruction. Dans une recherche si sérieuse des origines de Dieu, ceci pourrait paraître loufoque aux yeux de certains si la Tradition hermétique n'en faisait pas référence et si l'histoire ne nous avait pas laissée des traces précises de leurs passages.

Depuis quelques années, une vague conspirationiste fortement médiatisée (ex. : "V", série télévisuelle) doublée d'une

littérature en vogue, qui n'a rien d'innocent, prétend dénoncer une influence pernicieuse de forces ophidiennes ou reptiliennes. Certains auteurs contemporains tel qu'Anton Parks (pseudonyme d'auteur) se sont même emparés de cet aspect pour relier le Serpent à une influence extraterrestre sournoise qui serait sur la Terre depuis des milliers d'années. C'est grâce à la Tradition Primordiale hermétique que nous allons rétablir la Vérité, remettant les pendules à l'heure.

Assimiler l'histoire antique de l'humanité et le Savoir hermétique à des phénomènes OVNI et à une invasion d'extra-terrestres reptiliens maléfiques est une énième manipulation des consciences consistant à travestir grossièrement la réalité car les faits sont plus complexes et moins restrictifs. Notre planète fut effectivement visitée, et l'est encore, par des êtres venus de régions plus ou moins lointaines d'un espace-temps multi-dimentionnel. Dire que, dans l'histoire antédiluvienne, il exista des races différentes cela est un fait que la Tradition Primordiale révèle. Ces êtres multidimentionnels sont venus à des moments précis, notamment à l'occasion de transitions temporelles (fin d'un cycle, début du suivant) pour réorienter l'évolution humaine, cela est incontestable et l'histoire, pour ceux qui ont des yeux pour voir, le démontre. Dire que des êtres immondes ont été le résultat d'un travail naturel qui a échoué (Bérose le mentionne dans ses écrits) est aussi vrai. Que des dragons volants, sortes de ptérodactyles contemporains des hommes dans la lointaine Mû et en Atlantide, aient existés cela aussi est dit par la Tradition Primordiale. Que des êtres vivant dans l'Univers essaient d'intervenir sur notre planète, cela aussi est une réalité, ces êtres étant maintes fois venus au secours de notre humanité via des portes multidimentionnelles ou "vortex" énergétiques. Toutefois, considérer que des races reptiliennes ont façonné l'humanité à des périodes relativement proches de nous, cela est une totale désinformation édifiée sur la méconnaissance de l'histoire antique. Si l'on se base sur ce que nous ont rapportés les Gardiens de la Connaissance depuis des centaines de générations, les tablettes sumériennes présentant des épisodes de l'humanité beaucoup plus anciens que ce que l'on a bien voulu nous présenter, il apparaît qu'il y a très longtemps, un peuple extra-humain vint apporter certains bienfaits à l'humanité ; ceci se retrouve dans de nombreuses traditions de par le monde, toutes mentionnant cependant un passé beaucoup plus ancien que l'époque sumérienne.

Nous ne reprendrons pas les propos d'auteurs qui traquent partout dans l'histoire, des exemples où figure le serpent en tant que symbole pour le rattacher à des êtres négatifs venus de l'espace afin de dominer l'humanité. Ainsi, le détournement d'un symbole lumineux (comme nous le verrons ci-après) dans un sens pervers apporte de l'eau au moulin des courants négatifs déviants de l'humanité tout en servant leurs sombres desseins (Mais nous y reviendrons). D'autres auteurs, plus sérieux, apportent des éléments intéressants et il faut saluer la rigueur de leurs travaux.

Il est utile de revenir sur certaines mythologies et passages de l'histoire afin de mieux comprendre que le Serpent a toujours été, pour la Tradition Primordiale Hermétique, le symbole d'une haute représentativité pour les Initiés et Gardiens de la Connaissance. Dans la mythologie égyptienne, Kneph, le Dieu Éternel, est figuré par un serpent, symbole de l'éternité ; ses diverses représentations nous montrent "l'animal" enroulé autour d'un vase rempli d'eau sur lequel il souffle ; le serpent prend alors ici le nom d'Agathodemon, l'Esprit positif de la Nature et de l'Univers. Dans son aspect négatif il devient Kakodemon. Il faut savoir que toute chose dans la Nature possède un double aspect. Ainsi, se réduire à dire qu'il existe le Bien et le Mal rétracte quelque peu la réalité. En fait, comme le dit justement Thot-Hermès, il n'existe qu'un seul Principe qui se décline à des degrés différents. Ainsi, un symbole présente (comme toute chose) deux pôles dans sa propre nature. L'ombre, par exemple, n'est que l'aspect – à une échelle vibratoire plus basse - de la lumière. En toute chose, il y a un côté positif et un côté négatif. Reste à savoir lequel nous préférons regarder. Cette Loi de polarité et d'équilibre des forces dont parlait Thot-Hermès se vérifie partout dans la Nature. C'est dans ce sens positif qu'il faut voir le Serpent comme Ourobouros, symbole d'éternité et d'immortalité, lorsqu'il enferme le monde dans un cercle en se mordant la queue : là, il représente l'Infini des anciennes traditions, que l'on associa au Père et ses aspects négatifs lorsque l'Ancien Testament fut remanié. ENKI, ce fameux Serpent de la Genèse, serpent séducteur d'Ève apportant généreusement le fruit de la Connaissance, devint le symbole satanique des religieux, et pour certains affabulateurs modernes, le représentant d'une race reptilienne extra-terrestre. Mais qu'en est-il en réalité ? Au-delà de la fable et du mythe, nous nous apercevons qu'une fois de plus (décidement, c'est un leitmotif !) l'Église a profité égoïstement - comme du reste tous les courants dérivés judéo-chrétiens - de la puissance du symbole qui reflétait une réalité primordiale très importante pour le bénéfice des êtres humains, afin d'en fabriquer une image odieuse de tentation et d'abomination.

Est-ce le Serpent (c'est à dire : la Connaissance) qu'il faut maudire dans ce symbolisme ou ce "dieu" des trois religions du Livre (la Bible) qui voulait que notre conscience soit voilée pour l'éternité ? En fait, la Tradition Primordiale nous livre beaucoup de précisions à ce sujet. Si des Êtres d'une grande évolution spirituelle n'étaient pas venus sur notre planète à une certaine période de l'histoire du monde pour nous apporter la Conscience, si ce "Serpent de Sagesse" qu'est la

connaissance du Bien et du Mal, pour reprendre une allégorie, ne nous avait pas ouvert les yeux, que serions-nous ? Ce sont les Pères de l'Église de Rome qui ont volontairement occulté certains textes et certaines vérités pour faire de ce Serpent un aspect du mal dans lequel l'humanité est plongée. Il faut savoir que toute la table généalogique du dixième chapitre de la Genèse se rapporte à des héros imaginaires, et que les versets qui terminent le neuvième sont des fragments de l'allégorie Chaldéenne de Sisuthrus et du Déluge mythique (aussi évoqué dans une tablette sumérienne), remaniés pour coller avec la légende de Noé alias Uta.Napishtim.

On peut se demander de droit ce que fut au départ la véritable religion Atoniste de Moïse-Akhénaton qui s'inspira des textes égypto-chaldéens pour écrire lui-même certains passages de la Genèse. Moïse pratiqua à coup sûr une religion solaire basée sur le symbolisme ophidien comme le faisaient les Égyptiens (Serpent = Connaissance). La Genèse fut ensuite "refondue" par Ezras immédiatement après la captivité des Juifs à Babylone, et c'est à ce moment là seulement que l'interprétation changea. Les hiérophantes égyptiens et mésopotamiens se disaient "Fils du Dieu-Serpent" ou "Fils du Dragon" car dans les Mystères antiques, le Serpent représentait la Sagesse et l'Immortalité, ainsi que la Roue cyclique de l'évolution quand il devient l'Ouroboros, c'est-à-dire le serpent en forme d'anneau qui se mord la queue, symbole majeur de totalité, d'unité et d'éternité. L'Anneau fut l'insigne suprême des J.ÉOVÉs - Grands Chefs de l'Anannage - car ils furent les ancêtres de la civilisation depuis cinq millénaires avant notre ère. Avec une croix placée au-dessous de l'anneau, l'emblème devient celui, familier, de la femme – le symbole de Vénus ; avec une croix placée au-dessus, il devient l'orbe masculin des insignes des souverains ; et, avec la croix placée à l'intérieur, nous avons déjà vu qu'il devient l'emblème du Saint Graal, lui-même désigné par la Coupe de Rosée ou Rose-Croix. Le royaume du Seigneur des anneaux, à savoir l'héritage royal par le sang matrilinéaire (et non patriarcal), le Sangréal qui signifiait encore "sang royal" et dont on tira l'expression "Saint Graal", fut la victime de la noblesse noire ecclésiastique usurpatrice au cours de l'histoire. Malgré la résistance des descendants du sang royal qu'étaient les Rois Wisigoths, l'inquisition permit à l'Église de Rome de contrôler la majorité des monarchies européennes dès le Moyen-âge. Dans le royaume de Francie, les rois issus du mariage de Meroweg de Francie (fils de Mérovée de Goth, lui-même descendant de Yohan de Got et de Maria de Magdala) et de Hatilde de Toxandrie, la dynastie de la lignée du Graal, dûrent laisser leur place aux Carolingiens en 751, d'après les clauses de la fausse "donation de Constantin". Ce document inventé de toutes pièces par l'Église catholique romaine proclama que le Pape était le seul représentant sur Terre choisit par le Christ, doté du pouvoir de nommer les rois destinés à lui servir de subordonnés ! Depuis lors, à partir de l'Âge dit "des Ténèbres", la majorité des contes ont été présentés d'une façon nouvelle, avec parti pris et grande partialité, en particulier à partir de la persécution des "hérétiques" de la Lignée du Graal par les inquisiteurs de l'Église catholique. Parmi les plus connus de ces Christiens du Moyen-Âge il y eut les purs Cathares de la région du Languedoc, dans le sud de la France. Ils désignaient la Lignée messianique comme la "famille des elfes". Les termes "elfe", "fée", "lutin" représentaient tous diverses castes à l'intérieur de la descendance royale, sachant que le mot "fée" dérive du mot anglais "fey" signifiant "visionnaire, extralucide", relié au mot "fate" » voulant dire "destin". Les familles royales des Grands Dragons étaient effectivement réputées pour avoir du "sang de fée" d'après les Celtes. Hors, les anciens Druides se disaient également "Serpents". Karnak en Égypte a la même signification que le Carnac de Bretagne, se traduiant par la "Montagne du Serpent". Siddhartha Gautama (le Bouddha) fut issu d'une lignée de serpents, puisque de la race des rois Nagas (serpents) qui régnaient à Magadha (notez bien ,svp, la forte ressemblance de ce dernier mot avec Magdala!). Thot-Hermès est Têt dans son symbole du serpent (que l'on retrouve encore aujourd'hui dans le Caducée des firmes médico-pharmaceutiques, ces mêmes serpents qui représentent les courants alternatifs positifs et négatifs de la Wouivre terrestre, aussi présents dans le Macrocosme à la base de tout l'Univers et que l'on connaît grâce à l'Arbre de Vie. Suivant les Écrits des Ophites, le IESVS naquit d'un serpent (la Sagesse divine), c'est-à-dire qu'Il devint un "Fils de Dieu" par son initiation à la "Science du Serpent" (éveil de la Kundalini) et lorsqu'Il fut tenté par "Satan" dans le désert (lieu où séjournaient les initiés esséniens), on peut penser à juste titre qu'Il fut en fait soumis à des épreuves probatoires importantes par lesquelles les Grands Initiés devaient passer. Il reconnu d'ailleurs le Serpent comme synonyme de Sagesse puisqu'il dit à ses apôtres : "Soyez aussi sages que les serpents", (Matthieu 10-16). Voilà qui est sans équivoque !

Aux Indes, Vishnou, identique au Kneph égyptien, se tient sur le Serpent Céleste à sept têtes comme pour montrer la dignité suprême du Serpent-Sagesse. Depuis la plus haute antiquité le serpent a été vénéré sur toute la surface de la Terre comme la représentation de la Sagesse Divine. Sanchoniaton, le prêtre Phénicien initié qui vécut sous le règne de Sémiramis, nous dit que Thot-Hermès fut le premier qui considéra le serpent comme « le plus spirituel de tous les reptiles » ; il faut y voir là bien sûr un symbole qui représente la Sagesse qui tue pour mieux ressusciter, qui détruit pour mieux reconstruire, qui représente le karma et la Loi de réincarnation, mais surtout l'infini et l'éternité lorsqu'il est présenté en se mordant la queue.

C'est bel et bien la tradition judéo-chrétienne qui en fit tardivement le symbole satanique de la Chute. Cette inversion est due à la mainmise de l'Église de Rome sur les cultes celtes païens qui gênaient son expansion, aux premiers temps du Christianisme. Mais comme dit ci-dessus, les Anciens faisaient toujours une différence entre le bon et le mauvais serpent. Le premier représentant la Sagesse Divine et le second, le mal, sur le plan de la Matière. Car la Lumière Divine lorsqu'elle "descend" du plan purement spirituel, devient de plus en plus grossière jusqu'à constituer Mâyâ, l'Illusion ou serpent tentateur et trompeur sur notre plan dimentionnel, comme le symbolise très bien la queue de Cerbère faite de serpents, c'est à dire de toutes les illusions réunies en l'hologramme que, pauvres humains naïfs et ignorants, nous prenons pour la Réalité.

Nous pourrions donner encore de nombreux exemples de la Sagesse, de la Connaissance associée au serpent. Les Ophites Gnostiques honoraient cet animal parce qu'il avait enseigné les Mystères aux premiers hommes. Aucun hasard donc si ce sont ces mêmes Ophites que l'on retrouve dans les documents de Nag-Hammadi, dénoncant le dieu d'Israël comme étant un faux dieu : un Archonte, et c'est bien ainsi qu'il faut le voir. Les Gnostiques Ophites savaient parfaitement la haute valeur spirituelle du symbolisme du Serpent par ce qu'il représente dans l'idée et non pas dans son aspect physique.

Les Adeptes Hindous et Tibétains étaient des Nâgas (serpents) qui étaient des humains et non des reptiles. On les nommait "serpents" car ils incarnaient la Sagesse et la Connaissance. Dans l'Antiquité, l'Ordre du Serpent fut ce Collège de Sages qui eut pour mission d'apporter l'ouverture de la Conscience aux hommes. Ce sont ces prêtres-savants-astronomes qui furent les réels détenteurs de la Tradition Primordiale hermétique, transmise depuis de nombreux millénaires.

Comme il vient d'être dit, c'est l'Église de l'Imperium Romanum qui mit fin au culte du Serpent dans ce qu'il a de plus divin, après des millénaires de vénération qui l'avaient assis dans sa véritable identité. Dans son machiavélisme, l'oligarchie romaine transposa les lieux et dates d'une histoire véritablement honteuse : alors que les troupes de la 18ème Légion de l'Imperium Romanum occupaient l'actuelle région du Languedoc-Roussillon, s'occupant à massacrer la Lignée du Christ en ces terres sacrées où sévissaient les puissants PICTES menés par un certain Archidruide nommé Merlin, l'ancienne tribu des Rois d'Irlande, les Tuatha Dé Danann (Seigneurs Dragons de l'Anannage), restaient les maîtres de la Sidhé, une intelligence transcendante que les Druides connaissaient sous le nom du Réseau des Sages. Les Seigneurs de la Sidhé étaient le nom que portaient les Rois des Anneaux des Albigens dans les années lointaines avant l'avènement légendaire du faux Jésus romain. Dans le langage cathare de l'ancienne Provence, une "albi" était une elfe femelle, et Albi fut le nom donné au principal centre cathare du Languedoc, par égard pour l'héritage matrilinéaire de la dynastie du Graal, car les Cathares étaient des partisans des Albi-gens originels – la lignée des elfes qui s'était perpétuée par l'intermédiaire des Reines du Dragon d'autrefois, comme Lilith, Miriam, Bethsabée et Maria de Magdala. Les Tuatha Dé Danann formaient la race la plus noble du monde au côté des premiers Rois d'Égypte, étant les Princes de la Mer Noire de Scythie (aujourd'hui l'Ukraine). Leur lignée remontait aux grands Dragons de Mésopotamie pour donner naissance aux familles Bruithnigh d'Irlande (en vieil irlandais "sumaire" signifie "dragon"), Pictes de la Calédonie écossaise, Gwynedd au Pays de Galles, Pictsidhé en Cornouailles, "Pictsidhé" étant la contraction de la "Sidhé des Pictes", d'où vient le terme anglais "pixie" signifiant "lutin". Les Tuatha Dé Danann - ou Tribu de DAN biblique - étaient aussi à l'origine de la tribu du Cassi, dont fut issu le puissant roi Casswallan, ayant régné en Grande-Bretagne aux environs de l'époque du roi Hérode le Grand. C'est grâce aux druides Wallans, les seigneurs des bois, que fut introduite sur les îles britanniques la culture de Barat Ana, l'Épouse du dieu sumérien Anu et mère de Enki (le Seigneur, Aton, Adon) ; Son nom fut raccourcit en "Britanna". Dans le royaume phénicien, Elle était représentée assise au bord de la mer, tenant une torche de feu, et à côté d'elle se trouvait un coquillage rond portant la croix de la Rosi-Crucis. Sa torche est devenue un phare et la Rosi-Crucis de son coquillage a été modifié pour devenir l'Union-Jack, le drapeau britannique. Mais après tout ce temps, elle est toujours la Déesse-Mère du pays, la Dame de la Pierre de Feu : Brit.Ana.

L'impérialisme de Rome et de son Église qui n'a vaiment absolument rien de "Sainte" a marqué notre histoire à un tel point que l'Inquisition a transformé la réalité historique du Royaume des Seigneurs des Anneaux et le la Lignée du Graal en des contes fantastiques. Si les images ou les créatures employées dans les diverses œuvres sont quelquefois inconcevables dans la réalité, il n'en est pas moins vrai que l'on retrouve leurs racines dans des faits ancestraux et dans l'analyse sémantique. Mais si nous venons de faire un pas supplémentaire sur le chemin qui nous conduit vers la vérité historique de nos origines, nous donnons par là même naissance à d'autres interrogations, et à d'autres polémiques. Le

dragon ou le serpent, en un mot, les reptiles, reviennent en permanence dans cette histoire, puisque le sang royal est le sang de leur descendance. Certains ne voient que du symbolisme dans ces rapports. D'autres, propagateurs de l'infamie et du mensonge, affirment que la lignée perdure de nos jours et qu'elle cache des pratiques sataniques ainsi que des capacités métamorphiques. La question est de savoir si nous sommes prêt, preuves à l'appui, à accepter qu'une vérité encore plus incroyable vienne émailler de quelques lézardes nos certitudes dogmatiques...

Nul hasard si, aux premiers siècles de notre ère, concile après concile, le Serpent de Sagesse devint donc le symbole de la malice et de la perversion, alors qu'il avait été jusque là le magnifique symbole de la Connaissance apportée aux hommes, le symbole de la Conscience manifestée, l'éveil de l'Humanité à Elle-même. Ce serpent, que l'on associe par ignorance aux forces du mal, est bien considéré comme le Sauveur de l'humanité. IL n'a jamais "tenté" Adam et Ève dans l'allégorie mensongère et réductrice du Paradis terrestre biblique, ayant tout simplement été le facteur d'éveil de la Conscience sans lequel nous serions aujourd'hui comme des automates enfermés dans un rêve sans fin (ce qui est malheureusement le cas d'une foultitude d'humains abasourdis par l'hypnose générée par la caste sacerdotale de l'Ordre Noir).

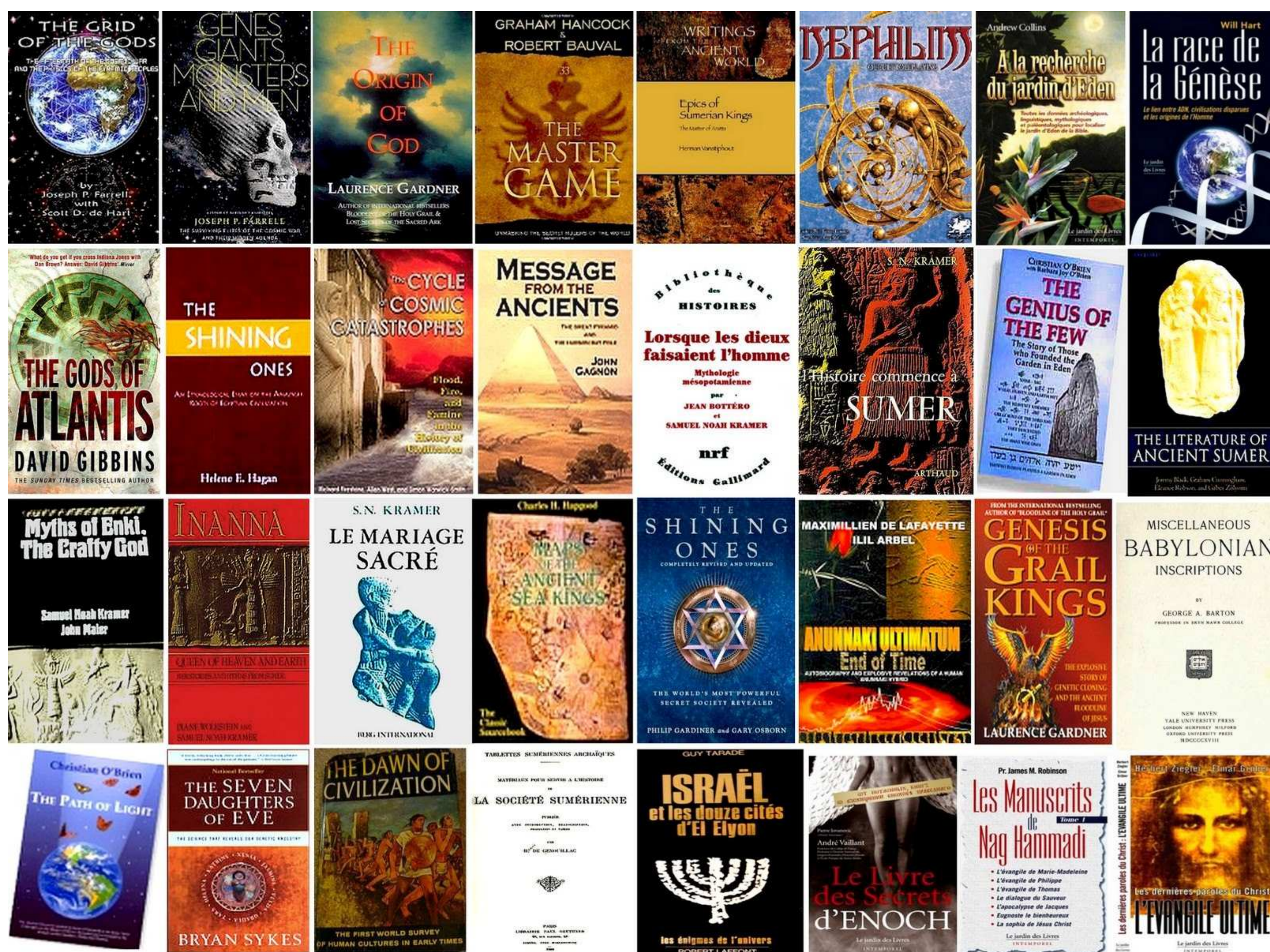
Que des entités odieuses aient pris part à la terrible confusion qui régna sur la Terre à une époque très lointaine, cela est encore mentionné par la Tradition Primordiale hermétique. Ce combat existe encore à l'heure actuelle. On pourrait même dire qu'il s'exacerbe, résultant de l'opposition qui engage les Forces de la Lumière et celles des Ténèbres (pour reprendre une terminologie antique), l'histoire récente le démontrant amplement, une fois de plus. Toutefois, au regard de ce qui se passa dans la dernière phase de la période Lémurienne, on peut être tenté de dire que des êtres malsains ont essayé d'implanter sur notre planète leur autorité au cours de combats titanesques. Une progéniture dénaturée est née de leur intervention. C'est ce qui causa en partie la destruction du continent de Mû il y a plusieurs millions d'années. Un phénomène à peu près identique se produisit en Atlantide il y a de cela quelques centaines de milliers d'années ce qui occasionna également sa chute. Nous en payons encore aujourd'hui les conséquences.

Arrivés au terme de nos recherches, croire que cette histoire des "dieux" se déroula pendant la période Sumérienne est plus que probablement un anachronisme, d'autant que Sumériens et Chaldéens trouvent leur origine dans l'Inde multimillénaire. Son histoire a bel et bien pour berceau l'Atlantide, mais non pas précisément celle de Platon, mais une Atlantide bien plus ancienne. C'est de l'Inde que les Nâgas, menés par l'Archidruide Hyperboréen RAM, ont apporté la Connaissance à la Chaldée via Sumer, Ab.Ram, le fils de Ram devenu l'ABRAHAM biblique n'étant nul autre que le célèbre BRAHAMA aux Indes. La vérité étant que les tribus d'Akkad, de Chaldée, de Babylonie et d'Assyrie ont eu un fort lien de parenté avec les Brahmanes de l'Hindoustan il y a plus de 8.000 ans, et l'histoire qu'ils racontaient à ces peuples qu'ils aidèrent à naître, était fort lointaine, se perdant dans la nuit des temps...

Enfin, que des manifestations surnaturelles d'êtres venus d'ailleurs se soient produites dans l'histoire du monde à différentes époques et particulièrement dans la lointaine Lémurie, cela est certain, mais ceux que l'on nomme par erreur les "reptiliens" agissent d'une manière beaucoup plus sournoise que ce que l'on croit. Il faut savoir que la Terre est un enjeu à plus d'un titre pour des entités et esprits-prédateurs impitoyables et cela à de nombreux niveaux. Bien que notre planète soit assaillie par des êtres qui veulent notre perte, elle est par ailleurs protégée par d'autres qui nous apportent une aide considérable. À tout cela se mêle un autre facteur important il s'agit de ceux que l'on appelle aujourd'hui "les Gris". Présenter ainsi les choses peut paraître ridicule, voire insuffisant et tel n'était pas notre but, néanmoins au regard de cet imbroglio apparent, de nombreux indices nous ont été donnés (y-comrpis dans les textes bibliques) ; indications qui nous permettent d'imbriquer certains éléments les uns aux autres. Don Juan Matus, le "maître" de Carlos Castaneda, a été le dernier représentant d'une chaîne de "sorciers" toltèques, de descendance Atlantes donc. C'est sans doute dans ce que dit don Juan à son élève que l'on trouve, en partie, la clef de ce qui est associé aux pseudo-reptiliens. Le maître de Castaneda les nomme les "Planeurs" (voir "Le voyage définitif" par Carlos Castaneda aux Éditions du Rocher). Il dit qu'une vieille tradition toltèque raconte qu'ils sont venus du fond du Cosmos il y a de cela très longtemps (ce qui rejoint complètement la Tradition Primordiale hermétique); il ajoute que ces Planeurs (entités-esprits, êtres inorganiques) nous tiennent sous leur emprise psychique et ajoute : << Ils ont besoin de nous pour se nourrir et c'est pour cela qu'ils nous pressurent inlassablement exactement comme nous qui élevons des poulets pour les manger. Ils nous élèvent dans des « poulaillers » humains pour ne jamais manquer de nourriture >>. D'après don Juan, ce sont ces prédateurs qui nous ont imposé nos systèmes de croyance, nos idées sur le bien et le mal, etc…En fait, tout un conditionnement dans lequel nous sommes enfermés depuis des millénaires. Ils se repaissent de ce qu'ils n'ont plus en eux, c'est-à-dire la Conscience.

Ceci nous permet de rebondir sur une autre question : que cherchent ces êtres que d’aucuns nomment aussi "les Gris" ? Ce sont des entités biologiques malsaines se nourrissant des émotions humaines aux seules fins de vivre. Ils jouent sur le clavier de notre psychisme pour absorber cet aspect subtil qui leur fait défaut. Ce sont des entités qui vivent sur un plan dimentionnel très bas, ce qui leur permet aisément de se manifester physiquement dans certaines occasions. Les nombreux rapports d'enquête existants permettent de déceler qu’ils utilisent souvent des implants sur certains êtres humains afin de dominer un jour l’humanité. Il faut dire que ce type d'implant existe déjà de façon naturelle et depuis plusieurs millions d’années. C’est ainsi, sans aller plus loin, que nous comprenons une fois de plus que la seule façon d’échapper à ce vampirisme demeure l’évolution de la Conscience. Sans cela, l’être humain ne pourra jamais se dégager de cette emprise. La capacité intellectuelle, l’évolution technique et scientifique, la culture académique sont des choses bonnes en soi, mais sans la VOLONTÉ pugnace de l’être humain à retrouver sa capacité divine en lui, sans le travail incessant pour ouvrir d’autres horizons d’éveil de conscience, rien ne changera. Si chacun travaille vers cet objectif, là réside le salut. Alors la lumière qui brillera en chacun sur la surface de notre Terre dissipera ces ténèbres trop longtemps implantées dans notre civilisation, et cette Lumière des consciences éveillées sera la mort annoncée de ces "planeurs" dont parlait don Juan et qui sont bien connus de la Tradition Primordiale hermétique. Ce sera alors la victoire véritable du Serpent c’est-à-dire de la Science Sacrée dont les Arhats, les Mahamas de la Grande Loge Blanche, ont toujours été les Gardiens. Sans ces Êtres de Lumière, notre planète aurait depuis longtemps été anéantie.

Cette publication, que j'ai souhaité impartiale, sans concession et au-delà des considérations fantastiques, n’a eut qu’un seul but : montrer qu’outre la curiosité que l’on peut légitimement manifester pour Dieu, chacun doit apprendre à développer les formidables outils que sont le Discernement et l'Intuition du Coeur, et à oeuvrer sur sa capacité personnelle à se transformer intérieurement, développant ainsi son éveil personnel afin d'offrir plus de place dans sa vie à la vraie Spiritualité. Trop se pencher sur ces sujets - de plus en plus au goût du jour - est une manière indirecte d’être attiré par ces forces négatives dont il a été question. Il semble que la prise de conscience du sujet soit suffisante pour diriger nos efforts vers un travail personnel d’édification intérieure qui est, comme il a été dit plus haut, la meilleure façon d'anéantir ces forces malsaines contre lesquelles l'humanité engage dès maintenant l'ultime combat.



Quelques sources bibliographiques choisies parmi tant d'autres...

La lignée du SangReal (Sang Royal, déformé en Saint Graal) a commencé avec les NÉPHÎLIM : "Ceux qui descendirent des Hauteurs" (et non pas les Déchus), les "Fils d'AElohim", associés étroitement à la Croix Galactique, qui épousèrent des femmes adamites, c'est à dire : nées d'ADAM, la descendance HUMAINE d'ADAPA, le 1er Roi sumérien d'Eridou.

Voici résumée l'histoire de la Lignée Messianique telle qu'elle s'est perpétuée à travers la famille du véritable Xrist : YOHAN DE GOT (Jean de Dieu), Messie d'IS-RÂ-El et Roi de Juda, communément connu du nom de JEAN LE BAPTISTE, jusqu'à aujourdhui, au moyen de la comparation des évangiles avec les premiers comptes-rendus historiques des temps plus anciens, tels qu'ils furent transcrits à la fois dans les archives juives et romaines. À cet égard apparaîtront les preuves incontestables sur la façon dont l'Église de Rome, apparue plus tardivement, a sciemment altéré et manipulé les documents originaux afin de les adapter à son programme politique de domination des peuples.

Malgré le dogme mensonger imposé au cours des siècles par un long endoctrinement, selon lequel Jésus - "seul et unique" fils de Dieu (définitions ne figurant pas dans les textes originaux pré-romains) - serait né d'une Vierge, le proto-évangile de Luc donne des détails sur la Lignée non pas de Jésus (mot latin IESVS tiré du grec ICHTYS signifiant POISSON) mais du Poisson (IESUS) Céleste, étroitement associée au Verseur d'Eau de la Fin du Cycle de l'Ombre (KALI YUGA), période en laquelle nous sommes d'ores et déjà entrés.

Question : qu'est-ce qui au départ a rendu cette lignée si importante et si différente de toute autre ?

Le Poisson Céleste, le Verseau (GU en sumérien : le Seigneur de l'Eau), l'Agneau sont trois des emblèmes d'ENKI - EA, "dieu" majeur du panthéon sumérien que l'on retrouve en Égypte sous les traits de IAW et de PTAH, ainsi que dans l'Edda Scandinave où il est ODHINN (ODIN), ou encore aux Indes en tant que SHIVA. Les mythologies gréco-romaines quant à elles le nommèrent respectivement Poséidon - Neptune. Dans l'Histoire OCCULTÉE du monde, ENKI est AEDON, prêtre-roi Atlante ayant survécu avec les siens à l'anéantissement de la civilisation atlantéenne. Scientifique autant que "Druide", Il est avec sa soeur-épouse NIN.KHURSAG le Créateur génétique de l'espèce humaine.

Depuis plus de 5.000 ans, de terribles luttes d'influence, tout autant monarchiques que politico-religieuses, ont occulté la descendance dynastique de la Lignée N.N., faisant d'Elle une lignée cachée, aux femmes particulièrement convoitées pour leur ADN, mais aux hommes systématiquement traqués et éliminés par les prêtres noirs de l'Ordre H.B.R.

S'il fallait faire court et simple, disons que notre monde sub-lunaire est régi par deux Forces ou Principes opposés mais complémentaires : le Masculin et le Féminin. Le fait est qu'il y a plusieurs milliers d'années, un déséquilibre s'est produit au seul bénéfice du Principe Masculin. Voilà la raison pour laquelle se sont imposés le Judaïsme, le Christianisme, et l'Islam, trois religions monothéistes aux croyances profondément misogynes.

L'histoire de la Lignée N.N. - qui est celle de NOUN, les Poissons (ou Carpes) Célestes venus de l'Océan Primordial (le Cosmos) - nous est incorrectement décrite dans la Bible dont les textes expliquent qu'Elle a commencé avec Adam et Ève, dont le troisième fils, Seth, fut le premier d'une lignée qui se perpétua à travers Mathusalem et Noé, et finalement jusqu'à Abraham qui devint le Grand Patriarche de la nation hébraïque. La Bible raconte ensuite qu'Abraham a déplacé sa famille de Mésopotamie (aujourd'hui l'Irak) vers l'ouest jusqu'en terre de Canaan (ou Palestine) d'où certains de ses descendants partirent pour l'Égypte. Quelques générations plus tard, ils revinrent à Canaan où, en son temps, leur supposé descendant, David de Bethléem, devint roi du tout nouveau royaume d'Israël.

Considérée telle qu'elle est présentée dans ces écrits, c'est une saga fascinante; mais rien nulle part n'indique que la lignée ancestrale du prétendu David et de ses héritiers était spéciale d'une façon ou d'une autre. En fait, c'est exactement le contraire : on dépeint ses ancêtres comme des nomades errants, aux moeurs barbares, chercheurs de territoires, et auxquels on n'a pas donné d'importance jusqu'à l'époque - justement - du roi David, qui pourtant, si l'on y regarde de plus près, n'a rien d'un "saint", allant jusqu'à faire tuer le mari de la femme qu'il convoite alors ! L'histoire biblique des Hébreux n'a pourtant rien de comparable avec celle de l'Ancienne Égypte. Leur importance, nous dit-on, vient du fait qu'ils s'auto-proclament "le peuple élu de Dieu". Mais ceci laisse perplexe parce que, selon les Écritures, ce "Dieu" ne les a conduit qu'à une succession de famines, de guerres sanglantes et de difficultés en tous genres - et confrontés à ces épreuves, les premiers Hébreux ne semblent pas avoir été trop glorieux, loin s'en faut !

Deux possibilités s'offrent donc à nous : soit David ne descend pas du tout d'Abraham et il fut simplement ajouté à la liste, dans une intention précise, par des auteurs plus récents. Soit nous a-t-on présenté une version très altérée de l'origine de cette famille - version dont le but spécifique était de soutenir la foi juive émergente, plutôt que de représenter un fait historique. Hors, tout chercheur impartial ne peut manquer de s'apercevoir que le nom du pseudo-fils du roi David, SALOMON, constitue en vérité un astucieux codage du terme SOLYME. Et là, je vous invite à effectuer de plus amples investigations sur la tribu des Solymites... Cela en vaut la peine, vous verrez !

En considérant ceci, les textes des Évangiles qui ont été si largement diffusés au public depuis des siècles n'ont plus grand-chose à voir avec les premiers comptes rendus de l'époque. Le Nouveau Testament, tel que nous le connaissons, a été composé par les évêques du IVème siècle afin de soutenir la foi chrétienne récemment établie. Et si les scribes hébreux avaient fait exactement la même chose auparavant ?

Pour en découvrir la preuve effective et indubitable, il convient évidemment de remonter aux écritures les plus anciennes connues afin de détecter les anomalies, erreurs, omissions, et rajouts. Le problème est que les écritures hébraïques les plus anciennes - remaniées plusieurs siècles plus tard - ne furent elles-mêmes écrites qu'entre le VIè et le Ier siècle avant J.-C. Elles n'étaient donc pas censées être si authentiques que cela dans leur récit d'une histoire remontant à des milliers d'années auparavant. À vrai dire, il est clair que ce fut bien le cas, parce que quand ces livres ont été écrits initialement,

leur objectif fut de transmettre une histoire soutenant les principes de la foi juive - foi qui n'a pas émergé avant un stade avancé de l'histoire ancestrale. Étant donné que le premier groupe de ces livres a été écrit pendant que les Juifs étaient retenus prisonniers dans la ville de Babylone au VIè siècle avant J.-C., il semble bien que ce soit à Babylone que les premiers documents aient été détenus. Hors, c'est justement à Babylone qu'étaient conservées les archives historiques mésopotamiennes.

En réalité, depuis la lointaine époque d'Adam, à travers quelques 19 générations supposées jusqu'à Abraham, l'histoire patriarcale de l'Ancien Testament fut entièrement forgée par les scribes hébreux à partir du fond d'archives historiques de Mésopotamie. Plus précisément, cette histoire vint de Sumer, au sud de cette région, où les anciens Sumériens qualifiaient d'EDIN (Eden = Paradis) les prairies du delta de l'Euphrate.

De nombreux textes et évangiles n'ayant pas été inclus dans le Nouveau Testament canonique constituent de bonnes sources d'information générale. Il en est de même pour l'Ancien Testament, par exemple : les livres d'Hénok et du Jubilé. Le livre de Jasher est un autre livre auquel les textes de Josué et de Samuel prêtent une attention particulière dans l'Ancien Testament; mais, malgré son apparente importance aux yeux des écrivains hébreux, il n'a pas été inclus dans la version finale. Deux autres oeuvres sont aussi citées dans la Bible : les Nombres attirent notre attention sur le livre des Guerres de Jehovah et le livre du Seigneur. Que sont ces livres ? Où sont-ils ? Quelle est leur teneur ?

Ils sont tous mentionnés dans la Bible, ce qui signifie qu'ils sont tous antérieurs à l'Ancien Testament, et on les cite tous comme étant importants. Alors, pourquoi les éditeurs ont-ils jugé bon de les exclure au moment de la sélection ? En recherchant une réponse à cette question par l'étude de la substance de l'Ancien Testament avant qu'il n'ait été altéré, un fait apparaît, de plus en plus clair : dans la Bible, l'appellation Seigneur est utilisée dans un contexte général, alors que dans les textes plus anciens, une nette distinction est faite entre Jehovah et le Seigneur.

On s'est souvent demandé pourquoi le dieu biblique des Hébreux les a conduit vers des épreuves et des tribulations, des déluges et des désastres, alors que, de temps en temps, il a agi avec une personnalité tout-à-fait contraire et miséricordieuse. La réponse est que, bien que les religions judéo-chrétiennes les englobent sous "le Dieu unique", il existait à l'origine une distinction entre le personnage de Jehovah et celui du Seigneur, car il s'agissait en fait de deux divinités tout à fait différentes. Le dieu désigné sous le nom de Jehovah était par tradition un dieu de la tempête, colérique et vengeur, tandis que le dieu désigné sous le nom du Seigneur était un dieu de sagesse associé à la fertilité.

Alors, quel était le nom donné au Seigneur dans les premières écritures ? C'était ADON, mot hébreu courant pour Seigneur. En ce qui concerne le vrai nom apparent de Jehovah, il n'était pas employé autrefois, et même la Bible dit que le dieu d'Abraham s'appelait EL SHADDAÏ, ce qui signifie haute montagne. Ce nom apparent de Jehovah vient en fait du radical hébreu d'origine YHVH signifiant "Je suis ce que je suis" - supposé être une déclaration faite par Dieu à Moïse sur le mont Sinaï, des centaines d'années après l'époque d'Abraham. Jehovah n'était donc pas du tout un nom mais cette expression : "Je suis ce que je suis", et les textes anciens font simplement référence à El Shaddai et à son opposé, Adon. Pour les Cananéens, ces dieux s'appelaient respectivement El Elyon et Baal - ce qui voulait dire exactement la même chose : haute montagne et Seigneur.

Dans nos bibles modernes, les appellations "Dieu" et "Seigneur" sont employées et mélangées continuellement, ne désignant qu'un seul et même personnage, mais à l'origine ce n'était pas le cas. L'un était un dieu vengeur qui détestait les gens, et l'autre était un dieu amical qui soutenait les gens et, tous deux avaient chacun femme et enfants (garçons et filles).

Les écritures anciennes nous disent que, pendant toute l'ère patriarcale, les Israélites se sont efforcés de soutenir Adon, le Seigneur, mais à chaque fois El Shaddaï, dieu de la tempête, rétorquait par des déluges, des famines, et des destructions. Même dans les tout derniers temps (autour de l'an 600 avant J.-C.), la Bible explique que Jérusalem fut renversée sur l'ordre de Jehovah et que des dizaines de milliers de Juifs furent faits prisonniers à Babylone simplement parce que leur roi, descendant du roi David, avait érigé des autels à la gloire de Baal - Adon. C'est au cours de cette captivité que les Israélites s'affaiblirent et finirent par céder. Par crainte, ils succombèrent au dieu de la colère et développèrent une nouvelle religion par peur de son châtiment. C'est à cette époque que le nom de Jehovah est apparu pour la première fois - et ce n'était que 500 ans avant notre ère. Par la suite, l'Église catholique romaine a aussi adopté Jehovah, l'appelant simplement Dieu et tous les concepts sociaux d'Adon qui existaient jusqu'alors furent complètement

abandonnés. Ces deux religions étaient désormais toutes deux des croyances dues à la peur. Même aujourd'hui, leurs disciples sont classés comme "craignant Dieu".

Alors, où en est-on ? On en reste à la certitude qu'à l'intérieur d'un panthéon global de dieux et de déesses (la plupart de ceux qui sont en fait nommés dans la Bible), il existait deux dieux prédominants et opposés. Dans des cultures différentes, on les a connus sous le nom de El Elyon et Baal; El Shaddai et Adon; Arhiman et Mazda; Jehovah et Seigneur; Dieu et Père. Mais ces appellations sont toutes des titres donnés; ce ne sont pas leurs vrais noms.

Alors qui furent-ils précisément ? Pour trouver la réponse, ne cherchons pas plus loin qu'à l'endroit où ces dieux opérèrent réellement, les anciens textes cananéens découverts en Syrie dans les années 1920 nous disant qu'ils résidaient dans la vallée du Tigre-Euphrate en Mésopotamie, dans le delta de l'Eden sumérien du golfe Persique.

Comment les anciens Sumériens appelaient-ils ces deux dieux de leur panthéon ? Remontons jusqu'aux alentours de l'an 3.700 avant J.-C., les écrits sumériens nous rapportant que les dieux en question étaient originaires d'une même famille. Les Sumériens et les Akkadiens ne les appelaient toutefois pas des « dieux », les nommant « Ilu » (Ceux du Ciel) duquel évoluèrent le « ili » sémite et « el » hébreu [le nom du prince Outou dans la langue des Mayas fut Xochipili]. Vous l'aurez sans doute compris, les Sumériens vouaient un culte aux planètes du Système Solaire, esprits astraux d'ailleurs souvent associés au nom qui était donné à leurs chefs rois/prêtres.

Ce sont les cultures suivantes qui introduisirent la notion d'êtres divins dans le langage et la pensée, les Phéniciens - par exemple - conservant cette pratique, appelant leurs "grands héros" du nom d'étoiles ou de planètes. En fait, les noms donnés aux dieux des Sumériens n'étaient pas seulement des noms mais aussi des titres et des fonctions (Enki : Seigneur de la Terre). Il faut donc faire attention à ces termes, « Père de» ou « Fils de» ne désignant pas forcément un lien biologique mais pouvant avoir la même signification qu'en religion quand on emploie « mon Père» ou « mon Fils». Ceci explique les différences de filiations entre les cultures sumérienne, akkadienne, babylonienne et assyrienne. Le terme « unir » qui a pu être traduit ne signifie pas forcément « union maritale » mais aussi « faire une alliance » dans un projet commun. Par exemple, quand Enki tua son grand-père Ansar, sa grand-mère Tiamat fit alors une union avec Kingu, son fils (que beaucoup pense être une union maritale), pour pouvoir écraser les forces des autres dieux.

À Sumer, le dieu de la tempête était appelé ENLIL ou ILU.KUR.GAL (signifiant chef de la montagne) et son père (certains textes contemporains le faisant passer pour son frère) ADON, qui devint le Seigneur, était appelé ENKI. Ce nom est vraiment important pour notre histoire parce que ENKI veut aussi dire "Archétype".

Si l'on s'intéresse à la disparition de l'Atlantide, on apprend que deux factions d'Atlantes s'opposèrent en une succession de guerres si meutrières que des destructions cataclysmiques suivies d'un gigantesque déluge anéantirent cette brillante civilisation. Hors, l'un des deux prêtres-rois concernés se nommait AEDON !

Les tablettes sumériennes nous apprennent que c'est Enlil qui apporta le Déluge; c'est Enlil qui détruisit Ur et Babylone, et c'est Enlil qui s'opposa sans cesse à l'éducation et à l'instruction de l'Humanité. En vérité, les anciens textes syriens nous disent que c'est Enlil qui raya de la carte les villes de Sodome et de Gomorrhe sur la Mer Morte - non pas parce que c'était des lieux de méchanceté, comme on nous l'apprend, mais parce que c'était de grands centres de sagesse et d'instruction.

C'est Enki qui, d'un autre côté, malgré la colère de son fils, accorda aux Sumériens l'accès à l'Arbre de la Connaissance du bien et du mal et à l'Arbre de Vie. C'est Enki qui élabora la stratégie de fuite pendant le Déluge et c'est Enki qui remit les Tables de la Loi consacrées - tables de lois scientifiques qui devinrent la base des premières Écoles des Mystères en Égypte.

De nombreux livres parlent de l'école hermétique de Touthmosis III d'Égypte qui régna aux environs de l'an 1.450 avant J.-C. Mais on ne sait généralement pas que l'école dont il descendit à l'origine était la cour royale du Dragon, fondée par les prêtres de Mendès aux alentours de l'an 2.200 avant J.-C. et par la suite adoptée par la reine Sobeknefru de la 12ème dynastie. Cet Ordre monarchique et sacerdotal passa d'Égypte aux rois de Jérusalem, aux princes Scythes de la Mer Noire et dans les Balkans - notamment à la Maison Royale de Hongrie, dont le roi Sigismund rétabli la cour il y a 600 ans. Aujourd'hui, il existe sous le nom de la Cour royale et impériale de la souveraineté du Dragon, et après quelques 4.000

ans, il s'agit de la cour de souverains la plus ancienne du monde. Mais quels étaient les premiers objectifs et ambitions de cet ordre à l'époque pharaonique ? Il était censé perpétuer et faire progresser la force alchimique de la Lignée Royale depuis le Seigneur ENKI, l'archétype. Pour leur sacre, les rois de la première génération, qui ont régné à Sumer et en Égypte avant de devenir rois d'Israël, furent oints avec la graisse du Dragon (le crocodile sacré). En Égypte, on désignait cette noble bête par le nom de Messeh (d'où est venu le verbe hébreu oindre), et l'on a toujours désigné les rois de cette succession dynastique par "Messies", signifiant "ceux qui ont été oints". En temps de guerre, quand les armées de différents royaumes étaient réunies, un chef était choisi pour l'ensemble et on l'appelait le Roi des rois, mieux connu sous son ancienne forme celtique, le Pendragon.

L'un des points intéressants des archives de la Cour du Dragon concerne l'origine du mot royauté (Kingship en anglais). Il vient du tout début de la culture sumérienne, où royauté était identique à parenté (kinship en anglais) - et kin signifiait parent par le sang, kinship était initialement kainship. Et le premier roi de la succession messianique fut le biblique Caïn (Kaïn), chef de la maison sumérienne de Kish que l'on retrouve en l'Ancienne Méroé des Koushites.

Sachant ceci, on s'aperçoit immédiatement de la première anomalie de l'histoire traditionnelle de la Genèse, car la lignée historique du Xrist Sauveur ne provient pas du tout de Seth, fils d'Adam et Ève. Elle vient de Kaïn, dont les descendants répertoriés (bien qu'on leur ait donné peu de place dans l'Ancien Testament) furent les premiers grands rois de Mésopotamie et d'Ancienne Égypte (l'anglais Kings - Rois en français - venant alors de la forme Kains).

Deux autres traits plus importants apparaissent ensuite quand on relit la Bible en gardant cela à l'esprit. Nous avons tous tendance à considérer Caïn comme le premier fils d'Adam et Ève, or ce ne fut pas le cas. Même la Genèse nous dit qu'il n'était pas le premier et confirme qu'Ève a dit à Adam que le père de Caïn était le Seigneur. Qui était le Seigneur ? Le Seigneur était Adon, et Adon était Enki. Même en dehors de la Bible, les écrits hébreux du Talmud et du Midrash nous font bien comprendre que Caïn n'était pas le fils d'Adam. Alors que nous a-t-on encore appris de faux sur cet aspect particulier de l'Histoire ? La Genèse nous dit que Caïn "cultivait la terre". Mais ce n'est pas du tout ce que dit le texte original. Ce qu'il dit, c'est que Kaïn "dominait la Terre" - ce qui est tout autre chose si l'on considère son statut de Roi : KA UN !

En fait, les traducteurs de la Bible semblent avoir eu un problème constant avec le mot "Terre" souvent traduit par la terre, la glaise ou la poussière. Mais les premiers textes parlaient en fait de la "Terre". Même dans le cas d'Adam et Ève, les traducteurs se sont trompés. La Bible dit : "Il les créa homme et femme et les appela Adam". Les écritures plus anciennes emploient le mot plus complet d'Adama, qui signifie "de la Terre". Mais ceci ne veut pas dire qu'ils furent créés avec de la terre; cela signifie qu'ils étaient "de la Terre" - ou comme l'explique la Bible hébraïque d'Anchor avec des termes extrêment précis, ils étaient des Terriens.

Il y a beaucoup à dire sur l'histoire d'Adam et Ève et sur la façon dont ils résultèrent d'un clônage clinique. Je ne vais pas m'attarder sur ce point particulier, vous invitant à parcourir l'album-photos qui y est consacré. Passons plus directement à l'Alchimie et à la Lignée Messianique des premiers Rois de la Terre. Les tablettes sumériennes affirment qu'il y a environ 6.000 ans, ATTABA ou ADAPA (Adam) et AVA ou HAWA (Ève), alors connus ensemble sous le nom d'Adama, furent conçus par Enki et sa soeur-épouse Nin.Khursag (Ninmah) spécialement en vue d'être Rois dans la Maison de Shimti (en sumérien, Shi.im.ti signifie "air-vent-vie").

Adam n'a certainement pas été le premier homme sur Terre mais il a été le premier de la descendance royale des NÉPHÎLIM, conçu de façon alchimique. Nin.Khursag était appelée "la Dame de la Fécondité" ou la "Dame de Vie", et elle fut la mère-porteuse d'Attaba et d'Ava qui furent créés à partir d'un oeuf fécondé par le Seigneur Enki.

C'est à cause du titre de Nin.Khursag, la Reine de Vie, que les Hébreux ont plus tard donné le même titre à Ava. En effet, par la suite, le nom d'Ava (Ève) signifia Vie - parallèle intéressant parce qu'en sumérien, la traduction de "Reine de Vie" était Nin.Tî (Nin signifiant Reine ainsi que Dame dans le sens noble et tî signifiant Vie). Cependant, un autre mot sumérien, ti (prononciation plus longue : tiii) signifiait côte; et c'est à cause de la méprise des scribes hébreux entre ces deux mots, tî et ti, que l'on a associé de façon erronée Ève à la côte d'Adam.

Enki et Nin.Khursag appartenaient tous deux au panthéon sumérien appelé l'Anunnaki, signifiant "Ceux venus sur Terre". En fait, la Grande Assemblée de l'Anunnaki - plus tard appelée la Cour de l'Elohim - est mentionnée dans le psaume 82

lorsque Jehovah demande le pouvoir suprême sur les autres dieux.

Selon la Tradition Primordiale, l'importance de Kaïn est due au fait qu'il fut le produit direct de Enki et Ava, ayant donc les 3/4 de sang Anunnaki. Ses demi-frères Hevel et Satanael (mieux connus sous les noms d'Abel et Seth) étant la progéniture d'Attaba et d'Ava (Adam et Ève) n'étaient même pas Anunnaki pour moitié ! Le sang Anunnaki de Kaïn était d'une si grande qualité qu'il fut dit qu'en comparaison, le sang de son frère Abel était terre-à-terre. Kaïn, a-t-on dit dans les Écritures, s'est élevé bien au-dessus d'Abel de sorte que le sang de son frère a été englouti dans le sol. Mais une fois de plus, cette description originale a été vraiment mal traduite dans la Bible, et on nous dit aujourd'hui que "Caïn s'est dressé contre Abel et a répandu son sang sur le sol". Admettez que n'est pas du tout la même chose !

****

À LUC S/ AUDE, le 16 décembre 2012 (numérologie : nombre 60), le temps étant venu de m'éclipser dans le Silence, recevez toutes et tous, chers amis de FB, l'expression de toute ma gratitude pour ces trois années de partage (X = rune Gebo) suivie de la Joie, désormais si proche (P = rune Wunjo)...

XP / IHS : « In Hoc Signo vinces » (Par Ce Signe tu vaincras !)

<< L´Essence de Dieu est semblable à une Roue… Plus on la contemple, plus on comprend sa forme, et plus on la comprend, plus on y trouve de bonheur.>> J. Boehme.



ISAIE : << Le SEIGNEUR dit : "Je punirai le monde pour sa méchanceté et les gens mauvais pour leurs crimes. Je ferai disparaître le mépris des orgueilleux, j'abaisserai l'orgueil des dictateurs (...) C'est pourquoi, le ciel tremblera, et la Terre sera secouée sur ses fondations. Cela arrivera à cause de la colère du SEIGNEUR de l'Univers, le jour où elle brûlera comme un feu" >>

**************LOG OFF*************
TARO(T) ARCANA = A T(H)OR + ARC(QUES)

**************RELOAD***************